

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

SCA — SEM.

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT,
RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS ET LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur Œdipe*)

TOME QUARANTE-UNIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, N°. 3.

1825.



SIGNATURES DES AUTEURS

DU QUARANTE-UNIÈME VOLUME.

	MM.		MM.
A. B—T.	Beuchot.	L—T.	L'Ecuy.
A. G—RD.	Guérard fils.	M—D j.	Michaud jeune.
A—G—S.	De Angélis.	M—É.	Monmerqué.
A—R.	Allier-d'Hauteroche.	M—LE.	Mentelle.
A. R—T.	Abel-Remusat.	M—ON.	Marron.
A—T.	H. Audiffret.	M—T.	Marguerit.
B—P.	De Beauchamp.	M—Z—S.	Mazas.
B—S.	Bocous.	N—H.	Nauche.
C. D. S.	Salm (Constance de).	N—L.	Noel.
C. M. P.	Pillet.	P—C—T.	Picot.
C. T—Y.	Coquebert de Taizy.	P. D—T.	Paul Duport.
C—U.	Cateau-Calleville.	P—E.	Ponce.
C—V—R.	Cuvier.	P. L.	Prevost-Lutkens.
D—ÈS.	Desprès.	P—N—T.	Poncelet.
D—G.	Depping.	P—S.	Périès.
D—N—U.	Daunou.	S. D. S—Y.	Silvestre de Sacy.
D—P—S.	Du Petit-Thouars.	Si—D.	Sicard.
D—R—R.	Durozoir.	S—L.	Schœll.
D—S.	Desportes-Boscheron.	S. M—N.	Saint-Martin.
D—U.	Duvau.	S—R.	Stapfer.
D—Z—S.	Dezos de la Roquette.	S. S—I.	Simonde-Sismondi.
E-C D-D.	Eméric-David.	S—V—S.	De Sevelinges.
E—S.	Eyriès.	S—Y.	De Salaberry.
F—A.	Fortia-d'Urban.	T—D.	Tabaraud.
F. P—T.	Fabien Pillet.	V. S. L.	Vincens-Saint-Laurent.
G—RD.	Guérard.	W—R.	Walckenaer.
L—B—E.	Labouderie.	W—S.	Weiss.
L—P—E.	Hippolyte de La Porte.	Z.	Anonyme.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

S

SCACCHI (FORTUNAT), savant philologue et antiquaire italien, naquit, vers 1573, du commerce illégitime d'un gentilhomme d'Ancone avec sa servante. Il fut élevé jusqu'à cinq ans à l'*hôpital des enfans trouvés;* mais son père, se repentant de l'avoir abandonné, le retira de cette maison, et dès-lors le traita comme son fils. L'éloignement qu'il sentait pour le monde le décida, de bonne heure, à prendre l'habit des ermites de Saint-Augustin. Peu de temps après, la tache de sa naissance l'obligea de le quitter; mais il parvint à faire lever cet obstacle, et prononça ses vœux à Fano. Soumis d'abord aux plus vils emplois, il obtint enfin la permission d'aller faire ses études à Rimini, puis à Rome. Ayant entendu vanter l'université d'Alcalà, comme la première du monde, il n'hésita pas à s'y rendre pour perfectionner ses connaissances. Fortunat, n'ayant point d'argent pour payer son passage en Espagne, fut réduit à remplir, sur le vaisseau, les fonctions d'aide cuisinier. Il vécut ensuite d'aumônes jusqu'à Tolède, où il reçut de ses confrères quelques secours pour gagner Alcalà. Pendant sept ans, il y suivit les cours de philosophie et de théologie; et en les terminant, il soutint des thèses publiques avec un grand éclat. De retour en Italie, il fit de rapides progrès dans l'hébreu; et plus tard il ne se rendit pas moins habile dans la langue grecque. Ayant réussi dans ses débuts comme prédicateur, il se partagea plusieurs années entre la chaire évangélique et l'enseignement. Après avoir professé la théologie et l'hébreu dans différentes villes, il revint à Fano, dans le dessein d'y terminer quelques ouvrages qu'il se proposait de publier; mais s'étant permis de critiquer la conduite de ses supérieurs, il s'en fit autant d'ennemis, qui trouvèrent d'autant plus facilement l'occasion de le punir de son indiscrétion, que ses mœurs étaient loin d'être exemplaires. Heureusement pour Fortunat, l'un de ses frères (Olivier Scacchi), qui jouissait d'un assez grand crédit, se chargea d'assoupir l'affaire, et le fit venir, en 1618, à Rome, où le cardinal Scip. Cabellucci lui procura la chaire d'Écriture Sainte. Ayant mérité la bienveillance du cardinal Barberini, depuis pape sous le nom d'Urbain VIII, ce pontife, en m tant sur la chaire de saint Pierr revêtit de la dignité de son maît chapelle, et, en 1628, l'adjoign

la Congrégation chargée de revoir le Martyrologe et le Bréviaire romains. Scacchi occupait, depuis quinze ans, l'emploi honorable et lucratif de maître de Chapelle; mais s'étant plaint, dans l'espoir d'obtenir quelque gratification, des difficultés qu'il éprouvait à l'exercer, un cardinal, qui ne l'aimait pas, en profita pour fairedonner la place à une de ses créatures. Le malheureux Scacchi, qui n'avait fait aucune économie, se vit réduit à vendre sa précieuse bibliothèque pour subsister, et revint à Fano, où le chagrin et ses infirmités, auxquelles se joignit la perte de la vue, le conduisirent au tombeau le 1er. août 1643. Par son testament il légua le peu qu'il possédait au couvent de son ordre. Outre une édition de la *Bible*, Venise, 1619, in-fol. (1), on a de lui : I. *Sacrorum elæochrysmaton myrothecia tria*, Rome, 1625-27-37, in-4°., 3 parties (2), Amsterdam, 1701 ou 1710, in-fol., ouvrage savant, mais rempli de digressions étrangères au sujet : l'auteur y traite de toutes les sortes d'onctions dont il est parlé dans les Saintes Écritures; et par occasion, du chandelier à sept branches, des lampes des anciens, des embaumements, des bains, des parfums, etc. L'édition d'Amsterdam, reproduite en 1710, l'a été, de nouveau, à la Haye, 1725, sous ce titre : *Thesaurus antiquitatum sacro-profanarum*. C'est par erreur que quelques biographes en ont fait un nouvel ouvrage. II. *De cultu et veneratione servorum Dei liber primus, qui est de notis et signis sanctitatis*, Rome, 1639, in-4°. Cet ouvrage devait avoir six livres; mais le premier a seul été publié, l'auteur n'ayant pu faire les frais de l'impression. III. *Prediche e discorsi sopra gli evangeli*, ibid., 1636, in 4°. On peut consulter, pour plus de détails, la *Pinacotheca d'Erytræus* (J. Rossi), dont Tiraboschi a corrigé quelques erreurs, dans la *Storia della letteratura italiana*, VIII, 114; la *Nouvelle Bibl. des aut. ecclésiastiq.* de Dupin, XVII, éd. in-4°.; et les *Mémoires* de Niceron, tome XXI. W—s.

(1) Cette édition contient, outre la version connue sous le nom de Vulgate, celle de Santès Pagnini, une autre plus ancienne, et celle de la paraphrase chaldaïque.

(2) La quatrième et la cinquième sont restées en manuscrit.

SCÆVOLA (CAIUS MUCIUS, d'abord surnommé CORDUS, puis), nom qui a prévalu dans l'histoire, né d'une famille patricienne, sous le règne de Tarquin-le-Superbe, est célèbre par un trait qui semblerait avoir été inventé, ou du moins considérablement embelli par les historiens romains. Tandis que Porsenna, roi de Clusium, en Étrurie (*V.* ce nom, XXXV, 435), tenait Rome assiégée (an 507 avant J.-C.). Mucius, s'imaginant qu'il était glorieux de servir sa patrie par un assassinat, pénétra, sous l'habillement étrusque, dans le camp de ce prince, et s'introduisit dans sa tente. Deux hommes, richement vêtus, s'offrent à ses regards; mais l'un était entouré de plus de monde : c'était le secrétaire du roi qui distribuait la solde aux troupes. Mucius le prend pour Porsenna et le poignarde. Il est arrêté; son supplice s'apprête : mais invincible à la crainte des tourments, il brave le prince irrité, et joignant la ruse à l'audace, il lui déclare, dit Denis d'Halycarnasse (1), que trois cents jeunes patriciens, ont fait serment de tuer le roi des Étrus-

(1) L. V, c. IV, §. 16-25.

ques. Tite-Live ajoute que Mucius étendit sa main sur un brasier ardent qui se trouvait dans la tente, comme pour la punir d'avoir manqué le coup qu'il avait médité, et qu'il la laissa brûler sans manifester aucun sentiment de douleur (2). « Ce récit, a dit un critique, ne pouvait manquer d'être le plus généralement adopté, parce que la préférence est toujours accordée, par le vulgaire, à la narration la plus merveilleuse; et que le moyen d'être cru fut long-temps de dire des choses merveilleuses (3). » Porsenna, si l'on en croit Tite-Live, admira le courage de Mucius, et fut épouvanté de sa fausse révélation. Au lieu de livrer ce jeune forcené au supplice, il aima mieux gagner les Romains par sa clémence, et lui accorda la vie et la liberté. Il renvoya Mucius à Rome accompagné d'ambassadeurs, et conclut la paix avec cette république. D'autres auteurs, cités par Denys d'Halycarnasse, prétendent, au contraire, que Porsenna retint Mucius dans son camp comme otage, jusqu'à ce que cette paix fût faite. Le même historien, et Pline le naturaliste, nous montrent ce que l'on doit penser de ce traité. Selon le premier, ce ne fut pas la crainte des Romains, mais celle d'un soulèvement en Étrurie, qui décida le monarque Étrusque à lever le siége de Rome (4). D'après le second, le traité fut si humiliant pour les Romains, que Porsenna les réduisit à l'état de colons, et ne leur laissa que le fer nécessaire pour les instruments d'agriculture (5). Dès ce moment, les Romains donnèrent à Mucius le surnom de *Scævola* (gaucher), au lieu de celui de Cordus, que Denys d'Halycarnasse traduit par *Opsigonus*, (c'est-à-dire *tard venu*, posthume, né dix mois après la mort de son père). On le gratifia en outre d'autant de terres qu'il en pourrait entourer dans un jour, en traçant un sillon avec une charrue; et l'on appelait encore du temps d'Auguste, ces terres *les Prés quintiens*. Sous le rapport moral, l'action de ce jeune Romain est d'un furieux et d'un traître: l'enthousiasme républicain, ou plutôt la vanité nationale des Romains pouvait seule déifier un pareil attentat: que penser d'ailleurs du sénat de Rome, qui avait autorisé l'action de Mucius! On regrette de voir l'illustre Bossuet ne point la désapprouver dans son *Discours sur l'Histoire universelle*. Personne n'a fait, à ce sujet, des réflexions plus sages que l'abbé Bellanger, traducteur de Denys d'Halycarnasse. « Si les ennemis, » dit-il, avaient envoyé un assassin » pour tuer un des consuls, les historiens n'auraient pas manqué de » déclamer contre une pareille perfidie, Tite-Live, néanmoins, et les » autres historiens latins, louent » beaucoup l'action de Mucius, et » la font approuver par le sénat; tant » il est vrai que nous jugeons souvent de la bonté d'une action par » l'intérêt que nous y avons, et que » nous louons, dans ceux qui nous » appartiennent, ce que nous blâ» mons dans les autres. » Un historien Romain, Florus, a mis l'action de Mucius Scævola, ainsi que celles de Clélie, et d'Horatius Coclès, au nombre de ces faits « qui, dit-il, » passeraient pour des fables si elles » n'étaient pas consignées dans nos » annales (6). » Or, on sait combien

(2) Tite-Live, liv. II, ch. 12.

(3) Ch. Levesque, *Hist. critique de la république romaine*, tom. 1er., p. 122.

(4) Lib. IV, c. IV, § 25.

(5) *Hist. mundi*, lib. XXXIV, c. 14.

(6) *Epitom.*, *hist. rom.*, lib. II.

peu étaient authentiques les annales romaines, refaites, la plupart après coup, depuis l'incendie de la ville par les Gaulois. Il existe une Dissertation de Nicolas Catherinot (*V.* ce nom, VII, 391), intitulée : *la main de Scævola* (7), qui révoque en doute l'action et même l'existence de ce Romain, par seize raisons, qu'il développe dans un style plat et souvent burlesque ; mais plusieurs de ses arguments n'en sont pas moins péremptoires. L'anecdote de ce Romain a fourni à Martial le sujet de trois Épigrammes ; à Du Ryer, l'un de nos poètes les plus médiocres, le sujet d'une tragédie qui n'est pas sans mérite (*V.* aussi Luce de Lancival) ; à Rubens, celui d'une composition pleine de feu et d'énergie, etc. Pendant notre révolution, le nom de Mucius Scævola était fort en honneur, et devint celui d'une des sections de Paris. Ce qui confirme encore les doutes qu'on peut élever sur l'existence de Mucius Scævola, c'est qu'on le fait patricien, tandis que la famille de ce nom, qui s'illustra, trois siècles après, était plébéienne. Comment une maison patricienne, dont un des auteurs aurait jeté un aussi grand éclat que le prétendu Mucius Scœvola, aurait-elle pu tomber dans un oubli aussi complet ? La maison plébéienne de Mucius Scævola a produit plus d'un personnage remarquable : — 1°. Scævola (Q.-Mucius), qui vivait dans le sixième siècle après la fondation de Rome, fut le premier de sa famille, qui mérita la réputation de grand jurisconsulte. Les historiens nous le montrent (l'an 219 av. J.-C., 535 de Rome) à la tête d'une ambassade envoyée à Carthage. Il fut désigné, deux ans après, comme préteur, en Sardaigne. — 2° Scævola (Publius-Mucius), petit-fils du précédent, augmenta encore beaucoup ce fond d'expérience dans les lois qui resta le patrimoine de cette famille. Il fut consul en 621 (133 av. J.-C.). Sans être tout-à-fait partisan des lois que proposa le tribun Tibérius Gracchus, sous son consulat, il se montra opposé aux violences que les patriciens voulaient exercer contre ce tribun. Au milieu de la sédition dans laquelle périt Tibérius, le consul Scævola était à son poste, à la tête du sénat. On peut voir, à l'article ci-après, Scipion Nasica, quelle modération courageuse montra Mucius Scævola dans cette circonstance ; mais alors l'étude de la jurisprudence supposait des vertus et une fermeté vraiment stoïque. Aussi presque tous les jurisconsultes romains étaient-ils de la secte de Zénon. — 4°. Scævola (Q.-Mucius), cousin du précédent, augure et consul, en 637, s'attacha le jeune Cicéron, qui passa, dans la société de ce savant jurisconsulte, les premières années de son adolescence. Il triompha des Dalmates, avec Cæcilius Metellus, et se signala dans la guerre contre les Marses. Il était beau-père du jeune Marius ; et, seul de tous les sénateurs, il osa résister à Sylla, quand ce dictateur voulut déclarer ennemis publics les deux Marius et leurs partisans dans le sénat : « Ni ces soldats, » lui dit Scævola, dont vous avez » environné le sénat, ni vos mena- » ces ne m'effraient. Ne pensez pas » que, pour conserver quelques fai- » bles restes d'une vie languissante » et d'un sang glacé dans mes veines, » je puisse me résoudre à déclarer » ennemi de Rome Marius, par » qui je me souviens que Rome et

(7) In-4°. de 14 pag., Bourges, 3 juillet 1681.

» toute l'Italie ont été sauvées. » Étant préteur en Asie, il s'était fait remarquer par son désintéressement. Un fragment de Lucile rappelle une raillerie piquante qu'il fit à un certain Albicius, qui poussait la manie du grec jusqu'à renoncer à sa langue maternelle. Scævola l'augure fut gendre de Lelius; et c'est lui que Cicéron a choisi pour un des interlocuteurs du dialogue *De amicitiâ*, du premier livre *De oratore*, et de son Traité de la République. — 5°. SCÆVOLA (Q.-Mucius), fils de Publius, devint, après la mort de Quintus l'augure, le maître de Cicéron. Il parvint au consulat l'an 659 de Rome (96 av. J.-C.), en même temps que Crassus l'orateur, son ami, avec lequel il avait tant de rapports pour le génie, le talent et le caractère, et aussi décoré de la dignité de grand pontife. Étant préteur en Asie, il y déploya tant de prudence et d'équité, que par la suite on le proposait pour exemple aux gouverneurs qu'on envoyait dans les provinces. A son arrivée, il n'exigea pas des peuples les sommes que la coutume l'autorisait à lever pour sa dépense et celle de ses officiers. « Il trouva, » dit Rollin, une ressource meilleure, » celle de la simplicité. » Ce qui lui fit encore plus d'honneur, ce furent ses rigueurs équitables envers les chevaliers romains, qui, chargés de la perception des deniers, exerçaient envers les peuples les plus criantes vexations. Par cette conduite, il regagna au peuple romain l'affection des habitants de l'Asie, qui, dans leur reconnaissance, instituèrent en son honneur, une fête religieuse appelée la fête *Mucienne*. Cicéron, qui parle de cet illustre personnage, dans maint endroit de ses OEuvres, l'appelle le plus grand orateur parmi les jurisconsultes, et le plus grand jurisconsulte parmi les orateurs. En effet, entre les hommes éloquents qui se piquaient d'être sobres et réservés par rapport aux ornements du style, Scævola était encore celui dont la diction était la plus élégante. Dans le commerce privé, il tempérait la sévérité qui lui était naturelle, par des manières douces et polies. Il est l'inventeur de la *Caution mucienne*, et publia divers ouvrages. L'un, intitulé *Définitions*, est le plus ancien livre dont on trouve des extraits dans le Digeste (8). Un personnage aussi éminent par son mérite et par sa vertu, ne pouvait manquer d'être en butte aux persécutions des partis qui troublèrent la république. Aux funérailles de Marius, il fut blessé d'un coup de poignard par un des agents du démagogue Fimbria, qui le cita ensuite à comparaître devant le peuple. Comme on lui demandait quel était le crime d'un homme qu'on ne pouvait louer assez dignement : *Je l'accuserai*, répondit Fimbria, *de n'avoir pas reçu assez avant dans le corps le poignard dont il devait être tué sur la place*. Si dans cette occasion, Scævola put échapper à la mort, il devait périr, plus tard, sous le poignard d'un autre assassin. L'an 667 de Rome, il fut égorgé, par les ordres du jeune Marius, dans le vestibule du temple de Vesta.

D—R—R.

SCALA (MASTINO Ier. DE LA), gentilhomme véronais, attaché à la faction des Gibelins, fut, à la mort d'Ezzelin III de Romano, en 1259, choisi par ses compatriotes pour podestat de Vérone. Toutes les autres républiques, délivrées par les Guelfes

(8) Son nom est écrit *Scævola*, dans les Pandectes florentines.

d'une tyrannie féroce, s'étaient jetées dans leur parti : Mastino rendit Vérone l'asile des Gibelins; il en expulsa le comte de Saint-Boniface, avec tous les Guelfes, qui jamais, dès cette époque, n'y ont été rappelés; et en 1262, il obtint par un décret que son emploi de podestat serait perpétuel. Le parti Guelfe avait cependant toujours des partisans secrets dans Vérone : la liberté, opprimée par le nouveau seigneur, en avait davantage encore. En 1269, tous ceux qui voulaient empêcher la maison de La Scala d'affermir sa domination nouvelle, prirent les armes, et firent révolter presque tous les châteaux du territoire de Vérone. Mais quoique la noblesse presque entière de cette ville puissante eût pris part à la conjuration, après deux ans de guerre, elle fut chassée de tous ses lieux forts, par la valeur et l'habileté de Mastino Ier., qui avait su intéresser toute la populace à sa cause. Lui-même, quoique rangé parmi les nobles, était sorti d'une basse origine : ses ennemis assuraient que ses ancêtres étaient des marchands d'huile. Plus tard, les seigneurs de La Scala ont trouvé des généalogistes qui se sont étudiés à prouver que leur noblesse était sans tache. Cependant les victoires de Mastino et sa sévérité envers les vaincus augmentèrent le nombre et l'acharnement de ses ennemis. Désespérant de le vaincre, ils résolurent de se défaire de lui par un assassinat; quatre conjurés le massacrèrent dans son palais, le 17 octobre 1277. Mais son frère Albert, qui était alors podestat de Mantoue, accourut aussitôt à Vérone, avec une troupe de soldats; il empêcha les conjurés de profiter de la mort de Mastino pour renverser le gouvernement : bientôt il les fit tous arrêter, avec l'aide de la populace qui le favorisait, et ils périrent dans les supplices. Il se fit ensuite nommer à son tour, par le peuple, capitaine général de Vérone. — Albert Ier. de La Scala ne songea plus qu'à consolider son autorité en resserrant son alliance avec tous les seigneurs Gibelins de la Lombardie. Il donna des secours aux Bonacossi de Mantoue, et aux Gibelins de Modène et de Reggio; mais il ne fit presque jamais la guerre pour son propre compte, en sorte qu'il reste de lui peu de souvenirs historiques. Il mourut en 1301, après avoir gouverné sa patrie vingt-trois ans. — Son fils Barthélemi de La Scala lui succéda, et régna deux ans et demi, sans prendre beaucoup de part aux révolutions qui, à cette époque même, renversaient de leurs petites souverainetés les Visconti, les Correggeschi, et d'autres seigneurs Gibelins de Lombardie. Il mourut, le 7 mars 1304. — Alboin Ier. de La Scala, fils d'Albert Ier., et frère de Barthélemi, auquel il succéda dans la principauté de Vérone, épousa, en 1305, une fille de Giberto de Correggio, seigneur de Parme, et l'un des plus actifs parmi les chefs des Gibelins. François Bonacossi de Mantoue était le mari d'une autre fille du même prince; et ces trois seigneurs, unis par l'intérêt de parti, la parenté et l'ambition, attaquèrent en commun le marquis Azzo d'Este, et firent plusieurs conquêtes dans le Ferrarais. Enfin le marquis d'Este les repoussa moyennant les secours de Bologne et de Florence. A l'arrivée de l'empereur Henri VII en Italie, Alboïn de La Scala obtint de lui, en 1311, à prix d'argent, le titre de vicaire impérial à Vérone. Il mourut la même année, le 28 octobre; et son frère Cane-le-Grand lui succéda. S. S—I.

SCALA (Cane Ier. de La), surnommé le Grand, était le troisième fils d'Albert Ier., et le frère de Barthélemi et d'Alboin, né en 1291; il succéda au dernier, le 1er janvier 1312, dans la principauté de Vérone et le titre de vicaire impérial. Sa taille était grande et imposante, sa figure noble et douce, ses manières pleines de grâces. Déjà il s'était fait remarquer par son éloquence et par sa valeur. Le 15 avril 1311, il avait enlevé Vicence aux Padouans, et il y avait introduit une garnison, qui se disait impériale, mais qui ne dépendait que de lui. Ce fut l'origine d'une guerre acharnée entre la maison de La Scala et la république de Padoue. Cette république était attachée au parti Guelfe; elle avait obtenu de puissants secours de ceux qui soutenaient la même cause dans le reste de l'Italie, tandis que Cane au contraire s'était épuisé d'hommes et d'argent pour fournir des soldats et des subsides à l'empereur Henri VII. Aussi, pendant plusieurs années, n'eut-il que peu de succès. Enfin, le 17 septembre 1314, il surprit les Padouans déjà cantonnés dans le faubourg de Vicence, dont ils faisaient le siége; les mit dans une déroute complète, pilla leurs équipages, fit prisonniers tous leurs chefs, et les contraignit à signer, le 20 octobre, un traité par lequel ils renonçaient à toutes leurs prétentions sur Vicence. L'année suivante, Cane tourna ses armes contre les Guelfes de Crémone; il leur prit Casal Maggiore, et les força bientôt après à rappeler les Gibelins dans leur ville. Au milieu de la paix, les Padouans essayèrent, le 22 mai 1317, de surprendre Vicence; mais Cane de La Scala, qui était toujours admirablement servi par ses espions, fut averti de leur tentative, et les ayant attaqués à l'improviste, en fit prisonniers le plus grand nombre; et à l'aide de ces prisonniers mêmes, il s'empara, cinq jours après, de Monselice, la plus importante forteresse de l'état de Padoue. Après une année de combats, les Padouans, n'ayant pas d'autre moyen de se défendre, se donnèrent pour maître Jacques de Carrare, allié de Cane, et ils appelèrent à leur aide le duc Frédéric d'Autriche. La même année, Cane, déjà rendu célèbre aux yeux de toute l'Italie, fut nommé capitaine général de la ligue des Gibelins de Lombardie, dans une assemblée tenue à Soncino, le 16 décembre 1318: mais le pape Jean XXII l'excommunia comme hérétique, en 1320. Cane n'avait point voulu donner la paix aux Padouans, ni par l'intercession de Jacques de Carrare, ni par la crainte du duc d'Autriche; et quoiqu'il leur accordât quelques trèves, dont il profitait lui-même pour porter ses armes dans d'autres parties de la Lombardie, il força enfin Padoue de se soumettre à lui, le 7 septembre 1328. Déjà il commandait à Vérone, Vicence, Padoue, Feltre et Cividale. Pour achever la conquête de la Marche, il ne lui manquait plus que de soumettre Trévise: cette dernière ville fut livrée par capitulation, le 18 juillet 1329; mais comme il y entrait en triomphe, il se sentit atteint d'une maladie dangereuse, se fit transporter à l'église cathédrale, et y mourut le quatrième jour, à l'âge de quarante-un ans. Depuis douze ans, il portait le titre de capitaine général des Gibelins de Lombardie; et ses compatriotes lui avaient donné le nom de Grand, dans un siècle fécond en hommes distingués. A une bravoure qui ne se démentit

jamais, il joignait des qualités plus rares : la constance dans ses principes, la franchise dans ses discours, la fidélité à ses engagements. Il ne s'était pas seulement assuré de l'amour des soldats ; il était chéri des peuples qu'il gouvernait ; il gagnait même promptement le cœur de ceux qu'il subjuguait par les armes. Le premier des princes lombards il protégea les arts et les sciences. Sa cour, le refuge du Dante, l'asile de tous les exilés Gibelins, avait rassemblé les premiers poètes de l'Italie, les premiers peintres et les premiers sculpteurs. Quelques monuments glorieux dont il orna Vérone attestent encore aujourd'hui son goût pour l'architecture. Les armes cependant étaient sa passion favorite : elles firent la gloire de son règne. Conseiller et lieutenant de deux empereurs, Henri VII et Louis IV, il se montra supérieur à l'un et à l'autre, et il soutint, par ses talents et son activité, l'autorité de l'empire que ces monarques étaient hors d'état de maintenir eux-mêmes. Cane n'avait point de fils légitime : ses deux neveux, fils de son frère Alboïn, lui succédèrent conjointement. S. S—I.

SCALA (MASTINO II DE LA), né, en 1308, d'Alboïn de La Scala, succéda, le 23 juillet 1329, à Cane-le-Grand, son oncle, dans la principauté de Vérone. Son collègue et son frère, Albert II, lui abandonna sans partage le soin des affaires pour se livrer uniquement au plaisir (1). Mastino, sans être nommé capitaine-général par les Gibelins de Lombardie, comme son oncle l'avait été, fut cependant bientôt reconnu pour le plus puissant et le plus habile de leurs chefs. Tous ceux qui, dans ce parti, se croyaient opprimés, recouraient à sa protection ; et Mastino savait bien que tous les clients qu'il acquérait deviendraient bientôt ses sujets. Aussi était-il toujours prêt à marcher au secours de ceux qui l'appelaient. Les Gibelins, émigrés de Brescia, furent des premiers, en 1330, à invoquer son assistance. Mastino entra aussitôt dans l'état Bressan, et entreprit, au mois de septembre, le siége de la capitale. L'arrivée inattendue du roi Jean de Bohème en Italie, et la protection qu'il accorda aux Bressans, forcèrent Mastino à se retirer ; mais il en conçut contre le roi Jean un ressentiment que ce monarque ne craignit point d'accroître. Il se fit reconnaître pour seigneur par d'autres villes voisines, sur lesquelles le prince de Vérone avait aussi des projets. Mastino, étonné de voir élever auprès de lui, par ce monarque aventurier, une puissance rivale qui menaçait de l'engloutir, sentit la nécessité, pour s'opposer à lui, de renoncer à d'anciens systèmes et à un ancien esprit de parti qui ne s'accordaient plus avec la politique. Il proposa, le premier, de réunir, par une ligue commune, les princes gibelins et les républiques guelfes, auxquelles le Bohémien inspirait une égale jalousie. Une première ligue fut signée à Castelbaldo, le 8 août 1331, entre Mastino, les marquis d'Este, les Gonzague de Mantoue et les Visconti de Milan. Les Florentins entrèrent dans cette ligue, au mois de septembre 1332 ; et les alliés se promirent de partager entre eux les provinces, qui, par un enthousiasme sans exemple dans l'histoire, s'étaient soumises de concert

(1) Albert II était né en 1306. Il fut fait prisonnier à Padoue, le 3 août 1337, et relâché par les Vénitiens, par suite du traité du 18 décembre 1338. Il mourut après son frère, le 13 septembre 1352, sans laisser d'enfants.

au roi de Bohème. Mastino fut le premier à réaliser ce partage. Il acheta des Guelfes l'entrée de Brescia, le 14 juin 1332, en livrant à leur vengeance les Gibelins de cette ville, dont il s'était déclaré jusqu'alors le protecteur. Ainsi Mastino commençait à révéler cette fausseté, cette ambition perfide et féroce, qui, non moins que la valeur guerrière, faisait l'essence de son caractère. D'après le traité de Castelbaldo, Parme devait encore tomber en partage à Mastino; et en effet il s'en rendit maître, le 4 juin 1335, après la retraite du roi Jean, qui avait revendu à des seigneurs particuliers les villes qui s'étaient volontairement données à lui. Le reste de ces villes devait échoir en partage aux alliés de Mastino; mais, par son activité, la supériorité de ses forces, la richesse de son trésor, et surtout par son manque de foi, il devança plusieurs de ses associés. Reggio lui fut livrée le 3 juillet 1335; et lorsque huit jours après, il rendit cette ville aux Gonzague, à qui elle avait été assignée d'avance en partage, ce fut sous condition de s'en réserver à lui-même la supériorité féodale, qui ne lui avait point été promise. Mastino acquit également la ville de Lucques, qu'il ne voulut point rendre ensuite aux Florentins. Cette conquête lui donna l'espérance d'étendre son influence en Toscane. Il essaya de surprendre Pise et de faire alliance avec Arezzo; et il commença les hostilités contre les Florentins, le 23 février 1336. Mastino était alors seigneur de neuf villes, autrefois capitales d'autant d'états souverains. Il tirait des gabelles de ces villes un revenu de sept cent mille florins d'or par année, revenu égal à celui des plus grands princes de la chrétienté. Il avait de plus pour alliés les plus puissants princes de la Lombardie, et Saccone des Ferlati, le redoutable chef des Gibelins des Apennins. Mais tous ces avantages furent plus que compensés par l'énergie et la constance des Florentins et des Vénitiens, et par les talents de Pierre des Rossi, leur général. Luchino Visconti de Milan se détacha de l'alliance de Mastino pour se joindre à ses ennemis; Padoue fut surprise le 3 août 1337; et Albert de La Scala, frère de Mastino, y fut fait prisonnier. Les plus forts châteaux des monts Euganéens furent pris successivement par les alliés. Les troupes du prince de Vérone furent battues à Montagnano, le 29 septembre 1338; et Mastino, qui voyait décliner rapidement sa fortune, se livrait à de tels accès de fureur, que, sur de simples soupçons, il tua de sa main, le 27 août, au milieu des rues, Barthélemi de La Scala, évêque de Vérone, auquel il reprochait d'être son ennemi. Mastino fut puni de ce sacrilége par les plus rigoureuses censures du pape Benoît XII. Hors d'état de résister à ses adversaires, il ne songea plus qu'à les diviser. Il réussit en effet à rendre les Vénitiens indifférents au sort des Florentins, et à leur faire signer, le 18 décembre 1338, une paix que les derniers furent forcés d'accepter, le 11 février suivant. Par elle Mastino conservait la souveraineté de Vérone, de Vicence, de Parme et de Lucques. Il prit, dans ces villes, le titre de vicaire du Saint-Siége, et se soumit à payer un tribut au pape, achetant à ce prix l'absolution du meurtre de l'évêque de Vérone. Mais la guerre malheureuse que Mastino venait de soutenir détruisit son crédit et encouragea ses jaloux à l'attaquer de nouveau. Les seigneurs de Correggio, oncles de Mastino du côté ma-

ternel, lui enlevèrent Parme, par surprise, le 21 mai 1341. Les Gonzague de Mantoue les secondèrent; les Visconti et les Carrare se déclarèrent aussi contre le seigneur de Vérone; et celui-ci se trouva de nouveau exposé à une guerre générale. Pour diminuer le nombre de ses garnisons et se procurer de l'argent, il vendit Lucques aux Florentins, qui ne surent pas garder cette ville. Il s'allia ensuite au marquis d'Este et à Pepoli, seigneur de Bologne; et, en 1345, il fit la paix avec les Visconti, en mariant à Bernabò sa fille Béatrix, que la noblesse de sa taille et peut-être aussi son orgueil, avaient fait surnommer la reine. Mastino, réduit à la souveraineté de Vérone et de Vicence, renonça aux projets ambitieux qui avaient occupé la première partie de son règne. Il prit encore quelque part aux troubles de Romagne, où il se rangea du parti du légat du pape; mais il chercha surtout à rétablir les arts et l'agriculture dans ses états, que des efforts disproportionnés à leur étendue avaient épuisés. Il mourut, le 3 juin 1351, laissant trois fils, qui lui succédèrent conjointement, deux filles et sept enfants naturels. S. S—i.

SCALA (Can-Grande II de La), fils de Mastino II, auquel il succéda le 3 juin 1351, fut proclamé d'abord conjointement avec ses deux frères, Can-Signore et Paul Alboïn, et du consentement d'Albert II, son oncle, qui mourut l'année suivante: mais le jeune prince ne voulait pas admettre de partage dans l'autorité. Né, en 1332, il avait épousé, le 22 novembre 1350, Élisabeth, fille de l'empereur Louis IV de Bavière: mais Can-Grande ne s'était pas attaché à elle; il n'en avait pas d'enfants, et il élevait sous ses yeux des bâtards, auxquels il voulait assurer sa succession. La grande jeunesse de ses frères lui avait permis de retenir pour lui-même toute l'autorité; il l'avait rendue plus onéreuse en accablant ses sujets d'impôts excessifs, et il avait cru assurer les trésors qu'il avait amassés, en les plaçant à intérêt dans la banque de Venise, sous le nom de ses trois fils naturels. Ces exactions avaient rendu Can-Grande odieux au peuple. Son frère naturel, Frégnano, crut pouvoir profiter du mécontentement universel pour s'emparer de la souveraineté de Vérone. Pendant que Can-Grande était allé à Bolzano avec son frère Can-Signore, pour y avoir une entrevue avec le marquis de Brandebourg, son beau-frère, Frégnano réussit, par un mélange de tromperie et d'audace, à se rendre maître de Vérone, pendant la nuit du 17 février 1354. Les Gonzague, Azzo de Correggio et Visconti, jaloux de la maison de La Scala, se réunirent pour favoriser l'usurpateur; mais Can-Grande, revenu en toute hâte avec ses gendarmes dès la première nouvelle de cette sédition, trouva à la garde d'une des portes quelques-uns de ses partisans, qui l'introduisirent dans la ville. Il livra bataille à Frégnano au milieu des rues; le vainquit et le tua, ainsi que Paul Pic de la Mirandole, que Frégnano avait nommé pour podestat; et il ramena tous les révoltés à l'obéissance. Peu de temps après, il entra dans une ligue formée contre les Visconti par la république de Venise et tous les princes ses voisins. Cette alliance lui paraissant affermir son pouvoir, il se livra sans retenue à tous ses vices, la cruauté, l'avarice et la débauche. Ni la beauté, ni le rang, ni la vertu d'Élisabeth de Bavière, sa femme, ne la mirent à la

couvert de ses mépris ; ses deux frères étaient sans cesse menacés, et s'attendaient d'heure en heure à demeurer victimes de sa jalousie. L'aîné des deux, Can-Signore, se croyant déjà perdu, rencontra, le 14 décembre 1359, Can-Grande, qui traversait Vérone à cheval; aussitôt il s'élança contre lui, et le transperça de part en part avec son estoc. Il s'enfuit ensuite à Padoue; mais François de Carrare, qui régnait dans cette ville, l'y reçut avec honneur, le reconduisit à Vérone, à la tête de ses troupes, et le fit proclamer seigneur, le 17 décembre, conjointement avec son frère Paul-Alboïn. — Can-Signore della Scala, voulant s'affermir dans la souveraineté de Vérone par des alliances, maria sa sœur Verde de La Scala, au marquis Nicolas d'Este, en mai 1361, et il renouvela la ligue Trévisane contre la maison Visconti. Cependant, la même année, il fit, de concert avec cette ligue, la paix avec Bernabò. Le 5 juin 1364, il épousa Agnès, fille du duc de Duras. Can Signore, victime pendant le règne précédent de l'ambition de son frère aîné, n'avait point appris, dans le malheur, à se conduire lui-même, avec plus de générosité: il exclut son plus jeune frère Paul Alboïn de toute part à la souveraineté qui lui avait été conférée par le peuple. Paul Alboïn trouva, parmi les Véronais, un parti empressé à faire valoir ses droits : leurs secrets desseins, révélés au prince, furent considérés comme une conspiration ; Paul Alboïn fut enfermé le 20 janvier 1365, dans le château de Peschiera ; huit de ses complices furent décapités, et un grand nombre d'autres furent enfermés dans des prisons, d'où ils ne sortirent plus qu'à la mort de Can-Signore. Celui-ci, renonçant à la politique qu'avaient suivie ses ancêtres, de s'opposer à la grandeur de la maison Visconti, contracta une étroite alliance avec Bernabò, seigneur de Milan. S'endormant ensuite sur le trône, et se livrant aux débauches, déjà fatales aux autres princes de sa maison, il ne fit plus rien de digne de remarque jusqu'à l'année 1375, où sentant déjà approcher le terme de sa vie, quoiqu'il eût à peine trente-cinq ans, et voulant assurer sa succession à ses deux bâtards Barthélemi et Antoine, qu'il fit désigner, de son vivant, comme capitaines généraux de Vérone et de Vicence, il fit étrangler, dans sa prison de Peschiera, son frère Paul Alboïn, et mourut ensuite, le 18 octobre 1375. Avec lui s'éteignit la descendance légitime des *Scala*, qui avaient gouverné pendant 113 ans la principauté de Vérone.

S. S—I.

SCALA (Antoine de la), seigneur de Vérone, fils naturel de Can Signore, était âgé de quinze ans lorsqu'il lui succéda, le 14 octobre 1375, conjointement avec son frère Barthélemi II. Leur père les avait mis sous la tutelle de Nicolas marquis d'Este, de Galeotto Malatesti, et de François de Carrare. Les premières années de leur règne s'écoulèrent pacifiquement, à la réserve d'une tentative que fit contre eux, en 1378, Barnabò Visconti, qui réclamait l'héritage de la maison de La Scala pour sa femme Regina, prétendant que des bâtards ne pouvaient succéder au préjudice des enfants légitimes; mais les frères de La Scala ayant eu des secours de tous leurs voisins, et ayant obtenu plusieurs avantages sur Visconti dans l'état de Brescia, les hostilités furent suspendues par une trêve, au mois de septembre 1378. Cependant les deux

frères de La Scala étant parvenus à l'âge de gouverner par eux-mêmes, le plus jeune, Antoine, sentit avec effroi que le pouvoir souverain passerait presqu'en entier entre les mains de son frère Barthélemi. Le fratricide ne pouvait l'effrayer dans une famille où ce forfait était en quelque sorte héréditaire. Il aposta des assassins qui attaquèrent Barthélemi, comme il entrait, avec un seul compagnon, chez une femme qu'il aimait. Barthélemi fut trouvé mort le matin du 13 juillet 1381, percé de vingt-six coups de couteau: son compagnon en avait reçu trente-six. Antoine, qui voulait détourner de lui le soupçon de ce forfait, fit saisir la maîtresse de Barthélemi avec tous ses parents; et les accusant d'avoir assassiné son frère, il les fit tous périr dans d'horribles tourments. Cependant personne ne fut la dupe de ce nouvel acte de barbarie; la voix publique accusa Antoine de la mort de son frère: François de Carrare, seigneur de Padoue, répéta cette accusation; et Antoine de La Scala put d'autant moins pardonner cet outrage, qu'il était plus mérité. Cherchant de tous côtés des ennemis au prince de Padoue, il lui déclara la guerre en 1385; il rejeta toutes ses propositions, toutes ses offres de satisfaction. Battu aux Brentelles, le 25 juin 1386, et près de Castelbaldo, le 11 mars 1387, il se refusa encore à faire la paix, et ne voulut écouter aucun des conseils de la saine politique. François de Carrare se vit forcé d'appeler à son aide Jean Galeaz Visconti, seigneur de Milan, qui observait ces deux rivaux pour profiter de leur affaiblissement. Antoine de La Scala ne put opposer aucune résistance à ce nouvel agresseur. Le 18 octobre 1387, Vérone fut livrée par des traitres à Jean Galeaz Visconti; Antoine de La Scala s'enfuit par l'Adige, à Venise, avec sa famille. N'y trouvant point les secours qu'il attendait, il en alla demander vainement aux Florentins et au pape. Comme il revenait en Romagne, après d'inutiles sollicitations, il mourut dans les montagnes de Forli, le 3 septembre 1388, empoisonné, dit-on, par les ordres de Jean Galeaz Visconti. Il laissait un fils, Can-Francesco, et trois filles. Can-Francesco se réconcilia avec François de Carrare, et reparut près de Vérone, en 1390. Son approche causa dans cette ville un mouvement fatal à ses partisans. Visconti punit les chefs de la révolte, et trouva moyen de faire empoisonner ce dangereux compétiteur, dans Ravenne même. — Guillaume de LA SCALA, bâtard de Can-Grande II, fut momentanément rétabli dans Verone, par François Novello de Carrara, le 8 avril 1404; mais il mourut peu de jours après, laissant plusieurs fils qui ne surent pas conserver l'amitié de Carrara leur protecteur; et pendant leurs débats, les Vénitiens se rendirent maîtres de Vérone, qui depuis lors a toujours suivi le sort de cette république. — Antonio, fils de Guillaume de LA SCALA, vécut et mourut dans l'obscurité: son frère Brunoro, n'ayant plus aucun espoir de recouvrer la souveraineté de Vérone, se retira auprès de l'empereur Sigismond, qui le prit en affection, le déclara prince de l'empire, et lui donna un fief et divers titres honorifiques: il mourut à Vienne, le 21 nov. 1434, sans enfants, et n'ayant jamais été marié, comme il est prouvé par un diplôme impérial du 8 octobre de la même année. — Nicodème de LA SCALA, autre frère de Brunoro, fut évêque de Freisingen, homme d'état

distingué, et mourut à Vienne le 13 août 1443. — Paul, dernier fils de Guillaume de LA SCALA, s'établit en Bavière, où sa postérité exista pendant un siècle. Le dernier mâle de ce nom fut un Brunoro, qui mourut en 1544; et le dernier rejeton de cette illustre famille fut une Jeanne qui, veuve d'un Dietrichstein, porta les biens et les droits qui lui restaient dans la maison des barons de Lamberg. *Voy.*, pour plus de développement, le *Dictionnaire historique* italien, imprimé à Bassano, dont le rédacteur a écrit une histoire complète de toute cette famille. Saraïna, Paul Sealkius, et J.-B. Bianeolini s'en étaient déjà occupés avec beaucoup de détail : des poètes même lui avaient consacré leurs chants. (*Voy.* FERRETO.) S. S—I.

SCALA (BARTHÉLEMI), homme d'état et homme de lettres, né en 1430, à Colle de Valdelsa, en Toscane, vint à Florence pour y étudier le droit, et prendre le degré de docteur. Fils d'un pauvre meunier, sans relations et sans appui, il sut, par son propre mérite, s'élever aux premières charges de la république, dont il mania long-temps les affaires. Côme et Pierre de Médicis, frappés de ses progrès, le prirent à leur service, et en encourageant son talent, lui ouvrirent le chemin des honneurs. Revêtu de la dignité de chancelier, et du caractère d'ambassadeur, Scala parut, en 1484, à la cour d'Innocent VIII, pour le féliciter sur son exaltation au pontificat. Cette mission lui valut le diplôme de secrétaire apostolique, et, peu après son retour de Rome, le rang de gonfalonier de la république, à Florence. Aspirant à la réputation d'écrivain, après avoir franchi tous les degrés de l'ambition, il se montra jaloux du mérite de Politien, auquel il enviait peut-être la faveur des Médicis. Ils eurent des disputes très-vives sur la langue latine, et dissertèrent gravement sur le mot *culex*, pour savoir s'il fallait plutôt l'employer au masculin qu'au féminin. Ils se reprochèrent aussi l'inégalité et l'affectation de leur style, d'un ton qui doit paraître très-choquant aujourd'hui; mais qui était moins extraordinaire de leur temps, où l'on était habitué à voir les gens de lettres se déchirer mutuellement pour des questions les plus futiles, et démentir, par leur exemple, les leçons de modération et de prudence qu'ils ne manquaient jamais de donner dans leurs ouvrages. Scala avait composé, à ce que l'on prétend, un poème philosophique, dans le genre de celui de Lucrèce, et quelques apologues, maintenant ignorés, mais qui, par la gravité des préceptes et par la bizarrerie de l'invention, obtinrent alors un succès universel. Il entreprit aussi d'écrire l'histoire de la ville de Florence, et s'était proposé de la diviser en vingt livres, dont il n'a laissé que les quatre premiers, avec le commencement du cinquième : sa mort, arrivée en 1495, l'empêcha de la continuer. Ses ouvrages sont : I. *Ad Innocentium VIII, summum pontificem, oratio*, Florence. II. *Pro imperatoriis militaribus insigniis dandis Constantino Sfortiæ imperatori*, ibid., 1481 : discours prononcé dans la place du peuple, à Florence, en remettant à Constant Sforza, seigneur de Pesaro, les insignes de chef militaire de la république. III. *Apologia contra vituperatores civitatis Florentiæ*, ibidem., 1496, in-fol. IV. *De historiâ Florentinâ*, Rome 1677, in-4°., imprimé par les soins de Magliabechi, insérée par Burmann dans le

tome VIII de son Recueil des Histoires d'Italie. Cet ouvrage s'arrête aux apprêts de la bataille de Tagliacozzo, entre Charles Ier. d'Anjou, et Conradin de Souabe. V. *Vita Vitaliani Borrhomæi, ad Petrum Mediceum*, ibid., 1677, in-4°. Quelques-unes de ses lettres sont imprimées parmi celles de Politien, et d'autres dans un Recueil publié par Bandini, sous le titre de *Collectio veterum monum.* On trouvera d'autres renseignements sur Scala (connu aussi sous le nom de *Vopiscus*, qu'il avait pris, étant né jumeau), dans Zeno, *Dissert. Voss.*, tome II, pag. 253, et dans Manni, qui en a donné la Vie, Florence, 1768. Voyez aussi *Elogj degli uomini illustri Toscani*, tome II, pag. 70.—Sa fille, Alessandra Scala, non moins remarquable pour sa beauté que pour son instruction, épousa Michel Tarcagnota Marulli, poète byzantin, qui comptait parmi ses rivaux le célèbre Politien. Alessandra fut assistée dans ses études par Jean Lascaris et Démétrius Chalcondyle, qui lui apprirent le latin et le grec. Telle était la facilité avec laquelle elle parlait et écrivait ces deux langues, qu'elle put se charger du rôle d'Électre, dans la tragédie de ce nom, de Sophocle, et répondre aux épigrammes grecques que lui adressait Politien, avec lequel elle ne craignait pas de se mesurer. Plusieurs de ces pièces ont été imprimées avec les Opuscules de Politien, recueillis et publiés par Acciajuoli. Alessandra mourut à Florence, en 1506. A—G—S.

SCALIGER (Jules-César), l'un des savants les plus célèbres qui aient paru depuis la renaissance des lettres, quoique doué de grands talents, en avait moins encore que de vanité. Pour rehausser son mérite personnel par l'éclat d'une haute naissance, il se fit une généalogie fabuleuse, et s'attribua des aventures qu'il est nécessaire de retracer en peu de mots. Prétendant descendre des La Scala, souverains de Vérone (en latin *Scaligeri*), Jules-César se disait le fils de Benoît de La Scala, l'un des plus vaillants capitaines du quinzième siècle (1), et de Bérénice, fille du comte Paris Lodronio. Né en 1484, au château de Riva, sur les bords du lac de Garde, il fut soustrait par sa mère aux perquisitions qu'y firent les Vénitiens, pour s'emparer des derniers rejetons de l'antique maison des princes de Vérone. On lui donna pour précepteur le fameux Frà Giocondo (2) (V. ce nom, XVII, 398), duquel il apprit les éléments des langues. Il fut ensuite présenté par son père à l'empereur Maximilien, qui l'admit au nombre de ses pages, et le fit élever dans les exercices convenables à sa haute naissance. Les guerres d'Italie lui fournirent des occasions de signaler sa brillante valeur. Échappé comme par miracle de la bataille de Ravenne, où son père et Tite, son frère aîné, périrent sous ses yeux, il recueillit leurs dépouilles, et les fit inhumer à Ferrare. Sa mère succomba bientôt à sa juste douleur. Le duc de Ferrare, son parent, lui assigna une pension suffisante pour soutenir son rang; mais tourmenté du desir de recouvrer la seigneurie de Vérone, il imagina de se faire cordelier, dans l'espoir de devenir pape, pour arracher son héritage aux Vénitiens. Fatigué des pratiques minutieuses

(1) On a remarqué que ce grand capitaine n'est cité par aucun historien.

(2) Scaliger ignorait même l'ordre auquel appartenait Frà Giocondo, et il est très-probable qu'il ne l'avait jamais vu.

auxquelles ses supérieurs l'assujétissaient, il ne tarda pas de quitter le cloître pour rentrer dans la carrière des armes ; et ayant obtenu le commandement d'une compagnie de cavalerie, au service de France, il se signala dans la guerre du Piémont, tout en étudiant les langues, la philosophie et la médecine. Enfin, cédant aux sollicitations d'Antoine de La Rovère, évêque d'Agen, il consentit à suivre ce prélat dans sa ville épiscopale, où il devait trouver le terme de sa vie aventureuse. Tel est l'incroyable récit de Scaliger; et telle était l'admiration que ses talents inspiraient à ses contemporains, qu'il n'en est aucun qui se soit avisé de contester ses droits sur la principauté de Vérone. Mais la vérité se fait jour, tôt ou tard, et finit par percer les nuages dont on a voulu l'envelopper. Indépendamment de Scioppius (*V.* ce nom), entre les littérateurs qui se sont occupés de débrouiller la généalogie de Scaliger, on doit distinguer Maffei, dans la *Verona illustrata*, et Tiraboschi, dans la *Storia della letteratura italiana*. C'est d'après ces deux écrivains, dont la sagesse et l'impartialité sont bien connues, que nous allons présenter au lecteur la vie réelle de notre héros. Jules-César était fils de Benoît Bordoni, peintre en miniature et géographe (*V.* BORDONI, V, 170). Il est assez vraisemblable qu'il naquit à Padoue, où son père faisait sa résidence habituelle; mais Vérone et Venise se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Il reçut au baptême le nom de Jules; et ce ne fut que long-temps après qu'il s'avisa d'y joindre celui de César. Après avoir étudié sous Caelius Rhodiginus, à Padoue, et achevé ses cours à l'université de cette ville, il visita la Haute Italie, dans le dessein d'accroître ses connaissances et de trouver des protecteurs dont la générosité pût suppléer à son défaut de fortune. Accueilli dans les premières maisons de Vérone, Jules Bordoni (c'est le nom qu'il portait alors), put y voir Constance Rangona, femme de César Frégose, qu'il a tant célébrée dans ses vers; mais s'il fut touché des attraits de cette dame, il eut la discrétion de ne point lui découvrir ses sentiments. A la culture des lettres, il joignait celle des sciences, et pratiquait la médecine avec quelque succès. Charmé de son mérite, Ant. de La Rovère, évêque d'Agen (3), le choisit pour médecin, et l'amena dans cette ville, en 1525. Peu de temps après son arrivée, ayant eu l'occasion de voir Andiette de Roques-Lobejac, il la demanda en mariage. Les obstacles qu'il rencontra ne firent qu'accroître sa passion, et il résolut de se fixer en France. Pour pouvoir exercer librement son état, il sollicita des lettres de naturalisation (4), qui lui furent expédiées, en 1528, sous le nom de *Jules-César de Lescalle de Bordoms* (5), docteur en médecine. On voit par le changement qu'il avait fait subir à son nom, qu'il songeait à s'attribuer une autre origine; mais il ne savait pas encore qu'il descendait des anciens *Scaligeri;* ni, comme son fils l'a prétendu depuis, qu'il était comte de *Burden*. Il reçut, l'année suivante, le prix de son

(3) Ant. de La Rovère occupa le siége d'Agen, depuis 1518 jusqu'en 1538. *V.* le *Gallia christiana*.

(4) Ces lettres sont imprimées dans le *Dictionnaire* de Bayle, au mot *Vérone*.

(5) Probablement par une faute du copiste, pour Bordonis, comme Lamonnoye le remarque très-judicieusement dans ses additions au *Menagiana*, II, 327.

amour en épousant Audiette, qui n'avait que seize ans. Malgré la disproportion d'âge, il vécut heureux avec sa femme, dont il eut beaucoup d'enfants. Doué de talents peu communs, et d'une grande ardeur pour l'étude, Scaliger paraît n'avoir cherché dans les lettres qu'un moyen de célébrité, et le trouva bientôt. Les querelles des savants, à peine aperçues aujourd'hui, occupaient alors le petit nombre de trompettes que la renommée avait à sa disposition. Scaliger, encore inconnu, débuta par attaquer Érasme, qui s'était moqué de l'affectation de quelques savants d'Italie à n'employer que les termes de Cicéron ; et dans deux harangues, il l'accabla des plus grossières invectives. Érasme ne daigna pas répondre à la première (6), et ne vit pas la seconde. Notre athlète voulut ensuite se mesurer contre Cardan, dont la réputation lui portait ombrage, et il fit paraître une critique de son traité de la *Subtilité*, plus fournie d'injures que de raisons. Le bruit de la mort de Cardan s'étant répandu dans le même temps, il imagina que ce savant était mort de chagrin, et ne manqua pas de se faire un mérite de sa sensibilité, en témoignant un extrême regret d'avoir remporté une victoire qui coûtait un si grand homme à la république des lettres. Précédemment, il avoit témoigné le même repentir de sa conduite à l'égard d'Érasme, et dès qu'il l'avait su mort, s'était empressé d'en faire l'éloge dans les termes les plus pompeux. En 1541, César Frégose fut assassiné par les émissaires de l'empereur, et sa veuve, la belle Constance Rangona, vint avec ses enfants et Matt. Bandello, leur précepteur (*V.* BANDELLO, III, 303), chercher un asile près d'Hector Frégose, son beau-frère, administrateur du diocèse d'Agen pour le temporel. Quoique la divine Rangona ne fût plus jeune, sa vue ranima la passion mal éteinte de Scaliger, âgé lui-même de près de soixante ans, et il célébra les charmes et l'esprit de la belle italienne, sous le nom de *Thaumantia* (Merveille), dans une foule de vers trop loués ou trop dépréciés, mais qui paraissent dictés par un sentiment vrai. Reçut-il le prix de son amour ? C'est ce qu'affirme Coupé (*Soirées littéraires*, XV, 142), d'après quelques expressions équivoques de Scaliger, trop vain pour qu'on doive le croire légèrement (7). Quoi qu'il en soit, sa passion ne ralentit point son ardeur pour l'étude. Poète médiocre, mais le premier prosateur de son temps, il contribua beaucoup à ramener les écrivains à l'observation des règles grammaticales, et il les obligea de rendre leur style plus clair, plus élégant, et plus poli. Il rendit un service important à la botanique, en montrant la nécessité d'abandonner la classification des plantes par leurs propriétés, et d'en adopter une fondée sur leurs formes et leurs caractères distinctifs. Il avait formé un herbier des plantes de la Guienne et des Pyrénées ; et son fils assure qu'il en faisait venir à grands frais des

(6) Il attend ma réponse, dit Érasme, et il prépare déjà une autre invective ; mais je n'ai pas encore lu son livre ; je n'ai fait que le parcourir. *Lettre* 372, éd. de Leyde, 1703.

(7) M. Mermet suppose que Scaliger était veuf lorsqu'il devint amoureux de Constance Rangona ; mais il est certain que sa femme lui a survécu. Quant à la belle Constance, elle était déjà sur le retour de l'âge, quand elle vint habiter Agen, puisque Janus Fregose, le cadet de ses enfants, était dans les ordres, et devint évêque de cette ville, en 1555. Voy. le *Clergé de France*, par Dutems, III, 285.

pays étrangers, et qu'il les peignait *avec des couleurs vives;* mais il abandonna ce travail, après avoir vu l'ouvrage de Fuchs : *de Naturâ stirpium.* Voulant persuader qu'il avait passé sa jeunesse dans les armées, il aimait à parler de ses exploits guerriers, et affectait les airs et le ton d'un capitan. Exagéré dans ses éloges comme dans ses critiques, il disait qu'il aimerait mieux avoir fait l'Ode d'Horace qui commence par ces mots : *Quem tu Melpomene semel* (Ode III, liv. IV), que d'être roi d'Arragon. On accourait pour l'entendre de toutes les parties de la France, des Pays-Bas et de l'Allemagne. Les éloges dont le comblaient ses admirateurs, ne surpassaient pas l'opinion qu'il avait de lui-même. Il écrivait à un de ses amis: « Tâchez de ramasser ensemble les figures de Massinissa, de Xénophon et de Platon, et vous ferez un portrait qui me représentera imparfaitement. » Malgré sa causticité naturelle, et les emportements auxquels il se livrait toutes les fois que son amour-propre était intéressé dans la discussion, il était réellement bon, et se montrait aussi généreux que son peu de fortune pouvait le lui permettre. On l'a soupçonné d'avoir eu quelque penchant pour les opinions des novateurs; mais il est certain qu'il mourut dans la foi catholique, le 21 octobre 1558, à l'âge de soixante-quinze ans. Ses restes furent ensevelis dans l'église des augustins d'Agen, avec cette épitaphe; *Jul. Cæsaris Scaligeri quod fuit.* Les hommes les plus distingués conservèrent long-temps la plus haute vénération pour sa mémoire. Le judicieux De Thou dit que l'antiquité n'a pas un seul personnage qui lui soit supérieur, et que le siècle n'offre pas son égal. Juste Lipse l'associe à Homère, Hippocrate et Aristote, et le nomme le miracle et la gloire de son siècle. Maintenant que ses talents et ses services, mieux appréciés, ont fixé la véritable place de Scaliger, il conserve encore de nombreux partisans. L'académie d'Agen, en 1806, proposa son *Éloge:* M. Briquet remporta le prix. L'un des concurrents, M. Mermet, a fait imprimer son Discours à la suite des *Observations sur Boileau*, Paris, 1809, in-12. Scaliger joignait à un esprit actif et pénétrant, beaucoup de mémoire et une vaste érudition, quoiqu'il n'eût qu'une connaissance superficielle de la littérature grecque. Il écrivait purement et avec élégance; mais il était trop souvent déclamateur, et il manquait de goût: par exemple, il mettait les tragédies qui portent le nom de *Sénèque* au-dessus de celles d'Euripide; dans la satire, il préférait Juvénal à Horace, et il ne trouvait dans les poésies de Catulle, que des bassesses et des trivialités. Il partagea d'ailleurs toutes les erreurs de son siècle en physique et en philosophie; et il ne fut vraiment supérieur que comme grammairien. Outre des notes sur le *Traité des Plantes* de Théophraste (8), et sur celui qui porte le nom d'Aristote; la traduction latine de l'*Histoire des Animaux*, d'Aristote, publiée par Maussac, Toulouse, 1619, in-fol., et conservée dans l'édition de J. G. Schneider, Leipzig, 1811, 4 vol. in-8°.; et une version latine, avec des notes, du livre des *Insomnies* d'Hippocrate, Lyon, 1538, in-8°.; on a de Scaliger: I. *Oratio pro Cicerone contra D. Erasmum*, Pa-

(8) Quoique Scaliger n'ait fait des Notes que sur le *Traité des plantes* de Théophraste, Coupé prétend que ce précieux Commentaire dut être fort utile à La Bruyère, qui en a fait tant d'usage, *Soirées litter.*, XV, 131.)

ris, P. Vidoue, 1531, in-8°., réimprimé à la suite de ses *Hymnes* et *Poésies sacrées*, Cologne, 1600, et avec des notes de Melchior Adam, Heidelberg, 1618, in-8°. Le second Discours fut imprimé par le même P. Vidoue, à la fin de l'année 1536, mais sous la date de 1537. On assure que J. C. Scaliger fit tout ce qu'il put pour les supprimer, sans y réussir. Ils ont été réimprimés sous ce titre : *Adversus D. Erasmum orationes duæ, eloquentiæ Romanæ vindices, cum auctoris opusculis*, Toulouse, 1621, in-4°. : ce volume est rare, sans être recherché. II. *De comicis dimensionibus*, Lyon, 1539, in-8°. de 56 pag., édit. très-rare. Cette Dissertation, qu'on retrouve à la tête de l'édition de Térence, Paris, 1552, in-fol., a été insérée dans le tome VIII du *Thesaur. antiquit. græcar.*, avec quelques fragments tirés de la poétique de Scaliger sur le théâtre des anciens. III. *De causis linguæ latinæ libri XIII*, ibid., 1540, in-4°.; Genève, 1580, in-8°. C'est le premier ouvrage de grammaire qui soit écrit d'une manière philosophique. Fr. Sanchez compléta le travail de Scaliger, dans sa *Minerve* (*Voy.* F. SANCHEZ, XL, 298). IV. *Exotericarum exercitationum liber quintus decimus de subtilitate ad Hieronym. Cardanum*, Paris, 1557, in-4°. de 952 pag.; Bâle, 1560, in-fol., et réimprimé plusieurs fois, format in-8°. En désignant ce livre comme le quinzième, Scaliger espérait persuader qu'il en avait déjà composé quatorze sur d'autres matières d'érudition. Ce trait manque à la *charlatanerie des savants*, par Mencke (*Voy.* ce nom); au surplus, il ne se montre pas, dans cet ouvrage, meilleur physicien que Cardan. Suivant Naudé, Scaliger a commis plus de fautes qu'il n'en a repris dans le livre de son adversaire, dont la réponse se fit trop attendre pour qu'il pût se repentir de s'être attribué trop tôt la victoire : d'autres savants ont jugé ce livre moins sévèrement (*V.* GOCLENIUS, XVII, 540). V. *Poetices lib. VII*, Lyon, 1561, in-fol.; Leyde, 1581, in-8°.; Heidelberg, 1607, même format. Cet ouvrage, long-temps désiré, est le plus savant qu'on eût encore vu dans ce genre. On y trouve une foule de remarques grammaticales et philologiques, qui supposent une étude aprofondie des auteurs anciens; mais point de vues nouvelles, point de ces idées fécondes et ingénieuses qui plaisent tant au lecteur. Après avoir traité de l'origine et du but de la poésie, des connaissances nécessaires aux poètes, et des règles établies par les anciens critiques, il passe en revue les ouvrages des poètes les plus célèbres, en remontant des modernes aux anciens, et il les juge avec une sévérité d'autant plus déplacée, que son goût est presque constamment opposé à celui des grands maîtres. VI. *Poëmata in duas partes divisa* (Genève), 1574, in-8°.; Heidelberg, Commelin, 1600, in-8°. « Il n'est guère, suivant Ménage, de plus méchant livre; il s'y trouve à peine quatre ou cinq épigrammes qui puissent passer à la montre. » Huet va plus loin encore : « Par ses poésies, brutes et informes, dit-il, Scaliger a déshonoré le Parnasse » (*Huetiana*, p. 11). Coupé, cependant, en porte un jugement favorable, et pense qu'elles mériteraient d'être traduites entièrement (Voy. *Soirées littéraires*, XV, 135). Les *Poésies sacrées* ont été publiées séparément, Cologne, 1600, avec quelques épigrammes du P.

Frusius (*Voy.* Freux, xvi, 51), contre les hérétiques, accusés de les avoir défigurées pour faire suspecter les véritables sentiments de l'auteur. VII. *Epistolæ et orationes*, Leyde, 1600, in-8°: Schelhorn a recueilli dans ses *Amœnitates litterariæ*, tom. vi et viii, seize nouvelles Lettres de Scaliger, qui roulent toutes sur ses débats avec Érasme. La *Vie* de Scaliger, par son fils, imprimée à Leyde, 1594, in-4°., et recueillie par Bates, dans ses *Vitæ selector. virorum*, n'est presque qu'un tissu de fables. Son portrait se trouve dans la *Biblioth.* de Boissard. Outre les auteurs cités, on peut consulter Teissier, et Nicéron, tom. xxiii. W-s.

SCALIGER (Joseph-Juste), l'un des plus célèbres philologues dont s'honore la France, était le dixième enfant de J. C. Scaliger, et d'Audiette de Roques-Lobejac; il naquit dans Agen, le 4 août 1540. On l'envoya commencer ses études à Bordeaux, et il y passa trois ans, ne retirant que peu de fruits des leçons du maître auquel on l'avait confié. Un bruit de peste détermina son père à le rappeler; et malgré ses travaux nombreux, il se chargea de le diriger dans ses études. Il ne serait pas sans intérêt de connaître la méthode employée par le père de Scaliger. D'après le peu de renseignements qu'on a pu recueillir à cet égard, on voit qu'il exerçait à-la-fois la mémoire et le jugement de son élève. Il lui dictait des vers ou lui faisait transcrire les plus beaux passages des meilleurs auteurs, et l'obligeait à lui rapporter chaque jour une petite composition dont il lui avait indiqué le sujet. Les progrès du jeune Scaliger furent alors très-rapides. A seize ans il avait fait une tragédie latine d'*Œdipe*, qu'il n'a pas conservée, parce qu'il finit sans doute par en apercevoir les défauts. Après la mort de son père, il vint à Paris, étudier le grec sous le célèbre Turnèbe (*V.* ce nom); mais au bout de deux mois, trouvant qu'il n'allait pas assez vîte, il entreprit seul la lecture d'Homère, qu'il eut achevée dans vingt-un jours, aidé d'une version latine. Il lut ensuite les autres poètes, puis les orateurs et les historiens, de manière que, dans l'espace de deux ans, il acquit la connaissance des principaux ouvrages grecs. Il apprit également seul, et même sans le secours d'aucun dictionnaire (Voy. *Scaligerana prima*, p. 18), l'hébreu, l'arabe (1), le syriaque, le persan, et la plupart des langues de l'Europe. Il se vantait, par la suite, d'en parler treize, anciennes ou modernes. Son ardeur pour l'étude était telle, qu'il ne dormait que quelques heures chaque nuit, et qu'il passait des journées entières sans prendre presqu'aucune nourriture. Doué d'ailleurs d'une mémoire prodigieuse et d'une grande pénétration, il se rendit bientôt très-habile dans les lettres, l'histoire, la chronologie et les antiquités. Louis de La Roche-Pozay, depuis ambassadeur de France près de la cour de Rome, le choisit, en 1563, pour instituteur de ses enfants, et lui assigna un traitement honorable. L'année précédente, Scaliger, catéchisé par Viret et Chaudieu (*V.* ces noms), avait embrassé la religion réformée; mais il est probable qu'il ne la professait pas encore ouvertement. Il trouva, dans la générosité de son patron, les moyens de satisfaire son

(1) Le manuscrit autographe du Dictionnaire arabe que Scaliger avait composé pour son usage, sous le titre de *Thesaurus linguæ arabicæ*, se conserve à la bibliothèque de Gottingue (*V.* Tychsen, *Neue Repertorium*, t. III, 1791, p. 256, 280). Il a servi de base à celui de Raphelenz (*V.* ce nom).

goût pour les voyages, et visita successivement les principales universités de France et d'Allemagne. Pendant son séjour à Valence, où l'avait attiré la haute réputation de Cujas, il eut l'occasion de voir De Thou, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Il se trouvait à Lausanne, quand on y reçut l'avis du massacre de la Saint-Barthélemi. Cette nouvelle l'obligea de retourner à Genève; et on s'efforça de l'y retenir par l'offre de la chaire de philosophie; mais il s'excusa de l'accepter, disant qu'il ne se croyait pas les talents nécessaires pour la remplir dignement. Il revint depuis, plusieurs fois, dans cette ville; et on voit, par deux lettres de Giphanius (*V.* GIFFEN, XVII, 337), insérées dans le *Sylloge epistolar.* de Burmann (t. II, p. 306), que Scaliger, en 1578, y donna des leçons de philosophie. Il ne resta pas long-temps à Genève, puisqu'on le retrouve, dès l'année suivante, dans la terre de La Roche Pozay, près de Tours, où l'on sait que la plus grande partie de ses ouvrages ont été composés. On peut conjecturer qu'il profita d'un voyage de son patron, à Rome, pour visiter l'Italie et le royaume de Naples, d'où il rapporta de nombreux fragments d'antiquités, et une foule d'*Inscriptions*, dont il fit présent à Gruter, qui les a publiées dans son *Thesaurus*. On sait aussi que Scaliger fit un voyage en Écosse; mais il n'en reste presqu'aucune trace dans ses lettres, de sorte qu'on ne peut en déterminer l'époque. Il était, depuis plusieurs années, tranquille, au milieu de ses livres, dans la belle terre de Preuilli, quand il fut invité par les états de Hollande, en 1591, à venir occuper à l'académie de Leyde, la chaire que la retraite de Juste Lipse laissait vacante. Il voulut s'excuser de succéder à un si grand homme, et retarda la négociation entamée par les états-généraux avec Henri IV, dans l'espoir que le roi s'opposerait à son départ. Henri IV, au contraire, le pressa de se rendre aux desirs des Hollandais; et Scaliger prit le chemin de Leyde, en 1593 : mais ni l'accueil qu'on lui fit, ni les témoignages d'estime que lui prodiguaient les personnages les plus distingués, ne purent l'empêcher de regretter les années qu'il avait passées à Preuilli. Placé par l'opinion, avec Juste Lipse et Casaubon, au premier rang dans la république des lettres, il jouissait en paix de la gloire qu'il avait acquise; mais, dans une Lettre qu'il écrivit, en 1594, à Jean Dousa (*V.* ce nom), sur l'ancienneté de la maison de Scaliger, ajoutant encore aux fables inventées par son père, il prétendit la faire remonter jusqu'à Alain, restaurateur de Vérone, au temps de la fondation de Venise (*Epist.* p. 9, édition de 1627). Cette lettre, par laquelle il se flattait de réduire ses ennemis au silence, ne fit qu'en accroître le nombre. Scioppius, le plus passionné de tous, n'eut pas de peine à démontrer la fausseté de cette généalogie, et y signala 599 mensonges. Aux injures de ce redoutable adversaire, Scaliger répondit par d'autres injures, et mourut en excitant ses amis à le venger. Une hydropisie l'emporta, le 21 janvier 1609. Baudius prononça son oraison funèbre; et les curateurs de l'académie de Leyde consacrèrent à sa mémoire un monument décoré d'une inscription. Scaliger était un très-honnête homme, de mœurs pures et d'un commerce agréable. Il eut pour amis les plus illustres savants de son temps, tels que Juste-Lipse, Casaubon,

Grotius, Heinsius, les Dupuy, Saumaise, Vossius, Velser, P. Pithou, etc., et il leur communiquait avec empressement le résultat de ses recherches. Quoique zélé protestant, il ne prit aucune part aux querelles religieuses, et il avouait qu'il n'aimait rien de tout ce qui sentait la controverse. Doux et modeste dans l'intimité, il portait dans la discussion le ton tranchant de son père. Sa vanité se réveillait dès qu'on avait l'air de douter de sa noblesse; et alors il ne disait plus que des folies. Les éloges qu'il recevait de ses contemporains peuvent bien avoir contribué à lui tourner la tête. Suivant Casaubon, Dieu avait voulu montrer dans la personne de Scaliger jusqu'où peut atteindre la force de l'esprit humain : c'était l'Apollon du siècle, l'Hercule des muses, un abîme d'érudition, un océan de sciences, le chef-d'œuvre, le miracle, le dernier effort de la nature. Scioppius, avant de se déclarer son ennemi, le plaçait au rang des Dieux du premier ordre (*V.* la Préface de son *Ars critica*). Quel est l'homme assez fort pour résister à de pareilles flatteries? On a dit que Scaliger le père avait plus de génie; mais que le fils avait plus d'érudition, plus d'esprit et de goût, et plus de facilité pour le travail. Trop hardi dans ses conjectures, on a mis en doute si Joseph Scaliger n'avait pas été plus nuisible qu'utile aux lettres par ses corrections et ses explications des anciens auteurs, auxquels il prête souvent ses propres idées; mais malgré ses fautes nombreuses, il n'en reste pas moins l'un de nos premiers philologues; aussi savant latiniste que Juste Lipse, il lui était bien supérieur dans la connaissance du grec; et Ruhnken le regarde comme le chef et le maître de cette suite nombreuse d'illustres critiques dont les talents ont brillé d'un si grand éclat en Hollande, au dix-septième siècle (2). Scaliger est aussi le véritable créateur de la chronologie, perfectionnée par le P. Petau, qui sut mettre à profit les erreurs comme les découvertes de son devancier. Scaliger a commenté plus ou moins heureusement les ouvrages de Varron (*V.* ce nom), de M. Verrius Flaccus, et Pomponius Festus (3); Catulle, Tibulle et Properce, Ausone, Manilius (4); *L'Éclogue* de Lucain à Calpurn. Pison (5); les *Tragédies* de Sénèque, Théocrite, Moschus et Bion; les *Dionysiaques* de Nonnus; les *Satyres* de Perse; les *Vers* d'Empédocle; et les *Commentaires* de César. On lui doit, en outre, des notes sur le *Nouv. Testam. grec*, sur la *Version* latine qu'en a donnée Théod. de Beze; sur le Traité de Tertullien, *du Manteau*; sur le livre d'Hippocrate, des *Blessures à la tête*, etc. Il a traduit en vers grecs un choix des *Épigrammes* de Martial, et les *Sentences* de Publius Syrus, et de Caton; en vers iambiques latins, la *Cassandra* de Lycophron, qu'il a, par un tour de force dont lui seul était capable, su rendre non moins inintelligible encore que l'original (*Voy.* LYCOPHRON, XXV, 510); l'*Ajax furieux* de Sophocle, et les *Épigrammes* d'Agathias; en prose, l'*Oneiricrition* d'Astrampsychus, et deux centuries de *Pro-*

(2) *Ruhnkenii, Opusc.*, pag. 263, édit. de 1822.

(3) J. Scaliger prétendait que Melch. Guilandin n'avait semé des bruits injurieux à sa maison que pour se venger de quelques traits qu'il lui avait lancés dans ses *Notes* sur Festus.

(4) Je n'ai, dit Huet, écrit sur Manile, que pour faire voir que dans ses trois éditions de ce poète, Scaliger a entassé fautes sur fautes, et ignorances sur ignorances (*Huetiana*, 13).

(5) Paulmier de Grentemesnil vengea Lucain des injures de Scaliger père et fils (*Voy.* PAULMIER, XXXIII, 211.)

verbes *Arabes* (*Voy.* Erpenius). Parmi ses ouvrages, on se contentera de citer : I. *P. Virgilii Maronis appendix, cum supplemento multorum antehac nunquàm excusorum poematum veterum poetarum; et commentariis, et castigationibus*, Lyon, 1572, in-8°. de 548 pag. Scaliger dédia ce Recueil à Cujas. C'est la première édition des *Catalectes*, c'est-à-dire des pièces des anciens auteurs qui ne nous sont pas parvenues tout entières. M. Brunet ne cite que la seconde, Leyde, 1617, in-8°. (Voy. le *Man. du Libraire*). Elles ont été traduites en français par l'abbé de Marolles (*V.* ce nom). II. *Stromateus proverbiorum græcorum*, Paris, 1593, in-4°. Cette édition ne contient que le texte; celle qui parut l'année suivante in-8°., est accompagnée d'une version latine en vers, par Scaliger. Ces proverbes ont été réimprimés dans le *Recueil* d'André Schott (*V.* ce nom), et avec les *Poésies* de Scaliger (*V.* ci-dessous). III. *Cyclometrica elementa duo; nec non Mesolabium*, Leyde, 1594, in-fol. Il se flattait d'avoir découvert la quadrature du cercle; mais il fut réfuté vivement par Viète, Adr. Romain et le P. Clavius (*V.* Montucla, *Hist. de la Quadrature*, pag. 222). IV. *Epistola de vetustate et splendore gentis Scaligeræ et vita Julii C. Scaligeri; accedunt J.-C. Scaligeri oratio in luctu filioli Audecti, necnon diversorum testimonia de gente Scaligerá et de J.-C. Scaligero*, ibid., 1594, in-4°.: c'est cet Opuscule, monument déplorable de la vanité de l'auteur, qui troubla la paix dont il jouissait. Scioppius le réfuta dans le *Scaliger hypobolimæus* (*V.* Scioppius), où il prouve que le véritable nom de Jules-César Scaliger est Bordoni. Joseph Scaliger lui répliqua par *Confutatio stultissimæ Burdonum fabulæ*, Leyde, 1608, in-12; et fit paraître cette réponse, sous le nom de J. R. (Jean Rutgersius), l'un de ses élèves. V. *Opus de emendatione temporum; accesserunt veterum Græcorum fragmenta selecta, cum notis*, Paris, 1583; Leyde, 1598, in-fol. L'édition de Genève, 1609, in-fol., donnée sur les manuscrits de l'auteur, est la meilleure et la seule qui soit encore recherchée. Cet ouvrage est le premier dans lequel les véritables principes de la science chronologique soient exposés et discutés. Aussi, malgré les nombreuses erreurs que le P. Pétau a reprochées à Scaliger, il n'en a pas moins la gloire d'avoir débrouillé cette partie si importante de l'histoire. La période julienne, qu'il a inventée pour servir de mesure commune à toutes les ères, eut d'abord quelque succès, et fut jugée préférable à l'époque, trop incertaine, de la création du monde. L'une et l'autre ont été abandonnées pour l'ère vulgaire, la plus généralement employée aujourd'hui. VI. *Thesaurus temporum, complectens Eusebii Pamphili Chronicon, latine, S. Hieronymo interprete; cum ipsius chronici fragmentis græcis antehac non editis, et auctores omnes derelicta ab Eusebio continuantes, edente J.-J. Scaligero, qui notas et castigationes in Eusebium, necnon isagogicorum chronologiæ canonum libros tres adjecit*, ibid., 1609, in fol.; nouvelle édition, augmentée, Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol., par les soins d'Alexandre More. VII. *Elenchus utriusque orationis chronologicæ Dav. Paræi*, ibid., 1607, in-4°. Dans cette réponse à la critique que Pareus avait faite de quel

ques-unes de ses supputations chronologiques, il le traita d'une manière si méprisante, que le pauvre professeur n'osa pas lui répliquer. VIII. *Elenchus trihæresii Nicol. Serarii; item Serarii delirium fanaticum quo Essenos monachos christianos fuisse contendit*, Franeker, 1605, in-8°.; Arnheim, 1619, in-4°., et Delft, 1703, dans un *Recueil* de J. Trigland. IX. *Opuscula varia antehac edita, nunc vero multis partibus aucta*, Paris, 1610, in-4°. Isaac Casaubon est l'éditeur de ce Recueil, qui fut réimprimé à Francfort, 1612, in-8°. On trouve le détail des pièces qu'il renferme dans les *Mémoires* du P. Niceron, XXIII, 311 et suiv. Les principales sont les *Remarques* de Scaliger sur le Commentaire de Melch. Guilandinus touchant le papyrus (*Voy.* GUILANDINUS, XIX, 111); la *Notice* des Gaules, avec des notes sur les noms des villes citées par César; une *Dissertation* sur les langues de l'Europe, les dialectes de la France et la différence que l'on met dans la prononciation de certaines lettres, et l'*Explication* d'une médaille d'argent de Constantin-le-Grand. Ce volume est terminé par trois morceaux écrits en français : *Discours de la jonction des mers, du dessèchement des marais et de la réparation des rivières pour les rendre navigables; Discours sur quelques particularités de la milice romaine;* et *Lettres touchant l'explication de quelques médailles*. X. *De æquinoctiorum anticipatione diatriba*, Paris, 1613, in-4°. XI. *Poemata omnia*, Leyde, 1615, in-8°. Cette édition fut donnée par Scrivérius. La Monnoye a pris la peine de noter les fautes de quantité, les barbarismes et les solécismes échappés à Scaliger dans ses vers grecs (Voy. le *Menagiana*, I, 325-33, éd. de 1715). XII. *De re nummariâ dissertatio, liber posthumus*, ibid., 1616, in-8°. XIII. *Epistolæ omnes quæ reperiri potuerunt, nunc primùm collectæ ac editæ*, Leyde, 1627, in-8°. D. Heinsius, l'éditeur, a fait précéder ce volume de la fameuse Lettre à Dousa : *De gente Scaligerâ*. On trouve dans ces Lettres des particularités et des détails intéressants. Jacques de Reves a publié : les *Épîtres françaises de personnages illustres à Scaliger*, Harderwyck, 1624, in-8°., rare. XIV. *Scaligerana prima—Scaligerana secunda*. Ce sont deux Recueils de traits d'érudition, de remarques, de J. Scaliger, et des jugements qu'il portait des grands écrivains de l'antiquité. L'orgueil, l'arrogance et le venin d'un pédant outré y règnent depuis la première feuille jusqu'à la dernière. Il y a des endroits faibles en matière d'érudition, et plusieurs manquent de réflexion. C'est le jugement que Vigneul-Marville (d'Argonne) porte de ces deux Recueils; mais on doit remarquer que Scaliger a moins de tort que ceux qui ont cru dignes de l'impression les moindres mots qui lui échappaient dans l'abandon de l'amitié et de la conversation. La meilleure édition des *Scaligerana* est celle qu'a donnée Desmaiseaux, Amsterdam, 1740, avec le *Thuana*, etc. (*V.* DESMAISEAUX). On trouvera de curieux détails sur cette compilation, ses auteurs et ses éditeurs, dans le *Répertoire de bibliographies spéciales* de M. Peignot, 252-56. Outre les *Mémoires* de Niceron, on peut consulter, Teissier, Chaufepié et les *Éloges* de Perrault. Le Portrait de Jos. Scaliger a été gravé par Edelinck, in-fol. W-s.

SCAMOZZI (Vincent), l'un des plus illustres architectes modernes, naquit à Vicence, en 1552, et fut initié dans les premiers éléments de son art par Jean-Dominique Scamozzi, son père, arpenteur-géomètre, qui ne manquait pas de connaissances en architecture. On prétend même que ce dernier avait dirigé diverses constructions à Vicence et dans les environs, et qu'il est l'auteur de la *Table raisonnée* qui se trouve à la fin des *OEuvres de Serlio*. Cette Table porte en effet son nom; mais tout donne lieu de croire qu'elle est l'ouvrage de son fils. Quoi qu'il en soit, c'est de lui que le jeune Vincent apprit l'architecture; et il n'avait encore que dix-sept ans lorsqu'il donna pour les comtes Oddi le dessin d'un palais, qui, bien que non exécuté, lui fit le plus grand honneur. Mais ses véritables instituteurs furent les édifices que Palladio et le Sansovino élevaient alors dans Venise. Stimulé par la renommée de ces grands maîtres, il se rendit dans cette ville, étudia attentivement leurs travaux, et conçut le projet téméraire de les surpasser. C'est surtout Palladio qu'il prit pour l'objet de son imitation; et il s'imagina l'emporter sur lui en en parlant d'une manière méprisante. Avant de quitter Vicence, il avait fait une étude spéciale et aprofondie de Vitruve et de la perspective; et il avait si bien profité, qu'il se sentit capable, quoiqu'il n'eût encore que vingt-deux ans, de composer un Traité inédit, en dix livres, intitulé : *De' teatri e delle scene*. Son mérite naissant n'échappa point aux chanoines de Saint-Sauveur, qui le chargèrent d'ouvrir des jours aux quatre lanternes de la coupole de leur église, dont l'obscurité était beaucoup trop grande. Pour se perfectionner dans son art, il se rendit à Rome, en 1579, y étudia les mathématiques, sous le père Clavius, et y dessina avec exactitude, mais non sans les plus grandes fatigues, les restes les plus célèbres de l'antiquité, tels que le Colysée et les Thermes d'Antonin et de Dioclétien. Il mit ensuite cet ouvrage au jour; mais ce n'est pas un de ceux qui ont le plus contribué à sa renommée. Il passa ensuite à Naples, pour y étudier les beaux fragments d'antiquité que l'on voit dans cette ville et dans les environs. De retour à Venise, en 1583, il s'y fixa, et fut chargé, par le sénateur Marc-Antoine Barbaro, du tombeau du doge Nicolas da Ponte, qu'il érigea dans l'église de Sainte-Marie de la Charité. C'est un monument qui peut soutenir le parallèle avec les plus célèbres de ce genre. Les applaudissements qu'il lui mérita le firent charger de l'achèvement de la *Bibliothèque de Saint-Marc*, commencée par le Sansovino. Il s'en tira avec honneur, et y ajouta le *Musée public* qui la précède. Il fit un second voyage à Rome, à la suite des ambassadeurs vénitiens choisis pour aller féliciter le pape Sixte-Quint sur son exaltation. Il profita des diverses expériences d'une foule d'habiles architectes convoqués pour élever l'obélisque de la place du Vatican : mais l'objet qui l'attirait plus particulièrement à Rome, c'était les restes de l'antiquité. Le desir de les étudier lui fit entreprendre jusqu'à quatre voyages dans cette ville. En 1585, il se rendit à Vicence, à l'occasion du passage de l'impératrice Marie d'Autriche, pour diriger les fêtes destinées à célébrer la présence de cette princesse. On voulait jouer, sur le théâtre olympique, l'OEdipe

de Sophocle. Scamozzi conduisit les travaux de la scène, et il obtint l'assentiment universel. Il donna, pour le *grand Pont de Rialto*, à Venise, deux projets, auxquels, malgré leur mérite, on préféra celui de Nicolas da Ponte. Il ne fut pas plus heureux pour l'église de la *Celestia*, qu'il avait commencée sur le modèle du Panthéon de Rome. A peine eut-il entrepris les premiers travaux, qu'une intrigue de femmes fit tout abandonner. Il en fut dédommagé, par Vespasien Gonzague, duc de Sabionetta, par ordre duquel il construisit, à la manière antique, un théâtre, qui obtint le suffrage de tous les connaisseurs. C'est alors qu'il fut chargé de diriger les travaux de la fameuse forteresse de Palma, dans le Frioul; et, en 1593, il en posa la première pierre, en présence des généraux vénitiens. Il fut choisi pour terminer le *Palais neuf des Procurateurs*, sur la place de Saint-Marc. Il fit quelques changements à l'idée primitive du Sansovino, en ajoutant un troisième ordre, qui forme le second étage; mais peut-être ne doit-on pas le féliciter de ce changement. Il ne put conduire cet édifice que jusqu'à l'angle de San Geminiano. Ce fut Balthazar Langhena qui le termina, sur les mêmes plans. Scamozzi avait cependant conçu le projet d'un grand ouvrage, dans lequel il voulait faire connaître le génie universel de l'architecture. Il avait besoin, pour l'exécuter, de prendre des renseignements nombreux dans les pays au-delà des Alpes. Il profita de l'envoi des ambassadeurs vénitiens expédiés, en 1600, à l'empereur, par la république de Venise, pour visiter la France, la Lorraine, l'Allemagne et la Hongrie. Enrichi d'une multitude de documents, il revint à Venise, où il fut chargé de tant de travaux, qu'il ne pouvait y suffire. Il serait trop long de citer tous les édifices, tant publics que particuliers, qui lui furent confiés dans cette ville, ainsi qu'à Vicence. A Venise, sur le grand canal, il construisit le *Palais Cornaro;* près de Lonigo, il éleva pour les Pisani un *Casin* de forme carrée avec une rotonde au milieu. On trouve quelques défauts dans les fenêtres du *Casin* qu'il fit pour le cardinal Cornaro, près de Castel-Franco, dans un endroit appelé *le Paradis*. On estime davantage celui qu'il bâtit dans les environs de Padoue, pour Molino. On vante beaucoup le *Palais Trissino*, aujourd'hui de *Trente*, qu'il éleva dans sa ville natale, sur un terrain fort resserré, mais dont l'idée est pleine de grandeur. Ce palais, voisin de la cathédrale, ne doit pas être confondu avec un autre *Palais Trissino* sur le Cours, qui est également son ouvrage, et dont le mérite n'est pas moins grand. A Villaverla, sur la route qui conduit à Tiene, il dessina un superbe bâtiment pour les comtes Verlati. Il fut obligé d'aller à Florence pour y diriger les travaux du *palais Strozzi*, dont il avait fait le second plan; et à Gênes pour y construire le *palais Ravaschieri*. Il alla même jusqu'à Saltzbourg, à la demande du prince-évêque de cette ville, pour y élever la cathédrale, dont il avait fourni les plans. Le nombre de dessins qu'il envoya dans toutes les contrées de l'Europe, à la prière de différents princes, est presqu'incroyable. Tant de travaux l'empêchèrent de s'occuper de son grand traité d'architecture, avec le soin et l'assiduité qu'exigeait un ouvrage aussi important. Il l'avait d'abord distribué en douze livres; il

le resserra ensuite en dix, et le publia à Venise, en 1615, sous le titre de : *Idea dell' architettura universale, divisa in x libri*, 1 vol. in-fol. Quoique le frontispice annonçât dix livres, l'ouvrage n'en contenait que six; savoir, les ier., iie. et iiie. de la première partie, et les vie., viie. et viiie. de la seconde. Il est probable que Scamozzi avait également écrit les quatre livres qui manquent, mais que ne les ayant pas conduits au point de perfection où il voulait les porter, et desirant, à tout prix, faire connaître ceux qu'il avait achevés, il prit le parti de publier son ouvrage ainsi mutilé. Sa mort, arrivée le 7 août 1616, quelques mois après cette publication, a privé pour jamais la science du fruit de ses veilles. Il fut enterré dans l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, à Venise. On devait lui élever, dans une des chapelles de cette église, un tombeau digne de lui; mais son testament, dans lequel il instituait pour son héritier, son fils adoptif, François Scamozzi, de la famille Gregorj, ayant donné lieu à de nombreux procès, ce projet ne reçut point d'exécution. Cependant un descendant de son fils adoptif lui a érigé un monument à Vicence, dans l'église de Saint-Laurent. On doit regarder Scamozzi comme un des architectes les plus illustres qu'ait produits l'Italie. Ses ouvrages sont simples, majestueux et corrects, et il est mis sur le même rang que Vignole et Palladio. A la vérité ses dessins n'ont pas la douceur de ceux de ces deux artistes. Censeur acharné de Palladio, c'est ce dernier cependant qu'il imite plus qu'aucun autre; et lorsqu'il ne le copie pas, il tombe presque dans la sécheresse. Il recommande la sobriété des ornements; il enseigne que les parties qui doivent les recevoir sont les parties supérieures et non les inférieures, toujours exposées aux chocs et aux immondices; il dit que les ornements conviennent aux ordres corinthien et composite, ne disconviennent pas à l'ionique, et sont supportables dans le dorique; et après avoir recommandé l'observation de ces excellents préceptes, il a souvent opéré d'une manière tout opposée. Son caractère était loin de répondre à ses talents: il était plein d'orgueil, et ne savait pas cacher son mépris pour ses rivaux. C'est la vanité qui le porta à entasser, dans son grand traité, une érudition affectée, mal digérée, et encore plus mal employée. Cependant, le vie. livre, dans lequel il traite des différents ordres, est un chef-d'œuvre, et suffit pour prouver combien l'auteur avait aprofondi son art. Voici la liste de ses ouvrages: I. *L'Idea dell' architettura universale*, Venise, 1615, 2 vol. in-fol., fig., avec le portrait de l'auteur; réimprimé en 1687, à Piazzola, in-fol.; et, en 1694, à Venise. Ces réimpressions, la dernière surtout, ont échappé à la plupart des bibliographes. D'Aviler, qui n'a traduit que le sixième livre, le fit paraître sous le titre des *Cinq ordres d'Architecture de Scamozzi, tirés du vie. livre de son Idée générale d'architecture*, Paris, 1685, in-fol. La traduction entière de cet ouvrage parut en Hollande, sous le titre d'*Œuvres d'architecture de Scamozzi, contenues dans son Idée de l'architecture générale, dont le vie. livre a été traduit par d'Aviler, et le reste par Samuel du Ry*, Leyde, 1713, in-fol. II. *Discorsi sopra la antichità di Roma, con 40 tavole in rame*, Venise, 1583, in-fol. III. *Sommario del viaggio*

fatto da Parigi sino in Italia, per la via di Nancy, l'anno 1600. C'est le journal du voyage de Scamozzi, qui n'a jamais été publié, et dont le manuscrit original est dans la famille Tornieri, à Vicence. Le comte Cicognara en avait obtenu une copie, pour enrichir sa collection. Un exemplaire de la traduction italienne de Vitruve, par Barbaro, toute couverte de notes marginales de Scamozzi, était dans la même bibliothèque Cicognara, dont le pape vient de faire l'acquisition. P—s.

SCAMOZZI (Octave Bertotti), né à Vicence en 1726, portait, par droit d'adoption, le nom de l'illustre architecte dont l'article précède et avec lequel on ne doit pas le confondre. Il a donné une magnifique édition des Œuvres de Palladio, publiée en français, à Vicence, en 1776-83, sous le titre suivant : *Les Bâtiments et les dessins de Palladio, recueillis et illustrés*, 4 vol. in-fol., fig. On peut y ajouter un cinquième volume du même éditeur, intitulé : *Les Thermes des Romains, publiés de nouveau, avec quelques observations, d'après l'exemplaire de lord Burlinghton*, Vicence, 1785, in-fol. Ces deux ouvrages ont été traduits en italien, et réimprimés ensemble, en 1796, sous le titre de *Fabbriche di Palladio date in luce ed illustrate, da Ottavio Bertotti Scamozzi, con l'aggiunta delle terme de' Romani*, ibid., 5 vol. in-4°(1). A—g—s.

SCANDER-BEG (2) (George Castriot, plus connu sous le nom de), et que nous appellerons avec M. Pouqueville, *le dernier des héros de la Macédoine*, naquit en 1404. Il était fils de Jean Castriot, prince d'Épire ou d'Albanie (3), et de Veisave, fille d'un petit prince voisin. Comme tous les despotes de la Grèce, Jean Castriot s'était soumis à la domination des Musulmans : vivement pressé par Amurath II, il avait été forcé non-seulement de lui payer un tribut, mais encore d'envoyer ses quatre fils en otage à la cour du sulthan. Ils furent tous circoncis et élevés dans la religion musulmane, contre la parole formelle qu'Amurath avait donnée à leur père. Les trois aînés restèrent confondus dans la foule des esclaves d'Amurath; George, qui était le quatrième, plut à l'empereur turc par sa belle et noble figure, et par des traits qui annonçaient un grand caractère. Il le conserva auprès de lui, lui fit donner une belle éducation, et le conduisit à la guerre dès sa première jeunesse. Les actions de courage et de force de corps de George Castriot, lui valurent le surnom d'Alexandre (*Scander* en langue turque), qui fut accompagné du titre de *Bey* ou *Beg*, qu'il tenait du sulthan (4). C'est sous ces noms réunis, que George Castriot avait reçu des Othomans, qu'il signala contre eux ses talents

(1) Ces 5 volumes ont été vendus 500 fr., à la vente Hurtault, le 19 janv. 1825; n° 315 du catalogue.

(2) C'est par erreur que les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, et M. Daru, dans son *Histoire de Venise*, le nomment *Scanderberg*.

(3) Les historiens assignent pour bornes au royaume de ce prince, ou plutôt à celui de son fils, sujet de cet article, le golfe d'Ambracie, et les bouches du Cattero; ils reculent vers l'Orient ses frontières jusqu'à la Servie : ce qui lui donnerait plus d'étendue qu'au royaume de Macédoine. Pouqueville (*Voyage dans la Grèce*) pense que Scander-Beg ne possédoit, à proprement parler, que Croia, *Lissa*, Dyrrachium et la partie du Mussaché, qui s'étend le long de la rive droite de l'Apsus, et que son prétendu royaume se réduisait au modeste Pachalik de Croia. En sa qualité de *soldat de Jésus-Christ* (titre qu'il prenait), il était chef d'une ligue composée des seigneurs Latins, qui tenaient, sous divers titres de duchés et de comtés les principales contrées de la Haute-Albanie.

(4) Marinus Barletius ou Barlesio, l'un des historiens de Scander-Beg, prétend que les Turcs lui donnèrent ce surnom lorsqu'il fut circoncis.

pour la guerre, accrus et cultivés à leur école et dans leur armée. Doué d'une conception rapide, Scander-Beg parla bientôt parfaitement les langues grecque, turque, arabe, italienne et sclavone, et montra une adresse merveilleuse pour tous les exercices du corps. Il n'avait pas encore atteint dix-huit ans, lorsque le sulthan le nomma sangiac, premier degré d'honneur militaire chez les turcs, et lui confia le commandement de cinq mille chevaux. A la tête de ces troupes, Scander-Beg déploya une brillante valeur contre les ennemis d'Amurath, et accompagna ce souverain aux sièges de Nicomédie, d'Otrée, etc. A l'attaque de cette dernière ville, il en escalada le premier les remparts, y arbora un drapeau, et s'élança ensuite dans l'intérieur les armes à la main : ce trait de hardiesse et de témérité, dont Alexandre-le-Grand lui avait donné l'exemple, surprit tellement les habitants qu'ils demandèrent sur l'heure à capituler. Scander-Beg avait vaincu précédemment dans un combat singulier, un tartare d'une taille gigantesque qui l'avait provoqué; et comme les héros de l'antiquité, il attachait beaucoup de prix à ce genre de triomphe. A la mort de Jean Castriot, arrivée en 1432, Amurath se défit, dit-on, par le poison, des trois fils aînés de ce prince, et envoya dans l'Albanie un de ses meilleurs généraux, qui s'empara de Croïa, capitale des états du père de Scander-Beg. Celui-ci dissimula si bien l'indignation et le mécontentement que lui inspirait la conduite du sulthan, qu'Amurath, peut-être pour éprouver sa fidélité, lui donna le commandement de l'armée qu'il avait destinée à l'envahissement des domaines du despote de Servie. Ce prince fut vaincu dans une bataille que lui livra Scander-Beg, qui, sans se compromettre cependant par des promesses positives, prêta, dès ce moment, l'oreille aux propositions de quelques seigneurs Albanais, fatigués du joug des Musulmans. Ladislas, roi de Hongrie, ayant envoyé une armée au secours du despote de Servie, Amurath, pour se venger, entreprit le siège de Belgrade; mais il fut obligé de le lever, après être resté sept mois devant cette place. Résolu de venger l'honneur des armes musulmanes, il confia, en 1443, à Scander-Beg et au pacha de Romélie, le commandement d'une armée de quatre-vingt mille hommes, qui vint camper sur la rivière Morava, vis-à-vis de l'armée chrétienne. Scander-Beg, s'attendant à une grande bataille, pensa qu'il pouvait enfin exécuter les projets qu'il méditait depuis long-temps. Il y mit toute l'adresse et la circonspection que demandait le péril où il s'exposait, et se concerta, avant de rien entreprendre, avec ses confidents les plus intimes, et particulièrement avec Amèse, son neveu. Huniade, général en chef des troupes chrétiennes, avec lequel il semblerait que Scander-Beg avait noué des intelligences, passa la Morava, et attaqua l'armée turque à l'improviste. Dans le fort de l'action, Scander-Beg ayant fait faire un mouvement rétrograde au corps qu'il commandait, le désordre et la confusion se mirent parmi les Turcs, dont la déroute ne tarda pas à être complète. Le prince Épirote en profita pour se saisir du secrétaire d'Amurath; et le poignard sur la gorge, il le força de signer au nom de son maître et de sceller du sceau impérial, un ordre au gouverneur de Croïa de remettre la

place entre ses mains, et de lui en céder le gouvernement. A peine cet ordre était-il expédié, que Scander-Beg, pour se débarrasser de témoins incommodes et qui pouvaient devenir dangereux, fit mettre à mort le secrétaire d'Amurath, et quelques Turcs qui étaient avec lui, et se rendit en toute hâte en Épire, avec trois cents Albanais d'élite, dont le dévouement lui était assuré. La ville de Haute-Dibre, la première des états de son père par où il eût à passer, lui ouvrit ses portes, dès quelle connut ses intentions. Il en tira trois cents hommes, et marcha sans s'arrêter sur Croïa, dont le gouverneur turc, trompé par l'ordre supposé d'Amurath, ne crut pas devoir refuser de lui remettre le commandement. Après avoir confié la défense de la citadelle et des postes principaux à ses soldats qu'il avait amenés, Scander-Beg renonça publiquement à la religion musulmane, et reprit la foi de ses pères : il abandonna ensuite la garnison turque de Croïa à l'animosité des Chrétiens, qui en firent un grand carnage. Tous les vestiges de la domination des Mahométans disparurent immédiatement : les croissants furent arrachés, les armes d'Amurath mises en pièces, ses enseignes déchirées et jetées au feu ; et la ville reprit en fort peu de jours la forme de son ancien gouvernement, les magistrats leur pouvoir, la justice et la religion leur autorité. A la nouvelle de cet événement, la plupart des villes de l'Épire qui dépendaient des états de Scander-Beg, après avoir chassé les Turcs, lui prêtèrent serment de fidélité et lui envoyèrent des renforts avec lesquels il conquit les places occupées encore par les Musulmans. Lorsqu'Amurath apprit cette révolution, il s'empressa de conclure une trève avec les Hongrois, et envoya une armée considérable contre Scander-Beg. Celui-ci, qui venait d'être déclaré chef de la confédération des grands-seigneurs épirotes, et général des troupes de l'Épire, plutôt que souverain et roi dans l'acception ordinaire de ces titres augustes, ainsi que l'ont avancé la plupart des historiens qui ont parlé de lui, livra bataille aux Turcs, dans une plaine de la Basse-Dibre, les battit complètement, et leur fit essuyer une perte de près de vingt-deux mille hommes. Il fit ensuite une incursion en Macédoine, d'où il ne se retira qu'avec un riche butin, et il contracta une étroite alliance avec Ladislas, roi de Hongrie, et avec Huniade, vaïvode de Transsilvanie. Il marchait à leur secours, à la tête des intrépides *Mirdites* (5), compagnons de ses premiers exploits, lorsqu'il eut connaissance de la malheureuse journée de Varna, où ses alliés furent défaits, le 10 nov. 1444. Malgré cet échec, il rejeta les propositions d'accommodement que le fier sulthan, ne dédaigna pas de lui faire, et il battit encore, avec un petit nombre de soldats, la nouvelle armée qu'Amurath avait chargée de le réduire. Des discussions s'étant alors élevées entre Scander-Beg et les Vénitiens, le sulthan voulut profiter de l'embarras dans lequel se trouvait le héros épirote ; mais celui-ci mit en déroute les troupes turques qui avaient pénétré dans son pays, et conclut, bientôt après, la paix avec Venise. Irrité de ses défaites sans en être découragé, Amurath qui attribuait ses revers aux fautes de ses lieutenants, entra lui-

(5) Les Mirdites, ou Braves formaient la grande majorité de la population des états de Scander-Beg (*Voy.* Pouqueville, *Voyage dans la Grèce.*)

même en Albanie, à la tête d'une puissante armée et mit le siége devant Sfétigrade, l'une des plus fortes places du pays (mai 1449.) Scander-Beg, voltigeant sans cesse autour du camp du sulthan avec une troupe choisie, trouva plusieurs fois le moyen d'y pénétrer et de faire un grand carnage, sans se laisser entamer. Il s'emparait de tous les convois, et tenait les Turcs dans de continuelles alarmes. Amurath commençait à désespérer du succès de son attaque, lorsqu'à la fin du mois de juillet la trahison le rendit maître de Sfétigrade (6), dont il avait abandonné le siége à un de ses pachas. En 1450 (7), Amurath cerna Croïa, place aussi forte par sa situation que par les travaux d'art qui la défendaient, et qui était en outre approvisionnée de manière à pouvoir soutenir un long siége. L'intrépide épirote, avec dix mille hommes seulement, entreprit de tenir tête à soixante mille chevaux et à quarante mille janissaires que le sulthan avait amenés. Loin de défendre les gorges qui conduisaient à Croïa, Scander-Beg ne voulut les fermer que lorsque l'ennemi eut pénétré dans une espèce de bassin formé par une chaîne de montagnes, disposée en cercle : il y trouva de grands avantages, parce que ses troupes, postées sur ces rocs escarpés, foudroyaient tout ce qui passait sous leurs pieds, avec l'artillerie qu'on avait fait monter à mi-côte. Après avoir jeté dans Croïa une garnison de six mille hommes, sous le commandement du comte d'Uruena, il demeura dans les montagnes à la tête de ses troupes qui devenaient chaque jour plus nombreuses. Les Turcs essayèrent d'abord de tenter la fidélité du comte d'Uruena par des offres immenses, qu'il rejeta avec dédain : ils attaquèrent ensuite vivement la place. Mais l'infatigable Scander-Beg seconda si bien les assiégés, avec lesquels il s'entendait parfaitement, au moyen de feux allumés sur les hauteurs, ou de billets portés par des espions, que toutes les attaques étaient déjouées. Chaque jour il interceptait des convois qui se rendaient au camp des Turcs ; il pénétrait tantôt dans un de leurs quartiers et tantôt dans un autre, et ne leur laissait pas un instant de repos. Au milieu de l'automne, les pluies rendant les travaux plus difficiles, le sulthan dut songer à la retraite. Mais pour regagner Andrinople, il fallait nécessairement traverser les défilés où Scander-Beg l'attendait. Suivant Barlesio (ou Barletius) et Philelphe, écrivains contemporains, Amurath, battu en voulant franchir ces défilés, fut obligé de rentrer dans son camp devant Croïa, et y mourut de regret et de honte, tandis que Phranza, Paul Jove et quelques autres racontent que le sulthan, accablé de chagrin, tomba d'abord malade devant Croïa, dont il leva le siége, et qu'il se retira, avec les débris de son armée, à Andrinople, où il mourut, au mois de novembre 1450, selon les uns, et au mois de février de l'année suivante, selon les autres (8). Peu de

(6) La garnison de Sfétigrade était composée de Dibriens, peuples extrêmement superstitieux. Ils n'osaient pas boire ni manger de ce qui avait touché à un corps mort d'homme ou de bête, s'imaginant qu'il en résultait une corruption qui souillait le corps aussi bien que l'ame. Un habitant de la place, gagné par les Turcs, profita de cette superstition pour jeter un corps mort dans le seul puits qui se trouvât à Sfétigrade ; et la garnison ne voulant plus se servir de l'eau, força le gouverneur à se rendre.

(7) Ou en 1448, selon l'*Art de vérifier les dates.*

(8) Suivant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, Amurath mourut à Andrinople, le 9 février 1451.

mois après sa victoire, Scander-Beg épousa (mai 1451), Donique, fille d'Ariamnite, l'un des plus puissants seigneurs de l'Épire. Après les fêtes des noces, il parcourut son royaume ou sa principauté, avec son épouse, et fit construire, au haut d'une montagne dans le territoire de la Basse-Dibre, par où les Turcs avaient coutume de pénétrer en Albanie, une forteresse, qu'il munit d'une bonne garnison. Quoique l'un de ses meilleurs généraux et son propre neveu l'eussent trahi pour se joindre aux Turcs, il n'en repoussa pas moins toutes les armées que Mahomet II, fils et successeur d'Amurath, envoya successivement contre lui; mais il fut obligé de lever le siége de Belgrade (aujourd'hui Berat), qu'il avait entrepris. Lorsque le sulthan se fut emparé de Constantinople (28 mai 1453) et eut soumis à son joug toute la Morée, Scander-Beg, loin de partager l'épouvante qui avait saisi toute la chrétienté, et las de se tenir sur la défensive, résolut, après avoir invité vainement les princes chrétiens à réunir des forces, sous sa conduite, contre l'ennemi commun, de déclarer seul la guerre à Mahomet II. Il se jeta dans la Macédoine, à la tête de huit mille hommes, y prit quelques châteaux, et ravagea la campagne. Le sulthan ne daigna pas combattre lui-même un si faible adversaire, ou plutôt il craignit de se commettre contre un si grand capitaine. Trois ans de suite, ses meilleurs lieutenants attaquèrent l'Épire, à la tête d'armées nombreuses; et trois ans de suite ils furent battus. Scander-Beg savait tirer un si grand parti des inégalités du terrain et des circonstances que le hasard faisait naître, qu'il taillait en pièces ou finissait par dissiper toutes les troupes qu'on lui opposait. Profitant d'un instant de trève qu'il aurait accordée au sulthan, si l'on s'en rapporte au témoignage de Barlesio, et cédant aux instances du pape Pie II et à celles de Ferdinand Ier, roi de Naples, le héros épirote traversa l'Adriatique, avec un corps d'élite de troupes albanaises, et il alla délivrer la ville de Bari, où Ferdinand était assiégé; le remit en possession de celle de Trani, et contribua puissamment à la victoire que ce souverain remporta, près de Troïa, le 18 août 1462, sur Jean d'Anjou son compétiteur. Les services que Scander-Beg avait rendus au roi de Naples furent récompensés par le don des villes de Trani, de Siponte et de Saint-Jean-le-Rond. Il se hâta de retourner dans ses états, en apprenant que Mahomet II faisait des levées considérables. Le sulthan venait alors à la tête de cent cinquante mille hommes, pour former le siége de Croïa; mais il changea d'avis en chemin, et laissa un de ses généraux tenter ce siége avec cinquante mille hommes seulement. Cette expédition ne fut pas plus heureuse que les précédentes. Après deux mois de pertes presque continuelles, le pacha se vit obligé de se retirer. Cependant Mahomet II envoya, quelque temps après, de nouvelles forces en Albanie, et réussit à s'emparer, par surprise, de Chidna, place-forte, où Scander-Beg avait jeté une partie de ses meilleures troupes. Celui-ci se rendit alors secrètement à Rome pour implorer l'assistance du pape Paul II. Il en fut très honorablement accueilli; mais il ne paraît pas qu'il en ait obtenu de grands secours. A son retour, il trouva sa capitale assiégée de nouveau par les Turcs. Toujours heu-

reux contre ces ennemis du nom chrétien, Scander-Beg les battit, et les força d'abandonner honteusement le siége. L'Albanie, province pauvre, dévastée, impraticable par ses défilés, défendue par un héros et par des soldats qu'on croyait, pour ainsi dire, invulnérables, humiliait chaque jour l'orgueil de Mahomet. Il voulut enfin se débarrasser de Scander-Beg : convaincu qu'il ne pouvait le vaincre, il tenta de le faire assassiner. Cette perfidie fut reconnue, et les assassins périrent du dernier supplice. L'invincible Scander-Beg survécut peu à cette tentative : s'étant rendu à Lissa, aujourd'hui Alesie, ville qui appartenait aux Vénitiens, pour conférer avec eux sur une ligue dont ses succès devaient le faire nommer chef (9), il fut attaqué d'une maladie aiguë qui l'emporta en peu de jours; il mourut le 17 janvier 1467 (10), laissant un fils encore dans l'enfance, dont il confia les intérêts et la tutelle à la république de Venise. M. Daru ne consacre que quelques lignes, à Scander-Beg, dans son *Histoire de Venise;* il dit seulement qu'après être parvenu à ressaisir le petit royaume de son père, le prince Épirote se vit réduit à confier Croïa sa capitale aux Vénitiens. A l'occasion des guerres de Venise contre les Turcs, Pierre Justiniani (*Rerum venetarum historia*), parle en ces termes de Scander-Beg, qu'il appelle aussi *Alexander Regulus:* « *in eosdem quoque Turcas, Alexander* » *Regulus, vulgo Scanderbecus ap-* » *pellatus, res præclaras bello ges-* » *sit, ac parvâ sæpè manu ingentes* » *barbarorum copias fudit, cujus* » *martia virtus multorum scriptis* » *celebratur.* » Après la mort de Scander-Beg, Jean Castriot, son fils, lui succéda; mais malgré les secours qu'il reçut des Vénitiens, il fut hors d'état de résister à Mahomet II, qui s'empara, en 1477, de toute l'Albanie et de Croïa, capitale des états de Scander-Beg : pour en faire oublier le nom, il l'érigea en Sangiac appelé *Akseraï* ou palais blanc. Jean Castriot se réfugia dans le royaume de Naples, avec tous les Albanais qui ne voulurent pas se sonmettre à la domination des Musulmans (11). Le dernier descendant de Scander-Beg était le marquis de Saint-Ange, qui périt, le 24 février 1525, à la bataille de Pavie, où il commandait un corps séparé : Paul Jove prétend qu'il y fut tué de la main de François Ier. Scander-Beg, endurci à la fatigue, joignait à une force de corps extraordinaire (12) un courage et une activité qui n'étaient pas moins surprenants. Quoique Croïa fût la capitale de ses états, il l'ha-

(9) Phranza ou Phrantzès rapporte dans sa chronique que Mahomet II battit l'armée de Scander-Beg, le fit prisonnier, et s'empara ensuite de tout son pays. Ce récit semble appuyé, en partie, par un bref du pape Paul II, à Philippe, duc de Bourgogne, pour l'exhorter à prendre les armes contre les Turcs; le souverain pontife y dit en termes exprès, que Scander-Beg a été vaincu en bataille rangée, dépouillé de ses états, et contraint de se retirer sur les côtes de la mer Adriatique, sans troupes et sans suite. Le P. Du Poncet réfute assez bien ces témoignages, d'ailleurs contredits par tous les écrivains, entre autres par Barlesio, compatriote et contemporain du héros épirote.

(10) Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, placent sa mort au 14 janvier 1466

(11) Le roi de Naples en forma un corps, sous le nom de régiment d'*infanterie Royal-Macédonien.*

(12) On en cite des traits presqu'incroyables; il aurait, dit-on, abattu d'un seul coup de sabre la tête de taureaux sauvages et furieux, et de sangliers énormes, et fréquemment il aurait fendu du premier coup des hommes armés de pied en cap. Comme quelques personnes prétendaient que cela venait de la bonne trempe de son cimeterre, Mahomet, dans le temps où il était en paix avec lui, le pria de lui faire présent du sabre qu'il portait. Mais lorsque le sulthan se fut assuré que ce cimeterre, essayé par des gens très-robustes, ne produisait aucun des prodiges qu'on en racontait, il le renvoya, en disant qu'il en avait en quantité d'aussi bons et de meilleurs que celui-là. Scander-Beg se contenta de répondre à l'émissaire de Mahomet : « Dites à votre maître, qu'en lui envoyant » le cimeterre, je ne lui ai pas envoyé le bras. »

bitait rarement, et n'avait, pour ainsi dire, aucune demeure fixe, se trouvant partout où sa présence était nécessaire. Devant l'ennemi, jour et nuit, il était à cheval ; tantôt à la découverte, tantôt dans son camp pour en visiter tous les quartiers, et pour s'assurer de l'exactitude du service; toujours le premier au combat, il s'en retirait le dernier: il n'y en avait point où il ne se mêlât et ne combattît comme un simple soldat. Cette témérité apparente, peut-être nécessaire pour enflammer le courage de ses troupes, ne l'empêchait pas de posséder toutes les qualités d'un excellent général. Connaissant parfaitement le terrain sur lequel il combattait, il tendait continuellement des embûches à ses ennemis, savait les y faire tomber et profiter habilement de leurs moindres fautes. Quoiqu'il maintînt sévèrement la discipline, sa popularité, sa bienfaisance et sa générosité le rendaient l'idole de ses soldats ; il était la terreur des Turcs, qu'il abhorrait, et qu'il avait vaincus, pendant vingt-trois ans, dans plus de vingt-deux combats, à une époque où toute l'Europe tremblait devant eux, et où leur puissance était à son apogée. Il eut empêché probablement la prise de Constantinople et mis une digue à la puissance othomane, si les puissances chrétiennes et en particulier les Vénitiens avaient aidé de leurs troupes et de leurs trésors, un guerrier aussi habile et aussi intrépide que le héros épirote. Quelques années après sa mort, les Turcs s'étant emparés de Lissa, coururent d'abord au lieu où Scander-Beg avait été enseveli : ils déterrèrent son corps, le considérèrent avec attention et curiosité; loin de lui faire aucun outrage, ils lui rendirent des honneurs qui allaient jusqu'à l'adoration, et se disputèrent des parcelles de ses ossements, qu'ils firent, dit-on, enchâsser dans de l'or et de l'argent, pour les porter toujours sur eux, persuadés que ces reliques leur communiqueraient une partie de sa valeur guerrière, et les rendraient invincibles. M. Pouqueville, dans l'ouvrage déjà cité, prétend que Scander-Beg, dont les montagnards de l'Épire chantent encore aujourd'hui les exploits, n'a pas un seul historien dans lequel on puisse trouver des matériaux capables de se lier à une description des lieux témoins de sa valeur. Plusieurs écrivains ont cependant écrit la vie de ce héros : 1°. le plus ancien, son compatriote et son contemporain, est Barlesio, dont l'ouvrage (qui nous a principalement servi de guide) a pour titre : *De vitâ et moribus ac rebus præcipuè adversùs Turcas gestis Georgii Castrioti clarissimi Epirotarum principis, qui propter celeberrima facinora Scanderbegus, hoc est Alexander Magnus cognominatus fuit*, Strasbourg, 1537 in-fol. (*V.* Barlesio, III, 383), (13). L'ouvrage de Barlesio a été traduit littéralement en français par Jacques de Lavardin, seigneur du Plessis-Bourrot, Paris, 1597, in-8°.; ibid., 1621, in-4°. Il avait déjà été traduit en allemand, par Jean Pincianus, Francfort, 1561, in-4°.; — 2°. Une Histoire anonyme de ce héros parut en latin, Rome, 1524, in-fol.

(13) Nous avons cru devoir donner en entier le titre de la Vie de Scander-Beg, par Barlesio, parce qu'il a été rapporté inexactement à l'article de cet écrivain; on y dit que cette Vie a été traduite par le P. Du Poncet : il a pris, il est vrai, pour guide l'ouvrage de Barlesio, et il en a même traduit la plus grande partie; mais en élaguant tout ce qui lui paraissait oiseux, en donnant une autre forme à la narration, et en discutant et réfutant quelquefois les opinions des autres écrivains qui ont parlé de Scander-Beg, et qui ne sont pas d'accord avec Barlesio.

— 3°. George Barthold Pontanus de Breittemberg en donna une autre dans la même langue, à Francfort, 1609, in-8°.; — 4°. François Blancus, évêque de Sappa, une troisième, à Venise, 1636, in-4°; — 5°. J. M. Monardo en avait publié une en italien dans la même ville, 1591, in-4°.; — 6°. Le père Du Poncet, jésuite, a fait une *Histoire de Scanderbeg, roi d'Albanie*, Paris, 1709, 1 vol. in-8°.; on en trouve une analyse très-détaillée dans les Mémoires de Trévoux, de mai 1709. On peut aussi consulter sur Scander-Beg, Sponde, Rainaldi et Bzovius, *Ann. Eccles.*, Leunclavius *in Pandect. turc.*, Chalcondyle, *Histoire des Turcs;* Mariana, *Histoire d'Espagne.* George Phranza, ou Phrautzes, dans sa *Chronique de Constantinople*, de 1259 à 1477, parle aussi fréquemment de Scander-Beg, et n'est pas toujours d'accord avec Barlesio. Ce prince a été le sujet de plusieurs poëmes ou romans: nous indiquerons *Scanderberg* (par Chevreau), Paris, 1644, 2 vol. in-8°.; *Scanderberg*, ou *les Aventures du prince d'Albanie* (par Chevilly), ibid., 1732, 2 vol. in-12; *Scanderberg*, Nouvelle, par Mlle. de la Rocheguilheu, 1688. — Balthasar Scaramelli est auteur de trois Nouvelles et de deux chants d'un poëme de *Scanderbeg*, en italien, Carmagnole, 1585, in-8°. — Marguerite Sarocchi, napolitaine, publia dans la même langue la *Scanderbeïde*, poëme, Rome, 1606. — On connaît aussi deux poëmes latins sur ce héros: l'un par Jacq. Köckert, Lubec, 1643, in-4°.; l'autre par le jésuite Bussières (*Voy.* ce nom, VI, 370). Enfin, *Scanderberg* est le titre d'une tragédie (*Voy.* Dubuisson, xii, 93), et d'un opéra de Lamotte qui ne fut joué qu'en 1735. Laserre en avait composé le prologue et refait le cinquième acte. D—z—s.

SCANDIANESE (Titus-Jean Ganzarini, dit Le), poète italien, naquit, en 1518, à Scandiano, petite ville des états de Modène, appartenant à la famille des Bojardo. Après avoir professé les belles-lettres à Modène, à Reggio et à Carpi, il se rendit, en 1558, auprès d'un de ses amis, à Asolo, où il se fit connaître par quelques discours qui inspirèrent à ses auditeurs le desir de le voir se fixer parmi eux. Cédant à leur empressement, il fut nommé professeur public de la ville. Ce premier engagement, qui ne devait durer que trois ans, mais qui se renouvela plusieurs fois, avec des conditions toujours plus avantageuses pour ce savant, le retint à Asolo jusqu'à l'année 1581, époque à laquelle, on ne sait par quel motif, il se décida à passer, avec les mêmes fonctions, à Conegliano, où il paraît n'être allé que pour signer son testament; car, peu après son arrivée, il y tomba malade, et revint mourir à Asolo, le 26 juillet de l'année suivante. Il avait composé des Discours, des Pastorales et des Comédies, dont aucune n'a été imprimée, non plus que diverses Traductions du latin et du grec; quelques Vies des grands hommes de l'antiquité, et un Poëme sur la pêche. Ces manuscrits, que l'auteur avait légués, avec le reste de sa bibliothèque, aux religieux de Saint-Ange d'Asolo, furent en grande partie dispersés, à la suppression de ce couvent, en 1769. Il ne reste plus de ce laborieux écrivain que, I. *La Fenice*, Venise, 1555, petit in-4°., et 1557, avec des additions. Ce Poëme, d'environ quatre cents vers et en tercets,

dans lequel on décrit la vie, la mort et la renaissance du phénix, est suivi d'un Recueil assez curieux de passages tirés des auteurs anciens qui ont parlé de cet animal fabuleux. Le poète nous apprend que le but de son ouvrage est de faire sentir que l'ame doit se tourner vers Dieu, comme le phénix vers le soleil, jusqu'à ce qu'elle puisse quitter sa dépouille mortelle. II. *La Caccia, libri IV, con la dimostrazione de' luoghi de' greci e de' latini scrittori*, ibid., 1556, in-4°. Ce Poème, plus étendu que le précédent, est composé à l'imitation des *Cynegeticon* de Faliscus et de Némésien, auxquels l'auteur a emprunté divers passages, qu'il a pris soin d'indiquer et de recueillir à la fin de son Poème. III. *La Sfera di Proclo*, trad. du grec, et réimprimé avec l'ouvrage précédent. Il existe une autre traduction italienne de ce Traité de Proclus, par Egnazio Dante, Florence, 1573, in-8°. IV. *Dialettica volgare*, Venise, 1563, in-4°. C'est encore un poème qui devait avoir deux parties, l'une pour et l'autre contre la dialectique. Ce qui nous en reste ne forme que la moitié de la première partie, et la seule peut-être que l'auteur ait composée. Tous les écrits du Scandianèse sont d'un style faible, inégal et traînant. Ils s'élèvent rarement à la hauteur des bons modèles; et ce qui leur manque en agrément n'est pas compensé par l'érudition. Dans les *Memorie degli uomini illustri d'Asolo* et dans le cinquième volume de la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi, on trouvera d'autres renseignements sur ce poète.

A—G—S.

SCANNABECCHI (Philippe), peintre, connu également sous le nom de Lippo di Dalmasio, naquit à Bologne, vers 1360. Son père, nommé Dalmasio Scannabecchi, né dans la même ville, vers 1325, et cultivant la peinture avec succès, lui donna les premiers éléments de cet art, et Lippo se perfectionna dans l'école de Vital de Bologne, où il reçut le même surnom que son maître, celui de *Lippo dalle Madonne*. La tradition rapporte qu'il enseigna la peinture à la bienheureuse Catherine Vigri, dont il existe quelques miniatures et un tableau représentant l'*Enfant-Jésus ;* mais cette tradition n'a nul fondement. Plusieurs de ses historiens ont également avancé qu'il s'était fait carme ; mais Baldinucci a prouvé jusqu'à l'évidence que cette opinion était fausse, que Philippe fut marié, et que sa femme lui survécut. Le style de ce peintre ne s'éloigne guère de l'école primitive des temps modernes, excepté que ses teintes sont un peu mieux fondues, et qu'il dispose le jet de ses draperies d'une manière moins mesquine; il y ajoute des bandes d'or fort larges, ainsi que cela se pratiquait au commencement du quatorzième siècle. Ses têtes sont d'une beauté rare et singulière, surtout celles de quelques-unes de ses *Madones :* aussi le Guide lui-même ne pouvait se lasser de les admirer; il avait coutume de dire que Lippo avait dû être éclairé par une intelligence céleste pour avoir pu réussir à exprimer sur une figure la majesté, la sainteté et la douceur de la mère de Dieu; partie dans laquelle il n'avait été égalé par aucun des modernes. Scannabecchi avait peint à fresque quelques traits de la vie du prophète Élie, dont le Guide parlait également comme d'un ouvrage plein de génie pittoresque. Tiarini prétend que c'est à l'huile que sont peintes quelques-unes

des *Madones* du Scannabecchi qui existent encore dans l'église de San Procolo, de Bologne; mais cette opinion a trouvé de nombreux adversaires, et il est d'autant plus étonnant qu'on ne l'ait pas éclaircie, que les tableaux existent encore. Il forma quelques élèves, entre autres Maso, de Bologne, qui ne l'égalèrent pas; et après sa mort, l'école bolonaise retomba dans son obscurité jusqu'à l'époque de Marco Zoppo, qui lui rendit tout son éclat. En 1400, Lippo fit son testament, auquel il ne paraît pas qu'il ait long-temps survécu. — Thérèse Muratori Scannabecchi, née à Bologne, en 1662, fut instruite dans le dessin par Élisabeth Sirani, et se perfectionna sous différents maîtres. Elle a beaucoup travaillé sans secours étrangers; et ses ouvrages jouissent d'une estime méritée. Sous la direction de J. Jos. Del Sole, elle peignit *Saint Benoît ressuscitant un enfant*. Ce tableau, plein de grâce et d'un très-bel effet, orne une des chapelles de l'église Saint-Étienne à Bologne. Cette artiste mourut en 1708. P—s.

SCANTILLA (Manlia), impératrice romaine, dont on ignore également la patrie, et la date de naissance, n'est guère connue que par le témoignage de Spartien : cet historien est le seul de tous les auteurs anciens à qui l'on ait l'obligation de savoir que Manlia-Scantilla était l'épouse de Didius Julianus, quand il parvint à l'Empire, et qu'elle reçut alors du sénat, conjointement avec sa fille Didia Clara, le titre d'auguste. Hérodien, il est vrai, dit que l'empereur Didius Julianus était marié et qu'il avait une fille; mais il se tait sur les noms de l'une et de l'autre. On doit pourtant à cet historien la connaissance d'un fait bon à recueillir dans la vie d'une princesse dont les grandeurs ont été de si peu de durée (*V.* Didius Julianus), et dont l'histoire ne nous a presque rien transmis; c'est que ce fut à son instigation et à celle de sa fille, que Didius Julianus se mit sur les rangs des compétiteurs à l'Empire, et qu'en sa qualité de plus offrant, les gardes prétoriennes lui donnèrent la préférence sur Sulpicianus, beau-père de Pertinax. Après la fin tragique de Didius Julianus, sa veuve obtint de Septime Sévère la permission de faire inhumer son mari, et de rentrer dans la vie privée. Les médailles qui existent de cette princesse dans les trois métaux servent d'autorité au récit de Spartien, tant pour ses nom et prénom, que pour le titre d'auguste qui y est constamment joint, et qui prouve que ce titre lui avait été véritablement concédé par le sénat. Les traits de Manlia-Scantilla, tels que ses monnaies la représentent, n'ont rien de distingué; on y voit même qu'elle n'était plus dans la fleur de la jeunesse, ce qui n'est pas étonnant, puisque alors sa fille était déjà mariée (*Voy.* Didia Clara). A—r.

SCAPINELLI (Louis), philologue et poète italien, naquit à Modène, en 1585, privé de l'organe de la vue. La nature, qui lui avait refusé le sens le plus actif pour le développement des idées, le dédommagea de cette privation en le douant d'un jugement sain et d'une heureuse mémoire; et c'est avec ces avantages qu'il put faire des progrès dans les études auxquelles il se livra. Son instruction fit bientôt oublier son infirmité; et le duc de Modène n'hésita pas à charger un aveugle de l'éducation de son enfant. Ce fut, en partie, par les bons offices de ce prince, qu'il

fut nommé, en 1609, professeur d'éloquence à l'université de Bologne, peu de jours après y avoir été décoré du bonnet de docteur. Il y resta jusqu'à l'année 1617, époque à laquelle, irrité d'un refus qu'il avait éprouvé, il revint à Modène, où il obtint provisoirement la chaire de belles-lettres, qu'il garda jusqu'à l'année 1621. Appelé à l'université de Pise, il brilla sur ce nouveau théâtre, et y justifia les regrets que son départ devait faire naître lorsque le mauvais état de sa santé le força de quitter cette ville (*V.* Gaudenzio Paganini, xvi, 570). Ce fut vers ce temps (1628) que l'université de Bologne, voulant réparer son injustice, combla les vœux de Scapinelli, en l'élevant à la place de premier professeur d'éloquence, qu'il regardait comme le but de sa carrière littéraire, et que le célèbre Sigonius avait atteint avant lui. Il ne jouit pas long-temps de son triomphe. Surpris par une fièvre violente, au milieu de ses parents, avec lesquels il était allé passer quelques jours de vacances, il mourut à Modène, le 3 janvier 1634. Scapinelli doit être placé au nombre de ces hommes extraordinaires qui, renversant les barrières dont la nature les avait entourés, parviennent, par un chemin mystérieux, à l'acquisition de connaissances qui sembleraient inaccessibles pour un être imparfait. Vivant à une époque où la pureté du style s'était perdue par l'abus de l'esprit, les subtilités et les faux brillants des *Seicentisti*, il sut se tenir à l'abri de la plupart de ces défauts; et s'il ne réussit pas à s'en préserver entièrement, c'est qu'il est presqu'impossible de rester tout-à-fait étranger au caractere de son siècle et de ses contemporains. Ses ouvrages, recueillis pour la première fois, en 1801, sous le titre d'*Opere del dottore Lodovico Scapinelli* (Parme, Bodoni, 2 vol. in-8°.) (1), contiennent ses poésies italiennes et latines, quelques morceaux en prose, et quinze Dissertations sur Tite-Live, précédées d'un discours et d'une Préface sur cet auteur. Dans les six premières, Scapinelli commente avec beaucoup d'érudition l'introduction de son Histoire Romaine, dont les deux premiers chapitres sont analysés par les Dissertations suivantes. Il a tâché de réunir en un seul faisceau les lumières nécessaires pour éclaircir toutes les questions relatives à l'origine, à la religion, aux mœurs, aux lois et aux exploits militaires des premiers Romains. Son travail peut être considéré comme un commentaire complet sur cette partie de l'Histoire de Tite-Live. Malheureusement son cadre est trop vaste; et pour le remplir tout entier sur le même plan, il ne faudrait pas moins d'une centaine de volumes. Scapinelli s'était aussi exercé sur Horace, Justin, Sénèque, et particulièrement sur Virgile, dont il avait expliqué une partie de l'Énéide. L'éditeur de ses écrits réservait ces notes pour un troisième volume, qui n'a pas été publié. La mémoire de cet auteur a été consacrée par l'académie des *Indefessi* de Bologne, dans un recueil qui parut, l'année même où il mourut, sous le titre de *Cœnotaphium Ludovici Scapinelli*, etc., Bologne, in-4°., et par le P. Pozzetti, qui en prononça l'éloge dans l'université de Modène, le 25 novembre 1794. Ce dernier a été réimprimé en tête de l'édition de

(1) Ce livre a été oublié dans le catalogue des éditions de Bodoni, publié par M. de Lama.

Parme. On croit que c'est notre aveugle que Tassoni, à l'imitation du Démodocus de l'Odyssée (l. VIII), a introduit dans son poème héroï-comique, pour chanter la fable d'Endymion. Ce qui donne quelque poids à cette conjecture, c'est que, dans la première édition de la *Secchia rapita* (Paris, 1622, in-12), on lit (chant VIII, st. 45) *Scapinel*, au lieu de *Scarpinel*, qui lui a été substitué dans les nombreuses réimpressions de ce poëme. A—G—S.

SCAPULA (JEAN), né en Allemagne, au seizième siècle, fut employé dans l'imprimerie de Henri Estienne, et à l'exemple de son maître, est aussi compté parmi les lexicographes grecs; mais Scapula figure également parmi les plagiaires. Jean Fabricius toutefois n'en parle qu'en ces termes : *Plagiariisne annumerandus sit an secus, sub judice lis est* (*Hist. Bibl. Fabr.*, III, 251). Scapula avait changé la forme de l'ouvrage; ce qui fait dire à Morhof (*Polyhist.*, libr. I, cap. 9), que malgré ses précautions, il ne peut être absous de plagiat. Baillet pense (n°. 687), que le mauvais procédé de Scapula ne doit rien diminuer de la gloire qu'il avait acquise par ce grand travail. J. Fabricius reconnaît que Scapula a moins bien mérité de son maître que de la jeunesse, à laquelle il a rendu la science plus accessible, par le bon marché auquel on se procurait son livre, comparativement au prix du *Thesaurus linguæ græcæ* de H. Estienne. Il en résulta un dommage considérable pour ce dernier (*V.* ESTIENNE, XIII, 594), qui avait donné son grand ouvrage en 1572. Scapula publia le sien, sous le titre de *Lexicon græco-latinum*, Bâle, 1579, in-fol. L'édition de 1589 est intitulée *Secunda* (1) : il y a des réimpressions de 1594, 1598, 1605, 1611, 1627, 1637. Les Elzevirs donnèrent leur belle édition en 1652, in-fol.; elle est augmentée de plusieurs pièces, et fut réimprimée à Bâle, en 1665, in-fol. Les éditions les plus récentes sont celles de Glascow, 1816, 2 vol. in-4°. (2), et celle de Londres, 1820, in-4°., donnée par les soins de Major, avec tables, notes et additions (3). Un Abrégé du Scapula avait été publié, en 1598, in-4°. On a encore du même un opuscule intitulé : *Primogeniæ voces seu radices linguæ græcæ*, Paris, 1612, in-8°. On ignore la date de la mort de Scapula : elle doit être arrivée dans le commencement du dix-septième siècle. A. B—T.

SCARAMUCCIA (JEAN - ANTOINE), peintre, né à Pérouse, en 1580, fut élève de Ch. Roncalli, chevalier *dalle Pomarance*, et mêla, à la manière de ce maître, une imitation des Carraches. Il s'est fait un nom dans sa patrie par les nombreux tableaux dont il a enrichi la plupart des églises de Pérouse, notamment le couvent des Capucins. Ils sont remarquables par l'esprit de la composition et la franchise du pinceau; mais on

(1) J. Fabricius et Maittaire (*Hist. Stephanorum*) citent une édition de 1570, qui serait la première; mais J. A. Fabricius (*Bibl. gr.*, lib. V, cap. 40) dit formellement qu'elle n'existe pas; je ne l'ai trouvée ni dans la bibliothèque du Roi, ni dans la Mazarine, ni dans celle de Sainte-Geneviève. Il semble donc constant que le *Lexicon* n'a paru que sept ans après le *Thesaurus*. Les plaintes de H. Estienne s'élevèrent à l'apparition du *Lexicon*, et il est très-possible que l'édition du *Thesaurus* ne fut point épuisée : l'on conçoit les plaintes de l'imprimeur sur le dommage qu'il éprouvait dans la vente de son livre; mais le *dommage* ne contredit-il pas l'existence de la *seconde* édition du *Thesaurus*, qui paraît ne différer de la première que par la réimpression de quelques feuillets.

(2) On y a mis, à leur place, les mots qui se trouvent dans l'Appendix trouvé dans les papiers d'Askew, et imprimé pour la première fois en 1789.

(3) Un exemplaire de cette édition a été vendu 57 fr., à la vente faite par le libraire Merlin, le 27 octobre 1824.

pourrait y desirer un coloris moins sombre. C'est à ce dernier caractère que l'on reconnaît ses ouvrages. Il mourut dans sa patrie, en 1650. — Son fils, Louis-Pellegrini Scaramuccia, naquit à Pérouse, en 1616. Placé à l'école du Guide, il se montra bientôt digne d'un tel maître. Cependant la manière du Guide ne le séduisit pas au point qu'il ne tentât d'y mêler quelques-unes des qualités du Guerchin. Lorsqu'il se crut assez instruit, il parcourut l'Italie, laissant partout des preuves non équivoques de son talent. A Milan, où il fut très-employé, on voit de lui, entre autres productions, une *Sainte Barbe environnée de plusieurs Saints*, dont la couleur est remarquable, et qui est un des plus précieux ornements de l'église Saint-Marc. Pérouse possède aussi un grand nombre de ses ouvrages, notamment la *Présentation au temple*, qui décore l'église des Philippins. Cette composition renferme presque tous les genres de beautés. Scaramuccia a un style entièrement à lui. Son caractère distinctif est la grâce : il la répand dans toutes les parties de ses compositions. Il est vrai qu'il ne s'élève jamais au sublime; mais il ne descend jamais de la hauteur convenable. En 1674, il publia, à Pavie, un livre sur son art, intitulé : *Le Finezze de' pennelli italiani ammirate e studiate da Girupeno*. Il se cacha sous ce nom, qui n'est que l'anagramme de *Perugino*. Bianconi dit qu'on ne peut guère louer dans cet ouvrage que la bonne volonté pittoresque de l'auteur; mais Lanzi ajoute que l'on y trouve plusieurs notices intéressantes. Scaramuccia mourut à Milan, en 1680. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs planches exécutées dans un brut pittoresque qui imite les tailles de bois. Ces pièces sont : I. *Le Couronnement d'épines*, d'après le Titien. II. *Saint Benoît commandant au diable d'abandonner une pierre destinée à la construction d'une église, et qu'il empêchait de remuer*, d'après Louis Carrache. III. *Vénus et Adonis*, d'après Annibal Carrache. Quoique ces estampes, à la première vue, offrent un aspect peu agréable, elles sont recherchées par les amateurs.

P—s.

SCARDONA (Jean-François), médecin, né, en 1718, à Costiola près de Rovigo, fit ses études à Padoue, et alla se perfectionner à Bologne et à Florence. Après une absence de quelques années, il revint dans sa patrie, où il exerça la médecine, avec une réputation toujours croissante. Aussi profond dans la théorie qu'habile dans la pratique, il rédigea en un corps de science les nombreuses observations qu'il avait eu occasion de faire pendant sa longue clinique. Elle était très-étendue, quoiqu'il n'eût jamais voulu quitter sa ville natale, qu'il préféra aux offres les plus brillantes, à celles même qui lui furent adressées, en 1781, au nom de l'université de Padoue. Mais, s'il se dérobait aux honneurs, il ne se refusait pas aux vœux des malades, qu'il allait visiter jusqu'à Ferrare, à Mantoue, à Bologne, où il était souvent appelé. Ses premiers Discours, prononcés à l'académie de Rovigo, dont il était membre, furent plusieurs fois réimprimés à Padoue avec des additions. Les journaux du temps en parlent comme d'ouvrages classiques, et leurs éloges n'ont pas été contredits. Scardona mourut à Costiola, le 8 septemb. 1800, laissant les écrits suivants : I. *Apho-*

rismi de cognoscendis et curandis morbis, uberrimis commentariis atque animadversionibus illustrati, Padoue, 1746, in-4°. Dans cet ouvrage, divisé en trois parties, sont classées les différentes maladies de la tête, de la poitrine et du bas-ventre, avec leurs principaux caractères et symptômes, ainsi que les observations et les remèdes des médecins les plus accrédités. Il fut réimprimé, en 1754, avec un nouvel ouvrage sur les fièvres. II. *De morbis mulierum*, ibid., 1758, in-4°. Ces deux écrits parurent ensemble, avec beaucoup de changements et d'additions, en 1762 et 1775, 3 vol. in-4°. III. *De impedimentis quæ praxim medicam retardarunt et de medicinæ præstantiá*, etc : deux Discours d'ouverture, faisant partie d'un vol. in-4°., destiné à servir de Supplément aux anciennes éditions. IV. *Vade mecum*, espèce de Manuel rédigé pour l'usage particulier des médecins du Polésine, inédit. Voy. la *Vie* de Scardona, en latin, par Ferrari, Rovigo, 1812, in-8°; et réimpr. dans l'ouvrage du même, intitulé : *Vitæ virorum illust. semin. Patavini*, Padoue, 1815, in-8°. A—G—S.

SCARLATTI (le Chevalier Alexandre), compositeur, né à Naples, en 1650, étudia les principes du chant dans l'un des conservatoires de cette ville, et les règles de la composition à l'école de Carissimi, maître distingué de la chapelle pontificale. Plusieurs de ses opéras, composés pour les théâtres de Rome, de Bavière et de Vienne, où il fut successivement appelé, décelèrent un talent fécond et original, et qui paraissait destiné à relever la musique de l'état d'avilissement où elle était tombée. A cette époque, le drame n'était plus qu'un mélange informe de sacré et de profane, de sujets empruntés à la fable et à l'histoire, avec aussi peu de goût que de discernement. Ce merveilleux, qui n'avait d'appui, ni dans la religion, ni dans les idées populaires, n'enfanta que des absurdités; et la décadence de la poésie entraîna la chute de la musique, qui, sans expression pour revêtir des paroles vides de sens, fut surchargée d'ornements superflus et bizarres. Cependant les poètes commencèrent à sentir qu'il valait beaucoup mieux intéresser le cœur qu'éblouir les yeux; et, avertis par leur exemple, les compositeurs virent que leur art puisait toute sa force dans la mélodie. Scarlatti fut le premier auteur de cette heureuse révolution. Il diminua considérablement les fugues, les contre-fugues, les canons, et tant d'autres recherches de style, qui, tout en montrant la science des maîtres, nuisaient à l'énergie de l'expression. Son premier opéra, intitulé l'*Onesta in amore*, fut joué, en 1680, dans le palais de la reine Christine de Suède, qui, après son abdication, en 1654, avait choisi la ville de Rome pour lieu de sa résidence. Dans cette partition, les airs commençaient à avoir plus de mélodie et de grâce, les accompagnements étaient mieux dessinés, et les récitatifs plus soutenus. Avant Scarlatti on n'en connaissait que de simples, qui sont plutôt une déclamation musicale qu'un véritable chant : il les remplaça par une expression plus animée et plus analogue à ce premier mouvement de nos passions qui se déploient avec autant de rapidité que de force. Doué d'un esprit original, et pour ainsi dire créateur, il perfectionna toutes les parties de son art, et fraya de nouvelles routes où tant de

talents se pressèrent après lui. Ses ouvertures sont dans un style entièrement différent de celles de Lulli, qui, à cette époque, était devenu un modèle général ponr l'Europe. On a voulu faire à Scarlatti, le tort de le croire aussi l'inventeur des *Da capo*, dans lesquels allaient autrefois se perdre tous les airs. Mais cette innovation, qui date réellement de la fin du dix-septième siècle, fut introduite par un certain Ferri, assez peu philosophe pour ne pas sentir que le caractère des passions n'est jamais de se replier pour revenir méthodiquement sur elles-mêmes. Ce qu'on est plus en droit de reprocher à Scarlatti, c'est d'avoir souvent sacrifié la musique à la poésie, en s'arrêtant avec complaisance sur chaque parole isolée, et en se montrant plus occupé d'exprimer la valeur des mots que l'esprit général de la phrase. Il rachetait en partie ce défaut, par l'emploi des dissonances, qu'après Monteverde, il a été le premier à multiplier dans les compositions, et dont il se servait comme d'autant d'aiguillons pour réveiller l'attention endormie des spectateurs sous une succession d'accords parfaits. Appelé à Naples, par le vœu de ses compatriotes, il y fonda une école, et y forma des élèves, parmi lesquels il suffira de nommer Léo, Pergolèse, Hasse, et le plus habile de tous, Durante, qui, devenu ensuite aussi célèbre que son maître, ne dédaignait pas de travailler d'après les papiers qu'il en avait hérités. Scarlatti se distingua dans presque tous les genres. Nous avons vu tout ce que lui doit la musique théâtrale; on ne dirait rien de trop, si on avançait qn'il n'a pas moins fait pour celle d'église. Ses messes, qui dépassent le nombre de deux cents, sont parsemées de grandes et nobles idées; et ont ce caractère grave et sublime si nécessaire pour détourner l'ame de toute passion mondaine, et l'élever à des sentiments religieux. Il y a souvent dans les ouvrages modernes plus de mélodie et de délicatesse; mais, quant à l'harmonie et à l'invention, personne n'a approché de ce célèbre artiste; aussi tous les grands compositeurs n'ont jamais tari sur ses éloges. Hasse disait que c'était le meilleur harmoniste de l'Italie; Jomelli assurait que rien n'était à comparer à sa musique d'église; et Sacchini, à la fin des leçons qu'il donnait au Conservatoire de l'Ospedaletto, à Venise, ne manquait jamais de baiser le livre qui contenait la musique de ce maître. Lorsque le fameux Corelli donna un concert devant la cour de Naples, ce fut Scarlatti qui en dirigea l'orchestre. S'apercevant que ce grand violiniste s'était trompé sur la valeur d'une note, il lui dit d'un ton d'autorité : ***Ricominciamo**, **Signor Corelli***. Celui-ci en fut, dit-on, tellement affecté, qu'il en mourut de chagrin, peu après. Scarlatti continua d'écrire et de jouer de la harpe, sur laquelle il était très-fort, jusqu'à un âge avancé; il mourut à Naples, le 24 octob. 1725. A-G-S.

SCARLATTI (DOMINIQUE), fils du précédent, né en 1683, jouit d'une grande faveur à la cour de Madrid : il y était maître de musique de la reine, à laquelle il dédia ses deux premiers Recueils de Sonates, imprimées à Venise. Meilleur harpiste que son père, il excita partout l'étonnement et les éloges. Hasse, qui l'avait entendu à Naples, en parlait encore, cinquante ans après, avec enthousiasme : et ce qu'il admirait le plus en lui, c'était sa grande dexté-

rité et la richesse de son imagination. Les dernières sonates de Scarlatti pour le clavecin sont pourtant d'une exécution plus facile : c'est qu'il était devenu si gros, qu'il ne pouvait plus croiser les mains, comme il avait pris l'habitude de le faire dans sa jeunesse. Ce compositeur est le premier qui ait hasardé des notes de goût et d'effet, en violant tous les principes consacrés par une vieille routine. Il demandait à ceux qui lui reprochaient cet abus, si les écarts dans lesquels il était tombé avaient rien de désagréable pour l'oreille; et sur leur réponse négative, il ajoutait qu'il n'existait guère en musique d'autre règle digne d'un homme de génie, que celle de ne point choquer le seul sens auquel la musique s'adresse. En effet, les accompagnements de ce maître sont ingénieux; et quoique pleins, ils n'ont pas cette espèce de confusion qui trouble et couvre la voix. Vers le milieu du siècle dernier, les concertos de Haendel, et les leçons de Scarlatti étaient la seule bonne musique qu'on eût en Angleterre pour les instruments à cordes. Scarlatti mourut à Madrid, en 1757. On connaît de lui trente *Caprices*, imprimés à Amsterdam, et six Sonates à Nuremberg. — SCARLATTI (Joseph), fils du précédent, et dernier rejeton de cette famille de musiciens, né à Naples, en 1718, vécut long-temps à Vienne, où il n'eut pas moins de vogue pour ses compositions que pour son talent extraordinaire dans l'enseignement du clavecin. Son style se distingue de celui des autres Scarlatti, par la facilité et l'agrément. On a de lui douze opéras, parmi lesquels celui du *Mercato di Malmantile*, joué à Vienne, en 1757, eut un succès prodigieux. Il mourut dans cette capitale, en 1776. Le conservatoire de Naples possède en manuscrit la plupart des compositions inédites des trois Scarlatti. A—G—S.

SCARRON (PAUL), poète français, naquit à Paris, vers la fin de 1610, ou au commencement de 1611, d'un conseiller au parlement, dont la noblesse remontait au treizième siècle (1), et qui joignait à cet avantage celui de posséder vingt-cinq mille livres de rentes. Le jeune Scarron n'avait que deux sœurs : il pouvait prétendre à une fortune honorable ; mais la mort prématurée de sa mère renversa toutes ses espérances : son père épousa, en secondes noces, une demoiselle Françoise de Plaix, dont il eut de nouvelles filles. Cette jeune femme, s'étant promptement emparée de l'esprit de son mari, se mit à dénaturer les biens des enfants du premier lit, pour enrichir ceux du second : Scarron s'en aperçut, et crut devoir s'en plaindre; de là des altercations continuelles, qui fatiguèrent le conseiller; et comme c'était bien, dit Scarron, *le meilleur des hommes, mais non le meilleur des pères*, il acheta la paix du ménage par l'exil de son fils. Celui-ci se retira donc à Charleville, chez un parent éloigné : il y demeura deux ans, au bout desquels son père consentit à le rappeler, à condition qu'il embrasserait l'état ecclésiastique. Scarron signa le traité en prenant le petit collet; mais son aversion pour la retraite l'empêcha de s'engager dans les ordres. Un voyage qu'il fit, à l'âge de vingt-quatre ans, en Italie, lui fournit mille occasions de suivre son penchant pour les plaisirs ; de retour à Paris, il

(1) Il paraît que cette famille était originaire de Moncalier, en Piémont. *Voy.* le Moréri de 1759.

continua de s'y livrer avec si peu de réserve, que les maladies les plus douloureuses ne tardèrent pas à ruiner sa santé; enfin, à vingt-sept ans, une folie de carnaval le priva entièrement de l'usage de ses membres, et le rendit, comme il le dit lui-même, *un raccourci de la misère humaine*. Il se trouvait au Mans, dont il était devenu chanoine, et brûlait, ainsi que trois de ses amis, du desir de prendre part aux mascarades publiques qui, dans cette ville comme dans toutes celles de province, avaient coutume de terminer le carnaval : il devait sauver, dit Mme. de Maintenon, deux choses fort peu compatibles, *la singularité de son caractère et la décence de son état, l'Église et le burlesque :* le moyen qu'il imagina pour y parvenir donnera une idée de son extravagance : il s'enduisit de miel, des pieds à la tête, et se roula dans un grand lit de plumes, jusqu'à ce qu'il parut complètement *empenné*. Les trois autres étourdis suivirent son exemple, et se mirent, ainsi que lui, à parcourir la ville dans ce singulier équipage; mais bientôt poursuivis, relancés, *déplumés*, ils n'eurent d'autre ressource, pour échapper aux outrages de la populace, que de sauter un pont et de cacher leur confusion au milieu des roseaux de la Sarthe: le froid les y saisit et leur causa une maladie violente, à laquelle ils succombèrent. Scarron survécut seul; et l'on peut voir, d'après le tableau qu'il a tracé lui-même de ses infirmités, par combien de douleurs il expia son imprudence. La ruine de sa fortune suivit bientôt celle de sa santé : son père, qui, pour des raisons politiques inconnues, avait été banni de France, par le cardinal de Richelieu, mourut dans l'exil; et un grand procès s'éleva sur la succession entre Scarron et sa belle-mère : celui-ci plaida burlesquement une cause de laquelle dépendait tout son bien; la belle-mère gagna et emporta l'argent. Scarron crut gagner aussi, parce qu'il avait fait rire; c'était la seule victoire qu'il se fût proposée. Privé de son patrimoine, il eut recours à la poésie : ses comédies burlesques eurent bientôt la vogue; et comme ce genre lui coûtait peu de peine, et l'amusait beaucoup, l'ennui le fit auteur, non moins que le besoin. Cependant sa maison était devenue le rendez-vous de la meilleure société : recherché des gens d'esprit, que divertissaient ses bons mots; protégé par des sots, qu'il ne se faisait point scrupule de *monseigneuriser*, il passait rarement un jour sans recevoir quelque gratification; mais plus il en recevait, plus il augmentait sa dépense : aussi employait-il une partie de son talent à solliciter des pensions de la cour. Enfin, la protection de Mme. d'Hautefort lui fit obtenir une audience de la reine; il lui demanda la permission d'*être son malade en titre d'office :* Anne d'Autriche sourit; et ce sourire fut un brevet; le poète s'appela depuis cette époque, *Scarron, par la grace de Dieu, malade indigne de la reine*, et il prétendait, avec raison, qu'aucun serviteur ne s'acquittait mieux de son emploi. Mazarin attacha une pension de cinq cents écus à cette charge de création nouvelle; mais ce ministre ayant dédaigné dans la suite la dédicace du poème burlesque intitulé le *Typhon*, Scarron s'en vengea par la *Mazarinade ;* et le malade de la reine perdit ses honoraires. « Donnez-moi donc une abbaye »; disait-il alors à ses protecteurs. Et quand on lui représentait qu'il n'était pro-

pre à aucun service : « Eh bien, ré- » pliquait-il, qu'on me donne un » bénéfice simple, mais si simple » qu'il ne faille que croire en Dieu » pour le bien desservir. » Telle était, en 1652, la situation de ses affaires, quand Mme. de Neuillant amena chez lui une jeune personne dont elle avait recueilli l'indigence. C'était Mlle. d'Aubigné, si célèbre depuis sous le nom de Mme. de Maintenon, mais dont on était bien loin alors de prévoir les hautes destinées. Réduite, pour ainsi dire, au travail de ses mains, soumise aux caprices d'une protectrice avare, que l'âge rendait de jour en jour plus difficile à vivre, la future épouse de Louis XIV excita, par son malheur, la compassion du pauvre abbé Scarron; et, quoiqu'il fût, sans contredit, le personnage le plus grotesque de toute la capitale, elle se trouva fort heureuse de l'épouser. La manière dont Scarron lui fit l'offre de sa main est trop noble et trop adroite en même temps pour que nous la passions sous silence : « Mademoi- » selle », lui dit-il, en la prenant à l'écart, un jour qu'elle avait essuyé, sans se plaindre, quelques mauvais traitements, « je gémis » beaucoup sur le tort que vous fait » la fortune, et sur les duretés que » vous éprouvez journellement ! que » deviendrez-vous si la suite de vos » malheurs vous enlève celle chez » qui vous demeurez, et qui, toute » revêche qu'elle est, vous conserve » dans sa maison ? une demoiselle » n'a d'autre ressource que le cou- » vent ou le mariage : voulez-vous » être religieuse ? je paierai votre » dot : aimez-vous mieux un établis- » sement ? je n'ai à vous offrir qu'une » très-laide figure, et qu'une fortune » excessivement bornée. » *Il n'avait alors*, dit Mme. de Maintenon, *de mouvement libre que celui de la main, de la langue et des yeux.* Il fut accepté cependant : la noblesse de ses procédés couvrit, aux yeux d'une femme courageuse, la défectuosité de ses traits. Quand il s'agit de dresser le contrat, le notaire demanda ce que le futur reconnaissait en dot à l'accordée : — « Quatre louis » d'or, répondit Scarron, deux » grands yeux très-mutins, un très- » beau corsage, une belle paire de » mains, et beaucoup d'esprit ! » — « Quel douaire ? » — « L'immorta- » lité ! le nom des femmes de rois » meurt souvent avec elles, mais » celui de la femme de Scarron vi- » vra éternellement. » Il avait dit, en parlant d'elle, quelques jours auparavant : « Je ne lui ferai pas de » sottises, mais je lui en apprendrai » beaucoup. » Malgré la bouffonnerie et la licence de ses écrits, Scarron professait un grand respect pour sa religion, dont il remplissait les devoirs avec une rare exactitude : il exigea de sa femme, récemment convertie, une nouvelle abjuration des erreurs de ses pères ; et quand on s'étonnait de le voir si scrupuleux : « Cela tient à l'honnête homme, di- » sait-il, et calme la conscience, » chose absolument nécessaire pour » bien vivre avec soi ! Il n'y a » point de licence poétique qui auto- » rise le libertinage d'esprit ; et je » cesserais d'être poète s'il fallait » l'être à ce prix. » Un si bizarre assemblage d'extravagance et de raison, de dévergondage et de décence, joint à la bonté de son cœur, n'explique-t-il pas bien l'attachement que lui portaient tant de gens du premier mérite ? et quand on se remet sous les yeux le tableau des douleurs inouïes qui accompagnaient toujours

ses saillies les plus plaisantes, peut-on ne pas préférer cette gaîté inaltérable à l'impassibilité tant vantée des stoïciens? La modestie de Mme. Scarron exerça une heureuse influence sur la société de son mari. Une liberté sage, réglée par le bon goût, y remplaça la bouffonnerie et la licence. Aussi les réunions devinrent-elles plus brillantes. Le grand Turenne, Mignard, s'y rendaient tous les soirs; et il était rare de n'y pas trouver Mmes. de Sévigné et de La Sablière. Cependant les revenus du nouveau ménage étaient loin de s'accroître. Scarron avait, en se mariant, renoncé à son canonicat. Tout son patrimoine se réduisait à quelques rentes viagères. Pour comble de malheur, ses écrits passèrent de mode; en sorte que le marquisat de Quinet (c'est ainsi qu'il appelait le revenu de ses ouvrages imprimés chez *Quinet*) ne produisait plus rien. La place d'historiographe vint à vaquer; mais l'auteur du *Roman comique* la sollicita vainement. Tout son avoir consista bientôt dans une pension de seize cents livres, que lui accorda le surintendant Fouquet, pour remplacer celle qu'avait supprimée Mazarin. Cependant sa détresse ne l'affligeait pas plus que ses infirmités; et, sans la vive tendresse qu'il avait conçue pour sa femme, il serait mort sans avoir connu l'inquiétude: mais il avait déjà passé la cinquantaine; et il s'étonnait lui-même d'être encore vivant. *Le terme approche*, écrivait-il à cette époque; *et je laisse sans biens, sans espérances, une femme que j'ai tant de raisons d'estimer: je vous la recommande, ainsi qu'à toutes mes connaissances. Que deviendra-t-elle?* Le desir de laisser quelque fortune avait inspiré au poète moribond l'idée d'une entreprise étrangère à la littérature. Il s'agissait de former un corps de soldats, destiné à transporter chez les négociants de la capitale les marchandises qui affluaient de toutes les parties de la France, et qu'il était alors fort difficile de voiturer en sûreté. Le plan, tracé par lui, venait d'être agréé, et devait lui rapporter six mille livres de rente, quand un hoquet violent le surprit dans ses espérances. C'était celui de la mort: personne ne s'y trompa. *Si j'en reviens*, disait-il pendant les crises les plus douloureuses!.... *oh! la belle satire que je ferai contre le hoquet!* Une grande faiblesse qui s'empara de lui fit croire, pendant quelque temps, qu'il avait cessé de vivre; mais sa langue glacée se ranima pour plaisanter encore. Il légua aux deux poètes Corneille cinq cents livres de patience, à sa femme la permission de se remarier; et, s'apercevant qu'autour de lui chacun fondait en larmes: *Mes amis*, dit-il, *je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire!* Cependant, quand il vit sa femme baignée de larmes, il s'attendrit lui-même, et la remercia de tous ses bons offices. Il la recommanda fortement à son exécuteur testamentaire, M. d'Elbène; et, faisant un effort pour lui tendre la main, il ajouta: « Adieu; souve» nez-vous quelquefois de moi. Je » vous laisse sans biens; et quoique » la vertu n'en donne pas, je suis » parfaitement convaincu que vous » serez toujours vertueuse!» Il expira (le 14 oct. 1660) en disant: *Par ma foi, je ne me serais jamais imaginé qu'il fût si facile de se moquer de la mort.* Il fut vivement regretté de tout ce qui l'avait connu; car il était, dit Segrais, *fort aimé* et *fort aimable*. Quelques moralistes

sévères ont voulu vouer Scarron au mépris, à cause de sa grande facilité à combler d'éloges ceux qui pouvaient lui faire du bien; mais ces actes de complaisance, qui étaient dans les mœurs du temps, furent commandés, en partie, par le besoin. Il a laissé son épitaphe, dont tout le monde appréciera la grâce et la finesse. Certainement si toutes les plaisanteries de Scarron avaient été du goût de ce morceau, le sévère Despréaux lui eût accordé plus d'estime :

Celui qui cy maintenant dort,
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant ne fais ici de bruit,
Et garde bien qu'il ne s'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Peu de temps avant sa mort, il avait été présenté à la reine Christine, qui avait témoigné le plus grand desir de le voir : *Je vous permets*, lui dit cette princesse, *d'être amoureux de moi. La reine de France vous a fait son malade, et moi je vous crée mon Roland! — Votre Majesté a bien fait de me donner ce titre*, lui répondit Scarron, *car sans cela je l'aurais pris.* La Dédicace de *Don Japhet d'Arménie*, l'une de ses pièces qui obtinrent le plus de succès, donnera une idée de la manière dont il sollicitait. On a dit qu'il *mendiait avec toute la bassesse d'un cul-de-jatte.* Le placet que nous allons rapporter dénote plutôt, ce nous semble, la liberté d'un poète facétieux que la servilité d'un mendiant. « Sire, dit-il au roi, je tâcherai de persuader à Votre Majesté qu'elle ne » se ferait pas grand tort si elle me » faisait un peu de bien : si elle me » faisait un peu de bien, je serais » plus gai que je ne suis : si j'étais » plus gai que je ne suis, je ferais » des comédies enjouées : si je faisais des comédies enjouées, votre » Majesté en serait divertie; si elle » en était divertie, son argent ne serait pas perdu. Tout cela conclut » si nécessairement, qu'il me semble » que j'en serais persuadé si j'étais » aussi bien un grand roi que je ne » suis qu'un pauvre malheureux. » La confiance avec laquelle il réclame ainsi une récompense pour un genre d'ouvrage que Boileau trouvait tout au plus digne d'amuser des valets, surprendra moins le lecteur, quand il saura que Louis XIV ne partageait pas sur Scarron l'opinion de notre célèbre satirique. Témoin le plaisir qu'il éprouva, fort jeune, il est vrai, à la représentation de l'*Héritier ridicule*, qu'il fit jouer devant lui trois fois dans le même jour. On se tromperait, cependant, si l'on nous supposait l'intention de combattre en tous points l'opinion de Boileau, sur les facéties de Scarron. Nul doute que les parodies, les comédies même de cet auteur éminemment burlesque ne dégénèrent trop souvent en farces de tréteaux; mais un mérite que Boileau ne lui a pas reconnu, et qu'on ne saurait cependant lui refuser sans injustice, c'est d'avoir attaqué le premier ce style précieux et ampoulé que Molière a combattu depuis dans ses *Précieuses ridicules*, et que tous les poètes du temps s'efforçaient alors de mettre à la mode. Il est même certains ouvrages de Scarron qui sont écrits avec quelque pureté et une sorte d'élégance : le Roman comique, par exemple, mérite sous ce rapport l'attention des connaisseurs, et l'on a eu raison de prétendre qu'il n'avait pas été sans influence sur le perfectionnement de la langue française. Un jour que Scarron travaillait à cet ouvrage, Segrais et un autre de ses amis vinrent lui rendre visite : « Mettez-vous

» là, leur dit-il, en leur faisant donner des siéges; que j'essaie mon » *Roman comique.* » Et il leur en lut quelque chose. Quand il vit que la compagnie riait : *Bon*, dit-il, *voilà qui va bien; mon livre sera bien reçu, puisqu'il fait rire des personnes si délicates;* et il ne se trompa point. Quant à ses comédies, elles sont, pour la plupart, imitées de l'espagnol; c'est dire assez qu'aucune des règles d'Aristote n'y est observée. Quelques situations plaisantes, soutenues par la bouffonnerie du dialogue en faisaient tout le mérite : mais ce genre, tout défectueux qu'il fût, était encore préférable aux fastidieuses pastorales qui avaient alors envahi le théâtre. Scarron faisait rire, du moins; et peut-être en disposant le public à la gaîté, n'a-t-il pas médiocrement contribué à préparer les succès de Molière. Le théâtre lui doit, en outre, l'invention d'un personnage dont plus d'un auteur de talent a su depuis tirer parti; c'est dans sa comédie de l'*Écolier de Salamanque*, que l'on vit pour la première fois paraître un Crispin. Ses ouvrages ont été recueillis, en 1737, par Bruzen de La Martinière, en 10 vol. in-12, puis à Amsterdam 1752, 7 vol. petit in-12; et réimprimés à Paris, en 1786, en 7 vol. in-8°. On y trouve : I. L'*Énéide travestie, en 8 livres*, continuée depuis par Moreau de Brazey. C'est à propos de cet ouvrage que Boileau disait à Racine le fils : « Votre père avait quelquefois la faiblesse de lire Scarron, et d'en » rire, mais il se cachait bien de » moi pour cela. » II. *Typhon ou la Gigantomachie.* III. Plusieurs comédies, telles que *Jodelet* ou *le Maître Valet; Jodelet souffleté; Don Japhet d'Arménie*, qui se jouait encore il y a quelques années (*Voy.* MORETO); l'*Héritier ridicule;* le *Gardien de soi-même;* l'*Écolier de Salamanque;* la *Fausse apparence;* le *Prince corsaire*, et un grand nombre de Poésies légères : c'est à la gaîté répandue dans toutes ces pièces, que Julien Geoffrin, l'un des plus fameux comédiens du dix-septième siècle, a dû sa réputation. IV. Le *Roman comique*, dont Boileau lui-même aimait fort la lecture : la troisième partie est d'A. Offray. V. Des *Nouvelles espagnoles*, traduites en français. VI. Un volume de *Lettres*. VII. Enfin, un *Recueil de Poésies facétieuses.* Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cet article sur le premier de nos poètes burlesques, que par le portrait qu'il a tracé de lui-même dans un avis qui précédait la *Relation véritable de ce qui s'était passé en l'autre monde au combat des parques et des poètes, sur la mort de Voiture.* « Lecteur qui ne m'as jamais vu, et qui peut-être ne t'en soucies guère à cause qu'il n'y a pas beaucoup à profiter de la vue d'un homme fait comme moi, sache que je ne me soucierais pas aussi que tu me visses, si je n'avais appris que quelques beaux esprits facétieux se réjouissent à mes dépens, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait : les uns disent que je suis cul de jatte; les autres que je n'ai point de cuisses, et que l'on me met sur une table, dans un étui, où je cause comme une pie borgne, et les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus long-temps. J'ai trente ans passés; si je vais jus-

qu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit à neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite : ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied, Ma tête est un peu grosse pour ma taille : j'ai le visage assez plein pour avoir le corps très-décharné. Des cheveux, assez pour ne pas porter perruque; j'en ai beaucoup de blancs en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros : je les ai bleus : j'en ai un plus enfoncé que l'autre du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise : mes dents, autrefois perles carrées sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise : j'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, puis enfin un angle aigu : mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac; je ne ressemble pas mal à un Z; j'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras. Enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à-peu-près comme je suis fait : puisque je suis en si beau chemin, je te vais apprendre quelque chose de mon humeur : j'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet *sot*, et un instant après *Monsieur ;* je ne hais personne, Dieu veuille qu'on me traite de même : je suis bien aise quand j'ai de l'argent. Je serais encore plus aise si j'avais de la santé : je me réjouis assez en compagnie : je suis assez content quand je suis seul, et je supporte mes maux assez patiemment. On trouve dans un des romans de Mlle. Scudéry, sous les noms de *Scaurus* et de *Lyriane*, deux portraits parfaitement ressemblants et très-bien tracés de Scarron et de sa femme. Ce dernier portrait surtout fait remarquer la finesse et la délicatesse d'esprit du peintre. Scarron est un des auteurs compris dans ce qui a paru des *Vies des Poètes français*, par M. Guizot, ouvrage interrompu depuis douze ans. MM. Barré, Radet et Desfontaines ont fait jouer au Vaudeville une jolie pièce intitulée *le Mariage de Scarron*. J. Monnet a donné à ses *Mémoires* le titre de *Supplément au Roman comique* (*V.* MONNET, XXIX, 386). M. Cousin d'Avalon a publié un *Scaronniana*, 1801, in-18. F. P—T.

SCARSELLA (SIGISMOND), peintre, naquit à Ferrare, en 1530. Ses concitoyens lui donnèrent le nom de MODINO, sous lequel il est particulièrement connu dans sa patrie. Il reçut, pendant trois ans, les leçons de Paul Véronèse, puis séjourna pendant treize ans à Venise, étudiant les ouvrages de ce grand maître, et cultivant en même temps l'architecture. Ayant acquis la pratique de la manière de Paul, quoique dans un degré inférieur, il revint à Ferrare, où il exécuta plusieurs tableaux estimés. Le seul que l'on cite d'une manière authentique, comme étant de lui, est la *Visitation* qui se voit dans l'église de Sainte-Croix : les figures en sont belles et d'un beau mouvement. Cependant il en existe quelques autres dans diverses galeries; mais ils ont été retouchés avec tant de maladresse par des restaurateurs ignorants que ce ne sont plus ceux qu'il a faits. Quant aux autres, on les lui dispute, et on les attribue généralement à son fils. Il mourut à Ferrare,

en 1614. — Hippolyte Scarsella, fils du précédent, naquit à Ferrare, en 1551, et fut nommé *Scarsellino*. Après avoir reçu de son père les premières leçons, il se rendit a Venise, et y séjourna pendant plus de six années, étudiant les meilleurs maîtres, et particulièrement Paul Véronèse : il sut tirer un parti si avantageux de ses études, que ses compatriotes lui donnèrent le titre de Paul de Ferrare. Ce titre est pleinement justifié par la *Nativité de la Vierge*, qu'il a peinte dans la chapelle de Saint-Bruno, à la Chartreuse de Ferrare, et par quelques autres tableaux qu'on voit dans cette ville, et où il a su imiter heureusement la manière de Véronèse. Cependant le caractère général de ses ouvrages offre quelques différences. On y aperçoit une amélioration sensible du goût de son père; ses idées sont plus belles, ses teintes plus agréables, et des historiens prétendent que c'est lui qui ouvrit les yeux à Sigismond Scarsella, et qui le mit dans le chemin que lui-même suivait. Comparé à Paul Véronèse, on voit que le style de ce dernier est le fondement du sien; mais qu'il s'en écarte dans plusieurs parties essentielles : c'est un mélange de lombard et de vénitien, de national et d'étranger, produit d'une intelligence savante dans la théorie de l'art, d'une imagination brillante et vive, et d'une main, sinon toujours semblable à elle-même, du moins sans cesse rapide, spirituelle et hardie. Sa facilité était si grande que la plupart des églises de Ferrare renferment un grand nombre de ses tableaux. La Lombardie et la Romagne en conservent aussi une quantité considérable. A Ferrare, on vante l'*Assomption de la Vierge* et les *Noces de Cana*, qui sont chez les Bénédictins; la *Mère de Pitié* et la *Décollation de Saint Jean* dans l'église de ce nom, et le *Noli me tangere*, à Saint-Nicolas. Les tableaux de lui que l'on estimait par dessus tout, étaient la *Pentecôte*, l'*Annonciation* et l'*Épiphanie*, placés dans l'Oratoire de la Scala. Le dernier de ces tableaux, peint en concurrence avec la *Présentation au temple*, d'Annibal Carrache, soutenait dignement la comparaison. Il existe dans les galeries particulières un graud nombre de copies en petit de ses grands tableaux. Les palais Albani, Borghèse, Corsini et Lancilotti, à Rome, en possèdent un bon nombre. Ils sont extrêment loués par les plus habiles professeurs. Dans une *Bacchanale* du palais Albani, on voit diverses imitations de Véronèse, dans l'invention et l'aboudance; du Parmesan, dans l'élégance et la grâce des figures; du Titien, dans les nus; du Dossi et du Carpi, dans le solide empâtement, dans les jaunes dorés, les rouges éclatants des nuages et dans la transparence des ciels. Un autre caractère qui lui est propre, consiste en certaines physionomies pleines de grâce, pour lesquelles deux de ses filles lui servirent de modèles; une certaine vapeur légère qui harmonise et unit tous les objets, sans jamais tomber dans le noir; un dessin coulant, qu'il pousse presque jusqu'à la sécheresse pour éviter le défaut de son rival Sébastien Filippi, auquel on reprochait d'être lourd et grossier. Parmi les élèves sortis de son école, deux se sont fait un nom : ce sont Camille Ricci et Hercule Sarti, sourd et muet de naissance. Le Scarsellino l'instruisit par signes, et forma en lui un de ses plus habiles imitateurs, si ce n'est que ses têtes ont moins de beauté, et que ses con-

tours sont plus ressentis. Ce maître mourut à Ferrare, en 1621. P—s.

SCAURUS (*Marcus-Æmilius*), né l'an 163 avant J. C., descendait de la famille *Æmilia*, laquelle se donnait pour auteur Numa Pompilius : mais à l'époque où naquit Scaurus, l'illustration de cette maison s'était évanouie; et, comme il le disait lui-même, au rapport de Cicéron (1) : « Ne vous figurez pas que ma naissance m'ait servi de rien. Mes pères s'étaient si bien fait oublier, » que je suis entré dans le monde aussi peu connu qu'un étranger. » Son aïeul et son bisaïeul étaient fort pauvres. Son père s'était fait marchand de bois et de charbon, et il gagna, dans ce négoce, un commencement de fortune (2). Scaurus songea d'abord à embrasser la profession de banquier; mais il voulut, avant de prendre ce parti, se faire connaître, en plaidant quelques causes. Ciceron, dans son Oraison pour Muréna, rend compte de toutes les difficultés que Scaurus eut à vaincre pour relever la grandeur de sa maison Comme orateur, il manquait d'élégance dans ses compositions et de feu dans sa manière de les débiter. « D'ailleurs, » par l'effet d'une éducation négligée, il avait peu de science. Un » homme sans étude, quelque esprit » naturel qu'il puisse avoir, ne parle bien que par hasard, et ne peut » jamais être prêt sur tout. Aussi » Scaurus n'a-t-il jamais été compté » au nombre des orateurs de la première classe. Ce ne fut que lorsqu'il parvint à la tête du sénat que » l'on reconnut tout le mérite de sa » façon de parler, grave, énergique, » posée, sans aucun geste, et remplie d'un air d'autorité. C'est le » ton qu'inspire une haute naissance, » et que tout l'art et toute l'étude » possible ne sauraient donner aux » gens de basse extraction. Scaurus, » en parlant pour un accusé, semblait moins plaider que rendre tout » haut témoignage en faveur de son » client. » De ces réflexions, Cicéron conclut que si l'on ne peut mettre Scaurus au rang des hommes éloquents, on doit le ranger parmi les *orateurs stoïciens et immobiles* (3). Après avoir fait deux campagnes en Espagne et en Sardaigne, Scaurus obtint, l'an 123, la charge d'édile, qui lui donnait l'intendance des jeux et l'obligation d'en augmenter la magnificence, de ses propres deniers. Scaurus, né pauvre, ne fit presque aucune dépense dans cette occasion, et ne s'occupa qu'à bien servir le public, en maintenant une police sévère. Nommé préteur, en 117, il célébra des jeux apollinaires, ainsi que nous l'apprend une médaille qui porte cette inscription : *Marc-Émile, fils de Marc.* En sortant de charge, il eut le gouvernement de l'Achaïe. Après avoir une fois inutilement brigué le consulat, il le sollicita vivement pour l'année 115. Les manœuvres les plus honteuses parurent permises à Scaurus, ainsi qu'à Rutilius, son compétiteur. Tous deux se traduisirent réciproquement en justice, s'accusant de brigue. Scaurus était trop habile pour se laisser convaincre, bien qu'il fût notoire qu'il avait usurpé la succession d'un riche citoyen, nommé Phrygion, pour se mettre en état d'acheter des suffrages. Il n'en fut

(1) *Cic. pro Scauro, De legib.* III, 16.

(2) Commentaires de Scaurus sur sa Vie, liv. 1er., cité par Valère Maxime IV, 4:1, et par Aurèle Victor.

(3) *Cicer. pro Murena*, 7.

pas de même de Rutilius, accusé de brigue à son tour par son adversaire, il fut condamné, quoique jouissant de l'estime générale. (*V.* RUTILIUS.) Les pièces principales du procès étaient des billets secrètement distribués dans les centuries par Rutilius, et qui portaient ces lettres initiales A. F. P. R., qui, selon Scaurus, signifiaient : *Actum fidei Publii Rutilii.* Rutilius au contraire les expliquait ainsi : *Ante factum post relatum.* « Ni l'un ni » l'autre, s'écria Caninius, ami de » l'accusé; elles veulent dire *Æmi-* » *lius fecit, plectitur Rutilius.* » Scaurus à peine consul, débuta par une action de hauteur qui fit beaucoup de bruit dans Rome : il passait dans une rue où le préteur Décius, assis sur son tribunal, rendait la justice au peuple. Ce magistrat n'eut pas l'attention de se lever lorsque le consul parut. Scaurus envoya ses licteurs pour déchirer la robe de Décius, et briser son tribunal. Il fit en outre défense aux plaideurs qui étaient présents de se pourvoir devant ce préteur. Après avoir réparé le temple de Junon, élevé un autre temple à la Fidélité, et rendu des lois contre le luxe de la table et sur les droits des affranchis, Scaurus entreprit la conquête de la Ligurie. En visitant, à la tête de son armée, la Gaule Cisalpine, il remarqua que les inondations de la Trébia formaient dans cette contrée un marécage impraticable et très-insalubre : un canal navigable, qu'il fit creuser de Parme à Plaisance, rendit tout ce terrain agréable et fertile. Peut-être que sans ce grand ouvrage jamais les Romains ne seraient venus à bout de faire la conquête des Gaules, dont ces marais leur fermaient l'accès de ce côté : on sait qu'Annibal y avait perdu plus de monde qu'au passage des Alpes. La discipline que Scaurus faisait observer à ses soldats était tellement sévère, que si l'on en croit Frontin (4, 3, 13), un arbre fruitier renfermé dans l'enceinte de son camp, fut, après le départ de ses troupes retrouvé par le propriétaire chargé de tous ses fruits. Scaurus pénétra le premier dans le pays des *Gaulois Carniques*, et soumit ces peuples. Le fils du consul, laissé à la garde d'un poste important, du côté des montagnes de Trente, l'ayant abandonné, reçut de son père la défense de jamais paraître en sa présence : le jeune homme en conçut un tel désespoir qu'il se donna la mort. De retour à Rome, Scaurus, après avoir reçu les honneurs du triomphe, trouva le sénat tout occupé des affaires de Numidie. Adherbal, fils de Micipsa, roi de ce pays, s'était réfugié à Rome, et sollicitait le secours de la république contre Jugurtha, qui venait d'assassiner Hiempsal, frère d'Adherbal, et de le chasser lui-même de ses états (*V.* JUGURTHA, XXII, 112). L'usurpateur avait envoyé des ambassadeurs aux Romains, qui répandaient ouvertement l'or corrupteur à pleines mains. Des offres furent faites à Scaurus comme aux autres sénateurs : mais bien que l'avarice fût sa passion dominante, il prit le parti, dit Salluste, de contraindre pour cette fois son inclination, craignant sans doute qu'une corruption si criante et si manifeste ne soulevât le peuple. Embrassant la cause d'Adherbal, il fut d'avis d'envoyer une armée à son secours, et de punir sévèrement le meurtre d'Hiempsal. Le sénat se contenta d'envoyer en Numidie des commissaires, qui se laissèrent corrompre (*Voy.* OPIMIUS, XXXIII, 22). Scaurus, dans l'intervalle, avait été désigné par les censeurs, prince du sénat (vers l'an

114), distinction fort honorable, qui était à vie, et donnait droit d'opiner toujours le premier dans cette assemblée. Pour effacer la honte d'Opimius, on jugea convenable de députer en Afrique le nouveau prince du sénat, qui, dirigeant toutes les délibérations avec une entière autorité, avait jusqu'alors montré des vues fort étendues pour le bien public. Scaurus, en abordant en Numidie, se hâta d'écrire à Jugurtha une lettre menaçante pour lui enjoindre expressément de venir à Utique recevoir les ordres du sénat. Le Numide, après avoir gagné du temps, se rendit auprès de Scaurus, qui, soit qu'il se fût laissé corrompre, soit, comme le pense Salluste, qu'il se fût trop légèrement figuré que Jugurtha n'oserait lui résister, quitta l'Afrique sans avoir vu ni délivré Adherbal, que son perfide ennemi tenait assiégé dans Cirta. Le meurtre d'Adherbal, dénouement tragique des affaires de Numidie, souleva le peuple Romain: le sénat, afin de détourner l'orage qui le menaçait fit marcher contre Jugurtha, le consul Calpurnius (112), qui choisit pour lieutenant Scaurus, dont le crédit était propre à mettre sa conduite à couvert. Ces deux chefs poussaient vivement la guerre, lorsque le prince numide parvint à gagner le consul à force d'argent. Des offres encore plus considérables furent faites à Scaurus : Salluste croit que celui-ci avait résisté jusque-là aux séductions du roi numide : « Mais cette » fois, dit-il, la somme fut si for» te qu'elle l'emporta. » Une paix honteuse pour Rome fut le résultat de cette infâme conduite du consul et de son lieutenant. Alors le peuple, poussé par le tribun Memmius, décida que le préteur Cassius, homme incorruptible, partirait pour l'Afrique, afin d'engager Jugurtha à venir en cette ville, sur la garantie de la foi publique, découvrir les manœuvres de Calpurnius, de Scaurus, et de leurs complices. A l'arrivée de Jugurtha dans Rome, Scaurus lui conseilla d'acheter le tribun Bébius, qui par la force de son *veto*, empêcha le prince numide d'être interrogé par Memmius en présence du peuple. Peu content d'avoir esquivé le danger par son adresse, Scaurus parvint plus tard à l'éloigner entièrement par son audace : il osa se proposer pour un des commissaires qui devaient informer contre ceux qui avaient porté Jugurtha à contrevenir aux ordres du sénat, et qui, dans leurs ambassades ou leurs commandements, s'étaient laissé acheter par lui. Qui croirait qu'il eut le crédit de se faire nommer ? Les informations n'en furent pas moins suivies avec vigueur: cinq consulaires furent condamnés à diverses peines. Scaurus fit de vains efforts pour sauver au moins Calpurnius. Tandis qu'il parlait en faveur de cet accusé, Memmius, voyant passer un convoi funèbre, interpella de la sorte le prince du sénat : *Tiens, Scaurus, voilà un cadavre que l'on emporte : vois si tu pourrais te l'approprier.* Loin que le crédit de Scaurus fût ébranlé par les dangers qu'il avait courus, il fut élu censeur, en l'année 90; et s'illustra dans cette magistrature en ouvrant, en Italie, des routes pour le commerce, entre autres un grand chemin qui allait de Pise à Tortone, et qu'on nomma la *Voie Emilienne*. Il bâtit aussi, à Rome, le pont Milvius qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Ponte-Mole*. Le censeur Livius, son collègue, étant mort dans l'exercice de sa charge, Scaurus voulut, au mépris des lois, conserver sa magis-

trature; il résista long-temps aux tribuns avec sa hauteur ordinaire, et ne se démit qu'au moment d'être mené en prison. Parvenu au comble des honneurs, il passa le reste de sa vie, occupé constamment à soutenir les intérêts de la noblesse, et s'attirant par là de fréquentes attaques de la part des tribuns. Accusé d'avoir méprisé le culte public des pénates de Lavinium, non-seulement il se tira heureusement de cette affaire; mais il fit trembler tous ses ennemis en les accusant à leur tour. « Cet homme célèbre, dit Cicéron, » dont la simple opinion décidait » souvent du sort de la terre entière, » voulut en vain prodiguer ses serments contre ses adversaires : on » ne doutait pas qu'il ne dît vrai; » mais tout sévères qu'étaient les jugements qu'on rendait alors, on » évita d'ouvrir une porte aux animosités particulières; et les efforts » de Scaurus, pour faire recevoir son » témoignage en pareille occasion, » furent inutiles. » L'attentat du tribun Saturninus, qui fit assassiner Memmius nouvellement élu consul (100), allait rester impuni, si l'énergie du vieux Scaurus n'eût poussé à la plus juste vengeance tous les ordres de l'état. Bien que retenu dans son lit par la goutte, il se fit armer et conduire au Champ-de-Mars. En vain ses amis lui représentaient le déplorable état de sa santé : *Il est vrai*, dit-il, *que mes jambes ne sont pas assez bonnes pour fuir le péril présent; mais elles me permettent encore de poursuivre un perturbateur du repos public.* L'exemple de Scaurus entraîna les plus illustres citoyens, et jusqu'à Marius, qui, toujours prêt à changer de parti, selon ses intérêts, se hâta d'abandonner Saturninus, qui n'avait agi que de concert avec lui (*V.* SATURNIN, XL, 445). Scaurus, sur la fin de ses jours, vit s'élever contre lui la plus fâcheuse affaire dont il eût eu jusqu'alors à se défendre. Le sénat l'avait député en Asie, où il eut une entrevue avec Mithridate : l'histoire ne dit point à quelle occasion. Lors de la révolte des villes d'Italie, vulgairement appelée *guerre sociale*, les ennemis de Scaurus l'accusèrent d'avoir reçu de l'argent du roi de Pont pour fomenter ce soulèvement (663), 91 av. J.-C. Varius, tribun du peuple, se chargea de soutenir cette accusation, dans laquelle étaient compris Mummius et Cotta. Ce dernier s'exila volontairement : Mummius fut condamné à l'exil. Tous les amis de Scaurus, malade et âgé de soixante-douze ans, lui conseillaient de fuir, à l'exemple de Cotta. Loin de déférer à ce conseil pusillanime, le prince du sénat se rendit au Forum, soutenu sur les bras de quelques jeunes patriciens; et, s'adressant au peuple : *Romains*, dit-il, *est-ce à vous à juger de mes actions? Ce sont vos pères qui les ont vues. Je veux bien cependant m'en rapporter à votre opinion. Un certain Varius de Sucrone* (en Espagne) *accuse Marcus Æmilius d'avoir trahi la république en faveur du roi de Pont; Marcus Æmilius le nie : qui faut-il croire?* Entraîné par la fierté de ce discours, le peuple, obligea l'accusateur à se désister de sa poursuite. Ce triomphe ne suffit pas à Scaurus : il fit condamner Varius, comme ayant lui-même contribué à faire prendre les armes aux villes d'Italie. Cependant Cépion et Dolabella accusaient aussi Scaurus de concussion; ce dernier, au lieu de leur répondre, les accusa eux-mêmes d'être concussionnaires; et, n'ayant demandé qu'un délai fort court pour

produire ses preuves, il les fit condamner l'un et l'autre, avant que l'action intentée contre lui fût en état d'être jugée. Selon l'opinion la plus probable, il mourut trois ans après, l'an de Rome 666 (88 avant J.-C.), à l'âge de soixante-quinze ans. Rien de plus difficile à définir que son caractère. Comment, avec tant d'énergie dans l'ame, tant de dignité dans ses mœurs, dans son maintien, fut-il capable de s'abandonner à la plus basse cupidité? On ne doit pas moins s'étonner que ce vice méprisable ne lui ait rien fait perdre de la considération dont il jouit tant qu'il vécut et après sa mort. L'histoire même semble, à son égard, avoir usé d'une singulière indulgence. Tacite fait de Scaurus un éloge achevé, dans la Vie d'Agricola. Rien de plus honorable aussi que les louanges dont Cicéron comble ce Romain, dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Il ne prononce jamais son nom sans l'accompagner d'une épithète glorieuse. Le président de Brosses paraît avoir résolu la difficulté, en disant : « Pour » moi, j'avoue que rien ne me donne une plus haute idée des vertus et » des talents de Scaurus, que ses vices même, lorsque je vois qu'à » peine ils ont pu affaiblir l'estime » qu'il méritait d'ailleurs. » Il aimait les lettres. Quoique fort avare, il acheta un habile grammairien grec, nommé Daphnis, sept cents sesterces, (environ trois mille cent trente-trois onces d'argent). « C'est le plus haut » prix, dit Pline, qu'on ait jamais » mis à un esclave (4). » Il avait lui-même écrit divers ouvrages, savoir : un Recueil de Harangues, une Histoire de Cyrus, et ses propres Mémoires, en trois livres, adressés à Fufidius. Il ne nous reste de ces écrits que quelques fragments de ses Mémoires, cités par Valère-Maxime et par le grammairien Diomède. Scaurus avait eu de Métella, qui épousa Sylla, en secondes noces (*V.* SYLLA), un fils et une fille. Sa fille Émilie fut mariée successivement à Glabrion et à Pompée. C'est d'elle que Corneille fait souvent mention dans la tragédie de Sertorius. Le fils, nommé aussi M.-ÆMILIUS SCAURUS, dissipa les biens immenses qu'il tenait de son père, en donnant au peuple, pendant son édilité, des jeux d'une magnificence extraordinaire. Il n'est pas moins fameux par sa passion pour le luxe des bâtiments. Son palais, dont Pline donne une description pompeuse, était orné d'une grande quantité de colonnes faites des matières les plus précieuses. « Personne, dit cet écrivain (5), » ne saurait espérer d'être comparé » à lui pour la démence de ses pro» fusions, tant il avait rassemblé de » richesses dans sa maison de Tus» culum. » Ces particularités ont fourni à M. Mazois, jeune architecte, l'idée d'un ouvrage intitulé : *Le Palais de Scaurus, ou description d'une maison romaine, fragment d'un voyage fait à Rome, vers la fin de la république, par Mérovir, prince des Suèves* (6) : fiction ingénieuse à la faveur de laquelle l'auteur présente en masse pour l'histoire de l'architecture et de la vie privée des Romains, des détails curieux qui étaient épars, et comme perdus dans une foule d'ouvrages anciens. Au reste, si Scaurus le fils n'égala son père ni en mérite ni en autorité, il ne fut ni avide ni intéressé comme

(4) Les orientaux les ont quelquefois payés beaucoup plus cher : (*Voy.* l'art. SCHAMS-EDDYN, pag. 81, ci-après.

(5) Lib. XXXVI, cap. 15.

(6) 1 vol. in-8°, Paris, 1819 et 1822.

lui : il refusa constamment de profiter pour s'enrichir aux dépens des proscrits, des occasions que lui offrait Sylla, son beau-père. Nous avons quelques fragments du plaidoyer que fit pour lui Cicéron, lorsque les habitants de la Sardaigne, où il avait été prêteur, vinrent l'accuser d'avoir abusé de son autorité contre un de leurs concitoyens, nommé Aris, dont il convoitait l'épouse. Il eut un fils, qui, durant les guerres du second triumvirat, suivit le parti du jeune Pompée, et après la défaite de ce dernier, celui de Marc-Antoine. — Mamercus Scaurus, fils de ce dernier, vécut sous Tibère. Il eût été capable de soutenir la gloire de son nom par ses talents et son éloquence, s'il ne l'eût flétrie par l'infamie de ses mœurs. La tragédie d'*Atrée*, dont il était l'auteur, fournit matière à une délation contre lui. Tibère, qui depuis long-temps lui portait une haine implacable, ne put s'empêcher de se reconnaître dans le rôle principal : *Puisqu'il fait de moi un Atrée*, dit-il, *je ferai de lui un Ajax*. Bientôt Scaurus est accusé devant le sénat, non pour sa tragédie, mais comme ayant eu, trois ans auparavant, un commerce adultère avec Liville, et pour s'être livré aux cérémonies superstitieuses des mages persans. Ce sénateur prévint sa condamnation en se donnant lui-même la mort, par le conseil de Sextilia, sa femme. Elle-même voulut mourir avec lui. Alors s'éteignit la branche des Scaurus. On peut lire, sur M. Æmilius Scaurus, et sur toute cette famille, l'excellente Notice du président De Brosses (7), dans le recueil de l'académie des inscriptions et belles lettres, t. XXIV, p. 235 à 261. — L'histoire fait encore mention d'un Aurélius Scaurus, qui fut élevé au consulat, l'an de Rome 646, et qui, trois ans après, fait prisonnier par les Cimbres, fut massacré par Briorix, l'un des rois de cette nation, pour lui avoir parlé avec trop de liberté sur la puissance et la grandeur des Romains. D—r—r.

(7) Mémoires.

SCÉPEAUX (François de). *V.* Vieille-Ville.

SCÉPEAUX (Marie-Paul-Alexandre-César de Boisguignon de), d'une famille du Poitou dont la noblesse remonte au onzième siècle, naquit le 19 septembre 1769, et entra, dès sa jeunesse, comme sous-lieutenant, dans un régiment de cavalerie. Il habitait son pays en 1793, et dès le commencement des guerres civiles, il fut un des chefs de l'insurrection royaliste avec Bonchamp, son beau-frère, et il eut une grande part aux succès de Vihiers et de Saumur. Il suivit l'armée royale sur la rive droite de la Loire, et montra surtout un grand courage à la défaite du Mans, où, faute de canonniers, il tira lui-même plusieurs coups de canon, et protégea ainsi très-efficacement la retraite. Il parvint ensuite sur la rive gauche de la Loire, où il réussit encore à former un parti, qui harcela long-temps les républicains, et se réunit plus tard à Charrette et à Stofflet. En 1795, ces deux chefs l'envoyèrent auprès du comité de Salut public, pour suivre des négociations qui furent sans résultats. Scépeaux vint reprendre son commandement; et bientôt attaqué par le général républicain Leblay, il remporta sur lui une victoire dans les Landes de Margueris, et s'empara de Segré. Sa division, qui s'était beaucoup accrue, occupa long-temps la rive droite de la Loire, depuis

Nantes jusqu'à Blois, et elle réussit à enlever plusieurs postes des républicains, entre autres celui de l'adjudant-général Henri, qui fut tué dans le combat. Scépeaux entra alors en relation avec S. A. R. MONSIEUR, qui se trouvait à l'Ile-Dieu, et il en reçut des secours en hommes et en argent, avec le brevet de général, et plusieurs croix de Saint-Louis, pour ses officiers. Après le désastre de Quiberon, se voyant pressé par des forces supérieures, et ayant éprouvé plusieurs échecs, il entra en négociation avec Hoche, déposa les armes, et adressa à sa troupe une proclamation pour l'inviter à en faire autant. Depuis lors il ne prit aucune part aux opérations des royalistes, et fut remplacé dans le commandement par M. de Bourmont. Le gouvernement consulaire le raya de la liste des émigrés, et lui rendit ses propriétés, qui avaient été confisquées; il l'admit même dans ses armées; et à l'époque du retour des Bourbons, Scépeaux était inspecteur-général. Le roi lui donna le commandement de l'un des régiments de chasseurs royaux, qui n'étaient autre chose que les chasseurs de l'ancienne garde impériale. Cette troupe se trouvait à Nanci, à l'époque du 20 mars 1815; lorsqu'elle eut passé sous les drapeaux de Buonaparte, Scépeaux refusa de servir, et se retira à la campagne. Après le retour du roi, il rentra au service, et reprit son grade de maréchal-de-camp. Il est mort à Angers, le 28 octobre 1821. M—D j.

SCEVOLA. *Voy.* SCÆVOLA.

SCEVOLA (LOUIS), littérateur, né à Brescia, en 1770, devint, à l'âge de dix-sept ans, professeur de rhétorique dans les écoles publiques de sa patrie. Il le fut jusqu'en 1797, époque des changements politiques arrivés en Italie. Pendant les neuf mois qui s'écoulèrent entre la chute de la république de Venise, et les agrandissements donnés à la Cisalpine, les Brescians, livrés à eux-mêmes, prirent le titre fastueux de *Peuple souverain*. Ce fut alors qu'on destina une partie des revenus monastiques à l'établissement des écoles normales, et à l'organisation d'un comité d'instruction publique, dont Scevola fut nommé secrétaire. Il mit beaucoup de zèle dans l'exercice de ces fonctions, et rendit un grand service à la ville, en empêchant la dispersion des livres appartenants aux bibliothèques des couvents supprimés. Au milieu de ces soins, il trouva le temps de composer une tragédie intitulée : la *Mort de Socrate*. Le succès de cette pièce, jouée en même temps à Brescia et à Milan, commença la réputation de l'auteur, qui fut élu secrétaire de l'Athénée de sa ville natale. Les rapports, dans lesquels il rendit compte des travaux annuels de cette académie, furent accueillis avec faveur; et il faut avouer qu'ils sont rédigés avec beaucoup de talent et de goût. En 1807, Scévola fut nommé sous-bibliothécaire à Bologne. Plein d'ardeur pour la cause de la révolution, il donna un libre essor à ses sentiments. Lorsque Murat envahit les légations, à la tête d'une armée, en 1815, il lui présenta quelques jeunes Brescians pour concourir à son entreprise : mais la malheureuse issue de cette levée de boucliers, entraîna la perte de tous ceux qui l'avaient encouragée; et, Scevola fut destitué de sa place, et même renvoyé de Bologne. Réfugié à Milan, il y fonda une espèce de cercle littéraire, dans lequel il espérait trouver une honorable ressource dans le mal-

heur. Atteint d'une maladie de consomption, qui avait fait d'effrayants progrès depuis son arrivée dans cette ville, il voulut que son médecin essayât sur lui un remède nouvellement découvert, afin, dit-il, d'être encore de quelque utilité à ses semblables. Victime de ce généreux dévoûment, il expira dans le courant de l'an 1819. Parmi ses tragédies, la plus estimée est celle de *Socrate*. Cette pièce, publiée à Milan, en 1804, obtint le prix de l'académie de Brescia, distinction accordée également à l'*Annibal en Bithynie*, qui parut l'année suivante. Ces tragédies ne manquèrent pas de critiques, et la seconde surtout fut examinée avec sévérité par le journal de Padoue (août 1805, pag. 175), qui reprocha, entre autres choses, à l'auteur une imitation trop servile de Pepoli. Scevola était entré dans la carrière ecclésiastique, sans vocation; et ses passions étaient trop fougueuses pour un ministre des autels. Ses tragédies, imprimées ensemble à Milan, en 1815, in-12, sont la *Morte di Socrate*; — *Annibale in Bitinia*; — *Saffo*; — *Erode*; — *Aristodemo*; — *Giulietta e Romeo*. A-G-S.

SCHAAF (CHARLES), orientaliste, né à Nuys, près de Dusseldorff, le 28 août 1646, fils d'un major hessois, perdit son père à l'âge de huit ans, et reçut, par les soins de sa mère, une bonne éducation, dont il sut profiter. Il se rendit ensuite à Augsbourg, où il continua ses études à l'académie, avec le plus grand succès, et fut nommé docteur en langues orientales. Il y professa pendant trois ans; et, sollicité plus tard par les curateurs de l'académie de Leyde, il alla dans cette ville, et y donna des leçons de langues orientales. Voulant le fixer auprès d'eux, les curateurs lui firent des présents considérables, lui promettant une chaire de professeur, et ils lui conférèrent un privilége pour professer exclusivement les langues orientales. Ce fut dans ce temps-là qu'il donna, sous le titre d'*Opus Aramæum*, 1 vol. in-8°., 1686, une grammaire chaldaïque et syriaque, avec quelques passages de l'Ancien et du Nouveau-Testament, dans ces deux langues. En 1708, il publia un *Nouveau-Testament* en syriaque, avec une version latine, vol. in-4°.; et un *Lexicon syriacum*, in-4°., qui a été réimprimé en 1717. A la prière des curateurs, il fit, en 1711, un Catalogue des livres et manuscrits hébreux, chaldéens, syriaques, samaritains et rabbiniques, qui se trouvaient dans la bibliothèque de l'université; et ce Catalogue, qui fut imprimé avec celui de la bibliothèque de Leyde, in-fol., est très-estimé. L'année suivante, Schaaf fit paraître sa correspondance en langue syriaque, accompagnée d'une version latine, avec un évêque du Malabar. Cette correspondance était relative à la croyance des habitants de cette contrée et à leur conversion au christianisme par l'apôtre saint Thomas. En 1719, il reçut enfin le titre de professeur, et son traitement fut augmenté pour la troisième fois. On a encore de ce savant: *Epitome grammatices hebrææ*, 1716, in-8°. Tout ces ouvrages sont estimés. Leur auteur mourut à Leyde, le 4 novembre 1719, d'une attaque d'apoplexie. Il avait été marié deux fois, et laissa plusieurs enfants. — Son fils aîné (Jean-Henri), fut aussi très-exercé dans l'étude des langues orientales; et il remplaça souvent son père dans les leçons que celui-ci avait à donner; mais il ne put lui succéder dans

sa chaire à l'université, ayant été accusé d'hérésie à cause de ses liaisons avec des personnes de religion différente. Z.

SCHABAN Ier. (Melik el-Kamel Zein-eddyn), 18e. sulthan d'Égypte, de la dynastie des Mamlouks Baharites, était un des fils du célèbre sulthan Mohammed (*Voy.* Nasser-Mohammed), et succéda, dans le mois de raby 1re, 745 (août 1345), à son père Ismaël. Ce prince cruel et dissolu déposait les émirs au gré de ses caprices, aliénait les biens de l'état pour satisfaire à ses plaisirs, négligeait les soins du gouvernement, et abandonnait toute l'autorité à ses femmes et à ses eunuques. Lorsqu'on lui portait des plaintes, il répondait : *Laissons faire à chacun ce qu'il veut.* Aussi se rendit-il également odieux au peuple et aux émirs. Les gouverneurs de Damas et de plusieurs autres villes de Syrie, ayant réuni leurs troupes, écrivirent au sulthan, pour lui reprocher sa conduite, et lui signifier qu'ils étaient résolus de le priver du trône, conformément aux ordres du feu sulthan Mohammed, qui enjoignaient de déposer ceux de ses fils qui ne règneraient pas selon les lois et la justice. Choqué de cette lettre, Schaban se disposait à envoyer une armée contre les mécontents. Mais ayant menacé de son sabre le chef de ses émirs, dont il avait mal accueilli les représentations, cet acte de violence et l'arrestation de ses deux frères, qu'il destinait à la mort, de peur qu'on ne les mît sur le trône, excitèrent une sédition au Caire. En vain le sulthan implora le secours du peuple : ses partisans furent battus ; on l'arrêta dans le château où il s'était caché auprès de sa mère, et on le fit périr, le 3 djoumadi 2e 747 (sept. 1346), après un règne de deux ans et deux mois. Ses frères furent mis en liberté, et Hadji, l'un d'eux, fut proclamé sulthan. A—t.

SCHABAN II (Melik-al-Aschraf Abou'l Moufakher Zein-eddyn), 23e. sulthan de la même dynastie, et neveu du précédent, n'avait que dix ans, lorsqu'il fut placé sur le trône, au mois de schaban 764 (mai 1363), après la déposition de son cousin Mohammed. L'empire des Mamlouks s'étendait alors jusqu'à Tarse. Le 9 oct. 1365, Pierre de Lusignan, roi de Cypre, qui avait en vain parcouru l'Europe, sans pouvoir exciter les princes et les peuples à une nouvelle croisade, parut devant Alexandrie, qu'il prit d'assaut ; mais l'approche du sulthan, le manque de vivres et de munitions l'obligèrent, le quatrième jour, à se retirer après avoir pillé cette place et l'avoir brûlée en partie. Schaban, par représailles, fit saisir les effets des Chrétiens, et mettre aux fers tous ceux qui se trouvaient en Égypte. Pierre, à la sollicitation des Vénitiens, consentit à discontinuer la guerre. On négocia un traité, par lequel il fut convenu que tous les prisonniers seraient rendus de part et d'autre; que le roi de Cypre aurait la moitié dans le produit des douanes de Tyr, Baruth, Séide, Tripoli, Jérusalem, Damas, Alexandrie et Damiette; que les Chrétiens, munis d'un passeport de ce prince, seraient exempts de payer un droit pour entrer à Jérusalem: mais les Musulmans refusèrent de signer ce traité, auquel ils n'avaient consenti que pour engager le roi de Cypre à licencier ses troupes, et à contremander les secours qu'il attendait. Sur ces entrefaites, les factions recommencèrent en Égypte. Le régent Ilbogha, généralement

haï, craignant que le sulthan ne favorisât ses ennemis, lui suscita un compétiteur dans la personne d'Anouk al-Mansour, frère de ce prince. Abandonné bientôt de ses partisans, il fut arrêté lui-même, et tué par un de ses gens. Le nouveau régent Aznadmor voulut aussi déposer le sulthan. Le jeune Schaban, à la tête de deux cents hommes, triompha de quinze cents rebelles, leur pardonna généreusement, et rétablit les chefs dans leurs dignités. Ces ingrats ayant repris les armes, il les vainquit une seconde fois, et ne les punit que par la prison et la confiscation de leurs biens. Le roi de Cypre avait rejeté les excuses et les nouvelles propositions des ambassadeurs d'Égypte : l'an 767 (1366), avec le secours des Génois et des Rhodiens, il fit voile pour Tripoli, qu'il prit et brûla, ainsi que Tortose, Laodicée, Balinas et Ayas; mais délaissé par ses alliés, et n'ayant pas reçu les renforts qu'il attendait du roi d'Arménie, il conclut la paix avec le sulthan. Un émir qui avait épousé la mère de Schaban, s'étant révolté contre lui après la mort de cette princesse, il vint à bout de le réduire, et la mort accidentelle du rebelle mit fin aux troubles encore une fois. Le sulthan, après une guerre faite avec succès au roi d'Arménie, Léon VI, lui avait accordé la paix : mais informé que ce prince sollicitait le secours des puissances de l'Europe, il résolut d'anéantir le royaume d'Arménie. Ses troupes entrèrent en Cilicie, l'an 1371, prirent et brûlèrent la ville de Sis, et vainquirent Léon, qui fut blessé, et passa pour mort. La guerre ayant recommencé en 1374, l'Arménie fut entièrement conquise par les Égyptiens; et Léon, forcé de se rendre à discrétion dans la forteresse de Gaban, fut conduit au Caire, l'année suivante, avec sa famille (*V.* Léon VI, XXIV, 146). En 1377, le sulthan partit pour le pèlerinage de la Mekke, avec des équipages magnifiques, et une multitude de chameaux chargés de tout ce qui pouvait, au milieu des déserts, lui rappeler le luxe et la sensualité du sérail. A peine se fut-il éloigné du Caire, que les émirs qu'il y avait laissés publièrent qu'il était mort, et proclamèrent sulthan son fils Aly, âgé de sept ans. Plusieurs de ceux qui avaient suivi leur souverain, ayant excité une sédition dans son camp, il revint secrètement au Caire. On le découvrit déguisé en femme; on l'étrangla, et on le jeta dans un puits. Schaban n'était âgé que de vingt-quatre ans, et en avait régné quatorze. Il méritait un meilleur sort : généreux, bienfaisant, il protégeait les gens de bien et les savants, et fit fleurir les lettres et les arts. Loin d'imiter ses prédécesseurs, il donnait des charges et des apanages à ses frères et à tous ses parents. Ce fut lui qui ordonna que les schérifs ou descendants de Mahomet seraient distingués par un turban vert. Il favorisa les chrétiens cophtes et leur permit de sonner les cloches; ce qui explique la haine des Mamlouks contre ce prince. Deux de ses fils régnèrent au milieu des troubles, durant cinq ans, jusqu'à ce que le second fût remplacé par Barkok, fondateur de la dynastie des Mamlouks Bordjites ou Circassiens (*Voy.* Barkok). A—t.

SCHABOL (Jean-Roger), ecclésiastique distingué par ses connaissances en agriculture, naquit à Paris, en 1690, de Roger-Schabol, sculpteur-fondeur. « Ses parents, dit Dargenville, malgré la médiocrité

de leur fortune, ne négligèrent rien pour son éducation... Il fit des études distinguées à Saint Magloire, il prit des degrés en Sorbonne; mais il ne s'éleva pas plus haut que le diaconat, ayant manifesté de bonne heure son attachement à la cause du jansénisme. Cependant le cardinal de Noailles, le fit supérieur des clercs, préfet des catéchismes et directeur des écoles à la paroisse Saint-Laurent : il l'appliqua particulièrement à l'instruction des protestants; enfin, il lui confia le ministère public de la parole, tant à Paris que dans les environs. La mort ayant privé Schabol de son protecteur, en 1729, il s'aperçut qu'il serait loin de trouver le même appui près de son successeur, M. de Vintimille. « Il se retira donc alors » pour se livrer entièrement au goût » qu'il avait contracté dès son en- » fance pour le jardinage : ce fut sur- » tout à Sarcelles, village à quatre » lieues au nord de Paris, qu'il fit » ses essais, renfermé en apparence » dans un petit cercle d'amis. Cepen- » dant, continue Dargenville, le bruit » des travaux qu'il avait entrepris » pour la réforme de l'art qu'il cul- » tivait avec passion, perça dans le » public. Schabol excita encore plus » fortement l'attention en faisant con- » naître, dans le Journal Économi- » que du mois de mars 1755, l'in- » dustrie des habitants de Montreuil. » On jouissait depuis plus de cent- » cinquante ans, dans la capitale, » des résultats de leur habileté, sur- » tout dans la culture du pêcher, » sans mieux connaître le pays qu'ils » habitaient, que ceux qui produi- » sent le sucre et le café. La réputa- » tion de Schabol croissant de plus en » plus, les grands même voulurent » le connaître. » Le bruit de ses travaux parvint même jusqu'aux oreilles du roi, qui lui fit, à Choisi, en 1762, l'accueil le plus gracieux. Louis XV eut la bonté de s'entretenir avec lui pendant trois heures. Il voulut même le voir travailler, et finit par se déterminer à le mettre à la tête de ses jardins de Choisi : mais le succès ne répondit point à l'attente que Schabol avait fait naître, et il ne tarda pas d'être renvoyé. Cet abbé avait vécu d'un patrimoine assez modique, jusqu'aux deux dernières années de sa vie; mais ayant alors éprouvé quelques dérangements dans ses affaires, il présenta au Roi et à l'évêque d'Orléans des Mémoires pour demander une pension. Ce fut à cette époque qu'il publia son Discours du jardinage, comme l'introduction aux autres volumes qu'il avait préparés. Il mourut, sans voir la réussite de ses demandes, le 9 avril 1768, dans sa soixante-dix-neuvième année. L'épitaphe qu'il s'était faite le peint si bien, que nous croyons devoir la rapporter :

Ci gît qui fit tout pour autrui
Et jamais rien pour lui.

Un peu prévenu en faveur de ses talents, Schabol dispensait volontiers les autres du soin de le louer. Du reste, il avait beaucoup de littérature, et faisait assez bien des vers français, mais avec un peu trop de facilité, surtout dans le genre badin et plaisant, parfaitement analogue à son caractère. Dargenville ne cite pour preuve de ce talent poétique que la part qu'on croit qu'il prit à un pamphlet janséniste qui fit quelque bruit: ce furent les *harangues des habitants de Sarcelles à M. de Vintimille, archevêque de Paris*, qui commencèrent à paraître en 1731. Tout de suite on soupçonna l'abbé Roger d'en être l'auteur, fondé sur

ce qu'il avait une maison à Sarcelles. De plus on connaissait son goût pour la plaisanterie, et plus encore sa manière de penser; une Harangue des habitants de Marli, dont l'objet est à-peu-près le même, et dont le style et la versification sont absolument analogues, trouvée dans ses papiers après sa mort, écrite et corrigée de sa main, ne laisse pas lieu de douter qu'il n'ait au moins coopéré à la composition des premières *Sarcellades*, c'est ainsi qu'on les a dénommées. Il aurait donc aidé l'avocat Jouin, auquel on les a attribuées. Quoi qu'il en soit, tout le sel et la plaisanterie qu'on trouve, dans ce pamphlet aujourd'hui oublié, consistent à faire disserter des paysans dans leur patois sur la bulle Unigenitus et d'autres questions ecclésiastiques. C'est donc par la publication du *Dictionnaire pour la théorie et la pratique du jardinage et de l'agriculture par principes, et démontrées par la physique des végétaux*, Paris, 1767, que Schabol chercha à justifier la réputation qu'il s'était acquise. Dans la préface, qu'il intitula : *Discours sur le jardinage*, il rend compte de ses travaux. Il commence par faire franchement le procès à tout ce qui a été écrit sur cette matière, et il promet de le remplacer par un ouvrage entièrement neuf : mais il avoue qu'ayant partagé les erreurs consacrées par la routine, ce n'est qu'à une sorte de hasard qu'il doit d'avoir été ramené dans la bonne voie. « L'auteur, dit-il, est peut-» être le plus ancien jardinier de l'u-» nivers. Il n'est point jeune : tant » s'en faut; et il jardina dès l'âge de » cinq ans. Ses père et mère avaient » un fort beau jardin, dans un des » faubourgs de Paris. De là le goût » comme inné du jardinage crut en » lui avec l'âge. Ensuite placé à » Saint-Magloire, il se trouva à por-» tée des Chartreux, où il fit connais-» sance avec le frère François, au-» teur du *Jardinier solitaire*, qui » passait alors pour le coryphée du » jardinage. Il prit donc de ses le-» çons, ainsi que de son successeur, » le frère Philippe : mais ils ne pu-» rent lui montrer que ce qu'ils sa-» vaient eux-mêmes, la routine pra-» tiquée de leur temps. Comme il » est tout différent de travailler en » chef et pour soi-même qu'en se-» cond, l'auteur fit, à quatre lieues » de Paris, l'acquisition d'une mai-» son de campagne (à Sarcelles). Là, » s'appliquant également à l'étude » de la nature et aux occupations » manuelles et champêtres, il fut ob-» servateur et cultivateur tout en-» semble. Pendant vingt-huit ans, il » fit des recherches et des essais en » tous genres. On ne dit point ici » combien de milliers d'arbres et » d'arbustes furent sacrifiés pour ses » divers essais; mais il se fit, par la » suite, disciple de Verdier, célèbre » anatomiste, afin de parvenir à la » connaissance de l'organisation et » du mécanisme des plantes. Pendant » ce long espace de temps, l'auteur » n'a rien laissé échapper de tout ce » qui lui a paru singulier et extraor-» dinaire, sans en demander raison » à la nature elle-même. En relation » avec les jardiniers les plus expé-» rimentés, il les consultait et se » concertait avec eux : ne sachant » rien de mieux que les pratiques uni-» versellement usitées, il n'imaginait » pas qu'on pût enchérir sur lui. Néan-» moins il s'aperçut que ses arbres » bien tenus en apparence, ne lui » donnaient, comme les autres, que » médiocrement de fruit, et qu'il » fallait les replanter sans fin. Il es-

» saya de se réformer sur plusieurs » points, entre autres, il s'avisa de » replanter les arbres avec leur pivot. On n'entre point ici dans un » plus grand détail. Ce qu'il y a de » bien certain, c'est qu'il fit une ample réforme qui lui réussit à souhait. » Tous les jardiniers du lieu et des » environs, ainsi que les maîtres, » au lieu d'examiner ces découvertes pour en profiter, regardaient » l'auteur comme un homme singulier. On glosa et l'on plaisanta sur » son compte. Il laissa dire, comme » il a toujours fait. Cependant, comme l'erreur ne prévaut qu'un » temps, les jardiniers du canton, » en voyant les progrès rapides de » ses arbres, revinrent de leurs préjugés, et rendirent justice à la méthode de l'auteur; mais, par une » fausse honte, personne n'osa l'embrasser. Tel était le jardinage de » l'auteur, lorsqu'un particulier, qui » était venu le voir à la campagne, » lui dit : Vous croyez savoir beaucoup; vous ne savez rien : allez » voir ces manants de Montreuil; et » vous conviendrez avec moi que » vous n'êtes qu'un ignorant. L'auteur donc, qui, comme tout le » monde, n'avait jamais entendu » parler de Montreuil, s'enquit exactement à ce complimenteur assez » brusque, de ce qu'il lui importait » de savoir sur ce sujet. Il n'eut rien » de plus pressé que de se transporter sur les lieux. Après être entré » en communication avec ces villageois, à force d'interroger, et à la » faveur d'éclaircissements de la » part des uns et des autres, il intercepta leur méthode, et résolut » de l'admettre sans aucun retard » chez lui. Dans son jardin, d'une » étendue moyenne, étaient beaucoup » d'espaliers qui lui rendaient chacun » quatorze à quinze cents pêches, et » des autres fruits à proportion, une » quantité assez modique; il commença d'abord par ôter un arbre » d'entre deux; ils étaient à six pieds. » Au lieu de les conduire perpendiculairement, il supprima le *canal* » *direct de la sève*, en leur faisant » prendre la forme d'un V un peu » ouvert, tirant latéralement toutes » les branches convenables, faisant » surtout emploi des gourmands bien » placés; et au lieu de les écourter à » la taille; il leur fit prendre l'essor; » et cette même année, il eut quatre » milliers de pêches, et des autres » fruits à proportion, et le tout monta par la suite au double et au-delà. » Ses arbres, tenus de la sorte, grossirent prodigieusement, et ne tardèrent pas à se joindre. Cependant » après avoir suivi pendant plusieurs » années les gens de Montreuil dans » toutes leurs opérations, l'auteur » s'aperçut que leur méthode avait » encore besoin d'être rectifiée; il » s'appliqua tout entier à la perfectionner : il serait trop long de détailler les différents sujets de cette » réforme; on se contentera d'indiquer la distribution proportionnelle » des branches pour leur donner une » forme régulière; la guérison des » plaies; les moyens curatifs empruntés de la chirurgie, appliqués » aux plantes, comme les saignées, » les cautères, les ventouses, etc. » Cependant Schabol, dédaignant tout ce qui avait été fait avant lui, était resté fort en arrière des connaissances acquises en physiologie végétale : par exemple, il niait le sexe des plantes. S'il fait connaître le premier quelques termes des habitants de Montreuil, il en passe sous silence beaucoup d'autres plus importants, en sorte que, comme vocabulaire, cet ouvrage est fort

incomplet. Quant au mérite de la rédaction, laissons prononcer sur ce point son éditeur et son panégyriste Dargenville : « Il se ressent beaucoup » de l'âge de l'auteur, qui écrivait en » homme trop plein de son sujet ». Il ajoute en note qu'on fut surpris de voir *commencer un ouvrage par un Dictionnaire ; car il est effectivement plus propre à le terminer.* Mais si l'auteur eût exécuté son plan et publié tous les volumes, l'ordre de date de leur publication eût été très-indifférent : un bon Dictionnaire formant un tout, est un excellent préambule ; l'ouvrage complet ne devait pas avoir moins de sept volumes : ils avaient été annoncés, en 1765, dans un article *Cautère*, faisant partie d'un petit Supplément qui termine le dix-septième volume de l'Encyclopédie. Il était de Dargenville, qui se disait son ami et son élève, et qui rendait un compte sommaire de ses découvertes, notamment des applications de la chirurgie au jardinage ; et cet article en était un exemple. Le privilége du roi, qui se trouve à la suite du Dictionnaire, est daté du 31 août 1767. On vit paraître, en 1770, la *Pratique du Jardinage, par M. l'abbé R. Schabol, ouvrage rédigé après sa mort, sur ses Mémoires, par D***, avec figures en taille-douce*, 1 vol. in-8°. de 700 pag., divisé en deux parties, pour le rendre plus portatif. En tête se trouve une Epître dédicatoire au fameux abbé Terray, contrôleur des finances, par La Ville-Hervé, neveu de l'auteur. Vient ensuite une Notice sur Schabol, par l'éditeur qui, dans une Préface, rend compte de l'état des manuscrits qui lui avaient été remis ; il dit que dix volumes n'auraient pas suffi pour contenir tous ces matériaux. « Par un travail aussi pé» nible qu'assidû, ajoute-il, je suis » parvenu à donner à l'ouvrage de » mon ami une forme toute différente. » Je ne dissimulerai point que j'ai » toujours travaillé sur des manus» crits extrêmement prolixes, et » écrits d'un style dénué de cor» rection et d'élégance. Le fond de » l'ouvrage, étant très-bon, m'a fait » surmonter ces difficultés ». Certainement l'ouvrage a gagné du côté de la rédaction à passer entre les mains de Dargenville ; mais quant au fond, c'est un traité fort incomplet du jardinage, comme on peut le voir par les titres de ses différentes parties. I. Du jardinage en général. II. Discours sur Montreuil. III. Du pêcher et des autres arbres considérés, 1° dans leur premier âge, 2° dans le second, 3° dans leur âge formé, 4° dans leur vieillesse, et par surcroît des orangers. VII. Des choux-fleurs ; — des cardons d'Espagne ; — des melons ; des couches à champignons ; — des fraisiers. VIII. Traité de la culture de la vigne. Comme Dargenville le promettait, la *Théorie* ne tarda pas à paraître ; elle est de 1771. La seconde édition, corrigée et augmentée, ornée du portrait de l'auteur, est de 1774, in-12. Tous ces ouvrages parurent chez Debure, et ils sont sous l'autorisation du privilége obtenu du vivant de l'auteur : en tête se trouve le *Précis de la Vie et des occupations de l'abbé Roger Schabol.* Dargenville a peu consulté la gloire de celui dont il se proclamait l'ami et le disciple. Il semble qu'il ait eu pour but de le mettre hors de chez lui pour prendre sa place. C'est ce qu'il avait commencé à exécuter en reproduisant sous son propre nom un nouveau *Dictionnaire de Jardinage*, en 1777, dont le fond est de Schabol. C'est uniquement

sur ce dictionnaire, que repose maintenant la réputation de cet auteur; et l'on trouvera sûrement qu'elle a été fort exagérée de son vivant : mais, comme le fait entendre Dargenville, Schabol contribua beaucoup par lui même à exalter son propre mérite : par le ton d'assurance avec lequel il blâma ses devanciers et qu'il proclama ses découvertes. Il est vrai qu'il les rapportait toutes aux habitants de Montreuil, se réservant la seule gloire de les avoir tirés de leur obscurité. Il ne pouvait cependant disconvenir que, dix ans avant lui, De Combe avait parlé de leur industrie, dans son Traité du pêcher, publié en 1745 ; mais comme celui-ci n'en avait pas parlé avec le même enthousiasme que lui, Schabol l'a accusé d'avoir voulu décrier leur méthode, sans la connaître; il est certain cependant qu'il leur rend pleinement justice dans plusieurs occasions; mais il disait, ainsi que Schabol l'a répété lui-même, qu'ils n'étaient pas tous également habiles. Les principes de ce dernier ont été adoptés par Rozier, dans son Cours d'Agriculture; mais dans la refonte de cet ouvrage faite chez Deterville, ils ont été remplacés par ceux de Butret, qui a exposé avec plus de clarté la pratique de Montreuil. D—p-s.

SCHADI-MOLOUK. (*Voy.* MIRAN-CHAH. XXIX 120.)

SCHADOW (ZONO - RIDOLFO), sculpteur, naquit le 9 juillet 1786, à Rome, où son père, Godefroi Schadow, habile sculpteur, séjournait alors Il fut baptisé à l'église de San Lorenzo in Lucina. Ses parents l'emmenèrent, en 1788, à Berlin, où le père fut nommé sculpteur du roi, et plus tard directeur de l'académie des beaux-arts, places qu'il occupe encore aujourd'hui. Le jeune Schadow et son frère cadet, l'un des peintres les plus distingués de l'Allemagne, reçurent les instructions élémentaires de leur père, et fréquentèrent ensuite un des gymnases de Berlin. Ridolfo avait peu de dispositions pour la littérature : il n'y faisait des progrès qu'à force de travail. Passionné pour la musique, il excella sur le forté-piano. Dans les arts du dessin, il n'eut d'autre maître que son père; et ce fut sous sa direction qu'à l'âge de dix-huit ans, il exécuta, une copie de l'Apollon du Belvédère, qui donna la mesure de ce qu'on devait attendre d'un tel élève. Sur la proposition du chancelier de Hardenberg, le roi lui accorda une pension pour aller continuer ses études à Rome. Il s'y rendit, vers la fin de 1810, avec son frère cadet et des recommandations pour Canova et Thorwaldsen. Ces deux maîtres, qui découvrirent bientôt que ce jeune artiste serait un jour leur rival, l'aidèrent néanmoins de leurs conseils, de la manière la plus généreuse Ils lui permirent d'assister à leur travail, dans leurs ateliers, et n'eurent rien de caché pour lui. Sous de tels guides, et par une étude assidue des antiques et de la nature, Schadow se plaça bientôt sur la même ligne que ces deux grands artistes. Son premier ouvrage important, représentant Pâris méditant sur le jugement qu'il va prononcer, fit une vive sensation. Cette statue a quelque chose de ce gracieux que Canova seul, parmi les sculpteurs du dix-neuvième siècle, avait su donner à ses productions. Elle fut coulée avec succès, en bronze, à Vienne, pour le comte de Schœnborn-Wiesentheid, qui eut l'honneur d'être le premier Mécène du jeune artiste. Par son second ouvrage, qui était en marbre (une jeune fille attachant ses sandales à ses pieds), Schadow se

plaça au premier rang des sculpteurs. La grâce et la naïveté de l'attitude, la mollesse des chairs et la proportion harmonieuse de toutes les parties, firent de cette statue un objet d'admiration pour tous les connaisseurs. Plusieurs la demandèrent à l'artiste, qui fut obligé de l'exécuter cinq fois (1). Schadow, ayant remarqué, dans les rues de Rome, une jeune fille filant d'une manière très-gracieuse, s'empara de son mouvement, pour donner un pendant à la Fille aux sandales. On admira surtout, dans cette figure de fileuse, la transparence et la légèreté du vêtement, dont les plis, extrêmement délicats, laissent entrevoir toutes les formes. Schadow fut obligé de la faire sept fois (2). Ces deux statues furent gravées. L'artiste, voulant joindre une figure mâle à ces deux jeunes femmes, fit un Amour ailé, tenant une couronne, qu'il veut donner à une de ces deux filles, placées devant lui, mais ne sachant à laquelle. Il compléta enfin ce cycle par la statue d'une jeune Fille tenant d'une main un pigeonneau qu'elle vient de dénicher, et de l'autre la mère (3). Le groupe que Schadow avait entrepris dans les dernières années de sa vie, l'empêcha de reproduire plus souvent ces deux figures, extrêmement gracieuses, et dont on lui demandait de tous côtés des copies. Une mort précoce ayant borné ses travaux, nous croyons devoir donner la liste complète de ceux qu'il a pu achever, et qui seront certainement un jour très-recherchés. Ce sont: une *Statue de saint Jean-Baptiste*, élevant la main vers le ciel; une *Vierge* portant l'Enfant-Jésus; une petite Statue de *Diane*; un petit *Bacchus;* une *Danseuse;* un groupe de *Danseuses*, et un *Discobole*, qui est en Angleterre. Les deux principaux Bas-Reliefs de Schadow sont : le *Tombeau* de la mère du général autrichien Koller, représentant la défunte étendue sur un lit, et au-dessus d'elle, en moindre proportion, la Foi, la Charité et l'Espérance; et le *Tombeau* du marquis de Lansdown, où l'on voit la veuve assise à côté du défunt. Au-dessus d'elle, on voit la Nuit, dans le sein de laquelle reposent le Sommeil et la Mort. En 1815, Schadow perdit sa mère. La petite somme qu'il en hérita fut employée pour un grand monument, qui devait montrer ce qu'il savait faire dans le genre héroïque. Il modela, en argile, un Achille, de grandeur colossale, soutenant le corps de Penthésilée, et le protégeant contre des Grecs qui veulent l'outrager. Si, dans ses ouvrages précédents, on avait remarqué la grâce de Canova, les connaisseurs admirèrent, dans ce groupe, tout le grandiose de Thorwaldsen, et surtout la touche des anciens. Il acheta, pour mille piastres, un des plus beaux blocs de marbre de Carrare, afin d'exécuter son modèle; et il allait mettre la main à l'œuvre, lorsqu'au mois de mars 1821, le prince de Hardenberg vint à Rome. Ce prince fut frappé de la beauté du modèle; mais il remarqua aussi que le jeune artiste n'avait pas assez consulté ses forces physiques, et que sa santé en souffrait. Pour le mettre en état de la ménager, il décida le roi de Prusse à acheter ce groupe pour quarante-huit mille francs, et à

(1) Un exemplaire appartient au roi de Prusse, un second au prince-royal de Bavière, deux allèrent en Angleterre, un cinquième en Lombardie.

(2) Un exemplaire appartient au roi de Prusse, un autre au prince d'Esterhazy, un troisième est en Lombardie, quatre sont en Angleterre.

(3) Ces deux Statues, l'Amour et la Fille aux pigeons, supérieurement exécutées en marbre, appartiennent, la première au roi de Prusse, la seconde au prince d'Esterhazy.

donner aussitôt à l'auteur, sur cette somme, celle de seize mille francs. Encouragé par cette munificence, Schadow redoubla de zèle; mais, le 31 janvier 1822, une mort prématurée termina sa carrière. Tout ce qu'il y avait de plus considérable à Rome en fut vivement affligé. Le pape Pie VII lui avait envoyé son médecin. Il fut enterré à l'église de S. André *delle Frate*, où le clergé lui fit des obsèques solennelles. En 1824, sa famille lui érigea, dans cette église, un monument en relief. Il y est représenté renonçant à son marteau et à son ciseau, refusant de suivre la Renommée, qui lui montre une couronne, et s'abandonnant à la conduite d'un ange, qui va le mener au ciel. Le roi de Prusse ordonna que le groupe d'Achille et Penthésilée fût achevé par Wolf, cousin de Schadow, et, comme lui, élève de Schadow père. S-L.

SCHAEFFER (Jacob-Christian), docteur en philosophie en et théologie, naquit à Querfurt, le 30 mai 1718, et fut un des savants les plus remarquables du dix-huitième siècle. Cependant son nom ne se trouve pas même mentionné dans les Dictionnaires biographique les plus étendus imprimés en France; et ses nombreux écrits sont peu connus, même de ceux qu'ils intéressent plus particulièrement. Il est facile d'assigner les raisons d'une telle destinée. Schaeffer fut un des hommes les plus vertueux, les plus laborieux et les plus modestes de son temps. Il a passé sa longue vie à faire beaucoup de bien, à composer beaucoup d'ouvrages utiles, à multiplier les inventions profitables à la société. Il n'a porté aucune ambition dans ses travaux ni dans sa conduite. Il n'a point créé de système, n'a traité que des sujets bornés, mais neufs. Il n'a écrit que sur ce qu'il connaissait bien, et presque toujours dans la langue qui lui était la plus familière, ainsi qu'à ses compatriotes, mais malheureusement la moins généralement comprise par les savants étrangers. Il n'a travaillé à aucun journal. Enfin il a été lui-même l'éditeur de ses propres ouvrages; et afin de les débiter à plus bas prix, il n'a pas cru devoir intéresser l'avidité des libraires à les répandre et à les faire valoir. Schaeffer perdit, à l'âge de dix ans, son père, alors archidiacre, et qui ne laissait à sa veuve, pour tout bien, qu'une bibliothèque de prix, que, comme savant, il avait réunie. L'infortunée veuve, outre le jeune Schaeffer, avait eu cinq filles de son mariage. Quoique dénuée de ressources, elle fit cependant tous ses efforts pour que son fils unique pût recevoir une éducation qui le mît en état de suivre l'honorable carrière de son père; mais elle ne put empêcher que, dans les écoles où le jeune Schaeffer fit ses premières études, il n'éprouvât les durs inconvénients de la pauvreté. Pour pouvoir se maintenir, il chantait au chœur, et mangeait à la table destinée aux enfants pauvres. Cependant il ne se laissa point abattre par le malheur; et lorsqu'il eut achevé ses classes, il osa, sans moyens, sans appui, se transporter à l'université de Halle, pour y suivre ses cours et perfectionner son éducation. Dans les six premiers mois de son séjour à l'université, sa subsistance ne lui coûtait par jour que quelques sous: il ne se nourrissait qu'avec du pain et un peu de légumes cuits à l'eau; et il passa un hiver rigoureux sans avoir de bois pour se chauffer. Cette rude abstinence et son application à l'étude épuisèrent ses forces, ébranlèrent sa constitution naturellement frêle

et délicate, et il faillit périr de consomption. Mais bientôt il trouva des appuis dans ses professeurs, et il se procura par lui-même quelques ressources, en donnant des leçons dans une maison d'orphelins. Le docteur Baumgarten le plaça, en qualité de précepteur, chez un riche commerçant de Ratisbonne. Celui-ci étant mort un an après, Schaeffer retourna de nouveau à Halle, avec le fruit de ses épargnes. Cependant il avait prêché plusieurs fois pendant un court séjour à Ratisbonne; et, en 1741, une chaire de prédicateur étant venue à vaquer dans cette ville, on se ressouvint de l'impression qu'il y avait faite par son éloquence, par la rapidité et la grâce de son débit. Sa réputation de vertu, son excellent caractère, joints à ses talents, à une figure douce et à des traits agréables, déterminèrent les suffrages en sa faveur. A l'âge de vingt-trois ans, il l'emporta, quoique étranger, sur plusieurs concurrents beaucoup plus avancés dans la vie, et qui avaient l'avantage d'être les concitoyens de ceux dont ce choix dépendait. Dès-lors le sort de Schaeffer fut fixé; et l'on peut dire que toute sa vie fut employée à prouver combien il était digne de la préférence qu'on lui avait donnée. Se montrant infatigable dans ses efforts pour soulager l'infortune, il créa une caisse de prêt sans intérêts, en faveur des ouvriers pauvres; et il l'administra, tant qu'il vécut, avec autant de zèle que de discernement. Il publia plusieurs ouvrages d'instruction religieuse et plusieurs Dissertations théologiques, qui lui valurent le diplôme de maître de la faculté de Tubingue et celui de docteur à celle de Wittenberg. Il acquit l'estime et l'amitié de tous les membres de sa propre église et de tous les habitants de Ratisbonne; et, par un consentement unanime, il fut promu au grade important de surintendant ou président du consistoire. Ses vertus et un si utile emploi de sa vie ne purent le garantir des chagrins inhérents à l'espèce humaine. Outre des maux corporels, il eut à supporter, dans l'intervalle de douze ans, la perte de deux femmes, qu'il avait successivement épousées, et d'une fille qu'il chérissait tendrement. Dans ses moments de loisir, pour se distraire des peines de l'ame, il s'était appliqué avec ardeur à plusieurs arts mécaniques et à l'observation de la nature. Il parvint à polir les verres de lunettes mieux qu'on n'avait fait avant lui. Il perfectionna les microscopes, les miroirs ardents, les chambres obscures et d'autres instruments d'optique et de physique; il en fabriqua lui-même plusieurs qui furent envoyés en Portugal et en Espagne, et furent payés un grand prix. Il se servait du tour avec une habileté remarquable, et fit, en ivoire, une représentation anatomique de l'œil humain. Pour mieux conserver sa collection d'oiseaux, il sculptait en bois chaque espèce, et collait la peau et les plumes sur ce mannequin. Il fit aussi, pour lui et pour ses amis, plusieurs tables de marquèterie incrustées en ivoire, en écaille et en bois de diverses sortes, qui étaient, dit-on, des chefs-d'œuvre en ce genre. Il perfectionna une machine pour laver le linge, qui avait été inventée en Angleterre. Ses observations sur le travail des guêpes le conduisirent à essayer de faire du papier avec plusieurs substances végétales; et bientôt il réussit à en fabriquer avec des copeaux, avec de la sciure des bois

du hêtre et du saule, avec des mousses, avec les tiges du houblon, de la vigne et du chanvre, avec des feuilles et des trognons de choux, et enfin avec de la mauve (1). Il tira de cette dernière plante des fils assez forts pour être tordus et filés. Il s'appliqua aussi à la physique, et fit des expériences sur l'électricité. Mais de tous les travaux de Schaeffer, ceux sur lesquels se fonde principalement sa renommée, sont ceux qu'il entreprit sur l'histoire naturelle, et particulièrement sur les insectes, les zoophites et les plantes. Les ouvrages qu'il publia sur ces différentes branches de la science sont nombreux et importants : ils peuvent se diviser en trois classes, dont la première comprend ceux où il s'est contenté de faire dessiner et colorier un grand nombre d'individus ; et il en a simplement donné les noms vulgaires, de manière à indiquer la classe ou la famille à laquelle ils appartiennent, laissant aux savants le soin de déterminer d'une manière plus précise les genres ou les espèces. Dans ces sortes d'ouvrages Schaeffer n'est que figuriste ; mais par le nombre, le choix et la variété des objets qu'il a fait figurer, il mérite une distinction particulière. Ses deux principaux ouvrages en ce genre, sont sur les champignons (2) et les insectes (3) des environs de Ratisbonne. Panzer a composé, d'après ses propres travaux et ceux des autres entomologistes qui ont eu occasion de citer ce dernier recueil de planches, un texte destiné à l'éclaircir (4), c'est-à-dire qu'il détermine les noms des espèces d'insectes figurés par Schaeffer, qu'il en donne une courte description, et y ajoute leur synonymie. Cette compilation est utile, quoiqu'elle renferme de nombreuses erreurs. La seconde classe des ouvrages de Schaeffer sur l'histoire naturelle, se compose de Dissertations particulières, la plupart écrites en allemand, et avec des planches coloriées, qui sont d'une grande exactitude. On trouvera les titres de ces Dissertations dans la Bibliographie de Cobrès pour l'Histoire naturelle, dans Boehmer, dans Meusel, etc. Cobrès donne les titres de plus de quarante Dissertations de Schaeffer. Ses héritiers en ont publié une liste plus complète. Ces Dissertations concernent plusieurs espèces de mouches à deux aîles, de chenilles, de polypes à bras, de polypes à fleurs, de polypes verts, d'éponges, de crabes à pieds maxillaires, de monocles, et particulièrement de monocles à queue ou puces d'eau rameuses. Jurine, dans son estimable ouvrage sur les monocles, a donné une traduction française de cette dernière dissertation, dont il fait un grand éloge, reprochant à Muller de ne l'avoir pas connue ou de n'avoir pas su en profiter. Il serait à souhaiter que les divers petits traités de Schaeffer fussent réimprimés, et réunis en corps d'ouvrage : il est rare de les trouver ensemble, même dans les bibliothèques les plus complètes ; ils sont généralement peu lus, et trop peu connus. Dans la troisième classe des ouvrages de Schaeffer,

(1) L'ouvrage qu'il a publié en allemand sur ce sujet (Ratisbonne, 1772), contient 81 échantillons de ces divers papiers, avec 13 planches coloriées ; une première édition, en 3 part., in-4°., avait paru dans la même ville, de 1765 à 1771.

(2) *Fungorum qui in Bavariâ..... nascuntur icones*; Ratisbone, 1762-70, 4 tom. in-4°., avec 330 pl. color. On y joint le commentaire de Persoon, Erlang, 1800, in-4°.

(3) *Icones insectorum circà Ratisbonam indigenorum*, Ratisbone, 1766, 5 tom. in-4°., avec 220 pl. color. et le portrait de l'auteur.

(4) *Iconum insectorum circà Ratisbonam indigenorum enumeratio systematica*, Erlang, 1804, in-4°.

sont ses éléments d'entomologie (5), et de botanique (6), qui contiennent un texte clair et très-méthodique, avec des planches excellentes : ils ont plutôt servi à faciliter l'étude de la science et à en inspirer le goût, qu'à en étendre les progrès. Cependant ses éléments d'entomologie présentent une méthode qui lui est particulière; et il est le premier qui, à l'égard des insectes, ait adopté le caractère fondé sur le nombre des articles des tarses. Les travaux de Schaeffer le mirent en relation avec un grand nombre de savants, et attirèrent sur lui l'attention de plusieurs souverains. Il entretint une correspondance particulière avec Réaumur. Le roi de Danemark, l'empereur François, l'impératrice Marie-Thérèse, et l'empereur Joseph, l'honorèrent de leurs éloges et de leurs dons. La plupart des Sociétés savantes de l'Europe se l'associèrent. Sa vieillesse fut tranquille et exempte de souffrances : il mourut à Ratisbonne, le 5 janvier 1790, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-douze ans. Ses concitoyens ont conservé un long souvenir de ses vertus; et la postérité le placera parmi le petit nombre de ces hommes qui, nés avec le génie de l'observation, ont pu déchiffrer avec succès quelques-unes des pages du grand livre de la nature. W—R.

SCHAERTLIN DE BURTENBACH (SÉBASTIEN), né en 1496, à Schorndorf en Wurtemberg, fit ses études à Tubingue et à Vienne, prit du service en Autriche, et fit toutes les campagnes depuis 1518, jusque dans sa vieillesse. Il servit avec zèle Charles-Quint, aida à défendre la place de Pavie et assista à la prise de Rome sous les ordres de Charles de Bourbon ; devenu grand-maréchal et capitaine général, il se distingua en Hongrie, toujours en combattant avec les Impériaux contre le parti protestant. Mais ensuite il passa dans ce parti, on ne sait par quel motif, et combattit avec les protestants dans la guerre de Smalcalde. Il proposa, dans cette guerre, quelques coups hardis, et voulut, par exemple, que l'on envahît le Tyrol, pour couper les troupes auxiliaires que Charles-Quint faisait venir de l'Italie. Déjà il s'était porté jusqu'à la Cluse d'Ehrenbourg; mais il ne put s'accorder avec le landgrave Philippe de Hesse, qui contraria ses projets. Il est de fait que Schaertlin mécontenta tous les partis, qu'il fut proscrit, et qu'on l'exclut même de l'amnistie accordée par le traité de Passau. Ce général offrit alors ses services à la cour de France, qui favorisait les protestants d'Allemagne, et qui avait, depuis quelque temps, jeté les yeux sur lui. Entré à la solde du roi, Schaertlin servit, avec un nouveau zèle, ses coréligionnaires allemands, et fut le médiateur du traité qui fut conclu, en 1592, au château de Chambord, entre Henri II, roi de France, et Maurice, électeur de Saxe. Charles-Quint et le roi Ferdinand de Bohème, voyant enfin qu'il fallait gagner cet ennemi par la douceur, levèrent l'arrêt de proscription lancé contre lui, et lui permirent de rentrer dans ses biens. Schaertlin passa le reste de ses jours dans sa terre de Burtenbach, entre Ulm et Augsbourg, et s'occupa de la rédaction de Mémoires sur sa vie

(5) *Elementa entomologica*, Ratisbonne, 1766, in-4°., lat. et allemand, 135 pl.; — 3e edit., ibid., 1780, in-4°., 140 pl. et le portrait de l'auteur.

(6) *Botanica expeditior*, ibid., 1762, 3 part., in-8°., fig.

et sa famille. C'est de ces Mémoires qu'au dernier siècle, a été tirée, par deux auteurs, Holzschuher et Hummel la *Vie du chevalier Séb. Schaertlin*, Francfort et Leipzig, 1777-1782, 2 vol. in-8°. Schaertlin mourut le 18 novembre 1577. D—G.

SCHAFÉI (Abu Abdalla Mahomet ben). *Voy.* Chaféi.

SCHAH-ABBAS. *Voy.* Abbas.

SCHAH-ALLUM. *Voy* Chah.

SCHAHAN-SCHAH, prince arménien du treizième siècle, était fils de Zacharie, connétable d'Arménie et de Georgie. Il descendait d'une famille Curde, qui, devenue chrétienne, s'était attachée au service des rois de Georgie, et avait mérité les premières dignités du royaume. Toutes les conquêtes faites en Arménie sur les Musulmans lui avaient été concédées en fief, et elle possédait Ani, l'ancienne résidence des monarques Pagratides (*V.* Ivané, XXI, 301). Schahan-schah n'avait que cinq ans, quand son père mourut, en l'an 1211 : son oncle Ivané le fit élever avec ses enfants, gardant son héritage jusqu'à ce qu'il fût en âge d'en prendre lui-même l'administration. Lorsqu'il fut devenu majeur, son oncle lui remit la possession de la ville d'Ani et de son territoire : il était encore seigneur de Lorhi, ville de l'Arménie, qui avait été autrefois le patrimoine des rois Pagratides de la branche des Kouzikians. Schahan-schah n'eut pas, à beaucoup près, le pouvoir que son père avait eu dans la Géorgie : il était resté aux mains de son oncle Ivané, qui le transmit à son fils Avak; quant à Shahanschah, il se bornait au gouvernement de sa souveraineté, et se contentait de fournir à la reine Rousoudan, qui possédait alors la Géorgie, les secours de troupes qu'elle lui demandait contre les Musulmans, ou contre les autres ennemis de son royaume. Comme tous les seigneurs arméniens vassaux de la Géorgie, Schahan-schah fut obligé de se soumettre à l'autorité des lieutenants envoyés dans l'Occident par le grand khan des Mongols, après la destruction de l'empire des Kharizmiens. Ce ne fut pas cependant volontairement que Schahan-schah reconnut la domination des Mongols. Il soutint d'abord la guerre contre eux. Ceux-ci vinrent, en 1238, l'assiéger dans sa ville de Lorhi. Schahan-schah, effrayé de leur nombre, abandonna la ville, dont il laissa la garde à son beau-père, lequel ne put la sauver de la fureur des Barbares, et se réfugia dans une forteresse avec sa femme et ses enfants. Pendant qu'il était dans cet asile, les Tartares vinrent mettre le siége devant la ville d'Ani, qui refusa de se rendre sans les ordres de son souverain ; mais la famine l'obligea de capituler : les Mongols passèrent tout au fil de l'épée, n'épargnant que les femmes, les enfants et les artisans. L'année suivante, 1240, Schahan-schah obtint la paix par la médiation de son cousin Avak, qui s'était soumis depuis quelque temps à l'empire des Tartares. Schahan-schah fut remis en possession de ses domaines, à la condition de payer tribut. Il fut aussi tenu de marcher sous les drapeaux des Tartares avec un certain nombre de troupes, pour les suivre dans toutes leurs expéditions. C'est ainsi qu'en l'an 1243 Schahan-schah passa dans l'Asie-Mineure, sous les ordres de Batchou-Nouvian, général des Mongols, pour faire contre le sulthan des Seldjoukides d'Iconium, et il rendit des services signalés aux Tartares. Le reste de la vie de Schahan-schah s'écoula dans des expéditions de la même

nature pour le compte de ses souverains. On n'en cite aucune d'une manière spéciale ; ainsi l'on est entièrement privé de renseignements sur cette partie de sa vie. On sait seulement que vers cette époque il fut visité par Guillaume Rubruquis, que saint Louis avait envoyé en ambassade, en l'an 1252, vers Mangou Khan, empereur des Mongols. A son retour de Karakorum, Rubruquis, après avoir passé le mont Caucase, pour venir s'embarquer dans la Cilicie, traversa toute la grande Arménie. Quatre jours après son départ de Nakhdjevan, il entra dans la principauté de Schahan-schah. « C'était, dit-il, un seigneur Curgien » (Géorgien), très-puissant autrefois; » mais aujourd'hui sujet et tributaire » des Tartares, qui ont ruiné toutes ses » terres et forteresses. Son père, Zacharie, avait eu tous ces pays d'Arménie, pour les avoir délivrés des » mains de Sarasins. J'eus quelques » conversations avec ce *Sahenna* » (Schahan-schah), qui me fit beaucoup d'honneurs et de caresses, lui, » sa femme et son fils Zacharie, qui » est un jeune homme fort honnête » et fort sage. » Schahan-schah mourut en l'an 1261, de chagrin de ce que son fils Zacharie, avait été assassiné par les Tartares; il laissa quatre autres enfants: Avak, Sergius, Ardaschir et Ivané. S. M—n.

SCHAHARBARZ, général persan, célèbre par les victoires qu'il remporta sur les Romains, pendant le règne de Chosroès II, ou Khosrou Parwiz, vivait au commencement du septième siècle. Son véritable nom était *Roumizan;* mais il fut plus connu sous celui de *Schaharbarz*, surnom qui, selon la chronique syriaque de Bar-Hebræus ou Abou'lFaradjy signifie en persan *sanglier sauvage*. Cette dénomination se trouve diversement reproduite dans les auteurs grecs de la Byzantine, sous les formes *Sarbanazas*, *Sarbarazas*, *Sarbarus*, *Sarbaras*, *Sarbas* ou *Barrazas*. Il paraît qu'il était encore appellé *cheheriaie* et *Schirouich :* ces deux noms signifient tous deux *royal* en persan. On conçoit que toutes ces variations ont jeté de l'obscurité dans l'histoire de ce personnage. On ignore quelle était l'origine de Roumizan ou Schaharbarz, et quels services lui avaient mérité la faveur de Chosroès, qui lui donna sa fille en mariage, et le haut rang qu'il tenait dans la Perse. L'histoire nous le montre pour la première fois, en l'an 614; il était alors à la tête d'une puissante armée que Chosroès, depuis long-temps en guerre avec les Romains, envoya en Syrie. Schaharbarz se rendit maître de Damas, dont il emmena les habitants en captivité. L'année suivante, il fit une conquête plus glorieuse, et qui jeta la désolation dans le monde chrétien. Les troupes persanes se dirigèrent, sous ses ordres, vers la Galilée : elles passèrent le Jourdain et partout elles commirent d'horribles ravages : enfin elles arrivèrent devant Jérusalem. Cette ville, dépourvue de garnison et sans fortifications, fut enlevée sans coup férir. Après avoir détruit le saint Sépulcre et tous les édifices religieux, et mis la ville à feu et à sang, il emmena en Perse le patriarche Zacharie, le bois de la vraie croix, et presque toute la population, qui eut à endurer tous les genres de persécutions. En l'an 616, Schaharbarz revint avec de nouvelles forces: cette fois-ci, il entra en Égypte, pénétra jusqu'aux frontières de l'Éthiopie et de la Libye, et s'empara d'Alexandrie. Il continua de prendre

une part active à cette guerre, qui se poursuivit avec acharnement pendant les années suivantes. En l'an 622, il se rendit maître d'Ancyre dans la Galatie, subjugua la plus grande partie de l'Asie-Mineure, et prit même l'île de Rhodes. Cependant Héraclius, possesseur de l'empire depuis plusieurs années, était sorti d'une trop longue inaction, qui avait causé à ses sujets des maux incalculables. Soutenu par les Barbares du nord, qu'il avait pris à sa solde, et par les peuples du Caucase, tels que les Ibériens, les Albaniens et les Lazes, il cherchait enfin à résister sérieusement aux Perses. Sans s'obstiner à défendre l'Asie-Mineure, toute dévastée par dix ans de combats, il prit le parti de s'embarquer sur le Pont-Euxin, pour aller descendre dans la Colchide, et de là pénétrer au centre de la Perse, dans des lieux où l'on était loin de l'attendre. Cette combinaison lui réussit : il obtint des avantages sur les Perses, et Chosroès fut obligé de rappeler ses généraux qui tenaient l'Asie-Mineure jusqu'en Bithynie. Schaharbarz marcha donc pour repousser Héraclius : il lutta contre lui pendant trois années, au milieu des montagnes de l'Arménie, sans obtenir aucun succès ; l'empereur profitant de la disposition des lieux, le fatiguait par une multitude de petites affaires. Ce fut ainsi qu'il força les Perses d'évacuer l'Asie-Mineure. Cependant, en l'an 625, Chosroès résolut de faire un nouvel effort, et de pénétrer jusqu'à Constantinople : Schaharbarz fut encore chargé de cette expédition. Héraclius averti des préparatifs du roi de Perse, était déjà, au retour du printemps, en Arménie, et il vint camper à Miafarekin ou Martyropolis, pour observer les mouvements de Schaharbarz, qui se préparait à passer l'Euphrate. L'empereur prit les devants, en se dirigeant par Samosate, pour venir se poster en Cilicie, derrière le Sarus, afin d'y attendre le général persan. Celui-ci passa le défilé du Mont-Amanus, et vint avec toutes ses forces, combattre Héraclius, qui, après une bataille longtemps disputée, finit par obtenir la victoire, et contraignit les ennemis de se retirer jusque sur le territoire persan. L'année suivante, trois nouvelles armées firent à la fois irruption sur le territoire de l'empire ; et pendant qu'Héraclius et son frère Théodore étaient occupés dans l'Arménie et le Caucase, Schaharbarz s'avançait rapidement vers Constantinople, dans le dessein de se mettre en communication avec les Abares, les Bulgares, et d'autres peuples alors en guerre avec les Romains, et qui vinrent en effet assiéger la ville impériale du côté de l'Europe, pendant que Schaharbarz assiégeait Chalcédoine qui était en Asie. Il se mit en communication avec ces nouveaux ennemis de l'empire; mais le défaut de forces navales les empêcha les uns et les autres de se porter réciproquement des secours. Constantinople fit une vigoureuse résistance, qui rebuta et découragea le prince des Abares ; lequel prit, après deux mois de siége, le parti de se retirer. Malgré ce contretemps, Schaharbarz ne s'éloigna pas de Chalcédoine, dont il continua le siége pendant deux ans ; tandis qu'Héraclius marchait de victoire en victoire, et pénétrait jusque dans le centre de la Perse, poursuivant Chosroès, qui n'osait s'arrêter devant lui. Il parvint ainsi non loin de Ctésiphon, capitale de l'empire persan. Dans cette extrémité, l'armée de Schaharbarz était la seule

ressource de Chosroès; mais elle était bien éloignée de lui. Un messager, envoyé pour la faire revenir en toute hâte, fut pris par les Romains, qui changèrent ses dépêches. Au lieu de l'ordre de revenir, elles contenaient le récit de prétendues victoires de Chosroès, et l'injonction de réduire Chalcédoine à la dernière extrémité. Le retard bien involontaire de Schaharbarz, irrita contre lui Chosroès, déjà prévenu par les ennemis de ce général. Un second messager, adressé au lieutenant de Schaharbarz, lui ordonnait de faire mourir ce général désobéissant, et de ramener sur-le-champ l'armée en Perse. La lettre tomba encore entre les mains des ennemis, qui ne manquèrent pas cette fois de l'envoyer au général persan. Celui-ci aussitôt joignit à son nom celui de 400 officiers destinés à périr comme lui, et lut cette lettre à l'armée réunie. Ce fut le signal d'une révolte générale. Schaharbarz traita avec les Romains, leur donna deux de ses fils pour otages, et marcha vers la Perse, non plus pour défendre Chosroès, mais pour achever sa ruine. Il n'en fut pas besoin : les défaites multipliées que les armées du roi de Perse avaient éprouvées excitèrent contre lui un soulèvement universel; et lorsque Schaharbarz arriva sur les bords de l'Euphrate, Chosroès n'était plus. Son parricide fils régnait. Ce prince, nommé Schirouïeh ou Siroès, ne régna pas plus de huit mois, en l'an 628. Schaharbarz devait naturellement être de son parti; aussi avait-il appuyé, avec son armée, la révolution qui le plaça sur le trône. Il fit déclarer roi un jeune enfant, appelé Ardeschir, que laissait Siroès; mais bientôt, lassé d'obéir à un fantôme de roi, il le fit mourir, s'empara de la puissance suprême, et se fit proclamer roi en l'an 629. Cette entreprise audacieuse éveilla contre lui la jalousie des autres chefs et la haine de la nation, indignée de voir un homme étranger au sang royal s'asseoir sur le trône des Chosroès. Il fut tué après un règne d'un mois et sept jours; et l'on plaça sur le trône une fille de Chosroès, qui se nommait Pourandokht. S. M—n.

SCHAH-KOULI, musicien célèbre, se trouvait enfermé dans Baghdad sa patrie, l'an 1638, lorsqu'Amurath IV victorieux ordonna le massacre général des assiégés, quoiqu'ils eussent déposé leurs armes. Le carnage était commencé de toutes parts: ce nouvel Orphée trouva moyen de se présenter devant le féroce sulthan, et de s'en faire écouter, en chantant sur le scheschadar, espèce de psaltérion qui ressemble à la harpe, la ruine de Baghdad et le triomphe du vainqueur. Il mit tant d'enthousiasme et de sentiment dans le morceau qu'il improvisa, l'expression en fut si touchante, que le cœur d'Amurath s'amollit, et qu'il ne put s'empêcher de verser des larmes. A l'instant le carnage cessa; et la musique, un des charmes de la vie sociale, arracha cette fois à la mort une génération entière. Non-seulement le sulthan épargna le reste des vaincus; mais il leur rendit la liberté. Il emmena Schah-Kouli à Constantinople; et ce musicien y fut, sous ses auspices, le fondateur de cet art qui subjugue l'univers, et que l'islamisme condamne, mais que les Othomans aiment avec ivresse et récompensent avec profusion. On a perdu le motif musical avec lequel Timothée fit courir aux armes Alexandre-le-Grand; celui par lequel une joueuse de flûte rendit des jeunes gens

tour-à-tour ivres, furieux et calmes, en passant du mode phrygien au mode dorien : mais la tradition a conservé la fameuse sonate de Schah-Kouli, qui sauva la vie à tant de Persans et à lui-même : elle est encore jouée à Constantinople par les plus habiles maîtres. La prise de Baghdad, ou *Pescerfi Bagdati fectiehi*, est appelée *Musalic* : l'auteur de la *Littérature des Turcs* l'avait entendu jouer sur l'instrument de musique à huit cordes qui se nomme tambour ; et il assure que ce morceau pathétique et attendrissant est digne de passer pour le plus illustre monument des arts, puisque c'est celui qui a le mieux mérité du genre humain. On ignore le véritable nom de ce musicien : celui de *Schah-Kouli* (esclave du roi) est celui qu'il se donna pour implorer la clémence du Sulthan et la faveur de se faire entendre. S-Y.

SCHAHPOUR (1), roi d'Arménie, monta sur le trône vers l'an 414. Il n'était pas de la race des Arsacides, comme ses prédécesseurs ; mais il appartenait à celle des Sassanides, puisqu'il était fils de Iezdedjerd Ier., roi de Perse. Après la mort de Bahram-Schahpour, arrivée en 413, les seigneurs d'Arménie envoyèrent à Ctésiphon supplier Iezdedjerd de leur donner pour souverain Chosroès ou Khosrou III, frère de leur dernier roi, qui avait déjà lui-même régné en Arménie. Depuis vingt-un ans, ce prince avait été privé de la couronne, par Bahram IV, frère d'Iezdedjerd. Le roi de Perse leur avait accordé leur demande ; mais Chosroès n'avait pas joui long-temps des bienfaits d'Iezdedjerd : il était mort moins d'un an après son retour en Arménie. Ce royaume se trouvait encore une fois sans souverain. Un fils, que Bahram-Schahpour avait laissé, âgé seulement de dix ans, était trop jeune pour être placé sur le trône. Iezdedjerd profita de cette occasion pour faire déclarer roi d'Arménie son fils Schahpour. Le prince persan était grand persécuteur des Chrétiens. Il espérait qu'en conférant à son fils la couronne d'Arménie, ce prince pourrait, par ses bonnes manières, ses faveurs et les graces qu'il saurait distribuer à propos, engager les dynastes et les seigneurs arméniens à renoncer au christianisme pour embrasser la loi de Zoroastre. Il voulait, par ce moyen, les éloigner à jamais du parti des Romains, et les attacher plus intimement aux intérêts de la Perse. Schahpour se conforma aux instructions de son père ; mais elles n'eurent aucun succès : malgré les festins, les parties de plaisir, qu'il ne cessait de donner aux seigneurs du royaume, il n'en put rien obtenir ; il devint même bientôt l'objet de leur mépris. Adom, prince de la Moxoène, Schavasp, prince des Ardzrouniens, et Chosroès, seigneur de Gardman, se montrèrent les plus ardents de ses adversaires. Il y avait quatre ans que Schahpour gouvernait l'Arménie, quand il apprit que son père était gravement malade à Ctésiphon. Il résolut de se rendre promptement auprès de lui, pour ne pas s'exposer à perdre son héritage. En quittant l'Arménie, il y laissa un corps d'armée nombreux, sous les ordres d'Abersam Spandouni, qui eut en même temps l'ordre de faire arrêter les seigneurs arméniens, et de les envoyer prisonniers en Perse. Cette mesure ne put être mise à exécution. Les Arméniens se révoltèrent ; sous les or-

(1) Ce nom est le même que celui de Sapor. Il signifie en persan *fils de roi*. On le trouve écrit *Schahpouhr*, dans les monuments et sur les médailles des rois Sassanides. Les Arméniens l'écrivent et le prononçent *Schabouh*.

dres d'un brave général, appelé Nersès Djidjrakatsi, ils vainquirent et tuèrent le général persan, et affranchirent, au moins pour quelque temps, leur pays de la domination des étrangers. Schahpour n'avait été guère plus heureux de son côté, n'ayant pu se mettre en possession de la couronne de son père. Il périt, victime de la trahison, au milieu des troubles qui suivirent la mort de ce prince, et laissa le trône à son frère Behram V, qui fut le célèbre Behram Gour. Après le départ de Schahpour, l'Arménie fut sans roi durant trois ans, jusqu'à l'avénement d'Ardaschès, fils de Bahram Schahpour, qui monta sur le trône en 422. — L'histoire d'Arménie fait mention d'un grand nombre d'autres personnages qui portaient le nom de Schahpour. La plupart d'entre eux appartenaient à la célèbre famille des Pagratides. Schahpour, fils de Sempad, devint, en l'an 782, prince de la province de Sber, l'Hyspiratide, qui était, depuis huit siècles, le patrimoine des Pagratides. Il prit une part très-active aux guerres que son frère aîné Aschod entreprit contre les Arabes. Il fut tué, en l'an 818, dans une bataille, laissant pour héritier un fils nommé Aschod, lequel fut père d'un autre Schahpour, aussi prince de Sher, qui composa une Histoire générale de l'Arménie, citée avec de grands éloges, dans la Préface que le patriarche Jean VI a mise à la tête de l'histoire du même pays composée par lui au commencement du dixième siècle. Ce qu'il en dit doit faire regretter la perte de cet ouvrage. On trouve sous le n°. 86 des manuscrits arméniens de la bibliothèque du Roi, un fragment considérable et fort intéressant, qui paraît y avoir appartenu. S. M—n.

SCHAHPOUR, roi de Perse. *V.* Chapour.

SCHAIBEK KHAN, fondateur de l'empire des Ouzbeks, et descendant de Djoudjy ou Touschy, fils aîné de Djinghyz Khan, était petit-fils d'Aboul Khaïr, Khan du Touran, vers les montagnes d'Aral, et le fleuve Yaïk. Aboul Khaïr ayant succombé sous les efforts de plusieurs princes voisins qui le mirent à mort, ainsi que plusieurs de ses enfants, Bourga sulthan, l'un de ses parents, s'empara d'une partie de ses possessions: mais, dans la suite, Schaïbek rentra dans les états de son aïeul, et tous les peuples se soumirent à lui. L'an de l'hégire 886 (1482), il surprit Bourga sulthan dans une partie de chasse, et le fit périr. L'an 904 (1498), Schaïbek informé que le Mawahr al-Nahr ou Transoxane était déchiré par les guerres intestines des fils et petit-fils d'Abousaïd, descendant de Tamerlan, envahit cette vaste province, et en acheva la conquête dans l'année 910 (1504). Ce fut alors que Babour Mirza, chassé de ses états héréditaires, alla s'emparer de Kaboul, et y jeta les fondements de l'empire Moghol (*Voy.* Babour). La mort du sulthan Houcein Mirza, autre prince issu de Tamerlan, lequel régnait dans le Mazanderan et dans le Khoraçan, ayant divisé ses fils pour le partage de sa succession, Schaïbek profita de cette nouvelle occasion de reculer ses frontières. Il entra dans le Khoraçan, l'an 913 (1507), vainquit Badi-Ezzaman, l'un des fils du sulthan Houcein, le força de se réfugier à la cour de Chah Ismaël Sofy, roi de Perse, extermina tous les princes timourides qui tombèrent en son pouvoir, et resta maître du Khoraçan, malgré les efforts de Mirza-Babour, qui

fut contraint de retourner à Kaboul. Ce fut alors, suivant Abou'lGazi, ou plus vraisemblablement avant la conquête du Khoraçan, que Schaïbek fit celle du Kharizm. Les Ouzbeks, qui marchaient sous ses étendards, rentrèrent ainsi dans tous les pays que Tamerlan avait enlevés à leurs ancêtres. Schaïbek, devenu l'un des plus puissants princes de l'Asie, éprouva bientôt l'inconstance de la fortune. Châh Ismaël, sous prétexte de venger les droits de Badi-Ezzamman (*V.* Ismael, XXI, 296), marcha vers le Khoraçan avec une armée nombreuse, et attaqua Schaïbek, qui perdit, près de Merou, une grande bataille, où il fut tué avec la plus grande partie de ses troupes, au mois de schaban 916 (nov. 1510). Koudj-Kendji, successeur de Schaïbek, répara cet échec par une victoire qu'il remporta sur les Persans et sur Babour qui étaient entrés dans la Transoxane : mais le Khoraçan est resté à la Perse, quoique toujours disputé par les Ouzbeks, qui ont longtemps possédé la province de Balkh, et qui règnent probablement encore à Bokhara, à Samarkand, et dans le Kharizme, plus connu aujourd'hui sous le nom de Khiva. A—t.

SCHALKEN (Godefroi), peintre hollandais, naquit à Dort, en 1643. Son père, recteur du collége de cette ville, voulait lui donner une éducation toute littéraire ; mais le jeune Godefroi ne put résister à son penchant pour la peinture. Il étudia d'abord sous Van Hoogstraten ; et Gérard Dow le perfectionna si bien, que l'élève devint, en peu de temps, le rival de son maître. Il crut pouvoir le quitter alors. La vue de quelques ouvrages de Rembrandt le frappa d'admiration ; et il essaya de l'imiter : mais rebuté de le copier et de l'admirer sans pouvoir l'atteindre, il s'imagina pouvoir le surpasser, même dans ce qui fait le principal mérite de ce peintre inimitable, dans les effets de la lumière. Dès-lors la plupart de ses tableaux furent éclairés par la lueur vive et tranchée d'un flambeau ou du soleil ; et il porta cette méthode jusque dans ses portraits. Ce dernier genre, dans lequel il acquit bientôt une grande réputation, et beaucoup d'argent, lui fit abandonner les sujets de fantaisie. Il fut appelé en Angleterre, où il obtint de la vogue dès son arrivée. Mais sa vanité n'était pas satisfaite : il voulut, à l'exemple des Kneller, des Klostermann, des Lely, etc., peindre le portrait en grand. Il échoua complètement : ses grands morceaux furent jugés plats, sans force et sans vérité ; et il dut en revenir à son petit genre, dans lequel il n'avait pas de rivaux. Il fit, pendant son séjour en Angleterre, un nombre considérable de portraits, entre autres celui du roi Guillaume III : mais ces succès ne purent l'empêcher de revenir dans sa patrie. Il vint s'établir à la Haye, où chacun voulait être peint par lui, quoiqu'il se fît payer fort cher. Schalken avait acquis une facilité d'exécution qui, loin de nuire au fini dont il avait contracté l'habitude, donnait à ses productions une certaine liberté de faire qui en augmentait le mérite. C'est ce fini qui distingue ses ouvrages. Il pousse l'imitation de la nature à un tel point qu'il n'en néglige aucun détail. Sa couleur est chaude et dorée, et ne manque pas de vérité. Il représentait de préférence des scènes de nuit, éclairées par une bougie ou une lampe ; il regardait l'opposition brusque de la lumière et des ombres comme le but principal de la peinture : voilà pour-

quoi les scènes de nuit lui plaisaient tant. Il a cependant peint des scènes de jour, éclairées par un soleil vif, et dont l'effet n'est pas moins piquant. Parmi ces derniers tableaux, on cite celui qui représente *une jeune Femme, assise près d'une fenêtre, qui se garantit du soleil avec un éventail*; la lumière, en passant à travers le taffetas ou le papier colorié, jette sur la figure des reflets dont les effets sont singuliers. La même méthode se fait remarquer dans plusieurs autres tableaux analogues. On y voit combien l'artiste avait étudié les différents accidents de la lumière. Son dessin est loin de répondre à sa couleur; ses figures sont roides, ses mains lourdes, ses bras décharnés; nulle finesse dans les contours; nul idéal dans les formes ou dans l'expression; nul esprit dans la composition : mais la couleur et le fini couvrent ces nombreux défauts. Les ouvrages de ce peintre ne sont pas rares. Le Musée du Louvre en possède quatre: I. Une *Sainte-Famille*. II. *Cérès, un flambeau à la main, cherchant sa fille*. III. *Deux Femmes, dont l'une tient une bougie allumée*. IV. Un *Vieillard répondant à une lettre qu'il tient à la main*. Le même établissement a possédé quatre autres tableaux de ce maître: I. Un *Peintre assis près de son chevalet*. II. *La Madelène* dans sa grotte, éclairée par un flambeau. III. La *Consultation indiscrète*, ou la Curiosité punie. IV. La *Remontrance inutile*. Ils ont été rendus aux Pays-Bas, en 1815. Schalken mourut à la Haye, le 16 nov. 1706. P—s.

SCHALL (Jean-Adam), jésuite et missionnaire à la Chine, naquit à Cologne, en 1591. Il vint à Rome, et y prit l'habit, en 1611. Après y avoir étudié la théologie et les mathématiques pendant plusieurs années, il s'embarqua pour la Chine, avec le P. Trigault, qui y retournait; et y arriva l'an 1622. On l'envoya d'abord dans la province de Chensi; et il résida quelques années à Si-'an-fou. Il s'occupa sans relâche des soins de son ministère apostolique et de l'étude des sciences qui ont rapport à l'astronomie. Il dirigea la construction d'une église, qui fut bâtie, en partie, aux frais des néophytes, et en partie aussi avec le secours des Chinois non convertis, lesquels voulurent prendre part aux entreprises du missionnaire, uniquement par l'intérêt que leur avaient inspiré ses connaissances mathématiques. La réputation qu'il s'était acquise sous ce dernier rapport ne tarda pas à le faire appeler à la cour, où il fut chargé de la rédaction du Calendrier impérial, d'abord conjointement avec le P. Rho, ensuite seul, après la mort de ce dernier. Il exerça cette charge avec distinction, sous les règnes consécutifs de trois empereurs, l'un de la dynastie des Ming, et les deux autres de la dynastie tartare. Ce fut surtout sous le règne du premier prince mandchou, nommé, par les Européens, Chuntchi, que le P. Schall obtint le plus haut degré d'estime et de faveur. Il fut alors nommé conseiller-directeur du bureau des affaires célestes, ou, comme disent les missionnaires, président du tribunal de mathématiques, avec le titre particulier de *maître des doctrines subtiles*. Ce titre fut encore rendu plus honorable par la suite: on y joignait différentes dénominations chinoises, qu'il serait difficile de rendre en français. On ajoute que l'empereur avait personnellement pour Schall une si grande considération, qu'il venait quatre fois par an dans le cabinet du mis-

sionnaire, pour s'entretenir familièrement avec lui; que, dans ses visites, il s'asseyait sur le lit du savant jésuite, et qu'il se plaisait à admirer l'élégance de l'église, et à goûter les fruits du jardin qui l'avoisinait. Schall profita de cette bienveillance pour servir la cause de la mission. Il obtint un décret pour la libre prédication du christianisme, ce qui accrut tellement le nombre des néophytes, qu'en quatorze ans (de 1650 à 1664) on baptisa plus de cent mille Chinois. A la mort de Chun-tchi, les espérances que de si heureux commencements avaient permis de concevoir, ne tardèrent pas à s'évanouir. Les régents qui gouvernaient l'empire pendant la minorité de Khang-hi, commencèrent à exercer contre les Chrétiens une persécution dont le Père Schall fut une des premières victimes. On l'accusa d'avoir eu l'audace de présenter l'image d'un crucifié à la vénération de l'empereur défunt. Il fut chargé de fers, avec trois de ses compagnons; traîné, pendant neuf mois, de tribunaux en tribunaux, et enfin condamné à être étranglé et *coupé en dix mille morceaux*, pour avoir omis quelques rites prescrits lors de la sépulture d'un prince impérial. Cette sentence eût peut-être reçu son exécution; mais une comète qui vint à paraître sur ces entrefaites, un tremblement de terre, un incendie qui consuma quatre cents appartements du palais, furent regardés comme autant de signes évidents de la colère céleste et de l'innocence des prisonniers. On les mit en liberté; mais le père Schall profita peu de cette grâce. Atteint de paralysie, il fut accusé de nouveau, et porté, le cou chargé de cette espèce de carcan mobile qu'on nomme *cangue*, devant deux tribunaux. Tant de fatigues achevèrent d'épuiser ses forces; et il expira à la dixième lune de la huitième année khang-hi (15 août 1669) (1). Il arriva au P. Schall ce qui est arrivé à d'autres personnages illustres : on combla d'honneurs, après sa mort, l'homme qu'on avait persécuté durant sa vie. La cérémonie de ses obsèques fut réglée par un ordre supérieur. L'on assigna cinq cent vingt-quatre onces d'argent (environ trois mille neuf cent trente francs) pour y être employées; et un officier fut envoyé pour y présider. Le Calendrier astronomique, sorti des mains du P. Schall, tomba, peu de temps après, dans celles d'un Chinois fort ignorant, nommé Yang-kouang-sian; mais les erreurs qui s'y glissèrent obligèrent à le rendre promptement aux missionnaires; et ce fut le P. Verbiest qui devint, pour ce travail, le véritable successeur de Schall. Il fut aussi chargé de diriger la fonte des pièces d'artillerie, comme l'avait été Schall lui-même, en 1636, lors des premières incursions des Tartares dans l'intérieur de l'empire. D.., soins si différents des intentions qui avaient conduit les missionnaires à la Chine leur étaient imposés par la force des circonstances; et ils n'auraient pu s'y refuser sans compromettre les intérêts de la cause à laquelle ils s'étaient dévoués. Ce n'en est pas moins une singularité assez remarquable, que les meilleurs

(1) Cette date est prise de l'original chinois du Catalogue des Pères de la société de Jésus, qui ont prêché la religion en Chine. Elle y est sous la double expression 8e. année khang-hi, et ki-yeou du cycle; ce qui ne peut répondre qu'à l'année 1669. D'un autre côté, l'édition latine de ce même ouvrage, et presque tous les missionnaires, placent la mort de Schall en 1665 ou en 1666. J'ai lieu de penser qu'il y a erreur dans tous ces auteurs qui ont pris pour l'année de la mort de Schall celle où il fut attaqué de la maladie qui l'enleva, 5e. kang-hi, ping-ou du cycle, ou 1666.

canons dont les Chinois se soient servis, aient été fondus par des Jésuites. Le P. Schall avait pris en chinois le nom de *Thang-jo-wang* et le surnom de *Tao-weï*. C'est avec ce double nom qu'il a publié ses ouvrages en langue chinoise, au nombre de vingt-quatre, et presque tous relatifs à des sujets d'astronomie, d'optique et de géométrie. On lui a attribué la composition de cent cinquante volumes en chinois. Cette indication est fort exagérée. Le nombre de ceux qu'il a réellement publiés est aussi considérable; et l'on a lieu d'être surpris qu'il ait pu se livrer avec tant d'assiduité à des travaux aussi difficiles, quand on sait qu'il ne se relâcha pas pour cela des premiers devoirs de sa profession. Dans le temps même de sa plus grande faveur, il ne cessa pas de catéchiser; et son zèle était tel, qu'un jour, pour confesser deux prisonniers mis au secret et condamnés à mort, il se déguisa en charbonnier, et que, sous un prétexte qui lui était suggéré par la rigueur de la saison, il entra dans la prison, son sac sur le dos, comme pour vendre sa marchandise. Quelques-uns de ses Traités chinois sont, à la bibliothèque du Roi, à Paris; et l'on a extrait de ses Lettres une narration historique de l'origine et des progrès des missions des Jésuites à la Chine, laquelle a paru en latin à Vienne, en 1665, in-8°. Le portrait du P. Schall a été gravé, dans la *Chine illustrée*, de Kircher, pag. 154. A. R—T.

SCHALLER DE SAINT-JOSEPH (JAROSLAV), géographe, était prêtre dans l'ordre des écoles pies à Prague, et membre des sociétés savantes de Berlin, Halle et Iéna. Son principal ouvrage est la *Topographie du royaume de Bohême*, en dix-sept volumes in-8°., publiés à Prague, 1785-90. L'auteur y décrit dans le plus grand détail, chaque cercle, et y emploie un volume entier. Cette topographie passe pour une des plus exactes et des plus complètes qui existent; cependant, comme elle a vieilli, Ponfiel en a, depuis peu, commencé une nouvelle. Le 17e et dernier volume forme un ouvrage à part, sous le titre de *Tableau topographique universel du royaume*, Prague, 1791 : chaque page y est divisée en quatre colonnes, dont la première contient les noms de tous les lieux, par ordre alphabétique; dans la seconde et la troisième sont indiquées les divisions ancienne et moderne auxquelles chaque lieu appartient; la quatrième enfin renvoie, pour la description, à la grande Topographie de l'auteur, et pour la position, à la grande carte d'Erber. Les quatre premiers volumes eurent une nouvelle édition en 1790. Schaller compléta son ouvrage par une *Description de la ville de Prague*, 4 vol., Prague, 1794, abrégée en un vol., 1798, et par un *Nouveau cadastre du royaume de Bohême*, Prague, 1802, in-4°. Il publia aussi les *Vies des écrivains de l'ordre des Écoles pies*, Prague, 1799, in-8°.; et des *Pensées sur les statuts de l'ordre des Piaristes, et sur leur méthode d'enseignement*, ibid., 1805, in-8°. Schaller est mort le 6 janvier 1809. D—G.

SCHALMAGANY (MOHAMMED IBN-ALY, surnommé AL), parce qu'il était né à Schalmagan, bourg du district de Waset, dans l'Irak-arabe, se rendit fameux au commencement du dixième siècle de l'ère chrétienne, par l'établissement d'une secte réputée hérétique et infâme parmi les Musulmans. Les trois principaux dogmes de cette secte étaient

que Dieu habite dans un corps humain; que les ames passent d'un corps dans un autre; enfin qu'Aly est le plus excellent des mortels et le plus semblable à Dieu, s'il n'est pas Dieu lui-même. L'imposteur soutenait que chaque homme a la portion de divinité nécessaire à ses besoins; que Dieu est par conséquent à-la-fois faible et puissant; que la divinité réside même dans les contraires; que Dieu avait habité le corps d'Adam et celui du diable; qu'ils'était de même partagé entre Noé et le démon, entre Abraham et Nemrod, entre Aaron et Pharaon; entre Salomon et son diable, entre Jésus-Christ et Satan, et que Jésus avait ensuite transmis la divinité aux douze apôtres. Il prétendait que Moïse et Mahomet s'étaient arrogé, par fraude et par violence, la dignité prophétique et la suprême autorité, en les usurpant, l'un sur Aaron, l'autre sur Aly, dont ils n'étaient que les envoyés, quoique l'on croie tout le contraire. Il ajoutait cependant qu'Aly avait permis que la loi de Mahomet durât trois cent cinquante ans, c'est-à-dire, tout le temps que les *sept dormants* auraient passé dans leur caverne; mais qu'ensuite les droits d'Aly devaient prédominer. Il abolit les prières, les aumônes et toute espèce de culte divin. Il n'enseignait pas seulement la métempsycose; il admettait encore la communication, et pour ainsi dire, la transfusion des ames. En conséquence, il approuvait, il prescrivait même les mariages les plus incestueux. Il soutenait que, par ce moyen, les plus éclairés communiquaient leurs lumières aux moins instruits; et il assurait que les hommes qui refusaient de se prêter à cette espèce de communication, ressusciteraient, après leur mort, dans des corps de femmes. Quoique Schalmagany eût répandu secrètement sa doctrine, et qu'il eût vécu long-temps obscur et misérable, il se fit des disciples illustres, tels qu'un vézir du khalife Moctader: mais, ayant voulu propager publiquement sa secte, au mois de chawal 322 (sept. 934), il fut arrêté par ordre du vézir Ibn Moclah (*V.* MOCLAH). Il nia fermement être l'auteur de la doctrine impie qu'on l'accusait de prêcher; et cependant il avait persuadé à ses sectateurs que la divinité résidait et agissait en lui. Traduits avec ce fourbe devant le khalife Rady, deux de ses disciples reçurent ordre de donner à leur maître des coups de poing sur la tête: ils hésitèrent; mais l'un d'eux, intimidé par les menaces, obéit. L'autre au contraire s'arrêta au moment de frapper, baisa la barbe et la tête de Schalmagany, en l'appelant son maître, son père et son Dieu. L'imposteur n'en persista pas moins dans ses dénégations. Peu de jours après, il comparut devant une assemblée de docteurs, qui le confondirent, et le condamnèrent à être pendu et brûlé; ce qui fut exécuté. C'est de Schalmagany, suivant ibn-Schounah, que la secte des *illuminés* a pris son origine en Orient: les Arabes l'apportèrent en Espagne, où elle a été renouvelée de nos jours. A—T.

SCHAMS-EDDIN. *V.* SCHEMS-EDDYN.

SCHAMS-EDDYN-ILETMISCH ou ALTUMASCH, roi de Dehly, naquit en Tartarie, d'une famille illustre. Comme il était l'enfant chéri de son père, ses frères le vendirent, par jalousie, comme Joseph, à des marchands d'esclaves. Conduit à Bokhara, il fut acheté par le roi, qui le fit élever avec soin. Après la mort de son maî-

tre, il fut revendu et mené à Ghazna, où le sulthan Chehab-eddyn Mohammed l'ayant trouvé trop cher, il fut acheté, pour la somme de cinquante mille drachmes d'argent, par Cothoub-eddyn Aïbek, alors le premier des généraux de ce monarque et depuis son successeur (*V.* Cothoub-eddyn Aibek, au Suppl.). Sa fidélité, son esprit, son courage lui gagnèrent à un tel point la confiance et l'amitié de son nouveau maître, qu'il fut successivement son grand-veneur, son fils adoptif et son gendre, gouverneur de Gualyor, vice-roi de Boudaoun et lieutenant-général du royaume. Aram-Schah ayant succédé à son père Cothoub-eddyn Aïbek, l'an 607 de l'hégire (1210 de J.-C.), sa négligence, sa mollesse, et son incapacité, indisposèrent contre lui les grands de l'état. Schams-eddyn Iletmisch, appelé par eux, ne craignit pas de marcher contre son beau-frère, contre le fils de son bienfaiteur; il le vainquit, le fit renfermer, et monta sur le trône, l'an 608 (1211). Cette usurpation fut généralement désapprouvée; et plusieurs révoltes éclatèrent contre Schams-eddyn, qui ne put les assoupir que par la force des armes. Ildouz, roi de Ghazna, s'arrogeant le droit de suzeraineté, parce qu'il occupait le trône héréditaire du sulthan Chehab-eddyn Mohammed, dont il avait été esclave (*Voy.* Mohammed II, XXIX, 216), envoya le diplome et l'étendard à Schams-eddyn, comme pour lui confirmer la couronne de l'Indoustan : mais bientôt, chassé lui-même de ses états, par le sulthan du Kharizme (*V.* Mohammed Ala-eddyn), il s'empara du Pendj-ab, l'an 612 (1215), et tenta, par ses intrigues, d'exciter de nouvelles factions contre Schams-eddyn. Ce dernier le vainquit, et le fit prisonnier (*V.* Tadj-eddyn Il douz). L'an 1217, il attaqua Nassir-eddyn Kobah, dont les états, à la suite d'une longue guerre, furent incorporés à la monarchie de son rival (*V.* Kobah). Dans les intervalles de cette guerre, le sulthan du Kharizme (*V.* Djelal-eddyn Mankberny), fuyant devant les hordes tartares de Djinghyz-Khan, fut repoussé tour-à-tour par les deux princes indiens auxquels il venait demander un asile. L'an 622 (1225), Schams-eddyn porta ses armes dans le Behar et le Bengale, où Gaïath-eddyn Kilidj s'était rendu indépendant depuis la mort d'Aïbek, qui lui en avait confié le gouvernement. Ces deux provinces conquises, il donna la seconde à son fils Nassir-eddyn, et laissa l'autre à Kilidj, moyennant un tribut; mais, après son départ, Kilidj fut attaqué, défait et tué par Nassir-eddyn, qui s'empara de ses trésors et du Béhar. L'an 1227, le roi de Dehly accueillit le poète Djélal-Eddyn Roumi, qui s'était enfui de Bokhara, lors de la prise de cette ville par les Tartares. Il reçut aussi des ambassadeurs de plusieurs princes musulmans, entre autres, du khalife de Baghdad, qui lui envoya les insignes de la souveraineté. La mort de son fils l'obligea, en 1230, de retourner dans le Bengale, dont il donna le gouvernement à son fils puîné. Il y rétablit la tranquillité, et y laissa un lieutenant, au nom de ce jeune prince qu'il ramena à Dehly. L'an 1232, il assiégea Gualyor, qui était retombé au pouvoir des Indous; mais ce ne fut qu'au bout d'un an que la place se rendit par capitulation, après la fuite du gouverneur. Il conquit ensuite la province de Malwa, et prit la ville d'Oudjein, où il détruisit un temple bâti sur le même plan que celui de Soumenat (*Voy.* Mahmoud,

XXVI, 168), et qui, depuis trois cents ans, était l'objet de la vénération des Indous. Toutes les idoles que cette pagode contenait furent portées à Dehly. Schams-eddyn Iletmisch mourut dans sa capitale, le 20 schaban 633 (30 avril 1236), ayant régné près de vingt-six ans. Ce prince habile et vaillant doit être considéré comme le véritable fondateur de l'empire musulman dans l'Indoustan, qu'il avait presque en entier réuni sous sa domination. Ses prédécesseurs n'y avaient fait que des invasions temporaires et des conquêtes partielles; et nul d'entre eux n'avait pu y faire respecter sa puissance. Le gouvernement de cet esclave-roi fut juste et sage, parce qu'il sut attacher à son service un habile ministre, qui avait été long-temps vézir du khalife. La dynastie fondée par Schams-eddyn, occupa le trône de Dehly pendant plus d'un siècle; mais son fils Rokneddyn Fyrouz Chah, qui lui succéda, fut détrôné, l'année suivante, par sa propre sœur (*V.* Razyah, XXXVII, 191). A—t.

SCHANFARI. *Voy.* Chanfary.

SCHANNAT (Jean-Frédéric), historien, naquit en 1683, à Luxembourg, de parents originaires de Franconie. Son père, médecin instruit, ne négligea rien pour son éducation. Après avoir achevé ses études en droit à Louvain, Schannat y prit sa licence, et fut reçu avocat au conseil supérieur de Malines. Il se fit connaître, dès l'âge de vingt-quatre ans, par l'*Histoire du comte de Mansfeld* (Luxembourg, 1707, in-12). Le succès de cet ouvrage décida la vocation de l'auteur. Renonçant au barreau, il embrassa l'état ecclésiastique, comme celui qui s'accordait le mieux avec ses projets. Peu de temps après, il fut choisi pour écrire l'histoire de l'abbaye de Fulde, et ayant découvert dans ses archives une foule de chartes et de documents précieux, il s'empressa de les mettre au jour. Dans les volumes qu'il fit successivement paraître, il se trouva des pièces qui blessaient les prétentions des princes allemands sur l'abbaye de Fulde. L'évêque de Wurtzbourg chargea J. G. Eckhart (*V.* ce nom), son historiographe, et le landgrave de Hesse, J. G. Estor (*Voy.* ce nom), professeur en droit à Giessen, d'en attaquer l'authenticité, de sorte que Schannat eut à se défendre, en même temps, contre deux des plus savants hommes de l'Allemagne. Cette dispute ne ralentit point son ardeur; et dès qu'il eut achevé l'histoire de Fulde, il entreprit celle des évêques de Worms. Ensuite, à la demande de l'archevêque de Prague, il s'occupa de l'histoire de l'Eiffel. Sur l'invitation de ce prélat, il se rendit, en 1735, en Italie, pour visiter les dépôts publics, et y recueillir des matériaux. Pendant trois ans qu'il y demeura, Schannat tira de la bibliothèque Ambrosienne et de celle du Vatican, des documents pour l'histoire de l'Allemagne, si nombreux, qu'il devait en former plusieurs volumes in-folio, sous ce titre: *Accessiones novæ ad historiam antiquam et litterariam Germaniæ.* Indépendamment de cette collection, il préparait celle des Conciles et synodes généraux de l'Allemagne; enfin il allait publier l'Histoire de l'évêché de Spire, quand il mourut à Heidelberg, le 6 mars 1739. Il entretenait une correspondance active avec les Bollandistes, D. Martène, D. Montfaucon, Schoepflin, etc. On a de lui: I. *Vindemiæ litterariæ, hoc est veterum monumentorum ad Germaniam sa-*

cram præcipue spectantium, Fulde 1723-24, in-fol., 2 vol., fig. II. *Corpus traditionum Fuldensium sive Donationum ad ecclesiam Fuldensem collatarum ab anno 744, ad finem XIII sæculi (ad ann. 1323)*, Leipzig, 1724, in-fol., fig. III. *Sammlung*, etc., *hoc est sylloge veterum monumentorum historicorum ; accedit vetus jus Germaniæ*, Fulde, 1725, in-4°. IV. *Fuldischer Lehnhof sive de clienteld Fuldensi beneficiarid, nobili et equestri, tractatus historico-juridicus*, Francfort, 1726, in-fol. J. G. Estor a tenté de réfuter cet ouvrage dans les *Analecta Fuldensia*, Strasbourg, 1727, in-fol. (1). V. *Diœcesis Fuldensis, cum annexá suá hierarchiá*, ibid., 1727, in-fol., avec une carte et deux gr. pl. VI. *Vindiciæ quorumdam archivi Fuldensis diplomatum*, ibid., 1728, in-fol. C'est une réponse à la critique qu'Eckhart avait faite de l'ouvrage précédent, sous ce titre : *Animadversiones historicæ et criticæ*, Wurtzbourg, 1727, in-fol. VII. *Historia Fuldensis*, ibid., 1729, in-fol. Cet ouvrage est divisé en trois parties. Schannat y répond au Traité d'Estor, dont on vient de parler. VIII. *Historia episcopatûs Wormatiensis documentis aucta et illustrata*, ibid., 1734, 2 vol. in-fol., fig. Cette histoire est estimée. IX. *Histoire abrégée de la maison Palatine ;* avec une Dissertation préliminaire sur les comtes Palatins au moyen âge, par le D. O. . . . (2), ibid., 1720, vol. in-8°. Cet ouvrage, que l'auteur écrivit en français, est précédé de son *Éloge historique*, par La Barre de Beaumarchais. Il y fait remonter l'origine des comtes Palatins aux *missi dominici* (*V.* F. de ROYE). X. *Concilia Germaniæ*, Cologne, 1769-90, 2 vol. in-fol. Cette Collection, continuée par le P. Hartzheim (*V.* ce nom, XIX, 470), fut terminée par Herm. Scholl. Les tables ont été rédigées par Arm. Ant. Hesselmann. Quoique peu commune en France, elle n'y est pas recherchée. On trouve, dans les *Acta eruditor. Lipsiens.* des analyses étendues des principaux ouvrages des Schannat. W—s.

SCHARD (SIMON), compilateur, né dans la Saxe, vers 1535, se rendit habile dans les langues anciennes, le droit et l'histoire, et se fit bientôt connaître dans les différentes cours de l'Allemagne. Revêtu d'abord de la dignité de conseiller du duc de Deux-Ponts, il fut, en 1566, nommé assesseur à la chambre impériale de Spire, et mourut en cette ville, le 20 mai 1573. On lui composa une épitaphe honorable, rapportée dans la *Biblioth. vetus et nova* de Koenig, et dans le *Dictionnaire* de Moreri. Outre un *Lexique de droit* (1), surpassé depuis long-temps, on a de Schard : I. *Idea consiliarii sive de Consiliis et consiliariis principum ;* c'est une traduction de l'italien de Fréd. Ceriolani : on n'en a pu découvrir la première édition ; mais M. Barbier nous apprend qu'elle fait partie d'un Recueil d'opuscules sur la même matière, publié par And. Schott, Cologne, 1643, in-16 (*V.* le *Dict. des Anonymes*, 1re. édit., n°. 11377). II. *Germanicarum rerum quatuor vetustiores chronographi*,

(1) Lenglet-Dufresnoy semble, par inadvertance, attribuer à Schannat, l'ouvrage de son adversaire. Voy. la *Méthode pour étudier l'histoire*, éd. in-12, de 1772, tome XI, 277.

(2) Cet anonyme n'a point encore été découvert par M. Barbier.

(1) *Lexicon juridicum juris Pontificii et Romani*, Bâle, 1582, in-fol. Bauer a cité cette édition dans la *Biblioth. libror. rarior.*, VII, 229 : ce qui ne prouve pas qu'elle soit chère ni recherchée.

Francfort, 1556, in-fol. Ce Recueil, le premier qu'on ait donné des historiens de l'Allemagne, contient la vie ou plutôt le roman de Charlemagne, attribuée à l'archevêque Turpin ; et les chroniques de Rheginon, abbé de Prum, de Sigebert de Gemblours, et de Lambert d'Aschaffenbourg. Ces trois chroniques ont été publiées plus correctement par Pistorius (*V.* ce nom). III. *Orationes et elegiæ funebres in exequiis Germaniæ principum ab obitu imperat. Maximiliani I, scriptæ et recitatæ*, ibid., 1566, 2 vol. in-8°. Le second renferme les Oraisons funèbres et plusieurs pièces de vers à la louange du roi François Ier., et du duc d'Orléans. IV. *De jurisdictione, auctoritate et præeminentiâ imperiali, ac potestate ecclesiasticâ, deque juribus regni et imperii variorum authorum qui ante hæc tempora vixerunt, scripta*, Bâle, 1566, in-fol., rare. V. *Opus historicum de rebus Germanicis*, Bâle, 1574, 4 tomes en 3 vol. in-fol., par les soins de Nicol. Gesner; cette édition est plus recherchée que la réimpression de Giessen, 1673. L'abbé Lenglet Dufresnoy a donné le détail des pièces qui composent cette collection, dans la *Méthode pour étudier l'histoire*, édit. in-12, XI, pag. 166-72. On trouve, dans la *Biblioth. historique* de Le Long, n°. 15396, la liste des pièces du premier volume, parce qu'elles sont utiles pour la connaissance de l'origine des Français. Les tomes 3 et 4 sont terminés par un *Abrégé*, dont Schard est l'auteur, des événements qui se sont passés de 1558 à 1564, et de 1564 à 1572. Ce Recueil est très-estimé. VI. *Liber de electione Germanorum principum*, Strasbourg, 1609, in-8°., cité par Lenglet Dufresnoy. On doit à Schard la première édition des *Lettres* de Pierre Desvignes, chancelier de l'empereur Frédéric II (*Voy.* Pierre, XXXIV, 309) dans laquelle l'éditeur a inséré : *Hypomnema de fide, amicitiâ et observantiâ pontificum Romanorum ergà imperatores Germanicos*, et une version latine du *Traité* de Jean Lemaire de Belges : *De la différence du Schisme et des Conciles en l'Église* (*V.* Lemaire, XXIV, 35). W—s.

SCHARFENBERG (George-Louis), entomologiste, était fils du maître d'école de Humpfershausen, village du duché de Saxe-Meiningen, où il naquit, en 1746. Après ses études, faites à l'université de Halle, il fut instituteur, et obtint, en 1781, le pastorat du village de Ritschenhausen, même duché. Dans cette cure, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 2 déc. 1810, il s'appliqua spécialement à la science forestière, et fut membre d'une société instituée pour cet art à Dreissigaeker, dans le duché de Meiningen. Il fit de grandes recherches entomologiques, et fournit plusieurs Mémoires sur cette science, dans le journal de Scriba. Sur l'invitation du naturaliste Bechstein, il entreprit une *Histoire naturelle complète des insectes nuisibles aux forêts*, Leipzig, 1804, 3 vol. in-4°., avec 13 planches. D—G.

SCHARFENBERGER (Nicolas), savant imprimeur de Cracovie, au seizième siècle, fit une traduction en polonais de tous les livres du Nouveau-Testament, qui fut publiée à Cracovie, en 1556, à l'époque où la réformation avait gagné un grand nombre de partisans en Pologne. Peu de temps auparavant avait paru la traduction du Nouveau-Testament en langue polonaise, par *Jean Scklutian*, qui dédia son travail au roi

Sigismond Auguste. Scklutian fut d'abord moine en Pologne; ayant adopté le luthéranisme, il se rendit à Kœnigsberg, et etablit dans cette ville une imprimerie, d'où sortirent, comme de celle de Scharfenberger, plusieurs ouvrages importants, tant en polonais, qu'en latin. G—AU.

SCHAROK. *Voy.* CHAH-ROUKH-MYRZA.

SCHATTEN (NICOLAS), jésuite, naquit en 1608 en Westphalie. Il fut chargé, par Ferdinand de Furstemberg, évêque de Munster, d'écrire l'histoire de cette contrée, et s'y livra tout entier; mais la mort ne lui laissa pas le temps de publier son travail, et l'enleva en 1676. Ferdinand, en honorant sa mémoire de regrets et de larmes, donna ses soins à la publication des deux ouvrages suivants: I. *Historia Westphaliæ*, Neuhaus, 1690, in-fol.; histoire savante, mais partiale. II. *Annales Paderbornenses*, Neuhaus, 1693, in-fol.; ouvrage fort estimé, exact et plein de recherches, suivant Lenglet, et qu'on peut regarder comme la continuation du précédent. Schatten avait publié, deux ans avant sa mort, une espèce de livre de controverse contre un certain Nifanius, auteur luthérien, qui avait voulu prouver, en 1670, que Charlemagne n'avait pas été un vrai catholique romain, et que Luther, par sa réformation, n'avait fait que rétablir des usages fort différents de ceux de l'Église catholique, et déjà introduits par ce prince dans l'Église saxone. Schatten intitula sa réfutation : *Carolus Magnus, Romanus imperator et Francorum rex, romano-catholicus*, Neuhaus, 1674, in-4°. Nifanius y répondit en 1679; mais le livre de Schatten ayant en peu de débit, les libraires voulurent lui donner un nouveau cours, en le reproduisant sous ce titre : *Discursus historico-politico-moralis de vitâ Caroli Magni*, Francfort, 1700, in-4°. C. T—Y.

SCHAUFELEIN (HANS ou JEAN), ou SCHEUFFELEIN, peintre et graveur en bois, né à Nuremberg, vers 1487, fut élève d'Albert Durer, dont il imita scrupuleusement la manière, comme peintre et comme graveur. Il se fixa à Nordlingue, en Souabe, où il exécuta divers tableaux. Dans une des églises de cette ville, on conserve de lui une peinture à l'huile, représentant une *Descente de croix*, et dans une des salles de l'hôtel-de-ville, une fresque dont le sujet est le *Siége de Béthulie*. Ces deux ouvrages se font remarquer par plusieurs des qualités pittoresques que l'on vante dans Albert Durer; et peu des contemporains de Schaufelein ont su s'élever aussi haut; mais on y remarque cette ignorance de costumes et de mœurs que la plupart des artistes du temps portaient dans leurs productions. Ainsi, dans le *Siége de Béthulie*, il a représenté la ville emportée d'assaut par des lansquenets, et les remparts battus en brèche par le canon. Du reste ces anachronismes ne sauraient rien ôter à son mérite pittoresque, qui est vraiment étonnant pour son époque. Cependant son talent est peut-être plus remarquable encore dans les tailles de bois qu'il a exécutées depuis 1515 jusqu'en 1550. Elles sont marquées, en général, de la lettre H, entre les deux jambages de laquelle se trouve un S, avec deux petites pelles croisées, en allemand *Schæufelein*; ce qui forme un chiffre parlant. Son œuvre se compose de quarante-trois pièces, non compris le fameux livre du *Tewerdancks*, imprimé à Nuremberg, en 1517 (*Voy.* PFINTZING). On ne

sait sur quelle antorité Papillou s'est appuyé pour avancer que les estampes de ce livre étaient tontes de Schaufelein. Cet artiste mourut à Nordlingue, en 1550. P—s.

SCHEAB-EDDYN BEN ISMAIL, (*Voy.* Chéhab-Eddyn.)

SCHEDE (Élie), en latin *Schedius*, né en Bohême, le 12 juin 1615, de George Schedius, depuis recteur du collége de Gustrow, est mis au nombre des enfants célèbres. Dès l'âge de douze ans, il faisait, avec la plus grande facilité, des vers et des discours grecs et latins. A quinze ans, il avait traduit en vers latins le *Dictys cretensis*, et le *Dares phrygius*, l'Exil de Diomède, la Guerre des Juifs, et les Phénomènes d'Aratus. Il reçut, le 10 juillet 1633, la couronne poétique dans l'université de Rostock, et fut nommé, la même année, professeur à Hambourg: il n'en exerça les fouctions qu'en 1635, et mourut à Varsovie, le 2 mars 1641, n'ayant pas encoro vingt-six ans. Parmi les nombreux onvrages qu'il a composés, et dont aucun n'a été imprimé de son vivant, on distingue son Traité *De Diis germanicis sive veteri Germanorum, Gallorum, Britannorum religione syntagmata IV*, imprimé d'abord par les soins de son père, Amsterdam, 1648, in-8°., et depuis à Halle, 1728, in-8°., avec des notes de Jean Jarkius, et par les soins de J. Albert Fabricius. On y trouve beaucoup d'érudition, des conjectures quelquefois hardies, et une critique assez peu sévère; néanmoins l'ouvrage est estimé des amateurs d'antiquités. Hanes, prédicateur de Gustrow, a fait son éloge, que George Henri Goeze a inséré dans son Recueil de quelques savants précoces, Lubeck, 1708, in-8°. C. T—y.

SCHEDEL (Hartmann), chroniqueur allemand, né en 1440, mort en 1514, exerçait la médecine à Nuremberg, et prenait le titre de *Artium ac utriusque medicinæ doctor.* Son traité sur la peste (*Consilium de peste*), et ses autres écrits médicaux cités par Simler, sont oubliés depuis long-temps; mais les bibliomanes recherchent encore son *Chronicon mundi* ou *Chronicon chronicorum*, à cause des gravures en bois dont il est rempli, et qui, étant l'ouvrage de Michel Wolgemuth et de Guillaume Pleydenwurt, forment des matériaux importants pour l'histoire de l'art. Cette chronique, qui, de la création du monde, s'étend jusqu'à l'an 1492, est une compilation rédigée sans critique et d'une manière extrêmement sèche, n'offrant le plus souvent que des dates avec l'indication sommaire des faits. Cependant on peut encore la consulter avec fruit pour quelques événements du quinzième siècle; et divers morceaux ont été jugés dignes d'entrer dans les grandes collections historiques, comme pièces originales. C'est ainsi que le fragment relatif à l'histoire du couvent des dominicains de Nuremberg (fondé en 1271), a été inséré par A. F. OEfel, dans le tom. 1er. du *Rerum Boïcarum scriptores*, où l'on a joint aussi la chronique depuis 1439 jusqu'à 1460, tirée de Schédel. Le fragment (*Commentariolus*) sur la Sarmatie, a de même été inséré dans la collection de Pistorius: *Scriptores rerum Polonicarum*, tom. 1er., p. 163-4. Les nombreuses figures imprimées dans le texte, représentent tous les événements considérables, et les portraits des papes, rois, hommes illustres, ainsi que les vues des villes, tout cela tracé presque toujours d'imagination. Cet ouvrage, désigné

ordinairement sous le nom de Chronique d'Hartmann ou de Nuremberg, a été mal-à-propos, attribué à Doring (*V.* ce nom, XI, 586) : il forme un énorme volume in-fol., imprimé, pour la première fois, à Nuremberg, en 1483, chez Ant. Koburger, par les soins de Sebald Schreyer et Sébastien Kamermaister. L'édition d'Augsbourg, 1496, et la version allemande (par George Alt), Nuremberg, 1493, Augsbourg, 1496 et 1497, sont moins recherchées. C'est par inadvertance que Fabricius dit (1) que la chronique de Schédel est principalement tirée de celle de *Bergomensis*, puisque cette dernière (*Voy.* FORESTI, XV, 262), de l'aveu même de Fabricius (2), parut pour la première fois à Venise, le 23 août 1483 (3). Celle de Schédel doit avoir été mise au jour vers le commencement de l'année, puisque dans le courant de 1483, on eut le temps d'en donner une traduction allemande. Si l'un des deux auteurs avait copié l'autre, ce devrait être *Bergomensis* ou Foresti, et c'est ce que semble même indiquer le titre qu'il a donné à son ouvrage, *Supplementum chronicorum*. C. M. P.

SCHEDEL (JEAN-CHRÉTIEN), auteur de plusieurs écrits sur le commerce, était d'abord commis dans une maison italienne établie à Breslau. Vers 1760 il se rendit à Hambourg, où il fut réduit à un si grand dénuement, lui, sa femme et ses enfants, qu'il alla prendre congé de Sinapius, écrivain commercial à Altona, voulant, disait-il, terminer sa vie dans l'Elbe. Sinapius le fit revenir de cette résolution, l'engagea pour divers travaux littéraires, et lui procura, dans de bonnes maisons, des leçons de langue. Il le fit ensuite entrer comme maître d'italien à l'institut commercial dirigé par le professeur Büsch. De plus, Sinapius lui céda la rédaction de ses *Cahiers commerciaux*. Depuis cette époque, Schedel fit paraître beaucoup d'ouvrages sur le commerce, qui lui procurèrent une existence médiocre, et qui se ressentent en grande partie de la pénurie de l'auteur, quoiqu'ils soient utiles aux classes auxquelles il les a destinées. Ce sont I. *La feuille de comptoir*, journal hebdomadaire, Hambourg, 1782. II. *Éphémérides du Commerce*, Lubeck, 1784, 12 cah. III. *Journal général, ou Articles, Essais et Avis d'utilité publique pour les marchands*, Butzow, 1786, en plusieurs vol. IV. *Nouveau Dictionnaire complet des marchandises*, Offenbach, 1790-91, 2 vol. in-8°. id., nouv. édit., 2 vol. in-8°. 1797. V. *Nouveau manuel complet pour les marchands de vin, commissionnaires, expéditeurs et amateurs de vins*, Leipzig, 1793 et 95, 2 vol. in-8°. VI. *Manuel de la jurisprudence mercantile*, Leipzig, 1793 et 95, 2 vol. in-8°. VII. *Nouvelle académie des marchands, ou Dictionnaire encyclopédique du commerce*, par le professeur Ludovici, refondu par Schedel, Leipzig, 1797-1801, 6 vol. in-8°. VIII. *Nouveau Manuel de littérature et de bibliographie pour les marchands*, Leipzig, 1796, in-8°. IX. *Analectes, Traités et Notices pour les marchands*, Copenhague, 1801, 2 vol. in-8°.; ouvrage qui avait paru d'abord sous le titre de *Mercure général du commerce*, Nuremberg, 1790. X. *Nouveau tableau de l'Inde*, ou Introduction à la connaissance de ce

(1) *Biblioth. lat. mediæ ætatis*, III, 568.
(2) Ibid., IV, 38.
(3) Dav. Clément, *Biblioth. curieuse*, III, 175, note (45).

pays, sous le rapport géographique et statistique, et surtout commercial, Leipzig, 1802, in-8°. Il avait traduit auparavant l'ouvrage d'Anquetil du Perron sur l'Inde, 1799, 2 vol. XI. *Nouveau Dictionnaire géographique complet, pour les marchands et gens d'affaires*, Leipzig, 1802-1804, 2 vol. in-8°. Schédel fut éditeur des *Cahiers économiques*. Il passa ses dernières années à Leipzig, puis à Dresde, où il mourut le 31 mars 1803. D—G.

SCHEDONE (Barthélemi), et non *Schidone*, comme on l'appelle communément, naquit à Modène, vers 1570. Malvasia le met au nombre des élèves des Carraches : mais si cette assertion est fondée, il faut croire, ou que ses premières productions sont inconnues, ou qu'il n'a fait en quelque sorte que saluer le seuil de cette école; car, dans les compositions, même les plus vastes, qui lui sont attribuées, on reconnaît à peine une trace du style des Carraches. Il semble plutôt qu'il cherchait à imiter les sectateurs de Raphaël que renfermait sa patrie, et plus particulièrement le Corrége, dont les chefs-d'œuvre frappaient de tous côtés ses yeux. On voit encore, dans le palais public de Modène, les fresques qu'il peignit, en concurrence avec Hercule Abati, entre autres, la belle composition de *Coriolan* et les sept *Figures de femmes, qui représentent l'harmonie*. En les regardant avec attention, on aperçoit un mélange des deux caractères que l'on vient d'indiquer. Il existe, dans l'église du Dôme, une demi-figure de *Saint Géminien, qui vient de ressusciter un jeune enfant, lequel se soutient à sa crosse pastorale, et semble le remercier*. C'est un de ses ouvrages les plus parfaits; et l'on croit voir une des belles productions du Corrége. Cette ressemblance est ce que l'on vante particulièrement dans ses autres ouvrages, et de son temps, elle passait pour une chose merveilleuse. Le Scannelli, qui écrivait environ quarante ans après la mort de Schédone, dans son *Microcosmo della pittura*, lui accorde les mêmes louanges, ajoutant toutefois que, pour que cette imitation fût plus parfaite, il serait à désirer qu'il y eut montré plus de pratique et plus de fondement. Cet auteur n'a voulu parler sans doute que du dessin et de la perspective, en quoi il pèche quelquefois; car, dans tout le reste, ses figures ont un caractère et un mouvement pleins de grâce. Sa couleur, dans ses fresques, est des plus riantes et des plus vives. Dans ses tableaux à l'huile, son coloris est plus sérieux, mais plus d'accord. Malheureusement il n'est pas exempt des effets qu'ont produits les mauvaises impressions des toiles dont on se servait du temps des Carraches. Ses tableaux de grande dimension, comme la *N.-D. de Pitié* que l'on voit maintenant dans l'académie de Pérouse, sont d'une extrême rareté. Ses tableaux d'histoire, tels que la *Nativité de Jésus-Christ* et *celle de la Vierge*, placés à côté d'une composition de Philippe Bellini, à Notre Dame de Lorette, sont presque aussi rares. On trouve de lui, dans quelques galeries, des Saintes-Familles et autres petits tableaux de dévotion. C'est le palais du roi de Naples qui est le plus riche en productions de ce maître. Outre ceux qui existaient dans la galerie Farnèse, on y voit ceux qu'il avait peints pour le duc de Parme, Ranuccio, son Mécène, qui le nomma son premier peintre. Il s'occupa pour ce prince de plusieurs sujets tirés de l'histoire sainte et de

l'histoire romaine ; mais son principal emploi fut de peindre les portraits de son protecteur et de toute sa famille. Il y déploya une si aimable variété d'expression et d'attitudes, un coloris si gracieux et si délicat, qu'il mérite d'être placé au premier rang des peintres de portraits qu'a produits l'Italie. Schédone fit aussi les portraits de tous les princes de la maison de Modène, et n'y montra pas moins de talent. Son génie était noble et élevé, son style de la plus grande élégance, sa touche légère, délicate; et, quoique son dessin ne soit pas de la dernière correction, ses airs de tête ont la grâce la plus attrayante, et sa peinture est terminée avec le soin le plus exquis. Ses peintures sont très-rares, ainsi que ses dessins, que l'on confond souvent avec ceux du Corrége et du Parmesan. Le Musée du Louvre possède trois tableaux de ce maître : I. Une *Sainte-Famille*. II. *Les Disciples de Jésus, guidés par un ange tenant un flambeau, portant le corps du Sauveur dans la sépulture*. III. *Jésus-Christ mort et près d'être enseveli, posé, par la Madelène, sur le bord du tombeau, en présence des disciples et des saintes femmes*. Ce dernier, le chef-d'œuvre de Schédone, est un des plus beaux que renferme le Musée du Louvre. Parmi les dessins de ce maître, on voit dans la galerie d'Apollon, *Le Mariage de sainte Catherine d'Alexandrie*, dessin à la plume et lavé; et l'*Aumône*, esquisse du tableau conservé dans la galerie de Capo di Monte, à Naples. Elle est peinte à l'huile, en camaïeu. Le Musée du Louvre a possédé deux autres ouvrages de Schédone, l'un représentant un *Repas de la Sainte-Famille*, et *Joseph d'Arimathie*, l'autre *Nicodème et saint Jean déposant dans le tombeau le corps de J.-C., dont la Madelène prend la main pour la baiser*. Tous deux ont été rendus, en 1815, le premier à la Prusse et le second à l'Autriche. La funeste passion du jeu détourna souvent Schédone du travail ; et la perte d'une somme considérable lui causa une affliction si grande, qu'il en mourut, dans la force de l'âge, vers 1615.

P—s.

SCHEEL (Henri Othon de), officier d'artillerie prussienne, né le 1er. novembre, 1745, à Rendsbourg, ville du duché de Holstein, fut, dès son extrême jeunesse, fourrier dans l'artillerie danoise, et fit la campagne de Mecklenbourg. D'un caractère studieux, il vint en France, en 1770, pour y ajouter à ses connaissances, et il déposa les fruits de cette excursion dans l'ouvrage, qu'à son retour, il publia, en français, sous ce titre : *Mémoires d'artillerie, contenant l'artillerie nouvelle*, avec vingt-huit planches gravées par l'auteur, Copenhague, 1777, in-4°. Il parvint alors au grade de capitaine. Pendant la guerre de la succession de Bavière (1778), il entra, comme volontaire, au service de Prusse, et il acquit l'estime de Frédéric II, au point que ce prince voulut le retenir dans son armée, en lui assurant de l'avancement. Scheel n'accepta pas ces offres séduisantes ; et peu de temps après il fut nommé chambellan du roi de Danemarck. Ce fut alors qu'il s'occupa de l'*Histoire des guerres du roi Frédéric IV*, dont il n'a paru qu'un Prospectus, Copenhague, 1782, in-4°. Sa *Description du théâtre de la guerre*, Copenhague, 1785, in-4°., traduite du manuscrit allemand, en danois, par Thomas Taarup, et pour laquelle il fit un voyage en Skanie, en Poméranie, à l'île de

Rugen, et dans le Mecklenbourg, est regardée comme classique. La continuation de cet ouvrage ayant éprouvé des difficultés, l'auteur, en 1787, accepta du service en Prusse. Il fut d'abord nommé major; et, en 1790, lieutenant-colonel. En 1793, on lui donna la direction de l'académie du génie, à Potsdam; et c'est avec le titre de major-général qu'il reçut la direction suprême de toutes les académies militaires des états prussiens, et, en dernier lieu, le commandement de deux brigades de fortifications. Malgré son grand âge et le mauvais état de sa santé, il offrit de faire la campagne de 1806 contre les Français; mais le roi n'agréa point ses offres. Après la bataille de Iéna, Scheel, pris à Custrin, fut relâché sur parole, et mourut à Berlin, le 1er. mai 1807. Z.

SCHÉELE (Charles-Guillaume), l'un des créateurs de la chimie moderne, et surtout de la chimie organique, naquit à Stralsund, le 19 décembre 1742. Son père, marchand de cette ville, lui voyant un goût décidé pour la pharmacie, l'envoya chez l'apothicaire Bauch, à Gothenbourg, pour y faire ses premières études; six années lui suffirent pour les terminer, après quoi il employa le temps qu'il passa dans cette officine à jeter les fondements de sa science. Le célèbre pharmacien Grünberg, compatriote de Schéele, parle de lui, dans les termes suivants: « Schéele était silencieux et sérieux; » il aimait passionnément l'étude; » souvent il réfléchissait pendant la » nuit à ce qu'il avait vu et observé » pendant le jour, et lisait les ou» vrages de Neumann, Lémery, » Kunkel et Stahl. » Dans le même temps, il apprit, sans maître, à dessiner et à peindre. Il se plaisait beaucoup à lire l'ouvrage de Kunkel, intitulé le *Laboratoire*, et il répétait pendant la nuit les expériences qui y sont décrites; il répandit une fois l'alarme dans la maison, en travaillant sur le pyrophore. Un de ses condisciples y ayant mêlé de la poudre fulminante, une violente détonation s'ensuivit; ce qui attira beaucoup de reproches à Schéele. Il n'en continua pas moins d'étudier en secret, et de se perfectionner dans la chimie. Un de ses confrères, C. S. Helling, assure qu'il avait fait de si grands progrès, pendant son séjour à Gothenbourg, qu'il l'emportait, à l'époque de son départ, sur beaucoup de chimistes renommés. De tels progrès avaient été reconnus par Grünberg, qui, lui demandant, en 1784, de quelle manière il avait acquis de si vastes connaissances, en reçut la réponse suivante: « C'est à vous que » je les dois, mon ami; vous m'avez » excité à lire les ouvrages de Neu» mann, dès le commencement de » mes études: cette lecture me donna » le desir d'expérimenter; et je me » rappelle très-bien qu'avant mélan» gé dans un verre de l'essence de » girofle avec de l'esprit fumant de » nitre (acide nitrique concentré), » il y eut une déflagration subite. » Mais je n'en ai rien dit à personne; » aussi bien n'avais-je pas oublié » l'expérience malheureuse que j'a» vais faite avec la poudre fulmi» nante. » Après son départ de Gothenbourg, il fut employé dans la pharmacie de Kelstrom, à Malmoé, en 1765. Deux ans après, il se rendit à Stockholm, où il dirigea celle de Schorenberg; en 1773, il quitta cette place pour en occuper une semblable à Upsal, chez l'apothicaire Look. Ses relations avec les savants de cette ville, et la faculté qui lui fut accor-

dée de travailler dans le laboratoire chimique de l'académie, le mirent à même d'étendre encore ses connaissances. C'est alors qu'il eut le bonheur de contracter avec le célèbre Bergmann, cette liaison qui fut si importante pour tous les deux. Pendant le séjour de Schéele à Upsal, le prince Henri de Prusse, accompagné du duc de Sudermanie, vint visiter cette ville et les instituts littéraires qu'elle renferme. Schéele, chargé par l'académie d'achever quelques travaux chimiques, exécuta plusieurs expériences, lorsque les deux princes vinrent visiter le laboratoire de l'académie, et les satisfit extrêmement par la manière dont il répondit à leurs questions. Le duc de Sudermanie apprit avec plaisir que Schéele était de Stralsund, et il se joignit au prince Henri, pour témoigner aux professeurs, alors présents, combien ils desiraient que le jeune savant obtînt la libre entrée du laboratoire. Pohler, apothicaire à Köping, étant mort en 1775, le collége de médecine proposa Schéele pour la direction de la pharmacie; il fit preuve de savoir dans un examen qu'il subit, et obtint la place. En 1777, la veuve, propriétaire de l'établissement, le lui céda, sans cesser, par le traité qu'ils passèrent entre eux, d'en diriger l'économie. C'est sur ce théâtre borné que Schéele fit bientôt voir toute l'étendue de son génie inventif. Durant son séjour à Stockholm, il découvrit que la castine (spath fusible, chaux carbonatée) renferme un acide; et la manière dont il traita ce sujet, décéla une grande sagacité (Mémoires de l'académie royale de Stockholm, volume 33e., page 122). On assure même qu'il fit le premier, pendant qu'il était encore à Upsal, les expériences qui mirent sur la voie de la découverte de l'acide carbonique; et il est à présumer que Bergmann a pu s'aider des travaux de Schéele, lorsque peu de temps après, il traita cette même matière avec plus de détails. Les recherches de Schéele sur le manganèse, le conduisirent à la découverte de la baryte, par suite de la composition des minéraux qu'il employait. Ses travaux sur le mode d'action des acides, et particulièrement de l'acide hydrochlorique sur ce même manganèse, ses expériences sur les propriétés comburantes du gaz (oxigène) qu'il en retirait, datent aussi de la même époque. Mais bientôt il s'immortalisa par son traité sur l'air et le feu (1777, Upsal), ouvrage non moins remarquable par le grand nombre d'observations importantes qu'il renferme, que par la manière avec laquelle un sujet aussi délicat a été traité. Il obtint sur-le-champ une grande vogue, sans même qu'il eût besoin de la recommandation qu'en fit le célèbre Bergmann, dans une Préface pleine d'expressions affectueuses pour son auteur. On l'imprima plusieurs fois, notamment à Leipzig, en 1782, et on le traduisit dans la plupart des langues de l'Europe. Schéele composa en outre divers Traités et Mémoires, qui se trouvent dans les Recueils de l'académie royale de Stockholm. Les principales découvertes de Schéele, sont : l'oxigène, le chlore, le manganèse, le molybdène, l'hydrogène arseniqué, l'hydrure de soufre, le principe doux des huiles; les acides arsénique, urique, lactique, mucique, gallique, oxalique (suivant Ehrhart, son intime ami), hydrocyanique et malique; il obtint, le premier, à l'état de pureté, les acides tartarique et citrique; il donna des

procédés ingénieux pour la préparation de l'acide benzoïque par la chaux, du phosphore au moyen des os, des éthers acétique et benzoïque; il constata la présence de l'oxalate de chaux dans un grand nombre de végétaux, tels que la rhubarbe, l'iris, le curcuma, l'asclépias, etc. Il analysa le premier l'air atmosphérique, le sel d'oseille, les hydrocyanates, et reconnut les altérations qu'éprouve l'acide nitrique à la lumière, etc. Il confirma les découvertes de Lavoisier et de Cavendish sur la composition de l'eau, et sur la production de ce liquide par l'inflammation d'un mélange d'oxigène et d'hydrogène, etc. Sa physionomie, assez commune, ne laissait pas soupçonner la grandeur de son génie. Rarement il prenait part aux conversations ordinaires; occupé sans relâche de ses recherches et de ses divers travaux, il n'en avait pas plus le loisir que l'envie. La seule distraction qu'il se permît était dans le commerce de quelques amis auxquels il pouvait parler de sa science favorite. Une correspondance suivie avec Ehrhart, Meyer, Kirwan, etc., prouve combien il était serviable et affectueux. Il était membre ordinaire de l'académie royale de Stockholm, qui lui allouait une somme considérable pour les expériences dont elle le chargeait. La société électorale des sciences d'Erfurt, celle des physiciens de Berlin, le comptaient au nombre de leurs membres. On voulut l'attirer en Angleterre, par l'appât d'un emploi considérable qui exigeait peu de soins; mais son amour pour la retraite, son attachement à son pays et à son souverain, qui accordait aux sciences la protection la plus éclatante, rendirent les négociations difficiles. Le changement qui survint dans le ministère anglais les suspendit. Peu de temps après, on les renouvela, en portant à trois cents livres sterling le revenu de la charge. Il mourut sur ces entrefaites (le 24 mai 1786). Tourmenté de la goutte et sentant sa fin approcher, il accomplit le vœu qu'il avait formé dès long-temps, en épousant la veuve de Pohler, et en l'instituant son héritière. Son Éloge fut prononcé par Vicq-d'Azir, à la société royale de médecine, et imprimé par extrait au *Journal de Paris* du 4 avril 1787. Ses papiers ont été conservés à l'académie royale de Stockholm. Sig.-Fréd. Hermbstaedt a publié ses écrits, sous ce titre : *Collection des recherches de C.-G. Schéele, sur la physique et la chimie*, 2 vol., Berlin, 1793. On a une traduction française de son *Traité de l'air et du feu*, par le baron de Dietrich, vol. in-12 et in-8°. (*V.* DIETRICH, XI, 346). A. G—RN.

SCHEELS (RABODE HERMANN), en latin *Schelius*, naquit, en 1622, dans la province d'Over-Yssel, d'une famille noble. Ce fut à Steinfurt en Westphalie, à Groningue et à Leyde, qu'il fit des études. Il y avait quatre ans que sa famille était dans cette dernière ville, lorsqu'il y perdit son père. Pour compléter son instruction, il visita alors la France et l'Italie. Ferdinand III, grand duc de Toscane, au service duquel il entra, et qui l'appréciait, voulait le retenir dans ses états; mais Scheels, cédant à la voix de sa mère, revint dans sa patrie. Il s'y livra entièrement à l'étude; et souvent les jours ne suffisant pas à son ardeur, il passait une partie des nuits. Lors de l'assemblée des États, en 1651, après la mort de Guillaume, Scheels se rendit à la Haye, comme

député de la noblesse de sa province ; et il fut nommé gouverneur d'Ysselmonde. Mais deux mois après, il mourut, n'étant âgé que de quarante ans. On a de lui : I. *Hygini et Polybii de castrametatione Romanorum quæ extant, cum notis et animadversionibus*, Amsterdam, 1660, in-4°. Il y a joint deux Dissertations, *De re militari populi Romani*. Grævius, qui les a reproduites dans le tome IX de ses *Antiquit. Rom.*, dit qu'elles sont au-dessus de tout éloge. II. *De libertate publicâ liber posthumus*, 1662, in-12. Schelius y exprime ses sentiments républicains. A la suite est le discours de Theoph. Hogers : *C. Julium Cæsarem tyrannum fuisse*, etc. III. *Protrepticon de pace et causis belli anglici primi*, Deventer, 1668, in-12. IV. *De jure imperii liber posthumus*, Amsterdam, 1671, in-16 : Hogers, qui en fut éditeur, y ajouta l'éloge de l'auteur. Scheels avait composé, ou du moins préparé, quelques autres opuscules qui sont tout-à-fait perdus. A. B—T.

SCHEFFER (PIERRE). *Voy.* SCHOEFFER.

SCHEFFER (JEAN), antiquaire, né, en 1621, à Strasbourg, d'une ancienne famille de cette ville, descendait en ligne directe, suivant quelques auteurs, de Pierre Schoeffer, de Gernsheim, l'un des inventeurs de l'art typographique (*V.* SCHOEFFER). Il fit de rapides progrès dans les langues et dans l'histoire, et ne tarda pas à donner des preuves d'une vaste érudition, dans un ouvrage sur les différentes espèces de navires des anciens (*V.* Klefeker, *Bibl. eruditor. præcocium*, 339). A cette époque l'Alsace était souvent exposée à devenir le théâtre de la guerre. La crainte de se voir détourner de ses études, détermina Scheffer à chercher un asile dans un pays étranger. Il fut accueilli par la reine Christine, qui, lui fit obtenir, en 1648, la chaire d'éloquence et de droit public à l'université d'Upsal. Les talents qu'il déploya dans l'enseignement, lui méritèrent la bienveillance du comte de La Gardie, chancelier de l'université, et l'estime de ses collègues. Nommé professeur honoraire, assesseur du collége royal des antiquités, et enfin bibliothécaire de l'académie, il justifia par d'utiles et nombreux travaux, la faveur dont il était l'objet. Une mort prématurée enleva Scheffer, le 26 mars 1679, à l'âge de cinquante-huit ans. On lui doit des *Éditions* corrigées et enrichies de notes, des *Histoires* d'Élien, du *Panégyrique de Theodose*, par Lat. Pacatus ; des *Fables* de Phèdre ; de la *Tactique* d'Arrien, et de l'*Art militaire* de l'empereur Maurice (*V.* ce nom, XXVII, 554) (1) ; du *Fragment* de Pétrone découvert à Traü (*V.* J. LUCIUS, XXV, 374) ; d'Aphtonius ; d'Hygin ; de Justin et de Julius Obsequens. Indépendamment d'un grand nombre de Thèses, de Harangues, d'Éloges et d'Opuscules, dont le P. Niceron a recueilli les titres dans le tome XXXIX de ses *Mémoires*, on a de Scheffer : I. *Dissertatio de varietate navium apud veteres*, Strasbourg, 1643, in-4°. ; insér. dans le *Thesaurus antiquitat. græcar.* de Gronovius, tome XI, 769. II. *Agrippa liberator sive diatriba de novis tabulis*, ibid., 1645, in-8°. ; dans le *Thesaur. antiquitat. Romanar.* VIII, 975, et dans la *Biblioth. antiq. et exegetica* de P. Zorn, II, 97. Cette Dissertation, savante

(1) Scheffer traduisit en latin ces deux ouvrages. Blancard a conservé la traduction de Scheffer, dans l'édition qu'il a donnée d'Arrien (*V.* ARRIEN).

et curieuse, traite de l'usage qui s'était établi à Rome, d'abolir les dettes pour prévenir les séditions. III. *De stylo ad consuetudinem veterum liber singularis*, Upsal, 1653, in-8º.; revu et augmenté, ibid., 1657, in-8º.; à la tête du *Gymnasium styli sive de vario scribendi exercitio ad exemplum veterum*, ibid., 1657, 1665, in-8º.; avec la Dissertation de Jean-Henri Boecler. *De comparandâ latinæ linguæ facultate*, Iena, 1678, 1690, in-8º. IV. *De militiâ navali veterum libri quatuor*, 1654, in-4º. Scheffer a inséré dans ce volume sa Dissertation sur les navires des anciens. Il avait preparé une nouvelle édition de cet ouvrage, et envoyé son manuscrit en Hollande pour le faire imprimer. Nicol. Witsen en eut communication, et s'appropria quantité de passages qu'il fit entrer dans son *Architecture navale* (en flamand). V. *De antiquorum torquibus syntagma*, Stockholm, 1656, in-8º., dans le *Thesaur. antiquit. romanar.*, XII, 901. Jean Nicolaï a publié une nouvelle édit. de cet ouvrage avec des notes, Hambourg, 1707, in-8º. VI. *De Naturâ et constitutione philosophiæ italicæ seu Pythagoricæ liber singularis*, Upsal, 1664; avec un nouveau frontispice, ibid., 1672, in-8º; Wittemberg, 1701, in-8º., dans l'édit. publiée par Schurzfleisch, des *Vers dorés* de Pythagore. Ce n'est qu'un essai de l'Histoire de la philosophie pythagoricienne, que Scheffer promettait de donner au public, mais qu'il n'a pas eu le loisir d'achever. VII. *Regnum Romanum, sive Dissertationes politicæ septem in librum primum T. Livii; qui est de regibus romanorum*, Upsal, 1665, in-4º. VIII. *Upsalia antiqua; cujus occasione plurima in antiquitatibus borealibus et gentium vicinarum explicantur*, ibid., 1666, in-8º., rare et curieux. IX. *Graphice seu de arte pingendi liber singularis*, Nuremberg, 1669, in-8º. X. *De re vehiculari veterum libri duo; accedit Pyrrhi Ligorii* (*V.* LIGORIO, XXIV, 486), *de Vehiculis antiquis fragmentum, ex ejus libro de familiis Romanis, nunc primùm editum italicè, cum lat. versione et notis*, Francfort, 1671, in-4º., fig., rare. C'est l'un des ouvrages les plus savants de Scheffer, et le plus complet qu'on ait sur cette matière. X. *Memorabilia Sueticæ gentis*, Hambourg, 1670, in-8º. XII. *De fabricâ triremium epistola*, Eleutheropoli (Amsterdam.), 1672, in-4º., très-rare, sous le nom de *Constant. Opelius.* C'est une critique fort vive de l'ouvrage de Marc Meibom, à la suite duquel elle est insérée, dans le tome XII du *Thesaur. antiq. Romanar.* (*V.* MEIBOM, XXVIII, 142). XIII. *Incerti scriptoris sueci, qui vixit circà ann. 1344, breve chronicon archiepiscoporum, præpositorum, decanorum, etc. ecclesiæ Upsaliensis, cum notis*, Upsal, 1673, in-8º. C'est, dit Lenglet, le plus ancien monument que nous ayons pour l'Histoire ecclésiastique de Suède. XIV. *Lapponia, seu gentis regionisque Lapponicæ descriptio accurata*, Francfort, 1673, in-4º., fig. rare. Cette Histoire a été traduite en français, en anglais et en allemand. La trad. française, Paris, 1678, in-4º., est du P. Aug. Lubin, excepté les cinq premiers chapitres, qui ont été trad. par Richelet (*V.* le *Dict. des Anonymes*, 2ᵉ. édit., nº. 7526). XV. *Lectiones academicæ seu notæ in scriptores aliquot latinos et græcos*, Hambourg, 1675, in-8º.; reproduit, en 1698, sous le titre de

Miscellanea, Amsterdam. Les exemplaires ne diffèrent que par le changement du frontispice, et l'addition d'un *Éloge* de Scheffer, suivi d'un Catalogue de ses ouvrages, moins complet que celui que Niceron a donné depuis (loc. cit.). XVI. *De situ et vocabulo Upsaliæ epistola defensoria adversùs Olaum Verelium*, Stockholm, 1677, in-8°.; cet Opuscule qu'il est bon de réunir à l'*Upsalia antiqua*, n'est pas moins rare. XVII. *De antiquis verisque regni Sueciæ insignibus*, ibid., 1678, in-4°. XVIII. *Suecia litterata seu de scriptis et scriptoribus gentis suecicæ*, ibid., 1680, in-8°.; avec des additions importantes par J. Moller, Hambourg, 1698, in 4°., et dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipzig, 1699, in-8°. (*V.* Moller, xxix, 330). Scheffer s'est contenté de recueillir les titres des ouvrages des savants suédois, et de les classer dans l'ordre chronologique; mais il n'en a pas toujours indiqué le format ni la date de l'impression. La Société d'éducation d'Upsal décerna, en 1781, le prix qu'elle avait proposé pour l'éloge de Scheffer, au *Mémoire* d'Éric Michel Fant, profess. d'Histoire en cette ville, Stockholm, 1783, in-8°. de 92 pag. W—s.

SCHEFFER (Henri-Théophile), petit fils du précédent, né à Stokholm, en 1710, s'appliqua aux mathématiques et à la physique, sous la direction du savant André Celsius, professeur à Upsal. Brandt, chimiste distingué, lui donna des leçons de chimie à Stockholm. Il établit, à ses frais, dans cette ville, un laboratoire, où il fit un grand nombre d'expériences utiles aux arts. La fonte des métaux et l'analyse des plantes employées dans la teinture, furent surtout les objets de son attention. Admis dans l'académie des sciences de Stockholm, il fournit à cette société savante un grand nombre de Mémoires. L'illustre Bergman publia, en 1776, le cours de chimie que Scheffer avait fait à Stockholm. Ce savant mourut en 1759. Son éloge, lu à l'academie des sciences de Stockholm, a été imprimé en 1760. G—au.

SCHÉHAB-EDDIN *V.* Yakout.

SCHEIBE (Jean-Adolphe), maître de chapelle du roi de Danemark, fils d'un facteur d'orgues, à Leipzig, naquit dans cette ville, en 1708, avec les plus heureuses dispositions pour la musique. Destiné à suivre la carrière du barreau, il étudia quelque temps la jurisprudence, qu'il abandonna sans regret lorsque des revers de fortune engagèrent son père à ne pas contrarier le penchant qu'il montrait pour la musique: alors Scheibe s'exerça sur le clavecin et sur l'orgue, et fit une etude approfondie des anciennes partitions, afin de mériter une place d'organiste, que, malgré ses efforts, il ne put jamais obtenir. Désespérant de réussir de ce côté-là, il se consacra à la composition; et après avoir parcouru l'Allemagne, il alla s'établir à Hambourg, où, manquant d'écoliers, et n'ayant pas occasion de travailler pour le théâtre, il devint auteur, et publia un ouvrage périodique, qui lui attira quelques disputes, mais qui lui valut aussi des protecteurs. Le Margrave de Brandebourg-Culmbach, d'abord, et ensuite le roi de Danemark, le nommèrent maître de leur chapelle, sans le distraire de ses occupations littéraires. Victime des intrigues d'un courtisan, Scheibe perdit la faveur de son maître, et ne sut pas conserver celle du public. Il se retira de la cour avec une modique pension de

quatre cents écus, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée en avril 1776. Ses ouvrages, tous en allemand, sont : I. *Dissertation sur les intervalles et les genres en musique*, Hambourg, 1729. II. *Le Musicien critique*, ibid., 1737 et suiv., soixante-dix-huit numéros. Cet ouvrage, le plus important parmi ceux de Scheibe, qui en donnait un cahier par semaine, fut recueilli et réimprimé à Leipzig, en 1745, 4 vol. in-8°. Le dernier contient plusieurs Dissertations sur la musique, et les pièces principales d'une longue polémique excitée en Allemagne par l'apparition de ce journal. III. *Thusnelde*, opéra en quatre actes, avec un discours sur la possibilité de composer un bon opéra, et sur les qualités qui le constituent, Leipzig, et Copenhague, 1749. IV *Dissertation sur l'antiquité et l'origine de la musique*, Leipzig, 1754, in-8°. V. *Sur la composition en musique*, ibid., 1773, le premier vol. seulement. Cet ouvrage, qui devait avoir quatre vol. in-4°, fut arrêté par la mort de l'auteur, qui avait rassemblé dans le premier volume tout ce qui a rapport à la théorie de la mélodie et de l'harmonie. Scheibe a laissé un grand nombre de compositions, la plupart inédites. A—G—S.

SCHEID (Everard), en latin *Scheidius*, philologue d'un rare mérite, en arabe, hébreu, grec et latin, né à Arnheim, en 1742, était, depuis 1768, professeur à Harderwyck, lorsqu'à la mort de J.-Alb. Schultens (*V.* ce nom) il obtint la chaire de littérature orientale à l'université de Leyde; mais il ne remplit que très-peu de temps ce poste honorable, et mourut en 1795. Outre son édition d'Ibn-Doréid (*V.* ce nom, XXI, 150-151), et de la *Minerva* de Sanchez (*V.* ce nom, XL, 299), ou a de lui plusieurs opuscules ou Dissertations, et quelques ouvrages dont la liste est donnée par Sax, dans le tom. VIII de son *Onomasticon*. Il suffira de citer : I. *Ad quædam veteris Testamenti loca*, Gröningue, 1764, in-4°. II. *Ad Canticum Hiskiæ*, Leyde, 1765, in-4°. C'est un commentaire sur le Cantique d'Ézéchias. III. *Oratio de fontibus litteraturæ arabicæ*, 1767, in-4°. IV. *Dissertatio philologico - exegetica ad Canticum Hiskiæ, Iesaiæ XXXVIII*, 9-20, 1768, in-8°., contenant aussi trois discours académiques. V. *Glossarium arabico-latinum manuale, maximam partem e lexico Goliano excerptum*, Leyde, 1769, in-4°.; 2°. édit. augmentée, ibid., 1787, in-4°. de 286 pag. Ce livre eut un grand succès, parce qu'il n'existait pas d'autre dictionnaire arabe abrégé à la portée des étudiants qui n'étaient pas en état de se procurer les grands lexiques de Golius et de Castell. Jacques Scheid l'avait composé en société avec son frère Everard, lorsqu'ils s'exerçaient ensemble à la lecture des auteurs arabes. On en projetait, à Göttingue, en 1786, une édition qui devait être revue par J. D. Michaëlis; mais ce projet n'eut pas de suite, Scheid ayant annoncé, peu de temps après, sa deuxième édition, qui offre en effet diverses améliorations. VI. *Primæ lineæ institutionum... sive specimen grammaticæ arabicæ*, Leyde, 1779, in-4°. de 140 pag. Cette Grammaire arabe, exécutée sur le modèle de la Grammaire hébraïque de Nic.-Guill. Schroeder, contient des observations intéressantes et peu communes; mais, comme la plupart des autres ouvrages du même auteur (dit Schnurrer), elle est incomplète et

s'arrête au 85e § de Schroeder, soit à la 6e section des verbes. VII. *Opuscula de ratione studii*, 1786-92, trois parties in-8°. VIII. *L. B. Valkenarii observationes academicæ, et J. D. à Lennep prælectiones academicæ de analogiâ linguæ græcæ*, 1790, in-8°. IX. *J. D. à Lennep etymologicon linguæ græcæ*, Utrecht, 1790, 2 vol. in-8°. (*Voy.* LENNEP, XXIV, 92). X. *Oratio de eo quod Schultensius post immortalia erga litteras orientales merita posteris agenda reliquerit*, Leyde, 1794, in-4°. Scheid avait entrepris une nouvelle version hollandaise de la Bible; mais il paraît que ce travail était peu avancé à la mort de son auteur. Everard Scheid avait aussi commencé, avant 1790, une édition in-4°, du texte arabe, des Proverbes de Meydany (*Voy.* ce nom), et Schnurrer en avait déjà reçu les trois premières feuilles (1). L'entreprise fut arrêtée par l'éditeur, lorsqu'il apprit que Schultens s'occupait du même travail. Sax ne fait pas mention de ce fragment. On voit aussi, dans le Catalogue de Langlès (n°. 1103) : *Consessus hamadanensis, vulgò dicti Bedi al zamaan; e codice. MS. Bibliothecæ fratris sui ejusdemque typis arabicis edidit Jac. Scheidius*, in-8°. A. B—T.

SCHEIDT (CHRÉTIEN-LOUIS), historien, naquit, en 1709, à Valdenbourg, dans le pays de Hohenlohe, où son père était bailli. Après avoir été bien dirigé dans ses études de jurisprudence, à Altorf, par son frère qui était dans le conseil de Nördlingen, il alla les achever à Strasbourg, sous la surveillance de deux oncles, dont l'un, professeur de médecine, mourut bientôt après. Scheidt publia, en son honneur, un Discours funèbre en latin (1731), qu'il dédia au comte Palatin Chrétien III : celui-ci, en récompense, lui offrit, mais inutilement, une place d'archiviste. Scheidt préféra le modeste emploi de précepteur de trois jeunes gens qui devaient parcourir la Suisse, la France et la Hollande. On le chargea ensuite d'accompagner le prince héréditaire d'OEttingen, à l'université de Halle. Son séjour, à cette université, le mit en rapport avec les professeurs les plus savants. Cette éducation terminée, il s'engagea encore à conduire à Göttingue le jeune comte de Donnersmark; mais ce troisième élève ne lui fit pas le même honneur que les précédents : il se tua d'un coup de pistolet. Scheidt, resté à Göttingue, s'y fit recevoir docteur en droit, et fut nommé professeur extraordinaire de cette science, qu'il enrichit de plusieurs Dissertations. Etant contrefait, il n'avait pas de grandes dispositions pour le mariage; cependant ses amis le marièrent à une jolie personne de seize ans, qui le rendit malheureux, tant par son humeur que par sa conduite. Appelé en Danemark, il y occupa une chaire de droit public, et gagna la faveur de la cour, par des Mémoires rédigés dans le sens du gouvernement. Christian VI le nomma instituteur du prince héréditaire; mais la vie de cour ne plut point au savant, et il préféra la place d'historiographe et de bibliothécaire royal à Brunswick, où il vint s'établir en 1748. Ce fut là qu'il se sentit dans la sphère qui lui convenait, et qu'il fournit une

(1) Schnurrer, *Bibliot. arab.*, in-8°., n° 226.

(2) M. Silvestre de Sacy possède le manuscrit arabe des Séances de Hamadani, qui a appartenu à Ev. Scheid (Voyez le Magas. encycl. de 1814, tom. 1. p. 196).

suite de travaux d'érudition qui auraient pu occuper dix savants. Jamais bibliothécaire n'a mieux employé son temps, et mieux profité des trésors littéraires confiés à sa garde. Outre les recherches auxquelles il se livrait par choix et par goût, il en faisait pour les savants qui le consultaient, fournissait des articles pleins d'érudition à la gazette littéraire de Gottingue, et refaisait quelquefois les traités mal faits qu'il avait à analyser; de plus, le premier ministre hanovrien, M. de Munchhausen, le chargeait souvent de travaux relatifs à l'université de Gottingue. Ce fut par les soins de Scheidt, que l'astronome Tobie Mayer fut appelé à une chaire de cette université. Ce savant historiographe était l'homme le plus malheureux dans son ménage : en 1765, ne pouvant plus cacher le déshonneur de sa femme, qui vivait en adultère avec un domestique, Scheidt lui intenta un procès en séparation. Ce procès dura deux ans, pendant lesquels le pauvre Scheidt écrivait à un ami *qu'il était rôti à petit feu*. L'affaire avait présenté tant de scandale, que le domestique fut condamné aux travaux forcés pour la vie, et la femme à douze ans de détention. La coupable échappa au châtiment; et après une vie passée dans le libertinage, elle mourut dans la misère. Scheidt alors épousa la fille d'un major russe; et ce second mariage eût été aussi heureux que le premier avait été infortuné, si sa santé n'eût pas été alors dérangée par ses travaux et par ses chagrins. Il mourut le 25 octobre 1761. Ses ouvrages sont en grand nombre; nous ne parlerons pas de ses Dissertations sur le droit. Peu de temps après son arrivée à Brunswick, il tira de la bibliothèque le manuscrit de la *Protogea* de Leibnitz, et la publia, 1749, in-4°.; il en fit autant de l'ouvrage du savant Eccard, *De origine Germanorum eorumque vetustissimis coloniis migrationibus ac rebus gestis libri duo*, pour lequel Scheidt composa une Préface, afin de faire remarquer les vues nouvelles d'Eccard sur cette matière, qui avait déjà occupé beaucoup de savants. Il entreprit ensuite la publication des *Origines Guelficæ, quibus potent. gentis primordia, magnitudo, variaque fortuna usque ad Ottonem Ium. Brunswici et Luneburg. ducem ex æqualium scriptorum testimoniis publicis, statuis, lapidibus, gemmis, sigillis, numis aliisque monumentis superstitibus deducuntur et in compendio exhibentur*, ouvrage que Leibnitz avait conçu après en avoir recueilli les matériaux en Allemagne et en Italie, et que Eccard et Gruber avaient continué en manuscrit. Le premier volume parut à Hanovre, 1750; le second en 1751, le troisième en 1752, et le quatrième l'année suivante. Jung y a ajouté un cinquième volume d'après les manuscrits de Scheidt. Ainsi, par les soins de l'historiographe de Brunswick, l'Allemagne put jouir enfin d'un ouvrage important pour l'histoire de ce pays. L'éditeur y a joint un grand nombre d'éclaircissements et de notes précieuses. Il donna ensuite : *Notions historiques et diplomatiques de la noblesse haute et inférieure en Allemagne*, Hanovre, 1754, in-4°.; ouvrage destiné à réfuter Pauli, qui avait écrit un Traité pour prouver que la noblesse inférieure allemande tirait son origine des familles domestiques de la haute noblesse. Il fit suivre sa *Réfutation* d'un Recueil de documents, pour la plupart inédits, *Manifesta docu-*

mentorum, Hanovre, 1755.; 4° *Notes et suppléments au droit public de Brunswick-Lunebourg, par Moser*, Göttingen, 1757, in-8°. Scheidt fit suivre ce livre d'un *Codex diplomaticus*, rempli de chartes et d'autres pièces intéressantes pour l'histoire. — *Bibliotheca historica Goettingensis*, tom. 1, Gottingen, 1758, in-4°. En faisant des recherches pour les *Origines Guelficæ*, Scheidt avait trouvé tant de pièces inédites, qu'il résolut d'en former un grand Recueil sous le titre d'*Analecta ex medio ævo;* mais ne trouvant pas d'éditeur, il se borna à la publication d'un volume, dont le titre n'indique point ce qu'on y trouve : ce sont 1°., *Meginhardi Historia de translatione S^ti. Alexandri Vildelusani;* 2°. *Joh. de Essendiâ historia belli à Carolo magno contra Saxones gesti;* 3°. *Joh. Clenkok decadicon contra* XXI *errores Speculi Saxonici;* 4°. IX *Diplomata Wenceslai imperat. hactenus inedita;* 5°. *Specimen codicis diplomatici Bavarici;* 6°. *God. Guil. Leibnitii flores sparsi in tumulum Papissæ.* On regrette que le reste n'ait pas paru; on croit même que ses papiers sont perdus. *V.* Hirsching, *Dictionn. histor. littéraire*, t. X, part. 2. D—G.

SCHEIK-MOHAMMED, fondateur des Wahabis. *V.* MOHAMMED, XXIX, 237.

SCHEINER (CHRISTOPHE), jésuite, et savant astronome, naquit, en 1575, à Wald près de Mundelheim dans la Souabe. A vingt ans, il embrassa la règle de saint Ignace, et fut chargé de professer les mathématiques à Ingolstadt. Un jour, dans le mois de mars 1611, qu'il était monté à la tour de l'église, avec un de ses confrères, pour faire quelques observations, il crut apercevoir des taches sur le disque du soleil. Il est probable qu'il ne parla pas sur-le-champ de sa remarque, ou du moins qu'il n'y attacha pas toute l'importance qu'elle méritait. Ce ne fut qu'au mois d'octobre suivant, qu'il vit, pour la seconde fois, les taches du soleil et les fit voir à quelques-uns de ses confrères. Il s'était servi, pour cette opération, de l'hélioscope, instrument dont Weidler (*Hist. astronom.*, 434), lui attribue l'invention; mais qu'il avait du moins perfectionné, en substituant aux verres ordinaires de l'oculaire, des verres colorés. Le P. Busée, alors provincial, ne voulut pas permettre à Scheiner de publier sa découverte sous son nom. Il se borna donc à consigner ses remarques dans trois lettres à Marc Velser, son ami, que celui-ci fit imprimer, Augsbourg, 1612, in-4°. Cette édition est datée des nones (le 5) de janvier. Velser s'empressa d'en adresser un exemplaire à Galilée; mais ce grand homme lui répondit qu'il avait aperçu les taches du soleil dix-huit mois auparavant. Jean Fabricius (*V.* ce nom, XIV, 49), les avait annoncées dans un ouvrage imprimé six mois avant celui du P. Scheiner; mais quels que fussent les droits des deux astronomes à cette découverte, ils n'ont pu porter aucune atteinte à ceux de Galilée, qui déclare avoir fait, en Italie, les mêmes observations, quoiqu'il ne les eût pas publiées. Dans la même année 1612, le P. Scheiner fit de nouvelles remarques sur les taches du soleil et sur les satellites de Jupiter, et les transmit à Welser pour les imprimer : elles ont été réunies aux trois Lettres dont on a parlé précédemment, dans l'édition de Rome, 1613, in-4°.: *De maculis solaribus tres epistolæ; de iisdem et stellis circà Jovem errantibus, disquisitio Apellis post tabulam late-*

tis (1). D'Ingolstadt, le P. Scheiner se rendit à Fribourg en Brisgau, et fut ensuite appelé par ses supérieurs à Rome, pour y professer les mathématiques. Peut-être aussi qu'ils n'étaient pas fachés de l'opposer à Galilée, partisan du système de Copernic, dont les conséquences étaient jugées dangereuses, parce qu'elles paraissaient contredire le texte de quelques passages de l'Écriture. On voit en effet, que Scheiner eut le tort d'écrire contre Galilée, et de prendre la défense de l'immobilité de la terre, de la rotation du soleil, et d'autres systèmes du péripatétisme, aujourd'hui totalement abandonnés. Il employa son temps d'une manière plus utile en continuant ses observations sur le soleil, pendant plusieurs années, avec tant d'assiduité, qu'il en recueillit plus de deux mille. En quittant Rome, il vint remplir les fonction de recteur à Neiss en Silésie; il s'y chargea de donner des leçons de mathématiques au jeune archiduc Maximilien, et de diriger la conscience de l'archiduc Charles. Il mourut d'apoplexie en cette ville, le 18 juillet 1650. C'était un homme d'un caractère ouvert et affable; il était si laborieux qu'il donnait à l'étude une partie des nuits. Outre l'ouvrage dont on a parlé, on a du P. Scheiner : I. *Disquisitiones mathematicæ de controversiis et novitatibus mathematicis*, Ingolstadt, 1614, in-4°. Ce sont des raisonnements peu concluants contre le système de Copernic et les découvertes de Galilée. II. *Novum solis elliptici Phænomenum*, Augsbourg, 1615, in-4°. Le P. Scheiner fit attention, le premier, à la forme elliptique que le soleil prend en approchant de l'horizon; il a expliqué ce phénomène dans un autre opuscule (*Refractiones cœlestes*, Ingolstadt, 1617, in-4°.), où il prouve que c'est un effet de la réfraction de la lumière. III. *Exegesis fundamentorum gnomonices*, Ingolstadt, 1616, in-4°. Ce Traité de Gnomonique est, selon Montucla, très-curieux. IV. *Oculus sive fundamentum opticum*, Deux-Ponts, 1619, in-4°.; seconde édition, Londres, 1652, même format. C'est une description de l'œil. Montucla en porte le jugement le plus favorable : c'est, dit-il, un excellent Traité d'optique matérielle. V. *Rosa ursina sive sol ex admirando facularum et macularum suarum phænomeno varius*, Bracciano, 1630, in-fol., rare : on lit au bas du frontispice, que l'impression en avait été commencée dès 1626; cependant l'approbation des censeurs, et les pièces préliminaires sont datées de 1629; ainsi tous les exemplaires doivent être de 1630. Dans cet ouvrage (auquel l'auteur a donné le titre bizarre de *Rosa ursina*, parce qu'il l'a dédié au prince Orsini), on trouve l'Histoire de sa découverte des taches du soleil, telle que nous l'avons rapportée, et les nombreuses observations qu'il avait faites depuis. Galilée a, sans doute, discouru plus judicieusement sur les taches du soleil; mais on ne peut refuser au P. Scheiner le mérite d'avoir contribué le plus à déterminer la théorie de leurs mouvements : on en trouvera l'analyse dans l'*Hist. des mathématiq.* de Montucla, II, 313. VI. *Pantographice seu ars delineandi*, etc., Rome, 1631, in-4°., fig. L'auteur y décrit, dans le premier livre, la construction et les usages du Pantographe, instrument aujourd'hui si connu, dont on se sert pour copier les tableaux, en changeant leurs pro-

(1) Ces derniers mots font allusion à l'anonyme que l'auteur était obligé de garder par obéissance pour les ordres de son supérieur.

portions, même sans savoir dessiner. Dans le second livre, il applique son invention au tracé de la perspective des corps solides ; et son Pantographe a l'avantage de la dessiner d'un trait continu, au lieu de chercher laborieusement, les uns après les autres, une multitude de points, comme on est obligé de le faire avec des instruments beaucoup plus compliqués, tel que le *Coordonnographe* de M. Boucher, décrit dans les *Annales de l'industrie* de décembre 1822, VIII, 345. L'ouvrage du P. Scheiner étant très-peu connu, on annonce presque chaque année, comme de nouvelles découvertes, des *Physionotraces*, ou des instruments à dessiner la perspective, bien moins parfaits que le sien, ou qui n'en sont que des imitations (1). VII. *Prodromus de sole mobili et stabili terrâ contrà Galileum de Galileis*, 1651, in-fol, ouvrage posthume, publié par les confrères de l'auteur, sans consulter l'intérêt de sa réputation. W—s.

SCHÉITAN-KOULI, célèbre sectaire musulman, dont le nom signifie *esclave de Satan*, fut ainsi nommé par les Turcs, à cause de ses hérésies. Ce derviche parut dans l'Asie-Mineure l'an de l'hégire 916 (1510 de J.-C.). Il sortit d'une caverne qu'il habitait depuis dix ans, affectant de se faire remarquer par ses austérités. Sa réputation une fois établie, il changea ses nombreux disciples en soldats, et prêcha sa doctrine à main armée. Il se donnait pour réformateur de l'Alcoran, et soutenait l'opinion des califes Fathimites, embrassée par les Persans. Il enseignait à reconnaître Ali pour successeur immédiat de Mahomet, au préjudice d'Aboubekr, d'Omar et d'Othman, et au mépris de la Sunnah, qui, avec l'Alcoran, est le livre sacré des Othomans. Schéitan-kouli leva l'étendard de la révolte religieuse, en s'emparant de Kutaïa, capitale de la province, dont le pacha fut empalé par ses ordres. Corcut, un des fils de Baïazid II, qui commandait dans le sandjiacat de Magnésie, marcha contre ce fanatique, fut battu et mis en fuite. Le sultan, vieux et dégoûté de la guerre, envoya, l'un après l'autre, ses meilleurs généraux pour combattre Schéitan-kouli, devenu redoutable par ses succès et le nombre de ses prosélytes. Le grand-vizir Ali-Pacha l'attaqua avec des forces supérieures, et dissipa, du premier choc, cette foule d'enthousiastes, qui ne savaient qu'égorger. Le derviche fut réduit à fuir; et, abandonnant ses disciples, il se réfugia en Perse, auprès du Schah-Ismaël. Il y devint, sinon l'auteur, du moins le restaurateur du schisme des Persans et la cause de la haine invétérée qui divise encore aujourd'hui les Shiys ou sectateurs d'Ali et les Sunnites ou Othomans. S—Y.

SCHELHAMMER (GONTHIER-CHRISTOPHE), naquit, en 1649, à Iéna, où son père était professeur de médecine. Il le perdit en 1651; mais, destiné par sa mère (1) à suivre la même carrière, il se rendit à Leipzig, en 1666; visita, en 1672, l'Allemagne, les Pays-Bas; séjourna près de deux ans à Leyde; alla en Angleterre, en France, en Italie, et revint dans sa patrie, en 1677, prendre le degré de docteur. Nommé, en 1679, professeur extraordinaire de bota-

(1) *Voy.* par exemple, le *Bulletin de la société d'encouragement*, de juin 1821, p. 161-168.

(1) Elle épousa en secondes noces le professeur J. E. Gerhard (*V.* ce nom, XVII, 197), lui survécut, et mourut en 1671.

nique à Helmstadt, il devint professeur ordinaire, en 1680. Cette même année, il épousa la fille de Herman Conring; passa, en 1690, comme professeur d'anatomie, chirurgie et botanique, à Iéna, et, cinq ans après, eut la chaire de médecine-pratique, à Kiel. Il mourut le 11 janvier 1716. Niceron (tome XXXIII de ses *Mémoires*) rapporte les titres de cinquante-deux ouvrages ou opuscules de Schelhammer et d'un plus grand nombre de morceaux que cet auteur a donnés dans les *Éphémérides des curieux de la nature*. On lui doit la seconde édition de l'*Introduction à la médecine*, de son beau-père (*V.* CONRING, IX, 450); et une Traduction allemande de l'*Alexandre*, tragédie de Racine. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits relatifs à la médecine : I. *Dissertatio inauguralis medica de voce, ejusque affectibus*, 1677, in-4°.; thèse pour le doctorat. II. *Exercitatio medica de capitis dolore*, 1678, in-4°. III. *Dissertatio de peste*, 1682, in-4°. IV. *Natura sibi et medicis vindicata, sive de naturâ liber bipartitus*, 1697, in-8°. L'auteur lui-même donna un extrait de son livre, dans les *Acta Lipsiensia*, de 1698. C'est une réponse aux opinions et écrits de Boyle et de Sturm. Ce dernier ayant répliqué par son opuscule : *Natura sibi incassum vindicata*, Schelhammer publia : *Naturæ vindicatæ vindicatio*. Après sa mort, Ch.-Et. Scheffel fit imprimer : *Virorum clarissimorum ad G.-C. Schelhammerum epistolæ selectiores*, Wismar, 1727, in-8°., contenant aussi la vie de Schelhammer et la liste de ses ouvrages imprimés ou manuscrits. Ce recueil a paru de nouveau à Leipzig, 1740, in-8°. A. B—T.

SCHELHORN (JEAN-GEORGE), l'un des plus célèbres bibliographes de l'Allemagne, né le 8 décembre 1694, à Memmingen, alla continuer ses études à l'académie de Iéna, sous J.-F. Buddaeus (*V.* ce nom), puis à Nuremberg, où J.-C. Zeltner lui inspira le goût des recherches littéraires. De retour dans sa ville natale, il reçut les ordres sacrés, et fut attaché comme prédicateur à l'une des principales églises : mais son érudition l'ayant bientôt fait connaître, il fut, en 1724, nommé bibliothécaire de l'académie de Memmingen, dont il devint peu de temps après co-recteur. Dans les voyages que Schelhorn fit en Allemagne et en Suisse, il forma d'étroites liaisons avec les savants qui partageaient ses goûts, et recueillit un grand nombre de livres rares et curieux. L'étude, les devoirs de sa place, et une correspondance aussi active qu'étendue occupèrent tous ses moments. Il avait soixante ans quand il reçut le doctorat en théologie à l'université de Leipzig; ce grade était indispensable pour remplir la charge de surintendant ecclésiastique, qui lui fut conférée et qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 31 mai 1773. Schelhorn était membre de l'académie impériale de Roveredo, et de la société ducale de Iéna. Indépendamment de quatre *Dissertations philologiques*, et d'une *Vie* de Paul Sealichi, disséminées dans les tomes V, VI et VII de la *Bibl. historico-philol. theolog. Bremensis* ; d'additions (*Additamenta quædam*), aux Annales typographiques de Maittaire, dans les *Miscellanea Lipsiensia*, XII, 66-114; d'observations sur quelques ouvrages rares, dans les *Miscellan. nova*, IV, 670 et suiv.; de l'Histoire de l'établissement typographique fondé par Marc Welser à Augsbourg,

avec le Catalogue des livres qui en sont sortis depuis 1594 à 1614, dans le *Beytræge*, ou journal de Souabe, IV, 174-208; indépendamment, disons-nous, de ces divers ouvrages, on connaît de Schelhorn : I. *Amœnitates litterariæ, quibus variæ observationes, scripta item quædam anecdota exhibentur*, Francfort et Leipzig (Ulm), 1724-31, 14 tomes en 7 volumes, pet. in-8°. Le succès qu'obtint ce Recueil obligea l'auteur d'en faire réimprimer les 4 premières parties en 1730. II. *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ et litterariæ*, ibid., 1737, 4 tomes en 2 vol., pet. in-8°; cet ouvrage, qui fait suite au précédent, n'est pas aussi recherché des curieux. III. *L'Histoire* de l'établissement de la réforme dans la ville de Memmingen (en allemand), Memmingen. 1730, in-8°. IV. *De Religionis evangelicæ, in provinciâ Salisburgensi ortu, progressu et fatis*, Leipzig, 1732, in-4°. V. *Vita Philippi Camerarii*, Nuremberg, 1740, in-4°. (*V.* P. Camerarius, VI, 605). VI. *Dissertatio epistolaris de Mino Celso Senensi, rarissimæ disquisitionis in hæreticis coërcendis quatenùs progredi liceat, auctore*, Ulm, 1748, in-4°. (*V.* M. Celse, VII, 511). VII. *De Consilio de emendandâ ecclesiâ Pauli III, P. R. à quatuor cardinalibus et quorumque aliis præsulibus conscripto ac à Paulo IV damnato*, Zurich, 1748, in-4°. Cette lettre, adressée au cardinal Querini, fut suivie d'une seconde, imprimée la même année. VIII. *Commercii epistolaris Uffenbachiani selecta, variis observationibus illustrata*; Ulm, 1753-56, 5 vol. in-8°. Le savant éditeur a fait précéder ce Recueil de la Vie de Zacharie Conrad d'Uffenbach, son ami, qui lui avait légué le soin de publier sa correspondance. IX. *De antiquissimâ latinorum Bibliorum editione ceu primo artis typographicæ fœtu et rariorum librorum phœnice*, ibid., 1760, petit in-4°., rare. On a reconnu plus tard, que la Bible décrite par Schelhorn est sortie des presses d'Albert Pfister, imprimeur à Bamberg, de 1460 à 1462 (*V.* Pfister, XXXIII, 584); elle n'est, par conséquent, ni le premier essai de l'art typographique, ni même la plus ancienne édition de la Bible, puisqu'elle est postérieure d'au moins cinq années à celle de Maïence, dont la Bibliothèque du Roi possède un magnifique exemplaire sur velin (*V.* le *Catal.* publié par M. Van Praet, I, 15 et suiv.). X. *De optimorum scriptorum editionibus quæ Romæ primùm prodierunt*, Lindau, 1761, in-4°. Schelhorn est l'éditeur de cet ouvrage du cardinal Querini (*V.* ce nom, XXXVI, 392); il l'a fait précéder d'une Dissertation très-étendue, dans laquelle il discute successivement plusieurs points relatifs à l'origine de l'art typographique, et son établissement à Maïence, à Cologne et à Rome, et qu'il termine par de nouveaux détails sur l'édition de la Bible qu'il regardait comme la première (*V.* ci-dessus). XI. *Ergoetzlichkeiten*, ou Remarques d'Histoire littéraire, Ulm, 1761-62, 2 part. in-8°. La *Vie* de Schelhorn, précédée de son portrait, se trouve dans la *Pinacotheca* de Brucker, Dec. VI. On peut aussi consulter les auteurs cités par Ch. Sax dans l'*Onomasticon*. W-s.

SCHELLER (Émanuel-Jean-Gérard), philologue allemand, né en 1735, était fils d'un pasteur protestant du village d'Ihlow, en Saxe. Ce pasteur accompagna un élève dans différentes parties de l'Europe, et pu-

blia la relation de ses courses en Laponie. Il mourut père de neuf enfants, dont le plus jeune, Émanuel, n'avait que quatre ans. La mère le fit élever à l'école d'Apolda, qui était dirigée par un excellent instituteur. Au lycée d'Eisenberg, le jeune Scheller ne trouva point cet avantage; mais ayant été envoyé à Leipzig, il y reçut les leçons d'Ernesti et de Fischer, sous lesquels il s'appliqua avec zèle à la philologie et à la théologie. Pour fournir à son entretien, il fut obligé de donner en même temps des leçons particulières, et de coopérer à des journaux de littérature, surtout à la *Bibliothèque des belles-lettres*, ou de se livrer à d'autres travaux littéraires. En 1760 il publia sa première Dissertation latine: *De historiæ antiquæ utilitate*, à laquelle il fit succéder, l'année suivante, un écrit polémique: *Somnium in quo præter cætera, genius sæculi cum moribus eruditorum vapulat*, Altenbourg, 1761, in-8°., dirigé contre deux satires latines de Klotz, son ami, qui avaient excité la bile du jeune philologue. Dans la même année, il fut nommé recteur du lycée de Lübben, en basse Lusace, place qu'il conserva dix ans, et qu'il échangea, en 1771, contre celle de recteur du gymnase de Brieg en Silésie. Dans ces deux places il mena la vie la plus laborieuse; et si dans ses fonctions de recteur, il ne remplit pas tout-à-fait l'attente du gouvernement et du public, il rendit au moins de grands services à l'instruction, par les excellents ouvrages qu'il publia, et qui sont, pour la plupart, devenus classiques. Ses deux Dictionnaires sont d'un usage général. Le petit Dictionnaire latin-allemand et allemand-latin parut à Leipzig, en 1779, et fut réimprimé en 1780 et 1790. Lunemann en a donné, après la mort de l'auteur, une nouvelle édition revue, en trois volumes. Encouragé par ce succès, Scheller entreprit la rédaction d'un Dictionnaire plus grand, qui manquait aux écoles. Il le publia d'abord en trois vol., petit in-4°., à Leipzig, 1783; réimprimé en 1788-89, en 4 volumes; l'auteur en prépara une édition beaucoup plus ample; mais elle ne parut qu'après sa mort, en 7 volumes. Les Dictionnaires de Scheller se distinguent par l'exactitude et la précision dans la définition des mots, et par des citations bien choisies des passages latins où ils sont employés. Scheller composa de plus une Grammaire latine, dont la première édition parut en 1779, et la quatrième en 1803. Il en a été fait aussi un abrégé en 1780, deuxième édition, 1785. L'ouvrage de Scheller, sur le style latin: *Præcepta styli bene latini, in primis Ciceroniani seu eloquentiæ romanæ*, 1778, 2 vol. in-8°, qu'il avait d'abord écrit en allemand, Halle, 1770, deuxième édit., 1781, ne fut pas moins bien accueilli: il fut réimprimé en 1784 et 1797; l'abrégé fait, sous le titre de *Compendium præceptorum styli bene latini* eut également deux éditions. Scheller écrivait le latin correctement, mais sans agrément; en général c'était un écrivain plus érudit qu'élégant. Ce savant mourut le 5 juillet 1803. On peut voir sur sa vie le troisième vol. du nouveau Nécrologe de Schlichtegroll. D—G.

SCHELLINGS (GUILLAUME), peintre de paysage, né à Amsterdam en 1631, cultiva de bonne heure la peinture, et jouissait déjà d'une réputation d'habileté lorsqu'il parcourut la France, l'Angleterre, l'Italie et la Suisse pour étudier la nature et les chefs-d'œuvre des grands maî-

tres. En Angleterre, il fit une étude particulière de la forme des vaisseaux, des ports de mer, et de tout ce qui tient à la marine. En Italie, il dessina les restes de l'antiquité, et tout ce qu'il crut propre à enrichir ses compositions. De retour dans sa patrie, il fit voir dans ses ouvrages, outre les qualités qui faisaient rechercher ses premières productions, un perfectionnement qu'ils devaient à ses voyages. On l'accabla de demandes; et chacun voulait enrichir son cabinet de quelques productions de son pinceau. Le tableau que l'on regarde comme son chef-d'œuvre est celui dans lequel il a représenté le *Roi Charles II s'embarquant pour l'Angleterre*. La scène est sur le rivage de la mer; la foule qui se presse, les équipages, les chevaux, tout respire, tout vit. Les groupes sont distribués avec jugement; et il y règne du mouvement sans confusion. À l'horizon, on aperçoit la flotte destinée à transporter le monarque. Schellings composait en grand maître; son dessin est correct et plein de finesse; ses tableaux, tous peints en petit, sont terminés avec le fini le plus délicat. Sa couleur a quelque chose de celle de Carle Dujardin; ses fonds de paysages se rapprochent de ceux de Lingelback, mais ils sont terminés avec plus d'art. Ce peintre mourut le 11 octobre 1678.—Daniel Schellings, son frère et son élève, né à Amsterdam en 1633, et mort le 18 sept. 1701, a aussi peint avec succès des vues de places et de paysages. P—s.

SCHELSTRATE (Emanuel), l'un des plus zélés défenseurs de la cour de Rome, né en 1649, à Anvers, étudia l'histoire et la théologie et y fit de rapides progrès. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il visita la France et l'Italie, pour perfectionner ses connaissances et se lier avec les savants dont il espérait tirer de nouvelles lumières. Le premier fruit de ses recherches fut un Traité latin des antiquités de l'Église, dans lequel il s'efforce de démontrer, contre l'opinion des docteurs français, et entre autres, de Launoy (*V.* ce nom), que l'autorité du pape est supérieure à celle des Conciles généraux. Cet ouvrage lui valut, avec un canonicat, la dignité de chantre de la cathédrale d'Anvers. Il fut appelé, peu de temps après, à Rome par le pape Innocent XI, qui le nomma conservateur de la bibliothèque du Vatican. Comblé des témoignages d'estime du pontife et des principaux membres du Sacré-Collége, il se disposait cependant à revenir dans sa patrie où le rappelaient et ses affections particulières et sa place; mais le pape le retint à Rome, en lui conférant un canonicat de l'église de Saint-Jean de Latran. Il fut enlevé par une mort prématurée, en cette ville, le 6 avril 1692, à l'âge de quarante-trois ans (1). C'était un homme très-savant; et, de l'aveu même de ses adversaires, il a fort bien éclairci plusieurs points des antiquités ecclésiastiques. On a de lui: I. *Antiquitas illustrata circà concilia generalia et provincialia, decreta et gesta pontificum, et præcipua totius historiæ ecclesiasticæ capita*, Anvers, 1678, in-4°. On voit, par ce titre, que l'auteur se proposait d'aborder toutes les questions encore obscures de l'histoire de l'Église. Il donna, dans la suite, une nouvelle forme à cet ouvrage, et conçut le projet de le diviser en six volumes, qui devaient contenir la

(1) Par inadvertance, Dupin lui donne quarante-neuf ans.

chronologie sacrée; — la géographie; — les conciles; — la liturgie; — les martyrologes ou l'hagiologie, enfin l'examen critique des points qui n'auraient pas été discutés dans les précédents volumes. Les deux premiers ont paru sous ce titre : *Antiquitas ecclesiæ dissertationibus, monumentis ac notis illustrata*, Rome, 1692, 1697, in-fol. On doit regretter que l'auteur n'ait pas eu le loisir de terminer ce travail important, dont on trouve une bonne analyse dans les *Acta eruditor. lipsiens*. II. *Ecclesia Africana sub primate Carthaginensi*, Paris (Anvers), 1679, in-4°. Son but, dans cet ouvrage, est de prouver que l'Église d'Afrique reconnaissait la souveraineté du pape. III. *Sacrum Antiochenum concilium pro arianorum conciliabulo passim habitum, nunc verò primùm ex omni antiquitate auctoritati suæ restitutum*, Anvers, 1681, in-4°. A la suite des actes du concile, on trouve cinq Dissertations; dans la première, l'auteur examine la condamnation de saint Athanase (*V.* ce nom, II, 605), et par suite l'autorité des conciles. La seconde, contient des recherches sur les évêques qui assistaient au concile d'Antioche; la troisième, les décisions qu'ils adoptèrent en matière de foi; la quatrième, les vingt-cinq canons souscrits par tous les évêques présents; et enfin la cinquième, les actes dressés, à la suite du concile, par les évêques ariens ou eusébiens. Schelstrate prouve, en passant, que, dans les premiers siècles, l'Église gardait un secret inviolable à l'égard des saints mystères, qu'on ne découvrait ni aux payens, ni aux catéchumènes. IV. *Acta Constantiensis concilii, ad expositionem decretorum ejus sessionum quartæ et quintæ facientia, nunc primùm ex cod. mss. in lucem edita et dissertatione illustrata*, ibid., 1683, in-4°. Dans cet ouvrage Schelstrate se propose de réfuter la seconde des quatre fameuses propositions du clergé de France, qui borne l'autorité du pape au spirituel. V. *De disciplinâ arcani dissertatio apologetica*, Rome, 1685, in-4°. C'est une réponse à Guill. Ernest Tentzel, pasteur luthérien, qui, dans une thèse, avait combattu l'opinion de Schelstrate touchant le secret gardé par l'Église. Il y prouve que les chrétiens, jusqu'au cinquième siècle, en Orient, et au sixième, en Occident, ont eu la précaution de ne pas découvrir aux gentils les dogmes de la religion et la doctrine des sacrements. VI. *Tractatus de sensu et auctoritate decretorum concilii Constantiensis circà potestatem ecclesiasticam, cum actis et gestis ad illa spectantibus*, ibid., 1686, in-4°. C'est une réfutation du Traité du P. Maimbourg, *De la cour de Rome* (*V.* MAIMBOURG, XXVI, 249). VII. *Dissertatio de auctoritate patriarchali et metropoliticâ adversùs ea quæ scripsit Ed. Stillingfleet, decanus Londinensis, in libro de originibus Britannicis*, ibid., 1687, in-4°. Il y combat les objections de l'auteur anglais contre la puissance du pape, et démontre qu'elle a constamment été reconnue par toute l'Église latine. Il examine en même temps plusieurs points relatifs à l'Église d'Angleterre (2). On

(2) On a encore de Schelstrate une critique de l'assemblée du Clergé de France, tenue en 1682, sous ce titre : *De lugendis actis cleri Gallicani, congregati anno 1682, dissertatio*, dont la seconde édition, 1740, in-4°., est recherchée, parce que l'on n'en tira qu'un fort petit nombre d'exemplaires, et qu'elle fut faite sur le manuscrit original de l'auteur, qui contenait diverses choses qui ne sont pas dans la première. Cet opuscule, d'une vingtaine de pages, vient d'être réimprimé à la suite du Traité de Veith, *De primatu et infallibitate romani pontificis*, Malines, 1824, in-12.

peut consulter la *Biblioth. des auteurs ecclésiastiq.*, par Dupin, tome XVIII, édition in-4°., et les *Mémoires* du P. Niceron, tome XXI. W—s.

SCHEMS-EDDIN MOHAMMED, fils d'Abou'l Sorour, écrivain du onzième siècle de l'hégire (17e. siècle de J.-C.), était d'une naissance illustre, car il descendait d'Ali, par les imams Mohammed Baker et Djafar Sadik, et il joignait à son nom, à cause de cela, les surnoms de *Bakéri* et *Sadiki*. On l'appelle aussi fort souvent *Sebtalhasan*, c'est-à-dire, le rejeton de la branche de Hasan. Sa famille n'était pas moins distinguée en Égypte dans la littérature. Schems-Eddin est auteur de plusieurs ouvrages historiques, dont un seul nous est connu. C'est celui qui porte le titre de *Kitab alkewakib alsairat fi akhbar misr walkahirat*, c'est-à-dire, *le livre des étoiles errantes*, concernant l'*Histoire d'Égypte et du Caire*, et dont la bibliothèque du Roi possède un exemplaire manuscrit. Dans ce volume, l'histoire d'Égypte finit aux premiers jours de l'an 1063 (1652-3); mais on a lieu de croire qu'il a été fait des additions au travail de Schems-Eddin, qui semble avoir dû le terminer à l'année 1054 ou 1055. L'ouvrage est divisé en vingt chapitres, et contient, outre la partie historique, beaucoup de détails sur la topographie, l'histoire naturelle, l'agriculture et le climat de l'Égypte; sur le Nil, les canaux, les nilomètres, les ponts, les mosquées, et tous les édifices remarquables de Misr et du Caire. Il peut être regardé comme la suite ou le supplément des ouvrages de Macrizi et de Soyouti. On en trouve une Notice et de nombreux extraits dans le tome 1er. des Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi. Nous ignorons l'année de la mort de Schems-eddin.
S. de S—y.

SCHENCK ou SCHENCKIUS (Frédéric), né, en 1503, dans les Pays-Bas, de l'ancienne et noble famille de Teutenburg, était président de la chambre impériale de Spire, à l'âge de trente-trois ans. Près de parvenir aux plus hautes dignités, où son mérite et sa naissance l'appelaient, il fut effrayé des dangers de la cour, la quitta pour embrasser l'état ecclésiastique, et fut successivement prevôt de Saint-Pierre d'Utrecht et évêque de cette ville, dont il devint le premier archevêque. Il y mourut, en 1580, après vingt ans d'épiscopat. Ses ouvrages de droit, presque tous insérés dans le *Tractatus tractuum*, sont: I. *Trias forensis*, Anvers, 1528, in-8°. II. *Progymnasmata fori*, imprimé avec son *Viridarium conclusionum juridicarum*, Halle, 1537, in-fol.; Cologne, 1589, in-8°. III. *Tractatus de testibus*, Cologne, 1577, in-fol. IV. *Interpretationes in libros tres feudorum*, Cologne, 1555. Ses livres de doctrine sont: 1°. *Dialogue contre les ivrognes*; 2°. Un *Traité des devoirs d'un évêque*, 1525, in-8°.; 3°. *De l'usage et de l'ancienneté des saintes images*, Anvers, 1567, in-8°. Ce dernier ouvrage est d'une grande érudition et le meilleur qu'ait composé l'auteur. — Schenck (Jean - Théodose), professeur en médecine à Iéna, sa patrie, mort, en 1671, dans sa cinquante - unième année, enseigna, pratiqua et écrivit beaucoup; mais il paraît, par ses *Observationes medicæ*, Leyde, 1644, in-fol.; Francfort, 1667, in-fol., et 1670, in-8°., qu'il était crédule et se livrait au merveilleux. C'est une compilation

de contes de vieilles femmes, débités du plus grand sérieux. On y voit des gens obsédés du démon, et guéris par la combinaison des secours de la médecine et de ceux de l'Église; un hermaphrodite marié à un homme, dont il eut plusieurs fils et filles, ce qui ne l'empêchait pas d'abuser des servantes, et de leur faire des enfants. Enfin on y voit, dans un seul chapitre, vingt-cinq passages de différents auteurs, qui rapportent que des femmes ont été subitement changées en hommes; mais il ne cite qu'un exemple d'homme changé en femme. Tout cela nous disp nse de parler des autres ouvrages de Schenck, dont on peut voir le détail dans Niceron, tome XXII.

T—D.

SCHENCK DE GRAFFENBERG (JEAN), médecin, né à Fribourg en Brisgau, le 20 juin 1531, d'une famille riche, moutra, dans ses premières études, une aptitude peu commune, surtout dans le latin et le grec, et se décida à embrasser la profession de médecin. Ses parents l'envoyèrent à l'université de Tubingen, qui passait alors pour la plus savante d'Allemagne. Il y prit le bonnet de docteur en 1554, retourna à Fribourg, où il fut nommé médecin de la ville, et s'acquitta avec honneur de cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 12 novembre 1598. Il s'occupa toute sa vie d'observations sur les cas les plus rares de la médecine, et sur toutes les maladies du corps humain, qu'il disposa par ordre depuis Hippocrate jusqu'au seizième siècle. Il les tira de plusieurs ouvrages fort rares aujourd'hui, et il en reçut de beaucoup de médecins d'Allemagne, qu'on ne trouve imprimées nulle part. Il en est de curieuses, mais quelques-unes se ressentent de l'esprit superstitieux qui régnait alors. On y voit clairement combien Schenck s'efforça de secouer le joug de la littérature grecque, sous lequel étaient asservis ses contemporains. Il aimait mieux penser et écrire librement, que se distinguer par une ambitieuse érudition. Il s'appliqua à introduire dans son ouvrage un certain ordre systématique, en ce qui concerne la pathologie spéciale, et à classer les maladies selon leurs causes les plus évidentes. Voici le titre de ce recueil. *Observationum medicarum, rararum, novarum, admirabilium, et monstrosarum, volumen tomis septem de toto homine institutum*, Francfort, 1600, deux volumes in-8°.; 1609, in-fol., Fribourg, 1604, in-8°.; Lyon, 1644, in-folio; réimprimé à Francfort, en 1665, in-fol., par les soins de Laurent Strauss, avec quelques augmentations. Schenck avait publié cet ouvrage par volumes séparés: le 1er. *De capite humano*, à Bâle, en 1584; le 2e. *De thorace*, à Fribourg, en 1594; le 3e. *De partibus naturalibus*, Fribourg, en 1595-96; le 4e. *De partibus naturalibus utriusque sexûs*, Fribourg, 1596; le 5e. *De partibus externis*, Fribourg, 1596; le 6e. *De febribus, morbis epidemicis et contagiosis*, Fribourg, 1597; le 7e. *De venereis*, en 1597.

Z.

SCHENCKEL (LAMBERT-THOMAS), mnémoniste, né en 1547, à Bois-le-duc, était fils d'un médecin, qui, pour pouvoir soutenir sa famille, joignait l'enseignement du latin à la pratique de son art. Il apprit de son père les éléments des langues anciennes, et, à dix-sept ans, alla faire son cours de philosophie à Louvain. En 1565, il se rendit à Cologne, dans le dessein d'y perfectionner ses études;

mais les troubles qui commençaient à s'étendre de la France et des Pays-Bas en Allemagne, le forcèrent de renoncer à ses projets ; et, de retour dans sa patrie, il se décida pour la carrière de l'enseignement. Il professa la grammaire et les humanités dans plusieurs villes, entre autres a Malines, où il exerçait, en 1576, les fonctions de recteur de l'école publique. Ce fut vers ce temps-là qu'il parvint à se créer, d'après les anciens, un système de *Mnémonique*, ou mémoire artificielle. Cette découverte lui parut un moyen assuré de gloire et de fortune ; et il quitta bientôt sa chaire pour porter sa méthode dans les pays étrangers. Pendant plus de quarante ans, on le vit parcourir l'Allemagne, la Bohême et les différentes provinces de France, trouvant par tout des disciples empressés de l'entendre. Son cours, composé de dix à douze leçons, coûtait vingt écus que l'on payait d'avance. Il ne le commençait qu'après avoir fait jurer à ses auditeurs un secret inviolable ; de son côté, Schenckel leur promettait de les mettre en état de dicter, en même temps, à vingt secrétaires sur des matières différentes. Il est difficile de ne pas voir dans cette conduite un vrai charlatan. Cependant il fut honoré des suffrages des évêques d'Arras, Anvers et Liége ; et il reçut les attestations les plus flatteuses des universités de Louvain, Douai, Wurtzbourg et de celle de Paris, à laquelle il se fit agréger. Ayant obtenu le privilége exclusif d'enseigner sa méthode en France, il y demeura douze ans, se jouant de la crédulité publique, tantôt annonçant qu'il avait un secret au moyen duquel on pouvait faire de tête les calculs les plus compliqués ; et tantôt qu'il enseignerait le latin, dans moins de six mois, à l'élève le plus borné. Malgré toutes ses promesses, Schenckel ne put soutenir sa réputation. Il quitta la France, où il avait cessé de trouver des adeptes, et mourut ignoré, dans une petite ville d'Allemagne, vers 1630, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait publié, dès 1593, à Douai, l'opuscule auquel il doit une place dans la Biographie ; *De memoriâ libri duo*, in-8°. de 28 feuillets. Dans le premier livre, il traite des avantages de la mémoire et des moyens de la fortifier. Le second renferme les principes de la mémoire artificielle, d'après saint Thomas d'Aquin, Aristote, Quintilien et Cicéron. Cet opuscule, réimprimé à Strasbourg, en 1610, in-12, sous ce titre : *Gazophylacium artis memoriæ vel fundamenta artificialis memoriæ*, l'a été plus tard, dans le même format, à Rostock, Venise et Lyon, en 1629 ; et à Francfort, en 1678, in-8°. Cette édition est augmentée de cinq petits traités de mnémonique, attribués à Don Juan d'Autriche, Jérôme Marafioti, Jean Spangenberger, Franç. Mart. Ravellin et Jean Willis. Le traité de Schenckel avait été traduit en français par un anonyme, à Douai, 1593, in-8°. ; et par Adrien Le Cuirot, sous ce titre : *Le Magazin des sciences*, augmenté de l'alphabet de Tritheim, Paris, 1623, in-12, rare. Il paraît que tous ceux que Schenckel avait initiés à la méthode mnémonique n'avaient pas le bonheur de la comprendre. Un de ses partisans se chargea de la rendre plus claire, en publiant : *Schenckelius detectus*, Lyon, 1627, in-12 de 178 pag. (1) ; et *Crisis Ja-*

(1) Cet opuscule est de Jean Paepp Galbaicus, qui l'a dédié à Claude du Vergier, évêque de Lavaur, par une épître dont la souscription se termine par les initiales S. P. D. I. P. G., c'est-à-dire,

ni Phaosphori (2) *in quo Schenckelius illustratur*, ibid., 1629, in-12 de 76 pag. Le livre et le nom de l'auteur n'en étaient pas moins tombés dans l'oubli, quand le docteur Kluber s'avisa d'en donner une version allemande sous ce titre : *Compendium de la mnémonique*, ou l'art de la mémoire, au commencement du dix-septième siècle, par Schenckel et Sommer, son disciple, trad. du latin, avec une préface et des observations, Erlang, 1804. De nos jours la méthode du mnémoniste flamand, qui ne diffère guère de celle du Père Gesvaldo, général des Franciscains, ni de celle du P. Cosme Rosselli (*Voy.* ce nom), a été reproduite et perfectionnée en Allemagne, par le baron d'Arétin, et en France, par Feinaigle (*Voy.* ce nom dans la *Biogr. des hommes vivants*, III, 41). Parmi les autres opuscules de Schenckel, dont on trouvera les titres dans la *Biblioth. belgica*, de Foppens, pag. 802, et dans les *Mémoires littéraires* de Paquot, III, 235 et suiv., éd. in-fol., on se contentera de citer : I. *Tabulæ publicæ scholæ Mechliniensis summam rei scholasticæ complectens*, Anvers, Plantin, 1576, in-8°. II. *Grammaticæ latinæ præceptiones libri tres*, ibid, 1582, 1592, in-4°. III. *Flores et sententiæ insigniores selectæ è Phil. Cominæo, Froissardo*, etc., Paris, 1606, in-12; Cologne, 1615, in-12. IV. *Elegiarum et epigrammatum liber unus*, Toulouse, 1609, in-12. V. *Jovianus imperator, sive historia fortunæ adversæ : cum elegiis aliquot*, Prague, 1617. VI. *Methodus sive declaratio quomodo latina lingua, sex mensium spatio, doceri possit; accessit tractatus de utilitatibus et effectibus artis memoriæ*, Strasbourg, 1619, in-12.

W—s.

SCHEREFF-EDDIN. *Voy.* Chéryf-ed-dyn Aly.

SCHEREMETOF (Boris Petrowitsch, comte de), l'un des meilleurs généraux de Pierre-le-Grand, et l'un de ceux qui eurent le plus de part à la création des armées russes, était issu d'une famille puissante, et alliée de la maison impériale de Romanof. Il se fit remarquer, pour la première fois, à Narva, où, chargée de couvrir le siége, la troupe qu'il commandait ne fut pas plus heureuse que les autres corps de l'armée russe; mais peu de temps après, il effaça cet échec à Élestfer, près de Dorpat, où il battit, pendant quatre jours (du 30 décembre au 2 janvier 1702), le général suédois Schlippenbach. L'année suivante, Charles XII étant revenu de Saxe en Pologne, pour pénétrer en Ukraine, à la tête d'une puissante armée, Schérémétof donna au Czar le conseil d'éviter une action générale, et de l'affaiblir par de longues marches, et des partis détachés. On sait les résultats qu'eut un tel plan. Schérémétof concourut très-efficacement à la victoire de Pultawa, qui mit le sceau à cette heureuse conception; et ce fut lui surtout qui fit prendre aux Russes une position si avantageuse. Il accompagna ensuite le Czar dans sa campagne du Pruth, et fut remis en ôtage aux Turcs, avec Schafirof pour garantie du traité. Conduit à Constantinople, il y fut très-bien traité, et jouit, pendant quelques mois, d'une

Salutem profundum dat Joannes Papius Galbaicus. M. Barbier, en transposant l'ordre de ces lettres, en a rendu l'explication impossible. Voy. le *Dict. des anonymes*, n°. 21410.

(2) On a de bonnes raisons de conjecturer que *Janus Phaosphorus* n'est autre que Jean Paepp, écrivain sur lequel on ne trouve dans les *Dictionnaires*, que des renseignements superficiels et incomplets.

entière liberté. Revenu à la tête des armées russes, il s'empara de Riga, et fit la conquête de la Livonie. Ce fut encore lui que le Czar envoya sur les bords de la mer Caspienne, pour soumettre le rebelle Stenka. (*Voyez* Pierre Ier., xxxiv, 341). Schérémétof mourut le 17 janvier 1719. Sa Vie, par G. F. Muller, traduite du russe en allemand, par H. L. Chr. Bakmeister, a été imprimée à Pétersbourg, 1789, in-8o. Le comte de Schérémétof, son petit-fils, grand chambellan de Russie, a donné, en 1774, une édition in-fol., des *Lettres de Pierre-le-Grand à son feld-maréchal et conseiller intime, le comte Schérémétof.* M—d j.

SCHÉRER (Barthélemi-Louis-Joseph), général des armées de la république française, né en 1735, à Delle, près de Béfort, où son père était boucher, reçut une éducation au-dessus de son état; mais soit légèreté, soit éloignement pour l'étude, il s'enfuit de la maison paternelle, et s'engagea au service d'Autriche. Étant à Mantoue, en garnison, il déserta, et vint à Paris auprès de son frère, alors maître d'hôtel du duc de Richelieu; et il mena dans cette ville une vie très-dissipée. Favorisé néanmoins par un extérieur avantageux, et par son esprit d'intrigue, il obtint le grade de major, dans la légion de Maillebois, destinée au service de Hollande. Ce corps ayant été licencié, Schérer revint à Paris, et fut témoin des premiers événements de la révolution. Dès que la guerre fut déclarée en 1792, il se fit nommer aide-de-camp du général Desprez-Crassier, son ancien camarade dans la légion de Maillebois. Il continua de servir après l'arrestation de ce général; fut successivement aide-de-camp des généraux Eikmeier, et Beauharnais, et fit toute la campagne de 1793. Vers la fin de cette année, il fut éloigné de l'armée comme *aristocrate;* mais il y reparut peu de temps après en qualité d'adjudant-général, puis de général de brigade, puis fut encore renvoyé comme suspect à vingt lieues des frontières. Mais triomphant enfin de tous ces obstacles, il parvint au grade de général de division. Employé à l'armée de Sambre et Meuse, en 1794, il se porta, des environs d'Avesne, sur la rive gauche de la Sambre, pour enlever le Mont-Palisset, qui était occupé par un corps nombreux d'Autrichiens. Chargé, après la retraite des armées alliées, de conduire le siége des quatre places du Nord, Landrecies, Valenciennes, Condé et le Quesnoi, qui avaient coûté aux ennemis un an de travaux et des flots de sang, il disposa tout pour les reconquérir d'après les ordres et les instructions du comité de salut public. Landrecies, tomba la première, puis le Quesnoi, Condé et Valenciennes. Il avait dirigé trois attaques sur cette dernière place, et tout était prêt pour que la tranchée fût ouverte dans la nuit du 28 août 1794, si la Convention exigeait que son décret contre les prisonniers anglais, fût exécuté. Le commandant consentait à remettre la place, à condition que la garnison aurait la faculté de se retirer; Schérer attendit du Comité de salut public la réponse à cette proposition pour laquelle il inclinait: cette réponse fut conforme à ses desirs; et il prit aussitôt possession de Valenciennes et de Condé. Il alla ensuite renforcer le général Jourdan; et le 17 sept. il attaqua les Autrichiens au poste de la Chartreuse, près de Liége, d'où il réussit à les débusquer. Conduisant l'aile droite de l'armée de Sambre et

Meuse, il prit part le 2 oct., au combat d'Aldenhoven, força le passage de la Roer, et en accablant l'aile gauche des Autrichiens, commandée par Latour, il obligea l'ennemi à se retirer sur Kerpen. L'année suivante (1795), il alla remplacer Pérignon, dans le commandement de l'armée des Pyrénées Orientales, et il eut à combattre le général espagnol Urrutia, qui, le 19 mai, vint l'attaquer sur tous les points de sa ligne, à Calabuix. Le lendemain, Schérer attaquant à son tour les positions des Espagnols, ne fut pas plus heureux que l'ennemi ne l'avait été la veille. Le 26, il voulut renouveler l'attaque; mais il commit la faute de se laisser prévenir. Tout le mois de juin s'écoula sans engagement, la cour d'Espagne et la république ayant déjà entamé des négociations de paix. Schérer sortit de cette inaction, en essayant encore une fois, le 13 juillet, de forcer les positions espagnoles, et en effectuant le passage de la Fluvia. Il s'ébranlait pour s'emparer des défilés des montagnes, lorsqu'il s'aperçut qu'il était prévenu par l'ennemi. Alors il ordonna la retraite qu'il fit en bon ordre; et les deux armées rentrèrent dans leurs quartiers respectifs. Schérer méditait encore un projet d'invasion dans la Cerdagne, lorsque la nouvelle de la paix de Bâle mit fin aux opérations. Vers la fin de la même année, le Comité de salut public lui confia le commandement de l'armée d'Italie, qui occupait alors les Alpes maritimes sur le territoire de Gènes; et qui venait d'être renforcée par des troupes venues des Pyrénées. Schérer voulut débuter par une offensive brillante. L'armée austro-sarde, de cinquante mille hommes, tenait une ligne de positions fortifiées et liées les unes aux autres par des retranchements. Sa gauche était appuyée à la mer vers Loano; un vallon profond et escarpé séparait les deux armées. La ligne de défense des Français, forte de quarante mille hommes, s'étendait depuis le rocher de Borghetto, baigné par la Méditerranée, jusqu'à la cime des montagnes parallèles, occupées par l'ennemi. Les soldats, sans pain, sans souliers, manquant de tout, demandaient à grands cris qu'on les conduisît au combat. Schérer eut le bon esprit de s'entourer des lumières des principaux généraux de l'ancienne armée d'Italie, tels que Laharpe, Cervoni, Victor, et surtout Masséna, qui proposa d'opérer sur le centre des Autrichiens. On forma trois attaques, une fausse et deux véritables, et le combat s'ouvrit le 21 novembre. Il fallut six jours de mouvements et d'attaques opiniâtres pour forcer le général ennemi (de Vins) d'abandonner ses positions afin de se retirer dans le camp retranché de Ceva. Il laissa sur le champ de bataille quatre mille morts et près de cinq mille prisonniers. Par cette victoire de Loano, Schérer se trouva maître de tout le pays occupé auparavant par les Austro-Sardes, et surtout de Final, de Vado et de Savone, où ils avaient renfermé tous leurs approvisionnements. On l'a blâmé de n'avoir pas su tirer d'un tel succès, de plus grands avantages, et de s'être contenté d'occuper tranquillement la Rivière de Gènes et les sommités des montagnes, au lieu de déboucher de suite par la vallée du Tanaro, et de séparer les Piémontais des Autrichiens, comme Buonaparte le fit quelques mois plus tard. Ayant pris ses cantonnements d'hiver, Schérer fut imité par les Austro-Sardes; et il y eut entre les deux armées, comme entre celles du Rhin,

une espèce de suspension d'armes. Cette inaction, censurée par les uns, justifiée par d'autres, servit puissamment les projets ambitieux de Buonaparte, qui, par le crédit de Barras et même de Carnot, se fit nommer à sa place, vers la fin de mars 1796. Ce choix extraordinaire et inattendu, fut regardé comme une récompense du dévouement que le général corse avait montré à la Convention, le 13 vendémiaire (5 et 6 oct. 1795). Schérer lui remit le commandement sans peine, persuadé qu'il était que son protecteur Rewbell saurait l'en dédommager; et en effet, dès le 26 juillet 1797, ce directeur le fit nommer ministre de la guerre. Le 13 décembre suivant, Schérer présenta au Directoire le général Buonaparte, qui s'était déjà illustré par les plus importantes victoires. Il écrivit ensuite une circulaire aux généraux, sur le maintien des principes républicains dans les différents corps. Mais bientôt sa gestion ministérielle fut un sujet de plaintes et de censure. On l'accusa de malversations et de corruption. Au mois d'août 1798, le député Chabert fit, au conseil des Cinq-Cents, une motion contre les déprédations qui se commettaient au ministère de la guerre, et qui, dit-il, étaient le résultat de marchés clandestins. Les Directeurs crurent étouffer ces clameurs en ordonnant quelques destitutions dans les bureaux; mais lorsqu'on attaquait Schérer, c'était le Directoire lui-même que l'opposition voulait entamer. Le ministre, sûr de l'appui de Rewbell, et d'ailleurs l'ami et le complaisant de Barras, avait pour lui tous les traitants et un parti nombreux. Voulant le soustraire aux poursuites de l'opposition des conseils, le Directoire l'éleva, dans le mois de février 1799, au commandement de l'armée d'Italie. C'était à l'époque où allait s'ouvrir cette fameuse campagne des Austro-Russes, qui semblait devoir renverser la puissance révolutionnaire des Français. Pour lui résister, il eût fallu en Italie un général plus habile et plus estimé que Schérer. L'opinion publique lui était d'autant plus contraire, qu'on le soupçonnait généralement d'avoir au moins fermé les yeux sur le système de pillage et de dévastation qui avait excité l'indignation des peuples de la Suisse et de l'Italie. A peine fut-il arrivé sur le théâtre de la guerre, qu'un mécontentement universel se manifesta dans l'armée et dans les contrées de l'Italie qu'elle occupait. A la suite du nouveau général, on vit arriver une seconde ligne de déprédateurs. Sa première opération, à Turin, fut d'exiger du gouvernement provisoire une contribution extraordinaire de six cent mille francs. Dès qu'il eut réuni ses troupes, il vint prendre position, d'après les ordres du Directoire, sur les frontières de la république Cisalpine, pour établir sa communication avec l'armée de Naples, commandée par Macdonald, et qui avait été mise sous sa direction. L'armée autrichienne, qui attendait les Russes, ne se hâtant pas de commencer les hostilités, Schérer eut ordre de l'attaquer avant l'arrivée de ses alliés. Il divisa ses troupes en deux corps, dont un, conduit par Moreau, effectua une fausse attaque sur Vérone et sur Legnago, afin de tenir en échec les secours que l'ennemi pouvait diriger de ces places sur Pastrengo; l'autre, sous la direction du général en chef lui-même, s'empara des positions de la droite des Autrichiens sur le lac de Garde. Ainsi, par ce dernier mouvement offensif, Schérer avait battu,

repoussé et contenu les forces autrichiennes; et, suivant son rapport, l'armée ennemie aurait essuyé une perte considérable. Cependant il ne sut pas tirer parti de ces avantages. Par la crainte de voir couper ses divisions de gauche, il résolut, contre l'avis de Moreau, de concentrer ses forces, et d'effectuer sa retraite; donna ordre aux divisions qui avaient passé l'Adige de revenir sur la rive droite, par Peschiera; et, afin de masquer son mouvement rétrograde, ordonna au général Serrurier d'exécuter une fausse attaque sur Vérone. Mais, s'abandonnant à trop d'ardeur, la division Serrurier fut mise en déroute; et l'échec qu'elle essuya coûta cinq mille hommes à l'armée française. Schérer avait concentré ses forces entre l'Adige et le Tartaro. Cette position couvrait Mantoue, et donnait au général en chef la faculté d'attaquer l'ennemi quand il le jugerait convenable. Résolu de livrer bataille à l'armée autrichienne, qui déja venait de passer l'Adige dans la même intention, il attaqua, le 4 avril, le général Kray, posté en avant de Vérone; mais il échoua dans toutes ses attaques; et, voyant son flanc droit découvert, il ordonna la retraite. La perte de cette bataille de Magnano força Schérer d'opérer son mouvement rétrograde sur le Mincio, puis sur Roverbella; toujours serré de très-près par l'ennemi qui, le 8 avril, fit une attaque générale sur ses postes, et le rejeta en désordre derrière l'Oglio. L'abandon de la ligne du Mincio, sans combat préalable, porta le découragement dans les rangs de l'armée française; et ce fut dans ce temps-là même que l'armée russe de Suwarow vint se réunir aux Autrichiens. Cette jonction rendit la position de Schérer encore plus difficile; il s'arrêta cependant à Lodi, espérant y tenir quinze jours, et recevoir les secours que lui promettait le Directoire. Mais Suwarow, ne lui donnant pas le temps de se reconnaître, vint l'attaquer subitement, et Schérer se replia sur Milan. L'armée française ne s'était pas encore trouvée dans une position si critique. Son général effrayé, voulant se soustraire à la honte d'une destitution, envoya sa démission au Directoire, et remit provisoirement le commandement à Moreau. En acceptant cette démission, ses amis, les directeurs, le nommèrent inspecteur des troupes françaises en Hollande. Ne pouvant plus l'attaquer comme général, l'opposition du conseil des Cinq-Cents envoya un message au Directoire pour obtenir des renseignements sur sa gestion ministérielle, au moment même où une adresse des habitans de Grenoble signalait son ineptie et ses malversations. Il publia alors une espèce de Mémoire justificatif, sous ce titre: *Précis des opérations militaires du général Schérer en Italie*, in-8°, 1798. Il soutint, dans cette brochure, qu'il avait ouvert et continué la campagne avec vingt-un mille hommes de moins que ne portait le plan arrêté par le Directoire, et qu'en outre il avait été obligé de détacher sept mille hommes pour occuper la Toscane; que d'un autre côté, l'armée du Danube s'étant repliée sur le Rhin, celle d'Italie ne pouvait plus se garantir de l'armée autrichienne du Tyrol, sur son flanc gauche, et de l'armée de Vérone, sur son front. Quant à la perte de la bataille de Magnano, il l'attribua uniquement à la supériorité numérique de l'ennemi; avouant toutefois que la malveillance avait réussi à lui faire per-

dre la confiance de l'armée. Ce Mémoire ne put conjurer l'orage qui menaçait de fondre sur Schérer: il fut accusé à la tribune, par Briot, de dilapidation et de lâcheté: ce fut en vain qu'il adressa au Conseil le compte de sa gestion, et que Ramel, ministre des finances, tenta de le justifier: ses accusateurs, lui opposant de nouveaux faits, demandèrent qu'il fût mis en accusation. Des habitans d'Antibes, de la Rochelle et de Perpignan, le dénoncèrent en même temps pour avoir vendu, à vil prix, des canons, des fusils, et même des habits. Schérer, épouvanté, donna sa démission d'inspecteur, et prit la fuite. Les scellés furent apposés sur ses papiers; et le Directoire annonça que le tribunal criminel allait informer contre lui. Mais la révolution du 18 brumaire, qui éleva Buonaparte au pouvoir, vint arrêter ces poursuites. Sauvé par ce changement subit, Schérer se retira dans sa terre de Chauni, et il y vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, en août 1804. On assure qu'il était abruti, depuis plusieurs années, par des penchants crapuleux, et que dès les derniers temps de son ministère il était incapable d'occupations graves et suivies. B—P.

SCHERMER (Luc), poète hollandais, né à Harlem, en 1688, et moissonné à l'âge de vingt-deux ans, se consolait avec les Muses des cruelles douleurs de la pierre. Le Recueil de poésies mêlées, qu'il nous a laissé dans sa langue maternelle, prouve à quelle hauteur il n'eût pas manqué de s'élever, s'il avait vécu assez long-temps. Il avait fait d'excellentes études à Leyde; et le goût des anciens se manifeste partout dans ses productions, qui sont en grande partie du genre bucolique. Elles ont été recueillies par Pierre Vlaming, bon littérateur et poète lui-même: il les a enrichies d'une excellente Notice sur Schermer, à qui M. de Vries, dans son *Histoire* (anthologique) *de la poésie hollandaise* (tome II, p. 31-35), s'est plu aussi à rendre justice. M—ON.

SCHERZ (Jean-George), l'un des écrivains qui ont le plus contribué à expliquer les anciens monuments de la langue allemande, naquit à Strasbourg, en 1678; étudia dans sa ville natale et à Halle; fut nommé, en 1702, professeur de philosophie, et, en 1711, professeur de droit à Strasbourg, où il mourut, le 1er. avril 1754. Il a écrit un grand nombre de Dissertations sur le droit et la morale. Nous citerons: I. *Philosophiæ moralis Germanorum medii ævi Specimen*, 1704, in-4°. Ce premier essai fut suivi de dix autres, sous le même titre, dont le dernier est daté de 1711. II. *De nobilitate liber*, Strasbourg, 1709, in-4°. III. Son principal ouvrage ne parut qu'après sa mort: c'est son *Glossarium germanicum medii ævi, potissimum dialecti suevicæ*, publié, avec des notes et les Suppléments d'Oberlin, en 2 vol. in-fol., Strasbourg, 1781-84. Ce Dictionnaire peut être considéré comme un abrégé de ceux de Schilter, de Wachter et de Haltaus, offrant moins de développements étymologiques et de citations d'anciens passages, mais augmenté d'une grande quantité de mots tirés de divers monuments inconnus à Schilter, et généralement de tous les ouvrages qui avaient traité de la langue théotisque, thyoise teutonique ou francique, de laquelle a été formé l'allemand moderne. Le Glossaire de Scherz, bien moins étendu que ceux de Wachter et de Haltaus, est le plus ample et le plus com-

mode à consulter, quoiqu'il ne soit pas exempt de fautes (*V.* Pfintzing). Scherz ne s'est pas rendu moins recommandable comme éditeur. Il a publié, dans le *Thesaurus antiquitatum Teutonicarum* de Schilter, la Paraphrase de Willeram et l'Évangile, traduit en vers rimés, par Otfrid, bénédictin du neuvième siècle (*Voyez* Otfrid); un morceau non moins curieux de Stricker (*Rhythmus antiquus germanicus de Caroli Magni expeditione Hispanicâ*); *Anonymi fragmentum de bello Caroli Magni contrà Saracenos*, etc. Il a, de plus, enrichi ce Recueil de notes, et a été l'éditeur du troisième volume. (*V.* Schilter). Voy. aussi le *Journ. des savants* juin 1784. Z.

SCHEUCHZER (Jean-Jacques), médecin et naturaliste suisse, auteur de nombreux ouvrages, et célèbre surtout par ses recherches sur les fossiles, naquit à Zurich, le 2 août 1672, de Jean-Jacques Scheuchzer, docteur en médecine. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il se rendit à Altorf, université qui appartenait à la ville de Nuremberg, pour y étudier la médecine, et passa ensuite à Utrecht afin de se perfectionner dans cette science. Reçu docteur à Utrecht, en 1694, il parcourut l'Allemagne, et vint de nouveau habiter Altorf, résolu d'y approfondir les mathématiques, qu'il se di posait à enseigner dans sa patrie. Son goût pour l'histoire naturelle l'engagea cependant à faire de nombreux voyages dans les diverses parties de la Suisse, et principalement dans les Alpes; il se forma ainsi de riches collections, qui ont servi de matériaux à ses principaux écrits. On a une relation de ces excursions savantes, imprimée à Londres, en 1708, in-4°., qui comprend celles des années 1702, 1703 et 1704; elle a été réimprimée à Leyde, en 1723, et l'on y a joint les voyages faits jusqu'en 1711. Le titre de ce Recueil est : Ουρεσιφοιτης *Helveticus, sive itinera per Helvetiæ Alpinas regiones facta, annis* 1702-1711. Il offre quelques cartes et beaucoup de planches, représentant les villes principales, les vues intéressantes, et un assez grand nombre de plantes, de minéraux et de pétrifications; mais on y trouve aussi, dans les cinquième et sixième Voyages, des figures ridicules de dragons et de serpents monstrueux, faits d'après des contes populaires, dont l'auteur a recueilli un assez grand nombre dans de vieilles chroniques. Scheuchzer a travaillé avec beaucoup d'ardeur sur l'histoire naturelle de la Suisse : dès 1695, il en avait fait connaître plusieurs cristaux dans les *Éphémérides des curieux de la nature*, et il en reproduisit d'autres en 1726, dans le trente-quatrième vol. des *Transactions philosophiques*. Ce même volume contient aussi de lui une anatomie de la *marmote*. Il publia, en 1700, in-4°., à Zurich, des *Prolegomena historiæ naturalis Helvetiæ*, qui contiennent le catalogue des auteurs qui ont traité ces matières. En 1702, il donna son *Specimen lithographiæ Helvetiæ*, catalogue de minéraux et de pétrifications de ce pays, avec des planches, qui représentent plusieurs de ces dernières. Il commença, en 1716, une Histoire naturelle générale de la Suisse, en allemand, dont il a paru trois volumes in-4°. Le premier en décrit les montagnes; le deuxième, de 1717, les eaux; et le troisième, qui est de 1718, les météores et les minéraux : la suite n'a jamais été imprimée. Il avait aussi entrepris des travaux d'une [illegible]

plus générale. Sa *Bibliothecascriptorum historiæ naturali omnium terræ regionum inservientium*, Zurich, 1716, in-8°., ne se borne point à la Suisse; et il en est de même de son Essai de *Dictionnaire minéralogique*, qui a paru dans le Supplément des actes de Leipzig, tome VI, mais qui ne contient qu'une partie de la lettre A, et de sa *Sciagraphia lithologica*, que Klein a fait réimprimer à Dantzig, en 1740. Les pétrifications, les pierres figurées, les fossiles, sont ce qui a le plus constamment attiré son attention. Dans une Dissertation sur les *coquilles pétrifiées* (*de conchiliis*), imprimée en 1696, dans les *Actes des curieux de la nature*, il croyait encore pouvoir expliquer leur formation par des causes physiques et indépendantes de la vie; mais il eut lieu ensuite de se convaincre de l'insuffisance de cette explication, et il adopta les idées de Woodward, qui en attribue l'origine au déluge. Il traduisit même en latin, l'ouvrage de Woodward, et le fit imprimer à Zurich, en 1704. Dans un Mémoire adressé à l'académie des sciences de Paris, en 1708, il cherche à se rendre compte du déluge et des innombrables dépôts de corps organisés, que cette catastrophe a laissés sur la terre, en supposant que Dieu éleva les montagnes pour faire écouler les eaux, et qu'il en prit la matière dans les lieux où il y avait le plus de pierres; ce qui fait, dit-il, que les pays sablo·neux, comme la Pologne, n'ont presque pas de montagnes, et ce qui explique aussi comment les couches dont les hautes montagnes se composent, sont si souvent dans des positions obliques ou même renversées: système non moins ridicule que la plupart de ceux que l'on faisait à cette époque, mais qui aussi ne le cédait en vraisemblance à aucun d'eux. La même année, 1708, il publia une Dissertation intitulée : *Piscium querelæ et vindiciæ*, où il prouva que les poissons pétrifiés ne sont pas des jeux de la nature, mais des restes de vrais poissons qui ont eu vie, et qu'il soutient avoir été enterrés par le déluge. Ce sont les poissons eux-mêmes qu'il introduit, se plaignant de ce qu'on ne veut pas les reconnaître comme appartenant au règne animal: mais, à part cette forme insolite, ce petit ouvrage ne mérite pas le mépris avec lequel Buffon l'a traité. On y vit pour la première fois, des figures de ces beaux poissons fossiles d'Œningen, qui sont devenus si célèbres en géologie. L'*Herbarium diluvianum* de Scheuchzer parut l'année suivante (1709), à Zurich, in-folio, et l'on en a donné une édition fort augmentée à Leyde, en 1723. Il offre un grand nombre d'empreintes de végétaux sur des pierres: l'on y voit aussi quelques poissons, quelques insectes, et des dendrites, c'est-à-dire des pierres sur lesquelles sont des traits qui semblent figurer des plantes. Scheuchzer donna, en 1716, son *Musæum diluvianum*, catalogue général des pétrifications et des fossiles qu'il possédait dans son cabinet : ce devait être une belle et nombreuse collection. Mais de toutes ses dissertations sur la matière des fossiles, la plus célèbre est celle qu'il publia en 1726, sous le titre de *Homo diluvii testis et* Θεοσκοπος : il y décrit un squelette retiré des carrières d'Œningen, et qu'il croyait être un homme : on a pensé ensuite, pendant bien des années, que ce pouvait être le squelette d'un poisson nommé *Silure*; mais l'examen aprofondi que l'auteur de cet article a fait de ce morceau fameux, au-

jourd'hui déposé au Muséum de Teyler à Harlem, a prouvé que c'est une Salamandre d'une espèce gigantesque et maintenant inconnue dans la nature vivante. L'étude de tant d'objets, dont il faisait remonter l'origine au déluge, avait dû engager Scheuchzer à s'occuper des passages de la Bible, où il est question de cette grande catastrophe; et il fut insensiblement conduit à examiner et à commenter tous les endroits des livres saints, qui se rapportent à quelques matières de physique ou d'histoire naturelle. Son premier essai en ce genre eut pour objet le livre de Job; il est intitulé : *Jobi Physica sacra*, et parut en 1721 : l'auteur y ajouta, en 1724, une Dissertation sur les sauterelles, dont Moïse permet aux Juifs de manger; et en 1727, une autre sur les matériaux du temple de Jérusalem; mais son grand ouvrage de la *Physique sacrée*, qui embrasse la totalité de l'Écriture sainte est en 8 vol. in-fol., imprimé en allemand à Ulm, et en français, à Amsterdam, depuis 1732 jusqu'en 1737, orné de 720 planches, gravées avec beaucoup de luxe. Tous les passages qui ont le moindre trait à des productions de la nature ou à des phénomènes physiques, ou à des ouvrages et des opérations des l'art, y sont expliqués selon les idées de l'auteur; et les choses dont il y est question sont représentées dans des gravures, pour la plupart assez inutiles. Si la Bible, par exemple, nomme en quelque endroit, un quadrupède ou un oiseau, l'animal est aussitôt dessiné dans toutes sortes de positions et dans des paysages très-soignés. Parle-t-elle de l'oreille ou de l'œil, des planches nombreuses offrent tous les détails de l'anatomie de ces organes; est-il question des planètes, on voit une figure du système du monde, suivant Copernic et Ptolémée. Ces planches sont plus inutiles encore, s'il est possible, quand elles ne représentent que des événements ordinaires, comme un combat, une onction de roi, un sacrifice, ou même des événements miraculeux, qui n'avaient nul besoin d'être dessinés pour être compris, tels que la terre engloutissant Dathan et Abiron, et le feu du ciel descendant sur Sodome et Gomorrhe, ou enfin de simples allégories, ou de simples allusions, qui deviennent des sujets de planches dispendieuses, sous le seul prétexte qu'elles se rapportent à des objets naturels : par exemple, quand le Psalmiste dit : *Qui soutiendra le froid du seigneur?* Scheuchzer donne, sur une estampe, une vingtaine d'hommes qui patinent sur la glace. Ce livre volumineux et cher est néanmoins encore indispensable aux naturalistes, parce qu'il contient beaucoup de figures qui n'ont point été gravées ailleurs. Ainsi Scheuchzer, qui avait apparemment à sa portée de grandes collections de serpents, en a répandu les images dans les divers endroits où la Bible nomme ce genre de reptile; et quiconque s'occupe d'herpetologie est obligé de les y aller chercher. Il en est de même de beaucoup de pétrifications qu'il donne à l'endroit de la Genèse où il est question du déluge : il n'est pas jusqu'à des sauterelles, à de nombreux poissons, qu'il a eu occasion de placer dans ce bizarre Recueil. On y voit même aussi des médailles, dont il faisait une collection, et qu'il a quelquefois trouvé moyen de faire entrer, sous quelque prétexte, dans cette Physique sacrée. Il publia, en 1701, en allemand, un Traité général de physique, et il donna en latin des *Nou-*

velles littéraires de Suisse, de 1702 à 1715; enfin l'on a encore de lui des *Observations météorologiques*, faites à Zurich, en 1728, et un *Tableau des variations du baromètre*, à Zurich, et sur le Saint-Gothard, de 1728 à 1731. Cet écrivain laborieux avait obtenu l'estime de ses contemporains. Dès 1696, on lui avait donné la survivance de la chaire de mathématiques, et il avait été nommé médecin de la ville de Zurich. Cependant il n'a écrit en médecine qu'un petit Traité sur les *Maladies qu'occasionne l'ergot du seigle*. En 1712, l'illustre Leibnitz l'avait recommandé à Pierre-le-Grand, qui lui offrit la place de son médecin avec un traitement honorable; mais le sénat de Zurich le retint par l'offre d'une chaire de professeur de physique, et d'une prébende de la collégiale de cette ville vacante par la mort de l'anatomiste Muralt. Scheuchzer mourut à la fin de juin 1733. Un abrégé de sa vie, avec la liste de ses ouvrages a paru dans le Mercure Suisse du mois d'août de la même année, et lui-même avait publié, en 1717, dans les *Miscellanea Lipsiensia*, un Catalogue des écrits qu'il avait fait imprimer à cette époque, et une Notice de ceux qu'il préparait. — Son fils Jean Gaspar, né en 1702, médecin, comme lui, de la ville de Zurich, et mort avant lui à l'âge de vingt-sept ans, avait traduit en anglais l'*Histoire du Japon* de Kaempfer, et se disposait à traduire les Voyages en Perse, et les *Amœnitates exoticæ* du même auteur, lorsqu'une mort prématurée l'en empêcha. C—v—n.

SCHEUCHZER (Jean), botaniste, frère du précédent, naquit à Zurich, en 1684. Après avoir terminé ses premières études dans sa ville natale, il suivit quelque temps la carrière militaire, en Hollande, fut secrétaire du comte Marsigli, qu'il accompagna en Italie, et revint dans sa patrie, où il s'appliqua à la mécanique et aux fortifications. Il obtint, en 1712, une place d'ingénieur du canton de Zurich. En 1718, il fut nommé professeur de botanique à l'université de Padoue; mais il nous apprend lui-même, dans la préface de son *Agrostographie*, qu'il fut écarté à cause de sa qualité de protestant, et remplacé par Pontedera. Scheuchzer fit alors un nouveau voyage en Hollande, parcourut la France, l'Italie et l'Allemagne, et fut nommé, en 1732, secrétaire des états (*Landschreiber*) du comté de Bade. Son frère étant mort l'année suivante, il fut appelé pour le remplacer dans la chaire de professeur d'histoire naturelle, à Zurich, où il fut aussi nommé médecin de la ville, et pourvu d'une des prébendes de la collégiale. Il exerça peu d'années ces fonctions, et mourut le 8 mars 1738. J. Scheuchzer a publié: I. *De usu historiæ naturalis in medicinâ*, dissertation inaugurale. II. *Prodromus Agrostographiæ Helveticæ, sistens binas graminum alpinorum hactenùs non descriptorum, etc., decades*, Zurich, 1 vol. in-fol., 1708. III. *Operis agrostographici idea*, petit in-8°., ibid., 1719. Nous ne dirons rien de ces deux derniers ouvrages, qui ont été fondus dans le suivant. IV. *Agrostographia, sive graminum, juncorum, cyperoïdum cisque affinium historia*, 1 vol. in-4°., 550 p., ib., id. Au milieu des progrès qu'avaient fait faire à l'étude des plantes les méthodes perfectionnées de la fin du dix-septième siècle, la famille des *Graminées* était encore une des plus négligées. Le tableau synoptique de Lobel fut, pendant quelque temps, le meilleur tra

vail sur ce sujet. Plus tard, Jean Bauhin y joignit quelques caractères tirés de la forme et de la grandeur des glumes (corolle, L.; calice J.), et des arêtes, et de la couleur ou grandeur des étamines. Ray publia aussi un tableau synoptique; mais ses coupes établies sur l'usage ou l'inutilité du fruit, sur la forme, sur le degré de facilité avec laquelle les paillettes s'en détachent, ne donnaient aucune nouvelle lumière : on voit qu'il avait même rétrogradé. Tournefort lui-même n'établit pas des caractères bien tranchés. Il n'existait donc encore aucune distribution fondée sur les organes génériques, mais seulement des descriptions spécifiques. Scheuchzer admit la grande division de Ray, en *Graminées à épis* et *Graminées à panicules*. La première section se partage en graminées à un seul épi, les (*triticées*, *hordéacées*, *secalinées*, etc.,) et en graminées à plusieurs épis, (les *dactyloïdes* et genres voisins.) Les espèces sont distinguées par le nombre de fleurs sur chaque dent de l'axe, le nombre ou la forme des paillettes, la présence ou l'absence d'une arête, etc. *Les graminées à panicules* ont des *locustes* (épillets) simples ou composées. Les caractères secondaires sont tirés de la forme des glumes (calice L.) et des paillettes (corolle L., calice J.), de la forme des arêtes, de leur insertion au sommet ou au-dessous du sommet, etc. Ces caractères sont extraits du Tableau synoptique, fort compliqué, qui se trouve en tête de l'ouvrage. On voit quels avantages a cette méthode sur toutes celles qui l'ont précédée. L'auteur y joignit des descriptions spécifiques, trop minutieuses peut-être, mais qui peuvent encore être utiles. Malheureusement sa nomenclature est aussi celle de son époque. Mais nous devons lui reconnaître le mérite d'avoir établi des caractères génériques plus importants que ceux de ses prédécesseurs, et dont Linné lui-même a profité. Enfin sa méthode, malgré plusieurs défauts, dont le plus grand peut-être est d'avoir séparé les espèces à un épi, à plusieurs épis et à panicules, fit faire quelques pas à la connaissance de cette famille. Nous trouvons, à la suite des *graminées*, mais dans une section séparée, non-seulement les *cypéracées*, mais encore les *joncs*; ce qui ne doit pas étonner, puisque les botanistes de cette époque ne tenaient aucun compte de la position respective et des rapports des organes sexuels, ainsi que de la structure du fruit. L'*Agrostographie* est accompagnée de dix-neuf planches, dont onze offrent des détails d'analyse, et huit des dessins de plantes entières. Celles-ci représentent passablement le port général; mais les espèces y sont rarement assez caractérisées pour être reconnues. Linné a donné le nom de *Scheuchzeria* à une plante de la famille des *alismacées*. D—u.

SCHEYB (François-Christophe de), né, en 1704, à Thengen, dans la Haute-Souabe, fut envoyé, après la mort de son père, en 1717, au collége des Jésuites, à Vienne, où il fut au nombre des premiers étudiants. Ayant achevé ses cours, il obtint, par la protection d'un parent, syndic des états de la Basse-Autriche, une place de secrétaire auprès du comte de Harach, qui venait d'être nommé vice-roi à Naples. Dans cette ville, Scheyb nourrit son ardeur pour les études, instruisit les pages et les fils du vice-roi; ensuite il accompagna le jeune comte de Thun, petit-fils du vice-roi, par l'Italie, à

l'université de Leyde, où il recommença pour ainsi dire ses études sous les grands professeurs qui y enseignaient alors, tels que Vitriarius, Burmann, 'sGravesande, Boerhaave et Van Swieten. Il y fit imprimer un abrégé du Traité de Grotius, du Droit de la guerre et de la paix : *Grotius de jure Belli et pacis in nuce*, Leyde, 1728, in-8°. De Leyde il gagna Bruxelles avec le jeune comte et avec le savant Schœpflin qui s'était joint à eux, et y séjourna quelque temps. Appelé de là, en qualité de secrétaire, auprès du comte Ernest de Harach, autre fils du vice-roi, nommé auditeur de Rote, pour la nation allemande, à Rome, Scheyb s'y rendit en 1731, et exerça ses fonctions pendant six ans. Au bout de ce temps il accompagna le vice-roi qui retournait à Vienne, et fut nommé, en 1739, secrétaire des états de la Basse-Autriche. Il se prit d'un tel enthousiasme pour Marie-Thérèse, que, non content de composer en son honneur un poème en douze chants, intitulé la *Théré-siade*, et imprimé avec beaucoup de luxe, à Vienne, 1747, in-4°., il écrivit, en 1756, à J. J. Rousseau, pour l'engager à célébrer aussi sa souveraine. Le philosophe de Genève lui fit une réponse remarquable, qui est imprimée dans sa correspondance, et dans laquelle il fait observer à Scheyb qu'assez d'autres ont pris le soin de louer les souverains, et que ceux qui les louent le plus, ne sont pas ceux qui leur rendent le meilleur service. Scheyb fut plus utile à la littérature, en donnant une nouvelle édition de la fameuse Table de Peutinger, qu'il fit graver avec soin, et à ses frais, sur l'original conservé à la bibliothèque de Vienne, et qu'il accompagna de notes savantes. Il voulut, pour ainsi dire, donner au public un *fac simile* de cette fameuse Carte : en conséquence, il imita jusqu'à la teinte jaune du manuscrit. Cette belle édition, le seul titre véritable de Scheyb à la célébrité, parut à Vienne, en 1753, in-fol. sous ce titre : *Tabula Peutingeriana itineraria, quæ in Augustâ bibliothecâ Vindobonensi nunc servatur, accuratè descripta*. (*Voy.* PEUTINGER, XXXIII, 546). Cependant, il ne fut pas tiré beaucoup d'exemplaires des douze planches de la Table; les cuivres devinrent, par la suite, la propriété de l'académie de Manheim, qui fut transférée à Munich. On les vendit à l'enchère avec les vieux meubles. Celui qui les acheta était sur le point de refondre les cuivres ; heureusement, l'académie de Munich en ayant été avertie, se hâta de les racheter : ils furent collationnés avec l'original à Vienne. On corrigea les fautes qui s'y trouvaient; le géographe Mannert fut chargé de commenter ce monument important de la géographie ancienne : le professeur Thiersch ajouta une préface; et c'est ainsi que les planches de Scheyb reparurent, par les soins de l'académie bavaroise, sous le titre de *Tabula itineraria Peutingeriana, primum ære incisa et edita a Fr. Chr. de Scheyb. Anno M. D. CCLIII. Denuo cum codice Vindobonii collata, emendata, et nova C. Mannerti introductione instructa*, Leipzig, 1824, in-fol. D'après quelques critiques allemands, les planches auraient encore besoin de quelques corrections pour être conformes à l'original. Une édition faite en Italie, en 1809, avait reproduit l'ouvrage tel que Scheyb l'avait donné. Un professeur hongrois, M. Katanesich, se propose de réimprimer, en 1825, la Table de Peutinger, d'a-

près la copie de Scheyb, mais avec un nouveau commentaire. (*Gazett. litt.* de Leipzig, nov. 1824, col. 2997.) Les autres ouvrages de Scheyb sont moins intéressants. Voici les titres de quelques-uns : I. *Éloge du comte Frédéric de Harach*, Leipsig, 1750, in-4°. II. *Vindobona Romana*, ou la ville de Vienne en Autriche avant les Romains et du temps de ce peuple, Vienne, 1766, in-8°. III. *Orestrio, des trois arts du dessin*, avec une Préface de Ridel, Vienne, 1774, in-8°. C'est la suite ou la deuxième partie d'un ouvrage qu'il avait publié en 1770, in-8°, sous le titre de *Chæremon*. Scheyb avait traduit de l'italien la vie de saint Jean Népomucène, Vienne, 1773, in-8°.; et de l'anglais, plusieurs brochures politiques. Il composa aussi des pièces de vers dans le patois autrichien. Il était conseiller aulique, lorsqu'il mourut le 2 octobre 1777, à Vienne. D—G.

SCHIAMINOSSI (Raphael), peintre et graveur, né à Borgo-San-Sepolcro, vers 1580, fut élève de Raphaël Del Colle. On connaît de lui le tableau du maître-autel de l'église du Dôme de sa ville natale. La composition en est simple, l'expression naturelle; l'aspect n'en est pas dépourvu d'agrément, et le coloris en paraît étudié. Mais c'est surtout comme graveur qu'il s'est fait une réputation. Ses eaux-fortes, d'un beau brut pittoresque, exécutées dans le style des peintres, sont très-recherchées. Les pièces qu'il a gravées sont marquées de son nom; mais ce nom est écrit de différentes manières: c'est tantôt Schaimiossius, tantôt Schiaminossi, tantôt Sciaminosi. Lanzi ajoute à la difficulté en le nommant *Scaminorsi* et *Scaminassi*. Son véritable nom doit être celui qu'il a pris sur ses gravures : elles sont au nombre de soixante-treize, parmi lesquelles il y en a vingt-quatre en tailles de bois, formant deux Recueils separés de grandes têtes représentant les *Douze apôtres* et les *Douze Césars*. Parmi les pièces à l'eau-forte, on distingue une suite de quatorze feuilles in-8°., de son invention, sur les mystères du Rosaire, publié à Rome, en 1609. Il a gravé une autre suite sur le même sujet, composée de quinze feuilles in-folio. P—s.

SCHIAVONE (André Medula, dit le), peintre, né à Sebenico, en Dalmatie, en 1522, se forma sur les ouvrages du Titien et du Giorgion. On rapporte que son père eut les premiers indices de son amour pour la peinture, lorsque, l'ayant amené à la ville, encore enfant, pour y choisir un état, il le vit desirer avec transport d'être peintre, et céda à son desir; mais il ne put le faire entrer dans un atelier que comme simple garçon manœuvre. Dépourvu de toute fortune, il fallait que le jeune André gagnât de quoi vivre; et, pressé par le besoin, il était obligé de travailler en mercenaire et non en artiste. Il commença donc à peindre sans étude préliminaire de dessin ; et il n'eut, pendant plusieurs années, d'autres Mécènes que quelques maîtres-maçons, qui le recommandaient pour barbouiller une façade, ou quelques peintres de caisses et de bancs, qui le prenaient pour aide. Le Titien le mit le premier en crédit, en le proposant pour les peintures de la bibliothèque de Saint-Marc, où Schiavone a montré plus de correction que partout ailleurs. Le Tintoret lui rendit également justice; et il ne rougissait pas de l'aider dans ses travaux pour étudier l'art avec lequel il peignait.

Ce grand maître avait même toujours un des tableaux du Schiavone dans son atelier; et on l'entendait répéter souvent que tous les peintres devraient agir de même, avouant toutefois qu'ils auraient mal fait de ne pas mieux dessiner que lui. Bien plus, il voulut l'imiter, et plaça aux Carmes une *Circoncision* si ressemblante au style du Schiavone, que Vasari la donne pour un ouvrage de ce dernier peintre. Cependant Vasari avait pour cet artiste un mépris injuste; et il a écrit que c'est par maladresse seulement qu'il a fait quelques ouvrages supportables; jugement qu'Augustin Carrache a relevé avec force. En effet, à l'exception du dessin, le Schiavone a possédé, à un degré éminent, toutes les autres parties de la peinture. Ses compositions sont belles; le mouvement de ses figures est plein d'esprit, et heureusement imité des estampes du Parmesan; son coloris est agréable, et rappelle la suavité d'André del Sarto. Enfin la touche de son pinceau est celle d'un grand maître. Après sa mort, sa réputation ne fit que s'accroître : on s'arracha les peintures, en général allégoriques ou mythologiques, qu'il avait faites sur des caisses ou sur des bancs. Il en existe trois dans la galerie de Dresde, quatre dans celle de Vienne. Plusieurs maisons de Venise en ont quelques-unes, qui sont pleines de grâce et d'esprit. On voit à Rimini, dans le couvent des théatins, deux tableaux de la dimension de ceux du Poussin, représentant la *Naissance de Jésus-Christ* et l'*Assomption de la Vierge*, que l'on peut mettre au nombre des plus beaux ouvrages que Schiavone ait exécutés. Le Musée du Louvre possède, de cet artiste, une *Tête de S. Jean-Baptiste, dont les yeux sont baissés*. Ce tableau, de forme ovale, est d'un si grand mérite, que beaucoup de personnes l'ont attribué à Raphaël. Le même Musée a possédé un dessin de Schiavone, au crayon noir, estampé, représentant la *Charité romaine;* plus dix autres productions de ce maître: I. La *Prédication de saint Jean dans le désert*. II. L'*Ange gardien*. III. Une *Nativité*. IV et V. Deux *Tableaux allégoriques*. VI. *Énée et Anchise*. VII à X. Quatre *Esquisses représentant différents sujets*. Tous ces tableaux, enlevés à l'Autriche, ont été rendus en 1815. On a de la main de cet artiste quelques estampes, soit à l'eau-forte, soit au clair-obscur, dans le goût du Parmesan, d'une très-belle exécution; ce sont : I. *Moïse sauvé des eaux*, d'après le Parmesan. II. Une *Sainte-Famille, composée de cinq figures*, d'après le même auteur. III. *Saint Pierre et saint Paul guérissant le boiteux*, d'après Raphaël. Ces trois pièces sont imprimées sur un fond bleu et rehaussées de traits blancs. IV. La *Résurrection de Lazare*. V. Le *Christ au tombeau, où l'on voit la Vierge évanouie;* deux morceaux d'après le Parmesan, imprimés sur fond bleu, et rehaussés de filets d'or. VI. La *Fuite en Égypte*, gravée au burin, sur un fond bleu; et VII. L'*Enlèvement d'Hélène*, d'après sa propre composition; grande pièce en travers, gravée à l'eau-forte. Le Schiavone mourut à Vicence, en 1582. — Grégoire (et non Jérôme) SCHIAVONE, peintre, naquit en Dalmatie, et fut élève du *Squarcione*. Condisciple de Mantegne, il adopta, dans ses ouvrages, un style qui tient le milieu entre celui de ce dernier peintre et celui de Bellini. Ses tableaux, presque tous de

petite dimension, ne sont pas rares, et se font remarquer par des compositions pleines de grâce, ornées d'architecture, de fruits, de fleurs, et surtout d'anges d'une physionomie vraiment céleste. Une de ses productions les plus précieuses se voit à Fossombrone, et porte cette inscription: *Opus Sclavonii Dalmatici Squarzoni scholaris.* P—s.

SCHIAVONETTI (Louis), graveur, né à Bassano, en 1765, était l'aîné des huit enfants d'un papetier de cette ville. Il montra, dès ses plus tendres années, un penchant décidé pour le dessin, dans lequel la médiocrité de son premier maître ne l'empêcha pas de faire des progrès. Employé à l'établissement calcographique fondé récemment à Bassano, par le comte Remondini, il se forma sous Bartolozzi et Volpato, qu'il se proposa pour modèles, et dont il devait égaler la renommée. Son premier ouvrage fut une copie de l'Hector de Cipriani, gravé par Bartolozzi, et que les yeux même de cet artiste ne surent pas distinguer de l'estampe originale. Cet essai lui gagna l'estime de Bartolozzi, qui l'engagea de le suivre à Londres, où Schiavonetti vécut avec son maître dans la plus grande intimité. Parmi une foule d'ouvrages qu'il a exécutés, on remarque : I. La *Mater dolorosa*, d'après Van Dyck. II. Le *Portrait de ce peintre*, sous les traits de Pâris. III. Le *Carton de Pise, de Michel-Ange*. IV. *Juliette et Roméo*, sujet tiré de Shakspeare. V. Quatre estampes, représentant l'*Histoire de la dernière année de Louis XVI*, d'après Bénazeck. VI. L'*Apothéose* de cet infortuné monarque. VII. La *Naissance de J.-C.*, tableau connu sous le nom de la *Nuit du Corrège*. VIII. Le *fils du doge Foscari*, priant son père de faire révoquer l'arrêt qui le bannit à perpétuité de Venise. IX. Le *Pèlerinage de Canterbury*, gravé à l'eau-forte, d'après Stothard. X. Le *Débarquement des Anglais en Égypte*, le 8 mars 1801, d'après Loutherbourg. XI. Le *Corps de Tippou Saïb*, reconnu par sa famille, d'après Singleton. Cette estampe, l'une des plus belles de Schiavonetti, fait partie d'une collection de quatre gravures relatives à l'histoire de cette malheureuse famille indienne. Les trois autres ont été exécutées par Cardon, et par un frère de Schiavonetti. XII. Une suite d'eaux-fortes, d'après Blake, pour un poëme anglais intitulé : le *Tombeau* (de Blair), Londres, 1813, in-4°. L'éditeur de cet ouvrage y a inséré l'éloge de Schiavonetti, mort à Brompton, le 16 juin 1810. On regrette qu'il n'ait pas eu le temps d'achever la *Chasse au cerf*, d'après la magnifique composition de West, représentant Alexandre III, roi d'Écosse, sauvé des attaques de cet animal, par Colin Fitz-Gerald.— Schiavonetti possédait la force du dessin, l'harmonie des lignes, l'union des tons, et savait donner à ses ouvrages cet éclat, et ce mouvement qui tient plus aux libres inspirations d'un peintre, qu'au burin d'un graveur. A—G—S.

SCHICKARD (Guillaume), célèbre orientaliste allemand, naquit à Herrenberg (près de Tubingue), le 22 avril 1592. A l'âge de sept ans il fut mis au collége de sa ville natale, se rendit, en 1603, auprès de son aïeul paternel, alors surintendant de Gugling; en 1606, auprès de son oncle maternel, qui était revêtu de la même dignité à Brenhausen; et quoiqu'il n'eût point encore fréquenté les écoles inférieures, on l'admit au nombre des élèves du prince. Au com-

mencement de 1610, il obtint une bourse pour son cours de théologie à Tubingue. A peine y était-il entré, que la peste obligea l'université de déloger. La faculté de théologie s'établit provisoirement à Calw; Schickard la suivit, et fut logé tout le temps qu'il y séjourna, dans un couvent de religieuses. L'année suivante, l'université revint à Tubingue, où Schickard reçut le degré de maître-ès-arts, le 17 du mois de juillet. Pour consacrer la mémoire de cet événement, le docte Mathias Hafenreffer donna, à Schickard, un exemplaire de ses *Lieux théologiques*, avec l'inscription suivante: ***Filio suo charissimo, M. Wilhelmo Schickardo, in SS. Theologiæ, S. incitamentum offert: et SS. gratiam precatur Mathias Hafenreffer. D.*** *17. jul.* 1611. Le procédé d'Hafenreffer fit beaucoup d'impression sur l'esprit de Schickard, qui résolut, dès ce moment, de prendre le bon vieillard pour modèle et pour règle de sa conduite. Schickard continuait ses études théologiques, et cependant, il donnait aussi des leçons à des jeunes gens des familles les plus distinguées de l'Allemagne. En 1613, il fut successivement pourvu des vicariats de Herrenberg et de Kircheim sous Teck. A la fin de cette même année, il revint à Tubingue, et y commença ses leçons publiques de langue hébraïque, qu'il continua l'année suivante. C'est à cette époque qu'il publia, d'après le conseil de ses amis, sa *Méthode de la langue sainte*. Quelques mois après, il fut promu au diaconat à Nurtingen. En 1617, Keppler, qui était parti de Lintz, pour se rendre dans le duché de Wurtemberg, passa par Nurtingen et y fit connaissance avec le jeune diacre. Les rapports qu'ils eurent ensemble réveillèrent dans Schickard, son goût pour les mathématiques, qui s'était endormi pendant quatre ans, et qui aurait pu être étouffé sans cette heureuse influence. On voit par sa correspondance, qu'il s'occupait alors de gravure en bois et en taille-douce; qu'il possédait une presse à imprimer des estampes; qu'il avait composé un globe céleste, dont il avait présenté la planche au duc de Wurtemberg, sans qu'il lui en fût revenu la moindre gratification. En 1618, la chaire de langue hébraïque à l'université de Tubingue vint à vaquer par la démission de Beringer; le chancelier Besold aurait bien voulu la faire donner à Schickard; mais Weinmann l'emporta et fut nommé. Deux ans plus tard, celui-ci devint prédicateur de la cour, et la chaire fut proposée à Schickard, qui entra en fonctions le 6 août 1619. Bientôt après, on lui conféra le rectorât du pensionnat, qu'il géra pendant quatre ans, et dont il se démit en 1623. Lorsqu'il devint professeur d'hébreu, il savait parfaitement cette langue, de même que le rabbinisme, le syriaque et le chaldaïque; mais il ignorait l'arabe. Après la prise d'Heidelberg, Gruter se réfugia à Tubingue, et y apporta un exemplaire du Coran. C'est avec ce livre seul, sans aucun secours étranger, que Schickard apprit une langue qu'il ne connaissait point. La première fois qu'il en fit usage en 1622, il fut obligé de faire graver les caractères sur bois. Cependant il ne tarda pas de rémédier à cet inconvénient: il grava lui-même des poinçons arabes, et l'imprimeur fit fondre les caractères. Sans doute, ils ne sont pas comparables, pour la beauté, à ceux de Kirslen, de Rapheleng et d'Erpenius; mais la prodigieuse activité de son esprit ne lui

permettait pas d'attendre qu'on en fit venir à Tubingue pour répandre la connaissance de l'arabe, et il aimait mieux s'exposer à n'avoir que du médiocre, plutôt que de différer son travail ; d'ailleurs les difficultés qu'il éprouva pour obtenir de Hollande le dictionnaire de Rapheleng, destiné à la bibliothèque publique, auraient été plus grandes encore pour faire venir des caractères. En 1626, la mort de Vestmuller laissa une place vacante dans le collége des arts, composé de six membres, dont deux, avec le doyen, avaient voix délibérative au conseil de l'université. Cette place offrait encore d'autres avantages. Schickard la demanda ; et il se croyait d'autant plus autorisé à cette démarche, que jusqu'alors ses appointements ne s'élevaient pas aussi haut que ceux du vicariat qu'il avait abandonné. Néanmoins son compétiteur obtint la majorité des suffrages, le 8 mars 1627 ; et il eut besoin de toute la protection des magistrats, de l'intercession des docteurs Laus et Besold, et de la recommandation de Philippe, landgrave de Hesse, auprès du duc de Wurtemberg, pour faire intervenir la décision du 30 mai 1628, par laquelle les deux concurrents furent admis dans la faculté, et eurent part à tous les avantages attachés à cette place. L'année suivante, Schickard fut nommé inspecteur des écoles de Stuttgard, sans avoir fait aucune démarche. Ses amis, et entre autres Bernegger, se plaignirent hautement du préjudice qu'allaient porter aux travaux académiques du célèbre professeur les voyages que nécessiteraient ses fonctions; mais, outre qu'une distraction de ce genre était avantageuse pour sa santé, il pouvait répondre hardiment que ses courses ne seraient point inutiles pour la science. En effet, elles lui fournirent le moyen d'exécuter le projet qu'il avait conçu depuis longtemps, de tracer une *Carte* du duché de Wurtemberg : il est fâcheux que ce travail ait été perdu. A la mort de Maestlin, arrivée le 20 octobre 1631, Schickard fut nommé professeur d'astronomie, sans cesser de professer l'hébreu. Schnurrer regrette la perte du discours prononcé par Schickard, à l'ouverture de son cours, ainsi que l'Oraison funèbre de Keppler, qu'il fit dans le même temps. Après la bataille de Tubingue, entre les troupes impériales et celles du duc de Wurtemberg, Schickard se retira sur le territoire autrichien, avec sa famille; et il revint quand le danger fut passé. Comme il jouissait d'une certaine aisance, il acheta une maison bien située et commode pour ses observations astronomiques. Il s'y promettait des jours sereins et bien remplis; mais après la journée de Nordlingen, en 1634, les armées catholiques envahirent Tubingue, et entraînèrent la peste à leur suite. Schickard eut la douleur de voir mourir successivement toute sa famille. Il ne lui resta qu'un fils âgé de neuf ans. Il sortit de la ville pour aller respirer un air plus salubre ; mais, ne pouvant se passer de sa chère bibliothèque, il rentra dans sa maison, et y trouva la mort le 24 oct. 1635. Ce savant était laborieux ; et s'il avait vécu plus longtemps, il aurait certainement publié un grand nombre d'écrits dans les différentes parties qu'il cultivait avec succès. Les plans d'ouvrages qu'il avait tracés étaient très-importants au jugement de Schnurrer, qui rapporte quelques fragments de lettres inédites, dont nous citerons deux ou trois. Le 8 décembre, 1634, il écrivait à Bernegger : « Combien je

regrette mes nombreuses recherches, mes longues veilles, mes méditations à demi-achevées! Si du moins j'avais, parmi mes élèves, quelqu'un en état de les publier après ma mort! » Il avait beaucoup travaillé sur l'optique; il se flattait aussi d'avoir découvert une nouvelle théorie de la lune. Il écrivait à son frère, en 1630: « Je suis occupé de mes études lunaires, et j'ai, par la grace de Dieu, découvert la vraie théorie des mouvements de cette planète, par laquelle les calculs deviendront plus faciles et plus exacts. Tu l'admireras et tu t'en réjouiras quand je t'en aurai donné la description. » Dans une lettre du 7 sept., il entre dans quelques détails sur ses travaux géographiques. Il croyait avoir corrigé beaucoup d'erreurs dans la géographie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, et se proposait de publier ses corrections. Il commença, en 1631, à s'appliquer à la géographie arabe d'Abou'lfeda; et, dans le mois de février 1632, il en avait tiré une copie très-exacte sur un manuscrit provenant de la bibliothèque impériale de Vienne. Il traduisit le texte en latin, mais assez précipitamment, d'après son propre aveu. Peu auparavant il avait transcrit, dans un exemplaire de la *Geographia Nubiensis*, Paris, 1619, in-4°., le texte arabe, de l'édition de Rome, 1592, in-4°. Dès 1624, il avait construit une machine arithmétique, et presque terminé un traité du *Sanhedrin*, dont Grotius desirait la publication. Il s'était aussi occupé de sculpture et de peinture; et il existe, dans une église d'Allemagne, un portrait de son grand-père, qu'il avait fait en 1614. Ses ouvrages imprimés sont: I. *Methodus linguæ sanctæ, breviter complectens universa quæ ad solidam ejus cognitionem ducunt*, Tubingue, 1614, in-8°. C'est le travail d'un écolier, en comparaison de ce que nous avons dans cette partie. II. *Bechinat Happeruschim, hoc est: interpretationum hebraïcarum in Genesin, quas vel antiquissimi paraphrastæ chaldæi...... super sacrum textum adferunt*, Tubingue, 1621, in-4°., très-rare. III. *Bechinat happeruschim, hoc est, exc[illegible]ius commentationum rabbinicarum in Mosen prodromus vel sectionum, complectens generalem [illegible] de 1° textu hebraico; 2° Targum chaldaïco; 3° Versione græca; 4° Massoreth; 5° Kabbalah; 6° Peruschim. Cum indicibus locorum Scripturæ rerumque memorabilium*, Tubingue, 1624, in-4°, très-rare. Richard Simon, qui faisait le plus grand cas de cet ouvrage, en a donné une bonne analyse dans sa *Bibliothèque critique*, tome IV, pag. 204. « L'auteur, dit-il, s'était appliqué avec beaucoup de soin à la lecture des Rabbins; et, ce qui est assez rare chez les Allemands, il dit beaucoup de choses dans un petit volume. Il donne des extraits de plusieurs Rabbins, qu'il cite en leur langue, et il y joint toujours sa version en latin. Les matières sont divisées en plusieurs thèses; et quoiqu'il ne soit pas long, il en dit assez pour instruire ses lecteurs. » Les passages du *Bechinat* que rapporte Richard Simon, indiquent généralement, dans son auteur, un jugement sain et une érudition bien digérée. IV. *Biur haophan, hoc est, declaratio rotæ pro conjugationibus hebræis noviter excogitatæ, monstrans ejus utilitatem et usurpandi modum*. Tubingue, 1621, 1683; Leipzig, 1636, 1659; Londres, 1639, in-8°. V. *Alphabetum Davidicum psalmo XXV expressum*. Tubingue,

1622, in-4°. Cette Dissertation ne va pas au-delà des sept premiers versets. Schickard y fait usage d'une version syriaque manuscrite, qu'il possédait. Il grava lui-même sur bois les caractères syriaques qui servirent à l'impression. VI. *Dissertatio de numis Hebræorum*, Tubingue, 1622, in-4°. Schickard avait reçu du docteur Weinmann une pièce de monnaie hébraïque, et il en prit occasion de composer cette Dissertation, qu'il dédia à celui qui y avait donné lieu. VII. *Disputatio de nomine tetragrammato solius Dei proprio*. Hambourg, 1622, in-4°. VIII. *Deus orbus Saracenorum e pseudo-prophetæ Mohammedis Alkurano projectus et suismet armis oppugnatus*, Tubingue, 1622, in-4°. L'auteur desirait ardemment de voir se répandre le goût des langues orientales; et, pour y contribuer de tout son pouvoir, il démontre qu'il est facile d'y parvenir quand on en possède déjà quelques-unes. On trouve dans ce traité tout ce qui est dit de Jésus-Christ dans le Coran. IX. *Horologium hebræum sive consilium quomodo sancta lingua spacio 24 horarum, à sex collegis sufficienter addisci possit*. Tubingue, 1623, in-12. Cet opuscule, qui fonda la réputation de Schickard, a été imprimé plus de quarante fois (1). La meilleure édition est celle de Tubingue, 1731, in-8°., enrichie de la vie de l'auteur, par Speidel. X. *Astroscopium pro facillimâ Stellarum cognitione noviter excogitatum*, Tubingue, 1623, in-12, et depuis très-souvent, avec des augmentations et des explications, par différents auteurs. Cet opuscule doit son origine à des questions que l'on fit à l'auteur et à une discussion littéraire. Il sentait l'inconvénient des globes célestes ordinaires, où l'on voit les constellations comme sur une boule, tandis que dans le ciel elles paraissent renversées et comme placées dans la concavité d'une sphère. Pour faire disparaître cet inconvénient, il confectionna des cartes pour des globes creux et qui s'ouvraient en trois endroits; mais la difficulté de les coller ensemble lui fit imaginer, plus tard, un autre moyen qui consistait à employer un cône creux, dans lequel les cartes se pliaient comme un cornet de papier. C'est cette figure qu'il appelle *Astroscopium*. N'ayant pu être jointe au texte, elle est devenue introuvable. XI. *Nizzakon sive triumphator vapulans, hoc est, refutatio blasphemi et maledicentissimi cujusdam libri hebraïci, ultrà trecentos annos inter judæos clam habiti, nunc in apricum producti*, Tubingue, 1623, in-4°. Cette réfutation du *Nizzakon*, attribué au rabbin Matathias, et différent de celui de Lippmann, n'est pas complète. Schickard s'était bien proposé de l'achever; mais la mort l'en empêcha. *Voy*. J.Bern. Rossi *Biblioth. Judaic.* XII. *Ignis versicolor è coelo sereno delapsus et Tubingæ spectatus anno D.* 1623, *die 7 novemb.*, Tu-

(1) Ces réimpressions multipliées prouvent que ce livre n'offre point le charlatanisme que le titre pourrait faire soupçonner. Si le projet d'enseigner l'hébreu en 24 heures semble un paradoxe, il faut considérer qu'il s'agit de 24 leçons d'une heure chacune, mais à un ou plusieurs jours d'intervalle, et pendant lesquelles les étudiants, au nombre de six au moins, chargés chacun spécialement de donner l'attention à une *partie d'oraison* différente, se contrôlent l'un l'autre comme dans l'enseignement mutuel. Tel est le précis de sa méthode, avec laquelle on conçoit que des élèves, travaillant beaucoup chez eux dans l'intervalle des leçons, devaient faire des progrès très-rapides. Un des hébraïsants les plus distingués de l'Allemagne a essayé, de nos jours, une méthode à-peu-près semblable dans une courte grammaire hébraïque-allemande, intitulée : *Kunst*, etc.), *Art d'apprendre à lire et à comprendre l'hébreu en quatre semaines*, par Ch.-Aug.-Leb. Kaestner, Leipzig, 1810, mince in-8°.

bingue, la même année, in-8°.; Schickard publia, en 1624, même format, une réfutation du *Rapport* du docteur Habrecht, *sur un globe de feu tombé du ciel*, Strasbourg, 1623, in-4°. XIII. *Jus regium hebræorum e tenebris rabinicis erutum*, Strasbourg, 1625, in-4°.; Leipzig, 1674, in-4°., ouvrage rempli d'érudition rabbinique, mais difficile à entendre. Saumaise, Selden, et dans ces derniers temps, M. Salvador, l'ont cité avec éloge. XIV. *Paradisus saraceno-judaïca e genuinis auctoribus suis, Alkorano et Talmud breviter descripta*, Tubingue, 1625, in-4°. L'érudition arabe et rabbinique y est semée à pleines mains, et cependant sans produire de confusion. XV. *L'Entonnoir hébraïque*, en allemand, Tubingue, 1627, in-12; Leipzig, 1633, in-12, avec des corrections. C'est une méthode pour apprendre la langue sainte, sans le secours du latin; elle est simple, claire et précise. XVI. *Tarich, hoc est, series regum Persiæ*, Tubingue, 1628, in-4°. C'est la traduction d'une partie d'un ancien manuscrit arabe, en forme de rouleau de quarante-cinq pieds de long, qui se conserve aujourd'hui dans la bibliothèque de Wolfenbüttel. Schickard l'enrichit d'un savant Commentaire. XVII. *Moyen court et facile de dresser des cartes géographiques et de corriger les fautes commises jusqu'à ce jour, en se servant des nouvelles découvertes pour trouver la hauteur du pôle*, Tubingue, 1629, in-4°. XVIII. *Description du phénomène merveilleux qui parut le 25 janvier 1630, de sept à dix heures, vers le Nord; avec une Dissertation sur l'étoile qui parut en plein midi, le lundi suivant*, Tubingue, 1630, in-4°. Schickard eut bien de la peine à obtenir du chancelier Osiander la permission d'imprimer sa Description, parce qu'ils étaient divisés d'opinion. XIX. *Disputatio ethica de fortitudine*, ibid., 1630, in-8°. XX. *Ephemeris lunaris*, 1631, in-8°. XXI. *Anemographia, seu discursus philosophicus de ventis*, Tubingue, 1631, in-8°. XXII. *Contemplatio physica de origine animæ rationalis*, ibid., 1631, in-8°. XXIII. *Pars responsi ad epistolas Petri Gassendi de Mercurio sub Sole viso et aliis novitatibus uranicis*, ibid., 1632, in-4°. XXIV. *Eclogæ sacræ veteris Testamenti, hebræo-latinæ*, ibid., 1633, in-12. C'est une chrestomathie hébraïque, composée de textes hébreux, selon l'ordre des livres saints; de textes chaldaïques, selon le Targum; de l'alphabet de Ben Sira; de textes du *Pirke aboth*. XXV. *Disputatio bipartita de amicitiâ*, ibid., 1633, in-4°. XXVI. *Relation exacte du phénomène de deux soleils rouges, observé le 28 juin 1633*, ibid., 1633, in-4°. XXVII. *Purim sive Bacchanalia judæorum*, ibid., 1634, in-12, très-curieux. XXVIII. *Dissertatio ethica de justitiâ*, ibid., 1634, in-4°. XXIX. *Préface* considérable pour le *Gulistan* ou le Jardin, du poète persan Saadi, ibid., 1636, in-12; elle mérite d'être lue. L'auteur réfute le préjugé qui nous fait regarder les Turcs, les Persans et les autres infidèles, comme des peuples sauvages et grossiers On a publié quelques Lettres de Schickard, et la plupart de celles qui lui étaient adressées par des savants; elles sont intéressantes. Ses meilleurs ouvrages ont été recueillis en un volume in-4°., sous le titre de *Exercitationes ebraïcæ*, Tubingue, 1655. *Voyez* les *Notices biographiques* de Schnurrer, *sur les hébraïsants de*

Tubingue, Ulm, 1792, in-8°.
L—B—B.

SCHIDONE (BARTHÉLEMI *Voy.* SCHEDONE).

SCHIEFERDECKER (JEAN-DAVID), orientaliste, fils d'un conseiller ecclésiastique à Weissenfels en Saxe, naquit en 1672. Les dispositions qu'il montra dès son enfance, engagèrent ses parents à le faire instruire dans les langues classiques et orientales. Il soutint, à l'université de Leipzig, des Thèses *De excommunicationibus Judaeorum; de sibyllis earumque oraculis, et de litteris doctorum judaicorum*. Après avoir enseigné, pendant quelques années, les langues orientales à Leipzig, il succéda, l'an 1698, à son père en qualité de professeur de théologie au gymnase de Weissenfels; il prit, dans la même année, le degré de docteur en théologie à Iéna, où il soutint une thèse *De fœdere Dei cum Abrahamo symbolico*. Dans la suite, il présida à un grand nombre de thèses sur la théologie, et rédigea beaucoup de ces écrits scolastiques, appelés en Allemagne *Programmes*, et publiés pour les jours solennels des établissements d'instruction publique. Il fut enlevé, à la suite d'une maladie scorbutique, le 11 juin 1721. On cite encore de lui une Grammaire turque et une arabe : *Grammatica arabica breviter ac succinctè ad captum nostratium accomodata*, Zeitz, 1 vol. in-12; et *Grammatica turcica breviter ac succinctè*, etc., ibid., in-12 (sans date). A la tête de chacune de ces Grammaires, l'auteur a placé sa Dissertation *de fructibus linguæ arabicæ*, qui avait déjà paru à Leipzig, 1692, in-4°. de 24 pag. L'auteur suit, pour les deux langues, les principes de Golius et d'Erpenius, en les modifiant et les abrégeant en quelques points, et y ajoutant, pour pièce d'épreuve, le 1er. chapitre du Coran. Ces deux Grammaires réunies ont été imprimées sous ce titre : *Nucleus institutionum arabicarum enucleatus, variis linguæ ornamentis atque præceptis dialectæ turcicæ illustratus*, Zeitz, 1695, in-8°. de 183 pag. Schieferdecker a encore publié la *Description de l'église de Notre-Dame de Weissenfels*, 1703, in-4°., où l'on trouve beaucoup de détails curieux; et un Recueil de *Cantiques spirituels*, Weissenfels, 1716, in-4°. Ces Cantiques avaient été composés pour le service divin de sa ville natale; ils sont accompagnés de sentences et maximes adoptées par des rois et des princes, et dont le Recueil manuscrit se trouvait dans la bibliothèque du duc de Weissenfels. —Gaspar SCHIEFERDECKER, de Wilckau, jurisconsulte, avocat royal de la principauté de Schweidnitz, naquit à Breslau en 1521, et y mourut en 1631. Il se fit connaître par plusieurs ouvrages, et fut un des membres de l'académie Florimontane établie à Annecì par le président Favre, en 1606 (*Voy.* FAVRE, XIV, 227). Guichenon, qui n'avait vu sa signature qu'en latin, le désigne par le nom, assez peu reconnaissable, de *Schifordegherus*.
D—G.

SCHILL (FERDINAND DE), colonel prussien, fut le chef de l'une de ces entreprises qui, lorsqu'elles réussissent, changent le sort des nations, et illustrent à jamais leurs auteurs; mais qui, lorsqu'elles ne sont pas justifiées par le succès, les livrent aux persécutions des contemporains et souvent aux mépris de la postérité. Il naquit, en 1773, à Sotthof en Silésie, d'une famille noble et originaire de Hongrie. Son

père, qui était lieutenant-colonel au service de Prusse, le voua dès l'enfance à la carrière des armes. Le jeune Schill fit ses études au collége de Breslau, et il entra en 1789 comme cadet dans un régiment de hussards. Il passa l'année suivante dans les dragons de la reine; fit avec ce corps les premières campagnes de la révolution contre les Français, et se trouvait, en 1806, à la bataille de Iéna, où il fut blessé grièvement. Transporté à Colberg, dès qu'il fut rétabli il fit différentes courses dans les environs, et enleva plusieurs postes des Français (1). Le succès de ces expéditions attira auprès de lui un grand nombre d'hommes courageux; et il en composa un corps franc, que le roi de Prusse le chargea bientôt de diriger vers la Poméranie suédoise, pour prendre à dos l'armée de Buonaparte, qui était en Pologne. Schill venait de se mettre en marche, pour exécuter cet ordre, lorsque la paix de Tilsitt mit fin aux opérations. Il fut nommé major, puis colonel, et vint avec son régiment à Berlin, où il jouit de la plus grande faveur à la cour et dans toutes les classes de la nation. Nourrissant dans son cœur une haine profonde contre les Français, et un desir très-vif de soustraire sa patrie à leur domination, il se lia, dans cette capitale, avec les chefs de l'association connue sous le nom de *Société pour la vertu* (*Tugendbund*). (*V.* ARNDT, dans la Biographie des hommes vivants), et il eut des rapports secrets avec le duc de Brunswick-Oels (*V.* BRUNSWICK-OELS au Supplément), l'électeur de Hesse et le colonel Doernberg, qui fit, dans le même temps, une levée de bouclier en Westphalie. Dès lors Schill songeait à son entreprise, et il était en correspondance avec les mécontents de divers pays, surtout de la Westphalie. Le nouveau roi de cette contrée (Jérôme Buonaparte) en fut informé, et il fit porter des plaintes au roi de Prusse. Schill fut mandé à Kœnigsberg, où résidait ce monarque; et ce fut alors que, craignant d'être arrêté, et de voir ses projets déjoués, il éclata plus tôt qu'il ne se l'était proposé. On ne peut nier que les circonstances ne lui fussent très-favorables. Une partie des forces françaises étaient occupées en Espagne, où même elles avaient essuyé des revers : l'Autriche venait de déclarer la guerre; le Tyrol s'était insurgé; et l'archiduc Charles, qui avait envahi la Bavière, menaçait la Franconie avec une puissante armée. Ce fut alors que Schill sortit de Berlin (29 avril 1809), à la tête de son régiment, et qu'il se porta sur Wittemberg, puis sur Dessau, Halle et Halberstadt, enlevant partout les caisses publiques, renversant les armes de Westphalie, leur substituant les aigles prussiennes, et grossissant sa troupe de tous les mécontents. Il rencontra, près de Magdebourg, dont il eut un instant l'espoir de s'emparer, un corps français, qu'il combattit avec avantage. Mais déjà sa tête avait été mise à prix par le roi Jérôme; et son propre souverain, désavouant hautement une telle entreprise, avait déclaré qu'il le traduirait à un conseil de guerre. D'un autre côté, l'archiduc Charles venait d'éprouver plusieurs échecs, et ce prince était repoussé jusque dans les états héréditaires. Toutes les parties de l'Allemagne étaient

(1) Dans une de ces courses, il fit prisonnier le maréchal Victor, qui bientot après fut échangé contre le général Bluchor.

frappées de stupeur. Dès-lors la position de Schill fut extrêmement difficile. Ne se flattant plus de prendre les Français à dos, il se dirigea sur le Mecklenbourg et la Poméranie. Après avoir enlevé à Wismar et à Rostock une grande quantité d'armes et d'artillerie, il arriva à Stralsund, dont les Français avaient rasé les fortifications, et il y entra, le 25 mai, par capitulation. Cette place convenait très-bien à sa position, par les moyens de communication avec la mer qu'elle lui offrait; et il est probable qu'il avait conçu l'espoir de s'y défendre, jusqu'à ce qu'une flotte anglaise pût venir le recevoir à son bord avec sa troupe, comme cela eut lieu dans le même temps pour le duc de Brunswick-OEls; mais à peine avait il eu le temps d'établir à la hâte quelques retranchements, qu'il fut attaqué par un corps nombreux de Hollandais et de Danois, que commandaient les généraux Gratien et Ewald. La troupe de Schill montait à six mille hommes; elle se défendit avec beaucoup de vigueur, et disputa le terrain pied à pied, et de maison en maison. Il fit lui-même des prodiges de valeur, et tua de sa propre main le général hollandais Carteret, en lui disant : *Coquin, va faire nos logements.* Enfin, il périt en combattant, le 31 mai 1809 (2). Le petit nombre des siens qui échappèrent au massacre, furent conduits à Brest et à Cherbourg comme des malfaiteurs; et ils ne revireut leur patrie qu'à la paix de 1814 (3). M—D j.

(2) Le général Gratien le fit décapiter : sa tête a été long-temps conservée, dans de l'esprit de vin, au Muséum de Harlem.

(3) Onze officiers de la troupe de Schill, conduits d'abord à Verdun, furent, le 17 septembre 1809, traduits à Wesel devant une commission militaire, qui les condamna à mort comme *brigands armés et gens sans aveu.* Le jugement ne fut prononcé qu'à midi; et dès neuf heures du matin, les voitures commandées pour conduire les accusés au supplice étaient arrivées dans la citadelle. Dès les six heures du matin, les fosses avaient été creusées pour recevoir leurs cadavres! Lorsqu'on voulut lier par le bras l'un des condamnés, nommé Wedelle, avec son frère : *Eh! dit-il, ne sommes-nous pas assez liés par le sang, pour ne pas avoir besoin de l'être d'une manière si injurieuse.?* M. J.-N. Pervès, défenseur officieux de ces infortunés devant la commission militaire, a fait imprimer : *Défense des officiers de la troupe de Schill*, ou *Justification de Schill et de ses adhérens*, Liége, 1814, in-8°. de 32 pages. A. B—T.

SCHILLER (le P. Jules), astronome, né dans le seizième siècle, à Augsbourg, embrassa la règle des ermites de Saint Augustin. Les succès que Jean Bayer, son compatriote, obtenait dans l'astronomie (*V.* Bayer, III, 602), décidèrent son goût pour cette science. En 1627, il joignit à la nouvelle édition de l'*Uranometria nova* de Bayer, le *Cœlum stellatum Christianum.* Dans cet ouvrage, le pieux auteur propose de substituer aux dénominations empruntées à la mythologie païenne, des noms tirées des Saintes Écritures. Ainsi, par exemple, il donne aux douze signes du zodiaque les noms des douze apôtres, etc. (1); mais il ne put réussir à faire adopter cette réforme par les astronomes. D'autres tentatives, faites dans le même but, n'ont pas eu plus de succès. Philippe *Cæsius* ou Guillaume Blaeu, 1662, publia *Cœlum astronomico-poëticum*, Amsterdam, in-8°., dans lequel il établit que le bélier du zodiaque est celui qu'Abraham immola pour son fils Isaac; le taureau, celui qui fut sacrifié par Adam; les gémeaux, les deux fils de Rebecca, Jacob et Esaü, etc. Voy. l'*Histoire de l'Astronomie moderne*, par Bailly, II, pag. 150. W—s.

(1) Le détail des constellations composées par le P. Schiller, se trouve dans le *Cursus Mathematicus* du P. Schott; dans l'*Almageste* de Riccioli, etc. Voy. Delambre, *Histoire de l'Astronomie moderne*, II, 298.

SCHILLER (Jean-Frédéric-Christophe), un des écrivains les plus illustres de l'Allemagne, naquit le 10 novembre 1759, à Marbach, petite ville du pays de Wurtemberg, où son père avait le grade de capitaine, et était chargé de l'intendance du château de la *Solitude* (1). Schiller reçut sa première éducation chez un pasteur de village. Cette circonstance et sa liaison avec le fils de son instituteur déterminèrent en lui un penchant très-prononcé pour l'état ecclésiastique. Ses parents étant allés se fixer à Ludwigsburg, il entra dans une école publique, où il ne fit toutefois de progrès marquants que dans la langue latine. Dans sa 9e année, il assista, pour la première fois, à une représentation théatrale. Elle produisit sur lui un effet prodigieux. Dès ce moment, le théâtre devint une de ses principales occupations, et il faisait déjà le plan de compositions dramatiques. Néanmoins, son goût pour l'état ecclésiastique subsistait toujours; et l'on concevra facilement que les jeux de l'enfance devaient avoir bien peu d'attrait pour un esprit livré à de pareilles pensées. Aussi les intervalles qui séparaient ses heures d'étude étaient-ils consacrés à des promenades avec un ami de son âge; et ces deux philosophes de onze ans, gémissant ensemble sur la destinée de l'homme, et l'obscurité de l'avenir, reconstruisaient sur un meilleur plan l'édifice de la société. La première pièce de vers de Schiller, écrite le jour où il allait recevoir la confirmation, fut le résultat des exhortations par lesquelles sa mère l'avait préparé à cette cérémonie. Il avait alors quatorze ans; sa vocation n'était point changée. Mais, dans cette carrière de prédilection, il s'arrêtait aux fonctions qui étaient plus en rapport avec les besoins de son ame; et, plus tard il a souvent exprimé ses regrets de n'avoir point eu à annoncer au peuple, comme ministre de l'évangile, les grandes vérités de la religion et de la morale. Le sort en ordonna autrement. Le duc de Wurtemberg, qui l'avait distingué, le fit entrer dans une école militaire. Les représentations de son père obtinrent seulement qu'il ne fût pas obligé de suivre cette carrière. Les biographes de Schiller n'expliquent pas pourquoi le protecteur de sa famille ne lui permit pas de se livrer à son premier penchant. Obligé de choisir un autre état, il se décida pour le barreau; et son ardeur pour la poésie l'entraîna loin des études qu'exigeait cette nouvelle destination. Toutefois, l'activité de son esprit ne s'exerçait encore que vaguement. Le feu sacré couvait en lui; mais il fallait, pour le faire éclater, un moteur qui fût en rapport avec la nature de son talent. Homère, parmi les anciens, avait attiré plus particulièrement son attention. Néanmoins Homère lui-même, si beau, si sublime dans sa simplicité, n'avait pas assez de mouvement moral pour l'enthousiasme de Schiller. Les poésies de Klopstock firent jaillir les premières étincelles: elles donnèrent un nouvel essor à ses sentiments religieux. Il les manifestait alors souvent par des prières, des extases et des contemplations, qui s'emparaient de lui, même au milieu de la société. Virgile aussi était un de ses auteurs

(1) *Jean-Gaspar* SCHILLER, père de *Jean-Frédéric-Christophe*, naquit à Bitterfeld, dans le pays de Wurtemberg, en 1723, et mourut le 7 septembre 1796. Il s'occupa beaucoup d'agriculture, et composa divers ouvrages sur cette science. Le plus remarquable est intitulé: *De la culture des arbres, traitée en grand, d'après vingt expériences*, 1795 (en allemand).

favoris. Mais nous pouvons croire que la lecture très-répétée de la Bible (dans la traduction de Luther, que plus tard il regardait comme le seul ouvrage classique de la littérature allemande), contribua plus puissamment encore au développement de son génie. La régénération de la littérature en Allemagne venait de s'opérer. Les ouvrages de Haller, Klopstock, Wieland, Göthe, Lessing, et la puissante critique de ce dernier avaient enfin triomphé de la littérature bâtarde, qui avait régné si long-temps. Schiller, né quarante ans plutôt, n'eût peut-être signalé sa carrière littéraire que par des égaremens. Il parut à temps pour profiter de l'affranchissement de sa patrie, et pour le marquer par de nouveaux chefs-d'œuvre. Le cercle de ses idées s'était agrandi, et son ame s'élevait de plus en plus; mais son talent n'avait point encore de direction positive. *Ugolino*, surtout *Goetz de Berlichingen*, lui communiquèrent une nouvelle ardeur pour le théâtre. Il ne connut Shakspeare que plus tard; mais l'impression qu'il en éprouva n'en fut pas moins vive : ce poète, Homère et la Bible, conservèrent un attrait particulier pour lui. Au milieu de l'espèce de délire auquel Schiller était alors en proie, on s'étonne, avec raison, de ne voir sortir de sa plume que des essais tellement médiocres, qu'ils n'ont paru mériter d'être insérés dans aucune édition complète de ses Œuvres; et le *Magazin de Souabe* conserve seul les poésies qu'il publia jusqu'en 1780. On parle aussi, mais sans la désigner, d'une tragédie de *Cosme de Médicis*, qu'il fit entrer dans ses *Brigands*. En 1775, l'académie de Ludwigsburg ayant été transférée à Stuttgard, le duc y établit des cours de sciences médicales, et fit inviter ceux des jeunes gens qui auraient du goût pour elles à se présenter. Les études habituelles de Schiller, depuis deux ans, avaient fort affaibli ses dispositions pour l'état ecclésiastique. La lecture des Vies de Plutarque, de l'*Histoire universelle* de Schlœtzer, des ouvrages de Herder et de Garve, surtout les observations de ce dernier sur la philosophie morale de Ferguson, lui avaient inspiré un goût particulier pour l'*Anthropologie* et pour la *Psychologie*, qui en est une des branches. Il crut trouver dans l'étude de la médecine, des moyens favorables à ce nouveau penchant; il se décida donc pour la carrière médicale. Il paraît que, pendant deux ans, il s'y consacra presque entièrement. Il composa deux Dissertations intitulées : *Philosophie de la psychologie*, en allemand, puis en latin, et *Sur l'accord entre la nature physique et la nature spirituelle de l'homme*, en allemand, Stuttgard, 1782 : celle-ci seulement fut imprimée. Il inséra dans cette dernière, à l'appui de ses observations psycologiques, quelques passages des *Brigands* qu'il donnait comme étant une tragédie anglaise : *The Robbers*. A sa sortie de l'académie, il fut nommé chirurgien (*arzt*) du régiment d'Augé. Mais cette sphère d'activité ne pouvait, pour le moment, suffire à un esprit aussi ardent; et il revint avec plus de feu que jamais au théâtre. Les *Brigands* furent imprimés en 1781, à ses frais, parce qu'il n'avait point trouvé d'éditeur. Ils furent joués, en janvier et mai 1782, à Manheim, avec quelques-uns des changements demandés par le baron de Dalberg, directeur du théâtre de cette ville, et que l'au-

teur avait regardés lui-même comme nécessaires. Schiller sollicita du duc la permission d'assister à ces deux représentations; elle lui fut refusée. Il n'en tint compte, lors de la seconde; mais, à son retour, il fut mis aux arrêts pour quinze jours. On connaît peu d'exemples d'un succès aussi grand que celui des *Brigands*. Toutefois la vive satisfaction que dut en ressentir l'auteur, ne tarda pas d'être troublée. Un habitant des Grisons s'étant plaint de ce que sa nation, d'après un proverbe fort répandu en Souabe, y était représentée comme un peuple de brigands, le duc défendit à Schiller de publier autre chose que des ouvrages de médecine. Il le fit venir, lui parla d'un ton très-paternel, déclarant qu'il voulait voir d'avance tout ce que Schiller aurait envie de faire imprimer. Celui-ci s'y refusa; ce qui n'empêcha pas le duc de continuer à le bien traiter. Schiller était alors lié avec le professeur Abel et le bibliothécaire Petersen, sous la direction de qui se publiait le *Répertoire littéraire de Wurtemberg*. Il y inséra plusieurs morceaux en prose et en vers, et quelques critiques, entre autres celle des *Brigands*, fort détaillée, et qui se distingue par une grande sévérité. La position de Schiller était alors telle que, par la suite, il a avoué n'avoir jamais été plus heureux. Que lui manquait-il donc? La condition la plus essentielle pour un génie de cette nature : la liberté. La manière dont sa pièce avait été représentée, et surtout le jeu d'Iffland dans *François*, l'avaient tellement transporté, qu'il se sentit décidé à suivre la carrière dramatique. Le duc de Wurtemberg n'ayant pas accepté sa démission qu'il lui avait offerte, il quitta furtivement les états de ce prince, au mois d'octobre 1782, et se retira, sous un nom emprunté, dans les environs de Bauerbach, chez Mme. de Wollzogen, avec le fils de laquelle il avait étudié à Stuttgard. Cette fuite est dans la vie de Schiller un événement si important, qu'il n'est pas hors de propos de jeter un coup d'œil général sur la tragédie des *Brigands*, qui en fut la première cause. On se tromperait étrangement, si l'on pensait que les Allemands aient été aveugles sur les défauts de cette pièce. La rapidité du dialogue, les scènes fortes, terribles, attendrissantes, surtout le caractère du héros, Charles de Moor, ont été exaltés outre mesure. Aucune pièce, il est vrai, n'excite, à un plus haut degré, la terreur et la pitié; et il y a souvent, il faut l'avouer, dans l'indignation de Charles contre les vices de la société, un accent si profond de vérité et de justice, que, malgré les horribles excès auxquels il se livre, on ne peut se défendre d'une certaine émotion. Mais les nombreuses invraisemblances, l'obscurité même de quelques situations, l'inutilité du dernier crime, le langage souvent guindé, quintessencié, et sauvage jusqu'à la grossièreté, des personnages et des mœurs du dix-huitième siècle transportés dans le seizième; tous ces défauts enfin ont été censurés avec sévérité, et Schiller lui-même ne s'est point ménagé. Mais ce qui doit plus que tout être réprouvé avec force, c'est la tendance de cette composition. Nous ne voyons que trop d'êtres dénaturés qui accusent la société de leurs propres excès, et se font les fléaux du genre humain pour être les vengeurs de la justice. Que sera-ce, si tous les efforts d'un talent enchanteur se réunissent pour représenter la résignation aux maux nécessaires

de ce monde comme impossible, la vertu comme une chimère, la vengeance comme une sainte mission? Un écrivain allemand a récemment comparé les *Brigands*, sous le rapport de l'art, à un volcan. Aux yeux de la morale, la comparaison est également juste. Le volcan au milieu de ses cendres et de ses scories, contient des mélanges précieux : mais que produit-il? la destruction. Il est douteux que les *Brigands* aient inspiré une seule bonne action, et fait réformer une seule injustice; mais ils ont bouleversé beaucoup de jeunes têtes, occasionné de nombreux désordres, et même, dans quelques parties de l'Allemagne, fait naître des associations du genre de celles de Charles, qui ont troublé momentanément la société : résultats bien autrement blâmables que les défauts signalés ci-dessus, et que la violation des unités de temps et de lieu, qui est presque une des conditions du théâtre allemand. *Robert, chef des brigands*, imitation de la pièce allemande par Lamartellière, fut joué à Paris, en 1793, sur le théâtre du Marais, et obtint quelques succès à cette époque où la France était un vaste théâtre de brigandage et de dépravation de tous les genres. Les *Brigands*, monument prodigieux de verve de la part d'un jeune homme de vingt-un ans, furent comme une maladie pour le génie de Schiller. Il fallait qu'il fût, par une espèce d'éruption volcanique, dégagé des éléments impurs qu'il renfermait. Entraîné par ses premiers succès, Schiller se livra tout entier au théâtre, et composa dans sa retraite la *Conjuration de Fiesque*, commencée à Stuttgard, pendant qu'il était aux arrêts, et *Cabale et Amour*. Nous dirons peu de chose de ces deux pièces. On y retrouve à-peu-près toutes les qualités et tous les défauts des *Brigands*, appliqués seulement à des genres différents. Schiller convient de son inexpérience dans le monde politique, et pense que ce défaut peut être une source de beautés poétiques. Il a dû plus tard reconnaître son erreur, et sentir qu'elle l'avait conduit à faire de quelques-uns des personnages de *Fiesque*, des êtres mixtes et sans couleur tranchée, vraies caricatures, qui n'ont ni la grandeur imposante des héros, ni la légèreté qui rend par fois le vice séduisant (2). S'il était un peu soutenu dans *Fiesque* par l'histoire, il se trouvait dans *Cabale et amour*, sur un terrain entièrement nouveau. Aucun talent ne peut suppléer au défaut de connaissance pratique de la société. Le fond de cette pièce est poétiquement vrai sans doute; mais les développements sont très-souvent faux; et le spectateur, troublé sans cesse dans le profond intérêt que lui inspirent quelques-uns des caractères, par les détails d'une exécution défectueuse, éprouve une impression désagréable. Il y a moins d'irrégularités dans ces deux tragédies que dans les *Brigands;* mais aussi moins de verve et plus d'idées recherchées. Schiller était moins maître de son sujet. La peinture des mœurs allemandes a pu seule faire accueillir la deuxième de ces pièces plus favorablement que *Fiesque* : elle lui est, selon nous, inférieure. Schiller quitta sa retraite, en septembre 1783, pour aller à Manheim, où il se proposait de suivre les représentations théâtrales. La société de Dal-

(2) M. Ancelot, dans son *Fiesque*, offre, en très-beaux vers, plusieurs des meilleures scènes de l'original, en rejetant ou changeant celles qui étaient réprouvées par le goût et le bon sens, entre autres le dénouement.

berg, d'Iffland etc., exerça sur lui une influence très-heureuse. Il était entraîné par un génie bouillant; mais il n'était ni entier ni exclusif. La pratique du théâtre, jointe aux conseils de l'amitié et de l'expérience, lui fit sentir les défauts qui dominaient dans ses premières compositions. Son impatiente ardeur en fut ralentie, et son talent ne fit qu'y gagner. Schiller voyait dans le théâtre moins un moyen de s'illustrer, que celui de communiquer les idées et les sentiments dont il était pénétré, et surtout de contribuer au perfectionnement de la société. C'est dans cette vue qu'il annonça et commença, en 1785, la publication du Recueil périodique intitulé *Thalie du Rhin*, où il inséra quelques scènes de *Don Carlos*. Il les lut à la cour du Landgrave de Hesse Darmstadt, en présence du duc de Weimar, qui témoigna sa satisfaction à l'auteur, en lui donnant le titre de conseiller. En 1785, il se rendit à Leipzig, où il se fit promptement des amis de plusieurs de ceux qui étaient déjà ses admirateurs. Il s'y lia particulièrement avec Huber et le célèbre libraire Göschen. Il passa le reste de cette année, et la suivante, à Dresde, et y termina *Don Carlos*, qui fut imprimé à Leipzig, en 1787. Ce fut cette même année qu'il visita Weimar, où Wieland et Herder lui firent un accueil très-distingué. Le premier surtout lui témoigna une bonté si affectueuse, qu'il en fut vivement touché. « Nous jouirons de quelques beaux moments, » écrivait-il à un de ses amis, « Wieland est jeune, quand » il aime. » Celui-ci le pressa de travailler à son *Mercure allemand*, dans lequel parurent *les Dieux de la Grèce*, *les Artistes*, et quelques autres morceaux, qui ne furent pas un des moindres ornements de ce journal, à cette brillante époque de son existence. Schiller passa l'année 1788 presque tout entière à Rudolstadt, et vit, pour la première fois, Göthe qui était de retour de son voyage d'Italie. Il ne tarda pas à se lier avec ce grand poète. Celui-ci lui donna bientôt un gage de ses sentiments, en obtenant pour lui du duc de Weimar, la place de professeur extraordinaire d'histoire à Iéna, en 1789. Après huit années d'hésitation et d'incertitudes, la vie de Schiller se trouvait enfin fixée d'une manière agréable et sûre. C'est aussi à cette époque que commence sa véritable célébrité. Ses ouvrages précédents lui avaient déjà fait un nom; ceux dont nous allons rendre compte lui assurèrent un des rangs les plus distingués de la littérature allemande. *Don Carlos* n'avait pas été composé pour le théâtre. L'auteur y fit, en 1788, les changements qu'il jugea nécessaires pour que cette pièce pût être représentée, et la publia sous sa nouvelle forme. Malgré des retranchements, elle se trouve hors des proportions ordinaires, même de la scène allemande. Aucun prince n'est dessiné dans l'histoire d'une manière plus nette que Philippe. Despote sombre, entier, inflexible, disposé à tout sacrifier sans examen, à ce qu'il regarde comme les intérêts de la religion, comment croire qu'il puisse se laisser séduire, et presque attendrir par les déclamations de Posa, au point de lui accorder sa confiance, et d'en faire son ministre principal? La révolte de Madrid, la présence du roi dans la prison de Carlos, et son évanouissement sont des circonstances également inadmissibles. Le personnage d'Élisabeth est plein d'intérêt; mais l'auteur a méconnu

son caractère, en la supposant à la tête d'une révolte, et l'esprit du temps, en faisant d'elle la protectrice des Protestants. Ce n'est pas du moins à la cour de son père qu'elle avait dû recevoir de pareilles dispositions, quoiqu'il fût l'appui des Protestants d'Allemagne. On peut prêter à don Carlos des vertus que l'histoire ne parait pas lui accorder, toutefois à la condition expresse qu'il y joindra quelque énergie. Mais ici nous ne voyons en lui qu'un adolescent, qui n'a ni idée positive ni volonté, et qui se livre à des épanchements de tendresse envers le père le moins fait pour les accueillir. Posa est un caractère inexplicable; rien de plus misérable, par exemple, que l'invention par laquelle il veut sauver son ami Carlos. Un rôle est jugé quand il a besoin de commentaires. Beaucoup d'écrivains ont essayé de faire comprendre sa conduite: aucun n'y a réussi; Schiller lui-même y a échoué. Ses Lettres, à ce sujet, n'ont pas même le mérite de la plupart de ses écrits en prose, la rapidité et la clarté. Quant à ses Discours sur la tolérance et le perfectionnement de la société, nous n'y voyons qu'une répétition de tout ce qui avait été écrit sur ces sujets féconds, en France, en Angleterre et en Allemagne, mis seulement en vers souvent harmonieux. Ces taches, qui sont grandes, s'expliquent par la manière dont cette pièce fut composée. Les autres ouvrages de Schiller, ceux même sur lesquels la critique peut s'exercer avec le plus de sévérité, attachent et entraînent, par la verve, l'enthousiasme, la profonde sensibilité. Tout cela ne pouvait exister qu'à un moindre degré dans une composition faite par saccades, croisée par plusieurs autres, et pendant laquelle le génie poétique de Schiller avait subi de grandes modifications. *Don Carlos* n'en est pas moins une des productions les plus remarquables de la littérature allemande. On y trouve beaucoup de situations très-fortes; les caractères (à part celui de Posa, qui est une énigme ou un idéal manqué; celui de Carlos, et quelques défauts dans les autres) sont tracés avec un rare talent. Enfin il y a dans la marche de la pièce une dignité, ajoutons même, dans un sens relatif, une régularité, et dans le langage (si l'on excepte une scène entre Carlos et la princesse Éboli), une noble simplicité, dont les trois premières pièces de l'auteur ne donnaient pas d'idée. Celles-ci étaient écrites en prose, comme si le génie de Schiller, à son début, eût été incapable de se plier au joug de la poésie. La maturité qu'il avait acquise, le desir même de porter ses pièces au point de perfection nécessaire pour atteindre le but élevé qu'il se proposait, le décidèrent à écrire *Don Carlos* en vers; et cette forme a sans doute contribué puissamment au succès de la pièce. Elle annonçait une connaissance particulière de l'époque. Aussi en résulta-t-il un ouvrage d'un autre genre, l'*Histoire de la défection des Pays-Bas*, qui parut également en 1788, Leipzig, in-8°. On aurait de la peine à reconnaître, dans cette Histoire, l'auteur des trois premières pièces dont nous avons signalé les défauts. Nous ne pouvons en discuter ici le mérite intrinsèque. Ce que nous nous croyons fondés à assurer, c'est que, si Schiller montre quelque part de la partialité, il faut en accuser la faiblesse humaine, mais nullement ses intentions. Il blâme avec une égale indignation les excès des protestants et ceux des catholiques; loue indifféremment ce que les deux partis lui présentent de re-

commandable; enfin il juge avec décence et mesure, sans invectives et sans déclamation. Le style ne nous semble pas mériter les mêmes eloges. Il est souvent gêné; on y rencontre même assez fréquemment des gallicismes, surtout dans les passages traduits des auteurs étrangers. Le talent de Schiller se retrouve dans les réflexions, du reste plus rares qu'on ne devait s'y attendre; dans les tableaux généraux, dans les portraits. Quelques-uns de ces derniers sont des modèles. Il s'arrête à la retraite de la régente des Pays-Bas. Le titre n'est donc pas rempli; et l'on a de la peine à concevoir comment il n'a pas achevé une entreprise qui, sous tous les rapports, devait sourire à son imagination. Il est possible qu'il ait été arrêté par sa propre exigence, et qu'il désespérât alors de répondre à ce qu'il attendait lui-même de l'historien. Il considérait l'histoire du point le plus élevé. Selon lui, elle embrasse le monde moral tout entier. Il n'est pas un seul individu qui ne puisse y trouver les plus utiles leçons.... Il y voit comment le moment présent a été, dans tous ses détails, préparé et amené par les siècles qui l'ont précédé.... Les jouissances matérielles que nous avons acquises, les progrès que le genre humain a faits vers la perfection, sont l'œuvre de nos pères.... Il en résulte pour nous l'obligation de ne pas laisser s'altérer ces bienfaits, et de les transmettre, avec de nouveaux encore, à la postérité. Telles sont les principales idées du Discours que prononça Schiller, pour l'ouverture de son cours d'histoire, à l'université de Iéna, en 1789. Il est intitulé: *Qu'est-ce que l'histoire universelle, et quel est le but de cette étude?* Ce morceau, écrit de verve, se recommande par toutes les qualités que l'on peut desirer dans un auteur: pensées profondes, nobles sentiments, style pur, rapide, brillant. Schiller n'a rien publié en prose de plus remarquable que les vingt-huit pages dont se compose ce Discours (il parut d'abord dans le *Mercure allemand*, novembre 1789, puis séparément, à Iéna, 1790, in-8°.). Schiller commença, vers ce temps, la *Collection générale de Mémoires, depuis le douzième siècle jusqu'aux temps modernes*, Iéna, 1790-1801, 12 vol. in-8°. Il ne traduisit lui-même que la moitié du premier volume: l'entreprise fut continuée, sous son nom, par Paulus et Woltmann. C'est aussi l'époque la plus active de sa vie. Outre ce que nous venons de voir, il publia le *Visionnaire*, Leipzig, 1789, un vol. in-8°., qui fut réimprimé plusieurs fois. Ce roman, quoiqu'il n'eût pas été achevé, fut lu avec une avidité extraordinaire; et il en parut plusieurs continuations et imitations, par d'autres auteurs. On ne comprend pas facilement un pareil succès. Des scènes d'apparitions, qui s'expliqueraient même sans les aveux de leur auteur; un personnage mystérieux sans intérêt, les aventures fort communes d'un prince, sa passion pour une femme dont à peine il a vu la figure, une forme assez ordinaire, rien enfin, sauf le langage, de ce qui caractérise le talent de Schiller: tel est ce *Visionnaire*, qui, publié dix ans plutôt, ou par un autre auteur, serait resté complètement ignoré. Il est également difficile d'expliquer comment Schiller put se rendre coupable de cette espèce de débauche d'esprit, contre laquelle devaient le prémunir ses nombreuses et sérieuses occupations. A l'étude du théâtre et de l'histoire, il avait joint celle de la philosophie.

Les écrits de Kant avaient produit une révolution en Allemagne. Les commentaires, développements, modifications de ses nombreux disciples, les discussions souvent très-animées qui en résultaient, avaient fait naître une fermentation qui saisissait même beaucoup d'esprits jusque-là étrangers à ces études. Comment Schiller aurait-il échappé à un entraînement presque général? Il se lança dans cette nouvelle carrière avec l'ardeur que lui inspirait tout ce qui élevait ses idées, et lui paraissait propre à perfectionner la nature humaine. Quelques personnes ont pensé que l'étude de la nouvelle philosophie avait beaucoup contribué à l'essor et aux progrès du talent de Schiller. Cela serait sensible tout au plus dans quelques-unes de ses Dissertations, que nous examinerons plus tard; mais on en trouverait difficilement des traces dans ses compositions historiques et dramatiques, depuis 1788. La *Rheinische Thalia*, commencée en 1785, ne contient, sous ce titre, que trois cahiers. Les neuf suivants, formant, avec les trois premiers, trois volumes, parurent sous le titre de *Thalia*. Ce journal cessa en 1791, et fut remplacé, en 1792 et 93, par la *Nouvelle Thalie*, dont il parut quatre volumes. C'est dans ces trois Recueils que Schiller inséra successivement la plupart de ses pièces en vers et en prose, composées pendant ces neuf ans. Il était heureux en avantages extérieurs; le bonheur intérieur lui manquait encore. Il le trouva dans son union contractée, en 1790, avec Mlle. de Lengefeld, qu'il avait souvent vue à Rudolstadt, et qui, par ses vertus, a beaucoup embelli l'existence de cet homme célèbre. Il publia, la même année, son *Histoire de la guerre de Trente-Ans*, dans l'*Almanach historique des Dames*, pour 1791, Leipzig, in-18. Ce second ouvrage historique est fort supérieur au premier. Le sujet en est plus vaste; mais aussi Schiller s'était singulièrement élevé, et son horizon s'était fort agrandi. Ses tableaux généraux sont beaucoup plus complets, ses portraits dessinés plus largement, ses descriptions plus nettes. Il était, dans la *Défection des Pays-Bas*, dominé par son sujet : ici il le domine; aussi sa marche est franche et hardie. Son style enfin est constamment soutenu, simple pourtant et toujours naturel; et nous ne pensons pas que, sous ce rapport, la prose allemande offre une lecture plus agréable. Toutefois, il faut le dire, le talent de Schiller a ses conditions et ses bornes. Gustave Adolphe l'élève jusqu'à son apogée; Wallenstein le soutient encore : ce sont comme deux héros de drame qui donnent la vie à tout ce qui les entoure. Mais les acteurs de seconde ligne, qui paraissent après eux, ne communiquent plus à l'historien que peu de chaleur; la politique le refroidit, ses forces se partageut, il n'y a plus pour lui d'unité; en un mot, les quatre premiers livres sont éminemment dramatiques: le dernier n'est guère qu'un abrégé chronologique, qui a d'ailleurs, comme les précédents, l'inconvénient d'être en grande partie dépourvu de dates. Au reste, ce n'est pas une histoire, mais un tableau, dans lequel l'auteur eût pu faire entrer des détails plus nombreux et plus étendus. Nous oserons même dire qu'à une deuxième lecture (la première laisse à peine le temps de la réflexion), l'ouvrage paraît hors de proportion, ne contenant pas autant de développements que semblent en exiger les considérations générales et l'espace accordé

aux traits des principaux personnages. Il doit nous être permis, sans craindre le reproche de partialité, de réclamer contre quelques détails relatifs à la France. La mémorable bataille de Rocroi n'est citée que par occasion ; selon Schiller, c'est Condé et non Mercy qui s'est retiré après celle de Fribourg ; Turenne ne joue presque qu'un rôle secondaire auprès de Wrangel, guerrier estimable du reste ; enfin, la politique de Richelieu est censurée plus amèrement ou plus exclusivement que celle de Ferdinand lui-même, en faveur de qui l'auteur fait quelquefois valoir l'empire des circonstances (3). Des études continuelles et forcées avaient beaucoup fatigué Schiller ; il en résulta, en 1791, une maladie de poitrine très-grave, qui altéra sa santé, au point qu'elle ne put se rétablir complètement. Si son activité en fut ralentie, la fortune prit soin de l'en dédommager. Le prince héréditaire, depuis duc régnant, de Holstein Augustenbourg, et le comte de Schimmelmann, ministre de Dannemark, lui offrirent chacun une pension de mille thalers (4,000 fr.), sans aucune condition, et avec une délicatesse qui détermina Schiller à accepter leurs offres. On se souvient que ce fut également de Danemark que Klopstock reçut les moyens nécessaires pour achever sa *Messiade*. Mais Schiller eut surtout à se louer des procédés du duc régnant de Weimar, qui, comme tous les princes de sa famille, a toujours été le protecteur des lettres et l'appui du malheur. Il était fort lié avec Schütz, Griesbach, dans la maison duquel il était logé, Paulus, Hufeland, et surtout Reinhold. Nous avons vu qu'il s'occupait beaucoup de la nouvelle philosophie. Il y trouvait plus de poésie, et un plus grand caractère que dans celle de Leibnitz. C'est ce qui lui inspira le desir de faire une nouvelle *Théodicée*. Ses méditations philosophiques produisirent la Dissertation *sur la grâce et la dignité*, plusieurs autres dans la *Thalie*, et les *Lettres sur l'éducation æsthétique de l'homme*. La première offre des aperçus délicats, et beaucoup d'idées ingénieuses. Nous croyons que l'auteur s'est laissé séduire par l'espèce d'opposition qu'il cherche à établir entre la *grâce* et la *dignité* : la *souffrance* n'est certainement pas, comme il le pose en principe, une condition essentielle de la dignité, dont la *majesté*, qui exclut au contraire toute idée de souffrance, est (selon l'auteur lui-même), le plus haut degré. Ses *Lettres* portent l'empreinte de son talent. Mais les Allemands sont les premiers à convenir que Schiller, à qui du reste ils n'accordent point une tête philosophique, n'a fait qu'embrouiller, à force de subtilité, un sujet sur lequel il est déjà si difficile d'établir une théorie précise. Depuis 1790 jusqu'en 1795, Schiller ne cultiva la poésie qu'en traduisant des morceaux de Virgile. Ce qui nous en reste, les 2e. et 4e. livres sont sans doute des ouvrages estimables ; mais on n'y retrouve ni la grâce, ni même l'énergie, ni surtout le fini de l'original. Il est remarquable qu'à cette époque, où les belles traductions de Voss et quelques autres avaient, par l'heureux emploi des mètres des anciens, tellement rapproché l'allemand du grec et du latin, Schiller ait choisi, pour imiter

(3) Nous possédons une traduction de la guerre de Trente-Ans, par M. Ch. de Champfeu (1803, 2 vol. in-8°.), qui, au mérite de l'exactitude, joint celui d'un style pur, dans lequel on retrouve très-souvent la chaleur et la verve de l'original.

Virgile, des stances de huit vers rimés. Le grand drame de la guerre de Trente-Ans devait agir puissamment sur un esprit tel que celui de Schiller. Il en recevait des inspirations poétiques, et eut même l'idée de faire de Gustave Adolphe le héros d'un poème épique. Il y renonça pour s'occuper de *Wallenstein*, dont il eut alors la première pensée. La révolution française occupait toute l'Europe, que bientôt elle devait bouleverser. Le procès de Louis XVI fut pour Schiller l'objet d'une attention particulière. Au mois de décembre 1792, il pria un de ses amis de lui indiquer un Français capable de bien traduire le Mémoire qu'il desirait rédiger pour la défense de ce prince. Il était persuadé que l'écrit d'un étranger ferait sur ses juges un plus grand effet que celui d'un Français... Ce serait d'ailleurs une occasion de dire beaucoup de vérités, qu'un homme de lettres peut seul présenter avec succès... Il est des époques où l'on peut parler ouvertement, parce qu'on peut être entendu.... Schiller pensait que celle où il écrivait était de ce nombre. Certes, il était difficile de méconnaître à un plus haut degré et les circonstances et les hommes auxquels il voulait s'adresser. Mais on ne peut s'empêcher d'admirer cet élan d'une belle ame, qui croit tous les hommes de talent, à quelque pays qu'ils appartiennent, appelés à défendre un monarque infortuné, dont la cause est celle de l'humanité tout entière. Schiller avait quitté la Souabe depuis douze ans. Il eut le desir de revoir ses parents et ses anciens amis, et passa auprès d'eux la fin de 1793 et le commencement de 1794. Il écrivit au duc de Wurtemberg, pour le prier d'oublier ses torts. Le duc lui fit dire simplement qu'il ne remarquerait point sa présence à Stuttgard. Schiller revint à Iéna. Il y trouva M. G. de Humboldt, et se lia étroitement avec lui. C'est également à cette époque que commencèrent ses rapports intimes avec Göthe. Il conçut alors le projet de réunir les principaux écrivains allemands, pour publier un Recueil périodique supérieur à tout ce qui avait paru jusque-là dans ce genre. Telle fut l'origine des *Horen*, qui commencèrent en 1795. C'est dans ce recueil que parut sa Dissertation *Sur la poésie naïve et sentimentale*. Ce morceau, d'une certaine étendue (134 p.), nous semble au-dessus de tout ce que Schiller a écrit dans le genre philosophico-littéraire. Le sujet, déjà très-vaste, s'agrandit sous sa plume féconde. Comme il y a beaucoup de conventionnel dans la détermination de certains genres en littérature, on peut n'être pas toujours de son avis. Mais cette composition n'en offre pas moins une lecture très-variée et très-attachante. Schiller inséra dans les *Horen* quelques autres Dissertations, et plusieurs de ses nouvelles pièces de vers : l'*Empire des ombres*, l'*Elégie ou la promenade*, l'*Idéal* (*Die Ideale*), etc. *Habent sua fata libelli*. Ce recueil, dont quelques morceaux furent lus avec un grand intérêt, et auquel coopéraient des écrivains allemands de première et de seconde ligne, n'eut qu'une existence passagère, et cessa en 1797. Schiller, qui le regardait comme un moyen facile et assuré de répandre les bonnes doctrines philosophiques et littéraires, et de donner ainsi à la littérature de son pays plus de profondeur et d'élévation, fut très-sensible à ce contretemps. Jamais caractère ne fut plus bienveillant que le sien; mais il ne put échapper entièrement à

l'une des conditions du caractère des poètes : il fut irritable une fois. Dans un accès d'humeur, il épancha sa bile, non-seulement contre le mauvais goût, dont il exagérait peut-être la généralité, mais encore contre plusieurs écrivains estimables, qui contribuaient comme lui à la gloire de leur patrie. Il en résulta les fameuses *Xénies*, recueil de distiques épigrammatiques, composés en commun avec Göthe, qui parurent dans l'*Almanach des Muses* de 1797. Quelques écrivains ont, alors et depuis, attribué à ce fâcheux recueil une grande part à la prétendue amélioration opérée dans la littérature allemande. Il est permis de penser que, si une satire mordante et fine, comme celle de Rabener, Lessing, etc., est d'un effet assuré, une satire grossière comme celle de plusieurs distiques de ces *Xénies*, ne peut faire sourire qu'un petit nombre de personnes, et devient un sujet de scandale pour la masse de la société. Les *Xénies* furent l'objet d'une quantité innombrable de réponses, dont aucune n'eut autant de célébrité qu'elles. Wieland était depuis quelque temps dans l'habitude de faire, au commencement de l'année, une revue de tous les ouvrages qui se présentaient sous la forme d'almanach. D'anciens rapports d'amitié, et un caractère naturellement un peu craintif, ne lui permettaient pas de faire des *Xénies* une critique directe aussi sévère que son goût le lui prescrivait. Il supposa que les rédacteurs de l'Almanach, pressés par l'époque, et distraits par d'autres occupations, avaient chargé quelque étudiant d'en remplir un certain nombre de pages, et que, dans leur préoccupation, ils avaient admis son travail sans examen. Schiller avait commencé, en 1795, à publier l'*Almanach des Muses ;* il le continua jusqu'en 1801. Il était revenu à la poésie avec un nouvel élan. Mais la tragédie était son élément véritable. Il voulait en essayer une avec des chœurs, qu'il eût intitulée les *Chevaliers de Malte*. Le siége de cette île en était le sujet. On en a trouvé le plan dans ses papiers. Il en différa simplement l'exécution pour travailler à son *Wallenstein*. Ce poète était, depuis plusieurs années, dans une situation morale fort remarquable : placé entre la nature et l'art, de longues et profondes méditations lui avaient fait sentir les défauts de ses premières compositions ; mais les règles dont il avait reconnu la nécessité, et dont il avait fait l'essai, jusqu'à un certain point, dans *Don Carlos,* lui avaient ôté cette hardiesse, cette fougue qui caractérisent ses *Brigands*... Son enthousiasme n'était plus qu'une création, et il avait perdu les avantages de la jeunesse, sans avoir encore ceux de l'expérience ; mais il espérait arriver au point où l'art agit sur le talent, comme l'éducation sur l'homme en société, en lui imposant une seconde nature. Alors, son imagination reprendrait son premier essor, et ne connaîtrait d'entraves que celles qu'elle se prescrirait elle-même. Ce changement s'était opéré. Schiller, effrayé d'abord par *Wallenstein*, auquel il avait été sur le point de renoncer, en 1794, s'était enfin familiarisé avec ce sujet. Il est probable qu'il fut entraîné par l'attrait de cette brillante époque, et par l'étude approfondie qu'il en avait faite. En effet, il jugeait lui-même fort sévèrement le caractère de Wallenstein, sous le rapport de la scène comme sous celui de la morale. Mais il en faisait l'objet d'un essai. Jusqu'alors il avait recherché la vérité

dans les détails... maintenant il ne la recherche que dans l'ensemble... Carlos et Posa étaient des caractères idéalisés... Il veut ici remplacer l'idéal par la nature. *Wallenstein* fut représenté, pour la première fois, à Weimar, en octobre 1798. Cette pièce est partagée en trois : Le *Camp de Wallenstein*, les *Piccolomini*, la *Mort de Wallenstein*. Le *Camp*, précédé d'un prologue, dans la forme ordinaire, qui est une espèce d'exposition, peut être regardé lui-même comme un second prologue en action. Ce n'est point une pièce, mais une suite de scènes, qui offrent une peinture fort animée des habitudes du soldat à cette époque, et qui n'ont entre elles aucune liaison apparente. Le poète toutefois atteint son but, qui est de nous donner une idée sensible de l'influence extraordinaire exercée par Wallenstein, et que ce général devait autant à la licence dont il laissait jouir son armée, qu'à ses rares talents. Quelques traits indiquent aussi la différence entre les dispositions des troupes de l'empire et celles des corps des états héréditaires. Les *Piccolomini* sont, pour ainsi dire, une seconde pièce préparatoire, une longue exposition sans dénouement. Rien de ce qu'avait produit Schiller jusqu'alors, ne pouvait nous donner une idée de la belle ordonnance et du calme noble qui règnent dans cette composition. Plusieurs scènes, surtout celles entre Max, Thécla et la comtesse, sont beaucoup trop longues; mais toutes conduisent au but, et quelques-unes (par exemple, celle entre Wallenstein, Questenberg et les généraux) sont d'une vérité de position extraordinaire. Le drame des *Piccolomini*, très-froid et d'un effet presque nul à la représentation, offre une lecture très-attachante. La fin toutefois est, même pour le lecteur, presque dénuée d'intérêt. Le poète, en faisant des retranchements considérables à ces cinq actes, et en les fondant avec les deux premiers de la *Mort de Wallenstein*, eût terminé sa deuxième pièce d'une manière plus pathétique; et la troisième eût encore été dans des dimensions convenables. Ce fut même, si nos souvenirs ne nous trahissent pas, avec ces changements qu'elle fut représentée à Weimar. La *Mort de Wallenstein* est la véritable tragédie. Son plus grand défaut est celui du dénouement. Cette pièce fait éprouver successivement des sentiments divers : l'étonnement causé par l'ascendant de Wallenstein; l'horreur pour sa trahison; l'espèce d'angoisse occasionnée par sa confiance superstitieuse en Octavio Piccolomini; l'admiration pour cette armée qui abandonne son chef qu'elle idolâtrait, quand il n'est plus qu'un traître; l'indignation contre l'infame Buttler; la pitié envers Wallenstein. Ce dernier sentiment est tout-à-fait contraire au but de la tragédie. Nous ferons également observer que ces trois pièces, dont les deux premières ne sont que préparatoires, ne forment point une *Trilogie* dans le sens absolu des Grecs. Nous n'insisterons pas sur plusieurs autres défauts. La critique est désarmée par les beautés multipliées dont brille ce magnifique poème. Le caractère de Max est celui qui fixe le plus l'attention. A part un vernis de *sentimentalité* peu d'accord avec les mœurs du temps, nous pensons que l'histoire et le théâtre n'offrent rien de plus parfait que cette espèce de *Chevalier sans peur et sans reproche*. Il répand sur toute la pièce un intérêt extraordinaire, et contribue à faire de la scène où il paraît pour la der-

nière fois, une des plus belles qui existent sur aucun théâtre. Nous ne connaissons rien de plus simple, de plus attendrissant, de plus pathétique que les instances de Wallenstein auprès de Max, les regrets que lui inspire sa mort, et le monologue de Thécla. Cette tragédie, en un mot, malgré de nombreux défauts, est peut-être celle dans laquelle le talent de Schiller brille avec le plus de variété, et où il a le plus approché du degré de perfection qu'il pouvait atteindre. L'effet en est également sensible à la lecture; il fut prodigieux à la représentation : *c'est ainsi*, dit Wieland, *qu'on doit écrire la tragédie* (3). La santé de Schiller se trouvait entièrement dérangée, tant par l'assiduité à son travail, que par le genre de vie qu'il avait adopté. Il sortait très-rarement, composait ou étudiait pendant la nuit, et se levait dans l'après midi. Depuis long-temps, il ne pouvait plus vaquer à ses fonctions de professeur. Plusieurs gouvernements néanmoins se disputaient l'avantage de le posséder. En 1795, il fut appelé à l'université de Tubingue, et en 1804 à Berlin, où des avantages considérables lui étaient offerts. Le duc de Weimar n'avait pas attendu ces circonstances pour se l'attacher par des conditions au moins équivalentes. Ce fut également ce prince qui lui fit obtenir, en 1802, des lettres de noblesse. Schiller vint, en 1799, se fixer à Weimar, chez Göthe, où il put jouir, sans interruption, de la société de son ami, et du théâtre de Weimar, dont il s'occupa dès-lors avec beaucoup de zèle, travaillant à perfectionner le jeu des acteurs, pour augmenter par là l'effet moral qu'il en attendait. On le vit désormais vivre uniquement pour le théâtre; et ses dernières pièces se succédèrent à de courts intervalles. *Marie Stuart* fut jouée pour la première fois, à Weimar, en 1800. Nous n'examinerons pas si le caractère essentiellement poétique de cette reine infortunée est également dramatique, cette question étant souvent oiseuse, parce que les ressources du génie sont incalculables. Mais nous exprimerons le regret que le poète ait admis, sans examen, les faiblesses de Marie et surtout le meurtre de Darnley, qui lui a été reproché par quelques historiens. Il est temps que la mémoire de cette reine soit vengée des imputations avancées par ses ennemis; et cette tâche nous paraît remplie de la manière la plus satisfaisante par l'auteur de son article dans la *Biographie universelle*. Quelques invraisemblances dans le nœud de l'intrigue, et des longueurs, nuisent par fois à l'intérêt. L'humilité avec laquelle Marie écoute les duretés que sa nourrice lui adresse, la scène de la confession, par-dessus tout celle de Mortimer, qui est comme une réminiscence des *Brigands*, ont mérité plus ou moins de reproches. Les beautés néanmoins l'emportent de beaucoup sur les défauts. Marie et Élisabeth sont habilement dessinées; les caractères de Burleigh, de Shrewsbury, de Paw'et même, sont très-bien traités : celui de Leicester est faible : il était hors du talent de Schiller. La délibération entre Élisabeth, Shrewsbury, Burleigh et Leicester, les transports d'allégresse que cause à Marie la jouissance de la nature, l'entrevue des

(3) M. B. Constant, dans sa pièce de *Wallstein*, a essayé de fondre ensemble les *Piccolomini* et la *Mort de Wallenstein*. On y retrouve une imitation heureuse de quelques-unes des plus belles scènes de l'original; et cet ouvrage est précédé d'une préface, qui contient sur la littérature dramatique des Allemands, et sur les caractères qui la distinguent de celle des français, des idées très-saines, et des développements fort ingénieux.

deux reines, les adieux de Marie, un peu longs toutefois, offrent des beautés supérieures de genres fort différents, et ont assuré le succès de la pièce. On voit combien l'âge et les réflexions continuelles sur l'art dramatique avaient mûri le talent de Schiller. Il donne ici très-peu à l'idéal. Sous ce rapport, *Marie Stuart* est historique, ou (à peu d'exceptions près) dans la nature, plus encore que *Wallenstein*. La marche en est aussi plus régulière peut-être que celle d'aucune des compositions dramatiques de cet auteur. On ne doit donc point s'étonner qu'elle ait été transportée sur la scène française. M. Lebrun a imité avec succès la pièce de Schiller, dont il reproduit souvent les beautés. La première représentation de *Jeanne d'Arc* eut lieu à Weimar, en 1801. Rien de plus simple dans son merveilleux, que l'histoire de Jeanne d'Arc. Tant qu'elle est soutenue par l'appui du Ciel, elle triomphe : cet appui lui est retiré quand sa mission est terminée, elle tombe. Dans Schiller, elle est, au milieu du combat, comme frappée d'amour pour l'anglais Lionnel. Poursuivie par le remords que lui cause cette espèce de violation de son vœu de chasteté, elle se croit indigne d'accompagner Charles VII à Reims. Son père la reconnaît, la signale, la maudit comme sorcière ; elle ne se défend point, et est bannie. Elle est arrêtée par les Anglais ; mais témoin, du haut de sa prison, des succès de ses ennemis, elle élève son ame à Dieu, brise ses chaînes, vole au secours de son roi, le fait triompher, et meurt de ses blessures. Ce n'est point le merveilleux de l'histoire qui a arrêté le poète. Il lui en a seulement substitué un autre, pour expliquer l'affaiblissement, le découragement de Jeanne, et le triomphe des Anglais. Mais combien l'explication de l'histoire est plus simple, plus religieuse et plus poétique ! Le dénouement est un véritable imbroglio, dont on ne conçoit pas la nécessité, et qui d'ailleurs, par sa nature, doit être exclu de la tragédie. A la prière d'Huon, ses chaînes tombent. Des merveilles de ce genre, très-bonnes pour un poème épique, sont admissibles, tout au plus, sur la scène lyrique. Le sujet de Jeanne d'Arc, tout *Shakspearien*, par conséquent très-conforme au talent de Schiller, prêtait à une belle trilogie, dont la première eût offert le tableau de la France ; la deuxième, les succès de Jeanne ; la troisième, sa faiblesse, le triomphe de ses ennemis et sa mort. On ne peut s'étonner assez que Schiller ait méconnu de pareilles ressources, et ait gâté, (profané même), de si magnifiques tableaux. Cette pièce est donc une des plus défectueuses parmi celles de la meilleure époque de Schiller. D'un autre côté, c'est une de celles qui renferment le plus de beautés de détail. Son talent s'était ici éloigné de sa perfection ; mais cette espèce de retour vers l'indépendance de sa jeunesse lui a fourni de sublimes inspirations. L'abondance nous rendrait le choix difficile. Nous ne croyons pas qu'aucune autre tragédie allemande ait eu un aussi grand succès d'enthousiasme. Il faut lire dans les biographies de notre poète, de quel hommage il fut comblé, par exemple, à Leipzig : ce ne fut pas seulement au théâtre qu'il les reçut, mais encore à son passage dans la rue, avant qu'il rentrât chez lui. Peu de grands hommes en ont obtenu de pareils ; peu de poètes les ont autant mérités que celui qui consacra presqu'exclusivement son talent au

triomphe des idées les plus nobles et des sentiments les plus généreux. Un succès plus grand encore était réservé à *Jeanne d'Arc*. Douze ans plus tard, quelques morceaux de cette pièce, surtout le célèbre monologue de Jeanne, servirent à enflammer le courage des Allemands. Schiller contribua donc, en quelque chose, à la délivrance de sa patrie ; et il est à regretter que cet homme excellent n'ait pas joui d'une des plus douces récompenses que puisse recueillir un bon citoyen. Que devons-nous attendre dorénavant de Schiller ? n'est-il pas à craindre qu'entraîné, ainsi que nous venons de le voir, comme par une force irrésistible, hors de la sphère dans laquelle nous avions admiré sa marche plus calme, plus régulière, il ne retombe dans les écarts de sa jeunesse ? Rien de plus extraordinaire dans l'Histoire du Théâtre que le passage de *Jeanne d'Arc* à la *Fiancée de Messine*, dont la première représentation eut lieu à Weimar, en 1803. A une des pièces les plus compliquées des théâtres modernes, succéda, au bout de deux ans, une des plus simples. Deux frères qui se haïssent mortellement, aiment passionnément la même personne, chacun d'eux croyant en aimer un autre. Don César la trouvant dans les bras de Don Manuel, qui a découvert qu'elle était leur sœur, tue son frère ; puis il se tue lui-même pour épargner à la princesse sa mère, et à sa sœur, l'aspect douloureux d'un meurtrier, et pour accomplir l'oracle du destin. Le calme et l'esprit de justice qui caractérisent la nation allemande, la haute renommée du poëte, et quelques beautés, sans doute, expliquent seuls la réussite de cette pièce. Aucune autre nation, peut-être, n'en eût supporté les longueurs : par exemple, la scène hors de mesure dans laquelle César annonce son dessein irrévocable de se tuer, et qui est une vraie torture pour sa mère et sa sœur ; aucune autre n'aurait fait grace au monstrueux mélange des religions et de la doctrine du destin dans une pièce moderne. Le motif de la haine des deux frères n'est même pas expliqué ; cette haine est, pour leur mère, l'objet d'une constante douleur ; Béatrix est jeune et belle... Telles sont les seules notions que nous recevions sur ces quatre principaux personnages. Le cours de la pièce elle-même n'offre aucun trait, aucun incident capable de jeter un véritable intérêt sur ces êtres de raison. Partout le destin, rien que le destin, et ce qui accompagne ses décrets..... le désespoir. On ne conçoit pas ce qui a pu engager Schiller à traiter un sujet aussi peu approprié à son talent ; et l'on cherche vainement quelque chose à gagner dans de pareils tableaux, pour des esprits imbus d'autres doctrines morales et religieuses, et accoutumés à contempler sur la scène la lutte sublime de la vertu contre le vice. Schiller, en revenant à la marche simple, s'est donc privé volontairement du ressort qui procure les plus grands triomphes sur la scène, le jeu des passions. Pour compléter sa ressemblance avec les pièces des Grecs, il a accompagné de Chœurs la *Fiancée de Messine*. Sans examiner jusqu'à quel point les chœurs peuvent être introduits dans les tragédies modernes, nous nous contenterons de remarquer que le poëte a péché ici contre sa propre doctrine, exposée d'une manière intéressante dans la Dissertation ***sur l'emploi du Chœur dans la tragédie,*** qui précède la pièce. En effet, que voyons-nous dans sa tragédie ? ***Le Chœur des an-***

ciens, cet imposant intermédiaire entre l'homme et la divinité, qui annonce les décrets du ciel, et accorde sa pitié au malheur, témoin toujours impassible des passions des personnages présents sur la scène? Nullement : ce sont *deux chœurs* accompagnant chacun des deux frères, adoptant leur animosité mutuelle, et prêts une fois à fondre l'un sur l'autre. *Guillaume Tell* fut représenté, pour la première fois, à Weimar, en 1804. Nous avons reproché à Schiller d'avoir altéré, sans avantage, l'histoire de Jeanne d'Arc. Il n'a pas ici mérité le même reproche. Mais le principal caractère, celui de Guillaume Tell, ne nous paraît pas avoir été suffisamment relevé. La première scène le recommande fort à l'intérêt des spectateurs; mais nous ne le voyons pas grandir dans le reste de la pièce, ou, si l'on veut, il n'est pas mis hors de ligne, ainsi que l'exigeaient l'histoire et la théorie dramatique. Il est bien regardé comme la principale ressource des Suisses; c'est vers lui, surtout, que se tournent leurs regards; et pourtant il n'est point l'ame de la conjuration qui se trame contre les oppresseurs de son pays. Il résulte de ceci un défaut d'unité, en ce que cette conjuration n'est point en rapport absolu avec ses actions, et que l'attention et l'intérêt se trouvent partagés entre lui et les plus généreux de ses compatriotes. Si, comme on l'a dit, l'unité se trouve dans un ordre supérieur d'idées, elle doit échapper à la grande masse des spectateurs, et l'effet dramatique est manqué. La scène de la pomme n'est même pas traitée avec le talent habituel de Schiller. L'examen des caractères de Berthe et de Rudenz pourrait être la matière de sévères réflexions. Nous aimons mieux rendre hommage au talent avec lequel le poète a su peindre les mœurs du pays : c'est la Suisse même mise sous nos yeux. Plusieurs scènes (par exemple le monologue de Tell, troisième du quatrième acte) méritent d'être offertes comme modèles. Nous citerons comme également remarquables, les chants du pêcheur, du berger et du chasseur, qui ouvrent la pièce. La littérature allemande, si riche dans ce genre de poésie, n'offre rien de plus naïf, de plus gracieux, de plus véritablement poetique. *Guillaume Tell*, que plusieurs auteurs regardent comme le chef-d'œuvre de Schiller, rappella les succès de *Wallenstein* et de *Jeanne d'Arc* (4). Ce grand poète était alors en pleine jouissance de son talent. Objet d'une admiration générale, ses écrits étaient dans les mains de tous ceux qui attachaient quelque prix aux idées nobles et généreuses; les Allemands l'opposaient avec orgueil aux auteurs les plus brillans des littératures étrangères; les autres villes d'Allemagne enviaient à Weimar l'avantage de le posséder; de nombreux amis composaient sa société habituelle. Heureux dans son intérieur, il faisait le charme de sa famille par la douceur, la naïve simplicité de son caractère : sa santé troublait seule son bonheur. Il avait fait un voyage à Berlin pour y diriger lui-même la représentation de *Guillaume Tell*. Il en revint fort souffrant. Toutefois il s'était rétabli, au point de donner à sa famille l'espoir de le voir rendu pour longtemps à son activité, lorsqu'il fut at-

(4) La Traduction en français du Théâtre de Schiller, par M. de Barante, est un travail fort utile, et dont le mérite ne peut être senti que par ceux qui sont en état d'apprécier les difficultés que présente la lutte contre un des poetes qui se refusent le plus à la traduction. Celle-ci est précédée d'une Vie de ce poète, qui est pleine d'aperçus ingénieux et de détails intéressants sur les mœurs des Allemands et sur quelques-unes des phases de leur littérature.

taqué d'une fièvre maligne, accompagnée de crampes dans l'estomac et les entrailles. Il supporta ses souffrances avec une grande résignation. *Comment vous trouvez-vous?* lui demanda sa belle-sœur, peu de moments avant sa mort : *Toujours plus calme*, répondit-il. Il expira le 9 mai 1805, à cinq heures du soir, dans la quarante-sixième année de son âge. Schiller avait recommandé que ses obsèques fussent faites de la manière la plus simple. Ses restes furent portés au cimetière entre minuit et une heure, par de jeunes savants et des artistes. Le ciel était couvert de nuages; le vent soufflait avec force. Au moment où l'on descendait le corps dans le caveau, le ciel s'entrouvrit, la lune jeta quelques rayons sur le cercueil, et disparut presqu'aussitôt. Schiller était d'une taille élevée, mais très-mince; ses cheveux étaient roux, sa figure alongée, son teint pâle, ses traits peu prononcés. Le caractère dominant de sa physionomie était la mélancolie et la méditation; mais quand il était animé par la conversation, sa tête, habituellement penchée, se relevait, et une grande vivacité se peignait sur sa figure. Il aimait beaucoup la société des jeunes gens; cet âge semblait retremper son ame; et souvent on l'a vu, entouré d'étudiants, discourir pendant plusieurs heures avec une verve et un abandon admirables. Outre les ouvrages dont on parlé, on possède de cet auteur fécond un grand nombre de Dissertations sur des points d'histoire, de philosophie et de littérature, des fragments de pièces de théâtre, des traductions comme celle de *Médiocre et rampant*, de M. Picard, etc. Tous ces ouvrages, d'un moindre intérêt, sont indiqués dans sa Biographie, par Dœring, dans le *Lexicon* de Jördens, etc. La plupart de ses écrits ont été réimprimés plusieurs fois, et des éditions complètes de ses œuvres ont été publiées, Tubingen, Cotta, 1812-15, 12 volumes in-8°. Vienne, Strauss, 1816, 26 volumes in-12. Carlsruhe, 1816-17, 18 volumes. Leipzig, 1824, 18 volumes in-18. Si nous jetons un coup-d'œil général sur la carrière dramatique de Schiller, nous y trouverons autant d'irrégularité que de talent. Essayant tour-à-tour les différents genres, nous le voyons débuter par la licence du *shakspearianisme*, aborder sans succès la tragédie historique, plus malheureusement encore la tragédie bourgeoise; se lancer sans mesure dans l'idéal; revenir plus mûr à l'histoire; se plier presque à la régularité française; faire un alliage bizarre et inutile de l'histoire, de l'idéal et du romantique; s'élever à la simplicité grecque, et finir par l'histoire. Nous ne voyons rien de fixe, rien de constant dans sa marche. Sa versification même a été fort critiquée. C'est en effet la partie la plus défectueuse de ses tragédies. Elles contiennent un grand nombre de vers irréguliers, soit pour la quantité, soit pour le nombre des syllabes. L'anapeste, qu'on y rencontre souvent, n'est pas assez net pour cacher cette irrégularité; et l'essai de l'alexandrin, dans la grande scène entre Jeanne d'Arc et Montgommeri, ne nous paraît pas heureux. Mais quand le poète est élevé par une véritable inspiration, les vers sont très-exacts; et l'on y trouve des pages entières où l'harmonie de la diction égale la beauté des images. Malgré ses défauts, Schiller est incontestablement à la tête du théâtre allemand. *Ugolino, Emilia Galotti, Nathan, Jules de Tarente, Goetz*

de Berlichingen, *Iphigénie en Tauride* et plusieurs autres pièces, signalaient sans doute l'existence de ce théâtre. Quelques-unes sont même, sous le rapport de l'art, plus parfaites que celles de Schiller; mais il y a dans celles-ci un élan, une chaleur, un charme, que l'on retrouve rarement dans les autres au même degré. Il faut se garder de le comparer à Shakespeare, qui réunit toutes ces qualités, mais qui est toujours vrai, dans ses beautés comme dans ses bizarres monstruosités. Si nous considérons l'ensemble des principaux ouvrages de Schiller, nous sommes autorisés à conclure qu'il est loin d'être un auteur parfait (*vollendet*). Qu'on en accuse sa mauvaise santé, son irritabilité nerveuse ou la nature de son talent, il est vrai de dire qu'il n'a rien fini ou rien perfectionné. Ses deux Histoires et son Roman ne sont point achevés; et aucune de ses tragédies, envisagée sous le rapport du plan et sous celui des caractères, ne mérite d'être offerte comme un modèle. Mais si ses compositions dramatiques doivent être sous le point de vue de l'art, traitées avec quelque sévérité, on ne peut assez louer les sentiments dont elles sont remplies. Parmi les poètes modernes, qui donnent, en général, beaucoup plus de développements aux sentiments que les anciens, auxquels ils sont inférieurs en tableaux, aucun peut-être n'a surpassé Schiller dans la peinture de l'idéal. Emporté par l'imagination la plus effrénée, ou contenu par une noble régularité, jamais son ame n'est altérée par ses écarts, ni desséchée par les règles. *Sa conscience est sa muse*, a dit Mme. de Stael. S'il ne satisfait pas complètement le lecteur ou le spectateur difficile, il transporte, élève, ennoblit. Ses brillantes tirades tantôt charment par leur simplicité naïve, tantôt élèvent par leur sublimité; et quand il se perd dans un idéal contraire au caractère de ses héros ou à la vérité de l'histoire, on sent qu'il a voulu représenter l'empire de la vertu triomphant des cœurs les plus durs. Voyez Wallenstein attendri et Philippe rêvant le perfectionnement de l'humanité. En un mot, Schiller nous paraît être le plus noble représentant de la poésie romantique. Mais c'est dans ses *Poésies fugitives* qu'il faut étudier son caractère. Il vit souvent dans ses héros, sans doute: il est ici tout entier. C'est de ses Poésies surtout que l'on doit dire, encore avec Mme. de Stael: *Ses écrits sont lui.* La plupart sont des sujets historiques ou mythologiques, des ballades, des chansons, des pièces de circonstance. Dans presque toutes, on trouve les mêmes sentiments. Il est à regretter que, dans les différentes éditions des Œuvres de Schiller, les poésies, ainsi que les tragédies, n'aient pas été rangées par ordre de dates. Il est impossible d'établir une classification rigoureuse. D'ailleurs il en est un certain nombre qu'on peut appeler *caractéristiques*. Elles peignent les dispositions morales habituelles du poète, et marquent en même temps, d'une manière sensible, les changements successifs opérés dans son esprit. Nous citerons comme tels les *Dieux de la Grèce*, l'*Idéal*, la *Promenade*, le *Mérite des femmes* et la *Cloche*, autour de chacune desquelles pourraient se grouper les autres pièces des mêmes époques. Jeune encore, il regrette avec amertume la riante mythologie des anciens. Plus tard, il déplore simplement la privation des créations de son imagination. La *Promenade* offre des tableaux idylliques et des con-

sidérations morales-pratiques. Si le *Mérite des femmes* est un retour à l'idéal, il offre en même temps la peinture très-vraie du contraste des deux sexes. Enfin la *Cloche* présente le rapprochement entre les différentes conditions nécessaires au succès de la fusion du métal et les principales circonstances de la vie humaine, considérée sous le point de vue pratique. Ces deux dernières pièces sont de la plus haute poésie. Elles ont, en outre, l'avantage d'être composées en mètres variés, qui leur communiquent beaucoup de mouvement et de vie, et il en résulte un charme particulier. Nous ajouterons que ses poésies fugitives, sans être, sous le rapport de la versification, d'une parfaite régularité, en approchent beaucoup plus que ses tragédies. Les ouvrages de Schiller, si l'on en excepte quelques mouvements d'humeur contre ses critiques, sont remarquables par l'absence de tout sentiment malveillant. Entraîné quelquefois par une noble indignation, s'il fronde les travers de la société ou du monde littéraire, quelques traits lui suffisent; et il ne tombe jamais dans la satire. Elle était étrangère à son talent, et plus encore à son esprit, errant presque constamment dans une région trop élevée pour être altérée par les passions vulgaires. En résumé, nous pensons que les *Discours sur l'histoire universelle et sur la poésie naïve et sentimentale*, la *Guerre de Trente-Ans*, *Wallenstein*, *Marie Stuart* et *Jeanne d'Arc*, le *Mérite des femmes* et la *Cloche*, sont les vrais titres de gloire de Schiller: peu d'écrivains, dans quelque pays que ce soit, en ont eu d'aussi variés et d'aussi brillants. D-u.

SCHILLING (Diebold), né à Soleure, était greffier du conseil de Berne, dans le quinzième siècle. Il a écrit l'histoire de son pays, de 1468 jusqu'en 1484, et nommément la guerre des Suisses contre Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, à laquelle il avait pris part. On peut le regarder, par conséquent, comme le continuateur de *Tsthachtlan* et *Justinger*, auxquels il est très-supérieur, sous tous les rapports (*V.* Justinger). Son *Histoire*, qui finit en 1484, forme la dernière partie de sa *Chronique de la ville de Berne*, de l'an 1152 jusqu'à 1480. Pour les temps antérieurs à 1468, il a copié Tschachtlan et Justinger, comme il le dit lui-même. La partie qui contient la guerre de Bourgogne a été imprimée à Berne, sous ce titre: *Description des guerres de Bourgogne*, 1743, in-fol. (en allemand). Cette édition laisse beaucoup à desirer, sous le rapport de la correction. Schilling a été copié bien souvent, de manière que des chroniqueurs d'autres cantons n'y changeaient que les noms des guerriers, et des autres personnages bernois, en leur substituant ceux des familles de leur propre canton.— Schilling (*Diebold*) ou, comme il est écrit dans les manuscrits: *Diebold Sihillig*, fils de Jean Schilling (1), greffier à Lucerne, donna une chronique de la ville de Lucerne, qu'il commença en 1501, et finit à 1509, époque de sa mort. Il raconte aussi la guerre de Bourgogne, à laquelle il avait assisté. Le manuscrit de cette Chronique, avec plus de 400 dessins, médiocrement faits, mais curieux sous le rapport des mœurs, se trouve aux archives de Lucerne. Z.

SCHILTER (Jean), jurisconsulte, né en 1632, à Pegau, en Saxe, fut

(1) On attribue à ce père de D. Schilling, l'Histoire des guerres de Souabe et de Milan, manuscrit qui se trouve dans plusieurs bibliothèques de la Suisse. Le manuscrit conservé à celle de Zurich, va de 1499 à 1513.

élevé à Leipzig et à Naumbourg. En 1651, il se rendit à l'université de Iéna, où, pendant deux ans, il s'appliqua aux sciences philosophiques. La philosophie péripatéticienne, qui dominait encore dans les écoles d'Allemagne, trouva en lui un zélé défenseur. Il fit son droit à Iéna, sous la direction de J. Strauch, son oncle maternel, consacra deux ans à la pratique à Naumbourg, et entra, en 1662, au service du duc de Saxe-Zeitz, qui le nomma bailli de Suhla, en 1668. Plus tard, il passa au service du duc de Saxe-Iéna, qui le nomma membre du conseil aulique de son consistoire, et de sa chambre des finances. Ce prince étant mort, en 1678, Schilter se rendit à Iéna, où il donna un cours public : il y aurait obtenu une chaire de droit, si la conduite scandaleuse de la femme qu'il avait épousée, en 1660, ne l'avait forcé de quitter cette ville. L'imprudence d'un instant fut punie par trente-neuf ans de chagrin; car cette femme ne mourut qu'en 1699. Schilter s'établit d'abord à Francfort sur le Mein. On lui offrit diverses places; et parmi ces propositions, celle de Strasbourg lui convint le mieux. Cette ville venait de perdre sa souveraineté par sa réunion à la France; mais elle avait conservé une constitution toute républicaine, sous la protection du roi, qui ne s'était réservé que la nomination du président de la bourgeoisie, qui avait le titre de préteur royal. La complication des rapports qui naissait de cet ordre de choses fit sentir le besoin d'un bon publiciste qui servît de conseil au sénat; et le choix tomba sur Schilter, à qui l'on offrit la place de *consulent* (conseil), avec des conditions très-avantageuses et le titre de professeur à l'université. Il vint donc, en 1686, se fixer à Strasbourg, où il termina sa vie le 14 mai 1705. Des cinq enfants qu'il avait eus, un seul lui survécut. Schilter possédait très-bien la littérature classique, ainsi que la langue hébraïque. Il avait approfondi toutes les branches de la jurisprudence, et ses ouvrages y portèrent la lumière; mais c'est principalement dans le droit féodal, et dans le droit privé allemand, que ses écrits sont cités comme une autorité. Il a éclairci l'origine de la langue allemande; il possédait très-bien l'histoire, et n'était pas étranger à la médecine. Comme professeur, il n'eut pas beaucoup de succès, sa manière d'enseigner n'étant ni agréable, ni animée. On a de lui un grand nombre de Dissertations, et les Ouvrages suivants : I. *Exercitationes ad L Libros Pandectarum*, in-4°., réimprimées sous le titre de *Praxis juris Romani in foro Germanico*, Iéna, 1698, Leipzig, 1713, Francfort-sur-le-Mein, 1733, 3 vol. in-fol. C'est un Recueil de Dissertations et de Traités qui répandent le plus grand jour sur l'application du Droit Romain aux lois d'Allemagne. Malgré le temps, cette collection a peu perdu de son importance. — II. *Manuductio philosophiæ moralis ad veram, non simulatam, jurisprudentiam*, Iéna, 1676, in-8°. Le but de l'auteur était de faire voir qu'il fallait chercher les raisons des lois, non dans le seul droit de nature, mais dans la morale. III. *Praxis artis analyticæ in jurisprudentiá*, Iéna, 1678, in-8°. Cet ouvrage attira à Schilter le reproche de s'être trop souvent perdu dans le sentier du péripatétisme. IV. *Institutiones juris canonici ad Ecclesiæ veteris et hodiernæ statum accommodatæ*. La première édition, très-

incorrecte, parut à Iéna, 1681, in-12; Schilter en fit imprimer une seconde, fort augmentée, Strasbourg, 1688, in-8°. Il en parut ensuite une douzaine d'autres, jusqu'à ce que les écrits du canoniste Boehmer, l'eussent fait oublier. Des jurisconsultes distingués ont fait des Observations et des Notes sur l'Abrégé de Schilter; parmi ces Commentaires, nous distinguons celui de Théod. Gotthard Ekard, en 13 vol. in-4°., qui parut à Leipzig, de 1724 à 1733. V. *De libertate ecclesiarum Germaniæ libri VII*, Iéna, 1683, in-4°., ouvrage important, tant par son contenu que par l'époque où il parut, et qui a valu à l'auteur l'estime des théologiens canonistes français. VI. *Institutiones juris ex principiis juris naturæ, gentium et civilis, tùm romani, cùm germanici, ad usum fori hodierni accommodata*, Leipzig, 1685, in-8°.; réimprimé, en 1698, à Strasbourg, sous le titre de *Jurisprudentiæ totius, tam romanæ quàm germanicæ privatæ, legitima elementa*. Ces Éléments sont un chef-d'œuvre. VII. Une édition des fragments conservés de l'ouvrage d'*Herennius Modestinus de Cautelis*, avec un Commentaire sur son application aux usages du barreau moderne, Strasbourg, 1687, in-4°. VIII. *Ad jus feudale utrumque Germanicum et Langobardicum introductio, seu institutiones ex genuinis principiis succinctè concinnatæ et ad fori feudalis hodierni usum directæ*, ibidem, 1693, in-8°. Ce petit ouvrage, qui montre, d'une manière claire, la différence entre les lois féodales des Germains et celles des Lombards, a été réimprimé à Strasbourg, en 1721; avec des notes de G. Ch. Gebauer, à Leipzig, 1728, 1737 et 1758, avec des notes d'Uhl, Berlin, 1742. Il existe un Commentaire de Gundling sur ces Éléments, en un fort vol. in-4°. IX. Une édition d'un Chant de victoire, en langue allemande, en l'honneur de Louis III, roi de Neustrie et d'une partie de la Bourgogne, sur la victoire qu'il avait remportée, en 883, sur les Normands, près de Sodaleureh. Ce poème, en 118 vers, prouve que la langue française n'avait pas entièrement remplacé l'idiome tudesque en France, avant le dixième siècle. X. *Institutiones juris publici Romano-Germanici*, Strasbourg, 1696, 2 vol. in-8°. XI. *Codex juris feudalis Alemanniæ*, ibid., 1697, in-4°., et 1728, in-fol., ouvrage par lequel la science du droit féodal a pris une nouvelle forme. XII. *Aurelii Augustini libri II de adulterinis conjugiis ad Pollentiam cum notis juridicis ac moralibus, quibus dogma ecclesiæ de matrimonii dissolutione illustratur*, Iéna, 1692, in-4°. Cet ouvrage a été dirigé contre Ebrahh: aussi Schilter a-t-il gardé l'anonyme. XIII. Il publia, pour la première fois, la Chronique d'Alsace et de Strasbourg, de *Jacob de Kœnigshoven*, en allemand; y ajouta une Préface, des Notes, et une Chronique également inédite de la ville de Fribourg en Brisgau, Strasbourg, 1698, in-4°. XIV. *De pace religiosâ liber singularis*, ibidem, 1700, in-8°. Ce traité, rédigé avec trop de précipitation, n'est pas une des meilleures productions de Schilter. XV. *Thesaurus antiquitatum teutonicarum, ecclesiasticarum, civilium, litterariarum*, Ulm, 1727, 3 vol. in-fol. Ce Recueil, que Jean-Frick et J. G. Scherz publièrent, plus de vingt ans après la mort de l'auteur, renferme les documents les plus importants pour l'Histoire d'Allemagne et pour la connaissance

de la langue allemande à l'époque carlovingienne. Les documents sacrés, bibliques et ecclésiastiques sont au premier volume; les documents civils, les lois et morceaux historiques au second. Dans le troisième, on trouve un *Glossarium ad scriptores linguæ francicæ et alemannicæ veteris non scriptoribus solum et linguæ inserviturum, sed antiquitatibus abundans.* C'est à ce Glossaire que fait suite celui de J. G. Scherz (*V.* ce nom). S—L.

SCHIM (HENRI), poète hollandais, né à Maassluis, en 1695, s'est distingué dans le genre religieux et biblique. On a de lui un Recueil de *Poésies morales et sacrées*, dont fait partie un charmant poème en trois chants, intitulé : Le *Bonheur de la vie champêtre*. Il a encore publié : La *Gloire de Jésus-Christ et de son Église, et autres Poésies bibliques.* Il mourut à Maassluis, à l'âge de quarante-sept ans. M. de Vries s'est plu à lui rendre justice, dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, tome II, p. 124-128. M—ON.

SCHIMMELMANN (HENRI-CHARLES comte DE), ministre des finances en Danemark, naquit en 1724, dans une petite ville de Poméranie, où son père faisait le commerce. Étant entré dans la même carrière, il se fixa pendant quelque temps à Stettin, d'où il se rendit à l'armée prussienne, et gagna une somme assez considérable pour former un établissement à Dresde. Cet établissement n'ayant point réussi, il prit à ferme les accises de Saxe, en société avec un employé du pays; et ses projets de fortune allaient se réaliser, lorsque la guerre recommença. Il avait cependant obtenu le titre de conseiller-privé en Saxe; et les employés prussiens, arrivés dans ce pays à la suite de l'armée, lui ayant trouvé des connaissances locales et pratiques, il fut chargé des approvisionnements, et tira parti des circonstances. Il acquit, à un prix modique, les porcelaines de Meissen, mises à l'enchère, et les revendit avec des profits considérables. S'étant ensuite établi à Hambourg, il fit des entreprises commerciales qui augmentèrent sa fortune. Devenu propriétaire d'un grand domaine en Holstein, il eut occasion d'entrer en relation avec la cour de Danemark; Frédéric V le nomma son ministre près le cercle de Basse-Saxe; peu après, il obtint le titre de baron et le cordon de l'ordre de Danemark. Pierre III, empereur de Russie, menaçant le Danemark de la guerre, on eut recours au comte de Saint-Germain, pour le commandement de l'armée, et à Schimmelmann pour les finances. Schimmelmann demanda, à la ville de Hambourg, un emprunt d'un million de rixdalers, que la ville refusa d'abord, mais qu'elle accorda, lorsqu'elle se vit cernée par les troupes danoises. Cependant, le danger s'évanouit bientôt : Pierre III fut détrôné, et les Russes se retirèrent. Ce fut alors que Schimmelmann acheta, dans cette province, des terres d'une étendue considérable, dont Wandsbeck est le chef-lieu. A peu près dans le même temps, il devint propriétaire d'une baronie en Danemark, et de tous les établissements de la couronne dans les îles danoises d'Amérique. Frédéric V étant mort, il continua de diriger les finances sous Christian VII, qui lui donna le titre de comte et l'ordre de l'Éléphant, et le nomma membre du conseil-privé. Tant de distinctions,

tant de dignités, n'empêchaient pas Schimmelmann de continuer ses opérations commerciales à Hambourg, et de gagner beaucoup d'argent par des opérations de change. On lui attribuait, à Copenhague, la baisse du papier monnaie, et le public fit entendre des murmures; mais il conjura l'orage et conserva la confiance du gouvernement. Rassasié d'honneurs et de richesses, il termina sa carrière en 1782. Ses fils ont obtenu des places importantes, et ses filles se sont mariées dans les premières maisons de Danemark. Schimmelmann avait un frère, qui suivit la carrière théologique, et qui était devenu pasteur d'un village en Poméranie. Le ministre des finances prit le pasteur sous sa protection, l'engagea à quitter sa cure, et lui fit une pension de quatre mille francs. Pendant que l'un présidait à la fortune d'un royaume, l'autre travaillait à des ouvrages de théologie et de philologie, parmi lesquels on remarqua ses Commentaires sur les recueils théologiques de l'Orient et du Nord, où il montra une grande érudition, mais peu de discernement et de critique. C—AU.

SCHINDERHANNES (JEAN BUCKLER, dit) ne mérite une place dans l'histoire qu'au même titre que Cartouche et Mandrin. Ce chef de brigands était né, en 1779, à Nastetten, dans le comté de Catzen-Ellbogen. Son surnom de *Schinderhannes*, qui signifie, en idiôme vulgaire, *Jean l'écorcheur*, indique assez le métier qu'il exerçait. Ses inclinations vicieuses se déclarèrent de très-bonne heure. Plusieurs fois, à la tête d'une bande de jeunes garçons de son âge, il trouva le moyen d'enlever du pain et de la viande des fourgons de l'armée française, dans les environs de Kreutznach. Il entra au service du bourreau de Bærenbach: un vol qu'il commit alors fut puni de la bastonade en place publique. Schinderhannes a protesté plusieurs fois, devant ses juges, que ce châtiment avait décidé du sort de sa vie entière. Égaré par la fureur, il alla proposer ses services à un des plus redoutables de ces bandits qui désolaient alors les deux rives du Rhin, sous le nom de *Garotteurs* ou de *Chauffeurs*. Il fut pris dans une expédition nocturne, et conduit dans les prisons de Saarbruck; mais il ne tarda pas à s'évader, et il alla rejoindre sa bande. Peu de temps après il tomba encore dans les mains des gendarmes français, dont la vigilance était extrêmement active. Jeté dans un cachot souterrain à Simmern, il trouva le moyen de s'échapper encore. Sa renommée grandissait parmi ses camarades: il fut élu capitaine d'une troupe qui avait déclaré une guerre spéciale aux Juifs. Schinderhannes racontait, dans ses derniers moments, et en éclatant de rire, un des tours qu'il leur joua. Étant un jour presque seul, il rencontra une trentaine d'Israélites qui marchaient en caravane. Il leur barra le chemin, et leur ordonna de s'avancer, un à un, la bourse à la main. Non content de cette offrande, il fouillait rigoureusement toutes les poches. Sa carabine le gênant dans cette opération, il ordonne à un des Juifs de la tenir: ce malheureux obéit respectueusement, et lui rend son arme après la visite. Schinderhannes ne se montrait pas moins âpre à la poursuite des jeunes filles qu'à celle des Juifs. Quand il lui en tombait en partage quelqu'une, d'une beauté rare, il célébrait avec elle une sorte de mariage, auquel il invitait tous les paysans du canton; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces villageois

venaient, sans crainte, avec leurs femmes et leurs filles, manger, boire et danser au milieu de ces terribles brigands. Le nom de Schinderhannes devint si célèbre et si redouté, qu'il lui suffisait quelquefois d'une simple sommation pour faire comparaître en sa présence, de riches fermiers qu'il voulait rançonner. Après leur avoir imposé une contribution, il leur délivrait un passe-port pour circuler librement dans le pays. Mais l'organisation progressive de la police et de la gendarmerie française sur la rive gauche du Rhin, força Schinderhannes à resserrer ses opérations sur la rive droite. Déjà les prisons de Coblentz et de Cologne étaient remplies de ses complices. Stimulées par ces exemples, les autorités allemandes, jusque-là plongées dans une sorte d'épouvante et d'apathie, ordonnèrent enfin des mesures de répression contre les sanguinaires dévastateurs des campagnes. Le 31 mai 1802, le grand-bailli de Limbourg sur la Lahn, faisant une patrouille, arrête un charretier dont les papiers n'étaient point en règle : cet homme croit se soustraire à son pouvoir, en s'engageant, à un recruteur autrichien, sous un nom supposé. Il était depuis quelques jours au dépôt de Limbourg, quand un paysan vint révéler que le nouveau soldat était le fameux Schinderhannes en personne. Il fut à l'instant chargé de chaînes. Conduit à Francfort, il y confessa son véritable nom, en demandant, pour toute grace, de n'être point livré aux Français, dont il paraissait avoir une peur extrême. Ce fut pourtant ce qui arriva : dès le lendemain il fut transféré à Maïence, où aussitôt le tribunal spécial s'empara de lui ; il fit tous les aveux que l'on desira ; plusieurs fois il dit au juge d'instruction : « Si on veut me faire grace de la vie, j'indiquerai les moyens de détruire toutes les bandes de brigands des deux rives du Rhin. » Il se flatta, un moment, de n'être point condamné à mort, persuadé qu'on ne pouvait le convaincre de meurtre ; mais la preuve en ayant été fournie, il reçut sa sentence avec dix-neuf de ses principaux complices : il fut exécuté à Maïence, le 21 nov. 1803. On fit circuler, à cette époque, une lettre d'un style singulier, mais énergique et même éloquent, dans laquelle Schinderhannes implorait la clémence du premier consul Buonaparte. Il lui demandait d'expier ses crimes à la tête d'un corps d'enfants perdus, qui eût fait l'avant-garde de l'expédition d'Angleterre, dont il était fortement question alors. La *Vie de Schinderhannes et autres brigands dits garotteurs ou chauffeurs*, rédigée d'après les actes juridiques, a été publiée en 2 vol. in-12, par l'auteur de cet article. S—v—s.

SCHINNER (MATTHIEU), plus connu sous le nom de *Cardinal de Sion*, était né, vers 1470, aux environs de cette ville (1), d'une famille pauvre et obscure. Envoyé par ses parents, à Come, pour y faire ses études, il apprit rapidement le latin et l'italien, et fit des progrès assez remarquables dans les lettres. Parmi les auteurs anciens il préférait Ovide, Virgile, et surtout Boëce, qu'il savait par cœur, et dont il citait à propos les passages les plus intéressants. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'une cure dans le Valais, puis appelé au chapitre de Sion, et enfin élevé à l'épiscopat en 1500. Le nou-

(1) Suivant Simler (*Descript. Valesiæ*), Schinner était né à Millibach, petit village dans le Dixain ou district de Conches.

veau prélat, doué d'une éloquence élevée et naturelle, parut avec éclat dans la chaire évangélique, et il acquit de cette manière une grande influence sur les chefs des cantons suisses. Il se servit de cette influence pour les détacher de l'alliance de Louis XII, qui d'ailleurs leur avait donné des sujets de mécontentement (*V.* Louis XII) et les fit entrer dans celle du pape, malgré les efforts d'un parti nombreux, dont il fit exiler les chefs, et dont quelques-uns même expièrent sur l'échafaud leur attachement à la France. La défection des Suisses fit perdre l'Italie aux Français. Le pape Jules II s'empressa de récompenser Schinner du zèle qu'il avait montré dans cette circonstance, en le créant cardinal, et l'établit avec le titre de légat, son lieutenant général dans la Lombardie. Dès-lors Schinner, que les Français nommèrent, par dérision, le *Soldat tondu*, se dévoua tout entier aux intérêts de la cour de Rome; mais il tenta vainement d'empêcher les Français de repasser les Alpes. Dans son zèle furieux, il pressait ses compatriotes de les poursuivre avant qu'ils se fussent rendus maîtres des places fortes; mais quelques capitaines suisses, qui regrettaient l'alliance des Français, déclarèrent qu'ils ne marcheraient qu'après avoir été payés de la solde arriérée. Au milieu du tumulte qu'excita leur réclamation, Schinner s'échappe et se rend à Milan, où il décide les Suisses à violer le traité qu'ils venaient de conclure avec Lautrec, pour l'évacuation de la Lombardie. Revêtu de ses habits pontificaux, et précédé de la croix (2), il les conduisit dans la plaine de Marignan, leur annonçant une victoire d'autant plus facile, que les Français ne seraient point en mesure de la disputer. L'événement trompa ses espérances (*Voy.* François Ier., XV, 467); et il s'enfuit à la cour de l'empereur Maximilien, d'où il passa bientôt en Angleterre pour solliciter Henri VIII de s'unir aux ennemis de la France. Pendant ce temps, la faction ennemie de son pouvoir, dans la république du Valais, se vengeait de la tyrannie qu'il y avait exercée. Son château de Martigni fut réduit en cendres (3): on confisqua ses biens, et Supersax, le chef de ses ennemis, qui jusqu'alors avait vécu dans l'exil, le fit exiler à son tour. Après avoir atteint le but de son voyage, le cardinal revint dans le Valais animer la haine de ses compatriotes contre les Français, par des libelles et des déclamations furibondes qu'il faisait entendre du haut de la chaire. A l'aide du riche subside qu'il avait reçu du roi d'Angleterre (cent cinquante mille florins du Rhin), il parvint à rassembler un corps de six mille hommes qui renforça l'armée combinée de l'empereur et du pape, et contribua beaucoup aux revers des Français. Il assista au couronnement de Charles-Quint, et parvint à inspirer à ce prince les mêmes sentiments qu'à son prédécesseur. Ce fut par ses conseils que l'empereur mit au ban de l'empire George Supersax et ses adhérents, et que Léon X mit le Valais en interdit. Le cardinal de Sion venait de replacer Parme et Plaisance sous l'autorité du pape, quand il mourut à Rome, le 2 octobre 1552, dans un âge peu avancé, au milieu du conclave qui venait de se réunir pour nommer un suc-

(2) Dans un des bas-reliefs du tombeau de François Ier., le Primatice a représenté le cardinal de Sion à la tête des Suisses, précédé de son porte-croix.

(3) On voit encore des ruines de ce château.

cesseur à Léon X. Ses restes furent inhumés avec pompe dans l'église Sainte-Marie *de la Pietà*. Si l'on en croit Paul Giovio, François Ier. disait que l'éloquence du cardinal de Sion lui avait été plus funeste que la valeur des Suisses. Ce prélat, qui ne passa pas pour avoir des mœurs irréprochables, était d'ailleurs ambitieux, intrigant et implacable dans ses vengeances. Cependant il aima les lettres et protégea les savants, entre autres Erasme, qui lui a dédié ses *Paraphrases* des *Épîtres* de saint Jacques et de saint Jean. On a conservé le Discours que Schinner prononça devant Henri VIII, pour le déterminer à se coaliser contre la France. Le fameux Toland s'en est rendu l'éditeur : *Oratio Philippica ad excitandos contrà Galliam Britannos; maximè verò ne pace cum victis prœmaturè agatur, sanctiori Anglorum consilio exhibita anno* 1514; Londres, 1707, petit in-8°.; il y a des exempl. gr. pap. Cette harangue a été réimprimée avec l'ouvrage de Toland : *Gallus aretalogus*, Amsterdam, 1709, in-12 (*V.* Toland). Paul Giovio a donné place au cardinal de Sion, dans l'ouvrage intitulé *Elogia virorum bellicâ virtute illustrium*, et Simler a inséré cet Éloge dans sa *Vallesiæ descriptio*.

W—s.

SCHIRACH (Adam-Theophile), pasteur à Klein-Bautzen, en Lusace, mort le 3 avril 1773, s'est distingué par ses expériences et ses écrits sur les abeilles. Il établit, dans son village, une société d'apiculture, qui, dans la suite, fut imitée par une société d'amateurs dans le Palatinat (*V.* Riem), et a donné lieu, dans plusieurs contrées, à fonder des sociétés pour ce but spécial. Schirach publia ses premières vues sur le perfectionnement de l'apiculture dans son *Traité sur la nouvelle manière de former des essaims, en y employant des boîtes*, 1760. Cet écrit fit quelque sensation: l'auteur, pour dissiper les doutes qu'on lui soumit, donna des éclaircissements dans le Journal de Leipzig, en 1764 et 1765. Ses premiers succès l'encouragèrent à faire connaître avec plus de hardiesse ses découvertes sur l'histoire naturelle des abeilles, découvertes qui paraissaient contraires aux expériences de Réaumur. Il publia son *Sachsische Bienenwater*, ou Père des abeilles Saxon, Zittau, 1764, où il indique entre autres choses nouvelles, la manière de former des essaims par le simple déplacement des ruches. Ces *essaims artificiels* firent du bruit; beaucoup de personnes vinrent s'instruire auprès de lui. Voici comment il rend lui-même compte de ses succès : « Divers grands » seigneurs m'ont envoyé, ou de leurs » vassaux, ou de leurs domestiques; » et en même temps que ma décou» verte s'est accréditée, la pratique » de ma méthode s'est répandue de » tous côtés dans notre province, et » de là, en peu de temps, dans les » contrées voisines, d'où elle a passé » rapidement dans les pays éloignés. » Adoptée dans la Saxe, le pays de » Epthas, celui d'Altenbourg, le Pa» latinat, la Franconie, la Bohême, » le Brandebourg, la Bavière, le Ty» rol, la Silesie, elle s'est établie » jusqu'en Pologne, comme le moyen » le plus sûr de multiplier les ruches » abondamment fournies d'abeilles, » et de les conserver à peu de frais. » Tout récemment, l'impératrice » de Russie, n'a pas dédaigné de » m'envoyer une personne chargée » de se former dans un art dont ses » yeux pénétrants ont aperçu toute » l'utilité ». En même temps, la

curiosité des naturalistes fut excitée par les observations de Schirach sur le sexe des abeilles. Sa plus importante découverte est d'avoir reconnu que les abeilles ouvrières, que l'on croyait n'avoir point de sexe, sont des femelles non développées, et susceptibles, dans l'état de larve, d'être transformées en reines, au moyen d'une nourriture plus abondante; mais il soutint, contre l'opinion commune, que la reine des abeilles n'est pas fécondée par les faux bourdons, regardés comme les mâles de la ruche; qu'elle reproduit des abeilles tout autrement qu'on ne l'avait cru, et que les mouches ouvrières des ruches tiennent à-la-fois de deux sexes. Schirach avait à peine énoncé cette opinion, dans sa *Melitto-Théologie*, Dresde, 1768: il fut plus aguerri dans la suite. Le naturaliste Bonnet écrivit plusieurs lettres sur les nouvelles observations de Schirach et de ses partisans, en les accueillant froidement d'abord, puis en cherchant à les concilier avec ses opinions particulières sur les lois de la génération. Toutes ces matières se trouvent réunies dans l'ouvrage que Schirach fit paraître ensuite, et qui fut traduit en français par J.-J. Blessière, sous le titre de *Histoire naturelle de la reine des Abeilles, avec l'art de former des essaims*. On y a ajouté la Correspondance de l'auteur avec quelques savants, et trois Mémoires de M. Bonnet de Genève, sur ses découvertes, nouvelle édition, Amsterdam, 1787, in-8°., avec trois planches. Schirach donna lui-même un ouvrage plus ample, sous le titre de *Traité des Abeilles pour toutes les contrées*, avec l'indication des fonctions d'un maître d'abeilles, pour tous les mois, Zittau et Leipzig, 1768, in-4°. Son dernier écrit: *Culture des Abeilles des bois*, parut après sa mort, en 1774, par les soins du pasteur J. G. Vogel, qui mit à la tête de ce Traité une notice sur l'auteur. Schirach a publié aussi quelques écrits sur la religion, et en a traduit d'autres dans la langue des Vendes, peuplade Sclavonne établie en Lusace. Il a fourni des articles et notices à différents journaux et a coopéré à l'édition de la Bible de Luther, Budissen, 1751. Schirach était membre des sociétés d'économie rurale et domestique de Petersbourg, Gœttingen, Leipzig, Franconie, etc., et secrétaire de la société pour la culture des abeilles, qu'il avait fondée dans la Haute-Lusace. Ses Observations ont été rectifiées plus tard par Hulan, et d'autres apiologues; par exemple, tout récemment Unhoch (*Guide pour la connaissance et le traitement des abeilles*, Munich, 1823, Cah. 1), a trouvé aux abeilles un nez, dont Schirach niait l'existence. D—G.

SCHIRACH (Théophile-Benoît), philologue, né en 1743, au village de Tieffenperth en Haute-Lusace, était fils d'un pasteur, qui voulut l'élever pour la même carrière; mais le jeune Schirach, s'étant rendu du gymnase de Lobau à l'université de Leipzig, et ayant fréquenté les cours du savant Ernesti, prit tant de goût à la philologie, qu'il renonça tout à-la-fois à la théologie et aux secours pécuniaires fournis par son père. Il reçut, à Halle, les degrés de docteur en philosophie; et à cette occasion, il publia une Dissertation sur le style et la vie d'Isocrate. Il rédigea ensuite, dans un latin facile et élégant, des Commentaires et des Notes critiques sur Sophocle, Cicéron, Horace, Virgile, Térence, Ovide et d'autres classiques (*Voyez* son *Clavis poëtarum*

classicorum, deux parties, Halle, 1768, 1769, in-8°.) Il commença d'étudier et d'éclaircir l'Histoire, avec un esprit philosophique; composa des vers allemands; traduisit les Éléments de littérature de Marmontel; se lia avec les principaux poètes de l'Allemagne, et correspondit avec Voltaire et Marmontel. Il n'avait que vingt-six ans, lorsqu'il fut appelé à une chaire de la faculté philosophique dans l'université d'Helmstadt. Pendant les dix ans qu'il y professa, il publia : I. Sa *Biographie des Allemands*, 6 vol., 1770-74; ouvrage nouveau dans son genre, qui eut un grand succès, et fit honneur au talent et au patriotisme du biographe. II. *Histoire de l'empereur Charles VI*, Halle, 1776, in-8°. Cet ouvrage plut à la cour d'Autriche, et valut à l'auteur des lettres de noblesse. III. Une traduction estimée des Vies de Plutarque, 8 vol. avec des Notes, 1777-80. IV. Des *Pensées sur la beauté morale et la philosophie de la vie*, Halle, 1772, in-8°. V. Deux Recueils périodiques, dont l'un intitulé : *Magasin de la critique allemande*, 4 vol., Halle, 1772-76; l'autre rédigé en latin, sous le titre de *Ephemerides litterariæ Helmstadienses*, 6 volumes, 1770-75. Schirach s'était aussi occupé de statistique et de droit public. Il avait publié une Notice historique et statistique sur les colonies Anglaises en Amérique. Un Mémoire qu'il publia sur le droit d'indigénat et sur quelques objets d'économie politique, Hambourg, 1779, in-4°, plut tellement à la cour de Copenhague, qu'elle donna à l'auteur le titre de conseiller-d'état, après l'avoir chargé de rédiger une statistique détaillée des provinces Danoises, qu'il n'a pas exécutée. En 1780, il s'établit à Altona, et commença un *Journal politique* rédigé dans le sens du pouvoir absolu; c'était une nouveauté en Allemagne qu'un journal où l'on se permettait de raisonner sur la politique. Schirach continua cette entreprise dans le même esprit, depuis 1781, jusqu'à sa mort arrivée à la fin de 1804; et elle s'est soutenue depuis ce temps sans interruption. Son fils (Guillaume-Benoit), fut son collaborateur dans les dernières années, et son continuateur après sa mort; il a donné une Notice sur son père, dans le même *Journal politique*, année 1804, tome II, cahier 12. D—G.

SCHIROUIEH. *Voy.* SIROÈS.

SCHLEGEL (JEAN-ÉLIE), poète allemand, né en 1718, à Meissen en Saxe, reçut sa première éducation dans la maison et sous la direction de son père, dont les conseils éclairés le guidèrent pendant tout le cours de ses études. A l'âge de 15 ans, il entra dans la célèbre école de Pforte, où il obtint de très-brillants succès. Ses dispositions pour la poésie, qui s'étaient manifestées dès l'âge de douze ans, s'y développèrent très-rapidement. Après avoir, comme essai, traduit en vers allemands les *Géorgiques* de Virgile et les *Épîtres* d'Horace, il donna une traduction de la *Cyropédie* de Xénophon. Les poètes grecs étaient devenus une de ses lectures favorites. Sophocle et Euripide déterminèrent son goût pour la poésie dramatique. Il traduisit en prose l'*Électre* du premier, et imita l'*Hécube* et l'*Iphigénie* du second. Dans l'histoire de la littérature, nous trouvons peu d'auteurs aussi précoces : Schlegel n'avait pas encore vingt ans. Mais ce qui surprendra plus encore, c'est la conscience avec laquelle, à cet âge, il revoyait ses travaux, et profitait des observations qui lui étaient faites. On comprend quelle

importance il devait avoir acquise au milieu de ses camarades : ceux-ci entreprirent de jouer ses deux tragédies; mais un pareil divertissement n'étant pas admis par les réglements de l'école, il fallut beaucoup d'adresse pour soustraire aux regards des chefs les préparatifs et la représentation. Bientôt son public s'agrandit; ses travaux furent connus hors de l'enceinte de Pforte; et en 1739, sa pièce d'*Oreste* et *Pylade* fut jouée sur le théâtre de Leipzig. Il ne se dissimulait point lui-même les défauts de ses compositions; et avant de quitter Pforte, il fit le sacrifice de son *Hécube*. Mais un de ses amis en ayant gardé une copie, Schlegel y fit de grands changements, et la publia sous le titre des *Troyennes*. La nécessité de se créer une carrière détermina notre poète à se livrer à l'étude du droit; mais il ne put triompher entièrement de son goût pour la lecture des anciens; tout en étudiant les Pandectes, il traduisit le Traité *de Oratore* de Cicéron, et corrigea sa tragédie d'*Oreste* et *Pylade*. Gottsched régnait encore; en 1740, Schlegel fit connaissance avec lui, et il s'établit entr'eux un commerce assez intime, qui eut toutefois peu d'influence sur notre jeune poète, Gottsched s'étant toujours borné à lui témoigner des égards, sans le reconnaître pour son maître. Jusqu'alors sa muse s'était exercée sur des sujets anciens. Son attention se dirigea sur l'histoire de son pays, de laquelle il fit l'objet d'une étude aprofondie. La tragédie d'*Hermann* en fut le premier résultat. Peu après, il écrivit une Dissertation sur le caractère de l'empereur Conrad III, et commença même, en 1742, un poème épique, dont le héros était *Henri-le-Lion*, duc de Saxe et de Bavière : toutefois il n'en a fait que deux chants. Dès l'année précédente, il avait débuté dans la comédie. *La Tabatière enlevée* fut jouée à Leipzig ; mais quoiqu'elle eût eu quelque succès, il ne la jugea lui-même pas digne de l'impression. *L'Oisif affairé* parut en 1743, ainsi qu'*Oreste* et *Pylade*, dans le 4e vol. du Recueil des pièces allemandes de Gottsched. La vie de Schlegel était alors très-active : indépendamment de ses pièces de théâtre, il travaillait à différens recueils littéraires, tels que les *Fragments critiques* et *la Bibliothèque* de Gottsched, et les *Amusements de l'esprit* (*Belustigungen des Verstandes und des Witzes*) de Schwabe, dans lesquels il publia des Épîtres en vers et des Chansons anacréontiques. Il n'avait pas néanmoins négligé l'étude de la jurisprudence. Ses connaissances dans cette partie et dans l'histoire engagèrent Spener, nommé ministre de Saxe en Danemark, devenu son parent par alliance, à l'emmener avec lui, en 1743, en qualité de secrétaire. Schlegel fit à Hambourg connaissance avec Hagedorn, qui le mit en relation avec Bodmer. Admis, à Copenhague, dans la société de plusieurs savants, il étudia la langue et l'histoire des Danois, observa leurs mœurs, et communiqua au public ses observations sur ce sujet, dans un journal hebdomadaire intitulé : l'*Étranger*, qui eut des succès, même en Danemark. Ce fut cette même année, qu'il devint un des collaborateurs du célèbre recueil intitulé : *Fragments de Brême* (*Bremische Beytræge zum Vergnügen des Verstandes und des Witzes*). En 1746, il recommença de nouveau à travailler pour le théâtre, publia sa tragédie de *Canut*, la traduction de la comédie de *Deucalion et Pyrrha*, de Saint-Foix, et fit

imprimer le recueil de ses œuvres dramatiques, qui ne contenait que *Canut*, *les Troyennes*, *l'Électre* de Sophocle et *le Mystérieux*. Le roi de Danemark, Frédéric V, aimait le théâtre : des comédiens français et allemands vinrent s'établir à Copenhague; et il se forma même une troupe de comédiens danois, qui jouèrent quelques pièces de Schlegel traduites en langue du pays. Le zèle avec lequel il s'était occupé de l'histoire de sa patrie adoptive, lui acquit l'intérêt du gouvernement et de beaucoup de personnages influents. Il accepta, en 1748, après avoir obtenu l'agrément de l'électeur de Saxe, une place de professeur extraordinaire à l'université de Soröé, fondée l'année précédente. Indépendamment des cours d'histoire moderne, de droit public et de commerce, qu'il était tenu de faire, et de la surveillance générale de la bibliothèque, il rédigea des Manuels de commerce et de belles-lettres ; entreprit une Histoire de Henri-le-Lion; fit imprimer, en 1749, une Dissertation, intitulée : *Conjecturæ pro conciliando veteris Danorum Historiæ cum Germanorum gestis consensu;* commença la traduction de l'*Épousée en Deuil*, de Congrève, une nouvelle tragédie, tirée de l'Histoire de Danemarck, intitulée: *Gothrika*, et rassembla des matériaux pour un nouveau journal hebdomadaire. Cette prodigieuse quantité de travaux épuisa sa santé naturellement délicate. Il fut atteint d'une fièvre inflammatoire, dont il mourut le 13 août 1749, dans la 31e année de son âge. C'est surtout à ses tragédies que Schlegel a dû sa célébrité. Avant lui, le théâtre tragique des Allemands se composait principalement des pièces originales de Gryph et de Gottsched, et des traductions de tragédies étrangères, surtout françaises. Gryph, au commencement du 17e siècle avait jeté un certain éclat. Il était loin de la perfection, sous le rapport de la conduite des pièces et du langage; mais, aussi bizarre et moins sublime que Shakspeare, moins régulier, moins noble que les tragiques français : doué néanmoins d'un vrai talent tragique, il offrait peut-être le germe de ce théâtre national allemand, qui ne parut dans tout son éclat que plus d'un siècle après lui. On connaît les efforts que fit Gottsched pour réformer la littérature allemande; malheureusement ses compositions et son goût ne répondirent point à son zèle. Schlegel fit mieux sans doute. Ses pièces, aussi régulières que celles de Gottsched, étaient aussi, pour la plupart, écrites d'un style plus agréable; et il surpassa tous ses prédécesseurs, excepté Gryph, sous le rapport du talent, mais il n'en avait pas assez pour obtenir une grande influence littéraire. On trouve, dans ses tragédies, des sentiments nobles et quelques situations attachantes, mais peu de mouvement; on croit sentir les efforts de l'auteur. Il a trop de goût, il est vrai, pour être boursouflé; mais ses conceptions sont faibles, et ses héros sont rarement entraînants. Le sujet de *Didon*, si pathétique dans Virgile, est gâté dans Schlegel. *Lucrèce* n'eut qu'un succès médiocre. La bonté et la dignité de *Canut* (dans la pièce de ce nom), et la sensibilité d'*Estrithe*, peuvent à peine contre-balancer l'effet des bravades insolentes d'*Urfo*, qui n'est qu'une caricature médiocre du maréchal de Biron. Cette pièce et *les Troyennes* sont regardées comme supérieures aux autres par les critiques allemands. Il y a, dans *Oreste et Pylade*, une certaine couleur antique,

qui attache, malgré la faiblesse de l'exécution. *Hermann* nous paraît l'emporter sur toutes les autres par l'intérêt du sujet, la variété et l'opposition des caractères; mais il n'a pu soutenir un moment la concurrence avec la pièce de Klopstock. Ces tragédies sont en vers Alexandrins rimés (*Lucrèce* seule est en prose), et le style en est correct et naturel. Les comédies de Schlegel ont eu presque autant de succès que ses tragédies, auxquelles elles sont néanmoins inférieures. Il était fort étranger aux mœurs et aux habitudes de la société. Le cercle de ses observations ayant peu d'étendue, ses caractères sont dépourvus d'originalité : en un mot, on y cherche en vain la *force comique*. *L'Oisif affairé*, *le Mystérieux*, *l'Ennui*, *le Bon Conseil*, n'ont eu qu'un succès d'époque : *Le Triomphe des Femmes vertueuses* s'est soutenu long-temps sur la scène, et a obtenu les éloges de Mendelssohn et de Lessing, qui regardent cette comédie comme la meilleure de cette époque. Si elle reparaissait sur la scène, il est probable que peu de spectateurs seraient de l'avis de ces deux célèbres critiques. *La Beauté muette*, seule comédie de Schlegel écrite en vers, nous paraît fort supérieure. Elle justifie les éloges du même Lessing, et soutiendrait peut-être encore, avec quelques légers changements, l'épreuve de la représentation. Schlegel est également auteur de plusieurs écrits en prose. Quelques-uns sont intitulés : *Discours et Considérations sur divers points de morale* (*Moralische Reden, moralische Aufsaetze*). Ils contiennent de très-bons principes de morale et de conduite. Le *Discours sur l'avantage des belles-lettres*, développe d'une manière simple un sujet très-rebattu. Dans ses *Idées sur l'établissement d'un théâtre danois*, Schlegel fait très-bien ressortir les principales différences entre les théâtres français et anglais. La *Comparaison entre Shakspeare et Gryph*, a principalement pour base, l'examen *du Jules-César* du premier, et de *Leo Arminius* du second. Ce morceau n'est que raisonnable, le sujet n'étant pas vu d'assez haut. Les opuscules intitulés : *Lettres sur la Comédie en vers*; *de l'Imitation en général*, *de la Dissemblance dans l'imitation* (*von der Unæhnlichkeit in der Nachahmung*); *de la dignité de la majesté et de l'expression dans la tragédie*, sont des morceaux séparés, mais qui peuvent être lus à la suite les uns des autres comme reposant également sur le principe, que, dans les beaux-arts, la ressemblance admet et exige différents degrés et points de vue, et que l'on doit éviter une parfaite conformité avec l'objet imité. Tous ces morceaux sont écrits correctement, mais trop pauvres d'idées, pour pouvoir, après tant d'ouvrages publiés sur ces matières, offrir encore quelque intérêt. *Der Junge Herr* (expression par laquelle Schlegel propose de rendre le français *Petit-Maître*), dont il parut cinq numéros dans les *Amusements de l'esprit*, représente un jeune fat, faisant lui-même l'étalage et l'éloge de ses prétendues perfections. C'est une des compositions les moins heureuses de notre auteur, qui maniait avec peu de succès l'arme de la plaisanterie. Nous avons encore de J.-El. Schlegel, des *Poésies diverses*; les deux premiers chants de *Henri-le-Lion*; des Épîtres, des Pièces de circonstances, Odes, Cantates, etc.; enfin des Odes anacréontiques, la plupart en vers alexandrins, et toutes rimées et bien versifiées; mais les dernières seules méritent quelque attention. On trou-

ve, dans *la Gloire des poètes* (*Der poetische Nachruhm*), *le Chant des oiseaux*, *l'Amour douteux*, *les Comparaisons avec l'Amour*, et plusieurs autres pièces, la simplicité et la naïveté du genre. Les OEuvres de J.-El. Schlegel, ont été publiées pas les soins de son frère (Jean-Henri). 5 vol. in-8°. Copenhague et Leipzig, 1766—70.

D—v.

SCHLEGEL (Jean-Adolphe), frère du précédent, surintendant et pasteur naquit à Meissen, le 17 sept. 1721, fit ses études à Leipzig, occupa, en 1751, la place de diacre, et de professeur à l'école de Pforte, et en 1754, celle de pasteur et professeur à Zerbst. Ce fut en 1759 qu'il fut élu pasteur d'une église paroissiale de Hanovre, par l'influence du ministre Munchhausen. Cet habile homme d'état sut l'apprécier, et desira l'acquérir pour la nouvelle université de Göttingen; mais la mauvaise santé de Schlegel l'empêcha d'accepter, et il aima mieux exercer, pendant plusieurs années, différents emplois ecclésiastiques jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 16 septembre 1793. Un esprit d'ordre et d'exactitude le distingua jusqu'à la fin d'une vie très-active, troublée par des malheurs, mais d'autant plus glorieuse, qu'il leur opposa une ame pure et courageuse. Il s'est acquis des droits à la reconnaissance de ses compatriotes, par les efforts qu'il fit dans sa jeunesse, conjointement avec Cramer, Gellert et Gærtner, pour perfectionner la langue allemande. Il a composé des Cantiques estimés, et dont la collection a été publiée en 3 vol., Leipzig, 1766, 1769 et 1772. Ses *Poésies diverses*, 2 vol., Hanovre, 1787, appartiennent pour la plupart au même genre. Ses Sermons, dont une grande partie est imprimée, pèchent par un style emphatique et trop fleuri. On a de lui une Traduction de Batteux, avec des Remarques; plusieurs ouvrages de Théologie, parmi lesquels, une *Explication des Prédictions de Jésus-Christ concernant la Destruction de Jérusalem*, 1775 et 1778. Dans les dernières années de sa vie, il travaillait à une nouvelle édition du Livre de Cantiques adopté pour les églises protestantes du pays, et à la rédaction du nouveau Catéchisme hanovrien. Il laissa cinq enfants, dont deux fils ont acquis une grande célébrité (*Voy.* Schlegel, dans la *Biographie des Hommes vivants*).

Z.

SCHLEGEL (Jean-Henri), frère des précédents, professeur d'histoire à Copenhague, naquit en 1724, à Meissen, étudia le droit et l'histoire à Leipzig, et obtint, par l'entremise de son frère, Jean-Élie, la place de bibliothécaire, d'historiographe et de professeur d'histoire à Copenhague, où il mourut, le 18 octobre 1780. C'était un homme profond dans la littérature ancienne, et surtout dans l'histoire. Ses ouvrages, tous écrits en allemand, sont : I. *Histoire du roi Christian* IV, *par Niels Slange*, traduit du danois et abregé, en 2 vol. Copenhague, 1757. II. *Histoire des rois de Danemark, de la maison d'Oldenbourg* (jusqu'en 1729), in-fol. III. *Recueil de traités sur l'Histoire, la Numismatique, l'Économie et la langue du Danemark*, 2. vol., Copenhague, 1771-76, in-8°. IV. *Observations critiques et historiques, sur Cornelius-Nepos*, ibid. 1778, in-4°. V. *Tragédies* traduites de l'anglais en allemand, Copenhague, 1764-8. Il a publié les œuvres de son frère (Jean-

Élie), 5 vol. in-8°., précédées d'une notice biographique. Z.

SCHLEGEL (Théophile), d'une autre famille que les précédents, naquit à Königsberg en Prusse, le 16 février 1739, et reçut sa première instruction au collége de cette ville; il continua ses études à l'université, et débuta, en 1761, comme professeur de langue latine et de philosophie au même collége. En 1763, on le nomma professeur adjoint de l'université, et un peu plus tard recteur et inspecteur du collége de Riga. En 1771, il fit un voyage littéraire en Allemagne; et, après avoir été nommé docteur en théologie par l'université d'Erlang, et s'être démis de sa charge de recteur, il fut pasteur, et, en 1780, premier diacre de la cathédrale. En 1790, le roi de Suède lui fit offrir la surintendance de la Poméranie suédoise et de l'île de Rugen, conjointement avec la dignité de vice-chancelier et de premier professeur de théologie de l'université de Greifswald. Il accepta, et, dès l'année 1797, Gustave IV récompensa son rare mérite et son zèle infatigable pour la prospérité de l'université, par la décoration de l'Étoile polaire. Théophile Schlegel acquit des droits bien sacrés à la reconnaissance des habitants de la Poméranie, en y établissant un séminaire pour les jeunes gens qui se destinent à la carrière ingrate du premier enseignement, et en y fondant aussi une caisse générale de pensions pour les veuves des pasteurs. Lorsque la guerre envahit le pays qu'il administrait avec tant de zèle et de succès, Schlegel supporta cet événement avec beaucoup de courage; mais il se consola plus difficilement des malheurs de son souverain; et depuis que Gustave IV eut été précipité du trône, il ne fit plus que languir, et mourut le 27 mai 1810. On a de lui un grand nombre de Dissertations et d'autres écrits, parmi lesquels il faut distinguer: I. *Grammaire latine*, 1787 et 1790 (en allemand). II. *Remarques sur les moyens de vivifier parmi les hommes la religion intérieure et extérieure*, Greifswald, 1810, in-8°. III. *Manuel pratique de la doctrine pastorale, à l'usage des ministres protestants, accompagné de notes et de la biographie de l'auteur*, par J. E. Parow, Greifswald, 1811, in-8°. Z.

SCHLICHTEGROLL (Adolphe-Henri-Frédéric de), naquit le 8 déc. 1764, à Gotha, où son père était conseiller à la cour féodale. Jouissant, dans la maison paternelle, de tous les avantages que donne une éducation religieuse et éclairée, il fit, au gymnase de Gotha, des progrès très-rapides. Il conserva toute sa vie une vive reconnaissance pour le directeur du gymnase Stroth et le professeur Kaltwossov, dont les connaissances et les talents pour l'enseignement ont donné tant d'éclat à cette école. Renonçant à son premier plan de se vouer à l'étude de la théologie, il s'occupa, dès le commencement de sa carrière académique à Iéna, et plus encore à Göttingen, sous Heyne et Spittler, de tout ce qui a rapport à l'histoire et à la philologie. Il débuta, en 1788, comme auteur, par un *Essai sur le bouclier d'Hercule, décrit par Hésiode*, qu'il dédia à ses maîtres, Heyne, Eichhorn et Schutz. Nommé, en 1789, professeur au gymnase de sa ville natale, il eut la bonne fortune d'être distingué par son souverain, le duc Ernest, si célèbre par la protection éclairée qu'il accordait aux lettres. Schlichtegroll, obtint d'abord un emploi à la bibliothèque publique, et plus tard à la biblio-

thèque particulière du duc. Parmi les riches collections de ce prince, se trouvait le cabinet des médailles, déjà décrites et publiées par Liebe. Schlichtegroll épousa la fille de Rousseau, directeur de ce cabinet, et il en fut nommé l'adjoint et le conservateur. On n'ignore pas que cet établissement, qui s'était enrichi de plusieurs acquisitions importantes, était devenu, en Allemagne, une sorte de centre commun pour cette science. Cette position offrait de grands avantages à Schlichtegroll pour la composition de son *Historia numothecæ Gothanæ*. Lorsque le fléau de la guerre s'approcha de Gotha, le duc, voulant mettre en sûreté son précieux cabinet, chargea Schlichtegroll de le transporter en Danemark. Ce fut alors que ce conservateur fit différents voyages à Hambourg, en Basse-Saxe et à Paris. Revenu à Gotha, il s'y trouva dans la situation la plus agréable. On sait que le duc était dans l'usage de se faire présenter dans sa bibliothèque tous les hommes de lettres et les savants qui passaient par Gotha, et que les bibliothécaires assistaient à ces présentations. C'est là que Schlichtegroll eut occasion de connaître tant d'hommes distingués, avec lesquels il eut des relations dont il sut tirer un très-grand parti pour la composition de ses ouvrages. En 1790, il commença son *Nécrologe des Allemands* in-8°. (34 volumes avec les suppléments) dont il fit paraître deux volumes par an jusqu'en 1806. D'après le plan, il ne devait entrer dans cette collection que la Biographie des hommes morts dans l'année qui venait de s'écouler. L'obligation de parler ainsi de faits récents donna à cet ouvrage une couleur un peu fade, parce que l'auteur était presque toujours contraint de céder au desir des familles, en se livrant à des louanges aussi fastidieuses que peu méritées. Göthe et Schiller dirigèrent, à cette occasion, contre lui, quelques épigrammes qui furent imprimées dans l'Almanach des Muses de Schiller pour 1798, sous le titre de *Xenies;* mais les imperfections inhérentes, pour ainsi dire, à ce genre d'ouvrage, n'empêchent pas que le Nécrologe soit un livre utile et estimable. Schlichtegroll se montra fort scrupuleux dans les informations qu'il dut prendre; et il communiqua son travail à plusieurs amis, dont il mit à profit les remarques et les conseils. L'ouvrage est indispensable pour ceux qui veulent connaître la situation politique et littéraire de l'Allemagne à cette époque. Le libraire Frauenholz de Nuremberg, ayant fait graver les camées les plus remarquables du cabinet de Stosch, que le grand Frédéric avait achetées pour sa collection de Potsdam, chargea Schlichtegroll de faire un commentaire en allemand et en français pour cette collection. Quatre livraisons, formant un volume in-folio, parurent depuis 1792 jusqu'en 1798, où l'entreprise fut suspendue faute de souscripteurs. Une continuation fut publiée en 1805, à Nuremberg, in-4°.; mais il n'en parut que deux cahiers. En 1804, Schlichtegroll donna les *Annales numismatiques* (en allemand), dont on n'imprima que le premier volume et le premier cahier du tome second. Peu de temps après, le roi de Bavière, à la recommandation de Jacobi, nomma Schlichtegroll président de l'académie de Munich, qui fut alors entièrement réorganisée; et, en 1807, ce savant devint secrétaire-général de la même académie. Il déploya beau-

coup de zèle, et d'activité dans ses nouvelles fonctions. Les huit tomes des nouveaux Mémoires de l'académie, publiés, depuis la réorganisation par son secrétaire-général, et dont la rédaction, les préfaces, et tout ce qui est relatif à la publication, lui furent confiées, en sont un témoignage incontestable. En 1808, il fut nommé chevalier de l'ordre du Mérite civil de Bavière, et plus tard chevalier honoraire de l'ordre de Saint-Michel. Sa santé avait déjà beaucoup souffert lorsqu'il demanda sa retraite, en 1821. Le roi la lui accorda dans les termes les plus honorables; mais après avoir fait encore un voyage à Gotha, il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 4 déc. 1822, laissant une veuve et plusieurs d'enfants, dont la plus grande partie sont au service de Bavière. Z.

SCHLOETZER ou SCHLOEZER (Auguste-Louis de), historien, fils d'un pasteur protestant de Jagstadt (Hohenlohe), naquit le 5 juillet 1737. Ayant perdu son père à l'âge de quatre ans, il fut élevé par son aïeul, qui était prédicateur à Kupertshofen, et par son beau-frère, recteur du gymnase de Wahlheim. En 1751, il se rendit à l'université de Wittenberg, pour y étudier la théologie; après avoir achevé ce cours, et soutenu, en 1754, une dissertation, *De vitâ Dei*, il se rendit à Gottingue, où il se voua, pendant deux ans, à l'étude des langues orientales et de la philologie sacrée. Il se préparait avec ardeur à l'exécution d'un projet qui l'occupa depuis sa première jeunesse, et auquel il ne renonça que dix ans plus tard, celui d'un voyage en Asie. Il accepta ensuite une place d'instituteur en Suède, et passa trois ans à Stockholm, et à Upsal, où il fréquenta les cours du célèbre Linné. Les sciences naturelles ne devaient pas demeurer étrangères à celui qui voulait suivre les traces de Tournefort. La facilité dont Schlœzer était doué pour l'étude des langues, le familiarisa bientôt avec celle du pays où il vivait, et il en étudia l'histoire. En 1756, il publia un *Aperçu de l'histoire littéraire moderne de la Suède*, en allemand; et en 1756, un *Essai sur l'histoire du commerce et de la navigation* de ce pays, en suédois. Il retourna, l'année suivante, à Gottingue pour acquérir encore les connaissances nécessaires à l'exécution du plan qui devait remplir sa vie. Sous la direction du célèbre Michaëlis, il étudia l'arabe avec un tel succès, qu'il put ensuite l'enseigner lui-même. Sous Rœderer, fameux professeur d'accouchements, et sous les autres médecins que Gottingue possédait, il fit un cours de médecine, moins pour pratiquer cet art, que parce qu'il espérait que la qualité de médecin lui fournirait les moyens de voir les peuples de l'Orient dans leur intérieur. Il était sur le point de prendre le degré de docteur en médecine, après quoi, il serait entré dans une maison de commerce afin d'y puiser les connaissances-pratiques nécessaires à un voyageur, lorsqu'une proposition du géographe Büsching, suspendit son voyage. Gerard-Fred. Müller, l'historiographe de Russie, avait besoin d'un secrétare qui l'aidât à rediger les riches matériaux qu'il avait réunis sur l'histoire de ce pays, encore plongé dans les ténèbres les plus profondes. Quoique les émoluments de la place qu'on offrait à Schlœzer, fussent très-modiques, Michaëlis, son maître et son ami, l'engageait à l'accepter, se flattant que la protection de l'impératrice Élisabeth faciliterait un plan qui ne lui tenait pas moins au cœur

qu'à son disciple. Il voyait même un avantage à entrer en Asie par la route de terre, qui n'avait encore été suivie par aucun voyageur. Après une navigation dangereuse, qui influa, dit-il, sur son caractère moral, en le rendant à jamais insensible à la perte de la vie, Schlœzer arriva, vers la fin de l'année 1761, à Pétersbourg. Sa première occupation fut d'apprendre l'idiome du pays : c'était la seizième langue qu'il étudiait par principes ; mais aucune ne lui avait offert tant de difficultés. On ne connaissait encore aucun dictionnaire ni grammaire russe imprimés (1). L'académie seule possédait un dictionnaire manuscrit, très-défectueux, en sept cent quatre-vingt-un feuillets in-folio. Schlœzer obtint la permission de le copier pour son usage ; mais l'habitude que lui avait donnée l'étude de tant d'idiômes, de chercher dans chacun les racines et de leur subordonner les mots dérivés, lui fit bientôt découvrir les imperfections de la compilation dont se servait le premier corps savant de l'empire. Il changea cette forme dans la copie qu'il en tira. Un avantage de la méthode qu'il suivait, était d'apprendre simultanément le russe qui est l'idiome national, et le slavon ou vieux russe, langue éteinte dans laquelle sont rédigés les documents de l'histoire ancienne du pays, et que l'Église a conservée. La connaissance du slavon fut doublement utile à Schlœzer : elle dirigea son goût vers l'étude des annalistes russes, nommément du plus ancien de tous, (*Voyez* NESTOR) ; et elle le mit en état de se familiariser par la suite avec les langues dérivées du slavon, telles que le polonais et le bohémien. Il vécut d'abord sur un très-bon pied avec Muller : ce savant fut bien aise de trouver en lui un collaborateur qui pût suppléer à son ignorance de l'histoire et de la langue suédoises ; mais bientôt leur amitié se refroidit, soit que l'avidité avec laquelle Schlœzer dévora les matériaux recueillis par Muller eût excité la jalousie de cet homme soupçonneux, soit que l'académie elle-même vît avec déplaisir ses trésors entre les mains d'un jeune étranger. L'envie des uns, la vanité des autres, peut-être aussi le caractère de Schlœzer, beaucoup trop frondeur pour le pays qu'il habitait, lui suscitèrent des tracasseries : on refusa de l'adjoindre à l'académie, et de l'aider dans son projet de voyage, qu'on traitait de chimère. Sa position devint très-pénible ; mais il en fut tiré par l'hetman Rasoumoffski, qui le fit nommer, le 15 juillet 1762, adjoint à l'académie, avec un traitement de trois cent soixante roubles, et le plaça comme professeur dans l'établissement qu'il avait fondé pour l'institution de ses nombreux enfants. En la première de ces qualités, Schlœzer écrivit une grammaire russe, dont l'académie ordonna la publication ; mais l'impression fut suspendue, après la onzième feuille. Cependant Schlœzer se dégoûta de plus en plus de la Russie, au point qu'en juin 1764, il accepta le titre de professeur à Gottingue, sans appointements ; mais, à Pétersbourg, on pensa qu'il pourrait être dangereux de laisser partir mécontent un homme qui connaissait les archives de l'état mieux qu'aucun Russe, et l'on obtint de l'impératrice un ordre qui lui défendit de sortir de l'empire. Néanmoins, au bout

(1) Il existait au moins sept vocabulaires russes, plus ou moins complets, et cinq grammaires, dont une surtout, composée par un allemand (*V.* LUPOLF, XXV, 408), n'est certainement pas sans mérite. Mais Schlœzer ne put apparemment pas se les procurer, ou les trouva trop imparfaits pour daigner en faire usage. C. M. P.

de quelques mois, Catherine sentit qu'il était plus prudent pour un souverain de gagner par des bienfaits un homme qui tenait le burin de l'histoire : elle le nomma, le 15 janvier 1765, professeur à l'académie, avec des appointements convenables, lui assigna, pour son activité littéraire, le vaste champ de l'Histoire ancienne de la Russie, et lui accorda un congé de trois mois pour faire un voyage en Allemagne. Schlœzer, dont la vue s'était affaiblie en déchiffrant de vieilles chroniques, écrites dans une langue barbare, et par des copistes ignorants, renonça dès-lors au projet d'aller en Orient, qui l'avait si long-temps occupé. Après son retour à Pétersbourg, il travailla beaucoup, mais ne publia que deux ouvrages en langue russe, savoir : les *Lois rendues dans le onzième siècle par le grand duc Iaroslav et ses fils*, et le premier volume des *Annales russes de Nicon*, que l'académie fit imprimer. Il obtint un second congé, en 1767 ; mais les désagréments qu'il avait éprouvés, le décidèrent à ne plus retourner en Russie. Sa première éducation, faite par un aïeul trop tendre, lui avait donné une indépendance de caractère qui se révoltait même quelquefois contre l'autorité légitime, et ne pouvait supporter les humiliations qu'il éprouvait journellement. Peut-être ne fût-on pas fâché, à Pétersbourg, d'être débarrassé d'un sujet aussi indocile, et il ne paraît pas qu'on se soit opposé à sa résolution de rester en Allemagne. S'étant fixé à Göttingue, il y fut nommé, en 1769, professeur de philosophie et de politique. Ici commence la seconde partie de la vie de Schlœzer ; elle est toute littéraire, et ne fournit guère d'événements qui ne se rapportent à ses travaux. Son séjour en Russie, en le détournant de la médecine et des langues orientales, avait décidé son goût pour l'histoire, surtout celle du Nord ; et en lui inspirant de l'horreur pour le despotisme, avait développé en lui le desir de le combattre, qu'il regardait presque comme une mission divine. Ces deux penchants divisèrent dès-lors en deux parties toutes ses occupations littéraires : une moitié de son temps fut consacrée à l'histoire ; et l'autre à une guerre à mort contre le pouvoir arbitraire et contre l'ignorance, qui lui paraissait en être la source et le soutien. Nous suivrons cette division en parlant de ses principaux ouvrages ; car il a tant écrit, que nous devons nous borner à faire connaître ceux qui ont avancé les sciences historiques. Schlœzer était très-laborieux, et il travaillait avec une extrême facilité ; mais il négligeait son style. Comme il possédait plusieurs langues à un certain degré de perfection, il écrivait ses matériaux et faisait ses extraits, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, selon que le caprice lui rendait momentanément l'une plus facile à manier que l'autre. Cette bigarrure passa dans ses ouvrages, dont le style est un mélange de plusieurs idiômes, l'ortographe presque ridicule ; et qui sont empreints de toute l'irritabilité, de la tournure satirique, et de la bizarrerie de son caractère. Il n'y en a pas un seul qu'on puisse regarder comme classique dans la langue allemande. Néanmoins plusieurs sont le résultat de savantes recherches, auxquelles personne n'était plus propre que Schlœzer, par la sagacité extraordinaire dont la nature l'avait doué, par un excellent jugement, et même par son septicisme qui l'avait conduit à instruire, pour ainsi dire, le procès de toutes les croyances, afin de les

admettre ou de les faire rentrer dans le néant. Il manquait d'imagination et d'éloquence ; si ce défaut est remarquable dans sa manière d'écrire, qui est très-sèche, il le préserva du moins des illusions et des préjugés si contraires à la sévérité de l'histoire. En faveur de ses grandes qualités, on pardonne le ton tranchant avec lequel il publia les résultats de ses recherches, et le despotisme par lequel cet ennemi de l'arbitraire voulait forcer les auteurs à adopter ce qui lui paraissait vrai. Schlœzer est le véritable créateur de l'Histoire ancienne du Nord, qui, avant lui, n'était qu'un tissu de fables. Il en posa les fondements par son *Introduction à l'Histoire du Nord*, 1771, in-4°., qui forme le trente-unième volume de *l'Histoire universelle* anglaise, dont une traduction, ou plutôt une rédaction entièrement nouvelle, fut publiée en allemand par le concours de plusieurs savants du premier mérite. Après avoir soumis à une critique savante, tout ce que les anciens disent du Nord, Schlœzer établit la division de l'Histoire de cette partie du monde en trois sections : 1°. *Histoire scandinave* (du Danemark, de la Norvége, de l'Islande, de la Suède, des Normands); 2°. *Histoire slavonne* (des Russes, des Polonais et Silésiens, des Bohémiens et Moraves, des Wendes ou Slaves méridionaux et septentrionaux de l'Allemagne, des Illyriens, des Slaves de la Hongrie, des Slaves de la Turquie); 3°. *Histoire lettonne* (des Lithuaniens, Prussiens, Livoniens et Courlandais). C'était porter la lumière dans le chaos, que d'établir cette division. Après cela, Schlœzer remonte à l'origine des tribus ou nations qui ont peuplé le Nord. En examinant leurs langues, il en trouve huit : 1°. quatre branches de Samoïèdes ; 2°. douze peuples finnois, parmi lesquels il fut le premier qui assigna une place aux Madjars ou Hongrois ; 3°. trois peuples lettons ; 4°. les Slaves en neuf dialectes ; 5°. les Germains en trois dialectes, 6 7 et 8, les Kymbres, les Gallois et les Basques qui ont peuplé les Gaules, l'Espagne, la Bretagne. Il donne ensuite l'Histoire des Slaves ou Slavons jusqu'en 1222 ; le tableau général de l'Asie septentrionale, celui du Nord scandinave ; le tableau particulier du Nord russe, d'après les annales russes et les Byzantins; l'Histoire des migrations des Scandinaves, et traite enfin de l'Écriture de ces peuples ou des Russes. Après cette introduction générale, il écrivit, en 1776, l'Histoire de la Lithuanie, jusqu'à sa réunion définitive à la Pologne, en 1569. Elle fait partie du cinquantième volume de l'Histoire universelle, qui parut en 1785. Depuis 1767 Schlœzer publia divers ouvrages sur l'Histoire de Russie I. *Echantillon d'Annales russes*, Brême, 1768, in-8°. II. *Tableau de l'Histoire de Russie*, en russe, en français et en allemand), 1768, in-12. III. *La Russie nouvellement changée* (sous le pseudonyme de Haigold), 1767 et suiv., 4 vol. in-8°. Ce sont des matériaux pour l'Histoire de Catherine II. L'ouvrage a été réimprimé en 1768 et 1777. IV. *Oskoli et Dir*, partie de l'Histoire de la Russie, soumise à la critique, Gottingue, 1775, in-8°. V. *Recherches historiques sur les lois fondamentales de la Russie*, Gottingue, 1777, in-12. VI. *Histoire des monnaies et mines de Russie*, depuis 1700 jusqu'en 1789, tirée des documents authentiques, Gottingue, 1791, in-8°. Toute la partie des calculs est de sa fille aî-

née; enfin, en 1802, et années suivantes, jusqu'à sa mort, il publia son ouvrage le plus important sur la Russie : VII. *Chronique du moine Nestor* du onzième siècle, le plus ancien annaliste de ce pays. Schlœzer en donna le texte russe (en lettres latines), conféré d'après huit manuscrits qui avaient été imprimés depuis 1767, et neuf qui ne l'ont jamais été; la traduction allemande, et un commentaire historique et critique très-précieux, qui explique l'original ligne par ligne, et même mot par mot. Ce livre est le fruit de quarante années de travaux; cependant les cinq volumes ne comprennent que l'Histoire des cinq premiers grands-ducs, jusqu'en 980. Schlœzer mourut avant d'avoir publié les autres. Cet ouvrage empoisonna les derniers jours de sa vie, parce qu'il lui attira une querelle littéraire, où le vieillard donna de nouvelles preuves d'une grande irascibilité; mais il lui valut aussi des distinctions flatteuses. L'empereur Alexandre, à qui il avait dédié le premier volume, lui conféra, en 1803, l'ordre de Wladimir de la noblesse russe. Pendant la première année que Schlœzer professa à Göttingue, il y fit des cours d'histoire universelle et de statistique, qu'il abandonna ensuite à Spittler, et plus tard à M. Héeren. Pendant cette époque il publia divers ouvrages élémentaires, qui, malgré leur forme bizarre, renferment d'excellentes vues. Depuis 1790, il donna annuellement un cours de politique, un autre d'économie politique, et quelquefois un cours de voyages ou instruction sur la manière de voyager, dans la vue d'étudier la politique de l'Europe; de plus un cours d'histoire des temps modernes. Tous ces cours étaient animés et instructifs; mais le professeur les égayait souvent par des sarcasmes déplacés. Pour l'usage de ses auditeurs, Schlœzer rédigea plusieurs écrits et livres élémentaires que nous passons sous silence, quoiqu'ils ne manquent pas de mérite. Un ouvrage qui lui fit beaucoup d'honneur, fut son Apologie du duc Louis-Ernest de Brunswick, qui, après avoir été lecteur du dernier stathouder, éprouva un traitement indigne de la part des patriotes hollandais, et fut obligé de quitter le service des provinces-unies. Ce prince lui-même engagea Schlœzer à écrire sa justification, pour laquelle il lui fournit des documents. La manière dont le professeur s'acquitta de cette tâche lui fit infiniment d'honneur. Il réussit complètement à justifier son client aux yeux de l'impartiale postérité. Son ouvrage a pour titre : *Louis-Ernest, duc de Brunswick et Lunebourg, feld-maréchal de S. M. I. R. et du Saint Empire*, ou *Relation authentique du traitement qu'il a éprouvé dans les Provinces-Unies*, Gottingue, 1786, in-8°. Une traduction française de ce livre parut à Gotha, en 1788. Il est écrit avec toute la dignité et la simplicité que le sujet exigeait. Le style n'est pas bigarré, comme dans les autres productions de l'auteur; et s'il n'est pas élégant, il est pur et plein de chaleur, sans passion ni déclamation. Il nous reste à parler de la seconde classe des ouvrages de Schlœzer, dirigés contre ce qu'il appelait les abus de pouvoir et les superstitions de son siècle; ce sont : 1°. deux écrits périodiques, de 1776 à 1794, d'abord sous le titre de *Correspondance*, dont il parut soixante cahiers in-8°.; et, depuis 1782, sous celui d'*Indicateur politique* (*Staatsanzeiger*), soixante-douze cahiers. Les deux

collections réunies forment vingt-huit volumes in-8°. Schlœzer fit connaître en Allemagne, par ce journal, cette publicité dont on n'avait point d'idée hors de l'Angleterre. Il créa une opinion publique inconnue jusqu'alors dans une contrée où il n'y a ni capitale ni centre de réunion. Il signala, dans ses brochures, tous les abus qu'on lui faisait connaître dans quelque partie de l'Allemagne que ce fût; traduisit au tribunal de l'opinion publique tous ceux qui lui semblaient dignes d'animadversion, sans distinction d'état, mais surtout ces petits princes et ces ministres à vues rétrécies, qu'il regardait comme le plus grand fléau des monarchies. Il prétendait démasquer tous les charlatans politiques, religieux ou littéraires, et dévoiler toutes les superstitions et tous les préjugés: mettant, dans ses attaques, une hardiesse dont on n'avait pas d'exemple en Allemagne; employant tour-à-tour les armes de la raison et celles d'une critique souvent (il faut en convenir) trop mordante, et quelquefois grossière. Quand il avait dénoncé au public un abus, il ne lâchait pas prise qu'on n'en eût fait justice, et qu'on n'y eût remédié. L'absence complète de toute espèce de censure dont jouissaient les professeurs de Göttingue, tandis que la presse était gênée partout ailleurs, fut une arme formidable entre les mains d'un adversaire qui était toujours prêt à l'attaque, et à qui on ne pouvait imposer silence qu'en faisant cesser le mal dont il se plaignait. La cour d'Hanovre, à laquelle les princes et les ministres portèrent souvent leurs plaintes, refusa, pendant dix-huit ans, de restreindre cette liberté qui faisait partie des priviléges de l'université. Elle renvoya constamment les plaignants devant les tribunaux du pays. En désapprouvant quelques écarts de Schlœzer, et en regrettant que des correspondants imprudents aient fait quelquefois de ce journal redoutable l'arsenal de la calomnie, nous n'en blâmons pas en général la tendance: il ne faut pas le confondre avec ces écrits révolutionnaires, dégoûtants de mensonge, que nous avons vu succéder aux pages hardies de Schlœzer. Ce savant combattait les abus et non les institutions politiques. Il attaquait les personnes sans haïr le pouvoir. Enfin il voulait redresser les torts par la force de l'opinion publique et par des voies légales, jamais par cette *insurrection* ou ce *droit de résistance*, dont on a voulu faire un devoir dans d'autres pays. Schlœzer voulait la liberté civile et la liberté de la presse. Il ne voulait pas de révolution: il regardait même la publicité comme la sauve-garde des trônes. Nous avouons cependant que si son journal a fait du bien, il a produit aussi quelque mal. En ouvrant à ses compatriotes les yeux sur les abus au milieu desquels ils vivaient, et en chargeant quelquefois le tableau, il a rendu les Allemands trop indifférents sur une constitution qui ne pouvait pas les en préserver. Aussi le renversement de cette constitution, duquel il devait encore être témoin, trouva moins d'opposition et causa moins de regrets. Le Journal de Schlœzer n'était cependant ni purement polémique, ni consacré aux seules affaires d'Allemagne. Il renfermait beaucoup de morceaux historiques et politiques sur d'autres pays, rédigés par lui-même ou par ses correspondants. C'est ainsi que Pfeffel (le jurisconsulte du roi), se cachant sous le pseudonyme d'*un Austrasien*, y a inséré une suite de

morceaux, dans lesquels il attaquait le Compte rendu de Necker. Une imprudence très-repréhensible que commit cet historien, en 1793, devint pour lui la source de beaucoup de chagrins. Sur la foi d'un correspondant malveillant ou mal informé, il accusa de concussion, un fonctionnaire public, dans le soixante-douzième cahier de son Journal, Celui-ci le poursuivit en calomnie. Les ennemis de Schlœzer obtinrent que son exemption de la censure fût suspendue; et il fut condamné à une amende pécuniaire. On assure qu'à cette occasion, la cour d'Hanovre lui retira entièrement la franchise dont il avait joui, et le soumit à l'obligation de faire examiner tous ses écrits par deux de ses collègues, avant de pouvoir les livrer à l'impression. Cessant, dès ce moment, de publier son Journal, et d'écrire sur la politique, il revint avec plus d'ardeur à ses matériaux sur l'histoire de Russie. Ce fut alors qu'il s'occupa de la publication de son *Nestor*, par laquelle il termina sa carrière littéraire. Schlœzer avait épousé, en 1753, la fille du professeur Roederer, l'un de ses maîtres. Lui-même avait été, pendant quelques années, l'instituteur de la jeune personne à laquelle il unit son sort, et qui a acquis une espèce de célébrité, par la perfection à laquelle elle porta la broderie, qu'elle éleva presque au rang des beaux-arts. Ce mariage ne fut pas heureux. Le caractère exigeant et impérieux de Schlœzer n'était pas fait pour le bonheur domestique. Au milieu de ses enfants il fut toujours un maître redouté, jamais un père tendre ni un ami affectueux. Ce ne fut que dans les dernières années de sa vie, après avoir vu son pays deux fois envahi par des armées étrangères, et finalement subjugué, que cette force de caractère, qui avait dégénéré en rudesse, se rompit. Cherchant alors des consolations auprès de ses enfants, il sentit vivement la perte qu'il éprouva, en 1808, par la mort de son épouse; et il soupira dès-lors après le moment où il pourrait quitter un monde dont il était dégoûté. Le jour où il entra dans sa soixante-quinzième année, il prit formellement congé, par une circulaire, de ses parents et amis, les priant de ne plus l'importuner par des souhaits pour la prolongation de son existence au milieu d'une génération qui se composait en général de *tyrans*, de *bandits*, de *lâches*, d'*ignorants*, d'*ingrats*, *et qui ne lui inspirait que du mépris*. Il mourut à la fin de l'année 1809. De huit enfants qu'il avait eus, trois fils et deux filles lui survécurent. Sa fille aînée, Dorothée, mariée au baron de Rodde, ancien sénateur de Lubeck, est célèbre par les grâces de sa figure et de son esprit. Le fils aîné, Christian, professeur d'économie politique à Moscou, est un écrivain très-distingué. A l'époque où le père avait renoncé à la politique, il s'occupa d'écrire sa Vie, et en publia, en 1808, la première partie, consacrée à l'histoire de son séjour en Russie. C'est un livre instructif sous plus d'un rapport. La *Biographie* de Schlœzer, par un anonyme, a été insérée dans le quatrième volume des *Contemporains*, qui a paru à Leipzig, en 1819. Les titres de ses ouvrages se trouvent dans l'Allemagne littéraire de Meusel. S—L.

SCHLUTER (André), sculpteur et architecte, naquit, en 1662, à Hambourg, où son père exerçait la sculpture, plutôt comme un métier que comme un art. Le fils étudia

d'abord à Dantzig, où le père s'était fixé chez un sculpteur nommé Saporius, qui serait resté inconnu, si le disciple ne l'avait appelé par la suite à Berlin, pour l'assister dans les travaux qu'il était chargé d'y exécuter. On ne sait pas où Schlüter acheva ses études ; mais on pense que le talent qu'il montra dans la suite ne peut avoir atteint qu'à Rome et par l'étude des grands modèles de l'antiquité, le degré de perfection auquel on le vit parvenir dès ses premiers ouvrages, où l'on remarque aussi les défauts que le chevalier Bernini avait répandus en Italie. En 1691, Schlüter travailla, pour le roi de Pologne, à Varsovie ; et l'électeur de Brandebourg l'appela, en 1694, à Berlin avec un traitement considérable. L'année suivante il fut nommé un des directeurs de l'académie des arts que l'électeur venait de fonder ; et il construisit, pour l'électrice Sophie Charlotte, le château de Liezenbourg, qui est la partie moyenne du château de Charlottenbourg ; mais sans la coupole, qu'y plaça Eosander, lorsque, par la suite, cet architecte fut chargé de la construction du grand et beau château qu'on y voit aujourd'hui. En 1697, Schlüter exécuta la statue en bronze de l'électeur, et les décorations de l'arsenal, dont il dirigea aussi la construction. Vers la même époque, il commença la statue équestre du grand électeur, son chef-d'œuvre : en 1699, il fut nommé architecte de la cour, chargé de rebâtir le château, et de le décorer dans l'intérieur. Cette construction l'occupa jusqu'en 1706, sans qu'il eût la satisfaction de l'achever, ses ennemis ayant réussi à la lui faire retirer, en exagérant une faute qu'il commit dans la construction d'une vieille tour attenante au palais du roi, et servant à faire monter dans le palais les eaux de la Sprée. Cédant aux desirs du prince autant qu'à de mauvais conseils, il consentit à charger ce vieux bâtiment d'une nouvelle construction beaucoup plus pesante que les anciennes fondations ne pouvaient la supporter ; et les travaux n'étaient pas encore achevés, qu'on la vit près de s'écrouler, et qu'il fallut la démolir en toute hâte. Le roi nomma une commission qui fut chargée de juger l'architecte ; et cette commission, présidée par son rival Eosander, condamna le malheureux Schlüter à perdre son emploi, qui fut aussitôt donné au président de la commission lui-même, lequel eut la bassesse de faire insérer un récit calomnieux de cette affaire dans le *Theatrum europeum*, dont son beau-père Mérian était éditeur. Le mathématicien Sturm, qui fut aussi membre de la commission, et qui condamna également Schlüter, eut du moins la bonne foi d'excuser sa faute dans des écrits qu'il fit imprimer, et il l'attribua principalement à la nature du sol. Malgré le mécontentement du roi, Schlüter conserva sa place de sculpteur de la cour ; et il exécuta encore plusieurs ouvrages à Berlin. En 1713, il se rendit à Pétersbourg, où Pierre-le-Grand le chargea de la construction de quelques palais ; mais il y mourut l'année suivante. On ignore par quelle gradation le génie qu'il montra dans les premiers ouvrages de sculpture qu'on connaisse de lui, était parvenu à ce point de maturité, qui le plaça dès-lors à côté des plus grands artistes modernes. Correction de dessin, pureté de formes, vérité d'expression ; il possédait toutes ces qualités à un très-haut degré ; et il y en réunissait une autre

sans laquelle il n'y a pas de véritable génie, la facilité. Dans les trente ans qu'il passa à Berlin, il fit plus de quatre-vingts statues en marbre, ou modèles en argile, et une infinité de décorations en hauts et bas-reliefs. Comme il était extrêmement bon et désintéressé, il permettait à tous les artistes et même aux artisans de le consulter, et il a fait une infinité de dessins, non-seulement pour des sculpteurs, mais pour des menuisiers, des tourneurs, des orfèvres, des passementiers et fabricants de tapis, qui s'adressaient à lui. Si, comme architecte, il n'a pas su éviter les défauts de l'école du Bernin, il n'en a pas moins fait preuve d'un génie vaste et capable de concevoir les idées les plus grandes. Quelques-unes des imperfections de ses ouvrages doivent aussi être mises sur le compte des personnes qui lui demandaient des choses difficiles, et quelquefois impossibles. Le plus ancien de ses ouvrages de sculpture, est sa statue de *Frédéric Ier.*, fondue par Jacobi, et qui, après toutes sortes de vicissitudes, est encore aujourd'hui placée provisoirement dans une salle de l'arsenal, adossée au mur, et entourée de quatre mauvais esclaves en bronze. C'est là qu'un des beaux monuments de la sculpture moderne, la statue du premier Hohenzollern qui ait ceint le diadême, attend qu'on la montre au public d'une manière plus digne d'elle. Après avoir orné la façade de l'arsenal de divers ouvrages de sculpture, d'armes, de trophées, et autres attributs de la guerre, Schlüter annonça des idées philosophiques, en donnant à la décoration intérieure de la cour un caractère qui fait voir que la mort sous toutes ses formes hideuses, est le résultat de tout cet appareil de grandeur. Sur la pierre qui forme la clef des chambranles des fenêtres, il a placé vingt-une têtes de mourants avec des expressions variées de douleur; c'est ce que l'on nomme les *Masques de Schlüter;* et pour ne laisser aucun doute sur son intention, cet artiste plaça, sur la porte de derrière, le *Repentir*, ayant la tête entourée de serpents. Ces *Masques*, ainsi que les casques qui décorent la même façade, et divers bas-reliefs allégoriques de Schlüter ont été gravés à l'eau-forte, et publiés en trois collections, par Bern. Rode, en 1770. Le troisième ouvrage de ce sculpteur fut son chef-d'œuvre. C'est la statue équestre du *Grand électeur*, en bronze, et de grandeur un peu au-dessus de nature, faisant l'ornement d'un pont de la Sprée. Le héros est représenté en costume romain, revêtu du *Sagum*, ayant l'épée au côté, et portant à la droite un bâton de commandement. L'expression de la tête est fort noble, la pose naturelle; le cheval est plein de vie et de mouvement, mais un peu court. C'est peut-être le seul défaut de cette statue, qui doit être mise à côté de ce que le dix-septième siècle a produit de plus parfait. Parmi les nombreux ouvrages dont Schlüter décora l'intérieur du palais de Berlin, nous nommerons *les quatre parties du monde* en stuc, qu'on voit au-dessus des portes de la grande pièce, dite salle des chevaliers. On fait aussi beaucoup de cas du tombeau d'un joaillier, nommé Mamlich, dans l'église de Saint-Nicolas, et particulièrement de la figure de *la Corruption qui a saisi un enfant. La Chaire de marbre*, ornée de bas-reliefs, et portée par deux Anges, que cet artiste a placée dans l'église de Sainte-Marie est également remarquable. En

architecture, l'édifice le plus estimé qu'il ait exécuté, est la partie du *Château royal* qui lui doit sa forme actuelle. Il s'agissait de réunir toutes les bizarres constructions que les électeurs avaient successivement fait élever depuis 1538, sans plan et sans méthode. Le plan que Schlüter conçut devait mettre en harmonie toutes ces masses, et produire un ensemble noble et magnifique. Il ne put exécuter que les deux façades septentrionale et méridionale qu'on voit aujourd'hui, à l'exception de la petite partie qui appartient des deux côtés à l'avant-bâtiment qu'Eosander, qui le remplaça, en 1706, ajouta du côté de l'occident, et qui forme la façade principale. Schlüter fit aussi les portails des deux façades qui conduisent dans la cour orientale, et celui qui forme la communication de cette cour avec la cour occidentale. Son intention était d'entourer toute la cour d'un péristyle d'ordre corinthien, de la hauteur des colonnes : mais ce plan fut changé pendant l'exécution ; et l'on ne permit pas même à l'architecte de placer son grand portail au milieu du bâtiment, parce qu'il aurait fallu pour cela déranger l'Électrice dans l'appartement qu'elle occupait. Parmi les ouvrages de sculpture dont Schlüter a décoré les deux façades, on remarque, sur une fenêtre de la façade septentrionale, deux bas-reliefs, représentant la Justice écartant sa balance, et Vénus couchée sur un lion endormi. Le public les regarde comme une satire du comte et de la comtesse de Wartenberg, ennemis de Schlüter, qui dominaient le roi. Il faut encore ajouter à la liste des édifices qui ont immortalisé le nom de cet artiste à Berlin, la nouvelle porte qu'il construisit, en 1701, pour ce même comte de Wartenberg, et la maison qu'il bâtit pour le grand-maître de Kamek, et qui appartient aujourd'hui à la loge royale d'York, dite *de l'Amitié*. S—L.

SCHMAUSS (JEAN-JACQUES), historien, né à Landau, le 10 mars 1690, reçut son éducation littéraire aux gymnases de Durlach et de Stuttgard. En 1707, il se rendit à l'université de Strasbourg, puis à celle de Halle, où trois hommes célèbres, Christ. Thomasius, Nic.-Gér. Gundling, et Ludewig furent ses maîtres. A l'âge de 22 ans, il donna lui-même des cours d'histoire à Halle. A la même époque, commença aussi sa carrière littéraire. Comme le besoin l'y fit entrer, il ne fut pas maître des sujets de ses écrits; ce choix dépendait du libraire aux gages duquel il s'était mis. Ces ouvrages, rédigés en allemand, renferment d'excellents matériaux, et sont riches en faits; mais ils sont mal écrits comme tout ce que l'Allemagne a produit avant 1740. On aimait alors un style farci de mots latins et français, auxquels on donnait une terminaison germanique; et Schmauss n'avait pas l'ambition de se séparer, sous ce rapport, de ses contemporains. En 1721, il fut tiré de la dépendance dans laquelle il se trouvait, par le Marggrave de Bade-Dourlach, qui le nomma son conseiller de cour, et l'éleva, en 1728, au rang de conseiller intime de sa chambre domaniale: vers le même temps Armand-Gaston, prince de Rohan, avant-dernier prince-évêque de Strasbourg, le chargea des affaires qu'il avait en Allemagne, comme membre de l'empire germanique. Schmauss continua de consacrer tous ses loisirs à l'étude de l'histoire et du droit public d'Allemagne, et publia quelques-uns des

ouvrages qui fondèrent sa réputation. En 1734, George II, ayant érigé l'université de Gottingen, y attira les hommes les plus distingués dans toutes les branches des connaissances humaines. On offrit à Schmauss la chaire d'histoire, puis celle de droit public et d'histoire d'Allemagne, qu'il remplit jusqu'en 1743. Le roi de Prusse l'ayant alors appelé à Halle, comme professeur en droit, avec le titre de conseiller intime, il commença par prendre le grade de docteur en droit, que la faculté de Göttingen lui conféra, en le dispensant des formalités prescrites; puis il se rendit à Halle : mais il s'y déplut au point qu'avant l'expiration de l'année, il sollicita son rappel à Göttingen. Sa chaire se trouvant encore vacante parce qu'il n'était pas facile de le remplacer, il l'obtint aux anciennes conditions, et se résigna même à reprendre le titre modeste de conseiller de cour, que le gouvernement d'Hanovre lui avait accordé en 1737. Il mourut à Gottingen, le 8 avril 1747. On doit regarder Schmauss, comme le créateur de la science politique. Pendant les vingt-six ans qu'il professa à Göttingen, cette université fut ce qu'ensuite Strasbourg devint sous Schœpflin et Koch (*V.* ces articles), une école diplomatique pour la jeunesse des grandes familles de toute l'Europe. Les cours de Schmauss se distinguèrent par une méthode extrêmement lumineuse, beaucoup de précision, et par un choix philosophique des matières qu'il traitait; mais il dédaigna probablement dans son style une élégance qui eût été en opposition avec son caractère. Ses manières grossières et ses mœurs déréglées n'étaient pas faites pour lui donner de la considération, ni pour servir de modèle à la jeunesse. Il en éprouva de fâcheuses conséquences dans sa famille; quelques-uns de ses enfants, et surtout ses filles, lui causèrent beaucoup de chagrin. Aussi, en réglant sa succession, les borna-t-il à leur légitime, disposant du reste de sa fortune en faveur du plus jeune de ses fils, qui était militaire. Ses ouvrages, sont presque tous écrits en allemand. Nous les distribuons en trois époques; 1°. Ceux qu'il a publiés pendant les huit ans de son séjour à Halle, avant sa trentième année; 2°. ceux qu'il a publiés comme fonctionnaire du Margrave de Bade, n'ayant plus besoin d'écrire pour vivre; 3°. ceux qu'il a rédigés comme professeur. Son premier ouvrage fut une Description historique, géographique et politique de l'archevêché de Salzbourg, et des quatre évêchés qui formaient sa province, imprimée à Halle, en 1712. Ce genre d'ouvrage était fort à la mode à cette époque; il en paraissait périodiquement sur les différentes contrées de l'Europe: on les appelait *Etats* de tel pays, terme qui a été remplacé par ceux de Tableau statistique. L'année suivante, Schmauss entreprit une espèce de journal littéraire sous le nom de *Antoine Paulinus*, et avec le titre de *Cabinet de curiosité littéraire et politique*, ou *Notice de livres historiques, politiques et GALANS*. Il poussa ce recueil jusqu'à 18 vol. in-8°. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il publia son *État du Portugal*, 2 vol. in-8°., qui lui fit le plus grand honneur. On y trouve le fruit de recherches très-savantes sur l'histoire d'un pays qui n'était pas connu du reste de l'Europe. La partie historique a été continuée dans une seconde édition qui parut après la mort de l'auteur, en 1759. Bien qu'il se soit écoulé soixante-cinq ans depuis, l'ouvrage

de Schmauss est encore un des meilleurs guides pour ceux qui veulent étudier l'histoire du Portugal. La même année, 1714, il publia, pour la défense de Thomasius, l'ouvrage pseudonyme : *M. Pauli Antonini, philosophi Tribocci, confutatio dubiorum quæ contra Schediasma Halense de concubinatu mota sunt*, Strasbourg, 1714, in-4°. Le premier ouvrage portant son nom est un Recueil qui parut en 1718 et 1719, sous le titre de *Cabinet historico-politico-héroïque*. C'est une suite de biographies, renfermant les Vies de l'empereur Charles VI, du prince Eugène de Savoie, les Lettres de Fitz Moritz, une Notice sur Alberoni, et une Histoire généalogique de la maison de Gramont, avec les Vies du maréchal Antoine III et du comte Philibert. En 1719, il commença une *Histoire de Charles XII*, qui n'eut que 2 vol. in-8°, et il donna un *Lexique des saints*, qui fut réimprimé en 1735. Le dernier ouvrage qu'il publia pendant son séjour de Halle, est son excellent *Précis de l'histoire de l'empire*, pour servir aux cours académiques, Leipzig, 1720, in-8°. Ce livre fut en effet la base des leçons, qu'il donna ensuite à Göttingue; aussi a-t-il été réimprimé en 1729, 1740, 1744 et 1751. Pendant que Schmauss était au service de Bade, il ne publia que deux Collections, qui sont encore aujourd'hui des ouvrages indispensables pour tous ceux qui s'occupent de droit public : I. *Corpus juris publici academicum*, Recueil contenant les principales lois de l'Empire Germanique, Leipzig, 1722, in8°., réimprimé, pendant la vie de l'auteur, en 1729, 1734 et 1745, et après sa mort, en 1759 et 1774, nouvelles éditions revues, par Théophile Schmauss; et 1794, édition soignée par Henri-Théophile Braun : — *Corpus juris gentium academicum, ou Recueil de traités entre les puissances européennes*, Leipzig, 1730, 2 volumes in-8°. Ce Recueil peut remplacer, jusqu'à un certain point, le vaste corps diplomatique de Dumont. Nous arrivons à la troisième époque, ou aux ouvrages que Schmauss publia pendant son séjour à Gottingue; mais nous n'en citerons que les principaux : I. *Dissertationes juris naturalis quibus principia novi systematis hujus juris ex ipsis naturæ humanæ instinctibus extruendi proponuntur*, Goettingen, 1742°, in-8. II. *Introduction à la politique*, Leipzig, 1741 et 1747, 2 volumes in-8°. Cet ouvrage, l'un des meilleurs de Schmauss, est le premier Traité systématique de diplomatie; c'est l'histoire et le commentaire de tous les traités qui ont été conclus entre les puissances de l'Europe. L'introduction de Schmauss est l'original de l'Histoire des traités de paix, publiée depuis par Koch, à Strasbourg, continuée et développée par l'auteur de cet article. Avant Schmauss, on n'avait pas pensé à faire de l'étude des traités la base de l'éducation des hommes d'état. III. *Tractatus de augustissimi Romanorum imperatoris ex publici juris fontibus clarissimis et historiarum monumentis fidei dignis compositus* Erfurt, 1745, in-8°. Cet ouvrage est imparfait. IV. *Élements de droit public de l'empire, pour servir aux cours publics*, Leipzig, 1746, in-8°., et dans de nouvelles éditions, en 1752 et 1755. Après la mort de Schmauss, Selchow le publia encore deux fois, en 1766 et 1782. Le chevalier du Buat le traduisit en français sous le titre de *Tableau du gouvernement actuel*

de l'empire, Göttingue, 1753, in-8°. V. *Droit public historique de l'empire, ou principaux matériaux qui font connaître la constitution de l'empire germanique*, Gottingue, 1753, in-8°. VI. *Nouveau système du droit de la nature*, Göttingue, 1754, in-8o. VII. *Précis de l'histoire des principaux états d'Europe, pour servir aux cours académiques*, Göttingue, 1755, in-8°. Après la mort de Schmauss, un de ses élèves, (Alb.-Herm. Heldmann), publia à Lemgo, de 1766 à 1771, d'une manière très-imparfaite, son cours de droit public d'Allemagne. Une Biographie ou un Éloge académique de Schmauss se trouve dans *J. M. Gesneri Biographia academica Gottingensis*, Halle, 1768, in-8°. S—L.

SCHMEITZEL (Martin), historien, né à Cronstadt dans la Transsylvanie, en 1679, ayant achevé ses premières études, visita la Pologne, la Silésie et la Saxe, dans le dessein d'accroître ses connaissances, et s'arrêta, plusieurs années, à Iéna et à Greifswald, pour suivre les leçons des plus célèbres professeurs. Ayant accepté l'emploi de gouverneur d'un jeune gentilhomme suédois, il conduisit son élève à l'académie de Halle; mais la rupture de la Prusse avec la Suède l'obligea de revenir à Iéna, où il donna des leçons particulières de philosophie et de jurisprudence, avec beaucoup de succès. Il retourna, dès que les circonstances le lui permirent, à Halle, y prit le degré de maître-ès-arts, et fut créé professeur extraordinaire de philosophie. Il remplit ensuite, à cette académie, les chaires de droit public et d'histoire, pendant dix-sept ans, et mourut en 1747. Schmeitzel est un des premiers écrivains qui se soient occupés, en Allemagne, de la *statistique*; mais cette science, alors nouvelle, a fait depuis d'immenses progrès. Outre un grand nombre de Thèses et d'Opuscules en latin et en allemand, on a de lui : I. *Commentatio de coronis tam antiquis quàm modernis iisque regiis : speciatim de origine ac factis sacræ, angelicæ et apostolicæ regni Hungarici coronæ*, Iéna, 1712, in-4°., fig. Livre curieux et plein de recherches. II. *Schediasma de electivis regni Hungariæ et ritu inaugurandi regis*, ibid., 1713, in-4°. III. *Instructions* pour un précepteur domestique (*hoffmeister*), ibid., 1719, in-8°. IV. *Præcognita historiæ ecclesiasticæ*, ibid., 1720, in-4°. V. *Dissertatio de naturâ et indole artis heraldicæ*, ibid., 1721, in-4°. VI. *Versuch*, etc., Essai d'une histoire littéraire, ibid., 1728, in-8°. VII. *Essai* sur l'économie politique (en allem.) Hall, 1732, in-8°. VIII. *Catalogus scriptorum qui res Hungariæ, Valachiæ, Moldaviæ, Croatiæ, Dalmatiæ, vicinarumque regionum et provinciarum illustrant et in bibliothecâ auctoris adservantur*, ibid., 1744, in-8°. Schmeitzel annonçait une *Notice* sur la bibliothèque de la ville de Bude, à laquelle il devait joindre les quatre livres de *Poësies* composées à la louange de cette bibliothèque, par Naldo Naldi (*Voy.* ce nom). Il a laissé un grand nombre de manuscrits, parmi lesquels on citera une *Bibliothèque hongroise* dont l'original était conservé dans le cabinet du comte Tékéli (*V.* l'*Onomasticon* de Sax, VI, 207), et que Struve desirait beaucoup voir mettre au jour; des *Remarques* inédites sur la Hongrie et la Transsylvanie; une *Histoire de la principauté de Transsylvanie*, avec des Notes géographiques et politiques; les *Anti-*

quités de Transsylvanie, tirées des inscriptions, des médailles, etc.
W—s.

SCHMETTAU (Samuel, comte de), feld-maréchal, né en 1684, se voua, dès sa jeunesse, aux sciences militaires, et particulièrement à l'étude des fortifications. Né en Silésie, il entra au service d'Autriche, et y acquit une grande renommée, comme officier du génie. Ce fut à ses talents qu'il dut, en 1735, le grade de feld-zeugmeister-général. Il commanda alors différents corps contre les Turcs, et il dirigea, en 1739, la défense de Belgrade. D'après ses sages dispositions, cette forteresse ne serait pas tombée au pouvoir des Turcs; mais la conclusion prématurée de la paix, par laquelle ils obtinrent qu'elle leur fût abandonnée, rendit tous ses soins inutiles. L'empereur le nomma alors gouverneur de Temeswar, et, en 1741, feld-maréchal. Peu de temps après, les intrigues de ses ennemis le dégoûtèrent du service autrichien, et il passa à celui du roi de Prusse, en qualité de feld-maréchal-général, avec dispense de servir à l'armée prussienne contre l'impératrice Marie-Thérèse. Frédéric II l'envoya, comme ministre plénipotentiaire, à la cour de Munich, puis à celle de France, où il le chargea, en 1744, d'annoncer à Louis XV, qu'il marchait sur Prague avec quatre-vingts mille hommes. Revenu de ces missions, Schmettau partagea son temps entre les soins de l'artillerie et les travaux de l'académie des sciences de Berlin, dont il fut curateur. Le roi le combla de ses bienfaits, et l'honora de son amitié. Enfin le vieux maréchal trouva autant d'amis à Berlin qu'il avait laissé d'ennemis à Vienne, où on lui avait intenté un procès. Il vécut paisiblement en Prusse jusqu'à sa mort, arrivée le 18 août 1751. Son éloge fut prononcé à l'Académie par Maupertuis. Dans le cours de sa carrière militaire, depuis 1699, il avait assisté à vingt-trois batailles et à trente-deux sièges. — Son frère (Charles-Christophe) mourut à Brandebourg, en 1775, après avoir fait, avec beaucoup de distinction, toutes les guerres de Frédéric II. M-d. j.

SCHMID (Nicolas), ou *Cüntzel-de-Rotenacker*, paysan savant de Rotenacker, village aux environs de Gera, en Saxe, naquit le 20 janvier 1606, et ne savait pas encore lire à l'âge de seize ans. Il l'apprit alors d'un valet de son père, ce qui mécontenta beaucoup celui-ci. Mais comme le valet lui-même ne savait pas lire couramment tous les mots, Cüntzel, en assistant les dimanches au sermon, profita de la prononciation du curé. Un de ses parents, notaire, lui apprit à lire, à écrire le latin, et à comprendre les mots les plus faciles. Le même notaire lui fut utile pour l'étude du grec, de l'hébreu, du syriaque, de l'arabe, du persan, de l'arménien, de l'éthiopien, etc. A table, Schmid avait toujours auprès de lui un livre; il vaquait d'ailleurs à ses devoirs ordinaires et à tout ce qu'exigeait sa condition de paysan; c'était la nuit qu'il s'occupait de ses études philologiques. Il écrivait en caractères étrangers, sur les murs de la grange où il travaillait; et pendant qu'il battait le bled il apprenait les différentes langues. Entre autres écrits, il a traduit l'Oraison dominicale en cinquante et une langues. Il s'appliqua aussi, avec succès, à la médecine et à l'astrologie, il apprit la marche des planètes, commença, en 1653, à publier un almanach, et mourut, en 1671, à l'âge de soixante-cinq ans. Z.

SCHMID (Jean), théologien, né en 1639, à Nordlingen en Souabe, était fils d'un sellier. Il perdit un œil à l'âge de dix ans, par un accident; et l'ignorance du chirurgien lui fit perdre l'autre. Quittant alors les études qu'il avait commencées, il chercha dans la musique des moyens de subsistance. Ses progrès furent rapides; mais au bout de six ans, il reprit ses anciennes études, fréquenta le gymnase de Nordlingen, y fit de rapides progrès; et fut envoyé par le duc de Wurtemberg, en 1661, à Strasbourg, où il suivit les cours de philosophie, de physique, de théologie; et reçut le grade de *magister*. Il y fut couronné poète, soutint six fois des thèses en public, et prononça des discours avec beaucoup de succès. En 1665, il partit pour Montbéliard, afin d'y apprendre le français, et fréquenta ensuite la plupart des universités allemandes. S'étant fixé à Iéna, en 1667, il y fit, pendant trois ans, des cours de théologie et de philosophie, et présida quatre fois aux concours pour les grades de faculté. En 1670, on le rappela dans sa ville natale, où il fut, pendant quatre ans, suppléant du surintendant. Il revint à Iéna, en 1674. Le duc Ernest de Gotha lui donna une pension de cinquante écus, qui était loin de suffire à ses besoins. Il s'était marié, avait beaucoup d'enfants, et une femme difficile et acariâtre. Il quitta Iéna, alla d'abord à Wittenberg, puis à Ulm, enfin en Danemark, où l'évêque de Copenhague le nomma prédicateur à la chapelle du château; mais il ne conserva pas long-temps cet emploi, et ne pouvant se fixer nulle part, il revint dans son pays natal, où la misère le força de s'établir comme marchand de vin en détail dans l'auberge de Baldingen, village près de Nordlingen, qui porte encore le nom de *Coin de l'aveugle*; et il y mourut, le 5 avril 1689. Parmi ses ouvrages, assez nombreux, mais d'un intérêt borné, nous citerons : I. *Oratio de visu carentium conditione; à litterarum amore et laude nullâ ratione nec tempore ullo excludendorum*. II. *Exercitatio de Ciceronis, lib.* II, *de Divinatione*. III. Un grand nombre de livres de théologie, des sermons, et beaucoup de poésies médiocres, dont on trouve la liste à la suite de sa Vie, dans les *Amœnitates. litter.*, de Schelhorn, XII, 515.36. W—s.

SCHMID ou SCHMIDT (George-Louis), conseiller de Saxe-Weimar, né à Auenstein, au canton d'Argovie, en Suisse, le 12 mars 1720, entra au service du duc de Saxe-Weimar, en 1748, et quitta cette carrière en 1757, pour vivre dans la retraite, à Nyon au Pays de Vaud, où il mourut, le 30 avril 1805. Il eut des relations très suivies avec Voltaire, Diderot, d'Alembert et tous les chefs du parti philosophique dans le dix-huitième siècle. Ses écrits sont empreints de leurs opinions; les plus remarquables sont : I. *Essais sur divers sujets intéressants*, 2 vol. in-8°. 1760, (en français). Cet ouvrage eut trois éditions, dont les deux premières furent publiées à Paris, et la troisième à Lyon. Une traduction allemande fut imprimée à Leipzig, en 1764. II. *Principes de la Législation Universelle*, composés à Lenzbourg, dans les années 1772-74, et publiés à Amsterdam, en 1776, traduits en italien peu de temps après. Schmidt était un homme de beaucoup d'esprit, d'érudition, et très-avide de savoir. Dans un âge fort avancé, et vers la fin de sa vie, il étudia encore la philosophie de Kant, de Fichte, de

Schelling, avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Z.

SCHMIDEL (ULRIC), voyageur allemand, né à Straubing, en Bavière, s'engagea, en 1534, pour aller servir en Amérique, et fit voile d'Anvers pour Cadix, où était le rendez-vous de l'armée. Il y trouva une flotte de quatorze vaisseaux, commandée par P. de Mendoza, et montée par deux mille cinq cents Espagnols, et cent cinquante Allemands, Belges et Saxons, auxquels il se joignit. On attérit, en 1535, au Rio de la Plata. Les Zechuroas, qui occupaient un village sur le terrain où l'on débarqua, prirent la fuite. Mendoza ordonna de jeter sur la rive opposée les fondements d'une ville que la salubrité de l'air fit nommer *Buenos-Ayres*. On combattit ensuite les Carendies et d'autres sauvages que l'on vainquit; mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup de monde. Bientôt la famine se fit sentir dans la ville nouvelle, à un tel point que les Espagnols se mangeaient les uns les autres. Mendoza ordonna d'équiper quatre brigantins, sur lesquels trois cent cinquante hommes s'embarquèrent pour remonter le fleuve et chercher des vivres. Les Indiens pressentant ce projet, brûlèrent toutes leurs récoltes, même leurs villages, et s'enfuirent. Le détachement, dont Schmidel faisait partie, parcourut donc inutilement le pays; la moitié mourut de faim : il revint vers Mendoza. Les Indiens attaquèrent en force la ville nouvelle, et la brûlèrent avec quatre vaisseaux des plus gros, le 27 décembre 1535. On se réfugia sur la flotte; il ne restait plus que cinq cents soixante hommes. Mendoza donna sous lui le commandement suprême à Jean Eyollas, qui fit construire huit brigantins, sur lesquels il prit avec lui quatre cents hommes, et remonta le Parana; les cent-soixante autres restèrent à Buenos-Ayres, sous les ordres de Jean Romero. Eyollas et sa troupe s'arrêtèrent, pendant quatre ans dans un village des Tiembus, sur la rive gauche du Parana. Mendoza partit pour l'Espagne, et mourut en route. Cependant, d'après les avis que l'on reçut d'Europe, une nouvelle expédition de deux vaisseaux amena aux Espagnols du Rio de la Plata un renfort d'hommes et de vivres. Alors Eyollas prend quatre cents hommes, en laisse cent-cinquante en garnison chez les Tiembus, et s'embarque pour reconnaître la partie supérieure du fleuve. Partout on livrait des combats aux Indiens; les Espagnols, laissant le Parana sur la droite, entrèrent dans son affluent le Parabol (Paraguay), dont le cours est plus direct; ils s'emparèrent, après une vigoureuse résistance, de Lampéré, ville des Caroïs, le 15 août 1539, et en mémoire de la fête de ce jour, nommèrent *Assomption* le fort qu'ils y construisirent. Schmidel eut part à différentes excursions qui eurent lieu de divers côtés : on fit un grand carnage des Indiens; quelques-uns de ces peuples combattaient dans les rangs des Espagnols. Eyollas fut tué par les Naperus, en 1541; on élut son frère Martin pour le remplacer. Schmidel, qui était descendu à Buenos-Ayres, apprenant l'arrivée de deux navires venus d'Espagne, alla aussitôt à bord de l'un d'eux, qui, par la méprise des pilotes, fit naufrage, et Schmidel ne se sauva qu'en s'accrochant à un mât avec cinq de ses compagnons. Il gagna ensuite l'Assomption, et se signala de nouveau dans divers combats contre les Indiens. On remonta le Parabol jusqu'au mont Saint-Ferdinand; on

pénétra chez les Sucuruses, qui habitaient une contrée marécageuse et mal-saine. On alla par terre pendant dix-huit jours; la disette força de se rembarquer, et l'on ne s'arrêta que chez les Scherves, qui firent un bon accueil aux voyageurs. Ceux-ci, chargés de butin, revinrent à l'Assomption. La mésintelligence éclata bientôt entre Cabeza de Vaca, chef principal (*V.* ce nom, VI, 439), et les troupes : l'Adelantade fut mis aux fers, et envoyé en Espagne. La discorde continua encore après ce coup d'autorité; ce qui n'empêcha pas d'entreprendre par terre et par mer de nouvelles expéditions contre les Indiens, qui étaient exterminés même lorsqu'ils recevaient bien les Espagnols. En 1548, le manque de nouvelles d'Espagne fit prendre à Eyollas la résolution de tenter une entreprise pour tâcher de trouver de l'or ou de l'argent. On s'enfonça dans les terres, traversant d'abord un pays désert, puis l'on entra chez les Naperus et les Maïpaïs; et l'on parvint, après avoir traversé le Macheasies, chez le peuple du même nom, qui reconnaissait la souveraineté des Espagnols, et savait leur langue. Leur village était à 372 milles de l'Assomption. On y resta vingt jours, et l'on y reçut une lettre de Lagasca, vice-roi du Pérou, qui enjoignait à Eyollas de ne pas avancer davantage, et d'attendre les ordres qui lui seraient envoyés. « Lagasca, » dit Schmidel, craignait que notre » troupe, en marchant vers Lima, » ne joignît les partisans des Pizarre, » quand nous serions dans les forêts » et les montagnes, ce qui serait certainement arrivé si nous eussions » marché en avant. Mais le gouverneur envoya des présents à notre » capitaine, qui consentit à rebrousser chemin. Tout cela se fit à notre insu; car si nous eussions été » instruits de la négociation, nous eussions envoyé notre capitaine pieds » et poings liés au Pérou. » On voit par les détails que donne ensuite Schmidel, qu'il était parvenu près de la montagne de Potosi, dont les riches mines d'argent venaient d'être découvertes. Quoique l'on fût dans un pays fertile, la disette força de le quitter; on revint sur les bords du Parabol, puis à l'Assomption, sans cesser de se battre avec les Indiens: on en réduisit en servitude près de douze mille. Schmidel en eut cinquante pour sa part. A son retour, il trouva les Espagnols en proie à des dissensions affreuses; les chefs se faisaient une guerre à outrance. Ayant alors reçu d'Espagne des lettres qui l'engageaient à revenir en Europe, il quitta l'Assomption, le 26 décembre, descendit le Parabol, puis remonta le Parana jusqu'à Gingie, dernier village qui obéît aux Espagnols. Il traversa ensuite, pendant six mois, le pays des Toupin, chez lesquels commençait le territoire portugais; et, le 13 juillet 1553, il atteignit la côte de l'océan Atlantique au cap Saint-Vincent, où il s'embarqua sur un navire qui portait une cargaison en Europe. Il entra à Lisbonne, le 3 septembre. Étant allé à Séville, il remit à Charles-Quint une description historique des pays du Rio de la Plata, faite par Domingo Martinez Eyollas, que celui-ci lui avait confiée en le congédiant. Un bâtiment hollandais, que Schmidel monta au port Sainte-Marie, le conduisit heureusement jusqu'à Anvers. La relation de Schmidel, écrite en allemand, fut d'abord imprimée dans le Recueil de De Bry, en cette langue, et ensuite traduite en latin, par Gotthard Ar-

thus, dans la septième partie de cette collection. Lévin Hulsius ayant obtenu un manuscrit qui lui parut être l'original, le publia en latin; il s'y détermina surtout parce que les noms propres étaient tellement altérés dans le Recueil de Debry, que l'on ne pouvait les reconnaître. Le livre donné par Hulsius, est intitulé: *Vera historia admirandæ cujusdam navigationis quam Huldericus Schmidel, Straubingensis, ab anno* 1534, *usque ad annum* 1554, *in Americam vel Novum-Mundum, juxta Brasiliam et Rio della Plata confecit*, Nuremberg, 1599, 1 vol. in-4°, carte et figure. Camus dit avec raison que c'est dans la seule traduction d'Hulsius que l'on peut lire et entendre le voyage de Schmidel, quoiqu'il ne soit pas non plus exempt de fautes dans la manière d'écrire les noms propres. Ce qui est digne, ajoute-t-il, de fixer l'attention sur les récits de Schmidel, c'est la notice d'un grand nombre de peuples, chez lesquels il a successivement passé. Il a soin d'exprimer la distance qui sépare ces peuples; il donne ses remarques sur leur figure, leurs usages, leurs mœurs, et principalement sur leur manière de combattre; il fait connaître leurs ressources pour subsister, et à cette occasion, il parle des fruits et des animaux qu'on trouve dans leurs contrées. Le portrait de Schmidel, placé en tête du livre, peut avoir été fait d'après nature; les autres planches, au nombre de quatorze, ne sont d'aucune valeur. La carte géographique est composée de deux feuilles: l'une comprenant l'Amérique septentrionale, l'autre la méridionale. Camus pense qu'elle est le travail de Josse Hondius. Schmidel étant un des premiers qui aient écrit sur cette partie de l'Amérique méridionale, Barcia a inséré sa relation, traduite en Espagnol, sous le titre de *Historia de descubrimiento del Rio de la Plata y Paraguay*, dans le t. III de sa Collection des historiens primitifs des Indes occidentales. Il faut se défier de la crédulité de Schmidel, lorsqu'il cesse de parler des choses qu'il a vues par lui-même. C'est ainsi qu'il raconte la fable des Amazones, mais en convenant qu'il ne lui a pas été possible de parvenir dans le pays ou l'on dit qu'elles habitent. Azara dit, dans son *Voyage au Paraguay*, qu'il fait grand cas de l'ouvrage de Schmidel, à cause de son impartialité, de son ingénuité et de l'exactitude des distances et des positions; chose en quoi personne ne l'égale. Il a cependant les défauts inséparables de la qualité d'un simple soldat qui donne la relation d'un peuple très-éloigné, comme par exemple, de multiplier le nombre des ennemis, et celui des morts dans les batailles. Dans la traduction de Debry, le nom de Schmidel est, suivant l'usage du temps, latinisé, et ce voyageur est appelé *Faber*. Le vrai nom d'Eyollas, dont Schmidel présenta l'ouvrage à l'empereur, est Yrala, selon Azara, ou Ayolas, selon Léon Pinelo. « Je n'ai point vu cette description, dit Azara, mais c'est sans doute le meilleur ouvrage qu'il y ait sur ces contrées, puisqu'il a pour auteur l'espagnol le plus habile qu'il y eût parmi les conquérants de l'Amérique. » E—s.

SCHMIDEL ou SCHMIEDEL (Casimir-Christophe), médecin, né à Baireuth, le 21 nov. 1718, fréquenta les universités de Iéna et de Halle; fut nommé, en 1742, professeur à celle de Baireuth, et se rendit, en 1743, à Erlangen, où elle fut transférée. Il accepta la place de professeur de médecine en second, et la remplit, pendant

vingt années, avec distinction. Quelques différends avec son collègue Delius le portèrent à donner sa démission, en 1763; et il s'établit à Anspach, où le margrave le nomma médecin de la cour et conseiller-privé. Il mourut le 18 décembre 1792. La médecine et les sciences lui doivent une multitude de découvertes et d'observations importantes. Également éloigné de l'esprit d'innovation et de la vénération superstitieuse de ce qui était établi, il s'efforça de réduire tout à des observations exactes et à des principes rigoureux. Ses observations anatomiques, qui étaient le résultat de quelques-uns de ses cours et l'objet de plusieurs Dissertations, furent critiquées amèrement; et il en conçut un tel dégoût pour cette science, qu'il ne s'occupa plus que de botanique, s'attachant particulièrement aux plantes cryptogames. La découverte qu'il fit de leurs parties de fructification, est une époque dans l'histoire de la botanique. Schmidel écrivait le latin avec pureté et élégance. Son style allemand est moins correct. On a de lui: I. *Icones plantarum et analyses partium æri incisæ atque vivis coloribus insignitæ*, Nuremberg, 1747-59; 2e. éd., 1782-96, in-fol. II. *Fossilium metalla et res metallicas concernentium glebæ suis coloribus expressæ*, ibid., 1762, in-4°. III. *Description de quelques pétrifications curieuses* (en allemand), avec gravures, quatre cahiers, ibid., 1781; Erlang, 1793, in-4°. IV. *Dissertat. bot. arg.*, Erlang, 1784, in-4°. V. *Descriptio itineris per Helvetiam, Galliam et Germaniæ partem*, 1773 et 74. VI. *Instituti mineralogici, botanici et hist. argum. curâ J.-C.-D. Schreiber*, Erlang, 1794, in-4°. Z.

SCHMIDLIN (Jacques), controversiste luthérien, de la secte des *ubiquitaires*, naquit en 1528, à Waiblingue dans le duché de Wurtemberg. Son nom de famille était André: on lui donna celui de *Schmidlin*, ou petit maréchal, parce que son père exerçait cette profession, et qu'il l'exerça lui-même dans son enfance. Il était en apprentissage chez un charpentier, lorsque des personnes charitables, instruites de ses dispositions pour l'étude, se chargèrent de lui procurer une éducation plus analogue à ses dispositions. Il répondit très-bien à leurs espérances par ses progrès dans les langues savantes. Devenu, très-jeune, ministre à Stuttgard, il s'y fit une brillante réputation par son talent pour la chaire, et fut, peu de temps après, élevé au poste honorable de recteur de l'université de Tubingue. La considération qu'il s'acquit parmi les Luthériens, et son zèle pour concilier les différents partis formés au sein de la confession d'Ausgbourg, le firent employer dans toutes les affaires qui exigeaient du savoir et de l'adresse à manier les esprits. Il fut envoyé à la diète de Ratisbonne, à celle d'Augsbourg, à la conférence de Worms. On l'avait député au colloque de Poissi; mais il le trouva dissous à son arrivée à Paris. Les princes luthériens d'Allemagne l'ayant chargé de travailler à établir la réforme dans leurs états, et d'aller négocier dans différentes cours du Nord pour les intérêts de leur religion, afin de réunir en un seul corps toutes les branches du luthéranisme, il eut des conférences très-vives avec les Zwingliens sur l'Eucharistie, avec Zanchius sur l'inamissibilité de la justice, avec Flacius Illyricus sur la matière du péché; à Montbeliard avec Bèze, sur

les divers points contestés entre les deux grandes sectes de la réformation. Il avait été convenu entre les parties que les actes de cette dernière conférence ne seraient pas imprimés. Cette convention fut mal observée des deux côtés. On accusa Schmidlin d'en avoir altéré les actes dans sa relation, en attribuant à Bèze des propositions d'une dureté révoltante, contre lesquelles celui-ci s'inscrivit en faux. Schmidlin offrit d'en prouver l'authenticité par la collation de l'imprimé avec les actes originaux signés de la main de Bèze, et certifiés par les théologiens de son propre parti. Les magistrats de Berne avaient indiqué la conférence où cette épreuve devait se faire; mais les partisans de Bèze, prévoyant qu'il s'en tirerait mal, trouvèrent le moyen d'empêcher que l'assemblée n'eût lieu, et d'éluder la vérification. Schmidlin passa le reste de sa vie à voyager, à négocier et à disputer, pour la réunion chimérique qui n'avait cessé de l'occuper. C'est dans le cours de cette pénible mission, qu'il termina ses jours à Tubingen, le 7 janv. 1590. Quelques catholiques répandirent le bruit qu'il était mort dans leur communion; mais ce bruit est dépourvu de vraisemblance. Parmi les Protestants, les uns le représentent comme un savant aimable, vertueux, sincèrement attaché à ses devoirs; les autres, comme un théologien superficiel, qui variait perpétuellement dans sa doctrine, comme un controversiste atrabilaire, enfin un brouillon, dont les mœurs n'étaient pas à l'abri du blâme. Ces jugements contradictoires ne doivent pas surprendre, dans un temps où la controverse dégénérant presque toujours en injures personnelles, on prodiguait des éloges outrés, suivant l'affection de chaque parti. Les écrits de ce fameux controversiste, oubliés aujourd'hui, s'élèvent à plus de cent cinquante : la plupart se rapportent à son grand projet de réunion. Celui qui fit le plus de bruit est le livre de la *Concorde*, publié en 1579, pour faire tomber le grand argument que les catholiques tiraient contre les protestants de leurs divisions intestines. Cet ouvrage lui avait coûté des peines infinies, des voyages, des conférences, et cinq ans d'un travail pénible, et traversé par des difficultés sans nombre. Il était orné de la signature de trois électeurs, de vingt-un princes, de vingt-deux comtes, de quatre barons, six magistrats, de trente-cinq villes et de huit mille ministres. Il n'en fut pas moins attaqué avec beaucoup d'acrimonie dans la réforme, où l'on reprocha à l'auteur d'y avoir confondu Jésus-Christ et Bélial, la lumière et les ténèbres. C'est assez ordinairement le sort des conciliateurs en matière de doctrine. T—D.

SCHMIDT (Georges-Frédéric), graveur, naquit à Berlin en 1712. Dépourvu de fortune, il était destiné à exercer un métier pour vivre : son assiduité au travail en fit un artiste. Son premier maître fut Busch, professeur de l'académie de Berlin. Le désir de se perfectionner le conduisit à Paris, qui était alors la première école de gravure de l'Europe; et il se mit sous la direction de Larmessin. Cet habile graveur, non moins honnête homme qu'artiste distingué, prit le jeune Schmidt en amitié, l'initia dans tous les secrets de son art, et parvint à lui donner un talent qui lui valut la plus brillante réputation. En 1742, Louis XV, par une exception honorable, donna l'ordre qu'il fût reçu de l'académie, quoiqu'il professât la religion protestante. Pour son morceau de réception,

Schmidt grava le *Portrait de Mignard*, d'après Rigaud, qui l'avait pris en amitié, et qui chercha tous les moyens de le mettre en évidence. On trouve, dans cette estampe, le velouté qui caractérise une gravure moelleuse; les chairs y sont plutôt peintes que gravées, et l'harmonie qui règne dans toutes les parties, en fait un ensemble qu'on ne peut trop admirer. Lié d'amitié avec Wille et Priesler, ces trois artistes parcouraient avec succès la même carrière; et leur émulation ne dégénéra jamais en envie. Ils s'éclairaient mutuellement de leurs conseils, et ne faisaient tourner leurs lumières qu'au perfectionnement de l'art. En 1744, le grand Frédéric appela Schmidt à Berlin, et l'honora du titre de graveur de la cour. Pendant un séjour de treize ans dans cette ville, il exécuta un grand nombre d'ouvrages. En 1756, il fut appelé à Pétersbourg, par l'impératrice Elisabeth, qui lui confia la gravure de son portrait peint par Tocqué. Schmidt s'acquitta de ce travail à la satisfaction générale, et il mit à profit son séjour dans cette capitale pour graver plusieurs autres portraits qui sont très-recherchés aujourd'hui. De retour à Berlin, en 1762, il s'exerça dans un nouveau genre, en gravant à l'eau-forte, dans un goût très-pittoresque, plusieurs morceaux d'après Rembrandt, ou dans la manière de ce maître. Mais c'est à imiter les effets de son modèle, plus que les procédés de son exécution, qu'il s'appliquait particulièrement; il y a complètement réussi. L'œuvre de ce graveur s'élève à plus de 200 pièces, sans compter un grand nombre de vignettes qu'il a faites pour les œuvres du roi de Prusse. Le conseiller Crayen, de Leipzig, a publié un Catalogue raisonné des productions de Schmidt, qui ne laisse rien à desirer pour les détails. On y compte vingt-cinq portraits au burin, parmi lesquels on fait le plus grand cas de ceux de *Mignard*, *du prince d'Anhalt*, de l'abbé *Prévost*, d'*Antoine Pesne*, de *la baronne de Grapendorp*, de *Jacques Mounsey*, premier médecin de la cour de Russie, et de *l'impératrice Élisabeth, dans son costume impérial.* Cette dernière estampe se fait remarquer par la belle exécution des accessoires. Les plus recherchées de ses gravures au burin, représentant des sujets galants, sont au nombre de vingt-quatre. Le reste de son œuvre se compose de *Portraits* et de *Sujets historiques*, à l'eau-forte, dans le goût de Rembrandt. Schmidt établit à Berlin une école de gravure d'où sont sortis un grand nombre d'élèves distingués. Il mourut dans cette ville en 1775. P—s.

SCHMIDT (Benoit), un des principaux publicistes allemands du parti catholique (1), naquit, le 21 mars 1726, à Vorchkeim, dans l'évêché de Bamberg. Il étudia la philosophie et le droit à Bamberg, où les Catholiques avaient alors une de leurs meilleures universités; mais il acheva ses études à l'université protestante d'Altorff. Il retourna cependant à la pre-

(1) Il est nécessaire d'établir cette distinction, parce que, comme en affaire de religion, l'empire germanique se divisait constitutionnellement en deux corps séparés, et qu'on avait trouvé moyen de faire de toutes les questions politiques des affaires de religion, de même les jurisconsultes partaient de principes diamétralement opposés, les catholiques regardant la constitution de l'Allemagne, comme essentiellement monarchique, et accordant au chef du gouvernement tous les droits de souveraineté que les états n'avaient pas réussi à se faire déléguer par des priviléges spéciaux, tandis qu'aux yeux des protestants, l'Allemagne était une confédération d'états souverains, sous un chef jouissant des prérogatives que les capitulations d'élection lui avaient laissées. Cette observation est nécessaire pour concevoir la tendance de la doctrine et des écrits de Schmidt.

mière, en 1749, pour y prendre les grades académiques de docteur en philosophie et de licencié en droit. La dissertation que, selon l'usage, il soutint solennellement, n'appartient pas aux productions éphémères qui pullulent en Allemagne, à l'occasion des promotions académiques. Traitant une matière importante : *De indole ac naturâ judiciorum Germaniæ, tam antiquorum quàm recentiorum, ad statum juris publici moderni succinctè explicatâ*, elle fut réimprimée à Leipzig, en 1752. Pour étudier le droit public dans ses sources, Schmidt visita les plus riches bibliothèques, et fréquenta pendant quatre ans, les cours des plus célèbres publicistes protestants, à Halle, Iéna, Leipzig, Erfurt, Marbourg et Göttingue. Ainsi préparé, il accepta, en 1754, la place de professeur extraordinaire (c'est-à-dire sans appointements fixes) de Droit à l'université de Bamberg. En 1755, il fut nommé conseiller de cour du prince-évêque, et, en 1757, professeur ordinaire des institutes, du droit des gens et de l'histoire de l'empire. Les ouvrages qu'il publia firent d'autant plus de sensation, que le parti catholique n'était, en général, pas riche en grands publicistes, et que les doctrines protestantes, répandues par des hommes célèbres, trouvaient rarement un adversaire redoutable. L'académie des sciences de Munich le nomma, en 1759, membre de cette société; et, en 1761, l'électeur de Bavière l'appela à Ingolstadt, pour y professer le droit public et féodal. Avant de s'y rendre, Schmidt prit, à Bamberg, le grade de docteur en droit civil et canonique. Il passa le reste de ses jours à Ingolstadt, où il mourut, le 23 octobre 1778. Ses ouvrages, dont le style n'est ni pur ni élégant, sont dirigés, pour la plupart, contre les publicistes protestants. Ils ont donné lieu à des contestations extrêmement vives. Voici les titres des principaux : I. *Preuve historique et diplomatique que le duché de Franconie a de tout temps été annexé à l'évêché de Wurtzbourg, et que l'étendue de ce duché et ses prérogatives n'ont jamais été bien connues*, Francfort et Leipzig, 1751, in-4°. Cet ouvrage dut déplaire aux nombreuses principautés, comtés et villes qui s'étaient rendus indépendantes du duché de Franconie. II. *Preuve que, par les lois fondamentales de l'Empire, et nommément par la paix de Westphalie, les apostats sont privés de tous les droits de succession, tant allodiaux que féodaux*, Francfort, 1754, in-4°. III. La *Jurisdiction ecclésiastique revendiquée en faveur des états d'empire catholiques sur leurs sujets protestants*, Francfort, 1754, in-4°. IV. *Examen des causes qui, sous les Carlovingiens, ont empêché l'Empire de devenir électif*, Francfort, 1754, in-4°. V. *Preuve que la puissance ecclésiastique souveraine de l'empereur s'étend sur l'Église protestante, soumise à des princes séculiers*, Francfort, 1754, in-4°. VI. *Preuve que l'histoire de l'empire d'Allemagne recommence par le traité de Verdun, de 843, et celle des empereurs avec Otton I., en 964, et qu'ainsi l'histoire des empereurs et de l'Empire doit être séparée de celle de l'Allemagne*, Bamberg, 1755, in-4°. VII. *Principia juris germanici antiquissimi, antiqui, medii pariter atque hodierni, ex moribus, legibus, statutis, diplomatibus, actis, scriptoribus*, etc., *deducta*, Nuremberg, 1756, in-8°. VIII. *Des droits réciproques*

des puissances belligérantes, Ingolstadt, 1761, in-8°. IX. *Historia juris necnon jura allegandi*, etc., Ingolstadt, 1761, in-8°. X. *Sur le droit d'État d'empire d'envoyer des ministres plénipotentiaires aux congrès de pacification avec les puissances étrangères*, Ibidem, 1762, in-4°. XI. *Principia jurisprudentiæ romano-germanicæ*, Ibid., 1762, in-8°. XII. *De prærogativis episcopatûs et principatûs Bambergensis*, Ibid., 1764, in-8°. XIII. *De punctis comitialibus Catholicos inter et Protestantes agitatis, pace Hubertoburgicâ et capitulatione Josephi II determinatis*, Ibid., 1764. XIV. *Instruction sur la procédure usitée aux tribunaux de la Bavière et à ceux de l'Empire*, Ibid., 1765, 2 vol. in-8°. XV. *Principia juris publici germanici*, Ibid., 1768, in-8°.; réimprimé en 1776. XVI. *Principia juris feudalis longobardici, bavarici et germanici*, Ingolstadt, 1776, in-8°.; réimprimé en 1778. S—L.

SCHMIDT (Michel-Ignace), historiographe allemand, naquit le 30 janvier 1736, à Arnstein, petite ville de l'évêché de Würzbourg, où son père occupait une place dans l'administration des forêts et péages. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il se rendit au gymnase de Würzbourg, l'un des meilleurs de l'Allemagne catholique, et fut reçu ensuite au séminaire épiscopal, pour y étudier la théologie, l'histoire, et se rendre digne de recevoir les ordres sacrés. Il y trouva une occasion de s'appliquer à la langue française, dont la connaissance, rare alors parmi les savants, était plus qu'aujourd'hui celle de la bonne compagnie d'Allemagne. Elle fut très-utile à Schmidt, dans la carrière où il entra ensuite; et l'étude des bons écrivains français contribua beaucoup à former son style. Après cinq années de séjour au séminaire, il obtint la licence en théologie et l'ordre de la prêtrise, pour aller administrer la cure de Rassfurth. Il ne resta que peu de temps dans cette ville; le baron de Rotenhan, grand-maître de la cour de Bamberg, l'ayant engagé à se charger de l'éducation de son fils. Ce fut dans la maison de ce ministre, protecteur des lettres et des arts, où se rassemblait une société choisie, que Schmidt se familiarisa avec les littératures étrangères, et qu'il apprit à connaître les hommes et le monde; connaissance sans laquelle il est difficile d'être un bon historien. Pendant la guerre de Sept-Ans, le baron de Rotenhan se retira dans les terres qu'il avait près de Stuttgard; et Schmidt, qu'il avait pourvu d'une prébende dont la collation lui appartenait, l'y suivit. La cour du duc Charles-Alexandre de Würtemberg était une des plus brillantes de l'Europe; les fêtes, les spectacles, les concerts, se succédaient sans interruption dans sa capitale, qui était devenue le point de réunion des premiers artistes dans tous les genres (*V.* Noverre), des étrangers les plus distingués par leurs talents ou leur naissance, et de tout ce qui, en Europe, recherchait le faste et les plaisirs. Schmidt profita de cette occasion pour faire les connaissances les plus intéressantes, et pour se familiariser avec les beaux-arts; mais il ne négligea pas ses études, dont le cercle s'était agrandi depuis qu'il se trouvait dans un monde si différent de celui des livres. Après la paix de Hubertsbourg, son souverain l'appela, pour remplacer provisoirement, à Würzbourg, le directeur du séminaire, qui faisait un

voyage à Rome. En 1771, il fut nommé bibliothécaire de l'université. L'évêque de Würzbourg, ayant jugé nécessaire de réformer l'instruction publique, afin de ne pas rester en arrière des Protestants, et surtout de donner une meilleure éducation aux classes inférieures, nomma une commission qu'il chargea de l'assister de ses lumières. Schmidt, qui s'était spécialement occupé de cette partie, et qui avait publié, en 1769, en latin, une méthode sur l'instruction religieuse, ouvrage plein d'idées neuves et lumineuses, fut un des membres de cette commission. Le prince l'adjoignit, ensuite, à la faculté de théologie, et lui conféra la chaire d'histoire de l'empire. En 1774, il lui accorda une prébende, et le nomma membre de la régence du pays, pour les affaires ecclésiastiques. Ce fut d'après ses conseils que le prince créa un séminaire pour l'éducation des maîtres d'école, institution sans laquelle il aurait été impossible d'améliorer l'instruction publique. Schmidt fut encore chargé de la rédaction d'un plan général pour l'organisation des écoles. En 1778 il publia le premier volume de son *Histoire des Allemands*. Le titre seul de cet ouvrage dut faire sensation. Il n'existait pas encore une histoire d'Allemagne, et moins encore de la nation allemande : les écrivains qui avaient traité cette partie, s'étaient occupés de l'histoire des empereurs, de celle de l'empire et des états dont il se composait; leurs ouvrages décrivaient les vicissitudes que les princes et les familles souveraines avaient éprouvées, les contestations entre les empereurs, les papes et les états, d'où était enfin résultée cette constitution bizarre qui régissait l'Allemagne. Aucun n'avait pensé que les Allemands, malgré les divisions et subdivisions qui les séparent, pussent être envisagés comme un corps de nation, ayant des mœurs, des institutions, et une langue commune, vivant sous les mêmes lois et sous le même gouvernement. Pour exécuter un tel plan, il fallut négliger une foule de faits qui, importants aux yeux du publiciste, se rangent dans un ordre secondaire pour celui qui les envisage d'un point élevé, et ne choisir que les événements qui ont eu une influence générale et durable. L'Histoire de Schmidt n'est pas destinée, comme le sont celles de ses devanciers, aux jurisconsultes et aux hommes de cabinet : son public est plus étendu, il se compose de toutes les personnes qui ont quelques notions de littérature. Son principal objet est de faire voir par quelle série d'événements l'Allemagne était devenue ce qu'elle était, sous le rapport des mœurs, des lumières, des arts et des sciences, et comment sa constitution politique et religieuse s'était formée. Le style de Schmidt n'est pas remarquable par l'élégance; mais il est clair, coulant, grave, et en général correct. Peu de catholiques avant lui avaient écrit l'allemand avec autant de pureté; et si sa diction n'est pas sans reproche, si on y rencontre quelques locutions que le goût plus sévère des Allemands septentrionaux avait bannies de la langue, ces défauts sont ceux de son Église, où l'on négligea trop long-temps la langue maternelle. Il ne faut pas chercher dans l'ouvrage de Schmidt des passages brillants d'imagination, des descriptions animées, des tirades éloquentes. Ses récits sont simples, ses tableaux sont vrais, sans se détacher fortement de l'ensemble, ses réflexions naissent des événements; et

si elles ne sont pas profondes, elles sont sages et philosophiques. Schmidt se distingua par une qualité que ses contemporains lui ont contestée, mais que déjà la postérité lui a reconnue, une grande impartialité. Royaliste par principes et par sentiments, il ne dissimule pas que l'avilissement de la puissance monarchique lui paraît la cause de tous les malheurs que sa patrie a éprouvés; cette manière de voir, qui n'est point partagée par le grand nombre des publicistes protestants, dut modifier ses jugements; mais Schmidt n'a jamais altéré un événement pour le faire entrer dans son système. A l'impartialité il joignait une qualité non moins importante, la plus noble franchise. Si dans l'histoire des temps qui se rapprochent des nôtres, il a paru, pour quelques personnes, trop favorable à la maison d'Autriche, c'est que celui qui connaît les secrets mobiles des actions, les juge souvent tout autrement que le vulgaire. Les documents qu'il fut à même de consulter lui donnèrent la conviction que l'esprit de prévention avait traité cette maison avec trop de sévérité. Les premiers volumes de son Histoire, pour lesquels il n'avait trouvé qu'avec peine un libraire, eurent un succès que sa modestie n'avait pas espéré. Ils furent présentés à l'impératrice Marie-Thérèse, qui, après en avoir pris lecture, desira attirer l'auteur à son service. Il n'est pas nécessaire d'attribuer à cette princesse l'intention de gagner pour les intérêts de l'Autriche un homme du mérite de Schmidt: la rareté des écrivains distingués dans la partie catholique de l'Allemagne, suffit pour expliquer le desir de cette souveraine de le voir se fixer à Vienne. L'invitation que Schmidt reçut de s'y rendre était extrêmement séduisante: aucune autre ville ne possédait plus de documents pour l'histoire; et cette mine féconde n'avait pas encore été exploitée. Il fut obligé d'y renoncer, parce que le baron d'Erthal, qui venait d'être élu aux principautés de Bamberg et de Wurzbourg, lui refusa sa démission; cependant ce prince consentit à ce que Schmidt fit, en 1780, un voyage à Vienne, pour y compulser les archives. L'empereur Joseph se réunit alors à sa mère, pour combattre les scrupules de l'historien, qui n'était pas attaché à son nouveau souverain par les liens de la reconnaissance; on lui fit un sort qui devait lui laisser assez de loisir pour achever son ouvrage. Il fut mis à la tête des archives de l'état, avec le titre de conseiller aulique, et chargé de donner des leçons d'histoire à l'héritier présomptif de la couronne, l'archiduc François, aujourd'hui empereur. Schmidt ne résista point à des motifs si séduisants. Le reste de sa vie fut employé à continuer l'*Histoire des Allemands*. D'après le plan originaire, elle n'avait dû former que cinq ou six volumes; mais le cinquième, qui parut en 1785, n'allant que jusqu'à l'année 1544, on dut prévoir que le nombre en serait plus que doublé. Ce volume comprend le règne de Charles-Quint et l'histoire de la réformation de Luther. C'est là que l'esprit de parti avait attendu l'auteur; il fallut nécessairement déplaire à l'un des deux partis: Schmidt déplut à tous les deux, parce que la vérité était au milieu. Il attribua la révolution qui avait causé un schisme dans l'Église, aux fautes de la cour de Rome, et surtout à ce fatal aveuglement dont elle fut frappée, lors des premières prédications de Luther. Il ne partageait pas la pré-

vention de quelques écrivains superficiels, qui ne voient, dans les démarches du moine de Wittenberg, d'autres motifs que l'intérêt de son ordre; mais il peignait aussi à grands traits les passions qui entraînèrent les réformateurs au-delà de leur but; et il était trop sincèrement attaché à sa religion, pour ne pas déplorer un tel événement. Historien pragmatique, il voyait dans cette révolution le résultat de ce desir effréné de liberté qui, comme une maladie épidémique, s'était emparé, au 16e. siècle, de tous les esprits, et que, comme un mal périodique, nous avons vu, à différentes époques, se répandre sur divers pays. Les circonstances firent que, dans ce temps-là, ce vertige se tourna contre la religion, de même que dans d'autres circonstances il s'est tourné contre tous les pouvoirs établis. Dès-lors il aurait renversé les gouvernements, si les princes n'avaient pas fait cause commune avec leurs sujets contre un pouvoir qui leur était également à charge. Ce n'est qu'en envisageant ainsi la réformation, que Schmidt a pu la voir sous des couleurs qui n'avaient pas frappé ceux qui avaient écrit avant lui sur cette matière. Parmi les fautes qu'il reproche à la cour de Rome, est l'imprudence d'avoir, pour ainsi dire, forcé à prendre parti pour les réformateurs la classe nombreuse des gens qui cultivaient la littérature classique : le parti anticatholique ne pouvait trouver des alliés plus puissants. Aussi le cardinal Madrucci s'écria-t-il, au concile de Trente : *Sans tous ces professeurs de grec et d'hébreu, nous n'aurions pas vu les troubles de l'Église*. Comme depuis long-temps, tous les historiens, en Allemagne, s'étaient accordés à faire le panégyrique de la réformation du seizième siècle, Schmidt devait s'attendre à ce que son cinquième volume fût l'objet d'une censure sévère; mais comme sa conscience lui rendait le témoignage qu'il n'avait été l'instrument d'aucun parti, il laissa au temps le soin de le justifier (1). Une seule de ces attaques l'affligea, parce qu'elle était accompagnée d'une perfidie. C'était un libraire d'Ulm, qui avait entrepris la publication de l'Histoire des Allemands; cet homme, probablement zélé luthérien, avait communiqué le cinquième volume, pendant l'impression, à un théologien protestant, qui en prépara sur-le-champ une réfutation, de manière que celle-ci parut en même temps chez le même libraire. Une conduite si peu délicate engagea Schmidt à retirer la suite de l'ouvrage à l'éditeur d'Ulm; il fit imprimer le sixième volume, sous ses yeux, à Vienne; mais il l'intitula *Premier volume de l'Histoire moderne des Allemands*. En même temps les cinq premiers volumes furent réimprimés avec des corrections. Il en résulta une contestation avec l'ancien éditeur, laquelle finit par un arrangement. Le libraire d'Ulm donna une nouvelle édition des premiers volumes, et continua de publier la suite, simultanément avec l'éditeur de Vienne. Schmidt poussa son ouvrage jusqu'au onzième volume (sixième de la partie moderne), ou à l'année 1686. Ces six derniers volumes portent beaucoup de traces des secours extraordinaires que l'auteur avait trouvés dans les archives confiées à sa direction : il y a consigné des faits

(1) Parmi les ouvrages des protestants dirigés contre cette partie de l'Histoire de Schmidt, le plus important et le mieux fait est la *Justification de la réformation de Luther*, par Reinhold, qui parut à Iena, 1789, in-8°. (*Voy.* REINHOLD au Supplément.)

inconnus jusqu'alors, et fait voir sous une face nouvelle d'autres faits qu'on croyait parfaitement connaître. Son respect pour la vérité ne s'est pas démenti; cependant on s'aperçoit que s'il n'a dit que la vérité, dans les six volumes écrits à Vienne, sa position ne lui a pas toujours permis de dire toute la vérité. Le public n'a rien perdu à ces réticences, puisque sans les facilités que Schmidt obtint de la cour, il n'aurait pas pu en dire davantage. On est loin encore d'avoir une histoire complète de la maison d'Autriche, puisque les actes diplomatiques n'ont pas été publiés, et qu'une autre source, si abondante dans d'autres pays, celle des Mémoires des contemporains, y manque presque entièrement. L'Histoire des trois derniers siècles est enfouie dans les archives de Vienne. Quant à Schmidt, la foule des matériaux dont il a eu la liberté de se servir, et le nombre de pièces dont il a cru devoir donner des extraits, ont été cause qu'il s'est insensiblement écarté du plan qu'il s'était tracé d'abord: son Histoire est moins populaire dans les derniers volumes que dans ceux qu'il avait écrits à Wurzbourg. Le onzième parut en 1793, une année avant la mort de l'auteur, qui arriva le 1er. novembre 1794. On trouva, dans ses papiers, les matériaux des volumes suivants; mais il fallut une main habile pour les mettre en ordre, et pour remplir les lacunes qu'il avait laissées. Un écrivain distingué, Jos. Milbiller, mort en 1816, acheva cette tâche pénible, à la satisfaction du public, au moins pour ce qui ne tient pas à l'histoire de nos jours. Le tome vingt-deuxième, allant jusqu'en 1806 et renfermant la table de tout l'ouvrage, fut publié en 1808. L'*Histoire des Allemands* a été traduite en français par le dominicain J.-Ch.-Th. Laveaux, 9 vol. in-8o., 1784 et années suivantes. Schmidt avait publié, en 1772, un vol. in-8o. fort estimé; c'est un livre philosophique rédigé en allemand, et portant le titre d'*Histoire du sentiment personnel*, avec cette épigraphe tirée d'Épictète: « *Ce que je veux? apprendre à connaître la nature et à m'y conformer.* » En 1785 il fit imprimer, sans nom : *Examen des motifs d'une association ayant pour but le maintien du système germanique, qui sont exposés dans la déclaration de S. M. le roi de Prusse*, Vienne, in-4o. — La vie de Schmidt a été écrite en allemand par Fr. Oberthür, Hanovre, 1802, in-8o. Son portrait se trouve au premier volume de l'*Histoire des Allemands* (2). S—L.

SCHMIDT (Christophe de), dit *Phiseldeck* (3), historien allemand, naquit, le 11 mai 1740, à Nordheim, petite ville de la principauté de Göttingue, où son père remplissait une fonction municipale. Il est probable qu'il fréquenta le gymnase de sa ville natale; car il n'y a pas en Allemagne une seule ville de trois mille ames qui n'ait un bon établissement de ce genre. Depuis 1757 il étudia le droit à l'université de Göttingue. Il n'avait pas encore achevé son cours, lorsqu'à la recommandation du géographe Büsching, il se rendit, en 1759, auprès du feld-maréchal Münnich, comme instituteur de son fils. Cet homme célèbre vivait alors dans l'exil (*Voy.* Munnich). Schmidt le

(2) Beaucoup d'autres personnages moins importants, nommés *Schmid*, *Schmidt*, *Smith* ou *Smyth*, (en latin *Faber* ou *Fabricius*), ont fourni le sujet d'une synonymobiographie intitulée : *De claris Schmidiis.* (V. Goetze, XVII, 295.)

(3) On ignore le motif qui engagea la famille Schmidt à adopter ce deuxième nom.

suivit, en 1762, à Pétersbourg, où le vieux maréchal fut rappelé à l'avénement de Pierre III; mais, ne voulant pas se fixer en Russie, il retourna, la même année, à Göttingue, y acheva son cours de jurisprudence, et y prit le grade de docteur en droit. Vers la fin de l'année 1764, il se rendit à Helmstædt, où il fit des cours particuliers; mais, dès 1765, il fut appelé, comme professeur d'histoire et de droit public, au *Carolinum* de Brunswick, fameuse maison d'éducation que le gouvernement westphalien a détruite. En 1779, il fut mis à la tête des archives du duché de Wolfenbüttel, avec le titre de conseiller intime. Il se fit anoblir, en 1789, par l'empereur, pour ouvrir à ses fils la carrière des honneurs auxquels leurs talents les appelaient. Schmidt n'est pas un grand historien, mais on lui doit plusieurs ouvrages utiles et sagement écrits, sur la Russie, où il avait passé les années les plus heureuses de sa vie, et dont il possédait bien la langue. Son *Histoire de Russie*, en 2 vol. in-8°., Riga, 1773, était, lorsqu'elle parut, le meilleur ouvrage de ce genre; et elle est encore aujourd'hui indispensable pour ceux qui s'occupent de cette partie. Elle se termine à la mort de Pierre Ier. Auparavant il avait écrit, sans se nommer : *Lettre sur la Russie*, Brunswick, 1770, in-8°., et *Matériaux pour la connaissance de la constitution de Russie*, Riga, 1782, in-8°. Il donna encore, en gardant l'anonyme : *Matériaux pour l'histoire de Russie depuis la mort de Pierre I*, Riga, 1777 et suiv., 3 vol. in-8°. Pendant qu'il professait à Brunswick, Schmidt fut chargé de la révision de la huitième édition du *Manuel des sciences historiques*, de Hederich; mais il le refondit entièrement, et le publia sous son propre nom, à Berlin, en 1782. C'est un très-bon livre élémentaire pour la chronologie, la géographie, la généalogie, le blason, la numismatique, la diplomatique et l'histoire ancienne et moderne; contenant, dans moins de six cents pages in-8°., tout ce qui doit être enseigné sur toutes ces sciences, dans les gymnases ou colléges, et surtout dans les maisons d'éducation intermédiaires où l'on élève des jeunes gens qui ne se vouent pas à une carrière littéraire. Dès que Schmidt fut à la tête des archives de Wolfenbüttel, il consacra tout son temps à l'étude de la diplomatique, et fit voir, dans son *Répertoire pour l'histoire et la constitution de l'Empire*, quel parti un homme, doué de quelque sagacité, peut tirer de documents enfouis dans des dépôts. Il en publia successivement, depuis 1789 jusqu'en 1794, huit parties, qui remontent aux temps les plus reculés, jusqu'à l'année 1597. Schmidt avait la réputation d'un homme aimable et d'une excellente humeur; mais il fut en proie, dans les dernières années de sa vie, à des affections hypocondriaques, suite d'un travail forcé, et qui l'obligèrent de renoncer à la société. Il mourut, en 1801, laissant deux fils, dont l'un (Justin) s'est distingué, comme ministre du duc de Brunswick, et comme écrivain politique; et l'autre (Conrad-Frédéric), qui est au service de Danemark, a publié divers écrits sur l'économie politique. S-L.

SCHMITZ. *V.* KRAHE.

SCHMUTZER (JEAN ADAM, JOSEPH et ANDRÉ), tous trois frères et graveurs au burin, nés à Vienne, vers 1700, chacun à une année de distance, moururent tous trois aussi à un intervalle semblable, l'aîné en 1739, le se-

cond en 1740, et le plus jeune en 1741. Leur père était fils d'un général de l'empereur, au service duquel il avait perdu la plus grande partie de sa fortune A la mort de son père, des tuteurs infidèles lui enlevèrent le reste; et il se vit réduit, pour gagner sa vie, à graver sur l'acier et le fer, pour les armuriers. Il fit ainsi plusieurs armes à feu, ainsi qu'un grand nombre de pièces de serrurerie, et voulut élever ses trois fils dans le même métier; mais ils l'abandonnèrent pour se livrer à la gravure sur cuivre. Jean-Adam, l'aîné, cultiva cet art avec une application extraordinaire : mais, soit qu'il eût commencé trop tard, soit qu'il fût doué de dispositions moins heureuses que ses frères, il ne put jamais les égaler. Toutefois il fut chargé, par Altomonte, de graver quelques - uns des tableaux de la galerie de Vienne. Ce sont les pièces les plus faibles de ce Recueil. Cependant les *Portraits des trois impératrices, Éléonore, Amélie et Élisabeth*, ne sont pas sans mérite. Joseph et André ont presque toujours travaillé de concert; et ils mettaient leurs noms sur leurs planches, de manière que celui qui avait eu la plus grande part au travail, se nommait le premier; c'est pourquoi l'on trouve de leurs estampes marquées, tantôt Joseph-André, et tantôt André - Joseph. Leurs travaux se sont toujours ressenti du manque d'éducation première, n'ayant eu d'autre maître que leur père, qui lui - même n'était point graveur sur cuivre. Leur assiduité au travail put seule leur faire acquérir le talent qu'ils ont manifesté. Joseph connaissait très-bien les procédés de l'eau-forte, et avait une grande dextérité pour raccorder, avec le burin, les diverses parties de la planche. André, qui maniait l'outil avec beaucoup de facilité, étudiait les estampes de Van Dalen et de Bolswert. Les trois Rubens de la galerie de Lichtenstein, représentant : I. *Décius proposant à ses centurions de se faire jour à travers les ennemis*. II. *Décius apprenant que l'auspice lui est défavorable*. III. *Décius se dévouant aux dieux infernaux*, sont ce que les deux frères Schmutzer ont fait de plus considérable et de plus estimé. — Jacques Schmutzer, fils d'André, naquit à Vienne, en 1733. Il n'avait que huit ans lorsqu'il perdit son père. Ses deux oncles avaient aussi cessé de vivre. Le voyant dépourvu de toute fortune, les parents qui lui restaient voulurent le contraindre à faire le métier de boucher; et, en attendant, il se vit réduit, pour vivre, à garder les moutons destinés à la boucherie. L'endroit où il les menait paître n'était pas éloigné de l'académie. Excité par le desir de quitter un genre de vie aussi pénible, et de se livrer au dessin, qu'il aimait avec passion, il confiait à un camarade la garde de son troupeau, et venait, chaque jour, dessiner au milieu des autres élèves; mais l'odeur fétide qu'il apportait avec lui dégoûtait si fort ses condisciples, qu'ils le chassèrent enfin de l'académie. Il était près de se livrer au désespoir, lorsque le graveur en médailles, Matthieu Donner, vint à son secours, en le prenant généreusement chez lui. Il lui fit apprendre l'architecture; et, pendant trois ans, Schmutzer fut occupé, comme architecte, en Hongrie : mais il n'avait pas renoncé à l'étude des beaux-arts. Pendant ses moments de loisir, il cultivait la peinture et le dessin. De retour à Vienne, il continua, pour vivre, à pratiquer l'architectu-

re ; mais il étudiait assidument la gravure, pour laquelle il s'était toujours senti la plus vive inclination. Enfin on parvint à intéresser à son sort le prince de Kaunitz, qui l'envoya à Paris, chez le célèbre Wille, par ordre de l'impératrice Marie-Thérèse. Schmutzer ne tarda pas à se perfectionner sous un aussi habile maître. Rappelé à Vienne, après un séjour de quatre ans à Paris, il fut nommé directeur de la nouvelle académie de dessin et de gravure, fondée par l'impératrice. Cet artiste peut être rangé dans la classe des plus habiles graveurs du dix-huitième siècle. Le maniement de son outil est expressif. Il conduit son burin avec une rare intelligence; et tout, dans l'exécution, dénote à quel point il était savant dans le dessin. Parmi les chefs-d'œuvre que l'on doit à son burin, on cite les trois pièces suivantes, qu'il a gravées d'après Rubens : I. *Saint Grégoire refusant à l'empereur Théodose l'entrée de la cathédrale de Milan.* II. *Mutius Scœvola devant Porsenna.* III. La *Naissance de Vénus.* Ces trois morceaux sont de l'exécution la plus savante et du plus beau fini. IV. Le *Portrait du prince de Kaunitz*, d'après le bronze d'Hagenauer. Cette pièce, qui n'a jamais été dans le commerce, est très-rare ; et on la regarde comme un prodige de hardiesse, pour la coupe du cuivre. P—s.

SCHNEIDER (Euloge ou plus exactement Jean-George), moine apostat, naquit, le 20 octobre 1756, à Wipfeld, village de l'évêché de Würzbourg. Son père, qui était un pauvre paysan, ne pouvait rien faire pour son éducation ; mais un religieux du voisinage, qui venait dire la messe à Wipfeld, ayant remarqué des dispositions dans cet enfant, lui donna quelques leçons et le mit en état d'aller au gymnase de Würzbourg, qui était entre les mains des Jésuites. On le fit admettre à l'hôpital de Saint-Jules, où il trouva sa subsistance pendant quelques années; son inconduite le fit renvoyer de cette maison. Il continua cependant ses études à l'université de Würzbourg, mais la mauvaise société qu'il fréquentait le plongea dans une misère extrême. Il paraissait voué à tous les genres de perversité, lorsque tout-à-coup il changea de conduite, et se présenta pour être reçu novice, chez les Récollets de Bamberg: sa demande ayant été accueillie, il continua avec succès ses études dans le noviciat ; et après ses années d'épreuves, il reçut l'habit de religieux, et passa ainsi neuf ans dans le cloître. Ce fut l'époque la plus tranquille de sa vie. Mais ses passions n'étaient qu'assoupies; elles se réveillèrent dès qu'elles ne rencontrèrent plus d'obstacle. Schneider s'était fait, dans son couvent, une certaine réputation d'éloquence; ses supérieurs crurent devoir tirer parti de son talent, et l'envoyèrent, comme prédicateur, à Augsbourg. La vanité était le fond de son caractère. Impatient de se faire remarquer, il prit occasion des innovations que Joseph II venait d'exécuter, et que la Cour de Rome avait réprouvées, pour faire, sur la tolérance, un sermon qui lui attira des reproches de la part de ses supérieurs. La protection du baron d'Ungelter, suffragant d'Augsbourg, put put seule le soustraire à une sévère punition; dès-lors il ne voulut plus retourner au couvent, et vécut dans la retraite à Augsbourg. Son sermon ayant été imprimé, les protestants s'intéressèrent à un homme qu'ils regardaient comme un martyr de leur cause. Le duc Charles de Würtem-

berg, qui professait la religion catholique, mais dont la cour était le point de réunion des beaux esprits du temps, s'empressa de l'attirer à Stuttgard, comme son prédicateur, avec le titre de professeur. Il est juste de dire qu'à cette époque, Schneider employa une grande partie de ce que sa place lui rapportait, au soutien de ses parents et à l'éducation de ses frères et sœurs. Mais ce séjour de Stuttgard, doit être regardé comme la cause de tous les écarts auxquels il s'abandonna par la suite. Le professeur Weisshaupt avait établi sa fameuse association des Illuminés, qui tendait au bouleversement de l'Allemagne. Les talents et le caractère de Schneider furent recherchés par les chefs de cette association. On le fit d'abord entrer dans la maçonnerie, et on l'initia ensuite dans les secrets du nouvel Ordre. Dès ce moment, il se crut appelé à réformer le monde; et lorsque la révolution française éclata, on sent avec quelle chaleur il dût en embrasser les principes. L'électeur de Cologne lui donna, vers cette époque, une chaire de grec et d'humanités à Bonn. Mais il y déplut bientôt par une conduite irrégulière, et par la manière imprudente dont il s'exprima sur les nouvelles opinions. L'électeur lui-même, prince extrêmement tolérant et facile, l'exhorta plusieurs fois à ne pas se compromettre; mais toutes les remontrances étant infructueuses, on lui donna son congé. Il se rendit alors à Strasbourg, et s'y présenta aux amis de la révolution, comme un martyr de la liberté. Regardant ce jeune apostat comme une excellente acquisition, ils en firent aussitôt un des notables de la commune, et ils exigèrent de l'évêque constitutionnel, Brendel, qu'il le nommât son vicaire-général. Schneider se conduisit d'abord avec quelque prudence; et si les sermons qu'il prononça dans la cathédrale ne furent pas aussi éloquents que ses partisans le prétendirent, ils furent du moins assez modérés pour un pareil homme et pour une telle époque. Cependant, ne pouvant se familiariser avec la langue française, il n'eut d'influence que sur la multitude, et perdit même bientôt la confiance du parti dominant, à la tête duquel se trouvait le baron de Dietrich, maire de la ville. Sa vanité offensée lui inspira une haine très-vive contre ce maire, qui était l'idole du peuple; et pour pouvoir l'exhaler, il établit un journal jacobin, sous le titre d'*Argus*. Dès ce moment son fanatisme anti-religieux ne garda plus de mesure; et ce fut surtout contre les prêtres qui avaient refusé de prêter le serment, et contre tous ceux que l'on soupçonnait de les approuver, qu'il dirigea ses fureurs. Son influence augmenta beaucoup par la révolution du 10 août: les commissaires de l'assemblée législative, qui furent alors envoyés en Alsace, et du nombre desquels était Carnot, le prirent hautement sous leur protection. Le maire de Haguenau ayant été suspendu comme protecteur des prêtres non assermentés, Schneider le remplaça: mais ce théâtre était trop étroit pour son ambition; il se fit nommer accusateur public près le tribunal criminel, et ce fut dans cet emploi, qu'il se rendit la terreur du pays. A l'exemple de tous les hommes de son espèce, ce fut surtout contre ses anciens confrères, contre les prêtres catholiques, qu'il dirigea ses fureurs. Marchant à la tête d'une bande de misérables qui lui servaient de juges, et transportant avec lui le bourreau et l'instrument du supplice, il parcourait la contrée,

faisait arrêter, condamner et exécuter sur-le-champ, les hommes les plus connus par leurs vertus, leur probité, et surtout par leur fortune. Ce fut ainsi qu'il se rendit dans le village d'Essig, et qu'après s'être mis à la table de l'un des plus riches et des plus honnêtes habitants, il le fit venir tout tremblant à la maison-commune, où, en sa présence, ce malheureux fut condamné et exécuté sur-le-champ, comme *protecteur des prêtres réfractaires.* Mais de tels moyens n'étaient pas encore assez prompts au gré de Schneider. Comme ses modèles, les jacobins de la capitale, il voulut faire des *opérations en masse;* et déjà il avait accumulé dans les prisons de Strasbourg, un grand nombre de victimes. Une seule lui manquait; c'était un ennemi personnel, un homme de bien, qui avait eu le malheur de blesser sa vanité. Schneider se flattant de le découvrir, ordonna de nouvelles recherches; et lorsque ses satellites revinrent de leurs courses, sa première question fut de leur demander s'ils avaient atteint l'objet de sa haine. Sur leur réponse négative, il se roula par terre, et, donnant tous les signes du plus grand désespoir, il s'arracha une poignée de cheveux (1). Comme il ignorait que ce fonctionnaire avait trouvé moyen de passer la frontière, il ordonna une nouvelle battue, qui fut aussi inutile; et ces délais sauvèrent les autres victimes. Ce fut dans le même temps, que, ne voulant rester en arrière sur aucun point du système révolutionnaire, Schneider se maria. On a dit qu'il avait enlevé la fille d'un honnête homme, et qu'il l'avait épousée par force : le fait est, qu'il mit des formes très-républicaines dans la demande qu'il adressa au père, et qu'il n'attendit pas le consentement de celui-ci pour former l'union qu'il désirait; mais il est sûr qu'il était d'accord avec la demoiselle. Le 13 décembre 1793, il rentra dans Strasbourg avec sa guillotine, sa nouvelle épouse, ses juges et son bourreau, tous assis sur une voiture de paysan, attelée de six chevaux, et accompagnés d'une bande de *patriotes* à cheval. Cette entrée fit quelque sensation, et les commissaires de la Convention nationale, Lebas et Saint-Just, qui avaient résolu sa perte, feignirent d'être effrayés de cette marche triomphale. Selon l'usage du temps, ils en firent une conspiration qui tendait à livrer l'Alsace aux Autrichiens. Schneider fut arrêté par leurs ordres, le 15 déc. 1793. Il fut attaché à un poteau pendant quatre heures, sur l'échafaud que lui-même avait fait élever. Après cet affront, on le jeta dans une voiture, et il fut emmené à Paris, comme *contre-révolutionnaire.* Personne, sans doute, ne put croire que Schneider fût un *contre-révolutionnaire;* mais il avait blessé l'orgueil des proconsuls, et sa chute eut encore d'autres causes qu'il faut ajouter à l'histoire des extravagances de cette époque. Enfermé dans la prison de l'Abbaye, il est probable qu'il y eût été oublié; mais il eut la maladresse de rappeler sur lui l'attention de Robespierre, en adressant au tyran sa justification. Schneider ne connaissait pas les hommes auxquels il s'était associé, et il se trompa singulièrement sur le caractère de Robespierre. Cet homme, fatigué de ses réclamations, et d'ailleurs

(1) Ce fait, recueilli en 1795, sur la déposition de l'officier de gendarmerie, est consigné dans les procès-verbaux du Directoire exécutif, et dans le considérant de l'arrêté qui, sur le rapport du ministre Cochon, raya, en 1796, de la liste des émigrés l'individu dont Schneider avait juré la mort.

intimement lié avec Saint-Just, ou peut-être effrayé de l'exaltation des écrits du moine apostat, demanda, à la tribune, pourquoi *le prêtre de Strasbourg* vivait encore. Ce fut l'arrêt de mort de Schneider. Le 1er avril 1794, le tribunal révolutionnaire le condamna, en lui donnant le titre de *prêtre autrichien de Wurzbourg*, et comme *émissaire de l'ennemi*, *et chef d'un complot contre la république*, etc. On a dit qu'il donna en mourant des signes de repentir, et de sentiments religieux. Schneider ne manquait pas de quelques talents; mais l'esprit de parti les a beaucoup exagérés. Son érudition philologique et théologique était superficielle. Il écrivait sa langue avec pureté; mais ni son génie ni son style ne lui assignent de rang parmi les écrivains classiques de sa nation. La vanité, la luxure et une rare impudence, voilà ce qui dominait chez lui. Dans les discussions publiques c'était un adversaire peu redoutable: il n'avait ni le talent d'improviser, ni celui de répondre aux objections. Ses adversaires lui imposaient facilement silence en employant contre lui l'arme du ridicule, auquel sa vanité le rendait très-sensible. Ou l'irritait facilement par la contradiction ou par une plaisanterie; et sa haine ne pardonnait jamais. Tous les biographes citent faussement comme étant de lui, une petite brochure, qui parut, en 1794, à Leipzig, sous le titre de *Réflexions sérieuses d'Euloge Schneider, ci-devant maire de Strasbourg, sur son triste sort, avec un aperçu rapide de sa vie; faites par lui-même peu de temps avant son exécution, et publiées par un de ses contemporains qui, pendant plusieurs années, a vécu dans son intimité*. On lui fait dire, dans cet ouvrage apocryphe, qu'il a paru devant ses juges, que sa sentence a été prononcée, et qu'il n'a plus que quelques jours à vivre. Schneider ne pouvait pas dire lui-même qu'il avait été maire de Strasbourg; et il n'ignorait pas qu'en sortant du tribunal on allait immédiatement à l'échafaud. On a publié, en 1792, un autre écrit, intitulé : *Vie et Aventures d'Euloge Schneider dans sa patrie*. Enfin, un troisième pamphlet, intitulé : *Sort d'Euloge Schneider en France*, 1797, n'est qu'une mauvaise rapsodie d'un révolutionnaire allemand. Ce que Schneider a fait de mieux comme littérateur, c'est sa traduction allemande des *Homélies de saint Chrysostome sur l'Evangile de saint Matthieu*, Augsbourg, 1786. 4 vol. in-8o ; et celle des *Homélies*, du même Père sur l'Évangile de St. Jean, Augsbourg, 1787. 3 vol. in-8o. Les premières portent le nom de J. Math. Fedor, professeur à Wurzbourg, qui y eut effectivement part. —Un volume de *Poésies*, qui parut en 1790 et a été plusieurs fois réimprimé; ainsi qu'un autre volume de *Sermons*, Breslau, 1790, in-8o ; et enfin une *Théorie des beaux-Arts*, Bonn, 1790, in-8o. Quoique ses écrits ne soient pas sans mérite, aucun n'aurait fait parvenir son nom à la postérité. Ses crimes seuls lui ont donné des droits à la mention que nous venons d'en faire. S--L.

SCHNEIDER (Jean-Gottlob), un des plus grands philologues, et des naturalistes les plus distingués de notre siècle, était le fils d'un maçon du village de Kolm près de Hubertsbourg, où Jean Gottlob naquit, le 18 janvier 1750. Il aimait à se rappeler cette origine; car quoique, depuis l'âge de vingt-six ans, il eût demeuré en Prusse, il prenait, sur le frontispice

de toutes ses publications, de préférence à tout autre titre, la qualité de *Saxo*. A l'âge de quatre ans, son oncle, qui était administrateur du baill'age d'Elsterwerda, le prit chez lui; mais comme cet oncle n'était pas marié, l'enfant, abandonné à lui-même, ne s'occupait qu'à courir les champs, et à jouer avec ses camarades. Cette liberté fortifia son corps et lui donna une santé robuste; mais son caractère prit en même temps cette violence, cette opiniâtreté et cette teinte de rudesse qu'on lui a souvent reprochées. Les suites d'une éducation si peu soignée se manifestèrent lorsque son oncle l'eut placé à Schul-Pforte. La discipline sévère de cette institution célèbre ne pouvait pas convenir à un garçon qui avait jusqu'alors joui de tant de liberté: il se montra donc indocile. La menace de l'expulser éveilla subitement son ambition; il changea de conduite, devint assidu, et s'appliqua surtout, avec le plus grand succès, aux langues anciennes. A l'âge de dix-huit ans, son oncle l'envoya étudier le droit à Leipzig; mais la connaissance qu'il y fit de Reiske, Fischer et Reiz, le décida à se consacrer à l'étude de la littérature classique. Ce fut à Leipzig qu'il publia, en 1770 et 1771, ses six premiers ouvrages qui, remplis de jugements hasardés, faisaient cependant pressentir ce qu'il pourrait devenir quand l'âge l'aurait mûri. C'étaient ses Observations sur Anacréon (en allemand), et son *Periculum criticum in Anthologiam Constantini Cephalæ*. Au dernier, il ajouta des corrections pour le texte de l'histoire naturelle d'Aristote, qui dès-lors était une de ses lectures favorites, et pour celui d'Antigone de Caryste. De Leipzig, Schneider se rendit à Gottingue, où (probablement parce que son oncle ne voulut plus rien faire pour lui) il vécut pendant quelques années dans la plus grande détresse. Lorsque Brunck passa par cette ville, en 1774, Heyne lui fit connaître le jeune saxon, qui lui plut tellement qu'il le prit avec lui à Strasbourg, pour l'assister dans ses travaux littéraires. Il rend, dans la préface de ses Analectes, le témoignage que Schneider lui fut très-utile pour la publication de ce Recueil. Les trois années où ce dernier vécut à Strasbourg appartiennent à la plus heureuse époque de sa vie, et il en a toujours chéri le souvenir. La société d'un homme du monde et de beaucoup d'esprit comme Brunck, fut pour lui une bonne école. L'esprit éminemment critique de ce grand philologue passa dans son collaborateur; malheureusement il en prit aussi la hardiesse et le ton tranchant. Le séjour de Schneider à Strasbourg lui fut encore avantageux sous un autre rapport: il profita du cabinet de Hermann, pour continuer de s'appliquer à l'histoire naturelle, surtout à la botanique et à la zoologie, dans la vue de comparer les connaissances des anciens avec les découvertes des modernes. Il publia, dans la même ville, son *Essai sur la Vie et les écrits de Pindare*, 1774, in-8°. (en allemand); une édition de l'ouvrage de Plutarque sur l'éducation, avec les fragments de Marcellus de Side (1775), et conjointement avec Brunck, une édition des poèmes d'Oppien, sur la chasse et la pêche, 1776, in-8°. Les deux critiques, renchérissant de témérité l'un sur l'autre, corrigèrent le texte d'Oppien, lorsque les leçons des manuscrits ne leur convinrent pas. C'est dans cette édition que Schneider exposa, pour la première fois, l'hypo-

thèse, aujourd'hui généralement reçue, sur l'existence de deux Oppien, oncle et neveu. Enfin il publia à Strasbourg, 1776, in-8°., le Recueil qu'il avait fait des fragments de Pindare; fragments que Heyne admit ensuite dans son édition des Odes de ce poète. La place de professeur de philologie à Francfort-sur-l'Oder était devenue vacante en 1776; Schneider y fut appelé, avec des appointements mesquins, qu'il ne put augmenter par les honoraires de ses cours, parce que les jeunes gens qui fréquentaient cette académie, s'occupaient peu de littérature ancienne. C'est peut-être à cette circonstance qu'il faut attribuer le mépris qu'il conçut pour la manière d'étudier usitée dans les universités allemandes, et par suite le peu d'importance qu'il attachait aux cours des professeurs que les jeunes gens suivaient, et le peu de soin qu'il mettait à ceux qu'il donnait lui-même. Ce fut donc moins par ses leçons que Schneider se rendit utile pendant les trente-quatre ans qu'il passa à Francfort, que par ses travaux littéraires. Il continua l'étude de la botanique (en se mettant en relation avec tous les jardiniers des environs, et en cultivant lui-même un jardin), ainsi que l'étude de l'ichthyologie et de l'amphibiologie. L'usage de la riche bibliothèque de B. C. Otto, professeur d'histoire naturelle à Francfort, celui du riche cabinet de Bloch à Berlin, où il passa des mois entiers, et les collections d'Hanovre, de Brunswick, Leipzig et Dresde, où il fit fréquemment des voyages, lui fournirent des moyens de recherches et de découvertes importantes. Il apprit lui-même à dessiner, sinon avec élégance, au moins avec exactitude, des objets d'histoire naturelle. Le premier ouvrage qu'il publia à Francfort, fut un programme : *De dubiâ carminum Orphicorum autoritate et vetustate;* où il fit revivre une fameuse querelle littéraire dont l'évêque Huet avait fourni autrefois l'occasion, en soutenant que les poésies communément attribuées à Orphée étaient l'œuvre d'un néoplatonicien initié dans les mystères du christianisme. Dans les années suivantes, il publia divers ouvrages sur l'histoire naturelle, nommément sur la zoologie, l'ichthyologie et la minéralogie des anciens. Ayant remarqué que la partie de leurs ouvrages dont la critique et l'interprétation sont le plus négligées, était celle des sciences physiques, il se décida à s'en occuper de préférence et à en donner des éditions. C'était le genre de travail auquel, depuis plus d'un siècle, personne n'avait été propre, parce que personne n'avait réuni, au même degré, l'érudition classique et les connaissances physiques, qui constituent le vrai mérite de Schneider, celui pour lequel nous l'avons placé au premier rang des philologues. Il ne se borna cependant pas aux auteurs grecs et latins de ce genre; car il donna ses soins à plusieurs autres écrivains de l'antiquité, ainsi qu'on le voit dans la liste de ses ouvrages. Lorsqu'en 1811, l'université de Francfort fut transférée à Breslau, il continua d'y occuper la chaire qu'il avait remplie à Francfort; et, en 1816, à la mort de Bredow, il fut nommé premier bibliothécaire, emploi qui convenait mieux à ses goûts que celui de professeur. Il était toujours prêt à donner aux jeunes gens des conseils sur la manière de diriger leurs études; mais comme il s'était lui-même formé beaucoup plus par des travaux de cabinet, qu'en fréquentant des cours, il exigeait des autres la même application. Le jour où il entra dans sa soixan-

te-onzième année, il reçut l'ordre de l'aigle-rouge, en témoignage de la satisfaction du gouvernement. Bientôt après sa santé commença de s'altérer, et il mourut d'épuisement, le 13 janvier 1822. Schneider avait été marié deux fois. Sa seconde épouse, fille du célèbre médecin Lesser, de Berlin, lui laissa un fils unique qui s'est adonné à l'économie rurale; sa fille aînée a épousé M. Hullmann, aujourd'hui professeur à Bonn. Schneider fut un homme simple, désintéressé et franc jusqu'à la rudesse; il ne sut pas toujours vaincre sa vivacité naturelle, qui dégénérait en brusquerie; mais il fut sans prétention et sans orgueil. Peu complaisant pour les importuns, il était toujours au service de ceux qui cherchaient à s'instruire. Il avait plus de facilité pour concevoir et tracer le plan d'une composition ou d'une entreprise littéraire, que de persévérance et de talent pour l'exécuter. Nous rangerons les ouvrages qu'il a publiés depuis son départ de Strasbourg, en deux catégories : 1°. ceux de philologie et de critique, dont quelques-uns tiennent en même temps à l'histoire naturelle; 2°. ceux d'histoire naturelle, dont la plupart se rapportent en même temps à l'antiquité. PREMIÈRE CLASSE : I. *Démétrius de Phalère*, Altenburg, 1779, petit in-8°.; édition critique, sans version, accompagnée d'un excellent Commentaire, et la meilleure de ce rhéteur. II. *Élien*, de la Nature des animaux, Leipzig, 1783, in-8°., grec-lat. III. Édition *princeps* de l'ouvrage latin de l'empereur Frédéric II, sur la chasse au faucon, et des additions du roi *Manfred*, avec le livre d'*Albert le Grand*, sur le même sujet, accompagné d'un Commentaire qui renferme en même temps des Notices sur l'histoire littéraire du treizième siècle, et un Supplément pour l'édition d'Élien, le tout en 2 vol. in-4°., Leipzig, 1788 (1). IV. Depuis 1790, Schneider présida à la réimpression des éditions de Xénophon, données par Zeune, en volumes détachés. Il acheva celle de l'Histoire grecque, que Zeune avait commencée, revit tous les autres volumes, et y joignit de bonnes notes; enfin, en 1815, le libraire-éditeur réunit toutes ces éditions par le titre général d'*OEuvres de Xénophon*, 6 volumes in-8°. C'est la meilleure édition parmi celles qui ont un Commentaire. V. Édition des *Alexipharmaques* de Nicandre, avec les scholies, la paraphrase d'Eutecnius, des notes et une paraphrase latine, Halle, 1792, in-8°. VI. Ce n'est qu'en 1816, que parut l'édition *des Thériaques* du même poète, édition parfaite, si ce n'est que l'imprimeur a négligé la correction, dont l'auteur, éloigné du lieu de l'impression, n'a pas pu s'occuper lui-même. VII. Une édition des *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, Leipzig, 1794 et suiv., 4 vol. in-8°. C'est une édition *Cum notis variorum*. Schneider a soigneusement corrigé les textes, et donné tout ce qu'il y avait de bon dans les anciens. VIII. Une édition de l'*Histoire des animaux d'Aristote*, 4 vol in-8°., Leipzig, 1811, dédiée à M. Cuvier. L'auteur y a revu le texte grec qui occupe le premier volume, et a rempli les deux derniers de notes et de commentaires; il y a joint dans le deuxième la Traduction de Jules-César Scaliger : en tête sont des Dissertations sur les secours dont Aristote a joui pour rédiger cet ouvrage, sur

(1) Voyez, sur ce livre, la lettre de Chardon La Rochette à Schneider, dans le *Mag. encycl.*, 6e. ann. (1800) I, 216.

le sort de ses écrits, sur l'ordre et le système de ses traités physiques, et sur le frère Guillaume de Marbek, un de ses traducteurs dans le moyen âge. Cette édition, parfaite sous tous les rapports (même sous celui de l'exécution typographique) est le fruit de trente années d'études et le plus beau monument de l'érudition de Schneider. IX. Un Dictionnaire critique grec-allemand, destiné aux classes, 1797, 2 volumes in-8°. Il se distingue de tous les dictionnaires précédents par la méthode, l'excellente critique et la richesse des mots. Toutefois, il se borne aux écrivains profanes; mais les termes techniques, ainsi que ceux de physique et d'histoire naturelle, y sont expliqués pour la première fois, ou mieux que dans les lexiques antérieurs. La première édition de celui de Schneider était en 2 vol. in-8°; la seconde parut en 1805, et la troisième en 1820, en 2 vol. in-4°. C'est le meilleur de tous les lexiques manuels qui existent en Allemagne; et quoiqu'il soit susceptible de beaucoup de corrections et d'améliorations, Schneider aura la gloire d'avoir le premier montré comment un livre de ce genre doit être rédigé. En 1821, il publia un vol. supplémentaire, pour lequel plusieurs savants, qu'il nomme dans la préface, lui avaient fourni des matériaux. X. Une édition des Caractères de *Théophraste*. Iéna, 1799, in-8°., avec les chapitres, que Goëz venait de publier pour la première fois. Une Traduction allemande de cet ouvrage, accompagnée d'excellentes remarques, que J. J. Höttinger fit paraître à la même époque, fournit à Schneider les matériaux d'un *Auctarium animadversionum*; et les corrections ingénieuses que M. Coray fit dans le texte, ceux d'un second *Auctarium*, qui parut en 1800. XI. En 1801, Schneider fit imprimer un de ses ouvrages les plus utiles, les *Eclogæ physicæ*, 2 vol. in-8°. C'est une *Chrestomathie*, dans laquelle tous les passages des auteurs grecs et latins qui traitent des matières appartenant soit à l'histoire naturelle, soit à la physique, sont réunis en un ordre systématique et en forme de discours suivi. Le second volume renferme d'excellentes observations critiques et scientifiques. Il est à regreter qu'il soit écrit en allemand. XIII. Édition critique des Argonautiques d'*Orphée*, Iéna, 1803, in-8°., dans laquelle Schneider modifia l'opinion qu'il avait soutenue dans sa jeunesse sur l'époque moderne des poésies d'Orphée, en convenant qu'elles pouvaient être de l'époque d'Alexandrie. XIII. Édition de *Vitruve*, Leipzig, 1807, 3 vol. in-8°. Schneider purgea le texte des interpolations que s'était permises Giocondo de Vérone, dans l'édition de Venise de 1511, qui a servi d'archétype à toutes les suivantes. Il fit voir, qu'excepté les écrits de Varron, Vitruve ne s'est servi, pour sa compilation, que d'ouvrages grecs, qui malheureusement se sont perdus. La vraie manière de commenter cet auteur, souvent difficile et obscur, serait donc de le retraduire, pour ainsi dire, en grec. Le quatrième volume, qui devait renfermer les tables est, depuis longues années, entre les mains du libraire-éditeur, qui, découragé par le faible débit d'une édition imprimée, peut-être avec trop de luxe, d'un auteur lu par un petit nombre de savants, a toujours tardé de le faire imprimer. XIV. Édition grecque-latine de la *Politique d'Aristote*, Francfort-sur l'Oder, 1809, 2 vol. in-8°. A dé-

faut de matériaux, elle ne renferme pas de nouvelle *récension*, mais seulement une nouvelle *révision* du texte, accompagné d'un Commentaire critique et exégétique, auquel M. Bullemann, aujourd'hui professeur à Bonn, a eu part. XV. L'édition d'*Ésope*, Breslau, 1812, in-8°, faite sur une copie du manuscrit d'Augsbourg, enrichie d'observations marginales du célèbre Lessing : venue après les éditions de M. de Furia et Coray, et après celle de Ch. E. Chr. Schneider, elle ne renferme pas toutes les fables qui sont contenues dans celles-là; mais on y en trouve qui manquent dans ces éditions, et elle sert ainsi à les compléter. XVI. Édition critique des deux lettres d'*Épicure*, que Diogène nous a conservées, publiée sous le titre *Epicuri Physica et Meteorologica*, Leipzig, 1813, in-8°. XVII. Trente-six ans après l'édition que, de concert avec Brunck, il avait donnée d'Oppien, c'est-à-dire, en 1813, Schneider en soigna une seconde. Revenu de cette hardiesse que sa jeunesse et l'exemple séduisant de Brunck lui avaient inspirée, il corrigea le texte d'après le manuscrit seulement, en renouçant aux conjectures. A la vérité, il avait de riches et excellents matériaux à sa disposition; et son édition est accomplie. XVIII. Édition critique du texte des *Économiques d'Aristote*, sous le titre d'*Anonymi OEconomica quæ vulgò Aristotalis falsò ferebantur*, Leipzig, 1815. XIX. Édition des OEuvres complètes de *Théophraste*, Leipzig, 1818-1821, 6 vol. Dans la partie botanique, Schneider a eu pour collaborateur son ami M. Link, qui est aujourd'hui à Berlin. C'est une édition parfaite sous le rapport de la science. — Deuxième Classe. Les écrits de Schneider relatifs à l'histoire naturelle tiennent tous plus ou moins, de la nature de ses ouvrages critiques. Il y a plus de passages d'autres auteurs que d'observations qui lui soient propres : 1°. *Programma de achlide Plinii et* Κόλῳ *Strabonis*. Traj. ad Viadr., (Francfort sur-l'Oder), 1781, in-4°. ; — 2°. *Specimina aliquot zoologiæ veterum ex Hist. nat. piscium sumta*, ibid., 1782, in-4°. —3°. *Ichthyologiæ veterum specimina*, ibid., 1782, in-4°. — 4°. Un ouvrage latin qui, sous le titre de *Synonymie grecque et latine des poissons, de Pierre Artedi; Synonymia piscium græca et latina, sive Historia piscium naturalis et litteraria* (Leipzig, 1789, in-4°.), contient, non pas l'ouvrage d'Artedi, mais dans l'ordre de cet ouvrage, des extraits des auteurs, depuis Aristote jusqu'au treizième siècle, sur chacun des noms grecs ou latins appliqués par Artedi à ses différentes espèces de poissons : l'auteur cherche à déterminer le vrai sens de ces noms; mais ce problème est souvent insoluble. A la fin se trouve une Dissertation sur l'hippopotame des anciens, et quelques articles sur l'anatomie des poissons. — 5°. *Recueil de divers traités pour l'éclaircissement de la zoologie et de l'histoire du commerce*, en allemand, Berlin, 1784, in-8°. On y trouve des recueils de passages et de matériaux sur l'histoire des cétacés, sur celle des tortues, sur celle des seiches, et des observations sur quelques oiseaux et sur leur anatomie. — 6°. *Histoire naturelle générale des tortues, avec un Catalogue systématique de leurs différentes espèces*, en allemand, Leipzig, 1783, in-8°. C'est une compilation sur la structure extérieure, l'anatomie et les habitudes

des tortues, où l'on trouve plusieurs extraits des manuscrits de Plumier. — 7°. Traduction de la partie du *Voyage de Savary*, qui regarde l'*Égypte*, avec Observations, Berlin, 1786, in-8°. — 8°. Traduction de l'ouvrage anglais de Monro, sur la comparaison de la structure et de la physiologie des poissons, avec celles de l'homme et des autres animaux, enrichie des Suppléments du traducteur et des Observations de Camper, Leipzig, 1787, in-4°. — 9°. *Analecta ad historiam metallicam veterum*, Francfort-sur-l'Oder, 1788, in-4° de 35 pages. — 10° Traduction des Mémoires de Jean Hunter *sur la Structure et l'Histoire naturelle des baleines*, avec Suppléments, Leipz., 1794, in-8°. — 11°. *Observations sur l'Ichthyologie*, tirées des ouvrages de Vicq d'Azyr et de Lorenzini, Leipzig, 1795, in-8°.—12°. *Amphibiorum physiologia*, spec. I et II. Züllichau, 1797, in-4°. La première de ces Dissertations rassemble et explique beaucoup de passages des anciens sur les reptiles; la seconde traite du genre des *Geckos*, que l'auteur nomme *Stellions*. — 13°. *Historia amphibiorum naturalis et litteraria*. Fascic. I et II. Iéna, 1799 et 1801, in-8°. Il y traite, de la même manière, des grenouilles, des salamandres, des serpents d'eau, des crocodiles, des scinks et de plusieurs serpents. — 14°. *M. E. Blochii systema ichthyologiæ iconibus CX illustratum*, Berlin, 1801, in-8°. Bloch avait préparé cet ouvrage, qui est un Catalogue méthodique des poissons; mais son éditeur Schneider l'a enrichi de beaucoup d'articles tirés des manuscrits de Forster et de Plumier. Indépendamment de la méthode bisarre suivie dans cet ouvrage, et tirée du nombre des nageoires, c'est un des écrits d'ichthyologie les plus embrouillés, les plus remplis d'erreurs et de doubles emplois; et cependant les naturalistes sont obligés de le consulter sans cesse, à cause des morceaux originaux qui y sont dispersés. Schneider a donné aussi des Mémoires nombreux dans différents Recueils. Tels sont: *Matériaux littéraires sur l'Histoire naturelle des anciens, tirés principalement des écrivains du treizième siècle*, en allemand, dans le magasin de Leipz., de 1786, pag. 199. — *Sur les dessins originaux de l'Histoire naturelle du Brésil, par Marggraf*, ibid., p. 270. — *Remarques physiologiques et littéraires sur l'Histoire naturelle des oiseaux du pays*, ib., p. 460. — *Observations générales sur la distribution et sur les caractères des serpents*, ib., 1788, p. 216. — *Échantillon des connaissances que les anciens avaient sur les poissons*, ib., 1783, page 62. — *Sur l'Histoire naturelle des raies*, ib., 1783, p. 265, et 1788, page 73. — *Observations anatomiques sur divers quadrupèdes, oiseaux, serpents et poissons du pays*, ib., 1787, pag. 194. — *Des caractères extérieurs et intérieurs des ruminants*, ib. 1787, p. 407. *Sur les os pétrifiés de la colline de Saint-Pierre* près Maestricht, ib., 1787, p. 447. — *Description et figure d'une nouvelle tortue aquatique, avec détermination de quelques espèces étrangères et peu connues*, dans les Observations de la société des naturalistes de Berlin, tom IV, p. 259, etc., enfin un grand nombre de mémoires répandus dans divers journaux. Un mérite des ouvrages de Schneider, c'est l'importance qu'il a cherché à donner à l'anatomie comparée. Cependant il n'était pas un observateur; et il est vrai de dire

que dans sa critique, il y a plus d'érudition et de talent, que d'esprit ou même de sain jugement. Il parle en général des autres, quand il n'est pas de leur avis, d'un ton grossier, et plus digne du seizième siècle que du dix-huitième. Il n'existe pas de Biographie de Schneider; une Notice nécrologique, par son collègue M. Manso, se trouve dans la Gazette d'état de Berlin, du 19 fév. 1822; une autre dans le supplément, n°. 26, de la Gazette universelle d'Augsbourg, par Ch. Böttiger. Toutes les deux, mais surtout la première, ont servi pour cet article; mais ni l'une ni l'autre ne donnent la liste des ouvrages de Schneider, que l'on peut trouver dans l'*Allemagne littéraire* de Meusel. C—v—r. et S—l.

SCHNURRER (Christian-Frédéric) théologien protestant et orientaliste, naquit à Canstadt, dans le royaume de Würtemberg, le 28 octobre 1742. Après avoir fait ses études successivement dans sa ville natale, puis au gymnase de Stuttgard, et dans les séminaires de Denkendorf et de Maulbronn, il entra, à l'âge de dix-huit ans, au séminaire de Tubingue. Les cinq années qu'il y passa furent consacrées spécialement à étudier la philosophie et la théologie; et il termina son cours d'études par une Dissertation sur la vérité et la divinité de la religion chrétienne. Admis honorablement dans le corps ecclésiastique, il se livra, avec succès, à la prédication. L'époque à laquelle le jeune Schnurrer entrait dans la carrière du ministère évangélique, était celle d'une révolution dans les études théologiques et dans les diverses sciences qui en dépendent. Cette circonstance, et son goût particulier pour les études bibliques, lui inspirèrent le desir de parcourir les plus célèbres universités. Il quitta Tubingue, en 1766, et n'y revint qu'au bout de cinq ans, après avoir visité Göttingue, Iéna, Leipzig, Halle, Dresde, Berlin, Brunswick, Amsterdam, Leyde, Londres, Oxford et Paris. Son séjour à Göttingue fut de deux ans, pendant lesquels il exerça les fonctions de répétiteur, en même temps qu'il se formait, sous le célèbre Michaëlis, à la critique sacrée, et qu'il acquérait avec lui une connaissance plus étendue des langues orientales. Il y cultiva aussi, sous le professeur Walch, l'histoire ecclésiastique. A Iéna, il collationna, pour le docteur Kennicott, un manuscrit hébreu de la bibliothèque de l'université, et il se fortifia avec le professeur Tympe, dans l'intelligence de l'idiome rabbinique et de la langue arabe; mais ce fut surtout à Leipzig, qu'à l'aide des leçons particulières de Reiske, il fit des progrès réels dans l'étude de cette dernière langue. Il eut encore occasion de cultiver spécialement cette branche de la littérature de l'Orient, à Leyde, dans la fréquentation des deux Schultens père et fils, et de Scheidius. Les bibliothèques de Leyde, d'Oxford et de Paris l'occupèrent pendant les années 1769 et 1770 : il y copia quelques manuscrits, et fit des extraits de plusieurs autres. Dans ces villes et dans toutes celles où il séjourna, il forma des liaisons avec les savants dont les études avaient quelque rapport avec les siennes et qui jouissaient déjà d'une grande célébrité ou qui plus tard se sont fait un nom par leurs écrits. Tels sont, outre ceux que nous avons déjà nommés, Griesbach, Eichhorn, Schutz, Ernesti, Semler, Kennicott, Lowth, Hunt, White, Woide, Deguignes, etc. De retour dans sa pa-

trie, en 1770, il s'y maria, et fut nommé professeur en l'université de Tubingue. Le Discours qu'il prononça en prenant possession de sa chaire, avait pour sujet l'utilité de la langue arabe, relativement à l'intelligence du texte hébreu de l'Écriture sainte. Il publia, en même temps, une Dissertation, dans laquelle il se proposait de prouver combien il est difficile de déterminer l'âge des manuscrits hébreux. C'étaient là les premiers fruits des connaissances qu'il avait acquises dans ses voyages. La Dissertation dont il s'agit, a été réimprimée en 1790, dans le recueil dont il sera bientôt question. Schnurrer obtint beaucoup de succès dans ses leçons, qu'il préparait toujours avec un extrême soin; et son mérite, apprécié comme il devait l'être, lui valut, en 1775, son admission dans la faculté de philosophie, et le titre de professeur ordinaire. A cette occasion, il composa une Dissertation sur le Cantique de Débora. En 1777, il fut mis à la tête du séminaire de théologie, place qu'il a occupée pendant vingt-neuf ans; et, dès-lors, tout son temps fut partagé entre ses leçons, la direction du séminaire, et ses travaux littéraires. Il ne se passait point d'année, qu'il ne publiât quelque Dissertation sur un point de philologie sacrée. Il a réuni dans la suite ces divers opuscules dans un volume in-8°., imprimé à Gotha, en 1790, sous ce titre: *Dissertationes philologico-criticæ; singulas primum nunc cunctas edidit Chr. Fr. Schnurrer.* Dans le *Répertoire de littérature biblique et orientale* de M. Eichhorn, on trouve deux morceaux importants sur les Samaritains, dont Schnurrer est auteur : l'un a pour objet leur correspondance avec Huntington, et contient plusieurs de leurs lettres en original, avec une Traduction allemande; l'autre renferme des extraits d'un Commentaire sur le Pentateuque, écrit en arabe par un Samaritain : le premier de ces morceaux est compris dans la neuvième partie du Répertoire, l'autre dans la seizième. Schnurrer a aussi fourni au *Nouveau Répertoire pour la littérature biblique et orientale* de M. Paulus, une Notice et des extraits de la Chronique Samaritaine d'Abou'l Phatah. En 1791, il fit imprimer à Tubingue une nouvelle Dissertation, intitulée : *Rabbi Tanchum hierosolymitani ad libros veteris Testamenti Commentarii arabici specimen, una cum annotationibus ad aliquot locos libri Judicum*, in-4°. Plus tard, en 1810, il donna, sous forme de programmes, deux Dissertations : *De Ecclesiâ Maroniticâ.* Plusieurs de ces Dissertations se trouvent dans le Recueil des Mémoires de théologie, publié par J. Casp. Velthusen, de 1794 à 1799. Il avait commencé, dès 1799, à faire imprimer, sous le titre de *Bibliothèque arabe*, une suite de programmes, qu'il a ensuite complétés et réunis en un volume imprimé à Halle, en 1811, et intitulé : *Bibliotheca arabica, aucta nunc atque integrè edita*, in-8°. C'est un Catalogue de tous les livres arabes imprimés jusqu'à la date de la publication de cet ouvrage. Ils sont divisés en sept classes, et il s'y trouve un grand nombre d'articles contenant des Notices curieuses. Ce qui caractérise en général les travaux de Schnurrer, c'est une exactitude scrupuleuse dans l'exposé des faits, qui ne donne rien au hasard, et ne permet jamais de confondre une conjecture avec un fait certain. Cette qualité constitue spécialement le mérite de ses ouvrages historiques, tous écrits en allemand, sa-

voir : *Éclaircissements sur l'Histoire de la Réformation ecclésiastique, et sur celle des savants de Wurtemberg*, Tubingue, 1798, in-8°.; *Imprimerie slavone dans le Wurtemberg, au seizième siècle*, ibid., 1799, in-8°.; *Notices biographiques et littéraires des anciens professeurs de la langue hébraïque en l'université de Tubingue*, Ulm, 1792, in-8°. — Sept ans avant son décès, Schnurrer accompagna le duc Charles de Würtemberg, à l'occasion d'un voyage dans le nord de l'Allemagne, voyage dont le but principal était d'acquérir pour la bibliothèque de Stuttgardt, la collection de Bibles du pasteur Cort. Schnurrer eut le plaisir de réussir dans cette négociation. En 1795, il avait été appelé à Leyde, pour y remplir la chaire de langue arabe; mais son attachement pour sa patrie lui avait fait refuser cette place. Il fut nommé, en 1804, correspondant de l'institut de France, et vers le même temps, la société royale de Göttingue et l'académie royale de Munich se l'associèrent. En 1806, le roi de Würtemberg le nomma chancelier de l'université de Tubingue, et lui conféra, en même-temps, la première chaire de théologie et la prélature de Lorch. Il obtint, en 1808, la décoration de l'ordre royal du Mérite. En 1815, il fut nommé membre des états du royaume ; mais il prit peu de part aux affaires. Il prononça, en 1816, à Tubingue, l'Oraison funèbre du roi. S'étant trouvé, en 1817, dans le parti des états, qui déplaisait au nouveau souverain, il fut privé de ses places. Depuis ce temps, il habita Stuttgard jusqu'à sa mort, arrivée le 9 novembre 1822. Schnurrer était généralement aimé et respecté, tant en Allemagne que dans les pays étrangers. A une époque où la plupart des théologiens protestants abandonnaient l'ancienne doctrine des églises luthériennes, et ne conservaient guère que le nom et la morale du christianisme, Schnurrer demeura constamment attaché à tout ce qu'il y a de surnaturel dans son enseignement, tel que les miracles de l'ancien et du nouveau Testament, les prophéties, la divinité de J.-C., et l'inspiration des Livres saints. Les opinions hardies ou plutôt téméraires qui ont changé, dans plusieurs parties de l'Allemagne, la face du protestantisme, ne le comptèrent jamais au nombre de leurs admirateurs; et il sut, comme théologien, conserver le dépôt qui lui avait été confié. S. D. S—Y.

SCHOEFFER ou SCHOIFFER (Pierre), le principal inventeur de l'art typographique, était natif de Gernsheim, ville du pays de Darmstadt, et exerçait à Paris le métier de copiste. Il y était encore en 1449, et il se rendit à Maïence vers 1450. On croit qu'il fut admis ou employé dans la société que Guttenberg et Fust avaient contractée pour établir une imprimerie. Il est certain du moins qu'il fut d'abord le subordonné, puis l'associé et le gendre de Fust. Les différents auteurs représentent Schoeffer comme un jeune homme plein de talent, fort adroit et d'un esprit inventif. On lit son nom dans la souscription du Psautier de 1457 (*V.* Fust, XVI, 204), et des quatre autres ouvrages les plus anciens avec date, nom et lieu d'imprimeur. La société de Guttenberg et Fust se servait de lettres fondues, qu'elle obtenait par le moyen de matrices fondues elles-mêmes. Schoeffer imagina les poinçons : c'est donc lui qui a complété la découverte de l'art typographique. Quant à l'élégance des formes, elle est arbitraire, comme

beaucoup d'objets de goût ; et les caractères employés par des imprimeurs du seizième siècle, ont conservé et conserveront toujours leurs partisans. Le premier ouvrage imprimé avec les caractères obtenus par le procédé dont on fait honneur à Schoeffer, est le *Durandi Rationale divinorum officiorum*, 1459, in-folio (*V.* DURAND, XII, 340). La société donna, en 1460, les *Constitutiones Clementis V*, et en 1462, la *Biblia latina*, à 48 lignes, 1re. édition de ce livre avec date. La prise de Maïence, qui eut lieu le 27 octobre 1462, deux mois après l'impression de la Bible, dispersa les ouvriers, qui répandirent, par cette circonstance, l'art typographique dans plusieurs pays. Fust et Schoeffer ne rouvrirent leurs ateliers qu'au bout de deux ans. Le *Liber sextus Decretalium*, 1465, fut suivi du *Cicero de officiis*, de la même année, et qui fut réimprimé en 1466. Voilà tous les ouvrages qui portent les noms de Fust et Schoeffer. Ce dernier, que la mort de son beau-père (1466) rendit seul possesseur de l'imprimerie, continua de l'exploiter. Il avait réimprimé, en 1490, le *Psalmorum codex ;* il en donna une quatrième édition en 1502, et l'on présume que cette année fut celle de sa mort ; car le nom de Jean Schoiffer, son fils et son successeur, se lit sur le *Mercurius trismegistus*, 1503, in-4°. A. B—T.

SCHOEN (MARTIN), orfèvre, peintre et graveur au burin, né à Culembach, en Franconie, vers 1420, tirait son origine des Schœngaer d'Augsbourg ; du moins se faisait-il appeler *Magister, Maître Martin-Schœgauer, nommé le beau Martin à cause de son art.* Il exerça d'abord l'état d'orfèvre, et cultiva la peinture avec quelque succès. Mais ce qui a fait sa célébrité, c'est qu'il le dispute au Florentin Maso Finiguerra, dont il était le contemporain, pour l'invention de la gravure en taille douce. Quelques personnes assurent qu'il eut pour maître un certain Luprecht Rust ; mais l'existence de ce prétendu graveur n'est prouvée par aucun monument ni par aucune production. Le débat entre l'Italie et l'Allemagne, pour savoir auquel de ces deux pays est due l'invention de la gravure, subsiste toujours : des deux côtés on produit des autorités imposantes ; et il serait peut-être facile de satisfaire toutes les prétentions, en supposant, ce qui est assez vraisemblable, que Finiguerra et Schœn ont trouvé, chacun de son côté, et sans se communiquer, le secret de cet art. Tous deux étaient orfèvres, tous deux avaient besoin de tirer des épreuves de leurs ciselures ; cependant ce qui pourrait faire croire que l'invention de cet art remonte plus haut, c'est que, parmi les estampes gravées au burin par Schœn, il se trouve une *Passion* qu'il a copiée d'après un maître plus ancien que lui, dont le nom est inconnu, quoique le copiste ait répété la marque par laquelle le graveur primitif s'était désigné. Du reste, quel que soit l'inventeur, on ne peut disconvenir que le *Beau Martin*, comme l'appellent les Français, n'ait montré, dans ses estampes, un talent d'exécution bien supérieur à celui de tous les artistes italiens et allemands, ses contemporains, et qu'Albert Durer lui-même n'a qu'à peine égalé. C'est surtout par le maniement de l'outil que ses estampes se font remarquer : la plupart, même celles qui appartiennent à des ouvrages d'orfèvrerie, sont exécutées avec une intelligence et une finesse admirables. S'il y a eu des graveurs avant lui, il

est du moins le premier qui ait marqué son ouvrage des lettres de son nom. Ce sont les lettres M. et S., séparées par une espèce de croix. L'œuvre de cet artiste, qui consiste en cent cinquante pièces originales environ, est de la plus grande rareté. M. de Heinecke en a donné l'énumération dans son *Neue Nachrichten von Kunstlern und Kunstsachen*. Parmi les plus remarquables, on cite : I. Une *Nativité* et une *Adoration des Rois*, d'une belle exécution, et qui ont eu de particulier, que les tableaux d'après lesquels il les fit, étaient son ouvrage. Ils existent encore à Colmar dans l'église de l'hôpital. II. *Le grand Portement de croix*. III. *Saint Antoine enlevé dans les airs et tourmenté par les démons*. Ce sont les deux pièces capitales de Schœn. La première, surtout, avait une si grande réputation, que Michel-Ange, dans sa première jeunesse, en fit une étude particulière. IV. Un *Saint-Ciboire*, sans le chiffre de l'auteur, remarquable par l'art et la finesse du travail. V. Enfin une *Bataille livrée aux Sarrasins par les Chrétiens soutenus par l'apôtre saint Jacques*. Ce morceau, qui n'est pas terminé vers le coin gauche, passe pour le dernier ouvrage de Schœn. Albert Durer, à ce qu'il rapporte lui-même, fut sur le point d'être envoyé par son père à Colmar, où Martin était établi, pour être mis sous sa direction, lorsque la nouvelle de la mort de cet artiste, arrivée en 1486, vint détruire ce projet. Le musée du Louvre possède, de ce Maître, un tableau représentant les *Israëlites recueillant la manne*, et un dessin du *Portement de la Croix*. Ce dessin, exécuté à la plume, et rehaussé de blanc sur papier bleu, a été gravé d'abord par Schœn lui-même, puis copié par Glockenton et par d'autres graveurs. Le même établissement a possédé un autre dessin de ce maître fait à la pointe du pinceau, et représentant un *Groupe de cavaliers*. Il a été rendu à la Prusse en 1815. P—s.

SCHOENBERG (Matthieu de), théologien, né à Munich, le 4 juillet 1734 (1), reçut son éducation chez les jésuites, dans la Société desquels il entra ensuite. Devenu docteur en théologie, il fut employé, par son Ordre, à enseigner les humanités, la philosophie et la théologie, en diverses écoles. Après la suppression des Jésuites, l'électeur de Bavière le nomma son conseiller ecclésiastique, et lui confia la direction de l'*Aumône d'or*, institution très-utile, qui existait alors à Munich. Elle avait pour objet de répandre, parmi le peuple, des ouvrages instructifs, qui fussent à sa portée. Schœnberg rédigea lui-même une quarantaine d'écrits populaires, qui, imprimés en grand nombre, dans des éditions qui se succédaient rapidement, n'ont pas peu contribué à inspirer des sentiments religieux aux peuples de l'Allemagne méridionale et de la Suisse catholique. Schœnberg devint ainsi un vrai bienfaiteur de l'humanité, à laquelle il consacra toute sa vie. Il mourut le 19 avril 1792. Nous ne nommerons, de ses écrits, que ceux qui ont eu beaucoup d'éditions : I. *Pensées chrétiennes, entremêlées de petites histoires*. II. La *Jeunesse ornée*, avec vingt vignettes. III. Les *Occupations de l'homme*, avec vingt-huit vignettes. IV. *Conseil amical à un jeune homme, à son entrée dans le monde*. V. Le *Chrétien résigné*. VI.

(1) Ou plutôt né à Schingen, au diocèse de Constance, le 9 novembre 1732, selon Caballero, *Supplem. Biblioth. script. Soc. Jesu.*

Histoires bibliques, avec gravures (2). VII. *Le Disciple poli.* VIII. *Histoire populaire du dogme.* Beaucoup de livres de prières. S—l.

SCHOENBERG (André), historiographe suédois, attira, jeune encore, l'attention du public par une *Histoire comparée des héros, à la manière du baron Holberg*, Stockholm, 1756, 2 vol. in-8°.; à laquelle il fit succéder une *Introduction à la loi naturelle et à la morale*, Stockholm, 1759, et des *Lettres à Menalcas*, ibid., 1760. Ce dernier ouvrage eut le double mérite de fournir à la littérature suédoise un modèle du style épistolaire qui lui manquait, et de traiter, sous une forme agréable, les matières abstraites de la philosophie. Les principes de l'auteur sont ceux qui étaient reçus alors. Selon lui, « toutes nos idées des objets matériels nous viennent par les sens; mais ces idées n'auraient pas de clarté, sans la faculté particulière qu'à l'ame, de porter à notre perception tout ce qui se passe en elle. Or une perception acquise par le sentiment, s'appelle expérience; ainsi l'expérience est le seul et le plus sûr fondement de tout savoir. » Les états de Suède nommèrent Schœnberg historiographe du royaume. Pour justifier ce titre, il publia un grand nombre de petits Traités et de brochures tant sur l'histoire que sur la politique et l'économie publique. Mais ce furent surtout ses *Lettres historiques sur la constitution du royaume de Suède, dans les temps anciens et modernes*, Stockholm, 1777-78, in-8°., qui justifièrent le choix de la diète. Dans cet ouvrage Schœnberg se montre non-seulement écrivain habile, mais aussi historien judicieux, penseur profond, et citoyen ami de la patrie. Ces *Lettres historiques* déplurent pourtant à la cour; le premier cahier fut supprimé par ordre de Gustave III, très-choqué des sentiments cosmopolites de l'auteur; et la suite ne parut jamais, en sorte que l'ouvrage, tel qu'il existe, ne comprend que l'histoire du gouvernement de Suède, jusqu'au règne de Charles XI. Arrêté dans son entreprise, et, trop indépendant pour se soumettre à la censure, l'historiographe du royaume renonça à la carrière littéraire, et s'étant retiré à sa terre près de Gèfle, dans la province de Gestricie, il y mourut, le 6 avril 1811, ayant le titre de conseiller de chancellerie, et de chevalier de l'Étoile polaire. D—g.

SCHOENEMANN (Charles Traugott-Gottlob), historien allemand, né en 1766, à Eisleben, étudia sous le célèbre Gatterer à Gottingue, y prit, en 1797, le degré de docteur en droit, et fut nommé, en 1799, professeur extraordinaire de philosophie à cette même université, où il mourut le 8 mars 1802. Il entreprit, en 1788, une *Bibliothèque des Pères de l'Église latine*, pour servir de pendant et de complément à la bibliothèque latine profane de Fabricius. Cet ouvrage parut à Leipzig, en 1792 et 1794, 2 vol. in-8°. Schœnemann projeta ensuite une nouvelle édition des *Lettres des Souverains Pontifes*, depuis saint Clément jusqu'à saint Léon-le-Grand; mais il n'en parut que le 1er. volume, Gottingue, 1796, in-8°.; il se consacra ensuite à la diplomatique, pour laquelle il était éminemment propre par ses connaissances, son assiduité, sa patience, et par l'excellent juge-

(2) Ce livre est très-supérieur au sec et ennuyeux *Royaumont*, si l'on en croit Feller, copié par le nouveau *Dict. hist., critiq. et bibliogr.*, qui donne mal-à-propos à ce jésuite le nom de Schœnfeld.

ment que la nature lui avait départi. C'est dans cette partie des sciences qu'on attendait de lui des services que sa mort précoce ne lui permit pas de rendre. Les ouvrages qu'il a publiés sur la connaissance des chartes, tous rédigés en allemand, sont : I. De l'*Étendue de la diplomatique et de ses rapports avec les autres sciences*, 1798, in-8°. II. *De la Manière de déterminer l'âge des chartes*, 1799. III. *Code* ou *Recueil de Chartes pour la diplomatie pratique*, 1800 et 1801, 2 vol. in-8°. IV. *Théorie de la diplomatie ancienne*, 1801, 1re. partie, in-8°. V. *Essai d'un système complet de diplomatique générale*, 1801 et 1802, 2 vol, in-8°. Ces trois derniers ouvrages sont restés incomplets. S—L.

SCHOENFELD (JEAN-HENRI), peintre, naquit, en 1619, dans la ville impériale de Biberach, d'une famille noble, et fut élève de Sichelbein. Après quelques années d'étude sous ce maître, que l'on connaît à peine, il se mit à parcourir l'Allemagne, pour perfectionner son talent; et, doué d'une extrême facilité, il devint, en peu d'années, un des plus habiles artistes de cette époque. Il se rendit en Italie, et profita du séjour qu'il fit à Rome pour y étudier les chefs-d'œuvre de la peinture, de l'architecture et de la sculpture. C'est ainsi qu'il modifia son goût, qu'il acquit une connaissance plus parfaite de la composition, et qu'il se fit remarquer par une liberté d'exécution, une correction de dessin peu communes. Il déployait beaucoup de grâce dans ses ouvrages; et son imagination était si active, que son pinceau, quoique d'une fougue incroyable, avait peine à rendre la multitude d'idées qui se pressaient dans son esprit. Il peignait également l'histoire, le paysage, les marines, les ruines, l'architecture et les animaux. Ses figures étaient dessinées avec élégance, et ses sujets disposés avec art et jugement. Pendant son séjour à Rome, on lui confia, dans le palais Orsini et dans l'église de Sainte-Élisabeth *de'Fornari*, quelques travaux, dont il se tira avec honneur. A son retour en Allemagne, il passa par Lyon, Munich, Vienne, Saltzbourg, etc., et y exécuta un assez grand nombre de tableaux. On voit à Augsbourg, dans l'église de Sainte-Croix, deux de ses ouvrages capitaux. L'un est le *Christ allant au Calvaire*; l'autre une *Descente de croix*. La composition, l'expression, le dessin, la couleur, tout y est remarquable. On conserve, dans la maison du sénat, une autre de ses productions, représentant la *Course d'Atalante et d'Hippomène*, qui donne la plus haute idée de ses talents, surtout par l'adresse avec laquelle il a su reproduire les divers sentiments qui agitent les nombreux spectateurs de cette lutte. Mais ses beaux Paysages, sont principalement ornés de figures charmantes et de beaux fonds d'architecture, qui ont contribué à sa réputation. Il s'était fixé à Augsbourg, où il cultiva son art, jusqu'à sa mort, en 1675. Il s'essaya, en 1626, à graver à l'eau-forte. I. Un *Christ*, ayant une main levée. II. Une *Bacchanale d'enfants*, devant l'autel de Pan. III. Une *Pastorale*, avec un berger jouant du chalumeau, et une bergère tenant un triangle. IV. Un *Paysage agreste*, avec une figure assise sur la pointe d'un rocher, au bord d'une rivière. P—s.

SCHOENING ou SCHIOENING (GERHARD), historien de Norvége, né en 1722, dans le district de Lofoden, province de Northland, fut

instruit, à l'école de Drontheim, par le recteur Dass, qui le mit en état de se rendre à l'université de Copenhague, où le jeune Schœning donna des leçons particulières, en même temps qu'il étudiait les langues anciennes et modernes, l'islandais, la philosophie et la théologie. Il se sentit surtout un goût décidé pour les antiquités de sa patrie; et ce fut par une Dissertation sur les noces des anciens Scandinaves, qu'il débuta, en 1750, dans la carrière littéraire. Il publia ce travail à l'occasion du mariage de son professeur de grec. Son bienfaiteur Dass, ayant obtenu de se faire remplacer par son ancien élève, Schœning alla diriger, en 1751, l'école de Drontheim; et ce fut là qu'il se prépara avec Suhm, à la carrière historique. Les deux amis se partagèrent le champ encore si peu cultivé de l'histoire des états Danois; Schœning choisit l'histoire de Norvége, et Suhm celle de Danemark Ils lurent ensemble les sagas des Islandais, et recueillirent d'innombrables matériaux. Schœning commença par donner un *Essai de la géographie ancienne de la Norvége*, Copenhague, 1751, in-4°. Quoique cet essai ne comprenne que le Finnmark, l'académie des sciences de Copenhague en fut si contente, qu'elle en fit faire une traduction française, qui pourtant est restée inédite. En 1762, Schœning fit paraître, à Drontheim, une description de la cathédrale de cette ville, dont il avait fait dessiner toutes les parties; et au sujet de laquelle il avait recueilli beaucoup de documents. Invité avec son ami Suhm à coopérer à une biographie Danoise, il écrivit la vie du roi de Norvége, Harold-Haerdraede, et de l'évêque Eysten; mais le projet de cette biographie ayant échoué, les deux amis publièrent séparément leur travail, sous le titre de *Morceaux pouvant servir à corriger l'ancienne histoire de Danemark et de Norvége*, Copenhague, 1767, in-4°. Dès l'année suivante, Schœning fut nommé membre de l'académie de Copenhague, et inséra dans le huitième volume du Recueil de cette société, une Dissertation sur l'antiquité de l'aurore boréale, ou plutôt sur l'antiquité des observations faites par les Grecs et les Romains sur ce phénomène de la nature dans le Nord. Sur ces entrefaites, Gunnerus, évêque de Drontheim, ayant conçu le projet d'une société savante de Norvége, engagea les deux amis à en former le noyau. Cette société fut établie en 1760; et l'année suivante elle publia le premier volume de ses *Mémoires*, dont deux sont de Schœning, qui y traite des disettes et des magasins de grains; car, pour être plus utile à sa patrie, il avait étudié aussi l'économie publique. Pour le deuxième volume, il fournit une Dissertation sur le naufrage du noble vénitien Pierre Quirini dans le Nord, en 1432, ainsi que des observations sur la carte de Norvége par le capitaine Wangenstein. Le troisième volume contient, de Schœning, une Notice sur l'origine de la fonderie de cuivre de Meldal, dont il avait été l'un des directeurs; enfin, il donna, pour le cinquième volume, un Éloge de l'évêque Gunnerus, fondateur de la Société. En 1765, il fut nommé professeur à l'académie de Soroé, où il acheva ses grands travaux historiques. Il donna, dans les tomes IX, X et XI du recueil de l'académie de Copenhague, ses Recherches des connaissances que possédaient les Grecs et les Romains relativement aux pays du Nord, ainsi qu'un Mémoire sur l'expé-

dition de Darius Hystaspe en Scythie. Attaqué par le professeur Schloezer, Schœning lui répondit par une brochure sous le pseudonyme de *Sigurd Sigurdsen*, publiée à Soroé, en 1773. Dans les années 1773, 1774 et 1775, il fit, aux frais du gouvernement, des voyages archéologiques en Norvége. Les résultats de ces excursions savantes forment, selon M. Suhm, 9 volumes : il n'en a été imprimé que deux cahiers, Copenhague, 1778-82, in-4°. Après avoir publié, d'abord à Soroé, en 1769, une Dissertation sur l'origine des Norvégiens, et d'autres peuples du Nord, il fit paraître, deux ans après, dans la même ville, le premier volume de son Histoire de Norvége; le deuxième parut à Soroé, en 1773, et le troisième, qui ne va qu'à la fin du dixième siècle, a été mis au jour par son ami Suhm, à Copenhague, en 1781. C'est un des meilleurs ouvrages historiques qu'on ait sur la Scandinavie : l'auteur a toujours puisé aux sources; la littérature islandaise pour l'ancienne histoire du Nord, lui est familière; son style est clair et simple; sa manière est imitée de Polybe, qu'il regardait comme le meilleur historien. Suhm dit que si cet ouvrage était achevé, aucun pays ne pourrait présenter une histoire comparable à celle-ci, pour l'authenticité des faits, les détails et la profonde connaissances des choses. A la mort de Langebek, en 1775, Schœning fut nommé archiviste à sa place ; et le prince royal Frédéric le chargea de préparer une édition du plus important historien islandais, Snorro Sturleson, édition dont le prince faisait les frais. C'était un travail familier au savant norvégien; les deux premiers volumes de la nouvelle édition de Snorro parurent à Copenhague, en 1778 et 79, in-fol., avec une traduction latine, et une introduction de Schœning, qui avait soigné aussi les cartes et les tables généalogiques. Les autres volumes furent publiés après la mort du premier éditeur, par Thorlaçius, et puis par Werlauff. Étant membre de la société chargée de publier les manuscrits islandais de la grande collection d'Arnas-Magnæus, Schœning eut aussi part à l'édition de l'ouvrage islandais, intitulé *Hungarvaka*, dont il composa la préface. Le roi l'avait nommé, en 1774, conseiller de justice. Quelques années après, il fut attaqué d'une phthisie, et mourut le 18 juillet 1780. Il a laissé un grand nombre de manuscrits, tels que ses *Voyages en Norvége*, un *Traité sur les Normands*, qui, selon Suhm, mériterait de voir le jour ; quatre-vingts cartes dessinées, des provinces de la Norvége, etc. Il a publié un grand nombre de Dissertations, entre autres: *Disputationes quatuor de origine philosophiæ orientalis*, Copenhague, 1744 à 47, in-8°.; *De l'amélioration de l'agriculture en Norvége*, ibid., 1758; *De antiquissimâ reipublicæ constitutione, regum speciatim potentiâ et auctoritate apud gentes boreales*, Soroé, 1765, in-4°.; *De antiquo succedendi jure*, ibid., 1767; *De festo post occidui solis reditum in septentrione olim celebrato*, ib., 1766; *De anni ratione apud veteres septentrionales*, ibid.; *Fundamenta narrationis Herodoti de Scythiâ*, 1768 et 70; *De sinu Codano et monte Savo*. Son ami Suhm a placé une Notice biographique sur Schœning, à la tête du troisième et dernier volume de l'Histoire de Norvége. Son bienfaiteur Dass lui ayant légué en mourant une bibliothèque,

avec la prière verbale de la laisser un jour à sa patrie, Schœning la légua avec la sienne à la société Norvégienne des sciences, à Drontheim.

D—G.

SCHOEPFLIN (Jean-Daniel), professeur d'éloquence et d'histoire à Strasbourg, naquit à Sulzbourg, petite ville du margraviat de Bade-Dourlach, le 6 décembre 1694. Il fit ses premières études à Dourlach, puis à Bâle, et vint, en 1711, à Strasbourg, où il s'appliqua à l'étude des langues grecque et latine, de l'éloquence, des antiquités et de l'histoire. Il débuta dans la carrière par un Panégyrique latin de Germanicus, que la ville de Strasbourg fit imprimer en 1717. Son mérite le fit nommer, dès 1720, à une chaire d'éloquence et d'histoire. Il eut bientôt pour élèves, dans l'étude du droit public, les enfants des plus illustres maisons d'Allemagne. Un professeur aussi célèbre fut envié à la France : Catherine Ire., impératrice de Russie, lui fit faire, en 1725, des offres séduisantes; mais il refusa constamment toutes les propositions. Strasbourg reconnut ces sacrifices par une augmentation de traitement, et en l'engageant à faire, aux frais de la ville, un voyage en France et en Italie. Il passa six mois à Paris, avec les hommes les plus distingués de cette époque, les Montfaucon, Hardouin, Fontenelle, Rollin, Sacy, Vertot, Capperonier, Bignon, etc. Il parcourut ensuite les villes les plus intéressantes du midi de la France et de l'Italie; il fit connaissance, dans cette patrie des arts, avec tous les hommes qui l'illustraient alors, les Crescimbeni, Salviani, Marsigli et Muratori. A son retour à Paris, le maréchal d'Huxelles, président des affaires étrangères, l'envoya à Londres pour y puiser des connaissances positives sur l'état du gouvernement et sur les dispositions des partis; il n'y resta que six mois, revint par la Hollande, où il connut Muschenbroeck, Boerhaave, Drakenborg et autres, et ne vint qu'en 1728, reprendre ses fonctions académiques à Strasbourg. La société royale de Londres lui envoya, la même année, son diplome de réception, et, l'année suivante, il fut reçu, par faveur spéciale du roi, membre correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres, avec le droit de voter dans les assemblées de cette compagnie, toutes les fois qu'il viendrait à Paris. Schœpflin, à différentes reprises, lui paya son tribut par des Dissertations aussi savantes que curieuses; on les trouve dans les tomes IX, X, XV, XVII, XVIII et XXIII des Mémoires de cette académie. Ses profondes connaissances dans le droit public de l'Allemagne, et dans les intérêts des divers membres de cette association, le firent consulter quelquefois par le garde des sceaux Chauvelin et par le cardinal de Fleury. Il répondit au Mémoire que Bartenstein, son ami, et référendaire du conseil intime de l'empereur, avait composé contre les prétentions de la France, dans la guerre de la succession de Pologne; et son Mémoire fut bien reçu des deux partis. Après la paix de Vienne, en 1738, il fit, avec l'agrément de la cour de France, un voyage dans cette capitale, et il y fut accueilli avec la plus grande distinction. On essaya de l'y fixer par les propositions les plus brillantes; mais il les refusa toutes, et n'accepta le portrait de l'empereur, enrichi de diamants, qu'après en avoir obtenu l'agrément du roi. Il célébra, en 1740, avec la plus grande solennité, au nom de l'université de Strasbourg,

la fête séculaire de l'invention de l'imprimerie. Ce fut à cette époque, que le roi le nomma conseiller et historiographe de France. Dans le même temps, l'académie de Pétersbourg l'admit au nombre de ses associés, comme il l'était déjà de celle de Florence. Ce fut lui qui engagea, en 1763, l'électeur palatin Charles-Théodore, à fonder l'académie de Manheim : il en fut le président honoraire, et il y allait tous les ans faire un voyage. Possesseur d'une bibliothèque de douze mille volumes, une des plus riches en histoire qu'un particulier ait possédée, il la rendit publique pendant toute sa vie, et, dans sa vieillesse, il en fit présent, ainsi que de son cabinet, à la ville de Strasbourg, qui lui en témoigna sa reconnaissance par une pension viagère. La cinquantième année de son professorat fut célébrée comme une fête publique, à Strasbourg, le 22 novembre 1770; mais il ne jouit pas long-temps de cette sorte de triomphe : une fièvre lente l'emporta le 7 août 1771, âgé de près de soixante-dix-sept ans. Le Beau prononça son éloge. Schœpflin avait eu le singulier honneur de voir paraître, avant de mourir, l'histoire de sa vie, composée en latin par Ving, instituteur des princes de Bade, un de ses élèves. Elle a été imprimée, en 1769, in-4°. Il y en a une autre plus récente par Koch. Oberlin a donné, sous le titre de : *Musæum Schœpflini*, la description du cabinet de ce professeur, Strasbourg, 1785, in-4°. Ce n'est que le tome 1er., qui ne contient que les pierres, les marbres et les vases. Le reste n'a point paru. Parmi les nombreux ouvrages que Schœpflin a laissés, les principaux sont : I. Une édition corrigée et augmentée des *Annales Arsacidarum*, de l'abbé de Longuerue, Strasbourg, 1734, in-4°. II. *Commentationes historicæ et criticæ*, Bâle, 1741, in-4°. C'est un Recueil d'une vingtaine de dissertations savantes, dont la plupart avaient déjà été imprimées séparément, à mesure qu'il les avait composées en 1729, 1731, 1733, et autres années. III. *Vindiciæ typographicæ*. Strasbourg, 1760, in-4° L'auteur prétend que la découverte des caractères mobiles en bois a été faite à Strasbourg, et qu'on les y avait déjà employés en 1435; mais son opinion a été réfutée par Fournier et par d'autres. Du reste, l'ouvrage renferme des pièces très-curieuses, qui jettent un grand jour sur l'origine de l'imprimerie, mais qui n'en résolvent pas toutes les difficultés. Fournier le jeune a fait, sur cet ouvrage, des Observations critiques, Paris, 1760, in-8°. IV. *Alsatia illustrata, celtica, romana, francica*, Colmar, 1751-1762, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, dont l'auteur avait concerté le plan avec le chancelier d'Aguesseau, qui l'honorait de son amitié, ne laisse rien à desirer sur l'Alsace, pour l'abondance des matériaux. Lorsque Schœpflin en présenta le premier vol. à Louis XV, ce monarque lui accorda une pension de 2,000 livres. V. *Vindiciæ celticæ*, Strasbourg, 1756 et 1760, in-4°. L'auteur y fait voir que le nom de celtique n'appartenait proprement qu'à une partie des Gaules, et que les Germains étaient des peuples très-différents des Celtes ; il y examine l'origine et les révolutions de la langue celtique, et y répand des lumières entièrement nouvelles. Cet ouvrage a été traduit en français, et réfuté par Pelloutier, à la fin du tom. 1er. de son Histoire des Celtes. VI. *Historia zæringo-badensis*, Carlsruhe, 1763-1766, 7 vol. in-4°.

Schœpflin prouve que la maison de Bade, actuellement régnante, descend de la maison de Zæringen, qui régnait autrefois sur la Suisse, et dont le nom est éteint depuis 1218. VII. *Alsatia ævi merovingici, Carolingici, saxonici, salici et suevii diplomatica*, Manheim, 1772-1775, 2 vol. in-fol. On joint ordinairement cet ouvrage à l'*Alsatia illustrata* (nº. IV ci-dessus). VIII. On a encore de lui des *éclaircissements sur l'histoire des Celtes*, par Pelloutier, que l'on trouve dans la traduction allemande qu'en a faite M. Purmann, Francfort, 1777, in-4º. Il a coopéré aussi à la nouvelle édition de la Bibliothèque historique de France, par Fontette. Schœpflin avait lu à l'académie des inscriptions des *Mémoires* sur le projet de Charlemagne, de joindre le Rhin au Danube. On a déjà parlé de la vie de ce savant, dont on trouve un extrait dans les *Archives littéraires*, et dans le *Moniteur* du 2 messidor an 12. C.T-y.

SCHOETTGEN (Christian), philologue, naquit en 1687, à Wurzen, en Saxe. Son père, qui était cordonnier, avait reçu une éducation littéraire, qui le mit en état de donner lui-même les premières leçons à son fils. Celui-ci continua ses études jusqu'à l'âge de quinze ans au gymnase de sa ville natale, où se trouvaient des professeurs renommés; et depuis 1702 jusqu'en 1707, au gymnase de la Porte (*Schul Pforte*), près Naumbourg, qui est encore de nos jours une des premières écoles d'Allemagne. De là il se rendit à l'université de Leipzig, pour faire son cours de théologie, et s'appliquer aux langues orientales. Il y passa neuf ans, gagnant sa vie par des travaux littéraires, et par quelques leçons qu'il donnait. A la demande d'un libraire de cette ville, il s'occupa de la révision du manuscrit laissé, en 1667, par Thomas Reinesius, sous le titre d'*Eponymologicum* : c'était un glossaire pour l'intelligence des inscriptions antiques. Ce manuscrit informe avait besoin d'être déchiffré, mis au net, et complété par le moyen des inscriptions, qui depuis la mort de Reinesius avaient été publiées par Fabretti. Le travail de Schœttgen passa ensuite dans la bibliothèque de Jean Leclerc, et finalement entre les mains de Christophe Sax, qui s'occupa long-temps à l'enrichir de mots tirés des inscriptions recueillies ou publiées dans le dix-huitième siècle, par Gude, Doni, Gori, Passionei, Bonada, Burmann et Paulus. Après la mort de Sax, les papiers que ce savant avait laissés, y compris l'*Eponymologicum* de Reinesius, Schœttgen et Sax, furent achetés par Louis Buonaparte, alors roi de Hollande. Il faut espérer que le gouvernement des Pays-Bas aura soin de faire publier enfin un ouvrage de cette importance, qui manque à la philologie. Schœtgen prépara aussi une nouvelle édition des *Scriptores rei rusticæ*, qui ne fut publiée qu'en 1735, par Gesner. Renonçant, en 1716, à la prédication, pour laquelle il avait montré beaucoup de goût dans sa jeunesse, il se voua à l'instruction publique, fut nommé recteur du gymnase de Francfort sur l'Oder; en 1719, professeur de belles-lettres à celui de Stargard; et, en 1728, recteur d'un des gymnases de Dresde. Il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 15 octobre 1751. Ce savant avait été marié avec la fille d'un médecin de Berlin, de laquelle il eut huit enfants. Sa carrière n'a pas été brillante, mais elle fut utile: son mérite, comme professeur, n'a

pas seulement été reconnu et célébré par les nombreux disciples qu'il a formés ; il lui valut encore une grande considération de la part de ses concitoyens et des étrangers. Outre l'érudition philologique et historique, Schœttgen possédait à un rare degré la littérature orientale et rabbinistique. Il fut souvent consulté par les docteurs juifs, qui étaient pénétrés de la plus haute vénération pour sa sagesse; mais ce sentiment se changea tout-à-coup en haine, lorsqu'ils s'aperçurent que Schœttgen n'avait si bien étudié les livres des plus anciens rabbins, que pour confondre leur savoir et le faire tourner au triomphe du christianisme. Il fit paraître, en 1748, son *Jésus le vrai Messie*, 1 vol. in-8°., où il prouva, par les livres des Juifs eux-mêmes, que tous les passages de l'Ancien-Testament qu'ils ont entendus du Messie, ont été accomplis par le Christ. Dans l'introduction, qui renferme l'Histoire de l'Orthodoxie juive, l'auteur démontre la conformité des dogmes juifs et chrétiens, que les rabbins méconnaissent. Ce livre est l'ouvrage le plus fort qu'on ait écrit contre l'incrédulité des Juifs ; et il ne paraît pas qu'on puisse rien y ajouter. Schœttgen a soigné des éditions estimées des *Lettres attribuées à Thémistocle*, Leipzig, 1710, in-8°., de *Quinte-Curce*, 1717, in-12.; du *Nouveau-Testament*, 1744, in-8°. Le *Philon*, de 1729, qui paraît être une nouvelle édition, n'est que celle de Wittemberg, 1691, à laquelle un libraire de Francfort ajouta une préface et un nouveau frontispice. Schœttgen a aussi donné de nouvelles éditions des ouvrages de Lambert Bos, sur les ellipses grecques ; de Walter, sur les ellipses hébraïques; et du Lexique de Pasor, sur le Nouveau-Testament. Lui-même publia plus tard un meilleur Lexique de ce genre, qui depuis a été réimprimé avec des additions de Krebs et Spohn, ainsi qu'un *Dictionnaire d'antiquités*. Fabricius ayant laissé incomplète sa bibliothèque latine du moyen âge, Schœttgen y ajouta un sixième vol., renfermant les lettres P à Z. Outre l'ouvrage allemand que nous avons cité, ses *Horæ hebraicæ et talmudicæ*, qui parurent en 1733 et 1740, 2 vol. in-4°., furent les produits de ses travaux dans les langues orientales, conjointement avec G.-Chr. Kreysig. Il rédigea encore, en allemand, une collection intéressante pour l'Histoire de Saxe, 12 vol. in-8°., et il publia, dans la même langue, une *Vie de Conrad-le-Grand, margrave de Misnie*, et l'*Histoire de Weprecht de Groetsch, margrave de Lusace*. Après sa mort, on publia : *Diplomataria ad scriptores Historiæ Germanicæ medii ævi cum sigillis ære incisis*, 1733 et années suivantes: collection qu'il avait faite avec Kreysig. Enfin il existe de Schœttgen environ quatre-vingts *Opuscules*, *Dissertations*, *Programmes*, etc., Ceux qui éclaircissent quelques points de l'Histoire de Saxe, ont été réunis sous le titre de *Schættgeni opuscula minora, Historiam saxonicam illustrantia*, Leipzig, 1767, in-8°. S-L.

SCHOIFFER (JEAN). *V.* SCHŒFFER.

SCHOLLINER (HERMANN), historien, né, le 15 janvier 1722, à Freisingen, où son père était instituteur, fut élevé chez les Bénédictins de cette petite ville, qui y avaient une très-bonne école latine. A l'âge de seize ans, il entra lui-même dans l'ordre, à l'abbaye d'Ober Altaich, et y étudia, pendant quatre ans, la philosophie, les mathématiques, puis

la théologie, à Salzbourg. En 1745, il prit les ordres. Ses supérieurs, prévoyant le parti qu'ils tireraient de ses talents, l'envoyèrent à Erfurt, pour s'y perfectionner dans les langues orientales, et plus tard à Salzbourg, pour y apprendre le droit civil et le droit canon. Après avoir voué trois années à cette étude, il fut chargé d'enseigner lui-même la théologie et le droit canon à Ober Altaich. Il acquit, dans ces fonctions, une si grande réputation, que la congrégation bavaroise des Bénédictins le nomma directeur-général des études. En 1759, il fut élu membre de la classe teutonique de l'académie des sciences de Munich. Envoyé, en 1760, à Salzbourg, pour y professer la théologie dogmatique, il remplit, pendant six ans, cette chaire, avec un grand succès; après quoi il retourna, à Ober Altaich, où ses supérieurs l'avaient rappelé. Il y reçut, de l'académie des sciences de Munich, la commission honorable de rédiger, depuis le dixième volume, les *Monumenta Boïca*, ou Collection des travaux historiques de cette académie, à la place de Pfeffel, qui en avait soigné les premiers volumes, et qui venait d'entrer au service de France. En 1770, il fit, à Vienne, pour les affaires de son couvent un voyage qu'il mit à profit pour recueillir des diplomes et d'autres matériaux historiques. Après son retour, il fut nommé successivement curé à Boyenberg, prieur d'Ober Altaich, et, en 1773, professeur de théologie dogmatique, à l'université d'Ingolstadt. L'électeur de Bavière et le prince-évêque de Freisingen lui conférèrent le titre de leur conseiller ecclésiastique. Au bout de quatre ans, il se démit de cette charge, et retourna encore une fois dans son monastère, espérant que dorénavant il lui serait permis de se consacrer exclusivement aux travaux historiques: mais ses supérieurs l'ayant chargé de l'administration de la prévôté de Walchenbourg, dépendante de l'abbaye, Scholliner, accoutumé à l'obéissance, se soumit à la nécessité. Enfin, en 1784, il fut dispensé de cette fonction pénible, et put faire de l'histoire l'unique occupation du reste de ses jours, qui finirent le 16 juillet 1795. Regardant les médailles qu'il avait reçues pour quelques-uns de ses ouvrages, et les honoraires qu'il avait gagnés, comme une fortune dont il pouvait disposer, il en fit un fonds, qu'il légua au monastère, pour en employer le revenu à l'entretien de la bibliothèque. Ses ouvrages sont de deux classes. Ceux qu'il publia avant 1775, ayant la théologie et l'histoire ecclésiastique pour objet, ont la plupart la forme de dissertations; nous en citerons les suivantes : *De magistratuum ecclesiasticorum creatione; De religione lutheranâ Catholicis, juxtà ipsum, ut ad eam accedant amabile, reipsa vero ne ad eam deficiant, odibile, Ecclesiæ orientalis et occidentalis concordiâ in transsubstantiatione; De hierarchiâ Ecclesiæ catholicæ; Historia theologiæ christianæ seculi primi*, etc. Depuis 1776, Scholliner ne s'occupa presque exclusivement que de l'histoire de la Bavière, de la généalogie de ses princes et de la vie des hommes célèbres que ce pays a produits. Un grand nombre de ses travaux sont insérés dans les tom. XI à XVIII des *Monumenta Boïca*, dans les tom. IV et V des Mémoires de l'académie de Munich, et dans le Recueil de Westenrieder (*Beytræge zur vaterlandischen Geschichte*), Munich, 1788 et suiv.). S—L.

SCHOMBERG (Henri de), maréchal de France, naquit à Paris, en 1583 : sa famille, originaire de Misnie, s'était établie dans le royaume, à la fin du quinzième siècle (1); son père avait été, sous Charles IX, Henri III et Henri IV, commandant des troupes allemandes au service de France, puis gouverneur de la Marche. Il acheta la seigneurie de Nanteuil pour son fils Henri. Celui-ci porta d'abord le titre de comte de Nanteuil, et fit, sous ce nom, ses premières armes à l'âge de dix-sept ans, avec le duc de Mercœur, en Hongrie, où ce seigneur et le prince de Joinville étaient allés faire la guerre en volontaires dans les troupes de l'empereur Rodolphe II. Le jeune Nanteuil se fit remarquer par sa résolution au siége d'Albe Royale, qui fut enlevée d'assaut. A son retour en France, il prit le titre de comte de Schomberg, dont il se trouva en possession par la mort de son père. Les dix-sept ans de paix dont la France jouit pendant les dernières années du règne de Henri IV et les premières de celui de Louis XIII, enchaînèrent son ardeur guerrière; mais sa vie n'en fut pas moins utile à l'état. Il lui rendit d'importants services par une rare habileté dans les affaires. Nommé, en 1608, lieutenant pour le roi, dans le Limousin, il apaisa les troubles élevés dans ce pays, à l'occasion de querelles de religion. Le comte de Schomberg passa ensuite en Angleterre, comme ambassadeur, et quitta la Grande-Bretagne, en 1616, pour aller en Allemagne veiller aux intérêts de la France, auprès de différentes cours de ce pays. C'était une mission fort délicate à cause de la dissidence de religion; il la remplit avec beaucoup de supériorité. Au moment de la rupture avec les princes, il reçut l'ordre de lever en Allemagne quatre mille reitres et quatre mille lansquenets, et conduisit lui-même ces troupes à Paris. Pendant les troubles qui suivirent la mort du maréchal d'Ancre et l'exil de la reine (1617 et 1618), Schomberg servit en Piémont, sous les ordres de Lesdiguières, contre les Espagnols qui voulaient accabler le duc de Savoie, alors fidèle allié de la France. Le 20 juin 1619, il succéda au président Jeannin dans la place de surintendant des finances, et n'abandonna pas pour cela la carrière des armes. Il remplit la charge de grand-maître de l'artillerie aux siéges de Saint-Jean-d'Angeli et de Montauban, et contribua puissamment à la conquête des places que les Calvinistes possédaient dans le Languedoc. A la mort de Luynes, en 1621, il fut porté à la tête des affaires avec le cardinal de Retz et M. de Puisieux, par le parti qui voulait en écarter l'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu : il fut de l'expédition du Rouergue (1622), toujours en qualité de commandant de l'artillerie. On tenait beaucoup à s'emparer de la ville de Saint-Antonin, un des boulevards des mécontents, place très-forte, située au milieu de montagnes, et d'un accès difficile. Les habitants et la garnison, apprenant qu'on voulait les assiéger, rirent de ce projet, en disant qu'ils ne craignaient rien, *car l'artillerie avait la goutte*; Schomberg était dans ce moment fortement attaqué de cette maladie; mais malgré ses souffrances, il surmonta tous les obstacles, arriva à la tête de l'artillerie, foudroya la

(1) Deux cardinaux de la même famille avaient illustré le nom de Schomberg dans le quinzième siècle. *Gaspar* de Schomberg, père de Henri, maréchal-général des troupes allemandes au service de France, mourut subitement dans son carosse, en 1599. Il avait un frère cadet qui fut tué dans le fameux duel de Maugiron, Quélus, Riberac, etc., le 21 avril 1578.

place, et la força de capituler : Lombez et cinq autres places subirent le même sort ; enfin, dans moins de cinq semaines, toute la Guienne rentra sous l'obéissance du roi. Malgré l'éclat de ses services, Schomberg ne trouva point grâce devant Richelieu, dont rien ne pouvait balancer la puissance : il se vit privé de la charge de surintendant des finances, et éloigné de la cour. On donna au marquis de La Force le bâton de maréchal, auquel Schomberg avait des droits bien plus réels. Richelieu était trop habile pour ne pas voir qu'il agissait contre ses intérêts, en écartant les hommes de mérite. Voulant réparer cette faute, il proposa lui-même au roi le rappel de Schomberg, et lui fit donner le bâton de maréchal, en 1625, à la mort de Roquelaure ; et, dès ce moment, il lui montra une entière confiance. Schomberg fut chargé, en 1627, de chasser les Anglais de l'île de Rhé ; et l'élite de la noblessese disputa l'honneur de partager les dangers de cette expédition. Il attaqua Buckingham au moment où ce général cherchait à regagner ses vaisseaux, et le battit complètement. Il servit ensuite avec beaucoup de gloire, au siége de la Rochelle, entra le premier dans la ville, à la tête de quatorze compagnies des Gardes-Françaises, et punit de mort des soldats qui s'étaient introduits dans quelques maisons pour piller. Le roi le choisit, deux ans après, pour lieutenant, dans la guerre qu'il soutint en Piémont pour défendre le duc de Mantoue contre l'empire et les princes d'Italie. Au mémorable combat du Pas-de-Suze, Schomberg attaqua la droite des retranchements ennemis, qui fermaient le détroit, et les enleva à la tête d'une partie de la maison du roi ; mais il fut blessé d'un coup de mousquet, dans les reins, à la fin de l'action. Cette blessure, quoique grave, ne l'empêcha pas de continuer la campagne ; il prit Pignerol, et força le duc de Savoie à lever le siége de Casal. Il écrivit lui-même la relation de cette campagne, qui fut imprimée sous le titre de *Relation de la guerre d'Italie*, 1630, in-4°. Le dévouement que Schomberg avait montré pour la cour, le fit nommer, en 1632, chef de l'armée destinée à combattre, dans le Languedoc, les rebelles commandés par le duc d'Orléans, frère du roi, et le duc de Montmorenci. Il livra bataille à celui-ci auprès de Castelnaudari, le 1er. septembre 1632, dispersa ses troupes et le fit prisonnier (*V.* MONTMORENCI, XXX, 17). L'habileté de ses manœuvres, la promptitude avec laquelle il passa la rivière de Fresquel, décidèrent de la journée. Pour prix de la victoire, il fut nommé gouverneur du Languedoc ; mais il n'exerça pas longtemps cette charge, et mourut d'apoplexie, le 17 novembre de la même année, à Bordeaux, où se trouvait alors la cour. Le soir même où il expira, le cardinal de Richelieu éprouvait auprès de lui une rétention d'urine tellement violente, que l'on alla annoncer au roi la mort de Schomberg et celle du cardinal en même temps ; mais Richelieu fut sauvé par les soins éclairés des médecins. Schomberg passait pour un des hommes les plus savants de son temps ; il se montra aussi habile dans le manége de la politique que dans l'art de la guerre ; à l'exemple de son père, il se fit un honneur de protéger les gens de lettres ; nul ne fut plus magnifique, plus libéral. Un jour un de ses intendants lui comptait une somme assez forte, en présence de plusieurs officiers ; l'un dit à demi-

voix : Avec cela je serais heureux pour la vie. Soyez heureux, lui dit Schomberg, en le contraignant d'accepter cet argent. On cite le même trait de François Ier. Le cardinal de Richelieu parle ainsi de Schomberg dans ses *Mémoires*. « C'était un gentilhomme qui » faisait profession d'être fidèle, et » tenait cette qualité de sa nation. Il » avait moins de pointe d'esprit que » de solidité de jugement; il le montra en la charge de surintendant » des finances, en laquelle, sans s'être » enrichi d'un teston, et ayant toujours conservé l'intégrité ancienne » qui semble n'être plus de ce temps, » néanmoins les financiers sous lui » n'abusèrent pas peu de sa facilité. » Il était homme de grand cœur, de » générosité et de bonne foi : Dieu » l'a signalé en l'exécution de trois » grandes actions à l'état, des plus » importantes de notre siècle.

M—z—s.

SCHOMBERG (Charles, duc de), fils du précédent, naquit le 16 février 1601, à Nanteuil. Attaché d'abord en qualité d'enfant d'honneur à Louis XIII, il gagna les bonnes graces de ce prince, qui lui donna, dans la suite, des marques fréquentes d'affection. Il fit ses premières armes, sous les ordres de son père, dans le Languedoc et le Poitou, fut blessé au siége de Sommières, en 1622, et signala sa valeur, en 1629, à la prise du Pas-de-Suze et de Privas. L'année suivante, il accompagna le roi dans son voyage en Savoie. Le duc d'*Halluyn* (c'est le nom qu'il portait alors), à la tête d'une compagnie de chevau-légers de la garde, se fit remarquer au combat de Rouvray (1632), et y reçut une blessure grave. Il fut compris dans la promotion suivante des chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit; et le roi joignit à cette faveur celle de le nommer gouverneur du Languedoc. Il défit les Espagnols, en 1636, devant Leucate (1); fut créé peu de temps après maréchal de France; et poursuivant le cours de ses succès dans le Roussillon, remporta, sur les Espagnols, différents avantages. Enfin, secondé par le maréchal de La Meilleraie (*V.* ce nom, XXVIII, 152), il prit Perpignan, en 1642. La mort de Louis XIII fut le terme de sa fortune. On lui demanda sa démission du gouvernement de Languedoc, pour le donner à Gaston d'Orléans; mais il conserva le titre de lieutenant-général de cette province; et il obtint, par forme d'indemnité, le gouvernement de Metz, avec la charge de colonel des Suisses et Grisons, que le duc d'Orléans ne voulut pas voir donner au duc de Longueville. Contraint de prendre le commandement de l'armée de Catalogne, au refus du frère du cardinal Mazarin, il partit, dit Mlle. de Montpensier, « avec peu d'argent, peu de faveur et peu d'hommes; et ceux qui sont du métier de faire rire les autres disaient, par raillerie, que celui qui voudrait aller en lieu périlleux, devait suivre ce maréchal. Les courtisans prétendaient que tous ses exploits se borneraient à donner des sérénades aux dames espagnoles; car quoi qu'il ne fût plus jeune, il était toujours galant» (*V.* ses *Mémoires*, II, 273, édit. d'Amsterd., 1730). Schomberg prit cependant Tortose d'assaut, en 1648, malgré la résistance opiniâtre des assiégés. L'évêque de cette ville fut trouvé tué sur la brèche, une demi-pique à la main. Toute la gloire d'une entreprise si hardie revint à Schomberg; mais sa faveur n'en fut pas plus grande. Quoique la

(1) Cette victoire de Schomberg fut célébrée dans plusieurs ouvrages dont on trouve les titres dans la *Bibl. hist. de France*, nos. 21896-97-98 et 99.

reine et son ministre ne cessassent de lui donner des sujets de plainte, il ne prit aucune part aux troubles civils; et mourut regretté des gens de bien, à Paris, le 6 juin 1656. Ses restes furent ensevelis dans le tombeau de son père, à Nanteuil. Il ne laissait point de postérité, quoiqu'il eût été marié deux fois; la première avec Anne, duchesse d'Halluyn, dont il prit le nom et le rang parmi les pairs du royaume; la seconde avec Marie de Hautefort, célèbre par sa beauté, et dont l'article suit. Le maréchal de Schomberg et sa femme eurent l'honneur d'être les premiers protecteurs de Bossuet, qu'ils contribuèrent beaucoup à faire connaître à la cour. Par reconnaissance, il dédia au maréchal sa *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferri*. On conserve des *Lettres* du duc de Schomberg, à la suite de celles de son père, à la Bibliothèque du Roi, fonds de Bouthilier, k. 6. Son portrait, gravé plusieurs fois dans divers formats, se trouve dans l'ouvrage intitulé : les *Triomphes de Louis-le-Juste*, in-fol., et fait partie du *Recueil* de Montcornet. W-s.

SCHOMBERG (MARIE DE HAUTEFORT, duchesse DE), femme du précédent, était fille du marquis de Hautefort et de Mlle. Dubellay. Elle perdit sa mère de très-bonne heure. Lorsqu'elle parut à la cour de Louis XIII, pour la première fois, à l'âge de quatorze ans, sa beauté fit le plus grand effet. Nommée d'abord fille d'honneur de Marie de Médicis, elle passa bientôt au service de la jeune reine, qui l'honora de son amitié et d'une confiance dont elle se montra toujours digne. L'espèce de prédilection que le roi marqua pour Mlle. de Hautefort, aussitôt qu'il la vit, aurait bientôt pris le caractère de la passion, si Louis XIII avait su aimer ses maîtresses autrement que ses favoris. « Il en était jaloux, dit le président Hénault, et c'était là où se bornaient ses sentiments. » En effet, jamais amour ne fut plus chaste que celui de ce prince pour sa jeune favorite, qui ayant obtenu la survivance de sa grand'mère, Mme. de la Flotte, à la charge de dame d'atours, porta dès-lors le titre de dame. Quand le roi était en tête-à-tête avec elle, il lui parlait beaucoup de chiens, d'oiseaux, et principalement de chasse, ayant un goût décidé pour ce genre d'exercice, et y déployant une adresse extraordinaire. Mme. de Hautefort essentiellement occupée de plaire à la reine Anne d'Autriche, répondait peu à l'affection du monarque, dont le caractère et les boutades la rebutaient tellement qu'elle ne pouvait, dit Mlle. de Montpensier, s'empêcher de se moquer quelquefois de lui. Elle eût voulu tirer sa souveraine de la servitude que celle-ci partageait avec le royal pupille du cardinal de Richelieu. On lit, dans les Mémoires du temps, qu'un jour le roi étant entré dans la chambre d'Anne d'Autriche, qui était à sa toilette, s'aperçut que Mme. de Hautefort cachait dans son sein un billet. Comme il insistait pour en avoir connaissance, la reine saisit les mains de sa fille d'honneur, et dit à Louis de prendre ce billet où il était; il répondit qu'il n'avait garde, et qu'il n'osait y toucher, si bien que la reine tenait toujours Mme. de Hautefort. Alors le roi s'arma d'une paire de pincettes d'argent, à l'aide desquelles il voulut essayer s'il pourrait avoir le papier. Mais Mme. de Hautefort l'avait placé trop avant, et la reine la laissa s'échapper après qu'elle se fut divertie, et de la peur qu'elle avait eue, et de l'embarras de Louis

XIII (1). Mais il est peu probable qu'Anne d'Autriche se soit prêtée à ce manége. Cependant Saint-Simon, tout en confirmant le fait, sans parler des pincettes d'argent, dit que la reine était présente et intéressée au billet, qui d'abord fut serré. Il ajoute que le roi voulant l'enlever à Mme. de Hautefort, ils se débattirent assez long-temps. Peut-être est-il plus croyable que cette scène se soit passée en tête-à-tête, et que le papier ne fut autre chose qu'une promesse écrite, de se défaire du cardinal de Richelieu, promesse obtenue du faible monarque par Mme. de Hautefort. Quoiqu'il en soit, Louis XIII ne tarda pas à la nommer dame d'atours. Ce fut alors que l'espèce d'amour qu'il avait pour elle alla jusqu'à la plus violente jalousie; celle de Richelieu était d'une nature différente. Il compromit Mme. de Hautefort dans les intrigues qu'il se permettait contre la reine, et finit par persuader au roi d'éloigner la confidente d'Anne d'Autriche, pendant quinze jours seulement. Mais, de délais en délais, Louis XIII s'était accoutumé à ne plus la voir, et elle fut remplacée dans la faveur de ce prince, par Cinq-Mars, protégé du cardinal, qui bientôt conçut l'espoir de supplanter lui-même ce jeune homme. La régente, après la mort du roi, rappela Mme. de Hautefort à la cour; mais la dame d'atours, s'exprimant avec trop de liberté sur le cardinal Mazarin, fut de nouveau disgraciée: ce qui put contribuer à justifier l'opinion que Louis XIII avait émise sur la reine sa femme, en lui reprochant un caractère d'ingratitude. Mme de Hautefort se retira dans un couvent, voulant ou croyant vouloir se faire religieuse. Ce fut à cette époque qu'elle connut le maréchal Charles duc de Schomberg, dont elle devint la femme, en septembre 1646. Dès-lors elle ne se montra plus que rarement à la cour, quoique Louis XIV lui témoignât beaucoup d'estime et de bienveillance. Veuve en 1656, elle conserva dans le monde une grande considération. Elle était amie de mesdames de Sévigné et de Lafayette, et protégeait Scarron, qui l'a célébrée dans plusieurs pièces de vers. (*V.* SCARRON). Quand elle vit Anne d'Autriche dans une position moins heureuse, elle se rapprocha d'elle avec empressement. Le roi la proposait comme un exemple de vertu et de conduite dans toutes les occasions, disant qu'il n'aurait répondu de la vertu d'aucune femme, si ce n'est de la reine son épouse, et de la maréchale de Schomberg. Il existe une Vie de cette dame, qui doit avoir été écrite plus de sept ans avant sa mort, puisqu'il n'y est point question de la proposition que lui fit Louis XIV, de remplir la place de dame d'honneur de la dauphine, *afin de remettre à la cour la dignité et la grandeur qu'on commençait à n'y plus voir*. La maréchale de Schomberg avait alors soixante-huit ans; elle n'accepta point. Cependant le roi lui avait écrit de sa main deux lettres pressantes: elle persista dans son refus, résolue de consacrer le reste de ses jours aux exercices de piété, et s'enferma dans le couvent de la Madelène de Trainel, à Paris, où elle mourut le 1er. août 1691, âgée de soixante-quinze ans. — Le comte de Schomberg, petit-fils du duc Charles, et le dernier de cette famille, était maréchal-de-camp, sous le règne de Louis XV, et il passa pour un des grands seigneurs les plus instruits et

(1) On voit, dans Sauval, *Galanterie des rois de France*, une gravure qui représente cette étrange scène.

les plus spirituels de ce temps-là. Lié avec beaucoup de gens de lettrés, et surtout avec d'Alembert et Voltaire, dont il partageait les goûts et les opinions, il fut long-temps en correspondance avec le philosophe de Ferney, et le visita dans sa retraite.

L—P—E.

SCHOMBERG (Armand-Frédéric de), maréchal de France d'une antique famille que les précédents, descendait d'une ancienne maison d'Allemagne issue de celle de Clèves, dont elle portait les armes. Il était fils de Ménard de Schomberg, qui reçut de l'électeur Palatin Fréderic V la commission de négocier son mariage avec la princesse Élisabeth (*Voy.* Frédéric V, xv, 593), et d'Anne, fille d'Édouard Dudley, pair et second baron d'Angleterre. Né vers 1619, il n'avait que quelques mois, lorsqu'il eut le malheur de perdre son père. Il resta sous la tutelle de l'électeur, qui désigna, pour administrer ses biens, quatre commissaires, dont il ne put jamais, dans la suite, obtenir de comptes. Il annonça, des l'enfance, son inclination guerrière, et toutes les qualités qui devaient l'illustrer un jour. A seize ans il se trouvait à la fameuse bataille de Nordlingue, où les Suédois furent défaits par les Impériaux. Il servit ensuite à la retraite de Maïence; puis devant Dole, sous les ordres de Rantzau (*Voy.* ce nom), qui lui avait donné une compagnie dans son régiment. Il suivit ce grand capitaine en Allemagne, fut chargé de surprendre Nordhausen, battit la garde avancée et entra dans la place pêle-mêle avec les fuyards. L'empereur le punit de son audace en confisquant ses biens. Cette mesure le força de demander du service en Hollande. Le prince d'Orange, Henri-Fréderic, s'empressa de lui donner de l'emploi, et mit à profit ses talents dans des occasions importantes. Après la mort du prince Guillaume (1650), Schomberg revint en France, acheta la compagnie des gardes écossaises, servit en Poitou, dans les guerres civiles, puis en Champagne, au siége de Rhétel, où il commanda l'infanterie, dans l'absence des officiers généraux. Le cardinal Mazarin le récompensa de sa valeur, en lui faisant expédier un brevet de lieutenant-général à l'armée de Flandre. La prise de Landrecies et de Saint-Guilain fut le fruit de ses premiers exploits. Au siége de Valenciennes, son fils aîné fut tué, sous ses yeux, dans la tranchée, tandis qu'il posait une fascine dans un endroit découvert. Schomberg eut assez de fermeté pour supporter ce malheur, et continua de donner ses ordres avec le même sang-froid qu'auparavant. Il commandait, à la bataille des Dunes, la seconde ligne de l'aile gauche, et il contribua beaucoup au succès de cette journée, où la valeur du prince de Condé ne put sauver l'armée espagnole. Il prit ensuite Bergues et quelques autres places, dont il fut nommé gouverneur. La paix avec l'Espagne semblait devoir condamner Schomberg à l'inaction; mais les Espagnols n'avaient point abandonné le projet d'enlever le Portugal à la maison de Bragance. Il fit offrir ses services à la régente, et lui conduisit un corps de quatre mille hommes, qui suffit pour assurer aux Portugais la supériorité. Il battit les Espagnols dans toutes les rencontres, et termina cette expédition brillante par la victoire de Villa Viciosa, qui raffermit pour toujours le trône de Portugal (1). Ses services

(1) On trouve des détails circonstanciés sur les campagnes de Schomberg en Portugal, dans les *Mémoires* de Fremont d'Ablancourt (*Voy.* Frémont, XVI, 23).

lui méritèrent la grandesse avec le titre de comte; et il revint à Paris, où il fut accueilli avec enthousiasme. Mme. de Sévigné, qui le voyait fréquemment ainsi que sa femme, écrivait à Mme. de Grignan: « M. de Schomberg me paraît un des plus aimables maris du monde, sans compter que c'est un héros: il a l'esprit orné et une intelligence dont on lui sait un gré non pareil » (*Lett.* du 1er. mai 1671). L'Europe venait de se coaliser contre Louis XIV. Schomberg eut le commandement de l'armée de Catalogne, et sut contenir les Espagnols, auxquels il enleva Figuières et d'autres forteresses. Quoique protestant, il reçut, en 1675, le bâton de maréchal, et passa, bientôt après, à l'armée des Pays-Bas. En 1676, il força les Hollandais de lever le siége de Maestricht et celui de Charleroi. L'année suivante, la division qu'il commandait fut réduite à rien par les nombreux détachements qu'on en tira pour grossir celle du maréchal de Créqui. Impatienté de ne pouvoir agir, Schomberg vint trouver le duc de Créqui, auquel il dit qu'il sortait de sa garnison pour venir servir de volontaire auprès de lui; qu'il était inutile où on l'avait placé, et qu'il avait écrit au roi pour lui offrir son service comme vieux soldat (*Let.* de Mme. de Sévigné, 11 août 1677). Schomberg reçut, en 1684, l'ordre d'entrer en Allemagne, à la tête de vingt-cinq mille hommes: mais une trève fut signée quelques jours après avec l'empereur; et il ne put rien entreprendre. La révocation de l'édit de Nantes le décida, en 1685, à demander la permission de se retirer en Portugal (2). Il passa, peu de temps après, à la cour de l'électeur de Brandebourg, qui le créa ministre-d'état et généralissime; mais il ne put résister aux offres pressantes du prince d'Orange, qui se disposait à chasser du trône le malheureux Jacques II, son beau-père. Schomberg suivit ce prince en Angleterre, et prit une part très active à cette expédition (*V.* GUILLAUME III, XIX, 127). A la bataille de la Boyne, étant entré, sans cuirasse, dans la rivière, pour guider un régiment d'infanterie, il fut tué d'un coup de pistolet, tiré à bout portant, par un jacobite, le 11 juillet 1690. Mme. de Sévigné, qui trouvait alors que son héros *gâtait cruellement* la fin d'une si belle vie, apprit sa mort avec une satisfaction inconcevable. « Nous en aurions été plus aises, dit-elle, si on ne nous avait fait attendre celle du prince d'Orange; mais ce sera pour une autre fois (*Lettre* du 13 août). » Les restes de ce grand capitaine furent inhumés dans l'église de Saint-Patrice de Dublin, où l'on voit son tombeau, décoré d'une épitaphe. Son portrait, gravé plusieurs fois, in-fol. et in-4°., fait partie du *Recueil* d'Odieuvre. On a l'*Abrégé de la vie de Schomberg*, par Lusancy (Matth. Beauchateau), Amsterdam, 1690, in-12. W—s.

SCHONA (BEN) MOHEB-EDDIN ABOU'L VALID MOHAMMED, natif d'Alep, est regardé comme le premier des docteurs chez les Mahométans. Il était hanifite, chef de la religion et grand-juge d'Irak, ou de la Chaldée; il mourut en 883 de l'hég.

(2) Bayle ne regardait pas comme volontaire, de la part de Schomberg, sa retraite en Portugal, ni sa sortie de ce royaume. « Ce maréchal, dit-il, (*Comment. philosophique*, fin du chap. 26), s'est » vu contraint, sur ses vieux jours, par les ordres » du roi, de sortir de l'[illegible]e.... Ces mêmes ordres » lui ayant fixé une retraite en Portugal, il espé- » rait d'y passer tranquillement le reste de ses » jours; mais rien n'a été capable de le mettre à » couvert des persécutions.... Il a donc fallu que » ce maréchal se soit remué encore une fois, et ait » cherché des asiles bien loin de la patte du loup. »

(1478 de J.-C.), après avoir laissé beaucoup d'ouvrages, qui l'ont rendu immortel. La principale de ses productions est une *Histoire générale* en quatre parties, depuis Adam jusqu'en 1403. Il la fit, à la demande d'Omed-eddin Mohammed, gouverneur d'Alep, et l'intitula : *Jardin des choses mémorables*. On la trouve en manuscrit à la bibliothèque du Roi à Paris, et dans la Bodléienne, dans celles du Vatican, de Leyde et de Copenhague. D'Herbelot et autres en ont fait un grand usage. On peut la regarder comme un abrégé des *Annales* d'Abou'lféda, qu'il a continuées depuis l'an 730 de l'hég. jusqu'à l'an 807. Mais, suivant Reiske, cette continuation est d'un mérite inférieur à celui des Annales. Voyez ses *Prodidagmata*, p. 230. Z.

SCHONÆUS ou DE SCHOONE (CORNEILLE), poète latin, né à Gouda en Hollande, vers 1540, fit de bonnes études au collége du Porc, à Louvain, d'où la réputation qu'il s'était acquise par son talent pour la comédie latine, non moins que par la régularité de ses mœurs, le fit appeler au rectorat de l'école latine de Harlem, vers 1575; il remplit ses fonctions avec beaucoup de succès pendant 25 ans, au bout desquels il s'en démit, et vécut encore onze ans dans une honorable retraite. Il mourut dans le culte où il était né, le 23 nov. 1611. Dans son épitaphe, en quatre vers iambiques, il se représente comme un acteur qui, après avoir joué son rôle, quitte la scène de la vie, et qui, en faisant ses adieux, sollicite des applaudissements auxquels il croit avoir droit. Son principal ouvrage est son *Terentius Christianus*, composé de dix-sept comédies sacrées, où il a imité, non sans succès, le style de Térence. (*V.* CYGNE, x, 595). La première édition complète parut à Cologne, en 1614, in-8°. On a réuni à celle d'Amsterdam, 1629, in-8°, les autres Poésies latines, Élégies et Épigrammes, qui avaient paru séparément à Anvers, sous le titre de *Carminum libellus*, en 1570. Le *Terentius christianus*, Paris, 1779, in-8°., ne contient que quatre des dix-sept pièces de Schoone. (*Voy.* au surplus, le *Dictionn. des anonym.*, deuxième édition, n°. 21536). On a encore de lui une *Grammaire latine*, Harlem, in-12. Le nom de notre auteur, dans sa langue maternelle, signifie *le beau*, et l'on nous a transmis une pièce de vers latins de son temps, où il est dit que, sous tous les rapports, il mérita ce nom; qu'il était fort bien de figure, et qu'il avait une très-belle femme, qui lui avait donné de fort beaux enfants. Un autre SCHONÆUS (Pierre), maître-ès-arts, et docteur en médecine de Harlem, cultiva aussi la poésie latine; servit dans les armées du roi d'Espagne, et chanta : *Fuga Leonis Palatini*, et *Fuga et clades Christiani Brunsvicii*, Bruxelles, 1624, in-8°. M—ON.

SCHOOCKIUS (MARTIN), né à Utrecht, en 1614, fut successivement professeur dans cette ville, à Deventer, à Groningue et à Francfort sur-l'Oder, où il mourut, en 1669. Dans un siècle et dans un pays où l'abus de faire des livres fut porté au dernier point, aucun savant n'alla aussi loin que Schoockius. Il fit des Traités *sur le beurre*, *sur les harengs*, *sur les cicognes*, *sur l'éternuement*, *sur les truffes;* enfin, il en composa spécialement *sur l'aversion des œufs*, *du poulet*, sur celle *du fromage*... Et dans tous ces traités, fort sérieusement écrits en latin, qu'on ne croie pas qu'il y ait

un mot ni une seule idée d'hygiène ou d'économie domestique : ce n'est que de l'érudition, et de longues dissertations qui remontent aux Grecs et aux Romains. Dans son traité sur les gens qui n'aiment pas le fromage : *Tractatus de aversione casei*, publié en 1665, le savant hollandais n'eut cependant pas le mérite de l'initiative; puisqu'un savant allemand, non moins profond que lui sans doute, avait publié, vers 1615 : *Quid fiat quod multi abhorreant ab esu casei* (*V.* SAGITTARIUS, t. XXXIX, p. 495). Schoockius fit encore beaucoup de compilations sur des sujets moins bizarres, tels que les *Inondations*, la *Fédération belge*, l'*Empire de la mer*, la *Philosophie de Descartes*, etc.; mais tout cela, dépourvu de critique et de saine érudition, est aujourd'hui complètement oublié. Il se livra aussi à une polémique assez vive contre quelques savants de son temps. Vossius, qu'il avait personnellement attaqué, l'appelait, avec la politesse habituelle des érudits de cette époque, *Impudentissima bestia*, (*In append. Guidiana*, pag. 329).
M—D j.

SCHOONHOVEN (FLORENT), en latin *SCHOONHOVIUS*, né à Gouda, en Hollande, vers 1594, s'est fait connaître comme poète latin du second ordre. Il étudia en droit à Leyde, et y reçut le bonnet de docteur en 1618. C'était une malheureuse époque de déchirement dans le sein de l'Église réformée; et il paraît que le scandale de ces dissensions décida Schoonhoven à embrasser la religion catholique. Il s'exclut volontairement ainsi des fonctions publiques, et mourut dans la vie privée, en 1648. On a de lui : I. *Carmina*, en trois livres, Leyde, 1613, in-12. Ce sont des Odes, des Épigrammes, des Pièces érotiques, sous le titre de *Lalage, sive amores pastorales;* des Idylles au nombre de six, et une vingtaine d'Hymnes sur des sujets sacrés. II. *Emblemata*, suivis de quelques autres poésies, Gouda, 1618, in-4°., avec fig. — Un autre *Schoonhoven* (Gisbert-Antoine), a bien mérité de la littérature classique, par une édition d'*Eutrope*, Bâle, 1554, in-8°. Antoine Matthæi a imprimé de lui : *De origine Francorum dissertatio*, dans ses *Analecta veteris ævi*, tom. 1, p. 57.
M—ON.

* SCHOONJANS (ANTOINE), peintre, né à Anvers, en 1655, fut placé fort jeune chez Érasme Quillinus. Le desir de se perfectionner lui fit entreprendre le voyage d'Italie, et il se rendit dans cette contrée, en traversant Lyon et Paris, où il laissa quelques ouvrages qui annonçaient son talent. Arrivé à Rome, il se livra à des études sérieuses, et après un séjour de dix années, il visita Vienne, où l'empereur Léopold Ier. lui donna le titre de peintre de son cabinet. Outre les portraits de la famille impériale, et d'une foule de seigneurs, il peignit plusieurs grands tableaux d'autel pour diverses églises de l'Autriche. C'est particulièrement à Vienne que se voient ses principaux ouvrages. Sa renommée attira dans cette ville une foule d'étrangers, qui, charmés de la beauté de ses peintures, les emportèrent dans leurs pays, et surtout en Angleterre, où Schoonjans fut invité à se rendre. L'empereur lui permit d'aller passer quelque temps à Londres, où il fut accueilli avec le plus vif empressement. À son retour en Allemagne, il s'arrêta quelque temps à la cour de l'Électeur palatin, pour lequel il exécuta plusieurs ouvrages, dont ce prince fut telle-

ment satisfait, qu'il le décora d'une superbe chaîne d'or. Il arriva enfin à Vienne, où il ne cessa d'être accablé de travaux et de faveurs, jusqu'à sa mort, arrivée en 1726. P—s.

SCHOPP. *Voy.* SCIOPPIUS.

SCHOTANUS (CHRISTIAN), ministre protestant, né à Scheng, village de Frise, en 1603, fut professeur de grec, d'histoire ecclésiastique, et prédicateur à Franeker, où il mourut le 12 novembre 1671. On a de lui : I. *Description de la Frise*, avec fig., 1656, in-4°. II. *Histoire de la Frise* jusqu'en 1658, in-f°. Schotanus était très-ardent dans ses opinions religieuses, et dans ces deux ouvrages, écrits en flamand, il parle de ses adversaires les catholiques, avec beaucoup de violence et d'injustice. Il publia encore, sous les titres suivants, les cahiers qu'il avait rédigés pour son usage dans sa longue carrière de l'enseignement. III. *Continuatio historiæ sacræ Sulpitii Severi*, Franeker, 1658, in-12. IV. *Bibliotheca historiæ sacræ Veteris-Testamenti, sive exercitationes Sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi*; 1664, 2 vol. in-f°. — Trois fils de Schotanus furent, comme lui, professeurs à Franeker et à Utrecht, et ils ont laissé quelques écrits de peu d'importance sur la jurisprudence et la théologie. Z.

SCHOTT (ANDRÉ), jésuite, né, en 1552, à Anvers, alla faire son cours de philosophie à Louvain, où il fut retenu pour professer la rhétorique, au collége du *Château*. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer, vers 1577, à Douai; et il vint ensuite à Paris, où le célèbre Busbecq, alors ambassadeur de l'empereur Rodolphe II (*Voyez* BUSBECQ, VI, 354), lui offrit un logement, et l'associa à ses études. Au bout de deux ans, il se rendit en Espagne, avec des lettres de son père pour quelques personnages en crédit à la cour de Philippe II. Il venait d'arriver à Tolède, quand la chaire de langue grecque devint vacante par la mort du titulaire. Schott se mit sur les rangs pour le concours; et, l'ayant obtenue, la remplit avec une telle distinction, qu'il fut appelé, en 1584, à l'université de Saragoce, où il joignit à la chaire de grec celle de rhétorique. Informé qu'Anvers était assiégé par le duc de Parme, il fit vœu d'embrasser la règle de saint Ignace, si cette ville rentrait sous la domination du roi d'Espagne. Le souhait qu'il avait formé dans l'intérêt de sa patrie, s'accomplit; et, le 6 avril 1586, Schott entra dans la société des Jésuites. Dès qu'il eut achevé son noviciat et terminé ses études théologiques, ses supérieurs l'envoyèrent à Gandie, où l'institut possédait un collége ayant rang d'université. Il y professait la théologie, quand ses talents le firent appeler à Rome pour remplir la chaire de rhétorique. Il s'acquitta de cet emploi pendant trois ans; et, ayant obtenu la permission de revenir à Anvers, il y partagea le reste de sa vie entre l'enseignement et l'étude, et mourut le 23 janvier 1629. Le P. Schott était très-laborieux, plein de zèle pour le progrès des lettres, et d'un caractère doux et obligeant: aussi fut-il aimé des Protestants comme des Catholiques. Il a beaucoup encouragé les recherches de Valère André, son secrétaire, et celles de Sweert, sur l'histoire littéraire des Pays-Bas. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; Niceron en cite quarante-sept, dans ses *Mémoires*, XXVI, 64-82. On se contentera d'indiquer ici les principaux. I. *Laudatio funebris Ant. Augus-*

tini, archiep. Tarraconensis, in quá de ejus vitá, scriptisque disseritur, Leyde, 1586, in-4°., et réimprimé en tête du Traité de ce savant prélat : *De emendatione Gratiani*, Paris, 1607 (*V.* Augustin, III, 63). II. *Vitæ comparatæ Aristotelis ac Demosthenis, olympiadibus ac præturis Atheniensium digestæ*, Augsbourg, 1603, in-4°. III. *Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ, Æthiopiæ et Indiæ scriptores varii*, Francfort, 1603-1608, 4 vol. in-fol. Cette collection est rare et très-estimée. Lenglet-Dufresnoy en a donné la description détaillée, dans la *Méthode pour étudier l'Histoire*, XIII, 329-34. Schott n'est l'éditeur que des deux premiers volumes. Le quatrième a été publié par son frère, et le troisième par Pistorius (*Voy.* ce nom). IV. *Thesaurus exemplorum ac sententiarum ex auctoribus optimis collectus, in centurias quatuor divisus*, Anvers, 1607, in-8°. V. *Hispaniæ bibliotheca seu de academiis et bibliothecis; item elogia et nomenclator clarorum Hispaniæ scriptorum, qui latinè disciplinas omnes illustrarunt*, Francfort, 1608, in-4°. de 649 pag. Le nom de l'auteur n'est pas sur le frontispice; mais il a souscrit la Dédicace : *A.-S. Peregrinus* (1). Cet ouvrage contient, non-seulement la Notice des bibliothèques et des académies de l'Espagne, mais il donne une idée exacte de la situation des lettres dans ce royaume, à la fin du seizième siècle. VI. *Adagia sive proverbia Græcorum ex Zenobio, Diogeniano et Suidæ collectaneis, partim edita, partim nunc primùm latinè reddita, scholiis illustrata; accedunt proverbiorum græcorum è Vaticaná bibliothecá appendix et Jos. Scaligeri stromateus*, Anvers, 1612, in-4°., rare. VII. *Observationum humanarum libri quinque, quibus græci latinique scriptores emendantur et illustrantur: necnon Nodi Ciceroniani variorumque quatuor libris enodati, edit. auctior*, Hanau, 1615, in-4°., rare et très-recherché (V. Freytag, *Analecta litteraria*, p. 857). VIII. *Tabulæ rei nummariæ Romanorum Græcorumque ad belgicam, gallicam, etc., monetam revocatæ; cum brevi Catalogo eorum qui apud Græcos Latinosque de ponderibus, mensuris et re nummariá scripserunt*, Anvers, 1616, in-8°. IX. *Selecta variorum commentaria in Orationes Ciceronis*, Cologne, 1621, in-8°., 3 vol. Schott a fait lui-même ce choix de Commentaires, dans lequel il a glissé plusieurs notes de sa façon. Le *Sylloge epistolar.* de Burman contient neuf *Lettres* de Schott à Juste Lipse, I, 96-105, et *une* à Seriverius, II, 378. Indépendamment de la part que Schott a eue à l'édition de la *Bibliotheca patrum*, Cologne, 1618, on lui doit des édit. d'Aurelius Victor (*V.* Aurelius, III, 78), de Pomponius Mela, de Paul Orose, de saint Basile, de l'*Histoire Byzantine* de Theophylacte, des *OEuvres* d'Ennodius, évêque de Pavie; des *Annales romaines* de Pighius (*V.* ce nom, XXXIV, 424), de l'*Itinéraire* d'Antonin, de l'*Histoire de Sicile par les médailles*, d'Hub. Goltzius; des *Antiquités romaines* de J. Rosin, des *Lettres* de saint Isidore de Péluse, avec une traduction latine; de la *Biblioth. soc. jesu.*, du P. Ribadeneira, avec des additions (*Voy.* Southwell); des *Lettres* de

(1) Prosper Marchand doute que ce livre appartienne à Schott, parce que l'article *Mariana* n'y est pas assez exact. Voyez son *Dict. hist.*, article *Peregrinus*, II, 136.

Paul Manuce, et enfin des *Œuvres* de Louis de Grenade, en latin. Il a publié des *Notes* sur quelques livres de Sénèque, sur les Vies de Cornelius Nepos, sur l'*Argonautique* de Valerius Flaccus, etc. Il a donné des *Versions latines* de la *Chrestomathie* de Proclus, de la *Bibliothèque* de Photius (*V.* ce nom, XXXIV, 220), des *Dialogues* d'Ant. Augustin, sur les médailles; des *Vies* des PP. François de Borgia et Laynès, ainsi que des *Lettres des missions* de la Chine et de l'Inde, adressées aux supérieurs-généraux des Jésuites.—SCHOTT (François), frère aîné du précédent, et comme lui, natif d'Anvers, fut honoré de différentes charges municipales, et mourut, le 17 mars 1622, âgé de soixante-quatorze ans. Il fut l'éditeur du quatrième volume de l'*Hispania illustrata*. On lui doit encore divers *Itinéraires*, de France, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie, oubliés depuis long-temps, parce qu'on en a de meilleurs. Son frère, André, revit son Itinéraire d'Italie, et en publia la quatrième édition, Anvers, 1625, in-8°., sous ce titre: *Itinerarium nobiliorum Italiæ regionum, urbium, oppidorum et locorum*. Claude Malingre a intitulé sa traduction française de cet ouvrage: *Histoire de l'Italie, ou Description de ses singularités*, Paris, 1627, in-8°.

W—s.

SCHOTT (GASPAR), physicien, né en 1608, à Kœnigshofen, dans le diocèse de Wurtzbourg, embrassa la règle de Saint-Ignace, à l'âge de dix-neuf ans; et, forcé par la guerre qui désolait alors l'Allemagne, d'interrompre ses études, fut envoyé dans la Sicile, où il termina ses cours, et professa plusieurs années, à Palerme, la théologie morale et les mathématiques. Le desir d'étendre ses connaissances lui fit solliciter la permission de se rendre à Rome, près du P. Kircher, dont il reçut des leçons, et avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Il revint enfin à Wurtzbourg, après trente années d'absence, et partagea dès-lors ses loisirs entre la rédaction de ses ouvrages et l'enseignement des sciences physiques, dont il ranima l'étude en Allemagne. Sa vie laborieuse, sa piété et la simplicité de ses mœurs le rendirent un objet de vénération pour les Protestants comme pour les Catholiques. Il mourut à Wurtzbourg, le 22 mai 1666. Mercier de Saint-Léger (*V.* MERCIER) a donné la *Notice raisonnée des Ouvrages du P. Schott*, Paris, 1785, in-8°. de 108 pag. « Ces écrits, dit-il, ne sont pas, » je le sais, exempts de défauts; l'au» teur les a chargés d'une foule de » choses inutiles, hasardées, ridicu» les même si l'on veut; mais on y » trouve des faits curieux, des ob» servations précieuses, des expé» riences dignes d'attention; et ils » peuvent mettre sur la voie de plu» sieurs découvertes, ceux de nos » physiciens qui auront le courage » de fouiller dans cette mine assez » riche, pour qu'ils ne se repentent » pas de l'avoir exploitée ». Indépendamment d'un *Cours de mathématiques*, réimprimé plusieurs fois (1), et dont l'auteur lui-même a fait un *Abrégé*; d'une édition augmentée de l'*Itinerarium exstaticum* du P. Kircher; de la *Description* de son orgue mathématique (*V.* l'art. KIRCHER),

(1) Quoique moins savant et moins développé que le cours de mathématiques du P. De Chales, celui de Schott est plus complet, c'est-à-dire qu'il renferme un plus grand nombre de traités; et les nombreuses planches en taille douce dont il est orné le rendent plus commode ou plus agréable à consulter. Il est terminé par la description très-détaillée d'un prétendu mouvement perpétuel, de l'invention du P. Kochanski.

et enfin d'une édition de l'*Amussis Ferdinandea sive problema architecturæ militaris*, enrichie d'un grand nombre de nouveaux problèmes (2), on a du P. Schott : I. *Mechanica hydraulico-pneumatica*, Wurtzboug, 1657, in-4°., avec cinquante-six planches. La première partie contient l'exposition des connaissances que l'on avait alors sur les propriétés de l'air et de l'eau. Dans la seconde on trouve la description des machines hydrauliques et pneumatiques que l'auteur avait examinées dans le cabinet du P. Kircher, à Rome, ou chez d'autres amateurs, et de celles qu'il avait exécutées lui-même. II. *Magia universalis naturæ et artis, sive recondita naturalium et artificialium rerum scientia*, ibid., 1657-59, 4 vol. in-4°.; réimprimé en 1677, sans aucun changement. Dans le premier volume, le P. Schott a rassemblé les expériences les plus curieuses d'optique; dans le second celles qui concernent l'acoustique; et dans les deux derniers, les problèmes singuliers de mathématique et de physique. Cet ouvrage est, sans contredit, de tous ceux qu'il a publiés, le plus intéressant par l'importance et l'extrême variété des faits. On ne peut en donner ici qu'une analyse très-superficielle; mais le lecteur y suppléera par la *Notice* déjà citée de l'abbé Mercier de Saint-Léger. Dans le livre de l'Optique, Schott traite de toutes les espèces de miroirs, de la manière de s'en servir, et de leurs effets; des lunettes, des télescopes et des microscopes, de leurs usages, de ceux qui les ont inventés ou perfectionnés, et même des ouvriers qui passaient, de son temps, pour les plus habiles en ce genre. En traitant de l'acoustique, il parle des échos les plus singuliers, et des différents moyens par lesquels on produit la répétition des sons; des instruments qui prolongent le bruit, ou en augmentent l'intensité, des cornets à l'usage des sourds, du pouvoir de la voix humaine, des effets de la musique, de l'orgue hydraulique des anciens, etc. Dans le volume suivant, il passe en revue les merveilles opérées par la mécanique, et les outils dont elle se sert, tels que le levier, la vis, le coin, etc. Après avoir décrit la statue de Memnon, la sphère d'Archimède, le pigeon volant d'Archytas, l'aigle de Regiomontanus (Müller), etc., il parle des machines inventées par les anciens et les modernes, pour le transport des fardeaux d'un poids considérable. Il traite ensuite de la statique, de l'hydrostatique, des moyens d'élever les eaux, des fusils à vent, et termine par présenter une suite des problèmes les plus singuliers d'arithmétique et de géométrie. Le dernier volume contient des notions détaillées sur les divers moyens imaginés par les anciens et les modernes, pour se communiquer leurs pensées, par la parole ou par l'écriture, d'une manière cachée ; sur la magie pyrotechnique ou les différents phénomènes que l'art peut produire avec le feu ; sur la pierre spéculaire et les phosphores; sur les feux d'artifice ; sur l'aimant et ses propriétés, et par occasion sur la sympathie et l'antipathie qu'on remarque entre des corps inanimés ; sur la magie médicale, ou moyens singuliers employés pour guérir les malades ; sur les différentes espèces de divination , et

(2) L'*Amussis Ferdinandea* fut imprimée pour la première fois à Munich, 1661, in-fol. L'auteur que le P. Schott ne fait connaître que par son anagramme : *Lucas Barrettus*, est le P. ALBERT CURTZ. Voy. la *Biblioth. societ., Jesu*, p. 17.

enfin sur la science physiognomonique. III. *Pantometrum kircherianum ; hoc est instrumentum geometricum novum ab Ath. Kircherio inventum*, ibid., 1660 ou 1665, in-4°., avec trente-deux planches. Schott ne se contente pas de donner une nouvelle description de cet instrument mathématique ; il en développe les usages et en montre les diverses applications. IV. *Physica curiosa, sive mirabilia naturæ et artis, libris XII comprehensa*, ibid., 1662, in-4°.; nouvelle édition augmentée, 1667 ou 1697, in-4°., avec cent planches. C'est une espèce de supplément à la *Magia universalis*, et Schott y a recueilli tout ce qu'il avait oublié dans son premier ouvrage. L'auteur a rassemblé dans les six premiers livres toutes les fables débitées par ses devanciers sur les anges et les démons, les spectres, les centaures, les satyres, les nymphes et les syrènes, les nains et les géants, les androgynes et les hermaphrodites, les possédés, les lycanthropes, les monstres humains, etc. Dans les suivants, qui sont plus instructifs, on trouve de nombreux détails sur les mœurs ou les habitudes des animaux, sur les météores, les comètes, etc. V. *Anatomia physicohydrostatica fontium et fluminum explicata ; accedit appendix de vera origine Nili*, ibid., 1663, in-8°. Cet ouvrage, dans lequel ont puisé largement tous les physiciens qui se sont occupés postérieurement du même objet, est un Traité complet de la formation des fontaines et des rivières. L'appendix contient la relation de la découverte faite par le P. Paez, en 1618, des sources du Nil (*Voy.* PAEZ, XXXII, 356). VI. *Technica curiosa sive mirabilia artis, libris XII comprehensa*, Nuremberg, 1664; ib., 1687, 2 vol. in-4°. C'est un Recueil complet des expériences de physique faites jusqu'à cette époque. Dans les deux premiers livres, le P. Schott rend compte des expériences faites à Magdebourg par Otton de Guericke, et en Angleterre, par Rob. Boyle sur l'air et sur le vide. Il traite, dans les deux suivants, de diverses expériences avec le mercure ; le cinquième et le sixième livre contiennent la description d'un grand nombre de machines remarquables ; le septième est rempli de détails sur la polygraphie universelle du P. Kircher, ouvrage dans lequel ce docte jésuite propose une écriture commune à tous les peuples de la terre ; sur les écritures occultes et merveilleuses ; sur la sténographie (*Voyez* RAMSAY, XXXVII, 50) ; sur l'origine des chiffres tant romains, que ceux que nous nommons arabes; sur l'origine de différentes sortes d'écriture, etc. Le huitième roule sur le problème de la quadrature du cercle, et les différentes solutions qui en ont été proposées (*V.* MONTUCLA) ; le neuvième traite des inventions en usage chez les différents peuples pour mesurer le temps ; le dixième, de différents essais tentés pour découvrir le mouvement perpétuel; le onzième contient la description des machines de physique que l'auteur avait vues depuis la publication de ses précédents ouvrages ; enfin le douzième forme un Traité de la cabale des juifs. VII. *Schola steganographica in classes octo distributa*, ibid., 1665, in-4°. Depuis Schott, la science d'écrire en chiffres a tellement été perfectionnée, que son ouvrage, quoique plus complet et plus curieux que ceux de Tritheim, de Porta, de Vigenère et du duc Auguste de Brunswick, ou Gust. Selenus (*Voy.* BRUNSWICK, VI, 141), est à-peu-près inutile. VIII. *Joco-*

seriorum naturæ et artis, sive magiæ naturalis centuriæ tres; accessit Diatribe de prodigiosis crucibus (*Ath. Kircheri*) (Wurtzbourg, 1666), in-4°., avec vingt-deux planches. C'est encore un Recueil d'expériences physiques et mathématiques, de tours de cartes et de gobelets, de recettes, etc. Tous les ouvrages du P. Schott, qu'on vient d'indiquer, sont rares; et la collection en est recherchée depuis que Mercier de Saint-Léger les a rappelés à l'attention des curieux. Ce jésuite fut sans aucun doute l'un des hommes les plus savants de son siècle; et ses ouvrages sont encore bons à consulter aujourd'hui, où les sciences dont il a traité ont fait de si grands progrès. Il promettait encore un *Dictionnaire de mathématiques*; l'*Horographie universelle*; le *Monde admirable*; le *Mercure Panglotte*, et divers autres ouvrages, que sa mort prématurée ne lui a pas permis de terminer. W—s.

SCHOUTEN (Guillaume Cornelissen), navigateur hollandais, né à Horn, avait fait trois fois le voyage des Indes Orientales, et navigué dans tous les parages en qualité de pilote, de subrecargue et de capitaine. Sa grande expérience détermina Isaac Le Maire, à lui communiquer son projet de pénétrer dans le Grand-Océan, par une route différente de celle du détroit de Magellan. Constamment animé du desir de faire de longs voyages, et persuadé comme Le Maire, qu'il existait un autre passage au sud de l'Amérique, Schouten entra volontiers dans l'entreprise; et il eût le commandement du navire *la Concorde*, dont il surveilla l'armement. On mit à la voile, le 14 juin 1615. Les détails de ce voyage mémorable sont donnés à l'article Le Maire; (XXIV, 29). De retour dans sa patrie, en 1617, Schouten obtint quelque réparation du tort qu'on lui avait fait en saisissant son navire, et il eut la satisfaction de voir ses compatriotes passer par le détroit de Le Maire, pour pénétrer dans le Grand-Océan. Il exécuta encore d'autres voyages aux Indes; et il revenait en Europe en 1625, sur le *Middelbourg*, lorsque le mauvais temps le força d'entrer dans la baie d'Antongil, à la côte orientale de Madagascar, où il mourut. La relation du voyage de Le Maire et de Schouten, écrite par Aris Classen, commis de l'expédition, parut en hollandais sous ce titre: *Journal ou Description du merveilleux Voyage, fait par G. C. Schouten, natif de Horn, dans les années* 1615, 1616, 1617, *comme (en circumnavigeant le globe terrestre) il a découvert, au sud du détroit de Magellan, un nouveau passage jusque dans la grande mer du Sud, ensemble des aventures admirables qui lui sont arrivés en découvrant plusieurs îles et peuples sauvages.* Amsterdam 1617, in-4°. avec cartes et figures; plusieurs fois réimprimé avec quelques changements dans le titre, et traduit en français, Amsterdam, 1618-1620; en latin 1619; en Allemand, Arnhem 1618. On le trouve dans le *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes*, dans ceux de Bry et de Purchas, et en abrégé dans toutes les collections de voyages. Cette relation d'une des navigations les plus remarquables, offre plus de détails sur les mœurs des habitants des îles découvertes par les Hollandais, qu'on n'en rencontre dans les relations publiées antérieurement. On y trouve aussi des vocabulaires de quelques îles découvertes dans l'expédition. Une île qui a reçu et conservé le nom de Schou-

ten, est située près de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, par 43'. de latitude sud, et 135°. 17'. de longitude est. Elle est grande et entourée d'îlots et d'écueils nombreux. E—s.

SCHOUTEN (Gautier), voyageur, né à Harlem, s'embarqua au mois d'avril 1658, comme chirurgien, sur un vaisseau de la compagnie des Indes, et, le 25 octobre, mouilla sur la rade de Batavia. Son desir de parcourir le monde, lui fit profiter de toutes les occasions qui s'offrirent de visiter les différents lieux où la compagnie envoyait des expéditions; il alla d'abord à Ternate et Amboine, puis à Celebes, et dans le royaume d'Aracan; il vit Java, Ceylan, assista sur la côte de Malabar, à la prise de Coulan et de Cranganor, en 1662, sur les Portugais, et longea la côte de Coromandel jusqu'à l'embouchure du Gange. Il fit d'inutiles démarches pour être employé dans un voyage au Japon; et vint à Malacca, puis à Pipely et à Ougly, ports des bouches du Gange. Le temps de son engagement était expiré, et son vaisseau étant de retour à Batavia; il commença, en 1664, à éprouver quelque regret de vivre loin de sa patrie. Une flotte richement chargée était prête à mettre à la voile pour l'Europe. Profitant de la considération que ses services lui avaient méritée, il se fit recevoir à bord du vaisseau amiral. La flotte dispersée par une tempête, parvint, le 11 mars 1665, à entrer dans la rade du Cap; et après différentes contrariétés, Schouten prit terre à Amsterdam. On a de lui en hollandais: *Voyage aux Indes orientales, ou l'on voit plusieurs descriptions de pays, royaumes, îles et villes, sièges et combats sur terre et sur mer, coutumes, manières, religions de divers peuples, animaux, plantes, fruits et autres curiosités naturelles*, Amsterdam, 1676, in-4°., avec des figures dessinées par l'auteur; ibid., 1704; traduit en français, ibid., 1708, 2 vol., fig. Il l'a aussi été en allemand, ibid., 1676, folio, fig.; et l'on en trouve des extraits dans la plupart des recueils de voyages. La relation de Schouten est une des plus curieuses que l'on puisse lire; elle contient des particularités précieuses sur les pays que l'auteur a vus. Si les choses ont changé, depuis cette époque, dans plusieurs endroits, la comparaison de leur état ancien avec leur état actuel n'en est que plus piquante. Le jugement et la bonne foi de l'auteur éclatent dans ses récits et ses descriptions; les peintures y sont vives, les détails intéressants, et il y règne un air de candeur et de sagesse qui plait autant que la variété des aventures. Il s'attache surtout à faire connaître les mœurs et les usages des peuples, et les productions de la nature, notamment dans l'île de Java. Il donne, sur la foi d'autrui, des récits d'événements dont il n'a pas été témoin, et des descriptions de pays qu'il n'a pas visités; et dans ces cas mêmes il est exact. — Schouten (Josse) résident à Siam, donna une description de ce royaume, en 1636, qui fut traduite du Hollandais en Allemand, et insérée à la suite de l'Histoire du Japon, par Caron, Nuremberg, 1666, in-8°. On la trouve aussi en français dans le *Recueil* de Thévenot. Elle est exacte et intéressante. Schouten avait demeuré huit ans à Siam, et il y fit bâtir, en 1634, un grand comptoir, pour la compagnie des Indes. Appelé ensuite à Batavia, il devint

conseiller extraordinaire des Indes, et enfin président du conseil de justice. Convaincu d'un crime infâme, il fut brûlé vif en 1653. On trouve les détails de cette affaire dans les Voyages de Tavernier. E—s.

SCHOUWALOW (PIERRE-IWANOW, comte DE), feld-maréchal au au service de Russie, fut un des premiers favoris de l'impératrice Elisabeth qui, en récompense des services qu'elle avait reçus de lui à son avènement au trône, en 1741, le nomma major-général; et, en 1746, lui conféra le titre de comte. Il fut dès-lors de plus en plus comblé d'honneurs et de richesses, et continua de rendre des services multipliés à l'empire. Officier d'artillerie distingué, il contribua beaucoup au perfectionnement de cette arme, jusqu'alors si peu avancée dans les armées russes. Les obus qu'il inventa, et qui furent nommés des *Obus de Schouwalow*, eurent les plus grands résultats dans la guerre contre la Prusse. Malgré l'envie à laquelle il fut en butte, il conserva toujours les bonnes graces de l'impératrice Élisabeth jusqu'à la mort de cette princesse, et mourut deux jours après elle, le 9 janvier 1762. — Son fils, le comte André SCHOUWALOW, qui lui succéda dans ses titres et son immense fortune, eut aussi une grande part à la faveur d'Elisabeth, dont il fut le chambellan, et qui le chargea de diriger les progrès des arts et de la civilisation dans ses états. Ce jeune seigneur était digne, sous tous les rapports, par ses goûts et son savoir, de remplir une telle mission. Il avait voyagé dans toutes les contrées de l'Europe, et séjourné long-temps à Paris, où il s'était perfectionné dans la connaissance de la littérature française. Il faisait fort bien des vers dans notre langue; et l'on trouve, dans différents recueils, Almanachs et autres collection semblables, des pièces de sa composition très-remarquables, notamment une *Épître à Voltaire*, et une *Épître à Ninon*. Ce dernier morceau fit beaucoup de bruit lorsqu'il parut. Quelques lecteurs l'attribuèrent à Voltaire, qui lui donna de grands éloges, et se défendit de l'avoir composé avec d'autant plus de chaleur, qu'il y était loué avec beaucoup d'enthousiasme (1). Le comte de Schouwalow fut long-temps en correspondance avec le philosophe de Ferney, et il alla le visiter dans sa retraite. Ce fut de lui que Voltaire reçut des renseignements, des instructions et des présents pour la composition de son *Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand*. L'historien manifesta, dans toutes les occasions, la plus haute estime, pour l'esprit, la politesse et le savoir du comte de Schouwalow, qu'il appelait le *Mécène de la Russie*, et qu'il mettait beaucoup au-dessus de ces *Grands seigneurs Welches qui n'ont pas daigné apprendre l'orthographe*. Le comte de Schouwalow mourut en 1789, et il jouit pendant toute sa vie d'une grande faveur auprès de Catherine II. Ce fut lui que cette princesse chargea d'offrir à d'Alembert l'honorable emploi d'instituteur du grand-duc son fils. Il organisa par ses ordres les banques publiques, et il reçut pour récompense de ce travail le Grand-Cordon de Saint-André. Il était

(1) *L'Épître à Ninon-Lenclos* fut publiée, en 1774, avec une *Réponse à M. de V.* (Voltaire à qui elle était faussement attribuée.) *par M. Asiroff ancien pasteur d'Oldenbourg*. L'auteur de la *Réponse* est *Maucherat-de-Long-Pré*. Voltaire avait promis à Schouwalow de lui dédier une de ses tragédies. C'était *Olympie*. La dédicace n'eut pas lieu, ou du moins n'a pas été imprimée, peut être à cause du peu de succès de la pièce. A. B—T.

membre du conseil-suprême et sénateur. La correspondance littéraire que Laharpe eut avec lui pour le grand Duc, a été imprimée. (*Voyez* LAHARPE.) — Son fils, le comte *Paul*, lieutenant-général et aide-de-camp de l'empereur Alexandre, accompagna ce monarque dans les dernières guerres contre les Français, et fut envoyé en 1814, après la prise de Paris, auprès de la princesse Marie-Louise à Blois. Son souverain le chargea ensuite de conduire Buonaparte à l'île d'Elbe, et le comte Schouwalow eut à défendre l'ex-empereur de la fureur du peuple à Avignon, et à Orgon. (*Voy.* BUONAPARTE au Supplément). Il a laissé sur cette mission et sur d'autres événements politiques, des Mémoires précieux, mais qui n'ont pas été imprimés. Ce général est mort à Pétersbourg, le 12 décembre 1823.

M—D—J.

SCHRAEMBL (FRANÇOIS-ANTOINE), libraire à Vienne, né dans cette capitale, en 1751, reçut une bonne éducation, fut nommé directeur des écoles normales, dans la Silésie autrichienne, à Troppau, retourna à Vienne, y établit une librairie, et mourut le 14 décembre 1803. Il s'est fait une réputation par son grand Atlas général, en 136 feuilles, format grand-aigle, qu'il commença en 1786, et qu'il finit en 1800. La partie chalcographique de la plupart de ces cartes est bonne, et supérieure à l'égard de plusieurs. Les cartes de D'Anville y sont copiées avec une fidélité remarquable. Schræmbl a aussi composé une tragédie sous le titre d'*Edwin et Emma*, et traduit en allemand la *Henriade* de Voltaire. Voy. *Archives pour la Géographie et la Statistique*, par Lichtenstein, vol. 1, p. 186.

Z.

SCHRADER (JEAN), poète latin, et philologue, naquit, en 1721, à Tonnawierde, en Frise, où son père était pasteur de l'Église réformée : il fit ses premières humanités à Leeuwarde, d'où il passa, en 1738, à l'académie de Francker, et ensuite à l'université de Leyde. Heureux de trouver pour maîtres des hommes tels que Hemsterhuys et Pierre Burman le second, Schrader se montra digne de marcher sur leurs traces. Il fut d'abord lecteur d'éloquence et d'histoire à Franeker, en 1744 ; il y devint professeur extraordinaire en 1748, puis professeur ordinaire. En 1754, ses attributions s'accrurent de la chaire d'histoire de la patrie. Pendant plus de trente ans il forma un grand nombre d'excellents élèves. Il mourut à Francker, à l'âge de soixante-un ans, le 26 nov. 1782. On a de lui : I. *Musæi Grammatici de Herone et Leandro Carmen*, avec des conjectures inédites de Pierre Francius, et ses propres notes, caractérisées par une érudition peu commune à l'âge de 20 ans, Francker, 1742, in-8°. II. *Observationum liber*, ibid., 1761, in-4°. III. Liber *Emendationum*, Leeuwarde, 1776, in-4°. Une Préface de 60 pag. est suivie d'une longue pièce en vers latins, adressée à l'auteur, par Ch. A. Wetstein. Les *Emendationes*, divisées en treize chapitres, portent sur Catulle le *Culex* et le *Ciris* (qu'il attribue à Virgile) sur Horace, Properce (qui occupe cinq chapitres) et Ovide quatre. Il lui attribue l'*Ibis*, à l'exception de quelques vers évidemment corrompus. La Préface contient des corrections moins étendues sur vingt autres auteurs grecs ou latins, poètes pour la plupart. Trois tables, qui terminent l'ouvrage, facilitent les recherches.

VI. *Carmina*, recueillis par Évérard Wassenbergh, Leeuwarde, 1786, in-8°. On y distingue quelques harangues académiques, telles que : *Carmen pro poetis qui latine scripserunt ; — Epicedion Gul. Car. Henr. Frisonis ;* un poëme en faveur de l'académie de Franeker, lu en 1773, devant Guillaume V, prince d'Orange. Il n'est guère possible d'être meilleur latiniste que ne l'était Schrader, ni de mieux connaître le mécanisme du vers latin. MM. Hoeufft et Peerlkamp, dans leurs ouvrages sur les poëtes latins Belges, se sont plu à l'envi à lui rendre cette justice. V. *Epistola critica* à P. Burman le second, sur le 1er. vol. de son *Anthologie latine*, et que celui-ci a placée en tête du second vol. Cette lettre offre de nombreuses conjectures et corrections sur les épigrammes recueillies dans la 1re partie de cet ouvrage. Wyttenbach, dans sa *Bibliotheca critica*, part. VIII, parle de l'édition que Schrader préparait depuis quelque temps, et qu'à l'époque de sa mort il était près de publier, du poëme géographique d'Avianus, intitulé : *Descriptio orbis terrarum*, sur lequel il faut voir l'*Histoire abrégée de la littérat. romaine de M. Schoell*, tom. III, p. 63. Nous ignorons ce qu'est devenu ce travail. M—on, et Z.

SCHREBER (Jean-Chrétien-Daniel de), naturaliste allemand, né, en 1739, à Weissensee, en Thuringe, acheva ses études à Halle, et s'y adonna principalement aux sciences médicales; mais bientôt l'histoire naturelle lui inspira une passion extraordinaire. Frappé de la prodigieuse influence qu'exerçait alors Linné sur presque toutes les parties de cette science, il se rendit, en 1758, à Upsal, pour y jouir des leçons de ce grand homme. Il fut accueilli par lui avec bonté; et ce fut sous sa présidence que, deux ans plus tard, il soutint sa thèse de docteur. Schreber était sans contredit un de ses disciples les plus distingués; et il contribua beaucoup à consolider les doctrines de son maître, et notamment l'emploi du système sexuel. Il ne tarda pas à revenir en Allemagne. Nommé médecin de l'école ou *Pædagogium*) de Butzow, il y fit des cours de médecine ; et quitta cette ville, en 1764, pour aller habiter Leipzig, où il venait d'être nommé membre de la société économique, dont il devint bientôt secrétaire. Mais, en 1769, il fut appelé à l'université d'Erlangen, comme professeur ordinaire de médecine, d'histoire naturelle, de botanique, et d'administration financière (*Cameralwissens schaft*), avec le titre de conseiller aulique. Vingt-deux ans après, il fut nommé président de l'académie impériale des naturalistes, conseiller impérial, etc., et reçut de l'empereur d'Allemagne des lettres de noblesse. Schreber devint successivement membre de quarante sociétés savantes en Allemagne et en pays étranger; et peu de naturalistes allemands ont joui, dans leur pays, d'une aussi grande célébrité; ce qui s'explique moins, peut-être, par le mérite de ses ouvrages que par ses vertus, son obligeance, son éloignement pour toute querelle littéraire, enfin par les places qu'il occupait. Il mourut le 10 déc. 1810, âgé de 71 ans. Schreber a publié : I *Icones plantarum minus cognitarum decas*, in-fol., Halle, 1766. II. *Beschreibung der Græser*, 1re. part., in-fol., Leipzig, 1769; 2e. part., 1re. sect., id., ibid., 1770; 2e. sect., id., ibid., 1774; 2e. part. (qui n'est autre chose qu'une

autre continuation de la 2e, part. indiquée ci-dessus), id., ibid. 1810. Ces différentes sections sont accompagnées de cinquante-quatre planches offrant les dessins de soixante-dix Graminées coloriés. Cet ouvrage est destiné pour les agriculteurs, autant que pour les botanistes. La description technique, déjà assez longue, de chaque plante, est souvent suivie de détails beaucoup plus étendus sur son histoire, son utilité, etc. Le *Triticum repens*, p. ex., occupe douze pag. Néanmoins il ne satisfait complètement aucune des deux classes de lecteurs. La partie usuelle contient d'excellents renseignements; mais la plupart des *Céreales* y manquent, ainsi que plusieurs autres espèces utiles; et la partie scientifique se compose de descriptions exactes, mais isolées, sans classification, et même sans fixation de caractères génériques. Schreber a donc peu avancé la connaissance des Graminées, sous le point du vue essentiel, mais bien celle des espèces, tant par les descriptions que par les figures, qui représentent très-fidèlement le port des objets. Elles sont accompagnées d'analyses détaillées, médiocres dans les premières sections, beaucoup meilleures dans la dernière, mais trop petites et moins complètes que celles de plusieurs ouvrages de la même époque ou postérieurs. III. *De Phasco observationes*, in-4°., Leipzig, 1770. L'auteur prouve que la coiffe existe dans toutes les espèces de ce genre, et met en avant l'opinion que les paraphyses font les fonctions d'anthères. Cette Dissertation est intéressante, et offre, sur les organes de la reproduction, des observations qui n'ont pas été inutiles aux auteurs qui, plus tard, se sont occupés des Mousses. IV. *Spicilegium floræ Lipsicæ*, in-8°., Leipzig, 1771; ouvrage peu recherché. V. *Plantarum verticillatarum unilabiatarum genera et species*, une fig., Leipzig, 1774, in-4°. C'est une monographie très-détaillée des genres *Ajuga* et *Teucrium*, dans laquelle Schreber cherche à éclaircir la synonymie des anciens, distingue les deux genres, décrit leurs espèces, et expose leurs divers avantages. Ces genres, qui tiennent, pour ainsi dire, le milieu entre les *Verbénacées* et les *Labiées*, sont beaucoup mieux connus maintenant. La présence d'un péricarpe, que Schreber n'admet pas plus que Linné, y est, comme dans le *Prostanthera* (de Labillard.) bien plus manifeste que dans la plupart des autres Labiées. Sous plusieurs autres rapports, cet ouvrage peut encore être utile aux botanistes qui s'occupent de cette importante famille. VI. *Ueber die Sæugthiere* (*sur les mammifères*). Erlang, 1775-92, 15 cah. in-4°. Cet ouvrage, est accompagné de dessins empruntés pour la plupart à d'autres auteurs. Il est estimé, quoique rédigé sans ordre systématique. M. Goldfuss, de Bonn, en publie une continuation. VII. *Mantissa editionis 4e. materiæ medicæ Linnæi*, in-8°., Erlangen, 1782, in-8°. VIII. *De Persea Ægyptiorum*, 1re. diss., in-fol., Erlangen, 1787; 2e. et 3e. diss., id., ib., 1788. Schreber prétend que le *Persea* est le *Cordia myxa* de Linné; mais le fruit de cet arbre n'a point les caractères attribués au *Persea* par Théophraste. M. de Sacy a établi son identité avec le *Lebakh* des auteurs arabes; et M. Delile, dans un Mémoire lu à l'académie des sciences, en 1818, paraît avoir prouvé que le *Persea* ou *Lebakh* est voisin du *Ximenia L.*, et doit former un genre particulier, qu'il

nomme *Balanites*. IX. Enfin Schreber est auteur de la huitième édition du *Genera plantarum* de Linné, un vol. in-8°., Francfort, 1789. Cet ouvrage a obtenu un grand succès en Allemagne, où il est encore cité. Les éditions précédentes y subissent de nombreux changements. Quelques genres y sont réunis à d'autres; et beaucoup de nouveaux y sont introduits, sans que l'auteur rende compte de ses motifs, autrement que par la fixation des caractères. Enfin beaucoup de noms admis sont remplacés par d'autres, sans nécessite. Un grand nombre de Dissertations du même auteur ont été insérées dans les *Actes de l'académie des curieux de la nature*. Linné a dédié à ce savant naturaliste, le genre *Schrebera*, de la famille des *Rhamnoïdes*. D—U.

SCHREVELIUS (CORNEILLE), né à Harlem, vers l'an 1615, n'avait que dix ans lorsqu'en 1625 il suivit à Leyde, son père, nommé principal du collége de cette ville. Après avoir achevé ses humanités, il étudia la médecine. On ne sait s'il a exercé cet état. Il est certain du moins qu'il n'a laissé aucun écrit comme médecin; mais il s'est fait connaître comme littérateur. En 1662, il succéda à son père, dans le rectorat des écoles d'humanités, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1667, selon Foppens, Éloy et autres; Paquot, d'après Jean Alberti, dit qu'il mourut le 11 septembre 1664. « Schrévélius est, suivant Baillet, un des plus laborieux compilateurs des notes qu'on appelle des *Variorum;* mais il n'y a pas toujours réussi » Il a fait imprimer ainsi Juvénal, 1648 (et avec Perse, 1664); Hésiode, 1650; Térence, 1651; Virgile, 1652; Horace, 1653; Homère, 1656; Martial, 1656; Lucain, 1658; Q. Curce, 1658; Justin, 1659; Cicéron, 1661; Ovide, 1662; Claudien, 1665; Ovide (les Tristes), 1666. Son édition des Colloques d'Érasme est de 1656; il donna, en 1663, une édition des *Antiquitates romanæ*, de Rosin; du *Lexicon* de Scapula, 1664, et de celui d'Hésychius, 1668; mauvaise édition, selon Paquot. L'ouvrage qui a rendu célèbre le nom de Schrevelius, est son *Lexicon manuale græco-latinum*, dont la première édition est de 1645, et qui en a eu un grand nombre d'autres. Joseph Hill, qui le fit réimprimer à Londres, en 1676, in-4°., y ajouta huit mille mots, dit La Monnoye, dans ses remarques sur le n°. 688 de Baillet. Paquot indique l'édition de 1710, comme la meilleure. Mais depuis que Paquot écrivait, ont paru les éditions de Londres, 1781, in-8°. (d'après laquelle a été donnée celle de Glascow, 1799, in-8°.), et celle que l'on doit à M. Fleury Lécluse, Paris, 1820, in-8°., qui est justement préférée. A. B—T.

SCHROECKH (JEAN-MATHIAS), historien protestant, naquit à Vienne, en 1733. Son père, négociant recommandable par sa probité, et sa mère, fille du publiciste hongrois Mathias Bel (*Voy.* BEL, IV, 74), jetèrent, par leur instruction et leur exemple, les fondements de cette piété qui inspira et guida constamment Scroeckh dans ses nombreux et immenses travaux. On voulait d'abord qu'il se vouât au commerce : lui-même avait long-temps montré des dispositions pour la carrière ecclésiastique; mais les leçons et les conseils de Mosheim et de Michaëlis le décidèrent à se consacrer aux études historiques. Du gymnase de Presbourg, où ses pa-

rents l'envoyèrent, à l'âge de dix ans, pour commencer ses études, il passa successivement, pour les continuer et les étendre, à l'école de Klosterbergen, près Magdebourg, aux universités de Göttingen et de Leipzig. Son oncle Bel, ayant été chargé dans cette dernière ville, de la rédaction principale des *Acta eruditorum*, ainsi que de la Gazette littéraire, l'appela auprès de lui, pour faire des extraits et des critiques des livres nouveaux dont il avait à rendre compte. Schroeckh s'acquitta de cette tache pendant sept ans; et elle ne fut pas inutile à son instruction. L'obligation de lire avec attention une foule de livres nouveaux, et de les comparer avec ce qui avait été écrit sur les mêmes sujets, ajouta beaucoup à ses connaissances, et lui donna une grande facilité de style. Il obtint, en 1756, une petite place de professeur au collége des princes, qui lui valut à peine de quoi exister. Mais en 1767 il fut nommé professeur d'éloquence, puis d'histoire à Wittemberg, où l'université le chargea de la direction de sa bibliothèque. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie, enseignant les Antiquités chrétiennes, l'Histoire ecclésiastique de l'Allemagne, surtout de la Saxe et la diplomatique, et composant ses divers ouvrages. Il mourut, le premier août 1808, des suites d'une chute qu'il fit dans sa bibliothèque. Ses élèves, ses amis, ses contemporains ont à l'envi célébré la douceur de son caractère, sa piété éclairée et fervente, la pureté de ses mœurs et son inaltérable tranquillité dans toutes les circonstances de la vie. L'Allemagne, qui a produit tant de savants laborieux, n'en a pas eu qui ait montré un goût plus pur, et qui ait apporté des soins plus consciencieux à des travaux tellement vastes, qu'ils sembleraient n'avoir pu être exécutés que par une société de savants. Jamais, dans les quarante-trois volumes de son Histoire ecclésiastique, dans son Recueil biographique, dans son Histoire universelle, l'élégance de son style, l'exactitude de ses recherches, l'équité de ses jugements, la pureté de ses sentiments religieux et moraux ne se sont démentis. Il attribuait lui-même une bonne partie des qualités qui distinguent les productions de sa plume, à la lecture que son père lui fit faire, dans sa première jeunesse, du livre de Rollin sur la *Manière d'enseigner les belles-lettres*. Ses principaux ouvrages sont : I. *Vies des savants célèbres*, 2 vol., dernière édition, Leipzig, 1790. On y remarque les Vies de Luther, Hugues Grotius, Mathias Hoe de Hohenegg, Ernest Sal. Cyprian, Hroswitha, Jérôme Savonarola, David George (anabaptiste), Thomas Campanella, etc. La première édition avait paru sous le titre de : *Portraits et Biographies*, avec des gravures, supprimées dans la seconde édition. II. *Biographie universelle*. Les huit volumes de cette collection (Berlin, 1771-1791, in-8°.), contiennent les Vies de Hannibal, Caton d'Utique, Othon-le-Grand, Henri-le-Grand, Titus, l'électeur de Saxe Frédéric-le-Magnanime, la reine Christine, l'électeur de Brandebourg Frédéric-le-Grand, Julien, le pape Adrien VI, l'amiral de Coligni, Chr. Thomasius, Mathias Corvinus, l'empereur Joseph Ier. et Ph.-Jacq. Spener (théologien). Ce sont des esquisses bien tracées, mais qui manquent de mouvement, et de cette teinte animée qui attache dans Plutarque. III. *Histoire de l'Église chrétienne* (depuis l'o-

rigine du christianisme jusqu'à la réformation), 35 vol., Leipzig, 1768-1803. Les onze premiers volumes ont été réimprimés de 1772-94. On a loué, dans cet ouvrage, une impartialité, qui prend sa source dans une grande connaissance des hommes et dans les affections du cœur le plus aimant, l'étendue et l'élévation des vues, une érudition vaste et solide, une critique saine et un sentiment d'équité qui fait la part de l'erreur et de la faiblesse sans indifférence et sans légèreté, un profond amour de la religion et de ses semblables : ce qui placerait cette immense composition au premier rang des ouvrages historiques. L'auteur a consigné, dans le trente-cinquième volume, le résultat de ses méditations sur l'esprit et le but du christianisme. Il est consolant d'y voir Schrœckh se déclarer pénétré d'une conviction inébranlable de la divinité de la religion dont il avait suivi les vicissitudes à travers le cours des siècles. IV. *Histoire de l'Église chrétienne depuis la réformation,* 8 vol., Leipzig, 1804-1819. Les neuvième et dixième volumes, ont été rédigés, après la mort de l'auteur, par le docteur Tzschirner. On remarque que dans ces deux importants ouvrages, l'Histoire des doctrines, de la Vie et des productions des écrivains, ainsi que celle des Discussions religieuses, sont mieux traitées que celle de l'église comme corporation; l'auteur puisa la première dans les sources; mais il avait négligé l'étude du droit canon, et il ne sentait pas assez l'importance de cette science pour l'étude de l'état primitif de l'église. Si un protestant compare l'Histoire ecclésiastique de Schrœckh, à celles de Baronius, de Noel Alexandre et de Fleury, il pourra dire qu'il est plus impartial que le premier (qui d'un autre côté a l'avantage d'avoir puisé à des sources rares et inconnues), qu'il possédait mieux l'ensemble des qualités de l'historien que le second; enfin, qu'il est supérieur au troisième, sous le rapport de la critique, mais qu'il est au-dessous de lui pour la diction. V. *Histoire universelle, à l'usage de la jeunesse,* quatre parties, en 6 vol., 1re. éd., 1779-1784; 2e. éd., 1796-1804. Quoiqu'elle soit destinée à l'adolescence, cette Histoire peut être lue à tout âge, avec fruit. C'est l'ouvrage le plus répandu de Schrœkh. Il en a paru beaucoup d'éditions; et il a été traduit en français. Schrœckh et Schlosser, l'un et l'autre élèves de Michaëlis et de Mosheim, sont considérés en Allemagne comme les créateurs de la véritable histoire universelle. Que doit-elle se proposer? Quels sont les événements qui lui appartiennent? Quels sont ceux qu'elle doit exclure? N'admettre dans le tableau des faits et des peuples qu'on présente, que ceux qui expliquent comment est né l'état actuel de la civilisation, et comment l'espèce humaine est arrivée à ce degré de puissance sur le monde matériel et de jouissance des biens qu'il lui offre, est la règle qui détermine le plus sûrement et le plus fructueusement le choix que le peintre doit faire dans les détails innombrables que les siècles et les historiens ont accumulés. Schrœckh a fait ce choix avec sobriété et avec un tact historique, qui certainement suppose une sagacité naturelle, mais qui serait restée stérile sans l'érudition la plus vaste et la plus variée. Cet ouvrage a été traduit en français, Leipzig, 1784-1790, in-8o., tomes I-VI. VI. Schrœckh a refondu, dans une traduction allemande, les vo-

lumes VIII, X, XI et XIII de l'*Histoire universelle* de Guill. Guthrie, Jean Gray, etc., qui contiennent l'histoire d'Italie, celle de France, des Provinces-Unies (la Hollande) et de l'Angleterre, Leipzig, 1770-1776. VII. Schrœckh a pris une part très-active à des ouvrages périodiques fort répandus tels que la *Bibliothèque Germanique universelle*, publiée par Nicolaï; les *Acta eruditorum*, dont les années 1754-1760 offrent de nombreux extraits de sa composition dans un style digne d'un disciple d'Ernesti. On y remarque surtout celui qu'il fit sur le cinquième volume de l'Histoire des Allemands, par Schmidt, qu'il traite, comme on doit le penser, avec beaucoup de sévérité. (*V.* SCHMIDT, pag. 191, ci-dessus.) Les Notices sur la vie de Schrœckh les plus authentiques sont: 1°. un article qu'il a fourni lui-même au Magasin de Beyer, pour le clergé, vol. 5, part. 2; 2°. quatre Articles du professeur Pölitz, imprimés dans le Journal *Der Freimüthige*, année 1808, et celle qui se trouve dans le 10e. vol. de son Hist. ecclés. (n°. IV ci-dessus). Son portrait a été gravé par Liebe. S—R.

SCHROEDER (ERIC), né à Nykœping, vers la fin du seizième siècle, avait appris la plupart des langues anciennes et modernes, et fut nommé, sous le règne de Gustave-Adolphe, interprète royal. Ayant établi une imprimerie à Stockholm, il fit paraître successivement des Traductions d'un grand nombre d'ouvrages latins, français, espagnols et allemands: nous ne citerons que celles de l'*Histoire des quatre monarchies* de Sleidan; des *Mémoires* de Philippe de Comines; *des Choses remarquables de la Suède, de la Pologne, de la Russie, de l'Allemagne, de a Tartarie*, par Muller. Schrœder publia aussi quelques ouvrages originaux, parmi lesquels on remarque la *Relation poétique de la cruelle tyrannie de Christian II*, comme une des premières productions en vers, de quelque étendue, qui ait paru en langue suédoise. C—AU.

SCHROEDER (JEAN-JOACHIM), savant distingué par ses connaissances dans les langues orientales, et particulièrement en arménien, naquit à Neukirchen, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, le 6 juillet 1680. Après avoir étudié le grec, l'hébreu et les autres langues orientales, à l'université de Marbourg, son attention se fixa plus particulièrement sur l'arménien, alors peu connu et peu cultivé. Les premières notions sur cette langue lui furent données par son professeur G. Otho, qui enseignait les langues saintes et la poésie à Marbourg. Malgré la complaisance de ce savant, Schroeder avait appris peu de chose auprès de lui. Otho ne savait pas beaucoup d'arménien; et les livres publiés jusqu'à cette époque sur cette langue ne suffisaient pas pour en donner des notions bien exactes et bien étendues. Schroeder fut donc obligé d'interrompre ses travaux: il s'occupa d'éthiopien, avec le célèbre J. Ludolf, auquel il avait été recommandé par Otho; il se livra ensuite à la théologie. Enfin il avait abandonné l'arménien depuis six ans, quand, selon l'usage de l'Allemagne, il se mit à parcourir les diverses universités. Il se rendit à Utrecht, où il suivit assidûment les leçons du célèbre Reland, et celles de Surenhusius; et auprès d'eux, il acquit de grandes connaissances dans la littérature rabbinique. C'est là qu'il entendit parler d'un savant docteur arménien, nommé Thomas, né dans le pays de Vanant, et qui était

archevêque de Golthen, dans la grande Arménie. Thomas était venu, quelques années auparavant, avec son neveu, Luc Nouridjan, pour établir une imprimerie arménienne à Amsterdam, et y publier des éditions du Nouveau-Testament, et des livres saints pour l'utilité de sa nation. Les caractères qu'ils firent fondre, et les impressions qu'ils exécutèrent sont fort belles, et donnent une idée très-avantageuse de leur capacité et de leur science dans la connaissance de leur langue littérale, qui fut toujours peu commune chez les Arméniens. Ce fut une bonne fortune pour Schroeder: le goût qu'il avait eu pour l'étude de l'arménien lui revint, et, sous la direction de ces deux habiles maîtres, il fit de rapides progrès. Malheureusement il jouit peu d'une aussi utile assistance : il y avait à peine deux mois qu'il travaillait auprès de l'archevêque, quand il apprit que ce savant homme se préparait à retourner dans sa patrie. Schroeder conçut alors le projet de partir avec lui, pour aller s'instruire en Orient : il sollicita et obtint de son souverain la permission de faire ce voyage; mais au moment où il allait s'embarquer pour Archangel, l'archevêque tomba dangereusement malade; Schroeder n'en partit pas moins, dans la compagnie de plusieurs marchands arméniens, pour aller à Moscou, où il devait attendre l'archevêque, et continuer avec lui son voyage. Il apprit dans cette ville, que Thomas étai mort en Hollande. Malgré ce fâcheux contre-temps, il voulait continuer son entreprise, se rendre à Astrakhan, et de là en Perse. Des difficultés sans nombre l'empêchèrent d'exécuter son dessein, et le forcèrent de revenir dans sa patrie, d'où il retourna bientôt à Amsterdam, reprendre ses études favorites auprès de Lucas Nouridjan. Il acquit promptement une grande connaissance de la langue arménienne : avant d'en livrer le résultat au public, il résolut de visiter l'Angleterre. Il y séjourna quelque temps, et s'y lia plus particulièrement avec Henri Sike, professeur d'hébreu à Cambridge. De retour à Amsterdam, il publia sa Grammaire arménienne, intitulée : *Thesaurus linguæ armenicæ antiquæ et hodiernæ*, 1 vol. in-4°. Il mit en tête de son ouvrage une Dissertation fort bien faite et fort curieuse, sur l'antiquité, les révolutions, la nature et l'usage de la langue arménienne. On y voit, qu'en arménien, comme dans les autres langues orientales, il possédait des connaissances aussi solides que variées : en général, cette dissertation, comme tout son ouvrage, comme les diverses pièces qu'il y a jointes, sont tout-à-fait propres à donner une idée favorable de son érudition et de sa critique. On doit, après cela, regretter beaucoup qu'il n'ait pas publié un plus grand nombre d'ouvrages. La grammaire arménienne de Schroeder est encore la meilleure et la plus savante qui ait été imprimée jusqu'à ce jour, et c'est la seule dans laquelle on puisse prendre des notions exactes de la langue arménienne : il eût été à desirer seulement qu'il fût entré dans de plus grands détails sur ce qui concerne la syntaxe. A la suite de son livre, Schroeder donne un Traité fort curieux sur la musique et la prosodie des Arméniens. Sa Grammaire abrégée de l'idiome vulgaire des Arméniens contient aussi des renseignements intéressants. Cet ouvrage, qui lui assigne une place honorable parmi les savants, est le seul qu'il ait publié. Il avait de plus composé un Dictionnaire arménien-

latin, dont le manuscrit se garde encore dans la bibliothèque de Cassel. Si nous en jugeons par sa Grammaire, ce devait être un travail fort estimable et bien supérieur aux Dictionnaires également restés manuscrits et composés par les PP. Villafor, Tornicia et Lourdet, qui ne sont que de gros vocabulaires indignes de l'impression. Outre ce Dictionnaire, Schroeder avait manifesté le dessein de composer une Histoire de l'Arménie. Nous ignorons s'il a mis ce projet à exécution. Ce savant revint dans sa patrie, après la publication de sa Grammaire; il y fut nommé professeur de langues orientales et d'histoire ecclésiastique, en 1713, dans l'université de Marbourg. En 1737, il obtint, dans la même université, une chaire extraordinaire de théologie. Il mourut dans cette ville le 19 juillet 1756, laissant quatre fils, qui se sont tous distingués dans les lettres orientales, savoir : 1°. Nicolas-Guillaume SCHROEDER, né à Marbourg, le 22 août 1721, professeur extraordinaire de langues orientales, dans la même ville, en 1743, et, en 1748, professeur de grec et de langues orientales à Groningue, où, au lieu du grec, il enseigna les antiquités hébraïques. Il mourut le 30 mai 1798. On a de lui : I. *Institutiones ad fundamenta linguæ hebreæ*, Groningue, 1768, in-8°.; ouvrage complet en son genre, écrit avec un esprit philosophique. On estime surtout une Dissertation sur la syntaxe, qui y est jointe. II. Divers Opuscules académiques; — 2° Louis-Conrad, né le 8 octobre 1724, mort le 25 octobre 1801, était professeur du droit de la nature et des gens, à Groningue; — 3°. Jean-Guillaume, né le 15 juin 1726, mort le 8 mars 1793, était professeur de langues orientales et d'antiquités hébraïques à Marbourg, depuis 1755. Il a composé : *Observationum philosophicarum criticarumque in difficiliora quædam psalmorum loca fasciculus*, Leyde, 1781, in-8°. — 4°. Philippe-George. Voyez l'article suivant. S. M—N.

SCHROEDER (PHILIPPE-GEORGE), médecin, né à Marbourg, le 29 avril 1729, fit ses études dans l'université de cette ville, puis à Iéna et à Halle, et fut nommé, en 1754, professeur d'anatomie et de chirurgie à Rinteln. En 1763, il obtint le titre de premier professeur dans sa ville natale, et passa l'année suivante, en la même qualité, à Göttingue, où il mourut, le 14 mars 1772. Ses écrits académiques, riches en observations, ont été recueillis sous ce titre : *P. G. Schroederi opuscula medica, collecta studio Allermann*, Nuremberg, 11 vol. in-8°. Avant lui et Brendel, personne n'avait mieux traité la doctrine des fièvres. — Son fils (Théodore-Guillaume), né à Rinteln, le 2 novembre 1759, étudia la médecine à Göttingue, s'établit, en 1780, comme médecin à Cassel, y fut nommé, en 1785, professeur de médecine, et en 1787, fut attaché à l'établissement des eaux minérales de Kof-Geismar. En 1790, il devint professeur de médecine à Rinteln, où il mourut, le 25 août 1793. Il n'a laissé que des Dissertations académiques. — Un médecin du même nom, mais d'une autre famille, George-Guillaume SCHRÖDER, né le 19 mars 1733, à Bielefeld, et mort professeur de médecine à Marbourg, le 27 octobre 1778, fut homme d'esprit, doué d'une imagination vive, mais qui s'égara dans des paradoxes. Vers la fin de sa vie, il donna même dans l'alchimie, et publia plusieurs écrits sur cette matière. Z.

SCHROEDER (Charles), général autrichien, était fils d'un officier, et le plus jeune de trois frères, qui suivirent la carrière des armes. Il avait fait avec beaucoup de distinction, sous Daun et Laudon, les guerres de Silésie et de Bohême, et il était devenu colonel du régiment de Vierzai, puis général-major, employé dans les Pays-Bas, sous les ordres de d'Alton. Ce fut en cette qualité qu'il conduisit, en 1787, contre les insurgés brabançons retranchés à Turnhout, un corps d'armée qui y fut complètement battu, par suite d'une attaque imprudente. Cette affaire fut, dans ce pays, le signal de la déroute générale des Autrichiens, qui, peu de jours après, éprouvèrent un autre échec à Gand, où Schroeder, s'étant aussi porté, fut blessé d'un coup de feu à la jambe, qui l'obligea de se réfugier en France, et dont il resta boiteux toute sa vie. Peu de temps après la défaite de Turnhout, et lorsque Schroeder eut été blessé à Gand, ce général reçut de Vienne la nouvelle de sa disgrâce, et l'ordre de cesser ses fonctions. Ce ne fut que quelques mois après qu'il réussit à se faire employer de nouveau. Il remplaça Beaulieu dans le commandement de l'armée qui occupait le pays de Luxembourg, en 1793; et fut attaqué à Arlou, le 9 mai de cette année, par les Français. Son imprévoyance lui fut fatale: il éprouva encore un autre échec, dans lequel il se laissa enlever son artillerie et ses magasins. Il se trouva ensuite renfermé dans Luxembourg, et concourut, sous les ordres de Bender, à la défense de cette place. Il fut nommé lieutenant-général en février 1795, et obtint le commandement de la forteresse de Cracovie, où il mourut en 1807. M—d j.

SCHROETER (Jean-Samuel), ministre luthérien, né le 25 février 1735, à Rastenburg en Thuringe, où son père était recteur de l'école, fit ses études à Iéna, fut nommé, en 1756, recteur de l'école de Dornburg, en 1763, pasteur à Thangelstaedt, et plus tard à Weimar, où il devint inspecteur du cabinet d'histoire naturelle, puis surintendant et premier pasteur à Bukstaedt, où il mourut, le 24 mars 1808. Schroeter se livra surtout à l'étude de l'histoire naturelle, et se distingua comme minéralogiste et conchyliologue. Ses écrits, tous en allemand, sont: I. *Dictionnaire lithologique*, Berlin, 8 vol. in-8°., 1772-88. II. *Journal pour les amateurs du règne minéral et de la conchyliologie*, Weimar, 6 vol. in-8°., 1773-80. III. *Introduction complète à la connaissance et à l'histoire des pierres et des pétrifications*, Altenburg, 4 vol. in-8°., 1774-84. IV. *Dissertations sur différents objets d'histoire naturelle*, Halle, 2 vol. in-8°., 1776. V. *Introduction à la conchyliologie*, d'après Linné, Halle, 3 vol. in-8°., 1783-86. VI. *Remarques et observations sur l'histoire naturelle, principalement sur les coquilles et les fossiles*, Leipzig, 4 vol. in-8°., 1784-87. A quoi il faut ajouter un grand nombre d'articles dans des recueils périodiques dont il fut le collaborateur. Son dernier ouvrage VII. La *Vieillesse, ou moyen infaillible d'atteindre un âge avancé*, nouvelle édition, Berlin, 1805, in-8°., contient des observations intéressantes et utiles. *Voyez* la *Biographie des médecins et naturalistes vivants*, par Baldinger, tom. 1er., p. 113-28. — Plusieurs médecins du même nom, qui vivaient au seizième siècle, ont publié divers

écrits complètement oubliés, et qui ne peuvent être d'aucune utilité dans l'histoire de la science. Z.

SCHRYVER. *Voy.* Graphæus et Scriverius.

SCHUBART DE KLEEFELD (Jean-Chrétien), agronome allemand, né à Zeitz, en 1734, commença par être domestique puis maître-d'hôtel chez le ministre de Saxe près la cour de Vienne; et, tout en donnant ses soins à la maison de son maître, s'occupa de franc-maçonnerie, et fut un des promoteurs les plus zélés du système dit *de la stricte observance*. Bientôt il s'associa avec un baron de Hundt, qui s'était fait catholique à Paris, et qui, à Vienne était devenu conseiller impérial intime. Les deux aventuriers parcoururent le nord de l'Allemagne, pour réorganiser les loges maçonniques. On les vit voyager sans cesse, correspondre avec une foule de personnes, et dépenser beaucoup d'argent; ce qui fit penser qu'ils n'étaient que les agents de quelques chefs cachés, dont on n'a pourtant jamais connu ni les noms, ni le véritable but. A la fin de la guerre de Sept-Ans, Schubart se trouvait dans l'armée hanovrienne, en qualité de commissaire des guerres; puis il passa au service de Hesse-Darmstadt, et fut conseiller aulique. Il possédait déjà assez de fortune pour acheter des terres, dont la culture devint une de ses occupations favorites. Ayant gagné, en 1782, un prix à l'académie de Berlin, pour un Mémoire sur la culture des herbes fourragères, il donna plus d'étendue à son travail, et établit en quelque sorte un nouveau système d'agriculture, qui tendait à supprimer les jachères et les droits de pâcage, et à faire de la culture des herbes fourragères, un but principal de l'agronomie, parce que, selon l'auteur, plus on augmente la production des fourrages, plus on peut entretenir de bestiaux; plus par conséquent, on obtient d'engrais et de récolte. Il fit d'heureux essais à l'égard de la culture du tabac, des betteraves et de la gaude, qu'il recommande dans ses écrits. On vit un peu de charlatanerie dans le zèle agronomique du baron Schubart, et l'on osa le dire; ce qui redoubla l'ardeur du défenseur de la culture du trèfle, de laquelle il a emprunté son nom de baron de *Kleefeld* (champ de trèfle). Il intercala force injures dans ses instructions: toutefois l'agriculture doit à son zèle la propagation de quelques objets utiles. Ses vues sont consignées dans son recueil d'*Écrits d'économie rurale et publique*, Leipzig, 1786, 6 volumes in-8°., et dans sa *Correspondance économique*, ibid., 1786, 4 cah. in-8°., avec fig. Il a paru aussi un précis de ses principes agronomiques. Schubart fut, à la fin de sa vie, conseiller intime de Saalfeld-Cobourg, et mourut le 1er. mai 1787. Trois ans après parut une *Esquisse de la vie de Schubart, baron de Kleefeld* (Berlin), 1790, par un homme qui avait eu à se plaindre de lui. La *Bibliothèque allemande universelle*, vol. CXIII, pag. 537, en annonçant cette esquisse, ajoute quelques détails, particulièrement sur la mission maçonnique du baron. D—G.

SCHUETZE. *V.* Sagittarius et Schutze.

SCHULEMBOURG (Jean-Mathias, comte de), né à Cendan, près de Magdebourg, le 8 août 1661, d'une famille originaire du Brandebourg, fut un des généraux les plus habiles du dix-septième siècle, et ne

dut sa haute fortune militaire qu'à ses talents et à l'estime qu'il sut inspirer aux grands hommes de son temps. Dès sa plus tendre jeunesse, il entra au service de Danemark ; mais les exploits de Sobieski excitèrent en lui une telle émulation, qu'il demanda avec instance, en 1679, d'être admis, comme simple volontaire, dans l'armée polonaise. Il fit les dernières campagnes de ce prince, et se distingua particulièrement dans celle qui avait pour but la conquête de la Moldavie. Il commandait sous Flemming, lorsque Charles XII fit une irruption en Livonie, et il sauva, le 19 juillet 1700, les débris de l'armée saxonne, battue au combat de Riga. Cet exploit lui valut le grade de lieutenant-général, à l'âge de trente-huit ans. Frédéric-Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, l'envoya avec dix mille Saxons, au secours de l'empereur, attaqué vivement par les Français. Il assista à la bataille de Passau, gagnée le 11 mai 1703, par le maréchal de Villars, dont il balança long-temps la fortune par ses habiles manœuvres. Il s'ouvrit un passage, et effectua sa retraite sans être entamé. Il entra en Souabe, et surprit peu de jours après un corps français conduisant des munitions de guerre que l'on envoyait de Schaffouse au maréchal de Villars, le tailla en pièces, s'empara du convoi, et de huit cent mille francs en argent. Fidèle au roi Frédéric-Auguste, que Charles XII avait déclaré déchu du trône, il rentra en Pologne, et battit, le 10 août 1704, auprès de Posen, le général suédois Mayefeld. Attaqué à son tour, le 7 novembre de la même année, par Charles XII, en personne, et dix mille hommes de cavalerie, il sut si bien profiter des avantages que le terrain lui offrait, qu'avec six mille fantassins, il repoussa cinq attaques consécutives, et après deux jours d'une marche glorieuse, il réussit à se retirer derrière l'Oder, sans le moindre désordre. Ce fut alors que Charles XII s'écria : « Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus. » Cette retraite fit beaucoup d'honneur au général saxon, et elle augmenta infiniment sa réputation. La défaite qu'il essuya, deux ans plus tard, auprès de Frauestadt, ne la diminua pas aux yeux de gens du métier; et les explications qu'il donna prouvèrent que ce désastre ne devait être attribué qu'à la présomption des autres généraux polonais, qui s'étaient refusés à suivre ses instructions. Frédéric-Auguste, rétabli sur le trône, envoya Schulembourg, en 1708, au service de Hollande, avec neuf mille Saxons. Ce général attaqua, d'une manière brillante, la place de Tournai, et les confédérés lui laissèrent l'honneur de la conquête de cette ville. Il fit, quelque temps après, sa jonction avec le prince Eugène et Marlborough, qui livrèrent au maréchal de Villars la bataille de Malplaquet. Schulembourg fut un des héros de cette journée. Le prince Eugène, sous les yeux duquel il exécuta les plus savantes manœuvres, conçut pour lui une affection singulière; ce fut même à sa recommandation que, deux ans plus tard, la république de Venise, cherchant un général étranger pour commander ses armées de terre, fit choix de Schulembourg. On lui accorda le titre de feld-maréchal, et dix mille sequins de pension. L'empereur d'Autriche venait de le nommer comte de l'Empire, en récompense des services qu'il avait rendus dans la dernière guerre. Schulembourg arriva, le 10 mai 1715, à Venise, et fit les dispositions nécessai-

res pour mettre en état de défense l'île de Corfou, menacée par les Turcs. La flotte ennemie croisait dans le canal, afin d'empêcher l'introduction dans l'île de secours d'hommes et de munitions; mais l'escadre vénitienne, commandée par l'amiral Pisani, conduisant Schulembourg et six mille soldats, battit une division navale de Turcs, et aborda, le 2 février 1716. Le général en chef s'occupa aussitôt de fortifier Corfou et les points de l'île qui étaient susceptibles de défense: il s'en acquitta avec une supériorité qui lui gagna la confiance entière des Vénitiens. Au commencement de mai 1716, Diamm Codja, capitan-pacha, sortit des Dardanelles avec des forces immenses, feignit de se diriger vers les côtes d'Afrique, reparut subitement à la hauteur d'Otrante, et entra dans le canal malgré l'amiral vénitien Cornaro. Il prit terre avec 30,000 hommes de débarquement, et campa aux Salines de Potamo. Schulembourg partit de Corfou à la tête de 3000 hommes de troupes légères pour reconnaître la position de l'ennemi, et après avoir engagé une vive escarmouche, il entra dans la place; les Turcs l'y bloquèrent quelques jours après, et en formèrent le siége en règle: ils emportèrent d'abord plusieurs ouvrages avancés; mais Schulembourg fit échouer trois assauts consécutifs. Cet échec ne rebuta point les ennemis: ils dirigèrent toutes leurs attaques contre un fort défendant la pointe d'un chemin couvert, et voulurent enlever les palissades. Mais Schulembourg avait eu soin de faire placer sur les glacis, des madriers garnis de clous aigus, couverts de sable, en sorte que les soldats, se trouvant arrêtés par ces pointes qui perçaient leurs chaussures, essuyèrent une vive fusillade qui les força de se retirer. Le 18 août, le capitan-pacha ayant livré un assaut général, enleva les premières batteries et s'établit sur les remparts. L'épouvante s'empara de la garnison, et des habitants: Schulembourg seul conserva, dans ce moment critique, le sang froid convenable; il ranima le courage des Vénitiens, et rétablit le combat. Tandis que le général Loredano contenait les assaillants sur les remparts, il sortit par une porte de secours, à la tête de mille soldats d'élite, prit l'ennemi en flanc, pénétra dans ses lignes, en fit une horrible boucherie, et rentra en triomphe, après avoir causé aux Othomans une perte de deux mille hommes, ce qui les força d'abandonner l'attaque des bastions. Rebutés par la défense héroïque de Schulembourg, instruits de l'approche de la flotte espagnole alliée des Vénitiens, ils levèrent le siége, qui leur avait coûté quinze mille hommes. Harcelés dans leur embarquement, ils laissèrent cinquante-six pièces d'artillerie, leurs tentes, leurs provisions, et deux mille blessés. Schulembourg, conçut l'idée de les poursuivre jusque dans leurs propres états; il débarqua avec six mille hommes sur les côtes de l'Épire, et enleva d'assaut Prevesa, défendue par dix-huit cents janissaires et quatre cents spahis. L'année suivante, 1718, de concert avec l'amiral Mocenigo, le comte de Schulembourg dirigea ses attaques contre l'Albanie, tailla en pièces dix mille Turcs qui voulaient s'opposer à la descente, et forma aussitôt le siége de Scutari: mais on apprit bientôt que la paix venait d'être signée à Passarowitz; le général Saxon le fit savoir au commandant turc, qui, ne voulant pas croire cette nouvelle, continuait les hostili-

tés. Pendant cette contestation, un coup de vent battit la flotte vénitienne qui gardait le rivage, et la jeta au large. Schulembourg se trouva dans un embarras extrême, privé de munitions, de vivres, et même d'artillerie; car il l'avait déjà embarquée. Les Turcs firent une sortie avec toutes leurs forces; et le général saxon eut besoin, pour sortir de ce mauvais pas, de tout son courage et de toute son expérience; il forma son armée en masse, appuyant sa droite à la mer, faisant face de tous côtés, et fit ainsi deux lieues, toujours harcelé; enfin l'escadre s'étant ralliée vint protéger sa marche par le feu de son artillerie, ce qui lui permit de se rembarquer sans avoir été entamé. La levée du siége de Corfou, et l'expédition de l'Épire, furent célébrées à Venise avec beaucoup de pompe. Le sénat fit faire une lampe d'argent d'un poids considérable, pour la cathédrale de Corfou, et pressa le général Schulembourg, de venir à Venise, recevoir les récompenses que la république lui destinait. Il fit son entrée solennelle, le 3 juillet 1718. Le doge lui présenta une épée, de la valeur de cinq mille ducats. On éleva sur la principale place de Corfou, sa statue équestre faite par François Cobiano, qui était alors le plus célèbre sculpteur de l'Italie (1). Schulembourg profita de la paix pour aller visiter les diverses cours de l'Europe. A Rome, le pape lui fit rendre de grands honneurs, et lui passa au col une large chaîne d'or. Le général saxon alla ensuite en Angleterre, pour voir sa sœur, la comtesse de Kendale. George Ier., apprenant qu'il étoit à Londres, l'envoya chercher par un officier de sa maison, qui le conduisit sur-le-champ auprès de son maître. Le monarque voulut qu'au mépris des lois de l'étiquette, Schulembourg se mît à table avec lui, quoique en habit de voyage. Après avoir été comblé de marques d'estime par tous les princes, Schulembourg mourut à Vérone, le 14 mars 1747. Il avait été pendant 28 ans au service de la république : exemple unique; car les généraux étrangers ne conservaient pas longtemps les bonnes grâces du sénat. Sa Vie a été écrite par M. Varnhagen, dans un ouvrage publié à Berlin, sous le titre de *Monuments biographiques*, vol. in-8°., 1824. M-z-s.

SCHULTENS (Albert), le restaurateur de la littérature orientale dans le dix-huitième siècle, naquit en 1686, à Groningue, d'une famille honorable. Destiné par ses parents au ministère évangélique, il joignit à l'étude de la théologie celle du grec et de l'hébreu. Pour se perfectionner dans l'hébreu, il apprit ensuite le chaldaïque et le syriaque, et commença la lecture des ouvrages des rabbins: il lui manquait encore l'intelligence de l'arabe; mais persuadé que cette langue offrait des difficultés qu'il ne pourrait surmonter, il n'osait pas s'en occuper. Cependant la lecture de la grammaire d'Erpenius dissipa promptement ses craintes mal fondées; et comme cela devait arriver, ses progrès dans l'arabe furent d'autant plus rapides, qu'il possédait déjà les dialectes qui s'en rapprochent davantage. A dix-huit ans, il eut avec Gousset (*V.* ce nom), une dispute publique, dans laquelle il

(1) L'année suivante, la foudre tomba sur le magasin à poudre de Corfou, où se trouvaient quatre cents tonneaux de poudre, il sauta, avec un bruit épouvantable le château, le palais du capitaine-général, et toutes les maisons furent endommagées, le gouverneur Pisani périt avec quinze cents personnes, mais, par un hasard bien extraordinaire, la statue de Schulembourg, quoique très-rapprochée resta debout et intacte.

soutint, contre le sentiment de ce célèbre professeur, que l'étude de l'arabe est indispensable à quiconque veut savoir l'hébreu à fond. Après avoir terminé ses cours académiques, il visita Leyde, où il suivit, pendant près d'un an, les leçons des professeurs les plus distingués. Il se rendit ensuite à Utrecht, pour voir Reland (*V.* ce nom), dont il reçut de sages conseils pour la direction de ses études. Albert lui soumit ses *Remarques* sur le livre de Job, remarques qu'il appelait l'essai d'un jeune homme; mais Reland montra l'estime qu'il faisait de cet ouvrage, en se chargeant de le publier. De retour à Groningue, en 1708, Schultens fut admis candidat au saint ministère; l'année suivante il prit ses degrés en théologie, et il s'empressa de retourner à Leyde, dans le dessein de s'y livrer avec ardeur au dépouillement des livres et des manuscrits arabes que renferme la bibliothèque de cette ville. Nommé pasteur de l'église de Wassenaar, en 1711, il ne crut pas pouvoir refuser cette vocation: mais son goût le portait vers la carrière de l'enseignement; et deux ans après, il quitta sa cure pour la chaire des langues orientales de l'académie de Franeker. Il en prit possession par un discours, dans lequel il indiquait à ses auditeurs les véritables sources où l'on peut étudier l'hébreu. C'était une nouvelle attaque contre le système de Gousset, qui prévalait alors dans les académies protestantes, et dont les conséquences ne pouvaient être que préjudiciables à l'étude des textes sacrés. En effet, ce professeur partant de la supposition que l'hébreu est une langue toute divine, en concluait qu'elle ne peut avoir aucun rapport avec les dialectes purement humains, et qu'on ne doit pas en éclaircir les difficultés avec le secours des autres langues orientales. Ce fut pour combattre ce paradoxe que Schultens composa les *Origines hebreæ*, ouvrage dans lequel il s'attache à démontrer que la langue enseignée aux hommes par le créateur ne subsiste plus; et que l'hébreu des livres saints, l'arabe, le syriaque et le chaldaïque, sont quatre dérivés de cette langue primitive. Il fortifie cette opinion, en expliquant par les racines de l'arabe une foule de mots et de passages de la Bible, dont le véritable sens avait échappé jusqu'alors aux différents interprètes. L'ouvrage de Schultens fut vivement attaqué par les partisans de Gousset; mais les plus illustres critiques se déclarèrent en sa faveur, et leur suffrage finit par imposer silence à ses adversaires. La réputation d'Albert fit desirer qu'il fût placé sur un théâtre un peu plus digne de lui. On lui offrit, en 1729, avec la direction du séminaire hollandais (1), la liberté d'y enseigner les langues orientales, en attendant la vacance de cette chaire à l'académie, et la garde des manuscrits orientaux légués à la bibliothèque de Leyde par Warnier, ambassadeur des états-généraux à Constantinople. Schultens n'accepta ces offres honorables que dans l'espérance de pouvoir contribuer plus utilement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, à ranimer l'étude de la littérature orientale, trop négligée même par les savants. Plusieurs traductions d'ouvrages arabes, et une édition augmentée des rudiments d'Erpenius, signalèrent son arrivée à Leyde. Il y remplissait, depuis trois

(1) Ce séminaire, fondé par les états-généraux, en 1592, est destiné à recevoir des étudiants en théologie, qui y sont entretenus gratuitement pendant sept ans.

ans, les fonctions de professeur, sans en avoir ni le titre, ni les appointements, quand les curateurs de l'académie, touchés de son noble désintéressement, créèrent en sa faveur une nouvelle chaire. Schultens choisit pour le sujet de son discours d'inauguration, l'antiquité de la langue arabe, sa pureté et sa liaison avec l'hébreu. Les marques d'estime qu'il venait de recevoir ne firent qu'accroître son ardeur pour les lettres. Dans le dessein de faciliter les progrès de ses nombreux élèves, il composa, pour leur usage, une grammaire hébraïque, mieux distribuée et plus complète que celles dont on se servait dans les écoles. Peu de temps après, il mit au jour une nouvelle Version des *Proverbes* de Salomon, avec une Préface, dans laquelle il s'attache à faire voir les défauts du système grammatical des Rabbins. Quoique ce morceau fût un traité complet sur la matière, il y revint encore, dans la préface de la nouvelle édition de la *Grammaire arabe* d'Erpénius. D'autres travaux non moins importants remplissaient tous les moments qu'il ne consacrait pas à ses élèves ; mais il se vit forcé de les interrompre pour repousser l'attaque indécente de Reiske, celui de ses disciples à qui il avait prodigué le plus de témoignages d'affection. Reiske, en rendant compte des deux derniers ouvrages de son maître, dans les *Acta eruditorum*, critiqua vivement sa méthode. Schultens lui répondit par deux *Lettres* adressées à Mencke (*Voy.* ce nom), directeur de ce journal ; et l'on doit l'excuser de n'avoir pas pu dissimuler la peine qu'il éprouvait de l'ingratitude de son disciple. Tout en blâmant la conduite de Reiske à l'égard de son professeur, M. Silvestre de Sacy trouve que ses critiques n'étaient pas sans fondement, et que le système de Schultens pouvait nuire à l'étude solide de la langue arabe (*V.* Reiske, XXXVII, 297). Schultens ne survécut que peu de temps à cette dispute. Il mourut à Leyde, le 26 janvier 1750, à soixante-quatre ans, laissant un fils, héritier de ses talents et de son zèle pour les lettres. Il joignait à une érudition profonde et variée, de la vivacité dans l'esprit, une conception facile, du jugement et de la mémoire : mais il n'a pas toujours rendu exactement les idées des écrivains orientaux, (2). Outre des éditions des *Rudiments* et de la *Grammaire arabe* d'Erpenius, augmentée d'extraits de l'anthologie arabe (*V.* Erpenius, xiii, 275) ; des versions latines des *Makamat* ou Séances d'Hariri (*V.* ce nom, xix, 423), et de la *Vie de Saladin* (*V.* Boha-eddyn, iv, 678) ; l'*Oraison funèbre* de Boerhaave, son ami, qui lui avait légué ce triste devoir à remplir, et les deux *Lettres* à Mencke, dont on a parlé, on a de Schultens : I. *Origines hebrææ, sive hebrææ linguæ antiquissima natura et indoles, ex Arabiæ penetralibus revocatæ*, Franeker, 1724-38, 2 vol., in-4°., auxquels il faut joindre un opuscule : *De defectibus hodiernæ linguæ hebrææ*, ibid., 1731 ; nouvelle édit, Leyde, 1761, 2 vol. in-4°. II. *Institutiones ad fundamenta linguæ hebraïcæ, quibus via panditur ad ejusdem analogiam vindicandam et restituendam,*

---

(2) Schultens sous prétexte de rendre toute l'énergie des mots arabes, énergie qui n'est le plus souvent qu'imaginaire, a par fois traduit d'une manière gênée, obscure, et même peu exacte. Sa traduction des six premières *Séances* de Hariri en est une preuve, et son exemple a entraîné quelques orientalistes dans une voie peu sûre, pour bien pénétrer dans le vrai sens des écrivains arabes. Ce même système a eu beaucoup d'influence sur ses traductions des *Proverbes* et du livre de *Job*, et on ne doit faire usage de ses observations philologiques, qu'avec un sage critique. S. D. S-y.

Leyde, 1737 ou 1756, in-4°. III. *Commentarius in Librum Job, cum nova versione*, ibid., 1737, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage suppose dans son auteur une grande connaissance de l'arabe. Ses explications auraient été plus satisfaisantes s'il eût fait la critique de son texte en en corrigeant les défectuosités. Le Livre de Job a été traduit en français, sur la version de Schultens, par de Joncourt, Sacrelaire et Allamaud, ibid., 1748, in-4°. IV. *Vetus et regia via hebraïzandi contrà novam et metaphysicam hodiernam*, ibid., 1738, in-4°. Dans cet opuscule, l'auteur répond aux objections de ses adversaires, et prétend démontrer que c'est par l'étude de l'arabe qu'on doit parvenir à la connaissance de l'hébreu. V. *Excursus tres continentes stricturas ad dissertationem historicam de linguâ primævâ*, etc., ibid., 1739, in-4°. L'auteur a réuni, dans ces opuscules, toutes les nouvelles preuves qu'il avait pu rassembler pour démontrer que la langue primitive n'a pas dû se conserver dans sa pureté après la confusion de Babel, et pour justifier l'emploi des dialectes étrangers, dans la correction des textes sacrés. VI. *Monumenta vetustiora Arabiæ, sive specimina quædam illustria antiquæ historiæ et linguæ ex variis mss. excerpta*, ibid., 1740, in-4°. de 71 pag. Parmi ces fragments de poésie arabe, tirés de citations insérées dans des manuscrits de Novaïri, de Mas'oudi, d'Abou'lfeda, de Hamza, etc., les plus anciens sont celui d'Amrou ibn el Hareth, que l'auteur croit contemporain de Salomon, et celui de Noaman, dixième roi de la dynastie des Joctanides, qu'il suppose au moins de la même date que Moïse; mais Reiske ne juge pas ces deux morceaux plus anciens que Mahomet (3). VII. *Proverbia Salomonis cum versione integrâ et commentario*, ibid., 1748, in-4°.; trad. du latin en français, par les auteurs de la Traduction de Job, ibid., 1752, in-4°. *Le Commentaire*, abrégé par G.-J.-L Vogel, et enrichi de nouvelles remarques critiques, a été publié, Halle, 1769; ibid., 1773, in-8°. VIII. *Opera minora, animadversiones in Jobum, et varia Veter.-Testam. loca; necnon varias dissertationes et orationes complectentia*, ibid. 1769, in-4°. Ce Recueil, dont le fils de Schultens fut l'éditeur, ne contient que des Opuscules imprimés déjà séparément. Les *Remarques sur Job* avaient été publiées par Reland, Utrecht, 1703, in-8°.; et les *Observations philologiques* sur différents passages de l'Ancien-Testament, par Hemsterhuys, Amsterdam, 1709, in-4°. IX. *Sylloge dissertationum philologico-exegeticarum*, ibid., 1772-1775, 2 vol. in-4°. C'est un choix de Dissertations soutenues sous la présidence de cet illustre professeur. Tous les ouvrages qu'on vient de citer, sont recherchés par les orientalistes. Schultens a laissé, en manuscrit, des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien-Testament; une *Histoire des Arabes;* une *Grammaire araméenne*, dont plusieurs feuilles étaient imprimées, et enfin un *Dictionnaire hébreu*, dans lequel, avec le secours de l'arabe et des autres dialectes, il rétablissait le sens des mots dont les racines et la signification sont inconnus. Vriemoet a publié l'*Éloge* de Schultens, dans les *Athenæ Frisiacæ*, p. 762-71. W-s.

(3) La chose est aujourd'hui hors de doute, et il est bien reconnu qu'il ne nous reste de l'ancienne litterature arabe, aucun monument qui remonte à plus d'un siecle avant Mahomet. S. D. S-y.

SCHULTENS (Jean-Jacques), fils du précédent, naquit à Franeker en 1716. A l'exemple de son père, qui le dirigea dans ses études, il se destina de bonne heure à la carrière de l'enseignement. Nommé à la chaire de théologie et de langues orientales de l'académie de Herborn, il en prit possession, en 1742, par un discours : *De utilitate dialectorum orientalium ad tuendam integritatem codicis hebræi*, Leyde, in-4°., 1742. Les talents de Schultens le firent appeler à l'académie de Leyde en 1749; il y prononça, pour l'ouverture de son cours, une harangue : *De fructibus in theologiam redundantibus ex peritiore linguarum orientalium cognitione.* Cinq mois après, il eut la douleur de perdre son père, auquel il succéda, en promettant de compléter les travaux qu'il laissait interrompus, et dont la publication était vivement desirée des orientalistes. D'autres occupations ne lui permirent pas de remplir cet engagement. Il donna cependant de nouvelles éditions de quelques-uns des ouvrages de son père, et mourut en 1778, à l'âge de 62 ans, laissant un fils unique, qui soutint avec gloire la réputation de son aïeul. W—s.

SCHULTENS (Henri-Albert), fils du précédent, naquit à Herborn, le 15 février 1749. Amené par son père à Leyde, quand il était encore au berceau, il s'y livra, dès l'âge de sept ans, à l'étude du grec et du latin, et acquit des connaissances très-étendues dans les lettres et la philologie, sous les maîtres fameux que possédait alors l'université de cette ville. A l'exemple de son père et de son aïeul, il s'appliqua bientôt entièrement à l'étude des langues et des antiquités orientales; et, suivant la méthode d'Albert Schultens, il apprit d'abord l'arabe, qui lui facilita l'intelligence de l'hébreu et de ses dérivés. Il avait choisi, pour le compagnon de ses travaux, Everard Scheid, et il le suivit à Harderwyck, lorsque ce dernier y fut fut appelé comme professeur. L'étude des langues modernes délassait Henri de ses occupations : les chefs-d'œuvre des écrivains anglais, français et allemands, lui devinrent bientôt aussi familiers que ceux des poètes arabes. Il fit un voyage en Angleterre, en 1772, dans le dessein de visiter les manuscrits de la bibliothèque bodléienne; et quoique peu habitué au métier de copiste, il transcrivit, dans moins de trois mois, le travail laissé par Pococke, sur le recueil des proverbes arabes de Meydani, et en publia le *Specimen* (1). Les plus illustres philologues de l'Angleterre devinrent ses admirateurs, et il reçut une preuve unique de leur estime par le diplôme de maître-ès-arts de l'université d'Oxford, qui lui fut délivré. De retour en Hollande, il fut nommé professeur de langues orientales à l'académie d'Amsterdam : il n'avait alors que vingt-quatre ans. Le Discours qu'il prononça dans cette circonstance : *De finibus litterarum orientalium proferendis* eut beaucoup de succès, et fut imprimé (Amsterdam, 1774, in 4°.). Au mois de déc. 1778, l'université de Leyde lui fit offrir la chaire que son aïeul et son père avaient si dignement occupée. Il en prit possession, le 1er. mars suivant, par un Discours : *De studio Belgarum in litteris arabicis excolendis.* Les talents qu'il montra dans l'enseignement l'élevèrent, en 1787, à la dignité de recteur. Il se conduisit, dans l'exercice de cette

(1) *Specimen proverbiorum Meidani ex versione Pocockiana*, Londres, 1773, in-4°.

charge, avec une prudence consommée, et sut, par la sagesse de ses mesures, prévenir le désordres que la situation critique du pays pouvait amener parmi les élèves. A l'expiration de ses fonctions, il prononça, le 7 mars 1788, un Discours très-remarquable: *De ingenio Arabum*. Indécis sur les travaux auxquels il devait se livrer de préférence, il finit cependant par prendre, avec le public, l'engagement de donner la version complète des proverbes de Meydani, avec un Commentaire. Son Prospectus lui procura de nombreux souscripteurs. Pour répondre à leur empressement, Henri mit à son travail une telle ardeur, que sa santé ne tarda pas à s'altérer. Attaqué d'une fièvre lente, il ne voulut point interrompre l'impression de son ouvrage, dont il revoyait les épreuves, de concert avec son ami Schroeder, et mourut le 12 août 1793, à l'âge de quarante-quatre ans. La mort prématurée de ce professeur fut une perte irréparable pour la littérature orientale. Everard Scheid, son ami le plus tendre, et son successeur à l'académie de Leyde, y prononça son éloge. A des talents distingués, Schultens joignait des qualités plus rares encore: la bonté, la douceur, la bienveillance pour ses collègues et pour ses élèves, et une grande élévation de sentiments. Outre des *Thèses philologiques*, soutenues à Harderwyck, en 1766; des *Notes* sur la *Bibliothèque orientale* (*V.* d'Herbelot, XX, 228); plusieurs articles dans la *Bibl. critica de* Wyttenbach; la *Traduction hollandaise* de l'Opuscule d'Eichhorn: *Sur le mérite littéraire de Michaëlis*, etc., on a de lui: I. *Anthologia sententiarum arabicarum*, *cum scholiis Zamachsjarii*, *arabicè et latinè*, Leyde, 1772, in-4°. Ce recueil est tiré d'un manuscrit de la bibliothèque de Leyde, contenant deux cent quatre-vingt-cinq sentences arabes, dans le genre des proverbes de Salomon, recueillies par Abou'l Cacem Mahmoud, fils d'Omar, mort en 1143, et surnommé *Zamaschari* (du nom d'un bourg du Mawarelnahr, où il avait pris naissance): Albert Schultens avait déjà publié vingt de ces proverbes, à la suite de son édition de la grammaire d'Erpénius, en 1733. Henri Albert en donne ici deux cents, en y joignant une Version latine, et le Commentaire de Zamaschâri. II. *Pars versionis arabicæ libri Colailah wa Dimnah, sive fabularum Bidpay, philosophi indi*, ib., 1786, in-4°. Cette édition du texte arabe des fables de Pilpay (*V.* Jean de Capoue, XXI, 477) est utile pour les commençants (2); mais elle ne contient que ce texte arabe avec les points, sans traduction: l'éditeur y a seulement joint des Notes latines pour l'explication des passages difficiles, et un glossaire des mots les moins usités, et qui ne se trouvent pas dans celui de Scheid. III. *Meidanii proverbiorum arabicorum pars, lat. cum notis*, ibid., 1795, in-4°., de 314. pag. Ce volume, publié par Nic. Guill. Schröder, l'auteur étant mort avant de l'avoir terminé, contient quatre cent cinquante-quatre proverbes arabes; mais ce n'est qu'une bien faible partie du Recueil de Meydani, qui en renferme plus de six mille (*V.* Meydani, xxvii, 499). Ce travail manque souvent d'exactitude, et laisse beaucoup à desirer. Schultens a laissé, en manuscrit, une traduction hollandaise du livre de *Job*. On a

(2) Malheureusement cette édition fourmille de fautes, et particulièrement de fautes contre les règles de la syntaxe arabe. S. D. S—y.

déjà formé le vœu de voir réunir sa correspondance littéraire. L'académie de Leyde (3) fit, en 1808, l'acquisition des manuscrits de Schulteus, parmi lesquels on remarquait deux exemplaires du *Dictionnaire arabe* de Golius, chargé de notes, et une copie de la version complète des *Proverbes* de Meydani. Jacq. Kantelaar a publié l'*Éloge* de H. A. Schultens, en hollandais, Amsterd., 1794, in-8°., de cent pages. On en trouve une analyse assez étendue par M. Marron, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1797, tom. 1er. On peut encore consulter la *Vie* de Schultens, ornée de son portrait, dans la *Series continuata histor. Batav.*, par Wagenaer, Ie. part. pag. 364-80. W—s.

SCHULTING (Antoine), jurisconsulte, né à Nimègue, le 23 juillet 1659, se destina d'abord à la carrière de l'érudition et de la littérature classique, où ses précepteurs Rycquius et Grævius lui servirent de guides. Il se tourna ensuite vers la jurisprudence, et y eut pour maîtres, à l'université de Leyde, d'abord Boekelman et Voet, et ensuite, quand il eut déjà été promu au doctorat, l'illustre Gérard de Noodt. Après avoir exercé, pendant quelque temps, les fonctions de répétiteur à Leyde, Schulting fut appelé, en 1694, comme professeur à l'académie de Harderwick, d'où il passa, en 1713, à l'université de Leyde, pour y remplacer Voet, son ancien maître, et devenir le collègue de Noodt, naguère l'objet de son admiration. Les seize dernières années de sa vie furent des années de souffrance et d'infirmité, et il mourut à Leyde, le 12 mars 1734. Son collègue Vitriarius prononça son Oraison funèbre. On a de lui : I. *Dissertationes de recusatione judicis*, etc., Franeker, 1708, in-4°. II. *Enarratio partis primæ Digestorum*, Leyde, 1720, in-8°. III. *Jurisprudentia antejustinianæa*, ibid., 1717, in-4°. Ouvrage capital, et encore classique, malgré les nouvelles découvertes et les travaux publics récemment sur le même sujet. IV. *Thesium controversarum, juxta seriem Digestorum, decades C.*, ibid., 1738, in-8°. V. *Notæ ad veteres glossas verborum juris in Basilicis*, dans le troisième volume du *Trésor* d'Otto. VI Quelques harangues académiques. — Schulting (*Corneille*), né à Steenwyck, en 1540, fut régent de la bourse Laurentienne, et chanoine de Saint-André à Cologne, où il mourut en 1604. Il a composé plusieurs écrits remarquables, pour ce temps-là, par l'érudition et la méthode, entre autres : I. *Bibliotheca ecclesiastica, seu commentaria sacra de expositione et illustratione missalis et breviarii*, Cologne, 1599, 4 vol. in-fol. II. *Bibliotheca catholica, contra theologiam calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4°. M—on.

SCHULZE (Jean-Henri), professeur de médecine à l'université de Halle, fut un des premiers savants de son siècle. Il naquit à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, le 12 mai 1687. Son père, simple tailleur, était hors d'état de lui donner une éducation analogue aux heureuses dispositions qui le distinguaient. Il avait à peine six ans, lorsque le pasteur du village, Corvinus, le remarqua dans une des visites qu'il faisait ordinairement de l'école de sa paroisse. Frappé de l'esprit de ce jeune élève, et voyant qu'il ne pourrait plus

(3) Voy. le *Mag. encycl.*, 13e année (1808) II, 55.

faire des progrès à cette école, il le recommanda aux soins de l'instituteur de ses enfants, qui ne lui donna d'abord que des leçons d'écriture, et l'instruisit des principes de la religion. Mais le jeune Schulze, attentif à tout ce qui pouvait augmenter ses connaissances, et profitant, comme à la dérobée, des leçons que le précepteur donnait aux enfants du pasteur, un peu plus âgés que lui, parvint à faire quelques progrès dans les langues grecque et latine. L'instituteur, qui s'était douté de quelque chose de semblable, le surprit un jour dans le jardin, étudiant avec une grande application dans un Nouveau-Testament grec. Ravi de cette découverte, il lui fit présent d'un exemplaire du Nouveau-Testament grec; le jeune homme fut dès lors le mortel le plus heureux: il continua de mériter la bienveillance de ses bienfaiteurs par un zèle qui ne se démentit jamais; et à la recommandation du pasteur, il fut, en 1697, reçu élève du *pædagogium* royal, à l'université de Halle, instituée depuis quelque temps (*Voyez* FRANKE), et ensuite pensionnaire à la maison des Orphelins, sans qu'il fût astreint au paiement d'une rétribution quelconque. Franke le combla de bienfaits pendant plus de vingt ans. Schulze y fit des progrès très-remarquables, malgré un séjour de deux ans, tant à la maison paternelle que chez des personnes qui s'intéressaient à lui. En 1701, il se présenta pour lui une occasion très-favorable d'apprendre les langues orientales. Un savant arabe (*V.* NEGRI, XXXI, 37), cédant aux instances de Franke, consentit à rester un an à Halle, afin de donner des leçons d'arabe aux étudiants et aux élèves de la maison des Orphelins qui en auraient l'envie. Le baron de Canstein fit les frais de ce cours, auquel assista Schulze. On avait pris l'engagement des élèves, de ne s'occuper, pendant tout le séjour de Negri, que de l'arabe, et de quitter, pour le moment, toutes les autres études. De cette manière, ils acquirent en peu de temps une connaissance étendue de cette langue. Lorsqu'en 1704, quelques élèves de la maison des Orphelins furent reçus, pour la première fois, à l'université, Schulze fut de ce nombre. Il avait un penchant décidé pour l'étude de la médecine, à laquelle il se voua dès cette époque. Son protecteur et ami Franke approuva ce choix, et ce jeune homme poursuivit ses études médicales sous la direction des célèbres professeurs Stahl, Richter, Eckebrecht. Il suivit en même temps le cours du savant antiquaire et philologue Christophe Cellarius, sur la langue et les antiquités des Romains. C'est au zèle avec lequel il s'appliqua à l'étude de cette partie, que le public doit plusieurs ouvrages distingués sur les antiquités romaines. Peu s'en fallut, qu'à cette époque il ne quittât la médecine pour la théologie. Mais ce projet se borna en définitive à l'étude de la philologie biblique, de la langue syriaque, chaldéenne, éthiopienne et samaritaine. Schulze étendit encore ses études à la littérature rabbinique. En 1708, on lui offrit une place d'instituteur au *pædagogium* de Halle. Il l'accepta et s'acquitta des devoirs de cet emploi pendant sept ans. Il était près de se consacrer exclusivement à l'enseignement des sciences et des langues anciennes, lorsqu'il fit connaissance avec le célèbre Fred. Hoffmann, le Boerhaave de l'Allemagne, qui lui proposa de l'aider dans ses travaux littéraires et dans l'exercice de son art. Schulze accepta, et se

voua de nouveau, avec le plus grand zèle, à la médecine. Guidé par un homme d'autant de mérite, qui lui montrait la plus grande confiance et qui l'initia dans tous les secrets de son art, il se sentit, au bout de deux ans assez fort pour soutenir ses thèses afin d'obtenir le grade de docteur. Sa Dissertation, *De Athletis, eorum diæta et habitu*, lui valut la permission de faire des cours de médecine, dont il s'acquittait avec beaucoup de succès, en continuant ses études littéraires et scientifiques, qui commençaient à lui donner une certaine réputation. Il reçut, en 1720, un an après son mariage avec la fille du pasteur Corvinus, sa nomination de professeur d'anatomie à l'université d'Altdorf. Schulze déploya, dans l'espace de douze ans qu'il professa l'anatomie et la chirurgie, les qualités d'un savant du premier ordre. C'est à cette époque qu'il publia l'*Histoire de la Médecine*, qui l'a placé au premier rang des hommes qui ont écrit sur cette matière. Daniel Le Clerc avait composé une *Histoire de la Médecine;* mais elle était rare en Allemagne, incomplète sous plusieurs rapports, en contradiction avec les principes de Schulze sur des points importants, et ne s'étendait point au-delà des temps de Galien. La continuation de l'ouvrage de J. Le Clerc, jusqu'aux temps modernes, par Freiud, lui était restée inconnue jusqu'au moment où il avait fini son travail. Il était près de publier l'ouvrage entier, lorsqu'il apprit que des savants anglais s'occupaient, depuis quelque temps, de divers objets relatifs à l'histoire de la médecine sous les Romains. Il se borna donc à faire paraître son premier tome, qui va jusqu'à l'époque où la médecine grecque fut introduite à Rome. Malheureusement la continuation n'a pas paru. En 1729, Schulze eut la place de professeur de langue grecque, et plus tard celle d'arabe. Dans ces différents emplois il contribua efficacement à l'illustration de l'université, sans négliger la médecine qu'il regardait comme sa science principale. En 1732, le gouvernement prussien lui offrit la place de professeur d'éloquence et d'antiquités à l'université de Halle. Il se rendit aux vœux des curateurs, et débuta par un programme: *De artibus mutis ad illustrandum Virgilium, Æneid. XII, v.* 397 (1734, in-4°). Le cercle de ses études s'étendit encore depuis cette époque par le goût qu'il prit pour la numismatique. Dans un court espace de temps, il avait recueilli un nombre assez considérable de médailles antiques, qui ont été décrites dans l'ouvrage suivant : *Numophylacium Schulzianum; digessit, descripsit et perpetuis insigniorum rei numariæ scriptorum commentariis illustratum edidit Mich. Gottlieb Agnether, Transylvanus, Pars. I*, Halle, 1746, in-4°., avec gravures. L'académie des sciences de Saint-Pétersbourg le nomma, en 1738, membre étranger à la place de Bayer. Son introduction à la numismatique ancienne a été publiée en allemand, avec des augmentations par Schulze, professeur de théologie à Halle, en 1767, à Halle, in-8°. Il mourut le 10 octobre 1744. Les titres de ses ouvrages les plus importants sont : I. *Historia medicinæ à rerum initio ad annum urbis Romæ* DXXXV *deducta*, Leipzig, 1728, in-4°., avec gravures. II. *Observationes philologicæ de verbo* Προσκυνεῖν, Altorf, 1730, in-4°. III. *Observationes quædam ad rem athleticam pertinentes*, Halle, 1737, in-8°. IV. *Diss. de deâ Victoriâ et arâ deæ*

in Curiâ Juliâ, ibid., 1741, in-4°. V. *Steph. Blancardi Lexicon medicum, renovatum ; recensuit, auxit, emendavit J. N. Sch. Edit. III*, Halle, 1739, in-8°. VI. *Compendium historiæ medicinæ à rerum initio ad excessum Hadr. Aug.*, Halle, 1742, in-8°. VII. *Dissertat. academicarum ad medicinam ejusque historiam pertinentium fascicul. I*, Halle, 1743, in-4°. Z.

SCHULZE (Benjamin), missionnaire luthérien danois, naquit à Sonneburg, dans la Nouvelle-Marche; fit ses études à Halle, partit avec Dal et Kislemacher, comme candidat de mission, et arriva, le 16 sept. 1719, à Tranquebar, sept mois après la mort de Ziegenbalg, chef de la mission. Il fut instruit par Gründler dans la langue malabare, et reçut de lui l'ordination, en 1720. Gründler étant mort bientôt après, de même que Kislemacher, tous les travaux de la mission retombèrent sur Schulze et son collègue Dal, jusqu'à l'arrivée de trois nouveaux missionnaires, en 1725. Il commença, en 1723, la continuation de la traduction de la Bible tamoule, dont Ziegenbalg avait fait le Nouveau-Testament, les cinq livres de Moïse, et le livre des Juges. La traduction entière fut finie en 1725. En 1726, Schulze partit pour Madras, et y fonda, en 1729, sous l'autorité de la société anglaise *De promovendâ cognitione Christi*, qui l'avait pris sous sa protection, une nouvelle église, qui donna naissance, en 1737, à la mission de Goudelour. Ce fut à Madras, qu'indépendamment de la langue malabare, il étudia la langue waruge ou télinga, et la langue indostane. Il traduisit, dans la première, les Saintes-Écritures, le *Traité* d'Arndt *sur le vrai christianisme*, et son *Jardin du paradis*. Il composa aussi une *Grammaire malabare* en langue indostane, et traduisit le Nouveau-Testament, les Psaumes, le prophète Daniel, et les quatre premiers chapitres de la Genèse. Le mauvais état de sa santé lui fit desirer de retourner en Europe. Après avoir confié la mission de Madras à un certain Fabricius, il partit, en 1743, pour Tranquebar, s'embarqua sur un bâtiment de la compagnie danoise, et arriva, le 17 août, à Copenhague. Il y passa l'hiver, et se rendit, en 1744, à Halle, où il s'occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1760, de l'impression de ses traductions. L'établissement biblique de Canstein fit graver les caractères nécessaires pour le tamoul et le télinga : on imprima, dans la première de ces langues, plusieurs écrits d'Arndt, et en langue télinga, les *Catéchismes de Luther*, et quelques écrits d'Arndt. Le docteur Callenberg (*Voy.* ce nom) a publié la *Grammaire indostane* de Schulze (Halle, 1745, in-4°.), sa traduction de l'Évangile de saint Matthieu, celle du prophète Daniel, et celle des Psaumes imprimés en caractères arabes; mais les ouvrages de Schulze les plus importants, sont : I. *Conspectus litteraturæ Telugicæ vulgò Warugicæ ; secundùm figurationem et vocalium et consonantium, necnon earemdem multifariam variationem*, Halle, 1747, in-4°. II. *Orientalisch.*, etc. (Le Maître de langues orientales et occidentales, contenant cent alphabets, des tables polyglottes, les noms de nombre, et l'Oraison dominicale en deux cents langues ou dialectes), Leipzig, Gesner, 1738, in-8°. de 388 pages. Ce curieux ouvrage, fait en société avec J.-Fréd. Fritsch, est divisé en deux parties. La première, offrant quatre-

vingt dix-huit alphabets différents, avec leur prononciation, souvent accompagnée d'assez grands détails grammaticaux, offre le recueil de ce genre le plus complet ou du moins le plus ample qui eût encore paru; il l'est même bien plus que ceux que présentent les trois Encyclopédies publiées en France depuis 1750. Il est vrai que, parmi les alphabets de Schulze, il en est d'imaginaires, tel que le tartare, qu'il donne (p. 151), d'après Léonard Thurneysser. La deuxième partie comprend le *Pater* en deux cents quinze langues ou dialectes différents, dont trois, il est vrai, sont artificielles ou de convention: parmi les autres, il s'est glissé quelques quiproquos; on y donne (pag. 124) un *pater* guarani pour du mexicain; mais ces inexactitudes, qui se retrouvent plus ou moins dans tous les recueils de ce genre, n'empêchent pas celui-ci d'être l'un des plus curieux. Moins beau d'exécution que celui de Chamberlayne (*Voy.* ce nom), il est beaucoup plus ample; et ceux qui ont paru depuis ne l'ont pas surpassé sous tous les rapports: ceux de Hervas et d'Adelung ne donnent pas les caractères propres à chaque langue, et se contentent d'exprimer la prononciation en lettres latines: ceux de M. Marcel et de Bodoni, qui n'ont voulu employer que des types mobiles, sont moins complets pour les langues d'Asie, que Chamberlayne et Schulze, qui ont au besoin, employé la taille-douce. Le Recueil de ce dernier doit contenir trente-huit petites planches gravées; mais il est rare de trouver des exemplaires qui les renferment toutes. Ce Recueil avait été commencé par Fritsch, avec assez peu d'intelligence: Schulze le revit, le mit en ordre, y ajouta les *pater* tartares, d'après Witsen, et quinze *pater* indiens inédits. Le livre est terminé par l'indication bibliographique de cinquante-cinq ouvrages, dans lesquels les deux auteurs ont puisé les matériaux de cette compilation, qui est devenue rare (1). La première partie reparut en 1769, à Naumbourg, sous le nouveau titre de : *Livre d'A. B. C. orientaux et occidentaux* (en allemand). C. M. P.

SCHULZE (Ernest-Conrad-Frédéric), poète allemand, né à Celle, dans l'électorat de Hanovre, en 1789, se rendit, en 1806, à l'université de Göttingue, où il se livra principalement à l'étude de la littérature ancienne. Il y composa son poème de *Psyché*, et plus tard celui de *Cécile*, le plus célèbre de ses ouvrages. Ses travaux littéraires furent interrompus, en 1814, par la guerre contre la France, à laquelle il prit part, comme volontaire, dans le bataillon de chasseurs de Grubenhagen. Lorsque la paix fut rétablie, il revint à Göttingue, où il acheva son poème de *Cécile*. Il se préparait, en 1816, à un voyage en Italie, lorsque les symptômes d'une maladie de poitrine dont il était atteint depuis plusieurs années, devinrent beaucoup plus graves. Il composa, pendant cette dernière maladie, son poème de la *Rose enchantée*; et il mourut à Celle, le 16 juin 1817, ayant à peine 28 ans. Ce fut à Göttingue que Schulze aima Cécile***; ce fut là qu'une mort prématurée la lui enleva dans tout l'éclat de la jeunesse. Ainsi que Le Dante l'avait fait pour sa Béatrix, Schulze, sous une autre forme, fit de sa Cécile l'héroïne d'une Épopée romantique et religieuse, qui est l'expression de toute la puissance de son imagination et de son talent. Le pro-

(1) Un exemplaire a été vendu 36 fr. à la vente de Poullard, en 1824.

fesseur Bouterweck, de Gottingue, a publié en 4 vol. les *OEuvres poétiques de Schulze*, dont il avait été le maître et l'ami. P. L.

SCHUPPACH (MICHEL), médecin, né, en 1707, à Biglen, village du canton de Berne, n'avait appris la chirurgie et la médecine que chez un paysan qui avait une réputation dans le pays. A son exemple, Schuppach s'établit à la campagne, et commença de traiter les paysans. Il était doué de tout ce qu'il fallait pour réussir auprès des malades : une grande simplicité, la vieille franchise des Suisses, de l'assurance, un ton d'enjoûment, et un discernement qui le servit à propos dans plusieurs circonstances. Ayant choisi le village de Langnau (dans l'Emmenthal) pour sa demeure, il y attira bientôt une foule de malades, tant de la Suisse, que de l'étranger. Les grandes dames de Paris même ne dédaignèrent pas d'aller le consulter ; et des équipages élégants étaient souvent sur la route du village habité par *le Médecin de la Montagne* (c'est ainsi qu'on le désignait). Coxe, dans ses Lettres sur la Suisse, parle de Schuppach d'une manière fort avantageuse. Quelques cures éclatantes achevèrent de mettre cet empirique en vogue. Mais ce qui fit le plus pour sa renommée, ce fut la facilité avec laquelle il prétendait reconnaître par l'inspection de l'urine, le genre de la maladie. Dès que cela fut connu, des messagers apportaient de tous les côtés, à Langnau, des fioles remplies d'urines, et repartaient avec des ordonnances de Schuppach; quelquefois quatre-vingts à cent fioles arrivaient en un seul jour. Voltaire l'appelait *le Médecin des urines*. On s'adressait à l'Esculape de Langnau pour toutes sortes de maladies; et la grande confiance qu'on avait en lui, le secondait infiniment. Beaucoup de gens riches se mettaient au régime chez lui pour la belle saison. Il lui fallut un secrétaire, un interprète et un pharmacien. L'anecdote suivante prouve que ce docteur de village était un homme d'esprit. Un fermier hypocondre vint le trouver pour être délivré de sept démons qu'il avait, disait-il, dans le corps. Schuppach, après l'avoir examiné et visité, lui dit très-gravement, qu'au lieu de sept, il en trouvait huit, dont l'un était le chef de la bande; qu'il se faisait fort de les expulser à raison d'un louis par tête ; mais que pour le chef, plus difficile à expulser, il lui fallait deux louis. Le fermier trouva que ce n'était pas trop cher; le traitement commença dès le lendemain. Schuppach fit approcher l'hypocondre d'une machine électrique, dont celui-ci ne connaissait pas l'usage, et lui donna une rude secousse, en disant : en voilà un de parti. Le lendemain même opération, et ainsi de suite jusqu'au huitième jour : maintenant, dit Schuppach, il ne reste plus que le chef des diables à expulser; celui-là fera un peu plus de façon. Ce jour, il donna au fermier une si rude secousse, que le paysan en fut renversé. Pour le coup, lui dit le docteur, vous voilà délivré de tous vos diables. Le paysan le crut, et s'en alla fort content, après avoir payé les neuf louis que le médecin distribua aux pauvres. Schuppach mourut le 2 mars 1781. D—G.

SCHUPPEN (PIERRE VAN), graveur, naquit à Anvers, en 1623. Élève de Nanteuil, il fut le contemporain et l'émule d'Edelinck. Lorsqu'il se fut fait connaître par ses travaux, Colbert, toujours empressé de saisir tout ce qui pouvait contri-

buer à la gloire de la France, crut devoir fixer à Paris un artiste aussi recommandable. Van Schuppen était également versé dans l'histoire et le portrait. Comme son maître, il n'a gravé généralement que d'après ses dessins. La pureté, le moëlleux et le fini de son burin rendent ses ouvrages précieux. Les portraits qu'il a exécutés sont au nombre de vingt-cinq. Ceux dont on fait un cas particulier, et dont on recherche soigneusement les premières épreuves sont les *Portraits de Mazarin*, d'après Mignard; de *Louis XIV*, et du chancelier *Séguier*, d'après Lebrun; de *Van der Meulen*, d'après Largillière. Parmi ses pièces historiques, on cite la *Vierge à la chaise*, d'après Raphaël, et une *Sainte-Famille*, avec un beau paysage, d'après Crayer. Van Schuppen mourut à Paris, en 1707. — Jacques Van Schuppen son fils, né à Paris en 1669, étudia la peinture sous Largillière. Il devint ensuite assez habile, comme peintre d'histoire et de portraits, pour être appelé à Vienne, en 1716, par l'empereur, qui lui accorda le titre de peintre de son cabinet, et la place de directeur de l'académie impériale des beaux-arts, établie dans cette ville, où Van Schuppen mourut le 28 janvier 1751. P—s.

SCHUREN (Gert Van der), chroniqueur du quinzième siècle, était secrétaire des deux ducs de Clèves, Adolphe et Jean. Ce fut par ordre du dernier qu'il rédigea, dans la langue de la Basse-Allemagne, la chronique des comtes d'Altena, de Clèves et de la Marck; il paraît qu'il eut à sa disposition, pour ce travail, beaucoup de documents authentiques. Cette chronique, qui finit à l'an 1473, resta manuscrite; mais les historiens des siècles suivants en profitèrent beaucoup. C'est ainsi que Taschenmacher, dans ses Annales de Clèves, Juliers et Berg, et Steinen, dans son Histoire de Westphalie, se sont, en grande partie, tenus aux récits de Schüren. Ce n'est qu'en 1824, que le docteur L. Tross a publié, à Hamm, en Westphalie, la première édition de la chronique de Schüren, accompagnée de Notes: *Chronik von Cleve und Mark*, 315 pag. in-8°. D—g.

SCHURMANN (Anne-Marie de), l'une des femmes qui se sont acquis le plus de réputation par l'étendue de leur savoir, était née à Cologne, le 5 novembre 1607, de parents nobles, qui professaient la religion réformée. Elle annonça, dès sa plus tendre enfance, un goût très-vif pour les arts, et s'y rendit bientôt très-habile. Outre qu'elle réussissait admirablement dans tous les ouvrages de son sexe, elle était bonne musicienne, jouait de plusieurs instruments, et cultivait, avec un égal succès, la peinture, la sculpture et la gravure. Cette réunion de talents lui fit donner, par ses compatriotes, le surnom de *Sapho*. Elle avait profité des leçons que recevaient ses frères, pour apprendre le latin; et, quoique obligée de se cacher pour étudier la grammaire, elle avait fait des progrès très-remarquables. Son père, voyant ses dispositions extraordinaires, lui facilita les moyens de les développer. Elle apprit alors le grec l'hébreu et les langues dont la connaissance lui était nécessaire pour lire l'Écriture sainte dans les textes originaux. L'Éthiopien lui était même devenu assez familier pour en avoir composé une Grammaire, qui passa ensuite dans la bibliothèque du D. J.-F. Mayer. (Voyez *Nova litterar. Hamburgensia*, 1703, p. 245.)

Le père de mademoiselle de Schurmann avait quitté Cologne, avec sa famille, pour s'établir à Utrecht. Il vint se fixer à Franeker, quand ses fils furent en âge de fréquenter les cours de l'université; et il y mourut, en 1623. Mlle. de Schurmann retourna, peu de temps après, avec sa mère, à Utrecht, et elle continua de s'y livrer à l'étude, qu'elle n'interrompait que pour des exercices de dévotion, ou pour cultiver ses divers talents dans les arts. Elle sculpta, en bois de palmier, son buste et ceux de ses frères et de sa mère. Le peintre Hontorst faisait si grand cas du premier, qu'il en offrit jusqu'à deux mille flurins. Elle avait aussi modelé son portrait en cire, et elle plaça au bas les vers suivants :

Non mihi propositum est humanam eludere sortem,
Aut vultus solido sculpere in ære meos :
Hæc nostra effigies, quam cerâ expressimus, ecce
Materia fragili, mox peritura, damus.

Elle refusa de se marier; mais ce fut moins, dit-on, par la crainte que les soins domestiques ne la détournassent de ses occupations favorites, que par respect pour les dernières volontés de son père, qui, au lit de mort, l'avait exhortée à garder le célibat; et, si l'on en croit quelques auteurs, parce qu'elle fit vœu de chasteté (1). Malgré son extrême modestie, il était difficile que ses talents restassent inconnus. Rivet, Gisbert, Vorst et Spanheim, ses instituteurs et ses amis, ne parlaient de ses talents qu'avec admiration. Bientôt elle se vit obligée de recevoir les visites des personnages distingués qui passaient en Hollande, et d'entrer en correspondance avec les savants les plus illustres des Pays-Bas, de France et d'Allemagne. Au nombre des personnes éminentes qui visitèrent Mlle. Schurmann dans sa retraite, on doit citer la reine Christine, la princesse Marie de Gonzague et la duchesse de Longueville. Elle reçut, en outre, des marques d'estime du cardinal de Richelieu; et la princesse Élisabeth, si célèbre par la protection qu'elle accorda à Descartes (*V.* ÉLISABETH, XIII, 64), l'honora de son amitié. Cet éclat, qu'elle n'avait point recherché, lui devint bientôt à charge. Elle cessa de répondre aux lettres que lui adressaient des savants étrangers; et, pour s'affranchir des devoirs qu'on lui avait imposés, et qui lui paraissaient insupportables, à son retour d'un voyage qu'elle fit à Cologne, en 1653, elle se retira dans une campagne (à Lexmund, près de Vianen), où elle n'admettait qu'un très-petit nombre de personnes, dont elle connaissait la piété. La solitude dans laquelle elle vivait exalta son imagination, et elle tomba dans le piétisme. Quand Labadie vint chercher un asile en Hollande, elle lui offrit un logement dans sa maison; et malgré les représentations de ses amis, Mlle. de Schurmann suivit ce dangereux visionnaire dans ses courses (*V.* LABADIE, XXIII,). Après la mort de ce fanatique, elle se chargea de continuer son ouvrage, rassembla le petit nombre de ses partisans, et les conduisit à Wivert, dans la Frise. Ce fut là que Guill. Penn vit Mlle. de Schurmann, en 1677, et eut avec elle un entretien, dont il a donné le précis, dans la relation de son voyage en Allemagne (Voyez le Recueil de ses Œuvres, Londres, 1726). « Elle parlait, dit-il, d'un air extrê» mement grave et touché, et en trem» blant, en quelque façon. » Ayant vendu ses biens et distribué tout ce

(1) D'autres ont prétendu, mais sans aucune preuve, qu'elle avait été secrètement mariée à Labadie.

qu'elle possédait à ses co-religionnaires, elle mourut, dans le dénuement le plus absolu, le 5 mai 1678, et fut inhumée, comme elle l'avait souhaité, sans aucune pompe, dans le cimetière public. Elle avait pris pour devise : *Amor meus crucifixus est.* On dit qu'elle aimait à manger des araignées; mais ses panégyristes ne conviennent pas de ce fait. On a de Mlle. de Schurmann : I. *Opuscula hebræa, græca, latina, gallica, prosaica et metrica*, Leyde, 1648, in-8°; ibid., 1650, même form.; Utrecht, 1652, in-8°. Fréd. Spanheim est l'éditeur de ce Recueil, dont les trois éditions sont ornées du portrait de Mlle. de Schurmann, dessiné et gravé par elle-même. La plus belle et la meilleure est celle de 1648, suivant Paquot, qui donne minutieusement le détail de toutes les pièces qu'elle contient. Celle de 1652 est augmentée. Une autre femme savante (T.-C.-Dorothée Loeber) en a donné une nouvelle, Leipzig, 1794, in-4°. Outre des Lettres et quelques Pièces de vers à la louange de l'auteur, on trouve dans ce volume : *De vitæ humanæ termino*, petite pièce adressée par Mlle. de Schurmann à Bewervyck, qui la fit imprimer, en 1639, in-4°.; II. *De ingenii muliebris ad doctrinam et meliores litteras aptitudine.* Cette Dissertation, imprimée à Leyde, 1641, petit in-8°., a été traduite en français, par Guill. Colletet, Paris, 1646, même format. III. Ευκληρια *seu melioris partis electio brevem religionis ac vitæ ejus delineationem exhibens*, Altona, 1673, in-8°. de 207 p. C'est une défense des opinions des Labadistes, et en particulier de la conduite de l'auteur. Cet ouvrage ne pouvant manquer de réfutations. Mlle. Schurmann peu de jours avant sa mort, fit à ses adversaires, une Réponse, qui fut imprimée en flamand, 1684, in-12, et, l'année suivante, en latin, à Amsterdam. Les deux parties ont été réimprimées en latin, Dessau, 1782, 2 vol. in-8°., et en allemand, ibid., 1783, in-8°. On trouve d'autres détails sur Mlle. Schurmann dans les *Mémoires* de Niceron, XXXIII, 16-24; dans le *Dictionnaire* de Chaufepié, dans le *Trajectum eruditum* de Burmann, p. 348 et suiv.; dans les *Mémoires littéraires* de Paquot, et enfin dans les *Soirées littéraires* de Coupé, IX, 69-82. On a plusieurs de ses portraits gravés de sa main, entre autres, celui qu'elle a exécuté à l'eau-forte et retouché au burin, et qui se trouve à la tête du Recueil de ses OEuvres. On y lit ce distique :

Cernitis hic pictâ nostros in imagine vultus.
Si negat ars formam, gratia vestra dabit.

W—s.

SCHURTZFLEISCH (Conrad Samuel), l'un des plus laborieux philologues de l'Allemagne, naquit à Corbach, dans le comté de Waldeck, en déc. 1641. Son père, qui professait les humanités à l'école de cette ville, fut son premier maître et le familiarisa de bonne heure avec les langues grecque et latine. Il suivit ensuite les cours des académies de Giessen et de Wittemberg, où il reçut, à vingt-trois ans, le doctorat en philosophie, et revint à Corbach, soulager son père dans les fonctions de l'enseignement. Un si petit théâtre n'était pas digne d'un érudit qui promettait de marcher sur les traces des Scaliger, des Saumaise et des Boxhorn. D'après le conseil de ses protecteurs, il visita les différentes universités d'Allemagne, pour perfectionner ses connaissances et se lier avec les savants. En 1667, il se fit agréger à l'académie de Leipzig, et,

tout en s'appliquant avec ardeur à l'étude du droit, il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gentilshommes, pour cesser d'être à charge à sa famille. Schurtzfleisch, en 1669, publia, sous le nom d'*Eubulus Theosdatus Sarckmasius*, un petit écrit, dans lequel il exprimait librement son opinion sur les plus célèbres jurisconsultes allemands. Ce pamphlet fit beaucoup de bruit dans les universités, et attira des réponses virulentes à l'imprudent auteur, qui fut forcé de quitter Leipzig pour se soustraire à ses ennemis. Il s'enfuit, avec un de ses élèves, à Wittemberg; et en 1671, il fut attaché, comme professeur extraordinaire d'histoire à l'académie de cette ville. Quatre ans après, il succéda, dans la chaire de poésie, à Carpzow (*V.* ce nom); et en 1678, il fut pourvu de la chaire d'histoire, à laquelle il joignit bientôt celle de grec. Schurtzfleisch profita, en 1680, d'une circonstance favorable pour visiter les Pays-Bas et l'Angleterre, d'où il rapporta un grand nombre de livres rares, et les extraits d'une foule de manuscrits qu'il avait collationnés. Ce ne fut qu'en 1691 qu'il put satisfaire son desir de voir l'Italie. Après avoir visité Venise, il se rendit à Florence, où Magliabechi (*V.* ce nom), lui procura l'entrée des bibliothèques Médicis et Laurentienne, et lui facilita les moyens d'en examiner les manuscrits, entre autres celui des Pandectes (*V.* Lelio Torelli), et celui du Traité du Sublime, inconnu jusqu'alors aux éditeurs de Longin. Il s'arrêta quelque temps à Pise, retenu par les bontés du grand-duc; mais il était impatient de voir Rome. L'aspect des monuments et des ruines vénérables que renferme cette ville, le pénétra d'un tel enthousiasme, qu'un jour, dit-on, il prononça, devant la statue de Cicéron, une longue et éloquente harangue. En quittant l'Italie, il visita Vienne et Augsbourg, et revint à Wittemberg, où son retour fut célébré par une fête publique. En 1700, il passa de la chaire de grec à celle d'éloquence; et peu de temps après il remit celle d'histoire à son frère. Malgré les soins qu'il donnait à ses élèves, il trouvait le loisir de composer chaque année des ouvrages qui ajoutaient à sa réputation. Il jetait ses idées sur des morceaux de papier qu'il envoyait au fur et à mesure à l'imprimeur; et ses admirateurs prétendent que ses écrits ne se ressentent point de cette précipitation. Il reçut des marques d'estime de la plupart des souverains de l'Allemagne, mais il refusa tous les emplois qui lui furent offerts par attachement pour son pays. Sur la fin de sa vie, il fut revêtu de la dignité de conseiller du duc de Weimar, et nommé garde de sa bibliothèque. La force de sa constitution semblait lui promettre une longue carrière; mais une chute de voiture, qu'il fit en se rendant à Weimar, détruisit pour jamais sa santé. Pressentant sa fin prochaine, il s'y prépara par des actes de religion, et mourut en chrétien resigné, le 7 juillet 1708. Il légua sa riche bibliothèque, ses manuscrits et son cabinet de médailles, à son frère, qu'il avait toujours tendrement aimé. Schurtzfleisch a longtemps joui d'une grande célébrité dans l'Allemagne. Ses élèves avaient une telle vénération pour sa mémoire, qu'ils le nommaient le *Divin*. Il a publié un si grand nombre de Thèses, et de Dissertations sur différents points de littérature, que la liste en remplirait plusieurs colonnes. Outre la *Continuation* de l'*Histoire des Empires*

de Sleidan (*V.* ce nom), de 1668 à 1678, in-12, on citera de lui: I. *Judicia de novissimis prudentiæ civilis scriptoribus, ex Parnasso cum Eubulo Theosdato Sarckmasio in secessu Albipolitano ingenuè communicata*, Martismonte (Leipzig), 1669, in-4°., de 12 pag., inséré par Groschuff, dans le *Nova librorum collectio*, II, 218. Ce pamphlet, dont on a déjà parlé, produisit un grand nombre de petits écrits que Théod. Crusius a recueillis sous ce titre: *Acta sarcmasiana ad usum reipublicæ litterariæ in unum corpus collecta*, 1711, in-8°. On trouve le détail des pièces que renferme ce volume dans Niceron, x, 65-69. II. *Orationes panegyricæ et allocutiones varii argumenti*, Wittemberg, 1697, in-4°. III. *Dissertationes academicæ*, ibid., 1699, in-4°. IV. *Dissertationes historicæ civiles ad rem præsertim germanicam spectantes*, Leipzig, 1699, in-4°. Il en est, dans le nombre, de très-intéressantes, qui sont relatives à l'histoire de France (*V.* les *Tables* de la *Bibl. historique* de Le Long et Fontette). V. *Disputationes philologico-philosophicæ*, ibid., 1700, in-4°. VI. *Poëmata latina et græca, unà cum quibusdam inscriptionibus collecta, conquisita et simul edita*, Wittemberg, 1702, in-8°. Ce Recueil fut publié par les élèves de Schurtzfleisch. VII. *Orthographia romana; accedit orthographia Norisiana*, ibid., 1707, in-8°., publié par Jean-David Coelerus. VIII. *D. Longinus de sublimi ad fidem codd. à J. Tollio omissorum recensitus, notis auctus*, ibid., 1711, in-8°. C'est le Recueil des variantes que présente le manuscrit de la bibl. Laurentienne, que Schurtzfleisch avait examiné à son passage à Florence. IX. *Epistolæ selectiores*, ibid., 1712, in-8°., ibid., 1729, même format. Ces deux éditions, précédées de la Vie de l'auteur, par Guill. Berger, sont plus complètes que celle qui avait paru en 1700. On réunit ordinairement ce Recueil au suivant. X. *Epistolæ arcanæ varii, politici imprimis historici, antiquarii et litterarii argumenti*, Halle, 1711-12, 2 vol. très-estimés. XI. *Spicilegium animadversionum in Juvenalis satyras*, Weimar, 1717, in-8°., publié par son frère. XII. *Exemplis illustrata analecta styli*, Dresde, 1725, in-8°. On doit ce Recueil à J. Char. Knauth, l'un des disciples de l'auteur. XIII. *Fundamenta historiæ Germaniæ mediæ*, Sneeberg, 1728, in-8°. Ch. Gottl. Hoffmann en fut l'éditeur XIV. *Elogia scriptorum illustrium et multâ eruditionis copiâ insignium sæculi XVI*, Wittemberg, 1729, in-8°. Ces éloges sont extraits de ses Dissertations littéraires, par Godef. Wagener, dont les additions ne prouvent pas des connaissances très-étendues. XV. *Schurtzfleischiana ex scholis illius collecta*, ibid., 1729, trois tomes in-8°.; c'est encore une compilation de Wagener, caché sous les noms d'Irenée Sincerus. Cet ouvrage a reparu en 1736, sous ce titre: *Introductio in notitiam scriptorum variorum, artium atque scientiarum*, etc. On trouve à la suite: *Commentationes in histor. ecclesiasticam Gothanam, speciatim ejus v priora post C. N. sæcula* (1). XVI. *Historia ecclesiastica, in quâ ecclesiæ status, imperatores, pontifices exponuntur*, ibid., 1744, in-4°., autre compilation de Wagener, tirée des Dissertations de l'auteur. Outre

(1) Outre le *Schurtzfleischiana*, 1729, j'ai vu un livre sous le même titre et avec la date de 1744, qui m'a paru tout différent du premier.
A. B—T.

les écrivains déjà cités, on peut consulter l'*Éloge* de Schurtzfleisch, dans les *Acta erudit. lips.* 1708, 482 et suiv. W—s.

SCHURTZFLEISCH (Henri-Léonard), frère cadet du précédent, suivit son exemple, en s'appliquant avec ardeur à l'étude des langues anciennes et de l'histoire. En 1700, il le remplaça dans la chaire d'histoire de l'académie de Wittemberg; et plus tard, il lui succéda dans la charge de bibliothécaire du duc de Weimar. Henri remplit ce double emploi avec beaucoup de zèle et de distinction : il enrichit la bibliothèque qui lui était confiée, des livres et des manuscrits que lui avait légués son frère, et mourut en 1723. Indépendamment des éditions qu'il a publiées avec des notes, de la *Dissertation chronologique* d'Ant. Pagi (*V.* ce nom, XXXII, 369); du *Commonitorium* d'Orientius, (*V.* ce nom, XXXII, 71); des *œuvres* de Hroswite (*V.* ce nom); des *Variæ lectiones et animadvers. in Livium*, (*V.* XXII, 6); des *Notes* de son frère sur *Longin* et sur *Juvénal*, ainsi que de ses *Lettres*, on lui doit les dissertations suivantes : *Commodiani adversùs gentium deos*, Wittemberg, 1705, in-4°. — *J. B. Belli, diatribæ de Pharsalici conflictûs mense et die; accessione marmoris Maffeiani locupletatus*, ibid. 1705, in-4°. — *Thad. Donnolæ de patriâ Propertii disputatio, prolegomenis, annotationibus et indicibus aucta*, ibid, 1713, in-8°. Enfin il est auteur de plusieurs ouvrages et dissertations, parmi lesquels on citera : I. *Historia Ensiferorum ordinis Teutonici Livonorum*, Wittemb., 1701, in-8°. Elle est pleine de recherches curieuses. II. *Annus Romanus Julianus*, ibid., 1704, in-4°. C'est une Dissertation sur la réforme du calendrier exécutée par J. César. III. *Epistola quâ inter se conferuntur rationes Eusebii et marmores Arundelliani*; ibid., 1705, in-4°. IV. *Notitia Bibliothecæ principalis Vinariensis*, 1712, in-4°. avec des additions, Iéna, 1715, même format. V. *Acta litteraria quibus anecdota, animadversionum spicilegia, è codd. mss eruta comprehenduntur*, ibid. 1714, in-8°. On trouve son portrait à la tête du second vol. des *Epistolæ arcanæ* de son frère. W—s.

SCHUTZ (J. J.), jurisconsulte allemand du dix-huitième siècle, est auteur d'un Abrégé du travail de Lauterbach (*V.* Lauterbach), sur les Pandectes, qui, en Allemagne, l'emporte en autorité sur l'ouvrage original. Cet écrit, intitulé : *Compendium Schuzio-Lauterbachianum*, a eu une multitude d'éditions, dont il n'entre pas dans notre plan de faire l'énumération. Les commentaires, les annotations, les controverses, auxquels cet abrégé a donné lieu, formeraient à eux seuls une bibliothèque assez considérable ; nous en avons cité un à l'article de Freiesleben : il est d'autant plus remarquable, que l'abrégé et ses énormes commentaires sont presque entièrement oubliés aujourd'hui en Allemagne : cela tient à la tendance tout-à-fait différente que l'étude du droit romain a prise dans les universités de ce pays. Ce sont maintenant les sources et les monuments historiques que l'on consulte de préférence pour cette étude ; et l'on a laissé de côté ceux des commentateurs ou abréviateurs qui, tels que Schütz, ont substitué des opinions à des textes, et du droit du moyen âge ou du droit moderne à celui des XII Tables, ou des jurisconsultes classiques du siècle des Antonins. P—n—t.

SCHUTZE. *Voy.* SAGITTARIUS.

SCHYRLE. *Voy.* RHEITA.

SCHWAB (JEAN-CHRISTOPHE), littérateur, né le 10 déc. 1743, à Ilsfeld, dans le Wurtemberg, s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude de la philosophie, et reçut, en 1764, le degré de maître-ès-arts à l'université de Tubingue. Il consentit ensuite à se charger de quelques éducations particulières, et s'établit avec ses élèves, dans le voisinage de Genève, où, pendant onze ans, il partagea ses loisirs entre les lettres et les mathématiques. L'étude approfondie de la langue française, qu'il fit à cette époque, le familiarisa bientôt avec nos meilleurs écrivains, dont il sut apprécier le mérite, sans les prendre pour modèles dans ses compositions. Rappelé par le duc de Wurtemberg, en 1778, il fut attaché, comme professeur, au gymnase que ce prince venait de fonder à Stuttgard, et il y enseigna successivement, la philosophie, les mathématiques et le criticisme. L'académie de Berlin ayant mis au concours, en 1784, les causes de l'universalité de la langue française, Schwab partagea le prix avec Rivarol (*Voy.* ce nom); et sa Dissertation, restée presque inconnue en France, étendit sa renommée dans toute l'Allemagne. Le grand Frédéric se flatta d'attirer Schwab à Berlin, en lui offrant, avec le diplome de membre de l'académie, la place de professeur de mathématiques au gymnase de Joachimsthal; mais le savant n'hésita pas à sacrifier l'espoir de sa fortune à ses devoirs envers son souverain. Il fut dédommagé de ce sacrifice, par la charge de secrétaire intime du duc de Wurtemberg, qu'il remplit, sans cesser les fonctions de professeur. De nouveaux succès littéraires ajoutaient, presque chaque année, à la considération dont il jouissait. Nommé conseiller aulique, il fut, en 1793, élevé par le duc Louis Eugène à la présidence du conseil secret. Dans ce poste important, Schwab montra la prudence que commandaient ces temps difficiles, unie à beaucoup de sagesse et de fermeté, et le plus noble désintéressement. Après la mort du prince son protecteur, il rentra sans peine dans les emplois subalternes de l'administration, et reprit ses travaux scientifiques. Adversaire des théories nouvelles de gouvernement, dont la révolution française lui avait révélé tout le danger, il était par principes également ennemi du despotisme et de l'anarchie, et il ne cessa, dans ses discours et dans ses écrits, de montrer l'avantage d'un état gouverné par un prince gardien et exécuteur de lois égales pour tous ses sujets. En 1816, Schwab fut nommé conseiller royal de l'instruction publique, et remplit les fonctions de cette charge avec un zèle infatigable. Ce respectable vieillard eut le bonheur de voir ses fils répondre à ses soins, et mourut, entouré de ses enfants à Stuttgard, le 15 avril 1821, à 78 ans. Ses talents variés et son extrême obligeance l'avaient mis en rapport avec la plupart des savants d'Allemagne, tels que Wieland, Mendelssohn, Merian, Formey, Nicolaï, etc. Il était membre de l'académie de Pétersbourg et de celle de Berlin, qui, trois fois, a couronné ses ouvrages; enfin de la société littéraire de Harlem, dont les suffrages récompensèrent également ses travaux. Parmi ses nombreux élèves, on ne peut se dispenser de nommer M. Cuvier, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de France, qui resta l'ami le plus tendre de son digne

maître. De ses nombreux ouvrages, nous citerons : I. *Mélanges poétiques*, 2ᵉ. édit., 1782 ; pleins d'originalité. II. Une traduction allemande des *Data* d'Euclide, Stuttgard, 1780, avec de nouveaux problèmes. III. *Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue française, et la durée vraisemblable de son empire*, Stuttgard, 1784 ; trad. en français, par D. Robelot, Paris, 1803, in-8°. Moins brillant que Rivarol, Schwab est plus profond ; sa logique est plus rigoureuse, et il a sur son rival l'avantage de l'érudition. IV. *Solutio problematis : Qui fit ut summa relig. christianæ efficacia in paucis ejus cultoribus appareat*, Ulm, 1785, couronné par l'académie de Leyde. V. *Examen de l'influence des littératures étrangères sur la littérature allemande*, Berlin, 1788. Cette Dissertation lui mérita un second prix à l'académie de cette ville. VI. *Dissertatio in quæstione : Quid de morali pro existentia Dei argumento, imprimis eo quod à cel. Kant unicum possibile prædicatur, sentiendum est*, 1791, avec une trad. hollandaise, ouvrage couronné par l'académie de Harlem. Schwab ne craint pas de s'y montrer l'adversaire du système de Kant, qui jouissait alors d'une grande vogue. VII. *Des progrès de la métaphysique en Allemagne, depuis Leibnitz et Wolf*, Berlin, 1796 : cet ouvrage partagea le prix double proposé par l'académie. W—s.

SCHWANDTNER (Jean-George), conseiller aulique autrichien, né, le 21 septembre 1716, au château de Stadelkirchen, dans la Haute-Autriche, étudia le droit et la philosophie à Linz, exerça la profession d'avocat à Vienne, fit de grands voyages en accompagnant le général Molk, comme secrétaire ; obtint, en 1779, l'emploi de conservateur de la bibliothèque impériale, à Vienne, et mourut le 28 septembre 1791. Il avait des connaissances bibliographiques très-étendues, surtout en histoire, et plus particulièrement dans l'histoire des provinces autrichiennes ; ce dont on peut juger par sa précieuse collection, publiée sous ce titre : *Scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuini*, tome I-III, Vienne, 1746, in-fol. C'est un travail également estimable par une saine critique et un grand savoir. Z.

SCHWARTS ou SWARTS (Jean), peintre, naquit à Groningue, vers l'an 1480. Il se distingua également comme peintre d'histoire et de paysage. Si Schorel ne fut pas son maître, c'est du moins la manière de cet artiste qu'il s'efforça d'imiter ; et ses ouvrages le rappellent dans beaucoup de points. Il parcourut une partie de l'Italie pour se perfectionner ; et un séjour de plusieurs années à Venise ne fut pas sans influence sur son talent. De retour en Hollande, il montra, par son exemple, combien la belle manière d'Italie l'emportait sur celle qu'avaient adoptée les artistes de son pays ; et il fut un de ceux qui contribuèrent à introduire dans les Pays-Bas et la Hollande, le goût italien. Il demeura à Gouda, en 1522 et 1523. Les ouvrages de ce peintre sont extrêmement rares hors de son pays. On connaît, d'après ses compositions, quelques gravures en bois, représentant : I. *Jésus-Christ dans la barque, prêchant devant le peuple*. II. Et une *Suite de cavaliers turcs, armés de flèches et de carquois*. Ces estampes sont un témoignage irrécusable des talents du peintre. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de

ce maître, ce sont : I. Un *Paysage avec un grand nombre de figures et d'animaux*. II. Un autre *Paysage* d'une composition moins vaste. — Christophe SCHWARTS, né à Ingolstadt, en 1550, apprit, dans son pays, les éléments de son art, et se rendit en Italie pour se perfectionner. Attiré à Venise, par la renommée du Titien, il eut l'avantage d'y obtenir l'amitié et les leçons de ce grand maître. Après un séjour de plusieurs années dans cette ville, et des études non interrompues, il crut pouvoir retourner dans sa patrie. Ses ouvrages y obtinrent un si grand succès, que ses compatriotes lui décernèrent unanimement le surnom de *Raphaël de l'Allemagne*. L'électeur de Bavière le fit venir à sa cour, et lui accorda le titre de son peintre. Schwarts justifia ce titre par les fresques et les peintures à l'huile, dont il décora le palais de Munich et la plupart des églises de cette résidence, particulièrement celle des Jésuites, pour laquelle il peignit *Jésus portant sa croix*. Ce tableau, qui a été gravé par Jean Sadeler, est, comme tous ceux de ce maître, composé d'une manière grande et facile, et d'une excellente couleur. Apporté à Paris, lors des campagnes de Moreau en Allemagne; il a fait partie, pendant plus de vingt ans, du Musée du Louvre. Il a été rendu à la Bavière, en 1815. Quoique le style de Schwarts paraisse un mélange des écoles romaine, vénitienne et allemande, il a, dans sa composition, quelque chose de neuf et d'original qui n'est pas sans agrément. C'est particulièrement dans l'air et l'expression de ses têtes, que le goût allemand se laisse apercevoir. Goltzius, qui se trouvait à Munich en 1591, fit, au crayon, le portrait de cet artiste. Le Musée du Louvre a conservé un dessin à la plume, exécuté par Schwarts, et qui représente un portrait d'homme. Christophe Schwartz mourut à Munich, en 1594. P—s.

SCHWARTZ (BERTHOLD), religieux bénédictin, ou cordelier, qu'on regarde assez communément comme l'inventeur de la poudre, était, dit-on, né à Fribourg dans le Brisgau, peu avant la moitié du 14e siècle. On n'a pas de renseignements plus positifs sur sa personne que sur l'origine de sa découverte. Les Allemands, intéressés, plus qu'aucune autre nation, à lui en attribuer le mérite, ont débité (1) qu'un jour ce moine, en broyant du soufre et du salpêtre dans un mortier, y laissa tomber une étincelle, qui produisit une forte explosion. Frappé de cet accident, il se mit à l'étudier, et après maints essais et tâtonnements, il parvint à donner une grande perfection à son funeste secret. Les Vénitiens, ajoute-t-on, furent les premiers à employer la poudre en 1380, contre les Génois dans le siége de Chioggia; et un seigneur allemand vint faire présent de six pièces de canon, avec poudre et boulets, à notre roi Charles VI, qui s'en servit à la bataille de Rosebec, contre les Gantois. D'un autre côté, on ne manque pas d'auteurs qui voudraient reculer cette découverte de plusieurs années; et sans parler de ceux qui la font venir des Arabes, des Chinois et même des Romains (2), on sait que plu-

(1) Bielfeld dit que Schwartz nous apprend lui même, dans un traité compris parmi les ouvrages d'Albert-le-Grand, que ce fut en prison qu'il inventa la poudre. Voyez *Progrès des Allemands*, tom. I, pag. 45.

(2) Cette dernière opinion, toute ridicule qu'elle est, a trouvé des partisans qui ont cité en leur faveur, ces deux hémistiches de Virgile.

. . . . . *Pars maxima glandes*
Liquentis plumbi spargit. . . .

Æn., VII, 687.

sieurs historiens ont avancé qu'à la bataille de Créci, en 1346, les Anglais nous avaient mis en déroute à coups de canon, qu'à la vérité, Froissart ne nomme pas, et dont il n'existe aucun vestige dans les actes de la tour de Londres, où ce fait n'aurait pas été oublié. On n'est probablement pas mieux fondé à dire que l'artillerie ait joué un rôle au siége de Puy-Guilhem, en 1338, et à celui du Quesnoi, en 1340, malgré l'autorité de Ducange, qui prétend en avoir trouvé la preuve dans les registres de la chambre des comptes. Les anciennes chroniques d'Europe fournissent plusieurs traits semblables, dont il faut également se défier. On lit, par exemple, dans celle d'Alphonse XI, roi de Castille, que ce prince, ayant mis le siége devant Algésiras, en 1343, les Maures assiégés, se défendirent avec des mortiers de fer, qui firent un très-grand feu sur les assiégeants. Don Pèdre, évêque de Léon, et Pierre Messie, tous deux auteurs espagnols, assurent que, dans une bataille navale entre le roi de Tunis et un roi Maure de Séville, vers l'année 1340, les vaisseaux africains avaient certains tonneaux de fer, qui vomissaient des torrents de feu sur la flotte ennemie (3). Mayerne Turquet, dans son Histoire d'Espagne, raconte que, sous le règne de Jacques, roi d'Aragon, vers l'année 1220, on se servait d'une machine de fonte, fabriquée à Huesca, pour jeter de très-grosses pierres, et qu'elle tirait quinze cents coups dans un jour et une nuit. Les Italiens citent de leur côté le témoignage d'un certain Matthieu Lupus (l'un des disciples de Léonard Arétin), qui, dans un Poème historique sur la ville de *San-Geminiano*, sa patrie, dit que, vers l'année 1309, on vit des canons dans la guerre entre les habitants de cette ville et ceux de Volterra (4). Pétrarque, en outre, fait mention de la poudre avant l'année 1358 (5); et une charte (6), tirée des registres des dépenses faites par le Saint-Siége à l'occasion de la guerre de Forli, nous apprend que l'armée papale faisait usage de bombardes, en 1358; et, ce qui doit paraître encore plus étonnant, c'est qu'il y avait une fonderie de canons dans la petite ville de Saint-Arcangelo (7). D'autres chroniques reculent encore cette découverte de plusieurs siècles. (*Voy.* SALOMON, roi de Hongrie, XL, 221, not. 1). Pour qu'on puisse démêler la vérité au travers de ces récits contradictoires, il est bon de rappeler que les anciens connaissaient un mélange composé de naphte, d'asphalte et de soufre, dont ils se servaient pour leurs amusements et à la guerre. Une partie de ces matières entrait dans la composition du feu grégeois, employé, par les Grecs, à la destruction des vaisseaux. Aux temps du Bas-Empire, on continua de faire usage de toutes ces préparations, dont ont parlé les empereurs Léon et Constantin Porphyrogénète, Zonare, et même Jules Africain, qui vivait au troisième siècle. Roger Bacon, qui mourut à Oxford, en 1292 (*Voyez* BACON.) fut le premier qui, en parlant des effets que le salpêtre enfermé pouvait produire, indique d'une manière distincte les

(3) Dict. de Trévoux, tom. I, pag. 1663.

(4) *Et qui canones incluso pulvere fertis*, etc. *Dux in eâ interiit stridentis sulfuris ictu.*

(5) *De remediis utriusque fortunæ*, dial. XCIX, *de machinis et balistis.*

(6) Elle se trouve à la bibliothèque du Vatican, Mss. 389, armoire 67.

(7) Fantuzzi, *Monumenti Ravennati*, Venise, 1803, in-4°., tom. V, pag. 412-417.

ingrédients de la poudre à canon, dont il pressentait la puissance (8). Cependant jusqu'à la seconde moitié du quatorzième siècle, on n'eut, dans les armées, que des tuyaux de fer, à-peu-près comme nos canons, qui lançaient de grosses flèches enflammées et d'autres matières combustibles. C'étaient ces engins, diversement modifiés, qui composaient l'ancienne artillerie, qu'on a mal-à-propos confondue avec la moderne. Moréri, qui a donné, sur Schwartz, un mauvais article, que, selon l'usage, tous les autres Dictionnaires historiques ont copié, confond ce nom avec celui de Constantin Ancklitzen, dont il fait une seule et unique personne. C'est une erreur de plus ajoutée à celles qui ont été débitées sur le prétendu inventeur de la poudre (V. Mayer (Michel), *De veris inventis Germaniæ*; — Vossius, *De origine et progressu pulveris bellici, apud Europæos*, dans ses *Variarum observationum*, Londres, 1685, in-4°.; — Jalofky, *Dissert. de inventione pulveris pyrii et bombardæ*, Iéna, 1702, in-4°.; — *De pulveris pyrii inventione*, dans les *Observat. Halens.*; — Grammii, *Dissert. de pulvere pyrio*, parmi les *Script. soc. Hafniens.*; — *De l'origine et de la découverte de la poudre à canon*, dans l'*Extraordinaire du Mercure galant*, tom. IX, 1680; — Andrès, Chap. 10; — Langlès, *Notice sur l'origine de la poudre à canon*, *Mag. encycl.*, IVe. année, tome 1er., page 333 et suiv. A—G—S.

SCHWARZ ou SCHWARTZ (Christophe-Théophile), l'un des plus laborieux philologues de l'Allemagne, naquit, en 1675, à Leisnig, dans la Misnie. Son père, recteur de l'école de cette ville, fut son premier instituteur; et il alla continuer ses études à Leipzig, où il fit, sous un habile maître, de rapides progrès dans la littérature ancienne. Ayant été forcé, par la mort de son père, d'interrompre ses cours, il se chargea de l'éducation d'un jeune gentilhomme; mais, au bout de deux ans, il revint à Leipzig, muni d'une petite somme qu'il avait économisée; et s'étant fait agréger à l'académie, il y prit le degré de bachelier. Peu de temps après, un seigneur Allemand (Herm. de Wolframsdorff), ayant fondé des bourses pour douze élèves, à l'académie de Wittemberg, Schwarz eut le bonheur d'en obtenir une. Ce fut un motif pour lui de redoubler d'ardeur; et dès qu'il eut terminé ses cours et reçu le doctorat, il revint à Leipzig, où ses amis lui procurèrent une petite place au gymnase de Saint-Thomas. Ses talents ne tardèrent pas à le faire pourvoir de la chaire de morale à l'académie d'Altorf, et il y joignit bientôt celle d'histoire. Schwarz remplit ce double emploi, pendant plus de quarante ans, avec un zèle infatigable. On lui fit les offres les plus avantageuses pour l'attirer à Helmstadt, Halle, Francfort et Göttingue; il les refusa constamment par amitié pour ses collègues et par reconnaissance pour les témoignages d'affection qu'il recevait des habitants d'Altorf. Sa réputation attirait dans cette ville de nombreux écoliers de toutes les parties de l'Allemagne; tous eurent à se louer de ses soins, et plusieurs lui furent redevables de leur fortune. Schwarz ne put se dérober aux honneurs que méritaient ses services : il fut créé comte palatin par l'empe-

(8) On imite par art, dit cet auteur, les éclairs et le tonnerre; car le soufre, le nitre et le charbon, qui, séparés ne produisent aucun effet sensible, éclatent avec un grand bruit, lorsqu'on les enferme dans un lieu étroit, et qu'on y met le feu. *De operibus secretis artis et naturæ.*

reur Charles VI ; et la plupart des souverains d'Allemagne lui donnèrent des marques de leur estime. Jouissant d'une existence honorable, chéri de tous ceux qu'il approchaient, il aurait été heureux, si le ciel ne l'avait éprouvé dans sa famille. De six enfants qu'il eut de ses trois mariages dont la mort avait promptement brisé les liens, il ne lui resta qu'une fille qui fut l'appui de sa vieillesse. L'âge ni les chagrins n'avaient pu affaiblir son ardeur pour l'étude ; et il était occupé de nouveaux travaux, quand une attaque d'apoplexie l'enleva, le 24 fév. 1751. Nagel prononça son *Éloge funèbre* à l'académie d'Altorf, dont il était bibliothécaire, et le remplaça dans cette charge. Doué d'une piété vive et sincère, Schwarz y joignit toutes les qualités d'un honnête homme. Dès sa jeunesse il avait aimé les livres, et il en avait formé, pour son usage, une collection riche en manuscrits, et en anciennes éditions. Le *Catalogue* en a été publié, Altorf, 1769, in-8°. Son érudition était immense. Il s'était fait une réputation comme orateur, et il composait en grec et en latin des vers agréables. Son style est pur, mais diffus ; et, comme la plupart des érudits, Schwartz s'occupe plus de l'instruction que des plaisirs de ses lecteurs. La *Liste des Programmes* et des *Dissertations* qu'il publiait chaque année, forme un volume dont il existe quatre éditions. Struve desirait que les Programmes de Schwartz, déjà très-rares de son temps, fussent recueillis (V. *Bibl. hist. litterar.*, p. 1181). On verra que son vœu a été rempli, du moins en partie. Indépendamment de la *Notice* de plusieurs livres imprimés dans le quinzième siècle, insérée dans les *Acta Franconiæ eruditæ et curiosæ*, tom. I et II ; et d'une Édition du *Panégyrique de Trajan*, Nuremberg, 1746, in-4°. (*Voy.* Pline *le Jeune*), on citera de Schwarz : I. *Dissertationes de ornamentis librorum apud veteres usitatis*, Leipzig, 1705-06 ; Altorf, 1711-17, in-4°., fig. — *De libris plicatilibus veterum*, Altorf, 1717. — *De varia supellectile rei librariæ veterum*, ibid., 1725, in-4°. Dans ces six Dissertations, pleines de recherches curieuses, on trouve le traité le plus complet qui existe sur la forme des livres des anciens, la matière qu'ils y employaient, les couleurs et les peintures dont ils les ornaient; elles ont été réimprimées avec une Préface de J. Chr. Leuschner, Leipzig, 1756, in-4°., fig. II. *Schediasma de quibusdam doctrinæ antiquariæ capitibus*, Altorf, 1719, in-4°. Ce volume contient une Dissertation sur le monument en marbre dédié à l'impératrice Salonine (*Voy.* ce nom), que l'on avait découvert dans le banat de Témeswar. Des recherches sur l'association des utriculaires, ou *utriclaires*, qui se chargeaient, dans les temps anciens, des travaux sur les rivières, et de la construction des ponts (1) ; enfin la description d'un sacrifice à Bacchus, gravé sur un onix. III. *Miscellanea politioris humanitatis in quibus vetusta quædam monimenta et variorum scriptorum loca illustrantur*, etc., Nuremberg, 1721, in-4°., avec trois planches. Ce volume renferme la description détaillée des cérémonies usitées dans les fêtes de Bacchus, et le *Discours* de Metius Voconius, à l'empereur Tacite, revu sur un ma-

(1) Cette association fut remplacée plus tard par l'ordre des religieux pontifes ou faiseurs de ponts, dont il parait que saint Benezet (*Voy.* ce nom), a fait partie.

nuscrit de la bibliothèque de Nuremberg. IV. *Carmina*, Francfort, 1728, grand in-8°. C'est un recueil de vers grecs et latins du professeur Schwartz, publié par l'un de ses élèves, Sigism. Jacq. Apini. On peut y joindre un nouveau *Recueil* de vers latins échappés au premier éditeur, et publié par J.-B. Riederer, Altorf, 1756. V. *Exercitationes duæ academicæ ad proœmium Institutionum; et an ex unico codice mss. Florentino omnia Pandectarum exemplaria dimanarint*, Leyde, 1739, in-4°. VI. *Primaria quædam documenta de origine typographiæ*, Altorf, 1740, in-4°. Schwartz conclut des pièces du procès entre Guttemberg et Fust, que le premier imprimait avant 1449, époque de la formation de la société avec Fust, qui n'a contribué que de ses conseils et de son argent aux progrès de l'art typographique (*Voyez* GUTTEMBERG, XIX, 238). VII. *Observationes ad G. H. Nieuport Compendium antiquitatum romanorum*, ibid., 1757, in-4°. Cet ouvrage, publié par Nagel, est orné du portrait de l'auteur d'après une médaille frappée en son honneur, et qu'on voit figurée dans le *Museum Mazuchellianum*, tom. II, pl. 182. VIII. *Specimen thesauri epistolici Schwarziani;* dans les *Opuscula varii argumenti* de Th. Ch. Harles, Halle, 1773, in-8°. IX. *Opuscula quædam academica*, Nuremberg, 1793, in-4°. C'est le Recueil d'une partie des Programmes et des Dissertations de Schwartz. On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie* de Schwartz, précédée de son portrait, dans la *Pinacotheca* de Brucker, l'*Historia poëtar. græcorum Germaniæ*, par George Lizel; et les *Vitæ philologorum* de Harles. W—s.

SCHWARZENBERG (CHARLES-PHILIPPE, prince DE), duc de Krumman, feld-maréchal autrichien, issu d'une maison ancienne et illustre, naquit à Vienne, le 15 avril 1771. Entré au service dès l'âge de dix-sept ans, il fixa bientôt sur lui l'attention par une suite d'actions brillantes, et il parcourut rapidement tous les grades de l'armée. Il fit contre les Turcs deux campagnes, où il mérita les suffrages de Laudon, qui présagea dès lors le rôle qu'il jouerait un jour. Il ne cessa depuis d'être employé pendant cette longue guerre qu'alluma la révolution française, et qui ne finit qu'avec elle. Parmi les nombreux exploits qui signalèrent sa jeunesse, l'affaire de Cateau-Cambrésis fut celle qui lui fit le plus d'honneur. Agé alors de vingt-trois ans, il exécuta, à la tête du régiment des cuirassiers de Zeschwitz, dont il était colonel, et de douze escadrons de cavalerie anglaise, un des plus beaux faits d'armes dont les annales militaires aient conservé le souvenir. Vingt-sept mille hommes mis en déroute, trois mille morts, la prise du commandant des troupes ennemies, de tout son état-major, de trente-deux pièces de canon, et la reddition de Landrecies, en furent les suites immédiates. Cet exploit lui valut la croix de Marie-Thérèse, que l'empereur lui accorda sur le champ de bataille, et des éloges qui retentirent dans toute l'Europe. En 1796, ayant contribué puissamment au gain de la bataille de Wurzbourg, il fut nommé général-major. Trois ans plus tard, après s'être distingué de nouveau dans plusieurs occasions, il devint lieutenant-général, et propriétaire du régiment de houlans qui porte encore son nom. A la mort de Paul I[er]., en 1801, il fut envoyé à Saint-Petersbourg, pour

féliciter l'empereur Alexandre sur son avénement au trône, et rétablir entre les deux empires les relations amicales auxquelles les événements des dernières années avaient porté atteinte. Il s'acquitta de cette mission à l'entière satisfaction des deux cours. Lors de la guerre de 1805, il commanda une division sous les ordres du général Mack, qu'il chercha en vain à faire revenir de l'espèce d'aveuglement où il était tombé à l'égard des opérations de l'armée ennemie, aveuglement qui causa la perte des Autrichiens à Ulm, et tous les malheurs qui en ont été la suite. L'archiduc Ferdinand, prévoyant le sort qui attendait ses compagnons d'armes, prit la résolution de s'y soustraire avec une partie de la cavalerie, en se faisant jour à travers l'armée française, qui déjà les cernait de toutes parts; il en confia le commandement au prince de Schwarzenberg, qui déploya, dans cette circonstance, une habileté et un courage dont l'ennemi lui-même fut étonné. Il fit plus de cent lieues à cheval, dans l'espace de huit jours, poursuivi par Murat, qui voulait à tout prix, disait-il, donner aux Parisiens le spectacle d'un archiduc prisonnier, et il fut obligé de se battre presque sans relâche, avec dix-huit cents hommes, contre une force quatre fois plus considérable. La croix de commandeur de Marie-Thérèse, que le chapitre de cet ordre lui décerna unanimement, fut le prix de sa valeur dans cette occasion. L'empereur voulut, dès lors, l'attacher à sa personne pour le reste de la campagne. Arrivé en Moravie, le prince y fit tous ses efforts pour empêcher la bataille d'Austerlitz, dont il prédit la malheureuse issue; la prudence, selon lui, ne permettant pas d'entrer en lice avant que les renforts que le général Bennigsen, d'une part, et l'archiduc Charles, de l'autre, devaient amener, ne fussent arrivés. En 1809, l'empereur Alexandre ayant témoigné, à Erfurt, le desir que le poste d'ambassadeur d'Autriche auprès de sa personne fût confié au prince de Schwarzenberg, qu'il avait pris en affection dès leur première connaissance, celui-ci partit pour la Russie. L'accueil qu'on lui fit à Pétersbourg ne lui laissa rien à desirer. Lorsque le commencement des hostilités entre l'Autriche et la France y fut connu, sa position devint plus difficile et plus délicate. M. de Caulincourt travailla d'abord vainement à obtenir son renvoi; mais la perte de la bataille de Ratisbonne força le cabinet Russe à céder aux pressantes sollicitations de cet ambassadeur. Le prince de Schwarzenberg arriva à l'armée peu de temps avant la bataille de Wagram, à laquelle il prit part de la manière la plus honorable. Il commanda la réserve à la belle retraite de Znaym, et fut fait général de cavalerie. Après la paix de Vienne, il fut envoyé à Paris, comme ambassadeur. Buonaparte le traita avec distinction, et lui témoigna bientôt toute l'estime que lui inspiraient la noblesse et l'élévation de son caractère. De tous les étrangers qui ont approché cet homme extraordinaire, il n'en est point à qui il ait montré autant de confiance. Il est digne de remarque, que, causant un jour ensemble, ils aient long-temps discuté sur la manière d'attaquer et de défendre Paris. Le mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise eut lieu à cette époque: on a cru long-temps qu'il avait été conseillé et négocié par le prince de Schwarzenberg; rien n'est plus faux:

une étrangère d'un haut rang, qui se trouvait alors à Paris, fut priée de faire sonder les dispositions de l'empereur François, que l'amour qu'il portait à ses peuples, et l'espoir de leur assurer un avenir plus calme et plus heureux, purent seuls déterminer à consentir à ce dernier sacrifice. Le souvenir de la malheureuse fête que le prince de Schwarzenberg donna pour célébrer cette union, est encore présent à tous les esprits, ainsi que la fin tragique de l'intéressante princesse Pauline de Schwarzenberg, née princesse d'Aremberg, sa belle-sœur, qui périt victime de son amour maternel. Cette catastrophe fit sur le prince une profonde impression. En 1812, il fut chargé du commandement d'un corps auxiliaire de trente mille hommes, que l'Autriche s'était engagée à donner à la France. La prudence et l'habileté avec lesquelles il conduisit ce corps d'armée; le bon esprit qu'il sut y maintenir, malgré la répugnance que les troupes avaient d'abord manifestée de faire cause commune avec ceux qu'on les avait habitués, depuis si long-temps, à regarder comme leurs ennemis; enfin la dignité qu'il sut conserver dans sa dépendance de Napoléon, lui méritèrent dans l'opinion la place qu'on lui a assignée, et qui le mena plus tard au commandement général de toutes les armées alliées. Des gens qui croient qu'une politique machiavélique et astucieuse constitue seule le véritable homme d'état, ont voulu faire l'apologie du prince en soutenant qu'il ne cherchait qu'à tromper Buonaparte, et qu'il n'a jamais été de bonne foi dans cette guerre; ils connaissaient mal le caractère d'un homme que la seule idée d'un pareil rôle aurait fait rougir. Tant qu'il fut à la tête de ce corps, il dut considérer ceux qui lui étaient opposés, comme ses ennemis, et on ne le vit jamais agir dans un autre sens. Lorsque, vers la fin de la campagne, il se rapprocha des Russes, il servait les intérêts de l'armée française; car, sans la position qu'il avait prise à Pultusk et dans laquelle l'armistice qu'il avait conclu, lui permit de se maintenir, elle aurait éprouvé encore de plus grands malheurs. C'est dans cette campagne que l'empereur François lui envoya le bâton de feld-maréchal, d'après le desir que lui en avait manifesté Napoléon. Au mois d'avril de l'année suivante (1813), le prince fut envoyé à Paris. *Vous avez fait une belle campagne*, lui dit Buonaparte, en le revoyant; *vous*, ajouta-t-il en souriant; et il appuya sur ce dernier mot, qu'il répéta deux fois. Napoléon étant parti presque aussitôt pour rejoindre son armée, le prince retourna à Vienne. C'est là que commence l'époque la plus mémorable de sa vie, celle où les plus grands intérêts lui furent confiés, et où il influa d'une manière si puissante sur les destinées de l'Europe. L'histoire des campagnes des années 1813 et 1814, où Schwartzenberg commanda en chef toutes les armées alliées, pourrait seule remplir plusieurs volumes. Il suffira de dire que rien d'important ne fut fait alors sans l'avis et la coopération du prince. Souvent en butte à l'envie et à la jalousie, il lutta avec constance et fermeté contre tous les obstacles. Son esprit conciliant parvint à rapprocher les opinions les plus divergentes, et à ramener à lui ceux qui semblaient le moins disposés à seconder ses efforts. Il rendit ainsi à son pays et à la cause commune des services immenses, trop peu reconnus encore, mais qui seront

appréciés par la postérité comme ils doivent l'être. Qu'on se rappelle son plan de campagne arrêté à Tœplitz, et qu'il eut tant de peine à faire prévaloir, la gloire qu'il s'est acquise à Leipzig, dans cette bataille mémorable, où un demi-million d'hommes se disputèrent la victoire, à Brienne, à Arcis-sur-Aube, etc., etc., enfin sa marche sur Paris et l'occupation de cette capitale; que faut-il de plus pour éterniser sa mémoire et le placer au rang des guerriers les plus illustres? On a voulu attribuer à d'autres la première idée de la marche sur Paris; mais l'histoire est là pour faire justice des insinuations de l'envie, et mettre chacun à la place qui lui est due. Le fait est que du moment où l'on eut acquis la certitude du mouvement inattendu de l'armée française, le prince de Schwarzenberg proposa aux monarques alliés de marcher droit sur Paris, avis qui fut adopté sur-le-champ et sans autre délibération. Lord Castelreagh qui était à portée de savoir la vérité, attribua plus tard, dans un discours au parlement, l'honneur de cette manœuvre exclusivement au prince de Schwarzenberg, et il ajouta qu'elle seule aurait suffi pour rendre un homme immortel. Cette guerre valut successivement au prince les distinctions les plus flatteuses. Il fut décoré de presque tous les ordres civils et militaires de l'Europe; il reçut en outre de l'empereur d'Autriche une terre en Hongrie, et l'option de joindre à ses armes soit celles de la ville de Paris, soit celles de la maison d'Autriche: il préféra les dernières. En 1815, lors de l'évasion de Buonaparte de l'île d'Elbe, il commanda de nouveau une grande partie des armées alliées; mais la bataille de Waterloo ayant terminé la guerre, sa marche sur Paris ressembla plutôt à un voyage qu'à une campagne. De retour à Vienne, il fut nommé président du conseil aulique de guerre, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Dès le 13 janvier 1817, il fut frappé d'un coup d'apoplexie, qui lui paralysa tout le côté droit; il n'en continua pas moins ses fonctions. En 1819, son état étant devenu de plus en plus alarmant, on lui persuada de faire un voyage à Leipzig, afin d'y essayer un mode de guérison employé souvent avec succès par un médecin célèbre de cette ville. La vue du théâtre de ses plus beaux exploits, parut un moment ranimer ses forces; mais sa destinée était accomplie. Il mourut le 15 octobre 1820, à quarante-huit ans, et ses funérailles se firent, le 19, à la même heure où sept ans auparavant il était entré en vainqueur dans cette ville. Son corps fut transporté en Bohême, ainsi qu'il l'avait demandé dans son testament. La nouvelle de sa mort fit la plus vive impression en Autriche. Des services funèbres furent célébrés dans toutes les principales villes de cette monarchie, et les souverains réunis alors au congrès de Troppau, assistèrent en personne aux cérémonies qui y eurent lieu. L'empereur d'Autriche fut très-affecté de cette mort. *Nous perdons en lui*, disait-il, *non-seulement un grand capitaine, mais aussi un grand homme d'état, car il nous a prouvé qu'il savait être l'un et l'autre.* Il ordonna que l'armée prît le deuil pendant trois jours; que l'épée du défunt fût conservée à l'arsenal de Vienne; que le second régiment de houlans, qui avait porté son nom, le gardât à perpétuité, et que le célèbre Thorwaldsen fût chargé d'exécuter, en marbre, un monument à sa gloire. L'empereur Alexan-

dre témoigna ses sentiments par ces paroles qu'il adressa aux officiers autrichiens réunis à Troppau : l'*Europe a perdu un héros et moi un ami que je regretterai tant que je vivrai.* L'amitié que ce souverain, digne appréciateur de tout ce qui est noble et grand, eut pour le prince de Schwarzenberg, et qu'il semble avoir reportée depuis sur sa veuve et ses enfants (1), honore autant ce monarque que celui qui en fut l'objet. M. Prokesch, officier autrichien, a publié une biographie du prince de Schwarzenberg, intitulée : *Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Feldmarschalls Fürsten Carl zu Schwarzenberg*, Vienne, 1823. Z.

SCHWARZKOPF (Joachim de), ministre du roi d'Angleterre électeur de Brunswick-Lunebourg, à Francfort-sur-le-Mein, près du cercle du Haut-Rhin, naquit, le 23 mars 1776, à Steinhorst, dans le duché de Lauenbourg. Il étudia le droit à Göttingen, et s'y fit une réputation par deux Dissertations qui remportèrent le prix : I. *Commentatio de fundamento successionis ab intestata ex jure rom. ant. et novo*, Gottingen, 1785, in-4°. II. *Commentatio de fundamento successionis Germanicæ, tàm allodialis quàm feudalis*, ibid., 1786, in-4°. Peu de temps après avoir fini ses études, il fut nommé secrétaire de la légation hanovrienne à Berlin, et plus tard, ministre résident du même gouvernement, à Francfort. En 1792, il fit un voyage savant en Allemagne et en Suisse; et c'est dans la même année que l'électeur de Saxe, en sa qualité de vicaire de l'Empire, lui conféra des titres de noblesse. Schwarzkopf mourut, au mois de juin 1806, à Paris, d'une hémorrhagie, quelques semaines après son arrivée dans cette ville, où il s'était rendu pour se distraire de la douleur que lui causait la mort de sa femme, née Bethmann. Joignant à une grande activité dans ses fonctions diplomatiques, un zèle éclairé pour tout ce qui tient aux lettres, il fut aussi un auteur laborieux et utile. On a de lui quelques collections d'écrits politiques, très-précieuses pour l'histoire, et un *Manuel du congrès de Rastadt*, avec trois continuations, Rastadt, 1798, in-8°., en allemand; quelques écrits anonymes sur le même congrès, et un nombre assez considérable de traités et d'articles insérés dans différents ouvrages périodiques allemands. Schwarzkopf s'était fait quelque réputation en exploitant une branche de littérature fort négligée jusqu'alors, et qui pourtant ne laisse pas d'être importante : c'est l'histoire des gazettes et journaux quotidiens, dans tous les pays où il en existe. Comme Schwarzkopf avait déjà défriché un champ tout-à-fait nouveau pour le bibliographe et le publiciste, par son ouvrage *Sur les almanachs*, Berlin, 1795, in-8°. (en allemand), il eut le même avantage par la publication de son intéressant travail *Sur les Gazettes*, Francfort, 1795, in-8°. (en allemand). Cet Opuscule, de 127 pag., écrit avec beaucoup de méthode, n'a que le tort d'être trop abrégé. La première partie, consacrée aux recherches historiques, offre des particularités curieuses et peu connues. La seconde partie, contenant les considérations politiques, se fait aussi lire avec intérêt. Z.

(1) Le prince de Schwarzemberg a laissé une veuve, fille d'un comte de Hohenfeld, qui avait été mariée en premières noces à un prince Esterhazy, et trois fils issus de ce mariage, tous capitaines dans l'armée autrichienne.

SCHWEBEL (Nicolas), philologue, né, en 1713, à Nuremberg, était fils d'un meunier. Dès son enfance, il apprit la musique, et fut bientôt admis à la société des concerts. Cependant son inclination le portait vers les lettres; et avec les secours qu'il reçut des protecteurs que lui avait acquis son talent comme musicien, il put bientôt se livrer à l'étude des langues anciennes. Après avoir achevé ses humanités au gymnase de sa ville natale, il fréquenta l'académie d'Altorf, pour se perfectionner dans l'histoire, le droit et les mathématiques. Muni de lettres de recommandation de Schwarz (*V.* ce nom), il visita ensuite les académies de Leipzig, Wittemberg, Iéna; et partout il obtint l'accueil le plus favorable. En 1737, il revint prendre le doctorat à l'université d'Altorf, et il accompagna, l'année suivante, à Vienne, un jeune patricien, en qualité de gouverneur. Rappelé, par ses amis, à Nuremberg, en 1743, il fut aussitôt nommé recteur du gymnase où il avait fait ses premières études; et, en 1750, il joignit à cette charge la chaire de langue grecque, dont il prit possession par un Discours: *De variâ græcæ linguæ fortunâ ab antiquioribus jam indè temporibus ad Caroli Magni usque tempora*. L'édition qu'il publia des *Poésies de Bion et Moschus*, Venise, 1756, in-8°. (1), étendit sa réputation dans toute l'Allemagne. Cependant les *Acta eruditor. Lipsiensium* en rendirent un compte peu favorable. Schwebel soupçonna Reiske (*V.* ce nom) d'être l'auteur de l'article, et lui répondit, avec une violence qui n'était pas dans son caractère, par un pamphlet intitulé: *Refutatio censuræ ineptæ, quam anonymus quidam censor Actis eruditorum adversùs Bionis et Moschi Idyllia.... inserendam curavit*, in-4°. L'indécente attaque de Reiske ne fit aucun tort à Schwebel dans l'esprit des savants. Plusieurs sociétés littéraires d'Allemagne s'empressèrent d'ajouter son nom à leurs listes; et diverses académies lui firent des offres avantageuses, dont, par des circonstances singulières, aucune ne se réalisa. Schwebel fut, en 1764, nommé recteur et professeur du gymnase carolin d'Anspach, avec un traitement honorable. Il partagea dès-lors ses journées entre les devoirs de sa place et divers travaux littéraires, et mourut le 7 décembre 1773. Outre un assez grand nombre de *Dissertations*, dont on trouvera les titres dans le tome II des *Vitæ philologorum* de Harles, on doit à Schwebel des éditions de la *Stratégie* d'Onosander, Nuremberg, 1762, in-fol., accompagnée de la traduction française du baron de Zurlauben, et d'un savant Commentaire, dans lequel il a fondu les notes inédites de Jos. Scaliger et d'Isaac Vossius, tirées de la bibliothèque de Leyde; — des *Ellipses grecques* de Lambert Bos, ibid., 1763, in-8°., surpassée par celle de G.-H. Schæffer, 1808, in-8°. (*V.* Bos); — des *Institutions militaires* de Végèce (avec la trad. franç. de Bourdon de Sigrais), ibid., 1767, in-4°.; et enfin des *Stratagèmes* de Frontin, Leipzig, 1772, in-8°. Cette édition, comme la précédente, est enrichie de notes des meilleurs critiques et des remarques de l'éditeur. Schwebel préparait une édition du Recueil des tacticiens grecs. A l'exemple de Schütz, qui venait d'abréger l'*Antiquité expliquée* du P. Montfaucon, il se proposait

(1) Schwebel a joint à cette édition la traduction en vers latins de David Whitfud, et celle de Longepierre, en vers français.

de donner l'Abrégé du Musée romain et du Musée étrusque de Gori (*V.* ce nom). Il en publia le Prospectus, en 1764, sous ce titre : *Notitia supplementorum ad cl. Montefalconii antiquitates græcas et romanas.* Ce projet resta sans exécution. Harles nous apprend cependant qu'il a vu les premières feuilles de l'ouvrage imprimées (2). On peut consulter, pour les détails, les *Vitæ philologor.* de Harles, tome II. W—s.

SCHWEDER (CHRISTOPHE HERMANN DE), jurisconsulte allemand, d'une famille écossaise, qui, ayant été obligée de s'expatrier dans les troubles civils d'Ecosse, au quatorzième siècle, était venue se fixer en Poméranie, renonçant à son antique noblesse. Il naquit le 5 janvier 1678, à Colberg, où demeurait son père, qui était membre du conseil aulique de l'électeur, et du consistoire de Poméranie. Après avoir achevé ses premières études au gymnase de Stargard, et appris les éléments du droit, il se rendit, en 1699, à Tubingue, pour profiter des leçons de son cousin, l'un des jurisconsultes les plus célèbres de ce temps (*Voyez* l'article suivant), et dans la maison duquel, il passa quatre années; la cinquième, l'année 1703, fut employé à un voyage dans les Provinces Unies et en Angleterre. Depuis 1704 jusqu'en 1709, il résida tantôt à Colberg, tantôt à Stargard, tantôt à Berlin, s'exerçant dans la pratique du droit. Depuis 1709, il fut d'abord référendaire, ensuite conseiller aux tribunaux poméraniens, à Colberg, à Stargard, puis à Stettin, où la régence de cette province fut fixée. L'année suivante, l'empereur Charles VI renouvela la noblesse de sa famille, et en 1729, le roi de Prusse lui conféra le titre de son conseiller intime. Il mourut le 24 sept. 1741. Schweder a peu écrit; mais on lui doit un ouvrage très-important; cest son *Theatrum historicum prætensionum et controversiarum illustrium* Lepzig, 1712, dont Adam Fred. Glafey donna, en 1727, une nouvelle édition augmentée de la moitié, deux volumes in-folio. C'est un ouvrage très-utile à tout homme d'état et publiciste; et il est sûr que Rousset en a tiré grand parti pour la compilation de ses *Intérêts présents et prétentions des puissances de l'Europe.* S—L.

SCHWEDER (GABRIEL), jurisconsulte, de la même famille que le précédent, naquit à Cöslin, le 18 mai 1648. Après avoir fréquenté le gymnase de Cobourg, il se rendit à l'université de Iéna, puis à celle de Tubingue, où il prit, en 1674, le grade de docteur en droit. Ayant suivi, pendant plusieurs années, le barreau, il fut nommé, en 1677, conseiller au tribunal de Tubingue, et en 1681, professeur de droit public et féodal, à l'université de cette ville. Il publia, en 1702, une Dissertation intitulée *Jus sacratissimi imperatoris et imperii in ducatum Mediolanensem assertum*, qui fit d'autant plus de sensation que l'extinction de la branche espagnole d'Autriche fournissait à l'empereur une occasion de revendiquer les droits de l'Empire sur le duché de Milan, tombés en oubli, depuis plus d'un siècle. Joseph I[er]. envoya le diplome de comte du palais impérial à l'auteur, qui ne jouit pas longtemps de cet honneur, puisqu'il

(2) Millin cite ce livre comme ayant paru à Nuremberg, en 1770, et contenant, en 57 planches, presque toutes les figures de Gori, réduites de grandeur (Millin, *Introd. à la connaissance des vases peints*, p. 15; et *Magasin encycl.* de janvier 1811.

mourut le 30 avril 1735. Schweder est le premier qui ait professé à Tubingen le droit public d'Allemagne, et un de ceux qui ont mis en vogue cette partie de la jurisprudence, qui offre tant d'intérêt à l'historien et au philosophe. Ses ouvrages sont encore entre les mains de tous les publicistes qui font des recherches, et qui préfèrent l'exactitude des faits et la justesse des jugements, à un style agréable et soigné. Le plus répandu est son *Introductio in jus publicum imperii R. G. novissinum*, volume in-8°., qui parut, à Tubingue, en 1681, et fut réimprimé neuf fois jusqu'en 1733. (L'édition de 1701 est préférée à toutes les autres). Cet ouvrage est tiré de source, rédigé d'après une méthode lumineuse, et tout-à-fait impartiale. Les autres productions de l'auteur sont une cinquantaine de Dissertations sur diverses matières de droit civil, politique et féodal, et une foule d'avis et consultations sur des causes litigieuses, et sur des affaires criminelles : on les trouve dans les vol. I et IV de la *Collectio nova consiliorum Tubingensium*. S—L.

SCHWEIDEL (GEORGE-JACQUES), catalographe, né vers 1690, à Nuremberg; après avoir achevé ses études théologiques, fut admis au pastorat, et pourvu d'un bénéfice dans sa ville natale. Passionné pour les livres, il partagea son temps entre les fonctions de son état et la recherche des livres rares et singuliers, dont il parvint à former une collection digne de l'attention des amateurs. Avec les matériaux qu'il avait rassemblés, et aidé par quelques-uns de ses confrères, il rédigea plusieurs catalogues spéciaux, et les fit imprimer à ses frais. Schweidel mourut, en 1752. On cite de lui : I. *Bibliotheca exegetico-biblica*, Nuremberg, 1721, in-4°. II. *Nachrichten*, etc., c'est-à-dire Description de livres rares et curieux, Francfort, 1731-32, six part. in-8°. III. *Neue Sammlung*, etc., c'est-à-dire nouveau Recueil de livres rares et singuliers, ibid., 1733-34, in-8°., six part. IV. *Bibliotheca historico-critica librorum, opusculorumque variorum et rariorum, seu analecta litteraria*, etc., ibid., 1736, in-8°., lat. et allem. IV. *Thesaurus bibliothecalis; oder Versuch eines nach und nach vollstaendigen allgemeinen Bibliothek*, etc., ibid., 1738-39, in-4°., 4 vol. Il promettait (tome III, p. 175) un nouvel ouvrage : *Norimberga nobilis et litterata* ; mais il n'eut pas le loisir de le terminer (*Voy.* la *Bibl. hist. litter.* de Struve, p. 1811). VI. *Th. Sinceri librorum non nisi veterum rariorumque, proximis ab inventione typographiæ annis, usque ad annum* 1682, *in quâvis facultate et linguâ editorum, notitia historico-critica*, Nuremberg, 1747 ou 1748, in-4°., latin et allem. Schweidel, qui à la tête de cet ouvrage s'est caché sous le nom de *Theophilus Sincerus*, étant mort, sa veuve vendit tous les exemplaires restants à un libraire qui les reproduisit en 1753, avec un nouveau frontispice: *Notitia historico-critica librorum veterum rariorum*, Francfort et Leipzig, in-4°. On trouve dans ce volume, le seul de Schweidel qui soit recherché, la *Notice* de plusieurs manuscrits de la Bible conservés à la bibliothèque publique de Nuremberg. Le *Catalogue* du cabinet de Schweidel a été imprimé, Nuremberg, 1753, in-8°. W—s.

SCHWENCKFELD (GASPAR DE), fondateur d'une secte religieuse, naquit en 1490, au château

d'Ossing, dans la Silésie, d'une noble et ancienne famille. Doué de beaucoup d'imagination et d'un goût très-vif pour l'étude, il cultiva dans sa jeunesse les lettres et la théologie. La connaissance des langues lui facilita la lecture des livres sacrés et des pères grecs, auxquels il s'attacha particulièrement. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Liegnitz. Il se montra d'abord favorable à la cause de la réforme religieuse, et ne négligea rien pour accroître le nombre de ses prosélytes; mais, devançant bientôt Luther dans la carrière qu'il avait ouverte, Schwenckfeld lui reprocha de ne s'attacher qu'à corriger quelques abus dans les cérémonies, et de négliger le solide. C'est par le cœur, écrivait-il, qu'il faut commencer; le point capital est d'apprendre aux fidèles à marcher en esprit. Un opuscule, qu'il publia pour démontrer qu'on avait fait jusqu'alors une fausse application des principes de l'Évangile, l'engagea dans une conférence avec Luther. Elle eut lieu en 1525, et ne produisit d'autre résultat, comme il arrive ordinairement, que de les affermir davantage chacun dans leurs idées. Luther, qui n'avait pas pour les autres la tolérance qu'il réclamait pour lui-même, fit bannir, en 1527, son adversaire de la Silésie. Schwenckfeld parcourut l'Allemagne en fugitif; mais il n'en continua pas moins de répandre ses opinions, et de gagner des partisans. Il prêta quelque temps l'appui de son nom et de ses talents aux anabaptistes; il mais s'en sépara bientôt pour former une nouvelle secte, dont il fut le chef. Schwenckfeld n'admettait point que les livres sacrés aient été inspirés : il prétendait que Dieu se communique à chaque homme en particulier. C'était, comme on voit, laisser chacun maître de sa croyance, puisqu'elle se trouvait subordonnée à la raison ou à l'inspiration intérieure. Il eut l'art d'éviter le choc des controverses, en posant en principe que la dispute ne convient point aux hommes, qui doivent attendre, dans la paix et le silence, des lumières de Dieu seul; il voulut aussi ménager à-la-fois les catholiques et les protestants, mais il ne put les empêcher de se réunir contre son système. Cependant l'austérité de ses mœurs, son extérieur pieux, et l'air de conviction qu'il mettait dans ses discours, lui rattachèrent la plupart des spiritualistes de l'Allemagne. Postel, dont il avait su flatter le penchant aux idées singulières, lui écrivit, en 1556, une lettre dans laquelle il loue son zèle, sa constance et la droiture de son ame. Malheureusement cette lettre tomba dans les mains de Flacius Illyricus (Francowitz), qui la fit imprimer, avec une préface également injurieuse pour Postel (*V.* ce nom) et pour Schwenckfeld. A cette époque, les disciples de ce dernier étaient très-nombreux. Il règne, dit Flacius Illyricus, dans la Silésie, sous la protection des papistes, et il y fait imprimer ce qu'il veut. Les écrivains catholiques rendaient justice à la douceur de Schwenckfeld et à ses qualités personnelles. Ils attribuaient ses erreurs à l'ignorance dans laquelle il était des principes de la vraie théologie (*Voy.* Prateolus, *Catal. hæreticor.*); mais les protestants n'avaient pas pour lui les mêmes égards. Mélanchthon (*Voy.* ce nom) n'en parle jamais sans lui dire une grosse injure (1), au moyen d'une altération dans l'orthographe de son

(1) *Stinckfeld* (*champ puant*) pour *Schwenckfeld.*

nom ; Flacius Illyricus et les autres sont encore allés plus loin. Schwenckfeld, après avoir mené une vie errante et malheureuse, mourut à Ulm, le 10 décembre 1561. Quelques-uns de ses disciples subsistent, dit-on, encore dans la Silésie. Il a publié un grand nombre d'opuscules en allemand et en latin, qui sont tous très-rares, ayant été défendus et supprimés à l'époque de leur publication. Vogt (*Catal. libror. rarior.*) nous apprend qu'il en avait formé la collection complète; mais il a négligé d'en donner la liste, pour laquelle il renvoie au *Catal. hæreticor.* de Schlusselbourg, x, 82, et à l'*Hist. eccles.* de Godefr. Arnold, I, 2e. part., 209 et suiv. Bauer, dans la *Bibl. univers. libror. rarior.*, donne les titres de soixante-sept ouvrages allemands de Schwenckfeld; mais Simler dit que le nombre de ses écrits s'élève à plus de quatre-vingts (V. *Epitome Bibl. Gesneri*). Quelques-uns des disciples de ce fanatique publièrent le recueil de ses *Opuscules* et de ses Lettres, de 1564 à 1570, 4 tom. in-fol, rare. Le *Dict.* de Moréri en cite une édit. de 1592, 4 vol. in-4°. Nous nous bornerons à donner ici les titres des écrits de Schwenckfeld qui ont fait le plus de bruit en France, à raison de leur rareté : I. *De statu, officio et cognitione Christi*, 1546, in-8°. de 22 p. On ne connaît de cet ouvrage qu'un seul exemplaire (Voy. la *Bibliogr.* de De Bure, n°. 787). Il avait passé de la bibliothèque de Gaignat, dans celle de Mac-Carty (V. son *Catal.*, n°. 924). La traduction allemande, par Flacius Illyricus (Francfort), in-8°. de 26 feuillets, est de la plus grande rareté. II. *Epistola plena pietatis de dissentione et dijudicatione opinionum Lutheranæ et Zwinglianæ in articulo de cœnâ Domini, deque aliis multis doctrinæ christianæ capitibus*, 1554, in-8°. III. *Quæstiones aliquot de ecclesiâ christianâ*, 1561, in-8°. de 18 feuillets, très-rare. J. J. Jan a publié : *Novissima Schwenckfeldianorum confessio*, Wittemberg, 1726, in-4°., précédé du portrait de ce fanatique. W—s.

SCHWERIN (Christophe, comte de), feld-maréchal prussien, né le 26 oct. 1684, dans la Poméranie suédoise, eut le malheur de perdre son père à l'âge de trois ans ; mais sa mère, et surtout un oncle qui était colonel au service de Hollande, prirent le plus grand soin de son éducation. Dès qu'elle fut achevée, il se rendit à la Haie, sous les auspices de ce dernier, devint enseigne dans le régiment qu'y commandait son digne protecteur, et duquel son frère aîné était le lieutenant-colonel ; mais celui-ci le traita avec une extrême rigueur ; il n'avait pas approuvé la résolution de Schwérin de suivre la carrière des armes, et il fit tout pour l'en dégoûter. Loin d'avoir ce résultat les fatigues et les mauvais traitements auxquels le jeune officier fut soumis, endurcirent son ame et fortifièrent sa santé. Il débuta à la guerre dans la mémorable campagne de 1704, où Marlborough et le prince Eugène dirigèrent les troupes alliées contre la France. Son frère fut tué à l'assaut de Donawerth, et lui fut nommé capitaine peu de temps après. Mais son oncle ayant quitté le service de Hollande, il ne voulut plus rester dans un pays où la faveur de ce parent avait seule pu lui offrir des avantages, et il passa, en 1706, au service du duc de Mecklenbourg, qui le nomma colonel, et lui donna, en 1712, une mission extraordinaire auprès de Char-

les XII, qui était alors à Bender. Il passa un an auprès du roi de Suède; et il eut avec ce prince de longs entretiens sur la guerre, qui ne sortirent jamais de sa mémoire, et qui l'instruisirent davantage, disait-il plus tard, que tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Peu de temps après son retour, le duc de Mecklenbourg le nomma brigadier-général de sa petite armée; et ce fut dans l'étroite sphère de ce commandement, que Schwérin trouva bientôt une occasion de se distinguer. Des discussions ayant éclaté entre la noblesse du duché et le duc, ce prince fut condamné par le conseil aulique de l'empereur; et une armée de treize mille hommes entra, au mois de mars 1719, dans le Mecklenbourg, pour mettre à exécution les sentences du conseil. Schwérin marcha contre cette armée, à la tête de douze mille hommes; il la battit à Walsmühlen, et il termina ensuite tous les différends par d'habiles négociations. Mais le duc de Mecklenbourg ayant ensuite fait une réduction dans ses troupes, Schwérin entra au service de Prusse comme major-général (1720). C'était alors le père du grand Frédéric qui occupait le trône. Ce prince parut apprécier son nouveau général; et en attendant qu'il pût l'employer à la guerre, il le chargea d'une mission diplomatique à la cour de Saxe et à celle de Pologne. Il le nomma ensuite lieutenant-général (1731), et enfin, commandant-général de l'infanterie (1739). Schwérin était alors, avec le prince d'Anhalt-Dessau (*V.* ce nom, au Supplément), le premier officier, et en quelque façon le créateur de cette armée prussienne, qui devait bientôt s'illustrer par de si grands exploits. Ce fut dans cette position que Frédéric II le trouva, lorsqu'il monta sur le trône, en 1740. Il le nomma aussitôt feld-maréchal, avec le titre de comte. Ce monarque roulait dès-lors dans sa pensée ses projets de guerre et de conquête: et il fut aisé de voir que de pareilles faveurs étaient moins accordées aux services rendus, qu'à ceux qu'il allait exiger. Près d'attaquer l'Autriche, il appela Schwérin dans son conseil, et lui donna la première place dans son armée. Ils dirigèrent ensemble l'invasion de la Silésie, et lorsque ce jeune monarque inexpérimenté livra la bataille de Molwitz (10 avril 1741), avec des troupes qui n'avaient pas encore fait la guerre, ce fut au courage et à l'expérience de Schwérin qu'il dut la victoire. Il lui a rendu cette justice avec une rare franchise, dans l'*Histoire de mon Temps*, où il dit positivement qu'il n'y avait dans son armée que le maréchal de Schwérin *qui fût un homme de tête et un général expérimenté*. Cette victoire assura aux Prussiens la possession de la Silésie; et Schwérin fut nommé gouverneur de Neiss et de Brieg. Frédéric lui confia encore le commandement d'un corps d'armée, lorsqu'il pénétra dans la Bohême, en 1744; et après avoir parcouru toute la partie orientale de cette province, Schwérin fit sa jonction avec le roi, sous les murs de Prague, qui fut obligée de capituler. Dans la retraite à laquelle l'armée prussienne se vit ensuite obligée, il déploya tous les talents d'un grand général; et lorsque la paix de Dresde eut mis fin aux hostilités (26 déc. 1745), il se retira dans ses terres, en Poméranie, pour y rétablir sa santé, et ne reparut sur le théâtre de la guerre qu'en 1756, lorsque commença cette guerre de Sept-Ans, qui devait faire tant d'honneur à l'armée prussienne, mais dont il ne devait voir que le commen-

vement. Les premières opérations furent de peu d'importance; mais les différents corps de l'armée prussienne se trouvant réunis, le 6 mai 1757, en présence des Autrichiens, qui défendaient Prague avec une nombreuse armée, Frédéric résolut de les attaquer; et il chargea Schwérin du poste le plus périlleux. On a dit que, ce vieux maréchal lui ayant demandé où se ferait la retraite, en cas de revers, il lui répondit durement : *à Spandau*. Le malheureux Schwerin parut se vouer à la mort. Saisissant un drapeau, il se mit à pied à la tête de son régiment, le conduisit à l'ennemi, et fit des efforts de valeur extraordinaires. N'étant point soutenu, son régiment fut écrasé, et lui-même fut tué d'un coup de feu. Les Prussiens furent victorieux; mais ils perdirent dix-huit mille hommes, sans compter le maréchal de Schwérin, qui seul en valait dix mille, a dit Frédéric dans ses Mémoires. C'était un homme aimable et d'un esprit cultivé. Le prince de Ligne a dit que Schwérin n'avait jamais fait en sa vie qu'un seul vœu, celui d'être tué d'un coup de canon, ou d'être pendu pour viol à l'âge de quatre-vingts ans. M—d j.

SCHWÉRIN (le comte Guillaume-Frédéric-Charles de) neveu du précédent, naquit le 23 décembre 1738. Son oncle l'avait pris pour aide-de-camp, et lorsque celui-ci eut été tué, le jeune Schwérin fut nommé aide-de-camp du roi à la suite, et attaché au général Winterfeld. Il fut fait prisonnier par les Russes, à la bataille de Zorndorf, et conduit à Pétersbourg, où il fit connaissance avec le grand-duc, qui l'admit souvent dans sa société. A l'avénement de ce prince (1762), le roi l'envoya à Pétersbourg, pour porter au nouvel empereur la décoration de l'ordre de l'Aigle noir, et pour lui proposer des conditions de paix. On sait combien ces propositions furent favorablement accueillies. (*Voyez* Frédéric II et Pierre III). Le comte de Schwérin était successivement parvenu au grade de lieutenant-général, lorsqu'il fut chargé, en 1794, de commander l'armée qui marcha contre les Polonais. Mais il ne conserva ce commandement que sept semaines, et pendant ce court espace de temps, il commit des fautes graves, et dont les plus remarquables furent d'abord un mouvement ordonné contre les instructions du roi, et qui causa la perte de la province de Sendomir, ensuite une marche rétrograde, tandis qu'il fallait se porter sur Varsovie, pour coopérer avec les Russes, à la prise de cette ville (*V.* Suwarow). Le roi le fit aussitôt remplacer, et Schwérin demanda avec instance d'être jugé. Le 10 mai 1795, un conseil de guerre le condamna à la perte de son régiment, et à une détention d'un an. A l'avénement de Frédéric Guillaume III, il demanda en vain la révision de cette sentence. Le roi lui avait accordé la permission de passer au service d'une puissance étrangère, lorsqu'il mourut à Hambourg, en septembre 1802. Il avait publié pour sa justification : *Véritable exposé, appuyé de documents, de la cause pour laquelle j'ai reçu ma démission, après un service de 43 ans*, Leipzig, 1799, in-8°. Une seconde édition de ce Mémoire parut sous le titre un peu fastueux de *Modèles de rapports pour servir aux officiers d'état-major, par un élève de Frédéric II*. L'auteur avait attaqué les généraux Klinckowstiöm et de Favrat, qui lui répondirent par deux brochures, intitulées : 1°. *Rectification de quelques faits*, 2°. *Maté-*

riaux pour l'histoire de la campagne de Pologne, en 1794. La dernière est du général de Favrat, qui avait remplacé Schwérin dans le commandement. M—D j.

SCHWILGUÉ (C.-J.-A.), médecin, né, en 1774, à Schélestadt, de parents peu aisés, qui lui donnèrent cependant une bonne éducation, prit du service, en 1793, dans les hôpitaux militaires, comme élève en pharmacie. Des circonstances heureuses lui ayant permis de résider à Strasbourg, il suivit les cours de l'école de médecine de cette ville; et vint à Paris, en 1797, pour y achever ses études médicales. Il fut un des auditeurs les plus assidus de Bichat, et dut à l'affection de M. Pinel l'avantage d'être attaché à la Salpêtrière et à la clinique naissante que l'on venait d'y former. Ce professeur le chargea de l'analyse des eaux qui servent aux indigents de la Salpêtrière; et le travail de Schwilgué fait partie de la Topographie de la Salpêtrière, qui est en tête de la Médecine clinique de M. Pinel. En 1802, Schwilgué fut reçu médecin, et prit le croup pour sujet de sa Dissertation inaugurale. Il donna ensuite des cours particuliers de matière médicale et de nosographie interne, et reproduisit sa thèse, sous la dénomination d'*Essai sur le croup aigu des enfants,* ouvrage qui eut le plus grand succès. Dans des recherches d'anatomie pathologique, qu'il fit avec M. Murat, il s'aperçut que, durant l'inflammation, les divers tissus de nos organes présentent des pus distincts à beaucoup d'égards. Lorsqu'il eut fait une analyse comparée de ces divers pus, il présenta ce travail à la société de médecine, qui en fut si satisfaite, qu'elle admit l'auteur au nombre de ses membres adjoints. En 1805, Schwilgué publia un Traité de *Matière médicale,* 2 vol. in-8°., où il démontre que la matière médicale ne produit de bons effets qu'en agissant sur les propriétés vitales et sur les fonctions. Les médications des fonctions du système nerveux y sont surtout traitées d'une manière ingénieuse, et plus précise qu'elles ne l'avaient été précédemment. L'auteur fait voir que le cerveau est souvent le siége principal des lésions de ce système; que, pour y remédier, il est nécessaire d'agir sur cet organe, soit qu'il les influence, soit qu'il soit influencé par elles. En 1807, Schwilgué donna un *Manuel médical,* un vol., in-8°., qui n'est plus au courant de la science, et dans lequel il s'est traîné sur les traces de M. Pinel. Le croup ayant atteint, en 1805, le fils de Louis Buonaparte, cette maladie fut proposée, par le gouvernement, pour sujet d'un grand prix, qui devait être décerné par la société de médecine. Pour mettre les auteurs en état de répondre aux questions qui leur avaient été proposées, cette société donna un Extrait raisonné des principaux ouvrages publiés sur le croup: Schwilgué fut chargé de cette tâche; et il s'en acquitta à la satisfaction générale. Peu de temps après, il publia, dans un journal de médecine, une Analyse comparée des pharmacopées modernes, où il démontre l'inconvénient de réunir, dans le même médicament, plusieurs substances de nature différente. Peut-être que, d'un autre côté, il cherche trop à simplifier les formules des médicaments dont l'action est consacrée par les observations les plus anciennes. A peine dans la force de l'âge, Schwilgué avait fait des travaux propres à illustrer une longue carrière. Son esprit éclairé, son zèle pour la science, en faisaient présager de plus importants. Il jouissait de beaucoup d'es-

time parmi ses confrères, tant par la bonté de son caractère que par l'étendue de ses connaissances. Ses talents commençaient aussi à être appréciés par le public, et à obtenir une confiance étendue, lorsqu'il fut atteint, au mois de février 1808, d'une fièvre cérébrale ou ataxique, qui l'enleva en peu de jours. N—H.

SCHWINDEL (GEORGE-JACQUES), ministre luthérien de l'église du Saint-Esprit à Nuremberg, naquit le 7 février 1684, dans cette ville, où son père était tailleur, et fut destiné par sa mère au ministère évangélique, même avant sa naissance. Il commença ses études, en 1698, à l'école de sa ville natale, les continua aux universités d'Altdorf et de Iéna, et fit, en 1711, un voyage littéraire en Allemagne. Il fut nommé, en 1714, diacre de l'église du Saint-Esprit, et depuis cette époque, jusqu'en 1739, il jouit à Nuremberg de la plus grande considération. Ses sermons attiraient toujours un nombreux auditoire; les pauvres le regardaient comme leur père. Il rassemblait chez lui des personnes pieuses, pour s'occuper de prières et de l'explication des Saintes-Écritures; enfin, il réunissait à la réputation d'un savant distingué, celle d'un homme aussi pieux que modeste. Mais tout-à-coup on l'accusa d'adultère, de propos sacriléges, de magie et d'autres désordres. Ce fut en 1739 qu'on le destitua de tous ses emplois, et qu'il fut mis en prison. Au bout de plusieurs années, son procès fut porté devant le tribunal du conseil aulique de l'empire, à Vienne; et là finirent ses malheurs: ses juges l'acquittèrent de la manière la plus complète. Il fut réhabilité, et il put rentrer dans ses fonctions; mais il s'y refusa, et se contenta d'aller habiter Nuremberg, où il mourut quelque temps après, le 14 août 1752. Il avait épousé la fille d'un libraire de Iéna, dont il eut huit enfants, qui moururent en bas âge. Ses connaissances étaient vastes et peu communes, dans l'histoire de l'Église et dans celle des sciences, surtout en bibliographie. Il s'occupa long-temps d'une collection biographique, dont il a laissé en manuscrit plusieurs volumes. La liste de ses écrits se trouve dans le *Dictionnaire des Savants Nurembergeois*, par Will, tome III, pag. 659, et dans le Supplément de Nopitsch. Z.

SCIAMERONI (PHILIPPE FURINI, dit LE), peintre, né à Florence, fut élève du Passignano, et se fit une grande réputation comme peintre de portraits; mais son plus beau titre de gloire est d'avoir eu pour fils F. FURINI SCIAMERONI, né à Florence, en 1604, qui fut d'abord son élève, et ensuite celui du Passignano et de Rosselli, jusqu'au moment où il se rendit à Rome. Pendant son séjour dans cette ville, il poursuivit ses études avec tant de persévérance et de succès, qu'il se mit au premier rang par son goût de dessin, et mérita que l'habile peintre Jean de San Giovanni l'associât à ses travaux. De retour à Florence, ses compatriotes lui donnèrent le surnom de l'*Albane* et du *Guide* de leur école, surnom qui lui fut confirmé dans d'autres parties de l'Italie. C'est sur cette réputation qu'il fut appelé à Venise, pour y peindre une *Thétis*, destinée à servir de pendant à une *Europe* du Guide. C'était en effet ce dernier maître et l'Albane qu'il avait étudiés à Rome, et qu'il cherchait, non pas à copier, mais à égaler. Ses idées lui appartiennent tout entières. C'était pour lui l'objet essentiel; il les roulait

long-temps dans sa tête, et lorsqu'une fois son sujet y était disposé à son gré, il disait que son tableau était fini; l'exécution ne lui demandait plus que peu de temps et de peine. A l'âge de quarante ans environ, il se fit ordonner prêtre, et, devenu curé de Sant-Ansano, dans le Mugello, il peignit pour le bourg voisin de San-Lorenzo, quelques tableaux extrêmement précieux, surtout une *Conception de la Vierge*, et un *Saint François qui reçoit les stigmates*. Mais sa réputation est spécialement fondée sur ses tableaux de galeries, qui sont rares hors de Florence. Il est peu de peintures plus célèbres que son *Hylas enlevé par les Nymphes*, dont toutes les figures, grandes comme nature, sont du dessin le plus aimable, et d'une variété d'expression et de caractère non moins digne d'admiration. On fait le même éloge des *Trois Grâces* qu'il peignit pour le palais Strozzi. Habile dans le dessin, il aimait à faire le nu, et il peignait de préférence les sujets dans lesquels il pouvait déployer la grâce et la délicatesse de son talent; tels qu'*Adam et Ève; Loth et ses filles;* l'*Ivresse de Noé;* la *Mort d'Adonis*, *Diane au bois avec ses nymphes;* le *Jugement de Pâris*, etc. Il a peint aussi plusieurs *Madelènes*, dont la nudité est la même que celle de ses nymphes. Cet artiste n'avait que quarante-deux ans lorsqu'il mourut à Florence, en 1646. P—s.

SCIAOUS-PACHA. *V.* Tchaous.

SCIARRA (Marc), fut le chef d'une bande nombreuse et redoutable de brigands, qui, profitant de la faiblesse du pape Grégoire XIII, s'était formée dans l'état de Rome, à la fin du seizième siècle, et qui, portée quelquefois à plusieurs milliers de soldats, dévasta tour-à-tour, et pendant près de vingt ans, le patrimoine de l'Église, et les frontières de Toscane et de Naples. La jalousie des vice-rois espagnols et des grands ducs de Toscane contre le pape, entretenait cette espèce de guerre civile. Sciarra, de même qu'un Piccolomini, et quelques autres rebelles, déployèrent à plusieurs reprises des talents militaires dignes d'une meilleure cause. Sixte-Quint parvint cependant à les écarter de Rome, mais non à les dompter. Enfin, Clément VIII attaqua Sciarra, en 1592, avec tant de vigueur, que celui-ci résolut de renoncer à son dangereux métier: il s'engagea au service de la république de Venise, avec cinq cents de ses plus braves compagnons, et il fut envoyé en Dalmatie pour faire la guerre aux Uscoques; mais Clément VIII se plaignit avec une extrême indignation de ce que des brigands, qu'il poursuivait s'étaient ainsi soustraits à sa justice. Il demanda qu'ils lui fussent livrés de nouveau; menaçant la république d'excommunication, il insista d'une manière si impérieuse, que le sénat de Venise, bien moins scrupuleux sur la foi publique que sur le point d'honneur, fit assassiner Sciarra, et envoya ses compagnons d'armes dans la garnison de Candie, où régnait alors la peste, pour faire périr tous ceux que le pontife lui redemandait, sans être obligé de les livrer. S. S—i.

SCILLA (Augustin), peintre et naturaliste, né, en 1639, à Messine, fut élève d'Antoine Ricci-*Barbalunga*, qui, frappé de ses rares dispositions, détermina le sénat de Messine à l'envoyer à Rome avec une pension, pour y suivre les leçons d'André Sacchi. Après une absence de quatre ans, consacrés à son art, Scilla revint dans sa patrie, riche des étu-

des qu'il avait faites d'après l'antique et Raphaël; et s'il avait porté à Rome une manière un peu sèche, il en revint avec un goût auquel il sut donner de la *pastosité* et de la grâce. Lorsqu'il veut, il déploie dans ses figures et dans ses têtes, particulièrement dans celles de vieillards, un véritable caractère de grandeur, et il se montre peintre habile de paysage, d'animaux et de fruits. Rome possède un très-petit nombre de ses tableaux; on en voit beaucoup plus à Messine. Ses principales fresques sont dans les églises de Saint-Dominique et de l'Annonciation des Théatins. Parmi ses tableaux à l'huile, son chef-d'œuvre est le ***Saint-Hilarion mourant***, qui décore l'église de Sainte-Ursule. Scilla avait ouvert à Messine une école, où sa réputation appela un grand nombre d'élèves; mais lors de la révolution qui eut lieu à cette époque en Sicile, il fut obligé de se réfugier à Rome, évitant de se mettre en concurrence avec les peintres de figures, et s'occupant à peindre des tableaux d'animaux. Scilla s'occupa aussi beaucoup d'histoire naturelle, et il fit, dans cette science, des progrès remarquables. Il accompagna Boccone (*V.* ce nom) dans ses excursions botaniques en Sicile; et ce grand naturaliste le cite avec éloge en plusieurs endroits de ses ouvrages. Scilla finit par s'établir à Rome, où il se fit recevoir, en 1679, à l'académie de peinture, dont, bientôt après, il fut élu président. La numismatique et la recherche des monuments occupaient les loisirs de cet artiste; et, selon Mongitore (*Bibl. Sicula*) il préparait un savant ouvrage d'antiquités, quand il mourut à Rome, le 31 mai 1700. On ne connaît de lui qu'une Lettre intitulée ***La vana speculazione disingannata dal senso : lettera risponsiva circa i corpi marini, che petrificati si ritrovano in varii luoghi terrestri***, Naples, 1670, in-4°., rare. Cet Opuscule intéressant a été traduit en latin sous ce titre : ***De corporibus marinis quæ defossa reperiuntur; addita dissert. Fabii Columnæ de glossopetris*** (*V.* Fab. Colonna, IX, 325), Rome, 1747; ibid., 1752 ou 1759, in-4°. L'édition de 1747 ne contient que quatorze planches de pétrifications, tandis que la suivante en renferme vingt-huit, ou plutôt trente, puisque les planches numérotées 11 et 13 sont répétées (1). — Xavier Scilla, numismate, fils du précédent, cultiva aussi la peinture dans le même genre que son père; il est en outre auteur de l'ouvrage suivant : ***Breve notizia di monete pontificie antiche e moderne, sino alle ultime dell anno XV del pontefice Clemente XI***, Rome, 1715, in-4°. : il ne s'y borne pas à décrire les monnoies des papes; mais au lieu de digressions étrangères à son sujet, on aurait desiré qu'il eût enrichi son ouvrage de planches représentant les monnoies dont il donne la description, rangées dans un ordre chronologique. V. la *Bibl* de Fontanini, avec les *Notes* d'Apost. Zeno, II, 206. P—s. et W—s.

SCIOPPIUS (Gaspar Schopp, connu sous le nom latin de (2)), savant grammairien et philologue, mais l'un des écrivains les plus satiriques et les plus emportés qui aient jamais paru, naquit, le 27 mai 1576, à Neumarek dans le Palatinat,

(1) L'objet de ce livre est de prouver par des comparaisons directes, que les fossiles et les petrifications sont vraiment des corps ou des parties de corps qui ont eu vie, et non pas des jeux de la nature, comme beaucoup de gens le soutenaient encore à cette epoque. C—v—r.

(2) Il changea son nom pour l'accommoder à la prononciation italienne.

(3), d'une famille obscure (4). Ses progrès dans les langues anciennes le firent bientôt connaître. Il n'avait pas 17 ans quand il publia des vers latins qui méritèrent l'approbation des connaisseurs ; mais, avec ses talents, se développaient cet orgueil que la culture des lettres ne put jamais adoucir, et ce penchant pour la satire qui devait occuper et troubler sa vie. Dès qu'il eut terminé ses cours, il entreprit des voyages, dans le dessein de perfectionner ses connaissances. Il se trouvait à Ferrare, en 1598, quand le pape Clément VIII vint prendre possession de cette ville, et il y publia le Panégyrique du pape et celui du roi d'Espagne. Scioppius suivit à Rome le pontife, qui s'était déclaré son protecteur, et ne tarda pas d'abjurer la religion réformée. Le titre de chevalier de Saint-Pierre devint le prix de sa réconciliation avec l'Église ; et, peu de temps après, il fut créé comte apostolique de *Claravalle*. Divers Traités sur l'autorité du Saint-Siége, sur les indulgences et les jubilés, signalèrent les premiers instants de sa conversion, dont il expliqua les motifs dans un écrit particulier : mais les études théologiques ne pouvaient pas l'occuper tout entier ; et il publia, dans le même temps, avec une édition de Varron, des Notes sur Apulée et un Commentaire sur les *Priapées* (5). Il désavoua dans la suite ce Commentaire, qui faisait plus d'honneur à son érudition qu'à ses mœurs ; mais il aurait été bien fâché qu'on ne l'en crût pas l'auteur. Scioppius s'était montré jusqu'alors, l'un des plus grands admirateurs de Scaliger : il devint tout-à-coup son ennemi le plus acharné. Il ne put lui pardonner quelques plaisanteries sur son abjuration ; et la fameuse Lettre du savant professeur de Leyde à Douza, lui fournit l'occasion de se venger. Si Scioppius se fût borné, dans son *Scaliger hypobolimæus*, à démontrer la fausseté de la généalogie de son adversaire, et à faire une justice rigoureuse de ses ridicules prétentions, on aurait pu, en faveur de la vérité, lui pardonner la vivacité des traits lancés contre son adversaire ; mais, dit naïvement Baillet (*Jugem. des savants*), il outrepassa, dans cet ouvrage, les bornes d'*un correcteur de collége et d'un exécuteur des hautes-œuvres*. La vanité de Scaliger ne devait pas empêcher de reconnaître les talents supérieurs et les services importants que ce grand critique avait rendus aux lettres ; et Scioppius eut, de plus, le tort impardonnable de confondre dans sa haine tous les Protestants, et même d'insulter Henri IV, qui, par l'édit de Nantes, leur avait accordé la liberté de conscience. Son libelle fut le signal d'une lutte dans laquelle il eut pour défenseurs le P. Matman et quelques autres de ses confrères (V. les *Querelles littéraires*, par l'abbé Irailh, tom. 1er.). En 1608, Scioppius publia huit nouveaux écrits tous en allemand, contre les réformés. Il fit, l'année suivante, un voyage en Allemagne. En passant à Venise, il rendit visite au fameux Fra-Paolo (*Voy.* SARPI), qu'il tenta de ramener au par-

(3) L'abbé Joly croit que Scioppius était d'Ingolstadt ; mais il ne donne pas le motif sur lequel il se fonde.

(4) Scaliger, dont il avait attaqué la généalogie, ne manque pas de lui reprocher la bassesse de sa naissance ; mais Scioppius soutint qu'il était d'une famille noble tombée dans la misère et l'obscurité par le malheur des temps ; et il publia même une attestation de la chambre apostolique, de laquelle il résulterait qu'il était gentilhomme.

(5) La première édition des *Priapées*, avec le Commentaire de Scioppius, est de Francfort, 1606, in-12 de 176 pag. La meilleure est celle de Padoue (Amsterdam), 1664, in-8°, de 175 pag., augmentée des notes de Jos. Scaliger, et de Fred. Lindenbrog. On peut consulter, pour plus de détails, le *Manuel du libraire* de M. Brunet.

ti de la cour de Rome. Celui-ci, piqué de cette démarche, le fit arrêter; et il expia, par quelques jours de prison, le tort de s'être mêlé de la querelle des Vénitiens avec le pape Paul V. L'accueil flatteur qu'il reçut à la cour d'Autriche le dédommagea de ce contretemps. L'empereur le nomma conseiller aulique, et le créa comte palatin. Ce fut en 1611 que Scioppius publia l'*Ecclesiasticus*, dirigé principalement contre Jacques Ier., roi d'Angleterre. Il s'y permit de tels outrages à la mémoire de Henri IV, que le parlement de Paris le fit brûler par la main du bourreau, le 24 nov. 1612. Ce libelle fut également livré aux flammes à Londres, et l'auteur fut pendu en effigie. A son retour en Italie, Scioppius répondit à Duplessis-Mornay, qui avait pris la défense du roi Jacques; mais bientôt, ennuyé du séjour de Rome, il partit pour l'Espagne, vers la fin de 1613. Il vit, pour la première fois, à Madrid, la *Minerve* de Franç. Sanchez (*V.* ce nom), le meilleur ouvrage de grammaire publié depuis la renaissance des lettres, et qu'il a contribué beaucoup à faire connaître. Un soir qu'il rentrait chez lui (le 21 mars 1614), les gens de l'ambassadeur d'Angleterre le chargèrent à coups de bâton, par ordre de leur maître. Scioppius, ne voyant plus de sûreté pour lui en Espagne, s'enfuit à Ingolstadt, où il publia son *Legatus latro*, pour se venger de l'ambassadeur qui l'avait fait maltraiter. Il écrivit ensuite contre Casaubon, nouveau défenseur du roi d'Angleterre, et contre les protestants d'Allemagne. Il revint en Italie en 1617; et, croyant imposer silence à ses ennemis, il mit au jour le Recueil des diplômes et des lettres qu'il avait reçus des papes et des princes catholiques, avec la liste de ses ouvrages imprimés, qui s'élevaient à quatre-vingt-quatorze, quoiqu'il n'eût guère que 40 ans. Il s'établit, en 1618, à Milan, et continua de signaler, contre les Protestants, un zèle si furieux, qu'il alla jusqu'à dire qu'on devait les exterminer tous par le fer et par le feu, sans épargner les enfants, qui seraient, par ce moyen, arrachés à l'hérésie (V. le *Classicum belli sacri*). Fatigué de cette sanglante polémique, il parut y renoncer pour s'occuper de travaux plus utiles. La lecture de la *Minerve* de Sanchez, qu'il avait rapportée d'Espagne, avait ranimé son goût pour les études philologiques; et il publia successivement plusieurs ouvrages de grammaire très-estimables, et qui peuvent être encore consultés avec fruit. Une vie si paisible ne pouvait convenir long-temps à un homme d'un caractère aussi violent. Dans un voyage qu'il fit, en 1630, à Ratisbonne, où il avait sollicité de la diète une pension pour ses services, sa requête fut renvoyée aux confesseurs des princes, dont l'avis ne lui fut pas favorable. Irrité d'un refus qui lui paraissait l'injustice la plus révoltante, il se vengea des torts vrais ou supposés de quelques jésuites, sur la société tout entière, dont il devint l'ennemi le plus furieux, après en avoir été long-temps l'apologiste et le défenseur. Les premiers libelles qu'il publia contre les Jésuites parurent sous des noms empruntés; mais, en 1634, il jeta le masque, et les attaqua de front, dans l'*Astrologia ecclesiastica*. Il les harcela depuis, dans plusieurs libelles, qui ne restèrent pas sans réponse, et dont il serait aussi pénible que fastidieux de donner ici la nomenclature. Scioppius, obligé de quitter Milan, et craignant pour sa vie, trouva un asile à Padoue, où il s'occupa de

commenter l'Apocalypse. Il écrivit au cardinal Mazarin, dont il voulait se faire un protecteur contre ses ennemis, « qu'il n'y avait jamais eu » ni père ni docteur de l'Église qui » eût mieux entendu la sainte Écri» ture et plus assurément connu, par » icelle, la fin du monde et les se» crets de l'Apocalypse que lui (V. » le *Mascurat* de Naudé, pag. 456 » (6)). » Scioppius n'était pas désabusé de ses rêveries, quand il mourut à Padoue, le 19 novembre 1649 (7), laissant un nom odieux aux protestants comme aux catholiques. Doué d'une mémoire prodigieuse, quoiqu'il se plaignît d'en manquer, d'une grande vivacité d'esprit, d'une éloquence naturelle et d'une ardeur infatigable pour l'étude, Scioppius serait compté parmi les hommes les plus distingués dans les lettres, s'il eût fait un meilleur usage de ses talents. La violence de son caractère et son excessive vanité ont fermé les yeux sur son mérite; et jusqu'ici aucun critique ne lui a rendu justice. Cependant Scioppius était le premier grammairien de son temps. Peut-être, dit Arnauld, personne n'a su mieux que lui les finesses de la langue latine; mais il était si pointilleux, qu'il ne souffrait pas qu'on détournât le moindre mot du sens dans lequel on le prenait à Rome, dans les meilleurs temps. Aussi trouvait-il des fautes, non-seulement dans les ouvrages des modernes qui se piquaient de bien écrire en latin, mais jusque dans Cicéron et Quintilien. Scioppius est un des écrivains les plus féconds qui aient existé. On trouvera, daus le tome XXXV des *Mémoires* du P. Niceron, les titres détaillés de ses ouvrages, au nombre de cent quatre, avec la liste des seize noms différents sous lesquels il s'est caché à la tête de ses divers libelles (8). Indépendamment de ses *Notes* sur Phèdre et Apulée, et de ses *Éditions* de Varron et des *Lettres* de Symmaque, on citera de lui: I. *Verisimilium libri quatuor, in quibus multa veterum scriptorum loca emendantur, augentur et illustrantur*, Nuremberg, 1595; Amsterdam, 1662, in-8°. II. *Suspectarum lectionum libri quinque, in quibus ampliùs ducentis locis Plautus, plurimis Apuleius, Diomedes grammaticus et alii corriguntur*, ibid., 1597; Amsterdam, 1664, in-8°. Les Observations de Scioppius sont contenues dans une suite de lettres adressées aux savants les plus illustres de l'époque. III. *De arte criticâ, et præcipuè de alterâ ejus parte emendatrice, quœnam ratio in latinis scriptoribus ex ingenio emendandis observari debeat commentariolus*, ibid., 1597; Amsterdam, 1662, in-8°. C'est dans la préface de cet ouvrage que Scioppius donne de si grandes louanges à Jos. Scaliger (*Voy.* ce nom). IV. *Elementa philosophiæ stoïcæ moralis*, Mayence, 1606, in-8°. Cet ouvrage est appuyé sur des extraits de Sénèque, de Cicéron, de Plutarque et des autres anciens auteurs. V. *Scaliger hypobolymæus, hoc est, Elenchus epistolæ Joan. Burdonis, pseudo-Scaligeri, de vetustate et splendore gentis Scaligeræ*, ibid., 1607, in-4°. de 429 feuillets. C'est la violente satire dont on a déjà parlé, et qui devint la cause d'une querelle dans la-

(6) Il écrivit à Vossius, le 20 février 1642, qu'il travaillait à réduire en système l'art prophétique. Cette *Lettre* est imprimée parmi celles de Vossius, n°. 334.

(7) Thomasini nous apprend que Scioppius fut inhumé dans l'église Saint-Thomas. Voy. le *Gymnasium Patavinum*, p. 464.

(8) Joly, dans ses *Remarques sur le Diction. de Bayle*, a fait quelques corrections et additions à la liste de Niceron.

quelle les règles de la décence et de la modération furent également violées de part et d'autre. VI. *Ecclesiasticus autoritati ser. D. Jacobi, magnæ Britanniæ regis, oppositus*, Hartberg (9), 1611, in-4°. de 565 pag. VII. *Collyrium regium, ser. D. Jacobo magnæ Britanniæ regi, graviter ex oculis laboranti, omnium catholicorum nomine, gratæ voluntatis causa, muneri missum; unà cum syntagmate de cultu et honore*, 1611, in-8°. de 272 pag. Le frontispice de ce libelle a été renouvelé en 1616. VIII. *Grammatica philosophica sive institutiones grammaticæ latinæ;* avec une préface *de veteris ac novæ grammaticæ latinæ origine, dignitate et usu*, Milan, 1628, in-8°.; nouvelle édition augmentée, par P. Scavenius, d'après les manuscrits de l'auteur, Amsterdam, 1664, in-8°.; avec de nouvelles additions, Franeker, 1704, in-8°. Cette grammaire, rédigée d'après les principes de Sanchez, est l'ouvrage le plus utile qu'ait publié Scioppius, et celui qui doit lui mériter un nom honorable parmi les grammairiens. IX. (Sous le nom de *Pascasius Grosippus*) *Paradoxa litteraria in quibus multa de literis nova contrà Ciceronis, Varronis, Quinctiliani, aliorumque literatorum hominum tàm veterum quàm recentiorum, sententiam disputantur*, Milan, 1628; Amsterdam, 1659, in-8°. X. (Sous le nom de *Mariangelus à Fano*) *Auctarium ad grammaticam philosophicam ejusque rudimenta*, Milan 1629; Amsterdam, 1664, in-8°. XI. *Arcana societatis Jesu, publico bono vulgata; cum appendicibus utilissimis*, 1635, in-8°. de 341 pag., traduit en français par Jean Le Clerc, dans le Supplem. aux *Mémoires de Trévoux*, 1701, in-8°. XII. *Consultationes de scholarum et studiorum ratione, deque prudentiæ et eloquentiæ parandæ modis*, Padoue, 1636, in-12 de 117 pag.; Amsterdam, 1660, 1665, in-8°.; inséré dans différents Recueils de dissertations sur le même sujet. Le P. Inchoffer, sous le nom d'*Eug. Lavanda*, a critiqué cet ouvrage dans le *Grammaticus Palephatius sive nugivendulus*, etc., 1639, in-12. XIII. *Mercurius quadrilinguis, id est linguarum ac nominatim latinæ, germanicæ, græcæ et hebrææ, nova et compendiaria discendi ratio*, Bâle, 1637, in-8°. de 271 pag. XIV. Des *Notes* sur la *Minerve* de Sanchez; imprimées pour la première fois, à Padoue, en 1663, et reproduites dans les diverses éditions de la Minerve. On a le portrait de Scioppius, qu'il fit graver, en 1602, à Rome, avec une inscription dans laquelle il se déclare l'ami des gens de bien, et l'adversaire implacable des méchants. Le P. Garasse a publié quelques ouvrages sous le nom d'*André Scioppius*, frère de Gaspar (*V.* GARASSE, XVI, 427). Indépendamment des auteurs déjà cités, on peut consulter le *Dict.* de Bayle, l'*Onomasticon* de Sax, et une curieuse *Lettre* de Grosley, dans le *Journal encyclopédique*, 1777, VI, 325-31 et 505-11. W—s.

SCIPION (PUBLIUS-CORNELIUS), descendant d'une des quatre branches de l'antique maison des Cornéliens (1), fut le premier qui rendit

(9) On croit généralement que ce libelle fut imprimé à Meitinger, près d'Augsbourg; mais Joly pense qu'il l'a été réellement dans la bourgade indiquée sur le frontispice.

(1) Ces quatre branches étaient les Lentulus, les Malugmensis, les Rufinus et les Scipio. Il y eut encore des P. Cornelius Scapula, Cornelius Merula, des Cornelius Blasio, etc., et une foule d'autres qui n'appartenaient point à l'une de ces branches.

historique le nom de Scipion, déjà célèbre par un exemple touchant de piété filiale. Il fut donné originairement à un jeune homme de la même famille, qui ayant un père aveugle lui servit de bâton de vieillesse, *scipio*. P. Cornélius Scipion fut élevé à la dignité de maître-général de la cavalerie, sous la dictature de Camille, l'an de Rome 360 (394 av. J.-C.), qui fut marqué par la prise de Veies. Cette ville était alors pour Rome, resserrée dans d'étroites limites, ce que Carthage et Numance furent plus tard pour elle dans tout le développement de sa puissance. Les deux années suivantes, Scipion fut revêtu du tribunat militaire, avec le pouvoir consulaire. Dès ce moment, le nom de cette famille ne cesse de figurer dans les premières dignités de la république. P. Corn. Scipion, fils du précédent, fut élevé à l'édilité curule, l'an de Rome 389 (365 avant Jésus-Christ), lors de la création de cette dignité en faveur de l'ordre des patriciens. Il eut deux fils, dont l'un, Lucius Cornelius, fut consul, l'an 404 (350 avant J.-C.), et l'autre, P. Cornelius, fut choisi, la même année, pour maître de la cavalerie, par le dictateur L. Furius Camillus. — SCIPION (Lucius Cornelius), surnommé *Barbatus*, arrière-petit-fils de l'édile, fut consul, l'an 456 (298 avant J.-C.), et remporta sur les Étrusques, à Volaterra, une victoire sanglante, mais peu décisive. Son tombeau, le plus ancien monument sépulchral auquel on puisse assigner une date approximative, offre l'inscription également la plus ancienne qui existe en langue latine. Ce mausolée fait partie des richesses du Musée *Pio-Clémentin*, à Rome. L'inscription porte que Scipion Barbatus fut édile, censeur, consul, qu'il s'empara de plusieurs places dans le Samnium, et conquit toute la Lucanie, dont les habitants lui donnèrent des ôtages. — SCIPION (Lucius Cornelius), fils du précédent, parvint au consulat, en 495 (259 avant J.-C.), la seconde année de la première guerre punique. Chargé de la conquête des îles de Corse et de Sardaigne, alors occupées par les Carthaginois, il réussit dans cette double entreprise; mais sa modération, son humanité, l'honorèrent plus que ses victoires. Après la prise d'Olbia, en Sardaigne, il fit de magnifiques obsèques au général carthaginois Hannon, qui avait péri en défendant courageusement cette place importante : lui-même conduisit la pompe funèbre. Il se fit en outre chérir des insulaires, par sa bonté, qui formait un contraste honorable avec la cruauté des Carthaginois. Il semble qu'il y eût déjà dans le caractère des Scipions, une douceur, une urbanité qui n'était pas encore dans les mœurs romaines. Cornelius Scipion, après avoir reçu les honneurs du triomphe, fut élevé à la censure, l'an de Rome 496. Ses vertus sont attestées par cette inscription antique qu'on a trouvée avec le tombeau de Scipion Barbatus, dans la sépulture de cette famille : *On s'accorde généralement à dire que Lucius Scipion fut le plus vertueux parmi les honnêtes citoyens de Rome. Fils de Barbatus, il fut consul, édile, censeur parmi vous. Il conquit la Corse et la ville d'Aléria : il dédia, avec raison, un temple à la tempête.* — SCIPION (Cneus Cornelius), surnommé *Asina*, fut élevé au consulat, l'an 494 de Rome (260 avant J.-C.), avec le célèbre Duillius (*V.* ce nom, XII, 192). On devait toujours voir des Scipions dans les guer-

res contre Carthage. Celui-ci présida, avec son collègue, à la construction presque merveilleuse, par sa célérité, de la première flotte de guerre qu'aient possédée les Romains. Il mit à la voile avant Duillius, à la tête d'une escadre de dix-sept vaisseaux, pour prendre à Messine les mesures nécessaires aux besoins de toute la flotte. Attiré par les habitants de Lipara, qui offraient de lui livrer leur île, il se détourna de sa route, et fut enveloppé par une flotte carthaginoise. Il se disposait à se défendre, lorsqu'attiré sur le vaisseau du général ennemi, sous prétexte d'une entrevue(2) il fut fait prisonnier avec tous les officiers qui l'accompagnaient, et conduit à Carthage. Il ne paraît point qu'il ait été traité avec cruauté par les Carthaginois. Rendu à la liberté, l'an 498 (256 avant J.-C.), par suite des victoires de Regulus, il fut revêtu des honneurs d'un second consulat, deux ans après, l'an de Rome 500 (254 avant J.-C.), et eut le bonheur d'effacer son désastre de Lipara, en se rendant maître de plusieurs places de la Sicile, entre autres de Panorme, la plus importante des possessions des Carthaginois dans cette île. De telles vicissitudes ont fait dire à Valère-Maxime : « Qui se serait » attendu à voir le même homme d'a» bord précédé de douze faisceaux ; » ensuite chargé de chaînes par l'en» nemi ; puis quittant ses fers pour » reprendre le commandement suprê» me(3). » Scipion Asina eut un fils, P. Cornélius, qui, pendant son consulat, l'an de Rome 533 (221 avant J.-C.), fit avec succès la guerre aux pirates de l'Istrie, et mourut sans postérité. D—r—r.

SCIPION (Cnéus-Cornelius), surnommé *Calvus*, fils de L. Corn. Scipion, le conquérant de la Sardaigne (*Voy.* l'article précédent), nommé consul, l'an de Rome 532 (222 av. J.-C.), seconda dignement le célèbre Marcellus, son collègue (*V.* ce nom, XXVI, 593), dans la guerre contre les Gaulois Cisalpins ; s'empara d'Acerres, et vint assiéger Milan, qui fut emporté, lorsque Marcellus vint le joindre. Mais c'était en Espagne que Scipion devait trouver sa gloire pendant la seconde guerre punique ; c'était là aussi qu'il devait trouver son tombeau. Parti des embouchures du Rhône, l'an 536 (218 av. J.-C.), avec la flotte que lui avait confiée le consul Publius, son frère, pour aller combattre les Carthaginois, en Espagne, il opéra cette puissante diversion, qui devait sauver Rome, constamment vaincue par Annibal, dans le sein de l'Italie. Il aborda à Empories (dans le Lampourdan) ; et conquit toutes les villes de la côte, depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre. Celles qui se rendirent volontairement, furent traitées par lui avec la modération et la douceur héréditaires dans sa famille. Hannon, frère d'Annibal, vint à sa rencontre. Scipion le vainquit près de Cissa, lui tua six mille hommes, et le fit prisonnier. L'occupation de Tarragone, où il établit ses quartiers d'hiver, couronna dignement cette glorieuse campagne. Il ouvrit la suivante par une grande victoire navale remportée, aux embou-

(2) Polybe ne parle point de cette dernière circonstance, racontée par Tite-Live, et qui a quelque chose d'invraisemblable. Ce sage historien dit seulement que la flotte de Scipion fut enveloppée par celle des Carthaginois, dans le port de Lipara ; que tout l'équipage se sauva à terre, et que le consul épouvanté, se rendit aux ennemis (Polyb., lib. II, cap. 4.)

(3) Macrobe (liv. 1er. des Saturnal.) nous apprend que le surnom d'Asina fut donné à Cornelius Scipion, parce qu'il fit porter sur une ânesse dans la place publique, en numéraire, ou la dot de sa fille, ou le prix d'un champ qu'il venait d'acheter.

chures de l'Èbre, sur Asdrubal, autre frère d'Annibal. Cette journée, dans laquelle Cnéus suppléa par son habileté à l'infériorité du nombre, décida, pour ainsi dire, du sort de toute cette guerre punique. Asdrubal ne put passer en Italie : ce qui aurait été pour Rome, à cette époque, le signal de sa perte. Les Carthaginois virent ainsi leurs plans et leurs espérances du côté de l'Espagne complètement anéantis, tandis que les Romains devinrent tout-à-coup maîtres de la mer septentrionale et des côtes adjacentes de la Péninsule. La flotte victorieuse de Cnéus s'avança devant le port de Carthagène, dont ses troupes pillèrent les environs, et brûlèrent les faubourgs. Elle poussa même jusqu'à Longuntica, où Asdrubal avait fait d'immenses approvisionnements pour l'équipement de la marine Carthaginoise. Les Romains enlevèrent tout ce dont ils avaient besoin, et brûlèrent le reste. De là Cnéus passa dans l'île d'Ébuse (Iviça), où il recueillit un immense butin. À peine remonté sur ses vaisseaux, il vit arriver les députés des îles Baléares, qui demandaient la paix. De retour à Tarragone, il reçut la soumission de plus de cent vingt peuples espagnols, qui lui donnèrent des otages. Alors, croyant pouvoir s'aventurer dans l'intérieur du pays, il s'avança jusqu'aux défilés de Castulon, et força par ce mouvement Asdrubal à se retirer dans la Lusitanie, sur les bords de l'Océan. Ces succès, dus à la politique modérée de Cnéus autant qu'à ses talents guerriers, rendirent son nom également cher aux Espagnols, et redoutable aux Carthaginois. Alors (l'an de Rome 537, 217 avant J.-C.), il fut joint par son frère Publius; et, puisque désormais ces deux généraux vont, par une sorte de fraternité de gloire et de malheur, avoir part aux mêmes triomphes et aux mêmes désastres, nous renvoyons, pour ces faits à l'article suivant. Mais Cnéus devait survivre à son frère; et il convient de présenter ici les circonstances de sa mort. Après s'être séparé de Publius, il s'était dirigé contre celle des armées carthaginoises que commandait Asdrubal. Déjà les Celtibériens, qui faisaient la principale force de Cnéus Scipion, l'avaient abandonné. La nouvelle du désastre de Publius ne lui était pas encore parvenue; toutefois il ne put guère en douter, lorsqu'il vit arriver contre lui l'armée de Magon et d'Asdrubal, fils de Giscon, que son frère avait eu à combattre. Comparant le petit nombre des siens à l'effroyable multitude des ennemis, il prit le parti de la retraite; mais, atteint dans sa marche par les Carthaginois, il n'eut que le temps de se retrancher à la hâte derrière les bagages de son armée, sur une éminence que la dureté du sol empêcha d'entourer d'un fossé, et que sa nudité rendait accessible de toutes parts. Dès que les ennemis eurent forcé ces faibles retranchements, les Romains découragés leur opposèrent peu de résistance. Quant à Cnéus Scipion, il fut tué, selon les uns, sur l'éminence, à la première charge des ennemis; suivant d'autres, il fut brûlé avec un petit nombre des siens, dans une tour voisine du camp, où il s'était réfugié. Cnéus et son frère ne furent pas moins regrettés des habitants de l'Espagne que des Romains eux-mêmes; mais les habitants donnèrent surtout des regrets au premier; car étant venu dans cette province avant Publius, il les avait gouvernés plus longtemps; et, selon l'expression de Rollin, il *avait, pour ainsi dire, pris les devants dans leur affection*,

en leur donnant, le premier, des preuves éclatantes de sa justice et de sa modération (1). Valère-Maxime et Sénèque révèlent une circonstance bien glorieuse de sa vie. Ce vertueux capitaine, au milieu de ses victoires, pressa le sénat de lui envoyer un successeur, en représentant qu'il avait une fille nubile, et qu'il était nécessaire qu'il se transportât à Rome, afin de pourvoir à son établissement. Le sénat, pour ne pas priver la république des services d'un général aussi utile, chercha, de concert avec les membres de cette illustre famille, un époux à la fille de Cnéus Scipion, et tira du trésor onze mille as (environ cinq cent cinquante francs) pour lui servir de dot. Sénèque observe que, de son temps, une pareille somme n'eût pas suffi à la fille d'un affranchi pour acheter un miroir. D-r-r.

SCIPION (Publius Cornelius), frère du précédent, nommé consul, l'an de R. 536, (218 avant J.-C.), la première année de la seconde guerre punique, eut en partage le département de l'Espagne, où les Romains croyaient que serait le théâtre principal de la guerre, ne soupçonnant pas qu'Annibal pût le transporter en Italie. Scipion, arrivé à Marseille avec une flotte de soixante voiles et une armée de vingt-quatre mille hommes, apprit que le général carthaginois avait passé les Pyrénées. Cette nouvelle l'alarma peu : il espérait qu'Annibal serait arrêté par les Gaulois ; mais on sait comment le génie de ce grand capitaine déjoua tous les calculs de ses ennemis. Un corps de cinq cents cavaliers romains, que Scipion envoyait en reconnaissance, rencontra un pareil nombre de cavaliers Numides, et fut vainqueur. Ce succès inspira autant d'ardeur que de confiance au général romain ; mais son adversaire, qui redoutait l'habileté de Scipion, redoubla de célérité pour éviter de le combattre; et ce dernier ne put atteindre l'endroit où les Carthaginois avaient traversé le Rhône, que trois jours après leur passage. Publius Scipion sentit alors que son devoir le rappelait en Italie. Après avoir confié deux légions et vingt vaisseaux à son frère Cnéus, pour aller porter la guerre en Espagne (*V.* l'article précédent), il quitta Marseille et fit voile vers Pise en Étrurie, avec le reste de son armée. En traversant cette province, il joignit quelques troupes aux ordres des préteurs chargés de combattre les Boïens, et gagna les bords du Tésin, pressé d'en venir aux mains avec Annibal, qui avait déjà franchi les Alpes. Le général carthaginois eut peine à croire que le consul, qu'il avait laissé aux Bouches-du-Rhône, eût sitôt passé le Pô ; et Scipion pouvait encore moins se figurer qu'Annibal eût en si peu de temps fait de tels progrès en Italie. Ces deux généraux, selon Tite-Live, sans se connaître personnellement, étaient prévenus d'une certaine admiration l'un pour l'autre. Rien n'était plus illustre que le nom d'Annibal, depuis la prise de Sagonte ; et celui-ci, à son tour, concevait une grande idée de Scipion par cela seul qu'on avait choisi ce consul de préférence pour le combattre. Avant la bataille, Scipion adressa à ses soldats une harangue que Tite-Live donne avec une prolixité qui la rend invraisemblable ; mais on sent, en lisant Polybe, que le consul a dû parler comme le rapporte cet historien si vé-

(1) Il avait commandé environ sept ans en Espagne. Comme il y avait été envoyé dans le mois d'octobre julien de l'an 536, 218 avant J.-C., sa mort doit être arrivée après le mois julien de l'an 542 (av. J.-C. 212) où la sixième année de son commandement finit et où commença la septième (*Art de vérifier les dates*, V, 14).

ridique et si judicieux. On y voit que Scipion était persuadé que les Romains ne pouvaient trop tôt en venir aux mains avec Annibal, et que s'ils sortaient vainqueurs du premier combat, ils auraient d'abord terminé la guerre. « Pensez-vous, leur dit-il, » que j'eusse abandonné la guerre » d'Espagne, où j'avais été envoyé, » et que je fusse venu vous join- » dre avec tant de célérité et d'ar- » deur, si de bonnes raisons ne m'eus- » sent persuadé que le salut de la ré- » publique dépendait du combat que » nous allons livrer, et que la vic- » toire était assurée? » Ce discours, soutenu de toute l'autorité de l'homme qui le prononçait, et qui d'ailleurs, ajoute Polybe, ne contenait rien que de vrai, fit naître dans tous les soldats un ardent desir de combattre. On peut lire à l'article ANNIBAL (II, 214). quel fut le résultat de cette journée du Tésin. Polybe, en la racontant, ne présente aucune réflexion critique contre les dispositions du général romain. Folard reproche à Scipion de n'avoir pas fait combattre l'infanterie romaine, qui était la meilleure et la plus disciplinée de l'univers : mais il aurait fallu auparavant prouver que Scipion pouvait faire autrement que d'accepter un combat de cavalerie, et qu'il aurait eu le temps de faire avancer ses légions. Au reste, le consul montra, dans l'action, un sang froid, une bravoure dont on doit lui tenir compte. Blessé dangereusement, accablé par le nombre, il ne dut son salut qu'au courage de son fils, âgé de dix-sept ans, qui fut assez heureux pour le dégager. (Voy. l'art. ci-après). Le consul surmonta ses douleurs pour opérer sa retraite en bon ordre au delà du Pô. Folard, qui blâme encore Scipion d'avoir ainsi abandonné aux Carthaginois tout le pays entre le Tésin et ce fleuve, n'a pas songé que la défection des Insubriens, et la supériorité de la cavalerie Numide, forcèrent le consul à ce mouvement rétrograde. Après avoir échappé, par cette marche rapide, à la poursuite de l'ennemi, il établit sur des hauteurs, au-delà de la Trebie, un camp bien fortifié, où, sans crainte d'être attaqué, il attendit des renforts. Malheureusement ces renforts étaient conduits par l'autre consul, Sempronius, guerrier présomptueux, qui, malgré les sages représentations de Scipion, se laissa attirer dans une embuscade, et perdit, aux bords de la Trebie, une bataille bien plus décisive que celle du Tésin. Éclairé par sa défaite, le prudent Scipion s'était convaincu que le seul moyen de vaincre Annibal, déjà triomphant, était désormais d'éviter le combat pour le laisser consumer ses forces et ses ressources dans l'inaction. Ici, du moins, Folard rend justice à Scipion : sa blessure l'empêcha d'agir pour réparer le désastre de Sempronius; ce ne fut qu'à la fin de la campagne suivante (537 de Rome, 217 avant Jésus-Christ), qu'il put rendre de nouveaux services à sa patrie. Les victoires de Cnéus Scipion, en Espagne, avaient enfin ouvert les yeux du sénat, sur l'importance d'une diversion dans cette péninsule. Publius Scipion, décoré du titre de proconsul, y fut envoyé avec vingt vaisseaux et l'ordre de se joindre à son frère Cnéus. Son arrivée, et les renforts qu'il amenait, mirent les Romains en état de passer l'Èbre, que Carthage regardait comme le boulevard de ses conquêtes en Espagne. Les deux frères se partagèrent dès-lors les soins de cette guerre avec un accord parfait d'intention et de vues. Seulement

Publius s'était réservé l'armée navale, et Cnéus avait le commandement de l'armée de terre. Profitant de ce que les Celtibériens, leurs nouveaux alliés, occupent les armes d'Asdrubal, ils marchent droit à Sagonte, où le grand Annibal avait laissé les ôtages qui garantissaient la fidélité de l'Espagne. La campagne de l'an 538 de Rome (216 avant J.-C.) fut marquée par une victoire décisive que remportèrent les deux frères sur Asdrubal, et qui eut pour effet de l'empêcher encore d'aller joindre Annibal en Italie. Les Espagnols, qui jusqu'alors étaient demeurés incertains entre Carthage et Rome, s'affermirent, ou s'empressèrent d'entrer dans le parti des Romains. Quand on songe qu'un succès aussi considérable suivit immédiatement la bataille de Cannes, on ne peut s'empêcher de convenir que Rome, vaincue en Italie, dut véritablement son salut aux heureuses opérations des Scipions dans la péninsule. Deux autres victoires signalèrent la campagne de 539 (215 avant Jésus-Christ). Trois armées carthaginoises assiégeaient la ville d'Illiturgis qui s'était déclarée pour les Romains. Cnéus et Publius, se faisant jour à travers les trois camps, ravitaillèrent la place malgré les vigoureux efforts des Carthaginois. Ils se portèrent ensuite sur le camp d'Asdrubal, le plus considérable des trois, résolus de le forcer. Magon et Amilcar, qui commandaient les deux autres, se portent au secours de leur collègue avec toutes leurs forces. Soixante mille hommes en viennent aux mains contre 16,000 Romains. Les Scipions, grace à l'habileté de leurs dispositions et à la confiance qu'ils inspirent à leurs soldats, sont néanmoins vainqueurs. Les Romains tuèrent plus d'ennemis qu'ils n'avaient eux-mêmes de combattants. Une nouvelle armée, recrutée par les généraux carthaginois, au sein même de l'Espagne, forme le siége d'Intibili, autre place fidèle aux Romains ; et ce n'est, pour les deux vaillants frères, que l'occasion d'une troisième victoire. Treize mille ennemis tués, deux mille prisonniers, sans compter les drapeaux, les éléphants tombés au pouvoir des Romains, font assez connaître l'importance de cette journée. Presque toute l'Espagne alors embrassa la cause des Romains. L'année qui suivit (an de Rome 540, 214 avant J.-C.) amena de nouveaux efforts de la part des Carthaginois : les deux Scipions, attaqués sur tous les points par Asdrubal et Magon, qui avaient obtenu des secours des Gaulois, furent exposés à des dangers qu'ils n'avaient pas encore courus. Cnéus même eut la cuisse traversée d'un coup de javeline ; mais ils sortirent vainqueurs de quatre combats acharnés, dans lesquels ils tuèrent plus de quarante mille hommes. Ils couronnèrent dignement ces triomphes en chassant les Carthaginois de Sagonte, dont la ruine avait été la cause de la guerre. Ramener les anciens alliés, s'en ménager de nouveaux, entr'autres Syphax, roi d'une partie de la Numidie, tels furent les soins qui occupèrent les Scipions pendant l'année 541 de Rome (213 avant J.-C.). Pour augmenter le nombre de leurs soldats, tout en ménageant le sang romain, ils offrirent une paie à la jeunesse celtibérienne ; et l'on vit alors, pour la première fois, des mercenaires servir sous les drapeaux de Rome. En un mot, plus on observe la conduite des deux Scipions en Espagne, plus on reconnaît que ces deux généraux, trop négligés par

les historiens, sont les premiers d'entre les capitaines romains qui aient su concevoir et exécuter un plan suivi d'opérations militaires. Mais après avoir obtenu tant de succès par l'union de leurs forces, ils crurent devoir les diviser pour terminer plutôt la guerre, en battant séparément deux grandes armées rassemblées par les Carthaginois, qui paraissaient déterminés aux derniers efforts. Celle de ces deux armées contre laquelle marcha Publius Scipion, avait pour chef Asdrubal, fils de Giscon, et Magon. Avant d'arriver à sa destination, le général romain se vit incessamment harcelé dans sa marche par un ennemi sur lequel il n'avait pas compté: c'était Masinissa (*Voyez* ce nom, XXVII, pag. 364), roi des Massyliens, nouvel allié des Carthaginois. Tandis qu'il est, pour ainsi dire, assiégé dans son camp par ce prince, Publius apprend qu'Indibilis, chef d'une peuplade espagnole, est sur le point de venir avec sept mille cinq cents hommes augmenter le nombre de ses ennemis. Prenant une résolution désespérée, il laisse son camp sous la garde d'un faible détachement, et vole au devant de cet autre adversaire. Déjà les Romains avaient l'avantage, lorsque la cavalerie numide commandée par Masinissa, auquel Scipion croyait avoir dérobé sa marche, vient tomber sur ses flancs. Il soutenait vigoureusement cette attaque; mais une troisième armée arrive et prend les Romains en queue. Ainsi investis de toutes parts, ils ne savent plus de quel côté faire face. Scipion anime les siens de ses exhortations et de son exemple; il se précipite partout où s'offrent les plus grands périls. Guidés par un tel chef, les Romains sont loin de plier, lorsque le coup de lance, qui vient trancher les jours de Publius, décide la victoire en faveur des Carthaginois. On a vu, dans l'article précédent, quels regrets les Espagnols donnèrent à Publius et à son frère. Cicéron les a appelés, avec raison, *deux foudres de guerre*. Ils n'étaient pas moins recommandables par leur mérite politique et guerrier, que par leur touchante union, et par leurs qualités personnelles. Toutefois on peut dire de Publius que sa plus grande gloire est d'avoir donné le jour au premier Africain.

D—R—R.

SCIPION (PUBLIUS-CORNÉLIUS), surnommé l'*Africain*, fils du précédent, né l'an de Rome 518, selon Polybe, l'an 520 selon Tite-Live, était destiné à porter au plus haut degré la gloire d'un nom déjà si célèbre. Bien qu'il vécût dans un temps où les esprits commençaient à s'éclairer, Scipion eut cela de commun avec plus d'un héros de l'antiquité, que des traditions merveilleuses entourèrent son berceau. D'après ces traditions, un énorme serpent avait été vu dans la chambre de sa mère enceinte; et l'on ne doutait pas qu'un dieu n'eût pris cette forme pour donner le jour au fils du consul Publius (1). L'histoire observe que le grand Scipion eut la faiblesse de ne point chercher à dissiper cette erreur, et que même, par son adresse à ne pas affirmer et à ne pas nier le prodige, il concourut à l'accréditer. Il fit ses premières armes à la journée du Tésin. Il avait dix-sept ans, et annonça ce qu'il serait un jour, en sauvant la vie à son père blessé et accablé par trois cavaliers ennemis (2). Après la bataille de Can-

(1) Voy. sur cette tradition, Aulugelle.

(2) Telle est l'opinion de Polybe et de Tite-Live; mais ce dernier observe que Cœlius renvoie à un esclave ligurien l'honneur d'avoir sauvé le consul. (Tite-Live, XXI, 46).

nes, où Scipion avait combattu, comme tribun de la seconde légion, quatre mille hommes s'étaient réfugiés dans Canusium. Le commandement de cette faible garnison fut déféré à Appius Claudius Pulcher et à Publius Scipion, que sa jeunesse semblait devoir exclure d'un tel honneur; mais il ne tarda pas à prouver qu'il en était digne. Il apprend que des jeunes gens des premières familles de Rome, désespérant du salut de la république, ont résolu d'abandonner l'Italie: « Que ceux qui aiment la république » me suivent, » dit-il aux officiers qui l'entourent; puis, accompagné des plus résolus, il se présente, l'épée nue, au milieu de l'assemblée des jeunes gens, et s'écrie: « Je » jure le premier que je n'abandonnerai point la république, et » que je ne souffrirai point que d'autres l'abandonnent. Grand Jupiter! je vous prends à témoin de » mon serment, et je consens, si je » l'enfreins, que vous me fassiez périr, moi et les miens, de la mort » la plus cruelle. » Puis, s'adressant à Métellus, que ces lâches déserteurs avaient choisi pour chef: « Cæcilius, » et vous tous qui êtes ici présents, » prêtez le même serment. Celui qui » refusera de le prêter avec moi, périra par cette épée. » Ces paroles, le ton d'enthousiasme dont elles sont prononcées, et l'aspect d'une épée menaçante, produisent sur les auditeurs une impression irrésistible: ils jurent de mourir pour la patrie. Tout devait, dans la carrière politique de Scipion, s'écarter des règles ordinaires. L'usage, à défaut d'une loi écrite, voulait qu'aucun Romain ne fût nommé à une magistrature avant d'avoir fait dix campagnes, ce qui comportait au moins vingt-sept ans d'âge. L'an 539, Scipion, bien qu'il en eût à peine vingt-un, se revêtit de la robe de candidat, et brigua l'édilité. Les tribuns s'opposèrent d'abord à sa demande, alléguant sa jeunesse: « Eh quoi! ré» pliqua le jeune candidat, si le suf» frage unanime de mes concitoyens » m'appelle à cette charge, je suis » assez âgé pour la remplir. » Le peuple, loin d'être choqué d'une telle confiance, porte sur lui tous les suffrages. Polybe ajoute que, non contents de l'élever à l'édilité, les comices y nommèrent, à sa considération, son frère Lucius, dont jusqu'alors les démarches avaient été défavorablement accueillies. Ce succès parut d'autant plus éclatant que le bruit courut à Rome qu'un songe, qu'une inspiration d'en haut, avait suggéré à Scipion l'idée de revêtir la robe de candidat. Le peuple s'accoutuma dès ce moment à le regarder comme un homme favorisé, et même inspiré des dieux; et lui-même ne négligea rien pour accréditer cette idée superstitieuse. Chaque jour il montait au Capitole: on le voyait entrer seul dans le temple; et le vulgaire imagina qu'il recevait du Dieu quelque révélation. Le judicieux Polybe se plaît à le louer de cette politique; et sous ce rapport, il le compare à Lycurgue, législateur de Sparte. « Ne croyons pas, dit-il, que ce fût en consultant superstitieusement en toutes choses une prêtresse d'Apollon que Lycurgue établit le gouvernement de Lacédémone, ni que Scipion se soit fondé sur des songes et sur des augures, pour reculer l'empire romain; mais tous les deux agissaient dans la conviction que la plupart des hommes se laissent détourner des projets extraordinaires par la crainte de grands dangers, à moins qu'ils ne puissent

compter sur l'assistance spéciale des dieux (3) » Le moment vint bientôt où ce jeune héros devait réaliser, surpasser même, les espérances dont il était l'objet. C'était au sein de la belliqueuse Espagne, qu'un ancien appelle l'école d'Annibal (4), qu'il devait se former pour vaincre Annibal lui-même, et continuer, en vengeant leur mort, la gloire acquise dans cette province par son père et son oncle. Claudius Néron avait remplacé ces deux habiles capitaines; et après avoir défait Asdrubal frère du vainqueur de Cannes, il avait laissé échapper cet ennemi, qu'il aurait pu accabler. On résolut donc à Rome, d'envoyer un nouveau proconsul en Espagne. Les comices sont indiqués : personne ne se présente. Si Rome avait alors d'excellents citoyens et des soldats bien disciplinés, elle manquait de généraux qui fussent en état de lutter contre le génie d'Annibal. Le seul Marcellus tenait la fortune indécise dans le midi de l'Italie; mais une imprudente démarche devait bientôt ravir à l'état celui qu'on en avait surnommé l'Épée. Le bouclier de Rome, Fabius, accablé de vieillesse, ne demandait plus que le repos. Caton l'Ancien, qui commençait à parcourir la carrière des emplois, n'avait point cet enthousiasme militaire qui fait les grands capitaines. Cet enthousiasme pouvait bien animer quelquefois un Sempronius Gracchus, un Claudius Néron, un Livius Salinator; mais aucun de ces chefs ne réunissait les qualités nécessaires pour conduire une entreprise aussi vaste, aussi difficile que de reconquérir, de pacifier, de conserver l'Espagne. Les deux Scipions avaient laissé, à cet égard, de beaux exemples; mais un seul jour, une seule faute, avait détruit l'ouvrage de sept années de victoires et de sagesse; et leur désastre récent effrayait plus les esprits que leurs succès antérieurs ne pouvaient les rassurer. Le peuple, consterné de voir les intérêts de la patrie abandonnés par les hommes qui semblaient le plus dignes de la servir, sentit de nouveau et plus vivement que jamais le coup funeste qui avait ravi à la république deux généraux si difficiles à remplacer. Ce fut alors que le fils, le neveu, de ces illustres frères, placé dans le lieu le plus apparent de l'assemblée, s'offrit à tous les regards, déclarant que si l'on voulait le nommer proconsul, il était prêt à accepter la mission de réparer les malheurs de sa patrie et de sa famille en Espagne. Des acclamations unanimes accueillirent la présence et les paroles du jeune Scipion; il fut élu : à peine avait-il vingt-quatre ans (5). Mais dès que le décret est prononcé, l'enthousiasme se refroidit pour faire place à de sombres réflexions. Le peuple s'effraie en songeant à l'extrême jeunesse de celui dont l'audace s'est chargée des destinées de la république : on regarde comme de sinistre présage les malheurs arrivés à sa maison, et l'on ne peut, sans frémir, le voir prêt à quitter sa famille en deuil, pour prendre possession d'une province où il lui faudrait combattre entre le tombeau de son père et celui de son oncle. Scipion s'aperçoit de cette fâcheuse révolution dans les esprits : il sait en prévenir les effets. S'adressant au peuple, il lui parle avec tant de force et d'élévation, avec une connaissance si parfaite de l'art de la guerre, une telle prévoyance de toutes

(3) Polyb., liv. X, c. 2

(4) *Illam Annibalis eruditricem* (Ann. Flor., lib. II, c. 6.)

(5) Selon Tite-Live; Polybe lui en donne 26.

les difficultés de l'entreprise dont il s'est chargé; enfin sa beauté mâle, les grâces de son action, et ce ton d'enthousiasme et d'inspiration religieuse qui lui est si naturel, font une si profonde impression sur l'assemblée, que tous les regrets, toutes les craintes s'évanouissent, et les acclamations qui se font entendre sont pour le jeune proconsul comme une élection nouvelle. Parti du port d'Ostie avec dix mille hommes d'infanterie et trente galères à cinq rangs de rames, il aborde à Tarragone, où le bruit seul de l'arrivée d'un Scipion avait attiré les envoyés de tous les peuples de la Péninsule, encore fidèles à l'alliance de Rome. Son abord plein de franchise et de dignité, et la sagesse de ses discours redoublèrent le zèle de ces auxiliaires; les éloges mérités qu'il donna aux vieilles bandes échappées au désastre des deux Scipions, grâce à la valeur et à l'habileté du jeune Marcius, lui gagnèrent le cœur de ces vétérans, qui ne prononçaient qu'avec respect le nom de son père et de son oncle. La confiance et l'amitié que Scipion témoignait à Marcius, si mal récompensé par le sénat de Rome, prouvèrent combien son noble cœur était au-dessus de toute jalousie. Le proconsul avait à combattre trois armées Carthaginoises, campées sur différents points de l'Espagne. En réfléchissant à la faute qui avait perdu ses devanciers, il ne pouvait songer à livrer bataille. Attaquer séparément l'un des trois généraux ennemis, c'était risquer, en cas de victoire comme de défaite, de les voir se réunir contre lui; et par conséquent s'exposer aux mêmes dangers, aux mêmes malheurs que son père et son oncle. D'ailleurs quelque exploit nouveau était nécessaire pour exalter le courage des Romains en frappant les imaginations: Scipion résolut donc le siége de Carthagène, la plus forte et la plus riche de toutes les cités de l'Espagne, et qui était le centre de la domination de Carthage dans la Péninsule. Les Carthaginois étaient si loin d'imaginer qu'on osât mettre le siége devant cette ville, qu'ils n'y avaient laissé qu'une garnison de mille hommes commandés par Magon, frère d'Annibal; mais la force de ses remparts et surtout sa situation maritime, semblaient la rendre inexpugnable. Scipion fut instruit par des pêcheurs du pays, qu'à la marée descendante, les vastes étangs qui baignaient la partie la plus faible des murailles, devenaient guéables. Cette découverte lui suffit: déjà il se voit maître de la place; son plan est arrêté, il ne songe plus qu'à l'accomplir. Dans une harangue courte mais énergique, il annonce à ses soldats que Neptune lui est apparu en songe, et lui a promis la victoire. Tandis qu'il occupe toutes les forces de l'ennemi par une double attaque (*Voy.* C. LÆLIUS *Nepos*, XXIII, 103), du côté de la mer et du côté de la terre, une troupe d'élite franchit le marais, escalade les murs abandonnés, se répand dans la ville, et vient ouvrir les portes aux assiégeants qui donnaient l'assaut du côté de la terre. Dès que les Carthaginois qui défendent les murailles sont hors de combat, Scipion ordonne à ses soldats, selon la coutume des Romains, de tuer tous les habitants qu'ils rencontreront, mais de s'abstenir du pillage. Cet ordre fut exécuté à la rigueur; les Romains immolèrent jusqu'aux animaux. Cependant Scipion, qui ne croyait pas avoir vaincu tant qu'il lui restait quelque chose à faire, se met à la tête de mille soldats pour forcer la citadelle; et Magon la rend sans

coup férir, ne demandant que la vie. Le proconsul donne alors le signal du pillage, et l'on cesse de tuer. Pendant toute cette journée Scipion se trouva dans la mêlée; mais sachant concilier, avec la bravoure dont il voulait donner l'exemple, le devoir du général, qui lui commandait de ne pas s'exposer témérairement, il se fit accompagner par trois soldats qui le couvraient de leurs boucliers. La conquête de Carthagène (an de Rome, 544), était d'une importance sans égale : Scipion sut la rendre plus précieuse encore par la manière dont il usa de sa victoire. Les enfants des premières familles de l'Espagne, livrés aux Carthaginois comme ôtages de la fidélité de leurs pères, étaient gardés dans la forteresse. Scipion, après avoir pourvu à tous leurs besoins s'empressa de les renvoyer chargés de présents dans leur patrie : il poussa l'attention jusqu'à donner aux petits garçons et aux petites filles des jouets et des bijoux assortis aux goûts de leur sexe. Il ne traita pas avec moins d'humanité et de sollicitude les prisonniers que le sort des armes avait fait tomber entre ses mains. Le noble cœur de Scipion semblait ainsi deviner des vertus qui n'étaient point dans les mœurs romaines. On ne s'aviserait pas, chez les modernes, de louer un général parce qu'il n'aurait pas forcé sa captive à partager son lit : il n'en était pas de même chez les anciens. Une prisonnière devenait, par le droit de la guerre, l'esclave et la concubine de son vainqueur, qui était son maître. Scipion respecta l'honneur de ses captives, les couvrit de sa protection, et les confia à des officiers d'une sagesse éprouvée : « Ma propre gloire, leur dit-il, et celle du » peuple romain, me défendent de » souffrir que la vertu, toujours respectable en quelque lieu qu'elle puisse » être, soit exposée, dans mon camp, » à d'indignes outrages. » Parmi les captives, se trouvait une jeune personne d'une haute naissance et d'une rare beauté. Les soldats de Scipion qui, selon l'aveu de Polybe, étaient bien instruits du faible de leur général, la lui amenèrent. Il était, dit Valère Maxime, jeune, vainqueur et hors des liens du mariage; mais il sut triompher de lui-même. Apprenant que cette vierge était fiancée à un prince Celtibérien nommé Allucius, qui en était vivement épris, il le fit venir, et lui dit : « Celle que » vous devez épouser, a été parmi nous » comme elle aurait été dans la maison » de son père et de sa mère. Je vous » l'ai réservée pour vous faire un » présent digne de vous et de moi. » La seule reconnaissance que j'exige » de vous pour ce don, c'est que » vous deveniez l'ami du peuple romain; et si vous me jugez homme » de bien, tel que mon père et mon » oncle ont paru aux peuples de » cette province, sachez qu'il y a » dans Rome beaucoup de citoyens qui » nous ressemblent. » Les parents de la jeune fille, admis devant le proconsul, mirent à ses pieds une somme considérable pour sa rançon : Scipion, ne pouvant résister à leurs pressantes sollicitations, la reçut, puis s'adressant à Allucius : « J'ajoute, dit-» il, à la dot que vous recevrez de » votre beau-père, cette somme, » que je vous prie d'accepter comme » un présent de noces (6) ». Le

(6) On a cru long-temps que l'action de Scipion avait été représentée sur un bouclier d'argent trouvé dans le Rhône, en 1665, et qui se voit aujourd'hui dans un des cabinets de la bibliothèque du Roi, à Paris, mais Millin et d'autres critiques ont prouvé la fausseté de cette tradition, et démontré que le disque d'argent nommé mal à propos *le Bouclier de Scipion*, représente Agamemnon rendant Briséis à Achille.

Celtibérien, pénétré de reconnaissance, alla faire des levées dans son pays, et revint quelques jours après rejoindre Scipion avec un corps de quatorze cents cavaliers. Polybe nous montre ensuite ce grand homme, appliquant ses troupes aux exercices de la guerre et de la gymnastique, et transformant, pour ainsi dire, Carthagène en une fabrique d'armes. Il parcourut alors les villes de la domination romaine ; puis, au sein de ses quartiers d'hiver à Tarragone, il reçut dans l'alliance du peuple romain un des plus puissants princes de la Péninsule, Edécon, dont l'exemple entraîna tous les Espagnols d'en deçà de l'Èbre, qui jusqu'alors avaient montré des dispositions peu favorables pour la République. Deux autres chefs Celtibériens, Mandonius et Indibilis, comparant la générosité de Scipion à la hauteur et à la défiance des Carthaginois, abandonnèrent le camp d'Asdrubal, et se joignirent aux Romains, avec leurs troupes. Le proconsul, se voyant alors assez fort pour tenter le sort des batailles, marcha contre Asdrubal, frère d'Annibal, le rencontra près de Bœcula, lui tua huit mille hommes, et le contraignit à la retraite. Sa modération politique envers les prisonniers Celtibériens lui fit de nouveaux partisans : il les renvoya sans rançon, tandis qu'il vendait à l'encan les Africains. Cette générosité lui fut plus profitable que tout l'or qu'il aurait pu retirer de la vente de ses captifs. Entre ceux qui lui durent la liberté, se trouvait Massiva, neveu de Masinissa, qui, dans sa reconnaissance, allait bientôt devenir l'ami de Scipion et le plus fidèle allié du peuple romain. Les Celtibériens, pénétrés d'admiration pour un héros qui savait ainsi adoucir les lois cruelles de la guerre, le saluèrent roi le lendemain de la bataille. Il repoussa ce titre flatteur, et l'admiration des Espagnols s'accrut de toute l'importance qu'ils y attachaient eux-mêmes. On a prétendu que Scipion aurait dû poursuivre Asdrubal dans sa retraite, et ne pas le laisser sortir de l'Espagne pour aller en Italie opérer avec Annibal une jonction qui aurait pu compromettre l'existence de Rome. Ce reproche, qui fut adressé au vainqueur de Carthagène, par Fabius lui-même, n'est pas dénué de toute vraisemblance. Le motif de Scipion était d'éviter, en poursuivant Asdrubal, d'attirer contre lui deux autres généraux carthaginois, Asdrubal fils de Giscon, et Magon, qui étaient accourus de l'Espagne Ultérieure, pour protéger la retraite de leur collègue. La catastrophe de son père et de son oncle était toujours présente à la pensée du jeune consul ; et il n'avait rien plus à cœur que d'éviter toute démarche qui l'eût exposé aux dangers dont ils avaient été victimes. Mais, s'il commit une faute, par trop de prévoyance, ses nouveaux exploits ne tardèrent pas à la faire oublier. Les généraux carthaginois, bien que déconcertés par la défaite d'Asdrubal, dominaient encore sur une grande partie de l'Espagne, et trouvaient, dans le génie guerrier et alors fort inconstant de ses habitants, des ressources toujours nouvelles pour alimenter la guerre. Asdrubal Giscon maintenait encore la Bétique sous son obéissance : Magon tirait des îles Baléares des renforts considérables. Masinissa parcourait avec sa cavalerie l'Espagne Citérieure, pour y soutenir les derniers partisans de Carthage. Scipion n'était réellement maître que de la partie orientale de la Péninsule, jusqu'au territoire de Carthagène. Ce-

pendant Hannon arriva d'Afrique avec une nouvelle armée : il opéra sa jonction avec Magon; et tous deux entrèrent dans la Celtibérie, à la tête de forces imposantes. Ces derniers efforts de Carthage en Espagne, ne devaient avoir d'autre résultat que d'ajouter à l'éclat des triomphes de Scipion. Une bataille gagnée sur Hannon et sur Magon, sous les auspices du proconsul, par Silanus, son lieutenant, coûta la liberté au premier de ces généraux, et força les vieilles bandes carthaginoises à se réfugier en Bétique, auprès d'Asdrubal-Giscon. Là se bornèrent les opérations de l'année 547 (de Rome). A l'ouverture de la campagne suivante, cinquante mille fantassins et quatre mille cinq cents cavaliers étaient réunis dans la Bétique sous les drapeaux d'Asdrubal-Giscon et de Magon. Scipion n'avait que quarante mille soldats; il ne pouvait se fier aux Espagnols, qui faisaient sa principale force. Il sut parer à cet inconvénient, et tout-à-la-fois suppléer au nombre, par des dispositions dont la profonde sagesse annonçait le vainqueur de Zama. Asdrubal céda au génie de son adversaire et se retira dans son camp. Là ses alliés l'abandonnèrent, et il marcha précipitamment vers les colonnes d'Hercule. Dès le lendemain, Scipion l'atteignit dans sa retraite : nouveau combat, nouvelle victoire. Asdrubal, réduit à six mille hommes, harassés de fatigue, à moitié désarmés, abandonna le théâtre de la guerre et se réfugia dans Gadès. Scipion, laissant à Silanus le soin de dissiper les faibles débris des armées carthaginoises, reprit le chemin de Tarragone avec le gros de son armée, examinant la conduite que les cités et les princes du pays avaient tenue, et distribuant les peines comme les récompenses, selon les mérites de chacun. La nouvelle de la soumission entière de l'Espagne, portée à Rome par Lucius Scipion, frère du proconsul, y causa une joie universelle. On élevait jusqu'au ciel la gloire et la valeur de ce jeune héros ; mais tandis qu'on le mettait au dessus des plus grands capitaines, lui seul ne regardait ce qu'il avait fait que comme le prélude du grand dessein qu'il méditait. Déjà il songeait à porter la guerre jusqu'aux murs de Carthage. Dans cette vue, il jugea nécessaire de se ménager l'alliance de Syphax, roi des Massésyliens ; et au lieu de confier le soin de cette négociation au zèle douteux de quelque officier, lui-même fit voile secrètement vers l'Afrique avec deux vaisseaux. Il arriva chez Syphax, le jour qu'Asdrubal fils de Giscon, chassé de l'Espagne par ses armes, venait implorer le secours de ce prince. Réunis à la table du monarque africain, les deux généraux partagèrent le même lit, et se traitèrent avec tous les égards d'une estime réciproque. Asdrubal, dit-on, dans cette entrevue familière avec Scipion, découvrit en lui une telle supériorité de caractère et de génie, qu'il désespéra de la fortune de Carthage avec un tel adversaire. Lui-même ne tarda pas à reconnaître l'ascendant que le Romain avait pris sur Syphax : ce monarque se déclara l'allié de Rome, et le Carthaginois fut congédié. Quatre jours suffirent à Scipion pour accomplir ce voyage. Quelque heureuse qu'en ait été l'issue, ce n'est pas sans raison que Fabius blâma cette démarche comme une témérité sans excuse. Le reste de la campagne fut employé à réduire quelques places importantes qui bravaient encore la puissance romaine.

Illiturgis, la principale, arrêta longtemps cette armée qui avait dompté l'Espagne. Plusieurs fois les assiégés, dans de vigoureuses sorties, avaient repoussé les Romains. Scipion, après avoir reproché aux siens leur lâcheté, se met en devoir de monter à l'assaut. Déjà il était au pied de la muraille, lorsque les soldats, alarmés du danger que va courir une vie si précieuse, le forcent de s'éloigner, et montent eux-mêmes à la muraille: la place est emportée. Les vainqueurs, voulant effrayer l'Espagne par un terrible exemple, massacrent les habitants, portent la flamme dans les maisons, et détruisent tout ce qu'épargne l'incendie. La présence de Scipion suffit ensuite pour faire tomber en son pouvoir Castulon, défendu par une garnison carthaginoise. Après ces brillants succès, il célébra en l'honneur de son père et de son oncle des jeux magnifiques, dans lesquels il donna le spectacle, nouveau pour l'Espagne, d'un combat de gladiateurs. Les champions ne furent point des athlètes mercenaires: on ne vit dans la lice que des Espagnols de condition libre, empressés de signaler leur valeur, et de faire leur cour au général romain. Scipion se disposait au siége de Gadès, terme de ses conquêtes dans la péninsule, lorsqu'une maladie pensa lui faire perdre le fruit de tant de glorieux travaux. La crainte ou la perfidie ne manqua pas d'exagérer le danger: on fit même courir le bruit de sa mort. L'esprit de révolte se répandit parmi les troupes romaines cantonnées à Sucrone. Elles chassent leurs officiers, élisent des tribuns militaires, et réclament insolemment leur solde. Mandonius et Indibilis, que la crainte avait soumis aux Romains, se soulèvent. L'Espagne semble à la veille d'échapper encore une fois aux Romains. Scipion recouvra la santé, et tout changea de face. A peine convalescent, il est assez adroit pour attirer les soldats séditieux dans Carthagène. Tandis que les légions fidèles gardent les portes de la ville, il convoque les rebelles, leur adresse les reproches qu'ils méritent, les désarme, fait tomber la tête des plus coupables, et reçoit le serment des autres. Marchant ensuite contre Mandonius et Indibilis, il les vainquit en bataille rangée; et leur prompte soumission termina cette impuissante révolte. L'alliance des Romains embrassée par Masinissa, à la suite d'une entrevue avec Scipion, et la soumission volontaire de Gadès assurèrent définitivement la conquête de l'Espagne. Le proconsul, laissant alors à ses lieutenants le commandement de ses légions, revint à Rome (l'an 548 de Rome). Avant d'entrer dans la ville, il rendit compte de ses exploits, dans le temple de Bellone, situé hors des murs. C'était l'usage prescrit aux généraux qui sollicitaient le triomphe. Personne ne mit en doute qu'il ne l'eût mérité; mais on lui objecta que la loi ne l'accordait qu'aux généraux revêtus du consulat. Peut-être Scipion, par une sollicitation plus opiniâtre, aurait-il enlevé cet honneur; mais il trouva plus beau de respecter les lois que de s'en faire excepter. Heureuse Rome, alors où le bruit de victoires pareilles à celles du héros de l'Espagne ne faisait pas taire la loi! Il entra donc dans la ville en simple particulier, faisant porter devant lui, pour être déposées au trésor public, les richesses immenses dont il avait dépouillé les ennemis; puis, revêtant la robe de candidat, il obtint, par le suffra

ge unanime des centuries, la dignité consulaire (an de Rome 549). Jamais assemblée n'avait été si nombreuse. Les citoyens accoururent de tous les environs, non seulement pour lui donner leur voix, mais encore pour contempler les traits du vainqueur de l'Ibérie. Cette foule empressée le suivit au Capitole lorsqu'il y monta pour immoler à Jupiter l'hécatombe qu'il avait fait vœu de lui offrir après son retour. La grande pensée du nouveau consul était de porter en Afrique le théâtre de la guerre. Il en demanda l'autorisation au sénat, faisant connaître ouvertement que, s'il éprouvait un refus, il en appellerait au peuple. Les vœux du peuple étaient d'accord avec les siens; mais un grand nombre de sénateurs opposaient leur froide prudence à ce plan, dont le génie de Scipion pouvait seul peut-être entrevoir les chances favorables. A leur tête était Fabius Cunctator, qui, au projet de passer en Afrique, objectait, avec une grande apparence de raison, la présence d'Annibal en Italie (*V.* FABIUS, XIV, 17). En vain Scipion représenta que le plus sûr moyen de l'en arracher était de forcer Carthage à le rappeler à son secours. L'avis de Fabius prévalut. Les sénateurs gagnèrent les tribuns, qui, par un plébiscite, firent décréter que le consul ne pourrait en appeler au peuple de la décision du sénat. On prit un parti mitoyen : ce fut de lui donner la Sicile pour province, avec la permission de passer en Afrique, si l'intérêt de l'état l'exigeait. Les discours de Fabius et de Scipion, reproduits par Tite-Live, sont des modèles; et s'ils ne furent pas prononcés tels qu'on les lit dans cet historien, du moins ils donnent avec beaucoup de vraisemblance les arguments que durent faire valoir ces deux illustres adversaires. Scipion, réduit à trente galères et dénué d'argent, par les défiances jalouses du sénat, trouva, dans la confiance publique, des ressources imprévues. Sept mille volontaires s'enrôlèrent sous ses drapeaux. Dans l'Étrurie, dans l'Ombrie, chez les Sabins, on s'empressa de lui fournir des subsistances, des armes, des bois de construction. Quarante-cinq jours suffirent pour que les arbres descendus des cimes de l'Apennin, se changeassent en galères tout équipées et prêtes à mettre à la voile. Arrivé en Sicile, il forma en compagnies les volontaires qui l'avaient suivi. On s'étonnait qu'il eût réservé trois cents des plus beaux hommes, sans leur donner des armes; mais il les fit monter, habiller et instruire, par trois cents cavaliers des plus riches familles de la Sicile, qu'il avait désignés d'abord pour le suivre en Afrique. Ainsi un corps de cavalerie romaine fut obtenu, sans qu'il en coûtât rien à la république; et, malgré cette espèce de contribution forcée de la part des Siciliens, l'exemption de service qui leur fut accordée en échange, leur parut encore un bienfait; car ils étaient peu disposés à aller loin de leur patrie chercher les dangers de la guerre. Quelques actes de justice envers les Syracusains dépouillés par des soldats romains, concilièrent encore plus sûrement au consul l'affection des insulaires. Après avoir envoyé Lælius, son lieutenant, reconnaître et piller les côtes d'Afrique, il se disposait à passer dans cette province, lorsqu'une entreprise de moindre importance le rappela en Italie. Des habitants de Locres vinrent secrètement offrir de lui livrer cette ville, qui avait embrassé le parti de Carthage. Pleni-

nius, que Scipion charge de cette expédition, avec trois mille soldats, surprend les Carthaginois, et les chasse d'une des deux citadelles qui défendent la place; mais ils restent maîtres de la seconde. Le consul, apprenant qu'Annibal marche à leur secours, passe le détroit, s'introduit dans Locres, à la faveur de la nuit; et, dans une sortie vigoureuse, il repousse son rival. Dès qu'Annibal s'aperçut de la présence de Scipion, il rentra dans son camp; et sa retraite fut suivie de l'abandon de la citadelle par les Carthaginois. Ainsi, dès la première rencontre, l'astre du fils d'Amilcar pâlit devant celui de Scipion. Le consul, en partant pour la Sicile, commit la faute de confier le gouvernement de Locres à Pleminius, dont les coupables excès soulevèrent contre lui les habitants, et même une partie des soldats romains sous ses ordres. Scipion en commit une plus grande en ne tenant aucun compte des plaintes qui s'élevèrent de toutes parts contre son lieutenant. Les Locriens s'adressèrent au sénat pour avoir justice de Pleminius. Les ennemis de Scipion, joignant leurs imputations aux justes griefs allégués par ceux-ci, ajoutaient que le consul, non content d'autoriser, par sa protection, les vexations de cet officier, laissait la discipline se relâcher dans son armée; que lui-même passait son temps au sein de la mollesse et de l'indolence, fréquentant les écoles des rhéteurs et les spectacles du cirque, et se livrant à l'étude de la langue des Grecs, dont il adoptait les mœurs et le costume. Ainsi les Romains, demi-barbares, faisaient un crime de ses nobles loisirs au grand homme dont les lumières et la conduite privée ne firent pas moins pour la civilisation de sa patrie que ses armes pour sa grandeur. A la tête de ses accusateurs se trouvait M.-Porcius Caton (*V.* Caton, VII, 400), questeur de l'armée consulaire, qui avait abandonné son général pour venir le dénoncer devant le sénat. Le vieux Fabius, jaloux, d'après l'aveu même de Plutarque, d'une gloire qui allait éclipser la sienne, ne manqua pas d'appuyer toutes les inculpations, et pressa le sénat de rappeler Scipion. Son fatal rappel ne fut pas prononcé; mais dix commissaires furent nommés pour aller en Sicile examiner sa conduite. Leur enquête, quelque sévère qu'elle fût, n'eut pour résultat que de ménager un triomphe à celui qui en était l'objet. Arrivés à Locres, ils entendirent de la bouche même des habitants la justification de ce général, ou du moins le désistement de toute accusation qui lui fût personnelle. En Sicile, ils reconnurent que sa flotte était dans le meilleur état, ses magasins bien fournis, ses troupes soumises au commandement et bien exercées. On pouvait lui reprocher seulement d'adoucir l'extrême sévérité de la discipline; mais c'était à cette douceur qu'il devait l'amour et le dévouement de ses soldats. Les commissaires quittèrent donc la Sicile, « pénétrés d'admiration, dit Tite-Live, et convaincus que si Carthage devait être vaincue, ce serait par une telle armée et par un tel général. » Le sénat, sur leur rapport, si honorable pour l'illustre accusé, loin de s'opposer désormais à l'expédition d'Afrique, fournit à Scipion tous les moyens d'accélérer son départ. Cependant le consul reçut la nouvelle que Syphax venait d'abjurer l'alliance des Romains, et de dépouiller de ses états leur fidèle allié Massinissa. Pour ne pas décourager ses soldats, il leur annonça que Syphax se plaiguait de

sa lenteur. C'était un subterfuge dont l'histoire des grands capitaines grecs pouvait lui offrir des exemples; mais ce n'en était pas moins un mensonge. La flotte qui devait le transporter en Afrique était de cinquante vaisseaux de guerre, sans compter quatre cents bâtiments de transport. Il fit lever l'ancre, après avoir accompli les cérémonies religieuses, dont la piété ou du moins la politique faisait une loi aux généraux romains. Toute la population de Lilybée et des environs, était accourue sur le bord de la mer, pour assister à cet imposant spectacle, et pour joindre ses vœux à ceux des Romains. La traversée fut heureuse, et le débarquement aussi paisible que si l'on eût abordé dans une contrée amie. Scipion ne trouva pas un seul vaisseau pour inquiéter sa marche, pas un soldat pour lui disputer l'entrée de l'Afrique. Arrivé près de la côte, il demanda le nom du promontoire le plus prochain : « il s'appelle le *Beau*, répondit-on. *Ce nom est de bon augure*, répliqua le consul; abordez à cet endroit. » A la nouvelle de ce débarquement, Carthage fut saisie d'épouvante. Depuis l'expédition de Régulus jamais armement aussi considérable n'avait menacé cette reine de l'Afrique. La haute renommée de Scipion ajoutait à la consternation. Un corps de cinq cents cavaliers, envoyé pour reconnaître l'ennemi, fut taillé en pièces; et cette première action n'était pas faite pour rassurer les Carthaginois. Toutefois la défection de Syphax et la déplorable situation de Massinissa réduisaient le consul à ses propres forces, et le privaient des secours qu'il avait espéré trouver en Afrique. Scipion, dont la prudence ne fut jamais en défaut, se contenta, pendant cette première campagne, de ravager le pays, et d'enlever quelques places. Il sortit vainqueur d'un brillant combat de cavalerie, dans lequel Hannon fut tué avec deux mille Carthaginois; et deux fois il renvoya ses vaisseaux en Sicile, chargés de captifs et d'un butin considérable. Si ces exploits n'avaient rien de décisif, ils suffirent du moins pour tenir les ennemis en alarmes et pour entretenir la confiance des Romains, sans compromettre la sûreté de leur armée par des entreprises téméraires. Scipion vint ensuite assiéger Utique, la seconde place de l'Afrique; mais l'arrivée de Syphax, avec soixante mille hommes; celle d'Asdrubal avec trente-trois mille, forcèrent le consul d'interrompre le siége, pour se retrancher dans un camp fortifié. L'année de son consulat expirait : le commandement lui fut prorogé avec le titre de proconsul pour tout le temps que durerait la guerre d'Afrique. L'opinion publique, fortement prononcée en sa faveur, avait enfin imposé silence à ses ennemis dans le sénat; et il ne pouvait plus être traversé, même par le crédit de Fabius. Au retour du printemps (550), tout en continuant le siége d'Utique, il parut ne point se refuser aux ouvertures pacifiques de Syphax qui se portait médiateur entre ses anciens et ses nouveaux alliés; mais son but était d'endormir ce prince et les Carthaginois dans une trompeuse sécurité. Aux députés qu'il envoyait, il joignit des soldats intelligents, chargés d'observer l'assiette des deux camps, d'en connaître les entrées, d'en remarquer les endroits faibles. Ces espions lui rapportèrent que les baraques servant de tentes aux soldats étaient construites de branchages dans le camp d'Asdrubal, et de roseaux dans celui des Numides. Scipion, dès

ce moment, arrête son plan, et rompt les négociations; puis, lors qu'il ne paraît occupé que de presser Utique, il fait marcher, à l'entrée de la nuit, Lælius et Masinissa contre le camp des Numides. Tandis qu'ils y portent la flamme et le carnage, le consul se dirige contre le camp d'Asdrubal, en force l'entrée, incendie les barraques, et passe au fil de l'épée tous les Carthaginois que la flamme n'a pas dévorés. Le même coup frappe à la même heure, et détruit à-la-fois les deux camps ennemis: plus de quarante mille Carthaginois et Numides périrent dans cette nuit désastreuse, par le fer ou par le feu. On l'a dit avec raison: « Au milieu » de l'éclat de ce brillant succès, » l'œil sévère de la probité aperçoit et réprouve le secours que Scipion emprunta à la perfidie (7). » S'il se fût borné à surprendre pendant la nuit les deux camps ennemis, c'eût été un de ces stratagèmes qu'autorisent les usages de la guerre et que la morale ne peut condamner; mais sa conduite cauteleuse envers Syphax est inexcusable. On est peu surpris de voir Tite-Live, qui trop souvent sacrifie la morale et la vérité à sa partialité pour les Romains, ne point désapprouver Scipion dans cette circonstance; mais on est fâché de voir le sage Polybe, et, d'après lui, le vertueux Rollin, représenter cette action comme le plus bel endroit de la vie de ce grand homme. « C'est le plus beau et le plus hardi » de tous les exploits de Scipion, » dit l'historien grec (8). » Fidèle au caractère d'inspiré qu'il affectait sans cesse, le proconsul attribua encore à la protection spéciale d'un dieu, le prodigieux succès de ses stratagèmes; et il fit brûler en l'honneur de Vulcain le vaste amas d'armes qu'une seule nuit avait fait tomber entre ses mains. Asdrubal et Syphax, attribuant leur défaite à la surprise, firent de nouvelles levées, qui n'entrèrent en campagne que pour offrir à Scipion l'occasion d'une nouvelle victoire dans un lieu appelé les *Grandes plaines* (an de Rome 551). Pendant que Lælius et Massinissa poursuivent Syphax jusqu'au sein de ses états, et le font prisonnier, Scipion parcourt et soumet les villes de la domination de Carthage. Tunis même ne lui offrit aucune résistance. Déjà il menaçait Carthage lorsque le danger de sa flotte, surprise devant Utique, le contraignit de revenir sur ses pas. Ses bâtiments étaient disposés pour un siége, mais nullement pour une bataille navale; et quelque moyen que lui suggérât son génie inventif afin de remédier à ce désavantage, il ne put empêcher les ennemis de s'emparer de six de ses vaisseaux; mais du moins il sauva sa flotte qui, sans son arrivée imprévue, serait tombée tout entière en leur pouvoir. Lælius et Masinissa le rejoignirent alors, amenant Syphax leur captif. Ici se place la fin tragique de Sophonisbe, fille d'Asdrubal. Scipion, écoutant les maximes d'une politique peu généreuse, réclama cette reine, comme prisonnière du peuple romain; et Masinissa, trop lâche pour refuser un tel sacrifice, envoya du poison à sa nouvelle épouse. On a peine à reconnaître dans cette circonstance, le magnanime protecteur de la fiancée d'Allucius. Tandis que Scipion faisait conduire Syphax à Rome, Annibal quittait l'Italie, pour venir au

(7) *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à l'établissement de l'empire*, par M. Poirson, t. I, p. 501.

(8) Polybe, lib. XV, ch. 9.

secours de Carthage. Au milieu de la joie que son départ causait aux Romains, les ennemis de Scipion affectaient de dire que ce général avait bien pu vaincre des ennemis sans art et sans discipline, commandés par des capitaines médiocres, mais qu'il fallait l'attendre lorsqu'il aurait en tête le plus habile des généraux, et des soldats vieillis sous son commandement. L'arrivée d'Annibal en Afrique imposait à Scipion la gloire de nouveaux efforts qui couronnassent tous ses exploits. En présence d'un tel rival, une guerre de surprise n'était plus possible; une action générale devenait inévitable, et elle devait être décisive. Loin de traiter selon les lois de la guerre trois espions envoyés par Annibal pour reconnaître les dispositions de l'armée romaine, Scipion les fit conduire par un tribun militaire dans toutes les parties de son camp, avec ordre de leur laisser tout voir, tout examiner à loisir; puis leur ayant donné une escorte, il les renvoya à leur général. Annibal, convaincu d'après leur rapport de la supériorité morale, sinon numérique, de l'ennemi, ne vit plus pour la patrie de salut que dans la paix. On peut voir, dans l'article Annibal (II, pag. 216), comment se passa la fameuse conférence de ces deux grands capitaines à Zama. Elle ne pouvait avoir aucun résultat, parce que Scipion, non moins convaincu que son adversaire de la faiblesse de Carthage, prévoyait une victoire assurée, et ne voulait pas la laisser échapper. Ils en vinrent aux mains dans une plaine découverte (an de Rome, 552), et par conséquent avec un égal avantage à l'égard des lieux; il fallait donc que la valeur et l'habileté décidassent de la victoire. Cependant Scipion n'avait à opposer que vingt-deux mille hommes à cinquante-six mille. Mais il sut d'autant mieux remplir ses soldats d'une noble confiance, qu'il en était pénétré lui-même, et que sa contenance était plutôt celle d'un vainqueur que d'un général qui va combattre. Tous les auteurs conviennent, d'après Polybe, qu'Annibal fit, pour vaincre, tout ce qui était possible; mais, ajoute cet historien, « si ce héros, jusqu'alors invinci- » ble, n'a pas laissé d'être vaincu, « on ne doit pas lui en faire un » reproche. Cet habile homme en » trouva un plus habile. » Nous n'irons donc pas, d'après Folard, attribuer à ce grand capitaine les fautes les plus grossières; mais on peut admettre tout ce que cet écrivain allègue pour expliquer les dispositions de Scipion, et pour en faire sentir la sagesse. Folard le loue d'autant plus volontiers, qu'il a prétendu voir, dans la victoire de Zama, le triomphe de son système favori (9) (*V.* Folard, XV, 140). Au reste, une autorité encore plus imposante que celle de Polybe en faveur d'Annibal, est le suffrage de Scipion lui-même qui admira les dispositions de son rival, et qui, selon l'expression de Saint-Évremond, au milieu de sa gloire, portait envie à la capacité du vaincu. Après cette grande victoire, Scipion n'eut plus qu'à dicter aux Carthaginois les conditions d'une paix humiliante. Il avait d'abord songé à mettre le siége devant Carthage; mais quand même il n'eût pas été arrêté par la longueur et la difficulté d'une telle entreprise, il en aurait été détourné par la crainte de laisser à un autre la gloire de terminer une guerre qui lui avait coûté tant de travaux.

(9) Traité de la Colonne, ch. IX. — Observations sur la bataille de Zama.

Le sénat venait d'assigner le département de l'Afrique au consul Tibérius, avec une autorité égale à celle de Scipion. Ce motif décida le vainqueur de Zama à écouter les propositions des Carthaginois ; et les conditions qu'il leur imposa furent ratifiées par le sénat. Sans entrer dans les détails de ce traité, nous dirons, pour donner une idée de l'importance de la victoire de Scipion, que, même après tant de défaites, Carthage put livrer aux Romains sept cents bâtiments de guerre, qui furent brûlés à la vue de cette ville infortunée. Plutarque a loué la douceur et la modération de Scipion à l'égard d'Annibal, parce que, dit-il « il ne le chassa point de son pays, » et ne le demanda point à ses con- » citoyens ; mais comme il l'avait » déjà favorablement reçu et bien » traité dans une conférence qu'il » avait eue avec lui avant le combat, » il le traita de même après sa dé- » faite; et, dans les conditions de paix » qu'il lui accorda, il ne proposa » rien contre lui, et n'insulta point » à son malheur (10). » De tels éloges seraient sans prix chez les modernes : pour en sentir la valeur chez les anciens, il ne faut pas perdre de vue combien leur droit de la guerre était barbare. De retour en Italie, Scipion traversa ce pays depuis Rhéggium, au milieu de toute la population accourue pour contempler le héros auquel la patrie devait la sûreté, le repos et tous les biens de la paix. Il entra dans Rome sur le char de triomphe (an de Rome 553), et précédé de l'infortuné Syphax, chargé de chaînes. Pendant plusieurs jours, il n'y eut, dans la ville, que jeux et spectacles, auxquels Scipion fournit avec une magnificence digne de lui (11) Le glorieux surnom d'*Africain*, qui lui fut donné, était un honneur sans exemple. L'année suivante, il fit célébrer à Rome des jeux dont il avait fait vœu pendant la guerre ; et le sénat accorda à chacun des soldats de Scipion deux arpents de terre pour chaque année de service, tant en Espagne qu'en Afrique. Aucune armée n'avait encore obtenu une récompense aussi précieuse; jamais il n'avait été permis à un général de renouveler la pompe de son triomphe par une fête aussi solennelle : mais Annibal vaincu, et la guerre de Carthage terminée, appelaient, sur ces braves vétérans et sur leur chef, ces distinctions alors inouies, et qui par la suite furent taut prodiguées. Nommé censeur (l'an de Rome 555), Scipion vécut en parfaite intelligence avec Ælius Pœtus, son collègue ; et portant dans l'exercice de cette magistrature l'esprit d'indulgence qui lui était naturel, il ne fit rayer personne de la liste des sénateurs. Son second consulat, qui date de l'année 560, n'offrit rien de remarquable : Scipion laissa à Valérius Flaccus, son collègue, la tâche trop facile, selon lui, de triompher des Boïens et des Insubriens en Italie. Cependant Carthage humiliée était en proie aux factions : l'une d'elles dénonça Annibal aux Romains comme entretenant des intelligences secrètes avec Antiochus, roi de Syrie. Le sénat paraissait disposé à prendre une résolution violente contre le fils d'Amilcar. Scipion, à qui le titre de prince du sénat donnait droit d'opiner le premier, représenta qu'il n'était pas de la dignité de la république romaine de s'immiscer dans les factions qui divisaient Carthage, en-

(10) Plut. Vie de Flaminius. (Flaminius.)

(11) Polyb., xv, 5.

core moins de prêter son influence à la haine des ennemis d'Annibal, et de s'acharner à le poursuivre dans sa patrie, au sein de la paix, comme si c'eût été trop peu pour les Romains de l'avoir vaincu sur le champ de bataille. Ces observations, pleines d'humanité et de grandeur d'ame, ne furent point écoutées. On envoya des commissaires à Carthage pour trouver des crimes à Annibal (*Voy.* ANNIBAL, II, 219). Un tel échec, reçu par Scipion, dans les délibérations du sénat, ne devait point surprendre. Il avait fréquemment rencontré, au sein de cette compagnie, une opposition à ses desseins, provenait de la jalousie de ses égaux: mais le peuple, qui jusqu'alors l'avait soutenu, qui long-temps n'avait paru voir que par les yeux de ce grand homme, commença, vers cette époque, à lui témoigner de la malveillance. Scipion portait au consulat (an de Rome 561) deux candidats qui lui étaient bien chers: c'étaient Scipion-Nasica, son cousin et son gendre. (*Voy.* ce nom ci-après) et Lælius, son ami, le compagnon de ses victoires. Il ne put les faire nommer ni l'un ni l'autre, bien que l'assemblée fût présidée par un consul de la maison Cornelia (12). Deux sujets médiocres, L. Quintius et Cn. Domitius Ahenobarbus, obtinrent la préférence sur ces concurrents dont le mérite et la vertu auraient pu même se passer du crédit de Scipion. Mais alors Q. Flamininus (13), qui venait de triompher du roi de Macédoine, Philippe, avait pour lui la faveur populaire, toujours si active quand elle est nouvelle. Depuis dix ans que les regards du peuple étaient constamment fixés sur le vainqueur de l'Espagne et de l'Afrique, l'admiration dont il avait été l'objet s'était refroidie pour faire place à cette inquiétude jalouse qui, dans les républiques, rend un citoyen suspect par cela même qu'il a plus fait pour la patrie. Un motif plus direct pouvait contribuer à lui aliéner les cœurs des Romains: c'était l'usage, introduit sous son deuxième consulat, et autorisé par lui personnellement, d'assigner aux sénateurs des places distinguées dans les spectacles. Cette innovation fit grand bruit parmi le peuple qu'elle humiliait: bien des gens n'approuvèrent pas non plus que, dans un état libre, on introduisît des distinctions pareilles (14). Quoi qu'il en soit, la carrière politique de ce grand homme n'était pas encore terminée. C'est même cette année (561), qu'il fut envoyé à Carthage pour régler les contestations qui s'étaient élevées entre Masinissa et les Carthaginois, au sujet de leurs limites respectives. Scipion et ses deux collègues, après avoir examiné les lieux et entendu les raisons de part et d'autre, laissèrent l'affaire indécise. Une politique peu généreuse put seule prescrire cette indécision qui laissait les deux parties aux prises, afin d'affaiblir Carthage, en l'abandonnant aux hostilités de Masinissa. Sans ce motif, dit Tite-Live, Scipion tout seul, soit par la connaissance des faits, soit par l'autorité que ses bienfaits lui donnaient sur Masinissa, aurait pu d'un mot

(12) L. Cornélius Merula.

(13) Et non pas Flamininus, comme ce nom est écrit dans Plutarque, sans doute par une erreur de copiste. Tite-Live ne l'appela jamais que *Flamininus*. Les *Flaminius* et les *Flamininus* étaient deux familles différentes.

(14) On peut voir, dans Valère Maxime, liv. II, ch. 4, quel ressentiment le peuple conçut dès lors contre l'Africain. Voy. aussi *Hist. Rom.* du président de Brosses, t. II, p. 626.

trancher la difficulté (15). Ce serait encore à cette même année, qu'il faudrait placer une autre ambassade de l'Africain auprès d'Antiochus : alors il aurait eu à Éphèse de fréquentes conversations avec Annibal. Dans un de ces entretiens, Scipion demanda à son illustre interlocuteur, quel avait été, suivant lui, le plus grand des généraux. « Alexandre, répondit Annibal. — Et le second, reprit le Romain ? Pyrrhus, roi d'Épire. — Et le troisième ? — Moi-même, répliqua, sans hésiter, le Carthaginois. — Que diriez-vous, continua Scipion en souriant, si vous m'aviez vaincu ? — Alors, repartit le vieux capitaine, je me donnerais la première place. » Scipion fut charmé de cette réponse assaisonnée d'une louange d'autant plus délicate qu'elle était moins attendue (16). La résolution qu'il prit d'accompagner, comme lieutenant, son frère Lucius dans la guerre contre Antiochus, fournit à Publius Scipion une nouvelle occasion d'élever la gloire et la puissance de sa patrie. Le sénat n'avait consenti à donner le département de la Grèce au consul Lucius, que dans l'espoir que son illustre frère serait moins son lieutenant que son guide. « On était curieux d'éprouver, dit Tite-Live, si Antiochus trouverait plus de ressources dans Annibal vaincu, que le consul et l'armée romaine dans Scipion victorieux (17). » Avant son départ, Publius embellit Rome d'un monument élevé à ses frais : c'était un arc de triomphe dans le Capitole, décoré de plusieurs statues dorées, et accompagné de deux bassins de marbre blanc. Pour aller combattre Antiochus, qui, sans attendre les Romains, avait repassé en Asie, il fallait que le consul Lucius traversât la Macédoine et la Thrace. Scipion, avant que son frère s'engageât dans cette marche, qui n'était point sans danger, lui conseilla de s'assurer des dispositions du roi Philippe : elles se trouvèrent très-favorables pour les Romains, et particulièrement pour le vainqueur de l'Afrique. Ce prince fournit à l'armée consulaire tous les secours nécessaires : lui-même vint au-devant du consul et de son frère ; et il leur fit les honneurs de son royaume avec une politesse, une grâce, qui n'étaient pas sans mérite aux yeux de Scipion ; car ce grand homme, à toutes ses éminentes qualités, joignait une élégance de mœurs qui le distinguait de ses concitoyens (18). Une simple lettre qu'il adressa au roi de Bithynie, Prusias, suffit pour affermir dans l'alliance de Rome, ce prince tout disposé à se ranger du parti du plus fort. Scipion insistait principalement sur la munificence de Rome envers ses alliés, et citait, entre autres exemples qui lui étaient personnels, les bienfaits dont Masinissa avait été comblé pour prix de sa fidélité. Antiochus, sans alliés, déjà vaincu sur mer, voulut entrer en négociation avec le consul, et Héraclide, envoyé de ce prince, eut

(15) Livius, XXXIV, c. 62.

(16) C'est ainsi que Tite-Live rapporte, sans la garantir, cette anecdote, d'après Claudius, qui, dit-il, a copié les Mémoires grecs d'Acilius. Or Acilius était contemporain de Scipion, et son témoignage pourrait avoir quelque poids si l'on ne savait combien les contemporains des hommes célèbres sont portés à leur prêter des discours qu'ils n'ont jamais tenus. Le silence de Polybe sur la part qu'aurait eue Scipion à l'ambassade en question, et dont il parle néanmoins avec détail ; les contradictions dans lesquelles tombe Plutarque, en rapportant cette conversation de deux manières différentes, en deux endroits de ses ouvrages ; enfin, le doute exprimé par Tite-Live, tout porte à ranger cet entretien parmi les anecdotes apocryphes, mais si heureusement inventées, qu'on regrette de ne pouvoir y ajouter foi.

(17) Liv. XXXVII, 1.

(18) Liv. XXXII, 7.

ordre de s'adresser d'abord à Publius. D'après ce qu'il avait entendu dire du caractère de Scipion, le roi de Syrie comptait beaucoup sur la médiation d'un héros naturellement généreux, et qui, déjà rassasié de gloire, se montrerait facile pour un accommodement. Antiochus avait d'ailleurs le plus beau présent à lui offrir pour un père. Le fils de l'Africain encore adolescent, avait été fait prisonnier au commencement de la guerre; et le roi de Syrie le traitait avec autant de bonté et de distinction que si ce prince eût été l'allié de Rome, l'hôte et l'ami de Publius Scipion. Lorsqu'Héraclide, pour gagner cet illustre romain, lui offrit, de la part d'Antiochus, non-seulement de lui rendre son fils sans rançon, mais encore de lui donner tous les trésors qu'il pourrait desirer, et même la moitié des revenus du royaume de Syrie, Scipion, de toutes ces offres, n'accepta que la liberté de son fils. A l'égard des autres, il représenta que c'était mal le connaître que de les lui proposer; qu'au reste, pour témoigner combien il était reconnaissant de ce qu'Antiochus voulait faire pour son fils, il l'exhortait, en bon et fidèle ami, à prendre de plus sages mesures, à mettre bas les armes, et à se soumettre aux conditions que lui proposeraient les Romains. Si un langage aussi fier, et que Polybe rapporte avec une simplicité qui vaut bien les antithèses de Tite-Live; si, dis-je, ce langage ne persuada point le roi de Syrie, qui continua la guerre, du moins il n'en fut point offensé, tant la renommée de Scipion et la grandeur de ses exploits lui donnaient d'autorité auprès des rois, dont il avait refusé d'être l'égal! Antiochus, apprenant qu'il était malade à Elée, lui renvoya son fils, comme une consolation capable de le rappeler à la santé. Ce grand homme, après avoir satisfait aux premiers transports de la tendresse paternelle, dit aux envoyés » du prince: « La seule reconnais- » sance que je puisse témoigner à » votre roi, c'est de lui conseiller » d'éviter le combat jusqu'à ce que » je sois de retour à l'armée. » Scipion pensait sans doute qu'un délai de quelques jours donnerait à Antiochus le temps de se décider à la paix; ou peut-être espérait-il pouvoir bientôt rejoindre son frère, et amener par lui-même cet heureux résultat. Mais Lucius Scipion ne permit pas à Antiochus de suivre ce conseil. Il vainquit ce prince à Magnésie; et l'on remarqua que les deux hommes qui eussent pu le mieux tenir la fortune incertaine, ne se trouvaient pas à cette bataille. En effet, Annibal était bloqué par les Rhodiens, dans la Pamphylie, tandis que Publius Scipion était malade à Elée. Ce fut encore à ce dernier qu'Antiochus envoya ses ambassadeurs pour obtenir la paix. Scipion les présenta au consul, et fut chargé par le conseil de guerre de dicter les conditions du traité, que ratifia le sénat. La magnanimité qui était dans le caractère de Scipion présidait à ces stipulations; car on n'en imposa point à Antiochus de plus dures que celles qui avaient été proposées avant sa défaite. Ainsi la destinée de cet illustre Romain était d'attacher son nom aux deux guerres dont les résultats furent les plus décisifs pour la grandeur de sa patrie. Mais tant de gloire réunie sur une seule tête devint importune à ses concitoyens. Quelle différence entre les sentiments qu'ils lui témoignèrent alors, et ceux qu'ils lui avaient manifestés quelques années auparavant!

Au retour de son expédition d'Afrique, aucune distiuction n'avait paru être au-dessus de son mérite. Le peuple voulait le nommer consul et dictateur perpétuel, lui ériger des statues dans la place des Comices, devant la tribune aux harangues, au sein du sénat, au Capitole, dans le sanctuaire même de Jupiter. Plus empressé de mériter les honneurs que de les obtenir, Scipion avait opposé à tous ces hommages sa modestie et son respect pour les lois. Il avait même adressé au peuple de vives réprimandes sur le danger d'un pareil enthousiasme. Il s'était également refusé au décret qui ordonnait que son image, revêtue des ornements du triomphe, serait promenée dans la ville, avec celles des dieux. Ainsi, à Rome comme en Espagne, tant d'occasions offertes à ce grand homme pour s'élever au-dessus de la condition d'un simple citoyen, ne purent jamais éblouir son ame. C'est ce qui a fait dire à Polybe, ordinairement peu louangeur : « Qui n'admirera la » magnanimité de ce général! Jeune » encore, la fortune le favorise telle» ment que ceux qui se trouvent sous » ses ordres se portent d'eux-mêmes « à le proclamer roi : mais il ne perd » pas de vue ce qu'il est, et rejette » loin de lui le titre flatteur dont on » veut l'honorer. Plus tard, après les » grands exploits qu'il avait faits en » Espagne, après avoir dompté les » Carthaginois, après avoir conquis » l'Asie, vaincu le roi des Assyriens, » assujéti aux Romains les plus gran» des et les plus importantes contrées » de l'univers, combien de fois n'a» t-il pas dépendu de lui de se faire » roi? On peut dire qu'il n'avait qu'à » choisir le pays sur lequel il eût » voulu régner. Une fortune si haute, » et capable d'inspirer un orgueil » excessif, non pas seulement à un » mortel, mais j'oserai presque dire » à une divinité, ne put tenter Sci» pion. Il était si fort au-dessus des » autres hommes par sa grandeur » d'ame, qu'il n'eut que du mépris » pour le diadème, ce bien le plus » précieux qu'on puisse demander aux » dieux. Il préféra sa patrie et la fidé» lité qu'il lui devait, à l'éclat de la » puissance souveraine et aux avanta» ges qu'elle procure (19). » C'était dans la disgrace que Scipion, si modeste au sein de la prospérité, devait déployer toute la fierté de son caractère. Après l'expédition de Syrie, ses envieux, dont la haine avait été si long-temps impuissante, reconnurent que le peuple semblait avoir perdu le souvenir de ses victoires, pour ne plus voir en lui que le fier patricien qui l'avait offensé par une distinction humiliante dans les spectacles. Le dur Caton, qui autrefois avait secondé les efforts de Fabius Maximus qui voulait arrêter Scipion à l'entrée de sa carrière, le poursuivit avec encore plus d'acharnement quand celui-ci l'eut fournie avec taut d'éclat. Il ne cessa, ni du vivant de Scipion, ni après sa mort, d'*aboyer*, selon l'expression énergique de Tite-Live, contre la grandeur de cet incomparable général, *Allatrare ejus magnitudinem solitus erat* (20). Il suscita contre Scipion deux tribuns, les Petilius, qui, sur de vagues présomptions, l'accusèrent d'avoir vendu la paix au roi de Syrie (an de R. 567). Ils alléguaient que le fils de Publius lui avait été rendu sans rançon ; que c'était à Publius seul qu'Antiochus avait marqué de la déférence, et qu'il s'était adressé à lui dans sa détresse comme à

(19) Polyb., lib. x, cap. 6.
(20) Liv. xxxviii, c. 54.

l'arbitre de la paix et de la guerre avec les Romains; que le consul Lucius avait trouvé en son frère, moins un lieutenant qu'un dictateur; que si Publius l'avait suivi c'était dans l'intention d'apprendre à la Grèce et à l'Asie, ce qu'il avait persuadé depuis long temps à l'Espagne, à la Gaule, à la Sicile et à l'Afrique, qu'un seul homme était le chef et l'appui du peuple Romain; que ce n'était qu'à l'ombre du nom de Scipion que Rome était la maîtresse du monde, et que le moindre signe de ce général avait la force d'un décret du peuple et du sénat. « Ainsi, dit Tite-Live, les ennemis de ce grand homme, ne pouvant le faire paraître criminel, cherchaient à le rendre odieux. » Ce n'est pas que tous les Romains partageassent ces sentiments d'une jalouse haine. Les citoyens les plus sages comparaient l'ingratitude de Rome envers Scipion à celle de Carthage envers Annibal. « Au moins, disaient-ils, les Carthaginois n'out-ils exilé leur général qu'après sa défaite, tandis que c'est Scipion vainqueur que les Romains citent en jugement. » Le peuple était moins touché de ces sages représentations, que flatté de voir un si grand personnage appelé devant son tribunal. Rien n'était plus propre, selon les orgueilleux tribuns, à maintenir l'égalité républicaine, que de voir ceux qui ne reconnaissaient point d'égaux, réduits à la nécessité de rendre compte de leur conduite, et de reconnaître la puissance populaire. Jamais citoyen, dit Tite-Live, jamais Scipion lui-même, consul ou censeur, n'avait paru dans le forum suivi d'un cortége plus imposant de citoyens de toutes les classes, que n'y parut alors cet illustre accusé. » Sommé par les tribuns de produire ses moyens de défense, sans qu'ils eussent spécifié les crimes qu'ils lui imputaient, le vainqueur d'Annibal parla de ses exploits avec tant d'élévation et de noblesse, que tous ceux qui l'entendaient convinrent que personne n'avait reçu des éloges plus magnifiques et plus vrais. « L'orateur, ajoute cet historien, peignait ses faits d'armes avec le même feu, le même génie qui avait animé le guerrier; et les auditeurs les plus susceptibles ne pouvaient taxer d'orgueil un récit dicté par la nécessité de se défendre. » La nuit sépara l'assemblée, et la cause fut remise à un autre jour. Cette journée fut la plus belle de la vie de Scipion. Perçant la foule des clients et des amis qui formaient son cortége, il monte à la tribune : « Tribuns du peuple, dit-il, » et vous Romains, c'est à pareil » jour que j'ai remporté en Afrique » une victoire éclatante sur Annibal » et les Carthaginois. Comme il con» vient, dans une pareille journée, » de surseoir aux procès et aux dis» cussions judiciaires, je vais de ce » pas au Capitole rendre mes hom» mages au grand Jupiter, à Junon, » à Minerve et à tous les autres dieux » tutélaires du Capitole et de la cita» delle, et les remercier de m'avoir » en ce jour même, et dans plusieurs » autres occasions, donné le desir » et le pouvoir de servir glorieuse» ment la république. Suivez-moi, » Romains, et venez avec moi con» jurer les dieux de vous donner » toujours des chefs qui me ressem» blent. Ce langage m'est bien per» mis, s'il est vrai que, dès l'âge de » dix-sept ans jusqu'à ma vieillesse, » vos distinctions ont devancé mes » années, parce que mes services » avaient prévenu vos récompen» ses. » A ces mots il monte au Capitole, et les tribuns, abandonnés

même par leurs greffiers, restent seuls sur leur tribunal. Aulugelle, en rapportant ce trait, attribue, non pas aux Pétilius, mais à M. Nævius, la part principale dans l'accusation contre un grand homme. Les paroles qu'il prête à Scipion sont un peu moins magnifiques que celles qu'on lit dans Tite-Live; mais il en garantit l'authenticité. « On montre, dit cet auteur, un discours qu'on prétend être celui que Scipion prononça en cette occasion pour se justifier; mais cette pièce est supposée: Scipion n'a presque dit que ce que je viens de rapporter. Or voici la version d'Aulugelle : » Romains, » c'est à pareil jour que je remportai, dans les plaines d'Afrique, une » victoire signalée sur le plus redoutable ennemi de votre empire, et » que j'eus le bonheur de vous procurer une paix aussi douce qu'inespérée. Ne nous montrons donc » point ingrats envers les dieux. Laissons crier ce misérable brouillon, » et montons au Capitole pour offrir » nos hommages et l'expression de » notre gratitude au souverain des » dieux. » Le même auteur rapporte de Scipion un trait également empreint de cette hauteur d'ame, de cette inébranlable fermeté que donne une conscience sans reproche. Le tribun Petilius, excité par Caton l'ancien, somma Scipion, en plein sénat, de rendre compte de l'emploi des trésors livrés par Antiochus. L'accusé se lève, montre un registre qui contenait ce compte; « mais, ajoute-t- » il, on ne le lira point et je n'es- » suierai pas l'affront d'être obligé » de me justifier d'une pareille accu- » sation. » En disant ces mots il met le registre en pièces et le foule aux pieds, indigné qu'on ose demander raison de quelques sommes d'argent à un citoyen auquel la république doit son salut et sa gloire. Tite-Live en rappelant ce fait avec quelques différences, nous apprend qu'on interpellait sur l'emploi de quatre millions de sesterces celui qui en avait fait entrer deux cent millions dans le trésor. Il ajoute que comme les questeurs n'osaient, contre la défense de la loi, ouvrir le trésor, Scipion, toujours fort de son innocence, en demanda les clefs, disant qu'il allait l'ouvrir, lui à qui on avait l'obligation de l'avoir fermé. Il voulait faire entendre par là, qu'en remplissant le fisc des tributs de tant de nations, il avait tari la source des dépenses d'une guerre onéreuse. Un fragment de Polybe présente cette affaire sous un jour différent : on y voit que Scipion, cité à comparaître devant le peuple, « s'était tellement concilié l'affection de ce même peuple, et la confiance du sénat, qu'après qu'il eut dit simplement qu'il ne convenait pas aux Romains d'écouter des accusations contre Publius Cornélius Scipion, à qui ses accusateurs même devaient la liberté qu'ils avaient de parler, l'assemblée se dissipa et laissa ses accusateurs tout seuls (21). » Au reste, Tite-Live convient que les particularités qui concernent les dernières années de l'Africain et sa mise en jugement varient tellement entre elles, qu'il ne sait quelle tradition suivre, ni à quels mémoires s'en rapporter. (22) Les historiens originaux n'étaient pas même d'accord sur les faits les plus mémorables de cette illustre vie: Valérius d'Antium, (qui vivait vers l'an 670) avait écrit que la fiancée d'Allucius ne fut pas rendue à son père, mais que le pro-

(21) Exemples de vertus et de vices, Fragmens de Polybe, § LVI.

(22) Liv. XXXVIII, c. 56.

consul, épris de sa beauté, la garda pour servir à ses plaisirs. Aulugelle, en citant cette tradition, conjecture que Valérius avait été conduit à cette opinion par la réputation de débauché que Scipion s'était attirée dans sa première jeunesse. C'est lui qu'avait eu en vue Cn. Nævius (*Voy.* ce nom, XXX, 538), en disant dans une de ses comédies : « Celui dont la valeur » sut accomplir de glorieux exploits, » et dont les hauts faits sont encore » présents à nos yeux, cet homme, » si grand dans l'estime de toutes les » nations, fut tiré par son manteau et » arraché par son père d'entre les » bras de sa maîtresse. (23)» En rapprochant ce passage de cet aveu de Polybe: *Quelques jeunes soldats qui connaissaient le faible de leur général* (24), on en conclura que si le grand Scipion ne fut pas exempt des faiblesses de l'amour, sa continence envers sa captive, attestée d'une manière irrécusable par Polybe, Tite-Live, Valère Maxime et par Aulugelle lui-même, n'en est que plus digne d'éloges, en ce qu'elle fut une véritable victoire remportée par ce jeune guerrier sur lui-même; et l'on regardera Valérius d'Antium comme un calomniateur. Du vivant même de Scipion, les rumeurs les plus contradictoires sur son compte étaient accueillies avec avidité par ses ennemis. Ainsi, lors de la guerre de Syrie, on fut, pendant plusieurs mois, persuadé dans Rome, que ce grand homme et son frère avaient été faits prisonniers par Antiochus dans une entrevue; et c'est encore d'après Valérius d'Antium que Tite-Live rapporte cette anecdote (25). La bravoure de Scipion n'était pas même à l'abri des insinuations perfides de ses ennemis. Ils osaient taxer de lâcheté cette valeur réfléchie, qui est le premier devoir du général; mais, comme on l'a dit avec raison, « il estimait sa vie ce » qu'elle valoit; et jamais soin ne fut » plus légitime que celui qu'il en pre- » noit. Il se conservoit pour forcer » Annibal d'abandonner le fruit de » seize ans de victoires; pour tailler » en pièces à ses yeux, dans son pro- » pre pays, son armée invincible, et » soumettre Carthage à cette même » Rome qu'elle avoit réduite aux der- » nières extrémités. Il se conservoit » pour étendre jusqu'au fond de l'A- » sie, les bornes de l'empire Romain. » Il se conservoit enfin pour donner » des exemples immortels de ma- » gnanimité, de modération, de dé- » sintéressement, de fermeté, d'a- » mour fraternel et de tant d'autres » vertus non moins estimables que » ses exploits guerriers (26). » Scipion, au reste, méprisait trop ceux qui semblaient suspecter sa bravoure, pour leur répondre sérieusement. « Ma mère, dit-il une fois, m'a fait » pour commander et non pas pour » me battre. » On prétendait devant lui, qu'il n'était point soldat : Non, » répliqua-t-il, mais capitaine. » Les anciens ne donnent rien de précis sur les dernières années de sa vie, sa mort, ses obsèques et sa sépulture. Suivant l'opinion générale, voulant se soustraire aux attaques de l'envie, il quitta Rome, pour aller habiter une modeste métairie à Linternum sur le bord de la mer, en Campanie, n'emportant dans cette retraite, que

(23) Voici les vers de Nævius :

Etiam qui res magnas manu gessit sæpè gloriosè,
Cujus facta viva nunc vigent, qui apud gentes solus
Præstat, eum suus pater cum pallio uno ab amica
abduxit.

(24) Polyb. hist.

(25) Liv. XXXVII, c. 48.

(26) Saint-Réal.—*De la Valeur*, discours adressé à l'électeur de Bavière.

ce que ses ennemis ne pouvaient lui enlever, sa dignité personnelle. Il n'y parut pas moins grand qu'à la tête des armées. Il se réduisit à la vie frugale et laborieuse des anciens Romains, se faisant, à leur exemple, un honneur et un plaisir de cultiver la terre de ses mains victorieuses. Plus heureux que les Cincinnatus, et les Curius Dentatus, il pouvait mêler aux travaux de l'agriculture les loisirs de l'étude. Sénèque a dit, dans une lettre datée de Linternum même : « J'aime à comparer la manière de » vivre de Scipion avec la nôtre. Ce » grand homme, la terreur de Carthage et l'appui de Rome, après » avoir lui-même cultivé son champ, » venait prendre le bain dans cet » obscur réduit ; il ne se trouvait » point à l'étroit sous ce toît rustique, et marquait de ses pas un » pavé si grossier. Quel romain aujourd'hui ne dédaignerait pas une » salle de bain aussi chétive ? » L'histoire ne fait pas mention des amis qui venaient visiter cet illustre exilé; car on ne doit pas lui appliquer ce qu'on lit chez les auteurs anciens concernant l'intime liaison du second Scipion l'Africain avec Lélius et avec Térence. Il faut une attention particulière pour ne pas confondre les deux Scipions et les deux Lælius. C'est l'erreur dans laquelle est tombé Montaigne lorsqu'il a dit : « Parmi tant d'admirables » actions de Scipion, personnage » digne de l'opinion d'une géniture céleste, il n'est rien qui lui » donne plus de grâce que de le voir » nonchalamment et puérilement baguenaudant à amasser et choisir des » coquilles et à jouer à cornichon » va devant, le long de la marine ; » et s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à représenter par écrit en comédies les » plus populaires et basses actions » des hommes ; et la tête pleine de » cette merveilleuse entreprise d'Annibal et d'Afrique, visitant les écoles en Sicile, et se trouvant aux » leçons de la philosophie jusqu'à » en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome. » Un fait incontestable, c'est l'étroite liaison qui régnait entre le premier Africain et le poète Ennius (*Voy.* ENNIUS, XIII, 160), qui fut aussi l'ami de Caton. Ainsi le même homme eut part à l'affection de deux irréconciliables ennemis. Ennius venait souvent à Linternum puiser, auprès du vainqueur d'Annibal, des souvenirs et des inspirations pour son poème auquel il avait donné le nom même du vainqueur d'Annibal. L'amour des lettres, noble passion encore nouvelle pour les Romains, était un don heureux qui distinguait Scipion l'Africain : c'est lui qui, à cet égard, donna l'impulsion à ses contemporains; et Caton fut lui-même entraîné. En honorant Ennius de son amitié (27), Scipion n'oubliait pas, dit-on, combien les poètes contribuent à la gloire des héros(28). Toutefois le temps a détruit le poème d'Ennius, et la mémoire de ce grand capitaine n'y a pas plus perdu, qu'elle n'a gagné par les vers barbares de Silius Italicus, qui nous sont parvenus. La même année, selon Polybe, vit mourir Annibal et Scipion (572 de Rome). Cicéron place la mort du premier Africain deux

(27) Carus fuit Africano Superiori noster Ennius (Cicer., *Pro Archiâ*).

(28) *Non incendia Carthaginis impiæ*
Ejus, qui domitâ nomen ab Africâ
Lucratus, rediit, clarius indicant
Laudes, quam Calabræ Pierides.
(Hor., od. 8, lib. IV).

ans plus tôt (29). C'est à Rome qu'il finit ses jours, selon les uns; à Linternum, selon les autres : on montrait son tombeau dans ces deux endroits; et Tite-Live atteste avoir vu ces deux monuments. Les habitants de Linternum, persuadés que ce héros avait été mis au rang des dieux, qu'il avait servis avec tant de ferveur, assuraient qu'un serpent miraculeux défendait l'accès de son mausolée, placé sous un myrte que Scipion lui-même avait planté, et à l'ombre duquel il venait souvent se reposer dans ses vieux jours. D'après cette tradition fabuleuse, le serpent qui avait protégé son berceau protégeait sa sépulture. Quand Tite-Live alla visiter ce tombeau, une tempête avait renversé la statue du héros qui le décorait, et personne ne songeait à la relever; étrange indifférence des républiques pour leurs grands hommes ! Selon Valère-Maxime, Scipion avait voulu qu'on gravât sur ce monument ces mots expressifs : ***Ingrata patria, ne ossa quidem mea habes.*** A Rome, hors de la porte Capène, on voyait encore du temps de Tite-Live, sur la sépulture des Scipions, trois statues, dont deux représentaient le premier Africain et son frère Lucius; la troisième, le poète Ennius. Il est probable que c'est le second Africain qui les avait fait ériger. Toutes ces incertitudes de l'histoire ont inspiré les réflexions suivantes à Tite-Live, qu'on ne saurait trop étudier quand on veut bien connaître les grands hommes de la république romaine. « Ce héros, si digne de l'immortalité, fut pourtant plus célèbre dans la guerre que dans la paix. » La première partie de sa vie jeta » plus d'éclat que la dernière, parce » qu'il passa toute sa jeunesse dans » les camps; mais, dans sa vieillesse, » sa renommée parut s'éclipser, et » son génie ne trouva plus d'occasion de se produire. Son second » consulat, même en y comprenant » sa censure, qu'a-t-il ajouté à la » gloire du premier ? N'en a-t-il pas » été de même de sa lieutenance » d'Asie, rendue inutile par sa maladie, douloureuse par le malheur » de son fils, et, depuis son retour, » par la nécessité ou de subir un jugement, ou de s'exiler de sa patrie? » Mais avoir terminé seul la seconde » guerre punique, la plus importante et la plus périlleuse que les » Romains aient jamais eue à soutenir, tel est son plus beau titre de » gloire (30). » C'est de là, en effet, que Scipion l'Africain emprunte ses droits les plus éclatans à l'admiration de la postérité; et cependant son caractère et sa vie privée ne redoutent point l'examen le plus attentif. Supérieur à César, et comme homme et comme citoyen, il ne lui est pas inférieur comme général. Aucun capitaine de Rome ne fit faire de plus grands progrès à l'art militaire, et ne sut mieux mettre à profit les grandes leçons que les Romains avaient reçues de Pyrrhus et d'Annibal. Nul ne se fit plus respecter des soldats, en tempérant, par une indulgence judicieuse, l'extrême sévérité de la discipline. L'empire qu'il exerçait sur lui-même, la dignité de ses manières, la douceur de son caractère, lui gagnaient tous les cœurs. Personne ne conservait mieux, sur le champ de bataille, le sang-froid et la présence d'esprit qui seuls rendent un général capable

(29) De Senectute, c. 6.

(30) Liv. XXXVIII, 53.

d'exécuter, dans tous ses détails, un vaste plan d'opérations, et d'en concevoir sur-le-champ un nouveau, si les dispositions imprévues de l'ennemi le rendent nécessaire. C'est à cet heureux don qu'il dut la gloire de n'être jamais vaincu. Aussi habile politique que grand capitaine, Scipion excella dans l'art de subjuguer les hommes, et de les conduire. Fallait-il gagner l'affection des Espagnols par une douceur inusitée envers les vaincus? il rendait la liberté aux prisonniers, respectait les captives, et répandait généreusement des bienfaits sur ceux dont il aurait pu s'approprier les trésors. En Afrique, sa conduite fut différente. Il voulait porter l'épouvante dans l'esprit des Carthaginois : il y réussit par la dévastation de leurs campagnes. Peut-être, dans deux ou trois circonstances, parut-il assez peu scrupuleux sur le choix des moyens ; mais ses fins furent toujours honorables, toujours d'accord avec l'intérêt de sa patrie. Le plus souvent au reste, les grands ressorts de sa politique furent la justice, la modération et l'affection qu'inspirait la bonté de son caractère. Cette bonté se manifestait jusque dans les châtiments, qu'il n'eut qu'une fois l'occasion d'infliger. Ce fut lors de la sédition de Sucrone, qui réclamait impérieusement un exemple. « Il avait cru, disait-il, » s'arracher à lui-même les entrail- » les, lorsqu'il se vit obligé d'expier » par la mort de trente hommes la » faute de huit mille. » Il répétait souvent qu'il estimait infiniment plus de contribuer à la conservation d'un seul citoyen que de faire périr vingt mille ennemis. L'empereur Antonin-le-Pieux avait adopté cette belle maxime. L'humanité de Scipion l'empêchait d'user envers les ennemis, des représailles qu'autorisaient toujours, chez les anciens, les lois de la guerre et la politique. Pendant la trêve qui précéda le retour d'Annibal en Afrique, les Carthaginois avaient pillé quelques vaisseaux romains, et maltraité les commissaires envoyés par Scipion à Carthage, pour en porter des plaintes. Des députés Carthaginois, qui revenaient de Rome, tombèrent alors entre les mains de ce général. On le pressait de leur infliger le même traitement : « Non, » dit-il, bien que les Carthaginois » aient violé, non-seulement la » trêve, mais encore le droit des » gens envers nos ambassadeurs, je » ne traiterai pas les leurs d'une ma- » nière indigne de la générosité ro- » maine et de la modération que j'ai » toujours suivie. » Les imputations de péculat, auxquelles il fut en butte à la fin de sa carrière politique, ont plutôt dégradé ses accusateurs que terni l'éclat de sa vertu. Sa fameuse réponse que nous avons citée ne pouvait partir que d'un cœur irréprochable ; mais cette réflexion d'un grand écrivain n'en est pas moins très-juste : « Il fut suivi par tout » le peuple au Capitole, et nos cœurs » l'y suivent encore en lisant ce » trait d'histoire, quoique après » tout il eût mieux valu rendre ses » comptes que de se tirer d'af- » faire par un bon mot. » (31). Ce qui prouve au reste le désintéressement de Scipion, c'est la médiocrité de sa fortune après avoir enrichi sa patrie par tant de victoires ; c'est le soin constant qu'il mit à repousser et les présents et les distinctions les plus légitimes. Dès son début il refusa la couronne civique, qui lui était offerte pour avoir sauvé la vie à un

(31) Diction. philosophique, article *Cicéron*.

consul, parce que c'était son père, et qu'il ne voulait pas être récompensé d'avoir satisfait au devoir le plus sacré. Le goût de Scipion pour les lettres, alors si rare parmi les Romains, est un trait de caractère que Scipion Émilien, son petit-fils d'adoption, se fit gloire d'imiter. Pourquoi faut-il que l'on puisse accuser ce grand homme d'avoir contribué à faire mettre en prison le père de la comédie romaine, Cn. Nævius, pour le punir de quelques traits de satire? on voudrait que le vainqueur de Carthage eût méprisé un tel adversaire. Mais on ne citerait pas deux traits de ce genre dans la vie de Scipion; et quand on les oppose à tant d'actes de vertu, à tant de faits glorieux, on ne peut s'empêcher de ratifier ce jugement porté sur Scipion par Voltaire. « Il fut peut-être l'homme qui fit le plus d'honneur à la » république romaine (32). » Il lui eût sans doute été plus facile qu'à tout autre de la renverser, si, au lieu de prendre le parti d'un exil volontaire lors des persécutions suscitées contre lui, il eût voulu se mettre à la tête de ses partisans pour accabler ses adversaires. C'est ce qui a fait dire à Sénèque : « Il fut plus étonnant sans » doute quand il quitta sa patrie que » quand il la défendit (33). Il fallait » que Rome perdît Scipion ou sa li- » berté. *Je ne veux pas*, dit-il, *dé-* » *roger à nos lois et à nos constitu-* » *tions : la justice doit être égale* » *pour tous les citoyens : jouis sans* » *moi, ô ma patrie! d'un bien que tu* » *me dois; j'ai été l'instrument de ta* » *liberté. J'en deviendrai la preuve.* » *Je pars si je suis plus grand que ton* » *intérêt ne le demande.* » Tous les auteurs qui ont écrit l'histoire de Rome ont parlé de Scipion; mais ceux qui l'ont fait connaître le mieux sont Polybe, Tite-Live, Valère Maxime, Aulugelle; et, d'après eux, Rollin, Levesque, Saint-Réal, etc. On doit regretter vivement que la vie de ce grand homme écrite par Plutarque ne nous soit pas parvenue. L'abbé Seran de La Tour (*V.* Séran ci-après) a publié, en 1738, une histoire de Scipion, pour servir de suite aux Hommes illustres de Plutarque, avec les Observations du chevalier de Folard sur la bataille de Zama, Paris, in-12 (34). Scipion l'Africain eut d'Émilie, sa femme, deux fils et deux filles. Il maria l'aînée à P. Cornelius Scipion Nasica (*V.* ci-après). La plus jeune épousa (on ne sait si c'est du vivant ou après la mort de son père) Tiberius Sempronius Gracchus (*V.* ce nom, XVIII, 242). C'est la fameuse Cornélie (*V.* ce nom, IX, 630), mère des Gracques.—Scipion (Cnéus Cornelius), fils aîné du précédent, dégénéra tellement de la vertu de son père, qu'il s'attira le mépris universel. C'est celui qui, dans la guerre contre Antiochus, avait été fait prisonnier, et renvoyé à son père. Les historiens ne s'accordent pas sur l'occasion dans laquelle il éprouva ce malheur). L'an de Rome 680, il se mit sur les rangs pour être élu préteur : déja cinq candidats avaient été nommés: la sixième place était disputée par Cnéus Sci-

(32) Dict. phil., art. *Charlatan*. Ce même auteur met Scipion au nombre des enfants nés par l'opération césarienne (Ibid., art. *Généalogie*).

(33) Sénèque, Lettre 86.

(34) Desmarets-Saint-Sorlin a célébré la continence de Scipion, dans une tragi-comédie, jouée en 1639 (Voy. Desmarets, XI, 204). Pradon a fait un *Scipion l'Africain* (V. Pradon, XXXVI, 4) joué en 1697. C'est aussi le titre de la pièce de Sauvigny, jouée un siècle après celle de Pradon, (V. Sauvigny, XL, 498). M. A. V. Arnault a fait un *Scipion*, *tragédie en un acte et en vers*, *jouée à la distribution des prix du Prytanée de Saint-Cyr, le 29 thermidor an XII*, imprimé dans la brochure intitulée : *Distribution des prix*, etc. Paris, Gillé, an XII, 8°. de 125 pag. A. B—t.

pion, et par Cicercius, qui avait été secrétaire du vainqueur de Zama. Toutes les centuries allaient se déclarer pour cet estimable plébéien; mais Cicereius ne voulut point qu'un pareil affront fût fait au fils de son patron; il quitta la robe de candidat, se désista de ses prétentions et le servit même de son crédit. Cn. Scipion fut donc élevé à la préture; mais il ne conserva pas long-temps cette dignité. Il fut exclu du sénat par les censeurs. (35) Bientôt ses parents, honteux de la manière dont il s'acquittait de ses fonctions, les lui firent interdire. Ils lui ôtèrent même l'anneau qu'il portait au doigt et sur lequel était gravé le portrait de son père, comme si l'indigne conduite du fils eût profané l'image de ce grand homme (36). — SCIPION (L. ou P. Cornelius), frère du précédent, était plus digne que son aîné de soutenir la gloire de sa famille: malheureusement sa mauvaise santé l'empêcha de suivre la carrière des armes et de la politique. Caton, dans le dialogue *sur la Vieillesse*, composé par Cicéron (37), lui rend un témoignage bien flatteur. Il dit que, sans cette faiblesse de santé, L. Scipion aurait pu être une seconde lumière de Rome, et qu'il joignait au génie supérieur de son père l'avantage de connaissances plus étendues. Cicéron dit ailleurs (38) que, si la force du corps eût répondu chez lui à celle de l'esprit, il aurait pu être mis au nombre des orateurs les plus diserts. On avait de lui quelques discours et une Histoire écrite en grec. L. Scipion fut le père adoptif de Scipion Émilien; et la gloire d'avoir introduit le digne fils de Paul-Émile dans l'illustre maison Cornélia suffit pour immortaliser le nom de ce vertueux et savant patricien. D—R—R.

SCIPION (LUCIUS-CORNELIUS) l'*Asiatique*, fils aîné de Publius Scipion, tué en Espagne, jouit, pendant sa vie, d'une gloire qui ne fut pour ainsi dire que le reflet de celle de Publius Scipion l'Africain, son frère. On a vu, dans l'article précédent, que, dès son début dans la carrière des honneurs, Lucius ne dut l'avantage d'être nommé édile curule qu'à la protection de Publius, bien qu'il eût l'âge requis et que ce dernier ne l'eût point. Polybe, qui raconte cette anecdote, observe que Lucius n'était pas aimé du peuple; mais il en laisse ignorer le motif. Lucius Scipion suivit son frère en Espagne; et la touchante union qui régna toujours entre eux fait peut-être encore plus d'honneur à l'aîné qu'au plus jeune, parce qu'elle prouve combien le cœur de Lucius était peu susceptible de jalousie envers un frère dont la supériorité aurait pu le blesser. Il fut chargé, par Publius, de faire le siége d'Oringis, ville considérable de l'Espagne Citérieure, en-deçà de l'Èbre. C'était la place d'armes d'Asdrubal, qui de là faisait des courses dans l'intérieur de la péninsule. Cette conquête causa une grande joie à l'armée d'Espagne et au général en chef, qui combla son frère d'éloges. Dans ses dépêches au sénat, Publius Scipion faisait valoir, dans des termes tellement flatteurs, la prise d'Oringis, qu'il en égalait l'importance à celle de Carthagène (1). Mais l'histoire n'a pas souscrit à cette complaisance fraternelle, bien que, dans l'assaut, qui fut très-meurtrier, Lucius eût montré beau-

(35) Liv. XLI, 27.
(36) Valère Maxime, l. III, c. 5.
(37) *Cicéron de Senectute*, c. 35.
(38) Brutus c. 77.

(1) *Voy.* la Description du siége d'Oringis, par Tite-Live, XXVIII, c. 3.

coup de sang-froid et de présence d'esprit. Ce fut lui que son frère Publius chargea d'aller porter à Rome la nouvelle de la soumission entière de l'Espagne. Lucius l'accompagna ensuite en Sicile et en Afrique, et y servit avec autant de zèle que de courage. Ses services le firent nommer préteur, l'an 261 de Rome (194 av. J.-C.), puis consul, l'an 564, lors de la guerre contre Antiochus, roi de Syrie. On a vu, dans l'article précédent, comment le sénat, qui penchait pour charger l'autre consul Lelius de cette expédition, porta ses suffrages sur Lucius Scipion, dans l'espoir que son illustre frère lui servirait de lieutenant. Durant toute la campagne, le consul n'agit que par les inspirations de Scipion l'Africain; mais la fortune, qui voulut aussi faire quelque chose pour la gloire de Lucius, permit qu'il donnât, en l'absence de Publius, la bataille de Magnésie, dans laquelle l'innombrable armée d'Antiochus, forcée de combattre par une heureuse attaque du consul, lui abandonna la victoire. De retour à Rome, Lucius, pour rivaliser avec son frère, se fit donner le surnom d'*Asiatique*. Il rendit compte au sénat et au peuple des avantages qu'il avait obtenus en Asie. L'envie, dit Tite-Live (2), observa que cette guerre avait plus de célébrité que d'importance; qu'une seule bataille avait suffi pour la terminer; que d'ailleurs la victoire remportée par Acilius, aux Thermopyles, avait d'avance terni l'éclat des succès de L. Scipion. Mais le même historien ajoute que ces insinuations avaient plus de malignité que de justice. En effet, Acilius avait combattu aux Thermopyles plutôt les Étoliens qu'Antiochus. Dans cette première action, le roi de Syrie n'avait opposé aux Romains qu'une très-petite partie de ses troupes, au lieu que Lucius Scipion avait eu à combattre les forces de l'Asie entière. Rome était donc fondée à lui décerner les honneurs du triomphe. La pompe de ce spectacle fut plus magnifique que ne l'avait été le triomphe de Scipion l'Africain. Le vainqueur d'Antiochus fit porter devant lui deux cent trente-quatre drapeaux, les représentations de trente-quatre villes, sans parler des couronnes d'or, des vases précieux et des trésors qui se trouvaient dans une proportion non moins extraordinaire. Après la mort de Scipion l'Africain, Lucius, qui, du vivant de son frère, avait eu à répondre aux mêmes accusations, se vit de nouveau en butte à la haine de Caton et des Petilius. Ces tribuns proposèrent une enquête juridique au sujet de l'argent reçu ou extorqué d'Antiochus et de ses sujets. L. Scipion, que cette loi atteignait, sembla moins occupé de sa défense que de la mémoire de son frère. « N'était-ce » donc pas assez, dit-il, d'avoir » privé ce grand homme de l'éloge » funèbre qui aurait dû célébrer ses » vertus à la tribune? La calomnie » voulait-elle encore troubler sa cendre? Les Carthaginois, satisfaits de » l'exil d'Annibal, n'avaient pas » poussé plus loin leur ressentiment; » mais la mort même de Scipion n'a» vait pu assouvir la fureur du peu» ple romain, qui voulait flétrir la » gloire de ce grand homme jusque » dans le tombeau, et, peu content » d'une victime, immoler son frère » aux fureurs de l'envie. » La loi ayant passé, par le crédit de Caton, Lucius Scipion fut traduit au tribunal du préteur Terentius Culleo, et condamné à une amende de quatre

(2) Liv. XXXVII, 59.

millions de sesterces (3); ce qui était précisément la somme qu'on avait redemandée à Publius Scipion, dans le sénat. En vain Lucius protesta que tout l'argent qu'il avait reçu était dans le trésor, et qu'il n'avait rien à l'état : l'ordre fut donné de le conduire en prison (*V.* ci-après P. Scipion Nasica). Déjà on l'y entraînait, lorsque le tribun Tib. Sempron. Gracchus (*Voy.* ce nom, XVIII, 143), sans s'opposer à l'exécution du jugement, pour ce qui concernait les biens de Scipion l'Asiatique, déclara que, « quant à sa personne, il ne » souffrirait jamais que l'on jetât » dans les fers un général qui avait » vaincu le plus puissant monarque de » la terre, reculé les bornes de l'em» pire, etc. » L'opposition de Gracchus rendit la liberté à Scipion; mais ses biens furent vendus à l'encan. Loin de trouver chez lui aucune trace des prétendues largesses d'Antiochus, on ne put tirer de la vente de tout ce qu'il possédait la somme qui lui était demandée. Ses parents et ses amis lui offrirent des présents si considérables, que, s'il les eût acceptés, il aurait été plus riche qu'avant sa condamnation; mais il les remercia noblement, et n'accepta de ses plus proches parents que ce qu'il lui fallait pour vivre avec décence. Ainsi la honte de cette injuste condamnation retomba toute entière sur ses accusateurs. Scipion brigua la censure, la même année que Caton, et ne put l'obtenir. Sans doute le souvenir de cette concurrence, joint à leur vieille inimitié, fut le seul motif qui porta Caton à abuser de son autorité de la manière la plus révoltante, en privant Scipion l'Asiatique de son cheval, et en le rayant de la liste des chevaliers. Le vainqueur d'Antiochus passa dans l'obscurité le reste de sa vie. On ne sait en quelle année il mourut. Cicéron vante son éloquence, dans son Dialogue *Sur les orateurs*, et il rend hommage à son désintéressement dans un de ses plaidoyers contre Verrès. — Scipion *Asiaticus* (Lucius-Cornelius), descendant du précédent, à la quatrième génération, fut consul, l'an 671 de Rome (84-83 av. J.-C), au milieu des troubles causés par la guerre civile de Sylla. C'était la première fois depuis l'auteur de cette branche de la maison des Scipions qu'un *Asiaticus* était élevé à cette dignité; car, à l'exception de la questure, conférée, l'an 580 de Rome, au fils du vainqueur d'Antiochus, aucun personnage de ce nom n'avait figuré parmi les premiers magistrats. Le consulat de Scipion Asiaticus fut malheureux. Partisan de Carbon, deux fois il se vit débaucher son armée d'abord par Sylla, qui, maître de la personne du consul, surpris seul dans sa tente, le renvoya libre. Le premier usage que Scipion fit de sa liberté fut de lever une nouvelle armée, qui l'abandonna encore dès qu'il se trouva en présence du jeune Pompée. (V. ce nom, XXXV, 291.) L'année suivante, il fut mis, avec les deux consuls en exercice, et son ancien collègue Norbanus, en tête de la première liste de proscription dressée par Sylla. Le féroce dictateur déclara même qu'il ne pardonnerait à aucun de ceux qui avaient pris les armes contre son parti depuis le jour où le consul Scipion avait rompu le traité fait avec lui. Cet infortuné avait un fils, qui fut sans doute enveloppé dans sa proscription. D—r—r.

SCIPION ÉMILIEN (*Publius-Scipio-Æmilianus*), destructeur de Carthage, naquit l'an 568 de Rome,

(3) Tit.-Live, XXXVIII, 55.

de Paul Emile et de Lutatia, première femme de cet illustre romain. Il était le plus jeune des quatre fils de Paul Émile, et fut élevé, comme eux, dans la maison de son père, sous la discipline des vertus domestiques, et l'inspiration d'un si grand exemple. A l'âge de dix-sept ans, Paul Émile l'emmena dans son expédition contre Persée. Déjà, selon l'usage des grandes familles romaines qui échangeaient souvent entre elles les héritiers de leur gloire, Paul Émile avait fait entrer par adoption le jeune Émilien dans la famille des Scipions; mais il le gardait près de lui, et le formait à la guerre dans la glorieuse campagne de Macédoine. Plutarque rapporte que, le soir de la grande journée qui décida la ruine de Persée, au milieu de la joie d'une telle victoire, tout le camp romain s'aperçut avec effroi de l'absence d'Émilien : les soldats quittent leur repas, et le cherchent à la lueur des flambeaux dans la plaine, et parmi les morts. L'horreur silencieuse du champ de bataille, jonché de cadavres, était interrompue par les cris de cette foule qui, de tous côtés, appelait le fils du général, lorsqu'enfin le jeune héros parut, revenant de la poursuite des fuyards, presque seul, et tout couvert de sang. Cette ardeur guerrière fut ensuite occupée quelque temps aux rudes travaux de la chasse, dans ces forêts que la magnificence des rois de Macédoine s'était réservées, et qui présentaient aux vainqueurs le plus agréable amusement de leur conquête. Toutefois l'influence des arts de la Grèce, déjà commencée dans Rome, et fort augmentée par la conquête de la Macédoine, avertissait Paul Émile de ne pas borner à la chasse et à la guerre l'éducation de ses enfants. En revenant de cette guerre, il confia Émilien et son frère Fabius aux soins de Métrodore, peintre et philosophe célèbre, que lui avaient envoyé les Athéniens. Aux leçons de ce maître habile se joignirent celles de Polybe, guerrier, homme d'état et historien, l'un des derniers appuis de la ligue Achéenne, et devenu l'otage des Romains, après l'asservissement de sa patrie. Polybe nous apprend lui-même que cette liaison studieuse commença par quelques livres prêtés au fils de Paul Émile, et par les entretiens que firent naître ces lectures. Vivement frappés des graves paroles et de la science sérieuse de Polybe, Émilien et son frère Fabius obtinrent du préteur que ce Grec illustre ne serait pas renvoyé dans une ville municipale d'Italie, et qu'il pourrait habiter Rome. Polybe continua dès-lors de fréquenter la maison de Paul Émile, donnant ses instructions et ses conseils aux deux jeunes gens, avec un zèl d'amitié qui n'avait rien de cette servile dépendance où tombèrent dans la suite les Grecs venus à Rome sous le patronage des riches et des grands. Un jour qu'il sortait avec les deux frères, Fabius ayant pris la route du Forum, il resta seul près d'Émilien, qui lui dit avec douceur et en rougissant : « Pourquoi, Polybe, lorsque nous partageons la même table, mon frère et moi, lui adressez-vous de préférence toutes vos questions et vos réponses, et me laissez vous en oubli? Vous avez donc sur moi la même opinion que l'on me dit répandue dans Rome! Je passe, en effet, pour être oisif et indifférent, et pour m'éloigner beaucoup des habitudes et de l'activité romaines, parce que je ne m'occupe pas à suivre le barreau : on

» dit que la famille dont je sors attendait autre chose; et c'est une » grande douleur pour moi. » Polybe, étonné du langage de ce jeune homme, répondit que la préférence dont il se plaignait n'était qu'un égard pour l'âge plus avancé de Fabius. Il approuva du reste l'ardeur d'Émilien, lui promit ses soins et ses conseils, et, l'avertissant qu'il trouverait beaucoup de maîtres pour le guider dans l'étude des arts élégants de la Grèce, il s'offrit à lui, comme un aide plus utile et plus rare pour des travaux plus sérieux. Alors le jeune Scipion, saisissant la main de Polybe, et la pressant avec émotion, lui dit : « Plût à Dieu que » je visse le jour où, laissant tout » le reste, vous me donneriez toutes » vos pensées, et vivriez avec moi. » Alors, je me croirais digne de » ma famille et de mes ancêtres. » Ainsi fut formé le lien qui, pendant longues années, dans les affaires, dans les camps, dans la vie privée, rapprocha Polybe et Scipion. Le premier effet de ce noble commerce fut d'inspirer à Scipion l'amour du travail, des [illegible] études, et l'aversion pour le luxe et les mœurs licencieuses de la jeunesse romaine. Et tandis que la conquête de la Macédoine infectait Rome de vices et de séductions nouvelles, l'amitié du sage Polybe épurait dans Scipion les vertus mêmes de l'ancienne république, et leur donnait quelque chose de plus touchant et de plus noble. Au milieu de cette avarice innée dans Rome, et qui se mêlait à la probité de Caton, comme elle excita plus tard les rapines de Scaurus, Scipion étonna ses concitoyens par un désintéressement inconnu. La mère de son père adoptif, Émilia, qui avait été l'épouse du premier Africain, étant venue à mourir, il se trouva son héritier, recueillit cette riche succession d'une femme du rang le plus élevé dans Rome, et la donna tout entière à Lutatia, sa mère, qui, répudiée par Paul Émile, vivait dans un état médiocre, et ne pouvait plus paraître, aux cérémonies publiques et aux fêtes des dieux, montée sur un char, avec les ornements, les corbeilles sacrées, les vases d'or et d'argent, enfin toute cette pompe religieuse qui devait marcher devant une épouse de Scipion ou de Paul Émile. Cette générosité d'Émilien envers sa mère parut admirable à Rome, où, suivant l'expression de Polybe, personne ne donnait rien pour rien à personne; et lorsque Lutatia, soudainement enrichie par cette pieuse libéralité, parut dans une grande fête, escortée de la pompe qu'on avait vue briller autrefois devant Émilia, toutes les femmes, toutes les mères de Rome, les mains levées au ciel, demandèrent faveur et prospérité pour un fils si généreux, en se pressant autour du char de cette mère orgueilleuse de son bonheur et de leurs vœux. Quelques autres libéralités du jeune Scipion furent célébrées dans Rome, et peuvent nous servir à juger aujourd'hui de l'avare parcimonie d'un peuple où de pareils traits sont comptés dans la gloire d'un grand homme. Émilien se trouvait chargé de payer la moitié de la dot des deux filles du premier Africain, sœurs de son père adoptif; et, d'après les lois romaines, un délai de trois ans lui était accordé pour l'acquittement successif de cette créance. Il paya la somme entière et sans délai. Tiberius Gracchus et Scipion Nasica, époux des deux sœurs, s'étonnèrent de cet empressement inusité dans Rome, où

la valeur de l'argent était calculée jour par jour. Ils crurent d'abord à quelque méprise, et rappelèrent à Scipion qu'il avait trois ans pour payer. Scipion leur répondit qu'il ne l'ignorait pas; mais que s'il fallait observer la lettre de la loi avec des étrangers, on devait, autant qu'on le peut, user de franchise et de largesse avec des parents et des amis. Deux ans après, Paul Émile étant mort, Scipion abandonna l'héritage tout entier à son frère Fabius, qui devait le partager avec lui; et nous ajouterons, afin de ne rien oublier des récits contemporains, que cependant il se chargea, pour moitié, de la dépense des jeux de gladiateurs qui furent célébrés, selon l'usage, aux funérailles de Paul Émile. Enfin, pour achever ces détails, à la mort de sa mère, qu'il avait si généreusement enrichie, il ne voulut point accepter le retour des biens qu'elle tenait de lui; mais il donna toute la succession à ses sœurs, qui n'en devaient rien avoir selon la loi. Cette générosité si rare, et les mœurs pures de Scipion, l'avaient élevé très-haut dans l'estime des Romains : mais la gloire ne pouvait s'acquérir que par les armes. La guerre contre les Cantabres et les Ibères, souvent signalée par les revers des Romains, était depuis un demi-siècle la plus rude école de leur jeunesse. Les milices la redoutaient; et peu de généraux briguaient l'honneur d'y commander. C'était par là que Scipion l'Africain avait autrefois commencé sa gloire, en succédant à son père et à son oncle, qui venaient d'y périr. Quarante ans plus tard, Émilien y fut envoyé, avec moins d'éclat, mais dans un danger presque aussi grand. Tribun sous le consul Manlius, il servit, par son courage, à relever la confiance des troupes et la fortune de la république. Dans un combat singulier, il abattit un chef barbare, qui était venu défier le plus brave champion de l'armée romaine. Cependant la destinée semblait rapprocher Scipion de l'Afrique. Le consul Lucullus le chargea d'obtenir un secours d'éléphants du roi Masinissa, fidèle allié des Romains, et surtout ennemi implacable de Carthage. Masinissa tourmentait alors de provocations et d'hostilités cette ville, encore affaiblie du coup terrible que lui avait porté la seconde guerre punique, mais riche, infatigable, et toujours digne de la jalousie et des inquiétudes de Rome. Scipion, qui était parti pour l'Afrique, sans doute avec le désir d'épier la situation de Carthage, en jugea par une sanglante épreuve. A son arrivée, Masinissa, plein de vigueur sous le poids de quatre-vingts ans, rangeait ses Numides en bataille pour combattre l'armée carthaginoise, commandée par Asdrubal. Scipion, du haut d'une colline, comme d'un amphithéâtre, fut spectateur de cette journée où Masinissa, précurseur des Romains, commença la destruction de Carthage; et il disait souvent par la suite qu'ayant pris part à bien des combats, il n'y avait jamais trouvé tant de plaisir que dans celui-là; que c'était le seul en effet où il eût vu, à son aise et sans préoccupation, plus de cent dix mille hommes se heurter et combattre. Il ajoutait avec enthousiasme qu'avant lui, deux fois seulement un pareil spectacle s'était offert, dans la guerre de Troie : que Jupiter l'avait contemplé du haut du Mont Ida, et Neptune de la Samothrace. Cette joie si vive sur un tel souvenir montre assez combien l'urbanité romaine et le goût des arts de la Grèce avaient encore peu développé le sentiment de

l'humanité, même dans les caractères les plus généreux et les plus polis. Les Carthaginois vaincus demandèrent la médiation du jeune romain. Ils offraient l'abandon du territoire d'Emporium, premier sujet de la guerre, et s'engageaient à payer un tribut à Masinissa. D'autres demandes de ce roi, et probablement la politique romaine, ne permirent pas d'achever ce traité. Scipion repartit pour l'Espagne avec les éléphants qu'il était venu chercher; et des ambassadeurs romains arrivèrent pour s'interposer entre Masinissa et ses ennemis, ou plutôt, pour voir s'il était temps d'accabler Carthage. Ces intrigues romaines, les demandes impérieuses du sénat, les sacrifices inutiles de Carthage, cette malheureuse ville livrant ses flottes, ses armes, ses richesses, les fils de ses plus illustres citoyens, et recevant enfin l'ordre de se détruire elle-même, tout ce récit n'appartient qu'à l'histoire générale. Ce qu'il importe d'indiquer, c'est la part glorieuse de Scipion dans une guerre commencée par les Romains avec tant d'astuce et de barbarie. La première année de cette guerre, Scipion n'y servait qu'avec le titre de tribun de légion, et sous les ordres du consul Manilius. Cependant il se distingua dès-lors parmi tous les chefs; et son nom était également redouté dans Carthage, et populaire dans le camp romain. Aux yeux des commissaires du sénat, qui vinrent visiter l'armée, il était désigné de toutes parts comme celui qui devait achever la guerre; et l'un des chefs africains, qui combattait pour Carthage, et fatiguait le plus l'armée romaine, le Numide Phameas, vint se rendre à Scipion, avec deux mille cavaliers. A la même époque, la mort de Masinissa privait les Romains d'un allié courageux et fidèle. Scipion recueillit les dernières paroles du vieux roi, et fut chargé par lui de la tutelle de ses enfants et du partage de ses états. (Voyez MASINISSA). Cependant la guerre se continuait une seconde année; Scipion servait sous un nouveau consul, Lucius Calpurnius; et Carthage, ranimée par son désespoir, augmentant chaque jour ses préparatifs et ses forces au milieu même de la guerre, avait encore une armée dans la plaine et ses murailles entières et couvertes de soldats. Vers la fin du consulat de Calpurnius, Scipion était revenu quelques moments à Rome, pour solliciter la charge d'édile. On ne parlait que de lui, de son courage et de son nom fatal à l'Afrique. Caton lui-même, détracteur sévère de tous ses contemporains, vantait Scipion; et, dans son humeur chagrine et son érudition grecque, acquise en vieillissant, il lui appliquait le vers d'Homère sur Tirésias, dans l'évocation des morts de l'Odyssée : « Celui-là » seul a gardé sa raison; les autres » sont de vaines ombres qui se pré» cipitent. » Scipion fut nommé consul, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge exigé par la loi; et le peuple, dans l'ardeur de sa confiance, lui décerna l'Afrique pour province, sans tirer au sort entre son collègue et lui, comme c'était l'usage. Parti de Rome avec des recrues nouvelles, et son fidèle ami Lælius, Scipion touche le port d'Utique, et se rembarque aussitôt pour aller secourir Mancinus, lieutenant du dernier consul, dont les troupes étaient surprises et bloquées par une armée carthaginoise. Il triomphe, délivre Mancinus, réunit toutes les forces romaines, les anime par la vigueur

et la sévérité de sa discipline, et prépare enfin contre Carthage les dernières et mortelles attaques. Strabon et Appien ont décrit cette grande cité, sa situation presque insulaire, l'isthme étroit et fortifié qui la joignait au continent, les trois enceintes ou plutôt les trois villes qu'elle réunissait, ses remparts épais, ses deux ports, et son peuple nombreux et guerrier (1). Il suffit de rappeler ici que Scipion, dans un assaut nocturne et vivement disputé, emporta de vive force la portion de la ville appelée Mégare; se rendit maître de l'isthme, et le traversa par une muraille derrière laquelle il établit son camp; Carthage ne fit plus qu'un grand effort. Scipion avait entrepris de fermer le principal port de la ville, par une digue semblable à celle qu'Alexandre construisit au siége de Tyr. Cet ouvrage, qui d'abord paraissait insensé, avança rapidement. Les Carthaginois n'avaient point de vaisseaux, ils les avaient livrés avant la guerre; mais, dans leur désespoir, ils firent un si prodigieux travail, qu'ils se créèrent une flotte, qui sortit tout-à-coup, et parut sur cette mer qu'on allait leur fermer pour jamais. La flotte romaine, sans défiance et qui n'attendait rien de semblable, pouvait être surprise et accablée : mais le destin manqua cette fois encore aux Carthaginois; ils n'attaquèrent pas d'abord la flotte romaine, et lorsque, deux jours après, ils engagèrent enfin le combat, malgré leur courage et leur adresse maritime, ils perdirent leurs meilleurs vaisseaux, et se réfugièrent à grand peine dans la ville. Scipion fut maître du port, s'empara d'une haute terrasse qui défendait ce côté de la ville, et y plaça des archers qui accablaient les habitants. L'hiver, en suspendant la violence des attaques, tourna les efforts de Scipion contre les alliés qui restaient encore aux Carthaginois. Les récits des historiens peuvent nous donner une idée de la puissance que ce peuple conservait en Afrique : dans une bataille qui précéda la prise de Néphéris, ville alliée de Carthage, soixante mille hommes périrent sous le fer des Romains. Scipion, partout vainqueur, attaque enfin la dernière enceinte, et la citadelle où s'étaient retirés les soldats et les habitants. Il fallut en approcher par des rues étroites, dont les maisons fortifiées furent le théâtre d'une vive résistance, et d'un affreux carnage prolongé durant six jours et six nuits. Scipion, pendant cette rude attaque, ne prit aucun repos, aucun sommeil. Le septième jour enfin, les assiégés demandèrent la vie sauve; Scipion ne fit d'exception que pour les transfuges. Ces malheureux, au nombre de neuf cents, se retranchèrent alors dans le temple d'Esculape, avec Asdrubal le général des Carthaginois, sa femme et ses deux enfants. Favorisés par la hauteur du lieu, et par les rochers inaccessibles qui l'entouraient, ils résistèrent quelque temps encore, et, pressés par la faim, ils s'enfermèrent dans le sanctuaire pour y périr. Alors, Asdrubal lui-même les abandonna, et fut tenté de demander la vie. Il se déroba par une issue secrète, et vint se jeter aux pieds de Scipion, une branche d'olivier à la main. Ce fut un mémorable spectacle et une sanglante tragédie, au milieu même de la destruction de Carthage, que le moment où Scipion, ayant fait voir aux assiégés Asdrubal dans ses rangs, ces malheureux mirent le feu au temple qui leur servait

(1) La population de Carthage était alors de neuf cent mille individus



d'asile : alors la femme d'Asdrubal, belle et parée comme dans un jour de fête, paraissant au milieu d'eux avec ses jeunes enfants, s'écria : « Je » n'invoque pas contre toi, Romain, » la vengeance des dieux ; car tu » n'as fait qu'user des droits de la » guerre. Mais puissent les divinités » de Carthage, et toi d'intelligence » avec elles, punir, comme il le mé- » rite, ce misérable parjure, qui a » trahi sa patrie, ses dieux, sa fem- » me et ses enfants. » Ayant prononcé cet anathème, elle égorgea ses enfants, jeta leurs corps dans les flammes, et s'y précipita suivie de tous les transfuges romains (2). Cette terrible image aurait suffi, sans doute, pour exciter la compassion du vainqueur; mais Polybe, qui se trouvait près de lui, nous apprend que la douleur et les larmes dont Scipion ne put se défendre, à la vue de Carthage en feu, se rapportaient à des pensées plus hautes, et qu'il embrassait dans son souvenir en ce moment les révolutions fatales de tous les empires, en songeant à celle qui menaçait Rome. Ce fut alors qu'il prononça ces vers d'Homère, comme une triste prédiction des destins de sa patrie : « Un jour viendra que la » ville sacrée d'Ilion, et Priam, et » le peuple du belliqueux Hector se- » ront anéantis. » Scipion, généreux et désintéressé dans sa cruelle victoire, réserva pour les temples et pour le trésor de Rome toutes les richesses qui ne furent pas enlevées par ses soldats. Il fit partir, pour annoncer cette nouvelle au sénat, un léger navire chargé de dépouilles, et il avertit les villes de Sicile alliées des Romains, d'envoyer reprendre dans le butin de Carthage ce qu'elles-mêmes avaient autrefois perdu par les armes des Carthaginois. En rendant aux députés d'Agrigente le fameux taureau de Phalaris : « Voyez, » leur dit-il, combien la domination » des Romains vaut mieux pour la » Sicile que celle de ses propres ci- » toyens. Vous avez ici tout ensem- » ble un monument de la cruauté de » vos pères et de notre clémence. » Il fit ensuite célébrer des jeux magnifiques, dans lesquels un grand nombre de prisonniers et de transfuges furent exposés aux bêtes. Le triomphe de Scipion, à son retour en Italie, fut le plus éclatant qu'on eût vu dans Rome, par la magnificence des dépouilles, la grandeur des souvenirs, et la joie du peuple; et le consul, qui avait été l'instrument heureux de cette grande vengeance, parut alors le premier des Romains. Sa gloire, fondée tout-à-la-fois sur de grandes actions et sur un préjugé public, ne semblait pas pouvoir s'accroître. Il paraît qu'il passa plusieurs années dans un honorable loisir, animé par ce goût des lettres encore nouveau dans Rome, et dont il se fit, au milieu même de sa gloire, un titre de distinction particulier. Fidèle ami de Polybe, il avait également attiré près de lui le grec Panætius, de l'île de Rhodes. Peu d'années après la prise de Carthage, il fut envoyé avec deux autres illustres Romains, comme ambassadeur de la république, près de Ptolémée, souverain d'Égypte; il visita cette contrée célèbre, et plusieurs royaumes de l'Asie. Au milieu de la pompe de ces cours orientales, Scipion n'avait près de lui que le philosophe Panætius, et tout son cortége se composait de cinq esclaves. Les Romains, par de telles ambassades, semblaient

(2) Puget de la Serre a fait, en 1742, *Le Sac de Carthage*, tragédie, *en prose*, Voy. aussi SACOMBE, XXXIX, 463. A. B—T.

lever le plan des états qu'ils voulaient bientôt conquérir, et les despotes de l'Orient s'empressaient d'étaler stupidement leurs trésors devant les témoins que Rome envoyait pour s'en instruire. Un jour que Ptolémée, chargé d'embonpoint et de mollesse, avait quitté son char pour conduire Scipion parmi les merveilles d'Alexandrie, le Romain, se tournant vers Panætius, lui dit avec un sourire : « Les » Alexandrins nous auront l'obliga» tion de voir marcher leur roi. » Ainsi, le génie de Rome, avant d'abattre tous les rois de la terre, venait les avilir au milieu de leurs sujets, par le contraste de sa mâle simplicité, et par ses railleries dédaigneuses. De retour à Rome, Scipion fut élevé à la dignité de censeur : c'était le dernier terme des honneurs publics. Il l'obtint surtout par la faveur du parti populaire. Appius Claudius, son concurrent, et l'un des plus orgueilleux soutiens de l'aristocratie, voyant le vainqueur de Carthage s'appuyer sur le crédit de quelques plébéiens, s'était écrié au milieu du Forum : « O Paul » Émile, combien tu dois gémir chez » les mânes, de savoir que ton fils » est présenté au suffrage du peuple » romain par le crieur Émilius, et » par Licinius Philonicus ! » Scipion remplit cette haute magistrature avec une sévérité qui devenait chaque jour plus rare, et qui fut mal secondée par la faiblesse de son collègue. Aussi disait-il, dans un discours au peuple, qu'il aurait exercé la censure comme le voulait la majesté de la république, si ses concitoyens lui avaient donné un collègue, ou s'ils ne lui en avaient pas donné du tout. Cependant il craignit d'user de ce pouvoir arbitraire que la loi accordait aux censeurs : un jour qu'il passait la revue des chevaliers, vint le tour d'un certain Licinius Sacerdos : « Je sais, » dit à haute voix le censeur, que » Licinius s'est parjuré; si quelqu'un » veut l'accuser, je servirai de té» moin. » Personne ne s'étant présenté, Scipion reprit la parole : « Passez, » dit-il, je ne vous noterai point, afin » qu'il ne soit pas dit que j'aie été tout » ensemble contre vous, accusateur, » témoin et juge. » Quand Scipion célébra la cérémonie de la clôture du lustre, le héraut ayant lu dans le rituel antique la prière d'usage, pour demander aux dieux de rendre la fortune romaine plus prospère et plus grande : « Elle est assez bonne et assez » grande, dit-il, demandons aux » Dieux de la conserver toujours » sans atteinte. » Ce changement fut inscrit sur les registres publics, et la formule resta dans la suite telle que Scipion l'avait faite. Scipion, au sortir de la censure, fut sans doute exposé plus d'une fois à ces accusations violentes qui, dans les républiques anciennes, s'adressaient souvent aux plus illustres citoyens ; mais l'histoire n'a pas conservé de détails à ce sujet : elle nomme seulement Claudius Asellus, que Scipion avait voulu dégrader du rang de chevalier, et qui, devenu tribun, le poursuivit devant le peuple. Les guerres laborieuses des Romains dans l'Ibérie, et la résistance héroïque de ce pays, rappelèrent Scipion sur le premier théâtre de sa gloire. Il fut nommé consul pour la seconde fois, et l'Ibérie lui fut immédiatement assignée pour province. Il fallait rétablir une armée romaine humiliée par une défaite, et corrompue par le luxe et la négligence des chefs. La corruption avait déjà fait de si grands progrès que des légions romaines ressemblaient à un camp asiatique. Scipion, rappela les anciennes mœurs, l'an-

cienne sévérité ; il fatigua, ou plutôt il endurcit, les troupes par des travaux excessifs. Non-seulement il écarta des tentes romaines tout vestige de mollesse ; il obligea les soldats de creuser des fossés, d'élever des palissades, des murs, qu'il ruinait ensuite, et qu'il faisait laborieusement reconstruire. « Qu'ils se couvrent de boue, disait-il, puisqu'ils » craignent le sang. » De cette rude école, Scipion conduisit enfin son armée au siége de Numance, la plus forte ville de la confédération Ibérienne, république belliqueuse et féroce, contre laquelle il croyait avoir besoin d'un si grand effort. Cependant il évita tout combat décisif avec ces redoutables ennemis; et, satisfait d'abord de vaincre isolement les alliés de Numance, il refusa plusieurs fois l'occasion d'une bataille générale. Il répétait le mot de Paul Émile : « Qu'un chef habile n'engage » pas de bataille à moins d'une grande » nécessité ou d'une grande occasion. » Dans ce même esprit de prudence militaire, au lieu d'attaquer vivement Numance, il l'entoura de tous côtés par ses travaux, et, coupant le fleuve qui la traverse, il l'enferma tout entière d'une épaisse muraille, flanquée de tours. Scipion avait sous ses ordres, à ce siége, deux hommes que la destinée rendit dans la suite bien célèbres, Marius et Jugurtha. Il jugea le génie du premier, et lui rendit témoignage dans une occasion où les officiers se demandaient quel serait leur appui, si la fortune leur enlevait le général. Ce serait cet homme-ci, dit Scipion, frappant sur l'épaule de Marius. Il pénétra également l'esprit astucieux et pervers de Jugurtha, qui lui avait amené un corps auxiliaire de Numides, et combattait avec grand courage. Scipion mettait à cette entreprise une ardeur qui se porta jusqu'à la cruauté : un chef numantin étant parvenu à sortir de la ville pour solliciter des secours au dehors, le consul averti fut en un moment aux portes de la ville de Lucia, qui avait recueilli ce malheureux ; et s'étant fait livrer les principaux de la jeunesse de cette ville, au nombre de quatre cents, il leur fit couper les mains. Les Numantins, de leur côté, ayant inutilement fait demander quelques conditions pour se rendre, massacrèrent leurs propres députés, et soutinrent avec une invincible constance les dernières horreurs du siége et de la famine. Cet héroïsme de Numance, retracé dans une tragédie de Cervantes, est encore aujourd'hui célèbre en Espagne, comme une antiquité nationale. Les plus vaillants défenseurs de la cité s'entretuèrent. Scipion, vainqueur, détruisit les murailles de la ville, vendit les citoyens, et n'en réserva que cinquante pour son triomphe. Il joignit au glorieux surnom qu'il partageait avec son aïeul, le titre de *Numantin*. C'est une chose remarquable que la gloire du plus humain des généraux de Rome soit fondée sur la ruine entière de deux villes célèbres et sur l'extermination de leurs habitants. Scipion revint triompher à Rome, qu'il trouva pleine de passions furieuses. Il avait appris, au siége de Numance, la mort violente de Tiberius Gracchus, le frère de sa femme, Sempronia : oubliant tous ses intérêts de famille pour ceux de l'aristocratie romaine, il avait marqué son approbation par un vers d'Homère dont le sens est: *Ainsi périsse quiconque imitera ses exemples!* Peut-être ce grand homme avait-il été blessé de la gloire, presque rivale de

la sienne, que le jeune et infortuné tribun s'était acquise avec des harangues. Peut-être fut-il flatté de se voir invoqué par le sénat et les patriciens, comme un protecteur contre les empiétements et la colère du peuple. Quoi qu'il en soit, Scipion accepta dès-lors le rôle de défenseur des grands, et d'ennemi des lois agraires. Ce dévouement à la cause des nobles lui attira de fréquentes attaques des tribuns, attentifs à rappeler sans cesse la mémoire et les lois de Tiberius. Le tribun Papirius Carbon lui ayant un jour demandé ce qu'il pensait de la mort de Tiberius, il répondit qu'elle avait été juste. Des murmures s'étant élevés dans l'assemblée, l'habile et fier Romain répondit, comme s'il ne s'adressait qu'aux étrangers et aux affranchis mêlés dans cette foule: « Taisez-» vous, vous dont l'Italie n'est que » la marâtre. » Des cris plus tumultueux retentirent; mais Scipion reprit avec hauteur: « Vous ne réussi-» rez pas à faire que je craigne, » parce qu'ils sont affranchis, ceux » que j'ai conduits ici chargés de » chaînes. » Ces luttes, qui se renouvelaient sans cesse, fatiguaient le vainqueur de Carthage, habitué à la dictature des camps et aux acclamations du triomphe; elles expliquent les sentiments que lui a prêtés Cicéron, dans ce beau dialogue *de la République*, et cette préférence pour la royauté, ces idées de monarchie tempérée, qu'il a fait sortir de sa bouche avec tant de grâce et d'éloquence. Souvent obligé de se défendre, Scipion remplit quelquefois aussi le rôle d'accusateur: il porta la parole contre L. Cotta, dans plusieurs plaidoyers véhéments; et le poids même des attaques sauva l'accusé, parce que les juges craignirent de paraître entraînés par l'autorité d'un si grand accusateur. Scipion avait donc ce talent de la parole qu'il ne paraissait pas avoir recherché dans sa jeunesse, mais que ses études grecques avaient dû lui rendre facile. Cicéron désigne ses discours parmi les premiers monuments du second âge de l'éloquence romaine; et s'il avoue qu'on donnait la supériorité à ceux de Lælius, il explique une telle préférence par la disposition naturelle à notre esprit de ne pas vouloir qu'un même homme excelle dans plusieurs genres à la fois. Au reste, nous ne pouvons juger si, comme le dit Cicéron, le style de Scipion avait quelque chose de plus élégant et de plus moderne que celui de son ami: il ne nous en reste que de bien courts passages. L'un de ces fragments faisait partie du discours de Scipion contre le projet de C. Gracchus, pour enlever au sénat le pouvoir judiciaire. On peut conclure des expressions de ce passage que, fidèle à la cause des grands, Scipion n'en avait pas moins blâmé leur luxe et leurs vices, qui compromettaient leur pouvoir. « On enseigne, » dit-il, à nos jeunes gens, des arts » prestigieux et déshonnêtes. Au mi-» lieu de petits baladins, de guim-» bardes, de flûtes, ils vont dans une » école d'histrions; ils apprennent à » chanter: choses que nos ancêtres » voulaient qu'on regardât comme » honteuses pour les personnes de » condition libre. Je le répète, les » jeunes vierges, les jeunes Romains » vont dans une académie de dan-» se, parmi les baladins. Quelqu'un » m'ayant raconté cela, je ne pouvais » me persuader que des patriciens » donnassent une semblable instruc-» tion à leurs enfants; mais m'étant » fait conduire dans une école de » danse, j'y ai vu plus de cinq cents

» jeunes garçons et jeunes filles, et » dans ce nombre (ce qui me fit pitié » pour la république), le fils d'un » candidat qui n'avait pas moins de » douze ans, et qui dansait aux cym» bales, exercice qu'un esclave liber» tin ne pourrait faire sans déshon» neur. » Curieux sous le rapport de l'histoire des mœurs, ce morceau si court et d'un tour si simple, ne peut nous donner sans doute aucune idée des efforts d'éloquence que Scipion opposait au génie fier et hardi de Caïus Gracchus. Il n'en est pas moins certain que dans Scipion se trouva le plus puissant obstacle aux entreprises du dernier des Gracques. Le sénat était divisé, le peuple entraîné, les Latins et les villes alliées prêts à la révolte; Scipion seul maintenait l'ancienne politique et l'ascendant de la noblesse. Il fit d'abord rejeter une loi qui avait pour objet d'autoriser la réélection des mêmes tribuns. Caïus Gracchus se vengea par de violentes invectives contre Scipion; rappelant le mot qu'il avait prononcé sur le meurtre de Tibérius, il s'emporta jusqu'à dire qu'il fallait se défaire du tyran. « A la bonne heure, reprit » Scipion avec dignité, c'est le vœu » que forment tous les ennemis de la » République; ils savent bien que je » ne puis vivre qu'autant que la Ré» publique est florissante, et qu'elle » ne peut cesser de l'être tant que je » vivrai. » Le parti des nobles parlait de nommer Scipion dictateur; et cette grande magistrature ne pouvait être du moins funeste à la République dans les mains d'un citoyen si vertueux. Caïus n'en pressait qu'avec plus de violence l'adoption de la loi agraire. Les fêtes appelées *Novendiales* donnèrent quelque trêve. Mais la lutte recommença. Fulvius, collègue et confident de Caïus, attaqua Scipion avec les plus outrageuses menaces; et ce grand homme se plaignit de l'injuste salaire qu'il recevait pour tant de services et d'efforts. Ce jour cependant fut un triomphe pour lui: à la sortie du sénat, il fut reconduit par un grand nombre de sénateurs, de citoyens, et une foule de Latins, alliés de la République. Le lendemain, on le trouva mort dans son lit (*V.* Sempronia), et le bruit se répandit que des traces de violence étaient visibles sur lui. Scipion était âgé de 56 ans. La douleur publique fut excessive. Un généreux citoyen, Métellus le *Macédonique*, long-temps ennemi de Scipion, s'élança sur la place publique tout en pleurs et s'écriant: « Accourez, citoyens, accou» rez, les remparts de Rome sont abat» tus, Scipion l'Africain, reposant au » milieu de sa demeure, a été frappé » d'un coup meurtrier. » Le jour des funérailles, il ordonna à ses fils de s'offrir pour porter le lit funèbre: « Allez, dit-il; car jamais dans la » suite, vous ne pourrez rendre le » même office à un aussi grand hom» me. » Le corps de Scipion fut porté dans le cercueil avec un voile sur la tête, ce qui était contre l'usage et fortifia les conjectures de violence et de poison. Q. Fabius Maximus, son neveu, prononça le discours accoutumé; il y rendait grâces aux dieux immortels de ce qu'un tel homme, par un choix de leur providence, était né dans Rome: » car, ajoutait-il, il fallait que l'em» pire du monde fût dans le lieu où » naissait Scipion. » L'histoire, dont les monuments sur cette époque sont peu nombreux et mutilés, n'a point éclairci les soupçons que fit naître la mort soudaine de Scipion: il est certain qu'il ne fut pas fait d'enquête publique. Pline, trois siècles plus tard,

s'en étonne, comme d'une irrégularité sans exemple, et Plutarque en donne pour motif la crainte qu'avait le peuple de trouver Caïus coupable. Mais Caïus périt lui-même assassiné par les grands de Rome; et il ne faut pas accuser trop vite de meurtre ceux qui sont morts victimes. Scipion ne laissa pas d'enfants : on remarqua la modicité de son héritage, où il ne se trouvait que trente livres d'argent et une demi-livre d'or. Sa vertu demeura l'une des plus belles traditions de la république; sa grandeur d'ame, son urbanité, son amitié pour Lælius (1), furent célébrées dans le siècle suivant par le génie de Cicéron. L'orateur romain avait rempli d'allusions à ce souvenir le beau Traité *de l'Amitié*, et il rendait l'image de Scipion plus vivante encore dans son livre favori, le *Dialogue de la république*, où il lui avait donné la première place. Horace rappelle avec la grâce qui lui est familière, les entretiens de Scipion et du sage Lælius, et les jeux de leur loisir au bord de la mer, sur laquelle ils se plaisaient à lancer de petits cailloux. Le goût des lettres, qui faisait partie de cette urbanité si célèbre dans Scipion, lui a valu, comme on sait, l'honneur d'être soupçonné d'avoir aidé Térence. Ce bruit ne paraît pas même avoir été répandu sans d'assez graves autorités : on cite un discours où Quintus Memmius, Romain illustre à qui Lucrèce a dédié son poème, avait dit en propres termes : *Pub. Africanus, qui à Terentio personam mutuatus, quæ domi luserat ipse nomine illius in scenam detulit :* « Scipion l'Africain empruntant le » masque de Térence, produisit sous » ce nom au théâtre les jeux d'esprit » qu'il avait préparés dans le secret » de sa maison. » L'aveu de Térence lui-même semblerait favoriser une telle supposition : dans le prologue des Adelphes, il répond aux envieux qui lui reprochent que des hommes illustres lui prêtent leurs secours, et travaillent habituellement avec lui : « Le poëte, dit-il, regarde cette in- » jure comme une louange: elle prou- » ve qu'il a su plaire à ceux qui plai- » sent au peuple romain, et à vous tous, » etc. » Je ne sais quel puissant de Rome Térence a voulu flatter par ces demi-aveux; mais il ne semble pas qu'ils aient pu regarder Scipion. Les *Adelphes* ne sont pas la première comédie de Térence, et ils furent joués l'an 593 de R., onze ans avant la prise de Carthage, à une époque où Scipion, encore peu célèbre, n'avait que vingt-cinq ans : doit-on supposer qu'avant cet âge, Scipion ait inspiré, ou possédé lui-même ce style si parfait et si pur que l'on admire dans le Ménandre romain? Toutefois, quelques autres fragments d'antiquité nous parlent des assiduités de Térence auprès de Scipion, de son empressement à recueillir les paroles de cette bouche éloquente : aussi, des commentateurs, qui voulaient absolument qu'un grand capitaine eût travaillé aux comédies de Térence, ont supposé que c'était le premier Africain qui avait eu ce mérite. Cicéron, dans le Traité de l'Amitié, a désigné Térence comme un hôte de Scipion Émilien et de Lælius: ce mot ne détruit pas l'objection tirée de la grande jeunesse de Scipion à l'époque où Térence produisit ses ouvrages sur la scène, et fut applaudi des Romains. Nous croyons qu'il faut laisser à Térence, esclave africain conduit à Rome, la gloire d'avoir fait d'excellentes comédies, et à Scipion la gloire fort

(1) Ce Lælius était fils de Lælius, qui avait été l'ami de Scipion le premier Africain.

différente d'avoir pris Carthage et Numance. V—n.

SCIPION (*Publius Cornélius*), surnommé Nasica, né vers l'an de Rome 534, était fils de Cnéus Scipion, tué en Espagne (*V.* ci-dessus, page 295). Il obtint à l'âge de vingt-sept ans, et sans avoir rempli aucune fonction publique, une distinction plus précieuse que les plus grands honneurs décernés par le sénat et le peuple : il fut proclamé, en vertu d'un sénatus-consulte, le plus homme de bien de la république. Voici à quelle occasion. Les décemvirs, gardiens des livres sibyllins, prétendirent y avoir lu que pour chasser les étrangers de l'Italie, il fallait faire venir de Pessinunte à Rome, la statue de la mère des dieux, *Mater Idæa*. L'oracle de Delphes avait, en outre, prononcé que cette statue serait reçue par le plus honnête homme de la république. Tite-Live ajoute que si les historiens contemporains lui avaient fait connaître les vertus qui valurent au jeune Nasica ce titre glorieux, il se ferait un plaisir d'en instruire la postérité; mais que, réduit à de simples conjectures, il se gardera bien d'en hasarder aucune sur un fait enseveli dans la nuit des temps. Nasica, suivi d'un cortège nombreux de dames romaines, alla recevoir la déesse protectrice au port d'Ostie. Un tel début lui promettait un rapide avancement dans la carrière des honneurs; mais une raillerie déplacée l'empêcha d'abord d'obtenir l'édilité. Comme il parcourait la place publique, prenant affectueusement, selon l'usage des candidats, la main de ceux dont il sollicitait le suffrage, il dit à un homme de la campagne qui les avait calleuses : « Est-ce que c'est ton habi» tude, mon ami, de marcher sur les » pieds de devant? » Ce mot fut entendu : les citoyens qui composaient les tribus de la campagne le prirent pour une insulte, et Nasica ne fut point édile. L'an 554 de Rome, il fut nommé triumvir d'une colonie envoyée à Venouse, que la guerre avait dépeuplée. Édile curule, l'an 558, il fit représenter, pendant trois jours, les jeux romains dans le cirque et au théâtre, avec une magnificence encore inusitée. Après avoir exercé la préture, en 560, il partit, l'année suivante pour l'Espagne, en qualité de propréteur, obtint de grands succès au-delà de l'Èbre, battit les Espagnols en plusieurs rencontres, et força, par la terreur de ses armes, cinquante cités à rentrer sous l'obéissance des Romains. Une victoire signalée, remportée près d'Ilipa sur les Lusitaniens, auxquels il tua douze mille hommes, couronna dignement cette glorieuse campagne. Pendant l'action, Scipion voyant plier ses soldats, voua des jeux à Jupiter, s'il devait à ce dieu une victoire complète. Ces exploits, et la protection de Scipion l'Africain ne purent cependant pas lui faire obtenir le consulat. Il n'y parvint que l'année suivante (an de Rome, 553, avant J.-C. 192), et signala sa magistrature par une victoire décisive contre les Boïens, dont vingt-huit mille restèrent sur le champ de bataille. La conquête de la moitié de leur territoire fut le résultat de cette journée, pour laquelle le sénat ordonna des prières publiques. Toutefois le tribun P. Sempronius Blæsus, prétendait ajourner le triomphe du consul. Cette opposition, que Nasica combattit par un langage aussi noble que modeste, ne fit qu'ajouter à l'éclat réel de sa pompe triomphale. Lors du procès inique intenté à Scipion l'Asiatique, Nasica prit la dé-

fense de son malheureux cousin (*V.* ci-dessus, page 327), mais toute son éloquence ne put prévaloir contre l'acharnement de Caton, qui l'emporta également sur Nasica, comme sur l'Asiatique, lorsque tous trois briguèrent la censure (an de Rome 570). L'année suivante Nasica fut nommé triumvir pour conduire une colonie latine à Aquilée. Il était regardé comme un grand jurisconsulte ; et les services qu'il avait rendus en cette qualité furent récompensés par une maison que lui donna la république. L'excellence de son caractère égalait l'étendue de ses connaissances. Dans sa vieillesse il fut prince du sénat, et il eut l'honneur d'être nommé patron de l'Espagne citérieure. Il ne se distinguait pas seulement par sa piété envers les Dieux, dit un ancien ; mais, consulté sur les matières d'état, son avis et sa manière même de l'énoncer, respiraient toujours la sagesse et la prudence (1). L'amitié qui l'unissait au poète Ennius atteste son amour pour les lettres. D—R—R.

SCIPION NASICA (*PUBLIUS CORNELIUS*), fils du précédent, surnommé *Corculum*, à cause de la bonté de son cœur, hérita des vertus et des talents de son père. Le choix que fit de lui Scipion l'Africain pour son gendre, prouverait en sa faveur, quand même l'histoire ne serait point remplie de ses actions. Très-jeune encore, puisque Tite-Live l'appelle *egregius adolescens*, il accompagna Paul-Émile dans la guerre contre Persée (an de Rome 586, 168 av. J.-C.), et contribua, par l'occupation des hauteurs de Pythium, au prompt succès de cette campagne. Une lettre écrite par Nasica lui-même, et que citent Plutarque et Tite-Live (1), nous donne les détails de cette action. Ce ne fut qu'après un rude combat qu'il parvint à forcer cette importante position : attaqué corps à corps par un soldat thrace, il le perça de sa javeline. Rempli de la confiance de ce premier succès, Nasica aurait voulu hâter le moment que Paul-Émile avait fixé pour une bataille générale. Ce grand capitaine, en souriant aux instances du jeune guerrier, lui répondit : A votre âge, Nasica, je ne » demandais qu'à combattre ; mais » une longue expérience m'a appris » quand il faut livrer, et quand il » faut éviter, le combat. Ce n'est pas » sur le champ de bataille qu'il con» vient de vous faire part de mes » raisons : dans un autre moment, » je pourrai vous en instruire ; au» jourd'hui qu'il vous suffise de l'au» torité d'un vieux capitaine. » Tite-Live, qui rapporte, ainsi que Plutarque, cette sage leçon de Paul-Émile, ajoute que Nasica sut en profiter. Nommé consul pour l'année 591 (163 avant J.-C.), avec C. Marcius Figulus, il avait déjà pris possession de son département : mais le sénat, instruit de quelques irrégularités concernant les auspices, commises par le consul qui avait présidé à cette élection, leur ordonna d'abdiquer ; et ces deux magistrats, également modérés et religieux, ne firent pas difficulté de se dépouiller, à l'heure même, de la première dignité de l'état. Les honneurs dont Nasica fut comblé dans la suite, le dédommagèrent amplement de ce sacrifice. Il parvint à la censure l'an de Rome 595, avec Popilius Lænas, et tous deux y déployèrent beaucoup de vigilance et de fermeté. Ce fut Na-

(1) Diodore de Sicile, Fragments.

(1) Vie de Paul-Émile ; Tite-Live, XLIV, 35.

sica qui plaça dans Rome une horloge nommée *clepsydre*, marquant toutes les heures par le moyen de l'eau, et d'un usage beaucoup plus étendu que le cadran solaire, connu jusqu'alors, qui ne pouvait les indiquer que pendant une partie du jour. Il mérita encore la reconnaissance publique par la construction de portiques au Capitole. Pour réprimer les prétentions toujours croissantes des citoyens, il fit, de concert avec Popilius, diparaître toutes les statues qui obstruaient le Forum, excepté celles qui avaient été érigées par ordre du sénat ou du peuple. Sous son second consulat, l'an de Rome 599 (avant J.-C. 155), il fit la guerre aux Dalmates, et s'empara de Delminium leur capitale. Le triomphe lui fut offert; mais on croit qu'il le refusa par le même sentiment de modestie qui l'avait empêché d'accepter de l'armée le titre d'*imperator*. Ce personnage, plein d'équité, ne se dissimulait pas que son prédécesseur Marcius Figulus avait tellement avancé cette guerre, qu'il ne lui avait presque laissé à faire que le siége de Delminium; mais l'enthousiasme des troupes de Nasica prouvait, par son excès même, combien il avait su gagner leur amour. Carthage, sans cesse en butte aux attaques de Masinissa, paraissait à la veille de prendre les armes pour le repousser. La plupart des sénateurs romains inclinaient à saisir cette occasion d'attaquer cette république. Nasica ouvrit et fit prévaloir un avis plus modéré: le sénat envoya à Carthage une ambassade, dont il fut nommé le chef : son intervention, toute loyale, fut assez puissante sur l'esprit de Masinissa pour faire promettre à celui-ci d'evacuer, en considération des Romains, le territoire en litige. Malheureusement pour Carthage, la fougue imprudente du suffète Gisgon, autorisant celle de la multitude, rendit inutile cette négociation pacifique. A son retour (an de Rome 602, avant J.-C. 152), Nasica, nommé grand-pontife, trouva encore le sénat disposé à s'armer contre les Carthaginois; mais il parvint, une seconde fois, à faire abandonner cette résolution pour envoyer une nouvelle ambassade. On peut voir, à l'article CATON (VII, 403), que si, à cette époque, ce fougueux Romain ne terminait jamais un discours sans demander la destruction de Carthage, le sage Nasica terminait tous les siens en avançant la proposition contraire. Il voulait conserver Carthage, parce qu'il jugeait son existence nécessaire pour tenir en crainte le peuple Romain, qui commençait à se corrompre et à inquiéter le sénat par son insolence et son mépris pour les lois. Les dissensions qui éclatèrent à Rome, presque immédiatement après le renversement de Carthage et de Numance, doivent prouver combien la politique de Nasica était prévoyante. Au retour des ambassadeurs romains, il eut encore le crédit de faire ajourner une troisième fois la guerre punique, malgré les clameurs de Caton, et l'opinion de la majorité du sénat. Tel était l'ascendant que ce grand homme avait obtenu sur ses contemporains, par ses mœurs irréprochables. A une droiture inflexible, à une vie entière passée loin de ces frivolités qui ôtent à l'ame et à l'esprit tout leur ressort, il joignait la connaissance du droit public et civil, et le talent de la parole. Il recueillit encore, vers le même temps, une autre preuve du pouvoir de sa vertu et de son éloquence: par l'ordre des derniers censeurs, un nouveau théâtre se construisait avec des loges et des

siéges commodes. L'édifice était presque achevé, lorsque Nasica représenta combien il était dangereux pour les mœurs publiques de multiplier les jeux scéniques et d'ajouter à leur attrait par la commodité de leurs dispositions locales. Entraîné par son opinion, le sénat décréta la démolition du théâtre, et fit défense d'en construire à l'avenir avec des siéges. La fureur des spectacles, qui dans le siècle suivant s'empara des Romains, justifia la haute prévoyance de cet illustre sénateur, lorsqu'on vit tous les citoyens aller journellement y chercher des leçons de débauche, d'impiété et de révolte. Arbitre en quelque sorte des délibérations du sénat, Nasica fut envoyé en Macédoine pour arrêter les progrès de la révolution qui venait de porter Andriscus, homme de néant, sur le trône d'Alexandre. Il s'agissait d'employer les voies de douceur pour ramener des peuples égarés par cet usurpateur, et de ne recourir aux armes qu'après avoir épuisé ces moyens. Personne n'était plus capable que Nasica de gagner les hommes par son éloquence et sa dextérité; et en même temps on pouvait compter sur sa résolution et sur ses talents militaires. Arrivé en Grèce, il reconnut que le soulèvement d'Andriscus était plus sérieux qu'on ne l'avait pensé. Nasica était sans armée; mais telle était l'influence de son nom, qu'il obtint sur-le-champ des troupes des alliés de la république. Il entra en Thessalie, où l'ennemi avait pénétré, et le repoussa jusqu'aux frontières de la Macédoine. Ces opérations donnèrent le temps au sénat de prendre les mesures nécessaires pour suivre cette guerre, qui ne devait être achevée que par Métellus (*V.* ce nom, XXVIII, 453). Ici se termina la carrière politique de Nasica. Cicéron, dans son *Dialogue des orateurs*, vante l'éloquence de ce vertueux patricien, auquel il n'aurait manqué, comme à son père, pour jouir d'une renommée plus étendue, que de naître dans un autre siècle. La gloire sans égale des deux Africains, fit pâlir celle des deux Nasica; mais il serait difficile de décider de quel côté se trouvèrent les vertus les plus solides et les plus pures. D—R—R.

SCIPION NASICA (*P. Cornelius*), fils du précédent, fut surnommé *Serapio*, à cause de sa ressemblance surprenante avec un esclave sacrificateur de ce nom. Nommé questeur, l'an 605 de Rome (149 av. J.-C.), sous les consuls Marcius Censorinus et Manilius, au commencement de la troisième guerre punique, il reçut, en cette qualité, les armes et les munitions que les Carthaginois consentirent à livrer aux Romains, dans l'espoir d'obtenir la paix. Il est à remarquer que Nasica avait pour collègue son cousin Cnéus Cornélius Hispalus (1), tandis que Scipion Emilien, encore jeune, servait en qualité de tribun légionnaire dans l'armée consulaire. Ainsi les Scipions semblaient se multiplier en Afrique pour la ruine de Carthage. Le consulat de Nasica (l'an de R. 615, avant J.-C. 139), fut très-orageux. Les tribuns, irrités d'une sentence prononcée par les consuls contre un déserteur, osèrent mettre en prison Nasica et son collègue D. Junius Brutus. Nasica fit preuve d'une fermeté inébranlable, non-seu-

(1) Nous n'avons pas cru devoir faire un article à part pour cette branche de la maison des Scipions. Elle avait pour auteur L. Cornélius Scipion, frère des deux Scipions tués en Espagne, qui reçut le surnom d'*Hispalus*, parce qu'il vint porter à Rome la nouvelle des succès de son frère. Le fils du premier Hispalus fut consul, l'an de Rome 576 (av. J.-C. 178), et mourut l'année même de sa magistrature. Il était en même temps pontife. Il eut pour fils Cn. Cornélius Scipion, dont il s'agit ici, et qui fut préteur, l'an 615. Cette branche, la moins illustre de la famille, s'éteignit en la personne du fils de ce préteur.

lement dans cette occasion, mais encore en imposant silence à tout le peuple assemblé. Les tribuns voulaient forcer les consuls à prendre certaines mesures relatives à la cherté du bled : Nasica s'y opposa ; et comme le peuple murmurait : *Romains*, dit-il en élevant la voix, *taisez-vous; je sais mieux que vous ce qui est utile à la république*. A ces mots toute l'assemblée garda un silence respectueux, et l'autorité d'un seul homme fut assez puissante pour faire taire les cris de la faim. En effet, jusqu'alors il s'était rendu tellement recommandable par ses vertus publiques et privées, qu'il est le premier et probablement le seul des Romains que l'on ait nommé souverain pontife sans qu'il fût présent à l'élection. Lors des séditions excitées par Tibérius Gracchus pour la loi agraire, (l'an de Rome 621), Nasica qui s'était mis à la tête des plus courageux adversaires de ce tribun, somma vainement le consul Scævola (*V*. ce nom, p. 4 ci-dessus), de recourir à la force contre un démagogue si dangereux ; alors se levant avec emportement, il s'écria: *Puisque le consul, par un attachement scrupuleux aux formalités des lois, expose la république et les lois mêmes à une perte certaine, tout particulier que je suis, je me mettrai à votre tête*. En même temps enveloppant sa main gauche dans le pan de sa robe pontificale, il en couvre sa tête, soit pour arborer une espèce de signe de ralliement, dit Appien (2), soit afin de dérober aux regards des dieux ce qu'il allait faire; puis il ajoute d'une voix terrible : *Suivez-moi, vous tous qui vous intéressez à la conservation de la république*. Presque tous les sénateurs marchent à la suite de Nasica ; la foule, pleine de respect pour le pontife, se range sur son passage : il se dirige vers le Capitole où se trouvait Tibérius ; et dans cette mêlée sanglante, le tribun et trois cents de ses partisans sont assommés à coups de pierre et de bâton (*V*. GRACCHUS (Tiberius) XVIII, 245). On croit même qu'après avoir été renversé par Satureius, Gracchus fut tué par Nasica ; ainsi cet illustre patricien aurait eu le malheur d'être le premier Romain qui ait fait couler le sang de ses concitoyens dans une sédition. Les partisans de l'aristocratie exaltèrent sa conduite, tandis que le parti populaire n'y vit qu'un assassinat. En butte à la fureur de la multitude, il ne pouvait plus paraître en public sans être exposé à des invectives et à des menaces : on parlait même de l'accuser juridiquement. Comme souverain pontife, Nasica pouvait être considéré comme ayant commis un sacrilége. Le chef du sacerdoce ne pouvait assister à un jugement de mort, ni porter ses yeux sur un cadavre, encore moins le laisser sans sépulture : mais quels termes pour qualifier l'impiété d'un pontife commettant dans le temple de Jupiter un meurtre sur un augure tel qu'était Gracchus, et laissant le corps de sa victime sans tombeau! Le sénat, justement alarmé sur le sort d'un homme qui lui était si cher, se vit obligé de l'éloigner de l'Italie, ce qui était encore une atteinte portée aux obligations du sacerdoce : le grand pontife ne devait pas sortir de l'Italie. Il fut donc envoyé en Asie, avec la mission d'apaiser les troubles excités dans le royaume de Pergame, par Aristonicus ; mais ce n'était qu'un prétexte pour couvrir un exil honorable, ou plutôt pour dissimuler une retraite

(2) Lib. 1, 2, Bell. civil.

trop nécessaire. Nasica ne vécut pas long-temps loin de sa patrie : à peine arrivé près de Pergame, il mourut de chagrin, l'an de Rome 622. Cicéron ne parle de lui qu'avec les plus grands éloges. Dans le plaidoyer pour Milon, il le compare à Servilius Ahala, qui tua Spurius Melius, et dit que l'un et l'autre, en délivrant la patrie de dangereux citoyens, avaient rempli l'univers de leur gloire. Ailleurs (huitième Philippique), l'orateur romain exalte le courage, la sagesse, la grandeur d'ame de Nasica, et assure que les meilleurs citoyens l'ont regardé comme le libérateur de la république. Velleius Paterculus porte le même jugement, et vante surtout Nasica pour avoir préféré, en cette occasion, les intérêts de la patrie à ceux du sang (il était cousin germain de Tibérius). Appien (3) ni Plutarque (4) ne s'expliquent sur cette action, que Florus regarde presque comme légale (5). Le vertueux Rollin, loin de ratifier les éloges de Cicéron, accuse cet orateur d'avoir été aveuglé par l'esprit de parti. En effet, celui qui fit tuer les complices de Catilina sans jugement, était intéressé personnellement à trouver légitime le meurtre de Gracchus. — SCIPION NASICA (P. Cornélius), fils du précédent, consul l'an de Rome 641, mourut dans le cours de sa magistrature. Il soutint l'honneur de son nom par une intégrité parfaite. Son esprit, et surtout ses mœurs, au rapport de Cicéron, s'étaient perfectionnés par l'étude de la philosophie, qui chez lui n'avait rien de dur ni d'austère. Orateur disert, il joignait à la pureté du langage le sel de la bonne plaisanterie (6). Diodore de Sicile, Valère-Maxime, Aurélius Victor ont confondu les trois premiers Scipion Nasica. D—R—R.

SCIPION NASICA (*P.-Cornelius*), fils du précédent, adopté par Q.-Cæcilius Metellus Pius (*V.* ce nom, XXVIII, 457), et connu dans l'histoire sous le nom de *Métellus-Scipion*, dégénéra des vertus, comme des talents héréditaires de ses ancêtres. Toutefois ses alliances, son nom et ses richesses l'égalèrent, selon l'expression de Plutarque, à ce qu'il y avait de plus grand dans Rome (1), et le firent passer par toutes les dignités de la république. Il épousa Lépida, dont la main lui fut disputée par Caton d'Utique (*Voy.* ce nom, VII, 407); puis Scribonia, qui devint plus tard l'épouse d'Octave. Lors de la fameuse brigue pour le consulat, qui marqua l'an de Rome 702 (av. J.-C. 52), Métellus Scipion se mit sur les rangs, avec Hypséus, ancien questeur de Pompée. Ils avaient pour concurrent Milon, l'assassin de Clodius. Voulant accabler le parti de ce compétiteur, ils n'eurent pas recours « à ces corruptions ordinaires et invétérées dans » l'état, telles que les présents et les » distributions de deniers pour gagner les suffrages, mais à la force » ouverte, à la voie des armes, à » l'effusion du sang et à tous les » moyens d'une audace effrénée, qui » tendaient à exciter une guerre civile (2) ». Leurs troupes brûlèrent le palais Hostilien, et assiégèrent, pendant cinq jours, la maison de l'inter-roi Lépidus, qui refusait de convoquer illégalement les comices.

(3) Bell. civil., lib. I, c. I.
(4) Vie de Tibérius Gracchus.
(5) *Quasi jure oppressus est*, Flor., lib. III, § 15.

(6) Brutus, n°. 128.
(1) Vie de Pompée.
(2) Ibid.

Le sénat mit fin à ces troubles en nommant un seul consul, qui fut Pompée. Ce fut sous ces sinistres auspices que Scipion donna à cet illustre Romain Cornélie, la plus jeune de ses filles (3). La puissance du gendre n'empêcha pas le beau-père d'être accusé de brigue par Memmius, en vertu d'une loi que Pompée lui-même venait de porter; mais ce dernier, selon l'expression de Tacite, *infracteur des lois dont il était l'auteur*, prit le deuil, et sollicita, pour Métellus-Scipion, les juges, qui, prenant aussi le deuil, reconduisirent, de sa place jusqu'à sa maison, l'accusé qu'ils auraient dû punir, et forcèrent ainsi l'accusateur à se désister de sa poursuite. Pompée prit ensuite Métellus pour collègue dans le consulat, après avoir exercé seul, pendant six mois, cette magistrature. Scipion, aspirant à la gloire de réformer l'état, rétablit dans ses anciens droits la censure; mais il eût mieux fait de réformer ses mœurs, et de ne pas scandaliser Rome par ses infames débauches. Valère-Maxime nous le montre assistant aux festins donnés par Gémellus, appariteur des tribuns, qui, « pour satisfaire la lubricité de ce consul et » de ses chefs, fit de sa maison un » lieu de prostitution, et leur amena » deux femmes de naissance illustre, » Mucie et Fulvie, enlevées à leur » père et à leur mère, aussi bien que » le jeune Saturninus, enfant d'une » noble famille, tristes victimes d'une » incontinence échauffée par le vin! » Au moment où la guerre civile allait éclater entre César et Pompée, Métellus Scipion fut le premier à repousser, dans le sénat, les ouvertures pacifiques du vainqueur des Gaules. Il opina en demandant que si, dans un jour fixe, César ne posait point les armes, il fût déclaré ennemi de l'empire romain (4). L'espoir d'obtenir le gouvernement des provinces, et de partager avec Pompée le commandement des armées, autant que la crainte d'être recherché pour ses malversations si la paix rétablissait l'ordre dans l'état, dictait à Scipion ce langage peu modéré (5). Quelques jours après, il partit pour la Syrie, avec le titre de proconsul et la mission de rassembler toutes les troupes de l'Orient. César voulut en vain l'empêcher de l'accomplir (*V.* ARISTOBULE, II, 447). Scipion déploya dans cette province une cruauté jusqu'alors étrangère à son illustre race: il fit trancher la tête à Alexandre, fils d'Aristobule, roi des Juifs, sur le frivole prétexte d'anciens troubles excités dans la Judée (6); mais dans le fait parce que ce prince était partisan de César. Après avoir reçu un échec vers le mont Amanus en Cilicie, il s'arrogea lui-même le titre d'*imperator*, et se fit donner des sommes immenses par les princes et les cités de l'Orient. Il leva alors un corps de cavalerie: mais au lieu d'attaquer les Parthes comme l'exigeaient l'intérêt et l'honneur de Rome, il sortit de la Syrie avec ses légions, et entra dans l'Asie-Mineure, où l'on appréhendait une irruption de ces redoutables ennemis. Voyant ses troupes plus disposées à les repousser qu'à prendre part à une guerre civile, Scipion se crut tout permis pour les amener à ses projets: il autorisa toute espèce de brigandages et d'exactions,

(3) L'aînée, appelée aussi Cornélie, avait épousé Lepidus.

(4) Plutarque, Vie de César.

(5) C. J. Cæsar, Comm. de Bell. civ. I, I.

(6) Joseph., Antiq. judaïques, l. XIV, c. 13.

et lui-même en donnait l'exemple, tant pour satisfaire son avarice, que pour trouver de quoi faire des largesses aux soldats. Déjà il prenait ses mesures pour enlever les trésors du temple de Diane à Éphèse (7), lorsqu'une dépêche de Pompée, qui le pressait de hâter sa marche, vint lui épargner un crime non moins odieux que celui d'Erostrate. Arrivé en Macédoine, Scipion se trouva en présence de Domitius Calvinus, lieutenant de César: ces deux généraux, étant à-peu-près égaux en force, ne se firent qu'une guerre d'observation; seulement Scipion, abandonnant son camp à l'improviste, parvint à chasser de la Thessalie L. Cassius Longinus, autre lieutenant de César; puis, par la célérité d'une contre-marche, il sauva Favonius qu'il avait laissé aux bords du fleuve Haliacmon, avec huit cohortes pour la garde des bagages de ses légions (8). Pendant ces opérations, César, qui affectait de desirer la paix, se voyant rebuté par Pompée, dépêcha un ami commun (Clodius) vers Scipion afin de l'engager « à changer les dispositions de son » beau-père, sur lequel il avait assez » de crédit non-seulement pour lui » offrir ses conseils, mais pour le » forcer à l'écouter, et pour le rap» peler à la raison, s'il s'en écar» tait. » On voit, par ces expressions tirées des *Commentaires* de César, quel rôle important jouait Métellus Scipion dans le parti de Pompée. En effet, son armée ne reconnaissait que lui, et il avait assez de forces pour lutter, au besoin, contre son gendre. Métellus reçut d'abord favorablement le message de César, et les dépêches flatteuses pour sa vanité, dont l'envoyé était chargé; mais bientôt, sur les représentations de Favonius, zélé partisan de Pompée, il rompit tout-à-coup la négociation. Si, après avoir forcé les lignes de César, à Dyrrachium, Pompée rejeta le conseil qui lui fut donné de repasser en Italie, ce fut principalement pour ne pas abandonner Métellus Scipion et son armée, qui était toujours en Thessalie, et qui aurait eu alors à combattre toutes les forces de l'ennemi. En effet, César venait de s'emparer de cette province, à l'exception de Larisse, où Scipion s'était renfermé avec ses légions. Pompée ne tarda pas à opérer sa jonction avec son beau-père, dont il invita l'armée à prendre part au butin et aux récompenses dues à la victoire qui venait d'être remportée à Dyrrachium. Il fit ensuite camper les deux armées ensemble, et fit participer Métellus Scipion à tous les honneurs du commandement. La confiance était si grande dans le parti de Pompée, que Metellus Scipion eut une contestation sérieuse avec Lentulus Spinther et Domitius Ahénobarbus, pour le souverain pontificat dont César était revêtu. » Pompée, » dit Appien, mit fin à ces contentions, » en homme qui connaissait les vicis» situdes de la guerre; et jetant des » yeux d'indignation sur les conten» dants, il se couvrit le visage. » A la bataille de Pharsale, Scipion, avec les troupes qu'il avait amenées de Syrie, occupait le centre de l'armée. Après la défaite, il fit voile vers l'Afrique, où il trouva les légions de Varus et les secours de Juba, roi de Mauritanie; mais il n'y apporta point les talents d'un grand général: car, de toutes les vertus militaires de ses ancêtres, il n'avait que le courage d'un soldat, et quelque connaissance de la tactique. Sa présomption égalait

(7) C. J. César. Comm. de Bell. civ., lib. III.
(8) C. J. César., ibid.

sa haine contre César. On a pu voir à l'article CATON d'Utique, le peu de cas que fit Métellus des avis de ce sage romain. Il lui avait pourtant l'obligation d'être reconnu comme le chef du parti de Pompée en Afrique. Caton avait en outre épargné à Métellus Scipion le crime de la destruction d'Utique, qu'il allait ordonner pour faire lâchement sa cour à Juba. Le proconsul, secondé par d'habiles lieutenants, eut bientôt rassemblé des forces imposantes, formé des magasins pour plusieurs campagnes, et pris, en dévastant le pays, les mesures nécessaires, pour préparer à César une disette absolue lorsqu'il passerait en Afrique. Jamais les partisans de Pompée n'avaient paru plus redoutables. Le nom de Scipion rappelait la fortune des deux illustres Africains, et l'on croyait que, dans la même contrée, il se couvrirait de la même gloire. Un oracle portait que la race des Scipions serait toujours victorieuse en Afrique. Les soldats de César étaient alarmés d'en avoir un à combattre dans cette province. Il se trouvait, par bonheur, dans le camp de César, un certain Scipion qui n'avait d'autre mérite que d'appartenir à la famille des vainqueurs de Carthage. L'infamie de ses mœurs avait fait changer pour lui le beau surnom d'Africanus contre celui de *Salution*, qui exprimait une abominable recherche de débauche. César le mit à la tête de son armée; et la commandant en effet lui-même, il parut lui céder les honneurs du commandement. Ainsi fut éludé l'oracle: les soldats, le croyant accompli, reprirent leur confiance accoutumée. Cependant un premier combat dans lequel Labiénus, un des lieutenants de Scipion, eut quelque avantage, sembla confirmer les espérances du proconsul, qui prodigua les récompenses à ce corps d'armée. César, renfermé dans l'enceinte de son camp, évita de se mesurer avec les forces trop supérieures de Métellus Scipion, tant qu'il n'eut pas réuni toutes ses ressources. Le proconsul prit pour de la lâcheté ce qui n'était que l'effet d'une sage circonspection. Un jour, après être resté quelque temps en bataille dans la plaine, il fit rentrer lentement ses troupes dans son camp, les assembla, et leur fit un discours sur la terreur qu'il avait inspirée à César. Après les avoir exhortées à bien faire, il leur promit dans peu une victoire complète (7). Cependant César faisait à Scipion une guerre sourde et bien dangereuse, en se conciliant, par sa douceur et son humanité l'affection des habitants de l'Afrique qu'avaient aliénée les violences et les cruautés de ce présomptueux général. Aussitôt que César eut reçu des renforts, il accepta un combat de cavalerie, fut vainqueur, et cet échec aurait dû convaincre Scipion de la nécessité de traîner la guerre en longueur. Mais loin d'écouter ce conseil donné par Caton, il taxa celui-ci de lâcheté, et lui écrivit qu'il devait se contenter de trouver sa sûreté dans une bonne ville et derrière de fortes murailles; que c'en était trop que de vouloir empêcher les autres de suivre l'impulsion de leur courage. Chaque jour de nouvelles fautes prouvaient combien Métellus-Scipion était incapable de vaincre, et combien, en cas de succès, il saurait mal user de la victoire. On lui amena un centurion et quelques vétérans de César prisonniers. Scipion leur offrit la vie et des récompenses, s'ils voulaient s'enrôler sous ses drapeaux. Le centurion ré-

(7) Commentaire sur la guerre d'Afrique, attribué à Hirtius Pansa.

pondit que jamais il ne combattrait contre son ancien général ; il ajouta même quelques bravades déplacées, mais qui loin d'irriter Scipion, s'il avait eu quelque noblesse d'âme, auraient dû lui inspirer de l'intérêt pour un soldat si fidèle à son chef. Loin de là, s'abandonnant à toute sa fureur, il le fit massacrer sur la place avec ses infortunés compagnons d'armes. Arrogant, cruel envers les Romains, Scipion ne montra qu'une timide souplesse devant Juba, qui était venu le joindre avec des forces peu considérables. Il souffrit que ce prince barbare affectât, à son égard, la supériorité la plus insolente (*V.* Juba Ier., XXII, 88). Il avait pourtant, à cet égard, reçu, de Caton d'Utique, une belle leçon dont il aurait dû profiter. Dans la première entrevue que ce vertueux Romain eut avec Juba, ce prince prit la place d'honneur entre Caton et Scipion. Caton, sans balancer, transporta lui-même son siége pour mettre Scipion au milieu. Plusieurs affaires d'avant-postes, dans lesquelles il eut le plus souvent du désavantage, avaient fini par apprendre à Scipion à craindre César. Il se tint dès-lors dans des lieux forts par leur assiette, bien retranchés, et où il n'était pas possible de l'attaquer. Pour tirer ses ennemis d'une position inexpugnable, César se dirigea vers Thapsus, dont il commença le siége, ne doutant pas qu'ils ne marchassent au secours de cette place importante. Scipion et Juba, comme il l'avait prévu, le suivirent et placèrent leurs deux camps séparés, à quelque distance de cette ville. L'auteur des Commentaires sur la guerre d'Afrique, rend lui-même justice aux dispositions bien entendues que fit Scipion pour fortifier son camp, et couvrir ses travailleurs ; ses troupes durent néanmoins céder à l'impétuosité des invincibles soldats de César ; et la journée de Thapsus vit la défaite de Scipion. Son armée battue, mais non pas détruite, alla chercher un asile dans le camp fortifié que son général avait si imprudemment abandonné. Malheureusement la fuite précipitée de Scipion et de ses lieutenants la laissait sans chef qui pût la diriger, et cette armée digne d'un meilleur sort, fut taillée en pièces ou dispersée. L'histoire perd entièrement de vue Scipion pendant cette déroute, jusqu'à ce qu'elle le retrouve sur une escadre de douze vaisseaux rassemblés à la hâte, et avec lesquels il se proposait de passer en Espagne. Les vents contraires l'ayant obligé de relâcher à Hippone, il fut enveloppé dans ce port par la flotte de Sitius, partisan de César. Se voyant sur le point d'être fait prisonnier, il se perce de son épée. Les ennemis, qui se sont emparés de son vaisseau, demandant *où est le général?* Scipion faisant un dernier effort, élève sa voix mourante, et dit : *Le général est en sûreté.* Puis il expire. Ce fut là sans doute, en admettant la morale des anciens sur le suicide, le seul beau moment de sa vie. Appien prétend que, parmi les tableaux portés à la suite du char de César, lorsqu'il célébra quatre triomphes à-la-fois, on voyait l'image de Métellus Scipion, se perçant de son épée. Plutarque dit positivement le contraire (10). Aussi regarde-t-on généralement comme apocryphe cette anecdote, qui paraît peu conforme à la politique de César (11). — Scipio Nasica (Pu-

(10) Vie de César.

(11) On doit dire que Tite-Live, dans une de ses décades qui sont perdues, parlait avec éloge de Scipion, et qu'il le qualifiait même de grand homme, ainsi que Brutus, Cassius, Afranius. Ce sont sans doute de pareilles exagérations qui ont mérité à Tite-Live le surnom de Pompeien.

blius Cornélius), fils du précédent et de Scribonia, fut consul, l'an 738 de Rome (16 ans av. J.-C.), sous le règne d'Auguste. Il poussa l'infamie de ses mœurs jusqu'à entretenir un commerce incestueux avec la trop fameuse Julie, sa sœur utérine (*V.* ce nom, XXII, 133). Enveloppé dans la disgrace de cette princesse, il fut exilé par l'empereur son beau-père. — SCIPION (P. Cornélius), petit-fils du précédent, vécut sous les règnes de Tibère, de Claude et de Néron. Sous le premier de ces empereurs, il servit avec distinction, en Afrique, en qualité de lieutenant de Blæsus, dans la guerre contre Tacfarinas, roi des Garamantes (an de Rome 775, après J.-C. 22). Il avait épousé Poppée, fille de Poppæus Sabinus, et tante de cette Poppée si célèbre par ses débauches, qui fut la femme de Néron. Poppée, l'épouse de Scipion, ne fut pas plus vertueuse : son libertinage fournit à l'impératrice Messaline, qui était jalouse de sa beauté, un prétexte pour la menacer d'une prison perpétuelle. Poppée afin d'éviter ce triste sort mit fin à ses jours. L'imbécille Claude, à qui l'on avait caché cet événement, demanda quelques jours après des nouvelles de Poppée à Scipion, qui se trouvait à sa table. « Le sort en » a disposé, » fut toute la réponse de l'adroit courtisan. Au reste, il devait peu regretter cette femme impudique. Il donna, quelques jours après, une nouvelle preuve de son indifférence conjugale : le sénat délibérait sur les peines à infliger aux complices des débauches de Poppée, qui étaient accusés d'autres délits. Scipion, obligé de donner son avis, dit : *Comme je pense ainsi que vous tous sur sa conduite, vous pouvez supposer que j'opine comme vous tous.* « Et c'est » ainsi, observe Tacite (12), qu'il pré» tendit concilier la tendresse d'un » époux avec les ménagements d'un » sénateur » On ne sera pas surpris qu'un tel homme ait été du nombre des plus vils adulateurs de l'affranchi Pallas, ministre de l'empereur Claude. Scipion dit en plein sénat, « qu'on » devait à cet affranchi des remerci» ments au nom de tout l'empire, de » ce qu'étant issu des rois d'Arcadie, » il sacrifiait une ancienne noblesse à » l'utilité publique, et souffrait d'être » compté parmi les officiers du prin» ce. » Il paraît que la race des Scipions s'éteignit avec cet indigne rejeton de tant de grands hommes.

D—R—R.

SCOLARI (PHILIPPE, connu aussi sous le nom de PIPPO-SPANO), né, en 1369, dans la ville de Tizzano, à trois lieues de Florence, appartenait à une branche de l'illustre famille des Buondelmonti. Des revers de fortune avaient obligé ses parents à vivre dans cette retraite, où il passa les premières années de sa vie. Il en sortit à treize ans, n'ayant appris qu'à lire et à compter; et c'est avec d'aussi faibles moyens qu'il entra dans le monde. Le père, embarrassé de le placer convenablement auprès de lui, l'envoya en Hongrie à un de ses amis qui dirigeait une maison de commerce à Bude. Le trésorier du roi de Hongrie entrant un jour dans les magasins de ce négociant, fut frappé de l'activité et de l'intelligence du jeune étranger, et montra le desir de se l'attacher. Le commis-marchand se trouva tout-à-coup transformé en intendant d'un grand seigneur, qui, non-seulement lui confia la gestion de ses biens particuliers, mais lui abandonna encore une partie de l'administration publi-

(12) Annal. XI, ch. 5.

que. L'élévation de cet inconnu excita l'envie des courtisans, et ils auraient réussi à le perdre, si le hasard n'était venu rendre la situation de Scolari encore plus brillante. Le roi Sigismond, pressé par les Turcs, rassembla un conseil pour aviser à des moyens de défense. Il fut arrêté qu'on lèverait un corps de troupes à cheval pour garder les bords du Danube et s'opposer à une irruption des infidèles, déjà maîtres de la Servie. Les seigneurs hongrois, qui avaient proposé des mesures si sages pour la sûreté de leur pays, ne surent pas calculer les frais nécessaires à l'équipement et à l'entretien de cette nouvelle armée, et il leur fallut avoir recours à Scolari pour se tirer de cet embarras. La promptitude avec laquelle ce jeune homme répondit à toutes leurs questions, donna une haute idée de son mérite au roi, qui résolut de l'élever aux premières charges de l'état. Le monarque le plaça d'abord à la tête du département des mines, qui formaient alors la branche principale des revenus de la couronne. Satisfait de ses services, Sigismond eut bientôt l'occasion de l'être encore davantage de sa fidélité. Les anciens partisans de Charles III d'Anjou, ébranlés par les promesses de son fils Ladislas, conjurèrent ouvertement contre leur souverain, qu'ils eurent la témérité d'attaquer jusque dans son palais. Déjà le roi Sigismond, devenu prisonnier de ses sujets, s'attendait à être livré à son odieux rival, lorsque Scolari, qui avait eu le bonheur d'échapper aux révoltés, forma des rassemblements nombreux pour délivrer son bienfaiteur. Sigismond, ayant alors réussi à tromper la vigilance de ses gardiens, se sauva en Bohême, puis à Vienne, où il prit le commandement d'une armée que Wenceslas, son frère, avait mise à sa disposition. Ce fut dans cette capitale que Scolari alla rejoindre son maître, qui crut ne pouvoir moins faire pour son libérateur, que de le décorer du titre de comte de Temeswar. Le nouveau général avait à peine déposé son épée, qu'il fut obligé de la reprendre pour s'opposer à une invasion des Turcs, sans cesse attirés par les troubles intérieurs de la Hongrie. Il les battit en plusieurs rencontres, et leur imposa tellement, par la continuité de ses succès, que son nom seul suffisait pour les mettre en déroute. Cependant la mort de Robert avait appelé Sigismond sur le trône impérial. Cet événement n'altéra point ses rapports avec ce favori, qu'il chargea d'aller témoigner au pape le desir qu'il avait de se faire couronner à Rome. Cette négociation fut entravée par les Vénitiens, qui ne voulurent pas accorder à l'empereur le passage par leurs états. Dans ce voyage, Scolari eut occasion de revoir son pays natal, où il ne put pas obtenir les insignes militaires de la république, distinction assez communément accordée aux illustres citoyens. Mécontent de ses compatriotes, il alla prendre le commandement d'une armée de vingt mille hommes, destinés à agir contre les Vénitiens, pour les punir de leur refus. Après cette campagne (dans laquelle divers historiens, et entre autre Sabellicus, ont prétendu que Scolari avait encouru la disgrâce de son maître) il fut nommé gouverneur-général de la Hongrie, et chargé de plusieurs missions importantes, pendant le concile de Constance, où il reçut l'ordre de se rendre. De retour dans son gouvernement, il y tomba malade, et le faux bruit de sa mort

suffit pour relever le courage des Turcs, qui menacèrent encore d'envahir la Hongrie. Cette crainte saisit tous les esprits, et fut partagée par l'empereur lui-même, qui, entouré des archevêques de Cologne et de Maïence, des électeurs de Bavière et de Saxe, et de plusieurs autres dignitaires de l'empire, se rendit chez Scolari, pour l'engager à se remettre à la tête de l'armée. Le comte de Temeswar ne se refusa pas à une si honorable invitation, et étendu sur un brancard, comme Annibal à Trasimène, il parut au milieu des soldats, qu'il conduisit pour la dernière fois à la victoire. Ramené dans sa tente, il eut à peine le temps de se faire transporter à Lippa, où il expira le 27 décembre 1426. La nouvelle de sa mort répandit la désolation dans toutes les classes. Sigismond, en deuil, se rendit dans cette ville, pour assister à ses funérailles. Il suivit le convoi jusqu'à Albe-Royale, où Scolari avait fait bâtir une magnifique chapelle, à côté de celle qui était destinée à conserver les cendres des anciens rois de Hongrie. On trouvera d'autres renseignements sur Scolari, dans les *Elogj degl' illustri Toscani*, tom. 1, p. 235, et dans l'ouvrage de Mellini, intitulé : *Vita del famosissimo, e chiarissimo capitano Filippo Scolari*, dont il a paru deux éditions, Florence, 1569 et 1606, in-8°. Jacques Poggio, fils de l'historien de ce nom, a donné une Vie de Scolari, en latin. A-G-S.

SCOOREL (JEAN), peintre hollandais, naquit à Schoorel, près d'Alkmaer, en 1493. Ayant perdu fort jeune son père et sa mère, il fut recueilli par des parents, qui lui firent commencer ses études. Mais il ne put résister au penchant qui l'entraînait vers le dessin. Il ne voyait pas un tableau qu'il n'essayât de le copier. Il s'amusait également à faire avec un canif de petites figures de bois qui étonnaient tout le monde. Ses parents résolurent alors de seconder ses dispositions et le mirent sous la conduite de Guillaume Corneliz, peintre de Harlem, qui le prit à condition qu'il resterait chez lui pendant trois années, et que s'il le quittait avant ce temps, Scoorel serait obligé de lui payer une certaine somme d'argent en dédommagement. Ayant ainsi assuré son empire sur son élève, et certain de n'en pouvoir être abandonné, il lui fit supporter tout le poids de son mauvais caractère et de son intempérance. Quoique fort doux et soumis, Scoorel résolut de se soustraire à une aussi fâcheuse position. Un soir que son maître, plus ivre qu'à l'ordinaire, l'avait encore plus maltraité, il enleva, de la bourse de cuir qu'il vit à son côté, l'obligation qu'il avait été forcé de souscrire, et l'ayant déchirée par morceaux, il la jeta dans le canal qui passait sous ses fenêtres. Corneliz s'étant aperçu le lendemain de la perte qu'il avait faite, et craignant que Scoorel n'en profitât pour le quitter, cessa de le maltraiter ; et son élève, qui ne demandait pas autre chose, resta près de lui pendant le temps convenu. Il redoubla, au contraire, d'exactitude : tous les jours étaient pour lui des jours de travail ; et lorsque l'atelier était fermé, il allait hors de la ville et copiait tous les sujets qui lui paraisaient dignes d'attention. C'est ainsi qu'il se fit une manière à lui, et qu'il est devenu par sa belle exécution, un des guides les plus sûrs que puissent prendre les autres peintres. Le terme de son esclavage étant arrivé, il se rendit à Amsterdam, et il entra chez Jacques Cor-

neliz, habile dessinateur et coloriste agréable. Les talents de Scoorel frappèrent ce nouveau maître, qui le prit en amitié et le regarda comme son fils. Il avait une fille de douze ans d'une rare beauté et d'un esprit remarquable; le jeune artiste en devint épris, et elle répondit à sa passion. Comme Scoorel était encore fort jeune, et qu'il ne se croyait pas assez habile pour se flatter de l'obtenir de son père, il résolut de voyager afin de se perfectionner et de mériter ainsi la main de sa maîtresse. Il partit donc et alla demeurer quelque temps avec Jean de Momper; mais la mauvaise conduite de ce peintre le dégoûta, et il se rendit à Cologne, puis à Spire, où ayant lié connaissance avec un prêtre qui cultivait l'architecture, il reçut de lui des leçons de cet art, et lui laissa, en retour, quelques tableaux de sa main. Il visita successivement toutes les villes de l'Allemagne où il se trouvait un peintre de renom, et il se serait fixé à Nuremberg, auprès d'Albert Durer, si les troubles excités par les guerres de religion ne l'eussent déterminé à se retirer en Carinthie. Un riche baron de ce pays voulut lui donner une de ses filles en mariage; mais l'amour qu'il conservait pour la jeune Corneliz lui fit rejeter cette offre séduisante. Il se rendit à Venise, où s'étant lié avec un religieux, grand amateur de peinture, il résolut de le suivre à Jérusalem. Il visita les Saints-Lieux, et les dessina avec soin, ainsi que tous les endroits remarquables par où il passait. A son départ, il promit au gardien du Saint-Sépulchre de lui envoyer un de ses ouvrages; et à peine arrivé à Venise, il remplit sa promesse, en lui faisant parvenir un tableau de l'*Incrédulité de Saint Thomas*, que l'on voyait encore dans cette église en 1604. Les *Vues* qu'il avait dessinées de la cité sainte, lui servirent dans la plupart des sujets de l'évangile qu'il exécuta par la suite. Après un court séjour à Venise, il s'arrêta à Rome pour y étudier les restes de l'antiquité et les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange; et sa réputation s'étendit avec rapidité. Le cardinal d'Utrecht, son compatriote, ayant été élevé au trône pontifical sous le nom d'Adrien VI, Scoorel fut chargé de divers travaux, entre autres du portrait du pape pour le collége de Louvain, que ce pontife avait fondé. Le Pontife étant mort, Scoorel retourna dans sa patrie, où il trouva sa maîtresse mariée. Après avoir donné quelques jours à sa douleur, il peignit pour l'église cathédrale d'Utrecht, un grand tableau représentant *l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*. Cependant, craignant de se trouver enveloppé dans les troubles qui éclatèrent dans cette ville, il choisit pour son séjour Harlem, où il acheta une maison, et il reçut alors de toutes parts des demandes de tableaux. Les plus remarquables furent un *Baptême de Jésus-Christ*, où l'on voyait un grand nombre de belles figures nues et un paysage dont la beauté excitait l'admiration de tous les connaisseurs, par la vérité et l'agrément du site; *un Christ en croix*, pour le maître-autel de la vieille église d'Amsterdam. Quand le roi Philippe II se rendit en Flandre en 1549, il fit acheter les principales productions de Scoorel et les fit transporter en Espagne. Plusieurs autres de ses ouvrages ont été détruits ou brûlés, au grand regret des amateurs, dans les troubles des Pays-Bas, en 1566. Cependant on conservait encore, dans l'abbaye

de Marchienne, un beau tableau de lui, représentant *le Martyre de saint Laurent*; et dans celle de Saint-Waast, *un crucifix* recouvert de deux volets également peints, qui ornait le derrière du maître-autel. Il serait trop long de rapporter tous les ouvrages connus de cet habile artiste. Livré entièrement à son art, exempt de toute ambition, il refusa les offres brillantes que lui faisait François I[er], pour l'attirer en France. Il était habile dans tous les exercices du corps et parlait avec facilité le latin, le français, l'italien et l'allemand. Sur la fin de sa carrière, il devint sujet à de fréquentes attaques de goutte, dont il mourut le 6 décembre 1560. Parmi ses élèves, on cite Antoine Moro, qui fut peintre du roi d'Espagne Philippe II. P—s.

SCOPAS, architecte et statuaire, l'un des artistes les plus célèbres de l'antiquité, naquit à Paros, vers la quatre-vingt-neuvième olympiade, 460 ou 462 ans avant notre ère, et peu d'années après la mort de Phidias. Deux faits, rapprochés l'un de l'autre, nous donnent cette date. Le premier est la construction du temple de Minerve *Alea*, de la ville de Tégée, dans l'Arcadie. L'ancien temple ayant été incendié la deuxième année de la quatre-vingt-seizième olympiade, la reconstruction dut avoir lieu peu de temps après; et nous admettons de plus que Scopas devait alors être âgé de trente à trente-deux ans, pour que sa réputation eût pénétré dans l'Arcadie, et qu'on osât lui confier la direction d'un monument si important. Le second fait, non moins certain, est l'exécution des bas-reliefs qui ornaient le tombeau de Mausole, roi de Carie. Ce prince mourut la quatrième année de la cent sixième olympiade. Son tombeau fut commencé aussitôt après sa mort : il n'était pas encore terminé, lorsque Artémise mourut, la troisième année de la cent septième olympiade, mais il le fut peu d'années après (Pline, XXXIV, 8). Or, de la troisième année de la quatre-vingt-seizième olympiade, à la troisième de la cent septième, il y a un intervalle de quarante-quatre ans, qui, joints à trente ou environ dont Scopas était âgé dans la quatre-vingt-seizième, donnent soixante-quatorze ans, cours à-peu-près entier de la vie d'un homme. Un troisième monument marque même le milieu de cette période : ce sont deux statues, l'une d'Esculape, l'autre d'Hygéia, dont Scopas orna le temple d'Esculape, à Gortys dans l'Arcadie. Ce temple était construit en marbre du mont Pentélique. La ville de Gortys fut privée de ses habitants, et réduite à l'état d'un pauvre et obscur village, comme plus de quarante autres places du Péloponnèse, lorsque celle de Mégalopolis fut bâtie, et qu'on força les habitants d'une grande partie de l'Arcadie d'aller s'y établir (Paus., VIII, 27). Un temple aussi riche que celui de Gortys, et les principaux embellissements qui le décoraient, devaient avoir été élevés avant que cette ville fût ainsi abandonnée et ruinée : or Mégalopolis fut fondée la deuxième année de la cent deuxième olympiade : les ouvrages de Scopas étaient par conséquent antérieurs à cette date. Nous avons ainsi trois époques, la quatre-vingt-seizième olympiade, la cent deuxième et la cent septième. Le temps où florissaient les artistes de l'antiquité n'est pas toujours déterminé avec autant de précision; et cependant l'époque de Scopas a été plus d'une fois un sujet de discussion et d'erreur. Il suit de nos remarques que Pline s'est trompé,

lorsqu'il a placé Scopas à la quatre-vingt-huitième olympiade, comme marquant son âge moyen. Winckelmann a jugé avec raison que cet artiste est antérieur à Praxitèle ; mais ce fait n'est vrai qu'en admettant, ce que nous croyons avoir établi ailleurs, que Praxitèle a vécu jusqu'à la cent vingt-unième olympiade (*Voy.* PRAXITÈLE); car si l'on plaçait, comme ce savant antiquaire, et comme Pline, Scopas à la quatre-vingt-huitième, et Praxitèle à la cent quatrième, il y aurait erreur sur tous les deux. Il suit encore de nos observations, que Heyne a justement assigné la place chronologique de Scopas ; mais qu'il a erré lorsqu'il a cru que Praxitèle lui était antérieur (1), ce que Winckelmann niait par la comparaison du style. Scopas obtint d'abord de la célébrité dans l'Asie-Mineure. Il orna de ses ouvrages plusieurs villes de l'Ionie. Dans l'île de Samothrace, il exécuta une statue de Vénus, et à Chrysa, dans la Troade, une figure d'Apollon *Smintheus* ou *Sminthoctone, tueur de rats*, ou *qui tue le rat*. Ce dieu était représenté marchant et écrasant un rat sous son pied. Strabon, qui nous apprend ce fait (XIII, 45), ne dit point s'il était nu ou vêtu. Il y a lieu de croire qu'il était vêtu d'une robe longue de femme : c'est ainsi qu'il est représenté sur diverses médailles de la ville d'Alexandria-Troas, où l'on peut avoir imité le type donné par Scopas, si lui-même ne s'était conformé à quelque ancienne image, ce qui est encore plus vraisemblable (2). La réputation de ce maître ayant pénétré dans la Grèce, bientôt l'Attique, la Béotie et le Péloponnèse se peuplèrent de ses ouvrages. A Gortys, dans l'Arcadie, il éleva le monument dont nous venons de parler. La statue d'Hygéia était placée à côté de celle d'Esculape ; ce dieu était jeune et sans barbe, caractère mythologique dont il existe plus d'un exemple. A Tégée, dans le temple de Minerve *Aléa*, dont il avait dirigé la construction, il plaça, à côté d'une ancienne statue de cette déesse, exécutée en ivoire par Endœus, d'autres statues en marbre, d'Esculape et d'Hygéia. A Argos, dans le temple d'Hécate, il éleva une statue de cette déesse, en marbre comme les précédentes. A Élis, dans l'enceinte extérieure du temple de Vénus Céleste, dont l'intérieur renfermait la statue de cette déesse en or et en ivoire, par Phidias, il exécuta un monument en bronze, représentant Vénus *Pandémos*, c'est-à-dire Vénus honorée par le peuple entier. Cette déesse était montée sur un bouc, image purement mystique, dont on pourrait citer d'autres exemples, et à laquelle il ne faut attacher aucune idée de lubricité. A Thèbes dans la Béotie, il exécuta une statue de Minerve, qui fut placée au-devant d'un temple d'Apollon *Isménius*, et qui faisait pendant à un Mercure de Phidias ; et une statue de Diane *Eucléa* (la *triomphante* ou la *glorieuse*, ce qui vraisemblablement signifiait *la lumineuse* ou *lucifera*), consacrée dans le temple de cette déesse. Athènes et Mégare paraissent avoir recherché ce maître avec autant d'empressement que Thèbes et le Péloponnèse. Il orna Athènes de deux statues représentant deux Euménides, en pierre *lychnite* ou pierre transparente (apparemment en albâtre). A

(1) *Des époq. de l'art ;* dans le *Recueil de pièces intéressantes* de Jansen, tom. III, pag. 99.

(2) Quelle était l'idée mythologique attachée au culte d'Apollon *Smintheus?* L'auteur de cet article a cherché à résoudre cette question dans une dissertation encore inédite.

Mègare, dans le temple de Vénus *Praxis* ou *pratiquante*, auprès d'une ancienne statue de cette déesse, qui était en ivoire, il éleva trois figures représentant des génies propres à favoriser le culte de Vénus, savoir, l'Amour, le Desir, la Passion. Praxitèle, voulant compléter cet ensemble allégorique, et le rendre plus moral, plaça, auprès des trois génies de Scopas, la Persuasion et la Consolation (*Voyez* Praxitèle). Né dans une ville qui ne pouvait pas suffire à son laborieux ciseau, Scopas parcourut, comme on voit, la Grèce entière. On conservait dans le temple de Cnide, auprès de la statue de Vénus, un Bacchus et une Minerve de sa main, qui ne déparaient point le chef-d'œuvre de Praxitèle, quoiqu'ils lui fussent inférieurs. Il paraît que les sculptures du tombeau de Mausole furent un de ses derniers ouvrages. Il n'en exécuta toutefois qu'une partie. Ce magnifique monument, regardé par les anciens comme une des sept merveilles du monde, avait quatre faces. Timothée sculpta le coté du midi, Léocharès celui du couchant, Bryaxis celui du nord, et Scopas celui du levant. Les faces du midi et du nord avaient chacune soixante-trois pieds de long; celles de l'orient et du couchant cent quarante-deux pieds et demi. Elles étaient les unes et les autres ornées de colonnes et couvertes de statues et de bas-reliefs (Lucien., *Dialog.*). Pythis sculpta le quadrige de marbre élevé sur le faîte. Scopas exécuta ainsi des sculptures sur une ligne de cent quarante-deux pieds de long (environ cent trente-quatre de nos pieds), déduction faite seulement des encadrements et des colonnes, qu'on suppose avoir été engagées; travail immense, qui ne peut avoir été achevé qu'avec l'aide d'un grand nombre de collaborateurs. La tradition attribuait à ce maître un monument à-peu-près de la même époque, mais d'une bien moins grande importance : c'étaient des sculptures jointes à une des colonnes intérieures du temple d'Éphèse. L'ancien temple fut incendié, la première année de la 106e olympiade; la réparation en fut commencée sur-le-champ, et dans 22 ans tout fut terminé (*V.* Chersiphron). Ainsi la date de cet ouvrage rentre dans les limites chronologiques que nous avons établies. Qu'était-ce que ces sculptures? Il est impossible d'en juger. Winckelmann a proposé à ce sujet une conjecture qui ne nous paraît pas admissible. Les anciens ont fait mention de beaucoup d'autres statues de Scopas, sans indiquer pour quelles villes elles avaient été exécutées. Pline cite comme existant à Rome, de son temps, un Apollon, une Vesta, un Mars colossal. Il dit aussi qu'on avait réuni dans le temple de Cneius Domitius, une suite de figures représentant Thétis, Neptune, Achille, des Néréides montées sur des dauphins et sur des chevaux marins, et accompagnées de tritons, le tout de la main de Scopas; « bel ouvrage, ajoute-t-il, et qui suffirait pour honorer la vie entière de ce maître, n'eût-il produit que celui-là. » Ce fait doit nous prouver, comme les précédents, que Scopas entretenait auprès de lui plusieurs artistes moins renommés, qui l'assistaient dans ses grandes entreprises; mais l'invention et la composition de tant d'ouvrages n'a pas moins droit de nous étonner. Du reste, les figures dont il s'agit pouvaient représenter Thétis venant consoler Achille sur le rivage de Troie, ou lui apportant les armes forgées par Vulcain. Deux Statues de Scopas obtin-

rent encore plus de célébrité. L'une était un Mercure, plus d'une fois loué par les poètes, et duquel, disaient-ils, son ciseau avait fait véritablement un dieu. L'autre était une Bacchante, représentée en état d'ivresse. Elle était en marbre de Paros. On croyait la voir grimpant sur le mont Cythéron. Ses cheveux épars semblaient le jouet du vent. Elle portait un chevreuil qu'elle avait égorgé. Une légère teinture, apparemment encaustique, imprimée dans le marbre, donnait aux chairs de cet animal l'apparence de la mort. Malgré l'expression de sa fureur, la thyade conservait la souplesse et la grâce d'une femme ; le dieu qui paraissait l'agiter n'altérait point sa beauté : ainsi le goût et le savoir du maître avaient satisfait à toutes les règles de l'art. *Qui a*, disait un poète, *enivré cette bacchante ? Est-ce Bacchus ou Scopas ? C'est Scopas. — Arrêtez, arrêtez cette statue*, s'écriait un autre, *elle va s'enfuir.* Tels sont les éloges donnés par l'antiquité à cette célèbre figure : nous ne faisons que les répéter. Mais de toutes les productions de Scopas, la plus importante pour nous, ce sont les statues de Niobé et de ses enfants, qu'on a vues long-temps à Rome dans les jardins de Médicis, et qui font aujourd'hui partie de la galerie de Florence. Suivant le témoignage de Pline, on doutait à Rome, de son temps, si cette suite intéressante que la victoire y avait apportée, était de Scopas ou de Praxitèle. Winckelmann la jugeait de Scopas, se fondant principalement sur la différence qu'il avait remarquée entre la tête de Niobé et celle du même personnage, qu'on voyait anciennement à Rome, et dont le travail était plus moelleux et plus terminé. Ce motif n'était nullement péremptoire; car rien ne prouvait, ni que la tête dont il s'agit représentât Niobé, ni qu'elle fût de Praxitèle. D'ailleurs, Pline ne dit pas que Praxitèle eût sculpté des figures de la famille de Niobé ; il dit seulement qu'on doutait de son temps, à Rome, si les figures placées dans le temple d'Apollon Sosianus étaient de Scopas ou de ce maître. Mais lorsqu'il juge, par le style, que ces statues sont de Scopas plutôt que de Praxitèle, il montre pleinement la justesse de son goût. Une épigramme de l'anthologie grecque sur une figure de Niobé que l'auteur attribue à Praxitèle, n'a paru à personne donner une preuve suffisante en faveur de ce dernier. On pourrait demander si, n'étant pas de Praxitèle, ces figures sont en effet de Scopas. Sur ce point, il a été répondu que Pline n'admettant de doute qu'entre ces deux artistes, on peut conclure qu'elles sont l'ouvrage de l'un des deux, si elles ne sont pas celui de l'autre. A cette observation, un critique qui s'est beaucoup occupé du caractère et de l'emploi des figures de Niobé, M. Schlegel en ajoute une autre qui nous paraît parfaitement juste : c'est que Praxitèle se plaisait à représenter la beauté calme, tandis que Scopas s'était attaché plus d'une fois à rendre des expressions vives et passionnées. Il est même certain que jusqu'à Scopas, Pythagore de Rhége est le seul statuaire célèbre qui eût tenté avec succès l'expression de la douleur; et rien ne peut faire présumer que le groupe de Niobé soit de ce maître. Les nouveaux commentateurs de Winckelmann (édit. de Dresde) ne veulent reconnaître dans cet ouvrage ni Praxitèle ni Scopas, croyant voir dans le style une sévérité qui remonte à des temps plus anciens. Ils oppo-

sent aux figures du groupe de Niobé celle de l'Apollon dit *Sauroctone*, celle du jeune Faune qui joue de la flûte, et la Vénus de Médicis, qu'ils croient toutes de l'âge de Praxitèle. L'opinion de ces savants écrivains est fondée sur l'erreur commune qui a supposé jusqu'à présent Scopas contemporain de Praxitèle, tandis qu'il l'a précédé de toute la durée de sa vie. Le groupe de Niobé a donné lieu à d'autres questions. M. Fabroni, proviseur de l'université de Pise, et M. Cockerell, à qui l'histoire de l'art doit tant d'observations nouvelles et lumineuses, les ont regardées comme des originaux sortis des mains ou du moins des ateliers de Scopas. M. Schlegel et Winckelmann semblent avoir hésité. Mengs, dans sa lettre à M. Fabroni, les déclare franchement des copies. M. Mongez, dans sa *Galerie de Florence*, a manifesté la même opinion. Mengs se fonde sur l'inégal mérite des figures qui composent cette suite, et sur les incorrections de quelques-unes. M. Mongez ajoute à ces motifs, des angles un peu trop sentis, des lignes trop droites, et en général la négligence que laisse souvent apercevoir le travail. Il nous serait difficile de porter un jugement sur une semblable question, surtout n'ayant pas les marbres sous les yeux. Ce qui nous paraît certain, c'est que le groupe de Niobé et de la jeune fille, la figure du fils qui lève le bras droit vers le ciel, et d'autres encore sont d'un haut style et d'une grande beauté. Si plusieurs figures paraissent médiocres, nous pouvons en conclure que Scopas employa des collaborateurs dont le mérite n'égalait pas le sien. M. Cockerell a pensé que ces figures ont été originairement placées dans le fronton d'un temple; et M. Schlegel, en développant cette ingénieuse opinion, lui a donné un nouveau crédit. (3) Nous ne devons ici ni l'adopter, ni la combattre. Elle est appuyée sur l'exemple de plusieurs édifices antiques, où le timpan des façades était en effet décoré de figures en ronde bosse, composant des scènes dramatiques, et elle excuserait en outre plus d'une irrégularité. On peut toutefois remarquer qu'une composition dont les figures se trouveraient isolées et posées ainsi à la suite l'une de l'autre, serait bien décousue et offrirait des lignes par trop parallèles et perpendiculaires. Ce n'est pas ainsi que Phidias avait ordonné la composition et groupé les figures du fronton du Parthénon. D'ailleurs, si le fait était vrai, les Romains n'auraient peut-être pas dépouillé la façade d'un temple grec de ce religieux ornement. Il ne paraît pas que leur curiosité dévastatrice se fût portée, au temps de Pline, jusqu'à une semblable profanation. Il faudrait supposer au moins que cet enlèvement aurait eu lieu à Corinthe, lors de la destruction partielle de cette ville, ce qui resserrerait beaucoup le champ des vraisemblances. Visconti croyait reconnaître un Apollon Cytharède de Scopas dans une antique du Vatican dont les restaurateurs modernes ont fait une muse Érato (4); et M. l'abbé Zannoni croit voir une Néréide du même artiste dans la nymphe montée sur un cheval marin, qui orne la galerie de Florence. Une foule d'auteurs anciens nous ont transmis les éloges que la voix publique donnait de leur temps à Scopas. On disait de lui qu'*il al-*

(3) *De la comp. origin. des stat. de Niobé; Biblioth. univ.*, faisant suite à la Bibl. orient., t. III, pag. 109 et suiv.

(4) *Mus. Pio-Clem*, tom. III, Tav. 49.

liait la vérité à la grandeur. Callistrate le loue d'une manière encore plus particulière, comme l'*Artiste de la vérité.* Ce titre est singulièrement remarquable. S'il était donné à un statuaire moderne, on pourrait croire que cet artiste aurait quelque fois négligé le choix des formes, et se serait principalement attaché à rendre les contours de son modèle avec toute leur chaleur. Mais chez les Grecs, le choix de la nature, l'élégance, la dignité des formes, constituaient le mérite commun de tous les maîtres qui pratiquaient les arts d'imitation. Le goût était, en quelque sorte, indigène; on semblait ne pas douter que le ciseau d'un statuaire ne se montrât constamment noble et épuré; et les hommes éclairés célébraient et exigeaient par-dessus tout des artistes le mérite de la vérité, qui est le fondement de l'art, bien assurés que la beauté s'y adjoindrait d'elle-même. C'est en réchauffant, par une vérité plus frappante, des contours ou délicats ou grandioses, qu'un maître se faisait plus particulièrement estimer. Cependant nous pouvons croire aussi que le surnom d'*Artiste de la vérité*, donné à Scopas, fut motivé par l'habileté de ce maître à exprimer des passions vives. Ce mérite, encore peu familier à ses contemporains, forma son caractère distinctif. La statue de Niobé, et celles mêmes de plusieurs de ses enfants offrent de rares modèles d'une douleur profonde, associée à une contenance décente et majestueuse. On y remarque plus de sentiment que de correction. Quelquefois les draperies manquent de facilité : mais la grâce et l'expression y concourent à l'effet général. La beauté de la statue de Niobé, groupée avec sa jeune fille, va jusqu'au sublime. Il paraît que ces belles figures furent souvent copiées pour l'ornement des habitations romaines. On voit à Rome, à Florence, à Dresde, divers fragments, et même des figures entières, qui semblent avoir appartenu à différentes copies. En ce qui concerne l'architecture, l'histoire n'a conservé le souvenir que d'un seul monument de Scopas, c'est le temple de Minerve *Alea.* Ce maître y employa les trois ordres grecs. L'ionique ornait le dehors; le corinthien était au dedans, élevé au-dessus du dorique (Paus., VIII, 45). Il y avait aussi dans l'intérieur deux ordres l'un sur l'autre, ce qui paraît supposer un temple *Hypæthre*, c'est-à-dire dont une partie était ouverte par le haut. L'histoire de l'art offre, avant Scopas, des temples, où deux rangs de colonnes étaient élevés l'un au-dessus de l'autre; mais c'est ici, à ce qu'il nous semble, le premier exemple connu d'un rang de colonnes corinthiennes déployant leur pompe au-dessus d'une ordonnance dorique. Scopas paraît être ainsi un des premiers qui ait senti combien le riche chapiteau de Callimaque ajouterait à la majesté d'un édifice, lorsqu'il couronnerait une base décorée de l'ordre sévère des Doriens. Le temple de Minerve *Aléa* était un des plus magnifiques du Péloponnèse. Strabon dit que de son temps il était encore assez bien conservé. Il suit de tout ce qui précède, que Scopas porta dans l'architecture un génie inventif, noble, élevé; et que, dans la sculpture, il fit admirer un ciseau fécond, une imagination brillante, une sensibilité profonde; mais il n'atteignit point aux bornes de l'art : antérieur à Lysippe, et encore plus à Praxitele, il fut surpassé par tous les deux. Ec—Dd.



SCOPOLI (Jean-Antoine), naturaliste italien, né, en 1725, à Cavalèse, près de Trente, fit ses études à Inspruck, où il prit le degré de docteur en médecine. Il exerça cette profession dans sa ville natale, théâtre trop borné pour son ambition. Ses parents lui permirent de se rendre à Venise, où il acquit de nouvelles connaissances. Une excursion dans les montagnes du Tyrol lui servit à jeter les bases de sa *Flore* et de son *Entomologie de la Carniole*. En 1754, il s'attacha au comte de Firmian, prince-évêque, qu'il suivit à Gratz et à Vienne, pour obtenir la permission de pratiquer la médecine dans les états autrichiens, ce qui lui fut accordé, malgré toute la sévérité du gouvernement sur ce point. Les thèses qu'il soutint excitèrent l'admiration de Van Swieten qui, s'intéressant à ce jeune savant, lui procura la place de premier médecin aux mines du Tyrol. Scopoli resta dans cette espèce d'exil plus de dix ans; et ce ne fut qu'en 1766, et après des sollicitations réitérées, qu'il fut nommé conseiller au département des mines, et professeur de minéralogie à Schemnitz, où il publia son ouvrage intitulé : *Anni tres historico-naturales*. Dans ces nouvelles fonctions, il se montra infatigable à explorer et à faire connaître les richesses minérales de la Hongrie, à rédiger plusieurs Mémoires sur les fossiles, et des Instructions pour améliorer la méthode de la fonte des minérais. Tant de travaux ne suffirent pas pour le porter à la chaire d'histoire naturelle nouvellement établie à Vienne : il fut consolé de cet échec par la chaire de chimie et de botanique à l'université de Pavie. Il y fit paraître quelques essais pharmaceutiques, traduits et augmentés du Dictionnaire de Macquer, et donna la Description des objets appartenant au cabinet d'histoire naturelle, sous le titre de *Deliciæ floræ et faunæ Insubricæ*, qu'il n'eût pas le temps d'achever. Une dissension qui éclata entre Spallanzani et lui, et dans laquelle le tort ne paraît pas avoir été du côté de Scopoli, abrégea ses jours : il mourut à Pavie, le 8 mai 1788. Ses ouvrages sont : I. *Flora Carniolica, exhibens plantas Carnioliæ indigenas, et in classes distributas*, Vienne, 1762, 2 vol. in-8°. II. *Entomologia Carniolica, exhibens insecta Carnioliæ indigena*, ibid., 1763, in-8°. III. *De minera hydrargyride vitriolo Idriensi. De morbis fossorum hydrargyri, tentamina physica chem.-medica*, Venise, 1761; trad. en allemand, par Meidinger. IV. *Annus historico-naturalis*, Leipzig, 1769-72, 5 vol. in-8°., trad. en allemand par Günther et Meidinger, 1770-81, 3 vol. in-8°. V. *Dissertationes ad scientiam naturalem pertinentes*, ibid., 1772, in-8°. VI. *Fundamenta chemiæ*, Prague, 1777; et Vienne, 1780, grand in-8°., trad. en allemand par Meidinger. VII. *Introductio ad hist. nat. sist. gener. lapidum, plantarum, et animalium*, etc., Prague, 1777, in-8°. VIII. *Crystallographia Hungarica*, ibid., 1776, in-4°. IX. *Principia mineralogiæ sist. et pract.*, ibid., 1772, in-8°., trad. en allemand par Meidinger; et en italien, Venise, 1778. X. *Fundamenta botanicæ*, Pavie, 1783; Vienne, 1786, in-8°. XI. *Deliciæ floræ et Faunæ Insubricæ seu novæ aut minus cognitæ plantarum et animalium species, quas in Insubria austriaca vidit autor, et descripsit*, Pavie, 1786-88, 3

vol in-fol., fig. Scopoli fut en correspondance avec les plus illustres botanistes de son temps. Linné père et fils, Adanson, Wildenow, Jacquin et Forster ont nommé des plantes en son honneur (1); et Smith, président de la société linnéenne de Londres, a donné le nom de *Scopolia* à une plante de la famille des *Térébenthinacées*. A—G—S.

SCOPPA (l'abbé ANTOINE), né à Messine, en 1762, d'une famille considérée, fit ses études dans son pays, et entra dans les ordres. Ennemi des révolutions, les troubles politiques de Naples le déterminèrent à passer en France dans l'année 1801. Il s'établit d'abord à Versailles, où il donnait des leçons d'italien. Ce fut alors qu'il publia un petit *Traité de la prononciation italienne*, auquel il joignit plusieurs morceaux tirés des meilleurs auteurs de cette contrée, terre classique de la poésie. Il y joignit aussi un Recueil de vers de sa composition, plus recommandables par la naïveté du style que par l'imagination poétique. Il revit l'Italie en 1803, accompagnant un jeune français, dont il s'était chargé de diriger la seconde éducation; et ne revint avec lui, en France, que dans l'année 1808. A cette époque, il fit imprimer, à Paris, un *Traité de la poésie italienne rapportée à la poésie française*, qu'il dédia à M. Garnier, préfet de Versailles, et amateur éclairé de la littérature des deux langues. Cet Essai ayant été bien accueilli, il résolut d'approfondir davantage la matière, de rendre plus régulier le plan qu'il s'était tracé, et de lui donner beaucoup plus d'étendue. De là naquit son livre intitulé : *Les vrais Principes de la Versification, développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la langue française*, 3 vol. in-8°. Le premier parut en 1811, le second en 1812, le troisième en 1814. Le but de l'auteur fut d'abord de prouver que notre langue qui, selon lui, « approche plus que les autres de la » perfection, relativement à la nécessité qui a déterminé les hommes à » se créer des signes pour exprimer » leurs besoins, leurs desirs, leurs » passions », est aussi harmonieuse et aussi propre à la musique que celle des Italiens. Ce paradoxe (car c'en est un évidemment) fut défendu par Scoppa, avec talent, et avec une grande fécondité de moyens. Nous aimons à penser que le docte Napolitain était de bonne-foi; et que ses opinions, ses systèmes, en grammaire, en littérature, en musique, n'étaient pas purement de circonstance, en raison de sa position comme réfugié en France. Tout erroné que puisse être celui de ses systèmes dont il s'agit ici, son livre, plein de recherches curieuses, et d'aperçus nouveaux, n'en est pas moins bon à consulter pour les auteurs de poésie française destinée à être mise en musique. La règle qu'il pose consiste à donner aux vers français la coupe des vers lyriques italiens. Il distingue deux sortes d'accents : le *prosodique* et le *grammatical*. Le premier, qui marque simplement les longues et les brèves, n'entre pour rien dans le système dont il s'agit. Scoppa n'y considère que l'accent grammatical, lequel exprime les tons de la voix par un appui sensible, par une percus-

(1) La *Scopolia* d'Adanson, est le *Cardamine Lunaria*, Linnée; la *Scopolia* de Jacquin a pour type le *Hyosciamus Scopolia*; celle de Wildenow et Smith est le *Toddalia* de Jussieu ou le *Vepris* de Commerson, et *Crantzia* de Schreber; enfin la *Scopolia* de Linné fils, est un arbre de Java, qui appartient à la polygamie monogynie. Dans les *Illustrations* de La Marck, on trouve une plante indiquée sous le nom de *Scopolia* : c'est une erreur typographique : il faut lire *Scolopia*.

sion de la voix (ce que les latins nommaient *ictus*) sur une seule syllabe de chaque mot, et marque ainsi les longues et les brèves, d'une manière encore plus sensible. En français, cet accent tombe toujours sur la finale du mot dans les rimes masculines, et sur la pénultième syllabe dans les mots à rimes féminines. Ces principes établis, l'auteur voudrait que le poète français eût constamment soin de faire porter l'accent grammatical au même endroit de chaque vers de son couplet. La place de cet accent varierait selon le nombre des syllabes du vers. Ainsi, dans les vers de six syllabes, l'accent porterait sur la quatrième; dans les vers de sept syllabes sur la troisième. Scoppa desirait surtout que nos poètes lyriques composassent toujours leurs couplets de vers égaux, et y appliquassent sa règle. L'organisation de la langue française, qui ne tolère pas autant d'inversions que l'italien, rend cette application assez difficile. Nous serions obligés de sacrifier presque toujours à la musique des beautés poétiques; or c'est précisément ce sacrifice qu'aurait voulu Scoppa, et que nous demandent bien d'autres Italiens. Grétry approuvait beaucoup *les principes sur la versification*, relativement à ce qui concerne la musique. L'abbé Scoppa fut *employé extraordinairement* à l'université impériale de France, et mit ce titre au frontispice de ses livres. En cette qualité, il fit, en 1810, un voyage en Italie, avec MM. Cuvier et Delambre, qui avaient été chargés, par le grand-maître Fontanes, d'examiner l'état des écoles et colléges de ce pays. Les notes qu'il avait recueillies sur les établissements d'éducation publique de la Péninsule parurent si précieuses à Fontanes, qu'il les garda : ainsi elles furent perdues pour l'auteur. Scoppa publia, en 1811, des *Éléments de la Grammaire italienne, mis à la portée des enfants de cinq à six ans*, Paris, in 12. Il avait donné précédemment une Grammaire plus considérable : toutes les deux eurent du succès. Un concours fut ouvert en 1813, à l'institut, par la classe de la langue et de la littérature française, sur la proposition d'un anonyme (1), pour décider « quelles difficultés réelles s'opposent à l'introduction du rhythme des Grecs et des Latins dans les poésies françaises; pourquoi on ne peut faire des vers français sans rimes », et autres questions analogues. M. Daru, au nom d'une commission de l'institut, fit un rapport sur treize Mémoires envoyés au concours. Il analysa parfaitement le travail de Scoppa; et, tout en disant que l'ouvrage ne l'avait pas convaincu, il signala l'auteur comme celui des concurrents qui s'était présenté avec le plus de connaissances et d'idées sur cette matière abstraite, mais intéressante. Le Mémoire du grammairien de Sicile fut couronné dans la séance publique du 6 avril 1815. Il l'imprima en 1816, in-8°., sous ce titre : *Des beautés poétiques de toutes les langues considérées sous le rapport de l'accent et du rhythme*, en le donnant comme un extrait de la partie rhythmique de l'ouvrage en 3 vol. in-8°., qui a été cité plus haut. Scoppa suppose que ce n'est pas précisément le rhythme des Grecs et des Latins qu'il s'agit d'introduire dans notre poésie, mais celui des Italiens; et il ne voit pas de difficulté à ce changement, parce que la poésie française a réel-

(1) Cet anonyme était M. Louis Buonaparte, alors roi de Hollande.

lement, suivant lui, un rhythme (ce que M. Hoffmann (2) et d'autres ont contesté); qu'elle présente moins d'obstacles pour cette innovation que la poésie italienne et que la rime n'est point indispensable dans nos vers (3). Scoppa avait un goût particulier pour l'instruction de la jeunesse; et ce goût l'avait porté à prendre, dans tous ses voyages, des informations sur ce qui y est relatif. Il semblait donner la préférence à la méthode de l'enseignement mutuel, qu'il avait apprise à Paris. Lorsqu'il eut vu le rétablissement des Bourbons entièrement opéré, il desira se rendre à Naples, et fut très-bien accueilli par son souverain, qui le chargea d'établir des écoles à la Lancaster. Le zèle et la chaleur qu'il mit à remplir cette mission lui firent contracter une maladie inflammatoire, à laquelle il succomba, en octobre 1817, dans la ville de Naples, âgé de cinquante-cinq ans. Profondément instruit, il n'était pas moins recommandable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Il fut membre de l'académie *del buon Gusto* de Palerme, de celle des Arcadiens, membre correspondant de la société philotechnique, etc. L—P—E.

SCORZA (Sinibaldo), peintre, naquit en 1589, à Voltaggio, dans le pays de Gènes. Son père commença par l'instruire dans les belles-lettres; mais un peintre, nommé Carosio, lui ayant donné les principes du dessin, il se mit, dans ses heures de loisir, à peindre de petites figures avec le suc qu'il exprimait des plantes. Bientôt ces amusements lui parurent puérils, et s'étant procuré une toile imprimée, il se hasarda d'y peindre à l'huile, et réussit d'une manière si extraordinaire, que son père ne put résister à son inclination, et l'envoya à Gènes où il entra dans l'école de Paggi. Élève d'un aussi habile maître, et surtout de la nature, Scorza fut le premier qui se distingua dans l'école Ligurienne comme paysagiste. Il montra un rare talent à disposer ses sites et à les orner de petites figures d'hommes et d'animaux dans le goût de Berghem. On chercherait vainement en Italie un peintre qui ait su aussi bien que lui naturaliser dans cette contrée la manière flamande. On voit dans le palais Cambiaso, à Gènes, *un Passage de bestiaux* dont les animaux paraissent peints par Berghem, et les figures par un artiste plus habile encore. Beaucoup de galeries particulières renferment plusieurs de ses compositions historiques ou tirées de la fable, qu'il a exécutées dans le goût des Flamands. Il a peint aussi un grand nombre de ses sujets en miniature, si toutefois on ne doit pas donner le même nom à ses tableaux à l'huile, tant ils sont d'un fini précieux. Les poètes de son temps, et surtout le Marini, dans sa *Galerie*, ont célébré ses ouvrages. Ce dernier l'introduisit à la cour de Savoie, où il demeura jusqu'à l'époque de la guerre entre ce dernier état et les Génois, qui le força de se réfugier à Gènes. Quelques envieux de son talent l'ayant rendu suspect au gouvernement, en l'accusant d'être resté attaché à la cour de Savoie, il subit un exil de dix années, qu'il passa en

(2) Dans une serie d'articles très-remarquables du *Journal des Débats*.

(3) C'est à cela que M. Daru paraît répondre, quand il dit : « Je ne m'oppose à rien de ce qui ne » s'écartera pas de nos habitudes, car l'intérêt de » nos jouissances veut qu'on les respecte. En faisant » des vers conformes à nos règles, j'admets qu'on » peut avoir plus d'égards pour la prosodie. Quant » à l'accent, il vient de lui-même prendre sa place » naturelle dans le discours. Mais il me semble que » notre oreille n'est pas encore assez façonnée à la » juste appréciation de nos quantités prosodiques » pour en faire l'élément unique de notre versification. »

partie à Massa, et en partie à Rome. Son séjour dans cette dernière ville, ne fut pas sans profit pour son talent: aussi ses dernières productions l'emportent-elles sur les premières par l'invention et l'abondance des idées. Lorsque le terme de son exil fut arrivé, il revint dans son pays; mais il trouva tous ses biens ravagés par la guerre, et un musée qu'il avait formé à grands frais, de dessins, de tableaux, de gravures des plus grands maîtres, dispersé et brûlé. Profondément affligé, il chercha une consolation dans le travail, et s'occupa d'exécuter un grand nombre de dessins à la plume, tirés de la fable ou de la pastorale, où il avait introduit des animaux dessinés avec une rare perfection. Il se proposait d'en publier le Recueil, lorsque la mort le surprit le 5 avril 1631. Parmi ses productions, on cite *Apollon gardant les troupeaux d'Admète*; les *Amours de Pyrame et de Thisbé*, d'*Angélique et de Médor*; le *Sommeil d'Endymion*; le *Combat des oiseaux et des quadrupèdes*; les *Compagnons d'Ulysse changés en animaux*; et parmi les sujets sacrés, *la Crèche de l'Enfant Jésus*; l'*Adoration des Mages*, et surtout une *Annonciation* dans l'église des PP. conventuels de Voltaggio, qui suffirait pour faire la réputation d'un artiste. Scorza cultiva aussi avec succès la gravure à l'eau forte, et parmi ses productions en ce genre, on fait cas d'un *Berger jouant de la musette à l'ombre d'un arbre*.
P—s.

SCOT (Jean). *Voy.* Duns.

SCOTT (Michel), *Scotus*, *Scot* ou *Schot*, écrivain du treizième siècle, sur lequel beaucoup de récits fabuleux ont été débités, naquit, dans le comté de Fife, sous le règne d'Alexandre II, en Écosse, fit de grands progrès dans les langues, les mathématiques, et vint en France où il resta plusieurs années. Ayant appris que l'empereur Frédéric II était un zélé protecteur des savants, il se rendit à la cour de ce prince, et s'adonna exclusivement à l'étude de la médecine et de la chimie. Après être resté long-temps en Allemagne, il alla en Angleterre, où il fut en grande faveur auprès d'Édouard II. Revenu dans son pays natal, il fut envoyé en Norwége avec Michel de Wemys, pour accompagner une princesse destinée à monter sur le trône d'Écosse; mais cette princesse tomba malade en route, et elle mourut dans une des îles Orcades, en 1290. Scott était alors dans un âge fort avancé; et l'on croit qu'il mourut l'année suivante. C'était, pour le temps, un homme d'un grand savoir, et qui s'occupa beaucoup des sciences occultes, ce qui lui attira de sévères critiques de la part de Pic-de-la-Mirandole, dans son livre contre les astrologues. Boccace et Folengo en parlent aussi comme d'un habile magicien, le premier dans ses *Nouvelles*, et le second dans son poëme macaronique; enfin le Dante l'a représenté de la même manière dans sa *Divina comedia*. D'après quelques historiens, Scott mourut à Holme-Coltrame, et selon d'autres, à l'abbaye de Melrose. Tous s'accordent à dire que ses livres de magie furent enterrés avec lui. Mackenzie et quelques autres lui attribuent une traduction latine d'*Aristote*. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il existe une traduction des ouvrages de ce philosophe, faite par les ordres de l'empereur Frédéric II, à la cour duquel Scott résida pendant quelques années; et, comme il fut le traducteur de l'Histoire naturelle des animaux d'Aristote, d'après la ver-

sion arabe d'Avicenne, il est probable que son travail se réduisit à cette seule partie. Cette traduction parut sous ce titre : *Aristotelis opera, latine versa, partim e græco, partim arabico, per viros lectos et in utriusque linguæ prolatione peritos, jussu imperatoris Frederici II*, Venise, 1496, in-fol. On a de Scott : I. *Physiognomia et de hominis procreatione*, Paris, 1508, in-8º.; réimprimé à Francfort, en 1615, sous ce titre *De secretis naturæ*, et depuis, avec les Œuvres d'Albert-le-Grand, Amsterdam, 1655, 1660, etc., in-12. II. *Quæstio curiosa de naturâ solis et lunæ*. On sait que les alchimistes appellent l'or et l'argent le soleil et la lune. Le sujet de cet ouvrage est la prétendue transmutation des métaux. On le trouve dans le cinquième volume du *Theatrum chimicum*, Strasbourg, 1622, in-8º. III. *Mensa philosophica, seu enchiridion in quo de quæstionibus mensalibus et variis ac jucundis hominum congressibus agitur; accedit Othomari Luscinii libellus jocorum et facetiarum*, Francfort, 1602, in-12, 1608, in-8º.; Leipzig, 1603, in-8º. Le professeur Tiedemann cite cet ouvrage, dans son *Esprit de la philosophie spéculative;* et il prétend qu'on y trouve des choses curieuses et des idées profondes. Riccioli raconte que Michel Scott observa régulièrement le ciel et le mouvement des astres, et qu'il composa, d'après les ordres de Frédéric II, un Traité sur la Sphère de Sacrobosco. Niceron censure Naudé d'avoir attribué cet ouvrage à Scott, dans son *Apologie des grands hommes soupçonnés de magie;* et il paraît même ne pas croire à son existence: mais Kæstner le désigne sous ce titre : *Eximii atque excellentissimi physicorum motuum cursusque syderii investigatoris Mich. Scotti super autor. Sphærar. cum quæstionibus diligenter emendatis incipit expositio perfecta, illustrissimi imperatoris D. D. Frederici precibus.* Kæstner remarque que l'ouvrage ne contient rien qui ait rapport aux mathématiques, mais qu'il ne présente que des mélanges et une compilation des écrits de philosophes, historiens, etc., *Voyez* Mackenzie, *Vies des principaux auteurs écossais* (en anglais); Kæstner, *Histoire des mathématiques* (en allemand), et la note ajoutée au *Lay of the last minstrel*, de Walter Scott. — Scott (Jean), appelé aussi *Scot*, ou *Érigène*, du nom d'*Érin*, que portait autrefois l'Irlande, sa patrie, était aussi versé dans l'étude des belles lettres que l'on pouvait l'être dans le neuvième siècle, et vint en France sous le règne de Charles-le-Chauve. Ce prince, protecteur des savants, accueillit celui-là avec beaucoup d'empressement. On dit même qu'il l'admit souvent à sa table, et que Scott s'y permit un jour une réponse très-impertinente, mais d'autant moins vraisemblable, qu'elle roule sur un jeu de mots qui ne signifiait rien dans la langue de ce temps-là. Cet Irlandais était d'un esprit vif et ardent ; il écrivit sur la théologie de manière à soulever contre lui les partisans de l'orthodoxie. Le pape Nicolas Ier. adressa des plaintes à Charles-le-Chauve contre ses écrits; mais il paraît que ces plaintes firent peu d'effet sur l'esprit du roi; car Scott continua de rester en France, et il y mourut paisiblement. Le *Traité* qu'il écrivit sur l'*Eucharistie* n'est point parvenu jusqu'à nous. On croit qu'il contenait quelques erreurs sur la transsubstantiation et la présence

réelle. Il fut proscrit par plusieurs conciles, et condamné au feu, en 1059, par celui de Rome. Le *Traité* que Scott composa sur la *Prédestination divine*, à la prière de Hincmar, de Reims, se trouve dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 2 vol. in-4°., 1650. — Scott (Réginald), né à Smerth, dans le comté de Kent, vers le commencement du seizième siècle, fit ses études à Oxford, et s'occupa de la recherche des livres rares et oubliés par le commun des lecteurs. Il s'adonna aussi à l'agriculture, et publia le *Plan complet d'un jardin pour la culture du houblon*, 1576, in-4°., deuxième édition. Mais ce qui lui donna le plus de célébrité, ce fut *La sorcellerie et la magie dévoilées*, qu'il publia en 1584, in-4°. (en anglais). D'un esprit fort au-dessus de son temps, Scott dévoila sans ménagement, dans cet ouvrage, les pratiques des enchanteurs, des magiciens, et toutes les rêveries de l'alchimie et de l'astrologie. Cette publication était alors une preuve de beaucoup de courage; et l'auteur fut vivement combattu par Raynolds, Méric Casaubon, et par le roi Jacques Ier. lui-même, qui, dans la préface de sa *Démonologie*, annonce que son projet est de réfuter les opinions de Wierus et de Scott, *qui n'a pas eu honte*, dit-il, *de nier publiquement l'existence de la magie, et de renouveler les erreurs des Saducéens, en contestant l'existence des esprits*. On croit que l'ouvrage de Scott fut brûlé publiquement; cependant il fut réimprimé en 1651 et en 1665, in-fol., avec des additions. L'auteur mourut en 1599. — Scott (David), né en Écosse, en 1675, fit ses études à Édimbourg, et composa une *Histoire d'Écosse*, qui parut en 1727. Cet ouvrage n'est dépourvu ni de talent ni d'utilité; mais comme l'auteur s'était montré fort attaché à la cause des Stuarts, et qu'il avait refusé de prêter le serment exigé par le parti qui les renversa, les écrivains de ce parti le dénigrèrent avec acharnement. On ignore si les amis des Stuarts le dédommagèrent de cette injustice: mais on sait que David Scott mourut dans l'obscurité, à Haddington, en 1742. M—n j.

SCOTT (Daniel), théologien et helléniste, né à Londres, vers la fin du dix-septième siècle, acheva ses études dans les universités des Pays-Bas, et se fit recevoir docteur en droit à Utrecht. Pendant qu'il résidait en cette ville, Scott embrassa les opinions des Anabaptistes ou Mennonites. A son retour en Angleterre, il refusa tous les emplois qui lui furent offerts, et passa sa vie dans la retraite, partageant ses journées entre la prière et l'étude: il mourut à Londres, en 1759. Outre quelques ouvrages de théologie en anglais, parmi lesquels on cite: l'*Essai sur la Trinité*, démontrée par la sainte Écriture, dont il y a trois éditions; on lui doit une *Version* anglaise de l'*évangile de saint Matthieu*, avec des Notes critiques, Londres, 1741, in-8°.; mais il est connu principalement par son *Appendix ad Thesaurum linguæ græcæ ab H. Stephano constructum, et ad Lexica Constantini et Scapulæ*, Londres, 1745-46, 2 vol. in-fol. Ce Supplément au Trésor de la langue grecque de Henri Estienne (*V.* ce nom), est très-rare en France. Malgré quelques imperfections qu'y signalent les rédacteurs des *Acta eruditor Lipsiens.* (ann. 1749, p. 241 et suiv.), cet ouvrage annonce une connaissance profonde de la langue grecque, et mérite

l'estime qu'en font les savants. Toutefois on a remarqué que l'auteur aurait mieux atteint son but, s'il l'eût mis à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, en le publiant sans ce luxe typographique, inutile dans un livre destiné aux érudits et aux élèves des universités. W—s.

SCOTT (Samuel), l'un des peintres les plus renommés d'Angleterre, naquit dans les premières années du dix-huitième siècle, et ne tarda pas à se faire un nom dans son art. Il prit Vanden Velde pour modèle; et s'il ne parvint pas à l'égaler dans ses marines, il le surpassa par la variété de ses talents. Ses *Vues du Pont de Londres*, et du *Quai de Custom-House*, etc., lui ont fait le même honneur que ses marines, et sont mises au même rang par les connaisseurs. Les figures dont ces vues sont ornées, judicieusement choisies, sont peintes avec une rare perfection. Ses dessins au lavis n'étaient point inférieurs à ses peintures les plus finies. Ses tableaux les plus remarquables furent faits pour sir Édouard Walpole. Scott mourut, en 1772, d'une attaque de goutte. P—s.

SCOTT (Jean), poète, né à Londres, le 9 janvier 1730, était fils d'un marchand de drap de la secte des quakers, qui lui donna une très-bonne éducation, sans insister beaucoup sur les pratiques minutieuses de sa religion. Ce fut à l'âge de dix-sept ans, au milieu des douceurs de la vie champêtre, que le jeune Scott sentit les premières impulsions de son génie poétique; et ce fut d'un maçon, homme de sens et de goût, qu'il reçut des avis sur ses premières compositions. Il s'est toujours souvenu de lui avec une vive reconnaissance; et il lui a souvent attribué la plus grande partie de ses succès. Scott resta jusqu'à l'âge de vingt ans à Amwell, dans le Hertfordshire, où son père faisait le commerce de la drêche. Ses études classiques souffrirent sans doute beaucoup de l'isolement où il se trouva dans ce village, dénué de tous secours littéraires. Ce ne fut qu'en 1760 qu'il put faire, de temps à autre, de courtes visites à Londres, et qu'il y publia quatre *Élégies descriptives et morales*, dont les titres caractérisent assez bien le genre de son talent, et qui furent assez bien accueillies. La crainte de la petite-vérole éloigna encore long-temps Scott de la capitale. Enfin il se fit inoculer en 1766; et il vint alors sans crainte à Londres, où il se lia avec le docteur Johnson, qui, malgré la différence de leurs principes politiques, accueillit avec bonté le jeune poète quaker; et Scott apprécia ses qualités aimables. En 1767, il épousa la fille de son ancien ami, le maçon Frogles, qui lui avait donné de si utiles avis. Le bonheur que lui fit goûter cette excellente femme ne fut pas de longue durée : elle mourut en couches, au bout d'un an; et dans la même année, Scott perdit son enfant et son père. Inconsolable, il quitta Amwell, et se retira chez un de ses amis, où, dans les premiers moments de sa douleur, il composa sa plus touchante Élégie. Cependant il se remaria, deux ans après, avec une demoiselle de Horne, distinguée par un esprit cultivé, et avec laquelle il vécut dans une parfaite union. Dès-lors il vint plus souvent à Londres; et il eut des relations de société avec lord Lyttelton, sir William Jones, Beattie et d'autres savants. Sa réputation augmenta encore par quelques travaux utiles, tels que son *Code des lois sur les grandes routes et sentiers*, et ses *Observations sur l'état présent des pauvres de paroisses et*

de ceux qui n'ont point de domicile fixe, Londres, 1773, in-8°. La plus grande partie de ses projets fut réalisée par M. Gilbert, qui fit adopter par le parlement un bill sur cet objet, en 1782. Scott publia, en 1776, son *Amwell*, poème descriptif, auquel il travaillait depuis long-temps, et par lequel il voulut immortaliser son village chéri. Il publia encore, en 1782, un volume de *Poésies*, orné de très-belles gravures. Les journaux l'aunoncèrent assez favorablement; mais Scott ayant réclamé contre une partie de leur jugement, dans le *Monthly-Review*, il en résulta une petite querelle littéraire, dans laquelle le poète-quaker laissa voir au public un peu trop d'irascibilité poétique. Peu satisfait de quelques articles de Johnson sur les *Vies des poètes*, il avait recueilli des détails et des observations sur Denham, Milton, Pope, Dryden, Goldsmith et Thomson; et il était près de les publier, lorsqu'il mourut, le 12 décembre 1783, à Radcliff, près de Loudres. Ce travail parut, en 1785, par les soins de M. Hoole, sous le titre de *Critical essays*, avec une Vie de l'auteur. Z.

SCOTTI (Jules-Clément), le véritable auteur de la *Monarchie des Solipses*, était né, l'an 1602, à Plaisance, d'une ancienne et illustre famille. Il fut envoyé de bonne heure à Rome, pour y faire ses études, et, à quinze ans, sollicita son admission chez les Jésuites. Quoique la nature ne l'eût pas doué de grandes dispositions, sa vanité lui persuadait qu'il avait tous les talents nécessaires pour parcourir avec éclat la carrière de l'enseignement. A la considération de ses parents, il fut attaché d'abord au collège romain : mais c'était un théâtre trop grand pour lui; et il eut le regret de se voir bientôt éclipsé par ses jeunes confrères. Les succès que Pallavicini venait d'obtenir dans son cours de théologie le piquèrent; et, à son exemple, il voulut terminer ses examens par des thèses publiques : mais il échoua complètement. Sa vanité le consola cependant de cette disgrace, qu'il se flattait de réparer à la première occasion. On l'envoya professer la philosophie à Parme et ensuite à Ferrare : mais la chaire de théologie scolastique était l'objet de son ambition; et, voyant qu'on ne la lui offrait pas, il prit le parti de la demander. Le refus qu'il éprouva de la part de ses supérieurs lui parut une injustice révoltante. Dans son dépit, il cessa d'enseigner la philosophie, et il songea même à quitter l'institut, persuadé que ses talents seraient mieux appréciés dans un autre ordre. Le repentir qu'il témoigna de ses démarches lui mérita son pardon; et il fut nommé recteur de la maison des Jésuites à Carpi. Il y passa deux années, sans donner aucun sujet de plainte; mais, en 1643, ayant appris qu'un de ses parents était malade à Venise, il se rendit dans cette ville, sans en prévenir le général, comme c'était son devoir. Il prolongea son séjour à Venise, sans daigner en demander la permission, et revint ensuite reprendre ses fonctions à Carpi; mais il ne tarda pas d'être appelé à Rome, où il resta sans emploi. De toutes les punitions qu'on pouvait lui infliger, c'était la plus sensible pour un homme du caractère de Scotti; peut-être n'aurait-on pas dû la faire durer aussi long-temps. Dans l'isolement où il vivait, son imagination échauffée s'exagérait les torts de ses supérieurs à son égard; et, confiant ses griefs au papier, il composa quelques écrits

contre la société, en attendant que des circonstances favorables lui permissent de les mettre au jour. Après la mort du général Muzio Vitelleschi (9 février 1645), les supérieurs, craignant que Scotti ne vînt à bout d'entraver l'élection, jugèrent à propos de le faire partir pour Parme. Il reçut, dans le chemin, deux lettres anonymes, par lesquelles on l'avertissait que ses écrits contre la Société étaient connus. Alors, changeant de direction, il se rendit à Venise, où il prit l'habit séculier, et se hâta de publier la *Monarchie des Solipses*, ouvrage dans lequel, en feignant de donner des conseils aux Jésuites. il censure amèrement les vices qu'il avait cru remarquer dans leur institution. En vain le nouveau général tenta de lui persuader ou de rentrer dans la Société ou de choisir un autre ordre : Scotti persista dans son projet de rester indépendant. Il obtint, en 1650, une chaire de philosophie à Padoue, avec trois cents florins de traitement; et, deux ans après, il se fit agréger aux facultés de philosophie et de médecine de cette ville. Une des chaires de droit-canon étant venue à vaquer, en 1653, elle fut donnée à Scotti; mais il ne la conserva pas long-temps. Sur les plaintes de ses anciens confrères, en 1658, on le remplaça, en lui réservant toute-fois une pension. Scotti mourut à Padoue, le 9 octobre 1669, à l'âge de 67 ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Augustin, où l'un de ses amis, Jacques Caimo, lui fit élever un tombeau décoré d'une épitaphe flatteuse. C'était, dit le cardinal Pallavicini, un homme de mœurs pures, assez laborieux, mais d'une capacité médiocre. De tous les ouvrages qu'il a laissés, tant imprimés que manuscrits, et dont le P. Oudin a donné la liste détaillée, dans les *Mémoires* de Niceron, XXXIX, 65-85, il n'en est aucun qui mérite d'être tiré de l'oubli, si l'on en excepte celui qui est indiqué à la tête de cet article. Scotti le publia sous ce titre : *Lucii Cornelii Europæi, monarchia Solipsorum, ad Leon. Allatium*, Venise, 1645, in-12. Il fut réimprimé plusieurs fois en Hollande, notamment par les Elzevirs (*Juxtà exemplar Venetum*), Amsterdam, 1648, in-12, et en Allemagne, avec divers écrits satiriques du fameux Scioppius (*V.* ce nom). L'édition de Venise, 1652, in-12, porte, sur le frontispice, le nom du P. Melchior Inchoffer; et Restaut, qui s'en est servi pour sa *Traduction française*, Amsterdam, 1721, 1754, in-12, n'a pas manqué d'indiquer le P. Inchoffer comme l'auteur de la *Monarchie des Solipses*. Plusieurs bibliographes ont adopté cette opinion; et malgré les preuves incontestables par lesquelles le P. Oudin a démontré que l'ouvrage ne peut pas avoir d'autre auteur que Scotti, les avis restent encore partagés. M. J. Gottl. Kneschke, dans une Dissertation spéciale : *De auctoritate libelli de Monarchiâ Solipsorum*, publiée en 1812, déclare qu'après avoir examiné les raisons des deux partis, il reste indécis (Voy. le *Dict. des Anonymes* de M. Barbier, 2e. éd., no. 12090). Il nous semble à nous qu'il suffit de jeter les yeux sur la Monarchie des Solipses pour être convaincu que l'ouvrage n'est pas d'un jésuite resté fidèle à ses vœux; et dès-lors on ne peut l'attribuer au P. Inchoffer (*V.* ce nom), qui, sous ce rapport, est irréprochable. Les Jésuites, d'ailleurs, mieux informés que personne de ce qui se passait dans leur intérieur, en répondant à la *Monarchie des Solipses*,

n'ont pas fait une seule allusion au P. Inchoffer, tandis que le P. Raynaud a intitulé sa réfutation : *Judicium de libro Clementis Scotti*, et que le cardinal Pallavicini, dans ses *Vindicationes Societatis*, nomme également Scotti. Le crédit d'Allatius empêcha de mettre à l'*index* un ouvrage qui lui était dédié. Scotti ne fut pas toujours aussi heureux. Son Traité *De Potestate pontificiâ in societatem Jesus*, Paris (Venise, 1646, in-4°.), fut condamné par le pape Innocent X, auquel il l'avait adressé, dans l'espoir qu'il ordonnerait des réformes dans le gouvernement de la société. On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie* de Scotti, par le P. Oudin, dans les *Mémoires* de Niceron. (*V.* INCHOFFER). W—s.

SCOTTI (MARCEL-EUSÈBE), né, en 1742, à Naples, d'une famille de l'île de Procida, fut placé de bonne heure au collége des Chinois, où les jeunes gens trouvaient alors tous les moyens d'instruction. Les progrès de cet élève frappèrent d'étonnement ses maîtres qui, malgré son âge, le jugèrent digne de devenir leur collègue. Menant, dès sa tendre jeunesse, une vie retirée et tranquille, il choisit l'état ecclésiastique, afin de pouvoir plus facilement suivre son goût pour l'étude. Il était déjà entré dans les ordres, lorsque ses parents l'entraînèrent à Procida, où, à l'occasion d'une discussion entre deux communes voisines, il examina, d'après les anciens la position et l'étendue du territoire des villes de Misène et de Cumes. La Dissertation qu'il publia à ce sujet lui ouvrit, en 1779, les portes de l'académie des sciences et belles-lettres de Naples, nouvellement fondée. Scotti se trouva, pour la première fois, en contact avec les personnages les plus distingués de son temps. Il eut ensuite un grand succès dans la prédication, et y brilla surtout par la clarté et la simplicité de son éloquence. Les habitants de Procida accouraient en foule à ses sermons, qui opérèrent un heureux changement dans l'île. Appelé l'année suivante à Ischia, Scotti y prêcha avec un succès encore plus marqué; mais il fut accusé de répandre dans le peuple des principes dangereux pour la foi. Cependant cette accusation n'eut pas de suite d'abord : il eut même la satisfaction de recevoir du chapitre d'Aversa l'invitation de prêcher dans l'église cathédrale de cette ville. Accusé de nouveau pour la pureté de sa doctrine, il éprouva un affront bien cruel : au moment où il montait en chaire pour commencer son carême, il reçut l'ordre de descendre, et fut obligé de prendre congé du nombreux auditoire réuni pour l'entendre. Il adressa, au chef de l'église d'Aversa, une lettre remplie de charité et de modération. Ne pouvant plus parler dans la chaire de vérité, Scotti traça le plan d'un ouvrage destiné à l'instruction des gens de mer. Il divisa son *Catéchisme nautique* en trois parties, dont une traite des devoirs généraux; l'autre, de ceux des matelots et des capitaines de vaisseau; et la dernière, des devoirs de ceux qui font partie de l'armée navale. Dans le premier volume (le seul qui ait été imprimé), l'auteur fait l'énumération des bienfaits sans nombre dont la providence a comblé les habitants des côtes maritimes : il insiste sur l'obligation où ils sont de s'instruire dans la navigation et le commerce, d'exercer les devoirs de l'hospitalité, de secourir les naufragés, de prendre soin de l'éducation de leurs femmes et de leurs filles, si exposées aux dangers de la séduction

pendant les longues absences de leurs maris et de leurs pères, etc. Cet ouvrage, appuyé sur les maximes fondamentales de la religion, était achevé; mais le manque de fonds en arrêta l'impression. En 1789, on vit paraître, sous le voile de l'anonyme, la *Monarchie universelle des papes*, le plus remarquable des nombreux écrits que firent naître les différends entre la cour de Naples et le Saint-Siége, sur la présentation de la haquenée (1) : la question, envisagée du point le plus élevé, y est discutée avec une hardiesse étonnante. La nature du sujet et le caractère ecclésiastique de Scotti l'avaient obligé de cacher son nom; mais il ne voulut faire le sacrifice d'aucune de ses opinions, et fut bientôt désigné pour l'auteur de cet écrit. La cour de Rome en ordonna la suppression. Pour se soustraire à l'orage, l'auteur fut obligé de vivre dans la retraite; et ce fut alors qu'il composa plusieurs volumes sur la liturgie, en recueillant les explications des rites et des cérémonies sacrées, sur les traditions de l'Église primitive, et sur la vie et les usages des premiers chrétiens. Il entreprit en même temps de commenter le livre des *Tableaux* de Philostrate, contenant l'explication de plusieurs peintures grecques de Naples, et se proposa de dégager ce Traité des nombreuses erreurs qui s'y sont glissées par l'ignorance des copistes. Ce commentaire sur l'ouvrage le moins connu du sophiste dont il préparait une nouvelle édition n'était pas au-dessus de ses lumières; mais ses facultés pécuniaires ne lui permirent pas de le faire imprimer. L'aumônier du roi, Rossi, admirateur de Scotti, obtint de la munificence royale de favoriser cette entreprise, et le monde savant allait s'enrichir du fruit de tant de recherches, lorsque la mort vint détruire ses espérances, en frappant le protecteur de Scotti. Ce manuscrit eut le sort des autres productions inédites de l'auteur, telles que différentes inscriptions latines, un traité sur la Théocratie universelle, un Essai sur les origines maritimes du littoral napolitain, etc. Ce dernier travail, pour lequel il avait fallu rassembler un grand nombre de matériaux, était terminé, et l'on peut juger de son importance par les fragments insérés dans le *Catéchisme nautique*. La révolution de Naples vint, en 1799, arracher Scotti à ses paisibles études, pour le jeter dans le tourbillon des événements politiques. Son caractère et ses habitudes l'éloignaient également des affaires publiques, et il n'accepta qu'avec répugnance sa nomination de membre de la commission législative. Pendant l'existence éphémère de la république napolitaine, il donna l'exemple de la modération et de la prudence: mais rien ne put le soustraire au sort qu'éprouvèrent les partisans de la révolution, lorsque la monarchie fut rétablie le 13 juin 1799. Il fut emprisonné et mis à mort avec un grand nombre de ses amis, dans le mois de janvier 1800. (*Voyez* HAMILTON et NELSON.) Il marcha au supplice avec la résignation d'un chrétien et le calme d'un philosophe. Sa maison, livrée à la

(1) Cet écrit est sous la forme d'un discours adressé à Ferdinand IV et à tous les souverains. L'auteur prétend y faire l'Histoire des papes, qu'il accuse d'être cause de tous les maux de l'église; il compare la cour de Rome à la synagogue, appelle le *chef ministériel de l'église*, et la bulle *Unigenitus*, le *Chef-d'Œuvre de l'esprit de ténèbres*, trace un noir portrait des jésuites, et se plaint de la conduite tenue envers les jansénistes de Hollande. Enfin cet ouvrage est une philippique continuelle contre les papes, et ne pouvait avoir été inspiré que par un esprit de schisme et par une haine violente. L'abbé Scotti ne s'était pas nommé, mais il fut bientôt reconnu pour l'auteur. Son livre a été mis à l'index par décret du 2 juillet 1804. P-C-T.

rage d'une populace effrénée, fut pillée et brûlée, et les précieux manuscrits qu'elle contenait furent la proie des flammes. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Dissertazione corografico-istorica delle due antiche distrutte città, Miseno, e Cuma*, etc., Naples, 1775, in-4°. II. *Orazione in morte dell' Imperatrice Apostolica Maria Teresa d'Austria*, ibid., 1785, in-4°. III. *Catechismo nautico*, ibid., 1788, in-8°. (le premier volume seulement.) IV. *Della Monarchia universale de' Papi*, Naples, 1789, in-8°. A—G—S.

SCOTTI (CÔME-GALÉAS), professeur d'histoire, naquit, en 1759, à Mérate, village du Milanez. Ses parents, peu favorisés de la fortune, auraient voulu lui donner un état; ils eurent cependant le bon esprit de ne pas contrarier ses dispositions pour les lettres. Les pères Somasques furent ses premiers instituteurs : il se rendit ensuite à Milan pour y suivre le cours de droit; mais la voix et l'exemple de Parini l'éloignèrent de la jurisprudence pour l'attacher à la poésie. Il fit une étude aprofondie des anciens, sans négliger les modernes; et à l'âge de vingt ans, il donna un petit recueil qui fut assez favorablement jugé par le public. Encouragé par ce succès, il fit paraître quelques contes, qui furent loin d'avoir le même sort. La corruption des mœurs d'une époque très-rapprochée de la nôtre était telle, qu'on blâma l'auteur d'avoir mis trop de morale dans son ouvrage, et de s'être érigé en réformateur à un âge si peu avancé. Doué d'une grande flexibilité de talent, il s'essaya aussi dans l'art dramatique, sur lequel il ébaucha un traité qu'il n'a point achevé. Il composa ensuite différentes pièces, qui furent applaudies à Milan, à Bergame et à Venise. Ce genre de divertissement était alors fort en usage en Italie, et à Milan surtout, où l'on comptait un grand nombre de théâtres de société : le plus en vogue était celui des comtes de Rosate, dont le célèbre Appiani préparait les décorations. Ce fut pour ce théâtre que Scotti, à l'âge de vingt-six ans, composa sa première tragédie, intitulée *Galeas Sforza*, qui fut suivie de beaucoup d'autres : cependant il ne négligeait pas la poésie, et l'on ferait plusieurs volumes des vers qu'il composa dans un temps où on le croyait livré tout entier à l'art dramatique. A l'âge de trente-deux ans, il fut en proie à une tristesse qui dégénérant bientôt en misanthropie, l'éloigna de la société, sans que l'étude même put lui donner du soulagement. Après avoir en vain combattu cette funeste disposition, il résolut de quitter le monde, et alla s'enfermer chez les Barnabites. Nommé presqu'aussitôt professeur de rhétorique à Milan, il y resta jusqu'en 1801, qu'il fut appelé à Crémone pour y occuper la chaire d'éloquence. Les fonctions de cet emploi ne l'empêchèrent pas de mêler sa voix aux regrets publics, pour honorer la mémoire de Passeroni, de Quadrupani, et de son illustre maître Parini. Sa santé s'étant dérangée, il se rendit, pour la rétablir, sur les bords du Brembo, dans la maison de campagne des Belgiojoso, où il composa des contes que Bettinelli n'hésita pas à comparer à ceux du grand siècle de la littérature italienne. Les *Giornate del Brembo* (c'est le titre que l'auteur leur donna) n'ont rien qui puisse blesser la pudeur. Quoique Scotti ait pris pour modèle le Décameron, son livre peut servir également à

former le cœur et l'esprit Un second recueil fut publié à Crémone sous le titre d'*Accademia Borromea*, en l'honneur du comte Ant.-Marie Borromeo, amateur distingué de ce genre de littérature. La première partie de cet ouvrage, la seule qui ait été imprimée, roule sur un sujet tiré de l'histoire du *Vieux de la Montagne*. Quoique l'auteur ait cherché à embellir son récit par plusieurs descriptions agréables, on pourrait lui reprocher la lenteur de sa narration et l'invraisemblance de quelques épisodes. Malgré de tels défauts, ces contes, les premiers surtout, forment le principal titre littéraire de Scotti, dont les ouvrages ne sont peut-être pas aussi connus qu'ils mériteraient de l'être. Un esprit de routine, et on ne sait quel charme attaché aux *Contes moraux* de Soave, ont empêché jusqu'à présent de faire attention au mérite de son émule qui ne lui est inférieur en rien, s'il ne lui est même pas supérieur. Cet auteur vivait heureux, en partageant son temps entre l'étude et ses devoirs, lorsque la révolution amena la suppression des communautés religieuses. Cet événement changea toutes ses habitudes. Obligé d'accepter une chaire d'histoire nouvellement fondée à Crémone, il lui fallut donner une nouvelle direction à ses idées; et ce travail extraordinaire altéra sa santé, et avança sa fin. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 13 juillet 1821. Ses ouvrages sont: I. *Scelta di prose e versi*, Milan, 1779, in-12. II. *Novelle morali*, ibid., 1782, in-12. III. *I fratelli militari; — Il padre mal accorto; — La felicità del pericoloso accidente; —* le *Caricature; —* l'*Usurajo punito; —* l'*Abdolonimo re de' Sidonj; —* le *Protezioni; —* la *Buona educazione; — Il Gazzabuglio*, ou la Comédie infernale, pièces dont aucune n'a été imprimée. IV. La *Clori; —* l'*Innocenza difesa; —* l'*Eraclio riconosciuto; —* la *Principessa de' Massilj; — Il contrasto degli Dei*: actions dramatiques, dans le genre de celles de Métastase, inédites. V. L'*Ezzelino; —* la *Rodelinda; —* l'*Idomenea*, ou les Amazones; — l'*Alberico Magno, conte di Barbiano; —* l'*Ifigenia; — Il Passaguado Settala; —* la *Morte di Bernabò; — l'Inglesi alla conquista dell' America; — Il Gustavo; —* la *Bianca Visconti*, ou le Fanatisme de la liberté; — *Galeazzo Sforza, duca di Milano; — Il Pertarito; — Il sacerdote Zaccaria; — I principi Estensi*: tragédies, dont les quatre dernières seulement sont imprimées; *I principi Estensi*, l'une des plus belles de l'auteur, fut dédiée au duc de Parme, et traduite en allemand. VI. *Giornate del Brembo, colle Veglie di Belgiojoso*, Crémone, 6 vol. in-8°., 1806. Le premier volume en est devenu très-rare, la plupart des exemplaires ayant été dévorés par un incendie dans les magasins du libraire. VII. L'*Accademia Borromea*, ibid.; la première partie seulement. VIII. *Elogio di Carlo Giuseppe Quadrupani*, Milan, 1808, in-8°. IX. *Elogio di Giambattista Biffi*, Cremone, 1812, in-8°. X. *Elogio di Gian-Carlo Passeroni*, ibid., in-8°. Voyez, pour d'autres détails, Bellò: *Memorie su la vita e su gli scritti di Cosimo Galeazzo Scotti*, ibid., 1823, in-8°. A-G-S.

SCOTTO (Albert), fut un des chefs du parti Gibelin, à Plaisance, dans l'année 1290, se fit nommer, par ses compatriotes, capitaine perpétuel de cette république, à l'occasion d'une guerre avec les Pavesans.

Ce fut alors que la ville de Plaisance passa, pour la première fois, sous le pouvoir monarchique. Albert Scotto s'affermit dans sa principauté par l'alliance des Parmesans et de Matthieu Visconti. A son retour, il leur donna de puissants secours dans les guerres qui ravagèrent la Lombardie. Albert Scotto avait aussi voulu s'assurer l'appui d'Azzo VIII, marquis d'Este, qui gouvernait Ferrare, en épousant sa sœur Béatrix; mais Matthieu Visconti obtint cette princesse pour son fils Galeazzo. Scotto ne pardonna point cet affront: il ne songea plus qu'à susciter des ennemis aux Visconti, et à réveiller, chez tous les petits princes de Lombardie, la jalousie que devait exciter la puissance des seigneurs de Milan. Il s'adressa à tous les Guelfes de cette contrée, qui, opprimés depuis plusieurs années, attendaient avec impatience un libérateur. Au mois de juin 1302, Albert Scotto, à la tête de l'armée guelfe qu'il avait formée, s'avança jusqu'à San-Martino près de Lodi. Matteo Visconti était sorti de Milan à sa rencontre. Scotto, qui s'y était attendu, avait tout préparé pour faire éclater une sédition à Milan, pendant que le seigneur en serait absent. Visconti, entouré d'ennemis, et n'ayant pas même lieu de combattre, vint lui-même, le 13 juin, se jeter entre les bras d'Albert Scotto, et lui confia le gouvernement de Milan. Celui-ci le fit conduire dans les prisons de Plaisance, jusqu'à ce que Visconti lui eût ouvert le château de Saint-Colomban. Après avoir rétabli, à Milan, les de La Torre sur les ruines des Visconti, Albert Scotto rassembla, au mois de juillet, à Plaisance, un parlement du parti guelfe: on l'y chargea de forcer tous les états de Lombardie à rappeler leurs exilés de ce parti. Son pouvoir s'étendait alors de Bergame à Tortone, dans tout le pays situé entre les Alpes et les Apennins. Mais après s'être donné tant de peine pour relever le parti guelfe, il n'était point encore regardé comme un homme sûr par ce parti, auquel ses ancêtres n'avaient point appartenu; et bientôt il put reconnaître la méfiance de ceux qui se croyaient plus guelfes que lui. Pour s'en venger il voulut se réconcilier avec les Visconti, et chercha même, en 1303, à rétablir Matthieu dans Milan; mais ses efforts ne servirent qu'à hâter sa propre chute. Les Guelfes de Milan, de Pavie, de Lodi, et de toute la Lombardie, vinrent, à plusieurs reprises, ravager le territoire de Plaisance. Scotto, soutenu par Gibert de Correggio, seigneur de Parme, réussit deux fois à les repousser et à éteindre les rébellions de ses propres sujets; mais, au mois de novembre, il fut enfin contraint d'abdiquer entre les mains de Gibert de Correggio, et de se retirer à Parme. Il paraît qu'après avoir renoncé au pouvoir suprême, il obtint, au bout de quelque temps, la permission de rentrer à Plaisance. Il en profita, en 1309, pour rassembler de nouveau ses partisans, attaquer, le 5 mai, par surprise, le podestat guelfe, que les seigneurs de La Torre y avaient envoyé, et recouvrer la souveraineté de Plaisance. Il fit aussitôt alliance avec tous les Gibelins du voisinage, pour se maintenir dans le pouvoir qu'il avait recouvré; mais, au bout de seize mois, il fut obligé de laisser rentrer dans la ville ses adversaires, et de partager l'autorité avec eux. Ce traité ne fut point observé par les émigrés rentrés: dès le lendemain de leur retour, ils chassèrent Albert Scotto de sa patrie avec

tous ses partisans; celui-ci y rentra, le 18 mars 1312, comme simple particulier, ainsi que tous les Gibelins, que l'empereur Henri VII avait pris sous sa protection. Scotto, qui n'appartenait plus exclusivement à aucun parti, et qui avait flotté déjà plusieurs fois entr'eux, offrit secrètement son secours aux Guelfes; avec leur aide il chassa de Plaisance les Gibelins les plus exaltés; et, pour la troisième fois, il s'empara de la souveraineté. A peine, cependant, put-il s'y maintenir dix mois; Matthieu et Galeas Visconti le firent arrêter, par surprise, le 29 juillet 1313, et occupèrent Plaisance, dont le vicariat leur avait été donné par Henri VII. Scotto, après être demeuré quelque temps en otage à Milan, s'enfuit à Crémone, et il mourut en exil à Crême, le 23 janvier 1318, sans avoir pu recouvrer ses biens, et laissant le souvenir des maux que son ambition et sa versatilité avaient causés à sa patrie. S. S—I.

SCOTTO (FRANÇOIS), fils du précédent, recouvra la souveraineté de cette ville, le 25 juillet 1335, avec le secours d'Azzo Visconti, en chassant de Plaisance une garnison pontificale qu'y avait établie Bertrand du Poïet. Mais Visconti avait compté que cette conquête serait faite à son profit, et lorsque François Scotto refusa de lui céder la souveraineté qu'il avait recouvrée, il vint l'assiéger dans Plaisance. Déjà tous les châteaux de ce territoire avaient été soumis, et Plaisance avait soutenu un siége de huit mois, lorsque François Scotto capitula le 15 décembre 1336. La bourgade de Firenzuola lui fut donnée en fief, et à ce prix il renonça à la souveraineté qu'avait fondée son père, quarante-six ans auparavant. S. S—I.

SCOTUS. *V.* MARIANUS et SCOTT.

SCRIBANI (CHARLES), jésuite, né à Bruxelles, en 1561, était fils d'un gentilhomme italien, venu dans les Pays-Bas à la suite d'Alexandre Farnèse (*V.* ce nom, XIV, 172), et qui s'y maria. Les troubles du Brabant décidèrent ses parents à l'envoyer achever ses études à Cologne, et il y fit son cours de philosophie. Ayant résolu d'embrasser la règle de saint Ignace, il se rendit ensuite à Trèves, où il reçut l'habit, en 1582. Scribani fut l'un des douze religieux envoyés en Flandre pour travailler à l'établissement de l'institut, et que les historiens de la Société nomment les douze apôtres. Après avoir professé la rhétorique à Anvers, et la philosophie à Douai, il passa dans la carrière des emplois, et, pendant vingt-huit ans, remplit successivement avec zèle les fonctions de préfet des classes, de recteur dans différentes villes, et enfin de provincial de la Flandre. En cette qualité, le P. Scribani fit deux voyages à Rome, et sut se concilier, avec la bienveillance du pontife, l'estime des pricipaux membres du sacré collége. La Société lui dut la maison professe d'Anvers, et une église magnifique (1), le noviciat, le collége de Malines, et beaucoup d'autres établissements. Doué d'une mémoire étendue, il parlait avec une égale facilité l'espagnol, l'allemand, l'italien, le français et le flamand. Ses talents et son esprit conciliateur lui avaient acquis une influence sans bornes. Pendant quarante ans, il fut l'arbitre de tous les différends qui s'élevaient entre les négociants d'Anvers; de toutes les parties de la Flan-

(1) Cette église fut presque entièrement détruite par un incendie, en 1718.

dre et des Pays-Bas, on recourait à ses lumières, et les princes eux-mêmes ne dédaignaient pas de lui demander des conseils. Malgré le temps que lui dérobaient les consultations, et celui qu'il donnait aux intérêts de la société, il trouvait le loisir de publier divers écrits. Celui qui fit le plus de bruit dans le temps est l'*Amphitheatrum honoris*, ouvrage dans lequel il justifie ses confrères des imputations des hérétiques. On apprend, par le *Journal* de L'Estoile (juin 1605), que cet ouvrage courait à Paris, où il se vendait sous main aux confidents de la Ligue; et que quelques personnes firent de vains efforts pour en empêcher la circulation (2). Mais ce que répètent tous les *Dictionnaires*, qu'Henri IV en fit remercier l'auteur et lui adressa des lettres de naturalisation, n'est pas vraisemblable (3). Dans les dernières années de sa vie, le P. Scribani fut affligé d'infirmités graves, qu'il supporta d'une manière héroïque. Il mourut le 24 juin 1629, et fut inhumé dans l'église des Jésuites d'Anvers, où l'on voyait son épitaphe sur une urne de bronze doré. On la trouvera dans la *Bibl. soc. Jesu*, dans la *Bib. belgica* de Foppens, dans les Mémoires de Paquot, etc. Comblé des plus magnifiques éloges par ses confrères et par quelques-uns de ses compatriotes, le P. Scribani serait cependant à peine connu, si son nom ne se rattachait pas à l'histoire de l'établissement de son institut dans la Belgique (Voy. l'*Imago primi sæculi soc. Jesu*, Anvers, 1640, in-fol.) Outre quelques livres ascétiques, parmi lesquels on distingue des *Méditations*, trad. en français par Phil. Dinet, Paris, 1629, in-12; et l'*Amour divin*, trad. dans la même langue, par le P. Oliva, jés. de Cahors; et quelques ouvrages de controverse entièrement oubliés, on a de lui: I. *Amphitheatrum honoris, in quo Calvinistarum in soc. Jesu criminationes jugulantur, libri tres;* Palæopoli Aduaticorum (Namur), 1605, in-4°.; augmenté d'un 4e. livre, ibid., 1605; et d'un 5e., Anvers, Plantin, 1607, in-4°. Cet ouvrage parut sous le nom de *Clarius Bonarscius*. II. *Dom. Baudii gnoma commentario illustrata*, Leyde (Anvers), 1607, in-12. Dans ce Commentaire, le P. Scribani s'attache surtout à relever les erreurs échappées à Baudius, sous le rapport religieux (*Voy.* BAUDIUS). III. *Antuerpia, Origines Antuerpiensium*, Anvers, J. Moretus, 1610, in-4°. La première partie est l'éloge des habitants d'Anvers; la seconde contient des recherches sur l'origine et l'accroissement successif de cette ville. IV. *Politico-christianus*, ibid., 1624, in-4°. Cet ouvrage est dédié à Philippe IV, roi d'Espagne. On dit que ce prince aurait voulu que ce livre ne fût connu que de lui seul. L'auteur fit des changements dans la dédicace et dans l'avis au lecteur; il existe des exemplaires avec la double dédicace. V. *Veridicus Belgicus seu civilium apud Belgas bellorum initia, progressus, finis optatus, in quam rem remedia à ferro et pace præscripta*, etc. *Item reformata apo-*

---

(2) Quelqu'un, dit l'Estoile, parla de cet ouvrage à M. de Lomenie: son zèle fut loué, et rien autre chose, remis à quand le Roi aura plus de loisir, c'est-à-dire, n'en parlez plus. Voy. le *Journal de Henri IV*, III, 280.

(3) Nos princes n'avaient pas l'usage d'expédier des lettres de naturalisation à des étrangers qui n'en voulaient pas profiter, et qui n'avaient rendu, d'ailleurs, aucun service à l'état. Le P. Scribani se montra trop bon Espagnol, pour n'avoir pas été un très-mauvais Français. Enfin, si ces lettres existent, elles étaient un titre trop honorable pourqu'on ne se fût pas empressé de les publier; et c'est inutilement qu'on les a cherchées dans l'*Imago primi sæculi*, dont les auteurs ont contribué à répandre le fait que nous révoquons en doute.

calypsis Batavica, ibid., 1624, in-8°.; — 1627, même format. On a le portrait du P. Scribani, gravé dans différentes hauteurs. W—s.

SCRIBONIANUS (Furius-Camillus), Romain d'une ancienne et illustre famille, avait été consul l'an 32 (1), et commandait un corps d'armée dans la Dalmatie, lors de l'avènement de Claude à l'empire. Alarmé de la faiblesse que montrait ce prince, et craignant d'être victime de quelque dénonciateur, il entra dans les vues de Vinicien, l'un des chefs de la conjuration contre Caligula, et s'étant assuré l'appui d'un certain nombre de sénateurs et de chevaliers, il fit révolter ses troupes. Suivant Suétone (*Vie de Claude*, 13 et 35), Camille se fit proclamer empereur; mais Dion assure qu'il promit aux soldats de rétablir l'ancien gouvernement. Quoi qu'il en soit, il écrivit à Claude une lettre pleine de reproches outrageants, et qu'il terminait en lui donnant l'ordre de se démettre de l'empire pour rentrer dans la vie privée, où il serait le maître de suivre ses goûts. Le timide empereur assembla son conseil, pour lui faire part des propositions de Camille, qu'il était tenté d'accepter; mais pendant ce temps, la fortune se déclarait contre son rival. Camille ayant donné l'ordre aux légions de marcher vers Rome, les soldats, effrayés de quelque présage qu'ils interprétaient d'une manière défavorable à leur entreprise, tournèrent leurs armes contre leurs officiers qu'ils massacrèrent. Camille n'eut que le temps de fuir dans l'île de Lissa (aujourd'hui Lésina), où il fut atteint et égorgé dans les bras de son épouse, par un certain Volagisis, qui, de simple légionnaire, fut élevé, pour ce service, aux premiers emplois. La femme de Camille se hâta de mériter la clémence de Claude, en dénonçant les amis de son mari; cependant elle fut exilée. Cet événement est de l'an 42. Dix ans après, le fils de Camille, accusé d'avoir consulté les astrologues sur la vie de l'empereur, fut condamné à l'exil. Claude se félicita de la générosité qu'il montrait, pour la seconde fois, envers une famille ennemie: mais le jeune Camille mourut bientôt après; et Tacite (*Hist.* 75) a recueilli les soupçons auxquels donna lieu cette mort prématurée. W—s.

SCRIBONIUS LARGUS, médecin, était, suivant Goulin, le fils d'un affranchi, ou du moins sortait d'une famille obscure. Il eut pour maîtres Triphon et Apuleius Celsus, et ne négligea rien pour se rendre habile dans toutes les parties de l'art de guérir. Le penchant qu'il montra pour le système d'Asclépiade le rapproche de la secte des méthodistes. Cependant Freind (*Hist. de la médec.*) et M. Portal n'ont vu, dans ce médecin, qu'un empirique. On sait qu'il pratiquait déjà son art sous Tibère. Goulin soupçonne qu'il fut attaché dans la suite à quelque légion, comme médecin militaire. Il dit lui-même qu'il faisait de fréquents voyages; et il nous apprend qu'il suivit Claude dans la Grande-Bretagne. Cette expédition eut lieu l'an 43. Scribonius gagna, dit-on, des sommes considérables, quoiqu'il parle, dans plusieurs endroits, de son désintéressement. Des divers ouvrages qu'il avait laissés, il ne nous reste qu'un opuscule: *De compositione medicamentorum.* Il l'adresse à Caius Julius Callistus, affranchi de l'empereur Claude, qui

(1) Le nom de Scribonianus, après sa révolte, fut rayé des Fastes consulaires et effacé des inscriptions. Voy. l'*Histoire des empereurs*, par Tillemont, I, pag. 671.

partageait avec Narcisse et Pallas (*V.* ces noms) la faveur de son maître. Scribonius le remercie de son empressement à mettre sous les yeux de l'empereur les écrits (*scripta mea medicinalia*) qu'il lui avait précédemment adressés. L'auteur se montre grand partisan des remèdes secrets et des préparations empiriques, dont il assure avoir vu des effets merveilleux. Il nous fait connaître en peu de mots sa pratique. Son premier soin quand il était appelé près d'un malade, était de lui prescrire la diète ou des aliments convenables à son état. Si ce moyen ne suffisait pas, il employait les médicaments; mais il ne se déterminait que dans les cas graves à recourir aux ressources de la chirurgie. Il ne faisait en cela que se conformer à la volonté de ses malades, qui ne consentaient à se laisser faire des incisions ou des cautérisations qu'à la dernière extrémité (*V.* J. Scultet). Dans ses précédents ouvrages, Scribonius avait traité des différentes parties de l'art médical. Celui-ci ne concerne que la composition et la vertu de certains remèdes peu connus. Parmi les recettes qu'il publie, Scribonius dit qu'il en avait acheté quelques-unes très-cher. Il cite, entre autres, un remède pour la colique, qu'il n'avait obtenu de la femme qui le possédait qu'en lui comptant tout l'argent qu'elle avait demandé. Goulin avertit qu'on ne doit pas juger ces formules avec la sévérité que peuvent inspirer les connaissances acquises par les progrès de la pharmacie et de la chimie. Quelques auteurs ont cru que l'opuscule de Scribonius, écrit originairement en grec, fut traduit en latin, sous l'empereur Valentinien; mais cette opinion a été réfutée solidement. Galien cite fréquemment Scribonius; et divers empiriques n'ont pas manqué de s'approprier ses formules. L'Opuscule de Scribonius, publié, pour la première fois, par Jean Ruelle, Paris, 1529, fut inséré, la même année, dans un Recueil qui parut à Bâle, in-8°., lequel contient le livre d'Ant. Benivenius : *De abditis nonnullis ac mirandis morborum causis*, et celui du médecin Polybe (*V.* ce nom) : *De victu salubri*, trad. du grec, par Gonthier d'Andernach. Le Traité *De compositione medicamentorum* fait partie des *Medici antiqui*, Venise, Alde, 1547, in-fol., et des *Medicæ artis principes*, H. Estienne, 1567, in-fol. Enfin Jean Rhodius a donné une édition de l'Opuscule de Scribonius, Padoue, 1655, in-4°., avec des notes très-amples et un index. L'édition publiée par Bernhold, Strasbourg, 1786, in-8°., se joint à la Collection des *Variorum*. On peut consulter, sur ce médecin, l'*Histoire de l'anatomie*, par M. Portal, 1, 71, et les *Mémoires littéraires, historiques et philologiques* de Goulin, 1, 235-40. W—s.

SCRIBONIUS. *V.* Graphæus.

SCRIVANO, pacha de Caramanie, ainsi appelé par les historiens chrétiens, à cause de la profession qu'il exerçait, parvint à cette dignité lorsqu'il se réunit en 1600, aux pachas de Sivas et d'Erzerum, pour se soulever contre Mahomet III, dont ils accusaient l'indolence, la cruauté et la faiblesse. Les progrès de ces rebelles, maîtres de toute l'Asie mineure, depuis Alep jusqu'à Pruse, obligèrent le sulthan, ou plutôt ses ministres, à envoyer une armée contre eux. Les trois chefs se méfiaient mutuellement les uns des autres, et Scrivano livra en effet le pacha Hussein, par la plus noire des perfidies. Pressé dans son camp par les O-

thomans, manquant de vivres, de munitions et d'eau, il avait demandé, pour toute récompense, qu'ils s'éloignassent et cessassent de le harceler. Méhémet pacha ayant refusé de tenir une parole par laquelle il prétendait ne pas être lié envers des révoltés, Scrivano montra, dès ce moment, un courage, une persévérance, des talents et des qualités enfin, auxquelles il ne manquait qu'une meilleure cause à soutenir. Son armée, depuis long-temps, n'avait plus de grains; il la força, par son exemple, à vivre de fruits sauvages et d'herbe, et fit, à défaut de boulets, charger ses canons avec des cailloux. Les Othomans furent contraints, par l'abondance des neiges, à laisser libres les passages du Mont-Taurus, qu'ils occupaient; et Scrivano, aussi habile qu'heureux, s'échappa avec ses soldats, et se réfugia dans la Perse, asyle toujours ouvert à quiconque s'armait contre les sulthans. L'année suivante il reparut avec assez de forces pour attendre les généraux de Mahomet. Son courage et son habileté suppléèrent partout à l'inégalité du nombre. Comme il renvoyait avec le nez et les oreilles coupés ceux qui refusaient de se joindre à lui, Constantinople fut remplie de malheureux qui se présentaient devant le sulthan dans ce déplorable état : les murmures furent universels, et les janissaires prirent prétexte de tous ces excès impunis pour se soulever et menacer le souverain lui-même. Cependant Scrivano n'avait presque que le Bosphore entre ses troupes victorieuses et la capitale; des scheiks qui étaient à sa suite, publiaient que ses succès avaient pour but de réformer les abus du gouvernement, d'ôter l'empire des mains des sulthanes, et de rappeler le souverain à ses devoirs. Il se faisait servir et respecter comme le sulthan lui-même, nommait des officiers, des vézirs, et permettait tous les excès à ses soldats, afin de leur ôter tout espoir de pardon, et les attacher plus intimement à sa fortune. Tel fut Scrivano, qui, pendant plusieurs années, fit trembler le maître de l'empire Othoman, régna, sous le nom de rebelle, depuis les frontières de la Perse jusqu'aux rivages maritimes de la Natolie, et mourut au moment où ses prospérités allaient égaler ses espérances. Ce fameux chef, plus redouté que haï de ceux qui le combattaient, fut un des fléaux domestiques les plus funestes qui affligèrent le règne de Mahomet III, et il prouva ce que peuvent le courage et l'audace, quand le souverain est faible et méprisé. S—y.

SCRIVERIUS (Pierre SCHRYVER, connu sous le nom latin de), poète, historien et philologue, naquit à Harlem, le 12 janvier 1576, de parents aisés. Il eut pour premier instituteur Corneille Schonaeus (*V.* ce nom), et puisa dans ses leçons le goût de la littérature. Ses parents l'envoyèrent, en 1593, à Leyde, pour y faire son cours de droit; mais il ne put jamais vaincre la répugnance que lui inspirait cette étude; et, dès qu'il fut libre, il se hâta d'abandonner le barreau pour se livrer à la culture de l'histoire et des lettres. Il compta bientôt au nombre de ses amis les savants les plus distingués de la Hollande; et justifia l'opinion qu'on avait conçue de ses talents, en donnant de nombreuses éditions corrigées et enrichies de notes. Le séjour de Leyde lui paraissant préférable à celui de Harlem ou d'Amsterdam, parce qu'il y trouvait plus de ressources pour

ses travaux, il s'établit dans cette ville, et s'y maria. Exempt d'ambition, et satisfait de sa fortune, il ne voulut jamais accepter aucun emploi ; mais on le regardait comme un membre de l'académie, parce qu'il assistait à tous les exercices et qu'il se faisait un plaisir d'y suppléer les professeurs. Maître de ses instants, il les employait tous à l'étude ; aussi sa devise était-elle : *Legendo et scribendo.* Il habitait, l'été, une maison de campagne qu'il a célébrée plusieurs fois dans ses vers, et où il ne recevait que les personnes qui partageaient ses goûts studieux. Doué d'une constitution vigoureuse, il parvint à un âge avancé sans avoir été malade. Il était plus que septuagénaire quand il eut le malheur de perdre la vue. Cet accident l'empêcha de mettre la dernière main à l'histoire des Comtes de Hollande, ouvrage qu'il avait commencé dans sa jeunesse ; il ne laissa pas de le livrer à l'impression. Fidèle au culte des muses latines, il continua de faire des vers jusqu'à sa mort, arrivée le 30 avril 1660. Tous les membres de l'académie de Leyde se firent un devoir d'assister à ses funérailles ; et Jean-Fréd. Gronovius prononça son oraison funèbre. Comme philologue, indépendamment de ses *Notes* sur Martial, sur Ausone, et sur le *Pervigilium Veneris*, on doit à Scriverius des *Éditions* de Vegèce et des autres tacticiens, Leyde, 1607, in-4°. (1) ; des *Poésies* de Janus Douza, 1609 ; de Jos. Scaliger, 1615 ; de Jean Second, 1619 (2) ; des *Épigrammes* de Martial, 1619 (3) ; des *Tragédies* de Sénèque, 1620 ; édition à laquelle on doit réunir le *Collectanea veterum tragicorum*, publié séparément, la même année par Scriverius ; des *OEuvres* d'Apulée, 1629 ; enfin des *Lettres choisies* d'Érasme, précédées de la vie de ce grand écrivain, 1649. Les autres ouvrages de Scriverius sont : I. *Des anciens Bataves, par Saxo Grammaticus* (en hollandais), Leyde, 1606, in-8°. Jacques Duim a publié ce livre sous le nom de Saxo ; mais, dit Lenglet-Dufresnoy, on sait que Scriverius en est le véritable auteur. II. *Batavia illustrata*, ibid., 1609, in-4°. C'est le Recueil des anciens historiens de Hollande, dont on trouvera les titres détaillés dans la *Méthode* d'étudier l'histoire, par Lenglet-Dufresnoy, XIII, pag. 288, édit. de 1772. Il a été réimprimé en 1611, avec des additions, sous ce titre : *Inferioris Germaniæ Provinciarum Unitarum antiquitates*. III. *Antiquitatum Batavicarum, Tabularium Hollandiæ, Zelandiæ, ac Noviomagi Gelrici inscriptiones, monumentaque antiqua repræsentans omnia*, 1609, in-4°. IV. *Manes Erpeniani cum epicediis variorum*, ibid., 1625, in-4°. VI. *Saturnalia sive de usu et abusu tabaci*, Harlem, 1628, in-8°. VI. *Encomium Laur. Coster Harlemensis primi inventoris artis typographicæ* (en holland.), ibid., 1628, in-4°. ; trad. en latin par George Quapner, et inséré dans les *Monumenta typographica* de J.-Chr. Wolf, I, 209-451. Scriverius s'y propose de prouver que Coster imprimait à Harlem dès

(1) On voit, par une des lettres de Scriverius, qu'a publiées Meel, qu'en 1598, il preparait une édition d'*Aulugelle* ; et travaillait à un recueil de *Fragments d'anciens jurisconsultes.*

(2) On sait que Scriverius fit passer à Grotius, alors en prison, des avis sur la conduite qu'il devait tenir, et les cacha comme des corrections d'épreuves dans un exemplaire des *Poésies* de Jean Second. (Voy. SECOND.)

(3) L'éd. de *Martial* publiée par Scriverius a été reproduite plusieurs fois, entre autres par Louis Elsevier, Amsterdam, 1650, in-18.

l'année 1430, et par conséquent qu'il est le véritable inventeur de l'art typographique (*V.* Coster). VII. *Principes Hollandiæ et Westfrisiæ ab anno* 863, *et primo comite Theodorico, usque ad ultimum Philippum Hispan. regem*, ibid., 1650, grand in-fol., rare. Les portraits dont cet ouvrage est orné en font le principal mérite. Un anonyme en a tiré l'*Histoire des Comtes de Hollande*, la Haye, 1664, Paris, 1666, in-12. VIII. *Commentariolus de statu confederatarum Belgii provinciarum; accessit Pauli Merulæ diatribe ejusd. argumenti*, la Haye, 1650; ibid., 1657, in-12. IX. *Chronicon Hollandiæ, Zelandiæ, Frisiæ et Ultrajecti* (en holland.), Amsterd., 1663, in-4°. X. *Opera anecdota, philologica et poëtica; edente Arn. Henr. Westerhusio*, Utrecht, 1738, in-4°., vol. rare et recherché. P. Burmann, à la page 2 de la Préface de son édition des *Emendationes* de Henri de Valois (Amsterdam, 1740, in-4°.), condamne avec raison cette manie de publier des œuvres posthumes, que leurs auteurs se fussent bien gardés de publier eux-mêmes; et il fait principalement tomber ce blâme sur la partie philologique ou critique de cet ouvrage; quoiqu'il y ait aussi bien du mélange dans les *Anecdota-Poëtica*. Comme poète latin, Scriverius a été bien jugé par M. Peerlkamp, dans ses *Vitæ belgarum qui latina carmina scripserunt* (Bruxelles, 1822, in-8°.) pages 365-369. Joignez-y, J.-H. Hoeufft, *Parnassus Latino-Belgicus* (Amsterdam, 1819, in-8°., p. 114), où ce savant dit qu'il s'abstient, pour l'honneur de Scriverius, de publier un assez grand nombre de ses poésies inédites, qui sont en sa possession. Scriverius avait fait de très-beaux vers latins, pour le portrait d'un des illustres objets des persécutions du stadhouder Maurice, Hoogerbeets, compagnon d'Oldenbarneveld et de Grotius. Ces vers lui attirèrent des tracasseries que n'avaient point provoquées le stratagème dont il s'était servi, en faveur des détenus, dans son édition de Jean Second. (Voy. ce nom.) Scriverius était d'un caractère jovial et caustique. Rien n'est plaisant comme son interrogatoire devant les magistrats de Leyde, créatures de Maurice, nouvellement prises dans les derniers rangs de la société. Un bourgmestre, cordonnier, apostrophe Scriverius; et celui-ci, lui répond: « Que vous en semble, » M. le bourgmestre, y a-t-il rien » dans ces vers qui fournisse le moin- » dre grief contre moi? Le bourgmestre embarrassé, avoue qu'il ne sait pas le latin. Scriverius s'adressant à un autre: « Pour vous, lui » dit-il, vous savez le latin, et vous » connaissez l'homme que je me suis » permis de louer, car vous avez lu » long-temps les pieds sous sa ta- » ble. » C'était un ancien secrétaire d'Hoogerbeets que cette reconnaissance décontenança tout-à-fait. Scriverius fut condamné à 200 florins d'amende. Il ne voulut les payer que par voie exécutoire. Les huissiers viennent chez lui: sa cuisine n'offre qu'un peu de vieille vaisselle. Il les fait monter à sa bibliothèque: « Voilà, dit-il, mes livres; ils m'ont attirent ce que j'éprouve; car ils m'ont appris à discerner le juste de l'injuste. Cordonnier ou tailleur, je ne serais pas dans le même cas? » Au même instant un étranger vient lui présenter son *Album*. Scriverius y dessine une bibliothèque bouleversée, au bas de laquelle il met une mesure de cordonnier, traversée par des faisceaux

consulaires; et il y ajoute ce distique de Martial : (*Epigr.* IX, 75).

Frange leves calamos, et scinde, Thalia, libellos,
Si dare sutori calceus ista potest.

X. Des *Lettres* éparses, dans les *Illustr. viror. epistolæ selectæ*, publ. par J. Guill. Meèl; dans le *Sylloge* de Burmann, t. II, et dans divers autres Recueils (*V.* le *Cat.* de Bunau, I, p. 1944). Pour dénigrer Baudius, il fit imprimer, en 1638, un Recueil de différentes pièces sous ce titre : *Dominici Baudii amores*, ouvrage devenu assez rare. Il y a dans cette collection plusieurs pièces qui ne regardent pas Baudius; 1°. une *fescennine*, sous le nom du bon Juste-Lipse, et qui est trop libre pour qu'on la croie de cet auteur, l'un des écrivains les plus décents qui aient paru; 2°. les *Conseils d'Érasme* sur le mariage; 3°. le *Cupido cruci affixus* d'Ausone; 4°. une pièce ïambique de Thomas More, sur la *Femme dont il faut faire choix*, morceau plein d'esprit et de délicatesse; 5°. un Discours de Daniel Heinsius, *si un homme de lettres doit se marier, et dans ce cas, quelle femme il doit prendre*; 6°. Dissertation anonyme, *s'il convient qu'un homme de lettres soit célibataire ou marié*. Dans toutes ces pièces, le pauvre Baudius est toujours plaisanté, du moins indirectement. Ce critique hardi est le premier qui ait osé avancer que Phèdre n'était pas l'auteur des fables qui portent son nom, dans ses notes sur Martial. Le portrait de Scriverius a été gravé plusieurs fois. On le trouve en petit dans le *Theatrum* de Freher. pl. 81. M—ON et W—S.

SCROFA (le comte CAMILLE) que l'on croit généralement l'inventeur de la poésie *pédantesque*, naquit à Vicence vers le commencement du seizième siècle, et y mourut en 1576. Fatigué des disputes sur la prééminence des langues latine et italienne, il s'amusa à les confondre, pour tourner en ridicule les pédants. Se cachant sous le nom de *Fidenzio Glottochrysio ludimagistro*, il composa un recueil de vers (1), dans un jargon formé de locutions latines et de mots italiens mêlés ensemble d'une manière barbare. Ce nouveau genre de poésie eut d'abord quelques imitateurs dans un siècle où aucun des chemins du Parnasse n'était désert : mais le bon goût a fait justice de cette extravagance, reléguée maintenant parmi les monstruosités poétiques qui signalent une époque de décadence pour la littérature italienne. Crescimbeni (*Volgar poesia*) prétend qu'il faut être très-versé dans la poésie italienne et latine, pour espérer de réussir dans la *pédantesque*. Salvini (Notes sur la *Perfetta poesia* de Muratori) dit que les *Cantici* de Fidenzio sont écrits avec autant de talent que de goût. Quadrio (*Storia della poesia*) les trouve si beaux qu'il ne croit pas qu'on puisse jamais parvenir à les égaler ; et le judicieux Gravina (*Ragion poetica*) ne s'exprime pas avec moins d'égards pour le chef de cette nouvelle école. Malgré d'aussi imposants suffrages, nous persistons à regarder comme un malheureux talent celui de défigurer deux langues, après s'être donné la peine de les bien apprendre. On croit que les vers de Scrofa ont pour objet une passion réprouvée par la nature, et à laquelle un certain *Pierre Fi-*

(1) En voici le commencement, qui n'est que la parodie du sonnet mis en tête des poésies de Pétrarque : *Voi che ascoltate in rime sparse il suono*, etc.

Voi, che *auribus arrectis auscultate*,
In lingua *hetrusca* il fremito e 'l rumore
De' miei sospiri, pieni di stupore
Forse d' *intemperantia* m'accusate, etc.

denzio Giunteo de Montagnana, surnommé *Glottochrysius*, fameux pédant de son siècle, passait pour s'être abandonné. Heureusement l'immoralité du sujet ne s'est pas accrue par l'inconvenance des détails. Parmi les nombreuses éditions des *Cantici* de Fidenzio, celle de 1562, in-8°., qui est la première, passe pour la plus rare: celle de Vicence, 1743, est la meilleure. Outre les ouvrages déjà cités, on peut consulter Zorzi, *Notizie istoriche e letterarie intorno a Fidenzio Glottocrisio*, dans les *Supplementi al giornale de' letterati d'Italia*, tom. II, pag. 483; les remarques sur l'article précédent dans le *Giornale de' letterati*, tom. XXXV, pag. 293; *la Biblioteca degli scrittori di Vicenza*, tom. V. pag. 54; et le Discours préliminaire des *Cantici*, édition de 1734, par Tavola.

A—G—S.

SCUDÉRI (GEORGE DE), né vers 1601, au Havre, où son père était lieutenant de roi, était originaire d'Apt, en Provence, où il passa ses premières années: et où la jeune Catherine de Rouyère lui inspira ses premiers vers. George suivit le parti des armes; mais il quitta, vers 1630, le régiment des Gardes-Françaises, et se mit à travailler pour le théâtre. Il nous apprend lui-même ces détails dans la Préface de son *Lygdamon*, où s'adressant au public pour la première fois, il l'occupe de lui avec ce ton avantageux et fanfaron dont il ne se dépouilla jamais, et que l'on peut regarder comme le type de la médiocrité. « Dans la mu» sique des sciences, dit-il au lecteur, » je ne chante que par nature; je suis » né d'un père qui, suivant l'exem» ple des siens, a passé tout son âge » dans les charges militaires, et qui » m'avait destiné, dès le point de ma » naissance, à une pareille forme de » vivre. . . . Ne pensant être que » soldat, je me suis encore trouvé » poète. Ce sont deux métiers qui n'ont » jamais été soupçonnés de bailler de » l'argent à usure. . . . Or, ces neuf » jeunes pucelles de trois ou quatre » mille ans, qui ne donnent que de » l'eau à boire à leurs nourrissons, les » laissant dans la nécessité de cher» cher du pain; ces filles, dis-je, » qui n'ont pour biens meubles que » des luths et des guitares, m'ont » dicté ces vers, que je t'offre, sinon » bien faits, au moins composés avec » peu de peine. . . . Si je rime, ce » n'est qu'alors que je ne sais que » faire, et n'ai pour but, en ce tra» vail, que le seul désir de me con» tenter: car bien loin d'être merce» naire, l'imprimeur et les comédiens » témoigneront que je ne leur ai pas » vendu ce qu'ils me pouvaient payer. » Tu couleras aisément par-dessus les » fautes que je n'ai point remarquées, » si tu daignes apprendre. . . . que » j'ai passé plus d'années parmi les » armes que d'heures dans mon ca» binet, et usé beaucoup plus de mê» ches en arquebuse qu'en chandelle: » de sorte que je sais mieux ranger » les soldats que les paroles, et mieux » quarrer les bataillons que les pé» riodes. . . . (1). » L'affectation de désintéressement ne convenait guère au triste état de la fortune de Scudéri, que Segrais nous représente mangeant son morceau de pain sous son manteau dans le jardin du Luxembourg, parce qu'apparemment il aurait eu de la peine à dîner ailleurs (2). Scudéri fit représenter seize pièces de théâtre, depuis 1631 jusqu'en 1644; il est diffi-

(1) *Histoire du Théâtre-Français*, par les frères Parfait, t. IV, p. 432.

(2) *Mémoires anecdotes de Segrais*, t. 1 de ses *Œuvres diverses*, Amsterdam, 1723, p. 154.

cile aujourd'hui de lire ces ouvrages marqués au coin du plus mauvais goût, et dans lesquels les lois de la scène sont presque continuellement violées. Il faut, au reste, lui rendre cette justice de faire remarquer qu'il a introduit le premier en France la règle des vingt-quatre heures dans sa pièce de l'*Amour libéral*. Cette tragi-comédie, représentée en 1636, n'eut cependant pas de succès. Scudéri nous l'apprend lui-même dans la préface d'Arminius, où il passe en revue ses ouvrages dramatiques. Il attribue cette disgrace à de *mauvaises constellations* (c'est-à-dire, l'apparition du Cid de Corneille, qui vint révéler des beautés théâtrales d'un ordre supérieur). Ce chef-d'œuvre renversait non-seulement les ouvrages de Scudéri, mais encore toutes les pièces que l'on avait jusqu'alors représentées, et surtout celles des *Cinq Auteurs* (3), qui, par les ordres et sur les plans du cardinal de Richelieu, étaient en possession d'occuper la scène. Le ministre tout-puissant ne voyait point d'un œil favorable que Corneille se fût soustrait à son influence. Scudéri, pour faire sa cour, publia, sans se nommer d'abord, ses *Observations sur le Cid*, qui donnèrent lieu aux *Sentiments de l'académie* sur ce chef-d'œuvre (*Voy*. CORNEILLE, IX, 611). Le grand poète se vengea du pygmée du Parnasse par ce rondeau :

Qu'il fasse mieux ce jeune jouvencel,
A qui le Cid donne tant de martel,
Que d'entasser injure sur injure;
Rimer de rage une lourde imposture,
Et se cacher ainsi qu'un criminel.
Chacun connaît son jaloux naturel,
Le montre au doigt comme un fou solennel,
Et ne croit pas en sa bonne écriture.
Qu'il fasse mieux, etc. (4).

L'approbation du cardinal de Richelieu valut à George de Scudéri les louanges de Sarrazin, qui, dans un *Discours sur la tragédie*, placé à la tête de l'*Amour tyrannique*, éleva cette pièce au premier rang. Il va jusqu'à dire qu'elle « est au-» dessus des attaques de l'envie, » et par son propre mérite, et par » une protection qu'on serait *plus* » *que sacrilège* de violer, puisque » c'est celle d'*Armand, le dieu tu-* » *télaire des lettres* (5). » Scudéri n'avait pas besoin, au reste, que ses amis se chargeassent du soin de sa renommée; il n'éprouvait aucun embarras à se donner lui-même des éloges qu'un homme modeste eût redoutés dans la bouche d'un ami. Parlant, dans la préface d'Arminius, d'une de ses tragi-comédies : « Nous voici, » dit-il, arrivés à ce bien-heureux » *Prince déguisé*, qui fut si long-» temps la passion et les délices de » toute la cour; jamais ouvrage » de cette sorte n'eut plus de bruit, » et jamais chose violente n'eut plus » de durée. Tous les hommes sui-» vaient cette pièce partout où elle » se représentait. Toutes les dames » en savaient les stances par cœur; » et il se trouve encore aujourd'hui » mille honnêtes gens qui soutiennent » que je n'ai jamais rien fait de plus » beau, etc. » Le fouet de Despréaux fit justice de ce rimeur vaniteux. Il s'écrie dans sa seconde satire :

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens;

(3) Ces cinq auteurs étaient Boisrobert, Corneille, Colletet, de l'Estoile et Rotrou (*Histoire de l'académie*, par Pellisson, p. 115, éd. de 1672).

(4) *Œuvres de Corneille*, Renouard, 1817, t. III, p. 120.

(5) *Œuvres de Sarrazin*, p. 303, éd. de 1658. Il est singulier que Sarrazin ait publié ses Observations sur l'*Amour tyrannique*, sous le nom emprunté de *Sillac d'Arbois*; il semblerait qu'il aurait rougi de mettre son nom à un ouvrage qui lui était pour ainsi dire commandé (Voy. les *Mémoires* de Nicéron, t. XV, p. 125).

(6) *Histoire du Théâtre-François*, t. V, p. 131.

Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire,
Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers?

Balzac ne fut pas moins sévère que Despréaux « O bienheureux écri- » vains, dit-il, M. de Saumaise en » latin, et M. de Scudéri en français!.. » Vous pouvez écrire plus de cale- » pins que moi d'almanachs !..... » Bienheureux, ajoute-t-il, tous ces » écrivains qui se contentent si faci- » lement, qui ne travaillent que de la » mémoire et des doigts. » (7) C'est surtout dans le Poème d'*Alaric* ou *Rome vaincue*, que Scudéri s'est élevé au sommet du ridicule. Le plan en est essentiellement vicieux, puisque le sujet du Poème est le triomphe de la barbarie sur la civilisation; c'est que l'auteur voulait faire sa cour à Christine, reine de Suède. Tout le monde connaît le premier vers qui promet de si grandes choses :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre;

mais peu de lecteurs ont pu lire cet amas de platitudes qui ne sont rachetées par aucun passage tant soit peu remarquable. Si Scudéri était mauvais poète, c'était au moins un fort honnête homme, et le trait que rapporte Chevreau fait honneur à la noblesse de son caractère. « La » reine Christine m'a dit une fois » qu'elle réservait, pour la dédicace » qu'il lui ferait de son *Alaric*, une » chaîne d'or de mille pistoles; mais » comme M. le comte de La Gardie, » dont il est parlé fort avantageuse- » ment dans ce poème, essuya la » disgrace de la reine, qui souhai- » tait que le nom du comte fût ôté de » cet ouvrage, et que je l'en infor- » mai.... il me répondit... que quand » la chaîne serait aussi grosse et aus- » si pesante que celle dont il est fait » mention dans l'histoire des Incas; » il ne détruirait jamais l'autel où il » avait sacrifié. Cette fierté héroï- » que déplut à la reine, qui changea » d'avis; et le comte de La Gardie, » obligé de reconnaître la génére- » sité de M. de Scudéri, ne lui en fit » pas même un remercîment (8). » L'amitié de Scudéri pour Théophile ne se démentit point, quand celui-ci fut l'objet des poursuites de la justice; après la mort de ce poète, il composa une pièce intitulée le *Tombeau de Théophile*, qui a été placée à la tête des œuvres de ce dernier. Scudéri fut reçu membre de l'académie, en 1650, à la place de Vaugelas. Ce fut, à ce qu'il paraît, vers la même époque (9), qu'il fut pourvu du gouvernement du fort de Notre-Dame-de-La-Garde, dont il est parlé dans le *Voyage de Chapelle et Bachaumont*.

C'est Notre-Dame-de-la-Garde;
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.....

Scudéri mourut à Paris, le 14 mai 1667. Il avait épousé une demoiselle de Normandie, nommée Marie-Françoise de Martin-Vast, dont il eut un fils qui embrassa l'état ecclésiastique.

(7) Balzac, l. XXIII, lettre 12.

(8) *Chevræana*, Paris, 1697, p. 82.

(9) Voici ce qui nous le fait présumer : le voyage de Chapelle et Bachaumont fut fait vers 1656, puisqu'il y est parlé de la mort de Blot comme très-recente. Blot mourut le 13 mars 1655. Au moment de ce voyage, il y avait quinze ans environ que Scudéri était gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde, puisqu'il y est dit plaisamment :

« . . . . Messieurs, là dedans
» On n'entre plus depuis long-temps
» Le gouverneur de cette roche,
» Retournant en cour par le coche,
» A *depuis environ quinze ans*
» Emporté la clef dans sa poche. »

Scudéri paraîtrait donc avoir été nommé à ce gouvernement, vers 1641 ou 1642.

Mme. de Scudéri, devenue veuve à l'âge de 36 ans, ne contracta pas de nouveaux liens. Elle était l'amie du duc de Saint-Aignan, du comte de Bussy-Rabutin et de beaucoup d'autres personnes célèbres. Sa correspondance avec Bussy-Rabutin l'a placée au rang des bons épistolaires du dix-septième siècle. Ses lettres ont été publiées avec celles de Bussy, mais imparfaitement, et avec des retranchements considérables (10). Il serait encore possible de donner un recueil de ces lettres, revues sur les manuscrits de Bussy-Rabutin. Cette publication enrichirait l'histoire anecdotique de beaucoup de petits faits, qui ne seraient pas sans intérêt pour ceux qui aiment à vivre dans ce beau siècle. Mme. de Scudéri mourut à Paris, en 1712, à l'âge de quatre-vingt-un ans. On va indiquer sommairement les ouvrages de Scudéri : I. Seize pièces de théâtre publiées depuis 1621 jusqu'en 1644. On aperçoit quelques lueurs de talent dans la *Mort de César* et dans l'*Amour tyrannique*. II. *Le Temple, poème à la gloire du roi et de M. le cardinal de Richelieu*, Paris, 1633, in-fol. III. *Observations sur le Cid*, Paris, 1637, in-8°. Elles sont ordinairement jointes aux œuvres de P. Corneille. Elles donnèrent lieu à la *Lettre de M. de Scudéri à l'illustre académie*, Paris, 1637, in-8°.; à la *Preuve des passages allégués dans les observations sur le Cid*, Paris, 1657, in-8°.; à la *Lettre à MM. de l'académie française, sur le jugement qu'ils ont fait du Cid et de ces observations*, Paris, 1638, in-8°., et enfin à la *Réponse à M. de Balzac*, Paris, 1638, in-8°. IV. *L'Apologie du théâtre*, Paris, 1639, in-4°. V. *Les Harangues ou Discours académiques de J.-B. Manzini, traduits de l'italien*, Paris, 1640, in-8°. VI. *Le Cabinet de M. de Scudéri, première partie*, Paris, 1646, in-4°.; c'est la seule qui ait paru. VII. *Discours politiques des Rois*, Paris, 1648, in-4°. VIII. *Poésies diverses*; Paris, 1649, in-4°. IX. *Alaric, ou Rome vaincue, poème héroïque*, Paris, 1654, in-fol., ou 1656, in-12. X. *Le Caloandre fidèle*, traduit de l'italien (*Voy.* Marini, xxvii, 166). Paris, 1638; 3 vol. in-8°. Scudéri était doué d'une malheureuse facilité, qui étouffa en lui le germe du talent qu'il avait reçu de la nature; il avait de l'esprit, de l'imagination, mais trop d'amour-propre pour se défier de ses propres forces, et pour s'apercevoir que les ébauches informes qui naissaient de sa plume auraient eu besoin d'être perfectionnées par un travail opiniâtre. Parmi ses *Poésies diverses*, il y en a quelques-unes qui ne sont pas dénuées d'agréments. Les éditeurs des *Annales poétiques* en ont donné un choix judicieux dans leur dix-neuvième volume. M—é.

SCUDÉRI (Madelène de), sœur du précédent, naquit au Hâvre, en 1607. Aussitôt que son éducation fut terminée, elle vint à Paris, où les agréments de son esprit et l'étendue de ses connaissances firent bientôt rechercher son entretien par des personnes illustres, et par des écrivains distingués. La marquise de Rambouillet l'admit au milieu de ce cercle dont les décisions, sur les choses de goût, furent long-temps respectées comme des arrêts souve-

(10) On a mis ces Lettres au nombre de celles des femmes célèbres, que Léopold Collin a réimprimées en 1806 et 1807; mais on s'est contenté de les tirer de la collection des Lettres de Bussy. Une édition récente n'a fait que reproduire celle de 1806.

rains. L'*Astrée* d'Urfé, les volumineux romans de La Calprenède et de Gomberville étaient alors en vogue; Mlle. de Scudéri essaya de réparer les torts de la fortune en composant des ouvrages qu'elle donna d'abord sous le nom de son frère. Au lieu des bergers du Lignon, que d'Urfé faisait disputer longuement sur les nuances délicates de l'amour, Mlle. de Scudéri fit parler aux héros de l'antiquité le jargon précieux des ruelles; et, comme l'a dit Despréaux, au lieu de faire de Cyrus un modèle de toute perfection, elle en composa un Artamène « plus fou que tous les » Céladons et tous les Sylvandres, qui » n'est occupé que du soin de sa Man» dane, qui ne sait, du matin au soir, » que lamenter, gémir et filer le par» fait amour. Elle a encore, ajoute» t-il, fait pis dans un autre roman » intitulé *Clélie*, où elle représente » tous les héros de la république ro» maine naissante, les Horatius Co» clès, les Mutius Scévola, les Clélie, » les Lucrèce, les Brutus, encore plus » amoureux qu'Artamène, ne s'oc» cupant qu'à tracer des cartes géo» graphiques d'amour, qu'à se pro» poser, les uns aux autres, des ques» tions et des énigmes galantes...(1) » On comprend difficilement aujourd'hui comment faisaient nos pères pour lire ces longs romans remplis d'aventures étrangères au sujet principal, de dissertations alambiquées sur la nature des sentiments, de conversations sans terme, d'où le naturel semble avoir été soigneusement exclu, où tout respire cette *préciosité* si bien ridiculisée par le maître de notre scène comique. Ménage a beau nous assurer que ceux qui blâment la longueur des romans de Mlle. de Scudéri « font voir la petitesse de leur es» prit, comme si l'on devait mépriser » Homère et Virgile, parceque leurs » ouvrages contiennent plusieurs li» vres chargés de beaucoup d'épiso» des et d'incidents, qui en reculent » nécessairement la conclusion (2); » Cet écrivain n'a plus assez de crédit pour nous convaincre. La surprise diminuera cependant si l'on se reporte aux anciennes mœurs, si bien peintes par Mme. de Genlis que nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter ses expressions « Il y » avait alors peu de spectacles...... » Peu d'auteurs écrivaient, et par » conséquent les nouveautés étaient » rares. Les femmes menaient un gen» re de vie réglé, sédentaire; au lieu » de chanter, de jouer des instru» ments, de préparer et de donner » des concerts, elles passaient une » grande partie de leurs journées à » leurs métiers, occupées à broder ou » à faire de la tapisserie : pendant ce » temps une demoiselle de compa» gnie lisait tout haut..... Quand les » femmes entreprenaient, comme » une chose fort simple, de remeu» bler à neuf, de leurs mains, une » grande maison ou un vaste châ» teau, les longues lectures ne les ef» frayaient pas. Ces éternelles con» versations, qui, dans les ouvrages » de Mlle. de Scudéri, suspendant la » marche du roman, nous paraissent » insoutenables, étaient loin de dé» plaire. On avait alors le goût des » entretiens ingénieux et solides, non» seulement à l'hôtel de Rambouillet, » mais à la cour, chez Madame, chez » Mlle. de Montpensier, chez la du» chesse de Longueville, chez Mmes. de » Lafayette, de Sévigné, de Con-

(1) Œuvres de Boileau-Despréaux. Discours sur le dialogue intitulé : *Des héros de roman.*

(2) *Ménagiana*, t. II, p. 9, éd. de 1715.

» langes, de La Sablière, chez le duc » de la Rochefoucauld, et dans tou- » tes les maisons où se rassemblaient » des gens d'esprit » (3). Les intrigues de la cour, que Mlle. de Scudéri plaça dans ses romans sous des noms empruntés, et les portraits de personnages connus qu'elle sema dans ses ouvrages, contribuèrent aussi, sans doute, à leur succès. Tout l'hôtel de Rambouillet se reconnaissait dans le Cyrus (4); et la Clélie présentait beaucoup de tableaux qui n'étaient point des énigmes pour les contemporains. Douée d'ailleurs d'une imagination d'autant plus féconde qu'elle n'avait pas cherché à lui prescrire des limites, Mlle. de Scudéri écrivait assez purement. L'abus de l'esprit, l'affectation et la recherche, qui font tomber ses livres de nos mains, étaient encore regardés, par les gens du grand monde, comme l'art de bien dire; le goût, sentiment exquis des convenances, n'était connu que d'un petit nombre de personnes privilégiées; car Despréaux n'avait pas encore ramené son siècle au *vrai*, source unique du *beau*, retrouvé dans les écrits des anciens. Ainsi l'on doit être moins surpris que Mlle. de Scudéri ait été mise au rang des Muses, et que ses contemporains lui aient décerné le nom de l'immortelle *Sapho*. Ce délire ne fut pas seulement celui des gens frivoles : les personnes les plus graves lui adressèrent des éloges qui paraissent aujourd'hui si singuliers que les lecteurs nous sauront peut-être gré d'en mettre quelques uns sous leurs yeux. On connaît l'admiration que professait, pour Mlle. de Scudéri, le savant Huet, évêque d'Avranches. « On ne vit pas, » dit-il, (5) sans étonnement, les ro- » mans qu'une fille autant illustre par » sa modestie que par son mérite avait » mis au jour sous un nom emprunté, » se privant si généreusement de la » gloire qui lui était due, et ne cher- » chant sa récompense que dans sa ver- » tu, comme si, lorsqu'elle travaillait » ainsi à la gloire de notre nation, » elle eût voulu épargner cette honte à » notre sexe; mais enfin... nous avons » appris que l'Illustre Bassa, le Grand » Cyrus et Clélie, sont les ouvrages » de Mlle. de Scudéri. » Godeau, évêque de Vence, l'enfant gâté, pour ainsi dire, de l'hôtel de Rambouillet, y avait contracté l'habitude d'expressions d'une galanterie sans objet, qui étaient alors regardées comme la politesse la plus exquise. C'est de cette manière qu'il faut entendre une Épître que, le 22 janvier 1655, il écrivit à Courart à l'occasion de la Clélie. On la rapportera ici presque en entier, parce qu'elle n'a jamais été publiée :

Enfin j'ai vu l'admirable Clélie,
Et cette carte si jolie (6),
Si belle, si galante et si pleine d'esprit,
Qu'à peine fut-elle achevée,
Que le tyran des cœurs, Amour, par cœur l'apprit,
Et que sa mère l'a trouvée,
Un effort d'esprit si nouveau,
Que, par son fils, son arc et son flambeau,
Par les Grâces, les Jeux et les Ris, elle jure
Que depuis que sa flamme anime la nature
Elle n'a rien vu de si beau....
Pour moi, qui suis du doux pays de *Tendre*,
Sapho, par son pinceau divin,
Dans sa carte m'en fait apprendre
Et les détours et le chemin;
Mais je voudrais qu'au lieu des *terres inconnues*
Qui se vont perdre dans les nues,
On vit une grande cité
D'une merveilleuse beauté,

(3) *De l'influence des femmes sur la littérature française*, Paris, 1811, t. I, p. 126, in-12.

(4) *Ménagiana*, t. II, p. 8.

(5) *Discours sur l'origine du roman*, à la tête du roman de Zayde, par Mme. de Lafayette.

(6) Allusion au *Discours géographique pour l'utilité de ceux qui veulent apprendre la carte pour aller de* PARTICULIER *à* TENDRE, inséré dans la première partie de Clélie. Boileau en parle ainsi dans sa dixième satire :

D'abord tu la verras, ainsi que dans *Clélie*,
Recevant ses amants sous le doux nom d'amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis;
Puis bientôt en grande eau sur le fleuve de *Tendre*,
Naviguer à souhait, tout dire et tout entendre.

Ou plutôt quelque vaste empire,
Où Sapho pût reine se dire;
Et que de *Tendre* on y tendît,
Et qu'en un jour on s'y rendît
Pour y voir de cette princesse
Régner l'esprit, la bonté, la sagesse (7).

Ces éloges sont au moins sur le ton du badinage; mais les louanges que Mascaron, évêque de Tulle, l'un de nos premiers orateurs sacrés, adresse à Mlle. de Scudéri, ont quelque chose de plus extraordinaire. Il lui dit, dans une lettre du 12 octobre 1672: « Quoique vous n'ayiez pas eu le public en » vue dans tout ce que vous avez » fait, je sais très-bon gré au public de » vous avoir toujours en vue, et de s'in» former soigneusement de l'emploi » d'un loisir dont il me semble que » vous devez quelque compte à toute » la terre; l'occupation de mon au» tomne est la lecture de Cyrus, de » Clélie et d'Ibrahim. Ces Ouvrages » ont toujours pour moi le charme » de la nouveauté; et j'y trouve tant » de choses propres pour réformer » le monde, que je ne fais point de » difficulté de vous avouer que dans » les sermons que je prépare pour la » cour, vous serez très-souvent à côté » de saint Augustin et de saint Ber» nard. » Dans une autre lettre du 5 septembre 1675, il apprend à Mlle. de Scudéri qu'il vient d'être choisi, par le cardinal de Bouillon, pour prononcer aux Carmélites l'oraison funèbre de Turenne; il exprime le regret d'avoir si peu de temps pour se préparer à une action aussi imposante. « Vous pouvez, Mademoiselle, » lui dit-il, m'aider à éviter ces in» convénients, si vous avez la bonté » de penser un peu à ce que vous di» riez si vous étiez chargée du même » emploi. Je vous le demande très» instamment, et je sais bien à qui » je m'adresse. Si j'avais plus de » temps, et si je passionnais moins » le succès de cette affaire, je ne » prendrais pas cette liberté; mais » je suis comme un homme pressé » qui est obligé d'emprunter de tous » côtés pour faire la somme qu'on » lui demande (8). » Fléchier remercie Mlle. de Scudéry de l'envoi de ses *conversations;* d'une manière tout aussi polie, mais avec la mesure qui appartient à l'homme de goût. « Il me fallait, dit-il, une lecture » tout aussi délicieuse que celle-là, » pour me délasser des fatigues d'un » voyage, pour me guérir de l'ennui » des mauvaises compagnies de ce » pays-ci, et pour me faire goûter le » repos où la rigueur de la saison et » la docilité de mes nouveaux con» vertis me retiennent dans ma ville » épiscopale. En vérité, Mademoi» selle, il me semble que vous crois» sez toujours en esprit; tout est » si raisonnable, si poli, si moral, » si instructif dans ces deux volu» mes...... qu'il me prend quelque» fois envie d'en distribuer dans mon » diocèse, pour édifier les gens de » bien, et pour donner un bon mo» dèle de morale à ceux qui la prê» chent (9). » La renommée de Mlle. de Scudéri ne demeura pas renfermée dans son pays : la reine Christine l'honora de son amitié, de ses lettres et de ses dons; l'académie des *Ricovrati* de Padoue l'admit dans ses rangs; elle fut l'une des premières à répandre au loin cette gloire littéraire de la France, qui devait bientôt

(7) Mss. de la bibliothèque de l'Arsenal, belles-lettres françaises, no. 151, in-4o., tome 1er., 75. Cette pièce est contenue dans une lettre autographe de Godeau, sur les cachets de laquelle on aperçoit encore les insignes de l'épiscopat. Il y a, dans Segrais, de fort jolies stances sur la *Carte de Tendre*. Voy. ses Poésies, Paris, 1661, p. 244.

(8) *Lettres autographes et inédites de Mascaron*. Bibliothèque du rédacteur de cet article.

(9) *Lettre autographe et inédite de Fléchier*. Bibl. du rédacteur de cet article.

briller d'un si grand éclat, et qui a rendu notre langue celle de l'Europe polie et savante. La duchesse de Holstein Gluksbourg, sœur du duc de Brunswick, lui écrivait, le 19 décembre 1656 : « La promesse que » vous me donnez de me faire jouir » du bonheur d'avoir bientôt la suite » de *Clélie* commence à contenter le » desir que j'en ai. Cependant je » console mon impatience par la » lecture des OEuvres de M. Sarrazin, » dont Monsieur mon frère vous est » redevable. Elles sont, à mon avis, » si accomplies, qu'il n'y a rien à » dire. M. Ménage, qui les a publiées » sous votre protection, n'a rien » omis dans la préface de ce que la » renommée a déjà publié ici de votre » perfection, si ce n'est l'extrême » bonté que vous avez de donner » votre affection à des personnes qui » vous sont étrangères, tellement que » les indignes mêmes en ressentent » la superfluité (10). » Le duc de Brunswick, Antoine-Ulric, qui avait voyagé en France, qui a lui-même composé divers ouvrages (11), correspondait aussi avec Mlle. de Scudéri, et ne lui adressait pas des éloges moins flatteurs. Si Mlle. de Scudéri, en écrivant les ouvrages auxquels elle attachait sa réputation, est tombée dans l'affectation et la recherche, elle a quelquefois montré, dans les lettres qu'elle écrivait à ses amis, que le naturel ne lui était pas étranger. Elle pratiquait alors les conseils qu'elle a mis dans la bouche de *Bérise*, l'un de ses interlocuteurs, dans la conversation *Sur la Manière d'écrire des Lettres* (12), et il nous semble que, sous le rapport épistolaire, elle n'est pas loin des femmes célèbres du dix-septième siècle. Dans une lettre à l'évêque de Vence, sur la prison du grand Condé, elle lui écrit : « On » peut dire que M. le Prince tire » de la gloire de tout ce qui lui ar- » rive ; car vous saurez que depuis » qu'on l'a mené à Marcoussis, le » donjon de Vincennes est devenu » l'objet de la curiosité universelle. » En mon particulier, j'y vis hier » plus de deux cents personnes de » qualité, à qui on montra le lieu où » il dormait, celui où il mangeait, » l'endroit où il avait planté des œil- » lets qu'il arrosait tous les jours, et » un cabinet où il rêvait quelquefois, » et où il lisait souvent. Enfin, Mon- » sieur, on va voir cela comme on » va voir à Rome les endroits où Cé- » sar passa autrefois en triomphe... Ce » que j'y vis de plus surprenant est » que, durant que j'y étais, M. de » Beaufort y vint avec Mme. de » Montbazon, à qui il faisait voir » toutes les incommodités de ce lo- » gement, triomphant lâchement du » malheur d'un prince qu'il n'oserait » regarder qu'en tremblant, s'il était » en liberté. Pour moi, j'eus tant » d'horreur de voir de quel air il fit » la chose, que je n'y pus durer da- » vantage. » Elle ajoute, dans une autre lettre : « Lorsque je fus au don- » jon, j'eus la hardiesse de faire » quatre vers (13), et de les graver sur » une pierre où M. le Prince avait » fait planter des œillets, qu'il arro- » sait quand il y était. Mais, pour » porter encore ma hardiesse plus » loin, et vous faire voir que j'ai plus

(10) *Lettre autographe*. Bibliothèque du rédacteur de cet article.

(11) *Voy.* t. VI, p. 142 de la Biogr. univ., art. *Brunswick-Wolfenbuttel*.

(12) *Conversations nouvelles sur divers sujets*, Amsterdam, 1685, t. II, p. 213.

(13) Chacun sait par cœur ces quatre jolis vers ; mais le récit de la visite du donjon de Vincennes n'avait pas encore été publié. Il se trouve dans un Mss. du temps, que M. Peuchet archiviste de la préfecture de police a eu la complaisance de me communiquer.

» de zèle que d'esprit, je m'en vais » vous les écrire :

» En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
» Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
» Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles ;
» Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier. »

Mlle. de Scudéri était d'une extrême laideur ; et ses traits lourds et épais n'auraient pas laissé soupçonner sa supériorité ; mais les qualités de l'esprit et du cœur rachetaient bien ce défaut. Elle était pleine de noblesse, d'élévation dans les sentiments, et de modestie. Bonne, indulgente et généreuse, elle eut beaucoup d'amis. Sa liaison avec Pellisson fut aussi longue que constante. Elle ressentit profondément les malheurs de cet ami de Fouquet ; et elle vit avec peine que les travaux de Pellisson, devenu courtisan, le rendaient moins assidu auprès d'elle (14) (*Voyez* PELLISSON, XXXIII, 295). Conrart, premier secrétaire perpétuel de l'académie, était le rival de Pellisson. Le duc de Saint-Aignan, que Mme. de Sévigné appelait le *paladin par éminence* (15) ; M. et Mme. du Plessis-Guenégaud, le poète Sarrazin, Godeau, Ysarn, Mme. Arragonais et Mme. d'Aligre sa fille, enfin Chapelain, composaient, avec d'autres personnages moins connus, le cercle intime de la moderne Sapho. Chacun s'y décorait d'un nom de roman. Mme. Arragonais s'appelait la *princesse Philoxène*, Mme. d'Aligre *Télamire*, Sarrasin *Polyandre*, Conrart *Théodamas*, Pellisson *Acante* (16) ou le *Chroniqueur*, parce qu'il était chargé de la rédaction des annales de la société ; M. de Guénégaud *Alcandre*, et sa femme *Amalthée* ; le duc de Saint-Aignan s'appelait *Artaban* ; Ysarn, l'auteur du *Louis d'or*, prit le nom de *Zénocrate* ; M. de Raincy celui du prince *Agathyrse* ; la spirituelle abbesse de Malnoue celui d'*Octavie* ; Godeau, le *nain de Julie*, y était appelé le *Mage de Sidon*, et quelquefois aussi le *Mage de Tendre*. Dans les petites réunions du samedi, appelées *Petites assemblées* (17), les dames travaillaient aux ajustements de deux poupées appelées la *Grande* et la *Petite Pandore*, qui servaient à diriger la mode nouvelle. On dissertait cependant sur des questions d'amour, où la métaphysique du cœur jouait un grand rôle. Le dialogue devait souvent ressembler aux conversations du comte de Guiche avec Mme. de Brissac, « tellement » *sophistiqués*, dit Mme. de Sévigné, » qu'ils auraient besoin d'un truche- » ment pour s'entendre eux-mêmes » (18). » On admirait un sonnet ; on devinait une énigme de l'abbé Cottin ; un madrigal en amenait un autre ; et c'en était bientôt un véritable assaut, comme il arriva un certain samedi, que Mlle. de Scuderi, ne pouvant renfermer plus long-temps l'expression des sentiments que Pellisson lui avait inspirés, lui adressa cette déclaration si connue :

(14) Voy. l'*Histoire des tontines ou blanques*, dédiée à Racan, insérée dans les Antiquités de Paris, par Sauval, t. III, p. 83.

(15) Lettre de Mme. de Sévigné au comte de Bussy-Rabutin, du 3 avril 1675, t. III, p. 259 de l'édition de 1818.

(16) Pellisson prit aussi le nom d'*Herminius* ; mais ce ne fut que pendant sa prison, afin de déguiser la correspondance qu'il entretenait avec Mlle. de Scuderi et avec quelques amis.

(17) Ces indications pourront paraître futiles. Le rédacteur de cet article croit néanmoins qu'il n'est pas superflu de les faire connaître. Ces recherches lui ont présenté plus d'une difficulté, et il n'a mis du prix à les surmonter, que parce qu'elles lui ont fait connaître les véritables auteurs d'une foule de pièces pseudonymes répandues dans les manuscrits du temps. Il a déjà eu occasion de parler de ces singularités dans une Note du tome 1er., p. 118 de son édition des Lettres de Mme. de Sévigné, Paris, 1818.

(18) Lettre de Mme. de Sévigné à Mme. de Grignan, du 16 mars 1672, t. II, p. 365 de l'édition de 1818, Blaise.

Enfin, Acanthe, il faut se rendre :
Votre esprit a charmé le mien,
Je vous fais citoyen de *Tendre*,
Mais de grace n'en dites rien.

Pellisson repartit aussitôt par un autre madrigal ; mais le jour le plus célèbre dans ces galantes Annales fut le samedi 20 décembre 1653. Conrart avait donné à Mlle. de Scudéri un cachet de cristal, qu'un madrigal accompagnait. Sapho, répondit par ces vers :

Pour mériter un cachet si joli,
Si bien gravé, si brillant, si poli,
Il faudrait avoir, ce me semble,
Quelque joli secret ensemble ;
Car enfin les jolis cachets
Demandent de jolis secrets,
Ou du moins de jolis billets ;
Mais comme je n'en sais point faire,
Que je n'ai rien qu'il faille taire,
Ou qui mérite aucun mystère,
Il faut vous dire seulement
Que vous donnez si galamment,
Qu'on ne peut se défendre
De vous donner son cœur, ou de le laisser prendre.

Cette pièce jetta l'assemblée dans un enthousiasme que nous ne partageons pas assez pour être en état de le peindre ; Pellisson, Sarrasin, Conrart, Mlle. Arragonnais, Mme. d'Aligre, chacun improvisa son madrigal. On répliqua par d'autres madrigaux plus galants ou plus insipides les uns que les autres ; et cette soirée prit le nom de *journée des madrigaux*. La Monnoye semble regretter la perte de ces jeux d'esprit (19) ; mais les lecteurs peuvent se rassurer : la *Journée des madrigaux, extraite des Chroniques du samedi*, existe en entier, dans les manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal (20). Au reste, c'est une pièce ridicule, qui ne mérite pas d'en être exhumée. En 1671, l'académie ayant ouvert, pour la première fois, le concours pour le prix d'éloquence française, que Balzac avait fondé, Mlle. de Scudéri l'emporta sur tous ses concurrents ; et son discours *De la gloire* fut couronné. Mlle. de La Vigne, au nom des dames, fit remettre chez Mlle. de Scudéri une couronne de laurier en orfèvrerie émaillée ; et elle accompagna ce présent d'une Ode aussi honorable qu'elle était faible, à laquelle Sapho fit une jolie réponse (21). Le discours de la Gloire est d'une grande médiocrité. L'auteur réussissait mieux dans les poésies légères. On en a d'elle un assez grand nombre, qui n'ont pas été réunies. Nanteuil (22) ayant fait son portrait, elle lui adressa ces vers si connus :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir :
Je hais mes yeux dans mon miroir ;
Je les aime dans son ouvrage.

Mais on ne connaît pas la réponse délicate que fit Nanteuil à Mlle. de Scudéri, qui, voulant s'acquitter envers ce peintre, lui avait envoyé une bourse remplie de louis. « Mademoiselle, lui » écrivit-il, votre générosité m'offen» se et n'augmente point du tout vo» tre gloire.... Une personne comme » vous.,... que je considère si extraor» dinairement, et pour laquelle.... je » devrais avoir fait tous les efforts de » ma profession.... m'envoyer de l'ar» gent, et vouloir me payer en prin» cesse, un portrait que je lui dois il » y a si long-temps ! C'est, sans » doute, pousser trop loin la géné» rosité, et me prendre pour le plus » insensible de tous les hommes. » Vous me permettrez donc, Made-

(19) *Menagiana*. Note du tom. II, p. 331, édit. de 1715.

(20) Mss., 151, tom. 1er., in-4o., Belles-lettres françaises, p. 613. Les notes écrites à la marge de cette pièce font connaître la plupart des noms de roman que l'on a indiqués dans cet article.

(21) Pellisson a donné ces deux pièces, ainsi que le Discours de la gloire, à la suite de son Histoire de l'académie, édition de 1672.

(22) Nanteuil, à l'occasion de ce portrait, fit un joli quatrain, auquel Mlle. de Scuderi répondit. Ces deux pièces se trouvent dans le *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes*, Cologne, Pierre du Marteau, 1667, 2e. partie, p. 13.

» moiselle, de vous en faire une petite réprimande; et comme vous » me permettez encore de chérir tout » ce qui vient de vous, je prends volontiers la bourse que vous avez » faite, et je vous remercie de vos » louis, que je ne crois pas être de » votre façon (23) » Mlle. de Scudéri parvint à une extrême vieillesse; et elle conserva tellement les facultés de son esprit, qu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans, elle adressa encore au roi de jolis vers, à l'occasion d'une agate que M. Betouland eut l'honneur de présenter à Louis XIV (24). Elle survécut à la plupart de ses amis, que de nouvelles liaisons avaient imparfaitement remplacés. L'abbé Genest, dont elle avait encouragé les premiers essais, l'abbé Bosquillon, Betouland et quelques autres, consolèrent sa vieillesse. Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, le 2 juin 1701. Elle habitait la rue de Beauce, au Marais. L'hospice des Enfants-Rouges et la paroisse de Saint Nicolas-des-Champs se disputèrent l'honneur de lui donner la sépulture: le différend fut jugé en faveur de la paroisse, par le cardinal de Noailles. Son Éloge, composé par l'abbé Bosquillon, de l'académie de Soissons, est inséré dans le *Journal des Savants*, du 11 juillet 1701. Voici la liste des Ouvrages de Mlle. de Scudéri: I. *Ibrahim*, ou *l'Illustre Bassa*, 4 vol. in-8o., Paris, 1641, 1665 et 1723. Il a été traduit en italien, et imprimé à Venise, en 1684, 2 vol. Cet ouvrage parut sous le nom de George de Scudéri. Les femmes dans ce siècle là ne voulaient pas être connues comme auteurs; c'est ainsi que Mme. de Lafayette donna *Zaïde*, et la *Princesse de Clèves*, sous le nom de Segrais. II. *Artamène*, ou *le Grand Cyrus*, 10 vol. in-8o., Paris, 1650, 1651, 1654, 1655, 1656 et 1658. Ce roman parut encore sous le nom de son frère. III. *Clélie*, *histoire romaine*, 10 vol. in-8o., Paris, 1656, 1658, 1660, 1666, 1731, in-12. Les premiers vol. portaient le nom de son frère, mais ce secret ayant été découvert, Mlle. de Scudéri fit imprimer les autres vol., et le reste de ses ouvrages sans nom d'auteur. IV. *Almahide*, ou *l'Esclave Reine*, Paris, 1660, 8 vol. in-8o. Lenglet Dufresnoy dit que ce Roman n'a été imprimé qu'une seule fois, et qu'il n'est pas commun. V. *Celinte*, nouvelle, Paris, 1661, in-8o. VI. *Femmes illustres*, ou *les Harangues héroïques*, Paris, 1665, in-12. VII. *Mathilde d'Aguilar*, *histoire espagnole*, *avec les jeux servant de Préface*, Paris, 1669, in-8o. VIII. *La Promenade de Versailles* ou *l'Histoire de Célanire*, Paris, 1669, in-8o. IX. *Discours de la gloire*, Paris, 1671, in-12. X. *Conversations sur divers sujets*, Paris, 1680, 2 vol. in-12. XI. *Conversations nouvelles sur divers sujets*, Paris, 1684, 2 vol. in-12, ou Amsterdam, 1685, 2 vol. in-12. XII. *Conversations morales*, Paris, 1686, 2 vol. in-12. XIII. *Nouvelles Conversations de Morale*, Paris, 1688, 2 vol. in-12. XIV. *Entretiens de morale*, Paris, 1692, 2 vol. in-12. Ces dix derniers volumes sont les meilleurs ouvrages de Mlle. de Scudéri: un choix fait par un homme de goût de ce qu'ils renferment de plus remarquable, serait encore un livre utile et agréable. XV. *Nouvelles Fables en vers*, Paris, 1685, in-12. XVI. Enfin, Mlle. de Scudéri a

(23) *Lettre autographe et inédite de Nanteuil*, Bibliothèque du rédacteur de cet article.

(24) *Mémoires anecdotes de Segrais*, Amsterdam, 1723, t. 1, p. 118.

composé beaucoup de pièces de vers faciles, dont plusieurs ne manquent point de naturel; elles n'ont jamais été réunies. Le joli quatrain sur les œillets du Grand-Condé vaut mieux à lui seul que bien des poèmes contemporains. Les vers sur la naissance du duc de Bourgogne ont mérité d'être retenus; Niceron les cite, t. xv, p. 140 de ses *Mémoires*. Ceux qui voudraient connaître les poésies de Mlle. de Scudéri, peuvent parcourir le *Mercure galant*, les *Poésies choisies* données par le libraire Sercy; *les Délices de la Poésie galante*, publiées par Ribou, et surtout le *Recueil de vers choisis*, donné par le P. Bouhours, qui était un grand admirateur de la Sapho du 17e. siècle. M—É.

SCULTET (Jean), célèbre chirurgien, né, en 1595, à Ulm, était fils d'un batelier du Danube. On ignore comment il vint à bout de se procurer les moyens de suivre son goût pour l'étude (1). Il s'appliqua, dès son enfance, à la médecine, et se rendit, vers 1616, à Padoue, pour suivre les leçons de Fabrice d'Aquapendente (*V.* ce nom) et d'Adrien Spiegel, dont il fut très-long-temps le préparateur anatomique. Il reçut, en 1621, le laurier doctoral, en médecine, en chirurgie et en philosophie; et, après avoir exercé son art, tant à Padoue qu'à Venise, où il fut attaché, pendant un an, à un hôpital militaire, il revint dans sa ville natale. Scultet ne tarda pas d'être occupé de son état, puisque nous avons plusieurs Observations de lui, datées de 1626. Praticien adroit, et surtout très-heureux, peut-être se décidait-il trop facilement pour l'emploi des remèdes violents. Sur la moindre indication, il taillait ou brûlait ses malades; mais on ne peut nier que sa hardiesse, blâmable à bien des égards, ne lui ait presque constamment réussi, tandis qu'on voit assez souvent des médecins trop circonspects ne faire usage des moyens curatifs que lorsqu'il n'est plus temps. Tel n'était pas Scultet: il s'embarrassait peu de faire souffrir ses malades pourvu qu'il les guérît. Dans le cas où l'incision est reconnue nécessaire, il prescrivait de la faire plutôt grande que trop petite, pour n'être pas obligé de recourir une seconde fois au bistouri. Ses talents lui procurèrent la place de médecin ordinaire de la ville d'Ulm et une pratique très-étendue. Appelé, par un grand seigneur allemand, à Stuttgard, il y mourut d'apoplexie, le 1er. décembre 1645 (2), à cinquante ans. Louis Bischoff prononça son Oraison funèbre, dont Freher présente un court extrait. On a de lui: *Armamentarium chirurgicum bipartitum*, Ulm, 1653, in-fol. Cet ouvrage posthume fut publié par le neveu de l'auteur. Cette édition est accompagnée de quarante-trois planches. Celle de Francfort, 1666, in-4°., en contient cinquante-six. Il en existe un grand nombre d'autres, faites en Allemagne, en Hollande et en Italie, dans divers formats. La plus complète et la plus estimée est celle

(1) Freher dit que Scultet perdit son père et sa mère dans l'espace de quatorze jours; qu'il fut envoyé par son tuteur à l'école, et ensuite admis au gymnase de sa ville natale. *Theatr. illustr. viror.*, pag. 1374

(2) Freher (*Theatr. illust. viror*), Haller (*Bibl. chirurg.*), Éloy (*Dictionnaire de médecine*), et, enfin, M. Portal s'accordent sur la date de la mort de Scultet. Cependant on trouve dans son ouvrage, que le 6 *juillet* 1651, il fit l'ouverture du cadavre d'un enfant monstrueux, né la veille à Wurtemberg. Si cette date est fautive, elle s'est reproduite dans les différentes éditions que nous avons consultées, même dans celle de Sprogel, pag. 139. Cette opération fut, dans tous les cas, une des dernières de Scultet, puisqu'on avertit que la figure de ce monstre a été ajoutée par le neveu de l'auteur

qu'on doit à Jean Chr. de Sprögel, Amsterdam, 1741, in-8°., avec 86 pl. Elle est accompagnée d'un *double Appendice*, contenant les observations medico-chirurgicales de J.-B. de Lamzweerde et celles de Pierre-Adrien Verduin. L'ouvrage de Scultet a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Fr. Deboze l'a traduit en français, sous ce titre : l'*Arsenal de Chirurgie*, Lyon, 1675; ibid., 1712, in-4°. La première partie contient la description des instruments, appareils et bandages usités du temps de Scultet, ou décrits par les auteurs qui l'avaient précédé, et la manière de s'en servir. La cinquième planche représente la *scie tournante*, inventée par cet habile praticien pour diviser les parties cartilagineuses dans l'opération du trépan; et la seizième, divers instruments qu'il avait imaginés pour extraire les corps étrangers des plaies d'armes à feu. La seconde partie est un Recueil de cent Observations curieuses et intéressantes. M. Portal recommande aux jeunes praticiens la lecture de l'ouvrage de Scultet (Voy. *Hist. de l'anatomie*, III, 44); mais il les engage à se méfier de ses prescriptions médicales, qu'il a trop multipliées. — On ne doit pas confondre notre auteur avec Jean Scultet, médecin de Nuremberg, dont nous avons un *Opuscule* sur la plique polonaise, Nuremberg, 1658, in-12, et quelques *Observations*, dans les Actes de l'académie des curieux de la nature. W—s.

SCULTETUS (Barthélemi), mathématicien, dont le nom allemand était *Schultz*, naquit à Gœrlitz, en 1540. Ce fut à Leipzig qu'il étudia les mathématiques. Il visita ensuite Wittenberg et d'autres bonnes écoles. Étant trop jeune pour obtenir une chaire à Leipzig, il y fit des cours particuliers, et compta Tycho-Brahé parmi ses élèves. En 1570, il fut appelé dans sa ville natale pour seconder le recteur de l'école. Dès-lors, il exerça, pendant seize ans, l'humble emploi de maître d'arithmétique et de sphère. Il y joignit des fonctions municipales, ayant été appelé, en 1578, dans le collége sénatorial de Gœrlitz. Il fut élu juge, échevin, administrateur des aumônes et des églises; et six fois il fut bourguemestre. Lors de la peste de 1585, sa vigilance et sa sagesse contribuèrent beaucoup à diminuer les effets de ce fléau. Il maintenait une très-bonne police, faisant des recensements, mettant de l'ordre dans les archives, et veillant sur le prix des vivres. Les états de Lusace le chargèrent, en 1581, de dresser une carte topographique du margraviat de Haute-Lusace. Pour s'acquitter de cette tâche, Scultetus fit de fréquentes excursions dans le pays. Sa carte fut gravée sur une planche de bois que l'on conserve encore à la bibliothèque de Gœrlitz. Pierre Schenk la fit copier, et la mit au jour à Amsterdam. On la trouve en petit dans le *Theatrum* d'Ortélius; enfin, Grosser la donna en deux petites feuilles dans ses *Curiosités de Lusace*. A la demande de l'électeur de Saxe, Scultetus dressa aussi une carte géographique de la Misnie, et, en 1590, une autre de la Haute-Lusace. On conserve pareillement ces deux planches de bois. L'ambassade moscovite, qui passa quelque temps après par Gœrlitz, lui demanda une carte de Moscou; mais elle ne fut pas exécutée. Possevin, Peucer et Keppler firent le voyage de Gœrlitz, et s'y arrêtèrent pour voir ce savant. L'empereur Rodolphe eut un entretien

avec lui, en 1577. Ce prince, ainsi que le pape Grégoire XIII, le consultèrent pour la réforme du calendrier. A cet effet, Clavius, chargé particulièrement de cette réforme, se mit en relation avec lui. Scultetus dressa un calendrier réformé, et le publia à Gœrlitz. Par ordre de l'empereur, d'autres villes furent obligées, en 1598, de l'adopter. Il paraît que ce prince anoblit le mathématicien, qui pourtant ne fit jamais usage de son diplome. Les calendriers de Scultetus sont devenus très-rares. La société des sciences de Gœrlitz en a un autographe, où sont marqués, outre les signes et conjonctions des planètes, l'ancien et le nouveau calendrier, et neuf à treize autres, tels que les calendriers Julien, hébreu, arabe, arménien, persan, gallican, slave et germain. A ces détails utiles on trouve jointes des puérilités, telles que les pronostics, les influences des planètes, etc., qui étaient dans le goût du temps. Le calendrier imprimé à Gœrlitz, en 1601, a sept feuilles in-4°., et contient de particulier les principales fêtes de l'église romaine, grecque, syriaque et éthiopienne, suivies de la comparaison des mois avec onze Calendriers étrangers. Scultetus est auteur des ouvrages suivants, écrits pour la plupart en allemand, malgré leurs titres latins. I. *Inventuris non obstant inventa*, Gœrlitz, 1572, 1574, 1583, in-4°. II. *Gnomonice de solariis, sive doctrina practica tertiæ partis astronomicæ*, 1572, 45 feuilles in-fol., avec 84 fig. en bois et le portrait de l'auteur. Il en existe une traduction hollandaise, Amsterdam, 1670, in-4°. III. *Descriptio cometæ anno 1577 apparentis*, Gœrlitz, 1578, in-4°. IV. *Curriculum humanitatis Domini Nostri Jesu-Christi in terris; continens historiam redemptionis humani generis, Evangelium*, etc., Gœrlitz, 1580, in-fol., Francfort-sur-l'Oder, 1600, in-4°. Les faits y sont rapportés au calendrier. Quelques autres ouvrages qu'on lui attribue ne paraissent pas être de lui. La société des sciences de Gœrlitz possède ses Annales manuscrites de cette ville. Il a laissé d'autres manuscrits, dont on peut voir la liste dans la Notice sur Scultetus, par Græve : *Nouveau magasin Lusacien*, t. III, Gœrlitz, 1824. Tycho-Brahé, son élève, lui a adressé quelques lettres qui ont été imprimées; dans l'une, l'élève ose signaler les erreurs de son maître. Scultetus s'était marié deux fois, et il laissa trois fils et deux filles. Il mourut le 21 juin 1614. On grava sur son tombeau l'épitaphe qu'il s'était faite, et qui se termine par ces mots : *Quid agam requiris? tabesco; scire quis sim cupis? fui ut es, eris ut sum.* D—G.

SCUPOLI (le P. LAURENT), écrivain ascétique, né à Otrante, dans le royaume de Naples, vers 1530, prit l'habit religieux dans l'ordre des Théatins, en 1571, et mourut à Naples, le 28 nov. 1610. Il est connu principalement par le *Combat spirituel*, opuscule imprimé, pour la première fois, à Venise, en 1589, in-12, de 93 pag. (1). Cet ouvrage, auquel le pieux auteur n'avait point mis son nom (2), a été revendiqué, par les Bénédictins, pour le P. Cas-

(1) L'édition *Princeps*, imprimée comme les deux suivantes, à Venise, chez Giolito de Ferrare, n'a que vingt-trois chapitres (ou plutôt vingt-quatre, le numéro dix-huit étant répété), et de plus elle est sans indication d'auteur. La deuxième et la troisième édition, ont neuf chapitres de plus, et indiquent pour auteur un *servo di Dio*.

(2) La huitième édition, Milan, 1593, l'attribua pour la première fois aux Théatins, et le nom de Scupoli ne parut sur le titre que l'année de sa mort; d'abord, dans l'édition de Bologne, Cocchi, 1610, in-12, et fréquemment depuis.

tagna, religieux espagnol; et par les Jésuites, pour leur confrère, le P. Achille Gagliardo; mais les Théatins ont démontré que le véritable auteur est le P. Scupoli. On trouvera l'histoire détaillée de ce démêlé dans la *Dissertation latine* du P. Contini, Vérone, 1747, in-12, rédigée sur les Mémoires du P. Raph. Savonarola (*Voyez* ce nom), et dans les *Scritori Teatini* du Père Vezzosi. La contestation à laquelle a donné lieu l'auteur du *Combat spirituel* n'est pas le seul trait de ressemblance qu'ait cet ouvrage avec l'*Imitation de Jésus-Christ*. Saint François-de-Sales les avait fait relier en un volume, qu'il portait toujours sur lui. Que pourrait-on ajouter au suffrage d'un pareil juge? Le *Combat spirituel* a été réimprimé un grand nombre de fois (3), et traduit dans presque toutes les langues. Parmi les éditions du texte original, on doit distinguer celle de Paris, imprimerie royale, 1660, faite par ordre de la reine Anne d'Autriche, qui en envoya un exemplaire à chacune des maisons de l'ordre des Théatins. La Traduction arabe du P. Fromage, Rome, de l'imprimerie de la Propagande, 1775, in-8°.; et celle qu'a faite en langue basque Sylvain Pouvreau (4) Paris, Audinet, 1665, in-12, méritent d'être citées. On compte jusqu'à huit traductions françaises du *Combat spirituel*: celle de Jean Boudot, revue par le P. Gerberon, à qui D. Tassin a eu le tort de l'attribuer (Voy. l'*Histoire littér. de la congrégat. de Saint-Maur*), et celle du P. Brignon, ont été reproduites le plus fréquemment. L'édition la plus estimée de la traduction du P. Brignon est celle de 1774, enrichie d'une bonne *Notice* sur la vie de Scupoli, par le P. de Tracy, théatin. Il a paru, en 1820, une nouvelle traduction du *Combat spirituel* par M. de Saint-Victor, qui fait partie de la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, in-24. M. Barbier a recueilli des détails intéressants sur les trad. françaises de cet ouvrage, dans son *Diction. des anonymes*, deuxième édition, 1, p. 189 et suiv. Les *OEuvres spirituelles* du P. Scupoli ont été rassemblées en 1 vol. in-8°., Padoue, Comino, 1724, 1735, 1750. Cette dernière édition, la plus belle et la plus correcte, est augmentée du Catalogue chronologique des éditions du Combat spirituel et des autres Opuscules de l'auteur. Son portrait, gravé en tête de l'édition italienne de Paris, 1658, a été souvent reproduit dans les éditions postérieures. W—s.

SCYLAX, géographe, vivait cinq cents ans avant J.-C.: l'antiquité compte plusieurs écrivains de ce nom. On trouve un Scylax qui florissait sous le règne d'Alexandre le Grand, et un troisième, qui était l'ami du philosophe Panætius. Suidas les a confondus dans son *Lexique*, et il attribue, sans vraisemblance, au même auteur, les deux périples dont nous parlerons tout à l'heure, la vie d'Héraclée, roi de Mylanes, et un livre contre l'historien Polybe. On peut attribuer à l'ami de Panætius, la réfutation de Polybe. Dodwell prétend qu'il est aussi l'auteur du Péri-

(3) On trouve, dans les *Scrittor. Teatini*, II, 280 et suiv., une Notice détaillée des éditions du *Combat spirituel* (jusqu'en 1775), au nombre de 260, compris les traductions.

(4) Paris, chez Audinet, 1665, in-12. Cette traduction attribue l'ouvrage à Laurent Scupoli. Pouvreau, prêtre de Bourges, a aussi traduit en basque, l'*Imitation de J.-C.*, l'Introduction à la Vie dévote (de saint François-de-Sales) et les *Institutions chrétiennes* du cardinal de Richelieu. L'édition italienne de Plaisance, 1519, in-12, mentionne déjà une version asiatique, et une autre en langue indienne. L'édition arménienne est de Venise, 1723, in-32.

ple qui nous est parvenu sous le nom de Scylax (Voy. *De Peripli Scylac. ætate dissert.*) ; mais Fabricius (*Biblioth. græca*, IV, 2), et, depuis, le savant Sainte-Croix, ont réfuté d'une manière victorieuse le système de Dodwell, et restitué le *Périple* à Scylax l'ancien, qui fait le sujet de cet article. Scylax était de Caryande, ville de la Carie. Il fit, dans sa jeunesse, différentes excursions sur les côtes de l'Europe et de l'Asie, et offrit à Darius, fils d'Hystaspe, la relation de ses voyages, par une Dédicace ou préface qui s'est perdue. Darius, appréciant les services que pouvait lui rendre ce navigateur, le chargea de visiter les régions situées à l'Orient de son empire. En conséquence, il partit de Caspatyre, descendit l'Indus jusqu'à la mer, et, dirigeant sa route vers le couchant, arriva, le troisième mois après son départ, dans le port de la mer Érythrée (le Golfe Arabique), où s'étaient embarqués long-temps auparavant les Phéniciens envoyés par le roi Néchoz à la découverte des côtes de Libye (*V.* Hérodote, IV, 44). Scylax, à son retour, écrivit le récit de cette expédition; cet ouvrage, cité par Aristote et par Philostrate, paraît s'être conservé jusqu'au milieu du douzième siècle, puisque Tzetzès (*Voy.* ce nom) en a tiré quelques détails sur les peuples de l'Inde. Le *Périple*, ou relation des premiers voyages de Scylax, est le seul qui nous reste : c'est, dit Sainte-Croix, un des plus précieux monuments de l'ancienne géographie. Il offre un tableau exact et intéressant des peuples et des villes de la Grèce, de leurs différentes colonies, et des autres nations qui habitaient, au temps de Darius, les côtes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Cet ouvrage a été publié, pour la première fois, par David Hoeschel, d'après un manuscrit de la Bibliothèque palatine, Augsbourg, 1610, in-8°., avec divers fragments d'autres géographes. Cette édition ne contient que le texte grec. Isaac Vossius en donna une seconde, Amster., 1639, in-4°., accompagnée de notes et d'une version latine. Il y joignit le *Périple* anonyme des côtes des Palus Méotides et du Pont Euxin, que lui avait adressé Saumaise, à qui, par reconnaissance, il dédia son édition. Cluvier, Meursius, Bochart, Holsténius, Saumaise, et surtout Paulmier de Grentemesnil, ont éclairci et corrigé un grand nombre de passages de Scylax. Jacques Gronovius l'a publié, pour la troisième fois, dans la *Geographia antiqua*, Leyde, 1697, ou 1700, in-4°., avec les notes de Vossius et celles de Paulmier. Enfin le Périple de Scylax fait partie du tome premier des *Geographi græci minores*, publ. par J. Hudson, 1698, in-8°. Le savant éditeur y a réuni des Notes, des *Index*, et la Dissert. de Dodvell citée plus haut. On ne peut qu'engager les curieux à consulter l'excellent Mémoire inséré par Sainte-Croix dans le tome XLII du *Recueil* de l'acad. des inscriptions, 350-80, sous ce titre : *Observations géographiques et chronologiques sur le Périple de Scylax*. Ils peuvent aussi consulter le volume de Robertson sur l'Inde ancienne. M. Gail, fils du professeur de ce nom, prépare une nouvelle édition de Scylax avec une traduction française. W—s.

SCYLITZÈS (Jean), l'un des auteurs de l'histoire Byzantine, était né dans le onzième siècle, chez les Thracésiens, peuple qui habitait les bords de la mer Égée (l'Archipel), et fut amené de bonne heure à Cons-

tantinople. On ignore les circonstances qui préparèrent son élévation ; mais on sait qu'il exerça d'abord les emplois honorables de protovestiaire, ou grand-maître de la garderobe, ensuite de drougaire, ou capitaine des gardes, et qu'il fut enfin revêtu de la dignité de curopalate, ou gouverneur du palais, l'une des premières de l'empire. Dans le temps qu'il n'était que protovestiaire, Jean entreprit de continuer l'*Histoire* de Théophanes (*V.* ce nom), et mit au jour le récit des événements les plus importants arrivés dans l'Orient depuis la mort de l'empereur Nicéphore Logothète, en 811, jusqu'à l'avénement au trône d'Isaac Comnène, en 1057. George Cedrenus, compilateur contemporain, s'empara de l'ouvrage de Scylitzès, et l'inséra dans sa *Chronique*, presque mot pour mot (*totidem verbis*); mais on ne peut l'accuser de plagiat, puisqu'il a nommé, dans sa préface, *Jean le protovestiaire*, parmi les auteurs dont il s'est servi pour composer sa *Chronique*. L'aveu de Cedrenus n'a pas empêché Scylitzès d'être traité comme un effronté plagiaire par Fabrot, les Bollandistes et d'autres critiques modernes ; mais le savant Allatius (*Diatriba de Georgiis*), Vossius, Fabricius, etc., ont pris sa défense et vengé sa réputation, en démontrant que Cedrenus était le copiste. Parvenu à la dignité de curopalate, Scylitzès retoucha la première partie de son Histoire Byzantine, et la continua depuis 1057, jusqu'à la déposition d'Alexis Botoniate, en 1081. On conserve des copies de l'ouvrage de Scylitzès dans les principales bibliothèques d'Italie, de France et d'Allemagne. Il a été traduit en latin par le P. J. B. Gabio, Venise, 1570, in-fol. Fabrot en a publié à la suite de la *Chronique* de Cedrenus, édition du Louvre (*Voy.* CEDRENUS, VII, 496) des *Fragments* qui s'étendent de 1057 à 1081, en grec et en latin. L'injuste prévention de Fabrot contre Scylitzès est la cause que le texte grec n'a point encore été publié entièrement ; le P. de Montfaucon a inséré dans la *Bibl. Coisliniana*, pag. 207, la *Préface* de Scylitzès, omise par Fabrot, avec une version latine. On trouve dans Leunclavius (*Jus græco-roman.*, I, p. 132) la proposition faite par Jean Curopalate à l'empereur Alexis Comnène, de rectifier une disposition de l'édit rendu par ce prince relativement aux mariages. Hanckius (*De scriptorib. Byzantinis*), Fabricius, *Bibl. græca*, et Oudin, *Commentar. de scriptor. ecclesiasticis*, donnent des détails satisfaisants sur l'accusation de plagiat dont Scylitzès est la victime. W—s.

SCYLLIS. *V.* DIPÈNE.

SCYMNUS DE CHIO, géographe grec, vivait vers l'an 80 avant J.-C., du temps de Nicomède II, roi de Bithynie. Ce fut à ce prince qu'il dédia son ouvrage intitulé *Periegesis*, ou *Description du monde*, écrite en vers iambiques grecs, dont il ne reste que les sept cent quarante-un premiers, et des fragments de deux cent trente-six autres, ce qui, suivant l'opinion des savants, ne forme qu'à peine le quart du livre que l'auteur avait composé. Scymnus dit au monarque qu'il a recueilli et réduit en abrégé, pour lui, ce qui se trouve épars chez divers écrivains sur les colonies, la fondation des villes de presque tout l'univers, les lieux accessibles aux navigateurs et aux voyageurs. Il ajoute qu'il exposera, en abrégé, tout ce dont on a des notions claires et précises. Quant aux choses qui ne sont

pas manifestement connues, il promet d'en faire un traité séparé, de sorte que le roi aura par là, dit-il, une description concise des fleuves, de la situation respective des deux continents (l'Europe et l'Asie), des détails sur les villes grecques qu'ils renferment, sur leurs fondateurs, sur l'époque de leur établissement, sur la nation qui l'a formé, sur les peuples indigènes, sur leurs mœurs, leurs usages, leur gouvernement; sur les lieux les plus fréquentés par le commerce, sur les îles. Seymnus cite les auteurs chez lesquels il a puisé des matériaux; ce sont, pour les climats et les figures de la terre, Ératosthène et Euphorus; pour les renseignements historiques sur la fondation des villes, Denys de Chalcis, Démétrius de Calatis, Cleon de Sicile, Timosthène. Une lacune dans les manuscrits empêche de connaître le nom des autres, qui ne doivent pas être nombreux; puis Seymnus cite un autre Sicilien, que l'on a supposé devoir être Timée de Tauromenium, enfin Hérodote. Mais il ne se borne pas à rapporter ce qu'il ne peut savoir que par le témoignage d'autrui: il avait lui-même voyagé et fait des observations sur la Grèce, sur les villes de la Sicile, sur celles qui sont dans les environs d'Adria et de la mer Ionienne: il avait vu aussi les côtes de la mer tyrrhénienne, plusieurs lieux de la Libye, et du territoire de Carthage. Le géographe commence sa description par Gadès, et de là suit à gauche les côtes de la Méditerranée; le dernier vers s'arrête à l'entrée du pont Euxin. On trouve dans les fragments, qui ne forment pas une suite continue, le reste de la côte d'Europe, et quatre-vingt-onze vers sur l'Asie: le dernier parle de l'embouchure du Sangaris dans la Thynie. L'ouvrage de Seymnus, qui n'a pas un grand mérite comme poème, en a un peu plus comme traité de géographie. Plusieurs savants ont remarqué qu'il contient de bons détails sur la fondation des colonies grecques; on peut ajouter que l'on y rencontre des renseignements sur le commerce, des faits de géographie physique, et des observations sur les mœurs des peuples barbares; du reste, ce livre offre les idées erronées du temps sur la source de l'Ister, et sur d'autres points. Il présente, en divers endroits de la conformité avec le Périple de Scylax. La première édition de Seymnus fut donnée par Hœschel, en 1600, ensuite par Vinding, en 1700. L'ouvrage fut publié par Hœschel comme étant de Marcien d'Héraclée: on le trouve dans le tome II des Petits Géographes de Hudson, avec les fragments que l'on doit à la sagacité et aux recherches de Holstenius. Ils avaient aussi été faussement attribués à Marcien, et mis à la suite de ses ouvrages. Ce savant les a rétablis d'après deux manuscrits du Vatican: ils parurent d'abord avec une Traduction latine, à la suite de son travail sur Étienne de Byzance. E—s.

SEBA (Albert), pharmacien, connu dans les sciences par la Description de son cabinet d'histoire naturelle, naquit en 1665, à Éetzel, village du baillage de Friedeburg en Ost-Frise. Son père, simple paysan sans fortune, l'envoya pourtant à l'école de son village, qui se trouva heureusement tenue par un homme fort au-dessus de cette profession, et qui, ayant remarqué les dispositions du jeune Seba, lui enseigna le latin et tout ce qu'il crut devoir lui être utile. Après avoir très-bien profité de ses leçons, Seba entra en ap-

prentissage chez un pharmacien de Neustadt-Goedens, grand bourg dans le voisinage d'Étzel ; et, au bout de quelques années, il se rendit en Hollande, où il fut garçon apothicaire dans les principales pharmacies d'Amsterdam, et plus tard sur des vaisseaux de commerce. Il fit ainsi plusieurs voyages dans les deux Indes, et il y forma une précieuse collection d'histoire naturelle. Il se maria ensuite, s'établit à Amsterdam, comme apothicaire (1), et acquit une fortune considérable. Lorsque Pierre-le-Grand fit son second voyage en Hollande, en 1716, la collection de Seba avait déjà une telle célébrité, qu'elle ne put échapper aux recherches de ce prince. Il l'acheta pour une somme considérable, et la fit transporter à Pétersbourg, où elle est encore en partie dans le cabinet de l'académie des sciences. Seba trouva les moyens d'en former une nouvelle qui, par le nombre et le choix des objets, surpassa à la fin tous les cabinets qui existaient alors en Europe ; mais elle fut vendue à l'enchère et dispersée après sa mort, aucun prince ni gouvernement ne s'étant présenté pour en faire l'acquisition. Cependant les naturalistes profitèrent et profitent encore de la description que Seba en fit paraître, sous ce titre : *Locupletissimi rerum naturalium thesauri accurata descriptio et iconibus artificiosissimis expressio, per universam physices historiam : opus, cui in hoc rerum genere nullum par extitit, ex toto terrarum orbe collegit, digessit, descripsit et depingendum curavit Alb. Seba.* tome I. Amsterdam, 1734, cent onze planches, tome II, ibid., 1735, cent quatorze planches, tome III, ibid., 1761, cent seize planches, tome IV, ibid., 1765, cent huit planches, grand in-fol. Il y a deux éditions du texte; l'une latine avec la traduction hollandaise en regard, l'autre en latin avec la traduction française; les tables, latine et française, sont de Robinet. Le troisième tome, dont l'impression commença du vivant de l'auteur, ne parut que long-temps après sa mort, ainsi que la quatrième, par les soins de son gendre Van-Ommering. Il n'y avait à cette époque aucun ouvrage qui approchât de celui-là pour la beauté et le nombre des planches, et pour la rareté des objets qui y sont représentés. Le grand commerce maritime que faisait la Hollande avait donné à Seba les facilités nécessaires pour porter sa collection à ce degré de splendeur, et la prospérité dont la librairie jouissait à Amsterdam, à cause de la sévérité de la censure dans les autres pays, y avait attiré un nombre d'artistes capables d'exécuter, dans une grande perfection, les dessins et les gravures nécessaires à cette entreprise. Malheureusement tout le mérite du livre consiste dans les gravures, et quoique Gaubius, Muschenbroeck, Massuet, le chevalier de Jaucourt et Artedi, passent pour avoir travaillé au texte, ce n'est, pour la plus grande partie, qu'un tissu d'erreurs et de méprises. Seba ayant la manie de paraître posséder tout ce dont les auteurs précédens avaient parlé, donne à tort et à travers les noms des objets mentionnés par ces auteurs, à des objets tous différents, souvent même à des objets venus de pays fort éloignés de ceux qui produisent les premiers A tout instant, il place en Amérique des animaux des Indes, et réciproquement ; en sorte que, pen-

(1) Cette pharmacie existe encore aujourd'hui, sous le nom d'Élie Engelbrenner, successeur d'Albert Seba.

dant long-temps, les naturalistes, induits en erreur par ses indications, n'ont pu assigner à chaque espèce son véritable climat. Ce n'est qu'à mesure qu'on a reçu les objets eux-mêmes de leurs pays originaires, qu'il a été possible de mettre quelque ordre dans ce cahos. Buffon surtout a eu le mérite de faire connaître les fautes de Séba, relativement aux quadrupèdes, et d'ébranler son crédit. Par rapport aux animaux des autres classes, néanmoins, comme ses figures sont belles et généralement exactes; comme elles ont été souvent citées par d'autres auteurs; comme plusieurs des objets qu'elles représentent, n'ont point été figurés ailleurs; les naturalistes ne peuvent se passer du livre qui les contient. et son prix est toujours assez élevé dans les ventes. Seba s'était arrangé pour réunir à son ouvrage l'histoire des poissons par Artedi, qui avait fait une étude spéciale de cette partie; mais la mort de ce jeune naturaliste ne lui permit pas d'exécuter ce projet (*V.* ARTEDI). Seba mourut à Amsterdam, le 3 mai 1736. C—v—r.

SÉBASTIEN, empereur romain, ou plutôt tyran des Gaules, pendant l'espace d'une année, de 412 à 413, était petit-fils, par sa mère, du consul Jovin, qui avait gouverné les Gaules sous l'empereur Valentinien. Son père tenait les écoles à Narbonne. Son frère, appelé aussi Jovin (*Voy.* JOVIN, XII, 22), devenu l'un des principaux seigneurs d'Auvergne, s'était fait proclamer empereur à Maïence, vers le mois d'août de l'an 411, sous l'empereur Honorius, lorsque Claude Constantin, qui avait aussi pris le titre d'empereur, eut été décapité avec son fils, après avoir été fait prisonnier par Constance, général d'Honorius. Craignant d'éprouver le même sort, Jovin réclama le secours d'Ataulphe, beau-frère de cet Alaric qui venait de prendre Rome, et de s'y faire couronner roi. Ayant contracté une alliance avec Ataulphe, roi des Visigoths, il crut se fortifier encore en faisant proclamer empereur son frère Sebastien, l'an 412. Mais son allié Ataulphe, irrité de cette nomination, s'unit à Constance, général d'Honorius, contre les deux frères. Il surprit Sébastien dans Narbonne, et lui fit trancher la tête l'an 413. Il poursuivit ensuite Jovin, qu'il força dans la ville de Valence, et qu'il envoya à Dardanus, préfet des Gaules à Narbone. Celui - ci décapita Jovin de sa propre main (an 413). Les têtes des deux prétendus empereurs furent exposées comme celles de vils scélérats, et envoyées à Carthage. Nous avons encore quelques médailles de tous les deux, frappées pendant ce règne éphémère, auquel les Gaules peuvent reprocher l'établissement du royaume des Visigoths dans leur partie méridionale. F—A.

SÉBASTIEN Ier., roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean, fut ainsi nommé parcequ'il vint au monde le jour de la Saint Sébastien. Il naquit à Lisbonne, le 20 juillet 1554, dix-huit jours après la mort de son père, et succéda, agé de trois ans, le 11 juin 1557, à son aïeul Jean III, le Salomon du Portugal. Sa mère, Jeanne, fille de l'empereur Charles-Quint, trop jeune elle-même pour gouverner, céda la régence à sa tante Catherine, aïeule de son fils. Celle-ci conserva la direction des affaires pendant cinq ans: elle s'en démit en faveur du cardinal Henri, grand-oncle de Sébastien, et se retira dans un cloître, emportant le beau titre de *mère de la patrie*, que les

peuples lui donnèrent, en reconnaissance de sa sollicitude pour leur bonheur. Sébastien était né avec les dispositions les plus heureuses; mais les courtisans, loin de s'unir à sa famille pour modérer son caractère fougueux, s'efforcèrent au contraire de lui apprendre que tout devait céder à sa volonté. Un jour, le sage Ménézès, son gouverneur, ne voulut pas lui permettre d'essayer un cheval indompté, qui avait jeté à terre plusieurs écuyers. Sébastien, alors âgé de treize ans, parla en maître. Ménézès de son côté fit respecter sa volonté; l'enfant se retira en pleurant de colère : il rencontra dans le palais un seigneur auquel il fit part de ses chagrins. Le courtisan blâma fort le gouverneur; et, d'après ses conseils perfides, le prince interdit sa présence au vénérable Ménézès. Quelques jours après, Sébastien, entendant parler avec éloge du Camoëns, lui donna une pension de vingt écus; ce qui n'empêcha pas le poète de mourir de faim. (*Voyez* Camoens.) Ce prince, devenu majeur, prit en main les rênes de l'état, en 1569; et il annonça aussitôt le desir de marcher sur les traces d'Émanuel et de Jean III, en consolidant les travaux de ces grands princes. L'ardeur qu'il montra pour le bien toucha les Portugais. Voulant tout voir dans les moindres détails, il se couchait régulièrement à dix heures du soir, et se levait très-souvent à minuit, sortait seul de son palais, parcourait Lisbonne et les faubourgs, pour s'assurer si la police était bien faite. Une nuit, il rencontra un esclave maure qui s'était échappé de chez son maître, se battit long-temps corps à corps avec lui, et fut au moment d'être précipité à la mer par son robuste adversaire. La garnison des tours de Belem et de Saint-Julien, qui fermaient la rade de Lisbonne, avait l'ordre de ne laisser passer aucun navire, portugais ou étranger, sans le visiter, et de couler à fond ceux qui refuseraient d'amener. Le roi, voulant s'assurer par lui-même si l'on observait bien cet ordre suprême, se jette dans un brigantin, avec plusieurs jeunes seigneurs aussi téméraires que lui; il passe fièrement entre les deux tours sans tenir compte de la défense des postes placés sur la côte. Enfin, sur son refus de s'arrêter, on fait feu de toutes parts : il continue cependant sa marche, et franchit le détroit, sous une pluie de boulets, de balles et de traits. Il voulait marcher sur les traces d'Alexandre. Il forma un plan de conquête d'après lequel il devait soumettre l'Afrique, passer ensuite dans les Indes, pénétrer dans la Perse, revenir en Europe par la Turquie, et arracher enfin Constantinople à l'islamisme. Pour se préparer à l'exécution de ce projet gigantesque, il leva, en 1571, un corps d'infanterie d'élite, qu'il organisa et disciplina d'après ses vues particulières. La supériorité qu'il déploya dans cette circonstance, à l'âge de dix-huit ans, décela en lui le génie de la guerre. Sous prétexte d'aller visiter ses possessions d'Afrique, il s'embarqua avec ce corps d'infanterie et quelque noblesse. Il aborda à Tanger, qui lui appartenait, et, quelques jours après, mena sa petite armée à la chasse du tigre, battit tout le plat pays, et s'enfonça dans les terres. Les Maures, effrayés de cette singulière invasion, accoururent de toutes parts pour l'envelopper. Le roi de Portugal les tailla en pièces, et les mit en fuite. Après avoir célébré cette victoire par des jeux guerriers,

à la manière des anciens, il remit à la mer, et rentra dans sa capitale, au milieu d'acclamations qui l'enivrèrent encore davantage. On a dit que Philippe II, roi d'Espagne, entretint, par de perfides louanges, chez son neveu Sébastien, ce goût d'aventures périlleuses et d'entreprises hasardées, dans l'espoir qu'il y trouverait la mort, et qu'alors le Portugal pourrait être facilement rangé sous la domination espagnole; il reste même de Philippe II des lettres qui ne laissent aucun doute à cet égard. A son retour de Tanger, Sébastien annonça hautement l'intention de passer une seconde fois dans l'Afrique pour en faire la conquête et forcer les habitants d'embrasser le christianisme. Le gouverneur de Tanger ne cessait de lui écrire que les Maures ne résisteraient pas longtemps, si on les attaquait vigoureusement: le roi mit le projet en délibération et le soumit à son conseil, composé des personnages les plus sages et les plus illustres du royaume; la majorité s'y montra contraire. Dom Juan Mascarenhas, général octogénaire, célèbre par ses exploits dans les Indes, s'exprima sans détour, et dit que la guerre d'Afrique aurait pour le Portugal les suites les plus funestes. Sébastien, choqué de la franchise de ce loyal serviteur, fit assembler une commission de médecins et leur posa cette question: la vieillesse n'affaiblit-elle pas les organes au point de faire d'un guerrier, jadis très-brave, un homme lâche et timide? La commission abonda dans le sens du prince; et la cour applaudit à cette impertinente saillie d'un roi de 22 ans. Sur ces entrefaites, Sébastien reçut à Lisbonne une ambassade de Muley-Mohammed al Monthaser, souverain de Fez et de Maroc, qui, dépouillé d'une partie de ses états par son oncle, le vieux Muley-Abdelmelek, implorait son assistance en offrant de devenir tributaire du Portugal, et commençait par livrer la place d'Arzile, que l'Alboraquin, son père, avait conquise sur Jean III. Cet incident acheva de déterminer Sébastien, et il pressa tous les préparatifs d'une grande expédition. Les sages de son conseil eurent recours à divers moyens pour l'en détourner; l'illustre Catherine, son aïeule, quitta sa retraite pour lui faire des remontrances; enfin on alla jusqu'à vouloir frapper son esprit de présages fâcheux à l'occasion d'une comète: « Cette comète, s'écria le » roi, annonce la défaite des infi» dèles que je vais combattre. » Ceux qui s'opposaient à cette expédition étaient d'autant plus sages que les meilleures troupes du Portugal, et les généraux les plus expérimentés, élèves d'Albuquerque et de Vasco de Gama, se trouvaient occupés dans les Indes; il fallut y suppléer par des étrangers; Sébastien prit à sa solde huit mille Allemands et Italiens; et il invita le fameux duc d'Albe à venir partager la gloire et les dangers de la conquête d'Afrique. Le général espagnol y mit la condition de rester maître de diriger les opérations: l'amour-propre de Sébastien fut vivement blessé de cette restriction; le duc d'Albe fut remercié. Enfin le roi s'embarqua le 24 juin 1578, en présence d'une multitude immense, qui couvrait la plage. L'amiral Souza commandait la flotte, composée de cent navires de différentes grandeurs, portant des vivres en quantité, et 20 mille soldats, dont 12 mille Portugais. Sébastien aborda en Afrique, le 10 juillet, et commit la faute d'affaiblir son armée par des détachements

envoyés dans différentes directions ; il trouva, sous les murs d'Arzile, huit mille Maures partisans de Mohammed, qui se réunirent à lui, de sorte qu'il se vit à la tête de vingt-huit mille combattants. Au lieu de rester assez près de la mer pour tirer des secours de sa flotte, comme l'y invitaient les généraux allemands et italiens, il s'avança rapidement dans les terres. Le vieux Muley le laissa s'engager sans lui opposer le moindre obstacle; mais, dans une seule nuit, il franchit la rivière de Luco, et vint déployer dans les plaines d'Alcaçar-quivir une armée de cent mille hommes. Les deux adversaires s'observèrent plusieurs jours ; enfin le combat s'engagea le 4 août 1578 ; Sébastien fondit avec impétuosité sur le centre de l'ennemi et l'enfonça ; mais tout se borna à cet avantage. Les Maures, qui s'étaient formés en croissant, parvinrent à envelopper les Chrétiens : les Portugais, peu expérimentés, s'effrayèrent de leur position ; ils ne firent qu'embarrasser les auxiliaires au lieu de les seconder. Le roi s'élança plusieurs fois pour rompre cette terrible barrière ; il eut trois chevaux tués sous lui : enfin il tomba percé de coups. Les Maures qui l'entouraient ne le connaissaient pas ; mais jugeant à la richesse de son armure qu'il était d'un rang élevé, ils ne voulaient pas le tuer et se battaient entre eux pour le faire prisonnier dans l'espoir d'une riche rançon. Au milieu de cette dispute, survient un chef africain : « Quoi » chiens, dit-il aux soldats; lorsque » Dieu vous accorde une victoire » complète, vous voulez vous égor- » ger pour un prisonnier ! » En disant ces mots, il fend la tête de Sébastien d'un coup de cimeterre. Ainsi mourut ce prince à l'âge de vingt-cinq ans. Le vieux Muley, malade depuis long-temps, s'était fait porter sur le champ de bataille dans une litière. Se voyant près d'expirer, au moment où le combat allait s'engager, il ordonna, par un signe à son aide-de-camp, de ne pas faire connaître sa mort, de peur que cette nouvelle ne décourageât ses troupes. D'un autre côté, Mohammed se noya dans un marais : ainsi les trois rois périrent dans la même journée (*Voy.* MULEY ABDELMELEK, XXX, 370). Sébastien fut le premier monarque portugais que l'on appela *majesté ;* Vasconcellos s'étend beaucoup sur Dom Sébastien dans son histoire des Espagnes; Herrera, lui a consacré le 1er livre de son Histoire de Portugal; Machado a laissé quatre volumes in-4°. de Mémoires sur Sébastien (1); c'est ce que nous avons de plus détaillé et de plus authentique. Tous les écrivains s'accordent à le représenter comme un homme singulier. Il était d'une taille peu élevée, mais bien proportionnée, d'une figure remarquablement belle. Quoique d'un tempérament violent, et vivant sous un ciel de feu, il méprisa les femmes et resta chaste toute sa vie : il mourut sans avoir été marié. Malgré ses imprudences, ses sujets lui avaient voué un attachement si véritable qu'ils refusèrent de croire à sa mort, et qu'ils se flattèrent qu'il avait échappé au trépas, grâce à la protection divine ; ils ne désespéraient pas de le revoir un jour. Cette opinion, accréditée dans tout le Portugal, favorisa les projets de plusieurs imposteurs qui prirent le nom de Sébastien et voulurent se faire reconnaître comme tel. Il en parut successivement cinq : les plus connus furent Matthieu Alvarez,

(1) Memorias para a historia de Portugal que comprehendem o governo del rey Dom Sebastiano, Lisbone, 1736-51, 4 vol. in-4°.

qui lui ressemblait beaucoup, et Gabriel Spinosa. Plusieurs furent pendus, un envoyé aux galères, et d'autres moururent misérablement. Dom Sébastien eut pour successeur le cardinal Henri, son grand oncle, qui régna dix-huit mois, puis Antoine, grand-prieur de Crato, enfant naturel de Louis, 2e. fils d'Emanuel; Dom Antoine eut pour compétiteur Philippe II, roi d'Espagne, qui dispersa ses troupes et fut reconnu roi; le Portugal fut ainsi réuni à la couronne d'Espagne et n'en fut séparé que par la révolution de 1640, qui plaça sur le trône la maison de Bragance. M—z—s.

SÉBASTIEN (le Père) *V.* TRUCHET.

SÉBASTIEN ou SEBASTIANO DEL PIOMBO (FRA), peintre, naquit à Venise en 1485. De là vient que quelques historiens le nomment *Sebastiano Veneziano;* mais son véritable nom était LUCIANO. Le titre de *Frà del Piombo* lui fut donné, lorsqu'ayant embrassé la vie religieuse, il fut pourvu de la charge de scelleur des brefs à la chancellerie pontificale. Il cultiva d'abord la musique, et devint chanteur et joueur d'instruments, habile particulièrement sur le luth. Mais séduit par les peintures de Jean Bellini, il entra dans l'école de ce maître, qu'il abandonna au bout de quelque temps pour suivre les leçons du Giorgion, dont il sut mieux que tous ses condisciples imiter le ton de couleur et le vaporeux. Sa première idée, en s'adonnant à la peinture, avait été de se livrer au portrait, pour lequel il avait les plus rares dispositions; et les succès qu'il y obtint l'encouragèrent à suivre cette carrière. On admirait, dans ses portraits, une ressemblance parfaite, une force de coloris, à laquelle il savait allier la douceur et la grâce, un relief extraordinaire, une vérité et une vie que le Giorgion lui-même n'a jamais surpassés. Le *Portrait de Julie de Gonzague*, amie du cardinal Hippolyte de Médicis, qui passait pour la plus belle femme de son temps, fut célébré par tous les écrivains contemporains, comme un ouvrage véritablement divin. Aucun peintre de cette époque ne dessinait mieux que lui les têtes et les mains; ses draperies étaient heureusement jetées et terminées avec le soin le plus exquis. Déjà sa réputation s'était répandue dans toute l'Italie, lorsqu'il lia connaissance avec Augustin Chigi, riche négociant de Sienne, que ses relations commerciales avaient amené à Venise. Cette liaison devint bientôt de l'amitié, et Chigi décida sans peine Sébastiano à le suivre à Rome. S'étant lié alors avec Michel Ange, ce grand homme le favorisa dans toutes les occasions, et se plut à lui fournir les dessins de la plupart de ses tableaux. Son premier ouvrage, représentant *Saint-Jean-Chrysostome*, passa d'abord pour une production du Giorgion, tant il avait bien su s'en approprier le style. Peut-être ce dernier l'avait-il aidé dans l'invention; car on sait que la nature n'avait pas doué Sebastiano d'une grande vivacité d'idées, et que, dans les compositions où il fallait introduire un certain nombre de figures, il était lent, irrésolu, commençait avec peine, et ne terminait qu'avec la plus grande difficulté. Aussi est-il rare de voir de lui des tableaux d'histoire ou d'autel semblables à *la Nativité*, qu'il fit pour l'église de Saint-Augustin, ou à *la Flagellation*, aux Observantins de Pérouse, et dont le dernier passe pour le plus beau ta-

bleau de cette ville. Il a fait une quantité de morceaux d'appartement, et spécialement de portraits; et quoi qu'il travaillât sans se gêner, il est impossible de voir des carnations plus fraîches ou des accessoires plus variés et mieux rendus. C'est ainsi qu'en faisant le portrait du fameux Pierre Arétin, il distingua, dans son habillement, cinq espèces de noirs, tels que celui du drap, celui du velours, celui de la soie, etc. Lorsqu'il se fut rendu à Rome, on l'y regarda bientôt comme un des premiers coloristes de son temps. Il y peignit, en concurrence avec Balthazar Peruzzi, et Raphaël lui-même, et l'on conserve dans le palais de la Farnesine qu'avait fait bâtir Augustin Chigi, les travaux de ces trois illustres maîtres. Dans cette concurrence, Sebastiano s'aperçut sans peine que ce n'était pas par son dessin qu'il parviendrait à se faire un nom: Il s'efforça d'améliorer cette partie de son talent; mais les efforts même qu'il tenta l'ont fait parfois tomber dans une certaine roideur, qui n'est cependant pas de la dureté. Dans quelques-uns de ses ouvrages, il fut aidé en cette partie par Michel-Ange, qui lui fournit les dessins de la Notre-Dame-de-Pitié qui se voit chez les Conventuels de Viterbe, de la Transfiguration et des autres peintures qu'il mit six années à exécuter à Saint-Pierre-in-Montorio. Malgré le talent prodigieux que le Buonarotti avait déployé dans les fresques de la chapelle Sixtine, il ne pouvait asservir la fougue de son génie au travail lent et minutieux de la peinture à l'huile. Sa supériorité ne put le mettre à l'abri de la jalousie qu'excitèrent en lui les peintures à l'huile de Raphaël. Incapable de lutter en ce genre avec son jeune rival, il chercha à lui opposer un artiste plus exercé que lui-même dans le maniement du pinceau et les procédés du coloris de l'école vénitienne. Il jeta les yeux sur Sebastiano del Piombo, déjà connu avantageusement par ses précédents travaux. Sebastiano avait une si grande prédilection pour la peinture à l'huile, qu'il voulait la substituer à la fresque en changeant la nature des enduits; mais cette invention ne répondit pas à son attente, et le *Christ à la Colonne* qu'il peignit à Saint-Pierre in Montorio, qui dans le temps obtint les éloges exclusifs de Vasari, a perdu le mérite de la couleur qui faisait son plus grand prix. Michel-Ange convint donc avec Sebastiano, de lui fournir les dessins de ses ouvrages, dans l'espoir que ce dernier, par la beauté de sa couleur et le maniement de son pinceau, lutterait avec avantage contre Raphaël, et que, sans être taxé d'envie, il pourrait donner la palme à son protégé. C'est à cette circonstance que Sebastiano dut d'être chargé de la *Résurrection de Lazare*, qu'il peignit en concurrence avec la *Transfiguration* de Raphaël, qui n'eut pas de peine à reconnaître dans l'ouvrage de son compétiteur le dessin de Michel-Ange. C'est du moins ce que prouve le mot suivant de Raphaël que Mengs rapporte: « Je me félicite » de l'honneur que me fait Michel- » Ange, puisqu'il me croit digne de lut- » ter contre lui, et non contre Sebas- » tiano. » Vasari ajoute qu'après la mort de Raphaël, ce dernier peintre fut universellement regardé, grâce à la faveur de Michel-Ange, comme le plus habile artiste du jour, ce qui fut cause que l'on négligea Jules Romain et les autres peintres sortis de l'école de Raphaël. Il est difficile de juger de l'exactitude d'une

semblable assertion, qui fait tort à l'historien, si elle n'est pas fondée, et qui, si elle est vraie, ne fait pas grand honneur à Michel-Ange. Sebastiano a peint aussi sur pierre quelques tableaux d'appartement : ce procédé, extrêmement vanté dans sa nouveauté, a promptement cessé d'être en usage à cause de la difficulté du transport : cette méthode avait déjà été employée au commencement du quatorzième siècle, dans quelques peintures qui passent aujourd'hui pour antiques. Enfin il s'exerça aussi à la gravure en pierres fines : mais on ne connaît de lui en ce genre qu'une *Intaglia*, représentant Judith. Sebastiano se trouvait à Rome, à l'époque où Raphaël fut chargé par le cardinal Jules de Médicis, depuis Clément VII, de peindre son tableau de la *Transfiguration;* le même cardinal lui confia l'exécution, presqu'en concurrence de Raphaël, de la *Résurrection de Lazare*, qui fut exposée avec la Transfiguration, et envoyée depuis en France. Il peignit ensuite le *Martyre de Sainte-Agathe*, pour le cardinal d'Aragon. Ce tableau célèbre appartenait, du temps de Vasari, au duc d'Urbin : il passa de là au palais Pitti, à Florence, d'où il fut transporté à Paris lors de la conquête de l'Italie par les Français ; en 1815, il a été rendu à la Toscane. Il porte la date de 1520, et le nom de *Sebastianus Venetus.* Après la mort de Raphaël, Sebastiano, délivré d'un concurrent aussi redoutable, et pourvu de l'emploi lucratif de scelleur des brefs de la chambre apostolique, s'abandonna à toutes les délices de la vie, et son activité fit place dès-lors à une oisiveté presque complète. Parmi les ravages que commirent dans Rome les soldats du connétable de Bourbon, lorsqu'ils saccagèrent cette ville en 1527, ils avaient dégradé, dans le Vatican, quelques-unes des peintures de Raphaël. Sebastiano fut chargé de les restaurer ; mais son pinceau était au-dessous d'une aussi grande entreprise. C'est du moins ce que l'on doit inférer du jugement du Titien. Cet illustre peintre ayant été conduit dans les appartements où sont ces peintures, et ne sachant pas qui avait fait ces restaurations, dit à Sebastiano lui-même : « Quel est l'i-» gnorant et le présomptueux qui a » barbouillé ainsi ces visages? » Jugement impartial, contre lequel toute la faveur de Michel-Ange ne put défendre son protégé. Le Musée du Louvre possède de ce maître trois tableaux d'un grand prix : I. Le *Portrait du sculpteur Florentin Baccio Bandinelli.* II. La *Visitation de la Vierge.* III. Des *Anges apportant les objets nécessaires pour coucher l'Enfant Jésus.* Il possède également deux de ses dessins. I. La *Nativité.* Sur le premier plan, des femmes sont occupées à donner des soins à l'enfant, qui vient de naître ; sur le second, Sainte-Anne, au lit, est entourée de femmes qui la servent. Le Père Éternel, dans sa gloire, occupe le haut de la composition. Ce dessin est de forme cintrée, fait au crayon, estompé et rehaussé de blanc. II. La *Vierge, l'Enfant-Jésus, saint Joseph, sainte Anne et le petit saint Jean;* dessin au crayon noir et blanc, sur papier bleu. Outre le martyre de Sainte Agathe, mentionné ci-dessus, le Musée du Louvre a encore possédé trois autres portraits de ce maître, rendus à l'Autriche, en 1815, et représentant : I. Un *Jeune homme sans barbe qui lit.* II. Un *Jeune homme avec barbe qui lit.* III. Un

sculpteur. Doué d'un caractère aimable et facétieux, Sebastiano avait une conversation pleine de saillies; et l'on a de lui, dans le Recueil des *Capitoli* burlesques du Berni, un ouvrage en ce genre, en réponse à une pièce de vers que lui avait adressée ce poète, et qui prouve qu'il eût fait des vers aussi bons que ses tableaux, s'il se fût adoné à la poésie. Il mourut à Rome, en 1547. P—s.

SEBEK-TEGHYN NASSIR-ED-DYN, fondateur de la dynastie des Sebek-Teghynides, mais non pas de l'empire de Ghazna, quoique lui et ses descendants aient été nommés improprement Ghaznevides, était Turk de naissance, et fut d'abord esclave d'un autre Turk, Alp-Teghyn, premier émir de Ghazna, dont il devint le gendre, pour prix de ses talents et de ses services (*Voy.* ALP-TEGHYN). Ishak, fils et successeur d'Alp-Teghyn, étant mort, l'an 365 de l'heg. (976 de J.-C.), peu de temps après son père, Sebek-Teghyn, son beau-frère, réunit tous les suffrages, et monta sur le trône de Ghazna, dont les états, fort circonscrits, n'étaient alors qu'un fief de la couronne des Samanides. Sa première conquête fut celle de Bost. Il avait aidé le gouverneur à recouvrer cette ville; et, pour récompense, l'ingrat tenta de l'assassiner en trahison. Sebek-Teghyn prit Bost; mais le perfide sut échapper à sa juste vengeance. L'amour de la gloire, le zèle pour l'islamisme et le desir du pillage, l'excitèrent à entreprendre la guerre sainte, c'est-à-dire, à attaquer les peuples idolâtres de l'Indoustan. L'an 367 (977), il défit Djeipal, roi de l'Inde Septentrionale, prit Kaboul, et parcourut la province de Pendj-ab. Dans sa seconde campagne, il remporta une grande victoire sur le monarque indien, qui fut obligé de lui faire des présents considérables, et de se soumettre à un tribut annuel. Après le départ de Sebek Teghyn, Djeipal refusa de tenir ses engagements, arrêta les officiers chargés de recevoir le tribut, et leva une armée de trois cent mille hommes, composée de ses troupes et de celles de tous ses vassaux, depuis Malwa jusqu'au Bengale; mais cette grande armée ne put résister à la tactique et à la bravoure des troupes de Ghazna. Sebek-Teghyn, par ce nouveau triomphe, joignit à ses états les pays de Peïschawer et de Leingan. Il était déjà plus puissant que l'émir de Bokhara, Nouh II, son suzerain, lorsque celui-ci réclama ses secours contre des rebelles (*V.* NOUH II). Sebek-Teghyn, magnanime et sensible, fut tellement ému, à sa première entrevue avec ce jeune prince, qu'il mit pied à terre, et lui baisa l'étrier. Les services importants qu'il lui rendit furent noblement récompensés. Il reçut le titre de *nassir-eddyn* (le protecteur de la religion), avec le gouvernement du Khoraçan, qui fut partagé entre lui et son fils Mahmoud. Sebek-Teghyn fut jusqu'à la fin le zélé défenseur du faible monarque samanide, qu'il suivit de près au tombeau. Il mourut à Balkh, l'an 387 (997), après un règne de vingt-deux ans, avec la réputation d'un prince juste et bon. Quoique surpassé, non comme souverain, mais comme conquérant, par son fils Mahmoud, il eut la gloire de lui laisser un trône solide et respecté, et de lui avoir ouvert la route de l'Indoustan (*Voy.* MAHMOUD, XXVI, 168). A-T.

SEBONDE (RAIMOND). *V.* SABONDE.

SÉCHELLES (JEAN-MOREAU DE), contrôleur général des finances, na-

quit à Paris, le 10 mai 1690, d'un père qui était trésorier-général des Invalides. Il fut successivement conseiller au parlement de Metz et maître des requêtes. Ayant été employé dans quelques affaires de finances par Desmarets, et lié avec Le Blanc, ministre de la guerre, il fut compromis et enfermé à la Bastille, avec celui-ci. En sa qualité de maître des requêtes, Moreau de Séchelles travailla au rétablissement des maréchaussées; et il y mit l'ordre qui a rendu ce corps plus utile qu'il ne l'était auparavant. Nommé, en 1727, à l'intendance du Hainaut, par la protection de Le Blanc, qui était rentré au ministère, il fit construire des casernes, des greniers publics, des magasins, des grands chemins. Il établit des marchés, ordonna des dessèchements, encouragea les manufactures, fonda des maisons de charité, remit l'ordre dans les différentes communautés. Par ces moyens, les citoyens se trouvèrent déchargés des logements de gens de guerre; le commerce et l'industrie furent ranimés. En 1741, il déploya la plus grande intelligence dans la place d'intendant de l'armée de Bohême, soit pendant le blocus de Prague, soit dans la retraite. Il en fut récompensé par le titre de conseiller-d'état et par l'intendance de Flandre, qui était plus considérable que celle du Hainaut; et il s'y fit tout autant d'honneur. Des canaux furent construits; et il vint à bout de bannir la mendicité. Les années suivantes, il montra la même habileté et la même activité, en qualité d'intendant des armées de Flandre et d'Alsace, où il avait été appelé. Il avait, pour ce genre d'administration, un talent distingué, de la souplesse et de la dextérité pour se conformer aux vues des généraux, une grande vigilance pour assurer le bien-être des troupes, auquel peut-être il sacrifiait quelquefois le bien-être du peuple. Frédéric II le citait comme le modèle des administrateurs militaires. Cette réputation et l'affection de tous les officiers français firent, dit-on, quelque ombrage au comte d'Argenson, ministre de la guerre, qui, sans se brouiller avec lui, chercha toujours à l'écarter, et y parvint. Lorsque Machault se détermina, en juillet 1754, à quitter le contrôle-général, il proposa de le remplacer par Séchelles. Ce dernier avait été, toute sa vie, plus occupé de l'approvisionnement des armées que de l'approvisionnement du trésor royal; et il était bien vieux pour commencer à apprendre une science qui exige de longues études et une grande expérience. Du reste, il avait beaucoup d'esprit, de finesse, un bon ton et de la grâce. On prétend que son penchant pour la galanterie ne l'avait pas abandonné à la fin de sa carrière, qu'il voulut s'y livrer encore, à un âge où l'amour n'a plus guère à choisir qu'entre le ridicule et le travers; que sa tête s'en ressentit, et que ce fut ce qui l'obligea de renoncer aux affaires, en août 1756. Il mourut, le 31 décembre 1760, dans de véritables sentiments de piété. Sa fille devint la seconde femme du lieutenant de police Hérault; et, de ce mariage, naquit M. de Séchelles, père du conventionnel (*Voy.* HÉRAULT, XX, 222). Thomas, à son début dans la poésie, composa une Ode pour M. de Séchelles, ministre des finances, qui avait rendu quelques services à l'université de Paris. Le portrait de Séchelles a été peint par Valade, et gravé par L. Lempereur. L-P-E.

SECKENDORF (GUI-LOUIS DE), historien, naquit le 26 déc.

1626, à Herzogen-Aurach, en Franconie. Son père était alors un des officiers du prince-évêque de Bamberg; plus tard il servait la cause des protestants dans l'armée suédoise. Sa mère descendait de Schaertlin de Burtenbach, célèbre général des confédérés de Smalcalde. Ce fut elle qui, en l'absence du père, soigna l'éducation de son fils; mais comme les troubles de la guerre la forcèrent souvent de changer de demeure, et de se fixer alternativement à Cobourg, à Muhlhausen, et à Erfurt, l'instruction du jeune Seckendorf s'en serait ressentie sans les talents extraordinaires dont la nature l'avait doué. Ernest *le Pieux*, premier duc de Gotha, ayant entendu parler des dispositions de cet enfant, le fit placer au gymnase de Cobourg, où il faisait instruire deux princes de Wurtemberg, et bientôt après au gymnase de Gotha, ville qu'il choisit, en 1640, pour sa résidence. En 1642, Seckendorf eut le malheur de perdre, de la manière la plus tragique, son père, qui était colonel dans l'armée de Torstenson. Accusé d'avoir pratiqué des intelligences avec Piccolomini, sur une lettre qu'on supposait lui être adressée par un affidé de ce général, il fut condamné et exécuté le même jour (1). Le général Mortaigne, étant devenu le protecteur du jeune Seckendorf, l'envoya, en 1642, à Strasbourg, où il étudia pendant trois ans sous Bœcler, Rebhan, et d'autres célèbres professeurs. Lorsqu'il eut achevé son cours académique, le landgrave de Darmstadt le nomma officier dans ses gardes; mais le général Mortaigne, jugeant que la carrière militaire n'était pas celle qui convenait au genre d'études qu'il avait suivi, lui fit rompre cet engagement; et le duc Ernest le nomma son conseiller et gentilhomme de la chambre; mais l'intention de ce bon prince n'était pas de l'employer immédiatement à des affaires politiques: il voulait plutôt s'assurer ses services pour l'avenir, et lui procurer, en attendant, les moyens de se préparer à la carrière qu'il lui ouvrirait, en continuant ses études encore pendant deux ans. Ce prince y présida lui-même, en indiquant au jeune conseiller les parties dont il devait s'occuper, et en réglant, pour ainsi dire, le temps qu'il devait consacrer à chacune. Tous les dimanches, il l'obligeait à lui rendre compte de ses travaux de la semaine; il avait avec lui de longs entretiens, et lui proposait quelquefois à résoudre des questions de droit public et de politique. En 1648, il le nomma son chambellan; et comme cette époque était féconde en négociations, il l'employa dans différentes missions politiques. Trois ans plus tard il le reçut dans son conseil intime, après l'avoir fait examiner sévèrement par quatre jurisconsultes. En 1656, il lui confia l'administration de ses domaines, et en 1668, il le mit à la tête de tous les dicastères du pays, en le nommant son chancelier. Seckendorf réunissait à cette charge éminente les fonctions de juge du tribunal aulique de Iéna, que lui avait conférées le duc de Saxe Altenbourg. A peine eut-il rempli une année la place de chancelier de Gotha, qu'il s'en démit, alléguant la multitude d'affaires dont il était accablé, et sans qu'on ait pu savoir les motifs d'une pareille re-

(1) Il est vraisemblable que Torstenson reconnut plus tard l'innocence de Seckendorf; car ce fut à sa demande que le gouvernement suédois accorda à la veuve de ce colonel une pension dont elle jouit jusqu'à sa mort.

traite, qui ne fut cependant point une défaveur. Seckendorf accepta aussitôt la place de chancelier, et président du consistoire du duc Maurice de Saxe-Zeitz, à laquelle il réunit, en 1669, celle de conseiller intime de l'électeur. Le duc de Saxe-Gotha, Frédéric, fils et successeur d'Ernest *le Pieux*, le nomma, en 1676, directeur des états d'Altenbourg, et quelque temps après chancelier de ce duché. Seckendorf montra dans l'administration autant de talent qu'il en avait fait voir comme jurisconsulte. Après la mort du duc Maurice (1681), il se retira dans sa terre de Meuselwitz, près d'Altenbourg, et y bâtit un château où il résolut de passer le reste de ses jours dans des exercices de piété et des occupations littéraires. C'est là qu'il mit la dernière main à ses écrits, et c'est là qu'après la mort de son fils, il fit venir ses deux neveux, dont l'un fut par la suite le célèbre maréchal de Seckendorf (*V.* l'art. suivant), et qu'il consacra une partie de son temps à l'éducation de ces jeunes gens. Il avait passé dix ans dans l'éloignement des affaires, lorsque l'électeur Frédéric III, qui fut ensuite premier roi de Prusse, fonda l'université de Halle. Ce prince ne crut pas pouvoir donner à cette institution un plus grand lustre qu'en nommant Seckendorf son chancelier. Les occupations de cette charge convenaient aux goûts de ce savant : il se rendit à Halle, au commencement de l'année 1692. Comme Phil. Jacques Spener (*V.* SPENER) avait eu beaucoup d'influence sur l'organisation de la nouvelle université, et que ses amis y remplissaient les chaires de professeurs, elle devint le siége du *piétisme*; ce qui donna lieu à des plaintes de la part des ministres orthodoxes de cette ville, et pouvait occasionner un schisme dans l'église protestante. Une commission, présidée par le chancelier, fut chargée d'examiner les plaintes des pasteurs. Seckendorf réussit par son esprit conciliant, dans une affaire aussi difficile que de rétablir l'union entre des partis religieux; et il leur fit même signer un compromis, par lequel ils renoncèrent à tous leurs différends. Le jour où ce traité fut publié (18 déc. 1692), Seckendorf expira. Son corps fut enseveli à Meuselwitz. Il avait été marié deux fois, et avait eu de ses deux femmes des enfants morts en bas âge; un seul fils lui survécut de peu d'années, de manière que sa terre de Meuselwitz passa à ses neveux, dont le plus célèbre y termina sa vie. Un écrivain contemporain, Thomasius, a tracé le portrait suivant de Seckendorf : « C'était un gentilhomme doué de vertus dignes d'un prince, l'ornement d'une famille qui s'est illustrée depuis huit siècles, un homme de cour sans fausseté, un vieillard sans morosité, un puissant Mécène des gens de lettres. Il était l'époux le plus tendre, le père des orphelins, l'appui des opprimés, le protecteur de ses subordonnés. La probité était la base de son caractère; il haïssait également l'avarice et le faste : il détestait la volupté, l'adulation et l'impiété. » Un de ses biographes dit : » Peu d'hommes de la naissance et du rang de Seckendorf ont été aussi véritablement pieux; un plus petit nombre encore ont autant contribué à faire aimer la religion. Chaque action de sa vie, chaque page de ses écrits porte la trace de la vertu. L'amour de la vérité, la justice, guidèrent toutes ses démarches. Il était secourable, modeste, doux et très-laborieux. Ses manières

étaient affables, polies et insinuantes.» Seckendorf fut un savant dans toute la force de l'expression. Il possédait à fond la jurisprudence, la politique. Il connaissait l'histoire et la constitution des divers états de l'Europe, et principalement de l'empire germanique. Il savait le grec, et l'hébreu, ainsi que la plupart des langues modernes, excepté l'anglais. Il s'exprimait très-bien en latin, et en allemand mieux qu'aucun écrivain de son temps. Thomasius et lui doivent être regardés comme les précurseurs de la bonne littérature allemande, qui ne commença que cinquante ans après. Les Protestants le mettent sur la même ligne que leurs plus savants théologiens. Les écrits par lesquels il s'est fait connaître sont : I. *Commentarius historicus et apologeticus de lutheranismo*. Cet ouvrage, le plus important de l'auteur, est une défense de la réformation, principalement dirigée contre l'*Histoire du luthéranisme* du P. Maimbourg. Comme pour réfuter l'auteur français, Seckendorf a rapporté textuellement son ouvrage en latin, en l'accompagnant d'un Commentaire polémique et historique, on doit moins le regarder comme une histoire que comme un répertoire diplomatique pour l'histoire de la réformation, depuis 1517 jusqu'en 1547 (2). Sous ce rapport, c'est un livre indispensable pour tous ceux qui veulent s'occuper de cette époque mémorable. Ses matériaux sont tirés de sources authentiques, de documents renfermés dans les archives saxones, et des écrits des réformateurs et de leurs contemporains. Quelles que soient les opinions religieuses des personnes qui lisent cet ouvrage, ils voient que c'est l'écrit d'un homme de bien, d'un esprit philosophique, et qui laisse à peine reconnaître l'esprit de sa secte. Il est divisé en trois livres. Le premier parut en 1686, et fut suivi d'un supplément, 1689; le second en 1690, le troisième en 1692. L'ouvrage complet fut réimprimé en 1694 (3). II. *Etat d'un prince d'empire* (en allemand), 1655, in-8°. C'est le premier livre publié par Seckendorf; et c'est aussi le plus ancien dans ce genre. C'est un tableau d'une principauté bien constituée, bien gouvernée et bien administrée, sous le rapport de la politique, de la justice et des finances. III. *Justitiæ protectiones in civitate Erfurtensi*, etc., déduction du droit public, en faveur des prétentions que les princes de la maison de Saxe, en leur qualité de landgraves de Thuringe, formèrent sur la ville d'Erfurt; contestation fameuse dans l'histoire de l'empire germanique. IV. *Defensio relationis de Antonia Burignonia*, etc., Leipzig, 1686. C'est la défense d'une critique très-modérée des Œuvres de la fameuse Bourignon, que Seckendorf avait fait insérer dans les *Acta eruditorum*, et qui avait été attaquée par Poiret. V. *Dissertatio historica et apologetica pro doctrina Luther. de missa, edita à Casp. Sagittario*, Iéna, 1686; ouvrage dirigé contre le récit de la *Conférence du diable avec Luther*,

(2) L'auteur réfute, en effet, avec succès, plusieurs erreurs échappées au P. Maimbourg et à Varillas, souvent égarés par des Mémoires peu exacts; mais il ne détruit aucun des faits principaux sur lesquels s'appuye l'immortelle *Histoire des Variations des églises protestantes* de Bossuet. C. M. P.

(3) Il a été depuis abrégé par Junius et Roos. C'est sur cet abrégé qu'il a été traduit en français sous ce titre : *Histoire de la réformation de l'église chrétienne en Allemagne, suivie de l'abrégé de l'histoire des églises esclavonnes et vaudoises depuis les premiers siècles du christianisme*, Bâle, 1785, 5 vol. in-8°. Cette traduction est de Jean-Jacques Paur, pasteur dans l'arrondissement de Montbéliard. W—s.

par Cordemoi. VI. *Schola latinitatis ad copiam verborum et notitiam rerum comparandam usui pedagogico in ducatu Gothano accommodata et edita jussu serenissimi ducis Saxoniæ Ernesti*, Gotha, 1662, in-8°. Pour répondre aux vues du réformateur de l'instruction publique, dans le duché de Gotha, Seckendorf ne dédaigna pas de composer ce livre élémentaire, qui est un recueil de dialogues dans le genre du *Janua linguarum* de Comenius (*V.* ce nom). VII. *Compendium historiæ ecclesiasticæ, decreto serenissimi Ernesti, Sax. Ducis, in usum gymnasii Gothani ex SS. literis et optimis auctoribus compositum*, Leipzig, 1666, in-8°. L'Histoire ecclésiastique de l'Ancien-Testament seulement est de Seckendorf, le reste de J.-Chr. Artopæus. Cet abrégé est la dernière production littéraire qui parut avant sa retraite des affaires. Il se passa ensuite vingt ans sans qu'il publiât rien. Le *Compendium* a été réimprimé plusieurs fois. VIII. *Christenstaat*, etc., Leipzig, 1684, in-8°. C'est une défense du christianisme contre les soi-disant esprits forts, qui commençaient à acquérir de l'influence, et dont le duc Maurice de Saxe-Zeitz voyait avec peine les progrès. IX. *Discours allemands*, au nombre de quarante-quatre, Leipzig, 1686, in-8°. Ce sont les Discours que Seckendorf avait prononcés dans ses différentes fonctions. X. *Jus publicum romano-germanicum*, Francfort, 1687, in-8°. Cet ouvrage, rédigé en allemand, quoique les premiers mots du titre soient en latin, a été écrit pour l'instruction des fils du duc Ernest. XI. Une Traduction latine des *Sermons* de Ph.-J. Spener, qui parut à Francfort, en 1689, in-8°. XII. *Rapport* officiel sur un ouvrage qui avait paru en Saxe, sous le titre d'*Imago pietismi*, et qui renfermait des invectives contre Spener et ses amis. Ce Rapport avait été demandé à Seckendorf par le gouvernement prussien. Il fut publié, en 1692 et 1713. XIII. Traduction de la *Pharsale*, accompagnée de Discours politiques et moraux sur trois cents Sentences répandues dans Lucain; ouvrage en vers de douze syllabes, sans rimes, et auquel rien de ce qui a paru en allemand, non-seulement dans le dix-septième siècle, mais dans la première partie du dix-huitième, n'est comparable (4). Enfin les *Acta eruditorum*, de 1683 à 1692, renferment beaucoup de jugements sur des livres nouveaux, qui sont de Seckendorf. Outre son Oraison funèbre, qui est de Christian Thomasius, il fut publié, quarante ans après, une Vie de Seckendorf, composée sur des documents authentiques, par Dan. Godef. Schreber, Leipzig, in-4°. F. Eberart Rambach en a inséré un extrait dans la traduction allemande de Niceron (t. XVII), à la place de la Notice sèche et insignifiante qui se trouve dans le vol. XXIX de l'original français. Cette même Vie a servi à Schrœck pour la Notice biographique qu'on lit dans ses *Vies des savants célèbres*. S-L.

SECKENDORF (FRÉDÉRIC-HENRI, comte DE), feld-maréchal, naquit le 16 juillet 1673, à Kœnigsberg, en Franconie. Il n'avait que deux ans lorsque son père, conseiller de guerre du duc de Saxe-Gotha, mourut. Son oncle (*V.* l'art. précéd.) se chargea

(4) Cette tentative de Seckendorf pour introduire dans la poésie allemande le rhythme des grecs et des latins ne fut pas heureuse; mais elle a été renouvelée depuis avec succès. On sait que plusieurs littérateurs ont essayé la même chose en français (*V.* MOUSSET). W—s.

de son éducation, ainsi que de celle de son frère. En 1683, ce digne parent envoya ses deux neveux, à Zeitz, où Cellarius était recteur. Ils logèrent chez ce savant, et le suivirent à Mersebourg. Ce fut d'un tel maître que les deux frères reçurent les premières leçons. En 1689, ils se rendirent à l'université de Iéna; et comme leur oncle les destinait à la carrière de la diplomatie, pour laquelle on exigeait alors des études suivies, il les mit sous la direction d'un habile jurisconsulte, le baron de Lincker. L'instruction écrite qu'il remit au gouverneur de ses neveux, a été publiée en 1702, à Halle : c'est un morceau digne d'être lu. De Iéna, ils furent envoyés à Leipzig, pour y achever leur cours académique ; après quoi l'oncle les prit encore chez lui, à Meuselwitz, où il leur donna des leçons de droit public et de politique. Ayant été nommé, en 1691, chancelier de l'université de Halle, il se fit suivre par ses neveux, qui devaient y fréquenter encore les cours de Stryer et de Thomasius; mais la mort d'un si digne protecteur dérangea ce plan. Le cadet de ses neveux, objet de cet article, alla finir ses études à Leyde, où il soutint, en 1693, sous la présidence de Vitriarius, une thèse : *De pactis successionis tam publicis quam privatis*. Renonçant dès-lors à la carrière politique pour l'état militaire, auquel il s'était préparé par l'étude des mathématiques, il servit comme volontaire dans l'armée prussienne, et se rendit ensuite à celle de l'empire, que commandait le margrave de Bade. Il y fut d'abord cornette, puis lieutenant de cavalerie dans le contingent de Gotha. Mécontent de l'inaction où resta l'armée dans les campagnes de 1694 et 1695, il donna sa démission, et se mit en route pour la Morée, avec l'intention de servir dans un régiment wurtembergeois à la solde de la république de Venise, où on lui avait promis une compagnie. Mais le margrave de Brandebourg-Anspach, qu'il rencontra à Venise, le détourna de ce projet, et lui offrit une place de capitaine dans le régiment qu'il levait pour le service de l'empereur, y mettant pour condition qu'auparavant Seckendorf l'accompagnerait dans un voyage qu'il allait faire en Italie. Ainsi, le jeune Seckendorf eut occasion de voir Florence, Rome et Naples, et d'acquérir des connaissances utiles. Au mois de juin 1697, il joignit, comme capitaine, l'armée, dont le quartier-général était à Muckensturn; mais la paix de Ryswick termina bientôt les hostilités. A l'exemple de plusieurs princes d'empire, le margrave mit alors son régiment à la solde de l'empereur, pour servir contre les Turcs; et, en 1698, Seckendorf joignit l'armée du prince Eugène. Ce fut alors qu'il épousa une demoiselle de Rohenwarth, qui, pendant cinquante-huit ans fut, dans la bonne et la mauvaise fortune, sa compagne fidèle, mais ne lui donna pas d'enfants. La paix de Carlowitz, conclue l'année suivante, priva de nouveau Seckendorf des moyens de se distinguer. Il revint avec son régiment à Anspach, et le margrave lui accorda le grade de major. Enfin la guerre pour la succession d'Espagne lui offrit, en 1701, des occasions de déployer son ardeur militaire. Nommé lieutenant-colonel des dragons que le margrave fournit aux états-généraux, il assista, en cette qualité, aux siéges de Venlo, de Stevensvert, de Ruremonde et de Liége. En 1704, il fut envoyé, par

Marlborough, pour préparer les subsistances des alliés qui allaient traverser les cercles d'empire, pour se réunir, en Souabe, à l'armée impériale commandée par le prince de Bade, et porter aux Français des coups décisifs. A la bataille de Hochstett, il commanda son régiment, et recueillit les plus grands éloges de la part de Marlborough et du prince Eugène, dont l'amitié lui fut dès-lors acquise. Sa troupe prit ce jour-là seize drapeaux français. Au commencement de 1705, Seckendorf, nommé colonel, fut chargé de la défense du pont de la Moselle, à Conz, où il se maintint contre des attaques réitérées. Il se distingua encore à la prise des lignes de Hildesheim; et l'année suivante il assista à la bataille de Ramillies. A la prise de Furnes, qui précéda la bataille d'Oudenarde, les Français, voyant l'impossibilité de résister, posèrent les armes devant Seckendorf, plutôt que de se rendre aux Anglais. Au fameux siége de Lille, il fit le service de major de la tranchée, et reçut plusieurs blessures. Après la capitulation, le prince Eugène le désigna pour commandant de la place; mais cet emploi fut donné par faveur à une créature des états-généraux; et Seckendorf se fit transporter à Bruxelles, pour se guérir de ses blessures. Auguste I[er]., roi de Pologne, qui, sous le nom de comte de Misnie, avait assisté au siége de Lille, l'ayant engagé à entrer à son service, le nomma major-général; mais comme la bataille de Pultava mit fin aux opérations de l'armée saxonne, Seckendorf eut le loisir de faire, comme volontaire, la campagne de Flandre de 1709, et il fut présent à la bataille de Malplaquet. Le roi Auguste ayant augmenté, en 1710, le corps auxiliaire qu'il fournissait aux états-généraux, Seckendorf prit part à la campagne de 1710, dans les Pays-Bas, et l'année suivante il commanda une garnison de quinze mille hommes à Louvain. En 1712, il eut ordre de se rendre à la Haye, comme ministre plénipotentiaire de Pologne; et l'année suivante, il marcha sur Varsovie, à la tête des troupes saxonnes, pour apaiser des troubles civils. L'année suivante, il les reconduisit en Saxe, où il obtint le grade de lieutenant général. Ce fut en cette qualité qu'il assista, en 1715, au siége de Stralsund, sous les ordres du comte de Wackerbarth. Le 5 décembre, il commanda l'assaut de la contrescarpe; et le roi de Prusse fut si satisfait de sa conduite, qu'après la prise de la place, il lui donna une bague en brillants. Depuis long-temps, le prince Eugène cherchait une occasion de faire entrer Seckendorf au service d'Autriche; enfin, le 10 mai 1717, il le fit nommer feld-maréchal-lieutenant et colonel du régiment d'infanterie que le margrave de Brandebourg-Anspach fournit à Charles VI. Seckendorf joignit l'armée du prince Eugène, devant Belgrade; et c'est à lui que, dans la fameuse journée du 16 août, ce général confia la garde de ses lignes et le commandement de sa réserve. En 1718, il fut envoyé en Sicile, avec quatre régiments; mais une tempête dispersa la flotte qui le portait, et ce ne fut qu'après bien des contrariétés qu'il renforça la garnison de Milazzo, et mit cette place en état de se soutenir jusqu'à l'arrivée du comte de Merci. Seckendorf commanda ensuite une expédition contre l'île de Lipari, dont il s'empara; et il contribua à reprendre sur les Espagnols différentes villes de la Sicile. Quoiqu'il fût blessé, on le

chargea, à cause de sa connaissance des langues française, anglaise et latine, de se rendre, au mois de mai 1720, auprès du marquis de Leyde, afin de négocier la convention, par laquelle les Espagnols évacuèrent l'île. Ce fut pendant son séjour en Sicile, qu'il reçut le diplome de comte de l'empire. A son retour, il passa par Vienne, et obtint de l'empereur la permission d'accepter le gouvernement de Leipzig, que le roi de Pologne, électeur de Saxe, lui avait réservé. Seckendorf envisageait cette place comme une espèce de retraite où il pourrait se reposer de ses fatigues dans la société des gens de lettres, qui se trouvent réunis à Leipzig, et en même temps veiller à l'administration de ses terres, situées dans le voisinage. Il ne jouit de ce repos que jusqu'au mois d'août 1726; et ce fut là qu'il reçut le grade de général-feldzeugmeistre impérial. Les traités de Vienne et d'Herrenhausen, en 1725, avaient divisé toute l'Europe en deux partis. D'un côté on voyait l'empereur, l'Espagne et la Russie; de l'autre, la France, l'Angleterre, les états-généraux, la Prusse, les puissances du Nord et le landgrave de Hesse-Cassel. Tout annonçait une guerre générale. Dans ces circonstances, il devenait très-important pour l'Autriche de détacher de la ligue d'Herrenhausen, le roi de Prusse, qui avait une belle armée et un trésor rempli. La cour de Vienne jugea que personne n'était plus propre à cette négociation que le comte de Seckendorf, pour lequel Frédéric Guillaume Ier. avait conçu une estime particulière pendant ses campagnes de Flandre, auxquelles ce souverain avait assisté. Le talent de Seckendorf, de cacher beaucoup de finesse sous l'apparence d'une grande franchise, devait réussir à cette cour. Il fut, en conséquence, envoyé à Berlin, comme ministre plénipotentiaire de l'empereur. Jamais mandataire ne répondit mieux aux vues de son commettant. Ayant à faire à un monarque d'un caractère franc et loyal, mais d'une humeur bizarre, le nouveau ministre chercha à lui complaire par tous les moyens, et il parvint à gagner son estime, on peut même dire son amitié. En se donnant l'air d'approuver les vues du roi, en lui fournissant pour ses gardes des hommes d'une grande taille, en flattant ses passions, et surtout en l'entretenant dans l'espoir d'acquérir, par l'appui de l'empereur, le duché de Berg, sur lequel il avait des prétentions, Seckendorf sut affermir l'attachement de Frédéric Guillaume pour la maison d'Autriche, et il acquit à Berlin une influence qui le fit regarder comme le favori du roi. C'est l'époque la plus brillante de sa carrière diplomatique. Les négociations dont il fut chargé étaient aussi importantes que multipliées, et elles embrassaient une grande partie de l'Europe. Profitant de l'aversion que Frédéric avait pour son beau-frère, le roi d'Angleterre, il le détacha de la ligue d'Hanovre, et lui persuada de signer, le 12 oct. 1727, le fameux traité de Wusterhausen, par lequel on surprit la bonne-foi du roi, en lui faisant des promesses illusoires. Lorsque le roi de Prusse s'aperçut du piége où il était tombé, Seckendorf fut encore assez habile pour apaiser son ressentiment. Il parvint même à lui faire signer un nouveau traité d'alliance, qui fut très-utile à l'empereur lorsque l'Espagne l'abandonna pour se réunir à la France et à l'Angleterre. Voulant de plus en plus entretenir la mésintelli-

grence entre le roi de Prusse et son beau-frère, Seckendorf fut chargé de contrarier le projet d'un double mariage du prince royal de Prusse avec la princesse Amélie d'Angleterre, et du prince de Galles avec la fille aînée du roi de Prusse. Les deux reines d'Angleterre et de Prusse s'efforcèrent en vain d'amener cette union de famille; Frédéric Guillaume même la desirait; mais les intrigues de Seckendorf furent plus puissantes que le desir des parties intéressées: il fit même alors conclure le mariage de la seconde fille du roi avec le margrave de Brandebourg-Anspach, prince plongé dans la crapule la plus ignoble. Cependant il se présenta une occasion, pour Seckendorf, d'agir avec plus de loyauté et de noblesse. Le prince royal de Prusse, poussé à bout par les mauvais traitements de son père, avait essayé de s'y soustraire. Arrêté dans sa fuite, il fut traduit devant un conseil de guerre, présidé par le roi lui-même, qui voulait le faire condamner à mort: mais le monarque éprouva, de la part de plusieurs juges, une opposition à laquelle on ne s'était pas attendu; et cette opposition, jointe à l'intervention de Seckendorf, qui lui remit une lettre autographe de son souverain, sauva le prince qui devait un jour être si funeste à l'Autriche. (*V.* FRÉDÉRIC II, XV, 569). Toutes les instructions qu'avait reçues Seckendorf, tendaient à fomenter des mésintelligences dans la famille royale, mais non pas à faire couler le sang. Le prince royal ayant perdu l'espoir d'épouser une princesse d'Angleterre, desira s'unir à une princesse de Mecklenbourg, nièce et héritière de l'impératrice Elisabeth; mais cette union ne convenait pas davantage à la cour de Vienne; Seckendorf la fit enfin manquer; et le prince royal fut obligé d'épouser une princesse de Brunswick. Bientôt l'empereur, que l'Angleterre avait si cruellement offensé par le traité de Séville, devint l'ami de cette puissance par le traité de Vienne (16 mars 1731). Cet événement réveilla dans le cœur du roi de Prusse, sur la bonne foi de Charles VI, des soupçons que rien ne put effacer par la suite. Seckendorf, voyant que le fruit de ses intrigues allait lui échapper, crut rétablir l'amitié des deux monarques, en les mettant personnellement en rapport l'un avec l'autre. L'entrevue eut lieu, le 31 juillet 1732, à Kladrup en Bohême, en présence de Seckendorf; mais elle fut peu remarquable et n'eut aucun résultat important: les deux monarques étaient de caractère trop opposé pour se convenir. Vers la fin de 1728, Seckendorf fut envoyé à Dresde, pour négocier une alliance avec Frédéric Auguste. Ce monarque, nourrissant le projet d'un partage de la Pologne, qui l'eût rendu maître d'une partie de ce pays, penchait pour s'allier avec la France, afin de détruire, par le secours de cette puissance, la pragmatique sanction autrichienne. Il éluda donc, sous divers prétextes, les propositions de Seckendorf, et cette affaire eut encore pour le négociateur un autre désagrément: le ministre de Saxe, comte de Hoym, était accusé par le cabinet de Vienne de trahir le secret des négociations en faveur de celui de Versailles. Seckendorf eut ordre d'en parler; mais le roi de Pologne prit le parti de son ministre; et il en résulta un système de récrimination, sous lequel la cour de Saxe cacha sa malveillance, et qui mit fin à la négociation. En 1732, Seckendorf fut chargé d'une mission extraordinaire

à Copenhague, et il conclut une alliance de l'Autriche et de la Russie avec Christian V. Sans quitter son poste d'ambassadeur à Berlin, il conclut encore vers le même temps des traités de subsides avec les ducs de Saxe, le margrave de Brandebourg et le landgrave de Hesse-Cassel. Il négocia aussi avec le ministre des États-généraux, l'accession des Provinces-Unies au traité de Vienne, du 16 mars 1731. Cependant il existait en Prusse un parti puissant contre le système autrichien : ce parti profita de quelques absences de Seckendorf, pour réveiller les soupçons contre le cabinet de Vienne; mais on ne réussit pas à ébranler sa confiance dans le ministre impérial, dont il ne cessa de louer la probité et l'attachement pour sa personne. Vers la fin de 1732, fut signé, à Berlin, le Traité de Lœwenwolde, auquel Seckendorf eut une grande part, et par lequel la Russie, la Prusse et l'Autriche convinrent de placer sur le trône de Pologne l'infant Émanuel, frère de Jean V, roi de Portugal. La Courlande devait être donnée à un prince de Prusse; Frédéric-Guillaume la destinait à son fils puîné. Cette dernière clause ayant retardé les ratifications de la Russie et de l'Autriche, les intrigues de cette cour et la violence de la Russie conduisirent Auguste III sur le trône de Pologne. Frédéric-Guillaume, mécontent de l'une et de l'autre puissance, refusa de prendre part à cette injustice. Sa loyauté et son intérêt lui faisaient préférer l'élection régulière de Stanislas Leczinski. Après la chute de ce prince, il lui accorda un asile en Prusse; et ni les offres avantageuses de la Russie et de l'Autriche, ni l'ascendant que Seckendorf avait pris sur lui, ne purent l'engager à le livrer à ses ennemis. Ces événements avaient beaucoup refroidi son zèle pour la maison impériale; et le même prince qui avait offert de marcher, avec quarante mille hommes, sur le Rhin, si la France attaquait l'Empire, voulut à peine fournir le corps auxiliaire de dix mille hommes, auquel il était tenu. Seckendorf avait obtenu, en 1731, le gouvernement de Philipsbourg; mais l'empereur ne le lui avait accordé qu'à condition qu'il resterait à Berlin. Vers le même temps, la diète germanique le nomma général de cavalerie. Enfin, la guerre ayant éclaté, le prince Eugène demanda qu'il fût appelé à l'armée. Il conserva néanmoins son titre d'ambassadeur à Berlin, et continua de traiter personnellement avec le roi, qui se rendit aussi à l'armée. Il trouva l'armée du Rhin dans un très-mauvais état. Les électeurs de Cologne et de Bavière, et plusieurs autres princes, avaient refusé leur contingent. Malgré son respect pour le prince Eugène, Seckendorf fut très-mécontent du rôle passif que les armées allemandes jouèrent dans les campagnes de 1734 et 1735; et il attribua leur immobilité moins à la faiblesse des moyens dont ce général pouvait disposer, qu'à son âge, qui paralysait tout. Pour l'empêcher de retourner à Berlin, ses ennemis lui firent conférer le commandement de Maïence; et, sous prétexte de son absence, on chargea le prince de Lichtenstein d'une mission extraordinaire en Prusse, afin qu'il tâchât de le supplanter dans l'esprit du roi, et de découvrir s'il n'y aurait pas dans sa conduite quelques motifs pour le faire disgracier. Mais le roi ne vit dans ce changement qu'une preuve que les sentiments de l'empereur, à son égard, n'étaient plus les mêmes; et il repoussa tout ce

qui lui fut proposé par Lichtenstein. Cependant l'espèce d'exil où l'on tenait Seckendorf à Maïence, fut très-honorable. On l'y chargea d'exécuter les projets les plus importants, et même de commander l'armée en l'absence du prince Eugène. A force de représentations, il obtint l'ordre de marcher, à la tête de quarante-mille hommes, pour expulser le maréchal de Coigny et le comte de Bellisle des pays situés entre la Moselle, la Meuse et le Rhin; et il exécuta très-heureusement cette opération, gagna le combat de Clausen, qui lui fit beaucoup d'honneur, et prit son quartier-général à Trèves. La conclusion de la paix, dans la même année, vint mettre fin aux hostilités. Comme le mécontentement était devenu très-vif entre les cours de Vienne et de Berlin, et que Seckendorf n'aurait pu remplir ses anciennes fonctions dans cette ville qu'avec beaucoup de difficulté, il songeait à se retirer dans ses terres pour y passer en paix le reste de sa vie, dans des occupations littéraires; mais la cour de Vienne résolut bientôt de recommencer la guerre avec la Porte, dans l'espoir de se dédommager, par des conquêtes du côté de l'Orient, des provinces qu'elle venait de perdre en Italie. Sur son lit de mort, le prince Eugène l'avait désigné à Charles VI pour lui succéder, à moins, dit-il, que la religion n'y forme un obstacle. Dès qu'Eugène eut fermé les yeux, l'empereur appela en effet Seckendorf à Vienne, et le chargea de faire une tournée en Hongrie, pour inspecter l'armée et les forteresses. Le général rendit un compte exact de l'état pitoyable dans lequel il avait tout trouvé, et il indiqua ouvertement les causes d'un si grand mal. Cette franchise lui fit des ennemis de tous ceux dont la négligence ou la cupidité avaient amené le dénuement qu'il avait signalé. On persista néanmoins dans la résolution de faire la guerre. Seckendorf, nommé feld-maréchal, eut le commandement de l'armée. Il arriva le 11 juin à Belgrade; mais les pluies excessives ayant fait déborder toutes les rivières, il ne put agir que le 29. Les principes semblaient exiger que la première opération fût dirigée contre Widdin; et cette entreprise avait été arrêtée dans le premier plan : mais, par des motifs que Seckendorf fit approuver par un conseil de guerre, il se dirigea sur Nissa; et, après une marche de vingt-huit jours, il arriva devant cette place, que les Turcs évacuèrent le 25 juillet. L'empereur, à qui il rendit compte de cette expédition, approuva sa conduite. Cependant la campagne tourna entièrement au détriment de l'Autriche. Les opérations du prince Hildbourghausen et de Wallis, qui agissaient séparément en Bosnie et en Valakie, n'eurent que de mauvais résultats. Seckendorf détacha le feld-maréchal Khévenhuller pour former le siége de Widdin, et s'affaiblit par là considérablement; mais tandis que ce général, qui était son ennemi personnel, exécutait mal ses ordres, et se faisait battre par les Turcs, Seckendorf se vit lui-même réduit à une inaction funeste, par les nombreux détachements qu'il avait été obligé de faire, et par le mauvais état de son armée. Un lâche commandant ayant rendu la place de Nissa aux Turcs, le feld-maréchal fut obligé de se retirer derrière la Save. Ses ennemis ne tardèrent pas à l'accuser de tous ces malheurs; et le mot de trahison fut hautement prononcé. Le jésuite Neikhardt parla en chaire contre le *général hérétique;* et le faible Charles VI signa

sa destitution. Seckendorf revenait à Vienne, lorsqu'il reçut ordre, aux portes de cette ville, de se rendre aux arrêts; et bientôt on envoya à son domicile un major avec deux sous-officiers et douze soldats pour le garder à vue. Sa femme eut seule la permission de s'enfermer avec lui. Bientôt on lui communiqua un acte d'accusation, fondé sur huit principaux chefs. Dès le troisième jour, il y fit une réponse victorieuse; ce qui n'empêcha pas de créer une commission, qui lui fit encore subir plusieurs interrogatoires. Il se justifia sur tous les points, sans même se prévaloir des ordres secrets qu'il avait reçus de l'empereur; et le feld-maréchal de Harrach, président de la commission, déclara n'avoir rien trouvé de répréhensible dans sa conduite : mais ses ennemis ne perdirent pas encore l'espoir de le faire au moins condamner à une prison perpétuelle. On organisa, à plusieurs reprises, des émeutes populaires contre le prisonnier. La garde fut obligée un jour de tirer sur les mutins; et ces scènes scandaleuses servirent de prétexte pour obtenir de l'empereur un ordre de transférer ailleurs le prisonnier. On le conduisit au château de Gratz, où il fut d'abord sévèrement enfermé, sans qu'on permît à la comtesse de partager sa prison. Ces ordres avaient été un peu adoucis; et l'on espérait même de Charles VI une réhabilitation absolue, lorsque ce prince mourut. Les premiers jours du règne de Marie-Thérèse furent marqués par cet acte de justice; et, après trois ans de détention, Seckendorf fut rétabli dans toutes ses charges. Après avoir remercié en personne la jeune reine et son époux, il se rendit dans sa terre de Meuselwitz, puis à son gouvernement de Philipsbourg, qu'il trouva dans un très-mauvais état. Malgré la décision de l'impératrice, le grand-duc de Toscane supprima, on ne sait pourquoi, du tableau, le traitement de feld-maréchal dont Seckendorf avait dû jouir. Celui-ci ne put pas même obtenir le paiement de plus de cent mille florins qui lui étaient dus pour ses appointements. Cette sévérité ou cette injustice parut briser tous les liens qui l'attachaient à l'Autriche; et il offrit ses services à une autre puissance. Brûlant de trouver une occasion de se réhabiliter par de nouveaux exploits, son titre de gouverneur de Philipsbourg lui fournit un moyen d'entrer au service de Charles VII, et il envoya sa démission à Marie-Thérèse. Nommé feld-maréchal et conseiller intime du nouvel empereur et électeur de Bavière, avant de se mettre à la tête de l'armée de ce souverain, il se rendit à Dresde et à Berlin, pour y affermir ses alliances. Frédéric II, oubliant ses ressentiments, le reçut fort bien. La campagne de 1742 ayant mal commencé pour l'empereur, qui y fut dépossédé de la Bavière, Seckendorf prit le commandement de l'armée; et, le 6 septembre, il fit sa jonction avec le maréchal de Saxe, qui commandait l'armée française. Mais au bout de peu de jours, ce dernier se sépara de nouveau des impériaux pour se réunir au maréchal de Maillebois, laissant à Seckendorf le soin de reprendre la Bavière, ce que celui-ci exécuta avec le plus grand succès. La campagne de 1743 ne fut pas aussi heureuse pour l'empereur. Son général Minuzzi ayant été défait à Simbach par le prince de Lorraine, l'armée française abandonna Charles VII d'une manière peu généreuse, et se retira sur la rive gauche du Rhin. Dès-lors il ne

resta d'autre parti à ce malheureux prince, que de capituler avec ses ennemis, et Seckendorf fut chargé de cette pénible négociation. Le 27 juin, il eut, au couvent de Nieder-Schanfeld, une conférence avec le prince Charles, et avec son ennemi personnel, le comte de Khévenhuller. Marie-Thérèse exigea impérieusement l'évacuation de la Bavière; et n'accorda rien de ce qui lui fut demandé. Seulement elle promit de ne pas attaquer les troupes bavaroises, tant qu'elles resteraient tranquilles en pays neutre. Seckendorf se retira à Wemblingen, où, par une sorte de dédommagement des humiliations qu'il avait subies, il eut l'honneur d'être visité par le grand Frédéric. Ne pouvant plus servir Charles VII de son épée, il voulut du moins employer pour lui ses talents de négociateur, et fut envoyé à Dresde pour gagner la cour de Saxe: il trouva, comme il le dit dans sa correspondance, qu'on avait resserré la chaîne entre Vienne et Dresde; mais il n'eût pas été difficile, ajoute-t-il, de la rompre, si l'on s'était servi *de l'eau-forte qui dissout le fer*. Le roi de Prusse l'appela auprès de sa personne, et convint avec lui des bases de l'union de Francfort, qui donna à Charles VII de nouveaux appuis. Au mois de juin, les Autrichiens cessèrent de reconnaître la neutralité de l'armée impériale, qui, forte de seize mille hommes, occupait un camp près de Philipsbourg, et Seckendorf reçut ordre de passer le Rhin pour se joindre au maréchal de Coigni, malgré les représentations qu'il avait faites sur l'importance de sa position sur la droite du fleuve. La suite des événements confirma la justesse de ses observations. A peine le prince de Lorraine se vit-il débarrassé du corps impérial qui avait gêné ses opérations, qu'il effectua son projet de passer aussi le Rhin et d'envahir l'Alsace. Le maréchal de Coigni répara, autant que possible la faute qu'on avait commise, en forçant les lignes de Weissembourg. Seckendorf et son corps eurent une grande part à ce succès. Alors l'armée française se porta sur Haguenau pour couvrir Strasbourg. Bientôt après, l'arrivée du maréchal de Noailles, avec un renfort considérable, et la nouvelle de l'invasion de la Bohême par le roi de Prusse, forcèrent le prince Charles d'évacuer l'Alsace. Seckendorf, soutenu d'un corps de troupes françaises, suivit l'armée autrichienne sur la droite du Rhin. Le roi de Prusse aurait voulu que, par des marches forcées, il coupât au prince Charles le chemin de la Bohême; mais l'épuisement de ses troupes, et le défaut d'argent et de vivres ne le lui permirent pas: se dirigeant vers la Bavière, il passa le Danube et le Lech, chassant devant lui le général autrichien Bœuklau, qui était chargé de défendre cette conquête. Le 16 octobre, le feld-maréchal prit, pour la seconde fois, Munich, où l'empereur Charles VII fit son entrée. Dès-lors Seckendorf put, avec honneur, exécuter son projet de retraite. Le 1er. décembre 1744, il se démit du commandement, malgré les instances de son souverain. Sa gloire militaire, qui n'avait souffert qu'aux yeux des personnes peu instruites, était rétablie; et, d'un autre côté, les désagréments qu'il avait éprouvés de la part des généraux français et bavarois l'avaient dégoûté du service. Il n'avait pas encore quitté la Bavière pour se retirer dans ses terres, lorsque Charles VII mourut. La situation du jeune élec-

teur qui lui succéda, devint extrêmement critique après le combat de Pfaffenhoffen, du 15 avril, où le corps auxiliaire français, commandé par le général de Ségur, fut battu et obligé de se retirer en Souabe. Seckendorf fut le premier à lui conseiller de se réconcilier avec la cour de Vienne. Frédéric a accusé le vieux maréchal de s'être laissé corrompre dans cette occasion, et d'avoir mis, sous les yeux de l'électeur, des pièces supposées, qui annonçaient que le roi était sur le point d'abandonner sa cause; mais Frédéric II était passionné toutes les fois qu'il s'agissait de Seckendorf; d'ailleurs de pareilles pièces eussent été difficiles à forger, et le jeune monarque se trouvait dans une position telle, qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre que de demander la paix. Seckendorf se chargea d'en faire faire les premières ouvertures par un de ses cousins, et le traité fut conclu à Fuessen, le 22 avril. François Ier. ayant été élu empereur quelque temps après, le comte de Seckendorf vit ce monarque et son épouse à Francfort. Il en fut très-bien accueilli, et il obtint d'être rétabli dans les charges qu'il avait possédées sous Charles VII; mais on ne lui en paya pas les arrérages. Depuis ce moment, il vécut dans la retraite à Meuselwitz, où il s'occupa de la rédaction de ses Mémoires, et d'une correspondance politique très-étendue. En 1754, il visita encore une fois son gouvernement de Philipsbourg. Jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, il jouit d'une santé parfaite : mais ayant été frappé, en 1755, d'un coup d'apoplexie, ses forces physiques et intellectuelles commencèrent à baisser. En 1757, il perdit son épouse, qui depuis cinquante-huit ans l'avait rarement quitté. Frédéric II attaqua de nouveau la maison d'Autriche, en 1756. Ce prince n'avait pas encore pardonné à Seckendorf le traité de Fuessen, lorsqu'on vint lui dire que ce vieux négociateur entretenait encore des correspondances avec les ministres de Marie-Thérèse, et qu'il leur envoyait des renseignements et des avis, ce qui était vrai. Le monarque furieux envoie aussitôt un détachement de hussards à Meuselwitz, et cette troupe arrive à la demeure du vieillard au moment du service divin : elle va le chercher à l'église; l'entraîne tout tremblant et le conduit à la citadelle de Magdebourg, où on le réduisit à une dure captivité. Ce ne fut qu'au mois de mai suivant qu'on lui rendit la liberté, parce que Marie-Thérèse refusa de délivrer à une autre condition le prince Maurice de Dessau, qui avait été fait prisonnier de guerre; et Frédéric obligea encore Seckendorf à payer une rançon de dix mille rixdalers. Ne se croyant plus en sûreté à Meuselwitz, ce vieillard se retira à Rentweinsdorf, terre de Franconie, appartenant au baron de Rotenhan, qui avait épousé sa petite-nièce. Ce ne fut qu'au mois d'octobre 1760, qu'il retourna à Meuselwitz, où il mourut, le 23 novembre 1763, âgé de quatre-vingt-dix ans. Le comte de Seckendorf n'était pas doué d'une heureuse physionomie : sa lèvre inférieure, en se rapprochant du menton, présentait un aspect désagréable. Sa voix était un peu nasillarde; mais il savait lui donner une inflexion douce et persuasive. Il était d'une taille moyenne; très-sobre, quoiqu'aimant un peu le vin; d'un caractère grave, et simple dans ses manières, il était recherché dans ses habillements, quoique d'une économie qui allait quelquefois jusqu'à l'a-

varice. Il était très-laborieux, d'une bravoure éprouvée, et, ainsi qu'on l'a vu par l'esquisse de sa vie, très-ambitieux. Comme général et comme diplomate, il avait un coup-d'œil juste et pénétrant. Plus instruit que la plupart des nobles et des militaires de son temps, il écrivait très-bien le latin et le français. Indépendamment des renseignements sur Seckendorf, qu'on trouve dans les Mémoires de Schmettau et de Pœllnitz, dans les Œuvres posthumes de Frédéric, et dans les Mémoires de la margrave de Bayreuth, il existe une très-mauvaise biographie du feld-maréchal, rédigée par un de ses parents, qui s'est caché sous le nom de *Bellaminte* (1). Elle a eu deux éditions, en 1738 et 1739. L'auteur était si mal instruit, qu'il a confondu son héros avec le baron Louis de Seckendorf, brigadier au service des états-généraux, mort en 1708. Une seconde Vie, tirée des papiers mêmes du feld-maréchal, fut publiée sous le voile de l'anonyme, en 1790, 4 vol. in-8°., par le baron Thérèse de Seckendorf, son petit-neveu. S—L.

SECKENDORF (Charles-Sigismond, baron de), de la même famille que les précédents, naquit à Erlangen, le 26 novembre 1744, d'un ministre-d'état du margraviat de Bayreuth. Après avoir fait ses études, il fut placé, comme chambellan, à la cour de Weimar, qui commençait alors, sous les auspices de la duchesse Amalie (*V.* Amalie), à devenir le point de réunion des écrivains les plus célèbres de l'Allemagne. Il concourut, avec plusieurs hommes de lettres, à mettre au jour les richesses, encore peu connues alors en Allemagne, de la littérature espagnole et portugaise, et fut l'auteur de l'*Essai d'une traduction de la Lusiade de Camoëns*, et d'un *Fragment de l'Histoire de Grenade*. Il publia plus tard l'*Histoire de Thonagésée* ou *la Roue de la Fortune*, des *Poésies*, et quelques Ouvrages dramatiques. Il fut nommé, en 1784, par Frédéric II, second ambassadeur de Prusse auprès du cercle de Franconie : il mourut, à Anspach, le 26 avril 1785. — Seckendorf (Léon, baron de), poète allemand, de la même famille, né à Wonfurt, en 1773, mort à Ebersberg, dans la Haute-Autriche, le 6 mai 1809, s'occupa, de bonne heure, de poésie et de l'étude des anciens, pendant son séjour dans les universités de Gottingue et de Iéna. Ces dispositions acquirent un plus grand développement, lorsqu'ayant été nommé assesseur à la cour de Weimar, il entra en relation avec Wieland, Goethe, Schiller et Herder. Ce fut à cette époque qu'il publia *les Fleurs de la Poésie grecque*, Weimar, 1800, et le *Cadeau du nouvel An* pour Weimar, 1801. Il quitta ce séjour en 1802, et fut nommé chambellan à la cour de Wurtemberg, et conseiller du gouvernement à Stuttgard. S'étant trouvé compromis dans une accusation de complot politique, il fut enfermé au château de la Solitude, et plus tard à Asberg. Au commencement de la guerre de 1805, l'avant-garde autrichienne, dont l'un des chefs était son oncle (le général d'artillerie baron de Seckendorf) vint mettre un terme à sa captivité. Il se retira en Franconie, auprès de sa famille, et s'occupa uniquement de travaux littéraires. Il publia deux *Almanachs des Muses*,

(1) Cet ouvrage, écrit en allemand, offre cependant des détails précieux sur l'histoire de Frédéric-Guillaume Ier., dont la politique y est supérieurement peinte.

Ratisbonne, 1806 et 1807. S'étant rendu à Vienne, pour y soigner son frère malade, il y entreprit, avec son ami Stoll, un journal littéraire très-remarquable, sous le titre de *Prométhée*, dont la publication fut interrompue par la guerre de 1807. Seckendorf plein d'enthousiasme pour la cause de l'Autriche, prit les armes, et entra, avec le grade de capitaine, dans le quatrième bataillon de la Landwehr de Vienne. Il suivit le corps d'armée du général Hiller, et se trouva, à Ebersberg, avec les quatre bataillons de la Landwehr de Vienne, qui se couvrirent de gloire dans ce combat mémorable. Ce fut là que Léon de Seckendorf obtint une mort qu'il avait souvent desirée. Il était âgé de trente-six ans. P. L.

SECOND (Jean), poète latin, né à la Haye, le 10 novembre 1511, fils d'un père distingué dans la jurisprudence et dans la haute magistrature (*Voy.* Everardi, XIII, 539), reçut une éducation digne de sa naissance. D'excellents maîtres l'initièrent, dès l'âge le plus tendre, à la connaissance de la littérature ancienne. Il montra aussitôt un goût passionné pour la poésie latine, dans laquelle il eut pour rivaux deux de ses frères, Adrien *Marius* et Nicolas *Grudius*, connus avec lui sous le nom de *tres fratres Belgæ* (*Voy.* Marius et Grudius). Le père de Jean Second le destinant à la carrière où il s'était illustré lui-même, l'envoya faire son droit sous Alciat à Bourges. Il y reçut le bonnet de docteur, en 1533. Son maître lui même et ses meilleurs condisciples le reconduisirent ensuite sur le chemin de Paris, et le quittèrent enfin avec les plus vifs regrets. Il fut de retour à Malines, où résidait alors son père, au mois d'avril de la même année. Partout où passa Jean Second, il vit les hommes les plus marquants, et contracta d'honorables liaisons avec eux. Son goût pour les voyages, joint au desir de se former aux affaires, lui fit accepter, peu après, les fonctions de secrétaire intime de l'archevêque de Tolède. Se faire connaître, c'était pour lui se faire rechercher. L'empereur Charles-Quint l'attacha à sa personne, et il voulut l'emmener dans son expédition contre Tunis, en 1534. Il fut aussi question de lui donner une mission importante à la cour de Rome; mais le climat brûlant de l'Afrique avait altéré la santé de Jean Second : il retourna dans ses foyers, et s'y attacha à la personne de George d'Egmond, évêque d'Utrecht, résidant à Tournai; mais il avait apporté le germe d'une maladie mortelle, à laquelle il succomba à Tournai, le 8 octobre 1536, n'ayant pas encore vingt-cinq ans. Il est peu de célébrités plus étendues et moins contestées que la sienne; et cette célébrité n'est fondée que sur un petit nombre de poésies érotiques dans la langue de l'ancienne Rome. Mais quelle imagination riche et riante! quelle suavité de pinceau! Il rivalise avec les anciens, et rien ne l'égala de son temps : peut-être abuse-t-il quelquefois de sa facilité; peut-être n'est-il pas exempt de quelque afféterie; mais est-on en droit de lui reprocher quelques taches effacées par tant de beautés, dans un genre qu'il créa en quelque sorte? « Ses *Baisers*, a dit un homme de goût, sont les élans rapides d'un génie tendre, voluptueux et passionné; rien de plus naturel, de plus animé que ses tableaux. On n'a pas à lui reprocher le cynisme de Catulle, mais peut-être qu'il y conduirait. Ses peintures, quoique plus chastes que

celles du chantre de Vérone, sont l'expression la plus vive d'une ame qui ne respire que l'amour. » Jean Second cultiva aussi avec beaucoup de succès l'art de la sculpture : il modelait avec une grande perfection, et l'on croit même qu'il sculpta sa Julie. La première édition de ses poésies latines, qui forment son principal titre à l'immortalité, parut à Utrecht, chez Herman Borculo, en 1541, in-12 (1). Elles ont été réimprimées un grand nombre de fois, et en divers endroits, soit séparément, soit avec d'autres poésies érotiques, comme celles de ses frères Marius et Grudius, de Marulle, etc. Elles viennent d'obtenir, en Hollande, les honneurs du commentaire. Van Santen avait déjà eu ce projet. Il voulait faire pour notre poète ce que Pierre Burmann le second avait fait pour Lotichius : indiquer dans son auteur les imitations des anciens, et signaler la manière de les imiter. Ce projet vient d'être réalisé par M. Bosscha fils, dans une nouvelle édition de Jean Second, supérieure à toutes les autres, Leyde, 1821, 2 volumes in-8°. Les Poésies de Jean Second se composent de trois livres d'Élégies ; de ses *Baisers* (*Basia*) : ils sont au nombre de dix-neuf, sans compter trois autres pièces y relatives ; d'un livre d'Épigrammes ; d'un livre de Pièces lyriques ou Odes ; de deux livres d'Épîtres ; d'un livre de Pièces funèbres (*Funera*), et d'un livre de *Sylves* ou Mélanges. Tout y est frappé au bon coin ; mais les Baisers se recommandent par un mérite supérieur et universellement reconnu. Christ.-Adolph. Klotz a fait preuve de mauvais goût en contestant à Jean Second le talent de la poésie lyrique ; et il a été bien réfuté par M. Peerlkamp, professeur à Leyde, dans ses *Vitæ Belgarum qui latina carmina scripserunt*, p. 39 et suiv. Dans son article sur notre poète, M. Peerlkamp fait connaître, d'après l'*Anti-Klotzius* de Pierre Burmann, la véritable raison du nom qu'avait adopté l'auteur des Baisers. Il avait un oncle paternel du nom de Jean ; pour se distinguer de lui, il prit celui de Jean Second (2). Une épitaphe touchante, que la mère, les frères et les sœurs de Jean Second inscrivirent sur sa tombe, dans l'abbaye de Saint-Amand, à Tournai, ne fut point respectée par les iconoclastes, dans leurs fureurs sacriléges (1566) ; il paraît qu'elle fut rétablie, ou remplacée, par Charles de Par, successeur de George d'Egmond dans la dignité d'abbé de Saint-Amand : On a lieu de croire qu'elle n'existe plus. Les Poésies de Jean Second ont été traduites en français, par Simon, 1786, (Voyez E.-T. SIMON) et par Mirabeau l'aîné, 1796. Ses *Baisers* ont été traduits ou imités dans plusieurs langues. La traduction que Dorat en a donnée en vers français,

(1) Pierre Scriverius en compléta le recueil dans l'édition qu'il donna à Leyde, chez Jacob Marcus, 1619, in-12 ; édition sur laquelle il y a une anecdote littéraire digne d'être rapportée. Cette édition coïncidant avec le fameux procès de Barneveld, de Grotius et de Hogerbeets, Scriverius en fit un stratagème pour informer ces illustres prévenus de ce qui se passait au dehors relativement à leurs intérêts. On avait élagué, dans certains endroits des épreuves qui leur furent adressées, une suite de vers de Jean Second, pour les remplacer par des vers de Scriverius, plus intéressants pour les détenus. Gérard Brand, dans l'histoire qu'il a donnée de ce procès (Roterdam, 1708, in-4°.), rapporte, avec des détails piquants, cette anecdote, mentionnée aussi par Wagenaer, dans son *Histoire de la patrie*, t. X, p. 305. (Voy. SCRIVERIUS.)

(2) M. Bosscha, dans la Préface de son édition, révoque en doute cette assertion de Burmann, par la raison qu'il n'a nulle part trouvé mention de cet oncle. Il suppose plutôt que dans les dix-huit enfants qu'eut le père de notre poète, il pouvait en avoir perdu un du nom de Jean, et qu'il rebaptisa de même le chantre de Julie.

est faible et pâle. Ce qu'elle laisse à desirer a été accompli par M. Tissot (Paris, 1806, in-12). Cet heureux traducteur ne s'est pas borné aux *Baisers;* il a rendu le même service aux *Elégies* de notre poète; et le succès qu'il a obtenu n'a point découragé M. Loraux, à qui nous devons aussi une bonne ***Traduction libre, en vers, des Odes, des Baisers, du premier livre des Elégies et des trois Elégies solennelles***, c'est-à-dire de celles que, tous les ans, au mois de mai, Jean Second consacrait au souvenir de ses premières amours, suivant le vœu qu'il en avait fait (Paris, 1812, in-8°.)

M—on.

SECONDAT (Jean-Baptiste Baron de), agronome, était le fils de l'immortel auteur de l'*Esprit des lois;* mais sa vénération pour la mémoire de son père l'empêcha de prendre le nom de Montesquieu, devenu si difficile à porter. Il naquit, en 1716, à Marthilhac, près de Bordeaux, et s'appliqua, dès l'enfance, à l'étude des lettres et des sciences, qui firent le charme de sa vie. Ayant accompagné, en 1746, l'abbé de Guasco (*V.* ce nom) aux eaux de Barrége, il profita de cette occasion pour visiter les Pyrénées, et faire des recherches d'histoire naturelle (*Lettres famil.* de Montesquieu, xv). Il avait été pourvu, de bonne heure, d'une charge de conseiller au parlement de Guienne, et il en remplissait les devoirs avec autant de zèle que d'intégrité. Dans les loisirs que lui laissait cette place, il se délassait par des expériences de physique ou par des essais agronomiques qui tournaient au profit des paysans du voisinage. Le respect qu'il portait à la mémoire de son père était tel, qu'il ne voulut jamais permettre que l'on changeât rien à l'ameublement du château de la Brède, ni à la bibliothèque, dont tous les livres furent conservés religieusement dans l'ordre où Montesquieu les avait rangés. Il fit, en 1756, un voyage en Angleterre, où il reçut un accueil distingué des nombreux admirateurs de son illustre père, et fut admis à la société royale de Londres. A son retour, il s'empressa de communiquer à l'académie de Bordeaux, dont il était l'un des membres les plus zélés, le résultat de ses observations. Il contribua beaucoup à réveiller l'attention sur les services rendus à l'agriculture par Olivier de Serres, dont il avait lu l'ouvrage si souvent, qu'il le savait par cœur. Effrayé des fureurs de la révolution, il se décida, non sans peine, à jeter au feu les manuscrits de son père, dans la crainte qu'on n'y découvrît des prétextes pour inquiéter sa famille (*Mag. encycloped.* 1796, 1, 407). Le baron de Secondat mourut à Bordeaux, le 17 juin 1796 à l'âge de quatre-vingts ans. S'il n'avait pas le génie de son père, il en eut toutes les vertus, et se montra, comme lui, humain, modeste, laborieux, et ami des arts. On l'a caractérisé fidèlement, en disant qu'il était un philosophe pratique, à la façon de Montaigne. Les académies de Nanci, de Pau, etc., le comptaient au nombre de leurs associés. C'est à lui qu'on est redevable de la publication d'*Arsace et Isménie* (*V.* Montesquieu) et de divers Fragments des ouvrages de son père. Indépendamment des *Considérations* sur le commerce et la navigation de la grande Bretagne, trad. de l'anglais, 1750, in-12, on a de lui : I. *Mémoire sur l'électricité*, Paris, 1746, in-8°.; c'est une réfutation de la théorie que l'abbé Nollet (*Voy.*

ce nom) venait de donner de cette découverte alors récente. II. *Observations de physique et d'histoire naturelle sur les eaux minérales des Pyrénées*, ibid., 1750, in-12. On y trouve des remarques intéressantes sur les causes de la chaleur des eaux thermales, et une description exacte de la fontaine d'Aqs (1). III. *Considérations sur la constitution de la marine militaire de France*, Londres, 1756, in-8° ; l'auteur y donne une idée exagérée de nos ressources. IV. *Mémoires sur l'histoire naturelle du chêne ; sur la résistance des bois; sur les arbres forestiers de la Guienne; sur les champignons qui paraissent tirer leur origine d'une pierre ; sur la maladie des bœufs, en 1774; sur la culture de la vigne et sur le vin de la Guienne*, Paris, 1785, in-fol. de 92 pag., avec quinze planches. Le Mémoire sur le chêne n'a rien de commun avec l'ouvrage de Duchoul (*V.* ce nom) sur le même sujet, attendu que l'un, suivant l'usage du temps où il a paru, n'est qu'une compilation des anciens, tandis que l'autre est fondé sur l'observation de la nature. L'auteur fait connaître parfaitement trois espèces de chêne confondues jusque là, dont l'un est le Tauzin, commun dans le milieu de la France, qui cependant n'avait pas encore été distingué. Il consacre sept planches pour développer toutes leurs parties, depuis le tronc jusqu'aux fleurs Dans celui sur la vigne, l'auteur donne la synonymie de divers plants cultivés dans le Bordelais, et annonce le projet d'une histoire complète de la vigne, dans laquelle il rapprochera les noms des diverses espèces de raisins cultivés en Europe. Ce travail n'a point paru.

D—P—S. et W—S.

SECONDO (Joseph-Marie), biographe, né en 1715, à Lucera, dans le royaume de Naples, fit ses études dans cette capitale, sous la direction de Cusani, qui fut ensuite nommé à l'archevêché de Palerme. Il fréquenta le barreau, et occupa plusieurs places dans la magistrature. Passionné pour la langue et la littérature anglaises, il entreprit la traduction du Dictionnaire encyclopédique de Chambers, et de la Vie de Cicéron par Middleton. Muratori, à qui il avait adressé un exemplaire de ce dernier ouvrage, l'encouragea à donner quelque écrit original, et ce suffrage le détermina à recueillir des materiaux pour une nouvelle Histoire de Jules César : celle qu'il composa alors est la plus étendue que l'on connaisse sur le dictateur romain. Secondo mourut en février 1798, revêtu de la charge de conseiller de la cour suprême de justice de Naples. Ses ouvrages sont : I. *La Conversione d'Inghilterra al cristianesimo, paragonata colla sua pretesa riformazione*, traduit du français, Naples, 1742, in-8°. II. *Vita di M. Tullio Cicerone*, traduit de l'anglais de Conyers Middleton, ibid., 1744, 5 vol. in-8°. — 1748, 5 vol. in-4°. — 1762, 5 vol. in-8°. III. *Ciclopedia, o dizionario universale delle arti et delle scienze*, traduit de l'anglais de Chambers, ibid., 1747, 9 vol. in-4°., augmenté de plusieurs articles relatifs à l'Histoire, aux antiquités, aux lois et aux usages du royaume de Naples. IV. *Relazione storica dell' antichità, rovine e residui dell' isola di Capri*, ibid., 1750, in-8°. L'au-

(1) La Relation de la fontaine bouillante d'Aqs avait déjà été imprimée dans les *Mémoires de Trévoux*, 1747, septembre, p. 1826; et le Mémoire sur les eaux minérales de Barége, ibid., mars 1748.

teur avait été nommé gouverneur civil de cette île, dont il entreprit de donner la description. En parlant des ruines des palais de Tibère, il s'efforce de justifier cet empereur des débauches que l'histoire lui a reprochées. Gori a inséré cet ouvrage dans le tome troisième des *Symbolæ litterariæ*, en y ajoutant l'explication d'une inscription grecque, traduite par Egizio. V. *Storia della vita di C. Giulio Cesare, tratta dagli autori originali*, ibid., 1776-77, 3 vol. in-8°., fig.; et Venise, 1782, 5 vol. in-12, fig. A—o—s.

SECOUSSE (Denis-François), historien, né à Paris, le 8 janvier 1691, annonça, dès l'enfance, un goût très-vif pour les livres. A six ans, il avait copié le Télémaque presqu'en entier, de sa main. Sa passion pour l'étude l'entraînait souvent à veiller fort avant dans la nuit, à l'aide d'une lanterne sourde; mais le feu ayant pris un soir à son lit, il faillit périr; et ses maîtres, qui reconnurent alors sa ruse, prirent des précautions pour modérer son ardeur. Il fit ses humanités sous le célèbre Rollin, qui se plaisait à le citer parmi les meilleurs élèves sortis de son école. Doué d'un esprit sérieux et méthodique, il se traça de bonne-heure le plan de vie qu'il se proposait de suivre; mais par déférence pour son père, qui jouissait d'une grande réputation comme jurisconsulte, il étudia le droit, et se fit, en 1710, recevoir avocat au parlement. Il perdit sa première cause, dans laquelle il avait à prouver que l'avocat ne doit point exiger d'honoraires, mais se contenter de ceux qui lui sont offerts. C'était là son opinion, et il s'en serait fait une loi s'il eût continué de fréquenter le barreau; mais, après la mort de son père, il se hâta de quitter une carrière dans laquelle il était entré malgré lui, et se livra tout entier à l'etude de l'histoire. S'attachant d'abord à l'histoire ancienne, il lut dans leur langue les auteurs grecs et latins, pour se former, de l'assemblage des faits épars dans leurs écrits, un système raisonnable sur l'histoire des temps postérieurs. Admis, en 1722, à l'académie des inscriptions, il en devint l'un des membres les plus assidus, et lui communiqua plusieurs Mémoires qui répandirent un nouveau jour sur différents point de l'Histoire de France jusqu'alors négligés. Laurière étant mort, en 1728 (1), pendant l'impression du second volume des *Ordonnances* des rois de la troisième race, Secousse fut désigné par le chancelier d'Aguesseau pour continuer cette importante collection. Il enrichit le second volume d'un *Éloge* très-bien fait de son prédécesseur; et les suivants, de Préfaces et de Dissertations pleines de recherches curieuses. Ainsi, dans le troisième volume, on trouve des détails intéressants sur l'arrière-ban, sur les monnaies et sur les états généraux tenus en France sous le règne du roi Jean. Il a placé, dans le sixième, un Mémoire sur les trois premières années du règne de Charles VI; et dans le huitième et le neuvième, deux Dissertations historiques sur les révolutions arrivées dans l'administration du gouvernement, depuis 1392 jusqu'à 1411. Les ordonnances contenues dans chaque volume sont expliquées par des notes, et

(1) Eusèbe Jacob de LAURIÈRE était né en 1659, à Paris. Outre de nouvelles édit. de la *Biblioth. des coutumes*, du *Glossaire du droit français*, des *Institutes coutumières* de Loisel etc., on lui doit quelques ouvrages de droit bien accueillis lors de leur publication. C'était un homme instruit, modeste et laborieux. Son *Éloge*, par Secousse, a été réimprimé presqu'en entier dans le tome XXXVII des *Mémoires* du P. Niceron.

suivies de quatre tables, dont une des matières en présente le précis analytique. Cette table est un chef-d'œuvre dans son genre. La tâche immense que Secousse avait acceptée ne suffisait pas pour occuper un homme aussi laborieux. Il publia, dans ses loisirs, une nouvelle édition des *Mémoires de Condé* (2) beaucoup plus complète, et disposée dans un meilleur ordre que les précédentes (*V.* Condé, IX, 390; et Lenglet-Dufresnoy, XXIV, 90); et il entreprit ensuite la *Table chronologique des diplômes* et titres originaux relatifs à notre histoire (*V.* Brequigny, V, 544). Mais l'assiduité qu'il mettait au travail affaiblit sa vue, et il finit par la perdre entièrement. Il tenta, pour la recouvrer, tous les moyens qu'on lui proposa; mais l'opération de la cataracte n'ayant pas eu le succès qu'il en espérait, il ne fit plus que languir, et mourut à Paris, le 15 mars 1754, à l'âge de soixante-trois ans et deux mois. Secousse avait rassemblé plus de douze mille volumes sur l'Histoire de France; il ordonna, par son testament, que cette précieuse collection serait vendue en détail pour faciliter aux gens de lettres l'acquisition des ouvrages relatifs à leurs études. Barrois en a publié le *Catalogue*, Paris, 1755, in-8°., précédé d'un avertissement qui contient l'*Éloge* de Secousse par son frère, curé de Saint-Eustache. Indépendamment de la part qu'il eut au Recueil des *Ordonnances*, continué depuis sa mort par Villevaults, Bréquigny et M. le marquis Pastoret (3), on a de Secousse : I. Un grand nombre de *Mémoires* dans le Recueil de l'acad. des inscriptions : *Remarques* critiques sur quelques-unes des Vies de Plutarque. — *Dissertation* sur la conquête de la Perse, par Alexandre. Secousse cherche à prouver que l'expédition du héros de la Macédoine était légitime, prudente, nécessaire, et fondée sur la certitude presqu'infaillible du succès. — *L'Histoire* de Julius Sabinus, et d'Éponine. — *Projet* d'une nouvelle Notice des Gaules, et des pays soumis aux Français depuis l'origine de la monarchie. — Sept *Mémoires* sur les troubles qui s'élevèrent dans le royaume, et surtout à Paris, après la bataille de Poitiers. Ces Mémoires n'ayant pu être publiés en entier, à raison de leur étendue, Foncemagne se chargea d'en donner un extrait dans le tome XVI. — *Conjectures* sur un sceau du moyen âge. — *Mémoire* sur l'attentat commis, par une partie des chevaliers de Malte, contre le grand-maître de La Cassière. — *Recherches* sur l'union de la Champagne et de la Brie à la couronne. — *Dissertation* pour prouver que Charles V était souverain de la Guienne lorsqu'en 1369 la cour des pairs de France décerna contre Édouard, prince de Galles et duc de Guienne, un ajournement personnel. — *Dissertation* où l'on examine s'il est vrai qu'il ait été frappé, pendant la vie de Louis Ier., prince de Condé, une monnaie sur laquelle on lui donne le titre de roi de France. Secousse se prononce pour la négative (4). — *Mémoire* sur Paul de Foix, archevêque de Toulouse. — *Sur le Procès criminel* fait, vers 1389, à André Chauveron, prevôt de Paris et des mar-

(2) L'édition de ces *Mémoires*, Londres (Rouen) 1740, 6 vol. in-12, est une reimpression de celle de Strasbourg, 3 vol. in-16. Secousse n'y eut donc aucune part. Il en existe un exemplaire, sur vélin, à la Biblioth. du Roi, (Voy. *le Cat.* de M. Van Praët, V, 114.

(3) Cette collection n'est pas encore terminée. Le tome XVII a paru en 1820.

(4) On peut voir à cet égard une note très-curieuse dans la *Bibl. hist. de la France* n°. 33985.

chands. — *Notice* d'un livre singulier et rare, intitulé : *Dicœarchiœ Henrici regis progymnasmata* (Voy. *Raoul* SPIFAME). II. *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II, roi de Navarre, dit le Mauvais*, etc., Paris, 1755-58, 2 vol. in-4°. Ce sont les Mémoires que Secousse n'avait pas pu faire entrer dans le Recueil de l'académie: le tome second contient les pièces justificatives. III. *Mémoire historique et critique* sur les principales circonstances de la vie de Roger de Saint-Lary de Bellegarde, maréchal de France, ibid., 1764, in-12, précédé de l'*Éloge* de l'auteur, par Bougainville, tiré du tome XXV du *Recueil* de l'acad. des inscrip.; on en trouve un autre à la tête du tome IX des *Ordonnances*, par Villevaults, et dans le tome III de la nouv. édit. de la *Bibl. historique de la France*. Le portrait de Secousse a été gravé par Boizot, in-fol. — Son frère, Jean-François-Robert SECOUSSE, curé de Saint-Eustache, mort à Paris, le 29 mai 1771, est auteur de la *Lettre d'un curé du diocèse de......*, à M. Marmontel, sur son extrait critique de la Lettre de J.-J. Rousseau à d'Alembert, Paris, 1760, in-8°.

W—s.

SÉDAINE (MICHEL-JEAN), naquit à Paris, le 4 juillet 1719. Son père était architecte, mais peu favorisé de la fortune. Il n'avait encore que treize ans, lorsqu'un de ses oncles, qui s'était chargé de son éducation, vint à mourir; il perdit son père quelques années après, et resta l'unique soutien de sa famille. Sans aucune ressource, il résolut d'apprendre le métier de tailleur de pierres; mais il continuait à lire et à étudier en secret. Buron (aïeul de David), architecte, par qui il était employé, le surprit un jour un livre à la main. Frappé de cette singularité, il le questionna, le mit au nombre de ses élèves, et finit par l'associer à ses travaux. Sédaine, devenu plus libre, se livra au goût qu'il avait eu de bonne heure pour les lettres. Il se lia avec plusieurs poètes et commença à se faire remarquer par des chansons pleines de sel et d'esprit. Son meilleur morceau de poésie légère fut une *Épître* adressée *à son habit*, qui commence par ce vers :

Ah, mon habit, que je vous remercie!

Il dut à cette épître la bienveillance utile de M. Lecomte, ancien magistrat, et homme instruit, qui le logea et le reçut chez lui comme un frère. Sédaine débuta dans la carrière dramatique, en 1756, par le *Diable à quatre* (tiré du théâtre anglais), qui fut joué à l'Opéra-Comique. Cette pièce, dont le célèbre Philidor avait fait la musique, réussit complètement, et fut suivie de *Blaise le savetier*, qui ne fut pas moins bien accueilli. Sûr alors de son talent, Sédaine donna (avec Monsigny), d'abord *Rose et Colas* (1764) et ensuite les *Troqueurs*. — *Le Roi et le fermier*. — *On ne s'avise jamais de tout*, etc., etc., qui non-seulement eurent le plus grand succès, mais donnèrent à l'Opéra-Comique une consistance et un caractère qu'il n'avait pas eus jusque-là. Voulant paraître sur un plus grand théâtre, Sédaine fit, en 1765, pour la Comédie-Française : le *Philosophe sans le savoir*, qui est la meilleure et la plus importante de ses compositions théâtrales. Une jeune fille qui l'aimait, sans oser s'en faire l'aveu à elle-même, lui donna l'idée de Victorine, un des personnages les plus intéressants de cette pièce. Avant de la faire représenter, il voulut avoir

l'avis de Diderot, qui, lorsque la lecture fut finie, se jeta dans ses bras, et lui dit, avec cette vehémence de sentiment qui était naturelle à l'auteur du *Père de famille* : *Oui, mon ami, si tu n'étais pas si vieux, je te donnerais ma fille !* Quoique le *Philosophe sans le savoir* n'eût pas d'abord été bien reçu du public, il eut une vogue extraordinaire. Sédaine semble, en effet, s'être surpassé dans cette comédie. La *Gageure imprévue*, petite pièce pleine de charme qu'il donna aussi à la Comédie-Française, ajouta encore à sa réputation. Cependant il travaillait toujours pour l'Opéra-Comique; et il associa souvent son talent à celui de Grétry. Le nombre des ouvrages qu'il y donna, et qui y réussirent, est très-considérable. La plupart sont restés au théâtre. Il fit, en outre, pour le Grand-Opéra : *Aline, reine de Golconde*, et *Amphitryon* ; et il eut l'avantage, peu commun, de briller à-la-fois sur nos trois plus grands théâtres. Une de ses productions les plus remarquables est : *Maillard*, ou *Paris sauvé*, tragédie en prose, qui aurait été jouée sans l'espèce de ridicule que Voltaire avait jeté sur ce genre. La lecture en laisse une impression profonde. Sédaine composa aussi une comédie, que Catherine II lui avait demandée, et dans laquelle il dévoilait les intrigues des cours, ce qui empêcha qu'elle ne fût représentée à Saint-Pétersbourg. L'impératrice de Russie écrivait au baron de Grimm à ce sujet : *Mes ministres s'opposent à ce qu'on joue la pièce de Sédaine ; mais je me venge en la leur faisant lire.* Elle envoya à l'auteur deux mille francs de gratification, seule récompense de ce genre qu'il ait jamais obtenue. Il avait soixante-cinq ans, quand il donna, avec Grétry, *Richard Cœur-de-Lion*, dont le succès éclatant décida l'académie française à lui ouvrir enfin ses portes (27 avril 1786). Il était déjà, depuis plusieurs années, secrétaire de l'académie d'architecture, quoique, dit Laharpe, il eût à peine quelque théorie d'architecture, et qu'il n'en eût aucune de grammaire. Sédaine composa encore plusieurs ouvrages; le dernier fut *Guillaume Tell*, joué successivement à l'Opéra et à l'Opéra-Comique; et il était prêt à en terminer deux autres, quand une maladie grave vint le saisir : elle fut longue; on crut qu'il y avait succombé, et on annonça sa mort dans un journal : il le lut lui-même, et y recueillit le juste tribut d'éloges dus à cinquante ans de travaux, de succès et d'honneur. Il mourut à Paris, à l'âge de soixante-dix-huit ans, le 17 mai 1797, laissant une épouse respectable, et plusieurs enfants sans fortune. Ses ouvrages sont : au Théâtre-Français : le *Philosophe sans le savoir*. — La *Gageure imprévue*. — *Raimond V, comte de Toulouse*. A l'Opéra : *Aline, reine de Golconde*. — *Amphitryon*. — *Guillaume Tell*. A la comédie Italienne : le *Diable à quatre*. — *Blaise le savetier*. — *Rose et Colas*. — *On ne s'avise jamais de tout*. — *Anacréon*. — Les *Troqueurs dupés*. — *L'Huître et les plaideurs*. — Le *Jardinier et son Seigneur*. — Le *Roi et le Fermier*. — *L'Anneau perdu et retrouvé*. — Les *Sabots* (1). — Le *Dé-*

(1) Cette pièce, imprimée en 1768, in-8°, porte les noms de MM. Sedaine et C.......; quelques personnes croient que cette pièce est de Cazotte. (Voy. CAZOTTE, VII, 478-79.) Delandine, dans son *Catalogue de la bibliothèque de Lyon*, volume du *Théâtre*, pag. 500, dit que le collaborateur de Sédaine fut Chaspoul, frère d'un notaire de Lyon, qui envoya son opéra à Duni pour en faire la musique : celui-ci le fit retoucher par Sédaine. A. B—T.

serteur. — *Thémire.* — *Le Faucon.* — *Le Magnifique.* — *Les Femmes vengées.* — *Le Mort marié.* — *Félix.* — *Aucassin et Nicolette.* — *Thalie au nouveau Théâtre.* — *Richard Cœur-de-Lion* (2). — *Le Comte d'Albert.* — *La Suite du comte d'Albert.* — *Raoul Barbe Bleue.* — *Guillaume Tell.* — *Maillard ou Paris sauvé*, pièce non représentée. Sédaine fut lié avec les auteurs les plus célèbres, et avec les philosophes les plus marquants du dix-huitième siècle. C'est dans leur société qu'il puisait des encouragements auxquels il a peut-être dû le mérite de ses bons ouvrages. Son esprit était juste, prompt. mais un peu caustique ; son ame droite et généreuse. Plus d'un orphelin lui dut son éducation ; et, par reconnaissance pour Buron, il fit élever, comme son propre fils, David, le premier de nos peintres. Il joignait à une modestie sans affectation, une grande finesse de repartie. Voltaire, qui sortait un jour d'une séance de l'académie, où il avait remarqué quelques plagiats littéraires, lui cria de loin : *Ah! Monsieur Sédaine, c'est vous qui ne prenez rien à personne.* — *Aussi ne suis-je pas riche*, répondit Sédaine. Le caractère particulier de son talent est une intelligence parfaite de la scène; une peinture fidèle des mœurs de ses personnages ; une gaîté toujours franche et naïve, opposée habilement à des situations pleines d'intérêt, et un dialogue constamment vrai, et qui ne laisse point de relâche à l'attention. Ce genre de mérite était, en quelque sorte, le secret de Sédaine, et il est une des premières causes du succès toujours croissant de ses ouvrages (3). La critique lui a cependant reproché, et non sans justice, la négligence de son style. Quoique toujours plein et rapide, il est presque toujours inégal et peu soigné. Les vers de ses opéras semblent surtout tombés comme par hasard de sa plume. Il connaissait ces défauts ; il les croyait favorables à la musique et au naturel qu'exige l'opéra-comique ; mais son style, dans quelques scènes du *Philosophe sans le savoir*, qu'il a fait pour le Théâtre-Français, rappelle celui de nos bons auteurs. Monsigny, dont le nom ne peut être séparé de celui de Sédaine, composa la musique du plus grand nombre des ouvrages de ce dernier : presque tous sont encore représentés et applaudis aujourd'hui ; et Sédaine doit être considéré non-seulement comme un de nos auteurs les plus féconds et les plus distingués, mais comme le véritable créateur du genre de l'Opéra-Comique. Sous plus d'un rapport, ses nombreux imitateurs sont restés bien loin de lui. Lorsque le Directoire exécutif recréa les différentes académies sous le nom d'*Institut national*,

(2) La pièce fut représentée, en trois actes, le 21 octobre 1784. L'auteur la fit jouer en quatre actes, le 22 octobre et le 29 décembre 1785 ; mais après ces deux représentations, elle reparut en trois actes, le 5 janvier 1786 ; et c'est en trois actes qu'elle est imprimée. La quatre-vingt-dixième représentation fut donnée, le 7 avril 1788 : c'est donc inexactement que l'on a dit que la pièce avait eu cent trente représentations de suite. A. B—T.

(3) Dès 1752 avaient paru les *Pièces fugitives* de Sédaine, en un volume petit in-12 : *le Vaudeville*, poëme didactique en quatre chants, fut imprimé en 1756, in-8°. Il fait partie du *Recueil des Poésies de M. Sedaine*, seconde édition, 1760, 2 vol. in-12. Une des pièces les plus célèbres de Sédaine est son Cantique sur la *Tentation de Saint-Antoine*, qui fait partie de ses œuvres et de plusieurs recueils. Enfin, pour terminer ce que nous avons à dire sur les diverses éditions des productions de cet académicien, nous ajouterons que l'on a, en 1825, sous le titre de : l'*Acte de bienfaisance*, in-4°., réimprimé une pièce de vers de Sédaine, déjà publiée, en 1795, en l'honneur d'un nommé Cange, commissionnaire à la prison de Saint-Lazare, sous le régime de Robespierre, le même qui est le sujet du drame lyrique de Marsollier (V. ce nom, XXVII, 264) et de plusieurs autres pièces de théâtre. A. B—T.

en 1796, Sédaine n'y fut point compris, et il se montra fort sensible à cette injustice. On l'a entendu répéter plusieurs fois, à cette occasion : « Ils » disent que je ne sais pas le français; » et moi je dis qu'il n'y en a pas un » là qui pût faire *Rose et Colas*. » Il a paru une édition stéréotype des *OEuvres choisies de Sédaine*, avec une Notice biographique, Paris, 1813, 3 vol. in-18. On trouve une *Notice sur Sedaine*, dans les OEuvres de Ducis, édition in-18, tom. IV, p. 175-184 (éd. in-8°., III, 409), et son *Éloge* a été composé par l'auteur de cet article. G. D. S.

SEDANO (Don Juan-Joseph Lopez de), antiquaire espagnol, né à Alcalà-de-Henarès, en janvier 1729, fit ses premières études à l'université de cette ville, passa à Salamanque, où il étudia la philosophie, les mathématiques et les langues anciennes, et se rendit à Madrid, où ses talents lui méritèrent la protection du marquis de Squillace, alors ministre de Charles III. Employé d'abord à l'université de Saint-Isidore, il le fut ensuite dans la bibliothèque royale, où on lui confia le cabinet des médailles. Il voyagea depuis en Espagne, par ordre du roi, afin d'examiner les anciens monuments, et publia les résultats de ses recherches dans deux ouvrages. Il existait, de son temps, à Madrid, deux partis, l'un pour la littérature française, et l'autre pour la littérature nationale. Huerta était à la tête de celui-ci (*V.* Huerta); et pour montrer que les espagnols pouvaient chausser le cothurne avec succès, il fit représenter sa *Rachel*. Sedano, ami de Huerta, animé du même zèle patriotique, fit paraître son *Parnasse espagnol*, et fut récompensé de ce zèle par les applaudissements unanimes de la nation. L'académie d'histoire l'admit dans son sein. Peu de temps après il fut nommé interprète des langues orientales, et obtint la croix de l'ordre de Charles III. Il fut, avec Iriarte, pendant plusieurs années, un des collaborateurs du journal intitulé *El Balianis literario*, auquel travaillaient les hommes les plus éclairés de cette époque. Sedano mourut à Madrid en 1801. On a de lui I. *Parnasse espagnol, ou Collection des meilleurs morceaux des plus célèbres poètes espagnols*, Madrid, de 1768 à 1778, 3 vol. in-8°. Sedano travailla quinze ans à ce recueil, qui est un monument précieux pour la littérature espagnole. On aurait cependant souhaité qu'il eût fait un choix plus réfléchi dans quelques-uns des morceaux qu'il cite des poètes classiques, et qu'il en eût omis d'autres qu'il a jugés trop favorablement. Il a enrichi ce Recueil d'une Notice biographique sur chacun des auteurs, accompagnée de leur portrait. II. *Dissertation sur les médailles et les monuments anciens trouvés en Espagne*, ibid., 1789, in-4°. Cet ouvrage manquait à l'Espagne, et fait beaucoup d'honneur à Sedano. Tout y est expliqué avec clarté, exactitude et précision. III. *Explication des inscriptions et des médailles trouvées dans les villes de Catalogne et de Valence*, ibid., 1794, in-8°. Sedano fut aidé dans ces recherches par le prince Pio (plus connu sous le nom de comte de Lumiarès), qui était un des meilleurs antiquaires de l'Espagne. Ce livre est utile aux numismatistes de toutes les nations, en ce qu'il fait connaître plusieurs médailles carthaginoises et romaines, qui n'avaient pas encore été décrites. Sedano a écrit aussi différents *Mémoires* scientifiques et lit-

téraires, qu'il a lus à l'académie de Madrid. B—s.

SÉDÉCIAS, dernier roi de Juda, fils de Josias et d'Amital, était l'oncle de Joachim ou Jéchonias, que Nabuchodonosor, par des motifs de politique, fit descendre du trône, trois mois après l'y avoir placé (*V.* JOACHIM, XXI, 564). Ce fut sur ce prince que le roi de Babylone jeta les yeux pour remplacer Joachim. En montant sur le trône, il prit le nom de Sédécias; car il avait porté jusqu'alors celui de Mathatias. Il avait vingt-un ans quand il commença de régner sur Juda (vers 597 avant J.-C.). Suivant les traces de son père et de son frère, il fit le mal devant le Seigneur, et se rendit odieux au peuple par ses débauches et son impiété. Le prophète Jérémie vint le trouver, de la part du Seigneur, pour lui reprocher sa conduite et le menacer des châtiments les plus rigoureux; mais Sédécias endurcit son cœur, et persista dans son iniquité. Il oublia la reconnaissance qu'il devait à Nabuchodonosor, et cessa de payer le tribut auquel il s'était soumis. Pour le punir de son ingratitude, le roi de Babylone entra dans la Judée, et vint assiéger Jérusalem avec une puissante armée. Le roi d'Égypte voulut tenter de secourir Sédécias; mais Nabuchodonosor marcha contre lui, le défit et l'obligea de se retirer. Dès le commencement du siége, Sédécias avait fait mettre en prison Jérémie, dans la crainte que ses discours ne parvinssent à affaiblir le courage des soldats. Cédant aux instances des grands, il leur abandonna le prophète, qu'ils firent jeter dans un puits où il n'y avait pas d'eau. Sédécias s'empressa de l'en faire retirer, et l'ayant fait venir en sa présence, lui demanda conseil sur la conduite qu'il devait tenir. Jérémie, après avoir exigé que le roi jurât qu'il ne lui ferait aucun mal, quelque chose qu'il pût lui dire, l'engagea instamment à se remettre entre les mains de Nabuchodonosor, en s'en rapportant à sa clémence. Sédécias ne voulut pas suivre cet avis. Cependant le siége de Jérusalem durait depuis deux années; et cette malheureuse ville était en proie à toutes les horreurs de la famine. Les Chaldéens, presqu'assurés de n'éprouver aucune résistance, résolurent de pénétrer dans la ville par une brèche qui n'avait pas été réparée; mais pendant ce temps-là, Sédécias s'enfuit par un souterrain, avec une partie de ses gardes. Atteint dans la plaine de Jéricho, il fut conduit devant Nabuchodonosor, à Reblatha. Après avoir fait égorger ses fils, en sa présence, le roi de Babylone lui fit crever les yeux, et l'envoya, chargé de chaînes, dans la Chaldée, où il mourut de chagrin, peu de temps après. Les chronologistes placent la prise de Jérusalem, par Nabuchodonosor, à l'an 587 avant J.-C. Sédécias avait régné onze ans. C'est en lui que finit le royaume de Juda, dont la durée, depuis Roboam, avait été de 375 ans, sous vingt-un monarques. W—s.

SEDELMEYER (JÉRÉMIE-JACQUES), peintre et graveur, né à Augsbourg, en 1704, fut doué de si heureuses dispositions que Pfeffel, graveur et marchand d'estampes, le prit chez lui pour l'aider dans son commerce. Le jeune Sedelmeyer s'appliqua si assidûment à la culture de son art, qu'il fut bientôt capable de dessiner des groupes tellement dans le style de Lafage, que les connaisseurs les plus habiles y étaient trompés. Il conduisait également la pointe

et le burin en artiste consommé, combinant les deux manières avec l'intelligence des Dorigny et des Audran. Pfeffel, abusant de la douceur et des talents de son élève, l'exaspéra par ses mauvais traitements, au point que le jeune homme, désespéré, s'enfuit d'Augsbourg et se réfugia chez Keukel, habile peintre en miniature, à Vienne, qui avait épousé une de ses sœurs. Il s'y lia d'une étroite amitié avec Gaspar Fuessli; et logés ensemble, travaillant en commun, on les voyait sans cesse occupés à peindre à l'huile ou en miniature, à dessiner en grand et en petit, à graver à la pointe et au burin. Sedelmeyer grava, d'après Bartoli et Solimena, plusieurs pièces qui ajoutèrent à sa réputation. Voulant y mettre le sceau par une grande entreprise, il grava les tableaux que Gran avait peints dans la bibliothèque impériale, et que Winkelmann admirait. Lorsque son ouvrage fut terminé, il le mit sous les yeux de l'empereur, qui, conseillé par un ministre peu ami des arts, refusa les encouragements que méritait son talent. Sedelmeyer, qui avait fondé toutes ses espérances sur la protection du monarque, tomba dans le désespoir, et il devint fou. On fut obligé de le ramener dans sa ville natale, où il succomba, en 1761. On a de ce graveur : I. Le *Portrait de Pierre Giannone*, *avocat napolitain*. II. Celui de *Christian Wolff*, *philosophe*. III. Le *Médaillon de François de Lorraine*, *inscrit par l'histoire sur les tablettes du temps*. IV. L'*Évêque de Passau*, d'après Gran, avec des accessoires historiques. V. *Sainte Rosalie*, d'après Bartoli. VI. *Sainte Anne montrant à lire à la Vierge*. VII. Les tableaux de la Bibliothèque impériale de Vienne, d'après Daniel Gran, en treize grandes feuilles. Les planches 9, 10, 11, 12 et 13, qui comprennent le beau plafond consacré par le peintre à la gloire de l'empereur Charles VI, ont été dessinées et gravées par Sedelmeyer. L'architecture l'a été par Kleinart. Cette première partie devait être suivie de deux autres, que l'aliénation mentale de Sedelmeyer l'empêcha de publier. P—s.

SEDLEY (Sir Charles), poète anglais, né vers 1639, à Aglesford, dans le comté de Kent, fit ses études à Oxford, vécut retiré jusqu'à la restauration, et parut à la cour de Charles II, où il fut admis dans la société des gens d'esprit et de joyeuse vie, qui entouraient le roi. Ses premiers essais littéraires furent des poésies érotiques, distinguées par une teinte voluptueuse et séduisante. Le comte de Rochester le regardait comme un des hommes les plus spirituels de son temps, et surtout un des meilleurs juges en poésie; mais les mœurs de Sedley ne répondaient point à la pureté de son goût en littérature. Ayant commis publiquement, dans une orgie avec quelques-uns de ses compagnons, des indécences graves, il fut condamné à une amende de cinq cents livres sterling (1). Sa fortune se ressentit des suites d'un pareil genre de vie. Contraint de changer de conduite, il se jeta dans la politique, et réussit à se faire nommer membre de la chambre des communes, où les bienfaits qu'il tenait des bontés du roi, le placèrent constamment dans le parti de la cour. Il fut membre des trois parlements

(1) Sedley et ses compagnons de débauche s'étant mis sur un balcon, avaient fait leurs ordures dans la rue, en présence du public indigné, qui brisa les vitres et fut près d'enfoncer les portes de la maison. Lorsque le jugement fut prononcé, Sedley dit que c'était la première fois que l'on condamnait un homme pour avoir fait ses nécessités.

de ce règne, et parla dans plusieurs discussions. Sous Jacques II, il se jeta dans l'opposition. Quelque relâchée que fût sa morale, il se montra fort piqué de ce que le roi avait pris sa fille pour maîtresse, en lui donnant le titre de comtesse de Dorchester, élévation qui rendait, disait-il, son déshonneur encore plus évident. Ce fut ainsi qu'il concourut de tout son pouvoir à la révolution de 1688, qui devait placer sur le trône la fille de Jacques II. Il disait à cette occasion : « Comme le roi a fait ma » fille comtesse, il faut bien que je » fasse tout ce qui dépend de moi » pour faire de la fille du roi une » reine. » L'époque de la mort de Sedley n'est pas bien connue; mais comme M. Ayloff, qui fut l'éditeur de ses OEuvres, en 1722, parle du plaisir qu'il avait éprouvé dans sa société, il est probable qu'il vécut au-delà de quatre-vingts ans. Ses OEuvres, qui forment un volume in-8°., consistent en *Poésies*, *Discours* prononcés à la chambre des communes, et plusieurs pièces de théâtre, dont aucune n'est jouée aujourd'hui. — Sa fille fut désignée dans une chanson satirique de lord Dorset, sous le nom de *Dorinda* L'évêque Burnet raconte les efforts que fit le clergé pour l'éloigner du roi Jacques II. Z.

SÉDULIUS (CAIUS CÆLIUS OU CÆCILIUS), prêtre et poète, vivait, à ce qu'on croit, au cinquième siècle. Tritheim le dit Irlandais; mais il paraît l'avoir confondu avec un autre Sédulius. Quelques personnes le font évêque d'Oreto (en Espagne), ce qui est encore une erreur. Sédulius est auteur d'un Poème latin, intitulé: *Paschale Carmen, id est, de Christi miraculis libri quinque.* L'ouvrage n'est quelquefois divisé qu'en quatre livres. Bayle dit que la première édition des OEuvres poétiques de Sédulius est celle d'Alde Manuce, 1502: il veut sans doute parler de l'édition qui fait partie des *Poetæ christiani veteres*, 1501-1502, 2 vol. in-4°.; mais cette impression est loin d'être la première édition du *Carmen paschale*, qui avait paru à Milan dès 1501 avec Prudence, par les soins de Parrhasius (1). Leichius, Hamberger d'après lui, et Schoettgen (*Bibl. mediæ*, etc.) citent même une édition de Leipzig, publiée en 1499, in-4°., par les soins de P. Eisenberg ou Eyssenberck, qui la fit reimprimer dans la même ville, 1502, in-4°. La première édition est intitulée : *Sedulius in librum evangeliorum*, in-4°., sans date, que La Serna Santander (2) croit sortie des presses de Ketelaër et G. de Leempt, en 1473. Le Poème de Sédulius est en vers héxamètres. Suivant son usage, Bayle ne prend pas sur lui la responsabilité des éloges donnés à cet ouvrage pour le génie, le tour noble et grand, les pensées poétiques; il cite Dupin, Borrichius, Baillet, Venance Fortunat. Ce fut sur la demande du prêtre Macédonius, que Sédulius mit en prose son *Paschale carmen*; il intitula ce nouveau travail : *Opus paschale.* Dans cette dernière forme, l'ouvrage a été imprimé, pour la première fois, à Paris, en 1585. A la suite du *Pas-*

(1) M. Van Praet : *Catalogue des livres imprimés sur vélin, qui se trouvent dans des bibliothèques, tant publiques que particulières*, 1824, 3 vol. in-8°., tom. II, p. 96.

(2) *Dict. bibliogr. choisi*, III, 346. Santander, qui donne le signalement bibliographique de ce volume de 1473, ne donne aucun détail sur son contenu. Il l'attribue à Sedulius, *prêtre et poète du cinquième siècle*; mais Santander peut avoir confondu cet auteur avec son homonyme du huitième siècle. Il se pourrait que le volume de 1473 contînt non le *Paschale carmen*, mais le *Collectanea in Matthæum*, dont je parlerai plus bas. La rareté du volume cité par le seul Santander, n'a pas permis de vérifier.

chale carmen, on trouve quelquefois deux hymnes du même auteur : *Collatio veteris et novi Testamenti*, désigné aussi sous le titre de *Exhortatorium ad fideles* (3) et *hymnus acrostichis alphabeticus totam vitam Christi continens*. Les Poésies de Sedulius font partie du *Corpus poetarum*, des collections des poètes chrétiens, etc. Bayle indiquait, comme la meilleure édition, celle qui fait partie du tome VIII de la *Bibliotheca patrum*. Mais depuis que Bayle écrivait, il a paru de Sedulius plusieurs bonnes éditions in-8°. : celle de Chr. Cellarius, 1704, in-8°. · de J.-Fr. Gruner, 1747, in 8°.; de H. J. Arntzenius, 1761, in-8°. La dernière et la meilleure a été faite à Rome, en 1794, in-4 . ; elle contient la vie de Sedulius, la liste de ses ouvrages, de leurs manuscrits et éditions. — Un autre Sédulius, qui florissait au huitième siècle, est regardé comme l'auteur de : I. *Collectanea sive expanatio in omnes Epistolas sancti Pauli*, imprimé, pour la première fois, à Bâle, en 1528, in-8°., et qui fait partie de la *Bibliotheca patrum*. II. *Collectanea in Matthæum*, inédit; si ce n'est pas ce qui compose le volume publié à Leyde, en 1473, voyez la note 2 ci-dessus. III. *Commentarii in artem Eutychii*, dont un manuscrit était dans la bibliothèque du président de Thou : il y en a un à la Bibliothèque du roi, à Paris. IV. *De rectoribus christianis et convenientibus regulis quibus est res publica rite gubernanda*, Leipzig, 1619, in-8°. A. B—T.

SEELEN (Jean-Henri de), philologue, né, en 1687, à Asel, dans le duché de Brême, fit d'excellentes études au gymnase de Stade, et mérita, par la rapidité de ses progrès dans les langues, l'histoire, la numismatique et les antiquités, d'être placé parmi les savants précoces (*V.* Klefeker, *Biblioth. erudit*or., pag. 345). Après avoir terminé ses cours académiques, il prit sa licence dans la faculté de théologie, et fut admis au saint ministère; mais son goût pour les recherches littéraires lui fit préférer à la carrière évangélique celle de l'enseignement, et il professa quelque temps le grec et le latin dans le même gymnase de Stade, où il avait reçu le bienfait de l'instruction. Nommé recteur, en 1713, à Flensbourg, il vint occuper, cinq ans après, la même charge à Lubeck. Partagé dès-lors entre ses fonctions et la culture des lettres, le reste de sa vie n'offre plus qu'une suite de travaux non interrompus. Il mourut à Lubeck, le 21 octobre 1762. Outre un grand nombre de Programmes, de Dissertations, d'Éloges et de Notices biographiques, dont il serait impossible de donner ici la liste, on a de Seelen : I. *Stada litteraria*, 1711, in-4°. C'est un tableau de l'état des lettres et des sciences à Stade, au commencement du dix-huitième siècle, avec des notices sur les savants qui habitaient alors cette ville, et la liste de leurs ouvrages imprimés et manuscrits. II. *Oratio de præcocibus eruditis quâ Adr. Bailleti, Dav. Schulteti et J.-Chr. Wolfii hujus argumenti scripta supplentur*, Flensbourg, 1713, in-4°. : Klefeker convient que les recherches de Seelen lui ont été très-utiles. III. *De scriptoribus gentilibus falsò in christianorum ordinem relatis ; speciatim de frustrà quæsitis in Virgilio rebus divinioribus dissertatio*, ibid. 1714, in-4°. Le principal but de Seelen

(3) Leichius, *De origine et incrementis typographiæ Lipsiensis*, en cite une édition séparée, de 1499, in-4°.

est de réfuter l'abbé Faydit qui, dans ses remarques sur Virgile (*V.* Faydit), prétend qu'on rencontre, dans les ouvrages de ce grand poète, des traces du mystère de la Trinité et de la Passion de Jésus-Christ. IV. *Athenæ Lubecenses*, Lubeck 1719-22, in-8°., quatre parties; c'est, comme le titre l'indique, l'histoire littéraire de cette ville; on y trouve beaucoup d'érudition et une foule de détails intéressants qu'on chercherait vainement ailleurs. L'auteur promettait, en 1759, un supplément à cet ouvrage; sa mort, survenue trois ans après, l'empêcha de le publier. V. *Selectorum litterariorum specimina exhibentia supplementum ad M. Maittaire Annal. typograph. ex libris Lubecensibus concinnatum*, ibid., 1724-25, in-4°. Cette Notice des livres imprimés à Lubeck dans le quinzième siècle, a été publiée de nouveau par l'auteur dans les *Selecta litteraria junctim edita*, ibid., 1726, in-8°., Recueil des divers programmes qu'il avait donnés depuis son arrivée à Lubeck, sur des questions d'histoire littéraire. On y distingue des notices sur la Biblioth. espagnole de Nicolas Antonio; sur les livres de Servet *de la Trinité* et le *christianisme restitué* (*V.* Servet); sur la chronique de Herm. Korner, dominicain du couvent de Lubeck au quinzième siècle; sur la chronique manuscrite de Ditmar; sur l'édition de la Bible de Luther, en bas saxon, imprimée en 1533; sur Adr. Turnèbe, que Seelen croit devoir placer parmi les témoins de la vérité, c'est-à-dire parmi les réformés, etc. (*V.* A. Turnèbe.) VI. *Memoria Stadeniana, sive de vitâ, scriptis ac meritis Diederici à Stade commentarius*, Hambourg, 1725, in-4°., morceau biographique estimé. VII. *Bibliotheca Lubecensis*, Lubeck, 1725-31, 12 vol. in-8°. Ce journal, dont les principaux rédacteurs étaient, avec Seelen, Henri Scharbau et Samuel Gérard de Melle, contient une foule d'observations philologiques ou exégétiques, des remarques critiques, des lettres inédites des savants, des biographies spéciales, etc. VIII. *Selecta numaria*, Rostock, 1726; Lubeck, 1735, in-8°. C'est une suite de dissertations qui forment une espèce d'histoire métallique de la ville de Lubeck. IX. *Philocalia epistolica, sive centum epistolis varia notatu digna, imprimis ad sanctiorem doctrinam atque historiam ecclesiasticam spectantia continentibus*. Lubeck, 1728, in-8°. X. *Deliciæ epistolicæ, sive centuria epistolarum memorabilia*, etc., *complectentium*, ibid., 1729, in-8°. XI. *Meditationes exegeticæ quibus varia utriusque Testamenti loca expenduntur et illustrantur*, ibid., 1730-32, in-8°., deux parties. XII. *Miscellanea quibus commentationes varii argumenti continentur*, ibid., 1734, in-8°. XIII. *Nachricht*, etc. Notice sur la typographie de Lubeck, ibid., 1740, in 8°. XIV. *Eclogarium*, ibid., 1745, in-8°.; c'est un choix de Dissertations littéraires. XV. *Memorabilium Flensburgensium sylloge*, ibid., 1752, in-4°. XVI. *Analecta ad Middendorpii librum de academiis*, ibid. 1756, in-4°. On y trouve des détails sur les académies de Rostock, Wittemberg, Francfort-sur-l'Oder, et Gripswald. On doit encore à Seelen une édit. de l'*Historia Jacobitarum* d'Abudacnus, Lubeck, 1753, in-8°. W-s.

SEE-MA-KOUANG. *Voy.* Sse.

SEEMILLER (Sébastien), orientaliste, né le 17 octobre 1752, à Veldin, en Bavière, fit ses premières

études chez les Jésuites de Landshut et de Munich, et entra, en 1770, dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint Augustin, à Polling. Il s'appliqua ensuite, dans l'université d'Ingolstadt, à la théologie, à l'histoire et aux langues orientales. Après avoir pris, en 1776, le grade de docteur en philosophie et en théologie, il retourna dans son couvent. Pour ne pas le décourager dans ses études, ses supérieurs le dispensèrent des devoirs qu'impose la règle, et ils l'employèrent seulement, en 1778 et 1780, à donner quelques cours de théologie et d'hébreu. En 1781, on lui conféra les places de professeur de langues orientales à Ingolstadt, et de bibliothécaire de l'université, avec le titre de conseiller de l'électeur. Il publia la description des *Incunabula*, dont la bibliothèque d'Ingolstadt est très-riche; cet ouvrage le mit au premier rang des bibliographes. Au bout de treize ans, ses supérieurs le rappelèrent à Polling, pour mettre en ordre la bibliothèque de ce couvent, qui possédait également beaucoup de monuments typographiques. Il en dressa le Catalogue, qui n'a pas été imprimé, probablement parce que le couvent de Polling fut sécularisé, et la bibliothèque transportée à Munich. Seemiller fut nommé, en 1797, curé de Fontenned à Munich; il s'occupait des moyens de perfectionner l'instruction du peuple, lorsque, le 22 avril 1798, la mort le surprit, à l'âge de quarante-six ans. Tous ses ouvrages sont écrits en latin, et ils se distinguent par une solide érudition et un esprit philosophique: les uns tiennent à la bibliographie, les autres à la critique sacrée. Aux premiers appartiennent des programmes sur un ancien manuscrit d'une version latine des quatre Évangiles; un Traité historique, critique et littéraire sur la Bible polyglotte d'Alcalà; des Dissertations sur la double édition de la Bible de Maience de 1462; sur les Traductions grecques des livres de l'Ancien Testament, et principalement sa description des éditions du quinzième siècle de la bibliothèque d'Ingolstadt (*Bibliothecæ academiæ Ingolstadiensis incunabula typographica*), en 4 cahiers in-4°., qui parurent de 1787 à 1792. Dans la seconde classe, les ouvrages suivants sont les plus importants: I. ***Institutiones ad interpretationem sanctæ scripturæ, seu Hermeneutica sacra***, Augsb., 1779, in-8°. II. ***SS. Jacobi et Judæ App epistolæ catholicæ quas ad gr. textus fidem latinè reddidit et perpetuis adnotationibus illustravit***, Nuremb., 1783, in-8°. III. *Septem Psalmi pœnitentiales*, etc., Ingolst., 1790, in-4°. IV. *Quindecim Psalmi graduales*, etc., ibid., 1791, in-4°. S—L.

SEETZEN (ULRIC-JASPER), voyageur allemand, né dans l'Oostfrise, acheva son éducation à Göttingen, où il se livra particulièrement à l'étude des sciences naturelles. Quand il eut terminé ses cours, il publia quelques opuscules sur l'histoire naturelle, la statistique, l'économie politique, et devint conseiller aulique du czar, dans la principauté de Jever. Ayant manifesté le dessein de voyager dans l'Orient, il fut secondé par les ducs Ernest et Auguste de Saxe-Gotha, protecteurs des entreprises utiles; et il y a lieu de croire qu'il reçut aussi des encouragements du cabinet Russe. Muni de différentes recommandations, il partit, en août 1802, pour Constantinople, où il obtint des ministres des puissances chrétiennes, quelques renseignements sur les pays qu'il se proposait de visiter.

Il commença ses courses par la Syrie; et après avoir fait un assez long séjour dans la ville d'Alep, il parcourut les contrées voisines. Au mois de décembre 1805, il était de retour d'une excursion dans le Hauran et le Djaulan, après avoir exploré le Liban, l'Anti-Liban, et fait des observations astronomiques à Damas. Une tentative pour pénétrer dans le Ladscha avait été interrompue par les inquiétudes que lui causèrent les Arabes Bédouins. En 1806, Seetzen alla dans le territoire de Banias, où le Jourdain prend sa source, et il suivit ce fleuve jusqu'à Tibériade; puis continuant sa route vers Djerrasch, il osa s'aventurer dans les pays à l'est du Jourdain, où aucun voyageur européen n'avait encore porté ses pas. Il s'avança ainsi jusqu'à Karrak, et revint par le sud de la mer Morte, où il fut bien dédommagé de ses peines et de ses périls, par l'aspect des ruines d'édifices magnifiques et inconnus aux peuples de l'Occident. Le 6 avril, il entra dans Jérusalem, et trouva cette cité célèbre plus belle qu'il ne l'avait supposé. Il lut encore dans l'église du Saint-Sépulcre, les épitaphes de Godefroi de Bouillon et de Baudouin, qui depuis ont été effacées par des barbares. Seetzen n'a décrit ni Jérusalem, ni Béthléem, parce que ces deux villes sont assez connues. Le 25 mai, il repartit pour Jaffa, et gagna Saint-Jean-d'Acre. Il lui avait été impossible de traverser la contrée déserte située au sud de la Palestine, et de se rendre par là en Arabie. Une deuxième tentative fut plus heureuse. Il fit de nouveau le tour de la mer Morte, alla d'Hébron au mont Sinaï, par une route inconnue aux Européens, et de Suez gagna le Caire, où il employa utilement son temps à recueillir, de la bouche des habitants de diverses régions de l'Afrique, des renseignements sur leur patrie; puis, décidé à tous les sacrifices pour parvenir au berceau de l'islamisme, il fit profession publique de cette religion, entreprit le pèlerinage de la Mecque, et s'embarqua au port de Suez, le 31 juillet 1809. Le 2 août, le navire mouilla devant Tor. Seetzen reconnut que, même pour des vaisseaux musulmans, il n'y a guère de sûreté dans le voisinage des Bédouins; ce ne fut qu'en faisant des présents à ces bandits, que le capitaine put leur échapper. Lorsque l'on relâcha dans le port d'Yembouna le Baher, Seetzen fit part à son correspondant de son desir d'aller à Madayn Stzaleh ou Hadjar; celui-ci l'en dissuada en lui représentant les périls imminens auxquels il s'exposait. Enfin, le 19 août, l'on atterit à Djedda, terme de la traversée. Seetzen profita de son séjour dans cette ville pour se faire initier de plus en plus dans la doctrine de l'islamisme; puis il revêtit le costume de pèlerin, et le 8 octobre, partit pour la Mecque, où il entra deux jours après. Il ne put s'empêcher d'être frappé de l'aspect magnifique de L'el-Harram, cette mosquée par excellence, qui entoure la Kaaba, édifice sacré pour les Musulmans, qui en attribuent la construction au patriarche Abraham, le père des Croyants, et à son fils Ismaël, père des Arabes. « Tout » cet ensemble, dit Seetzen, fit naî» tre en moi une émotion vive, que » je n'éprouvai nulle part ailleurs. » Ayant accompli tous les devoirs imposés aux pèlerins, et visité les Lieux-Saints des Musulmans, Seetzen se joignit à une caravane que la dévotion conduisait à Médine. Pour faire ce voyage, il faut emporter des vivres et de l'eau. On ne marche que de

nuit : on fait halte le jour. Cette manière de voyager avait quelque désagrement pour Seetzen, qui ne pouvait porter ses observations sur tous les objets qu'il aurait bien voulu connaître : « Je présume cependant, remarque-t-il, que mes lecteurs n'y » auront rien perdu : car l'Hedjas » n'est pas, sur cette route, un pays » riche en choses intéressantes. » Effectivement, on ne voit guère que des montagnes nues. Le 6 décembre les pèlerins firent leur entrée dans Médine. Aussitôt Seetzen porta ses pas vers la Mosquée qui renferme la dépouille mortelle de Mahomet. Les fidèles ne pouvaient visiter qu'en secret la chapelle où est le tombeau du prophète ; car les Wahabites avaient défendu l'entrée de tous les lieux de pèlerinage, à l'exception de l'El-Harram. La présence de Seetzen fit naître probablement des soupçons dans l'esprit de l'émir des Wahabites, qui, le prenant pour un Turc, lui demanda qui il était, et ce qu'il faisait à Médine, pourquoi il y restait si long-temps, pourquoi il achetait tant de livres, etc. Lorsque le voyageur lui eut dit qu'il était franc et néophyte, l'émir cessa ses questions et le congédia. Seetzen fut assez heureux pour dessiner, sans être aperçu, le plan de la ville et de la mosquée sainte. Le 25 décembre, il repartit pour Djedda ; et, le 13 janvier 1810, il revit la Mecque, après avoir repris l'habit de pèlerin. C'était alors l'époque du grand concours des dévots, et la cité sainte offrait un aspect imposant et singulier. « Il » faut, dit Seetzen, avoir été specta- » teur du tumulte religieux qui règne » ici partout, pour s'en faire une » idée. » Lorsque les fêtes furent terminées, Seetzen resta encore plus de deux mois à la Mecque ; et il passa ce temps à bien étudier cette ville, pour en faire un tableau exact. Il lui fallut employer bien des ruses pour ne pas être découvert dans ses travaux. Il s'occupa aussi de déterminer la position géographique de la Mecque : « Je choisis, ajoute-il, » pour mes observations la maison, » d'un savant, qui était à-la-fois pro- » fesseur de calcul, astrologue, fai- » seur de calendrier, crieur pour ap- » peler à la mosquée, épicier et con- » fiseur, et qui malgré tous ses em- » plois avait bien de la peine à nour- » rir sa famille (1). » Le 28 mars, Seetzen, de retour à Djedda, monta sur un navire avec l'arabe qui avait été son instituteur à la Mecque, et qui lui promit de l'accompagner dans l'Yémen. Le 8 avril, tous deux prirent terre à Hadadé, puis allèrent à Beith-el-Fakih : « Dans tout l'Yémen, » dit Seetzen, on ne voyage que de » nuit ; mais avec plus de sûreté et » plus de tranquillité qu'on ne mar- » che dans les rues de Londres ou de » toute autre grande ville. » Le guide ne connaissait pas le chemin ; le chameau conduisait les voyageurs sans se tromper. Seetzen ayant visité le canton montagneux, où l'on cultive le café, et vu plusieurs villes de l'Yémen, fut retenu près d'un mois à Doran, par une maladie. Le 2 juin il entra dans Saana, qu'il apelle la plus belle ville de l'Orient. Au mois de novembre, il était à Moka, d'où il écrivit en Europe ; ce sont les dernières lettres que l'on ait reçues de lui. Étant ensuite rentré dans l'Yémen, l'ignorance des Arabes lui attira le même désagrément qu'avait éprouvé Niebuhr et ses compagnons. Le prenant pour un magicien, on saisit ses

(1) Tout ce que Seetzen dit de la Mecque est d'accord avec ce qu'on lit dans les voyages de Badia (*Voy.* BADIA, au Supplément).

collections d'animaux, sous prétexte qu'il les employait à des opérations pour tarir les sources. Suivant quelques versions, Seetzen voulut aussitôt aller à Saana, afin d'adresser ses réclamations à l'iman : c'était en décembre 1811. Quelques jours après on apprit qu'il était mort à Taës, et l'on supposa qu'il avait été empoisonné par l'ordre du prince. Suivant des lettres de Constantinople, du 2 novembre 1815, il avait été retenu prisonnier par l'iman, qui crut trouver des trésors dans ses bagages, et fut bien surpris de n'y voir que des instruments d'astronomie, des herbes sèches, des livres, et six cents piastres. On s'était d'abord flatté d'obtenir sa liberté par l'intervention de quelque puissance auprès de la Porte; mais il est bien sûr aujourd'hui que le nom de ce malheureux doit être ajouté à la liste déjà si nombreuse des hommes courageux qui sont morts victimes de leur zèle pour les sciences. Tout ce que l'on peut desirer, c'est de retirer les papiers des mains de l'iman. Dès 1806, Seetzen écrivait que, dans la Syrie, les chrétiens s'imaginaient qu'il était envoyé par la France ou par la Russie, afin d'examiner le pays, et qu'ils se persuadaient que les armées de ces puissances ne tarderaient pas à paraître : il se gardait bien de les entretenir dans cette opinion, pour ne pas s'exposer aux soupçons des Musulmans. Or tout était tranquille alors autour de ceux-ci; mais aujourd'hui qu'ils se voient menacés, ils doivent supposer que les notes recueillies avec tant de soin par Seetzen, contiennent des renseignements propres à leur nuire. Il n'existe point de relation complète des voyages de cet infortuné: quelques fragments en sont épars dans différents recueils ou journaux, d'après les lettres qu'il adressa à M. le baron de Zach, grand-maréchal de la cour de Saxe-Gotha, qui les a insérées dans sa *Correspondance géographique et astronomique*. Indépendamment des détails relatifs aux excursions de Seetzen, ces lettres renferment des Mémoires *sur les tribus d'Arabes nomades de Syrie, du désert et des contrées voisines*. Seetzen devait ces détails à son guide de Damas, qui avait vécu plusieurs années parmi eux : il convient que Niebuhr a donné les renseignements les plus intéressants sur ces peuples; sur *Ophir*, Seetzen pense que c'est l'Onan sur la côte orientale de l'Arabie; sur le *pays de Souakem et Massouah*; sur le *Darfour; sur le royaume ou empire de Bournou*; sur le *Mobbah ou Bergou, et quelques autres pays voisins*. Tous ces morceaux, précieux pour la géographie de l'Afrique, ont été insérés dans les *Annales des voyages* (1809-1814). On regrette que la Traduction en soit négligée. D'autres lettres, adressées à Blumenbach et à divers savants, sont par extrait dans le *Magasin encycl.* Seetzen a aussi coopéré, avec M. Heinemeyer, à la rédaction d'un *Mémoire sur Papenbourg*, ville commerçante du ci-devant évêché de Munster, sur les confins de l'Ostfrise, et presque inconnue des géographes français. Ce morceau, traduit en français par l'auteur de cet article, est inséré dans le tome XII des *Annales des Voyages*. Burckhardt étant au mont Sinaï en 1816, y trouva entre autres indications écrites par des voyageurs européens, une note en français, collée sur le mur de la chambre, le 9 avril 1807, par Seetzen. On y voit que ce dernier prenait le nom de *Mousa*; il y donne la nomenclature

des principales contrées qu'il a parcourues. E—s.

SEFY (Chah), sixième ou septième roi de Perse de la dynastie des Sofys, monta sur le trône, en 1628, avant qu'on eût publié la mort d'Abbas-le-Grand, son aïeul, qui l'avait désigné pour son successeur, à l'exclusion de ses propres fils, qu'il avait fait périr ou aveugler. Le nouveau roi, âgé de dix-sept ans, s'appelait Sam-Mirza. Il prit le nom de Sefy, qui était celui de son malheureux père (*V.* Abbas Ier.). Ce monarque portait un cœur de tigre sous un extérieur d'une beauté régulière et plein de douceur : il fut le Néron de la Perse. Chaque année de son règne fut marquée par les plus horribles cruautés. Tous les princes du sang, tous les grands, alliés à la famille royale, presque tous les ministres et les généraux les plus distingués furent mis à mort ou privés de la vue, par l'ordre de ce tyran. Le vainqueur d'Hormuz, l'illustre Imau-Couli-Khan et toute sa famille furent au nombre de ces victimes, sur la liste desquelles on vit figurer plusieurs femmes, entre autres, la tante, la favorite de Sefy, et jusqu'à sa propre mère, dont les remontrances l'avaient irrité. On a mis en doute si les atrocités de ce monstre étaient l'effet de son humeur sanguinaire, de sa passion pour le vin, de son éducation vicieuse, de ses préjugés superstitieux, ou d'une sombre politique, dont Chah Abbas avait jeté les fondements, et qui consistait à abattre les grands, pour ne régner que sur des esclaves : mais il paraît que tous ces motifs se réunirent pour faire de Chah Sefy le despote le plus féroce qui ait gouverné la Perse. Cependant aucune révolte n'éclata dans ses états, par suite du respect qu'on y conservait pour la race de Chah Abbas ; et le peuple jouit d'une sécurité et d'une tranquillité parfaites, à cause de la bonne et sévère police que ce grand monarque avait établie. Les Ouzbeks, ayant envahi le Khoraçan, furent repoussés : mais la Perse perdit Candahar. Le gouverneur, sommé de se rendre à la cour, et se croyant déjà mort, livra cette place importante à l'empereur Moghol. Sefy eut à soutenir, contre les Othomans, une guerre qu'ils avaient commencée sous son prédécesseur. Ils pénétrèrent d'abord jusqu'à Hamadan et Derghezin ; mais, repoussés ensuite, ils échouèrent devant Baghdad, et perdirent Cheherzoul, Hilla et Van. L'arrivée du sulthan Mourad IV (Amurat) redonna l'avantage aux Turcs. Il emporta Erivan, après un siége de sept jours, et s'empara de Tauris, que l'approche de l'hiver et la disette l'obligèrent d'abandonner. Le roi de Perse reprit en personne Erivan, au bout de trois mois de siége, en 1635 ; mais la conquête de Baghdad, que le sulthan prit d'assaut, en 1638, détermina la paix entre les deux empires, dont les limites furent fixées sur les bases qu'elles ont encore aujourd'hui. La seule bonne action de Chah Sefy fut de rendre à leur pays trois cents malheureux Arméniens, reste d'une colonie de sept mille hommes, qu'Abbas avait transplantée dans le Mazandéran. Il était en général bon envers les Chrétiens, quoique le premier et peut-être le seul Européen exécuté publiquement en Perse, l'ait été sous son règne. C'était un horloger suisse, qui, ayant tué par jalousie un Persan, fut condamné à mort, parce qu'il refusa d'embrasser l'islamisme. (V. Sarou-taki.) Sefy régna quatorze ans, mourut en 1642, à Kachan, et fut enterré à Kom. Les relations de Tho-

mas Herbert, d'Oléarius, de Tavernier et de Chardin sont pleines de détails horribles sur la vie privée de ce prince, qui joignit à la cruauté de Néron la défiance de Tibère, les débauches crapuleuses de Caligula, et peut-être encore la politique de Louis XI. Il eut pour successeur son fils Abbas II. A—T.

SEGARELLE (GERARD), hérésiarque du treizième siècle et chef d'une secte d'*apostoliques* (1), naquit à Parme, de bas lieu, et ne reçut aucune éducation. Ignorant et sans lettres, il lui prit néanmoins envie d'entrer chez les frères mineurs. Il paraît qu'il y fut reçu, mais qu'il ne fit point profession. Sorti du couvent, il en fréquentait assidûment l'église, et y passait des journées entières, les yeux fixés sur un tableau qui représentait les Apôtres vêtus de manteaux qui les enveloppaient, et avec des barbes, et des sandales aux pieds. Son imagination s'échauffant, il crut qu'en se vêtissant de la même manière, il deviendrait lui-même un apôtre. Il se fit faire un habit d'une grosse étoffe bise, à-peu-près semblable, pour la forme, à ceux dont le tableau lui offrait le modèle, et un manteau blanc d'un drap grossier, sans oublier les sandales ni la barbe. Il se ceignit les reins d'une corde, à l'exemple des frères mineurs, et se crut ainsi dans la voie de la perfection. Peu content de ressembler aux apôtres, il voulut aussi avoir quelque conformité avec Jésus-Christ, et vivre comme saint François. Pour cela, il se fit circoncire, emmailloter comme un enfant, et mettre dans un berceau. Ces folies attirèrent l'attention sur lui; et la canaille s'attroupa autour de ce chef digne d'elle. Pour commencer son apostolat par un renoncement aux biens de ce monde, il vendit une petite maison qu'il possédait. Muni de l'argent que lui avait procuré cette vente, il se rendit sur la place publique; et là, monté sur une pierre, d'où le podestat de Parme avait harangué autrefois le peuple, il appela une troupe de bandits et de fainéants qui jouaient aux dés dans le voisinage, et leur jeta son argent, en criant: « Ramasse qui peut, c'est pour lui. » Ceux-ci ne manquèrent pas de s'en emparer; et, peu touchés de la libéralité du nouvel apôtre, ils retournèrent à leur jeu, en se moquant de lui. Ségarelle continua de demeurer à Parme. Quelques gens de sa sorte se joignirent à lui; et il se trouva bientôt à la tête de trente compagnons. Comme il vivait dans l'oisiveté, et ne s'occupait pas de pourvoir à leur subsistance, ils l'abandonnèrent; et un nommé Putage, parmesan, prit sa place. On ne dit pas pourquoi ils quittèrent également celui-ci; mais quelque temps après, ils élurent pour chef un nommé Matthieu. Cependant la secte ne laissait pas de s'étendre; et bientot elle infesta plusieurs villes d'Italie. La vie licencieuse que menaient ces sectaires, en se livrant à toute sorte d'impuretés, contribua beaucoup à augmenter leur nombre. L'évêque de Parme, qui était alors Opison de Saint-Vital, neveu du pape Innocent IV, fit, en 1280, saisir Ségarelle,

(1) Les *Apostoliques* ou les sectaires qui prirent ce nom, remontent à des temps bien antérieurs à Segarelle. On en trouve à la fin du IIe. siècle, et dans le IIIe., ceux-ci sortent des Encratistes et des Cathares. Ils prenaient le nom d'*Apotactiques* ou *Renonçants*, parce qu'ils renonçaient au mariage. Ils s'abstenaient de la chair et du vin, et prétendaient mener la vie des apotres. Ceux du XIIe. siècle blâmaient aussi le mariage, allaient nu-pieds, et ne recevaient de l'argent de personne. Ils niaient le bapteme, le sacrifice de la messe, le purgatoire, l'invocation des saints; et tel était leur fanatisme, qu'ils souffraient la mort pour leurs erreurs. Saint Bernard les combattit. Leur doctrine avait beaucoup de rapport avec celle des Albigeois, qui parurent à-peu-près dans le même temps.

qui était encore dans cette ville, et le fit mettre en prison. Ségarelle eut l'adresse de contrefaire l'insensé, d'une manière assez naturelle pour que l'évêque y fût trompé. Il le retira de prison, et le garda dans son palais, où il devint le jouet des gens de service. Opison, ayant ensuite été bien informé de ses crimes et de ceux de ses sectateurs, les chassa tous de son diocèse. Ségarelle, rendu à la liberté, continua ses infamies, et osa reparaître dans le Parmesan, vers l'an 1300. Alors Opison le fit arrêter de nouveau : on instruisit son procès, et il fut condamné à être brûlé, sentence qui fut exécutée le 18 juillet de la même année. Cette secte était, en grande partie, composée de mendiants vagabonds. Ils prétendaient que tout devait être commun, même les femmes. Ils distinguaient trois règnes : celui du père, dont le caractère était la justice et la sévérité; celui du fils, règne de grâce et de sagesse; et enfin celui du Saint-Esprit, où la charité était la seule loi, si obligatoire toutefois, qu'on ne pouvait rien refuser de ce qui était demandé en son nom; maxime, chez ces sectaires, d'une telle généralité, qu'elle devenait la source d'une foule de désordres et d'impudicités. De cette secte il en naquit d'autres, notamment celle des *Dulcinistes*, ainsi nommée de Dulcin, natif de Novare et disciple de Ségarelle (*V.* DULCIN, XII, 204). Le pape Honorius IV, par une bulle du 12 mars 1285, adressée à tous les évêques, leur ordonna de faire une soigneuse recherche de ces sectaires, de les contraindre à abjurer leurs erreurs, et de livrer au bras séculier ceux qui y persisteraient. Cette bulle fut renouvelée et confirmée par le pape Nicolas IV. L—Y.

SEGAUD (GUILLAUME DE), prédicateur, né à Paris, en 1674, entra, à l'âge de vingt-six ans, au noviciat des Jésuites, et fut, après les épreuves ordinaires, employé dans les colléges qu'ils dirigeaient. Il enseigna d'abord avec distinction les humanités dans celui de Louis-le-Grand à Paris, et fut envoyé, en qualité de professeur de rhétorique, à Rennes et à Rouen, où il ne se fit pas moins de réputation. Il eût désiré se consacrer aux missions chez les sauvages; mais ses supérieurs, en louant son zèle, ne le lui permirent pas, l'ayant cru propre à réussir dans la prédication : il se dévoua à ce nouvel emploi, moins par goût que par obéissance. Dès qu'il connut sa nouvelle destination, il quitta les livres de simple littérature : l'Écriture Sainte, les Pères, les écrits des orateurs chrétiens, devinrent son unique occupation. C'est à Rouen qu'il fit le premier essai de son talent; et bientôt il fut regardé comme un des meilleurs prédicateurs. Dès qu'il put prêcher des Avents et des Carêmes, les capitales et les principales villes des provinces le demandèrent à l'envi. Ce succès ne l'énorgueillit pas : dans l'intervalle de ses stations, il ne dédaignait point un plus modeste auditoire. Il allait évangeliser les pauvres dans les petites villes et dans les campagnes; d'autres fois, il faisait des missions ou donnait des retraites, et joignait à la prédication la direction des consciences. Sa simplicité, sa douceur, ses manières affectueuses, lui eurent bientôt amené un grand nombre de pénitents de toutes les classes. Grands et petits, nobles et plébéiens, affluèrent à son confessionnal. Il était surtout demandé par les malades en danger : ce n'était pas seulement un directeur éclairé, c'était un père et un consolateur. En

1729, ses supérieurs l'appelèrent à Paris. Un Avent et trois Carêmes qu'il prêcha devant le roi, lui valurent une pension de douze cents francs, et l'estime du monarque. Ce prince, quelque temps après, partant pour une expédition, voulut que le P. Segaud remplaçât, près du dauphin et de la famille royale, le P. Pérusseau, son confesseur, qui devait suivre le roi à l'armée. Modèle de toutes les vertus religieuses, le père Segaud, après une vie très-active et très-utile, mourut à Paris, le 19 décembre 1748. On a de lui des *Sermons*, quelques *Panégyriques*, et deux *Oraisons funèbres*, 6 vol. in-12, Paris, 1750 et 51, publiés par les soins du fameux P. Berruyer, et réimprimés plusieurs fois. « Le caractère de l'éloquence du P. Segaud, » dit un critique, est une onction » pénétrante, qui va droit à l'ame. » Cette onction, toujours douce et » sensible, n'est jamais dépourvue » d'élégance, et y est souvent accom» pagnée de force. » Tous ses Discours ne sont point d'une égale beauté; et c'est à la lecture qu'on s'en aperçoit : car il avait un débit imposant, qui empêchait d'en faire la remarque; mais les moins beaux ne sont pourtant pas médiocres, et tous auraient pu se passer de ce secours emprunté. Cette inégalité vient de ce que le temps lui a manqué pour donner le dernier fini à ses ouvrages. On lui a reproché, avec quelque raison, de la prolixité; on l'a même accusé de plagiat, en disant qu'il avait puisé dans les Sermons de Saurin. Le P. Berruyer nous apprend ce qui peut avoir donné lieu à cette inculpation. « Le Père Segaud, dit» il, dans les premières années de son » travail, avait beaucoup lu et com» pilé; et peut-être de temps en temps, » lorsque l'ouvrage le pressait, avait-il » un peu trop profité de ses extraits; » mais, ajoute ce père, on convien» dra qu'à l'exemple des grands» maîtres il mettait si habilement en » œuvre ses matériaux, qu'auprès des » connaisseurs, il se conservait le » mérite de l'invention. D'ailleurs, » on ne voit pas que Saurin, son » contemporain, ait jamais élevé au» cune plainte à ce sujet. » Suivant l'usage établi chez les Jésuites, le Père Segaud, pendant ses régences, avait composé un grand nombre de petites pièces de poésie, pleines d'esprit et de goût. On cite comme un chef-d'œuvre, dans ce genre, un petit poëme latin sur le camp de Compiègne, *Castra Compendiensia*, et un autre sur les *Eaux minérales;* mais ce dernier ne fut pas imprimé. Le P. Segaud a publié les *Sermons* du P. Pallu, son confrère, en 6 volumes in-12, 1744. L—Y.

SEGHERS (GÉRARD), peintre, né Anvers, en 1589, fut élève de Henri Van Balen. Il était encore fort jeune lorsqu'il se rendit à Rome. La vue des chefs-d'œuvre que renferme cette ville le transporta d'admiration: il voulut étudier la manière des différents maîtres, mais sans en adopter aucune particulièrement, et il sut s'en faire une qui n'était réellement celle de personne. Cependant, après quelques essais heureux, il se laissa si fort séduire par la manière de Manfredi, qu'il parvint à l'imiter avec assez d'exactitude pour tromper les plus habiles connaisseurs; et ses tableaux furent extrêmement recherchés. Il crut alors qu'il obtiendrait le même succès dans sa patrie; et il revint à Anvers, où le sort qu'éprouvèrent ses premiers ouvrages le détrompa complètement. Ses compatriotes, accoutumés à la peinture claire et brillante

de Rubens, ne purent en goûter une qui tenait de l'école du Caravage. Seghers, en homme d'esprit, se décida à prendre le milieu entre le style de Rubens et celui de Manfredi; et ses ouvrages eurent toute la vogue qu'ils méritaient. Il fut chargé d'exécuter, pour l'église de Saint-Jacques d'Anvers, deux tableaux d'autel, représentant, le premier : *Saint Yves;* le second *Saint Roch;* pour l'église des Jésuites, *Jésus-Christ élevé sur la croix*. Ce dernier peint dans le goût du Tintoret, n'était montré que pendant quelques mois de l'année, et alternait sur le maître-autel, avec deux tableaux de Rubens et de Schut. Aux Carmes, on voit une de ses compositions, si fort dans la manière de Rubens, qu'elle lui a souvent été attribuée. Mais le chef-d'œuvre de Seghers, c'est le *Mariage de la Vierge*, composition immense, qui orne le grand autel de l'église des Carmes déchaussés. On fait grand cas aussi de son tableau représentant le *Martyre de Saint Lievens*, qu'on voit dans la cathédrale de Gand, et d'une suite de six sujets tirés de la vie du même saint, placée dans la nef de l'église des Jésuites à Gand. Doué d'un caractère doux et aimable, rien ne put jamais altérer l'amitié qui unissait Seghers à Rubens et à Van-Dyck. Ses ouvrages lui avaient procuré une fortune considérable. Il s'était marié; il n'eut qu'un fils, qui cultiva la peinture, mais qui fut loin de l'égaler. Il mourut à Anvers, en 1651. Le Musée du Louvre possède un tableau de ce maître, représentant *Saint François en extase, soutenu par des anges.* Il possédait aussi une *Sainte-Famille* du même peintre, provenant de la galerie de Vienne, et qui a été rendue en 1815. — Daniel SEGHERS, peintre, frère cadet du précédent, prit des leçons de Breughel de velours, quand ce dernier ne peignait encore que des fleurs, et apprit de lui cette harmonie des couleurs, ce contraste savant des objets, qui font le mérite de ses tableaux. Il embrassa fort jeune la vie religieuse, et entra chez les Jésuites, qui encouragèrent son talent pour la peinture. Il fit, pour l'église qu'ils possédaient aux environs d'Anvers, plusieurs paysages estimés, où il représenta quelques traits de la vie des Saints de son ordre. Il obtint la permission d'aller à Rome; et à son retour, ses tableaux furent sans prix. Le prince d'Orange lui envoya son premier peintre, Thomas Willeborts, pour en obtenir un. Il peignit pour lui un *Bouquet de fleurs placé dans un bocal, et accompagné de toutes sortes d'insectes*, et en fit hommage au nom de son ordre. Ce tableau fut admiré; et le prince envoya à l'auteur un chapelet de dix grains, formé par des oranges en or émaillé, ainsi qu'une palette et des entes de pinceau également en or. Seghers fit alors un second tableau, non moins précieux, qu'il envoya à la princesse d'Orange, qui ne se montra pas moins généreuse que son époux. Ces deux tableaux sont au nombre des plus beaux qu'il ait faits. Ceux qu'il avait peints dans l'église des Jésuites d'Anvers, et parmi lesquels on remarquait un tableau en grand, dans lequel Rubens avait peint la *Figure de Saint Ignace*, ont été en partie détruits par le tonnerre. On a conservé son chef-d'œuvre, qui ornait la même église. C'est *une Guirlande composée de tout ce que le printemps, l'été, l'automne produisent de fleurs et de fruits les plus rares et les plus précieux.* Tout y est du plus beau choix, du fini le

plus délicat; et ce qui met le comble à son prix, c'est que Rubens a peint dans le milieu la *Vierge et l'Enfant-Jésus*, avec une extrême délicatesse. Seghers avait un talent particulier pour peindre les roses rouges et les lis, ainsi que les tiges et les feuilles, particulièrement celles du houx. Sa couleur est belle, légère, transparente ; sa touche large, quoique précieuse ; ses bouquets sont bien composés, ses insectes pleins de vérité. Peu de peintres l'ont égalé dans ce genre. Il mourut, en 1660. Le Musée du Louvre a possédé trois tableaux de ce peintre, provenant de la galerie de Vienne, et desquels le milieu de l'un avait été peint par Teniers. Ils ont été rendus en 1815.

P—s.

SEGNER (Jean-André de), savant professeur de sciences naturelles et de mathématiques, naquit à Presbourg, le 9 oct. 1704. Son père, qui vivait d'un modeste emploi dans l'administration, l'envoya au gymnase de cette ville, où Matthieu *Bel*, connu par son Histoire de Hongrie, était recteur. Dès-lors le jeune Segner prit un goût très-vif pour l'étude des mathématiques; il y fit de grands progrès, sans maîtres, et par la seule lecture des éléments d'Euclide. Il passa une partie de l'année 1722 à Debreczin, et s'y occupa surtout des sciences naturelles et de la philosophie cartésienne, puis, étant retourné à Presbourg, il y profita des connaissances d'un docteur Herrmann, en lui servant d'aide dans son laboratoire de chimie. Voulant étudier la médecine et les mathématiques, il se rendit, en 1725, à Iéna, où le professeur Hamberger, partisan de la philosophie de Wolf, et de la méthode d'après laquelle les sciences naturelles doivent être fondées sur le calcul, exerça sur son esprit une grande influence, de manière qu'il abandonna le système de Descartes, s'appliqua à la philosophie wolfienne, et fit de tels progrès dans les mathématiques, qu'il fut en état de les enseigner. En 1730 il prit le grade de docteur en médecine, et soutint une thèse *De natura et principiis medicinæ.* Retourné aussitôt à Presbourg, il y pratiqua la médecine ; mais ayant éprouvé quelques désagréments de la part de ses confrères, il accepta, en 1731, la place de médecin de la ville de Debreczin. Quelle que fût l'aisance où il se trouvait dans cette petite ville, la privation de toute espèce de communication et de matériaux littéraires, lui fit desirer d'en sortir; et ce fut alors que le professeur Teichmeyer le fit agréer à l'université de Iena, pour y faire des cours de mathématiques, avec la promesse de la première place de professeur. Il se maria, peu de temps après son arrivée, avec la fille de Teichmeyer, et commença ses cours avec un succès qui alla toujours croissant jusqu'en 1733, époque où il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie. Il passa, en 1735, à Gottingen comme professeur de sciences naturelles et de mathématiques, et il contribua beaucoup à la splendeur de cette nouvelle université. Quelques années plus tard, l'envie lui suscita une querelle littéraire qui fit quelque bruit. Les partisans enthousiastes de la doctrine de Wolf, ayant remarqué que Segner avait osé, dans une dissertation académique, relever quelques erreurs des écrits mathématiques de ce célèbre philosophe, l'accusèrent hautement d'avoir oublié le respect dû à un tel homme, et ils l'attaquèrent dans plusieurs journaux et brochures. Segner répliqua, avec beaucoup de calme

et de raison, qu'il regardait comme une absurdité de parler du *Wolfianisme*, quand il s'agissait de chiffres et de démonstrations mathématiques, seule science où la différence des systèmes et des opinions soit véritablement impossible. Ce raisonnement était concluant; mais la foule des savants et des gens de lettres, qui regardait Wolf comme le chef de la philosophie, ne pardonna pas à Segner de lui avoir manqué de respect (*V.* Wolf). Cependant le philosophe lui-même se montra raisonnable; et, dans une nouvelle édition de ses *Elementa geometriæ*, il changea la plupart des passages que Segner avait attaqués. Ce professeur passa, en 1755, à l'université de Halle, avec le titre de conseiller privé. Le gouvernement prussien lui conféra en même temps des lettres de noblesse; et plein de reconnaissance pour de pareils honneurs, Segner remplit encore long-temps, avec la même distinction, les fonctions de professeur de physique et de mathématiques. Il mourut le 5 octobre 1777, après avoir enrichi de nouvelles découvertes la physique et les mathématiques; s'être fait la réputation de l'un des premiers mathématiciens de son temps, et s'être également distingué par la profondeur de son savoir et par le talent avec lequel il sut enseigner. Les sociétés savantes les plus célèbres de l'Europe s'étaient empressées de le nommer leur associé. On a de lui un grand nombre de Dissertations et de Programmes, parmi lesquels nous ne citerons que celui qui donna lieu à sa querelle avec les partisans de Wolf : *Invitatio ad lectiones philosophiæ naturalis experimentalis publicas*, Göttingen, 1741, in-4°. Les titres de ses autres ouvrages sont : I. *Elementa arithmeticæ et geometriæ*, Göttingen, 1739, in-8°., avec planches. II. *Specimen logicæ universaliter demonstratæ*, Iéna, 1740, in-8°. III. *Introduction à la physique*, Göttingen, 1746, in-8°., avec gravures; 2e. édition, 1753; 3e. édition, 1770 (en allemand). IV. *Fasciculus exercitationum hydraulicarum*, ibid., 1747, in-4°. V. *Usus scalarum logisticarum*, Göttingue, 1749. C'est l'explication des échelles logarithmiques. (Voy. Gunter.) VI. *Elementa analyseos finitorum*, Hale, 1758, in-8°. VII. *Elementorum analyseos infinitorum*, 2 vol. in-8°., 1761 à 1763. VIII. *Leçons astronomiques*, Halle, 1775-76, 2 vol. in 8°. On peut consulter, sur ce savant, l'*Allemagne savante*, par Meusel, et les *Notices biographiques et bibliographiques sur les plus célèbres médecins et naturalistes vivants*, par Börner, t. 1, p. 810 (en allemaud). Z.

SEGNERI (Paul), prédicateur, né en 1624, à Nettuno, ville du Latium, sur les bords de la Méditerranée, d'une illustre famille originaire de Rome, fut l'aîné de dix-huit frères, et annonça de bonne heure un esprit droit et un penchant décidé pour la prédication. Placé au séminaire romain, il s'attacha à ses instituteurs, et manifesta le desir de rester parmi eux : son père s'y opposa d'abord; mais cédant aux prières de sa femme, il permit au jeune Segneri d'embrasser, en 1637, la règle de saint Ignace, dans le collége de Saint-André, à Rome. Le P. Sforza Pallavicini, le même qui fut ensuite revêtu de la pourpre romaine, encouragea les premiers pas de cet élève, dont il avait su deviner le mérite. Segneri, qui n'avait d'autre ambition que de se faire entendre dans la chaire de vé-

rité, ne négligea rien de ce qui pouvait l'y conduire. Il fit une lecture assidue de la Bible et des PP. de l'Église, étudia les ouvrages de Cicéron, et s'exerça dans la langue italienne par des traductions qu'il faisait du latin. Sa santé ne put résister à tant de travaux : une maladie, que les médecins ne surent ni définir, ni guérir entièrement, le frappa de surdité pour le reste de sa vie. Segneri, se condamnant à la retraite, y traça le plan de son carême, et, dès que son travail fut terminé, il reçut l'invitation de se rendre à Pérouse et à Mantoue, qui furent le premier théâtre de sa renommée. Regardant comme infiniment plus utile pour la religion d'en répandre les préceptes parmi les dernières classes de la société, il s'éloigna des villes, et par une abnégation exemplaire, il se mit à parcourir les campagnes, annonçant partout les lois et les bienfaits de la Providence. Sa carrière évangélique, commencée en 1665, dura jusqu'à l'année 1692. Depuis 1679, que Segneri avait publié son *Carême*, sa réputation s'était beaucoup augmentée. Innocent XII, qui avait lu cet ouvrage, et devant lequel on avait souvent fait l'éloge de l'auteur, desira l'entendre au Vatican ; et Segneri y parut en 1692. Au milieu de la cour fastueuse des pontifes, et des grands dignitaires ecclésiastiques, il conserva ses habitudes simples et modestes, et ne se montra occupé que des soins de son ministère. Regrettant le bien qu'il aurait pu faire dans les villages, on l'entendit souvent dire qu'il n'avait pas eu un seul jour de bonheur, depuis qu'il s'y était dérobé. Lorsque la place de théologien du palais vint à vaquer, le pape y nomma Segneri, qui ne l'accepta qu'à regret. Cette vie retirée et tranquille ne répondait nullement aux habitudes qu'il avait contractées dans les missions, pendant lesquelles il avait parcouru, à pied et déchaussé, une grande partie de l'Italie, supportant partout les plus grandes fatigues, et se soumettant aux austérités les plus rigoureuses. Dans l'été de 1694, il ressentit les premières atteintes d'une maladie qui en peu de temps devait le conduire au tombeau. Il espérait quelque bon effet de son air natal ; mais son mal s'aggrava tellement, qu'il lui fut impossible de sortir de Rome, où il mourut, le 9 décembre 1694. Depuis Savonarola, l'Italie n'avait pas vu un homme qui eût exercé une plus grande influence sur la multitude : partout où il se montrait, le peuple accourait en foule pour le ramener en triomphe jusqu'à sa cellule. Devenu l'objet d'un culte poussé jusqu'à la superstition, il rentrait rarement chez lui sans avoir eu quelque pan de son habit coupé : les chambres qu'il habitait étaient emportées d'assaut à son départ ; et les meubles dont il s'était servi, tombaient en éclats pour contenter le pieux empressement de ceux qui venaient en recueillir les débris. L'inquisition condamna son Traité intitulé : *La Concordia tra la fatica e la quiete*. Segneri ne s'en plaignit pas, et il attendit, avec résignation, que le tribunal, mieux éclairé sur son livre, eût revoqué son arrêt. Une éclatante justice vint le dédommager de quelques jours de chagrins. Ses autres ouvrages l'ont fait regarder comme l'un des écrivains les plus corrects du dix-septième siècle ; et les académiciens de la *Crusca* en ont recommandé la lecture à ceux qui aspirent à bien écrire leur langue. Si l'on s'était borné à cet éloge, nous ne pourrions qu'y souscrire : Segneri, en effet, bannit de ses Discours ces vains

ornements qui nuisent à la clarté et qui n'ajoutent rien à la beauté du style. L'éloquence sacrée, qui, dans tous les temps, a manqué de bons modèles en Italie, n'avait pas su se garantir du mauvais goût des imitateurs de Marini, qui, après avoir corrompu la poésie, s'efforçaient d'envahir les autres genres de la littérature. Segneri aurait peut-être opéré une révolution utile dans la chaire, s'il n'avait été obligé de calculer l'effet des paroles sur l'esprit grossier de ses auditeurs : il contracta l'habitude de s'exprimer sans recherche ; et lorsque, entouré d'un auditoire plus choisi, il aurait pu se montrer devant la cour d'Innocent XII, ce que l'évêque de Clermont parut devant celle de Louis XIV ; il ne sut pas s'élever au-dessus de lui-même, et la voix qui avait opéré tant de prodiges dans les campagnes n'excita pas la moindre admiration au Vatican. En relisant ce fameux Carême qui fut un sujet d'étonnement pour les contemporains de Segneri, on serait peut-être tenté de croire nos ancêtres doués d'une foi plus robuste, si l'on n'avait aucune idée des usages des missionnaires. La voix, le geste, la peinture énergique de la vengeance divine, et des châtiments réservés au pécheur, cet appareil mystérieux qui précède et accompagne leurs sermons, ces mortifications qui les suivent et dont le prédicateur est le premier à donner l'exemple ; tous ces effets dramatiques, en un mot, qui frappent fortement les sens, et qu'un grand talent dédaigne, ou se croit dispensé d'employer, contribuèrent puissamment aux succès que Segneri obtint pendant son long apostolat. Ses ouvrages sont : *Il Quaresimale*, Florence, 1679, in-folio. — *Le Prediche dette nel palazzo apostolico*, Rome, 1694, in 4°. — *Panegirici sacri*, Florence, 1684, 2 vol. in-12. — *Il divoto di Maria.* — *Il Magnificat.* — *L'Esposizione del Miserere.* — *La Pratica di star interiormente raccolto con Dio.* — *I cinque venerdì di S. Maria Maddalena de' Pazzi.* — *Le Meditazioni per tutti i giorni di un mese.* — *Preghiere alla santissima Vergine.* — *Laude spirituale.* — *Il Cristiano istruito*, Florence, 1686, 3 vol. in-4°. — *Il parroco istruito.* Ibid., 1692, in-12. — *Il confessore istruito.* — *Il penitente istruito.* — *La manna dell' anima.* — *L'incredulo senza scusa.* Ibid., 1690, in-4°. — *I sette principj.* — *Fascetto di varj dubbj.* — *La Concordia tra la fatica e la quiete.* — *La lettera di risposta.* Ces ouvrages ont été réimprimés à Venise, 1712, 4 vol. in-4°., et à Parme, 1714, trois volumes in-folio, précédés de la Vie de Segneri, écrite par Massei. Les ouvrages suivants ne forment pas partie de ces recueils. — 1°. *Strada, istoria della guerra di Fiandra, deca II, Volgarizzata*, Rome, 1848, in-4°. — 2°. *Lettere sulla materia del probabile*, Cologne, 1732, in-12. Dans ces Lettres, Segneri se cacha sous le nom de *Massimo degli Afflitti.* Voyez aussi son Éloge inséré par Fabroni dans le tome XV des *Vitæ Italorum*, etc. ; et un autre par M. Meneghelli, Padoue, 1815, in-8°. A—G—S.

SEGNERI (PAUL), neveu du précédent, né à Rome, en 1673, fut élevé chez les Jésuites, et entraîné par l'exemple de son oncle, dans la carrière de la prédication, pour laquelle il montra, dès l'enfance, un penchant décidé. On l'entendait, au milieu de ses compagnons d'étude, déclamer contre le vice, et faire l'éloge de la vertu. Mettant son pro-

pre salut au-dessus de toutes les considérations humaines, il sut résister à toutes les séductions, et même aux prières de sa mère, pour entrer dans la société de Jésus. Fuyant le repos, et plein d'un zèle ardent, il se proposa de marcher sur les traces de son oncle. Lorsque la ville de Rome, ébranlée par les tremblements de terre de 1703, vit accourir son immense population au pied des autels, pour implorer la miséricorde céleste, Segneri se jeta au milieu de cette multitude consternée, pour lui apprendre à craindre et à espérer. Les succès de ce début l'attachèrent à la chaire; et, sans ambition pour en briguer les premiers honneurs, il se voua aux humbles et pénibles travaux des missions. Il parcourut successivement une grande partie de l'Italie, semant par tout la parole divine, et réveillant le remords et le repentir dans les cœurs les plus endurcis. A Florence, à Modène, à Bologne, il compta parmi ses auditeurs ce qu'il y avait de plus éminent dans la cour et dans la ville; et ce fut à la suite d'un de ses sermons, que le prince de Saxe, fils aîné d'Auguste, roi de Pologne, abjura la religion de ses pères pour entrer dans le sein de l'Église. En 1713, ce missionnaire devint un objet de rivalité entre plusieurs diocèses, qui aspiraient à la faveur de l'entendre. Clément XI mit fin à leurs disputes, en le désignant pour les légations de Ferrare et d'Ancone. Ce devait être le dernier théâtre de ses travaux évangéliques. Atteint d'une inflammation de gorge, il mourut à Sinigaglia, le 15 juin 1713, dans sa quarantième année. Le P. Segneri n'égala son prédécesseur que par ses vertus, et sa ferveur religieuse. Le style de ses sermons est moins correct que celui de son modèle. Nous avons indiqué les causes qui ont contribué à la célébrité du premier Segneri : elles expliquent aussi les succès du second. Aussi modeste dans sa vie privée qu'ardent pour l'apostolat, celui-ci n'eut jamais le projet de rien imprimer, quoiqu'il eût beaucoup écrit. Ses ouvrages, que Muratori s'était en vain efforcé de recueillir, ne parurent qu'en 1795, par les soins de l'abbé Carrara, qui en avait acquis les manuscrits à Rome. Les seules publications exécutées du vivant de l'auteur sont : I. *Istruzione sopra le conversazioni moderne* (anonyme), Florence, 1711, in-8°. II. *Dell' Amore di Gesù*, traduit du français, du P. Nepveu, ibid., 1711, in-8°. Muratori publia les : III. *Esercizi spirituali esposti secondo il metodo del P. Segneri juniore*, Modène, 1720, 2 volumes in-8°., en y ajoutant la Vie de l'auteur, qui fait aussi partie de l'édition suivante. IV. *Opere postume raccolte e pubblicate da Carrara*, Bassano, 1795, 3 vol. in-8°. Le premier volume renferme les *Sermons*, les *Discours* et les *Instructions ;* le second, les *Exercices spirituels;* et le troisième, les *Petits Traités* et quelques *Lettres*. La vie de Segneri, par Galuzzi, moins étendue que celle donnée par Muratori, fut publiée à Rome, en 1716. A—G—S.

SEGNI (Bernard), historien, né vers la fin du quinzième siècle, à Florence, d'une famille ancienne, se rendit à Padoue, pour y suivre les cours de droit, qu'il dut interrompre pour obéir à la volonté de ses parents. Il passa quelque temps à Aquila, où il dirigea une maison de commerce, à laquelle son père était intéressé. Florence était alors agitée par les factions. La voix de

Savonarola et les projets ambitieux des Médicis y excitaient le peuple à la guerre civile. Nicolas Cappoui, élu gonfalonier après l'expulsion de cette famille, était l'oncle maternel de Segni : déchu du pouvoir, il trouva dans ce neveu un ardent défenseur. Non content d'avoir écrit la vie du gonfalonier, Bernard voulut tracer sur un plus vaste plan les faits dont il avait été témoin; et, dépassant les bornes qu'il s'était d'abord prescrites, il mêla au récit des troubles de Florence, les événements généraux de l'Europe. D'abord partisan zélé de la liberté de sa patrie, Segni ne devint pas moins l'ami de ceux qui s'en déclarèrent les oppresseurs; et après avoir employé sa plume à venger la mémoire du premier magistrat de la république, il offrit ses services au duc Côme, qui, en 1541, le chargea d'une mission auprès de Ferdinand, roi des Romains. L'année suivante, l'ambassadeur fut nommé consul de l'académie florentine, qui à cette époque n'accordait ses suffrages qu'aux citoyens les plus recommandables par leur savoir. Quoique ses travaux historiques ne fussent pas encore connus, Segni jouissait de la réputation d'homme éclairé; et l'on savait qu'il était occupé à traduire quelques traités d'Aristote. L'académie de la Crusca a rangé ces essais parmi les monuments les plus précieux de la langue italienne. L'hommage rendu au talent de l'écrivain n'empêche pas de juger le mérite de l'historien; et sous ce rapport Segni nous paraît loin de justifier les éloges qui lui ont été prodigués. Son ouvrage est moins une histoire qu'une chronique, où les faits sont entassés sans ordre et sans proportion. Le style ne manque pas de correction; mais il n'est ni varié ni agréable; et la profusion de noms, dont l'auteur a hérissé ses récits, embarrasse souvent sa narration. Le grand nombre de portraits et de faits minutieux qui se pressent dans son tableau, ne permet pas de distinguer les personnages principaux, et lui ôte ce relief qui est nécessaire pour bien saisir le caractère de leur physionomie. L'*Histoire de Florence* et la *Vie de Capponi*, que Segni avait tenue soigneusement cachées de son vivant, passèrent, après sa mort, dans les mains du cardinal Charles de Médicis, plus intéressé à les cacher qu'à les rendre publiques. Quelques copies qui en avaient été faites, ont conservé cet ouvrage; et il fut publié pour la première fois en 1723, d'après un manuscrit qui avait appartenu à un archevêque de Turin. Segni mourut à Florence, le 13 avril 1558. Ses écrits sont : I. *Rettorica e poetica d'Aristotile, tradotte di Greco in lingua volgare fiorentina.* Florence, Torrentino, 1549, in-4°., et Venise, 1551, in-8°. II. *Trattato de' governi*, Florence, 1549, in-4°., et Venise, 1551, in-12. III. *l'Etica, tradotta e comentata*, Florence, 1550, in-4°., et Venise, 1551, in-8°. IV. *Trattato sopra i libri dell' anima*, Florence, 1583, publié par le fils de l'auteur. Cet ouvrage, dont on ne réimprima que les quatre premiers feuillets, reparut en 1607, sous le faux titre suivant : *I tre libri d'Aristotile sopra l'anima*, etc.; ce qui ferait supposer que le Traité de Segni, est un nouvel ouvrage d'Aristote. V. *Storie Fiorentine dall'Anno* 1527 *all'Anno* 1555, *colla vita di Niccolò Capponi*, Augsbourg, 1723, in-fol., avec deux grands portraits de Capponi et de Segni; id. Palerme, 1778, 2 vol. in-4°. Dans presque tous les exemplaires, on trouve une

lacune à la pag. 304, où l'auteur avait raconté l'attentat de Pierre-Louis Farnèse sur la personne de l'évêque de Fano. VI. *L'Edipo principe, tragedia, tradotta da Sofocle*, Florence, 1811, in-4°. Ce n'est pas une première édition, comme l'avait cru l'éditeur, qui n'a pas eu connaissance de celle de Palerme. Voyez, pour d'autres détails, Cavalcanti, *Notizie intorno alla vita di Bernardo Segni*, en tête de l'édition des *Storie Fiorentine*; Salvini, *Fasti consolari*, pag. 15, et *Notizie dell' Accademia Fiorentina*, pag. 31. A—G—S.

SEGNI (LOTHAIRE DE). *V.* INNOCENT III, pape.

SEGRAIS (JEAN REGNAULD, ou RENAUD, sieur DE), poète et académicien français, naquit le 22 août 1624, dans la ville de Caen, dont il fut depuis premier échevin. Les dissipations de son père, qui avait laissé une nombreuse famille, semblaient lui imposer la nécessité de s'ouvrir une carrière lucrative; et il avait été d'abord destiné à l'état ecclésiastique, où sa naissance lui offrait une perspective brillante. Mais les séductions de la poésie vinrent bientôt, comme on en a tant d'exemples, le distraire des calculs d'une froide raison; et sa faute fut heureuse, puisqu'il trouva la fortune dans les occupations où il n'avait cherché que le plaisir et la gloire. Ses premiers essais en littérature sont du genre le plus frivole, et sa muse naissante ne fit éclore que des chansons et de petites nouvelles. Cependant il ne tarda pas à manifester sa vocation pour la pastorale, en commençant un poème intitulé *Athis*, du nom d'un passage de la rivière d'Orne à une lieue de Caen. L'idée de cet ouvrage était singulière, et décelait une imagination poétique. Segrais y personnifiait les villages, les hameaux, les rivières des environs; et renouvelant la fiction d'Amarillis et de Galatée, dans la première églogue de Virgile, il donnait la vie, il prêtait des sentiments et un langage aux lieux muets et inanimés qui avaient été témoins des jeux de son enfance. Bientôt il prit un essor plus hardi; le roman de *Bérénice*, dont il hasarda les deux premières parties, et une tragédie sur la mort d'*Hippolyte*, attirèrent sur lui l'attention de tous ceux qui s'occupaient de littérature dans sa province. Il n'avait pas encore atteint sa vingtième année, lorsque le comte de Fiesque, fils de la gouvernante de *Mademoiselle*, l'accueillit pendant le séjour qu'il fit à Caen, où il s'était retiré par suite d'une disgrace momentanée. Lorsque ce seigneur revint à Paris, fier de pouvoir se déclarer le protecteur du jeune poète dans une cour où l'esprit et les talents étaient à la mode, il emmena Segrais avec lui, le produisit dans le grand monde, et, en 1648, le fit entrer comme secrétaire au service de Mademoiselle (1). Plus tard, lorsque Segrais eut quitté la soutane pour l'épée, Mademoiselle lui accorda le rang de son gentilhomme ordinaire. Ce fut en cette qualité qu'il la suivit à Saint-Fargeau, où il entreprit, dans la solitude qu'il savait se créer au milieu du grand monde, la tâche longue et pénible de traduire l'Énéide en vers français; il se délassait de ce travail sérieux et assidu par des compositions plus légères, par des églogues, que lui inspiraient à-la-fois et les souvenirs de sa jeunesse, et le charme présent de la riante campagne

(1) On a dit que Segrais avait été aumônier de Mademoiselle; mais cela eût été impossible, puisqu'il n'était pas prêtre.

où son emploi le retenait; par des stances, des chansons ingénieuses et galantes, et par un recueil de *Nouvelles françaises*, qu'il intitula : *Divertissement de la princesse Aurélie*, pour faire allusion sans doute à Mademoiselle, fille du duc d'Orléans. Ce dernier ouvrage, publié en 1656, coûta peu de frais à l'imagination de l'auteur. Segrais se contenta d'y revêtir d'un style gracieux et facile quelques historiettes racontées à la cour de Mademoiselle, et d'y tracer les portraits de plusieurs femmes de son temps. On a recueilli une partie de ces portraits, trop flattés pour la plupart, dans la *Bibliothèque des romans*, sept., 1775. Cette vie oisive et studieuse à-la-fois, ce mélange d'une existence de cour et d'un travail de cabinet, ce double état de poète et de gentilhomme ordinaire, qui faisait de l'exercice de ses fonctions le moment de son repos, et ne lui laissait d'occupés que ses loisirs, était sans doute une situation assez favorable à Segrais, qui par sa naissance tenait à l'aristocratie, et par son esprit, comme par son manque de fortune, à la classe des gens de lettres. Un noble motif, qui atteste l'indépendance de son caractère, le priva de ces avantages. Il regarda comme indigne de la princesse à laquelle il s'était attaché, le mariage qu'elle voulait contracter avec Lauzun, et il eut la généreuse imprudence de ne pas dissimuler l'intérêt qu'il prenait à la gloire de Mademoiselle. Rarement les princes sont reconnaissants d'un zèle qui contrarie leurs desirs. En 1672, Segrais fut obligé de quitter son illustre protectrice; mais ce fut pour en trouver une autre qui, dans un rang moins élevé, convenait peut-être mieux à ses goûts et aux habitudes de son esprit. Mme. de la Fayette lui offrit un asile dans sa maison; et ce fut là qu'il prit part, au moins par ses conseils, à la composition de *Zaïde*, qui fut même publiée d'abord sous son nom. Il passa encore pour n'avoir pas été étranger au délicieux roman de la *Princesse de Clèves*. Il avait été reçu à l'académie française, en 1662, et la renommée de son talent était si bien établie, que Boileau, l'Attila des réputations littéraires, lui a rendu, dans son Art poétique, un éclatant hommage; après avoir invité tous les poètes à célébrer, chacun suivant la nature de son talent, le nom immortel de Louis XIV, il s'écrie :

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts!

En 1676, fatigué de la vie tumultueuse qu'il menait à Paris, Segrais, à l'âge de 52 ans, se retira dans sa ville natale, où il épousa une riche héritière qui lui était alliée par le sang. Mais, dans son repos même, fidèle aux goûts et aux occupations qui avaient fait sa gloire, il rassembla dans sa maison l'académie de Caen, dispersée par la mort de Matignon, son protecteur. Vainement essaya-t-on de l'attirer encore à la cour, en lui proposant l'éducation du duc du Maine. La surdité dont il se trouvait alors atteint lui fournit un prétexte pour refuser l'honneur dont on le menaçait. « L'expérience, dit-il gaîment à cette occasion, m'a appris qu'il faut à la cour de bons yeux et de bonnes oreilles. » Au reste, s'il n'entendait plus, il se faisait toujours écouter avec le plus vif intérêt; et le charme de sa brillante conversation fit de sa maison le rendez-vous de la meilleure société de sa ville natale. Il mourut le 15 mars 1701, âgé de soixante seize ans. On dit qu'il n'avait jamais pu

perdre l'accent normand, malgré sa longue habitude de la cour. C'est ce qui fit dire à Mlle. de Montpensier, en s'adressant à un gentilhomme qui allait faire avec lui le voyage de la Normandie: » Vous avez-là un fort bon guide; il sait parfaitement la langue du pays. » Segrais appelait l'académie le *Cordon-bleu* des beaux esprits. On trouve, dans le *Segraisiana*, un passage assez remarquable, où il compare le gouvernement de son pays à celui de la Hollande, et donne la préférence aux formes monarchiques, sous lesquelles il se félicite de vivre. Ce morceau est curieux, comme renseignement impartial sur l'esprit public de l'époque où il a été écrit. Si le nom de Segrais est encore fameux, ses ouvrages sont tombés dans un oubli presque absolu. Comme traducteur de Virgile, il devait, un siècle plus tard, être surpassé par un *rude jouteur* en fait de poésie, par Delille, qui, outre la supériorité de sa versification, a encore sur Segrais l'avantage de l'intelligence et de la reproduction fidèle du texte. Comme poëte original, Segrais avait malheureusement adopté un genre que rien ne pouvait naturaliser en France, parce qu'il était étranger à nos mœurs et à nos idées. La civilisation moderne n'est nullement montée sur le ton des bucoliques; et l'innocence des champs, les doux accords de la flûte et du chalumeau sont une fiction que peu d'illusion environne, qui même doit paraître bien fade et bien languissante au milieu des tumultueuses intrigues de la ville et de la cour. La littérature n'a de charme durable qu'autant qu'elle peint ce qui existe, qu'elle est l'image de quelque chose de réel. L'écrivain, au lieu de se perdre dans de froides rêveries, dans les subtiles hypothèses d'un monde imaginaire, ne doit se passionner que pour les émotions qu'il éprouve, pour les événements qu'il voit, ou qui sont pareils à ceux qu'il a pu voir. Segrais mériterait aujourd'hui, pour ses *Nouvelles françaises*, plus d'attention de notre part, commme peintre de la cour la plus élégante et la plus décemment voluptueuse qui ait jamais existé. Mais sa prose agréable et coulante, ainsi que nous l'avons dit plus haut, manque presque toujours de nerf et d'originalité. Ses idées ne portent point l'empreinte d'un caractère observateur, d'une méditation philosophique; et ce n'est point dans le siècle de Louis XIV, dans un siècle qui a produit tant d'écrivains admirables sous tous les rapports, qu'il pouvait s'immortaliser par ses écrits. Il racontait très-bien, mais longuement, ce qui faisait dire à Martignac, lieutenant-général de la province de Normandie: « Il n'y a qu'à monter Segrais et le laisser aller. » C'est de ses conversations chez Faucault, intendant de Caen, et depuis conseiller-d'état, qu'a été tiré *le Segraisiana* ou *Mélanges d'histoire et de littérature*, 1 vol. in-8o., Lahaic (Paris), 1722, et Amsterdam (Paris) 1723. On prétend qu'un homme de confiance, caché derrière une tapisserie, écrivait, à mesure que Segrais parlait. Il disait, pour faire entendre que les poëtes n'étaient plus si recherchés qu'autrefois: « Le siècle est devenu prosaïque. » Malgré l'hommage éclatant que Boileau a rendu à Segrais, celui-ci n'aimait point l'auteur de l'*Art poétique*. Des préventions, entretenues par Corneille, Huet et Mlle. de Scudéri, tous trois nés en Normandie, l'emportèrent sur la reconnaissance. Segrais saisit toutes les occasions de parler défavorable-

nent de l'homme qui, par le poids de son autorité, le fait encore nommer parmi nous avec honneur. On a encore de Segrais : *Le Tolédan, ou Histoire romanesque de D. Juan d'Autriche, fils naturel de l'empereur Charles-Quint*, Paris, 1659, 5 vol. in-8°. C'est un des premiers ouvrages de l'auteur. P. D—T.

SÉGUIER (PIERRE), né à Paris, en 1504, fut un des plus célèbres magistrats du seizième siècle. Il descendait d'une ancienne famille du Languedoc, qui était passée dans le Querci, et avait donné deux sénéchaux à cette province et un chancelier à l'Armagnac (1). A l'illustration de sa famille, il ajouta une célébrité personnelle, qui lui a assigné sa place dans l'histoire. D'abord simple avocat, il avait acquis, au dire de Pasquier, le surnom de *Multa paucis*, tandis que Christophe de Thou, son contemporain, était désigné par celui de *Pauca multis*. François Ier. le nomma, en 1535, avocat-général à la cour des aides, et, presque en même temps, chancelier de la reine Éléonore d'Autriche, son épouse. Henri II le fit passer aux fonctions d'avocat-général au parlement. Ce fut en cette qualité qu'il s'opposa aux prétentions de la cour de Rome, lors des différends du pape Jules II avec le roi, au sujet du duché de Parme, et des menaces d'excommunication pour des intérêts temporels. Il ne contribua pas peu, en cette occasion, à faire rendre l'édit qui défendait d'envoyer de l'or et de l'argent au pape, édit bientôt oublié, comme toutes ces résolutions comminatoires qui n'étaient prises que pour ramener le pape à des sentiments plus modérés, et qui cessaient aussitôt qu'elles avaient produit leur effet. Séguier, déjà récompensé par l'opinion publique, le fut encore par son souverain, qui l'éleva, en 1554, à la place de président à mortier. Il fut chargé, en 1555, d'aller porter aux pieds du trône, à Villers-Cotterets, les remontrances de sa cour, contre un édit qui établissait l'inquisition en France, et que le parlement refusait d'enregistrer. La présence du cardinal de Lorraine, du connétable de Montmorenci et d'autres gens du conseil, ne le déconcerta point. On eut beau l'avertir, avant d'entrer dans le cabinet du roi, qu'*il fallait avoir l'oreille basse;* le président Séguier ne sentit pas un seul instant faiblir son courage. Il parla avec respect, avec liberté, avec énergie. Il émut le roi, déconcerta les ministres; et la France fut préservée d'un tribunal odieux. Cette harangue, tirée des registres du parlement, a été conservée dans l'histoire (*Voyez* Garnier, continuation de Velly, tom. XXVII). Il défendit avec la même énergie le parlement contre les attaques de la chambre des comptes,

(1) Ce n'est pas ici le lieu de faire une généalogie rapportée d'ailleurs par nombre d'écrivains, mais il ne semble pas superflu de remarquer qu'aucune famille n'a fourni à la France plus de magistrats que celle des Seguier. Après avoir pris place au parlement de Toulouse dès son établissement, au 14e siècle, elle est entrée dans le Parlement de Paris, au milieu du siècle suivant, et s'y est maintenue jusqu'à sa destruction. Là, dans le cours de dix générations, depuis Gérard Seguier, conseiller vers 1460, jusqu'à Antoine-Louis, avocat-général en 1789, elle compte cinq chefs de bailliages, un conseiller, un avocat du Roi; un lieutenant criminel, trois lieutenants civils et un président du Châtelet; deux prévôts de Paris; un maître et un grand-maître des eaux et forêts; un avocat-général, et un président du grand-conseil; un avocat-général à la cour des aides; un correcteur, trois maîtres, et un avocat-général à la chambre des comptes; seize conseillers, deux présidents aux enquêtes, trois avocats-généraux, et cinq présidents à mortier du parlement de Paris; un président de la chambre de justice de Rouen, un surintendant de justice de Provence; un intendant de Guienne; huit maîtres des requêtes; quatre conseillers d'état; un chancelier de reine, un de fille de France; enfin un garde-des-sceaux, chancelier de France : ensemble soixante-huit magistratures, indépendamment des autres emplois dans l'église, dans l'armée et dans les négociations.

au sujet des gages, et obtint le même succès au conseil du roi. Cette anecdote, dont les détails sont très-curieux et très-piquants, est également consignée dans l'histoire. La considération dont Séguier jouissait ne fit que croître depuis cette époque. Le successeur de Henri II le chargea de traiter de la fixation des limites entre le Dauphiné et le Piémont. (V. SAVOIE, XL, 546.) Séguier, marié à Louise Boudet, nièce de l'évêque duc de Langres, en eut seize enfants, dont six garçons et six filles étaient encore autour de lui quand il mourut, en 1580, à l'âge de soixante-seize ans, leur laissant, par forme de testament, un ouvrage composé dans le feu des guerres civiles : *Éléments de la connaissance de Dieu et de soi-même*. Il l'avait écrit en latin et intitulé : *Rudimenta cognitionis Dei et sui;* c'est ainsi qu'il fut publié par Balesdens, 1636, in-12. Il a été traduit depuis en français par Colletet. Ainsi s'éteignit l'homme que Scévole de Sainte-Marthe, dans l'éloge qu'il fait de lui, appelait l'*une des plus brillantes lumières du temple des lois*. Pierre Séguier, dont le portrait gravé est à la bibliothèque du Roi, avait son tombeau dans l'église de Saint-André-des-Arts, à côté de celui de Christophe De Thou, son émule. L'un et l'autre monuments ont été détruits. Un magistrat très-recommandable nous écrivait naguère à ce sujet : « Le lyrique latin » appelait la terre qui couvre les » morts, *æqua tellus :* une autre » égalité, celle de 1793, a dispersé » la cendre des deux magistrats. » — Les six fils du président Séguier furent tous magistrats : François, l'aîné de tous, mourut président aux enquêtes. — SÉGUIER (Pierre II), le second, fut président à mortier en 1578, par la résignation de son père. C'est pour lui, et en lui tendant la main, que Henri IV disait à ceux qui l'empêchaient de s'avancer : « Laissez, Messieurs, laissez approcher » *l'inséparable de ma mauvaise fortune*, qu'avec vous il m'a aidé à » surmonter. Je suis assuré que, » malgré les affaires dont je l'oc- » cupe, il sera toujours assez de » mes amis pour ne pas me négli- » ger. » On possède un Recueil autographe des harangues du président Séguier (Pierre II) au parlement séant à Tours et à Paris. — SÉGUIER (Jérome), le troisième fils, fut grand-maître des eaux et forêts, et chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. — SÉGUIER (Louis), le quatrième fils, conseiller au parlement, et doyen de l'église cathédrale de Paris, alla, en 1585, à Rome avec son évêque De Gondi, pour féliciter le nouveau pape Sixte V. En 1589, il fut incarcéré à la Bastille, par le conseil de l'union, comme suspect de favoriser le parti royal, et en sortit en payant rançon. Plus tard, accusé devant le duc de Maïenne d'entretenir une correspondance secrète avec ses trois frères à Tours, il fut expulsé de Paris par les Seize. Il fut un de ceux qui préparèrent la conversion du roi, assistèrent à son abjuration à Saint-Denis, et allèrent ensuite vers le souverain pontife pour *moyenner* son absolution. Nommé à l'évêché-pairie de Laon, il préféra demeurer au sein de son chapitre, pour y rétablir la discipline et la concorde avec son évêque. — SÉGUIER (Antoine), le cinquième, était né à Paris, en 1552 : d'abord conseiller au parlement, puis maître-des-requêtes, il avait été envoyé par Henri III, en 1576, avec De Mesmes, président du grand conseil, en qualité de surin-

tendant de justice dans la Provence, où les rigueurs du parlement avaient aigri les Calvinistes. (Voy. Oppède.) Devenu conseiller-d'état, il était retourné en Provence pour aider de ses conseils le duc d'Épernon, gouverneur, qui remplaçait le grand-prieur de France, frère naturel du roi, assassiné à Aix. Bientôt cette ville, frappée de contagion, vit s'éloigner le parlement et le gouverneur. Séguier y resta; et l'histoire du pays en a conservé le souvenir. Le roi le nomma son avocat au parlement de Paris; et il est le premier qui ait porté le titre d'avocat-général. Dans ce temps de trouble où il exerçait son noble office, sa fidélité lui valut les injures de la Ligue (2). Cependant Antoine Séguier ne tergiversa point: il suivit le parlement à Tours, et ne cessa de défendre les droits de la couronne et les libertés gallicanes. Ce fut sur ses conclusions que la bulle de Grégoire XIV, *se disant pape*, fut condamnée à être lacérée et brûlée par la main du bourreau, par arrêt du 5 août 1591. Les services de Séguier l'élevèrent à la dignité de président à mortier, en 1597. L'année suivante, Henri IV le nomma son ambassadeur à Venise, en lui adressant publiquement ces paroles remarquables: « Vous êtes entré dans » mon affection, comme moi dans » mon royaume, malgré la résistance » et les calomnies de mes ennemis et » envieux. » Ce grand prince se rappelait les services du père d'Antoine dans la négociation relative à la fixation des frontières du Piémont, et confiait au fils le soin de détourner une république, alors puissante, d'assister le duc de Savoie, avec qui il était alors en guerre pour la restitution du marquisat de Saluces. Antoine Séguier eut un plein succès. A son retour, il se livra plus que jamais à ses devoirs judiciaires, et à la seule distraction qui pouvait lui être chère, la culture des lettres; mais pour que cette passion ne nuisît point à l'accomplissement de ses principaux devoirs, il se levait à deux heures du matin, et sacrifiait aux muses une partie de son sommeil. On sait que les magistrats étaient alors sur leurs siéges dès cinq heures du matin en toute saison. Antoine Séguier n'ayant pas voulu se marier, et se sentant affaibli par le travail, résigna sa charge de président à mortier à celui de ses neveux qu'il affectionnait le plus, Pierre III, qui fut depuis chancelier de France, fils de Jean, dont il est question plus bas. Enfin par son testament, il légua toute sa fortune aux pauvres, et dota principalement l'hôpital de la Miséricorde, qu'il avait fondé pour cent jeunes filles orphelines. Il mourut en 1626, à l'âge de soixante-douze ans. Son buste, en marbre, a échappé aux dévastations. — Séguier (Jean), le sixième et dernier fils de Pierre Ier., fut lieutenant civil, et eut le courage de suivre le malheureux Henri III dans sa retraite de Paris. Il fut le premier qui eut la gloire de se placer auprès du grand Henri, et valut à son roi la réduction spontanée de la capitale. Le traité fut signé dans sa maison, à Saint-Denis, où il rendait temporairement la justice comme il l'avait rendue à Mantes. Rétabli sur son siége ordinaire, en 1594, il commença par faire rechercher et supprimer tous les écrits injurieux contre le roi. Il fit

(2) Les uns trouvaient dans les noms *Antonius Seguierius*, les mots: *Novus Jesuita niger*; d'autres affichaient sur la porte de la maison habitée par la présidente Séguier mère avec son fils *Maison à vendre, valet à pendre.*

défendre aux libraires d'en imprimer ou vendre, *sous peine capitale*. Il continua de remplir des fonctions difficiles à la satisfaction de ses concitoyens, et en s'exposant pour eux dans une maladie pestilentielle, il en fut atteint mortellement en 1596. De ses deux fils, l'un fut chancelier de France, et l'autre, Dominique, fut évêque d'Auxerre, ensuite de Meaux, et premier aumônier du roi. Il baptisa Mademoiselle, fille de Gaston, duc d'Orléans et de la duchesse de Montpensier. Louis XIV reçut aussi le baptême de sa main. — Le président Séguier, Pierre Ier., eut plusieurs frères. — Séguier (Nicolas), seigneur de Saint-Cyr, maître des comptes, est celui de qui descendent les Séguier actuels. — Séguier (Martin), autre frère du président, prêtre, conservateur des priviléges de l'université, fut nommé deux fois conseiller au parlement, et refusa toujours une charge qu'il ne croyait pas compatible avec ses devoirs ecclésiastiques. On a de lui plusieurs ouvrages, où les sentiments de la piété s'accordent avec les maximes de la politique: 1°. *Soupirs du bon pasteur, qui sont lieux recueillis de la Bible, et rapportés aux misères du temps*, in-8°. Paris, Jean Dallier, 1570; 2°. *Prières du Roi*, Paris, in-8°. Frédéric Morel, 1577; 3°. *Paraphrases sur trente Psaumes du roi prophète David*, in-16, Paris, Jean de Hacqueville, 1579. 4°. *Épître envoyée à un gentilhomme français étant en Allemagne*, in-8°., chez Frédéric Morel, imprimeur ordinaire du roi, 1580; c'est le plus remarquable de tous ses ouvrages. Il y suppose que ce gentilhomme rentre en France, accompagné de Reitres, et il lui donne des conseils remplis de patriotisme et de charité. — Séguier (Jérôme) seigneur d'Estioles, fils et neveu des deux précédents, fut président au grand-conseil. Il consacra aux Muses les loisirs de sa charge, et a laissé des poésies, notamment: *Daphnidium, seu Henrici IV heroica; Hieron. Séguier, præses, præt. auxit, recensuit*, in-4°., Paris, Phil. Patisson, 1606. Deux éditions avaient précédé celle-ci. Il a aussi publié: *Histoire miraculeuse de la sainte hostie gardée en l'église de Saint-Jean-en-Grève*, ensemble quelques *Hymnes au Saint-Sacrement de l'autel*, in-8°., Paris, 1604. Cet ouvrage a donné lieu à un autre plus étendu, du Père Théodoric de Saint-René, carme des Billettes, intitulé: *Remarque historique à l'occasion de la sainte hostie miraculeuse conservée pendant plus de quatre cents ans*, avec les pièces originales, et des figures, deux tomes en un volume, in-12, Paris, Antonin Deshayes, 1725. Séguier (Anne), dame de La Vergne, cousine des précédents, *méritait*, suivant Lacroix du Maine, *le loz* (Eloge) *dû à celles qui servent d'ornement à la France, pour être une des accomplies dames et d'esprit et de corps, ayant fait part de plusieurs beaux vers chrétiens, accompagnés d'un dialogue en prose, de vertu, honneurs, plaisirs, fortune, et la mort*: elle florissait en 1514. D—s.

SÉGUIER (Pierre III), chancelier, petit-fils du président Pierre I, et fils du lieutenant civil Jean, naquit à Paris, le 28 mai 1588, et fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant de Guienne, président à mortier par la résignation de son oncle Antoine, garde des sceaux, en 1633, enfin chancelier en 1635. D'Alembert, dans son *Éloge de Ségrais*, prétend que

Séguier, dans sa jeunesse, avait essayé de se faire chartreux. Il raconte, à ce sujet, une anecdote assez peu digne de la gravité de l'histoire, mais qui prouverait que, pour conserver la pureté de ses mœurs, le jeune novice fut obligé de combattre avec persévérance un penchant naturel qui ne s'accordait guère avec la vocation religieuse. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est que Séguier cultiva assidûment par l'étude des lois, des lettres et des beaux-arts, les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Élevé de bonne heure à la plus haute dignité de la magistrature par le choix du grand cardinal, il ne se crut pas cependant obligé de ployer toujours sous les volontés de ce terrible ministre. Il en donna la preuve dans une occasion remarquable, où il ne craignit pas de compromettre toute sa fortune. La jeune reine, épouse de Louis XIII, était soupçonnée d'entretenir avec le roi d'Espagne, son frère, une correspondance contraire aux intérêts de l'état : il n'en fallut pas davantage à Richelieu, qui osait tout, pour éveiller des alarmes dans l'esprit trop défiant du monarque, et pour obtenir de faire une perquisition au Val-de-Grâce, maison religieuse, fondée par Anne d'Autriche, et dans laquelle elle venait souvent chercher des consolations contre ses chagrins domestiques et les tracasseries de la cour. Séguier fut chargé de cette commission délicate ; mais il avait fait avertir en secret la reine par le marquis de Coislin, son gendre, et par une religieuse de la maison. On visita exactement toutes les cellules, et l'on n'y trouva que des chapelets, des disciplines, des livres de prières et d'autres objets de dévotion. Les Mémoires de Mme. de Motteville, en parlant du fait, se taisent sur cette particularité honorable pour le chancelier. D'autres écrits du même temps, l'ont consignée dans l'Histoire. Anquetil, dans son *Intrigue du Cabinet*, n'a fait aucune difficulté d'adopter cette opinion des contemporains; et nous ajouterons ici qu'elle est d'autant plus probable, qu'après la mort du roi, Séguier continua de jouir de toute la faveur de la régente : ce qui certainement ne serait pas arrivé s'il avait secondé dans une occasion quelconque la malveillance du cardinal. Le chancelier contribua à faire casser par le parlement le testament de Louis XIII, à faire reconnaître Anne pour régente ; et son influence fut toujours très-grande dans les conseils. En 1639, le parlement de Rouen, ayant montré quelque faiblesse à réprimer une sédition dans la ville, fut interdit ; et l'on envoya Séguier avec une commission du conseil, pour punir les révoltés. Le Pr. Hénault remarque qu'à cette occasion le chancelier reçut des honneurs inusités jusqu'alors, et qui ne se sont renouvelés pour personne. Les troupes étaient à sa disposition ; le colonel, depuis maréchal de Gassion, prenait le mot de lui ; le drapeau blanc était dans sa chambre, le conseil du roi marchait à sa suite ; un secrétaire d'état, M. de la Vrillière, signait *en commandement*, et tous les actes de chancellerie qui devaient être revêtus du sceau étaient datés du lieu où résidait le chancelier. Les troubles de la minorité le mirent à des épreuves bien différentes. La Fronde, qu'on pourrait appeler la parodie, tantôt violente, tantôt burlesque, de la Ligue, eut aussi ses barricades. La nuit du 26 août 1648, les vit renaître à l'occasion de l'enlèvement du conseiller Broussel et du président de Blancmesnil. Le 27, dès

six heures du matin, le chancelier se rendait au parlement, ayant dans sa voiture l'évêque de Meaux, son frère, et la duchesse de Sully, l'une de ses filles. Le carrosse ne tarda pas à être arrêté par une première barricade. Le chancelier monta dans sa chaise, dont il s'était fait suivre, et qui éprouva bientôt le même obstacle. Il prit alors la résolution de gagner à pied le palais de justice : mais le peuple le suivit, le tumulte croissait dans sa marche, et devenait inquiétant; la multitude, irritée de la fermeté du magistrat, redoublait de menaces et d'outrages. Le chancelier et les siens, pressés de toute part, n'eurent que le temps d'arriver jusqu'au quai des Augustins, et de se jeter dans l'hôtel d'O, alors habité par le duc de Luynes. On ferma les portes ; mais la populace les eut bientôt forcées, et se répandit avec fureur dans les appartements. Les fugitifs s'étaient retirés dans une espèce de bûcher, dont l'extérieur ne devait pas exciter les soupçons. On frappa contre les planches : personne ne répondit; les mutins ne poussèrent pas plus loin leur perquisition, et se mirent à piller les meubles (1). Le chancelier, échappé à ce premier danger d'une manière qu'on peut appeler miraculeuse, n'en était pas moins dans une situation très-critique. Heureusement encore, le maréchal de La Meilleraie, averti de tout ce qui se passait, survint avec une compagnie des gardes. Il tira les prisonniers de leur refuge ; le lieutenant civil prêta sa voiture, que la troupe escorta, et l'on se mit en devoir d'exécuter sa retraite vers le Palais-Royal. On se fusilla de part et d'autre dans le trajet. (Voyez SANSON, XL, 315.) Une vieille femme du peuple fut tuée sur le Pont-Neuf, et la duchesse de Sully légèrement blessée au bras. On connaît assez les autres particularités de cette désastreuse journée, racontées d'une manière si piquante dans les Mémoires du temps, et surtout dans ceux du cardinal de Retz. Le chancelier n'en demeura que plus fidèle à son devoir, et toujours disposé à prouver son dévoûment par les plus grands sacrifices. Dans une de ces *paix fourrées*, ainsi que les appelle le coadjuteur, où, de part et d'autre, on ne cherchait qu'à se tromper sous le masque d'une réconciliation sincère, la cour, obligée de faire des concessions aux Frondeurs, *emprunta* les sceaux au chancelier pour les remettre à Châteauneuf, qui ne les garda qu'un an. Séguier les reprit pour les céder à Molé, dans un moment de rapprochement définitif entre les partis ; et Molé les conserva jusqu'à sa mort, en 1656. Ils furent rendus, pour la troisième fois, à Séguier et ne lui furent plus ôtés. Dans les premiers jours de gloire de ce beau règne, dont il avait si bien contribué à préparer la puissance, Colbert força Séguier de remplacer le premier président de Lamoignon dans la présidence de la commission qui jugea Fouquet. Les Lettres de Mme. de Sévigné, entre autres écrits du temps, ont donné à ce sujet des détails qui nous dispensent de toutes réflexions. On sait assez, du reste, que Louis XIV trouva le jugement de la commis-

(1) C'est à cette circonstance que le P. Laisné, de l'Oratoire, fait allusion dans son Oraison funèbre du chancelier, en ces termes : « Dieu prend la » défense de son serviteur.... Il fait qu'une faible » cloison sert de barrière à la fureur ; et comme » il arrête les impétueux flots de la mer avec trois » grains de sable qu'il a semés sur son rivage, » ainsi avec trois ais de sapin à demi-pourris et » assez mal joints, il arrête les furieux emportements d'une populace qui ne respire que le feu » et le sang. » Mascaron a employé la même figure oratoire sur cet événement.

sion trop modéré, et que la postérité a trouvé celui du roi trop sévère (2). Le chancelier s'estima sans doute plus heureux de présider ensuite le conseil, où se formèrent ces belles ordonnances de 1669 et de 1670, auxquelles il eut l'honneur d'attacher son nom. En 1650, les terres de Saint-Liébault et de Villemor en Champagne avaient été érigées pour lui en duché-pairie. En 1651, il y eut lettres-patentes portant relief de surannation. Il prêta serment entre les mains du roi; mais l'enregistrement définitif n'eut pas lieu. Les opinions diffèrent à ce sujet: les uns l'attribuent au refus du parlement, d'autres à la jalousie de Louvois. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que le chancelier n'ayant point d'enfants mâles, et ses filles étant mariées à des ducs, une formalité de plus parut inutile au titulaire : il lui suffisait de posséder un acte qui attestait les services du sujet et la reconnaissance du souverain. Les occupations de la magistrature suprême ne détournèrent jamais Séguier des soins qu'il avait consacrés, dès l'origine, aux lettres et aux beaux-arts. Il était l'un des principaux fondateurs de l'académie française, dont il avait donné l'idée et le plan au cardinal de Richelieu. Héritier du protectorat de cette illustre compagnie, personne ne pouvait mieux en remplir les fonctions. Il rassembla ses collègues pendant trente ans dans son propre hôtel (3). Ce fut là que se tinrent, jusqu'à la fin de sa vie, toutes les séances littéraires, à l'une desquelles assista la reine Christine de Suède, le 2 mars 1646. Il maintint les règlements dans toute leur exactitude. On n'y connaissait que les rangs de réception. Il y conserva cette élégante urbanité, cette égalité affable et polie qui honorent la république des lettres, parce qu'elles sont l'apanage d'une noble indépendance. Une place étant venue à vaquer, l'académie offrait d'y nommer par acclamation le petit-fils de Séguier, M. de Coislin. Le chancelier refusa et voulut que l'on procédât par scrutin, afin de conserver la liberté des suffrages. Après sa mort, ce fut Louis XIV qui prit lui-même le titre de protecteur. Il fut imité par ses successeurs au trône. « Les rois, dit le comte Portalis dans son Éloge de l'avocat-» général Séguier, bien convaincus » enfin que la protection accordée au » génie est le plus bel apanage de » l'autorité suprême, ne laissèrent » plus à leurs ministres un titre » qu'ils revendiquèrent bientôt pour » eux-mêmes, et qui devint un

(2) Mme. de Sévigné, amie du surintendant, pouvait être excusable dans ses préventions contre le chancelier, qui avait accepté la présidence de la commission. Elle s'en explique d'une manière assez tranchée dans ses lettres, depuis le 17 novembre jusqu'au 19 décembre 1664. Huit ans après, à la mort de ce magistrat, elle parle bien différemment de lui, dans sa lettre du 3 février 1672. C'est une des plus belles pages qu'elle ait écrites. L'admiration qu'elle exprime pour la piété, les lumières, le désintéressement, pour toutes les vertus de l'illustre chancelier, est complète et sincère. A tous les traits qu'elle cite, elle ajoute ces mots très-remarquables : « La mort découvre tout : ce n'est » pas de la famille que je tiens tout ceci. » C'était donc l'opinion publique, dont elle se faisait l'organe ; et l'on peut observer que cela se lie parfaitement avec ce que le chancelier avait prédit de lui-même, dans sa visite au couvent de Sainte-Marie (V. la Lettre de Mme. de Sévigné, du 24 novembre 1664), en disant : « qu'on ne le connais» sait point, qu'on verrait, et qu'on lui ferait jus» tice, selon Dieu, sans rien considérer que lui. » La mort avait tout découvert, le jour de la justice était venu : Mme. de Sévigné se fait un devoir de la proclamer. Ces rapprochements, puisés dans les excellentes notes de M. de Monmerqué et de M. de Saint-Surin (édition des Lettres de Mme de Sévigné, 1818), sont nécessaires pour juger en parfaite connaissance de cause le magistrat qui occupe une si grande place dans l'histoire.

(3) L'hôtel Séguier, auparavant celui du duc de Bellegarde, était situé et subsiste en partie dans la rue Grenelle-Saint-Honoré : il était devenu ensuite l'hôtel des Fermes; et c'est aujourd'hui un bureau de voitures publiques.

» des plus beaux ornements de la cou» ronne (4). » Le chancelier possédait une bibliothèque immense, qu'il avait léguée à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés : elle a été brûlée dans le commencement de la révolution, à l'exception des manuscrits, qui ont été transportés à la bibliothèque du roi. La passion du chancelier pour le sciences était extrême. « Si l'on veut » me séduire, disait-il quelquefois » avec enjoûment, on n'a qu'à m'of» frir des livres. « Pierre Séguier mourut le 28 janvier 1672, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ne laissant que deux filles, dont la première avait été mariée, en premières nôces, au duc de Coislin, et en secondes, au marquis de Laval. La plus jeune était la duchesse de Sully, qui, devenue veuve, épousa Henri de Bourbon, duc de Verneuil. Ce grand magistrat, après avoir parcouru, pendant près de quarante ans, la plus longue carrière dont l'histoire offre l'exemple dans le ministère suprême de la justice, reçut des honneurs funèbres conformes à la gloire de sa vie. Il fut inhumé aux Carmélites de Pontoise, dont sa sœur Jeanne était prieure. Ses funérailles furent célébrées par l'évêque de Meaux, son frère, assisté de l'évêque d'Orléans, de Coislin ; de l'évêque de la Rochelle, de Laval ; et de l'évêque d'Acqs, de Chaumont, en présence des ducs de Coislin et de Sully, ses petits-fils. Le catafalque, exécuté sur les dessins de Le Brun, a été gravé par Sébastien Leclerc et Audran. L'oraison funèbre fut prononcée par l'évêque d'Agen, Mascaron; et ce n'est pas une de celles qui font le moins d'honneur au talent oratoire de ce prélat (5). Les traits de Pierre Séguier ont été rendus par les meilleurs graveurs de son siècle, tels que Mellan, Édelink, Nanteuil, etc. Son buste en marbre est placé dans la nouvelle galerie d'Angoulême au Louvre. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, l'éloge du chancelier Séguier n'était guère entendu que dans les discours prononcés à l'académie française, où chaque récipiendaire était obligé de le placer après celui de Louis XIV et du cardinal de Richelieu. Pierre Séguier vécut au milieu des orages politiques, et dut son salut et sa gloire, moins à la fortune qu'à la fermeté de son caractère et à la dignité de ses mœurs. Ses avis, au Conseil, furent souvent utiles. Son éloquence était grave, élevée, imposante; ses harangues au parlement, lors de la déclaration de la régence et de la majorité du Roi, furent admirées dans un temps où la langue française commençait à prendre, sous la plume des Corneille et des Balzac, ce sublime essor auquel elle devait bientôt parvenir. Séguier a encore d'autres droits à l'estime de la postérité. Louis XIV disait « qu'il avait » toujours reconnu dans le chance» lier un esprit intègre, et un cœur

(4) L'académie de peinture fleurit également sous les auspices du chancelier. Le Brun, placé d'abord chez Vouet, et envoyé ensuite à Rome à ses frais, lui dut le développement de ses talents. Il orna de ses ouvrages deux galeries de l'hôtel Séguier, qui ont été conservés par la gravure, et décrits par Isaac Habert, évêque de Vabres, en vers latins. Ce célèbre peintre a consacré la mémoire de son bienfaiteur et sa propre reconnaissance, dans un tableau où il l'a représenté à cheval, prêt à entrer dans la ville de Rouen, escorté des pages du Roi entre lesquels lui-même s'est placé. Ce bel ouvrage existe chez M. le premier président actuel

(5) Outre cette oraison funèbre, il en existe une du Père Lainé, de l'Oratoire, dont parle Mme. de Sévigné, celle de l'abbé Tallemant, prononcée à l'hôtel Séguier, devant l'académie française, et celle de l'abbé De La Chambre, à ses obsèques, au nom de l'académie. On en a encore une en latin, au nom du recteur de l'université de Paris, en l'église des Mathurins, le 23 février 1673. Enfin, le fameux Barère a composé un Éloge du chancelier Séguier, couronné à Montauban, en 1784.

» dégagé de tout intérêt. » A l'égard du désintéressement, le roi savait bien que Séguier avait refusé de la régence un brevet de cent mille livres de rente (Oraison funèbre de Tallemant). Quant à l'intégrité, on la remarquerait à peine dans un chancelier de France, si celle de Séguier n'avait pas été accompagnée d'une modestie qui en rehaussait le mérite. « Je » regarde, disait-il quelquefois, l'ex- » cès des louanges qu'on me donne » comme un préjugé de l'injustice » des demandes qu'on me va faire. Je » ne suis ni aussi grand qu'un Dieu, » pour mériter les parfums les plus » exquis, ni aussi insensible qu'une » idole, pour soutenir la vapeur em- » poisonnée des fausses louanges. » (Oraison funèbre de Mascaron.) Les frondeurs, à la tête desquels on n'est point étonné de voir le nom du coadjuteur ; les parlementaires, dont les préventions auraient dû céder aux souvenirs de leurs propres fautes, et les sectateurs d'un parti contraire aux opinions de la cour, dans les querelles religieuses de ce temps-là, ont parlé, dans leurs Mémoires, du chancelier Séguier, et quelquefois avec une partialité que l'histoire ne saurait approuver. Ils conviennent de son habileté, de sa prudence dans le cabinet, et de son éloquence aux pieds du trône ; mais ils ont essayé de flétrir son caractère en l'accusant de *souplesse* et de *servilité*. Les clameurs d'un parti vaincu se ressemblent dans tous les temps. Ces censeurs devraient bien sentir cependant qu'une opinion politique quelconque, même celle qui n'aurait pas triomphé, mérite toujours des respects et des égards, surtout quand elle a été constamment appuyée par des actes de dévouement, de courage et de générosité. Le chancelier Séguier fut invariable dans ses principes et dans ses liaisons. Il supporta avec dignité toutes les vicissitudes d'élévation et d'abaissement occasionnées par les circonstances. Il exposa sa vie pour défendre l'autorité légitime ; et sa conduite, au Val-de-Grace, prouve, qu'au risque d'offenser la redoutable puissance à laquelle il devait sa haute fortune, il ne craignit pas de désobéir en faisant céder ce qu'il appelait lui-même *sa conscience d'homme d'état*, aux mouvements généreux d'une vertueuse sensibilité (6).

D—s.

SÉGUIER (ANTOINE-LOUIS), avocat-général, descendant de Nicolas, l'un des frères du président Pierre I, était né à Paris, le 1er. décembre 1726. Son père, Louis-Anne, était conseiller au parlement de Paris, et avait été nommé à la place de premier président du parlement de Metz, qu'il n'accepta point. Antoine-Louis, élevé par les Jésuites de la Flèche, et de Louis-le-Grand à Paris, montra les plus brillantes dispositions pour l'art oratoire. Sa mémoire était prodigieuse. Après avoir entendu un discours dont le manuscrit était perdu, le jeune Séguier, dans l'espace d'une nuit, le rétablit tout entier. Il fit, une autre fois, un effort de ce genre, aussi extraordinaire. A la fin de la première représentation d'*Hypermnestre*, l'auteur, qui était son ami, vint le trouver pour recevoir les compliments usités en pareil cas. Séguier ne s'y refusa point ; mais il glissa malignement dans l'oreille de Le Mierre quelques reproches de pla-

(6) Dans un recueil intitulé : *Œuvres de Louis XIV*, on lit que ce grand roi disait du chancelier Seguier *qu'il était plus magistrat qu'homme d'état*. Ses censeurs lui reprochent au contraire d'avoir été *plus homme d'état que magistrat*. De ces opinions si contradictoires, on peut raisonnablement conclure que celui qui en est l'objet, n'a fait qu'éviter sagement les excès, et qu'il a été constamment ce qu'il fallait qu'il fût.

giat; et, pour preuve, il lui récita sur-le-champ les plus belles tirades de sa tragédie. Le pauvre poète était dans un embarras difficile à peindre, lorsqu'un éclat de rire lui découvrit tout le mystère, et rendit à son amour-propre les jouissances auxquelles aucun écrivain ne fut jamais plus sensible. Des études profondes dans la science des lois, de riches connaissances en littérature, formèrent de bonne heure, dans Séguier, cette solidité de jugement, cette pureté de goût, qui donnèrent par la suite tant de desir de le connaître et tant de plaisir à l'entendre. Ces heureuses espérances furent parfaitement secondées par l'intérêt que Louis XV conservait pour une famille dont il n'oubliait pas l'alliance avec son auguste maison (le mariage de la seconde fille du chancelier avec Henri de Bourbon, duc de Verneuil). Le roi demanda un jour au duc d'Estissac s'il n'y avait pas quelqu'un du nom de Séguier en état de remplir les fonctions du ministère public au parlement; et comme il lui fut répondu que le fils d'un conseiller annonçait le talent convenable : « Je me charge, dit le mo» narque, de lui faire faire son che» min. » Aussitôt, en 1748, Antoine-Louis fut pourvu d'un office d'avocat du roi au Châtelet. En 1751, il fut avocat-général au grand-conseil, et enfin avocat-général, en 1755, au parlement de Paris, où il resta jusqu'en 1790, époque de la dissolution de cette illustre compagnie. Lorsque Séguier fut nommé à cette place, il était dangereusement malade de la petite-vérole, et n'avait fait aucune sollicitation. Aussi Louis XV avait coutume de dire : « Séguier est » véritablement mon avocat-général, » car c'est moi seul qui l'ai fait. » Le roi pouvait ajouter qu'il ne s'était pas trompé dans son choix. Il fallait des moyens peu ordinaires pour ne pas être indigne de succéder aux Talon, aux d'Aguesseau, qui venaient tout récemment de tracer une route si brillante à l'éloquence judiciaire. Séguier s'éleva bientôt à leur hauteur, et y resta toujours. Un tel talent ne devait pas être renfermé dans l'enceinte du palais. L'académie française admit Séguier dans son sein, en 1757; et ce choix, que le roi avait aussi indiqué, fut approuvé par tous les gens de lettres. Duclos disait : « Voilà un nom qui peut se passer » de mérite, et un mérite qui peut se » passer de nom. » Le littérateur breton avait d'autant plus de raison, que le nom de Séguier appartient à l'académie, comme l'académie lui appartient, en quelque sorte, par des souvenirs impérissables de gloire, de bienfaits et de reconnaissance. Séguier succédait à Fontenelle, et fut ainsi chargé d'en faire l'éloge. « Il sut, dit le » comte Portalis, peindre en litté» rateur et en philosophe un savant » aimable, qui s'était distingué par » la vaste étendue de ses connais» sances, par la prodigieuse variété » de son talent, et qui avait si » bien mérité de la littérature et des « sciences. » Plus tard (1781) Séguier, comme directeur, répondit à Chamfort, et fit l'éloge de Sainte-Palaye, cet historien si éclairé et si modeste de la chevalerie française, ce modèle si touchant de la tendresse fraternelle. La position de Séguier, devenue plus brillante, n'en fut que plus difficile. Obligé, comme magistrat, de combattre des doctrines politiques trop hautement favorisées par ses collègues littéraires, il se trouvait avec eux dans un état habituel de contradiction qui bannissait du commerce de la vie toutes les dou-

teurs de la confiance. Il ne demeura pas moins fidèle à son devoir. Son réquisitoire de 1770, dirigé contre les libelles irréligieux et anti-monarchiques, dont on était dès-lors inondé, et contre lesquels le roi lui avait enjoint d'exercer toute la vigueur de son ministère, lui fit des ennemis de tous les philosophes du temps, et lui procura de très-faibles appuis parmi les gens de bien, qui, effrayés de la peinture trop vraie des maux qui désolaient la France, et des maux plus grands encore qui la menaçaient, ne pouvaient que gémir de la perversité des mœurs et de la faiblesse du gouvernement. Le réquisitoire de l'avocat-général commençait par ces mots fameux de l'orateur romain, que le roi lui-même avait adoptés: *Jusques à quand abusera-t-on de notre patience?* Ce discours avait été présenté à Versailles, avant d'être prononcé à l'audience. Le parlement balançait à en ordonner l'impression, à cause de ses démêlés avec la cour. Ce fut de l'ordre exprès de Louis XV qu'on le rendit public. La constance de Séguier devait être soumise encore à de plus rudes épreuves, dans une longue vicissitude de biens et de maux qui composèrent sa destinée. En 1766, il avait vu avec douleur paraître l'arrêt sanguinaire du malheureux Lally, contre lequel il se déclara hautement, mais qu'il ne put empêcher. L'année suivante fut plus heureuse pour lui. Le roi témoigna le desir de voir Séguier se marier, et voulut honorer le contrat de huit mille francs de douaire. Il fit plus pour son *parent* (car c'est ainsi qu'il daignait l'appeler), il lui demanda un état de ses dettes, qu'une jeunesse imprévoyante avait laissé accumuler, soit dans les habitudes d'un monde élégant, où Séguier était recherché pour les agréments de son esprit, soit par les dépenses nécessaires d'un état honorable, et qui excédaient les bornes de sa fortune. Séguier, dans la crainte d'abuser des bontés de son royal bienfaiteur, ne put se décider à un aveu complet; et cette espèce de réticence le gêna toute sa vie. Pendant les années subséquentes, la guerre s'anima entre la cour et le parlement (*V.* les art. MAUPEOU). L'esprit d'indépendance qui régnait dans toutes les classes de la société, était monté jusque sur les bancs du sénat, non pas dans le sens des philosophes, qui voulaient tout détruire, mais dans le système d'opposition qui disputait au pouvoir légitime le droit de régler seul les affaires de l'état. L'autorité, discréditée par les revers d'une guerre mal dirigée, et par l'embarras des finances qui en était la suite, l'autorité, dont on sentait la faiblesse « voulut, dit » un écrivain du temps, se montrer » violente; et la résistance devint » chagrine, et finit par être injuste. » L'union était plus que jamais nécessaire entre toutes les parties du gouvernement. Au lieu de s'entendre, on se divisa. Séguier savait les torts de la cour; mais il avait trop de sagacité pour ne pas prévoir les dangers qui menaçaient les magistrats. Ceux-ci, irrités des affronts soufferts au lit de justice du 7 décembre 1770, ne respiraient que vengeance. Séguier les conjura du moins de ne pas se rendre coupables de désobéissance en suspendant le cours de la justice ordinaire, espèce de félonie et de rébellion qui fournirait aux ministres le moyen de les attirer dans le piége, et de justifier leur destitution. Il ne fut point écouté: les événements de la nuit du 20 janvier 1771, et les exils qui s'ensuivirent ne confirmèrent

que trop ces sinistres présages. L'avocat-général n'eut pas d'abord la consolation de partager d'honorables disgraces. Ses fonctions l'enchaînaient aux pieds du trône ; il resta jusqu'à l'installation de la nouvelle magistrature, qu'on appela par dérision le *parlement Maupeou*. Il parla, au lit de justice du 13 avril 1771, avec une énergie dont le chancelier crut pouvoir profiter pour obtenir son exil ; mais le roi s'y refusa. Séguier donna sa démission et s'éloigna. En 1774, il rentra avec le parlement : ce moment de gloire se changea bientôt en jours d'orage ; et la position de l'avocat-général devint encore plus difficile qu'auparavant. Le système philosophique s'était fortifié de toutes les fautes du dernier règne. La cour secondait les opinions nouvelles avec toute l'imprudence d'une jeunesse présomptueuse et mal conseillée. Le roi lui-même, séduit par ses propres vertus, conspirait, sans le savoir, contre les droits de sa légitime et nécessaire autorité. Les écrits séditieux se multipliaient à l'envi ; et tout le zèle du ministère public, occupé à les poursuivre, était encore obligé d'attaquer, dans le conseil du souverain, les principes désorganisateurs de la monarchie (*V.* MALESHERBES, XXVI, 357). La secte des économistes répandait une inquiétude universelle, par sa doctrine sur la liberté illimitée du commerce des grains. Séguier la combattit au lit de justice de 1776, avec une éloquence dont Louis XVI parut ému. Un courtisan le rassura, en lui disant : « Sire, pourquoi vous affecter ? Séguier fait son métier d'orateur. » Peu de temps après, le ministre influent disparut ; et le projet fut abandonné. Une affaire judiciaire, celle des *trois roués*, vint se mêler aux questions politiques. On vit avec scandale des magistrats (*Voyez* DUPATY) dénoncer à l'opinion publique l'arrêt formé par la majorité de leurs collègues, et d'autres magistrats livrer, dans un prétendu mémoire justificatif, la législation antique de leur pays, au mépris et à la haine des contemporains. Séguier se chargea de venger l'honneur des magistrats, et le respect dû aux lois, dans un réquisitoire, qui peut être regardé comme un traité admirable de jurisprudence criminelle. Mais tel était l'aveuglement des *supériorités* elles-mêmes, que ce beau monument d'éloquence, de justice et de raison, eut beaucoup de peine à obtenir les avantages de la publicité. Cependant tout portait d'autre part les symptômes d'une lutte effroyable, telle qu'on ne devait point en trouver d'exemple chez aucune nation policée. La destruction de la magistrature devait en assurer le premier succès. On se trouvait, à beaucoup d'égards, dans une position semblable à celle de la fin du dernier règne ; et la même mésintelligence fit commettre des fautes plus graves encore. Des impôts refusés, un emprunt avorté, des coups de force essayés d'une main tremblante et mal assurée, des projets d'institution intempestifs et mal conçus, un double et vain appel de notables, des états-généraux promis avec contrainte, arrachés avec obstination, convoqués avec des altérations qui devaient les rendre illusoires ; tels furent les avant-coureurs d'une funeste catastrophe, qui occupèrent les années 1787 et 1788, et signalèrent les hostilités entre la cour et le parlement. Mais, cette fois, ce ne fut pas la cour qui obtint même la simple apparence du triomphe. Elle passa du côté des philosophes : le parlement ré-

signa aussi ses pouvoirs, et le sceptre tomba aux mains de la révolution. Au lit de justice de 1788, à peine Séguier fit-il entendre quelques accents de douleur. Cependant au milieu de ces signes d'abattement, on sentait encore son talent et son courage. A la fin de cette même année, après la reprise des fonctions judiciaires, il fit la Mercuriale, la dernière qu'il devait prononcer, la dernière que le parlement devait entendre dans cette même enceinte où tant de victimes généreuses, prises dans son propre sein, étaient destinées à payer de leur sang leur attachement à la monarchie légitime. Séguier prit pour sujet de son discours *la Stabilité de la magistrature*. C'était un véritable testament de mort; il le terminait par ces paroles mémorables : « Puissent les fondements de l'état » et de la magistrature être désor- » mais inébranlables! puissent les » magistrats, en réunissant toujours » la prudence aux lumières, pré- » parer un avenir moins agité, et » des jours plus heureux à ceux qui » doivent un jour les remplacer! » On ne sait que trop bien comment ce vœu sacré fut trahi. Celui qui l'avait formé se regarda dès-lors comme étranger au monde politique. Dans le premier moment de trouble, on jeta les yeux sur Séguier pour la place de maire de Paris. On la lui offrit, au nom et par les ordres d'un parti puissant, avec d'immenses avantages pécuniaires, qui pouvaient tenter une ambition commune. Il refusa des honneurs qu'un savant moins réservé a payés depuis de sa tête. Spectateur désolé du renversement de l'ordre antique, renfermé dans le sein de sa famille et dans le fort de sa bonne conscience, Séguier ne cherchait que le repos d'une honorable obscurité, lorsqu'un indiscret fit répandre un écrit intitulé : *Séguier traité comme il le mérite ;* on sait ce que cela signifiait dans l'argot de la révolution. Cet incident, qui pouvait le faire remarquer par les persécuteurs de tout ce qui avait tenu de près ou de loin à un gouvernement proscrit, détermina ce magistrat à quitter la France. Il dirigea ses pas vers la Savoie, et se rendit de là aux eaux de Wisbaden, près Maïence. Il y fut remarqué par les princes français, réfugiés à Coblentz, qui le consultèrent dans une question de droit public, relative aux événements qui se préparaient alors. Il s'agissait de savoir si, en entrant sur le territoire français, on pouvait former un parlement composé des débris de tous les parlements du royaume. Après leur avoir répondu, dans un Mémoire aussi complet que pouvait le comporter le dénuement des secours de son cabinet, et avoir refusé de nouveau des offres pécuniaires, il se retira de préférence à Tournai, le berceau de la monarchie française, et le lieu le plus près de la frontière de son pays natal. Ce fut là qu'il mourut le 25 janvier 1792, âgé de soixante-cinq ans, d'une attaque d'apoplexie, et surtout consumé de chagrin. Il fut enterré dans l'église de Saint Jacques de cette ville, où son fils aîné, premier président actuel de la cour royale de Paris, qui avait assisté à ses derniers moments, fit placer une épitaphe terminée par la phrase suivante : « Il fut juge intègre, ma- » gistrat éloquent, défenseur éclairé » de la religion, sujet fidèle à son roi. » *Non habebis ossa ejus, ingrata* » *patria!* » Les souverains qui voyagèrent en France pendant le cours du dix-huitième siècle, voulurent tous assister à une séance du parlement où

Séguier portait la parole. Il les complimenta avec la dignité qui convenait au sénat français. Le roi de Danemark, l'empereur Joseph II, le roi de Suède, le comte du Nord, vinrent tour-à tour l'entendre et l'admirer. En parlant à ce dernier, il rappela avec adresse la visite que le czar Pierre avait faite au parlement sous la régence. Gustave, en sortant de l'audience, dit à Séguier : « Il faudrait » n'être pas d'Europe pour ignorer le » nom d'un magistrat aussi éloquent. » Quoique Séguier eût assez de facilité pour s'abandonner à l'improvisation, il a écrit tout ce qu'il devait prononcer à l'audience, soit qu'il ne voulût point dégénérer de la *perfection étudiée* de d'Aguesseau, soit par délicatesse dans l'exercice de ses fonctions particulières, qui ne permettent pas à un avocat-général de rien omettre de ce que les parties ont articulé dans le récit des faits et dans l'exposé de leurs moyens. Le duc de Choiseul avait empêché Séguier d'être chancelier, en 1768. « Quels maux, » disait son inconsolable veuve, eût » peut-être empêchés un homme qui » avait le courage et la franchise des » anciens chevaliers, avec la probité » et les lumières des anciens magis» trats! » Séguier avait refusé l'ordre de Saint-Lazare, que lui offrit Monsieur, après le jugement de l'affaire de Montesquiou, dans laquelle il avait porté la parole. Il a laissé plusieurs écrits qui l'honoreront à jamais, des plaidoyers, des comptes rendus aux assemblées des chambres, des réquisitoires, des mercuriales et des Discours académiques. Quelques-unes de ces productions sont imprimées, mais éparses et difficiles à trouver. Son Éloge a été prononcé à l'Institut, le 2 janvier 1806, par Portalis, et c'est un des meilleurs morceaux qui soient sortis de la plume de cet écrivain. D—s.

SÉGUIER (Jean-François), né à Nîmes, le 25 nov. 1703, d'une famille honorable de la magistrature de cette ville, et d'origine commune avec celle de Paris, s'est rendu également célèbre par ses connaissances en botanique et en antiquités. Il fit, avec distinction, ses études au collége que les jésuites avaient à Nîmes. Mais, dès son enfance, il fut remarqué par un goût peu ordinaire à cet âge, et qui lui vint, a-t-on dit, d'une médaille d'Agrippa, qu'il avait gagnée, en jouant avec un de ses camarades : ce fut le goût de la numismatique; il devint si vif, que le jeune Séguier ne craignit pas de descendre, de nuit, dans un puits, où l'on avait trouvé quelques médailles; et il n'en sortit qu'avec peine le lendemain. Mais cette seule étude ne pouvait suffire à sa curiosité. Il y joignit celle de l'histoire naturelle, et en particulier de la botanique. Déjà il connaissait toutes les plantes du territoire de Nîmes, lorsqu'il fut envoyé à Montpellier, pour y faire son cours de droit; mais il y fréquenta moins cette école, que les leçons de botanique données alors par Chicoyneau. Rappelé, au bout de quelque temps, dans sa patrie, il était sur le point de sacrifier ses goûts à l'autorité de son père, qui voulait lui transmettre sa charge de conseiller au présidial de Nîmes, lorsque le savant Scipion Maffei arriva dans cette ville, en 1732, pour visiter les nombreux monuments qu'elle renferme. Cet événement décida de l'avenir du jeune Séguier. Maffei, aussi satisfait de son caractère que de son érudition, obtint la permission de l'emmener pour quelques mois, dans les voyages que l'amour des lettres lui faisait entre-

prendre : mais bientôt il ne fut plus en leur pouvoir de se séparer ; et la mort seule put rompre une amitié si bien assortie. Ils parcoururent ensemble une grande partie de l'Europe. A Paris, Séguier mit en ordre, au Jardin du Roi, un herbier très-nombreux. Il envoya de Hollande, à M. de Boze, un des premiers monuments de l'art typographique, et il y vit l'illustre Boerhaave, qui s'empressa de lui montrer les raretés de son jardin. A Vienne, il observa le soleil en présence du prince Eugène, qui lui fit présent du télescope dont il avait fait usage (1). Ils visitèrent encore Rome et le reste de l'Italie, et vinrent enfin s'arrêter à Vérone, rapportant plus de vingt mille inscriptions, ou inconnues ou rectifiées, et se proposant d'en former un seul corps, en y joignant toutes celles qui composent les immenses recueils de Gruter, Reinesius, Fabretti, Gudius, Spon et autres, lorsque Muratori les prévint, au moins en partie, en mettant au jour son *Nouveau Trésor*, 4 vol. in-fol. (Voy. MURATORI). Alors Maffei publia, dans le *Musæum Veronense*, ce qu'on ne lui avait pas enlevé, et Séguier reprit un grand ouvrage dont nous parlerons, sans négliger cependant l'Histoire naturelle. Il parcourait avec ardeur, et en bravant plus d'un danger, les montagnes, les bois, les lieux les plus reculés d'alentour, cherchant des plantes, des pétrifications, des fossiles. Bientôt le public jouit des fruits de son zèle par la publication de la *Bibliotheca botanica*, La Haie, 1740, in-4°. ; ouvrage d'une grande érudition, devenu classique en naissant, mais que celui de Haller, sous le même titre, a fait oublier. Plus tard, il publia les *Plantæ Veronenses*, 1745-54, où il suivit une méthode particulière, qui se rapproche de celle de Tournefort ; et il y joignit un Supplément à la *Bibliothèque botanique*. Cet ouvrage, aussi soigné que le précédent, est moins usuel. Séguier avait lui-même reconnu sur les lieux les plantes qu'il y décrit. Il avait aussi préparé une Description des pétrifications et des fossiles du Véronèse, avec des dessins de sa main ; mais elle n'a point vu le jour. C'est encore pendant son séjour à Vérone, qu'il acquitta la dette de l'amitié, en traduisant de l'italien en français les *Mémoires du marquis de Maffei* (Alexandre), frère aîné de son ami, et général au service d'Autriche, La Haie, 1740, 2 vol. in-12. Ayant eu, en 1755, la douleur de perdre Maffei, il ne put plus supporter le séjour de l'Italie, et il vint se fixer dans sa ville natale, où il apporta les livres, les médailles, les plantes, les minéraux et les collections en tout genre, recueillis dans vingt-trois ans de voyages, de fatigues et de périls (2). Les riches débris d'antiquité dont la ville de Nîmes abonde devinrent pour lui l'objet d'une étude assidue.

(1) Ayant, à cause du temps nébuleux, vainement cherché à observer le passage de Mercure sur le soleil, et une éclipse de Vénus par la lune, il fut dédommagé de ce contretemps, par la découverte d'une belle comète. Il l'aperçut le premier, le 26 février, et le surlendemain, il l'observa en plein jour, au méridien, et la compara au soleil, quoique cet astre ne fût éloigné de la comète que de dix degrés. « Première et jusqu'à présent unique » observation de ce genre, dans les annales de l'as- » tronomie, » dit le baron de Zach, dans une lettre à l'auteur de cette note, en lui rappelant ce fait comme digne d'être conservé. V. S. L.

(2) Ce trésor s'est ensuite successivement accru, pendant trente ans, de dons de souverains, d'opulents amis des sciences, de voyageurs venus des plus lointaines régions, et de savants de toutes les parties du monde. Ce qu'il renferme de plus remarquable et de plus rare, c'est une suite plus nombreuse qu'aucune autre de poissons fossiles, que Séguier avait recueillie lui-même sur le mont Bolca, près de Vérone. Il en a laissé une description manuscrite, assez détaillée, accompagnée de dessins tous de sa main, et d'une exactitude extraordinaire. V. S. L.

Le plus beau et le mieux conservé de ces monuments est celui auquel sa forme a fait donner le nom de *Maison carrée*. On remarque sur son entablement une suite de trous disposés avec une sorte de symmétrie. Ils avaient occupé l'attention de Peiresc et de l'abbé Barthélemy, qui avaient pensé qu'ils servaient à attacher des lettres de métal, et qu'à l'aide de ces trous, on pourrait rétablir l'inscription de l'édifice, et fixer ainsi l'opinion des savants partagés sur sa destination. Après un travail long et pénible, Séguier reconnut que ce monument était un temple élevé en l'honneur de Caïus et de Lucius, fils d'Agrippa et petits-fils d'Auguste. Il consigna les détails de cette découverte, dans une Dissertation qui prouve autant de sagacité que d'érudition, et qui a eu deux éditions, in-8°., 1759 et 1776. L'auteur de son Éloge lu à l'Académie des inscriptions (V. le tom. 47 de ses Mém.) fait la remarque ingénieuse « qu'il semble que » sa fortune littéraire fût due à la » famille d'Agrippa; qu'une médaille de cet illustre romain lui inspira » le goût de l'antiquité, et que le temple consacré à ses fils est devenu un » monument de sa gloire. » Séguier expliqua aussi vers le même temps une suite de caractères absolument différents de tous les alphabets connus, qui se trouvaient sur une plaque de bronze découverte près de Lyon. Il prouva que c'était un congé militaire donné à un soldat par l'empereur Adrien, composé en langue latine et écrit en écriture cursive. Ses ouvrages imprimés se bornent à quelques Mémoires épars dans divers recueils académiques : nous ne rappellerons qu'une lettre sur un autel de la *Bonne Déesse*, découvert à Arles. Elle est dans les Mélanges du président d'Orbessan, son ami. L'objet constant de ses veilles était un vaste recueil auquel sa vie presque entière fut consacrée, et qui n'a pas vu le jour, quoiqu'en état d'être livré à l'impression. C'est un Catalogue de toutes les inscriptions anciennes. Il forme 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Inscriptionum antiquarum index absolutissimus, in quo græcarum latinarumque inscriptionum quæ in editis libris reperiri potuerunt prima verba describuntur*, etc., *Etruscarum et exoticarum indice ad calcem adjecto*, 1749 (3). Une Histoire critique de tous les écrits publiés sur cette matière jusqu'en 1764, qui remplit deux autres vol. in-fol., sert d'introduction. Enfin, quatre autres vol. in-4°. et in-fol. comprennent des suppléments, des notes et des tables. On doit mettre encore au nombre des travaux de Séguier, la correspondance qu'il entretenait avec la plupart des savants de son temps.

(3) Cet ouvrage, poussé jusqu'en 1770, se compose de deux parties : de l'index, 2 vol., gr. in-fol.; des prolégomènes, 2 vol., petit in-fol., sans compter les tables et les appendices qui forment quatre cahiers assez gros. Les prolégomènes contiennent l'histoire de l'ouvrage, depuis le moment où Séguier en conçut l'idée, les voyages qu'il fit en France, en Hollande, en Allemagne, en Italie, pour recueillir et vérifier les inscriptions, et une Notice chronologique et raisonnée de tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière depuis la renaissance des lettres. On voit quelle immense érudition exigeait une telle entreprise, et de quelle ressource elle devait être pour l'étude de l'archéologie. Séguier avait traité, en 1774, avec le libraire Detournes, de Genève, pour la publication de cet important travail; mais il demandait encore deux ans pour y mettre la dernière main. Des obstacles inattendus empêchèrent l'accomplissement de ce dessein. En 1787, l'académie royale de Nîmes, devenue propriétaire du manuscrit, s'occupa d'en faire jouir le public : l'un de ses membres, M. Boissy-d'Anglas, et M. de Joubert, trésorier-général de la province de Languedoc, entrèrent en négociation avec M. Didot, pour l'impression; mais les circonstances devinrent bientôt peu favorables à une telle entreprise, et il fallut encore l'ajourner. Depuis la suppression des académies, l'ouvrage, passé dans la bibliothèque publique de la ville de Nîmes, y était resté jusqu'en 1805, époque où le gouvernement l'en fit enlever par Millin et La Rochette, pour en enrichir la bibliothèque du Roi. C'est là qu'il attend depuis dix-huit ans qu'on le mette au jour. V. S. L.

Ses lettres sont dispersées; et il serait difficile de les réunir : mais on conserve à Nîmes la Collection de celles qui lui étaient adressées; elles remplissent 17 vol. in-fol. On y voit des Lettres des présidents Bouhier et de Mazaugues, d'Hagenbuch, de Boze, Barthélemy, J.-J. Rousseau, de Caumont, St. Vérau, etc. On annonça, il y a déjà plusieurs années, la publication d'un extrait de cette correspondance : cette annonce n'a été suivie d'aucun effet. La réputation que Séguier s'était acquise, lui ouvrit l'entrée de plusieurs académies de France et d'Italie. En 1772, il fut nommé associé de celle des inscriptions et belles-lettres, où son éloge a été fait par M. Dacier. Son savoir recevait un nouveau lustre de ses vertus : ceux de ses concitoyens qui l'ont connu, conservent un doux souvenir de sa candeur, de sa modestie et de sa piété. Une attaque d'apoplexie l'enleva subitement, le 1[er] septembre 1784. Par son testament, il légua à l'académie de Nîmes, dont il avait été nommé protecteur, peu auparavant, sa riche bibliothèque, ses manuscrits (4), ses médailles, son cabinet d'histoire naturelle, remarquable par une suite rare de pétrifications, et sa maison, qu'il avait ornée de beaucoup d'inscriptions et d'autres monuments antiques. Lors de la destruction des académies, cette maison fut vendue, et le reste du legs fut réuni à la bibliothèque de la ville. S i—D.

SEGUIN (CHARLES-ANTOINE), jurisconsulte, était né le 20 mars 1708, à Vaivres, près de Vesoul, obtint dans ses études des succès qui décidèrent sa vocation pour le barreau. Il obtint, en 1748, une chaire de droit à l'université de Besançon, et la remplit d'une manière brillante. Il joignait à une vaste érudition, une élocution pure et élégante, et l'art de mettre les matières les plus abstraites à la portée de ses élèves. Nommé membre de l'académie de Besançon, lors de sa création en 1752, il y lut plusieurs Mémoires intéressants. Il mourut dans sa terre de Jallerange, près de Dole, le 19 sept. 1790. Le professeur Courvoisier (*V.* ce nom) se rendit l'interprète de la douleur publique, en payant un juste tribut à la mémoire de son confrère, dans le discours de rentrée à l'université. Seguin laissait en manuscrit un commentaire sur les Institutes de Justinien, qui a été publié par M. Proudhon, l'un de ses élèves, aujourd'hui doyen de la faculté de Dijon, sous ce titre : *In D. Justiniani Institutiones commentarii*. Besançon, 1805, in-8°. Ce volume est orné du portrait de l'auteur; il en a été tiré quelques exemplaires sur vélin. En outre on a de Seguin : I. *Discours* sur les avantages qu'on peut tirer de l'étude de l'histoire, 1752. II. *Dissertation* sur le nombre des rois Bourguignons qui ont précédé Gondebaud, 1752. Il y soutient, contre l'opinion de Dom Plancher (*Histoire de Bourgogne*), que Gondicaire, sous lequel les Bourguignons passèrent le Rhin en 413, pour s'établir dans les Gaules, était le quatrième roi de cette nation, et que c'est à tort que plusieurs auteurs ont confondu ce prince avec Gondioc, son successeur. III. *Dissertation* sur le véritable auteur des lois des Bourguignons, 1753. L'auteur prouve que l'ancien Code de cette nation ne peut avoir eu pour

(4) Les Principaux sont un parallèle des antiquités de France et d'Italie; une histoire de l'astrologie judiciaire; un Recueil des inscriptions trouvées à Nîmes et dans les environs, avec des explications; un Mémoire sur les congés militaires des Romains, composé à l'occasion d'un monument de ce genre, découvert à Lyon, etc.

auteur que Gondebaud (*V.* ce nom). IV. *Discours* sur l'émulation, 1767. V. *Mémoire* sur des antiquités découvertes à Jallerange, 1768 : ces antiquités consistent dans les ruines d'un château, des pavés en mosaïque, et une voie romaine. Tous ces ouvrages, conservés dans les registres de l'académie de Besançon, sont imprimés par extraits dans les procès-verbaux. L'*Éloge* de Seguin a été lu dans une de ses séances par M. Genisset, professeur d'éloquence, Besançon, 1809, in-8°. W—s.

SÉGUR (Henri-François, comte de), fils du marquis de Ségur, qui était colonel d'un régiment de son nom, naquit en 1689, fut nommé capitaine dans ce même régiment, en 1706, sortant des mousquetaires, et en devint colonel dans la même année, après la démission de son père. Nommé successivement mestre-de-camp et brigadier, il continua à servir en Espagne, puis aux armées de la Moselle, de la Meuse; et passa en Italie, où il fut, en 1733, maréchal des-logis de la cavalerie. Il fut blessé à la bataille de Guastalla, devint maréchal-de-camp, servit en Lorraine, sous le comte de Bellisle, et fut nommé lieutenant-général le 1er. mars 1738. Ce fut en cette qualité qu'il conduisit, en 1742, un corps de dix mille hommes dans la Haute-Autriche, où il se trouva en présence de l'armée impériale beaucoup plus nombreuse. Obligé de se renfermer dans Lintz, il y capitula sous la condition de ne point servir pendant un an. Après avoir fait la campagne de 1744, sous le roi, en Flandre, il conduisit un corps d'armée en Bavière, battit les Impériaux, le 28 janvier 1745, à Lichtenau, et se vit bientôt entouré par plus de quinze mille hommes, n'en ayant que sept mille à leur opposer. Il réunit sa troupe sur les hauteurs de Pfaffenhofen, résista pendant un jour entier à trois attaques très-vives, et fit sa retraite sur Rain, après avoir éprouvé une perte considérable. En 1746, le comte de Ségur commanda un corps d'armée sur la Sambre; et il ouvrit la tranchée au siége de Charleroi. Il était à la tête de vingt-trois escadrons à la bataille de Lawfeld, où son fils fut blessé à ses côtés; et il fut créé chevalier des ordres du roi, le 1er. janvier 1748. Ce général mourut le 18 juin 1751, à Metz, où il commandait. M—d. j.

SÉGUR (Jean-Charles de), ancien évêque de Saint-Papoul, frère du précédent, naquit à Paris, le 26 décembre 1695, et prit d'abord le parti des armes. Au sortir des gardes, dit l'abbé d'Orsanne, dans son Journal, il était entré à l'Oratoire, où il apprit les éléments du latin, et il en sortit, lorsqu'on commençait à lui donner les premiers principes de la théologie. Il avait d'abord appelé, comme beaucoup de membres de sa congrégation; mais il renonça ensuite à son appel et au corps où il était entré, fut pourvu de l'abbaye de Vermand, diocèse de Noyon; et ayant reçu les ordres assez rapidement, devint grand-vicaire de M. de Saint-Albin, évêque de Laon, et le seconda pour remettre l'ordre dans le diocèse, qui s'était fort ressenti des troubles dont l'église était alors agitée. En 1723, le crédit de sa famille le porta jeune encore à l'épiscopat; cette promotion fut un des derniers choix du régent, et un de ceux qui excitèrent le plus de plaintes. L'abbé de Ségur, disait d'Orsanne, n'a point de théologie, et ne sait pas même le latin. Sacré évê-

que de Saint-Papoul, le 24 août 1724, il continua de suivre la même ligne qu'à Laon, donna deux mandements en faveur de la constitution *Unigenitus*, et un autre contre la consultation des cinquante avocats, en 1728. Peu-à-peu ses anciennes préventions se réveillèrent, il se lia avec quelques appelants, et il entretint un commerce de lettres avec deux évêques de ce parti, Soanen, évêque de Senez, et Colbert, évêque de Montpellier. Ce dernier lui conseilla une démarche éclatante pour réparer le *scandale* de sa conduite antérieure, et le 26 février 1735, Ségur signa un mandement par lequel il rétractait ses mandements précédents, demandait pardon à l'église de sa soumission, et adhérait à l'appel de 1717. Il se démit en même temps de son siége, et annonça l'intention d'expier sa faiblesse dans la solitude et dans les larmes. Ce mandement, préconisé par quelques-uns comme un acte de courage héroïque, fut supprimé par un arrêt du conseil, du 2 avril, et par un autre du parlement de Toulouse, du 5 du même mois, et l'auteur fut condamné par le pape et par quelques évêques. Le prélat sortit de son diocèse, quitta toutes les marques de sa dignité, et alla se cacher au château de Saint-Lié, près Orléans, chez M. de Bagnols, qui accueillait volontiers les appelants exilés ou inquiétés ailleurs. Là, sous un nom et sous un habit emprunté, Ségur recueillit les éloges d'un parti nombreux. Au mois d'août suivant, il alla visiter M. Soanen à la Chaise-Dieu, et se fixa d'abord chez un curé des environs de Paris, puis chez un laïque. Il y menait une vie très-retirée, et faisait seulement quelques voyages à Auxerre, pour voir l'évêque, M. de Caylus. Il était chez ce prélat, lorsqu'il tomba malade, et se fit transporter à Paris, où il mourut, le 28 sept. 1748. On trouve son Éloge dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, des 4, 18 et 25 déc. 1748. La dernière de ces feuilles contient plusieurs pièces relatives à ce prélat, qu'un esprit fort borné et une tête faible paraissent avoir entraîné à des démarches extraordinaires. Il menait d'ailleurs une conduite régulière, et pratiquait même des austérités. On a publié l'abrégé de sa Vie, Utrecht, 1749, in-12. P—c—t.

SÉGUR (Philippe-Henri, marquis de), maréchal de France, fils du comte Henri, et neveu du précédent, né le 20 janvier 1724, se distingua très jeune dans les guerres de Bohême et d'Italie, sous les auspices de son père, et reçut, à la bataille de Raucoux, en 1746, un coup de fusil qui lui perça la poitrine de part en part. La balle ne put sortir, qu'au moyen d'une opération plus cruelle que la blessure même. A Lanfeld, l'année suivante, faisant une quatrième charge à la tête de son régiment, repoussé trois fois, il eut le bras fracassé; et, comme il craignit, s'il disparaissait, que l'ardeur de ses soldats ne se rallentît, il continua de commander, força les retranchements, ne quitta son poste qu'après la victoire, et se soumit alors à une douloureuse amputation. Informé de cette action, Louis XV dit au père de Ségur : *Des hommes tels que votre fils mériteraient d'être invulnérables*. En deux promotions successives, il fut nommé maréchal-de-camp, et lieutenant-général. A Varburg, un corps d'armée fut sauvé par le marquis de Ségur. Il ramena, près de Minden, au duc de Brissac, dix mille hommes d'infanterie, que celui-ci croyait perdus, et qui, peu-

dant cinq heures, avaient combattu contre trente mille ennemis, sans être entamés. A Clostercamp, mis hors de combat par un coup de baïonnette à la gorge, et trois coups de sabre sur la tête, il fut fait prisonnier, après avoir résisté longtemps aux grenadiers qui l'entouraient. A la paix il fut inspecteur, et mérita la confiance des ministres et l'estime de l'armée. On lui donna le commandement de la Franche-Comté, dans un moment où des prétentions mutuelles et mal entendues semaient, entre le ministère et les parlements, le militaire et la bourgeoisie, un esprit de division et de mésintelligence. L'équité du marquis de Ségur, son esprit conciliant, et surtout sa franchise, ramenèrent la tranquillité. En 1781, Louis XVI appela cet officier-général au ministère de la guerre, et le fit maréchal de France. Ségur, qui connaissait à fond les vices de l'administration précédente, rétablit la discipline dans les corps, et l'ordre dans les dépenses. C'est à lui que les soldats durent le bienfait de n'être plus entassés, par trois, dans un même lit. Son ordonnance sur les hôpitaux, modèle parfait en ce genre, prouve à quel point il s'occupait de tout régénérer dans cette partie, trop long-temps négligée, du régime militaire. Ce fut encore lui qui créa l'état-major de l'armée, institution dont il serait difficile de contester l'utilité (1). Le maréchal de Ségur quitta le ministère, lorsque l'intrigue s'empara des conseils, sous les auspices du cardinal de Loménie. Depuis ce moment, il vécut obscur et paisible dans le sein de sa famille. La révolution lui ravit toute sa fortune, qui consistait en une pension du roi. Elle le dépouilla de ses grades et de ses ordres, qu'il avait payés de son sang. A soixante-dix ans, pauvre, infirme, privé d'un bras et tourmenté d'une goutte qui lui laissait peu de relâche, il fut jeté dans un cachot, avec défense d'y recevoir les soins de ses enfants, et même le secours d'un domestique. Cependant les tyrans épargnèrent ses jours; et le maréchal de Ségur dut en remercier sa misère. Il mourut à Paris, âgé de soixante-dix-huit ans, le 8 octobre 1801. D-ès.

SÉGUR (Joseph-Alexandre, vicomte de), second fils du précédent, entra de bonne heure au service, et fut successivement colonel des régiments de Noailles, de Royal-Lorraine, et des dragons de son nom. Maréchal de camp, en 1790, il se livra, sans réserve, à son goût pour les lettres qui guérissent presque toujours de l'ambition. Le premier fruit de ses loisirs fut un roman épistolaire, intitulé *Correspondance secrète entre Ninon de l'Enclos, le marquis de Villarceaux, et Mme. de M..... (Maintenon).* On y remarque des choses fines et beaucoup d'intelligence du cœur des femmes;

(1) Cet aperçu des opérations du maréchal de Ségur pendant son ministère, serait incomplet si nous n'y ajoutions pas une mention de la fameuse ordonnance qui attribuait à la noblesse seule les emplois d'officiers dans l'armée. On a déploré long-temps les effets de cette ordonnance qui éloigna le tiers-état du service militaire, et qui mécontenta avec raison la classe très-intéressante des sous-officiers. Cette classe saisit plus tard la première occasion de faire éclater son mécontentement, et ce fut alors qu'elle entraîna toutes les troupes dans les premiers soulèvements de la révolution. Cette défection fut d'autant plus prompte et plus facile que la plupart des régiments étaient sous les ordres de jeunes gens peu capables et sans expérience. Dans les Mémoires que vient de publier M. le comte de Ségur, fils aîné du maréchal, cet écrivain a disculpé autant qu'il a pu son père du tort d'avoir contresigné cette intempestive ordonnance; et après en avoir reconnu l'inconvenance et les funestes résultats, il déclare positivement qu'elle fut rendue par la majorité du conseil, contre l'avis du ministre de la guerre. M—d j.

mais on n'y retrouve ni les mœurs, ni le ton de cette époque. En un mot, ces lettres sont jolies; mais ce ne sont ni Mlle. de L'Enclos, ni Villarceaux qui les écrivent. On sait même que Ségur a fait entrer dans sa *Correspondance* des billets un peu plus modernes que ceux qu'il impute à son héroïne, et que de belles dames ont pu reconnaître; car il possédait, au plus haut degré, le talent de plaire aux femmes. On peut même avouer qu'il en abusait : mais il était alors du bon air de multiplier ses succès et de les afficher. La *femme jalouse*, autre roman du vicomte de Ségur, qui parut en 1791, n'est qu'une imitation un peu pâle des *Liaisons dangereuses*. On y sent l'effort continuel de l'auteur, pour se détourner de son modèle, en le côtoyant toujours. Passionné pour la littérature dramatique, Ségur travailla pour tous les grands théâtres. Il donna, depuis 1789, jusqu'à 1804, à l'Opéra : La *Création du monde*, poème parodié sur l'œuvre célèbre d'Haydn: au Théâtre Français, *Rosaline et Floricourt*, le *Fou par amour*, le *Retour du mari*. (Cette dernière pièce méritait de rester au répertoire); à l'Odéon, l'*Amant arbitre*, *Elmond et Verseuil*, drame noir, dont le sujet eût demandé des couleurs qui n'étaient point sur la palette de Ségur; à l'Opéra comique, *Roméo*, la *Dame voilée*, les *Vieux Fous*, le *Cabriolet jaune*, *l'Opéra comique*. Ce fut le lendemain de la disgrace du *Cabriolet jaune*, que se trouvant, à la sortie de la Comédie française, près de M. G***, qu'une pluie subite arrêtait sous le vestibule, et qui venait aussi d'essuyer une chute, Ségur le pria d'*accepter une place dans son cabriolet jaune*. Le Vaudeville s'est également enrichi de plusieurs petits actes de cet auteur ingénieux. Ces bluettes ne vivent que d'esprit, et ne vivent pas long-temps. Convive assidu des dîners du Vaudeville, le vicomte de Ségur y paya sa contribution poétique par des chansons, qui sont spirituelles et faciles, mais qui n'ont ni la franchise, ni la gaieté du genre. Celle de l'*Amour et le Temps* a fourni des dessins et des gravures. Le glacier Garchi dut une partie de sa vogue aux couplets de Ségur. Sa dernière production, *les Femmes*, 1802, 3 vol. in-12, a été réimprimé dans ces derniers temps. Le cadre était vaste, mais il n'est pas rempli. Ségur obéit, en 1788, à l'invitation, peut-être irréfléchie, faite à tous les Français éclairés, d'écrire sur le gouvernement. Il composa deux brochures; l'une indiquait les rapports qu'il convenait d'établir entre l'armée de ligne et les troupes nationales, l'autre traitait *De l'opinion considérée comme une des principales causes de la révolution*. C'est dans ce dernier écrit qu'on a remarqué la phrase suivante : « La véritable cause de nos malheurs est l'étonnante médiocrité qui égalise tous les individus : s'il paraissait un homme de génie, il serait le maître (1) ». Peu d'hommes ont été plus aimables que le vicomte de Ségur. La douceur de son caractère et l'agrément de son esprit rendaient son commerce charmant. Il parlait avec grâce et savait écouter. Légèrement ironique sans être railleur, il châtiait quelquefois, par un mot heureux, la vanité d'un sot : il était malin avec aménité. Comme écrivain, il est loin du comte de Ségur, son frère. Le vi-

(1) On a encore de lui : *Ma Prison, depuis le 22 vendémiaire jusqu'au 10 thermidor, l'an III de la république, par le citoyen Joseph-Alexandre Ségur, le cadet*. In-8°. de 30 pag. L—P-L.

comte était sans culture. Un de ses amis a dit, dans un poëme badin, en parlant du livre du monde :

C'est le seul livre avec fruit retenu ;
Qu'il nous suffise, en fermant tous les nôtres :
Ségur écrit, et n'en lut jamais d'autres.

Le vicomte de Ségur est mort à Bagnères, le 27 juil. 1805, d'une affection de poitrine, à l'âge de cinquante ans. Ceux qui l'ont condamné comme éditeur des *Mémoires du baron de Besenval*, ont ignoré les faits qui le justifient. Le baron avait légué ses *Mémoires* au vicomte de Ségur. Celui-ci, menacé, pendant la terreur, d'une invasion de commissaires, déposa le manuscrit chez un conventionnel estimé. Les Mémoires y furent transcrits par une main infidèle ; et dans le cours de l'année 1805, le libraire Buisson les acheta d'un inconnu, pour une somme très-modique. Lorsque Buisson apprit qu'ils appartenaient à M. de Ségur, légataire du baron de Besenval, il l'aborda pour les acquérir de lui-même. Ségur déclara que l'intention du baron de Besenval n'avait jamais été de les rendre publics, et que la sienne était de se conformer à la volonté du testateur. Le libraire lui fit observer qu'en renonçant à les imprimer, il était tenu (lui Buisson) de restituer le manuscrit subreptice; mais qu'un autre serait vraisemblablement moins délicat; qu'on les publierait sans s'informer s'ils étaient ou non la propriété de celui qui les présentait; que, dans ce cas, ils seraient imprimés tels qu'ils étaient, tandis qu'il lui proposait de laisser, sous le voile de l'initiale, tous les noms qu'on voudrait dérober à la curiosité des lecteurs. « Il consentait même, ajouta-t-il, à » toutes les suppressions qu'on juge- » rait nécessaires. » Ségur accepta cet arrangement. Il supprima beaucoup, et ne supprima point assez. Voilà l'exacte vérité sur ces *Mémoires*, dont la publication fut un scandale. D—ès.

SEGUY (Joseph), abbé de Genlis et chanoine de Meaux, était né à Rodès, en 1689. Après de bonnes études, se sentant du goût pour la littérature, il s'y appliqua avec soin, et cultiva la poésie et l'éloquence, surtout celle de la chaire. Bientôt il parut à la cour et dans la capitale avec distinction, comme orateur chrétien. Choisi, en 1729, pour prêcher le Panégyrique de Saint-Louis, en présence de l'académie française, cette compagnie fut si satisfaite de son Discours, qu'elle demanda pour lui l'abbaye de Genlis ; et le cardinal de Fleury, alors premier ministre, voulut bien l'accorder. De tels succès excitèrent l'envie. On prétendit qu'il n'avait pas composé lui-même ce Panégyrique, et que Lamotte en était l'auteur. Seguy ne répondit point à cette injuste imputation. D'autres Discours du même mérite, ou d'un mérite supérieur, notamment un bel Éloge de Louis XIV, prononcé devant l'académie, et l'Oraison funèbre du maréchal de Villars, pièce très-distinguée, qu'on ne lui disputa point, prouvèrent qu'il n'avait pas besoin de s'adresser à autrui pour produire d'excellents ouvrages. En 1732, il remporta le prix de poésie à l'académie française. Cette pièce et la belle Oraison funèbre du maréchal de Villars lui en ouvrirent les portes. M. Adam, secrétaire des commandements du prince de Conti, et l'un des membres de l'académie française, étant mort, Seguy lui succéda, et fut reçu le 15 mars 1736. Son Discours de réception, et la Réponse de l'abbé de Rothelin, en qualité de directeur, se trouvent au ve. vol. des Haran-

gues prononcées par les académiciens (1). Seguy remplit avec beaucoup d'exactitude, pendant plusieurs années, les devoirs que lui imposait son nouveau titre, et partagea avec zèle les travaux de la compagnie. A ce talent il joignait une véritable piété: son âge avançant, il crut devoir renoncer aux choses du monde, pour ne plus s'occuper que de celles d'une autre vie. Retiré à Meaux, il sut y remplir avec une édifiante assiduité ses devoirs de chanoine, « cherchant, dit le duc de Nivernais (2), à cacher sa vie et sa gloire, dans une retraite où tout accès fût fermé à la vanité, et où il ne portât pas même le souvenir de ses talents. » L'académie regretta un savant utile et laborieux; mais elle respecta ses motifs. Seguy mourut à Meaux le 12 mars 1761, âgé de soixante-douze ans. L'onction, le pathétique, et en général l'art d'émouvoir, qualité si nécessaire et si précieuse dans un prédicateur, forment le caractère de l'éloquence de Seguy. Il ne faut point chercher, dans ses discours, ces traits vifs et saillants qui font le sublime, et qui distinguent nos orateurs du premier ordre: mais il écrit avec noblesse et élégance; et son style brille par la facilité et par une grande correction. On a remarqué que bien qu'il fût plus orateur que poète, ayant remporté des prix de poésie, il n'en avait jamais obtenu d'éloquence, quoiqu'il eût concouru plusieurs fois dans ce genre. On a de lui: I. *Recueil de poésies*, 2 vol. in-12. II. *Panégyrique des Saints*, 1734, 2 vol. in-12. III. *Oraison funèbre du maréchal de Villars*, 1736, in-4°. IV. *Oraison funèbre du cardinal de Bissy*, 1737, in-4°. Seguy était l'obligé de ce cardinal, évêque de Meaux, et c'était de lui qu'il tenait son canonicat. V. *Oraison funèbre d'Élisabeth de Lorraine, reine de Sardaigne*, 1745, in-4°. VI. *Discours académiques*, 1736, 1 vol. in-12. VII. *Nouvel essai de poésies sacrées*, 1756, 1 vol. in-12. Seguy a publié, avec l'abbé Trublet, la deuxième édition de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, par Vauvenargues, 1 vol. in-12. — On ne doit pas le confondre avec son frère, ami de Jean-Baptiste Rousseau, et qui donna une édition des *OEuvres* de ce poète, Didot, 1743, 3 vol. in-4°., et 4 vol. in-12. (3). L—Y.

SEIBOLD (Chrétien), peintre, né à Maïence, en 1697, manifesta, au sortir de l'enfance, ses rares dispositions pour le dessin. Il n'eut d'autre maître que son génie, et l'étude assidue de la nature. Ses figures ne sont ordinairement peintes qu'à mi-corps. Ce sont en général des portraits; mais par la manière dont elles sont historiées, il en sut faire de véritables tableaux. Cherchant à égaler Denner par le fini, il poussa cette qualité au point d'exprimer jusqu'aux pores de la peau. S'il est inférieur à ce dernier, pour la délicatesse du pinceau, il lui est supérieur par la science du dessin et le choix des attitudes. En 1759, il eut l'honneur d'être nommé peintre du cabinet de l'impératrice-reine Marie Thérèse. Parmi ses ou-

(1) Pag. 182 et suiv.

(2) Reponse au discours de M. le prince de Rohan, coadjuteur de Strasbourg : recueil cité ci-dessus, tome VI, p. 515.

(3) Le manuscrit original de cette édition, très-bien conservé, est précédé d'une préface que la société des bibliophiles vient d'insérer dans le troisième volume de son recueil. L'original a été acheté par le prince Labanoff. On y trouve la *Moïsade* et les *Poésies libres*, imprimées dans l'édition des OEuvres de Jean-Baptiste Rousseau, publiée à Rotterdam, en 1714. Ainsi toutes ces poésies paraissent être incontestablement l'ouvrage de Jean-Baptiste Rousseau.

vrages les plus remarquables, on cite *un vieillard à mi-corps, habillé de grosse bure, ouvrant des yeux presqu'éteints, et paraissant faire des efforts pour parler.* Le Musée du Louvre possède *le portrait* de cet artiste peint par lui-même. Seibold mourut à Vienne en 1768. P-s.

SEICK-MAHMOUD. *Voy.* MOHAMMED.

SÉID-BÉCHAR, derviche turc, était un de ces solitaires auxquels la multitude accorde des dons surnaturels, en faveur de leur vertu et de leur sainteté (1). L'an de l'hégire 825, (1422 de J.-C.), Amurath II fut forcé de marcher en personne contre un nouvel imposteur qui prenait encore le nom de Mustapha, ce fils de Bajazet Ier, qu'on avait cru échappé à la déroute d'Ancyre. Avant de combattre son dangereux ennemi, le sulthan alla invoquer l'intercession de Seïd-Béchar, et sa politique ou sa piété furent récompensées par le succès. Le derviche se mit en prières: Mahomet lui apparut et l'avertit qu'il assisterait Amurath, et qu'il le rendrait victorieux. Le saint personnage arma le sulthan d'un cimeterre, à la tête de l'armée othomane, et lui dit: « Marchez, la victoire » suit vos pas. » Elle le suivit en effet: Amurath et l'imposteur se mesuraient à forces égales, depuis sept jours, lorsque le huitième, une hémorrhagie, presque miraculeuse, survenue au faux Mustapha, frappa d'une terreur panique tous ses soldats, et le fit tomber au pouvoir du sulthan, sous les yeux duquel il eut la tête tranchée. Ce prodige ne fit qu'ajouter à la réputation de sainteté de Seïd-Béchar. Aussi Amurath ne manqua-t-il pas de l'appeler à son aide lorsqu'il mit, quelque temps après, le siége devant Constantinople. Le solitaire arriva dans le camp, monté sur une mule et suivi de cinq cents disciples. Il déclara encore une nouvelle vision. Cette fois il avait été enlevé au ciel, et Mahomet s'était entretenu avec lui: la ville de Constantinople serait prise d'assaut; les Musulmans auraient en partage un riche butin et beaucoup de femmes; mais il était dit que les plus belles de celles qui peuplaient les monastères grecs seraient réservées à Seïd-Béchar et à ses disciples (2). Les promesses de Mahomet ne se réalisèrent pas cette fois: les Grecs opposèrent aux efforts des Othomans de bonnes murailles et un grand courage; d'ailleurs ils avaient vu de leur côté, dit Jean Gananus, la Vierge-Marie, en robe violette, se promener sur leurs remparts et les encourager à se bien défendre. Amurath II leva le siége au bout de deux mois; Seïd-Béchar remonta sur sa mule et reprit, avec ses disciples, le chemin de sa solitude, où il mourut dans l'obscurité. S—1.

SÉID-MOUSTAPHA, ingénieur turc, né à Constantinople, eut, dès sa plus tendre enfance, un goût irrésistible pour les sciences et les arts. Élevé par des parents dépourvus de toute instruction, il s'amusait, com-

(1) L'auteur de cet article a suivi, pour le nom du personnage dont il s'agit, l'autorité de Démétrius Cantemir; mais les historiens turcs extraits par Mouradgea d'Ohsson, nous apprennent qu'il se nommait Schems-eddyn-Muhammed Bokhary, et qu'il était surnommé Émir-Sulthan, sans doute parce qu'il avait épousé une fille de Bajazet Ier. Ils ne disent pas non plus qu'il fut derviche, mais docteur, le plus savant de son siècle, très-avancé en âge, et vivant en odeur de sainteté. A—T.

(2) Mouradgea d'Ohsson ne parle pas de cette seconde et vaine prédiction du vieux Schems-eddyn-Bokhary; mais il dit que ce fut un disciple de ce docteur qui, trente ans après, prédit au même sulthan sa mort prochaine, et que le monarque, frappé de cette prédiction, qu'il regarda comme un arrêt du ciel, mourut en effet au bout de trois jours. A—T.

me Pascal, dans la maison paternelle, à décrire, sur le terrain, des cercles, des angles, des parallèles et d'autres figures régulières, s'efforçant de les expliquer à ses camarades, quoiqu'il n'en eût lui-même qu'une connaissance bien imparfaite, puisque aucun livre n'avait encore été mis entre ses mains. Sentant bientôt la nécessité d'un compas pour s'assurer de la proportion des plans et des figures qu'il avait jusqu'alors tracées au hasard, il éprouva une vive jouissance en se voyant possesseur de cet instrument. Sa satisfaction augmenta la première fois qu'il conçut l'idée de lier une corde à deux piquets, et de s'en servir dans la formation proportionnelle de ses courbes. Une lunette d'approche très-ordinaire, que son père lui prêta, lui donna les moyens d'observer la lune, et d'affirmer, devant une nombreuse assemblée, que cette planète était d'une forme sphérique. Arrivé à l'adolescence, il passait une partie de son temps à examiner avec la plus grande attention tous les instruments qu'il pouvait se procurer; et bientôt la construction des quarts-de-cercle et autres instruments de même nature, lui devint familière. Il s'appliqua dès-lors à l'étude des mathématiques. Les éléments de géométrie d'Euclide et des fragments d'anciens écrivains traduits en arabe, firent ses délices. Il passait les jours et les nuits avec les maîtres turcs, pour augmenter la masse de ses connaissances. Ce fut Gélenbey Ismaïl Efendi qui lui montra le calcul des logarithmes. La perfection des ouvrages et des instruments envoyés d'Europe lui fit comprendre que ce pays était le centre où l'on cultivait véritablement les sciences auxquelles il consacrait tous ses instants; et il résolut de s'en rapprocher. Il se mit à étudier la langue française, qu'il considérait comme la plus universelle et la plus capable de le mettre à portée d'aprofondir des sciences qu'il aimait. En peu de temps, il put parcourir les ouvrages de Wolf, d'Ozanam, de Bélidor et de plusieurs autres auteurs; mais ces écrivains, qu'il trouvait plus ou moins diffus, ne remplirent point son objet, qui était la connaissance de l'application des mathématiques à la tactique, à l'architecture militaire, et aux diverses branches de la mécanique. A force de travail, les calculs de l'algèbre lui devinrent familiers, et il s'exerça lui-même, en attendant avec impatience l'occasion d'un voyage en Europe. Il abandonna momentanément cette idée, lorsque le sulthan Selim III eut fondé une nouvelle école de mathématiques (1), près de l'arsenal, à Sudlidzé. Séid-Moustapha y fut placé, en qualité d'élève permanent et salarié. C'était la première fois qu'on avait entendu à Constantinople des leçons publiques de mathématiques. L'ignorance et l'envie s'élevèrent de tous côtés contre cet établissement. On attaqua, on persécuta presque le maître et les écoliers. Ce déchaînement universel avait répandu le découragement dans l'école, lorsque le sulthan Sélim manifesta hautement la protection qu'il accordait à cette nouvelle institution. On y fit, par ses ordres, des plans de forteresses régulières et irrégulières, accompagnés d'explications écrites, où l'on exposait les règles qui avaient servi à les tracer. Quand ces expli-

(1) Séid-Moustapha l'appelle nouvelle école, pour la distinguer de celle que le baron de Tott avait établie sous le règne du sulthan Moustapha. Mém. de Tott, tom. II, p. 178, édit. in-4°.

cations eurent été publiées, les élèves exécutèrent, d'après leurs plans, dans les campagnes qui environnent Constantinople, de petites forteresses avec leurs bastions en gazon, leurs chemins couverts et toutes leurs dépendances. Une foule innombrable d'habitants de Constantinople vint examiner ces travaux, et ne put refuser son admiration aux exercices et aux évolutions militaires qui eurent lieu pour l'attaque ou la défense des forteresses en miniature. Bientôt la masse du public ne contesta plus l'utilité dont pouvait être, pour la nation, un corps d'ingénieurs habiles: les murmures cessèrent, et les élèves poursuivirent leurs travaux sans être exposés aux railleries ou aux mauvais traitements. De bons officiers, d'excellents arpenteurs, se formèrent dans l'école; un atlas général, quoique rempli d'erreurs et d'incorrections, y fut dressé; et l'on se proposa de lever une carte plus exacte de l'Asie. Séid-Moustapha devait coopérer à cette belle entreprise, qui n'a probablement jamais été commencée. En 1803, il fit imprimer, en français, dans la nouvelle Typographie de Scutari (2), fondée par Sélim III, un ouvrage intitulé: *Diatribe de l'ingénieur Séid-Moustapha, sur l'état actuel de l'Art militaire, du Génie et des Sciences à Constantinople.* C'est comme auteur de cette brochure, aussi curieuse par le fonds des idées, que par la langue dans laquelle elle a été écrite (3), que nous donnons à Séid-Moustapha une place dans la *Biographie universelle*. L'auteur a fait précéder son ouvrage d'un *Avant-Propos sur son état*, où nous avons beaucoup puisé pour la rédaction de notre Notice. Les sciences et les arts font le tour du monde, dit Séid-Moustapha dans sa *Diatribe*; les nations de l'Europe, aujourd'hui si éclairées, ont eu pour maîtres les Latins; ceux-ci ont été les disciples des Grecs; et c'est dans la Perse, l'Égypte et l'Inde, qu'était autrefois le foyer des lumières. Dans les premiers temps, les Othomans n'avaient pas besoin de connaître la trigonométrie pour vaincre des ennemis aussi ignorants qu'eux. Plus tard les nations chrétiennes de l'Europe perfectionnèrent leur tactique et leurs armes, tandis que les Musulmans sont restés presque stationnaires; et ils ont éprouvé des revers. Le sulthan Sélim III a voulu faire cesser cet état de choses, et mettre ses sujets au niveau des autres nations. Séid-Moustapha fait ensuite une description rapide mais curieuse des différents établissements que l'on doit à ce prince, et il en démontre les avantages. Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur les dernières années de cet ingénieur : il paraît seulement qu'il périt lorsque Sélim III fut renversé du trône, en 1807, dans les combats

(2) Scutari, que les Turcs nomment *Uskudâr*, la *Chrysopolis* des anciens, forme maintenant un faubourg de Constantinople; il est situé en Asie, au-delà du Bosphore, vis-à-vis du sérail.

(3) Ce n'était pas cependant le premier ouvrage écrit en français par un turc, et imprimé à Constantinople. Langlès, qui l'a fait réimprimer à Paris, en cite un autre qu'on doit à Mahmoud Rayf Efendy, ancien secrétaire de l'ambassade impériale près la cour d'Angleterre. Langlès croyait posséder le seul exemplaire de cet ouvrage qui existât en France; nous en avons sous les yeux un second, qui appartient à M. Roux, chef de division au ministère des affaires étrangères. Il est intitulé: *Tableau des nouveaux réglements de l'empire ottoman, composé par Mahmoud Rayf Efendy, imprimé dans la nouvelle imprimerie du génie, sous la direction d'Abdurr Ahman Efendi, professeur de géométrie et d'algèbre*, Constantinople, 1798, in-4°. de 60 pages, orné de 27 planches gravées à l'eau-forte, représentant les principaux bâtiments, les vues pittoresques des sites occupés par la nouvelle milice othomane organisée à l'européenne, les camps, les armes, les vaisseaux, etc., établis d'après les nouveaux principes. Dans le titre de l'ouvrage, le mot *ottoman* est avec deux *t* et sans *h*, quoique Langlès en mette une dans celui qu'il a transcrit dans sa note.

qui se donnèrent entre les janissaires et les troupes de nouvelle levée. L'ouvrage de Séid-Moustapha a été réimprimé à Paris, en 1810, d'après l'édition originale, par les soins de Langlès, qui y a joint une Préface et des Notes. D—z—s.

SEÏDAH KHATOUN, princesse Bowaïde, s'est rendue célèbre par sa fermeté et ses talents pour le gouvernement. Épouse de Fakhr-ed-daulah, dont les états s'étendaient depuis Ispahan et Hamadan, jusqu'à la mer Caspienne, elle eut beaucoup à souffrir de l'inconduite et des prodigalités de ce prince méprisable, sur lequel elle sut néanmoins conserver un grand ascendant. Elle en abusa, dit-on, au point de s'emparer de tous ses trésors, de le laisser manquer des choses nécessaires, et de refuser même un linceul pour l'ensevelir. Il est probable qu'on a calomnié cette princesse, en l'accusant d'avarice, ou du moins en exagérant sa parcimonie, puisque en mourant Fakhr-eddaulah, l'an 387 de l'hégyre (997 de J.-C.), laissa quatre-vingt-dix millions en numéraire dans ses coffres, et plusieurs milliers d'habits de toute espèce (*V.* FAKHR-ED-DAULAH). Une si honteuse lésinerie ne s'accorde pas avec le caractère de grandeur que Seïdah déploya depuis la mort de son époux. Chargée alors de la tutelle de ses enfants (*Voy.* MADJD-ED-DAULAH), elle rétablit l'ordre dans les finances, fit régner la justice, maintint la tranquillité au-dedans et la paix au-dehors. La seule guerre qu'elle eut à soutenir fut contre Cabous, qu'elle voulut vainement empêcher de recouvrer ses états héréditaires sur les bords de la mer Caspienne (*V.* CABOUS, au Suppl.). Bientôt un intérêt commun détermina l'habile régente à vivre en bonne intelligence avec ce prince, afin de résister à la puissance formidable que Mahmoud-le-Ghaznevide venait de fonder, à l'orient de la Perse, sur les ruines de celle de Samanides. (*Voy.* MONTHASSER, XXIX, 577) En effet, ce conquérant envoya, peu de temps après, des ambassadeurs à la cour de Reï, afin de sommer Seïdah de le reconnaître pour suzerain, et de lui payer tribut, menaçant, en cas de refus, de venir à la tête d'une armée, s'emparer de l'Irak. Seïdah ne se laissa point intimider par ces menaces. Voici la réponse qu'elle fit aux ambassadeurs : « Pendant la vie du » feu roi, mon époux, je redoutais la » puissance de l'invincible Mahmoud, » et les suites d'une lutte sanglante, » si son courage l'eût porté à atta» quer un prince qui en avait beau» coup. Mais depuis que je suis con» damnée au veuvage, et chargée de » la régence des états de mon fils, » mes craintes se sont évanouies. Le » sulthan est trop sage et trop géné» reux pour mesurer ses armes avec » les miennes. Qu'y gagnerait-il? Si » je succombe dans une guerre où je » saurai défendre jusqu'à la mort la » justice de mes droits, osera-t-il se » vanter d'avoir triomphé d'une » femme? Si au contraire le sort des » combats me favorise, quelle gloire » pour moi d'avoir humilié ce su» perbe vainqueur! » Tant de fermeté et d'adresse fit impression sur l'esprit du monarque. Il n'insista pas sur ses prétentions par respect pour la généreuse Seïdah, et remit à d'autres temps l'exécution de ses projets ambitieux. L'illustre régente, ayant résigné à son fils, quand il fut majeur, les rênes du gouvernement, se vit obligée de les reprendre à cause de son incapacité. Des conseillers perfides mirent la désunion entre la mère et le fils. Seïdah,

forcée de recourir aux armes, vainquit l'ingrat Madjd-eddaulah, le fit prisonnier, lui pardonna, lui rendit la liberté et le trône, et voulut bien continuer à le diriger par ses avis et son expérience. Elle mourut l'an 415 (1024), au grand regret des Persans de l'Irak, qui, cinq ans après, passèrent sous la domination du sulthan de Ghaznah. (*V.* MAHMOUD, XXVI, 168.) A—T.

SÉIDEL (CHRÉTIEN-HENRI), diacre et sous-inspecteur de la bibliothèque de Nuremberg, naquit en 1743, dans la principauté de Sulzbach. Son père, pasteur de village, lui donna les premières leçons, et il continua ses études à l'école de Sulzbach et au gymnase de Ratisbonne. Il perdit son père en 1761; et sa mère restant chargée d'une nombreuse famille, il ne put continuer ses études que par les secours de son frère, qui, simple commis dans une maison de commerce de Nuremberg, eut la générosité de partager son traitement avec lui. Séidel se voua à l'état ecclésiastique; et après avoir été précepteur de quelques jeunes gens, il fut nommé, en 1771, pasteur d'Etzelwang, dans la principauté de Sulzbach. Dans un voyage qu'il fit à Zurich, il se lia avec Bodmer, Gessner, Steinbruchel, Lavater, et tous les savants qui donnaient alors un grand éclat à la littérature allemande. Il fut long-temps en correspondance avec Bodmer. L'exorciste Gassner étant venu, en 1775, aux environs de Sulzbach, où ses prédications firent beaucoup de bruit (*Voy.* GASSNER), Séidel publia un écrit sous ce titre : *Sur les menées et le séjour de Gassner à Sulzbach.* Cet écrit fut regardé par les protestants comme un acte de courage; et Séidel en recueillit beaucoup d'honneur. Il était marié en 1773, et il eut le malheur de perdre sa femme au bout d'une courte et heureuse union. En 1780, il accepta la place de diacre à l'église de Saint-Sébald à Nuremberg, et il se maria en secondes noces l'année suivante. Il mourut en 1787. Ses écrits, composés en grande partie de sermons, sont indiqués dans Meusel. — SÉIDEL (Charlotte-Sophie-Sidonie), femme du précédent, naquit à Burg dans le pays de Magdebourg, le 24 nov. 1743. Son père, le docteur T. J. Lange, donna tous les moments que l'exercice de son art n'exigeait pas, à l'éducation de sa fille chérie; elle perdit ce tendre père à l'âge de seize ans, et huit ans après avoir perdu sa mère. Ces malheurs firent sur son ame une profonde impression, et elle en conserva toute sa vie une teinte de mélancolie que la lecture des *Nuits d'Young* ne fit qu'augmenter. Son oncle, le pasteur Lange, connu aussi comme poète, et chez lequel elle resta après la mort de son père, continua de favoriser son goût pour les lettres et la poésie. Ce fut en 1773, qu'elle épousa Séidel, avec lequel elle avait entretenu une correspondance littéraire. Cette union fut conclue, sans que les deux époux se fussent jamais vus : et cependant elle fut parfaitement heureuse. La santé de Mme. Séidel resta toujours délicate; et elle succomba dans ses secondes couches, en 1778. Ses poésies, pour la plupart d'un caractère religieux, se distinguent par une tendre mélancolie, un sentiment intime des beautés de la nature, et une grande confiance dans les vues de la providence. Ses Essais, Remarques et Discours en prose, ne sont point inférieurs à ses poésies. Le style en est simple, mais élégant et correct Ses OEuvres ont été publiées

après sa mort, sous le titre d'*Œuvres posthumes*, Nuremberg, 1793; in-8°. Z.

SEIF-ED-DAULAH (ABOU'L HAÇAN ALY), premier émir d'Halep, de la dynastie des Hamdanides, était frère de Naser-ed-daulah, émir de Moussoul, qui lui avait cédé, l'an 323 de l'hég. (934 de J.-C.), le Diarbekr et la ville de Meïafarekin (*V.* NASER-ED-DAULAH). Aussi le seconda-t-il dans ses expéditions, entreprises sous le prétexte de protéger le khalifat, contre l'insolence et l'avidité de la garde turke de Baghdad et contre l'oppression de l'émir al-omrah. Quoiqu'Aly eût obtenu, dans une de ces occasions, le surnom de *Seif-ed-daulah* (l'épée de l'empire), il ne se montra pas moins avide et ambitieux que les persécuteurs du khalife qu'il venait défendre (*V.* RADY et MOTTAKY). Cependant ce prince tient un rang distingué dans les annales de l'islamisme; et en effet il fut un grand homme, dès qu'il cessa de jouer un rôle secondaire. L'an 333 de l'hég. (944 de J.-C.), il conquit Halep et Émesse sur le Turk Akhschid ou Ykhschid, qui venait d'ajouter la Syrie à l'Égypte, dont le khalife Rady lui avait accordé l'investiture. Il assiégea même Damas, que Kafour, lieutenant d'Ykhschid, l'empêcha de prendre; et, malgré deux victoires qu'il remporta depuis, l'une sur Kafour, l'autre sur Ykhschid lui-même, il consentit à un traité par lequel il conserva la partie de la Syrie entre Halep et Émesse, et laissa Damas, avec le reste de cette province, au souverain de l'Égypte, dont il épousa la fille. Ykhschid étant mort, l'année suivante (*V.* YKHSCHID), son gendre entreprit une nouvelle expédition contre Damas, et s'empara de cette ville, qu'il conserva peu de temps (*V.* KAFOUR). La décadence du khalifat avait relevé la puissance des Grecs en Orient. L'Asie Mineure entière était rentrée sous leur domination jusqu'à l'Euphrate. L'Arménie avait aussi recouvré son indépendance; et ses souverains avaient repris leur rang parmi les princes de l'Orient. Seif-ed-daulah, par la position de ses états, très-circonscrits tant à l'est qu'à l'ouest de l'Euphrate, se trouvait donc, pour ainsi dire, la sentinelle avancée des Musulmans sur les frontières des Chrétiens. Il se montra digne de ce poste périlleux; et tandis que les princes mahométans ses contemporains ne songeaient qu'à se dépouiller les uns les autres, lui seul, observateur zélé des préceptes du Coran, et réduit à ses propres forces, soutint les efforts des Grecs, commandés par les deux frères Léon et Nicéphore-Phocas, et par Jean Zimiscès: il arrêta souvent leurs progrès, les attaqua quelquefois avec avantage, et leur fit une guerre longue et opiniâtre, pendant tout son règne, qui dura trente-trois ans. Nous supprimons les détails peu intéressants de ces campagnes militaires, qui pour la plupart se bornaient à des incursions passagères, et n'avaient ordinairement pour but, de part et d'autre, que le pillage et la dévastation. Seif-ed-daulah était presque toujours l'agresseur, et pénétrait bien avant dans l'Asie-Mineure. L'an 961, il fut vaincu par Achod, roi d'Arménie, qu'il voulait forcer de lui payer un tribut. L'année suivante, les villes d'Anazarbe et d'Hadat (et non pas Halep (1), comme le disent Elmakin,

(1) Quoique nous rapportions ici la supposition du savant Reiske, dans ses Notes sur Abou'l-Feda, nous ne pouvons croire que tant d'auteurs se soient trompés sur un fait qu'ils racontent avec des détails très-circonstanciés.

Abou'l Faradj, Abou'l Féda, Cedrène, et les auteurs qui les ont copiés, lui furent enlevées par l'empereur Nicéphore-Phocas. L'an 965, Seif-ed-daulah perdit encore Masisa et Tarse. La plupart des habitants de cette dernière ville se retirèrent à Antioche Raschik, l'un d'eux, s'y fit de nombreux partisans, leva des troupes, et alla assiéger Halep, qu'il espérait prendre pendant l'absence de Seif-ed-daulah ; mais ce prince ayant envoyé des secours à son lieutenant, Raschik fut défait et mis à mort. L'an 966, les Grecs entrèrent en Mésopotamie, attaquèrent inutilement Amide et Nisibe ; et, ayant repassé l'Euphrate, ils réussirent enfin à s'emparer d'Antioche, après un long siége. Seif-ed-daulah conclut bientôt avec eux un traité pour l'échange des prisonniers, et délivra un grand nombre de Musulmans, parmi lesquels se trouvait son cousin Abou-Feras al-Haret, prince aussi distingué par son courage que par son érudition, son éloquence et son génie poétique. Seif-ed-daulah mourut à Halep, le 24 safar 356 (8 février 967), à l'âge de cinquante-trois ou cinquante-cinq ans. On porta son corps à Meïafarekin, où il fut enterré. Ses états renfermaient la moitié de la Syrie, avec une portion de la Cilicie, de la Petite Arménie, et les districts septentrionaux et occidentaux du Diarbekr. Ce prince s'est rendu célèbre par sa valeur, son zèle pour l'islamisme et pour la justice, et surtout par la haute protection qu'il accorda aux gens de lettres. Aucun potentat musulman, si l'on en excepte quelques khalifes, n'eut à sa cour une aussi continuelle affluence de savants et de poètes. Seif-ed-daulah les comblait de grâces et de bienfaits, particulièrement le poète Moténabby, qui célébrait ses exploits, et le philosophe Al-Faraby, auquel il dut le perfectionnement de son talent pour la musique. (*V.* MOTÉNABBY et ALFARABIUS.) Il savait un grand nombre de langues. Il cultivait lui-même les arts et les sciences avec succès ; et l'on peut voir, dans Abou'l Feda et dans Elmakin, trois pièces de vers qui prouvent son talent pour la poésie. L'une est sur une de ses favorites, qu'il gardait seule dans un château, de peur qu'elle ne fût empoisonnée par ses autres femmes. Seif-ed-daulah ne fut cependant point exempt des préjugés de son siècle et de sa religion. Regardant ses guerres contre les Chrétiens comme des guerres saintes, il avait fait soigneusement ramasser la poussière de ses habits, au retour de chaque expédition ; et lorsqu'il en eut une certaine quantité, il voulut qu'on en formât une brique, qui fut placée sous sa tête, dans son cercueil. Cet acte singulier de superstition a été depuis imité par quelques princes musulmans, entre autres par le sulthan othoman Bajazet II. A—T.

SEIF-EDDAULAH (ABOU-DJAFAR AHMED III), sixième et dernier prince de la dynastie des Houdides, émirs ou rois de Saragosse, succéda, l'an de l'hég. 525 (1130), à son père Abd-el melek Emad-eddaulah. Celui-ci, effrayé de la puissance et de l'ambition des Almoravides, nouveaux conquérants de l'Espagne (*V.* JOUSSOUF BEN TASCUFYN), s'était jeté dans les bras du roi d'Aragon, Alfonse Ier., qui, pour prix de son alliance, lui avait enlevé Saragosse, sa capitale, et l'avait soumis à un tribut. Seif-eddaulah, suivant la dangereuse politique de son père, et par crainte de malheurs plus grands, livra, dans l'espace de trois ans, au roi d'Aragon, la plupart des

places qui lui restaient encore dans le Nord-Ouest de l'Espagne. Aussi, disent les historiens Arabes, quoiqu'il eût pris les titres d'*Al-mostaïn-billah*, et d'*Al-mostanser billah* (celui qui implore et qui desire le secours divin), Dieu lui retira son appui à cause de son alliance avec les infidèles. Alfonse ayant été tué, l'an 528 (1133) dans une bataille contre les Almoravides qui voulaient l'obliger de lever le siége de Fraga, Seïf-ed-daulah rechercha la protection d'Alfonse-Raimond, roi de Castille, qui s'était fait céder Saragoce par le nouveau roi d'Aragon. Les menaces et les mauvais procédés du Castillan forcèrent Seif-ed-daulah de lui abandonner Roth-al-yehoud (Rueda), avec quelques autres places qu'il ne pouvait défendre ni contre les Africains, ni contre les chrétiens, moyennant la cession de la moitié de Tolède, et de plusieurs possessions aux environs de cette ville. Cet échange eut lieu l'an 534 (1139). Seif-ed-daulah vivait ainsi, depuis cinq ans, dans le voisinage de Tolède, lorsqu'une grande révolution l'arracha, malgré lui, à sa paisible obscurité. La puissance des Almoravides, ébranlée, en Mauritanie, par les coups que lui portèrent les Almohades (*V.* Abd-el Moumen et Toumert), s'étant fort affaiblie en Espagne, des révoltes éclatèrent spontanément sur divers points de la Péninsule, contre les oppresseurs des Musulmans espagnols; mais, en même temps, il se forma diverses factions, qui, ne pouvant s'accorder sur les moyens et sur le but de l'indépendance après laquelle on soupirait, se firent la guerre, et se préparèrent de nouveaux fers. Cordoue venait de se donner un roi dont elle s'était dégoûtée au bout de quatorze jours. Les amis d'Ahmed Seif-ed-daulah ayant vanté ses richesses, son illustre origine, et promis le secours du Castillan son allié, les Cordouans l'agréèrent pour roi à la fin de ramadhan 539 (mars 1145). Il fit son entrée dans leur ville au bruit des acclamations; mais, huit jours après, les violences de ses gens soulevèrent le peuple, qui chassa ce prince et tous ses partisans, et rappela Hamdaïn son prédécesseur. Le mois suivant, Seif-eddaulah fut proclamé roi à Murcie; mais son parti fut comprimé, et ne se releva qu'au mois de septembre, sans acquérir pourtant assez de prépondérance pour que le prince houdide, retiré à Jaen, pût se rendre à Murcie. Peu de temps après il enleva Grenade aux Almoravides; mais il ne put prendre l'Alcaçaba Al-omrah (l'Alhambra), fut obligé, au bout de huit jours, de renoncer à une entreprise qui lui avait coûté beaucoup de monde, notamment son fils Emad-ed-daulah, et reprit la route de Jaen. Appelé enfin à Murcie, il y entra le 18 redjeb, 540 (4 janvier 1146), et y fut reconnu souverain, de même qu'à Valence et à Denia, où il se rendit peu de jours après : mais ayant marché bientôt avec toutes les forces de ces deux royaumes pour secourir la ville de Schatibah (Xativa), assiégée par Alfonse-Raimond et par l'Alcaïd de Cuenca, son allié, il fut tué, le 20 chaban (5 février) suivant, dans les plaines d'Albaceta, près de Chinchilla, où les Chrétiens triomphèrent des Musulmans. Ainsi finit la puissance éphémère de Seif-eddaulah. La famille de Ben-Houd parvint encore à jouer, dans la suite, sous un prince habile, un rôle plus important et plus brillant (*Voy.* Motawakkel, XXX, 263). A—t

SEIF-EDDYN Ier., dixième roi d'Hormuz, sur la côte du Kerman, vers le commencement du 13me. siècle, avait d'abord régné dans l'île de Keïsch ou Kâs, après son père Aly. Il en fut chassé par les habitants, lorsqu'ils apprirent la mort de Chehab-eddyn, roi d'Hormuz, son oncle et son beau-père. Seif-eddyn se retira sur le continent, et monta sur le trône d'Hormuz, après avoir vaincu et tué le ministre Chahrihar, qui l'avait usurpé. Pour se venger des peuples de Keisch, il les attaqua dans leur île, les vainquit, et fit périr plusieurs de leurs capitaines, devenus ses prisonniers. Il régna ensuite paisiblement, et eut pour successeur son neveu Chehab-eddyn Mahmoud II. — SEIF-EDDYN II, treizième roi d'Hormuz, succéda, en 1277, à son père Rokn-eddyn Mahmoud III, qui, pendant un long règne, avait reculé les bornes de son royaume. Chassé du trône par deux de ses frères, il se retira, avec sa mère, à la cour de Kerman, où le sulthan Djélal-eddyn Soïourgatmisch, de la dynastie des Cara-Khataïens, lui fournit des secours. Il rentra dans ses états, vainquit et fit périr son frère Foulad; mais, défait à son tour par son autre frère Cothb-eddyn, il se refugia dans l'île de Brokt ou Keischom (1). Rappelé au trône, après l'expulsion d'un usurpateur qui avait assassiné Cothb-eddyn, il périt bientôt lui-même, avec sa mère et ses sœurs, victimes, comme lui, de la cruelle ambition de son frère Mas'oud IV, qui lui succéda vers l'an 1290. — SEIF-EDDYN III (Padischah), vingt-cinquième roi, et le dixième ou onzième depuis la fondation d'Hormuz, dans l'île de Djeroun qui avait pris le nom de sa nouvelle capitale, chassa du trône son père Cothb-eddyn II, et il le possédait l'an de l'hégire 832 (1429). Quoique le royaume d'Hormuz fût devenu très-puissant, tant par l'étendue de sa domination sur toutes les îles et les côtes du golfe Persique, que par son commerce considérable avec l'Inde, il avait été obligé de reconnaître la suzeraineté de Tamerlan. Seif-eddyn tenta de s'affranchir du tribut qu'il devait à Chahrokh, fils et successeur du conquérant tartare, et il soutint la guerre contre le mirza Ibrahim, fils de Chahrokh; mais il fut contraint à se soumettre. Son usurpation l'ayant rendu odieux à ses sujets, ils appelèrent son frère Touran-Chah, qui vint se présenter devant Hormuz, avec des forces imposantes. Seif-eddyn, hors d'état de lui résister, et craignant de tomber entre ses mains, emporta ses trésors, et se rendit à Herat, où Chahrokh tenait sa cour. Il y arriva pendant les solennités auxquelles donnait lieu la circoncision d'un fils de ce monarque. Admis à toutes les fêtes, ainsi qu'à la table du souverain, qui, à la fin du repas, faisait servir devant chaque convive un bassin rempli de pierres précieuses, de perles et de pièces d'or et d'argent, Seif-eddyn égaya la gravité de l'étiquette orientale, par la frayeur que lui causa la disparution du bassin placé devant lui, qu'un courtisan avait adroitement escamoté, d'après un signe de Chahrokh. Au surplus on prit intérêt à son sort. On lui accorda les timballes, l'étendard et une suite digne d'un souverain; et l'on expédia des ordres, afin que les troupes de l'Irak et du Farsistan fussent dirigées sur les états

(1) Cette île est aussi nommée *Lefl* ou *Kischme* par les Européens, *Dras* par les Persans, *al Tawil* par les Arabes, et *ibn Kawan* par le scherif Edrissi. C'est la *Oarncta* de Néarque.

d'Hormuz pour l'y rétablir et chasser son compétiteur. (*V.* TOURAN-CHAH II). Mais bientôt des contre-ordres furent envoyés; et Seif-eddyn fut obligé de céder le trône à son frère, et de se contenter de la forteresse de Tirzek pour y passer le reste de ses jours. Ce traité fut conclu sous la garantie du monarque persan, l'an 841 (1438). La liste des rois d'Hormuz, donnée par Texeira, et adoptée par J. de Laët, par de Guignes et par les auteurs de la grande Histoire universelle, ne faisant mention ni de Seif-eddyn III, ni de son père, ni de son frère, offre par conséquent une lacune considérable. Jean de Barros, qui n'entre dans aucun détail sur les règnes de ces trois princes, donne mal-à-propos vingt ans au règne de Seif-eddyn, qui n'a duré que huit à dix ans au plus. C'est dans l'histoire des successeurs de Tamerlan, par Abd-el-Rizzak, que nous avons trouvé quelques détails sur ces trois rois d'Hormuz (*Voy.* ABD-EL RIZZAK, au Suppl.). — SEIF-EDDYN IV, trente-unième roi d'Hormuz, était fils de Chah-Weis, qui avait été détrôné par son frère Salgar-Chah. Ce dernier étant mort sans enfants, vers l'an 1501, Seif-eddyn, son neveu, âgé de douze ans, lui succéda, par les soins de l'eunuque Khodjah Attar, homme habile, qui conserva toute l'autorité, comme régent et comme ministre. L'an 1507, Alfonse d'Albuquerque, ayant conquis, sur la côte d'Arabie, plusieurs places dépendantes du royaume d'Hormuz, vint jeter l'ancre devant la capitale, et somma le roi de se rendre tributaire de la couronne de Portugal. Le refus et la résistance qu'il éprouva le déterminèrent à attaquer la flotte musulmane: il en détruisit la plus grande partie. Seif-eddyn et Attar cédèrent alors à la nécessité. Le roi consentit à payer un tribut annuel, et permit aux Portugais de bâtir une forteresse dans l'île d'Hormuz; mais elle n'était pas à moitié achevée, que les intrigues d'Attar et l'insubordination des troupes d'Albuquerque obligèrent celui-ci de tenter une seconde attaque, qui ne réussit pas, et de remettre enfin à la voile. Seif-eddyn ne laissa pas de payer exactement le tribut aux capitaines portugais qui se présentèrent pour le recevoir, et il continua d'entretenir des relations avec Albuquerque, que ses expéditions dans les mers de l'Inde forcèrent de différer la conquête d'Hormuz (2). Attar étant mort (*V.* ATTAR, au Suppl.), Reis Noureddyn, gouverneur d'Hormuz, empoisonna Seif-eddyn, peu de temps après, en 1513 ou 1514, et mit sur le trône Touran-Chah, frère de ce prince (*V.* TOURAN-CHAH III). A—T.

SEIF-EDDYN GHAZY Ier., roi de Moussoul, de la dynastie des Atabeks, était le fils aîné du fameux Zenghy, et résidait dans la ville de Schehrzour dans le Kourdistan, lorsque son père fut tué en Syrie (*V.* ZENGHY). Son absence faillit à le priver de la succession paternelle. Son frère puîné, Nour-eddyn Aly, s'étant saisi de l'anneau de Zenghy, alla se faire reconnaître souverain d'Halep (*V.* NOUR-EDDYN); et le prince seldjoukide Alp-Arslan, qui se trouvait au camp, et auquel Zenghy avait laissé quelques vaines prérogatives de suzeraineté, crut voir une occasion favorable de s'emparer des états des Atabeks. Le zèle et l'adresse du vezir Dje-

(2) Elle n'eut donc pas lieu en 1507, comme l'ont avancé la plupart des historiens, en se copiant les uns les autres, et comme l'a dit aussi, d'après Raynal, l'auteur de l'article ALBUQUERQUE, tom. I.

mal-eddyn conservèrent à Seif-eddyn le royaume de Moussoul, et déjouèrent aisément les projets d'un prince indolent, vain et voluptueux. Seif-eddyn arriva dans sa capitale; et Alp-Arslan, au lieu des hommages et des fêtes dont il s'était flatté, fut arrêté et renfermé dans le château de cette ville. Seif-eddyn, étant venu en Syrie, se réconcilia avec son frère Nour-eddyn, et lui fournit des secours pour faire la guerre aux Chrétiens, qui avaient compté sur la mésintelligence des deux frères. Il recouvra par les armes, sur l'ortokide, plusieurs des places qui avaient appartenu à son père, en Mésopotamie. Timourtasch assiégea ce prince dans Mardin, et ne lui accorda la paix qu'en le forçant de lui donner sa fille; mais lorsque la princesse arriva à Moussoul, Seif-eddyn était dangereusement malade, et mourut sur la fin de djoumady 2e., 544 (novembre 1149), âgé de quarante ans: il en avait régné un peu plus de trois. Ce prince, bon, affable et sage, faisait, deux fois par jour, à ses troupes d'abondantes distributions de vivres: il exigeait d'ailleurs que ses cavaliers eussent toujours le sabre et la masse d'armes à côté de l'étrier, et voulait, quand il était à cheval, que le sandjak ou étendard royal, flottât sur sa tête. Ces deux ordonnances furent imitées par tous les princes voisins. On l'enterra dans un magnifique collége, qu'il avait fondé et doté, à Moussoul. La princesse qui lui était destinée, épousa son successeur (*V.* MAUDOUD COTHB-EDDYN). — SEIF-EDDYN GHAZY II, neveu du précédent, obtint le trône de Moussoul, après la mort de son père Cothb-eddyn Maudoud, l'an 565 (1170), au préjudice de son frère aîné, Emad-eddyn Zenghy, par le crédit de sa mère. Zenghy, frustré de ses droits, alla implorer le secours de Nour-eddyn, son oncle et son beau-père. Le roi d'Halep traverse l'Eufrate, prend Racca, Khabour, Nisbin, Sindjar, et entre par capitulation dans Moussoul; mais au lieu de déposer Seif-eddyn, il le confirme dans sa souveraineté, lui fait épouser une autre de ses filles, et oblige Zenghy de se contenter de Sindjar et de quelques places peu considérables. Cet injuste partage donna lieu à des guerres continuelles, qui hâtèrent la ruine des Atabeks. Seif-eddyn, ayant, après la mort de son oncle, l'an 568 (1173), rappelé les troupes auxiliaires qu'il venait de lui envoyer, s'en servit pour dépouiller son cousin, Melik-el-Saleh Ismael, fils et successeur du prince défunt. Il s'empara de Nisbin, Schabour, Harran, Roha, Racca, Saroudj, enfin de tout ce que Nour-eddyn avait possédé en Mésopotamie, et revint à Moussoul, où il passa ses jours dans le repos, abandonnant à ses ministres une partie des affaires du gouvernement. Peu de temps après, les émirs de Damas, voulant lui livrer cette ville, qui appartenait à Saleh, il hésita par défiance, et ils la donnèrent à Saladin, l'an 570 (1175). Cependant le roi de Moussoul, alarmé des progrès de ce dernier prince, qui venait de fonder une nouvelle puissance en Égypte et en Syrie (*Voy.* SALADIN), envoya contre lui une armée sous les ordres de son frère Azz-eddyn Mas'oud, dirigé par un général de réputation. Emad-eddyn Zenghy ayant refusé de joindre ses troupes à celles de ses frères, Seif-eddyn l'assiégea dans Sindjar; mais il apprit bientôt que son armée, battue en Syrie près de Hamah, par Saladin, avait repassé l'Eufrate. Il

fit aussitôt la paix avec Zenghy, leva de nouvelles troupes, et prit la route d'Halep, où il joignit ses forces à celles de son cousin Saleh. Ayant aussi reçu des renforts des princes ortokides de Kheïfa et de Mardin, il marcha contre Saladin : la bataille se donna encore dans les environs de Hamah, le 10 schawal 571 (23 avril 1176) : elle fut des plus sanglantes. Seif-eddyn la perdit ; presque tous ses officiers furent pris ou tués, et lui-même ne se sauva qu'avec peine : il vint annoncer à Saleh sa défaite, et ne s'arrêtant à Halep que pour piller les trésors de ce jeune prince, il retourna dans ses états, où il reçut la nouvelle que Saladin avait accordé la paix aux Atabeks. Seif-Eddyn Ghazy mourut de phtisie à Moussoul, le 3 safar 576 (28 avril 1180), à l'âge de trente ans. Comme ses deux fils étaient trop jeunes pour défendre les restes de la puissance des Atabeks contre l'ambition de Saladin, il ne leur laissa que des apanages, et légua le royaume de Moussoul à son frère Azz-eddyn (*V.* Mas'oud Azz-eddyn). Seif-eddyn fut un prince juste, sage, aimable et chaste, mais si jaloux de ses femmes, qu'il ne laissait auprès d'elle que des eunuques enfants. Jamais il ne toucha aux biens de ses sujets, ce qui est un assez bel éloge pour un prince musulman économe, dit-on, jusqu'à l'avarice.

A—t.

SEIFFERT (D. André), ou Saiffert, médecin allemand, exerça son art à Paris, depuis l'avènement au trône de Louis XVI, à-peu-près, jusqu'aux premiers temps de la révolution. Il fut très-en vogue, particulièrement dans les hautes classes de la société, de manière qu'il pouvait à peine suffire aux demandes qui lui étaient faites. La reine Marie-Antoinette le voyait souvent chez la princesse de Lamballe, dont il était le médecin, et qu'il guérit d'une maladie déclarée incurable par les plus célèbres docteurs de Paris. Cette cure fit grand bruit, et elle ajouta beaucoup à la réputation de Seiffert. Les gens de toutes les classes venaient le consulter ; il donnait des conseils gratuitement aux pauvres, certains jours de la semaine; et alors chacun était admis à son tour sans la moindre distinction. Le duc d'Orléans s'étant présenté un de ces jours-là pour le consulter, et les pauvres s'empressant de céder leur place au prince, le docteur lui cria de loin qu'il voulût bien s'asseoir, et attendre que ceux qui étaient venus avant lui fussent expédiés. Il paraît que le duc ne lui sut point mauvais gré de cette rigueur (1). Les succès extraordinaires de Seiffert lui suscitèrent des ennemis acharnés, et qui tentèrent plusieurs fois de le faire assassiner. Il a raconté lui-même une tentative d'empoisonnement à laquelle il échappa comme miraculeusement, et dont son emploi auprès de la princesse de Lamballe fut l'occasion. L'ouvrage où il a placé ces détails contient d'autres faits curieux ; il est intitulé : *Observations pratiques sur les Maladies chroniques*, premier volume, *Paris, à l'imprimerie des Amis de la langue allemande* (Brunswick et Leipzig), 1804, in-8°. (en allemand.) Ce volume fut suivi d'un autre, contenant un petit *Dictionnaire pour servir à l'explication des Observations pratiques*, etc., in-8°., même date. Ces deux volumes sont une véritable curiosité bibliographique, parce qu'ils n'ont pas été mis en

(1) Mme. de Genlis parle plusieurs fois avec éloge du docteur Seiffert, dans les deux premiers volumes de ses *Mémoires*.

vente. On y trouve l'histoire détaillée et fort exacte de différentes maladies, particulièrement de celle de la princesse de Lamballe. (Voy. LAMBALLE, au *Supplément*.) L'auteur y a joint quelques anecdotes curieuses sur les événements politiques et sur la famille royale. Enfin l'ouvrage a aussi été publié dans le but de mettre sous les yeux du public allemand, des idées et des *specimens* d'une nouvelle orthographe, et un nombre assez grand de mots nouveaux, formés de racines allemandes, à l'exclusion de tous les mots étrangers ou dérivés d'une racine étrangère. Les principes de l'auteur sont développés dans la Préface, et dans le Dictionnaire: mais, il faut le dire, plusieurs de ses mots nouveaux ne seraient pas compris, tant ils s'éloignent de l'analogie la plus naturelle et des lois que toutes les langues suivent dans la formation des composés. L'orthographe que Seiffert propose lui a fait inventer quelques signes, pour que chaque son ou articulation fût représentée par un caractère particulier, de façon qu'il a été obligé de faire graver et fondre exprès ces nouveaux caractères. Sous ce rapport, le livre est sûr de fixer l'attention des linguistes. Du reste, il y a beaucoup de bizarrerie dans les idées de l'auteur, et celles de son ami Vau-der-Molde, qu'il cite comme le créateur de sa méthode. Seiffert mourut à Paris, en 1809 (2). Il avait renoncé depuis long-temps à la pratique de son art (3), et ne s'occupait plus que de recherches sur la philologie, et sur la langue allemande. Z.

SEIGNELAY (J.-B., marquis DE). *Voy.* COLBERT.

(2) Voy. le *Magasin encyclop.*, 15e. ann. (1810), t. III, p. 134.

(3) La recette des pilules du docteur Saiffer, contre les obstructions, se trouve dans le *Journal de Bibliographie medicale*, d'oct. 1819, p. 348.

SEIGNEUX (GABRIEL), seigneur de Correvon, né à Lausanne, vers les dernières années du dix-septième siècle, eut une existence plus utile que brillante. Après avoir achevé à Genève et à Bâle ses cours de droit public et de mathématiques, il revint dans ses foyers, en 1718, fut nommé président du tribunal criminel ecclésiastique, puis l'un des magistrats de la ville où il concourut à fonder l'école de charité. Il était membre de la société économique (agricole) de Berne, et fut, sans interruption, président de celle de Lausanne : il était aussi correspondant de la société d'Angleterre pour l'avancement de la doctrine chrétienne, et associé de l'académie de Marseille. Il mourut à Lausanne, en 1776. Outre une Traduction de l'ouvrage d'Addison sur la *Religion chrétienne*, avec un *Discours préliminaire, et des Notes et Dissertations* (*V.* ADDISON, I, 209), auquel il a joint un Éloge de J.-Ph. Loys de Chéseaux, on a de lui : I. *Les Vœux de l'Europe pour la Paix*, 1748, in-8°., en vers. Cette pièce parut un peu avant la paix d'Aix-la-Chapelle. Lors de la guerre de Sept-Ans, l'auteur donna, sous le même titre, une pièce en prose, 1760, in-8°. II. *Système abrégé de Jurisprudence criminelle*, 1756, in-8°. de 344; ouvrage savant, et d'un usage continuel. Le Code criminel du canton de Berne y est continuellement mis en parallèle avec les lois romaines et la *Caroline* ou Code pénal de Charles-Quint. III. *Histoire de Frédéric-le-Grand*, trad. de l'allemand, 1760, in-8°. IV. *Discours sur l'irréligion, par Haller*, trad. de l'allemand, 1760, in-12. V. *Des Lois civiles relativement à la Propriété des biens*, ouvrage traduit de l'italien

1766, in-8°.; l'édition de 1768, est augmentée de quelques remarques par de Félice. VI. *Lettres sur la Decouverte de l'ancienne ville d'Herculanum, et de ses principales Antiquités*, 1770, 2 vol. in-8°. VII. *Usong, Histoire orientale*, trad. de l'allemand de Haller, qui l'avait écrit dans sa langue maternelle, 1772, in-8°. (*V.* HALLER, XIX, 333 et 337). VIII. *Lettres sur les Vérités les plus importantes de la Religion*, trad. de l'allemand du même Haller, 1772, in-8°. Les *Muses helvétiennes*, ou *Recueil de pièces fugitives de l'Helvétie*, 1775, in-8°., qu'on lui attribue quelquefois, ont eu pour éditeur Bridel (Philippe-Syrach). On y trouve le voyage fait, à la fin de juillet 1736, dans les montagnes occidentales de la Suisse, que Seigneux avait déjà publié dans le Mercure suisse de juillet 1737 : c'est une imitation de celui de Bachaumont et Chapelle. Seigneux s'occupa longtemps avec Loys de Bochat, et dès 1725, d'une Histoire littéraire de la Suisse : Scheuchzer leur fournit d'importants matériaux; mais ce travail est demeuré inédit. On a publié des *Mémoires sur l'éducation, la vie, les ouvrages et le caractère de feu M. S. Seigneux de Correvon*, Lausanne, 1776, in-8°. de 24 pag. Son Éloge se trouve dans le *Journal Helvétique* d'oct. 1776. A. B—T.

SEILER (GEORGE-FRÉDÉRIC), professeur de théologie, à Erlangen, était fils d'un portier, à Creussen, près de Baireuth, et naquit le 24 octobre 1733. Il reçut sa première instruction à l'école de Baireuth, puis à celle d'Erlangen; où il acquit des connaissances très-étendues dans les langues orientales, les mathématiques, les sciences naturelles et l'histoire. Après ses années d'université, il se chargea d'accompagner, comme instituteur, un jeune M. de Meyern, à l'université de Tubingen. Il fut ensuite pasteur à Cobourg, et enfin professeur à Erlangen, qu'il ne quitta plus, et où il mourut, le 13 mai 1807. Comme pasteur et comme auteur, Seiler a été fort utile à la propagation des idées religieuses. Ses Abrégés de la Bible eurent un succès qui fut surpassé par celui qu'obtint sa *Religion des enfants*, ouvrage élémentaire, publié en 1772, qui a eu dix-huit éditions, et qui a été traduit en diverses langues. Son *Petit catéchisme*, l'*Histoire abrégée de la religion révélée*, et ses *Lectures pour l'habitant des villes et celui des campagnes*, ont eu le même avantage. Seiler fut sans aucun doute un des écrivains les plus féconds parmi les théologiens protestants. Le nombre de ses écrits se monte à 170. Ceux que nous avons cités ont été tirés à cinq cent mille exemplaires chacun. Comme il était propriétaire d'une imprimerie et l'éditeur de tous ses ouvrages, il fut en état de les vendre à très-bas prix, ce qui contribua encore à les propager. Sa biographie, composée par J. B. Lippert, a paru à Erlangen, 1789, in-8°. Z.

SEISLAS ou CIASLAS, roi de Dalmatie, fut un de ces petits souverains qui profitèrent de la faiblesse de l'empire d'Orient au neuvième siècle, pour se rendre indépendants; et qui étaient plus ou moins soumis au roi des Bulgares, le plus puissant d'entre eux, et dont les états réunis finirent par former le royaume de Hongrie. Rodoslas, père de Seislas, était déjà compté pour le quinzième roi de Dalmatie. Les Croates, qui dépendaient de cette petite monarchie, s'étant révoltés, Rodoslas marcha contre eux d'un côté, et donna une partie de

ses troupes à Seislas, pour les attaquer de l'autre. Ce dernier remporta un avantage signalé, et pour s'attacher ses soldats, leur permit de vendre les prisonniers de guerre. Rodoslas n'ayant pas voulu autoriser ce commerce en faveur des troupes qui avaient combattu sous ses ordres, excita des mécontentements et des murmures, dont Seislas profita pour les soulever, chasser son père et s'emparer du trône. Il eut ensuite à soutenir une guerre contre les Hongrois, et remporta sur eux une grande victoire, où leur général Kuse ou Ladislas fut tué. Mais ce succès fut de courte durée. La veuve de Ladislas, ayant rassemblé toutes ses troupes, entra en Dalmatie, et enleva le camp de Seislas, qui fut au nombre des prisonniers. On dit qu'elle lui fit couper le nez et les oreilles, et qu'elle ordonna ensuite qu'il fut jeté dans la Save. Sa famille partagea son sort; et il n'en resta qu'une fille, mariée à Tycomil, ban ou seigneur de Rascie. Cet événement peut se rapporter à l'an 860, sous l'empereur Michel III, et sous Bogoris, roi des Bulgares. Z.

SEISSEL (Claude de), historien, était le fils naturel d'un gentilhomme d'une des premières familles de Savoie, et naquit, vers 1450, dans la petite ville d'Aix, dont il porta le nom dans sa jeunesse. Le goût qu'il montra de bonne heure pour l'étude fut cultivé par d'habiles maîtres; et il fit de rapides progrès dans les lettres et les sciences qui étaient alors en honneur. Après avoir achevé son cours de droit à Pavie, sous Jason Maino, Claude vint à Turin, où ses talents lui méritèrent une chaire d'éloquence. L'invasion des Français l'ayant obligé de suspendre ses leçons, il se rendit, sur l'invitation du cardinal d'Amboise, à la cour de Louis XII, où il reçut l'accueil le plus flatteur, fut revêtu du titre de conseiller-d'état et envoyé en ambassade (en 1508) près de Henri VII, roi d'Angleterre. Claude, à cette époque, avait embrassé l'état ecclésiastique, qui conduisait à tous les honneurs. Administrateur du diocèse de Laon, il fut, en 1509, élu, d'après la recommandation particulière du roi, évêque de Marseille; mais les affaires importantes dont il était chargé l'empêchèrent de prendre possession de ce siége. Il assista, comme ambassadeur de France, à la diète de Trèves, en 1512, et au concile de Latran, en 1514. Après la mort du bon roi Louis XII, il quitta la cour, résolu de se consacrer entièrement à l'administration de son diocèse; mais, en 1517, il accepta l'archevêché de Turin, qui lui fut offert par le duc de Savoie, son souverain. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, le 31 mai 1520, laissant une fille naturelle, qu'il avait mariée avantageusement, en lui assurant une riche dot. Ce prélat se distinguait moins par l'étendue des connaissances que par la sagacité et le jugement. La louange la mieux fondée qu'on puisse lui donner, suivant La Monnoye (*Notes* sur la *Bibl.* de Lacroix-du-Maine), est d'avoir le *premier* commencé à écrire notre langue avec quelque netteté. Outre une Traduction française de *Justin*, il en a publié (mais sur des versions latines) d'*Eusèbe* et de ses continuateurs, de *Thucydide*, d'*Appien*, de l'*Histoire de Cyrus* par Xénophon, et de l'*Histoire des successeurs d'Alexandre*, tirée de Diodore de Sicile et de Plutarque. Indépendamment de quelques Opuscules de droit et de théologie, ou-

bliés aujourd'hui, et dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Niceron, tome XXIV, on a de Cl. de Seissel : I. *Explanatio in primum caput Evangelii Divi Lucæ*, Paris, 1515, petit in-4°. L'exemplaire de dédicace au pape Léon X, sur vélin, est conservé dans la bibliothèque Magliabechi, à Florence. II. *Adversus errores et sectam Valdensium disputationes*, ibidem, 1520, in-4°. La bibliothèque du Roi en possède un exemplaire sur vélin. Seissel traduisit lui-même cet ouvrage en français, sous ce titre : *Disputations* contre les erreurs et sectes des Vaudois, Lyon, Pierre Maréchal, sans date, in-fol. III. La *Victoire du roi* (Louis XII) *contre les Vénitiens* (1), ibid., 1510, pet. in-4°. On trouve ordinairement à la suite les *Louanges du roi Louis XII*, composées en latin par Seissel, et par lui mises en français. Il en existe deux sortes d'exemplaires, ou peut-être même deux éditions, ce que nous n'avons pu vérifier. Les uns portent la date de 1508, Paris, Ant. Verard (Voyez le *Manuel du libraire* de M. Brunet); les autres sont sans date et sans indication de lieu. La bibliothèque du Roi en possède trois exemplaires sur vélin, sans date, reliés avec l'ouvrage précédent. IV. *Histoire singulière du roi Louis XII, Père du peuple*, ibid., 1508, in-8°.; édit. citée par le P. Niceron et par la *Bibl. historiq. de France*; ibid., 1558, in-8°. de 75 feuillets; revu par Denis Sauvage, ibid., 1587, in-8°., et publiée par Théod. Godefroy, avec l'*Histoire* de Jean d'Auton, etc., ibid., 1615, in-4°. Quoique cet ouvrage soit moins l'histoire que le panégyrique de Louis XII, il est très-estimé. V. La *Grande monarchie de France*, ibid., 1519, petit in-4°., dont il existe des exemplaires sur vélin; ibid., 1540 ou 1541, in-8°.; 1557, même format; trad. en latin, par J. Sleidan, Strasbourg, 1548, in-8°. Cet ouvrage, rare et recherché, est divisé en cinq parties. Dans la première, l'auteur s'attache à prouver que la France est l'état le mieux policé. Il traite, dans la seconde, des moyens qui peuvent faire fleurir dans cette monarchie la religion et la justice; dans la troisième, de l'organisation de la force militaire; dans la quatrième, des alliances; et enfin, dans la cinquième, des conquêtes et des moyens de les conserver. VI. La *Loi salique, première loi des François, faisant mention de plusieurs droits appartenant aux rois de France*, Paris, Guill. Nyverd, in-8°., sans date, et à la suite de l'ouvrage précédent, dans les édit. de 1540 et 1557. W—s.

(1) Cette victoire est celle d'Aguadel, remportée le 14 mai 1509, et non pas en 1508, comme le dit Niceron et ceux qui l'ont suivi sans examen.

SÉJAN (Ælius), né à Vulsines, en Toscane, était fils d'un chevalier romain, nommé Séius Strabon, capitaine des gardes sous Auguste et Tibère. Il suivit d'abord la fortune de Caïus César, petit-fils d'Auguste, et s'attacha depuis à Tibère. Il était adjoint à son père dans la charge de préfet du prétoire, lorsque ce prince, auquel il s'était rendu agréable par la souplesse de son caractère et par l'agrément de son esprit, l'envoya, avec Drusus, calmer la révolte des légions de Pannonie. Il devait diriger le jeune prince, et intimider ou promettre, en arbitre de la disgrâce et de la faveur. A son retour, son crédit ne fit que s'accroître. Infatigable au travail, audacieux, adroit à noircir les autres, comme

à se déguiser lui-même, hautain et flatteur à-la-fois, sous un air de retenue, il cachait une ambition démesurée, et dans cette vue, employait tantôt le faste et les largesses, tantôt la vigilance et l'application. Au commencement d'une fortune naissante, il sentit le besoin de s'accréditer par de sages conseils, dont il avait soin de se faire donner tout l'honneur. Enfin, à force d'artifices, il s'empara tellement de Tibère, que ce prince, impénétrable pour le reste des hommes, était pour lui seul ouvert et sans défiance. Lorsqu'il fut devenu commandant des gardes prétoriennes, le premier pas qu'il fit vers l'accomplissement de ses projets ambitieux, fut de réunir en un même camp ces gardes auparavant dispersés dans les différents quartiers de la ville, afin d'avoir sous sa main une force redoutable. Ensuite il s'attache à se faire des créatures dans l'armée, dans le sénat, et devient le distributeur des graces. Tibère se prête avec une complaisance inconcevable à tout ce que Séjau desire; il l'appelle le *compagnon de ses travaux*, et souffre que les images de son favori soient portées à la tête des légions, mises dans les places publiques et sur les théâtres, entre autres sur celui de Pompée, ce qui fit dire à Crémutius Cordus ce mot qui, plus tard, lui coûta cher: « Pour le coup, voilà ce théâtre à « jamais perdu. » Un péril que courut l'empereur, fut pour Séjan l'occasion d'un nouvel accroissement de puissance. Le prince soupait avec lui dans une grotte, lorsque tout-à-coup l'entrée s'écroule et écrase des domestiques. Alors Séjan fait de son corps une voûte à Tibère, et le garantit d'une mort qui paraissait inévitable. Dès ce moment, plus de bornes à son pouvoir, et ses conseils les plus pernicieux ne sont plus que la preuve d'un entier dévoûment. Parvenu à ce haut degré d'élévation, il ne voit plus dans les membres de la famille impériale que des ennemis qui lui font obstacle. Drusus, fils de Tibère, fut sa première victime. Dans un moment de vivacité, ce jeune prince lui avait donné un soufflet: ayant à satisfaire à-la-fois son ambition et sa vengeance, Séjan séduit Livie, femme de Drusus, et l'engage à empoisonner son mari, sous promesse de l'épouser et de ne régner qu'avec elle. Après cela il a soin d'aigrir contre tous ses proches le caractère soupçonneux du prince; et par les plus odieux artifices, vient à bout de faire périr tous les fils et petits-fils de Tibère, ainsi que la veuve de Germanicus. Afin d'arriver plus sûrement à son but, il avait déjà déterminé le prince à quitter Rome pour aller vivre à Caprée, dans une retraite délicieuse, et lui abandonner, en quelque sorte, les rênes du gouvernement. Séjan, tantôt recueillant à Rome les hommages du sénat, tantôt à Caprée, isolant de plus en plus l'empereur, n'avait plus qu'un pas à faire. Il commence par demander la main de Livie, qui le pressait depuis long-temps de l'épouser. Un refus le rend furieux, et le décide à frapper les derniers coups. Mais déjà Tibère avait conçu quelques soupçons; et pendant que le sénat, toujours plus avili, élevait des autels au ministre tout puissant, qui déjà n'appelait plus Tibère que *le roi de Caprée*, les lettres ambigues de l'empereur au sénat, où il loue son *cher Séjan*, tantôt lui ôtent, tantôt lui rendent l'espérance. Enfin, Antonia, belle-sœur de Tibère, informée par un des complices, fait parvenir au prince

tout le plan de la conspiration qui est sur le point d'éclater. Tibère, justement alarmé, nomme Macron commandant des gardes prétoriennes, et l'envoie à Rome. Celui-ci manœuvre assez habilement pour laisser croire au favori qu'il est porteur de nouvelles très-flatteuses pour lui. Le sénat convoqué, un des consuls lit une lettre de Tibère, longue, vague, enveloppée, et qui se terminait par l'ordre d'arrêter Séjan. Le même jour il fut étranglé dans sa prison, l'an 31 de J.-C. Son corps, livré aux insultes de la populace, fut traîné par les rues et jeté dans le Tibre : tableau que Juvénal, dans sa Xe. satire, peint des plus vives couleurs. Ses enfants périrent après lui. On a révoqué en doute l'anecdote de sa jeune fille violée par le bourreau avant d'être mise à mort, parce que la loi ne permettait pas de livrer une vierge au supplice. Apicata, leur mère, qu'il avait répudiée pour épouser Livie, ne put survivre à la perte de ces innocentes victimes; mais, avant de se tuer, elle fit parvenir à Tibère un Mémoire où elle révélait les détails de l'empoisonnement de Drusus. Livie fut remise entre les mains de sa mère Antonia qui, dit-on, la fit mourir de faim. Les sénateurs poursuivirent la mémoire de Séjan avec autant d'acharnement qu'ils avaient montré de bassesse à lui faire la cour. Les délateurs saisirent avidement cette occasion pour fondre sur les citoyens opulents, comme sur une proie qu'on leur abandonnait; et Tibère enveloppa dans la perte de ce méchant homme tous ceux qui lui étaient suspects, ou dont il avait à se venger. A côté des amis de Séjan qui abjurèrent ce titre, Tacite nous a conservé les discours de deux hommes qui osèrent s'en prévaloir. Le premier se donna la mort, et sa fermeté sauva l'autre. Velléius a déshonoré son talent en faisant un éloge pompeux du favori que l'énergique pinceau de Tacite nous a montré sous ses véritables couleurs. Séjan a laissé une mémoire abhorrée et un exemple capable de servir de leçon aux ministres qui abusent de la confiance des princes. On peut consulter, pour plus de détails, Tacite, Suétone, Crevier, *Histoire des Empereurs*. La catastrophe de Séjan a été mise au théâtre trois fois, d'abord par Cyrano de Bergerac (sous le titre d'*Agrippine*), puis par Magnon, dont la pièce fut représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1646; enfin par J. B. Ch. Chopin, du Hâvre, dont la tragédie intitulée: *La Mort de Séjan*, a été imprimée en 1755, in-12. N—L.

SÉJAN (Nicolas), organiste, né à Paris, en 1745, eut pour maître Forqueray, et toucha, dès l'âge de treize ans, à Saint Merry, un *Te Deum* improvisé, qui fut admiré de tous les maîtres de cette époque. Deux ans après, il obtint, au concours, l'orgue de Saint-Merry, et, en 1767, ayant été nommé l'un des quatre organistes de Notre-Dame, il devint le collègue de Daquin, de Couperin et de Balbâtre. Enfin il fut organiste du roi, et plus tard professeur au conservatoire de musique. Il était organiste des Invalides, et il avait recouvré son emploi à Saint-Sulpice, lorsqu'il mourut le 18 mars 1819. On a de lui trois Ouvrages gravés : I. Un livre de *six Sonates* de piano, avec accompagnement de violon. II. Un Recueil de *Rondeaux* et *Airs* dans le genre gracieux. III. Un Œuvre de *Trios*, avec accompagnement de violon et de basse. Delille a immortalisé ce musicien, dans son poème

des *Trois Règnes de la Nature*, par les vers suivans :

Séjan a préludé, loin d'ici, loin profanes!
De l'inspiration les sublimes transports
Échauffent son génie et dictent ses accords.
Sous ses rapides mains le sentiment voyage;
Chaque touche a sa voix, chaque fil son langage:
Il monte, il redescend sur l'échelle des tons;
Et forme sans désordre un dédale de sons.
Quelle variété! que de force et de grâce!
Il frappe, il attendrit, il soupire, il menace....

Z.

SEISSEL. *Voy*. SEYSSEL.

SÉJOUR (DU). *Voy*. DIONIS.

SELCHOW (JEAN-HENRI-CHRÉTIEN DE), né à Wernigerode, le 26 juillet 1732, étudia à Göttingen, y fut nommé professeur de droit en 1757, et passa, en 1782, avec le même titre, à Marburg, où il mourut le 21 avril 1795. Son cours de jurisprudence attira long-temps, de tous les côtés de l'Allemagne, des jeunes gens studieux; et sa renommée littéraire s'accrut surtout par *ses Éléments du droit privé allemand* (*Elementa juris germanici privati hodierni*) dont il a paru huit éditions, de 1757 à 1795, et qui a été adopté, comme élémentaire, par la plupart des universités de l'Allemagne. On a néanmoins reproché à l'auteur d'avoir adopté pour son exposition de la jurisprudence germanique le plan suivi dans les Institutes de Justinien ou pour le droit romain. Ses *Elementa juris publici germanici*, qui furent imprimés pour la première fois en 1769, ne jouissent pas de la même réputation. Selchow s'occupa aussi du droit romain; mais ses écrits sur cette matière, se distinguent plutôt par un latin clair et élégant, que par des vues philosophiques et une bonne méthode. La vivacité de son esprit, jointe à une haute opinion de son mérite, lui attira un grand nombre de querelles. Il fut le collaborateur de plusieurs ouvrages périodiques, dans lesquels il se livra souvent à une critique vive et sévère, surtout à l'égard des ouvrages de Droit. Selchow était d'une vanité excessive, et vif jusqu'à l'emportement. Ses écrits sont bien inférieurs, sous le rapport du plan et de la méthode, à ceux que Pütter avait publiés avant lui sur la même matière. Comme tous ceux des professeurs de Göttingue, ils offrent l'avantage d'une notice exacte des ouvrages composés sur des sujets analogues; avantage principalement dû à l'usage de la bibliothèque de cette ville, une des plus riches de l'Europe. Sa vie fut publiée en latin, en 1796, par un professeur de Marburg, sous ce titre : *M. C. Curtii Memoria J. K. C. de Selchow*, et elle est insérée dans l'almanach de jurisprudence par Koppe (année 1796). *Voy*. aussi le Nécrologe de Schlichtegroll, tome II, p. 41, etc.

Z.

SELDEN (JEAN), appelé par Grotius *la gloire de l'Angleterre*, naquit le 16 déc. 1584, à Salvington, dans le comté de Sussex. Après avoir fait ses premières études à l'école de Chichester, où ses progrès dans les langues savantes furent si rapides, qu'à l'âge de dix ans il composa un distique latin, qui fut gravé sur la porte de sa maison natale, Selden fut admis, à quatorze ans, à Hart-Hall, à Oxford. Il passa trois ans dans cette université, et vint au Temple, où il acquit une grande célébrité. Il trouva de nombreux secours pour le perfectionnement de ses connaissances, et pour ses recherches sur les antiquités judaïques, dans ses liaisons avec les hommes les plus distingués de cette époque, Cambden, Spelman, Robert Cotton et l'archevêque Usher. En 1607, il termina un Recueil chronologique de tous les documents recueillis sur les matières

publiques ou privées d'Angleterre, jusqu'à la conquête. En 1610, il publia deux traités, l'un en anglais, intitulé : ***England's epinomis***, et l'autre en latin, intitulé : ***Jani Anglorum facies altera***. Dans la même année, il publia un petit ouvrage intitulé : ***The duello, or single combat***, divisé en deux parties, le duel extra-judiciaire dont il parle très-légèrement, et le duel judiciaire, dont il développe les règles et les formes telles qu'elles ont été pratiquées en Angleterre depuis l'entrée des Normands. Cette dernière partie fut réimprimée à Londres, en 1706. A la prière de Michel Drayton, Selden rédigea des Notes sur les dix-huit premiers chants du *Poly Olbion*, ou Description en vers alexandrins des différents comtés d'Angleterre. En 1614, il donna au public le plus grand ouvrage qu'il ait composé : c'est un traité des titres d'honneur (*Titles of honour*), dont la seconde édition parut en 1631, et la troisième en 1672. Une traduction latine, par Simon-Jean Arlow, fut imprimée en 1696, à Francfort. Cet ouvrage surpasse tout ce qui a été publié sur la même matière. En 1616, l'auteur réimprima et enrichit de Notes l'*Éloge des lois anglaises*, de Jean Fortescue. Vers le même temps, Bacon ayant été nommé chancelier, Selden lui adressa un livre intitulé : ***Bref exposé sur la dignité de lord chancelier d'Angleterre***. En 1617, il s'occupa d'un traité sur le séjour des Juifs en Angleterre; et, dans la même année, d'un ouvrage ayant pour titre : ***De Diis Syris syntagmata duo***, réimprimé en Hollande, en 1627, et à Leipzig, en 1662 et 1680. Ce fut en 1618, qu'il jeta l'alarme dans le clergé anglican, par l'attaque vigoureuse qu'il fit de la doctrine du droit divin des dîmes, dans son Histoire de cette prestation ecclésiastique. Des plaintes furent portées contre lui au roi Jacques Ier., qui le fit traduire devant une commission de cour supérieure. Selden reconnut hautement sa faute. L'ouvrage fut prohibé, et il fut défendu à l'auteur de répondre aux réfutations qu'on en ferait. Il en parut deux, auxquelles Selden fit des réponses qu'il distribua manuscrites à ses amis. Deux autres pamphlets furent encore dirigés contre son histoire; mais il mit fin à cette controverse, en déclarant, dans un court Précis, qu'en publiant son *Histoire des Dîmes*, il n'avait entendu traiter qu'une question historique, sans vouloir porter atteinte à l'origine toute divine de ce droit. En expiation de ses torts, et par déférence pour le roi Jacques, il publia trois opuscules, l'un sur le nombre 666, l'autre sur Calvin, le troisième sur la naissance de J.-C. Lors de l'assemblée du parlement, en 1621, Jacques Ier. prétendit que les priviléges des communes n'avaient d'autre fondement que la tolérance des monarques. Le 18 décembre, fut enregistrée une protestation portant que les libertés, franchises et juridiction du parlement sont autant de droits formels et héréditaires des sujets anglais. La dissolution du parlement s'ensuivit, et le roi fut tellement irrité de cette protestation, qu'il la déchira de sa propre main, et fit emprisonner Selden, comme en étant le principal auteur. Traduit au conseil privé, Selden ne tarda pas à être mis en liberté. Il composa, par ordre de la chambre des pairs, une Dissertation sur les priviléges des barons; et, vers le même temps, un Traité sur les fonctions judiciaires du parlement, qui n'a été imprimé qu'après

sa mort, en 1681, et qui n'est digne ni de son savoir ni de sa réputation. Il paraît que le chancelier Bacon consulta Selden, sur la validité de la sentence prononcée contre lui; et que celui-ci lui indiqua les moyens de se pourvoir en nullité. Ce fut en 1623, qu'il fit imprimer l'ouvrage d'Eadmer, moine de Canterbury, ayant pour titre : *Historiæ novorum sive sui seculi*, contenant l'histoire des affaires publiques, depuis 1066 jusqu'en 1122. En février 1624, il fut élu député au parlement pour le bourg de Lancaster; mais il n'y parla point, et fit seulement partie de quelques comités; aussi lorsque Charles Ier., qui venait de succéder à Jacques, eut convoqué un autre parlement, les habitants du comté de Lancaster, n'ayant pas trouvé leur député assez violent contre la dernière cour, en élurent un autre; mais Selden se fit députer par le Wiltshire. Alors il s'unit à Wentworth, Noy et quelques autres ennemis de la Cour et du duc de Buckingham. Dans le parlement suivant (1626), il fit partie du comité chargé de dresser l'acte d'accusation de ce ministre, et de poursuivre son jugement devant la chambre des lords. Ce fut même lui qui eut la mission spéciale d'attaquer le duc sur ses prévarications. En juin 1626, le parlement fut de nouveau dissous, et le roi forcé de recourir aux emprunts. Plusieurs seigneurs, ayant refusé de payer, furent arrêtés. Selden plaida pour l'un d'eux, Sir Édouard Hamden. Ses efforts furent inutiles. Réélu, en 1628, par le comté de Lancaster, dans le troisième parlement de Charles Ier., il eut une grande part aux succès du célèbre *Bill des droits*, qui passa, le 3 avril de cette année. C'était vers ce temps que les fameux marbres de Paros avaient été apportés chez le comte d'Arundel. Lorsque la *pétition des droits* eut été accordée, Selden se retira à Wrest, dans le comté de Bedford, et consacra tout l'été à son excellent commentaire sur ces marbres, sous le titre de *Marmora Arundeliana, sive Saxa græca incisa*, in-4°., 1629. Ce commentaire nous a valu les belles éditions de Prideaux, en 1676, et de Maittaire, en 1732 : la dernière sous le titre de *Marmora Oxoniana*. Durant la session de 1629, Selden, sur une pétition des imprimeurs et des libraires de Londres, défendit la liberté de la presse contre les décrets de la chambre étoilée. Il mit également beaucoup d'ardeur à démontrer l'illégalité des droits de tonnage établis sans le consentement du parlement. L'orateur refusa de mettre la question aux voix. La chambre fut ajournée, puis dissoute, et des mandats d'arrêt furent lancés contre plusieurs membres, notamment contre Selden. Traduits devant la cour du banc du roi et devant la chambre étoilée, ils demandèrent leur liberté sous caution. Les juges en référèrent au roi. Les délais expirèrent, et les accusés restèrent en prison. Au terme suivant, les juges demandèrent, non-seulement une caution de se représenter, mais même une caution de bonne conduite. Les accusés s'y refusèrent : Selden fut transféré dans une autre prison, et n'en sortit que l'année suivante, en donnant caution. Ce ne fut qu'en 1634 que, sur une pétition présentée au roi, il obtint une décharge entière. Il avait composé, dans sa prison, son savant livre *De successionibus in bona defuncti ad leges Hebræorum*, imprimé pour la première fois, en

1631, avec cette épigraphe : *Et sordes arcta inter vincla recusat*, et reimprimé en 1636, avec un traité *De successione in pontificatum Hebræorum*, qu'il dédia à l'archevêque de Canterbury. Ces deux ouvrages ont été réimprimés à Leyde, en 1638, avec des additions de l'auteur, et à Francfort, en 1673. On sait, que vers 1609, Grotius avait publié un livre intitulé *Mare liberum*, pour établir le droit que réclamaient les Hollandais, de naviguer dans les Indes Orientales, malgré l'opposition des Espagnols et des Portugais. Quelques années après, Selden combattit les principes de Grotius, dans son *Mare clausum*. Quoiqu'à dire vrai, le *Mare clausum* ne soit pas une réfutation catégorique de l'ouvrage du publiciste hollandais, cependant l'opposition des titres annonce suffisamment l'intention et le but de Selden. A l'époque où il encourut la disgrace du roi Jacques, par la publication de son *Histoire des dîmes*, l'amiral d'Angleterre ayant oui parler d'un ouvrage de ce jurisconsulte sur le domaine de la mer, en rendit compte au roi. Jacques donna ordre de mettre cet écrit en état d'être publié et, dans l'été de 1618, Selden présenta son manuscrit au monarque, qui le fit soumettre à l'examen de Henri Marten, président de la cour d'amirauté, lequel l'approuva. Alors l'amiral présenta Selden au roi, pour obtenir l'impression. Jacques était sur le point d'en signer l'ordre, lorsqu'il se souvint que l'ouvrage contenait certain passage qui pourrait déplaire au roi de Danemark, qu'il ne voulait pas offenser, parce qu'il lui devait une somme considérable, et voulait lui en emprunter une plus forte encore. Selden retrancha ce passage; mais le roi et ses ministres, n'attachant plus autant d'intérêt à la publication de l'ouvrage, il demeura pendant quinze ans oublié dans le cabinet de l'auteur. On lui objectait que certains passages semblaient restreindre la juridiction de l'amirauté : que d'autres pourraient contrarier les vues du roi dans ses plans à l'égard des puissances étrangères. Sous le règne suivant, d'autres objets fixèrent l'attention de Selden ; et ce ne fut qu'au printemps de 1635, que des prétentions maritimes étant controversées dans un débat avec la Hollande, on détermina Charles Ier. à ordonner la publication de ce livre. Telle est l'histoire de cet ouvrage fameux ; et c'est dans Selden lui-même que ces notions ont été puisées. L'ouvrage est dédié au roi Charles, et la préface est datée d'Inner-Temple, 4 nov. 1625. Par une déclaration enregistrée le 26 mars 1636, le roi ordonna que trois exemplaires de cet ouvrage, *où se trouve être établie la preuve du domaine souverain de la Grande-Bretagne sur les mers d'Écosse et d'Irlande*, fussent déposés aux archives du conseil de la cour de l'échiquier et de la cour de l'amirauté. Il fut traduit en anglais, en 1652, à l'époque de la rupture entre l'Angleterre et la Hollande, par Marchemont Needham, et, après la restauration, par J. H. (probablement Jacques Howel). En soutenant la cause de la liberté des mers, Grotius avait peu développé sa doctrine, sans doute parce que, fondée sur le droit naturel, elle lui paraissait incontestable et absolument démontrée. Selden, au contraire, invoqua l'autorité des publicistes favorables à la sienne, de l'auteur anonyme du *Consolato del mare*, d'Albéric Gentilis, etc., celle même des saintes Écritures et des poètes anciens. Il épuise

tous les sophismes pour faire prévaloir l'opinion contraire. « Le *Mare* » *clausum*, dit Gérard de Rayneval, » l'un de nos diplomates les plus dis» tingués du siècle dernier, est un » monument remarquable des efforts » dont est susceptible l'imagination, » quand l'amour-propre ou un pa» triotisme exagéré l'aiguillonne. » Selden caressait les vues ambitieuses de son gouvernement. Charles Ier., auquel il dédia son ouvrage, en avait tellement adopté les principes, qu'il chargea Carleton, son ambassadeur à la Haie, de porter plainte aux états-généraux, contre l'audace de Grotius, qui avait osé soutenir la liberté des mers, et demander qu'on en fît un exemple. Ces principes furent aussi ceux de Cromwell et de son parlement, et ils donnèrent lieu à la guerre contre les Provinces-Unies. Enfin Guillaume III, dans un manifeste, où il reprochait à Louis XIV d'avoir laissé violer par ses sujets le droit de souveraineté de la couronne d'Angleterre sur les mers britanniques, et George III, dans les dernières guerres, ont suffisamment prouvé qu'ils n'avaient point abandonné la doctrine de Selden. Jusqu'à Gérard de Rayneval, aucun auteur français n'avait attaqué les paradoxes du subtil et savant jurisconsulte anglais. C'est en 1811 que le diplomate français analysa la Dissertation dont il s'agit, dans son Traité intitulé : *De la Liberté des mers*, et qu'il réfuta Selden avec une force de dialectique et une puissance de preuves qui ôtent à cet écrit le cachet d'un ouvrage de circonstance. En 1640, le roi convoqua un nouveau parlement, où Selden vint comme député d'Oxford. Il fut nommé membre de plusieurs commissions, et spécialement de celle qui fut chargée de préparer l'accusation contre Strafford; mais il paraît qu'il s'opposa fortement à cette poursuite, et que le parti de l'accusation porta son nom sur une liste de prétendus ennemis de la justice. Il y eut, dans la même session, une discussion assez vive entre Selden et Grimston, au sujet de la suspension des ministres par l'autorité épiscopale. Tous les efforts de Selden ne purent empêcher que le bill qui tendait à exclure le clergé des fonctions législatives et judiciaires ne fût reçu à la chambre, le 17 mars 1641. Selden avait composé, de 1636 à 1640, son livre *De jure naturali et gentium juxtà disciplinam Hebræorum*, où il arrange en système toutes les lois des Hébreux qui concernent le droit naturel, et les sépare d'avec celles qui se rapportent à la constitution particulière de la nation juive. Budée, professeur à Halle, en a donné un abrégé en 1695. Quoique Milton, dans son traité intitulé *Areopagitica*, fasse un grand éloge de cet ouvrage, et, quoiqu'il soit aussi vanté par Puffendorff, il pèche cependant par la clarté et la méthode; et, quant au fond, il n'a pas contribué au progrès de la science du droit naturel. Cependant Selden jouissait alors d'une telle considération dans sa patrie, qu'il ne tenait qu'à lui de choisir parmi les places les plus considérables. On prétend que Charles Ier. lui offrit celle de chancelier, et qu'il la refusa (1). D'autres assurent que ce ne fut qu'un projet, qui manqua par diverses considérations étrangères à sa propre volon-

(1) « *Et ce fut très-heureusement*, dit un auteur » anglais; *car s'il l'avait acceptée*, ajoute-t-il avec » une étrange et barbare naïveté, *qui sait si son* » *nom, sa sagesse, sa probité et ses talents n'au*» *raient pas servi la cause du roi, et empêché le* » *peuple anglais de livrer ce prince au châtiment* » *juste et exemplaire que sa dissimulation et ses* » *autres crimes avaient mérité!!!* »

té. La conduite qu'il tint en juin 1642 put changer les dispositions du roi. La couronne avait fait une proposition que Selden regardait comme inconstitutionnelle, et qu'il combattit avec vigueur. Lord Falkland lui écrivit, par l'ordre du roi, une lettre affectueuse; mais il n'en demeura pas moins inébranlable dans son opposition. Déjà, à son retour à Oxford, en 1640, il s'était rapproché des ennemis les plus violents de l'archevêque Laud et du comte de Strafford. Néanmoins les égards que lui témoignaient le roi et ses ministres firent croire qu'il avait trempé dans le complot de 1643, dont l'objet était d'introduire la force armée dans Londres, et de désarmer la milice. Il fut entièrement lavé de ce soupçon par les dépositions de personnes dignes de foi. Vers cette même époque, il avait traduit deux manuscrits arabes intitulés : *Eutychii ecclesiæ suæ origines ;* et cette publication, avec les notes qui l'accompagnaient, fut l'objet d'attaques très-vives de la part du clergé. Un synode ayant été convoqué, en juillet 1643, afin de régler les affaires ecclésiastiques, plusieurs députés des deux chambres y siégèrent; entre autres Selden, qui combattit les membres du clergé sur leur propre terrain; car lorsqu'ils invoquaient le texte des saintes Écritures, « ce peut être, disait-il, le sens donné au texte dans vos bibles de poche; mais l'original en grec ou en hébreu a une toute autre signification. » Et cette argumentation les réduisait au silence. Le 8 nov. 1643, il fut nommé, par la chambre des communes, garde des archives de la Tour; et au mois de février 1644, il signa le fameux covenant. Dans la même année, il publia son ouvrage chronologique : *De anno civili veteris Ecclesiæ*, dans lequel on trouve quelques erreurs. En août 1645, le docteur Eden, président du collége de la Trinité, à Cambridge, étant mort, Selden fut choisi unanimement pour le remplacer : mais il s'y refusa; et l'on n'a pu déterminer les motifs de ce refus. En mai 1645, il fut chargé, par la chambre des communes, de recueillir tout ce qui avait rapport au bureau héraldique du royaume. C'est en 1646 qu'il imprima son écrit qui a pour titre. *Uxor hebraïca*, dont il parut une édition à Francfort, en 1673. Selden publia, en 1647, le *Fleta*, ou Commentaire sur la jurisprudence anglaise. Cet ouvrage, en six livres, est d'un auteur qui écrivait sous le règne d'Édouard Ier.; et le manuscrit se trouvait dans la bibliothèque de Cotton. Il est précédé d'une préface très-curieuse, dans laquelle l'auteur traite des anciens jurisconsultes anglais, et de l'autorité des lois de Justinien dans la Grande-Bretagne. En 1646, le parlement avait voté, au profit de Selden, une somme de cinq mille livres sterling, pour le dédommager de la détention qu'il avait subie en 1629, et de toutes les pertes qu'il avait faites à cette occasion; mais il paraît qu'il refusa cette indemnité. Dans ces temps de troubles, on voulut abolir les universités : notre auteur les défendit avec beaucoup de chaleur. Il fallait que ses opinions politiques eussent changé, et que la violence des mesures exercées à l'égard du roi l'eussent indigné, puisque l'usurpateur ne put jamais obtenir de lui qu'il réfutât les ouvrages dans lesquels Charles Ier. était justifié. Cromwell le pressait surtout de répondre à un ouvrage attribué à ce malheureux prince, et qui a pour titre : *Eikon basilikè* (Portrait du roi).

Selden repoussa cette tâche, dont le républicain Milton se chargea volontiers (*Voy.* MILTON). On voit que Selden était une espèce de *doctrinaire* de ce temps-là. Son cœur était pur; mais son esprit s'était laissé séduire par certaines théories politiques, et par des principes absolus dont il n'avait pas assez judicieusement apprécié ou deviné les conséquences. En 1650, il fit mettre sous presse le vaste traité *De synedriis et præfecturis juridicis veterum Hebræorum*, qu'il avait composé douze ans auparavant; et, trois ans après, l'*Histoire de la justice chez les Juifs jusqu'à la destruction du temple*. Dans un troisième livre, il traitait du grand Sanhédrin; mais cette partie, restée incomplète, ne parut qu'après sa mort. Dans aucun de ses écrits, Selden n'a déployé plus d'érudition; et cependant plusieurs de ses propositions ont été vivement controversées par des théologiens étrangers. En 1652, à la prière d'un libraire, il fit une Biographie de dix écrivains de l'histoire d'Angleterre, postérieurs à Bède, intitulée : *Judicium de decem historiæ Anglicanæ scriptoribus*, et qui a été placée en tête des ouvrages de ces dix auteurs. Le dernier écrit de Selden, en réponse aux *Stricturæ* de Graswinckel et à toute la polémique de Grotius, fut la Défense de son *Mare clausum*; elle est intitulée : *Vindiciæ secundùm integritatem existimationis suæ per convicium*, etc., et datée de sa maison, dans White-Friars, 1er. mai 1653. En 1654, la santé de Selden, fort altérée par ses travaux, commença à décliner. Sentant sa fin approcher, il fit venir ses amis, les docteurs Usher et Gérard Langbaine, eut de longs entretiens avec eux sur l'ame et sur la vanité du savoir, et leur déclara que toutes ses espérances étaient dans les promesses des saintes Écritures. Dans le courant de novembre, il demanda son ami intime Whitelock, alors garde du grand sceau; mais il expira avant son arrivée, le dernier de ce mois. Le 14 décembre suivant, il fut enterré à l'église du Temple, où l'archevêque Usher prononça son Oraison funèbre en présence d'un grand nombre de membres du parlement. Lui-même avait composé son épitaphe, dans laquelle il a rappelé les diverses circonstances de sa vie. Selden vécut dans le célibat, à moins, comme on l'a prétendu, qu'il n'ait épousé Élisabeth, comtesse douairière de Kent. Après la mort du comte, il avait été chargé des affaires de la maison; et on dit qu'il vécut maritalement avec sa veuve, qui lui fit en mourant un legs considérable. Il paraît que l'intention de Selden était de léguer sa bibliothèque à l'université d'Oxford; mais ayant voulu emprunter un manuscrit à la bibliothèque Bodléienne, on le força, suivant les statuts, de consigner une somme si considérable, que, de dépit, il disposa de tous ses livres au profit de ses exécuteurs testamentaires. Cependant, comme il les avait autorisés à donner ses livres à quelque établissement public, ceux-ci résolurent d'abord d'en accorder une partie à Oxford et l'autre à la bibliothèque du Temple; puis en définitive, ils laissèrent tout à Oxford (environ huit mille volumes). On lit sur la porte de la pièce où sont déposés ces livres, cette inscription: *Auctarium bibliothecæ Bodleianæ è musæo Seldeni, jurisconsulti*. Ses exécuteurs testamentaires donnèrent également à l'université les inscriptions que Selden avait réunies. Le caractère de ce savant se montre tout

entier dans la devise grecque qu'il avait choisie lui-même, et à laquelle il attribuait le sens le plus étendu :

» Περὶ παντὸς τὴν ἐλευθερίαν. »
» *La liberté par-dessus tout.* »

La nature de ses longs travaux lui avait laissé une sorte de rudesse dans les habitudes et le commerce de la vie. On raconte qu'Isaac Vossius étant venu pour le voir, Selden lui cria d'en-haut qu'*il n'avait pas le loisir de causer avec lui, parce que, dans ce moment, il était occupé de recherches extrêmement importantes et profondes.* Toutefois il entretenait une correspondance avec un grand nombre de savants. Dans ses *Epistolæ variæ*, on en trouve en latin et en anglais. Il ne paraît pas qu'il ait laissé de manuscrits. Avant de mourir, il fit brûler tout ce qui n'était pas écrit de sa propre main, à l'exception des Annales d'Eutychius. Un de ses amis publia ses *Ana ;* et, dans sa Dédicace aux exécuteurs testamentaires, il affirme que, pendant vingt ans, il a eu le bonheur d'entendre la conversation de Selden. Ce Recueil, réimprimé en 1789, a été dédié à Fox. On avait publié sous son nom, en 1675, un traité *De Numis* qui n'était pas de lui (*V.* Alex. Sardi.) La Collection entière de ses œuvres parut à Londres, en 1726, par les soins de David Wilkins, 3 vol., in-fol.

G—r d.

SÉLÉNÉ. *V.* Cléopatre-Séléné, IX, 69 ; et Ptolémée viii, XXXVI, 206.

SÉLEUCUS Ier., surnommé *Nicator* ou le *Vainqueur,* fut le fondateur de la dynastie macédonienne des Séleucides, qui, après Alexandre, régna pendant près de trois siècles sur la Syrie et la plus grande partie de l'Orient. Il naquit vers l'an 354 avant notre ère. Son père Antiochus était un des généraux les plus distingués de Philippe. Sa mère s'appelait Laodice. C'est en leur honneur que Séleucus, devenu roi, donna les noms d'Antioche et de Laodicée à tant de villes de l'Orient, qui perdirent alors leurs antiques dénominations. Séleucus était bien jeune encore quand il passa en Asie, à la suite d'Alexandre. Il est même douteux qu'il fût au nombre des premiers compagnons de ce monarque. Quoi qu'il en soit, sa valeur ne tarda pas à se faire remarquer et à lui mériter l'estime d'Alexandre, qui, devait être bon juge d'une telle qualité. On prétend même qu'il fut, pour cette raison, jaloux de Séleucus ; ce qui ne doit au reste être considéré que comme un de ces traits que les Grecs, toujours enclins à dépriser le héros macédonien, se sont plu à nous transmettre sur le compte de ce prince, pour se dédommager d'avoir été obligés de lui obéir. Séleucus fut au nombre des quatre-vingts généraux qu'Alexandre maria avec les filles des plus illustres seigneurs de la Perse, à l'occasion de son mariage avec Barsine, fille de Darius-Codoman. Apamé, fille d'Artabaze, fut l'épouse de Séleucus. Cet Artabaze était un satrape aussi distingué chez les Perses par ses hautes vertus que par son illustre naissance, et fort aimé d'Alexandre, à cause de l'inviolable fidélité qu'il avait montrée jusqu'à la fin pour son souverain légitime. Une aussi belle alliance est une preuve assez évidente de la faveur dont Séleucus jouissait auprès d'Alexandre ; car les trois filles d'Artabaze ne furent mariées qu'à ceux de ses officiers qu'il chérissait. Ainsi les deux sœurs d'Apamé épousèrent, l'une Ptolémée, fils de Lagus, et l'autre Eumenès, secrétaire intime d'A-

lexandre. Les liens de parenté qui unissaient Séleucus avec ces deux généraux, eurent une grande influence sur ses affaires, après la mort d'Alexandre. A cette époque (324 avant J.-C.), quand les premières dissensions qui s'élevèrent entre ses officiers, furent apaisées, et que Perdiccas fut investi, sous le nom de Philippe Aridée, de toute l'autorité souveraine, Séleucus fut déclaré commandant de la cavalerie royale, place occupée jusqu'alors par Perdiccas, qui avait succédé à Héphestion. Les soldats de ce corps portaient le nom d'Hétaires, c'est-à-dire de *compagnons* ou *camarades* du roi. Ils appartenaient tous aux familles les plus considérables des Macédoniens. Leur commandant était donc un personnage très-éminent dans l'état. Il est probable qu'en cette qualité, Séleucus eut une grande part aux événements de cette époque. Le détail ne nous en a pas été transmis. Nous savons seulement qu'après la mort de Perdiccas, quand Antipater eut été investi du pouvoir qu'avait possédé ce général, Séleucus fut fait, par lui, gouverneur de Babylone. La puissance et le haut rang de cette ville, qui était regardée comme la capitale du vaste empire fondé par Alexandre, donnaient une grande prépondérance dans les affaires à celui qui y commandait, surtout au milieu d'une anarchie semblable à celle où se trouvait alors l'Asie. Tous les officiers qui s'étaient partagé les états du conquérant macédonien étaient indépendants dans leurs gouvernements. Séleucus ne l'était pas moins. Après la mort d'Antipater, Eumènès ayant été nommé gouverneur-général de l'Asie, par Olympias et les rois héritiers d'Alexandre, se mit en route, à la tête d'une nombreuse armée, pour soumettre les officiers qui agissaient en souverains dans leurs provinces. Il se dirigea donc du côté de Babylone. Séleucus essaya d'abord d'engager les soldats d'Eumènès à passer de son côté, et tenta ensuite de lui résister; mais la plupart des gouverneurs de la Haute-Asie étaient venus se réunir au lieutenant du roi; et ses forces étant trop disproportionnées, Séleucus ne put résister : il fut repoussé jusque dans la Susiane. Eumènès l'y suivit; et la position de Séleucus devenait très-critique, quand Antigone, qui s'avançait contre Eumènès avec des forces considérables, vint le dégager. Leurs troupes réunies marchèrent contre celui-ci, et lui livrèrent une grande bataille dont le succès ne fut pas pour eux. Antigone se vit contraint de faire sa retraite, à travers les montagnes difficiles des Cosséens, se dirigeant vers la Médie. Au milieu de ces événements, Séleucus était resté en possession de Babylone. Il se retrouva encore, sans contestation, maître de son gouvernement, lorsque Eumènès et son armée pénétrèrent dans la Médie, à la suite d'Antigone, et que d'autres révolutions amenèrent de nouvelles combinaisons dans les rapports des guerriers qui se disputaient la succession d'Alexandre. La mort tragique d'Eumènès détruisit à jamais les espérances des héritiers légitimes du héros macédonien; et son heureux adversaire Antigone aspira dès-lors à la suprême puissance. Brave, actif, ambitieux, il ne tarda pas de mettre à exécution les projets qu'il nourrissait depuis long-temps contre ses rivaux; et, n'épargnant pas même ceux qui l'avaient secondé plusieurs fois, il les dépouilla et les mit à mort. Il vint ensuite à Babylone, avec toutes ses forces; et il

y demanda compte à Séleucus des revenus de sa province. Ce général, qui avait imprudemment compté sur son amitié et sur sa reconnaissance, n'était pas en mesure de lui résister. Dissimulant son ressentiment, il profita ensuite de la sécurité qu'il avait su inspirer à Antigone, en le comblant de marques d'amitié; il trompa sa vigilance, et s'enfuit secrètement, pendant la nuit, suivi de cinquante chevaux, pour se retirer auprès de Ptolémée, fils de Lagus, gouverneur de l'Égypte, et non moins intéressé que lui à repousser l'ambition d'Antigone. Celui-ci se déclara aussitôt maître de la Babylonie, tandis que Séleucus, réfugié en Égypte, s'occupait d'y former une ligue avec Ptolémée, Lysimaque et Cassandre, dont la sûreté et les possessions étaient également menacées. Antigone tenta vainement de rompre cette alliance formidable. Il se mit alors en marche vers la Cilicie, pour résister à ses adversaires. Il envahit la Syrie et la Phénicie, et vint mettre le siège devant Tyr. Pendant ce temps, Séleucus, que Ptolémée avait mis à la tête de ses forces navales, parcourait les côtes de la Syrie et de l'Asie-Mineure, où il fit beaucoup de mal aux partisans d'Antigone. Ces hostilités et l'approche de Cassandre, qui s'avançait dans l'Asie-Mineure, contraignirent Antigone d'abandonner la Syrie, et de laisser devant Tyr son fils Démétrius, avec des forces suffisantes pour réduire la place et achever la soumission du pays. Démétrius resta effectivement maître de toute la Phénicie, d'où il menaçait de fondre sur l'Égypte, tandis que son père contraignait Cassandre à recevoir une paix humiliante, qui fut bientôt rompue. Les conseils de Séleucus décidèrent enfin Ptolémée à prendre l'offensive, et ils entrèrent en campagne, en l'an 311, avec une armée nombreuse et bien disciplinée; mais à peine furent-ils à Gaza, qu'ils y rencontrèrent Démétrius, qui s'avançait avec des forces non moins considérables. La bataille se livra à Galama, et fut long-temps disputée: mais à la fin, l'avantage resta aux Égyptiens; et Démétrius, contraint de se retirer, abandonna toutes les places de la Phénicie et de la Syrie. Alors Séleucus réclama le secours que Ptolémée lui avait promis pour se remettre en possession de son gouvernement; mais il n'en obtint que mille hommes d'infanterie et deux cents chevaux. Ce fut avec cette petite troupe qu'il entreprit de rentrer dans Babylone. Malgré les représentations de ses amis, il se mit en route, comptant d'ailleurs sur l'attachement des peuples dont il avait su se faire chérir par la douceur de son gouvernement, tandis que la tyrannie d'Antigone lui avait aliéné tous les esprits. Séleucus passa l'Euphrate, se dirigeant avec célérité vers Babylone, afin d'y surprendre ses adversaires. Il traverse la Mésopotamie, où il se rend maître de Cerrhas dont la garnison macédonienne grossit son armée, et bientôt il entre dans la Babylonie, où ses anciens sujets accourent en foule lui offrir et leurs biens et leur vie. Il eut ainsi bientôt une armée. Polyarchus, qui commandait dans cette province, vint le joindre avec mille cavaliers; et, secondé de toutes ces forces, il se présenta devant Babylone, qui lui ouvrit ses portes. Diphylus, qui en était gouverneur, et tous les partisans d'Antigone se réfugièrent dans la citadelle, où ils se préparèrent à résister; mais les Babyloniens insurgés, et les troupes de Séleucus les serrèrent si vivement, qu'ils fu-

rent bientôt obligés de se mettre à sa discrétion, et de lui rendre sa femme, ses enfants et tous ses amis, qui étaient restés captifs depuis sa fuite en Égypte. C'est de la conquête de Babylone par Séleucus que date le règne de ce prince, et le commencement de la dynastie et de l'ère des Séleucides, encore en usage parmi les Chrétiens de l'Orient, et qui se trouve indiquée sur une si grande quantité de médailles et de monuments (1). Lorsqu'il fut maître de la capitale de l'Orient, Séleucus, prévoyant bien que les rois ses adversaires ne le laisseraient pas long-temps en repos, fit de grandes levées de troupes. Elles n'étaient pas encore organisées, quand il apprit que Nicanor, gouverneur de la Médie pour Antigone, s'avançait avec sept mille chevaux et dix mille hommes d'infanterie. Sans balancer, il résolut de marcher à sa rencontre, malgré l'infériorité de ses forces; n'ayant que trois mille hommes de pied et quatre cents chevaux. Il passa le Tigre, et posta ses soldats au milieu des marais qui bordent le fleuve, résolu d'y attendre l'ennemi. Nicanor, fier de sa supériorité, vint camper près d'un ancien palais sur les bords du Tigre. Séleucus, à la faveur de la nuit, attaque son camp mal gardé, y fait un grand carnage, et contraint son adversaire à prendre la fuite, laissant sur le champ de bataille la plupart de ses généraux. Cette victoire augmenta les forces de Séleucus : la plupart des vaincus passèrent dans ses rangs; et, à leur tête, il marcha à de nouveaux succès. La Susiane et la Médie furent soumises, après divers combats dans l'un desquels Nicanor trouva la mort sous les coups

(1) Elle portait aussi le nom d'ère des Grecs ou d'ère d'Alexandre, qu'elle a conservé, jusqu'à présent, chez les Asiatiques. Malgré tant de célébrité, sa véritable époque présente encore beaucoup d'incertitude. On est convenu d'en placer le commencement en l'an 312 avant J.-C., douze ans après la mort d'Alexandre, et de fixer son point de départ au 1er. octobre de cette année; sans faire réflexion qu'en agissant ainsi, on commettait un grave anachronisme, puisqu'on donnait un commencement julien et une forme julienne, à des années qui se rapportent à des temps antérieurs de trois siècles environ à la réforme julienne. C'est ainsi que se règlent, depuis dix-huit siècles, les années de l'ère des Séleucides; mais il est certain que, plus anciennement, elles durent se calculer autrement. En effet, on n'a pu s'empêcher de reconnaître qu'il a existé une autre ère à laquelle on ne peut non plus refuser le nom de Séleucide, et qui retarde sur l'autre d'une année tout entière, ne commençant ainsi qu'en l'an 311. Des monuments d'une autorité incontestable attestent son existence et son antique usage. C'est celle qui est employée dans les livres des Machabées; elle sert à dater trois observations astronomiques faites à Babylone, et consignées dans l'Almageste de Ptolémée; enfin elle est la seule qu'on retrouve dans les monuments antérieurs à l'établissement de la domination romaine en Orient. Elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours chez les Nestoriens et chez tous les Chrétiens syriens qui furent autrefois sujets des rois de Perse, et par conséquent hors des limites de l'influence romaine. Il semble résulter de ces indications, que l'usage de faire remonter à l'an 312 av. J.-C. l'ère des Séleucides fut introduit dans la Syrie du temps des Romains, lors de l'établissement des années juliennes dans ce pays : voilà le fait; mais il est difficile d'en rendre raison. Toutefois on peut l'appuyer de deux exemples analogues par l'effet d'une cause pareille. L'ère particulière d'Antioche et les olympiades, selon la supputation adoptée dans la Syrie, anticipèrent également d'une année sur leur véritable calcul : il est donc très-naturel de croire qu'il en fut de même pour l'ère des Séleucides; et, par une raison de la même espèce, on doit en placer le commencement à l'automne de l'an 311 avant notre ère, car c'est vers l'équinoxe d'automne, que les anciens Syriens, et les Macédoniens, leurs maîtres, plaçaient le commencement de leurs années luni-solaires. La date de la conquête de Babylone par Séleucus en doit être une preuve convaincante. La campagne qui fut signalée par la bataille de Gaza, à laquelle Séleucus était redevable de son empire, s'ouvrit au printemps de la première année de la cent dix-septième olympiade, selon le témoignage irrécusable de Diodore de Sicile, c'est à dire au printemps de l'an 312 avant J.-C. Ce n'est qu'après l'occupation de toute la Syrie, que Séleucus reçut les soldats que lui fournit Ptolémée, pour conquérir Babylone, et qu'il se dirigea vers cette ville, en traversant le nord de la Mésopotamie. Cette route était fort longue et embarrassée d'un assez grand nombre de difficultés naturelles, sans compter les obstacles que les partisans d'Antigone et de Démétrius durent apporter à la rapidité de sa marche; aussi on ne peut guère croire qu'il soit arrivé à Babylone long-temps avant le commencement de l'automne; et il est bien plus probable que ce fut dans cet automne même. Quoi qu'il en soit, il résulte assez clairement de cet exposé, que c'est en l'an 311 que Babylone fut conquise, et conséquemment que c'est en cette année qu'il faut placer le commencement de la véritable ère des Séleucides.

de Séleucus lui-même. Ce dernier s'empressa de faire connaître ses succès à son allié Ptolémée, qui d'abord, non moins heureux que lui, éprouvait alors des revers qui pouvaient compromettre le vainqueur de Babylone. Antigone, informé de la défaite de son fils et des victoires de Séleucus, avait réuni de nouvelles forces dans l'Asie-Mineure, et se hâtait de se porter dans la Syrie, où il triompha sans peine des généraux de Ptolémée; et tandis qu'il se dirigeait vers l'Égypte, pour achever la conquête de la Syrie, son fils Démétrius partait de Damas avec vingt-deux mille hommes, pour reconquérir Babylone. Séleucus était en ce moment dans la Haute-Asie. Patroclès, qu'il avait laissé dans sa capitale, avait trop peu de troupes pour la défendre. Aussitôt qu'il apprit que l'ennemi s'avançait, il fit évacuer la ville; et tous les habitants le suivirent au-delà des marais et des canaux, qui s'étendent à une grande distance au midi de Babylone, de manière à offrir une défense presque inexpugnable. Sous l'abri de ce rempart naturel, Patroclès attendit les secours de Séleucus. Il avait eu la précaution de laisser de bonnes garnisons dans les deux citadelles, pour qu'elles tinssent en échec le fils d'Antigone. L'un de ces châteaux fut bientôt enlevé; l'autre résista à toutes les attaques. Démétrius, n'osant s'exposer plus avant sans avoir réduit cette place importante, perdit devant elle beaucoup de temps et de monde. Il fallut qu'il fît enfin sa retraite: son père le rappelait dans l'Asie-Mineure; et, la saison n'étant plus favorable pour combattre dans la Babylonie, il laissa Archelaüs avec un corps de troupes qu'il crut suffisant pour continuer le siége. Les troupes de Démétrius s'étaient rendues odieuses par leurs exactions et leurs désordres; aussi son départ fut-il le signal d'une insurrection générale. Archelaüs fut chassé; Séleucus n'eut besoin que de se présenter pour recouvrer sa capitale, et il resta paisible souverain de son vaste empire, tandis que les autres successeurs d'Alexandre, Antigone, Démétrius, Cassandre, Lysimaque et Ptolémée, continuèrent de se livrer à leurs sanglants démêlés. Il paraît que ce ne fut qu'en l'an 307 avant Jésus-Christ, qu'il prit hautement le titre de roi, imitant l'exemple donné par Antigone à tous les généraux macédoniens. Séleucus était alors maître de tous les cantons de l'Asie situés entre l'Euphrate et l'Indus. Il avait successivement soumis la Médie, l'Hyrcanie, la Bactriane, la Sogdiane, et les pays montagneux qui séparent la Perse de l'Inde. Tous les princes et les peuples qui s'étaient soumis autrefois à Alexandre, furent obligés de le reconnaître pour le monarque de l'Orient. Il résolut alors de pénétrer dans l'Inde, et d'y porter ses armes plus loin que le grand conquérant dont il était l'émule: il s'y trouvait un adversaire digne de lui. Un certain Sandrocottus, fils d'Alitrochèdas, d'une origine obscure, avait affranchi les siens du joug des Grecs (2). Tous les gouverneurs macédoniens avaient été tués, ou chassés par lui, et il n'y restait plus rien aux successeurs d'Alexandre (3),

(2) Quelques savants croient qu'il est le prince appelé par les Indiens *Tchandragoupta*.

(3) Malgré ce que quelques auteurs ont dit de la basse naissance de Sandrocottus, il paraît que ce prince était le maître des belles et fertiles régions arrosées par le Gange, la Djemnah (*Iomanes*) et beaucoup d'autres grandes rivières. Ces pays n'avaient pas été envahis par Alexandre. On y trouvait plusieurs villes florissantes et très-peuplées, parmi lesquelles on distinguait Callinipaxa et Palibotra, capitale de l'empire. Cette ville, dont la position a été, pour les géographes et les indianistes, l'objet de beaucoup de recherches et de discussions,

lorsque Séleucus passa l'Indus pour le combattre. Dès que ce prince eut reconnu la nature du pays qu'il se proposait d'envahir, il s'aperçut qu'en s'attachant à conquérir des régions dont la possession serait toujours fort incertaine, il compromettait son existence du côté de l'Occident, et s'exposait à perdre des provinces bien plus importantes. Il entra donc en négociation avec Sandrocottus; et Megasthènes fut envoyé à Palibotra avec Daïmachus, pour traiter (4). Le résultat de cette ambassade fut une alliance offensive et défensive, cimentée par le mariage de Séleucus avec une fille de Sandrocottus, et par l'abandon des provinces limitrophes de l'Indus, possédées autrefois par les Perses et conquises par Alexandre, qui les avait détachées de la grande satrapie de l'Ariane. Le prince indien s'engagea à lui fournir un secours de cinq cents éléphants de guerre. De tous les successeurs d'Alexandre, c'était Séleucus qui possédait le plus grand nombre de ces animaux, et c'est de là que Démétrius l'appelait, par plaisanterie, le *surintendant des éléphants;* ce qui a donné lieu à quelques auteurs de croire sérieusement que ce guerrier avait été revêtu par Alexandre d'une charge de ce genre. Indépendamment des avantages militaires que Séleucus avait trouvés en traitant avec Sandrocottus, cette paix assurait ses possessions orientales, et lui donnait les moyens de revenir vers la Syrie, alors le théâtre des succès et de l'ambition d'Antigone. Cassandre, Lysimaque et Ptolémée avaient tout à redouter de ce prince aussi habile que brave. Sa puissance, également prépondérante sur terre et sur mer, les menaçait d'un prochain désastre. Antigone ne cachait pas le dessein où il était de le détrôner, et de reunir sous ses lois tout le vaste héritage d'Alexandre. Quoiqu'il eût plus de quatre-vingt-quatre ans, l'âge n'avait affaibli ni son courage, ni son habileté, ni son ambition. Il supportait toutes les fatigues de la guerre, et se montrait toujours en personne à la tête de ses troupes, dont il ne partageait le commandement qu'avec son fils Démétrius. Les rois ses rivaux sentirent alors combien il était important pour eux de s'unir pour résister à ce terrible conquérant. Séleucus n'avait pas moins d'intérêt qu'eux à renverser la puissance d'Antigone, qui n'aurait pas manqué de l'attaquer, après la défaite des autres rois; il fut invité à prendre part à leur union, et s'occupa de rassembler une armée pour se réunir à Cassandre et Lysimaque, qui tenaient la campagne dans l'Asie Mineure, mais n'osaient rien entreprendre de considérable

qui n'ont pas encore eu des résultats bien satisfaisants, était située, selon Pline (l. 6., c. 17), à 425 milles ou 3400 stades au sud du confluent du Gange et de la Djemnah, et à 638 milles ou 5104 stades des bouches du Gange. Il pourrait se faire cependant que cette antique cité repondit à la moderne Patnah, qui a porté autrefois en sanscrit le nom de *Patalipoutra*. Cet empire est celui que les historiens d'Alexandre ont appelé du nom des Gangarides ou Prasiens. Il était le plus puissant des royaumes indiens. Son souverain entretenait constamment une armée de six cent mille hommes de pied, trente mille cavaliers et neuf mille éléphants.

(4) Ces deux ambassadeurs firent un assez long séjour dans la capitale des Gangarides, et ils y recueillirent des renseignements assez nombreux pour que, de retour auprès de leur souverain, ils aient pu rédiger une relation fort étendue de leur voyage. Le récit de Megasthènes est plus souvent cité que celui de Daïmachus. On en trouve plusieurs mentions ou plutôt des fragments étendus, dans Arrien, Strabon, Pline et quelques autres auteurs. Ils sont de nature à faire vivement regretter la perte de l'original, et font voir que les observations de ce diplomate étaient nombreuses, variées et détaillées, enfin suffisantes pour donner une idée juste des nations et des pays qui avaient été visités par lui. Les recherches modernes n'ont pu que constater l'exactitude d'un grand nombre, nous garantir la justesse des autres, et venger ainsi la mémoire de ce voyageur, des critiques de Strabon (*Voy.* MÉGASTHENES, XXVIII, 112).

avant l'arrivée de Séleucus. Ce prince se mit en marche avec douze mille chevaux, vingt mille hommes de pied, quatre cent quatre-vingts éléphants, cent chars de guerre, et vint prendre ses quartiers d'hiver en Cappadoce. Au retour du printemps de l'an 301 avant J.-C., Ptolémée parut avec son contingent; Cassandre partit d'Éphèse, et Lysimaque quitta son camp retranché d'Héraclée. Les quatre monarques s'ébranlèrent en même temps des quatre points de l'horizon, pour anéantir d'un seul coup la puissance d'Antigone. Ils opérèrent leur jonction dans les plaines d'Ipsus, en présence d'Antigone, réuni à son fils Démétrius. Leurs forces n'étaient guère supérieures à celles de leur adversaire. Les quatre rois avaient soixante-quatre mille combattants à pied; Antigone leur en opposait soixante-dix mille. La cavalerie était à-peu-près égale; mais, pour le nombre des éléphants, l'infériorité était du côté d'Antigone. Séleucus et Lysimaque eurent le commandement de l'armée alliée. La bataille fut sanglante, et vaillamment disputée des deux parts. Antiochus, fils de Séleucus, qui commandait la cavalerie, fut battu par Démétrius, qui, s'emportant inconsidérément à sa poursuite, compromit le salut de son père et du reste de l'armée. Séleucus fit alors manœuvrer ses éléphants, qui lui coupèrent la retraite; et, quand il voulut revenir au combat, ces animaux lui fermèrent le passage. Séleucus marchait à la tête de l'infanterie; il enfonça les lignes d'Antigone, qui, découvert par l'absence de sa cavalerie, fut pris en flanc, et trouva la mort sur le champ de bataille, combattant glorieusement à l'âge de quatre-vingt-six ans. Démétrius, réduit à prendre la fuite avec les débris de ses forces, se retira à Éphèse, abandonnant aux vainqueurs le corps de son père. Les rois triomphants s'occupèrent aussitôt du partage des états d'Antigone. L'Asie fut adjugée à Séleucus, qui en était déjà en possession; et l'on y joignit la Syrie récemment conquise. Ce monarque, quittant la Phrygie, se mit en route pour aller visiter les provinces qu'il avait acquises. Il vint camper sur les bords de l'Orontes, non loin de l'embouchure de ce fleuve, près de la ville d'Antigonia, qui avait été bâtie, peu de temps auparavant, par Antigone. Il eut d'abord l'intention d'y fixer son séjour, et d'en faire la capitale de son vaste empire; mais il préféra ensuite fonder une nouvelle ville de l'autre côté de l'Orontes, au pied de la montagne nommée Silpium, où se trouvait un petit bourg appelé *Botzia*, dépendant de la ville d'*Iopolis*, fondée à une époque très-reculée, par des Argiens, et renouvelée depuis par des Athéniens. Après y avoir observé tous les rites prescrits, en pareil cas, par la religion, et avoir immolé une vierge destinée à devenir la déesse protectrice de la ville, il jeta les fondements de cette nouvelle cité, le 22 du mois d'artémisius de la douzième année de son règne, qui devait répondre à-peu-près au 10 juin 299 avant J.-C., deux ans environ après la bataille d'Ipsus. Séleucus y fit venir cinq mille trois cents Athéniens et Macédoniens, qui avaient été placés par Antigone dans la cité qu'il avait fondée, et qui fut rasée. Il y joignit des colons crétois et cypriens, déjà établis dans le pays, et les Argiens d'Iopolis, qui fut ruinée. Les Juifs furent aussi reçus en grand nombre dans la nouvelle cité; et ils y obtinrent les mêmes priviléges que les Macédoniens et les Grecs. L'ar-

chitecte Xenæus fut chargé de la construction de la ville, à laquelle Séleucus donna le nom de son père Antiochus, ou, selon d'autres, de son fils. Telle fut l'origine d'une ville qui ne tarda pas à devenir la plus grande, la plus belle et la plus peuplée de l'Asie. Elle ne fit que s'accroître pendant plusieurs siècles; et, sous la domination romaine, elle fut la capitale de leur empire en Orient. Rien n'égalait alors la multitude et la magnificence de ses édifices, la richesse, le luxe et la corruption de ses habitants. Il s'écoula trente ans, avant qu'elle fût enceinte de murs. La fondation d'Antioche avait été précédée de celle de Séleucie, qui, située à l'embouchure de l'Orontes, fut destinée à être le port de la capitale de la Syrie: elle devint en peu de temps une ville florissante. Le délicieux bois de Daphné, célèbre par son temple d'Apollon, et par la licence dont il fut le théâtre, fut aussi planté par Séleucus. D'autres villes furent encore élevées, par les soins de ce monarque, dans diverses parties de la Syrie, et décorées des noms de Laodicée et d'Apamée, sa mère, et sa femme. C'étaient d'anciennes villes qui, avec un nouveau nom, recevaient de lui une nouvelle existence. Il y plaçait des colonies grecques et macédoniennes, et les tirait ainsi de la classe des cités barbares, pour les faire jouir d'un gouvernement municipal tout-à-fait grec. Il en agit de même dans toutes les autres parties de ses états; et une multitude de Séleucie, d'Antioche, d'Apamée, de Laodicée, et, bientôt après, de Stratonicée, vinrent donner un aspect tout nouveau à la géographie de son empire. Pendant que ce prince s'occupait de faire fleurir et d'organiser les vastes états dont il était redevable à son courage et à son habileté, la guerre continuait entre les rois successeurs d'Alexandre: il n'y prenait pas une part très-active; mais enfin il s'y trouvait compromis. La fatale bataille d'Ipsus n'avait pas anéanti, comme on l'aurait cru, l'empire du fils d'Antigone: Démétrius avait encore beaucoup de troupes et de villes fortes dans l'Asie-Mineure; une nombreuse flotte, bien équipée, lui assurait l'empire de la mer; il possédait l'île de Cypre; Tyr, Sidon et toutes les côtes de la Phénicie lui étaient soumises: il avait ainsi la facilité de pouvoir inquiéter, sur tous les points, ses adversaires, que la victoire avait désunis. La puissance de Séleucus parut bientôt aussi redoutable à Lysimaque que celle d'Antigone. Il communiqua ses craintes à Ptolémée; et une alliance plus étroite, et cimentée par un double mariage, fut signée entre ces deux princes contre le roi de Syrie. Séleucus s'unit alors à Démétrius; et, se trouvant veuf, il lui envoya demander pour épouse sa fille Stratonice, dont il avait entendu vanter la beauté. Cette proposition fut accueillie avec empressement par Démétrius, qui partit aussitôt d'Athènes, avec toute sa flotte, se dirigeant vers la Syrie, pour y conduire sa fille; et il débarqua à Rhossus, où les noces de Séleucus et de Stratonice furent célébrées avec la plus grande pompe. Les deux rois se comblèrent de témoignages d'estime. Mais cette bonne intelligence dura peu. Séleucus, ayant fait offrir à Démétrius une forte somme d'argent pour la Cilicie que celui-ci venait de conquérir, éprouva de la part de son beau-père un refus très-dur, et qui ne pouvait manquer de l'irriter. Il lui fit aussitôt signifier qu'il eût à lui remettre

sur le champ les villes de Tyr et de Sidon, sans quoi il lui déclarerait la guerre. Ces menaces n'eurent aucun effet; une guerre de plus n'effrayait pas Demétrius : il approvisionna ses places, et se prépara à résister à tous ses adversaires. Son refus avait rapproché Seleucus de Ptolémée et des autres rois, qui réunirent encore une fois leurs efforts pour écraser un ennemi toujours si fier, malgré ses revers. La résistance de Démétrius fut vive, glorieuse, et mêlée de beaucoup de succès; mais à la fin ses places tombèrent entre les mains de ses ennemis. Ptolémée soumit toutes les villes de la Phénicie, qui se rendirent après de longs siéges. Il conquit aussi l'île de Cypre, où la femme et les enfants de Démétrius tombèrent en son pouvoir, tandis que ce prince était occupé dans la Grèce et dans les parages de la mer Égée, où il cherchait à profiter des troubles causés par la mort de Cassandre, roi de Macédoine. Les divisions qui armaient les uns contre les autres les fils de ce roi, présentaient des circonstances favorables pour Démétrius, et lui faisaient négliger ses possessions lointaines. Séleucus se rendit alors maître de la Cilicie, qui était si importante pour couvrir sa capitale. Démétrius n'abandonnait cependant pas tout-à-fait l'espoir de rétablir sa domination dans l'Orient: il fit alors une expédition dans la Syrie; prit Samarie, et ravagea une portion de la Célésyrie: mais des soins plus essentiels le rappelèrent bientôt dans l'Occident, où la mort tragique de tous les fils de Cassandre lui livra le royaume de Macédoine, dont il fut maître pendant six ans. Combattant ensuite tour-à-tour Lysimaque, Pyrrhus, les Grecs révoltés, et les barbares qui environnaient la Macédoine, il fut, malgré lui, obligé de laisser Séleucus tranquille. Ce prince, de même que Ptolémée, continuait assez mollement la guerre contre son beau-père, qui ne lui était plus redoutable, et il s'occupait tout entier du soin de faire fleurir ses états. C'est alors qu'il jeta les fondements de la grande Séleucie du Tigre. Cette ville, qui devint bientôt la rivale de Babylone, dont elle causa par la suite la ruine, fut placée sur la rive droite du Tigre, dans un lieu appelé antérieurement *Zochasès*, auprès d'une ville assez considérable, nommée *Coche*, qui fut aussi englobée dans la ville macédonienne. Au delà du Tigre se trouvait Ctésiphon, qui devint par la suite capitale de l'empire des Parthes. Ceux-ci y furent remplacés par les rois de Perse de la dynastie des Sassanides. Sous leur domination, elle porta le nom de *Madaïn*, qui en arabe signifie *les deux villes*. On voulait exprimer par là l'union de Séleucie et de Ctésiphon. La population de Séleucie s'éleva rapidement jusqu'à six cent mille habitants. Aucune ville de l'Orient ne pouvait lui être comparée, par sa grandeur et sa magnificence. Séleucus y faisait sa résidence quand il séjournait dans la haute Asie. La plupart des villes importantes de cette contrée reçurent alors des dénominations macédoniennes. Dans le même temps, à l'exemple de Ptolémée, Séleucus, voulant, par tous les moyens, agrandir le commerce de ses sujets, s'efforça de rendre son royaume l'intermédiaire de l'Inde avec l'Europe. Depuis longtemps les productions de l'extrême Asie étaient transportées vers les ports de la mer Noire, dans les colonies milésiennes, à travers les déserts de la Scythie, par la voie des fleuves

qui se dirigent vers la mer Caspienne. Il conçut le dessein d'employer cette mer elle-même à l'exécution de ses projets, et d'ouvrir au commerce une route plus courte en remontant le fleuve Cyrus, pour aller gagner les bords du Phase et les ports de la Colchide. Son amiral Patroclès fut chargé d'explorer toutes les côtes de la mer Caspienne, tandis que Démodamas, un de ses généraux, allait visiter la Sogdiane et tout le cours du Iaxartes. Il est bien à regretter que les écrivains anciens ne nous aient pas donné de plus grands détails sur des entreprises aussi intéressantes. Nous ignorons entièrement quel fut le résultat des grandes vues de Séleucus, qui, dans ses opérations montra partout cette profondeur et cette perspicacité qui distinguent Alexandre et ses premiers successeurs entre tous les rois de l'antiquité. L'intérieur de la cour de Séleucus était également digne d'attention. Stratonice lui avait déjà donné plusieurs enfants, et continuait de l'aimer tendrement. Elle n'avait rien perdu de l'éclat de sa beauté; et le fils de Séleucus n'y était pas resté insensible. La reine l'ignorait. Épris d'un amour d'autant plus cruel qu'il en cachait la violence dans le fond de son cœur, Antiochus paraissait près de succomber victime d'un mal dont on ignorait la cause. Son père, qui l'avait toujours aimé tendrement, était au désespoir; tous les sacrifices lui auraient été faciles pour sauver l'héritier du trône : on sait comment le médecin Érasistrate parvint à connaître le secret d'Antiochus (*Voy.* ÉRASISTRATE). Ce qui partout ailleurs aurait causé la plus violente haine et les plus sanglantes catastrophes ne servit dans cette heureuse famille qu'à faire éclater la générosité de Séleucus et son attachement pour son fils. Stratonice devint l'épouse d'Antiochus, à qui son père céda en même temps la souveraineté de la haute Asie. Rien, depuis long-temps, n'avait troublé la profonde paix dont jouissaient les états de Séleucus, quand le bruit des préparatifs formidables que faisait Démétrius vint réveiller toutes les craintes que ce prince ambitieux avait causées aux autres successeurs d'Alexandre. Le fils d'Antigone, malgré ses revers, n'avait pas perdu l'espérance de réunir sous ses lois tout l'héritage du conquérant macédonien. Tranquille possesseur de la Macédoine, il se prépara, en l'an 290, à passer en Asie avec cent dix mille combattants et une flotte de cinquante voiles. Lysimaque, Ptolémée et Séleucus conclurent une ligue, à laquelle accéda Pyrrhus, roi d'Épire. Les désastres les plus prompts renversèrent les superbes espérances de Démétrius; et Séleucus n'eut pas besoin de prendre une part bien active aux hostilités. La flotte de Ptolémée vint attaquer la Grèce, tandis qu'une double invasion livrait la Macédoine aux troupes de Lysimaque et de Pyrrhus. Démétrius n'eut bientôt plus ni armée, ni empire. Ses états furent envahis, et ses soldats l'abandonnèrent. Caché sous un obscur déguisement, il s'enfuit dans Cassandrée, où sa femme Phila venait de se donner la mort pour ne pas survivre à tant de malheurs. Rien cependant n'était capable d'abattre l'indomptable courage de Démétrius. Il reparut bientôt dans la Grèce, ceint du bandeau des rois; mais il ne put s'y maintenir. Contraint encore une fois de confier à la mer les débris de sa fortune, il passe en Asie, avec onze mille combattants, et tente d'enlever à Lysimaque la Lydie et la Carie. La prudence d'Aga-

thoclès, fils du roi de Thrace, vint déjouer ses projets : en évitant une bataille et le fatiguant dans une multitude de petits combats, il anéantit les forces de Démétrius. Celui-ci est obligé alors de faire sa retraite à travers les défilés du mont Taurus. Son dessein était de passer en Arménie, et de là dans la Haute-Asie ; l'hiver le contraignit de se diriger vers Tarse, ville de la Cilicie, qui appartenait au roi de Syrie. Il y arriva dans le plus grand dénûment, et s'empressa aussitot d'écrire à Séleucus, pour lui faire connaître sa triste position. Ce dernier, toujours généreux, oublie ses ressentiments, et donne ordre à son lieutenant de fournir à Démétrius ce qu'il desirera. Cette conduite fut vivement blâmée par Patroclès, principal ministre de Séleucus, qui parvint enfin à faire sentir à son souverain ce qu'il risquerait à ne pas accabler un ennemi aussi redoutable. Enfin ses avis prévalurent, et le roi de Syrie entra dans la Cilicie, à la tête d'une armée, pour chasser son rival. On était alors au milieu d'un hiver très-rigoureux. Séleucus consentit à laisser quelque repos à Démétrius. Celui-ci en profite ; et au retour des hostilités, il attaque les postes qui défendaient les passages de la Syrie, les met en déroute, et pénètre dans ce pays, où ses troupes se grossissent, et où il est bientôt en état de tenir la campagne. La rapidité de ses marches, l'audace de ses entreprises, rendaient tout-à-fait critique la position de Séleucus, menacé d'être détrôné par un fugitif. Dans ces conjonctures, Lysimaque lui offrit des secours, qu'il refusa, ne voulant triompher qu'avec ses seules forces. Surpris dans une occasion, il fut sur le point de tomber entre les mains de son ennemi ; mais il répara bientôt cet échec, et le contraignit enfin de combattre dans une position désavantageuse, où, trahi par une partie de ses soldats, le fils d'Antigone fut obligé de se rendre après des prodiges de valeur. Ce dernier revers n'abattit pas le courage de Démétrius : il supporta dignement son malheur pendant tout le temps que dura sa captivité. Séleucus repoussa avec indignation la lâche proposition de Lysimaque, qui offrait de grandes sommes pour obtenir la mort du roi prisonnier. Ce prince infortuné éprouva au contraire tous les égards que réclamaient son rang, et les liens de parenté qui l'unissaient à Séleucus : il est même probable que, sans les instances de ses ministres, le roi de Syrie aurait consenti à lui laisser la liberté. Il était détenu dans la ville de Chersonèse, en Syrie, où il fut traité en roi jusqu'à sa mort, qui arriva en l'an 284 avant J.-C. Il avait alors cinquante-quatre ans. Ce prince, accoutumé à une vie si active et si aventureuse, ne put résister à une aussi longue oisiveté : il périt d'un excès d'embonpoint. Ses cendres furent renvoyées avec honneur à son fils Antigone, qui avait continué de régner dans la Grèce, où il avait recueilli les restes de son parti. La défaite de Démétrius avait rendu la paix à Séleucus. Sans inquiétude désormais, il se trouvait, après quarante ans de combats, paisible possesseur de la plus grande partie de l'empire d'Alexandre. Ptolémée, fils de Lagus, qui, quelque temps auparavant, avait cédé sa couronne à Philadelphe son fils, venait de mourir ; et de tous les capitaines d'Alexandre, il ne restait plus que Séleucus et Lysimaque, que tout devait porter à rester amis ; mais l'ambition vint encore les armer. Lysimaque avait

épousé Arsinoé, fille de Ptolémée Soter, et le fils de Lysimaque, qui s'appelait Agathocle, s'était marié à Lysandra, aussi fille du roi d'Égypte. Les deux princesses se détestaient, et leurs démêlés remplissaient de troubles la cour du roi de Thrace. Vers le même temps, Ptolémée Céraunus, fils aîné de Soter, irrité de ce que son père lui avait préféré son jeune frère Philadelphe, avait abandonné l'Égypte, et s'était retiré chez Lysimaque, respirant la vengeance. Il communiqua son ressentiment à sa sœur Lysandra. Arsinoé en fut alarmée; elle craignit de partager la haine qu'ils avaient contre Philadelphe. Pour les prévenir, elle accusa Agathocle, fils de Lysimaque, d'avoir voulu attenter aux jours de son père. Lysimaque, ajoutant foi à cette accusation mensongère, fit périr son fils innocent. Après un tel crime, Lysandra, voyant qu'elle avait tout à craindre du ressentiment d'Arsinoé, quitta la Thrace avec ses enfants et ses frères, et se réfugia à la cour de Séleucus, ainsi que la plupart des officiers de Lysimaque, indignés du meurtre d'Agathocle. Tous ces fugitifs ne cessèrent de presser Séleucus de déclarer la guerre au roi de Thrace. Le bouillant Ptolémée-Céraunus, frère de Lysandra, voulait qu'il attaquât à-la-fois Lysimaque et Ptolémée-Philadelphe, qui lui avait ravi le trône de l'Égypte; et la guerre tardait trop à son gré. Les deux princes menacés resserrèrent l'alliance qui les unissait : Lysimaque donna sa fille Arsinoé pour épouse à Philadelphe, qui était déjà son beau-frère, et celui-ci arma pour repousser les tentatives de Céraunus et de ses alliés. Séleucus, trouvant plus d'avantage, ou peut-être plus de facilité, à triompher de Lysimaque, se décida à marcher contre ce prince, promettant à Céraunus de le rétablir en Égypte après cette expédition. Outre la Thrace, Lysimaque possédait une grande partie de l'Asie-Mineure : la Phrygie, la Mysie, la Lydie lui appartenaient. Les rois de Bithynie, de Paphlagonie, et tous les dynastes, ainsi que toutes les républiques grecques dispersées dans ces régions, lui obéissaient; enfin il était, depuis cinq années, roi de la Macédoine, qu'il avait enlevée à Pyrrhus. Lorsqu'il fut informé des préparatifs de Séleucus, il commença lui-même les hostilités en l'an 281. Séleucus fut bientôt en mesure de lui résister. Il avait alors soixante-treize ans : près d'entreprendre, dans un âge aussi avancé, une aussi grande expédition, dont le succès pouvait le conduire si loin de ses états, il prit toutes les précautions pour assurer leur tranquillité; déclara roi son fils Antiochus, en présence de toutes ses troupes, et remit le gouvernement entre ses mains. Hors d'inquiétude, il se mit à la tête de son armée; et, suivi de la famille de Lysimaque et de Ptolémée Céraunus, il s'avança vers l'Asie-Mineure, où il obtint de faciles succès. La Phrygie fut aussitôt envahie qu'attaquée; la citadelle de Sardes, où étaient déposés les trésors de Lysimaque, lui fut livrée; les Héracléotes, opprimés depuis long-temps par le roi de Thrace, chassèrent sa garnison, et appelèrent les troupes de Séleucus. Tous les gouverneurs de Lysimaque, indignés de sa tyrannie, s'empressaient de passer du côté du roi de Syrie. Philetère, qui commandait à Pergame, lui livra la place et le pays qu'il gouvernait (5). Ainsi

(5) Cet officier avait été un des plus affectionnés à la cause d'Agathoclès. Après la mort de Séleucus, il se rendit indépendant à Pergame, réunit sous

Lysimaque ne possédait presque plus rien en Asie, quand il passa la mer avec une armée pour arrêter Séleucus. Les deux capitaines se rencontrèrent dans les plaines de Couropédion en Phrygie. Parvenus tous deux à un âge très-avancé, ils combattirent comme des jeunes gens. C'étaient les seuls des officiers d'Alexandre qui vécussent encore. Le combat fut des plus sanglants, et la victoire long-temps incertaine. Tous les fils de Lysimaque furent tués; enfin lui-même, blessé d'un coup de lance, resta sur le champ de bataille; et Seleucus fut salué du nom de *Vainqueur des Vainqueurs*. Cette journée décisive livrait au roi de Syrie tous les états de Lysimaque et la Macédoine, dont la possession était si précieuse pour tous les successeurs d'Alexandre. Il résolut de passer l'hiver en Asie, et au retour du printemps, de traverser l'Hellespont pour aller prendre, en personne, possession de ses nouvelles conquêtes, et revoir sa patrie. Alors Ptolémée-Ceraunus réclama l'exécution de ses promesses; mais Séleucus, qui avait appris à connaître le caractère bouillant et perfide du prince lagide, éloigna ses sollicitations par des réponses évasives, alléguant que lui et Ptolémée Soter, père de Philadelphe, s'étaient promis de ne jamais faire la guerre à leurs enfants, et de garantir l'exécution de leurs dernières dispositions. Céraunus dissimula son ressentiment, et continua à rester auprès de Séleucus, attendant l'occasion de se venger. Ce monarque, au retour du printemps de l'an 279 avant J.-C., partit pour la Macédoine; et dès qu'il fut débarqué à Lysimachia dans la Chersonèse de Thrace, il fit un pompeux sacrifice pour remercier les dieux de son retour. Il avait peu de troupes avec lui, et se trouvait au milieu des soldats de Lysimaque, qui venaient de lui jurer fidélité. Le perfide Ptolémée profita de ces circonstances pour l'assassiner; et après l'avoir immolé lui-même au milieu du sacrifice, il monte à cheval, s'empare de Lysimachia, et se fait déclarer roi, par l'armée de Thrace. Ainsi périt Séleucus en l'an 279, la trente-deuxième année de son règne. Il avait porté, pendant sept mois, le titre de roi de Macédoine. Son corps fut racheté à grand prix par Philétère, prince de Pergame, qui fit célébrer en son honneur de magnifiques funérailles. Ses cendres furent ensuite envoyées à son fils Antiochus, qui les fit déposer à Séleucie sur l'Orontes, dans un édifice qui reçut le nom de *Nicatorium*. Ce prince fut sans aucun doute un des plus grands et des meilleurs rois qui aient gouverné l'Asie. D'un caractère généreux et quelquefois bon jusqu'à la faiblesse, il ne fut conquérant que pour faire du bien; et il acquit des sujets pour en être le père et le bienfaiteur. Aimant les sciences et les arts, il fonda un grand nombre d'établissements utiles. Ce fut lui qui renvoya aux Grecs les monuments que Xerxès leur avait enlevés, entre autres les statues d'Harmodius et d'Aristogiton. Par reconnaissance, les Athéniens placèrent sa statue à l'entrée du portique de l'Académie. Séleucus avait eu de sa première femme Apamée, son successeur Antiochus, et deux filles; de Stratonice il eut un fils mort jeune, et Phila, qui épousa dans la suite Antigone-Gonatas. S. M—n.

ses lois presque toutes les provinces de l'Asie qui avaient été possédées par Lysimaque, et donna naissance à la dynastie des Attalides, qui dura plus de cent-cinquante ans.

SÉLEUCUS II, surnommé *Callinicus* ou le *Victorieux*, quatrième roi de la dynastie des Séleucides, était fils d'Antiochus II, surnommé le *Dieu*, et de Laodice. Cette princesse que tous les auteurs modernes disent avoir été la sœur en même temps que la femme d'Antiochus II, était réellement fille d'un certain Achæus, grand-père d'un autre Achæus, qui prit le titre de roi, sous le règne d'Antiochus-le-Grand, fils de Seleucus Callinicus. Elle appartenait à une famille puissante, qui tenait de très-près à la race royale. C'est à la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe que nous devons la connaissance de ce fait, ainsi que de plusieurs autres relatifs également à l'histoire des rois de Syrie. Séleucus devint roi en l'an 246 avant J.-C. Pendant son règne, qui fut de vingt ans, la Syrie ne cessa d'être agitée par des guerres intestines et étrangères, qui lui causèrent de grands maux, et faillirent en amener la perte. Les dissensions de la famille royale en avaient été la première cause. Quelques années avant la mort d'Antiochus *le Dieu*, la fuite de sa sœur Apamée, veuve de Magas, roi de Cyrène, avait amené entre lui et Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, une guerre longue et sanglante. Elle s'était terminée par le mariage d'Antiochus avec Bérénice, fille de Philadelphe; et l'on avait stipulé que la couronne de Syrie reviendrait aux enfants issus de ce mariage, au préjudice de ceux qui étaient nés de Laodice, encore vivante. Une telle condition semble indiquer que l'avantage était resté au roi d'Égypte. On conçoit sans peine toutes les discussions qu'elle dut faire éclater à la cour d'Antiochus. A la mort de Philadelphe, qui arriva en l'an 247 avant J.-C., Antiochus reprit sa première femme, et répudia Bérénice, dont il avait un fils; mais bientôt il mourut de maladie, à Éphèse. C'est, du moins, ce que nous apprend la traduction arménienne de la chronique d'Eusèbe. Selon d'autres (*Voy.* ANTIOCHUS II, tom. II, pag. 254), il fut empoisonné par Laodice, qui appréhendait encore l'inconstance d'Antiochus. Dès qu'il fut mort, elle fit placer dans son lit un certain Artémon, qui ressemblait au roi; et, en présence des grands, cet homme déclara Séleucus Callinicus son successeur, en leur recommandant ce prince et la reine. Cet événement laissa Bérénice exposée sans défense à la vengeance de Laodice et de son fils. Elle se réfugia dans le temple de Daphné, tandis que plusieurs villes se soulevaient en sa faveur, et que son frère Ptolémée Évergètes se préparait à entrer en Syrie pour la délivrer. Séleucus, qui était venu assiéger Bérénice, l'abusa par de feintes propositions de paix, qui livrèrent cette malheureuse princesse au pouvoir de Laodice. Celle-ci la fit assassiner ainsi que son fils; et Séleucus fut délivré d'un compétiteur. Cependant les femmes de Bérénice, qui étaient restées dans le palais, feignirent que la reine n'avait été que blessée, tandis qu'une d'elles jouait le personnage de cette princesse. Elles animèrent le peuple en leur faveur, soutinrent un siége, et écrivirent au roi d'Égypte pour hâter ses secours. Ce fut le commencement d'une guerre opiniâtre, qui livra presque tous les états de Séleucus à Ptolémée Évergètes, dont l'armée s'avança fort au-delà de l'Euphrate. (*Voyez* PTOLÉMÉE, III. Évergètes, XXXVI, 121.) Les forces employées dans cette expédition n'étaient pas suffisantes pour que le

vainqueur restât paisible possesseur des provinces conquises. Les tentatives des partisans de Séleucus, les entreprises particulières d'une foule de rebelles, qui s'efforçaient de s'affranchir de toute dépendance, rendirent l'Asie le théâtre de révolutions sans cesse renaissantes, au milieu desquelles l'histoire ne fournit aucune lumière, tous les ouvrages qui auraient pu en offrir étant perdus. Enfin, après avoir dévasté tout l'empire de Séleucus, et lui avoir accordé une trève de dix ans, Ptolémée revint dans son royaume. Pendant que le roi de Syrie s'était efforcé de résister à ce redoutable adversaire, les Parthes, qui s'étaient déjà révoltés contre son père, mais qui avaient été obligés de rentrer dans le devoir, se soulevèrent de nouveau. Tiridate, frère d'Arsace, fondateur de la dynastie des Arsacides, etait revenu du pays des Scythes, où il avait été contraint de chercher un asile; et il était entré dans la Parthyène, avec une nombreuse armée de Dahæ-Parniens. Il attaqua Andragoras, gouverneur de cette province, qui fut vaincu et tué; et la Parthyène, avec les cantons limitrophes, resta au pouvoir de Tiridate, qui y prit le titre de roi. Des guerres civiles se joignirent à tant de désastres et d'embarras. Séleucus était occupé à combattre, dans l'Asie Mineure, les Gaulois, qui étaient devenus les auxiliaires de son frère Antiochus, surnommé *Hierax*, c'est-à-dire, *l'épervier*. Ce dernier dut ce nom à la rapidité et à la témérité de ses entreprises. L'ambition, chez lui, n'avait pas attendu le progrès des ans pour se développer. Il s'était déclaré roi dans les provinces de l'Asie Mineure, dont son frère lui avait confié le gouvernement, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans. Alexandre, frère de sa mère Laodice, qui commandait dans la ville de Sardes, lui fournit des secours. Les Gaulois embrassèrent son parti; et il vainquit son frère Séleucus. C'est alors que celui-ci abandonna l'Asie Mineure, pour voler dans l'Orient arrêter les progrès des Parthes. La fortune lui fut encore contraire. Tiridate remporta sur lui une victoire si éclatante, que les Parthes en consacrèrent le souvenir par une fête solennelle, et qu'ils regardèrent ce jour comme la véritable époque de leur indépendance. Séleucus fit une telle perte, qu'il ne fut plus en état de renouveler ses efforts contre eux, et qu'il laissa les Parthes libres de constituer leur monarchie. Les succès de Ptolémée, qui avait rompu la trève, et surtout ceux d'Antiochus, le ramenèrent dans l'Occident, où ce jeune guerrier venait de triompher de Mithridate, roi de Pont, partisan de Séleucus et beau-frère des deux princes. Séleucus fut occupé, pendant presque toute la durée de son règne, à combattre ce terrible compétiteur ou à repousser les chefs que Ptolémée envoyait dans la Syrie, au mépris de la paix conclue, et qui n'avait pas été de longue durée. Il remporta un si grand nombre de victoires dans toutes ces guerres, qu'il y acquit le surnom de *Callinicus* ou de *Beau Vainqueur*. C'est dans une de ces rencontres, après avoir défait les troupes de son frère, dans la Mésopotamie, qu'il jeta sur l'Euphrate les fondements d'une ville qui reçut le nom de Callinicopolis, et qui fut appelée dans la suite Callinicus. Elle porte actuellement le nom de Rakkah. L'armée d'Antiochus, tout entière composée de Gaulois, se montait, dit-on, à cent vingt mille hommes. Séleucus n'avait que qua-

tre mille Macédoniens, soutenus de huit mille juifs de Babylone. Andromaque et son fils Achæus, parent de Séleucus, lui rendirent de grands services dans cette occasion. La guerre continua entre les deux frères, mais avec des chances diverses. On dit que Séleucus entreprit une nouvelle expédition contre les Parthes, et qu'il fut fait prisonnier, après avoir été vaincu par eux. Ce fait, admis par quelques savants, n'est pas suffisamment appuyé pour être regardé comme constant. Il pourrait se faire que, dans cette occasion, on l'eût confondu avec Démétrius II, surnommé Nicator. Cependant Antiochus Hiérax continuait de fatiguer l'Asie Mineure de son inquiète ambition. Après que son caractère aventureux l'eut porté dans la Cappadoce et en Égypte, il fut défait, dans la Carie, par Attale, roi de Pergame, et contraint de se retirer dans la Thrace, où il périt assassiné. Il s'était marié avec une fille de Ziélas, roi de Bithynie; il en eut une fille appelée Laodice. Cette princesse fut confiée à un certain Logbasis, de Selga dans la Pamphylie, qui en prit soin comme de sa propre fille. Elle épousa ensuite le rebelle Achæus. Séleucus mourut l'année suivante, 225 avant J.-C., dans la vingt-unième année de son règne. De sa femme Laodice, fille d'Andromaque, il eut une fille et deux fils, Séleucus III, son successeur, et Antiochus-le-Grand, qui monta sur le trône après son frère. Sa fille, nommée Antiochis, épousa Xerxès, roi d'Arsamosate en Arménie. Outre le surnom de *Callinicus*, on donnait encore à Séleucus II celui de *Pogon*, c'est-à-dire, le *Barbu*; il est effectivement représenté ainsi sur plusieurs médailles. On voit, dans le musée d'Oxford, une curieuse et longue inscription, faisant partie des marbres rassemblés par le comte d'Arundel, qui contient l'original d'un traité d'alliance conclu entre les Smyrniens et les Magnètes, pour défendre Séleucus contre tous ses adversaires. Ce traité renferme une foule de détails fort curieux. On le trouve dans les *Marmora oxoniensia* de Chandler, et dans plusieurs autres recueils.

S. M—n.

SÉLEUCUS III, fils du précédent, ne fit presque que passer sur le trône de Syrie. Il était d'un tempérament faible et maladif, et bien jeune encore quand son père lui laissa la couronne. Son courage et la promptitude de son caractère lui firent cependant donner le nom de *Céraunus*, c'est-à-dire, le *Foudre*. A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il s'occupa de rétablir son autorité dans l'Asie Mineure, qui avait été presque toute envahie par Attale, roi de Pergame. Il confia le soin des provinces orientales à son jeune frère Antiochus, qui n'avait alors que quatorze ans. L'administration générale du royaume fut remise au carien Hermias; et lui-même il se mit en route avec une puissante armée, pour franchir le mont Taurus, accompagné de son cousin Achæus, qui était un habile général. Le manque d'argent désorganisa son armée. Une conspiration s'y forma; et Séleucus périt empoisonné par deux de ses généraux gaulois, Apaturius et Nicanor. Achæus vengea la mort de son souverain, en faisant périr par le dernier supplice ces deux traîtres et tous ceux qui avaient pris part à leur crime. Il parvint ensuite à retenir les soldats dans le devoir et à empêcher les entreprises d'Attale, qui ne put profiter d'une

catastrophe dont le résultat semblait devoir être la ruine totale du royaume de Syrie. L'armée offrit alors la couronne à ce général, que plusieurs provinces pressaient aussi de monter sur le trône. Il s'y refusa généreusement. Le besoin de sa conservation le rendit moins désintéressé dans la suite; mais, dans cette occasion, il montra la plus éclatante fidélité. Tandis qu'il restait dans l'Asie Mineure, pour la conserver à son souverain légitime, Antiochus III, frère de Séleucus, il envoyait à Babylone le meilleur de ses généraux, nommé Epigène, pour aller annoncer à ce prince la mort de son frère, et le faire déclarer roi. Séleucus III fut empoisonné en l'an 222 avant J.-C., dans la troisième année de son règne. Il laissa un fils en bas âge, nommé Antipater, qui se distingua par la suite dans les guerres que son oncle Antiochus-le-Grand soutint contre les Romains. S. M—n.

SÉLEUCUS IV, surnommé *Philopator*, devint roi de Syrie, en l'an 186 avant J.-C., après la mort de son père Antiochus-le-Grand. Il était le deuxième fils de ce prince, qui l'avait fait déclarer roi, peu de temps avant son trépas. Son fils aîné Antiochus était mort quelques années auparavant, durant la guerre qu'il soutenait contre les Romains. Cette guerre avait considérablement affaibli le royaume de Syrie, et les sommes énormes que Séleucus fut obligé de fournir aux Romains, le contraignirent à une politique timide, qui lui attira le mépris des autres états de l'Orient. L'histoire nous a conservé bien peu de renseignements sur Séleucus IV : quelques vexations contre les Juifs, et une vaine tentative, faite au-delà du mont Taurus, pour défendre le roi de Pont, Pharnace, contre Eumènes, roi de Pergame. Un mot des Romains suffit pour arrêter les armées de Séleucus : alors celui-ci négocia le retour de son frère Antiochus, retenu à Rome, où son père l'avait envoyé comme otage de la paix qu'il avait jurée avec la république, après sa défaite à Magnésie. Son fils Démétrius, âgé alors de dix ans, remplaça Antiochus, déjà arrivé à Athènes, lorsqu'il apprit la mort de son frère. Ce prince périt empoisonné par son ministre Héliodore, le persécuteur des Juifs, qui essaya de se faire déclarer roi. La mort de Séleucus arriva en l'an 174 avant J.-C., dans la douzième année de son règne. Il avait eu de sa sœur Laodice, veuve de son frère Antiochus, un fils, nommé Démétrius, dont nous avons déjà parlé, et qui devint roi, en l'an 162, et une fille, appelée Laodice, femme de Persée, dernier roi de Macédoine. On connaît des médailles de ce prince, datées des années 136 et 137 de l'ère des Séleucides (175 et 174 de J.-C.); d'où l'on pourrait croire qu'il ne mourut qu'à la fin de cette dernière année. S. M—n.

SÉLEUCUS V, prince, qui ne fit que paraître sur le trône de Syrie, était le fils aîné de Démétrius II, surnommé Nicator. Il se fit déclarer roi, aussitôt après la mort de son père, que sa femme Cléopâtre avait fait assassiner à Tyr, en l'an 124 avant J.-C. Cette femme, depuis long-temps jalouse du pouvoir qu'elle disputait à son mari, fut indignée de la conduite hardie de son fils. Elle ne tarda pas à le faire périr, et à faire déclarer roi son autre fils Antiochus VIII, qui fut surnommé *Grypus*. Cléopâtre et Séleucus ne possédaient

qu'une partie de la Syrie; ils avaient pour compétiteur Alexandre, surnommé Zébina, qui se donnait pour un fils d'Antiochus VII Évergètes. Séleucus V n'avait pas régné un an. On ne connaît aucune médaille de lui. S. M—N.

SÉLEUCUS VI, surnommé *Épiphanes*, fils aîné d'Antiochus Grypus et de Tryphène, fille de Ptolémée Soter II, roi d'Égypte, devint, en l'an 96 avant J.-C., roi de la portion de la Syrie que son père disputait à Antiochus le Cyzicénien, qui était en même temps son frère et son cousin. Un usurpateur, nommé Héracléon, était alors maître de la capitale : il fallut l'en chasser, pour se faire reconnaître roi. Séleucus ne fut pas plutôt maître d'Antioche, qu'Antiochus le Cyzicénien vint lui en disputer la possession, et s'en empara. Séleucus reparut bientôt avec de nouvelles forces : leurs troupes étaient en présence, prêtes à livrer bataille, quand Antiochus, emporté par un cheval fougueux au milieu de l'armée ennemie, préféra se donner la mort plutôt que de se rendre. Séleucus, victorieux sans combattre, reprit Antioche; mais il eut bientôt pour compétiteur, Antiochus Eusèbe, fils du Cyzicénien. Celui-ci ne tarda pas d'obtenir l'avantage : il fut obligé de se retirer dans la Cilicie, et il périt à Mopsueste, où les habitants s'insurgèrent contre lui et mirent le feu à ses cantonnements, en l'an 95 av. J.-C. Il était alors dans la seconde année de son règne. Ses frères, Philippe et Antiochus XI, prirent tous les deux le titre de roi, et continuèrent la guerre contre Antiochus X, surnommé *Eusèbe*. Outre le surnom d'Épiphanes, les médailles donnent encore à Séleucus VI celui de *Nicator*. S. M—N.

SÉLEUCUS, surnommé *Cybiosactes*, prince Séleucide, régna pendant quelques mois en Égypte, en l'an 56 avant J.-C., à l'époque où Ptolémée Aulètès fut chassé par ses sujets et contraint de se réfugier à Rome. Il était fils d'Antiochus X, surnommé Eusèbes, roi de Syrie, et de Cléopâtre-Séléné, sœur de Ptolémée Soter II. Déjà, en l'an 74, il avait été envoyé à Rome, par sa mère, avec son frère Antiochus, pour y faire valoir les droits qu'ils tenaient d'elle sur le royaume d'Égypte, dont ils étaient les uniques héritiers par le défaut de descendance légitime; Ptolémée Aulètès, qui y régnait alors, n'étant qu'un fils naturel de Ptolémée Soter II. Cette démarche fut infructueuse ; les deux princes revinrent en Syrie, en l'an 71 avant J.-C., après avoir été rançonnés par le prêteur Verrès à leur passage par la Sicile. Leur mère ayant ensuite été dépouillée de ses dernières possessions, et mise à mort par Tigrane, roi d'Arménie, qui était devenu souverain de la Syrie, Antiochus et Séleucus vécurent en simples particuliers. Lorsqu'en l'an 57 avant J. C. les Alexandrins expulsèrent de l'Égypte Ptolémée Aulètès, pour donner la couronne à ses filles Cléopâtre Tryphène et Bérénice, une ambassade fut envoyée en Syrie, pour engager Antiochus à venir régner avec elles. Une mort subite empêcha Antiochus de profiter de leur offre. Son cousin, Philippe, qui devait le remplacer, périt aussi rapidement : on s'adressa alors à Séleucus. Il partit aussitôt pour l'Égypte. Ce pays n'avait plus alors qu'une reine. Cléopâtre Tryphène était morte, laissant le pouvoir entre les mains de Bérénice, qui épousa Séleucus. Son règne fut court. Les

habitudes basses et débauchées de ce prince déplurent à Bérénice, qui le fit étrangler, et lui donna pour successeur le Cappadocien Archelaüs, grand pontife de Bellone, guerrier brave et habile. Depuis ce Séleucus, l'histoire ne fait plus mention d'aucun prince Séleucide. S. M—n.

SÉLIG (Godefroi), né à Weissenfels, dans la religion juive, quitta cette religion et se fit baptiser le 15 septembre 1738. Il avait des connaissances étendues dans les langues orientales; et il enseigna long-temps à l'université de Leipzig la langue rabbinique. Il ne faut pas le confondre avec un autre juif converti, Jean-Frédéric-Henri Selig, fameux marchand de papier à Leipzig, qui a publié lui-même sa biographie et l'histoire de sa conversion, en deux volumes, et qui mourut en avril 1799. Godefroi Selig mourut à Dresde, le 5 mars 1795. Il avait publié, en 1767, à Leipzig, une *Méthode pour apprendre facilement la langue juive-allemande, principalement la langue parlée* (en allemand). De 1768 à 1772, il publia un écrit périodique, in-8o., sous le titre: le *Juif*; de 1771-77, *une traduction des passages difficiles de l'Ancien-Testament, avec des Commentaires*, 4 vol. in-8o.; et en 1788: *Compendia vocum hebraïco-rabbinicarum*, ouvrage utile à ceux qui veulent étudier les livres rabbiniques. De 1775-77, il publia sa *Biographie et histoire de la conversion de Godefroi Selig*, etc., 2 vol. in-8o. (en allemand). Z.

SÉLIM Ier., neuvième empereur des Othomans, fils de Bajazet II, naquit sous le règne de Mahomet II, son aïeul, en 1467, et parvint à l'empire en 1512. Un parricide l'avait fait, avant le temps, succéder à son père: la défaite d'Ahmed, qu'il fit étrangler ainsi que ses autres frères et leurs enfants (1), affermit sa puissance que le crime avait commencée; il la maintint à force de rigueur, de cruauté et de valeur. Sélim, en montant sur le trône, fit mettre à mort successivement deux grands vézirs, dont tout le crime était de lui avoir demandé de quel côté la tente impériale devait être tournée, c'est-à-dire, vers quelle contrée il voulait porter ses pas et ses armes; un troisième, Sinan Youssouf pacha, fit dresser les tentes vers les quatre points du monde. « Voilà, » dit Sélim, comment je veux être » servi. » Dès l'année 1514, il mena les Turcs contre les Persans (2), et remporta, sur Chah-Ismaël, la fameuse et sanglante victoire de Tchalderan (3) (*V.* Ismael, XXI, 296, et Aliadeulet). Héritier de la haine de Bajazet II contre les Mamlouks, il marcha, en 1516, à la conquête de l'Égypte, et la défaite et la mort du sulthan Kansouh al-Gaury, à Mardj dabek, près d'Alep, le 24 août, signalèrent son premier succès et le rendirent maître de la Syrie (*V.* Kansou

(1) Le seul Korcoud parvint d'abord à échapper à la mort en se cachant dans une caverne: mais il fut découvert, livré à Sélim, et immolé à la haine de ce frère implacable. A—t.

(2) Les conquêtes de Chah Ismael, fondateur de la dynastie des Sofys, les cruautés qu'il exerçait contre les Musulmans orthodoxes, excitèrent le zèle et l'indignation de Sélim à un tel point qu'il crut plus méritoire de combattre ce prince hérétique, que les Chrétiens même. Il conclut une trève avec ces derniers, et partit pour la Perse à la tête de deux cent mille hommes. A—t.

(3) Cette victoire lui fut vivement disputée: il ne la dut qu'à son artillerie et à une blessure que reçut le roi de Perse. Les Turcs y perdirent plusieurs pachas et plus de trente mille hommes. Après avoir pris Tauris, Sélim se rendit dans le Carabagh, près de l'Araxe, afin d'y passer l'hiver, et d'être plus à portée de continuer au printemps la conquête de la Perse; mais les murmures des janissaires, et la disette le forcèrent de ramener en Europe son armée considérablement affaiblie. Il emmena dans sa capitale un grand nombre d'ouvriers de Tauris, ainsi que le prince Badi Ezzaman, dernier rejeton de la race de Tamerlan dans la Perse. (*Voy.* Schahbek). Il laissa en Asie un de ses généraux, qui subjugua tout le Diarbekr jusqu'à Sindjar et Moussoul. A—t.

al-Gauri, XXII, 227). (4) L'année suivante, il combattit le dernier sulthan des Mamlouks, Touman-Bay, et le vainquit dans deux batailles, dont le résultat fut la destruction de cette milice de souverains, la chute de leur monarchie (*Voy.* Touman-Bay), et la réunion de l'Égypte à l'empire othoman. Mais la conquête qui pouvait le mieux flatter l'orgueil de Sélim Ier., et qui devait avoir une plus grande influence politique et religieuse, ce fut la cession du droit de l'Imamat, que fit au conquérant de l'Égypte le dernier des khalifes abbassides, qui résidait au Grand Caire. Il remit entre ses mains l'étendard de Mahomet, qui avait passé des quatre premiers khalifes aux Ommeyades de Damas, ensuite aux Abbassides de Baghdad, et depuis à ceux du Caire (*Voy.* Motawakkel, XXX, 264). L'investiture de ce droit sacré plaça la maison othomane au-dessus de tous les princes musulmans, et entraîna la soumission du Hediaz en Arabie (5). Le sulthan, quelque temps après avoir quitté l'Égypte, fut attaqué d'un cancer qui lui rongea les reins. Il lutta, plus d'un an, contre la violence du mal, lui opposant l'activité et la force de son esprit et de son caractère : vaincu par la douleur, il s'arrêta à Tchourlou, près de Constantinople, et il y mourut l'an 926 de l'hég. (27 nov. 1520.) On dit que ce fut dans l'endroit même où il avait combattu son père Bajazet II. Sélim justifia le surnom d'*Yavouz* (le féroce) : depuis son avénement au trône jusqu'à sa mort, il ne distingua jamais l'innocent du coupable, et tous les hommes lui semblaient également dévoués à la mort. Cependant il était vigilant, actif, soigneux de faire observer les lois. Il avait du génie et de l'application au travail ; il savait choisir des généraux et des ministres habiles ; il savait même les regretter (*V.* Sinan-Yousouf-Pacha). Son caractère sanguinaire ne l'empêchait pas de protéger les sciences et les lettres et même de les cultiver. Il possédait l'arabe et le persan, et composait des vers dans ces deux langues, au rapport des écrivains othomans, et à celui de Pococke, dans la Continuation des dynasties d'Abu'lfarage (6). Ce même prince, mourant dans les bras de Piri-Pacha (*Voy.* Piri-Pacha), regrettait les injustices dont les négociants persans avaient été victimes dans le cours de ses guerres. Piri-Pacha lui conseillait de bâtir un imaret pour les indigents, en expiation. « Piri, lui répondit Sélim, veux-» tu que par une fausse gloire j'em-» ploie en œuvres de charité, des » biens ravis injustement : mon de-» voir est de les rendre ; » et l'ordre

(4) La trahison de deux généraux égyptiens Khair-Beig et Kauberdy Gazaly, fit triompher les armes othomanes de la bravoure des Mamlouks. A-T.

(5) Sélim séjourna huit à neuf mois en Égypte, pour s'assurer de la fidélité de ses nouveaux sujets, et publia plusieurs sages réglements concernant le gouvernement, la police, les finances et la sûreté de ce royaume. Il laissa cinq mille cinq cents hommes de garnison au Caire, et donna le commandement de la citadelle à un de ses officiers, avec défense de mettre le pied dans la ville. Il emporta des richesses immenses. Pour récompenser les deux traîtres qui lui avaient facilité la réduction de la Syrie et de l'Égypte, il leur conféra le gouvernement de ces deux nouvelles provinces de l'empire othoman, jusqu'à leur mort. Il permit même à Khair-Beig d'incorporer les restes de la milice des Mamlouks dans les corps de troupes othomanes laissées en Égypte, et leur accorda la jouissance des terres dont le revenu leur était depuis longtemps assigné. Le grand-vézir Yonnous-Pacha ayant adressé à Sélim de justes et sages remontrances sur cette faute en politique, dont il lui pronostiquait les funestes résultats pour la Porte-Othomane, le sulthan irrité lui fit sur-le-champ trancher la tête. A-T.

(6) Mouradgea d'Ohsson, dans son *Tableau de l'empire othoman*, rapporte comme un modèle d'éloquence orientale la lettre en forme de manifeste que Sélim écrivit de sa main à Chah-Ismael, pour lui reprocher son hérésie, et lui déclarer la guerre. Après avoir conquis l'Égypte, ce sulthan fonda au Caire plusieurs établissements auxquels l'ostentation eut autant de part que la piété. Il fit décorer le nilomètre d'un superbe kiosk, où il en grava des vers de sa composition. A-T.

de cette restitution fut donnée sur-le-champ (7). S—Y.

SÉLIM II, onzième sulthan des Othomans, et fils de la fameuse Roxelane (*Voy.* ce nom), succéda, en 1566 (1), à son père Soliman-le-Grand. L'événement le plus glorieux de son règne fut la conquête de l'île de Cypre, faite, par son ordre, sur les Vénitiens, en 1570 (*Voy.* MUSTAPHA PACHA). L'événement qui présageait le plus de malheurs et qui en entraîna le moins fut la bataille de Lépante, gagnée en 1571 par don Juan d'Autriche, où la flotte othomane fut presque entièrement détruite. (*V.* ALI PACHA et SERBELLONI). Sélim s'en consola en lisant le Coran, mais surtout en voyant que ses ennemis ne profitèrent pas de l'effroi qu'avait jeté dans Constantinople une si grande victoire. « La perte d'une » flotte, disait à ce sujet le grand » vézir à l'ambassadeur de Venise, » n'est pour mon sublime empe- » reur que ce que serait la barbe à » un homme qui se la fait couper et » à qui elle repousse ; mais la perte » de l'île de Cypre est pour les Vé- » nitiens comme la perte d'un mem- » bre qui ne revient plus quand il a » été retranché. » En effet, dès l'année suivante, Kilidj-Aly remit en mer, sous les yeux de Sélim, une flotte nouvelle, et revint braver ses ennemis (2). Sélim II mourut des suites d'une chute, le 13 décembre 1574, âgé de cinquante-deux ans. La conquête de l'île de Cypre ajouta à l'empire Othoman un accroissement de gloire; et quelque difficile que fût la tâche de succéder à Soliman-le-Grand, Sélim en supporta le fardeau avec éclat (3). Il eut de la fermeté dans les revers, de l'élévation dans l'ame, de la constance dans ses entreprises, de la grandeur dans ses projets. Il conçut la noble et utile pensée de réunir le Tanaïs et le Volga : des causes étrangères à ce sulthan empêchèrent l'exécution, déjà commencée, d'un plan digne des plus grands monarques et des nations les plus civilisées. (4) Sélim fut brave, prudent, ami de la justice, des sciences et des savants, clément

(7) Voulant savoir ce qui se passait dans les états des autres princes, et connaître les actions et les discours de ses sujets, ce monarque entretenait des espions dans les cours étrangères; et non content de parcourir lui-même jour et nuit, sous divers déguisements, les villes où il se trouvait, il distribuait des agents secrets dans les assemblées publiques, dans les mosquées, et même dans les autres villes, d'où ils venaient lui rendre compte de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. A—T.

(1) Trois jours après qu'il eût été proclamé à Constantinople, il partit pour aller se mettre à la tête de l'armée othomane, qui assiégeait Zigeth. Mais le grand-vézir, qui était venu à sa rencontre, l'ayant trouvé à Sirmich, lui représenta que la saison était avancée, et le fit consentir à recevoir dans cette ville les hommages des officiers de ses troupes qui suivirent leur nouveau souverain à Constantinople. A—T.

(2) Le règne de Sélim II est encore mémorable par deux conquêtes importantes; celle du Yemen, qui avait secoué le joug de la Porte, avant la mort de Soliman (*V.* MUTAHER), et celle de la Goulette et de Tunis, que les Turcs enlevèrent aux Espagnols qui en étaient devenus maîtres, en entretenant la discorde entre les princes hafsides, rois de Tunis (*Voy.* MULEY-HAÇAN et MULEY HOMAÏDA) : ces deux conquêtes eurent lieu, l'an 978 (1570). Sinan-Pacha commanda dans la première de ces expéditions (*V.* SINAN-PACHA), et la seconde fut dirigée par le capitan-pacha Kilidj-Aly, dey d'Alger. (*Voy.* OCCHIALI.) Deux ans après, les Espagnols s'étant de nouveau emparés du royaume de Tunis, sous prétexte d'y rétablir le dernier roi, Sinan-Pacha l'assujétit définitivement à la domination othomane, l'an 983 (1574). A—T.

(3) Les succès qu'avaient obtenus les armes de ce sulthan, et les vœux des Maures de Grenade lui inspirèrent le désir de réunir l'Espagne à son empire. Tout était disposé pour opérer une descente en Andalousie, l'année suivante, lorsque la mort de Sélim arrêta l'exécution de son projet. A—T.

(4) La reconstruction du temple de la Mekke, les abondantes aumônes distribuées aux pauvres des deux *villes saintes* (La Mekke et Médine), et plusieurs fondations pieuses, ont rendu le nom de Sélim respectable chez les Othomans. On lui a reproché sa mollesse, et surtout sa passion pour le vin, qui le fit surnommer *mesth* (l'ivrogne); mais on a, peut-être à tort, attribué à cette passion du sulthan le but de la conquête de Cypre. Sous Sélim II, s'arrêtèrent les progrès de l'empire othoman, dont la décadence politique date du règne de son fils Mourad (*Voyez* AMURAT III), quoique sa décadence morale ait commencé réellement à Sélim, qui le premier cessa de se montrer à la tête de ses armées. A—T.

et religieux. Il fut au niveau des circonstances difficiles au milieu desquelles il vécut; et si l'éclat de son règne fut éclipsé par la splendeur que jetait encore la mémoire de Soliman Ier., son père, aucun des successeurs de Sélim II ne le surpassa à son tour, ni même ne mérita de lui être comparé. S—Y.

SÉLIM III, 28e. empereur des Turcs, était fils unique du sulthan Mustapha III et d'une belle Circassienne, dont le père de Vély-Zadeh-Éfendy, qui devint depuis muphti, avait fait présent à cet empereur. Il naquit le 24 décembre 1761, suivant les uns, et suivant d'autres, le 6 janvier 1762 (1). Mustapha III n'avait point d'enfant mâle à cette époque; et Abdul-Hamid, son seul frère, passait pour impuissant (2). Aussi la naissance de Sélim, qui promettait un héritier à l'empire othoman, excita une joie universelle. Elle fut célébrée par des fêtes très-brillantes, qui durèrent dix jours, et où la licence populaire offrit, dans ses caprices, une image des anciennes saturnales. A la mort de Mustapha III, arrivée le 21 janvier 1774, Abdul-Hamid lui succéda; et quoique Sélim fût enfermé dans le sérail, son oncle le laissa jouir d'une si grande liberté, et montra tant d'affection pour lui, que cette conduite le rendit cher à tous les Musulmans. Ce ne fut que le 17 mai suivant que Sélim fut circoncis, sans cérémonie. On avait retardé cette opération, à cause d'une difformité naturelle, qui devait, dit-on, s'opposer à ce qu'il eût des enfants. Dans la même année (septembre), il tomba dangereusement malade; et la consternation se répandit parmi les Musulmans, dont il était l'unique espoir. Il se rétablit; et l'on assure qu'en 1775, l'état d'impuissance d'Abdol-Hamid ayant été constaté par des médecins, on offrit des femmes à Sélim, alors dans sa quatorzième année, mais qu'il les refusa, en disant « qu'il ne voulait que » des enfants de souverain, » réponse imprudente, mais profondément pensée. Honteux des affronts accumulés sur l'empire qu'il était appelé à gouverner un jour, et indigné de la faiblesse de son oncle et de la corruption des ministres othomans, Sélim ne rêvait que la régénération de son pays et les beaux jours des Amurath et des Mahomet II. Enfermé, depuis son enfance, dans l'intérieur du sérail, où il n'avait lu que le Coran, et tout au plus quelques annales peu véridiques; imbu de fausses notions; sans aucune relation au dehors, et sans autre commerce que celui de quelques femmes surannées et de vils eunuques noirs, ce prince avait puisé quelques idées élevées dans une espèce de Testament politique que le sulthan Mustapha avait écrit pour l'instruction de son fils, et dans lequel ce prince, instruit par le malheur, après avoir passé en revue les principaux événements de son règne, découvrait à Sélim les vices primitifs de la constitution, les abus qui s'y étaient introduits, les réformes à faire, etc. Pénétré de respect pour la mémoire de son père, et se flattant d'être plus heureux que lui, Sélim avait l'intention de le prendre pour modèle. Il était encouragé dans ce projet par sa

(1) Le 3 janvier 1762, le comte de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, annonça à sa cour la naissance de Sélim, sans préciser le jour.

(2) Il eut cependant ensuite plusieurs enfants des deux sexes, qui moururent en bas âge; Mustapha IV, et Mahmoud (en ce moment régnant) lui survécurent, quoique M. Alix, dans son *Précis de l'histoire de l'empire othoman*, avance que Sélim mourut sans postérité.

mère, femme d'un grand sens, et par le docteur Lorenzo, chirurgien italien, qui l'avait soigné pendant sa petite-vérole, et qui avait gagné sa confiance. L'ame ardente de Sélim était continuellement occupée de ses projets de réforme. Une nuit que Lorenzo veillait à ses côtés, il le saisit par la main avec une sorte d'emportement, et lui dit : « Tu es mon ami : » oui, mon ami; car je ne suis qu'un » homme comme les autres : je le sais. » Ils veulent tous me tromper; mais » toi, tu me diras la vérité; je te la de- » mande au nom de mon père, qui » t'a fait du bien. » Le projet du sulthan Sélim (car c'est le titre qu'on lui donnait, même avant qu'il montât sur le trône) était de se mettre à la tête des armées, pour combattre les ennemis du Croissant. C'est ce qui lui fit répondre aux personnes qui s'inquiétaient devant lui des traces que la petite-vérole pourrait laisser sur son visage : « Qu'im- » porte la figure d'un soldat qui doit » passer sa vie à la guerre! » Il s'irritait de son ignorance, et montrait le plus vif desir d'apprendre. Toutes ses questions décelaient une ame agitée par de grands projets et de violents desirs. Il s'emporta même un jour jusqu'à dire devant ses médecins chrétiens, en les chargeant de le publier dans toute la ville, « que le len- » demain de son couronnement, il » monterait à cheval, suivi de tous les » fidèles Musulmans, pour périr avec » honneur ou laver sa nation des outra- » ges multipliés qu'elle avait reçus des » Russes. » Pour se préparer au rôle qu'il se croyait appelé à jouer, Sélim entretenait, du fond de sa retraite, une correspondance suivie avec d'anciens serviteurs de Mustapha III, avec quelques grands personnages, et même avec plusieurs membres de l'administration de son oncle. Les renseignements qu'il parvint ainsi à recueillir lui paraissant insuffisants, il manifesta, au commencement de 1786, l'intention bien prononcée d'en obtenir de la France; et il écrivit au comte de Choiseul, alors ambassadeur à Constantinople, pour demander qu'Isaac-Bey son confident pût se rendre secrètement à Paris, afin d'y puiser sur les diverses parties de l'administration des lumières qu'il était impossible d'acquérir en Turquie. Cette négociation, d'un genre si extraordinaire, fut un instant suspendue par le supplice du grec Pétruki ou Pétraki, qui de cuisinier était devenu directeur de la Monnaie, et l'homme le plus riche de l'empire. Sélim s'était montré fortement opposé à la mort de ce particulier; et dans cette circonstance, la violence de son caractère l'avait un instant compromis. Le docteur Lorenzo, l'un de ses agents, s'étant vanté d'avoir sa confiance, il la lui retira, et se servit d'autres individus pour renouer ses liaisons avec le comte de Choiseul. Tout fut enfin conclu comme le desirait Sélim; Isaac-Bey partit pour la France, au commencement de septembre 1786, et il remit à Louis XVI une lettre du jeune prince. Cette correspondance, qui paraîtra fabuleuse à ceux qui connaissent les usages de l'empire othoman, n'éprouva que peu d'interruption, jusqu'à l'avénement de Sélim au trône. Le roi, le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères, et après lui le comte de Montmorin et Ruffin (*V.* ce nom), étaient seuls initiés dans le secret. Sélim traitait, dans ses lettres, les plus hautes questions de la politique, et montrait de bonnes et grandes vues pour l'avenir. « Comme, la mort exceptée, » il y a remède à tous les maux (di-

» sait-il dans une de ses dépêches), la » guérison des nôtres est l'objet unique de mes profondes réflexions. » Nous méditons, et nous préparons » les moyens éloignés que nous devons employer dans le temps prédestiné, etc. » De prétendues prophéties, adroitement répandues par la mère de Sélim, lui promettaient les plus brillantes destinées; et le peuple, qui y ajoutait une entière foi, était persuadé qu'il vengerait l'honneur des armes musulmanes. Cette prévention en faveur du jeune prince aurait pu lui être fatale sous un empereur moins débonnaire qu'Abdul-Hamid : quoique ce dernier la redoutât, et qu'il craignît surtout l'inconstance et le mécontentement d'une nation toujours prête à demander un nouveau maître, il se borna à faire resserrer son neveu, et à le soumettre à une surveillance plus sévère. Mais ces mesures de précaution n'eurent pas de suite, et Sélim put entretenir ses relations, et se livrer sans trop de contrainte aux exercices du corps dans lesquels il excellait : il montait supérieurement à cheval, maniait très-bien le sabre, et s'amusait, dans sa retraite, à essayer sur des animaux la force de son bras. Le 7 avril 1789, Abdul-Hamid cessa d'exister, et Sélim, dans sa vingt-huitième année, monta sur le trône (3). Le jour de son couronnement, le feu ayant pris près de l'arsenal, le nouveau sulthan sortit du sérail avec précipitation, et n'ayant point trouvé sa felouque sur le rivage, il se jeta dans le premier bateau. Le capitan pacha lui présenta un cheval au débarquement; et comme on avançait un marche-pied, suivant l'usage, il le repoussa, sauta légèrement en selle, donna les ordres les plus rigoureux, et déclara qu'il punirait de mort celui de ses ministres qui serait convaincu d'avoir reçu le plus léger présent. A son inauguration, qui eut lieu le 13 avril avec la plus grande pompe, tous les Musulmans montrèrent un vif enthousiasme. Outre l'argent jeté au peuple, Sélim fit rendre la liberté aux débiteurs insolvables; et leurs créanciers reçurent trente pour cent de son trésor. Il rappela presque tous les exilés, révoqua l'ordre qui avait été donné sous son prédécesseur, de porter la vaisselle à la monnaie, et comme les plus illustres de ses prédécesseurs, il sortit tous les jours lui-même sous divers déguisements, pour s'assurer que la police était bien faite; il voulut enfin tout voir par ses propres yeux. Pour mettre à profit ses observations, il rendit plusieurs ordonnances qui assurèrent l'approvisionnement de la capitale, et déterminèrent le costume des Musulmans, et de ceux de ses sujets qui n'étaient point sectateurs de Mahomet. Les délinquants étaient punis de mort, et souvent même dans ses courses le sulthan faisait arracher en sa présence la vie aux coupables, ou les punissait de sa propre main pour de moindres contraventions. Cette manière expéditive de rendre la justice répandit la terreur dans Constantinople, et lorsque Sélim sortait, tout le monde fuyait à son approche. A la mort d'Abdul-Hamid, les Turcs soutenaient une guerre désastreuse contre l'Autriche et contre la Russie. Ils venaient d'essuyer de grands revers, et de perdre l'importante place d'Oczakow (décembre 1788), que les Russes avaient emportée d'assaut, après avoir battu complètement la flotte othomane (*V.* Souwarow). Sélim, qui, à son avènement au trône,

(3) Et non à vingt-cinq ans, ainsi que l'ont dit M. de Salaberry (*Hist. de l'empire othoman*), et M. Alix, dans l'ouvrage déjà cité.

avait conservé les ministres de son faible prédécesseur, voulut accomplir les promesses qu'il avait faites lorsqu'il était captif dans le fond du sérail. Il ordonna de nombreuses levées, et annonça hautement son intention de se rendre au camp, pour y diriger lui-même ses troupes. Il pouvait s'absenter sans danger de sa capitale, où il ne laissait pour héritiers du trône que deux cousins en bas âge, et l'on connaît la répugnance du peuple turc pour les minorités. Lorsque cette intention du sulthan fut connue, l'ardeur guerrière des Musulmans, que les revers avaient abattue, se ranima un instant; mais le conseil d'état détourna Sélim de son généreux projet, sous le spécieux prétexte que la guerre avait été entreprise par son prédécesseur sous de fâcheux auspices. Quelles que fussent les causes de l'inaction de Sélim, que le public attribuait à son indolence et à son amour pour les plaisirs plutôt qu'à la force des motifs que ses courtisans avaient fait valoir à ses yeux, il se montra fort opposé à la paix, et voulut à tout prix ravoir la Crimée qu'Abdul-Hamid avait cédée aux Russes, par le traité de Kaïuardgi (21 juillet 1774.) Il poussa jusqu'à la déraison ses projets de vengeance et de conquêtes, et refusa d'écouter les sages avis de la France, pour se livrer entièrement aux conseils intéressés de l'Angleterre, de la Prusse, et de la Suède, qui le poussaient à la guerre. La diversion de cette dernière puissance, à laquelle la Turquie et l'Angleterre fournissaient des subsides depuis le traité du 12 juillet 1788, alarma un instant la Russie, mais ne produisit aucun résultat. Mahmoud, pacha de Scutari, depuis long-temps en rebellion ouverte, venait de rentrer dans l'obéissance, et de réunir ses Albanais aux troupes du pacha de Bosnie, lorsque le brave Hassan, capitan pacha, ayant attaqué, près de Focziani en Moldavie, l'armée combinée des Russes et des Autrichiens, commandée par Souwarow et par le prince de Cobourg, fut battu complètement le 21 juillet 1789 (*Voy.* SOUWAROW). Le grand-vézir voulant rétablir l'honneur des armes musulmanes, marcha à la tête de cent mille hommes contre les Allemands, dont Souwarow se trouvait alors séparé; mais les Russes rejoignirent leurs alliés près de Rimnick, au moment où la bataille s'engagea. Les Turcs essuyèrent une défaite encore plus désastreuse, laissant sur le champ de bataille vingt-deux mille hommes, soixante canons, toute leur artillerie de siége, leurs munitions; et les débris de leur armée furent trop heureux de pouvoir repasser le Danube. Le prince de Cobourg entra immédiatement en Valachie, s'empara de Bukharest, où il établit ses quartiers d'hiver, tandis que Laudon réduisait Belgrade. Bientôt toute la Servie fut au pouvoir des Autrichiens. Du côté du Danube, les Turcs furent encore plus malheureux, et virent tomber successivement, au pouvoir des Russes, Bender, Akerman, la province d'Oczakow, la Moldavie, la Bessarabie, etc. Galatz fut réduite en cendres, et Ismaïl, principale forteresse des Turcs sur le Danube, se vit menacée. Les succès des ennemis de la Porte éveillèrent la jalousie de l'Angleterre, et alarmèrent la Prusse et la Pologne. La première de ces puissances voulant opérer une diversion, commanda un armement maritime; et le roi de Prusse conclut avec la Porte, le 31 janvier 1790, un traité d'alliance offensive et défensive, par lequel il s'en-

gageait à déclarer, dès le printemps suivant, la guerre à l'Autriche et à la Russie, et à ne poser les armes qu'après que la Turquie aurait obtenu une paix honorable et une sûreté parfaite sur terre et sur mer. La mort de Joseph II, et le caractère pacifique de Léopold II, son successeur, firent disparaître les obstacles qui pouvaient exister du côté de l'Autriche. Par la convention de Reichenbach, conclue le 27 juillet suivant, avec la Prusse, Léopold accorda un armistice à la Porte, et signa avec elle, au mois de septembre 1790, sous la médiation de la Prusse, de l'Angleterre et des États-Généraux (4), des préliminaires, qui furent convertis en une paix définitive, conclue à Szistowa le 4 août 1791. Cette paix fut fort honorable pour la Porte, puisqu'elle recouvra Belgrade et toutes les autres places conquises par les Autrichiens, à l'exception de Choczim, qui resta en dépôt dans leurs mains jusqu'à la conclusion de la paix avec la Russie. On assura seulement à l'Autriche une frontière plus avantageuse sur la gauche de l'Unna, ainsi que du côté de la Valachie, où elle obtint le vieux Orsowa; et la rivière de Czerna fut adoptée pour limite des deux empires. L'impératrice de Russie continua seule de faire la guerre; et ses généraux Potemkin, Repnin et Souwarow ajoutèrent de nouveaux lauriers à ceux qu'ils avaient déjà cueillis. La défaite sanglante de Rimnick avait répandu la consternation à Constantinople. Le mécontentement public ne s'était pas seulement exhalé en murmures : des incendies multipliés avaient fait disparaître plusieurs quartiers de cette capitale. Quoique effrayé de ces sinistres avertissements, au point de ne plus oser sortir de son palais, le sulthan ne s'était pas laissé abattre, et il avait ordonné de nouvelles levées. La paix séparée que le roi de Suède conclut à Verulæ, le 14 août 1790, avec la Russie, embarrassa Sélim; et la perte de l'importante forteresse d'Ismaïl, que les Russes prirent d'assaut, le 22 décembre suivant, et où trente-trois mille Musulmans perdirent la vie, vint mettre le comble à ses terreurs : il se crut obligé, pour apaiser le peuple, de sacrifier l'intrépide Hassan pacha, son grand vézir. (*Voy.* GHAZY-HAÇAN.) Le prince Repnin venait de repousser Youssouf-Pacha, qui avait été rappelé au véziriat; et la place de Varna, grenier de Constantinople et des armées othomanes, était menacée de nouveau, lorsque, par suite de la crainte qu'inspiraient les événements qui se passaient en France, l'Angleterre et la Prusse s'interposèrent entre la Russie et la Turquie; et les négociations ouvertes à Galatz, au mois d'août 1791, amenèrent, le 9 janvier de l'année suivante, le traité définitif de Yassy. Par ce traité, celui de Kaïnardgy, et les stipulations antérieures furent confirmées (5). L'impératrice rendit toutes ses conquêtes, à l'exception d'Oczakow et du territoire situé entre le Bog et le Dniester, où l'on vit bientôt s'élever la ville d'Odessa. Un article du traité accordait à cette princesse une indemnité de douze millions de piastres pour les frais de la guerre; mais elle eut la générosité de ne pas en exiger le paiement. Les fêtes brillantes par les-

(4) La position intérieure de la France à cette époque avait fait rejeter sa médiation.

(5) La Porte consentit à laisser les vaivodes de Moldavie et de Valachie exercer leurs fonctions pendant sept ans, sans pouvoir les remplacer dans l'intervalle, à moins que la Russie n'y donnât son assentiment.

quelles on célébra dans Constantinople une paix à laquelle on ne s'était pas attendu, furent attristées par les nouvelles fâcheuses que l'on reçut de plusieurs provinces. Toute la Syrie s'était révoltée, l'Égypte était en proie aux chefs insoumis des Mamlouks, et les frontières orientales menacées d'un côté par les Persans, et de l'autre par le pacha d'Anape; enfin la Porte avait été obligée de faire marcher contre les Tartares de Crimée, mécontents de la cession de leur pays, des troupes qui furent d'abord battues; mais qui obligèrent enfin les révoltés à se soumettre à leur nouveau souverain. Sélim résolut de garder une exacte neutralité entre la France devenue république, et les puissances coalisées contre elle. Cédant néanmoins aux vives instances des cours de Vienne, de Saint-Pétersbourg et de Berlin, il manifesta hautement le déplaisir que lui causait le remplacement du comte de Choiseul-Gouffier, par M. de Sémonville, et refusa formellement de recevoir ce dernier comme ambassadeur (octobre 1792). Il permit cependant au sieur Descorches de se rendre à Constantinople, en qualité d'envoyé extraordinaire de la république française; mais persistant dans la neutralité qu'il avait prise pour règle de conduite, il refusa également d'écouter les représentations des puissances coalisées et celles de la France, qui cherchaient, chacune de leur côté, à lui faire conclure une alliance offensive et défensive. Les relations étaient cependant loin d'être amicales entre la Porte et la Russie : la première élevait chaque jour de nouvelles prétentions; et l'on s'attendait même en Turquie, à une prochaine rupture. Sélim, méprisant les menaces hautaines du ministre russe, répondit négativement sur tous les points; et, après de longues et vives discussions, la Russie parut se désister de ses prétentions, au moyen d'une indemnité qui lui fut payée par la Porte. Quelque peu de confiance qu'inspirât à Sélim le gouvernement révolutionnaire qui dirigeait la France, comme il était convaincu que cette puissance, la plus ancienne et la plus fidèle alliée de l'empire othoman, ne pouvait pas être son ennemie, il se rapprocha d'elle, témoigna le desir d'avoir à Constantinople des ouvriers français pour creuser un bassin dans le port de sa capitale, pour la construction des vaisseaux, et des sous-officiers instructeurs, des lamineurs, des fondeurs de bombes, des officiers de terre et de mer, et des artistes de tout genre de la même nation; et l'on s'empressa de les lui envoyer. Une compagnie d'artillerie légère devait même se rendre en Turquie; elle était déjà à Toulon, mais une croisière anglaise qui bloquait le port, empêcha qu'elle ne pût arriver par mer; une partie s'y rendit par terre avec beaucoup de difficulté. Au mois de février 1794, une troupe nombreuse de brigands qui désolaient depuis quelque temps les environs d'Andrinople, menacèrent d'incendier et de piller cette ville, qui fut obligée de se racheter en leur payant trente mille piastres. Des troubles plus graves éclatèrent sur les bords du Danube. Passwan-Oglou, depuis si fameux, avait levé l'étendard de la révolte; il s'était déjà emparé d'Orsowa et de Tirlowa et menaçait la Servie et la Valachie. Akir Pacha dispersa facilement les brigands qui infestaient la Bulgarie et la Romélie; mais ses succès contre les rebelles du Danube ayant été suivis de revers,

il fut destitué. Ses successeurs ne furent pas plus heureux. Passwan-Oglou, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, n'en persista pas moins dans sa revolte, et la Porte fut obligée de lui reconnaître une autorité presque indépendante (*V.* PASSWAN-OGLOU). Au mois de juillet 1798, une flotte française portant trente-six mille hommes de troupes commandées par le général Buonaparte, envahit l'Égypte, sans aucune provocation de la part de la Turquie. Nous ne décrirons pas les diverses actions de cette campagne mémorable : ces détails appartiennent aux articles de Buonaparte, Kléber et Menou, qui commandèrent successivement les troupes françaises. Il nous suffira de dire qu'après avoir obtenu d'éclatants succès, les Français ne purent résister aux efforts des Turcs soutenus par les Anglais, et qu'ils évacuèrent l'Égypte au mois d'octobre 1800. Lorsque la nouvelle de l'envahissement inattendu de cette province importante, à laquelle les Turcs donnent le nom du *Nombril* de l'islâmisme, à cause de sa proximité des villes de la Mecque et de Médine, qui en sont la *tête* et le *cœur*, fut parvenue à Constantinople, les Turcs furent vivement irrités de cette violation du droit des gens. Le divan refusa néanmoins de céder aux instigations de l'Angleterre, qui le pressait de déclarer la guerre à la France. Ce ne fut qu'après la confirmation de la défaite de la flotte française à Aboukir, qu'il fit éclater son ressentiment. Ruffin, chargé d'affaires de France, fut enfermé aux Sept Tours avec la légation; tous les Français qui se trouvaient dans l'empire Othoman furent arrêtés et leurs propriétés confisquées. La Porte publia, le 9 sept. 1798, un manifeste pour justifier ces mesures et motiver sa déclaration de guerre. Elle s'allia étroitement avec la Russie, la Grande-Bretagne, et le roi des Deux-Siciles, et se trouva ainsi faire partie de la deuxième coalition. Par une note, du 30 oct. 1799, elle permit aux Anglais de naviguer librement dans la mer Noire, concession qu'elle accorda plus tard aux Prussiens (17 juillet 1806). La conquête des îles vénitiennes de Corfou, Zante, Céphalonie, Sainte-Maure, Ithaque, Paxu et Cérigo, sur les Français, qui s'en étaient emparés en 1797, ayant été complétée le 1er. mars 1799, par les flottes turque et russe, étonnées de voir leurs pavillons réunis, les deux gouvernements conclurent à Constantinople, le 21 mars 1800, une convention qui fit de ces îles un état indépendant, quoique soumis à la souveraineté othomane, sous le nom de république de Sept-Iles. Lorsque Buonaparte eut, à son retour d'Égypte, pris les rênes du gouvernement français, un rapprochement s'effectua entre la Turquie et la France; des préliminaires de paix furent signés à Paris, par l'ambassadeur de la Porte, qui se trouvait en France avant la rupture de 1798, huit jours après que de semblables préliminaires avaient été arrêtés entre la France et l'Angleterre. Le divan refusa, il est vrai, de les ratifier; mais il consentit à renouer les négociations, et envoya, à cet effet, à Paris Esseyd-Mohammed-Saïd-Ghalib-Efendi, qui signa, le 25 juin 1802, un traité de paix définitive. Ce traité était postérieur de trois mois à celui d'Amiens, qui avait rétabli la bonne intelligence entre la France et l'Angleterre. Elle ne régna pas long-temps; et l'ambition de ces deux puissances fit bientôt éclater la guerre, qui n'avait été, pour ainsi dire, que suspendue. Trop d'éléments de

discorde et de troubles affligeaient alors la Turquie pour que Sélim pût se mêler des querelles de ses alliés; aussi conserva-t-il sa neutralité. Il voulait d'ailleurs profiter de l'état de paix dans lequel se trouvait son empire, pour commencer, ou plutôt pour compléter les réformes qu'il avait méditées même avant de monter sur le trône. Les conseils des officiers français que leur gouvernement avait envoyés à Constantinople, l'avaient mis à portée de faire établir des fonderies de canons, et de créer des canoniers exercés à l'européenne, une artillerie légère et un petit corps d'infanterie armée de baïonnettes. Il résolut de faire de ce dernier corps, que Hussein-Pacha avait pris à son service, et qui s'était signalé par sa bravoure et par sa docilité au siége de Saint-Jean d'Acre (1798), le noyau d'une milice que son projet était d'opposer aux Janissaires. Les dispositions favorables que le peuple de Constantinople avait montrées pour ces soldats à leur retour d'Égypte, firent croire au sulthan qu'il pourrait en former un corps particulier, lui assurer une solde régulière, et perfectionner son organisation. Ce projet hardi, fortement soutenu par le muphti Véli-Zadeh-Efendi, compagnon d'enfance de Sélim, et par Hussein-Pacha, fut mis à exécution en 1802; et un firman ordonna la formation d'un corps composé d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie sur le pied européen : il reçut définitivement le nom de *Nizam-Dgédid*, de nouvelle ordonnance (6). Alors il devint nécessaire de former une caisse particulière, où l'on pût puiser les fonds destinés aux dépenses de ces institutions, qui ne devaient pas être à la charge du trésor public. On y affecta tous les malikianés de quinze à cent cinquante mille piastres, le produit des droits sur le tabac, celui des nouveaux impôts sur les boissons enivrantes, sur la soie, le coton, etc. Ces nouveaux soldats ayant justifié les espérances qu'ils avaient d'abord fait concevoir, Sélim, pour en augmenter le nombre, rendit, au mois de mars 1805, un khattichérif qui ordonnait de choisir dans les villes et dans les principaux villages de la Turquie européenne, parmi les Janissaires et les jeunes gens, les plus forts et les mieux constitués, pour être incorporés dans les *Nizam-Dgédittes*. La fermentation qu'excita cet ordre prématuré, et la résistance qu'éprouva son exécution, forcèrent le sulthan de la renvoyer à des temps plus favorables. Mais reprenons l'ordre des faits. Quelques temps après le renouvellement des hostilités entre la France et l'Angleterre, une insulte faite à Mme. de Tamara, femme de l'ambassadeur russe, et l'assassinat de deux capitaines de vaisseau de cette nation, avaient donné sujet de craindre une rupture : le divan fit des excuses; et l'empereur de Russie s'en contenta. Le divan se trouva un peu embarrassé lorsque le général Brune, ambassadeur de France à Constantinople, lui eut notifié (18 juin 1804), que Buonaparte venait de prendre le titre d'empereur, et demandait que ce titre fût reconnu et donné par la Porte. L'hésitation de la Turquie provenait des menaces que la Russie lui avait faites, par l'organe de M. d'Italinski, de lui déclarer la guerre, si elle cédait au desir de Buonaparte. La Porte traîna cette négociation en longueur, et fit naître tant de diffi-

(6) Voyez l'explication historique de l'institution du *Nizam-Dgédid*, par Tschelebi-Efendi, à la suite de notre traduction du *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie*, par M. Wilkinson.

cultés, que Brune quitta Constantinople, le 13 déc. 1804, et se rendit à Kiatchina où il attendit encore quelques jours, d'après les instances du divan; mais ne recevant que des assurances vagues, il quitta définitivement la Turquie, laissant un chargé d'affaires à Constantinople. Ce ne fut qu'au mois de janvier 1806, que la Porte, en apprenant les victoires des Français, par l'arrivée de M. Roux, céda enfin aux instances de Ruffin qui, à cette époque, représentait la France, et accorda le titre qu'on avait vainement demandé auparavant. L'influence que ces victoires et le penchant de Sélim donnaient à cette puissance, se faisait vivement sentir (7). Le 29 octobre 1805, Ruffin avait obtenu, pour elle, un tarif de douanes plus avantageux que celui des autres nations; et l'on n'avait tenu aucun compte du mécontentement des Russes et des Anglais. L'occupation de Raguse par les troupes françaises, n'avait fait qu'une impression momentanée sur le divan; et le nouvel ambassadeur de France, Sébastiani, arrivé à Constantinople, le 10 août 1806, était parvenu à faire décider qu'aucun Grec ou Arménien ne pourrait être naturalisé Russe ou de toute autre nation, et que les naturalisations qui avaient eu lieu depuis quatre ans, seraient annulées. Ces mesures, dirigées évidemment contre la Russie, furent suivies de la destitution des deux hospodars qui lui étaient dévoués, et qui furent remplacés par des partisans de la France. L'ambassadeur russe à Constantinople témoigna un profond mécontentement de cette violation du traité de Yassi et du khatticherif; et ses menaces équivalaient presque à une déclaration de guerre. M. Arbuthnot, ministre d'Angleterre, déjà irrité de ce que la Porte avait refusé de renouveler le traité d'alliance de 1798, se joignit à M. d'Italinski, et annonça qu'une flotte de sa nation allait appuyer la déclaration de la Russie. La Porte, qui sentait sa faiblesse, était résolue de céder; mais Sébastiani et Ruffin surent si bien s'emparer de l'esprit du divan, que, malgré la présence de la flotte anglaise, la Porte se décida à déclarer la guerre à la Russie, en apprenant que les armées de cette puissance avaient envahi la Moldavie et la Valachie. A cette époque, tout semblait présager la dissolution de l'empire othoman. L'autorité du sulthan était méconnue partout. Des bandes de brigands armés désolaient les provinces voisines de la capitale. Les habitants d'Andrinople, excités et soutenus par les Janissaires, avaient refusé de recevoir dans leurs murs les *Nizam-Dgédittes*. Sélim, pour calmer l'irritation des esprits, avait été obligé de faire rentrer ces nouvelles troupes dans leurs anciens cantonnements, et de remplacer presque tout son ministère. D'un autre côté, Passwan-Oglou était en pleine révolte. Ali agissait en souverain indépendant dans son pachalik de Janina. Les Serviens, sous la conduite de Czerni-George, avaient repris les armes, et menaçaient de s'emparer de Sabatz et de Belgrade. Djezzar, pacha de Saint-Jean d'Acre, n'avait de sujet que le nom (*voy.* Djezzar); et les Wéchabites, après avoir été un instant chassés de la Mecque et de Médine, venaient de reconquérir ces deux villes, et dominaient sur l'Arabie. (*Voy.* Mohammed-Cheik.) Enfin l'autorité de la Porte était méconnue dans

(7) Il semblerait cependant qu'un traité d'alliance entre la Turquie et la Russie aurait été conclu le 23 septembre 1805, et ratifié depuis, malgré l'opposition de la France.

l'Égypte, déchirée par la guerre civile. Telle était la situation de la Turquie, lorsque l'escadre combinée anglaise et russe se présenta devant les Dardanelles (janvier 1807). Rien n'était préparé pour la résistance; les fortifications tombaient en ruine: l'entrée du port, si facile à défendre, n'était pas en état; et le sulthan avait de justes motifs de craindre pour la sûreté de Constantinople et de sa personne. En apprenant que M. Arbuthnot s'était embarqué à bord d'une frégate anglaise, le divan effrayé cherchait à renouer des négociations avec lui. Sébastiani et Ruffin encouragèrent Sélim à faire une noble résistance, sans cesser pour cela de négocier. Dès le 20 février 1807, neuf vaisseaux anglais avaient passé les Dardanelles, et se trouvaient devant la pointe du sérail. La consternation était à son comble, lorsque des officiers de génie et d'artillerie français, qu'on avait détachés de l'armée du général Marmont en Dalmatie, arrivèrent à Constantinople, et aidèrent les Turcs à presser leurs préparatifs de défense, tandis que les ministres othomans prolongeaient les négociations, d'après les conseils de l'ambassadeur de France. Les réponses des ministres turcs, d'abord incertaines et évasives, prenaient un ton fier et menaçant, à mesure que les travaux avançaient. Enfin, le 1er. mars, lorsqu'ils furent terminés, et que Constantinople se trouva dans un état de défense respectable, le sulthan fit déclarer à l'ambassadeur anglais qu'on ne traiterait qu'après que l'escadre aurait repassé les Dardanelles; ce qu'elle fut obligée d'effectuer. Sélim III montra un grand caractère dans cette circonstance. Pour encourager les travailleurs, il se porta en personne aux endroits les plus dangereux. Il ordonna à chacun de ses ministres de faire construire une batterie, et d'y combattre. Il fit trancher la tête au ministre des finances, qui ne se rendit point aux Dardanelles pour les fortifier, comme il en avait reçu l'ordre, et qui avait commis des dilapidations. A peine Sélim était-il délivré de l'escadre anglaise, qu'une mesure imprudente et mal concertée le précipita du trône. Il avait envoyé à Scutari, dans les châteaux du Bosphore et dans ceux des Dardanelles, des vêtements faits suivant l'ordonnance du Nizam-Dgédid, avec l'ordre d'en habiller les Janissaires. Les Yamacks, aventuriers, la plupart Albanais, qui étaient chargés, conjointement avec les Nizam-Dgédittes, de la garde des forts du Bosphore et du service des batteries, furent les premiers qui refusèrent d'obéir. Ils massacrèrent Mahmoud-Effendi, qui était porteur de l'ordre du sulthan, ainsi que plusieurs de leurs officiers qui cherchaient à les calmer. Malgré la vive opposition des Nizam-Dgédittes, ils succombèrent après une lutte vigoureuse, furent expulsés des châteaux et obligés de regagner leurs casernes de Constantinople. La révolte des Yamacks n'aurait pas eu de suite, si le sulthan eût pris sur-le-champ les mesures convenables pour l'apaiser; mais ce prince, trompé par le caïmakan et par le nouveau muphti, tous deux ennemis des réformes, resta dans l'inaction; et Cabacki-Oglou, homme obscur, que les Yamacks avaient élu pour chef, eut le temps de se concerter avec les janissaires et les topgis. Il entra dans Constantinople, à la tête de toutes les troupes insurgées, et s'établit avec elles sur la place de l'*Atmeidan*, lieu ordinaire des réunions du peuple. Excité par le muphti et par

le caimakan, Cabacki-Oglou, qui s'était arrogé l'autorité de souverain, demanda insolemment la déposition de Sélim. Le muphti consulta le livre sacré, et rendit son *fetva*, qui portait que, d'après le Coran, un souverain qui avait régné sept ans sans que le ciel lui eût accordé de postérité était indigne du trône; qu'un sulthan sous lequel le pélérinage de la Mecque se trouvait interrompu, était un homme sacrilége; enfin, que toute innovation était déclarée par la religion un crime irrémissible. Dès lors, les rebelles plus audacieux, et le peuple même, demandèrent le remplacement de Sélim. Les marmites des troupes, signes révérés par elles, furent apportées sur la place et renversées, pour montrer qu'elles refusaient la nourriture que leur donnait le souverain, et qu'elles n'avaient plus rien de commun avec lui. Cependant les portes du sérail ne s'ouvraient point, et le sulthan qui s'était tenu enfermé dans ses murs, toute la journée du 28 mai, avait tenté sans succès de calmer la fureur des rebelles, en leur faisant jeter les têtes de ceux de ses favoris qu'ils avaient proscrits, et en supprimant le corps des Nizam-Dgédittes; mais ils persistèrent dans leur projet. Le 29 était un vendredi, jour où le grand seigneur doit aller en public dans une des mosquées de la capitale : cette coutume, qui n'a jamais été violée, rendait le moment décisif. Le sulthan n'osa pas sortir; et le muphti, accompagné des principaux ulémas, se présenta devant Mustapha, fils d'Abdul-Hamid, lui annonça qu'il était choisi par le peuple pour occuper la place de son cousin, et le conduisit d'abord à la mosquée, et ensuite au sérail, où il s'était introduit avec trois cents Janissaires, et avait lu à Sélim sa sentence de déposition. Ce prince infortuné, voyant que toute résistance était inutile, céda le trône à son cousin, fut relégué dans un kiosk, et traité avec quelques égards. Il y était encore lorsque Mustapha Baraïctar, pacha de Rutchuk, qui lui devait son élévation, tenta de le rétablir sur le trône : ce général marcha sur Constantinople avec une armée, y pénétra; et Sélim allait sans doute reprendre le sceptre, si le sulthan Mustapha, son cousin et son successeur, n'eût donné l'ordre de l'étrangler. Les émissaires chargés d'exécuter cet arrêt pénètrent dans l'appartement de Sélim, au moment où il se prosternait pour faire sa prière; se jettent sur lui, et l'un d'eux lui passe un lacet autour du col. Doué d'une grande force physique, ce prince se relève, lutte avec ses bourreaux, les renverse par des coups vigoureux, et appelle ses serviteurs qui s'étaient éloignés par respect lorsqu'ils avaient aperçu les envoyés de Mustapha. Ils accourent, secondent leur maître, et cherchent à arracher le fer aux assassins. Mais le kislar-aga, qu'un coup violent avait fait tomber entre les jambes du sulthan, le saisit par une partie extrêmement sensible, qu'il serre avec rage et ténacité. Sélim perd connaissance, et le crime est consommé le 28 juillet 1808. Bientôt les portes du sérail s'ouvrent, et le cadavre du malheureux sulthan est livré à Mustapha Baraïctar, qui ne tarda pas à venger sa mort (*V.* MUSTAPHA BARAÏCTAR). C'est ainsi que périt le sulthan Sélim, pour avoir tenté de régénérer sa nation et de secouer le joug des janissaires et des ulémas. Avec d'heureuses qualités, et de bonnes intentions, il échoua dans cette entreprise, qui eût replacé

la Turquie au premier rang des puissances, à-peu-près comme la destruction des Strélitz avait donné à Pierre-le-Grand, un siècle auparavant, les moyens de fonder la puissance russe (*V.* PIERRE Ier., XXXIV, 341). Mais pour réussir comme le czar, il ne suffisait pas de vouloir l'imiter; il aurait fallu être un grand homme, et posséder cette énergie de caractère et cette persévérance qu'aucun obstacle ne peut arrêter; qualités indispensables surtout aux souverains qui veulent tenter une réforme totale dans les mœurs et la législation. Le petit-fils de Romanow les possédait au suprême degré, et Sélim en était dépourvu. D—z—s.

SÉLIS (NICOLAS-JOSEPH), né à Paris, le 27 avril 1737, fit ses études au collége de Montaigu, en qualité de boursier, et se rendit à Amiens où il épousa la nièce de Gresset. Il y connut aussi Delille, qui le décida plus tard à revenir dans la capitale, et lui fit obtenir la chaire d'éloquence au collége de Louis-le-Grand. Son début, dans la carrière littéraire, fut une pièce en vers, intitulée: *Les Prières de la Légion fulminante*, 1760, in-12 : deux ans après, il adressa une *Épître* à Gresset. Son *Épître sur les pédants de société* est de 1771; c'est une composition facile et spirituelle. Sélis publia, en 1776, une traduction des *Satires de Perse*, 1 vol. in-8o., dont Laharpe a parlé avec éloge dans sa *Correspondance littéraire*. (*Voy.* PERSE, XXXIII, 435.) Quinze ans auparavant, il avait osé, jeune encore, attaquer le premier écrivain de cette époque, cet homme que ses enthousiastes ne permettent pas de louer avec restriction. La brochure de Sélis intitulée: *Relation de la maladie, de la confession et de la fin de M. de Voltaire*, 1761, in-12, est une sorte d'imitation, ou contre épreuve de la *Relation* de la mort du P. Berthier, par Voltaire : Laharpe vit dans cette pièce de la finesse et des traits heureux; elle eut trois éditions dans la même année. Sélis a encore publié : I. *Épîtres en vers*, sur divers sujets, 1776. II. *Dissertation sur Perse*; 1778. III. *Petite guerre entre Lemonnier et Sélis*, 1778. IV. *Lettre à Laharpe sur le collége de France*, 1778, 1779. V. *Lettre d'un grand-vicaire à un évêque, sur les curés de campagne*, 1790. VI. *Lettres écrites de la Trappe, par un novice*, petit in-12, 1788. Grimm en parle avec éloge. VII. *Discours sur les écoles centrales*, 1797, in-8o. VIII. *Différentes Dissertations* littéraires et grammaticales, insérées dans les Mémoires de l'Institut. M. Barbier lui attribue : *Bien né, nouvelles et anecdotes; Apologie de la flatterie*, in-8o., 1788. Lorsque le Directoire exécutif rétablit les académies sous le nom *d'Institut national*, Sélis fut appelé à la troisième classe, et dans le même temps il fut nommé professeur de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon, examinateur des élèves du Prytanée, et enfin professeur de poésie latine au collége de France, à la place de Delille, qui venait de s'éloigner de Paris. On ne vit pas alors sans étonnement qu'un élève du Virgile Français osât se mettre à sa place de son vivant; mais il est juste de dire, pour la mémoire de Sélis, que le lendemain de cette nomination il dit hautement, dans une lettre insérée au journal de Paris, le 27 vendémiaire an 4 (octobre 1796), qu'il espérait bien que cet emploi serait pour lui de courte durée, et que dès que Delille reviendrait, il lui rendrait avec joie sa chaire, ses ti-

tres et ses droits. Comme Delille ne revint à Paris que dans le mois de juin 1802, Sélis resta professeur jusqu'à sa mort, qui avait eu lieu le 9 février précédent. M. Gail, son collègue et son ami, fit insérer le lendemain, dans le *Journal de Paris*, une Notice historique sur ce professeur. Z.

SELKIRK (ALEXANDRE), né à Lasgo, dans le comté de Fife, en Ecosse, vers 1680, se voua dès l'enfance à la marine, et devint maître sur un bâtiment commandé par un nommé Pradling, avec lequel il eut des démêlés assez vifs pour que cet impitoyable capitaine l'abandonnât dans l'île inhabitée de Juan-Fernandez, dans la grande mer qui sépare l'Amérique de l'Asie. Le malheureux Selkirk fut laissé sur la côte, n'ayant que ses habits, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, une hache, un couteau, un chaudron, une bible, quelques livres de piété, ses instruments et ses livres de marine. Pendant les premiers huit mois, il eut beaucoup à souffrir de la mélancolie. Il se fit deux cabanes de branches d'arbres, à peu de distance l'une de l'autre, les couvrit d'une espèce de jonc, et les doubla de peaux de chèvres, qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin. Il trouva le moyen de faire du feu, en frottant deux pièces de bois de piment l'une contre l'autre. La plus petite de ses huttes lui servait de cuisine; dans la grande il dormait, chantait les psaumes et priait Dieu. « Jamais, disait-il, je n'ai été si bon » chrétien. » D'abord accablé de tristesse, ou manquant de pain et de sel, il ne mangeait pas qu'il n'y fût obligé par la faim, et n'allait se coucher que lorsqu'il ne pouvait plus soutenir la veille. Cependant il s'accoutuma par le temps à cette vie uniforme, et l'odeur du bois de piment, qui est aromatique, le dissipa en récréant ses esprits abattus. Il ne manquait pas de poisson; mais il n'osait en manger sans sel, parce qu'il lui relâchait extrêmement l'estomac. Il faisait un grand usage des écrevisses de rivière, qui, dans cette île, sont excellentes et fort grosses. Il les mangeait tantôt bouillies, tantôt grillées, ainsi que la chair des chèvres, dont il faisait d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à cinq cents. Ensuite, se voyant sans poudre, il s'habitua à les prendre à la course, et s'en fit un amusement. Cet exercice continuel l'avait rendu si agile, qu'il courait au travers des bois et sur les rochers, avec une vitesse incroyable. Il prenait des chèvres à la course, et les rapportait sur son dos. Un jour, en courant ainsi, il tomba dans un précipice, et resta long-temps sans connaissance; enfin, revenu à lui, il trouva morte sous lui la chèvre qu'il avait poursuivie. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put arriver, en se traînant, à sa cabane, d'où il ne sortit qu'après dix jours de repos. Un long usage lui fit prendre du goût à ses aliments, quoiqu'il n'eût ni sel ni pain. Il trouvait d'ailleurs des légumes qu'il assaisonnait avec du piment. Ses souliers et ses habits furent bientôt usés par ses courses au travers des bois et des rochers; mais ses pieds s'endurcirent au point qu'il n'avait plus besoin de souliers. Enfin, il se créa des jouissances, en dressant des chats sauvages et des chevreaux, auxquels il faisait faire différents tours, et qu'il accoutuma à danser avec lui. Les chats surtout lui furent d'un grand secours, car il fut d'abord cruellement tourmenté par les rats, qui venaient ron-

ger ses habits et même ses pieds. Mais ses chats bien nourris de la chair de ses chèvres, le venaient visiter en grand nombre, et couchaient ordinairement autour de sa hutte. Ainsi, par le secours de la providence et par la force de l'âge, n'ayant guère que trente ans, il triompha des horreurs de la solitude, au point d'y trouver des plaisirs inconnus dans l'état de société. Lorsque ses habits furent usés, il se fit un juste au corps et un bonnet de peaux de chèvres qu'il cousit avec un clou, qui lui tenait lieu d'aiguille. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres avec des cercles de fer, qu'il trouva sur le rivage, et qu'il eut l'art d'aplatir et d'aiguiser. Il y avait quatre ans et quatre mois qu'il était dans cette île, lorsqu'il y fut trouvé par Woods Rogers (*V.* ROGERS, XXXVIII, 411). Il avait tellement perdu l'usage de parler, que ne prononçant les mots qu'à demi, il eut beaucoup de peine à se faire entendre. Il refusa d'abord de l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par une liqueur si chaude. Quelques semaines se passèrent avant qu'il pût goûter avec plaisir des viandes apprêtées à bord. Il croît dans cette île une espèce de prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il ne cueillait pas aisément, parce qu'elles viennent au sommet des montagnes. Pendant que les Anglais furent à l'ancre, la reconnaissance lui fit braver toutes sortes de dangers pour leur procurer ce rafraîchissement. Rogers lui donna sur son vaisseau l'office de contre-maître; et tout l'équipage l'appela le roi de l'île Fernandez. Anson, qui aborda depuis à cette île, en fit une peinture magnifique : mais il n'y manquait alors de rien, et il s'y trouvait une nombreuse population. Cette aventure et celle d'un Moskite indien, abandonné dans la même île, en 1681, et trouvé par Dampierre, en 1684, ont fourni le sujet du roman de Robinson Crusoé. (*V.* FOÉ.) M—LE.

SELLE (CHRÉTIEN-THÉOPHILE), médecin, né à Stettin en 1748, s'adonna de bonne heure à l'étude des langues. Jeune encore, il savait la langue latine comme la sienne propre; et il avait des connaissances très-étendues dans les langues grecque, française et anglaise. A l'âge de dix-sept ans, il alla étudier la médecine à Gottingue, puis à Halle, où il fut reçu docteur, en 1770. Sa Dissertation inaugurale (1) annonça un esprit de méthode et d'observation bien rare à son âge. Se livrant avec ardeur à l'étude des philosophes et des médecins anciens et modernes, il donna bientôt une Traduction allemande des *Observations médicales* de l'anglais Brockesby (2), sur l'amélioration des hôpitaux militaires et le traitement des maladies des camps. Son travail, quoique très-soigné, n'eut pas tout le succès qu'il aurait pu en attendre. Cette défaveur ne le découragea point; et, peu de temps après, il fit paraître sa *Pyretologie* méthodique (3). Rien n'était alors plus difficile que la connaissance des fièvres et de leur traitement. Les nosologistes avaient porté la confusion dans la distinction de ces maladies, par des classifications obscures et trop variées. L'ouvrage de Selle parut plus lumineux, et fut reçu avec une sorte d'enthousiasme. L'évêque

(1) *Methodi febrium naturalis rudimenta*, Halle, 1770.

(2) *OEconomical and medical observations*, Lond., 1764; trad. allem., 1772.

(3) *Rudimenta pyretologiæ methodicæ*, Berlin, 1773.

de Warmie, se trouvant à Berlin, voulut s'attacher un médecin si jeune, déjà célèbre. Il l'engagea, par des offres avantageuses, à l'accompagner dans sa résidence, à Heilsberg; mais cette ville était peu propre à un homme avide de lumières et de réputation : Selle n'y resta que quelques années, et il revint à Berlin, où il publia une traduction allemande des *OEuvres chirurgicales* de Pott; des *Mémoires* et *Observations physiques et physiologiques* de Janin, *sur l'œil et ses maladies*; un ouvrage de philosophie spéculative, sur la création, le principe et le but de la nature. Ces productions lui acquirent l'estime de Meckel, qui lui donna sa fille en mariage. Selle devint ensuite professeur à l'hospice de la charité de Berlin; et bientôt il fut regardé comme un des plus habiles médecins de la capitale. Son zèle pour la science ne fit que s'accroître par ses succès. Il publia, en 1777, une Introduction à l'étude de la nature et de la médecine (4), ouvrage d'un grand intérêt, qui a été traduit en français par M. Coray; puis des *Dialogues philosophiques*; une traduction de l'*Homme à sentiments*, par Mackensie; enfin sa *Médecine clinique*, qui dénote un praticien consommé, et dont le docteur Coray a également enrichi notre langue. Kant remplissait alors l'Allemagne de ses idées nouvelles sur l'entendement humain. Une discussion sérieuse s'engagea entre Selle et le philosophe de Kœnigsberg, qui prétendait qu'il peut y avoir des principes synthétiques indépendants de l'expérience et exclusivement du ressort de la raison, et reproduisait ainsi, sous d'autres termes, les idées innées. Selle soutint au contraire que l'expérience nous fournit seule les principes synthétiques; que la raison n'est en nous qu'une disposition propre à combiner telles ou telles idées, qui sont le produit de l'expérience. Il développa sa doctrine dans plusieurs Mémoires insérés au journal de Berlin, *Monatschrifft*, années 1783, 1784 et 1786. Ces discussions ne le détournèrent pas de ses travaux ordinaires. Il publia, en 1786, une Traduction, avec des notes, de l'ouvrage de Delaroche sur la fièvre puerpérale; donna une seconde édition de sa *Médecine clinique*, et reproduisit, avec de nombreuses additions, sa *Pyrétologie méthodique*. Quoique Cullen fût alors l'auteur à la mode, l'ouvrage de Selle n'en fut pas moins bien accueilli; et les libraires d'Amsterdam en donnèrent, l'année suivante (1787), une contrefaçon, qu'ils répandirent avec profusion dans toute l'Europe. MM. Montblanc et Clauet ont publié chacun, en 1801, une Traduction française du même livre. Dès 1785, Selle avait été honoré de la confiance du grand Frédéric, qui le nomma son médecin particulier. Après la mort de ce prince, il rédigea une Histoire détaillée et fort exacte de sa maladie, et fut reçu, à cette époque, membre de l'académie des sciences de Berlin. Peu de temps après, il ajouta un troisième volume à ses *Observations* sur la nature et sur la médecine. Il fit insérer dans le journal de Berlin, une Notice biographique sur Voigt, dont il publia les *Principes de la philosophie pure*. En 1789, après avoir donné à sa *Pyrétologie méthodique* toute la perfection dont elle était susceptible, il en fit paraître une troisième édition. C'est celle

(4) *Einleitung in das Studium der Natur-und Arznergelahrtheit*, Berlin, 1777, in-8°.

dont l'auteur de cet article a donné la traduction, en l'an 10 (1802), et à laquelle le professeur Chaussier a joint des notes intéressantes, spécialement sur le croup. Selle parut alors avoir fixé irrévocablement le nombre et la nature des fièvres. Sa doctrine fut généralement admise jusqu'au moment où le professeur Pinel crut l'avoir encore perfectionnée, en séparant, comme Quarin, les fièvres d'avec les inflammations. Mais en ce moment, on vient de lui porter de bien plus grandes atteintes, en niant jusqu'à l'existence des fièvres essentielles, et en replongeant les praticiens dans les mêmes incertitudes où l'on était lors de la première publication de la *Pyrétologie*. En 1790, Selle fit un voyage à Paris, dont il fréquenta *incognitò* les hospices et les établissements publics. A son retour, il publia deux Mémoires sur le magnétisme animal; et il en donna quelques autres contre la philosophie critique de Kant, qui furent insérés dans les Recueils de l'académie de Berlin. Les travaux de Selle le portèrent bientôt aux premières dignités. Il devint successivement conseiller intime et directeur du collége de médecine et de chirurgie, membre de la classe de philosophie de l'académie de Berlin, etc. Il fut chargé par Frédéric-Guillaume II, dont il était le médecin, d'examiner une épidémie qui s'était manifestée, pendant la guerre, dans la Prusse méridionale. Le roi actuel, Frédéric-Guillaume III, lui conserva la même confiance. Les ouvrages de cet homme célèbre prouvent des connaissances profondes en médecine et dans la philosophie spéculative. Ils sont écrits avec élégance et clarté. Ses mœurs étaient douces et son caractère très-affable. D'une constitution très-faible, il fut atteint d'une cruelle maladie, la phthisie pulmonaire, dont il mourut à Berlin, le 9 nov. 1800, à peine âgé de cinquante-deux ans.

N—H.

SELLIUS (GODEFROI), historien, né vers le commencement du dix-huitième siècle, à Dantzig, de parents riches, et qui lui donnèrent une bonne éducation, étudia les lettres, la jurisprudence, la théologie, la médecine, l'histoire naturelle, et se distingua par la rapidité de ses progrès. Après avoir terminé ses cours académiques, il visita l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre, pour perfectionner ses connaissances, et se mettre en relation avec les savants. Les dépenses qu'il fit dans ces voyages, et quelques revers de fortune l'obligèrent à choisir un état, et il se décida pour la carrière de l'enseignement. Il prit ses grades à Leyde, et vint professer aux universités de Göttingue et de Halle. Il fit, dans cette dernière ville, l'ouverture de ses cours, en 1737, par une Dissertation : *Ad locum M. Terentii Varronis de re rusticâ L. II, C. 1. De nominibus Romanorum brutisonis*. Le mauvais état de ses affaires l'ayant obligé de quitter Halle, il vint à Paris, en 1743, avec Jean Mills, gentilhomme anglais, auquel il s'était associé pour publier une traduction française de l'*Encyclopédie* de Chambers (*V.* ce nom). Cette entreprise, dont le succès aurait rétabli ses affaires, échoua, s'il faut en croire Luneau de Boisjermain, par la faute de Lebreton, à qui les deux étrangers s'étaient adressés pour l'impression. Sellius, qui joignait à une érudition très-étendue, la connaissance de la plupart des langues du nord, se vit obligé, pour vivre, de se faire traducteur. Personne, dit Querlon,

n'a plus fait de traductions de l'allemand, du hollandais, de l'anglais; mais quoiqu'il sût assez bien notre langue, il traduisait sans se gêner, à course de plume, se montrait plus attentif à rendre la lettre de son auteur ou le génie de sa langue, qu'à le faire bien parler le français, ce qui le rendait souvent obscur (*Voy.* l'Avertissement à la tête du XIX vol. de l'*Histoire des voyages* de Prevôt, édition in-4°., p. 25). Il en publia plusieurs avec Dujardin (1) qui se chargeait d'en retoucher le style; mais quelques-unes sont restées en manuscrit, entre autres celle du *Voyage* de Gmelin en Sibérie (*V.* GMELIN, XVII, 530), que Sellius avait faite pour Delisle (Joseph-Nicolas), doyen de l'académie des sciences, et dont on n'a qu'un extrait dans le volume de la Continuation de l'Histoire des voyages cité plus haut. La misère, contre laquelle il luttait depuis tant d'années, finit par l'accabler. Il tomba malade et fut transporté à l'hospice de Charenton, où il mourut, dans un accès de délire furieux, le 25 juin 1767. Sellius était membre de l'académie des Curieux de la nature, et de la société royale de Londres. On lui doit des traductions, de l'anglais, du *Voyage* à la Baye de Hudson, par Ellis, 1749, 2 vol. in-12; — de l'allemand, du *Dictionnaire* des Monogrammes, par Christ, 1750, in-8°. (*V.* ce nom); — de l'*Histoire* naturelle de l'Islande, par Anderson, 1754, 2 vol. in-12; — de l'*Histoire* des révolutions du globe terrestre, par Kruger, 1752, in-12 (*V.* SEPHER); des *Satires* de Rabeuer (avec Dujardin), 1754, 4 vol. in-12; — de l'*Histoire* de l'art chez les anciens, par Winkelmann, 1766, 2 vol. in-8°. Il a eu part (avec Dujardin et La Morlière), aux *Anti-Feuilles* ou Lettres à Mme. de. . . . sur quelques jugements portés dans l'Année littéraire de Fréron, Paris, 1754, in-12; (avec Dujardin) à la *Double beauté*, roman étranger, Cauterbury, 1754, in-12; enfin on connaît de lui (2): I. *Dissertatio philosophico-juridica de imaginario, quod scientiis adhæret, in jurisprudentiâ detegendo*, Leyde, 1730, in-4°. II. *Historia naturalis teredinis seu xylophagi marini, tubulo chonchoïdis speciatim*, Utrecht, 1733, ou Arnheim, 1753, in-4°., avec 2 pl.: il y a des exemplaires avec fig. color. C'est l'histoire du ver qui ronge et perce le bois des navires, déjà décrit par Massuet et J. Rousset; mais l'ouvrage de Sellius est plus complet et plus intéressant. On en trouve l'analyse dans les *Acta erudit. lipsiens.*, 1734, 80-93. III. *Vindiciæ methodi quâ in elementa juris civilis usus est J. G. Heineccius, oppositæ G. J. Schutzi examini ejusdem methodi*, Utrecht, 1734, in-8°. IV. *Histoire générale des Provinces-Unies* (avec Dujardin), Paris, 1757-70, in-4°., fig., 8 vol. traduits en grande partie du latin de Wagenaer. W—s.

SELVATICO (JEAN-BAPTISTE) naquit dans un petit village du Lodesan, vers l'an 1548, ou 49. Après avoir fait ses premières études à Lodi, et ses humanités à Milan, il se rendit à Pavie pour s'y adonner à la médecine. Nourri de la lecture des médecins anciens, grecs et arabes, dont il

(1) Bénigne Dujardin, maître des requêtes, né à Paris, où il est mort dans un âge avancé, a donné, sous le nom de *Boispréaux*, l'*Histoire* de Rienzi; une *Trad.* de Pétrone; et la *Vie* de P. Arétin.

(2) La *France littéraire* attribue à Sellius: *Recueil de traités de médecine; Description du Brabant*, et *Institutiones physicæ*, trois ouvrages sur lesquels on n'a pu avoir d'éclaircissements.

avait étudié les langues, il voyagea pendant plusieurs années en Italie, et visita les meilleures universités de cette péninsule. De retour dans sa patrie, il fut appelé à la chaire de médecine de l'école de Pavie, où il professa avec le plus grand éclat jusqu'en 1622, époque de sa mort. Il publia, en 1601, à Francfort, ses *Controversiæ medicæ*, in-fol., dont la lecture, agréable à la fois et utile, offre de bons principes théoriques. Selvatico, convaincu que la raison, appuyée de l'expérience, ne suffit point pour la perfection de la médecine, sans l'étude des médecins anciens, essaya de rétablir la réputation des Grecs, en purgeant leurs ouvrages des contradictions apparentes qu'ils contiennent. Voici comment il s'exprime sur le mérite de ces auteurs et de ceux des Arabes. « Je ne suis point du nombre » de ceux qui suivent uniquement » les préceptes des médecins de l'an» tiquité, Grecs et Arabes; car je » n'ignore point que les modernes » ont fait d'importantes découvertes » utiles à l'art et au genre humain, » et je profite volontiers de leurs lu» mières : toutefois je suis persuadé » que, dans une science telle que celle » que je professe, toute innovation » est dangereuse et incertaine, et qu'il » ne faut rejeter qu'avec une extrême » circonspection ce que les anciens » ont enseigné d'une manière claire » et positive. » Selvatico s'élève avec force contre l'abus des saignées, dans les fièvres putrides, que Botal avait mises en vogue d'une manière inconsidérée. Il tourne également en ridicule l'usage médical des pierres précieuses d'après les Arabes. Il ne regarde point les fièvres à types intermittents comme autant d'espèces particulières, mais plutôt comme des conséquences accidentelles de retard dans les paroxysmes. Selvatico publia un Opuscule fort curieux, et qui est connu de bien peu de médecins et de bibliographes, intitulé *De iis qui morbos simulant deprehendendis*, Milan, 1595, in-4°., de cent pag., écrit en latin pur et élégant; il est divisé en vingt chapitres, dont les principaux sont : 1°. *Des causes qui font simuler des maladies*; 2°. *de la manière de connaître les maladies par amour*; 3°. *des grossesses simulées ou cachées*; 4°. *des possédés du diable*; 5°. *de la syphilis cachée*; 6°. *du crachement de sang simulé*; 7°. *des tumeurs feintes ou factices*; 8°. *de l'impuissance apparente*; 9°. *de la manière de simuler la virginité*; 10°. *des ulcères factices*; 11°. *de la fascination*; 12. *de l'empoisonnement*, etc. Cet ouvrage est rempli d'érudition et de faits intéressants. Z.

SELVE (Jean de), issu d'une ancienne famille du Bas-Limousin, qui a donné à l'Église et à l'état des hommes distingués par leurs talents et leurs services, était fils de Fabien de Selve, lieutenant de la compagnie des gendarmes du comte de la Marck, gouverneur d'Auvergne. Il abandonna la profession militaire, qui était celle de ses ancêtres, pour suivre la carrière du barreau. Il était conseiller au parlement de Paris, lorsque Louis XII le nomma, en 1507, premier président de celui de Rouen, d'où il passa, en la même qualité, à Bordeaux. François Ier. ayant besoin d'un magistrat ferme et éclairé, pour maintenir et faire aimer son autorité dans le Milanez, le mit à la tête du parlement qu'il établit dans cette nouvelle conquête, en y joignant les attributions d'intendant. Selve remplit ces fonctions à la satisfaction du monarque

et des peuples. Après la funeste bataille de Pavie, à laquelle il s'était trouvé, la reine Louise de Savoie, régente du royaume, l'envoya à Madrid avec l'archevêque d'Embrun et Philippe de Chabri, pour traiter de la délivrance du roi; et c'est à lui que furent confiées les instructions secrètes. Cette mission délicate eut tout le succès qu'on en pouvait desirer; ce qui lui valut la charge de premier président du parlement de Paris. Lorsque les ambassadeurs de Charles-Quint vinrent réclamer la cession de la Bourgogne, qui était une des conditions du traité, il leur répondit, à la tête de sa compagnie : « Le dit seigneur » roi ne peut aliéner le dit duché; car » il est obligé d'entretenir les droits » de la couronne, laquelle est à lui, » et à ses peuples et à ses sujets com» muns. » Selve mourut à Paris, en 1529, en décembre selon son épitaphe, qu'on voyait à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où il fut enterré. C'était un excellent citoyen, un habile négociateur, et un savant magistrat. On lui doit la première édition des *Mémoires de Comines*, Paris, 1523, in-fol. Beaucaire l'accuse de les avoir mutilés, sous prétexte de les corriger; mais cette assertion est suffisamment détruite par la conformité qui se trouve entre tous les manuscrits et l'imprimé. On lui attribue un Traité *De beneficio*, Paris, 1512; Lyon, 1531. Mais ce Traité, qui a mérité d'être commenté par Charles Dumoulin et par François Joly, est incontestablement de son frère, conseiller au parlement de Paris, et qui s'appelait Jean de Selve, comme lui. Ses *Négociations*, ses *Discours*, ses *Conférences* pour la délivrance de François Ier., sont à la Bibliothèque du Roi. — George de Selve, son fils, fut fait évêque de Lavaur, en 1524, n'ayant encore que dix-huit ans. Ses OEuvres et ses talents précoces justifièrent cette infraction aux saints canons. Il remplit avec distinction les ambassades de Venise, de Rome et d'Allemagne, où il se fit une grande réputation par ses vastes connaissances. Bunel, son secrétaire, lui ayant représenté que la vie dissipée des cours ne convenait point à un évêque, il se retira dans son diocèse, où il se livra tout entier aux fonctions pastorales, jusqu'à sa mort arrivée en 1542. Il avait publié, en 1534, de bons statuts synodaux. Ses autres ouvrages sont des *Instructions pastorales* pour le baptême et la confirmation, des *Opuscules* sur divers sujets, un petit Traité sur les moyens de se procurer son bonheur dans ce monde et dans l'autre, suivant les différents postes où l'on peut être appelé par son souverain; un autre Traité sur les moyens d'établir une paix solide entre l'empereur d'Allemagne et le roi de France. Tous ces écrits furent réunis en un volume in-folio, Paris, 1559. François Ier. l'avait chargé de traduire en français les Vies de Plutarque : il en publia huit en 1535. Peut-être fut-il détourné de pousser ce travail plus loin par le succès de la Traduction d'Amyot. Sa correspondance diplomatique, pendant son ambassade à Venise, était dans le cabinet de M. Dupuy. — Son frère Jean-Paul de Selve, ambassadeur à Rome, en 1557, mort évêque de Saint-Flour, en 1570, a laissé un Recueil de ses négociations, qui était dans le cabinet de M. d'Aguesseau, et des Lettres dans celui de M. de Gagnières. — L'extrait de l'ambassade d'Odet de Selve, en Angleterre, dans les années 1547 et 1548, était parmi les manuscrits de Saint-Germain-des-Prés. — Enfin les négociations de Lazare de Selve, premier

président du parlement de Metz, ont passé du cabinet de Brienne dans la Bibliothèque du Roi. T—n.

SELVES (Jean-Baptiste), né à Montauban, en 1757, exerça, dans sa jeunesse, la profession d'avocat au parlement de Toulouse, et remplit en même temps les fonctions de juge au présidial et à la cour prévotale du lieu de sa naissance. Ses opinions, à ce qu'il paraît, ne furent point d'abord favorables aux innovations révolutionnaires, et il fut en butte aux premiers excès qui signalèrent cette époque. Il nous apprend lui-même, que les grenadiers du régiment de Touraine, excités contre lui, s'emparèrent de son domicile, brisèrent ses meubles, et qu'il n'évita d'être pendu par eux, qu'en se sauvant sur les toits de sa maison, et en allant se cacher à Toulouse. Cependant on voit qu'il s'accommoda plus tard des changements qui s'opéraient; car il accepta plusieurs des fonctions qui furent successivement créées. Nommé président du tribunal criminel de son département (le Lot), dans un temps où les partis, qui triomphaient et succombaient tour-à-tour, s'envoyaient aussi tour-à-tour à l'échafaud, il sut concilier ses devoirs avec l'humanité, et rendit d'importants services à plusieurs proscrits, notamment au comte de Beaumont, neveu de l'archevêque de Paris, à Mme. de Fumel, etc. Il raconte qu'il empêcha la vente d'un bien d'émigré produisant trente mille francs de revenu, et que l'émigré, à sa rentrée en France, a recouvré cette belle propriété. Selves fut nommé, en 1797, par son département, député au conseil des Cinq-Cents; mais cette élection fut annulée par les mesures arbitraires qui suivirent la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797). Buonaparte, arrivé au pouvoir, le nomma juge au tribunal criminel de la Seine; il siégeait dans cette cour lors du procès fait, en 1804, à Pichegru, George, Moreau et à un grand nombre d'agents des Bourbons, à l'occasion de la tentative qui fut faite pour renverser Buonaparte et replacer l'autorité dans la maison de Bourbon. Selves fut un des cinq membres qui opinèrent contre Moreau à la peine capitale. Lecourbe, son collègue, ayant, au retour du roi, en 1814, fait connaître, dans une brochure, les circonstances des débats qui avaient eu lieu entre les douze juges, Selves lui répondit, et s'il ne se justifia pas auprès des esprits impartiaux, sur la sévérité de son opinion, il ne laissa du moins qu'un léger doute sur le peu de fondement du reproche qui lui était fait, d'avoir été un des juges qui, étant sortis de la chambre du conseil, pendant la délibération, allèrent, dans une pièce voisine, se concerter avec Réal et Savary, et ne rougirent pas de céder aux suggestions de ces deux négociateurs, en vendant leur opinion à Buonaparte. Selves prétend qu'il ne se vendit point, et qu'il ne crut qu'être juste en étant rigoureux (1). Quoi qu'il en soit, que Selves ait cédé au pouvoir, comme l'a prétendu Lecourbe, ou qu'il l'ait servi par conviction, il garda ses

(1) Selves a développé, sur sa doctrine en matière de conspiration, des principes que nous ne saurions adopter. Ceux qui cherchent à briser un régime usurpateur et à rétablir l'ordre légitime, trouveront sans doute, lorsqu'ils échoueront, des hommes tout prêts à les condamner; mais l'arrêt sera le deshonneur des individus qui y auront pris part. La légitimité est une paternité véritable dont les droits ne peuvent être rendus problématiques par des événements quels qu'ils soient, et l'on n'est jamais coupable dans les efforts qu'on fait pour la rappeler, parce que c'est à-la-fois devoir et justice. L'auteur de cet article tient ce langage d'après sa conscience; il n'a pas besoin pour parler ainsi, de se souvenir qu'il était à côté des victimes de cette tentative malheureuse, et que la fuite seule l'empêcha de partager leur sort.

fonctions long-temps encore après cette affaire, et lorsque plusieurs de ses collègues les perdirent (*Voy.* Clavier au Supplément); ce qui indique que l'autorité n'avait pas été mécontente de sa conduite. Ce ne fut qu'en 1811, qu'il cessa d'être juge. On ne le comprit point dans l'organisation de la cour d'appel de Paris, qui eut lieu à cette époque. C'est alors, C'est quand ses devoirs de magistrat n'absorbèrent plus son temps, qu'il se livra tout entier aux travaux qui l'ont rendu fameux au palais, et qui ont occasionné toutes les tribulations du reste de ses jours. Il attaqua, dans de nombreux écrits, mais avec trop d'emportement et de passion, non-seulement les avoués, mais les juges eux-mêmes. Il est impossible de le nier; dans ses Mémoires sur l'administration de la justice, il signala des désordres effrayants. On cria tout haut contre lui à la méchanceté, à la calomnie. Il eût été mieux de répondre aux faits; car malheureusement, dans ses brochures, les noms et les faits étaient cités pour appuyer les accusations. Un écrivain de beaucoup d'esprit ayant publié l'analyse d'un des ouvrages de Selves, dans le journal de l'Empire, du 23 novembre 1812, reçut du duc de Rovigo, ministre de la police, la défense de publier d'autres articles. Selves disait à ce sujet : « Le gouvernement d'un homme que n'avait pas effrayé la gigantesque entreprise d'aller avec cinq cent mille hommes à cinq cents lieues de Paris, attaquer au cœur le vaste empire de Russie, recula devant la tâche de remédier aux maux sur lesquels j'ai appelé les regards de l'opinion publique. » Il y a dans ce langage beaucoup d'exagération, sans doute; mais on doit le pardonner à celui qui, dans un assez court espace de temps, avait supporté quatre cent mille francs de frais; à celui contre lequel on avait dirigé des *procédures monstrueuses et sans exemple*, à cause de la multiplicité des actes abusifs qui y figurent; et Selves avait éprouvé tout cela. Ce n'est point de son seul témoignage que nous nous appuyons ici: nous citons les expressions même d'un arrêt rendu, le 8 août 1818, par la cour royale de Rouen, contre l'avoué Boudard, qui fut condamné en six mille francs de dommages-intérêts envers Selves. Tout le monde a pu voir cet arrêt affiché sur les murs à Rouen et à Paris. Nous avons oui dire à des jurisconsultes pleins de lumières, à des magistrats dignes de vénération, que Selves, si maltraité par ceux dont il a mis au jour les exactions, avait eu trop souvent raison contre eux, mais qu'il l'avait eue avec des formes et des expressions qui lui donnaient l'apparence de torts; qu'il avait pourtant, par ses écrits, opéré le bien, mais qu'il l'aurait encore mieux opéré, s'il avait présenté les choses avec plus de modération et de sagesse; enfin, qu'il serait à desirer qu'un extrait de ses ouvrages fût fait par un homme instruit, et mis sous les yeux du gouvernement. Ce travail, disait-on, pourrait aider à la réforme d'abus qui ne font que s'aggraver de jour en jour. Ils sont à un tel point, répétait souvent Selves, qu'une charge d'avoué qui ne valait, il y a vingt ans, que quarante à cinquante mille francs, se vend aujourd'hui trois cent mille. Voilà, ajoutait-il, la progression des malheurs publics, relativement aux frais de justice (2). Il les a signalés dans une

(2) Quand Selves s'expliquait avec cette indignation sur l'énormité des frais de justice, il n'avait pas connaissance d'un procès qui a occu-

foule de brochures. De là cette haine prononcée, ces persécutions multipliées, un peu trop longuement racontées par lui, et sous le poids desquelles il a dû succomber. Peu de jours avant sa mort il déplorait que la société, trompée par ceux qui tirent si grand parti du désordre, eût méconnu les services qu'il voulait lui rendre. On les appréciera plus tard, disait-il ; mais il faut que la tombe soit refermée sur moi : *Extinctus amabitur idem.* Selves est mort à Paris, le 16 juillet 1823. Voici la liste de ses écrits : I. *Explication de l'origine et secret du vrai jury, et comparaison entre le jury anglais et le jury français*, 1811, in-8°. II. *Tableau des désordres dans l'administration de la justice, et des moyens d'y remédier*, 1812, 1813, in-8°. III. *Indication de quelques dispositions urgentes pour calmer provisoirement le mal des procès et surtout des frais*, 1813, in-8°. IV. *Procès de paille, procès de foin, procès de beurre*, 1813, in-8°. V. *Réponse à une consultation signée de quinze avocats de Paris sur l'article des vacations extraordinaires*, 1813, in-8°. VI. *Le cri de l'oppression*, 1814, in-8°. VII. *Au Roi : La vérité sur l'administration de la justice*, 1814, in-8°. VIII. *Chapelet d'une petite partie du milliard d'attentats et d'horreurs qui se commettent impunément depuis plus de douze ans pour ruiner et priver de sa liberté et de ses droits J.-B. Selves, par vengeance contre ses ouvrages*, 1815, in-8°. IX. *Calamité judiciaire*, 1817, in 8°. X. *Appel à S. M., à ses ministres et aux Français, faisant suite au Tableau des désordres dans l'administration judiciaire*, 1817, in-8°. XI. *Mémoire sur l'instance d'appel de la contribution Baulant*, 1817, in-8°. XII. *Coalition contre l'auteur du Tableau des désordres dans l'administration de la justice*, 1818, *in*-8°. XIII. *Conclusions motivées contre Seigle*, 1818, in-8°. Le sieur Seigle était fermier de Selves. Ils furent sans cesse en procès pour les plus petits motifs. On cite une corneille tuée dans le jardin de la ferme, dont Selves prétendit n'avoir pas loué le droit de chasse. Cette affaire passa par tous les degrés de juridiction ; le fermier fut condamné, et le principe resta consacré que dans le cas où il n'y a point de stipulation, dans un bail, relativement à la chasse, le propriétaire est considéré comme se l'étant réservée. XIV. *Conclusions motivées contre Lemit et Lenormand, avoués, et Monnier, huissier*, 1818, *in*-8°. XV. *Plainte réitérée, et demande à la Chambre des députés*, 1818, in-8°. XVI. *Plan d'une nouvelle organisation judiciaire pour le criminel et le civil*, 1818, in-8°. On lui attribue : *Opinions et réflexions d'un vieux étudiant en législation criminelle, sur la procédure du maréchal Ney, et autres adhérents du dernier attentat de Buonaparte*, décembre, 1815. M—T.

pé la Cour de Cassation, le 30 octobre 1823. Dans ce procès, l'on voit des avoués de Tarascon s'entendre pour faire monter les dépens dans une procédure en expropriation forcée à 329,400 fr., et des juges accusés d'avoir reçu 38,500 fr. pour approuver la taxe de ces énormes dépens. A l'époque où ce scandale a occupé le public et les magistrats de la Cour suprême, Selves n'existait plus depuis quelques mois. Combien il se serait félicité d'avoir des faits si graves à ajouter à tout ce qu'il a publié pour démontrer la nécessité d'une révision dans les lois sur la procédure et la taxe des dépens ! Ce qu'il a écrit à cet égard n'est que trop fondé ; mais pour être écouté, il fallait le dire avec plus de modération et en meilleur style.

SEM, patriarche, était le fils aîné de Noé, suivant la Genèse, x, vers. 21. Il naquit l'an 2476 avant J. C.

Ce fut lui qui couvrit la nudité de son père endormi, et reçut sa bénédiction (*V.* Noé, XXXI, 333). Sem eut cinq fils, Ælam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram qui s'établirent tous en Asie. D'Arphaxad descendirent en ligue directe, Salé, Héber, Phaleg, Reü, Sarug, Nachor et Tharé, père d'Abraham. Sem mourut l'an 1877 avant J.-C., âgé de six cents ans, ayant pu voir quinze générations de ses descendans. *Voy. Genes.* xi. Z.

SE-MA-TSIEN. *Voy.* Sse-ma thsian.

SEMBLANÇAI. *V.* Samblançai.

SEMENTINI (Antoine), médecin, né en 1743, à Mondragone, petite ville de la terre de Labour, fut, à l'âge de douze ans, envoyé à Naples, pour y suivre les cours de médecine à l'hôpital des Incurables. Ses progrès furent rapides, et en 1766, on vit paraître un de ses écrits sur la nature et les variétés de la folie. Fauteur ardent des nouvelles théories médicales, il fut le premier à les accréditer, et à les répandre parmi ses compatriotes. Depuis 1779, il travaillait à renverser le système de l'irritabilité de Haller : il l'attaqua surtout dans ses *Éléments de physiologie*, rédigés pour l'usage de ses élèves. Quelque temps après, il publia les *Institutions médicales*, dans lesquelles il se montra le précurseur de Brown (*V.* ce nom, au Supplément), et dont le dernier volume fut dédié à Joseph II, qui, en honorant l'auteur de ses suffrages, l'avait engagé à le suivre à Vienne; à ces offres séduisantes, Sementini préféra la place de professeur de l'université, où il avait été admis par concours. Les partisans de Brown, entraînés par leur enthousiasme, avaient dépassé le but que la raison devait leur prescrire dans l'application des théories de ce novateur. Les suites de cet égarement devinrent funestes. Sementini, qui avait beaucoup contribué à mettre en vogue les principes de l'école d'Édimbourg, crut qu'il était de son devoir de reprendre la plume pour éclairer ses collègues. Dans la Traduction italienne de sa Pathologie, imprimée en 1803, il soumit la doctrine de l'excitabilité à un nouvel examen, et en réfuta plusieurs paradoxes. Ces écrits lui valurent les éloges des plus grands professeurs de l'Italie. Dès l'année 1812, la santé de Sementini avait reçu des atteintes : l'activité de son esprit déguisait en partie l'affaiblissement de son corps; et ce ne fut qu'après deux ans d'efforts qu'il succomba le 8 juin 1814, à une attaque d'apoplexie. Ses Ouvrages sont : I. *Breve dilucidazione della natura e varietà della pazzia*, Naples, 1766, in-8°. II. *Requisitorio di un alunno*, etc., Bénévent, 1774, in-8°. C'est la critique fondée d'un ouvrage de Cirillo, publié sous le titre de : *Formulæ medicamentorum ex pharmacopeiâ Londinensi excerptæ*. III. *Elementi di fisiologia*, Naples, 1779, in-4°. L'auteur ayant reconnu que le plan de cet ouvrage était d'une trop grande étendue pour ses élèves, en arrêta l'impression à la dix-septième feuille. IV. *Institutionum medicarum, partes septem.*, ibid., 1780-84, 7 vol. in-8°., dont 5 embrassent la nosologie, et 2 la physiologie. V. *Lettera sul cervello*, etc., ibid., 1784, in-8°., publiée à l'occasion du traité de l'*Encefalotomia* de Malacarne. VI. *Orazione inaugurale per l'apertura della cattedra di fisiologia nello spedale di S. Giacomo*, ibid., 1790, in-8°. VII. *Institutiones physiologiæ in*

usum regii Neapolitani archigymn., ibid., 1794, 3 vol. in-8°., 2e. édition augmentée. VIII. *L'Arte di curare le malattie*, etc., ibid., 1801, in-8°. IX. *Saggio di prescrizioni mediche adattate agli usi diversi*, etc., ibid., 1803, in-8°. X. *La Patologia, ossia della malattia in generale e delle sue varietà; preceduta da un saggio di esame del sistema di Brown*, ibid., 1803, in-8°. XI. *Prospetto analitico di una istituzione di fisiologia*, ibid., 1807, in-8°. XII. *Parere sul contagio della tabe polmonare*, ibid., 1810, in-8°. XIII. *Memoria su le medicine calmanti*, inédit. *V.* son *Elogio storico*, prononcé par le professeur Grillo à une séance de l'Institut d'encouragement de Naples, ibid., 1816, in-4°. A-G-S.

SEMERY (ANDRÉ), né à Reims, le 8 février 1630, se fit recevoir dans la société des Jésuites à Rome, et enseigna les humanités suivant l'usage de son ordre. Lorsqu'il eut achevé son cours d'enseignement, il fut envoyé à Fermo pour remplir la chaire de philosophie, qu'il professa ensuite dans le collége Romain. De là il passa à la chaire de théologie morale, qu'il occupa pendant trente ans, avec la plus grande réputation. Il était censeur de livres pour l'assistance de France, et théologien du R. P. général, lorsque la mort l'enleva, le 25 janv. 1717, âgé de près de quatre-vingt-huit ans. Semery s'est distingué par son savoir, et son rare talent pour parler en public. On a de lui : I. *Triennium philosophicum*, Rome, 1682, 3 vol., publié par J.B. Passori, un de ses disciples; et Venise, 1723, corrigé et augmenté. II. *Difesa della vera religione contro il grosso volume dei pretesi reformatori e riformati*, Brescia, 1710, in-4°. Le P. Semery écrivit cet ouvrage pour réfuter une Apologie des reformés, composée par Picenini, ministre protestant en Suisse, qui l'avait entreprise pour répondre à l'ouvrage du P. Paul Segneri, intitulé : *L'Incredulo senza scusa*. Picenini répondit au P. Semery par un nouvel ouvrage intitulé : *Il trionfo della vera religione*, Genève, 1712. L. J.

SEMINI (ANTOINE), peintre, né à Gênes, vers 1485, fut élève de Louis Brea. Condisciple et ami de Teramo Piaggia, il a peint avec lui presque tous ses tableaux, et ils y ont mis leurs deux noms. Dans *le Martyre de saint André*, qu'ils exécutèrent pour l'église de ce saint, ils ajoutèrent encore leurs portraits. L'aspect de ce beau tableau dénote un changement et une amélioration dans le style du Brea. Les figures n'ont point encore, il est vrai, cette grandeur qui caractérise le beau siècle; le dessin n'en est peut-être pas assez coulant; mais les têtes ont une vivacité, et le coloris une union qui charme l'œil; le jet des draperies est facile, et la composition, quoiqu'un peu confuse, est loin d'être sans mérite. Peu de peintres au style desquels on a donné le nom d'*Antique moderne*, pour marquer les progrès de la nouvelle manière, sont à mettre en parallèle avec ce couple d'amis. Lorsque Teramo a peint seul, comme à Chiavari et à Gênes même, il retint davantage de l'antique, surtout dans la composition, quoique ses têtes soient remplies de vivacité, et qu'il soit étudié et plein de grâce. Semini peut être regardé comme le Pierre Perugin de cette école. Il se rapproche du bon siècle dans sa *déposition de Croix*, que possédaient les Dominicains de Gênes. On a la plus grande estime pour plusieurs autres de ses

tableaux, dont les figures, les accessoires, les fonds d'architecture et de paysage sont extrêmement précieux. Son chef-d'œuvre est *la Nativité* qu'il a peinte pour l'église de Saint-Dominique, à Savone. C'est un tableau admirable, et qui suffit pour convaincre que Semini aurait rivalisé Perino, et peut-être Raphaël lui-même. Il peignait encore en 1547. — André et Octave SEMINI, fils du précédent et ses élèves, naquirent à Gènes; le premier, en 1510; le second, en 1520. Comme leur père, ils inclinèrent vers la manière de Perino del Vaga. Charmés par les ouvrages de Raphaël, André et Octave se rendirent à Rome et se mirent à suivre, avec la plus grande assiduité, les leçons de ce grand maître, ajoutant à ces études celles de l'antique, et en particulier de la colonne Trajane. Revenus à Gènes, puis appelés à Milan, ils exécutèrent de nombreux ouvrages, tantôt conjointement, tantôt séparément, mais se montrant toujours, surtout dans leurs premières compositions, sectateurs de l'école romaine. Quoique André eût un talent moins profond que celui d'Octave, il se maintint peut-être avec plus de constance dans la route que lui avait indiquée Raphaël, ce qui se voit dans le contour de ses visages. Il est vrai qu'il manque souvent de *morbidesse*, comme dans *le Crucifix* qui existe à la galerie de Florence, et qu'il tombe dans quelques erreurs de dessin, comme dans *la Crèche* que l'on voit à l'église de Saint-François de Gènes, bien que dans son ensemble, ce tableau rappelle tout-à-fait le goût de Raphaël, et qu'on puisse le regarder comme une des meilleures productions de l'auteur. André mourut en 1594, laissant deux fils nommés César et Alexandre, qui cultivèrent la peinture, mais avec moins de succès que leur père et que leur oncle Octave. Ce dernier, que les historiens qualifient de méchant homme, mais regardent comme un grand peintre, poussa si loin l'imitation de Raphaël son maître, que ceux qui n'ont pas vu ses ouvrages auraient peine à le croire. Il peignit la façade de l'ancien palais Doria, aujourd'hui Invrea, où il représenta un morceau d'architecture d'un si bon goût, et orné d'une telle variété de figures et de bustes détachés, que Jules César Procaccini crut que c'était un ouvrage de Raphaël, et demanda si ce grand maître avait travaillé dans Gènes. Les autres fresques qu'Octave fit pour plusieurs grands de la république, montrèrent un égal mérite; mais sur la fin, ainsi qu'il arrive à tous les peintres à fresque, il adopta un style plus facile et moins limé. Les peintures qu'il a exécutées dans cette dernière manière, se voient à Milan, où il a passé les dernières années de sa vie. Si le dessin laisse quelque chose à desirer pour le grandiose, ce défaut est plus que compensé par une grande fécondité d'idées, beaucoup d'esprit, un coloris vigoureux et agréable. Octave mourut à Milan en 1604. P—s.

SÉMIRAMIS, reine d'Assyrie, a régné, suivant Hérodote, cinq générations avant Nitocris, et a fait construire les digues destinées à contenir les eaux de l'Euphrate. Voilà tout ce que cet historien nous apprend de cette princesse : c'est aux souverains qui l'ont précédée ou suivie, qu'il attribue les travaux qui ont fondé, fortifié, embelli Babylone. Mais elle a, dans Diodore de Sicile, une plus longue histoire, empruntée, en grande partie, de Ctésias. Les Syriens révéraient une déesse nommée Dercéto, à qui Vénus, qu'elle avait

offensée, inspira un violent amour pour un jeune sacrificateur. Dercéto devint mère ; et, rougissant de sa faiblesse, elle fit disparaître son amant, exposa sur des rochers arides la fille qu'elle venait de mettre au monde, se précipita elle-même dans les eaux du lac d'Ascalon, et y fut métamorphosée en poisson. La petite fille, après avoir été nourrie, durant une année entière, par des colombes, passa entre les mains de Simma, qui gardait ou administrait les troupeaux du roi, et qui, n'ayant point d'enfants, se chargea de prendre soin d'elle. Il l'appela Sémiramis, nom qui, dans la langue syriaque, rappelait, ajoute Diodore, celui des colombes. A peine était-elle nubile, qu'elle frappa de l'éclat de sa beauté un grand seigneur, nommé Ménonès, qui l'épousa, et qu'elle fit père de deux enfants, Hypatès et Hydaspès. Peu après, Ménonès se vit obligé de la quitter, pour suivre le grand roi Ninus, qui conduisait contre la Bactriane une armée d'un million sept cent mille hommes d'infanterie, deux cent mille de cavalerie, et dix mille six cents chars armés de faulx. Le siége de Bactres traînant en longueur, malgré cette multitude d'assiégeants, le mari de Sémiramis voulut la revoir, et l'envoya chercher. Elle vint sous un habit ambigu et tel qu'on ne pouvait deviner si elle était homme ou femme. Arrivée, elle examina l'état du siége; et soudain prenant avec elle quelques soldats accoutumés à grimper sur des rochers, elle pénétra dans la citadelle, dont elle s'empara sans obstacle. Ninus admirant à-la-fois la bravoure et les charmes de l'héroïne, résolut de l'épouser; et en effet il la fit reine, après que Ménonès, qui n'y pouvait consentir, se fût pendu de désespoir. Le roi eut d'elle un fils, nommé Ninyas, et mourut bientôt lui-même d'une manière que Diodore n'explique pas. Sémiramis fit ensevelir Ninus dans l'enceinte du palais, et construire sur sa tombe une terrasse qui, au rapport de Ctésias, avait neuf stades de haut, et dix de large. On avait admiré Ninive, bâtie par Ninus : Babylone, ouvrage de Sémiramis, surpassa toutes les merveilles du monde. Les murs de cette ville immense, le pont jeté sur l'Euphrate qui la traverse, ses fortifications, ses palais, ses jardins, ses temples, nous sont donnés, par Diodore, pour des monuments de l'activité, de la magnificence et du génie de cette princesse. Sur le faîte du temple de Jupiter, dieu que les Assyriens nommaient Bélus, elle avait placé trois statues d'or massif, qui représentaient Rhéa, Junon et Jupiter. Du milieu de cet édifice s'élevait une tour plus haute que la plus grande pyramide d'Égypte : c'est, selon Bochart, la tour de Babel, bâtie à l'époque de la confusion des langues. Deux millions d'ouvriers furent employés à ces constructions diverses, et les achevèrent dans le cours d'une année. Sémiramis entreprit ensuite des expéditions guerrières contre les Mèdes, les Perses, les Libyens, les Éthiopiens, qui tous avaient été subjugués par Ninus, mais qu'apparemment il fallait soumettre de nouveau. Toutefois Diodore de Sicile ne raconte aucun combat livré à ces peuples par la reine : il nous la montre parcourant son vaste empire, et laissant partout des traces immortelles de son passage, changeant les montagnes en plaines, creusant des canaux, ouvrant de grandes routes, bâtissant des cités et des palais. Elle ne voulut pas, dit-il, prendre un

troisième époux, de peur de se donner un maître : elle choisissait et attirait auprès d'elle les plus beaux hommes de son armée, dont aucun ne survivait long-temps à cette faveur. Elle régnait en pleine paix, lorsqu'ayant oui-dire que les Indiens étaient la plus grande nation de l'univers, qu'ils occupaient un très-beau pays, et qu'ils paraient superbement leurs éléphants, elle résolut de leur déclarer la guerre, quoiqu'ils ne lui eussent fait, dit l'historien, nulle offense. Elle employa trois ans à équiper une flotte, et une armée, qui se trouva être de trois millions d'hommes d'infanterie, outre cinq cents mille cavaliers, cent mille chariots, cent mille hommes montés sur des chameaux, et armés d'épées longues de six pieds. Elle avait fait faire de plus on ne sait combien de faux éléphants, avec les peaux de trois cents mille bœufs noirs. Dans chacune de ces machines, dont la construction n'est pas très-bien expliquée, il y avait un homme qui la faisait mouvoir. Les ouvriers occupés à fabriquer ces éléphants, avaient travaillé en secret, dans une enceinte murée de toutes parts, de peur que l'artifice ne se divulguât, et ne parvînt aux oreilles des Indiens. Stabrobates régnait dans l'Inde : il rassembla des troupes bien plus nombreuses encore que celles de la reine d'Assyrie, à laquelle il signifia que puisqu'elle venait l'attaquer sans qu'il lui eût fait aucun tort, elle ne tarderait point à se repentir d'une agression aussi folle qu'injuste. Il la prévenait qu'aussitôt qu'il l'aurait vaincue, il la ferait mettre en croix, et joignait à ces menaces des traits satiriques sur les mœurs un peu libres de l'héroïne. Victorieuse néanmoins dans un premier combat au milieu du fleuve Indus, elle fit cent mille prisonniers. Une bataille plus décisive s'engagea sur terre, où elle eut d'abord l'avantage : ses faux éléphants effrayèrent par leurs formes monstrueuses et par l'odeur de leurs cuirs de bœufs, la cavalerie indienne; mais ils ne soutinrent pas le choc des éléphants véritables que Stabrobatès dirigea contre eux. L'armée assyrienne fut mise en déroute, et Sémiramis s'enfuit blessée au bras et au dos par le roi de l'Inde. Elle avait perdu les deux tiers de son armée. (On lit dans Strabon, qu'elle n'en ramena que vingt mille hommes.) Quand elle eut regagné ses états, son fils Niuyas lui tendit des embûches; ce qui ne la surprit pas, parce que l'oracle de Jupiter Ammon le lui avait prédit. Ayant cédé la couronne, elle disparut. Quelques-uns disent que changée en colombe elle s'envola avec une troupe de ces oiseaux, qui était venue se placer sur son palais. Sémiramis termina ainsi sa carrière à l'âge de soixante-deux ans; elle en avait régné quarante. Diodore avertit que certains auteurs ne font d'elle qu'une courtisane qui, ayant séduit par ses attraits le roi d'Assyrie Ninus, et obtenu de lui l'exercice de la puissance souveraine durant cinq jours, l'emprisonna, le détrôna, et se signala par des actions hardies. D'autres écrivains, postérieurs à Diodore de Sicile, ont parlé de cette reine avec beaucoup moins de détails; mais en modifiant diversement son histoire. L'une des cinquante narrations de Conon (*Voy.* ce nom, IX, 428), concerne Sémiramis : il y est dit, qu'elle était la fille et non la femme de Ninus; qu'ayant eu secrètement et sans le savoir un commerce incestueux avec son propre fils, elle prit le parti de vivre publiquement avec lui comme

son épouse ; mais Photius observe qu'en ce point Conon s'est trompé, qu'il a confondu Sémiramis avec Atossa, fille de Belochus. Valère-Maxime raconte que la reine d'Assyrie ayant appris qu'une sédition venait d'éclater, n'acheva point sa toilette, qu'elle accourut demi-coiffée, et n'eut besoin que de se montrer aux mutins pour apaiser le tumulte; qu'en conséquence on lui érigea une statue, où elle était représentée dans cet état négligé, qui relevait sa beauté, à ce que rapporte Élien. Selon Justin, elle était d'une médiocre stature; et lorsque Ninus fut mort, elle se déguisa si bien qu'on la prit pour le fils du roi. Le jeune prince n'avait pas encore atteint l'âge de puberté; et elle lui ressemblait, par la taille comme par le son de voix et par les trait du visage, quoiqu'elle eût alors au moins quarante-quatre ans; mais dès qu'elle eut commencé à se distinguer par ses exploits, elle se laissa reconnaître et admirer comme reine. Justin ajoute qu'à la fin de sa vie, elle conçut un criminel amour pour son fils, qui la tua et lui succéda : elle avait occupé le trône pendant quarante-deux années. Aucun de ces auteurs n'a dit encore qu'elle eût fait mourir son mari Ninus. Dans Diodore, elle l'emprisonne seulement à la fin des cinq jours où il lui a permis d'exercer le pouvoir suprême ; mais, dans Plutarque, il ne lui abandonne l'empire que pendant une seule journée, et elle en profite pour le mettre à mort. Après qu'elle eut elle-même cessé de vivre, toute l'Assyrie chanta ses louanges, et lui décerna les honneurs divins. Plutarque lui attribue ce qu'Hérodote raconte de Nitocris, c'est-à-dire, deux inscriptions placées par son ordre, l'une au-dessus, l'autre au fond de son tombeau. La première annonçait à ses successeurs qu'au besoin ils y trouveraient des richesses; la seconde était une imprécation contre le roi pervers qui, par cupidité, violerait l'asile des défunts. On a dit aussi, d'après Céphaléon, auteur d'une Chronique grecque perdue, que Sémiramis fit périr ses enfants, apparemment ceux qu'elle avait eus de Ménonès, et que Ninyas vengea leur mort en l'égorgeant elle-même. Si nous en croyons Moïse de Chorène, elle devint, après la mort de Ninus, éprise d'un prince arménien, nommé Araï, et, sur le refus qu'il fit de l'épouser, elle lui déclara une guerre, où il périt. Son corps étant tombé au pouvoir de Sémiramis, elle publia qu'il était ressuscité, bâtit une ville en Arménie, où depuis elle venait passer les étés, laissant le gouvernement de Ninive et de l'Assyrie au mage Zerdust ou Zoroastre, prince des Mèdes. La vie licencieuse qu'elle menait lui attira les reproches des enfants de Ninus, qu'elle mit tous à mort, à l'exception de Ninyas. Peu après, son ministre Zoroastre voulut se rendre indépendant : elle prit les armes contre lui, succomba, et périt de la main de son propre fils. Plusieurs autres anciens écrivains, en parlant de Sémiramis, n'ont fait que reproduire quelques-uns des détails que nous venons de recueillir; mais Polyen transcrit une inscription où cette princesse parle en ces termes : « La nature m'a donné le corps d'une femme : mes actions m'ont égalée au plus vaillant des hommes. J'ai régi l'empire de Ninus qui, vers l'Orient, touche au fleuve Hyhanam, vers le sud au pays de l'encens et de la myrrhe, vers le nord aux Saques et aux Sogdiens. Avant moi, aucun Assyrien n'avait vu de mers : j'en ai

vu quatre que personne n'abordait, et je les ai soumises à mes lois. J'ai contraint les fleuves de couler où je voulais; et je ne l'ai voulu qu'aux lieux où ils devaient être utiles. J'ai fécondé les terres stériles, en les arrosant de mes fleuves. J'ai élevé des forteresses inexpugnables; j'ai construit des routes à travers des rochers impraticables. J'ai pavé de mon argent des chemins où l'on ne voyait que les traces des animaux sauvages; et au milieu de ces travaux, j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour ceux de mes amis. » Telles sont, sur cette femme célèbre, les traditions antiques. Rollin les a rassemblées presque toutes, en les accordant le mieux qu'il a pu. Sevin en a discuté quelques-unes; il a rejeté, comme fabuleux, tout ce qui concerne Dercéto, les colombes, les déguisements et les métamorphoses de Sémiramis. Fréret a écarté de plus la passion incestueuse qui a été imputée à cette princesse, et qui ne doit l'être qu'à qu'à la reine Atossa. Selon Volney, ce nom d'Atossa, ou Attosa, ou Hadossa, n'est point personnel : il était commun, chez les Assyriens, les Perses et les Syriens, aux favorites des rois, aux odalisques. La question la plus difficile est de savoir quelle part appartient réellement à Sémiramis dans les constructions et dans les expéditions dont Diodore de Sicile lui laisse tout l'honneur; car Hérodote, Bérose, Mégasthène et d'autres écrivains en attribuent une partie considérable soit à Nitocris, soit à Ninus, soit à d'autres monarques assyriens. Fréret croit que Ninus mourant était maître de toute l'Asie, depuis le Tanaïs jusqu'au Nil, et depuis les côtes de l'Asie Mineure jusqu'à l'Indus; en sorte que Sémiramis n'a pu ajouter à ce vaste empire que des provinces éthiopiennes et libyennes. Toujours est-il impossible que l'éclatante célébrité de cette princesse n'ait pas été fondée sur de très-grandes entreprises et sur de brillants succès: Pomponius Méla exprime l'opinion de toute l'antiquité, lorsqu'il dit que l'Assyrie n'a jamais été plus florissante, plus puissante, que sons ce règne. Il nous resterait à en fixer l'époque; et c'est encore une question fort épineuse, si l'on en juge par l'extrême divergence des hypothèses proposées pour la résoudre : elles varient depuis l'an 2200 avant l'ère vulgaire, jusqu'à 737. A s'en tenir aux traditions qu'ont suivies Ctésias, Diodore, Velleius-Paterculus, Justin, Eusèbe et George le Syncelle, Sémiramis serait antérieure au moins de dix-huit siècles à Auguste. Aussi a-t-on, dans l'un de nos volumes précédents (Biog. univ. XXXI, 288-290), placé l'avénement de Ninus, à l'an 2048, et sa mort à 1995, ce qui ne permettrait de faire descendre le règne de Sémiramis que jusqu'à 1956. Fréret, qui le retarde un peu, l'ouvre dès 1916. On aurait, pour la déclarer contemporaine de Moïse ou de Sanchoniaton, ou de la prise de Troie, l'autorité de Porphyre; et, pour la supposer bien moins ancienne, celle d'Hérodote; car, d'après cet historien, Larcher ne la fait régner qu'en 737. Cette question se complique de celles de savoir s'il n'y a pas eu deux Bélus, plusieurs Ninus et plusieurs Sémiramis. Elle tient au système général de la chronologie assyrienne. L'opinion qui nous semblerait la plus probable, est celle qui placerait la naissance de Sémiramis vers 1240, l'avénement de Ninus en 1237, leur triomphe à Bactres en 1218, leur mariage en 1217, la nais-

sance de Ninyas vers 1216, la mort de Ninus en 1196 ou 1195, et la mort de Sémiramis vers 1179: elle aurait ainsi vécu environ soixante-deux ans, et régné, sinon tout-à-fait quarante ans, du moins trente-huit, tant avec son époux que seule. C'est, à notre avis, l'hypothèse qui se concilierait le mieux avec la suite des faits dont l'histoire d'Assyrie se compose. Du reste, les écrits à consulter, tant sur ce point que sur les détails de la vie de Sémiramis, sont les chapitres 184 et 185 du premier livre d'Hérodote, les chapitres 2 à 16 du second livre de Diodore de Sicile, la neuvième narration de Conon, les chapitres 1 et 2 du premier livre de Justin; les traités de Plutarque sur Isis et Osiris, sur l'amour et sur les femmes illustres; le chapitre 25 du livre VII de Polyen, les chapitres 13 et 14 de Moïse de Chorène;... l'Histoire ancienne de Rollin, liv. III, chap. I, § 2; les Mémoires de Sevin et de Fréret sur l'Assyrie, tom. III et V du Recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres; les recherches de Volney, part. II et III, etc. Sémiramis était un personnage trop célèbre pour ne point apparaître sur la scène tragique. Muzio Manfredi l'a prise pour le sujet d'une tragédie italienne, et dans la même langue Métastase l'a exposée sur la scène lyrique. Nous avons, en français, des tragédies de Sémiramis par Desfontaines, en 1637; par Gilbert, en 1646; par Mme. de Gomès, en 1716; par Crébillon, en 1717, et par Voltaire, en 1748: cette dernière, la seule mémorable, est fondée sur les traditions qui supposent que Sémiramis a donné la mort à Ninus, qu'elle a voulu épouser son fils Ninyas, et que celui-ci l'a tuée. La tragédie de Voltaire a été arrangée par M. Desriaux, en un opéra, dont la musique est de M. Catel, joué et imprimé en 1802. L'opéra de Roi est de 1718. D—N—U.

SEMLER (Jean-Salomon), célèbre théologien protestant, né le 18 déc. 1725 à Saalfeld, où son père était pasteur, fit ses études à Halle, sous le professeur Baumgarten. Après avoir quitté l'université, et séjourné quelque temps à Saalfeld, il alla, en 1750, à Cobourg, où il se chargea de la rédaction de la gazette, emploi qui, faute d'autres moyens de subsistance, lui plaisait assez, mais auquel il renonça dès qu'il eut obtenu la chaire d'éloquence et de poésie à Altdorf, en 1751. Il passa, deux ans après, à l'université de Halle, comme professeur de théologie, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 14 mars 1791. Dans ses ouvrages historiques et dogmatiques sur le christianisme, Semler le réduit à n'être qu'une doctrine purement humaine (1). Il fut avec Michaëlis, Westein, Ernesti, Morus, Doederlein et Bengel, l'un des chefs de la nouvelle exegèse, qui donnèrent aux études bibliques une autre forme: ils unirent la théologie historique à la dogmatique. Semler révolta le public par une témérité de critique qui, franchissant toutes les bornes, semblait un plaidoyer perpétuel contre la révélation. Michaëlis qui avait vu le commencement de cette révolution dans les opinions protestantes, disait: Autrefois je passais pour hétérodoxe, actuellement on me trouve trop orthodoxe (2). Les principaux ouvrages de Semler sont: I. *Historicæ ecclesiasticæ selecta capita*, Halle, 1767-69, 3 vol. in-8o. II. *Essai d'un extrait substantiel de*

(1) Grégoire, *Sect. relig.* II, 194.
(2) Ibid., II, 217.

l'histoire de l'Église, Halle, 1778, 3 vol. in-8°. (en allemand). III. *Introduction à l'exegèse théologique*, Halle, 1760-69, 4 cahiers in-8°. (en allemand). IV. *Apparatus ad liberalem N. Test. interpretationem*, ibid., 1767, in-8°. V. *Apparatus ad lib. V. Test. interpretationem*, ibid., 1773, in-8°. Ses opinions sur le dogme se trouvent consignées dans son *Institutio ad doctrinam christianam*, idid., 1774, in-8°. Le grand nombre d'écrits qu'il a composés, et la multiplicité de soins qu'exigeait sa place ont beaucoup nui à la perfection et au style de Semler, souvent obscur et diffus; ce qui n'empêche pas ses partisans de louer en lui la réunion heureuse d'un grand savoir à une grande sagacité. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa d'expériences de chimie, qui ressemblaient un peu à l'alchimie, et paraissaient changer entièrement ses idées sur ces matières qu'il avait jugées jusqu'alors avec une grande force d'esprit. Dix ans avant sa mort, il publia: VI. *L'Histoire de ma vie, racontée par moi-même*, Halle, 1781, 2 vol. in-8°. (en allemand). On a publié sur ce savant: 1°. *Les derniers jours de la vie du docteur Semler, à l'usage de son biographe futur*, par Fred. Aug. Wolf, Halle, 1791, in-8°.; 2°. les *Dernières déclarations de Semler sur des matières religieuses, deux jours avant sa mort*, par A. H. Niemeyer, Halle, 1791, in-8°.

Z.

SEMOLEI (Baptiste Franco, dit le), peintre, naquit à Venise en 1498, et vint à Rome avant que son style fût formé. La vue des ouvrages de Michel-Ange le séduisit au point qu'il se mit à copier tous ceux qu'il put decouvrir. Pendant ses études à Florence, il peignit à l'huile l'*Enlèvement de Ganimède*, d'après un carton de Michel Ange; il fit aussi un dessin du *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine, qui, d'après le témoignage de Vasari, était un chef-d'œuvre. Il devint ainsi un excellent dessinateur; mais comme il s'était mis à peindre assez tard, il ne poussa jamais aussi loin la science ni le choix du coloris. Il se fit connaître à Rome par des sujets tirés de l'Évangile, qu'il peignit à fresque dans une des chapelles de la Minerve, et que Vasari regardait comme ce qu'il avait fait de mieux. Dans l'église de *Saint-Jean décollé* des Florentins, à Rome, il voulut faire preuve de sa science comme dessinateur; mais il tomba dans la pesanteur. Il orna aussi de figures le chœur de l'église métropolitaine d'Urbin, et y exécuta en outre un tableau à l'huile représentant la *Vierge entre saint Pierre et saint Paul*. Cet ouvrage, dans lequel respire le meilleur goût florentin, est remarquable dans toutes ses parties: on reproche seulement au Saint Paul de sentir un peu l'effort. On voit dans la tribune de l'église de Saint-Venance, à Fabriano, un autre de ses grands tableaux à l'huile, représentant la *Vierge avec le donataire et deux saints protecteurs*. Cette composition est dans le style de Raphaël. Enfin, dans la sacristie de la cathédrale d'Osimo, l'on conserve une nombreuse suite de petits tableaux tirés de la vie de Jésus-Christ, qu'il peignit en 1547, et qui sont d'autant plus précieux, que Semolei en a peu fait dans cette dimension. Quoique son style s'éloignât beaucoup de l'école vénitienne, sa réputation était si répandue que le gouvernement le rappela à Venise, en 1556, et lui confia quelques-unes

des peintures de la bibliothèque de Saint-Marc : il y peignit la *Fable d'Actéon* en plusieurs figures allégoriques. Il existe en public très-peu de peintures de lui. Son plus beau titre de gloire est d'avoir été le maître du Barroche, pendant qu'il résidait à Urbin. Le Semolei, plus grand dessinateur que grand coloriste, cultiva aussi avec succès la gravure à la pointe et au burin. On infère du style de sa gravure, qu'il prit des leçons de Marc-Antoine, ou du moins qu'il tâcha de l'imiter. Il s'est presque toujours servi du burin ; cependant plusieurs de ses gravures décèlent le travail de la pointe. Sa manière de graver est libre et dans un grand style. Ses figures, d'une proportion un peu exagérée, sont très-variées et bien contrastées. Ses têtes sont par fois un peu petites, mais toujours dessinées correctement et d'un beau caractère ; et les extrémités sont rendues de main de maître. A l'exception de la *Donation de Constantin*, d'après Raphaël, et d'*une Bacchanale*, d'après Jules Romain, les autres pièces qu'il a gravées, au nombre de plus de vingt, sont d'après ses propres compositions. Le Musée du Louvre possède huit dessins de ce maître. I. Le *Déluge*, dessin à la plume, qui a été gravé par le Semolei lui-même. II. *S. Jean-Baptiste dans le désert*, dessin à la plume, gravé par le comte de Caylus, qui l'attribuait à Baccio Bandinelli. III. *Une Assemblée de philosophes*, portion de dessin à la plume, gravée également par le comte de Caylus. IV. *Vieillards à cheval, accompagnés d'hommes à pied qui fuient avec effroi*, fragment d'une plus vaste composition. V. *Un triomphateur sur son char*, dessin à la plume. VI. *Les apprêts d'un sacrifice*. VII. Portion d'une composition dont le sujet est inconnu. Ce dessin, ainsi que le précédent, sont exécutés à la plume et collés sur le même carton. VIII. Un sujet inconnu, dessin à la sanguine. Le Semolei mourut à Venise en 1561. P—s.

SEMPAD I, fils de Piourad, peut être regardé comme le chef de la famille des Pagratides ou Bagratides, qui a donné des rois à l'Arménie, à la Géorgie, et de laquelle descendent les princes russes Bagration (1). Il régnait vers l'an 58 de J.-C., dans la province de Sper, lorsqu'après la mort de Sanadroug, roi de l'Arménie occidentale, de la race des Arsacides, Érovant, issu de cette dynastie, par les femmes, s'empara du trône, et fit périr tous les enfants du dernier roi. Un seul, Ardaschès, dérobé par sa nourrice aux coups des assassins, fut porté à Sempad, qui l'emmena à la cour du roi des Parthes, où il l'éleva jusqu'à l'âge de pouvoir revendiquer ses droits. Sempad ayant alors obtenu une puissante armée de Vologèse, roi des Parthes, et des autres princes arsacides, ramena son pupille dans l'Arménie, en 78, vainquit l'usurpateur secouru par les Romains et par Pharasman, roi de Géorgie, qui périt dans la bataille; et après qu'Érovant eut été assassiné par un soldat, il plaça la couronne sur la tête d'Ardaschès. Des services aussi éclatants furent récompensés par la dignité de *Sbarabied*, ou connétable, qui fournit à Sempad plusieurs autres occasions de signaler son zèle et ses talents militaires.

(1) On prétend que cette famille était venue s'établir en Arménie, 6 à 700 ans avant J.-C., et qu'elle descendait d'un juif emmené en captivité à Babylone, par Nabuchodonosor. Il paraît aussi qu'avant le Sempad dont il s'agit ici, d'autres princes moins célèbres de la même famille avaient porté ce nom.

Il franchit le Caucase et porta la guerre dans le pays des Alains. Il envahit la Perse et y mit sur le trône un prince qu'il fit triompher de toutes les nations qui refusaient de le reconnaître. Sempad vainquit depuis une armée romaine, envoyée contre l'Arménie par l'empereur Domitien, et fit ensuite des incursions sur le territoire de l'empire; ce qui n'empêcha pas le roi d'Arménie de se rendre tributaire de Trajan. Sempad mourut dans un âge très-avancé: mais, dans ses dernières années, il eut beaucoup à souffrir de l'ingratitude et de la haine des enfants d'Ardasehès. — Les autres princes du même nom sont de peu d'importance jusqu'à Sempad V, surnommé *Pazmaïaghth* (le victorieux), qui, s'étant joint, sur l'invitation de l'empereur Maurice, à Khosrou II, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, contre l'usurpateur Bahram Tchoubin, fut récompensé de ce service par le monarque persan, qui le créa marzban du pays de Vergan (l'Hyrcanie des anciens), puis gouverneur de l'Arménie, l'an 593 de J.-C., avec le même titre. Sempad fonda un grand nombre de temples et de monastères; mais il fit de vains efforts pour rétablir la paix dans l'Église, troublée par des démêlés entre les patriarches d'Arménie et d'Ibérie, relativement au concile de Chalcédoine, que rejetaient les Arméniens, imbus des erreurs d'Eutychès. Les deux églises, Géorgienne et Arménienne, furent dès-lors séparées pour jamais. Sempad après avoir aidé Khosrou dans ses guerres du Turkestan, mourut, en 601, à Madaïn, capitale de la Perse, d'où son corps fut transporté en Arménie, et déposé dans le tombeau de ses aïeux. Son fils Varasdirots, nommé marzban, l'an 625, après la fuite de David Saharhouni, son prédécesseur, par Kobad Schirouïéh, fils parricide et successeur de Khosrou II, gouverna l'Arménie jusqu'en 632, époque de la victoire qui fit passer la Perse sous la domination des Arabes (*Voyez* Iezdedjerd III et Saad Ibn Abou-Vakkas). Des troubles ayant éclaté alors dans l'Arménie, qui se soumit presque tout entière à l'empereur Héraclius, et qui fut souvent le théâtre des guerres continuelles entre les Grecs et les Musulmans, Varasdirots abandonna l'Adzerbaïdjan, où il s'était retiré; et redoutant la perfidie du gouverneur persan (*Voy.* Roustem), il se réfugia sur les terres de l'empire grec. L'an 643, il se remit en possession du gouvernement de sa patrie, obtint de l'empereur le titre de *Curopalate*, et mourut huit mois après. — Sempad VI, petit-fils de Sempad V, remplaça son père Varasdirots, en 648, par le choix de Constant II. Cet empereur étant venu en Arménie, en 647, pour y affermir son autorité, voulut forcer les peuples à renoncer à la doctrine d'Eutychès, et à se réunir à l'Église grecque. Il les irrita au point qu'ils se soumirent, pour la plupart, à la domination musulmane. Le curopalate Sempad mourut vers l'an 654. — Sempad VII, fils de Piourad, était frère d'Aschod, qui, voyant l'Arménie déchirée par les discordes civiles, parcequ'une faction était pour les Grecs, et l'autre pour les Arabes, prit le titre de patrice, s'empara du gouvernement, en 685, fit la paix avec le khalife et lui paya tribut. Sempad, nommé par lui *sbarabied* (commandant général des troupes), fut maintenu dans cette dignité par l'empereur Justinien II, qui vint, en 690, reconquérir l'Arménie, envahie par les Musulmans,

depuis la mort d'Aschod. Les Arabes y rentrèrent après le départ de Justinien, exercèrent des vengeances horribles, et Abdallah, leur chef, en fut le premier *Osdigan* (gouverneur), en 693, au nom du khalife Abdalmelek. Sempad, qui avait été envoyé prisonnier à Damas, s'échappa l'année suivante : il rassembla ses partisans dans le nord de l'Arménie, et ayant réclamé les ecours de l'empereur, il se joignit au général Léonce, qui vainquit les Arabes et les chassa de l'Arménie. L'an 695, Sempad, nommé curopalate par Léonce, qui s'était emparé de l'empire, gouverna sa nation en paix pendant sept ans. En 702, il repoussa une invasion des Musulmans, qui se maintinrent néanmoins dans les parties méridionales. Ils y revinrent deux ans après, la parcoururent en vainqueurs; et Sempad fut obligé, ainsi que plusieurs princes arméniens, de se réfugier dans la Colchide. — SEMPAD VIII gouverna l'Arménie, au nom du khalife, depuis l'an 758, pendant les dernières années de son père Aschod, que les autres princes arméniens avaient privé de la vue. Il assista, l'an 768, à un grand concile tenu à Berdaah. Dans la suite, s'étant révolté contre l'osdigan Haçan, il perdit la vie dans une bataille, l'an 780. — SEMPAD IX, surnommé *Khosdovanogh* (le Confesseur), succéda, l'an 820, à son père Aschod, dans la charge de *sbarabied*, ou général des troupes de l'Arménie. Cinq ans après, il partagea la révolte d'un émir musulman, et fut vaincu avec lui par l'osdigan Houl, qui gouvernait ce royaume au nom du khalife. Dans la suite, il se conduisit avec plus de prudence, et refusa de se joindre au rebelle Babek qui s'était réfugié en Arménie, dans un château du fils de Sempad, lequel le livra au khalife Motâsem. Sempad et tous les autres princes pagratides parvinrent alors à une grande faveur, pour avoir délivré l'empire musulman d'un ennemi redoutable (*Voy.* BABEK et MOTASEM) : aussi jouissaient-ils de la plus grande indépendance, ne reconnaissant que pour la forme, l'autorité des successeurs de Mahomet. Le khalife Motawakkel envoya successivement deux de ses généraux pour faire rentrer l'Arménie sous son obéissance. Le premier fut tué dans une bataille; mais le second, Bougha, tailla en pièces les Arméniens, dévasta leur pays, et se saisit de plusieurs de leurs princes. Ayant traversé l'Araxe et pris Tovin, capitale de l'Arménie, en 852, il reçut les soumissions de Sempad, et feignit de s'en contenter, de peur d'irriter les Arméniens, qui étaient pénétrés de respect et d'attachement pour ce prince et pour sa famille. Cependant lorsqu'il eut conquis la Géorgie, il cessa d'user de ménagements. Il invita Sempad à l'accompagner à la cour du khalife, et l'éblouit par l'espoir des plus grands honneurs et de la couronne d'Arménie. Mais Sempad se vit bientôt cruellement détrompé. A peine arrivé à Baghdad, il fut chargé de fers, et ayant refusé d'imiter la plupart des princes pagratides, qui vaincus par les menaces et par l'appareil des supplices, avaient embrassé l'islamisme, il souffrit le martyre, l'an 856. Plus heureux, son fils Aschod, surnommé le Grand, fut placé sur le trône d'Arménie (*Voy.* ASCHOD Ier. au Suppl.) A—T.

SEMPAD Ier., surnommé *Nahadag* (le Martyr), deuxième roi d'Arménie de la race des Pagrati-

des, était le petit-fils de Sempad le Confesseur, et gouvernait les peuples du Caucase, subjugués par son père Aschod, lorsque la mort de ce prince l'appela au trône, l'an 889; mais il n'en fut paisible possesseur qu'après avoir étouffé la révolte de son oncle, le sbarabied Apas. L'an 892, Sempad envoya un ambassadeur à Baghdad pour demander la confirmation de sa dignité. Afschin, gouverneur de l'Adzerbaïdjan, se rendit, par ordre du khalife Motadhed, à Erazkavorz, capitale du royaume, plaça solennellement une couronne sur la tête de Sempad, et lui conféra l'autorité souveraine sur l'Arménie et la Géorgie; ensuite le patriarche versa l'huile sainte sur la tête du nouveau roi. L'année suivante Sempad ayant renouvelé l'alliance contractée par son père avec l'empereur Léon le Philosophe, Afschin conçut des soupçons sur la fidélité du prince pagratide, résolut de lui faire la guerre, et débuta par des incursions sur son territoire; mais l'apparition de Sempad à la tête de 30,000 hommes, détermina le musulman à conclure la paix. Le roi d'Arménie soumit les émirs de Tovin, révoltés, et assujétit plusieurs tribus indépendantes d'Arméniens, de Géorgiens et d'Albaniens, depuis Théodosiopolis (Arz-roum), jusqu'à la mer Caspienne: cet accroissement de puissance ralluma la haine d'Afschin. Autorisé par le khalife, il marcha contre Sempad, qui le vainquit à Toghs, dans le pays d'Ararad, et qui lui accorda généreusement la paix. L'an 896, le roi d'Arménie, étant sur le point de livrer bataille à un émir arabe indépendant, qui insultait ses frontières méridionales, fut trahi par un de ses parents, éprouva de grandes pertes, et revint honteusement [illegible]s ses états. Informé de cet échec, Afschin, qui déjà avait fait alliance avec plusieurs princes parents ou sujets de Sempad, jaloux des succès de leur souverain, attaqua l'Arménie par la partie orientale, ravagea le plat pays de l'Albanie et de la Georgie, et se rendit maître, par trahison, de la forteresse de Kars, où Sempad avait mis en sûreté sa famille et ses trésors. Ce prince, pour obtenir la paix et la liberté de sa femme et des princesses, fut obligé de conclure une paix humiliante, de donner en ôtage son fils Aschod et son neveu, et d'accorder la main d'une de ses nièces au général musulman. L'an 899, Sempad fit venir dans sa capitale le curopalate Adernerseh, prince de Georgie, et pour resserrer les liens du sang qui les unissaient l'un à l'autre, il lui donna la couronne et le titre de roi. Cette démarche, représentée par les princes arméniens comme une usurpation des droits de suzeraineté du khalife, et la fuite des otages ramenés à Sempad par l'eunuque chargé de les garder, furent pour Afschin des prétextes suffisants de recommencer la guerre; mais il mourut, en 901, au moment d'entrer en campagne. Délivré de ce danger, Sempad envoya, l'année suivante, une ambassade au khalife Moktafy, et en obtint une couronne, la confirmation des anciens traités et le privilége d'être considéré désormais comme vassal immédiat de l'empire. La paix dont Sempad jouissait fut troublée par les dissensions des princes arméniens. Constantin, roi de Colchide, ayant opéré, en 904, une invasion dans l'Arménie, fut vaincu et fait prisonnier. Sempad, au bout de quatre mois, lui rendit la liberté, et le combla de présents. Cette conduite noble lui gagna le cœur de Constantin, mais elle excita l'envie de son allié

le roi de Géorgie. Celui-ci, joint à d'autres seigneurs mécontents, prit les armes en 907, fut vaincu, et ne put obtenir la paix qu'en donnant son fils pour otage, et en livrant les rebelles que Sempad fit aveugler. Youssouf, Ibn Abou-Sadj, gouverneur de l'Adzerbaïdjan, avait eu des demêlés avec le roi d'Arménie; il était piqué de ne l'avoir plus pour vassal. Il ne pouvait d'ailleurs lui pardonner de ne l'avoir pas soutenu dans sa révolte contre le khalife, et il trouva bientôt l'occasion de se venger. Kakig Ardzrouni, prince du Vasbouragan, irrité de ce que le roi d'Arménie avait donné la ville de Nakhdjewan à un autre de ses parents, le trahit pour la seconde fois, en 908, et alla se jeter dans les bras de Yousouf, qui lui conféra le titre de roi, et les insignes de la souveraineté. Sempad, pour conjurer l'orage, employa vainement la médiation du patriarche Jean VI. Tous les princes Arméniens restèrent neutres, ou se joignirent aux Musulmans. Sempad errait en fugitif dans ses états, que ses ennemis dévastaient impunément. Une armée qu'il leur opposa, sous les ordres de deux de ses fils, fut taillée en pièces. L'un échappa au carnage par la fuite; l'autre fut pris et empoisonné par ordre de Yousouf. Enfin, après cinq ans de guerre et de revers, Sempad, assiégé dans la forteresse de Gaboïd, dernier débris de sa fortune, privé de la protectrice interposition du khalife, que des intérêts plus directs et plus majeurs occupaient entièrement (*Voyez* MOCTADER), et frustré, par la mort de l'empereur Léon VI, des secours que lui amenait ce prince, il rendit la place, en 913, à condition qu'il aurait la vie sauve, ainsi que tous ses guerriers, et que les hostilités cesseraient. Mais Yousouf, au mépris de son serment, assiégea une autre forteresse où s'étaient réfugiées plusieurs princesses, et fit périr Sempad, en 914, après un an de captivité. Ce prince infortuné avait régné vingt-quatre ans. Il laissa deux fils, Aschod et Apas, qui régnèrent après lui successivement. — SEMPAD II, roi d'Arménie, arrière-petit-fils du précédent, succéda, l'an 977, à son père Aschod III. Il parvint à une grande puissance : aussi les historiens nationaux le désignent-ils par le surnom de *Schahinschah-Armen* (roi des rois d'Arménie, et de *Diegheragal* (le dominateur). Il agrandit la ville d'Ani, sa capitale, l'entoura de remparts, et la décora de plusieurs monuments magnifiques. Il fut heureux dans toutes ses guerres contre son parent Mouscheg, roi de Kars, contre Abou-Delf, émir musulman de Tovin, contre David, prince de la Haute-Géorgie, et contre les Abkhaz. Il mourut sans postérité, en 989, la treizième année de son règne, laissant le trône à son frère (*Voy*. KAKIG Ier.) A—T.

SEMPAD, roi de la Petite-Arménie de la race des Rhoupéniens, alliée à celle des Pagratides, était frère de Héthoum ou Hayton II et de Théodore III. Il s'empara du trône en 1295, et contraignit ces deux princes, qui l'avaient occupé successivement, ou qui, suivant une autre version, régnaient ensemble, à chercher un asile à Constantinople. L'année suivante, il fit alliance avec le sulthan de Perse, Ghazan-Khan, qui le confirma dans sa souveraineté usurpée. Hayton et Théodore étant revenus, en 1297, avec des troupes que leur avait fournies l'empereur Andronic Paléologue, Sempad les vainquit et les força de se retirer d'abord dans

l'île de Cypre, où ils ne purent obtenir aucun secours du roi Henri II, dont Théodore avait épousé la sœur, puis à Constantinople, où ils ne réussirent pas mieux auprès de l'empereur. Ils se dirigèrent alors vers la cour du sulthan de Perse, pour lui demander justice contre Sempad; mais celui-ci les fit arrêter en route: Théodore fut mis à mort, et Hayton privé de la vue. L'usurpateur, hors d'état lui-même de résister aux attaques continuelles du sulthan d'Égypte, qui voulait réunir l'Arménie à l'empire des Mamlouks, envoya des ambassadeurs, en 1298, mendier des secours à Rome, en France et en Angleterre. Mais avant leur retour, Constantin II se révolta contre son frère Sempad, le vainquit et le fit charger de fers. L'an 1300, Hayton remonta sur le trône, après avoir battu Constantin, qui avait rendu la liberté à Sempad, et il les envoya tous les deux à Constantinople, où l'empereur Michel, leur beau-frère, fils et collègue d'Andronic, les retint jusqu'à leur mort. Quoique Sempad eût épousé Isabelle, fille de Gui, comte de Jaffa, il n'est pas invraisemblable qu'avant ou après, il ait pris pour femme une princesse tartare, parente de Ghazan-Khan, afin de resserrer son alliance avec ce prince; et le fait paraît certain, quoique révoqué en doute par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Sempad est connu chez les historiens orientaux, sous le nom de *Sembat*, peu différent de Sempad, et sous celui de *Senibald*, plus altéré encore. A—T.

SEMPAD Ier., prince arménien, de la race des Orpélians, aida son père Ivané à conquérir le Khounan, qui depuis long-temps était au pouvoir des Musulmans, et lui succéda dans la souveraineté héréditaire de ce pays, qui leur avait été assurée l'an 1128, par Démétrius II, roi de Géorgie. Il fut surnommé *le Grand*, et mourut dans un âge très-avancé, vers l'an 1165, laissant pour héritiers ses fils Ivané et Libarid, dont le premier, du vivant de son père, avait remporté deux victoires signalées, l'une sur le roi musulman de Khelath (*Voy.* SOKMAN), l'autre sur l'atabek de l'Adzerbaïdjan (*V.* YLDEKOUZ). — SEMPAD II, frère et successeur d'Élikoum II, dans la principauté de Siounik'h et de Vaïotsdsor, vers l'an 1243 (1), se rendit recommandable par ses vertus et sa piété. Juste, prudent, ferme et libéral, il ne se distingua pas moins par son éloquence. Il savait plusieurs langues et en parlait cinq, l'arménien, le géorgien, l'ouïghour (le turc), le persan et le tartare mongol. Les historiens nationaux le citent avec les plus grands éloges, comme le soutien et le libérateur de l'Arménie. Persécuté par la famille et surtout par la femme d'Avak, atabek de Géorgie, il prit le parti, en 1251, de se rendre à Karakoroum, pour implorer la protection de Mangou-khan, l'un des successeurs de Djenghyz Khan, dans la grande Tartarie. Quoique favorablement accueilli par ce monarque, dont il avait cru acheter la bienveillance en lui offrant un rubis d'un prix infini, il demeura trois ans obscur et oublié à la cour du grand Khan, et il y serait peut-être resté plus long-temps sans un miracle produit, dit la légende, par une hostie qu'il avait apportée. Ce prodige le mit en grande considération auprès de Mangou-Khan, qui le combla d'honneurs, et lui accorda un sauf-conduit

(1) Et non pas en 1258, comme on l'a imprimé par erreur à l'article d'Élikoum II.

de sa main, sur une tablette d'or, et une patente par laquelle il lui cédait le territoire d'Orodn en Arménie, et le fort de Porodn, où son père Libarid avait été tué. Sempad obtint de plus un ordre qui affranchissait de tout tribut les églises et les prêtres d'Arménie. Il revint prendre possession de son héritage et des pays qui lui étaient cédés. Avec le secours des généraux Mongols, il rétablit la paix dans toute la contrée, fonda des monastères et releva les églises ruinées. Cependant la haine de Koutsa, veuve d'Avak, et celle des princes Géorgiens ne cessait de poursuivre Sempad. Ils voulaient l'assassiner; mais n'ayant pu en obtenir l'autorisation d'Arghoun Noüian, lieutenant du grand Khan dans la Perse, ils se vengèrent par la prise ou le pillage de plusieurs places du prince orpélian. Ces persécutions obligèrent Sempad, en 1256, de retourner auprès de Mangou-Khan: il fut reconnu par ce monarque, qui le reçut avec la même bienveillance, et qui le questionna sur l'état des pays occupés par les Mongols dans le nord-ouest de la Perse, et sur la conduite d'Arghoun, qui était alors prisonnier à Karakoroum, sous le poids d'une accusation de trahison. Sempad justifia pleinement ce général, et démasqua ses dénonciateurs, qui furent punis de mort. Il partit avec Arghoun, qui lui devait la liberté, la vie et le retour de la faveur du grand Khan; et muni d'un diplôme plus étendu et plus formel que le précédent, il revint gouverner ses états à la honte de ses ennemis, auxquels, par amour de la paix, il abandonna quelques territoires. Houlagou, frère de Mangou, ayant détruit le khalifat et fondé un nouvel empire dans l'Asie occidentale (*Voy.* Houlagou et Mostasem), témoigna beaucoup d'égards et de confiance à Sempad, et le chargea de plusieurs affaires, entre autres d'aller dans le pays de Pasen, pour y couper les bois destinés à la construction d'un grand palais, dans la plaine de Mougan. Ce fut par ordre de ce monarque et par le conseil des princes géorgiens, que Sempad fit précipiter dans la mer l'ambitieux Koutsa, et gouverna la souveraineté d'Avak, comme tuteur de sa fille, qu'il fit épouser au principal ministre d'Houlagou. Il fut soumis et fidèle au roi de Géorgie, David V ou VI, et lui rendit d'importants services auprès de Houlagou et même à la cour du grand Khan. Il fit périr plusieurs seigneurs qui voulaient détrôner David. Aussi ce prince lui confia l'éducation et la tutelle de son fils Démétrius III, et lui accorda l'abrogation de l'odieux décret par lequel le roi George III, l'un de ses ancêtres, avait excommunié, dépouillé et proscrit la famille des Orpélians. David déchira cet acte avec son épée et le jeta ensuite dans les flammes. Sempad mourut, l'an 1265 ou 1272, sans postérité, à la cour de Tauris, où il était allé probablement rendre ses hommages à Abaka, fils et successeur de Houlagou. Comme Sempad ne laissait pas de postérité, la principauté des Orpélians, qu'il avait gouvernée plus de vingt ans, échut à son plus jeune frère Darsaïdj. Ses autres frères et leurs enfants étaient morts avant lui, et son neveu Pourthel, fils d'Élikoum, avait été tué sur les bords du Térek, en 1263, dans la bataille où les troupes de Houlagou furent vaincues par Berkeh, khan du Kaptchak. Sempad avait fait construire à Noravank'h, sur les tombeaux de ses ancêtres, une magnifique église qu'il avait dotée et enrichie de vases sacrés et d'ornements

précieux. Ce fut là qu'il fut inhumé avec une pompe vraiment royale, et sans doute inusitée, suivant le récit de l'historien Étienne, son neveu, archevêque de Siounie. Mais, en 1273, son corps fut transféré dans une église fondée par son frère Daraïdj, qui lui avait fait ériger un superbe mausolée. A—T.

SEMPRINGHAM (GILBERT DE). *Voy.* GILBERT, XVII, 362.

SEMPRONIA, fille de Tiberius Sempronius Gracchus (*V.* ce nom, XVIII, 442), naquit vers la fin du cinquième siècle de Rome, et reçut, de sa mère Cornélie, une éducation presque virile, partageant les études de Caius et Sempronius Gracchus, ses deux frères. Admiratrice passionnée de leurs qualités et de leurs écarts, elle portait jusqu'au fanatisme sa haine contre l'ordre des patriciens. On n'a pas besoin de dire que la famille Sempronia, qui produisit des tribuns si ardents pour les intérêts populaires était plébéienne, et n'avait de commun que le nom avec l'antique, mais un peu moins illustre, race des Sempronius patriciens. Sempronia épousa Scipion Émilien : comme elle était laide et stérile, elle ne fut point aimée de son mari (1). Irritée de cette indifférence, exaspérée par la diversité d'opinions politiques qui existait entre elle et son époux, Sempronia se prêta sans peine aux instances de Cornélie, sa mère, et de Caius, son frère; et elle empoisonna Scipion, ou bien elle souffrit que des assassins violassent pendant la nuit l'asile de ce grand homme, qui, ainsi qu'on le croit généralement, fut étranglé dans son lit (2) (an de Rome 625, av. J.-C. 128). Quelleque soit au reste la manière dont il fut assassiné, l'auteur ancien de l'*Épitome* de Tite-Live (3), et Paul Orose (4), chargent positivement Sempronia de ce crime horrible; et c'est Appien (5) qui lui donne pour complice Cornélie, sa mère. Plutarque, dans la vie des Gracques, ne dit rien de positif à cet égard : il parle seulement, et encore est-ce pour les repousser, des soupçons qui s'élevèrent contre Caius Gracchus. Un passage du Songe de Scipion ne laisse aucun doute sur la culpabilité des parents de ce grand homme : le premier Africain est censé dire à son petit-fils : « Enfin, dictateur, il te faudra constituer de » nouveau la république, si tu peux » échapper aux mains parricides de » tes proches (6). » Cicéron, qui était presque contemporain des Gracques, et qui connaissait mieux que personne l'histoire de ce temps, aurait-il osé prêter un pareil langage à Scipion lui-même, s'il avait pu y voir quelque doute sur les auteurs de l'assassinat de ce grand homme ? Paul Orose, à l'endroit déjà cité, fait sur Sempronia cette réflexion accablante: « Sempronia trempa dans le meurtre » de son époux, afin que dans cette » famille des Gracques, née pour le » malheur de Rome, les attentats sé» ditieux des hommes fussent encore

(1) Scipion l'Africain fut plus heureux. Son épouse Émilie poussa la complaisance jusqu'à lui permettre d'avoir commerce avec une jeune esclave, disant qu'il était juste qu'un aussi grand homme eût un privilège qu'on n'accorde pas à un autre mari. Cette anecdote, tirée de Valère Maxime, est une preuve de plus, que le grand Scipion, malgré son trait de continence en Espagne, était loin d'être un modèle de chasteté, comme l'ont prétendu tant d'historiens.

(2) Velleius Paterc., l. II, c. 3.

(3) « Suspecta fuit tanquam ei venenum dedis» set Sempronia uxor. » (Epit. l. LIX.)

(4) Hist., l. V, c. 10.

(5) Bel. civ., l. I, c. 3, § 20.

(6) Cic. de Rép., lib. VI, traduction de M. Villemain, t. II, p. 233.

» surpassés par les forfaits des femmes. » Il faut avoir été témoin d'une révolution comme la nôtre pour apprécier les terribles effets de l'esprit de parti chez le sexe qui devrait y être le plus étranger. Alors on aura moins de répugnance à admettre le crime affreux que tant d'historiens attribuent à la sœur des Gracques. L'histoire signale une autre circonstance qui fait honneur à Sempronia : un certain Lucius Équitius, mis en avant par un tribun séditieux, Apuleius Saturninus (*V.* ce nom, XL, 445), se présentait aux censeurs pour être inscrit sur le rôle des citoyens, comme fils du tribun Tiberius Gracchus. Le peuple, idolâtre du nom des Gracques, manifesta sa fureur par une grêle de pierres lancées contre le tribunal, lorsqu'il vit deux de ces magistrats repousser cet imposteur. Au milieu du tumulte, un tribun s'engage à le faire reconnaître par Sempronia. Il amène cette dame devant la multitude furieuse; mais dans cette occasion, la fille de Cornélie soutint avec dignité l'honneur de sa famille. Forcée de monter à cette tribune, où jamais aucune femme n'avait paru, où les citoyens les plus considérables ne se montraient jamais qu'avec quelque trouble, elle y déploya une contenance calme et assurée au milieu des clameurs menaçantes d'un peuple entier. En vain cent mille voix lui ordonnaient de reconnaître Équitius pour son neveu, et de lui donner le baiser en signe de parenté; elle persista à repousser avec mépris l'imposteur qui voulait s'introduire dans sa famille (7). D—R—R.

SEMPRONIA, de la même famille que la précédente, femme de Dec. Junius Brutus, qui avait été consul, l'an de Rome 677, entra dans la conjuration de Catilina, avec plusieurs autres dames romaines. Cet habile scélérat savait combien des femmes intrigantes et sans pudeur pouvaient être utiles dans un complot où il avait besoin d'entraîner tant de jeunes patriciens débauchés. Il prétendait en outre se servir d'elles, dit Salluste, pour mettre le feu à la ville, pour gagner leurs maris ou pour s'en défaire. Appien ajoute que Catilina tira beaucoup d'argent des femmes de cette espèce, dont plusieurs ne prenaient part au complot que dans l'espoir de devenir bientôt veuves, à la faveur d'une sanglante sédition. Mais de toutes celles qui se dévouèrent à sa cause, aucune ne montra plus de zèle que Sempronia. Salluste a peint cette femme avec une force de pinceau inimitable. » Plus d'une fois, dit-il, elle avait » donné des marques d'une hardiesse » dans le crime étrangère à son sexe. » Le sort l'avait favorisée tant du côté » de la naissance et de la figure, que » du côté de son mari et de ses enfants. » Elle parlait la langue grecque aussi » facilement que la sienne; elle jouait » de la lyre et dansait mieux qu'il » ne convient à une femme honnête : » elle avait beaucoup de ces talents » qui trop souvent sont les instruments du vice, et qui lui étaient » bien plus chers que son honneur » et que sa vertu. Il n'eût pas été facile de juger ce qu'elle ménageait » le moins de sa fortune ou de sa réputation; et la fougue de ses sens » la portait à rechercher les hommes encore plus souvent qu'elle » n'en était desirée. Dejà elle était » connue pour avoir trahi des engagements, nié des dépôts, trempé » dans des assassinats. Enfin, l'ex-

(7) Valère-Maxime, l. III, c. 8.

» cès de ses débauches et de ses pro- » digalités, en dérangeant sa fortune, » l'avaient poussée dans un abîme » de crimes. Au reste, son esprit » était charmant : elle avait de la fa- » cilité pour les vers, maniait fine- » ment la plaisanterie, savait selon » les occasions tenir un langage mo- » deste, tendre ou libertin. En som- » me, elle était pleine d'enjouement, » de graces et d'attraits. » Ce fut dans la maison de Sempronia, en l'absence de son mari, que l'affranchi Umbrenus, un des agents les plus actifs de Catilina, entraîna les ambassadeurs allobroges, pour leur confier tout le plan de la conjuration. On sait que cette confidence eut pour résultat d'amener la découverte du complot. Fulvia, femme aussi dissolue, mais moins scélérate que Sempronia, en avait déjà fait quelques révélations aux consuls. L'impunité de Sempronia atteste la décadence des lois conservatrices de l'ordre public à Rome. Certains commentateurs ont voulu que Salluste se soit trompé en faisant Sempronia femme de Brutus; mais cette conjecture a été victorieusement réfutée par le président De Brosses. Elle eut de son mari un fils du même nom (Decimus-Junius Brutus), qui fut un des meurtriers de César; mais il ne faut pas le confondre avec le fameux Brutus, son parent, qui était l'ame de la conjuration contre le dictateur. D-r-r.

SEMPRONIUS (1) (Aulus), fut consul l'an de Rome 257 et 263. Sous son premier consulat, fut instituée la fête des saturnales, qui alors ne durait qu'un jour; sous son second, eut lieu l'exil de Coriolan. — Sempronius Atratinus, consul l'an de Rome 332, fut battu par les Volsques, mis en cause par les tribuns du peuple, défendu par Sextus Tempanius, un de ses officiers qui avait sauvé l'armée, et dont la valeur brillante fit absoudre son général, accusé de nouveau par un autre tribun et absous par l'intercession de quatre autres tribuns, qui avaient servi sous lui. — Sempronius-Sophus (P.), tribun du peuple, l'an de Rome 444, attaqua Appius Claudius, qui s'obstinait à garder la censure au-delà des six mois fixés par la loi. Tite-Live lui prête, à cette occasion, une invective violente contre ce magistrat, qu'il voulut faire traîner en prison (l. ix, c. 34). Consul l'an de Rome 449, il triompha des Èques, l'an de Rome 452, et fut un des premiers pontifes choisis parmi les plébéiens. Censeur l'année d'après, il ajouta deux tribus à celles qui existaient déjà, savoir l'Aniensis et la Térentine. Il dut son surnom de *Sophus* (sage), à sa profonde connaissance du droit. Pomponius Sextus qui rapporte ce fait dans cette loi du Digeste où il fait l'histoire de la jurisprudence romaine, ajoute que personne « avant ou après Sempronius n'avait obtenu un pareil honneur. » Cependant douze paragraphes plus bas, il parle d'un certain Atilius, « qui fut le premier, dit-il, nommé le *Sage*, à cause de sa grande habileté dans le droit. » — Sempronius, l'an de Rome 449, proposa une loi tendant à empêcher qu'on ne pût conserver un temple ou un autel sans la permission du sénat. Il répudia sa femme pour être allée au spectacle à son insu. — Sempronius-Sophus (P.), consul l'an de Rome 485, battit les Èques et les

(1) Sempronius est le nom d'une famille plébéienne de Rome, distinguée par le grand nombre de personnages illustres qu'elle a produits. Le prénom des Sempronius est plus ordinairement *Caius*, quelquefois *Tiberius*, et plus rarement *Titus*. On trouve aussi dans l'histoire, ceux d'*Aulus* et de *Marcus*. On ne parle ici que des plus célèbres.

Picentins; au moment de livrer bataille à ces derniers, un violent tremblement de terre se fit sentir. Il calma la terreur de ses soldats en leur disant que la terre tremblait, parce qu'elle craignait de changer de maître. — SEMPRONIUS LONGUS (Tibérius), fut consul l'an de Rome 534. Ce fut sous son consulat qu'Annibal commença le fameux siége de Sagonte. Enflé par un léger succès, Sempronius livra, malgré son collègue Cornélius Scipion, la bataille de la Trébie, qu'il perdit. Il fut moins malheureux dans un second combat contre Annibal, où cependant la perte fut plus grande du côté des Romains; et il sortit vainqueur d'un combat contre Hannon, dans la Lucanie. — SEMPRONIUS TUDITANUS (P.), après la bataille de Cannes, se fit jour à travers les ennemis, avec le corps qu'il commandait, fut successivement édile, préteur censeur et consul, l'an de Rome 547, conclut, en cette qualité, la paix avec Philippe, fut battu par Annibal et le battit à son tour, l'an de Rome 551. Il fut un des trois ambassadeurs envoyés à Ptolémée pour lui annoncer la défaite d'Annibal, et le remercier d'être resté fidèle aux Romains pendant la seconde guerre punique. — SEMPRONIUS GRACCHUS (Tibérius), un des plus illustres romains qui aient porté ce nom, s'enrôla de bonne heure, se signala dans la seconde guerre punique; et fut élevé au consulat, l'an de Rome 536. Sa fermeté releva le courage du sénat abattu par une suite d'échecs. Proconsul, il remporta plusieurs avantages sur les Carthaginois. Consul pour la seconde fois, l'an de Rome 538, après avoir livré plusieurs combats dans la Lucanie, il fut trahi par un officier Lucanien, nommé Fulvius, et vendit chèrement sa vie. Annibal lui rendit les honneurs funèbres, et lui éleva un bûcher, autour duquel il fit défiler sa cavalerie. — SEMPRONIUS GRACCHUS (Tibérius), le plus illustre de tous, commença à se distinguer sous le consulat de L. Scipion l'Asiatique, l'an de Rome 562; c'est le père des Gracques. — SEMPRONIUS ASELLIO, tribun militaire, vivait vers l'an 620 de Rome (134 avant J. C.) Il se trouva, cette même année, à la prise de Numance en Espagne, et laissa une relation de cette expédition. Cet ouvrage devait être fort étendu, puisqu'Aulugelle en cite le XIVe. livre, et d'autres, le XLe. Il a encore composé quelques écrits qui sont perdus; car pour ceux de la *Division de l'Italie*, et de l'*Origine de Rome*, publiés par Annius de Viterbe, on sait qu'ils sont apocryphes. — SEMPRONIUS TUDITANUS (C.), consul romain, écrivit des Commentaires historiques qui ne sont point venus jusqu'à nous, mais que citent Pline le naturaliste, l. XIII, c. 12; Aulugelle, l. XIII, c. 14; Macrobe, l. I, c. 13; Cicéron, *in Bruto*, etc. — SEMPRONIUS ASELLIO (A.), préteur l'an de Rome 663, fut tué dans une émeute suscitée par les créanciers, dont il voulait réprimer les usures. Les auteurs du crime ne purent être connus, et sa mort resta impunie. — On trouve dans l'histoire plusieurs tribuns du peuple de ce nom, qui se signalèrent en mettant en cause les personnages qui avaient rendu le plus de services à leur pays, entre autres P. SEMPRONIUS Blæsus, qui voulut empêcher le triomphe de Scipion l'Africain, et P. SEMPRONIUS Gracchus, qui, l'an de Rome 563, accusa Acilius Glabrion, vainqueur d'Antiochus, d'avoir détourné à son profit une partie du butin, et le força de

renoncer à sa demande de la dignité de censeur. — On cite aussi un Sempronius Rufus, qui fut exclu du sénat, pour avoir fait servir une grue sur sa table. Tacite, l. 1 *des Annales*, ch. 53, parle d'un Sempronius Gracchus, homme éloquent et d'un esprit délié, mais pervers, qui séduisit Julie, femme de Tibère, et la brouilla avec son époux; une lettre outrageuse pour Tibère, écrite par elle à Auguste, et dont Sempronius passa pour être l'auteur, le fit reléguer dans l'île de Cercine, sur la côte d'Afrique. Après un exil de quatorze années, un jour qu'il se promenait sur le rivage, livré à de noirs pressentiments, il vit arriver les soldats que Tibère envoyait pour le tuer, dans la première année de son règne. Ce malheureux ne demanda que le temps d'écrire à sa femme Alliaria ses dernières volontés, tendit le cou à ses meurtriers, et reçut la mort avec une fermeté digne du nom de Sempronius, qu'il avait déshonoré pendant sa vie. Neuf ans après, son fils, resté sans éducation, sans fortune, réduit, pour subsister, à un trafic de viles denrées qu'il transportait en Afrique et en Sicile, fut, malgré son obscurité, sur le point d'être enveloppé dans le nombre des victimes qu'immolait à ses soupçons le farouche Tibère. Tacite, *Hist.*, l. 1, c. 43, vante le courage d'un Sempronius Densus, centurion d'une cohorte prétorienne, chargé par Galba d'escorter Pison. Il courut au-devant des meurtriers le poignard à la main, en leur reprochant leur crime, les força de tourner leurs armes contre lui, et facilita la fuite de Pison, quoique ce prince fût déjà blessé. Plutarque et Xiphilin disent que ce fut en défendant Galba, ce qui peut se concilier avec le récit de Tacite. Sempronius courut peut-être au secours de l'empereur après la retraite de Pison. Quoi qu'il en soit, ce brave officier fut la victime de son généreux dévouement. N—L.

FIN DU QUARANTE-UNIÈME VOLUME.





